



PATRICIA
BRIGGS

CORBEAU

L'INTÉGRALE



Du même auteur, chez Milady :

Mercy Thompson :

1. *L'Appel de la Lune*
2. *Les Liens du sang*
3. *Le Baiser du fer*
4. *La Croix d'ossements*
5. *Le Grimoire d'Argent*
6. *La Marque du fleuve* (en grand format chez Bragelonne)

Alpha & Oméga :

Alpha & Oméga : L'Origine

1. *Le Cri du loup*
2. *Terrain de chasse*

Corbeau :

1. *Aile de Corbeau*
2. *Serre de Corbeau*

Masques

L'Épreuve du loup

Chez Milady Graphics :

Patricia Briggs

Corbeau

L'Intégrale

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Joachim
Zemmour

Milady

Milady est un label des éditions Bragelonne

Le présent ouvrage est une réédition en un seul volume de la série *Corbeau* parue chez Milady en 2009.

Titre original : *Raven s Shadow*

Copyright © 2004 by Patricia Briggs

Titre original : *Raven s Strike*

Copyright © 2005 by Patricia Briggs

Tous droits réservés, y compris les droits de reproduction en partie ou en totalité, quelle que soit la forme.

Cet ouvrage a été publié avec l'accord de Berkley, membre de Penguin Group (U. S. A.) Inc.

© Bragelonne 2009, pour la présente traduction

Illustration de couverture :

Anne-Claire Payet

Carte :

Cédric Liano d'après la carte d'origine © Michael Enzweiler

Illustration intérieure :

ISBN : 978-2-8112-0639-0

Bragelonne - Milady

60-62 rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : www.Milady.fr





©Walker Briggs

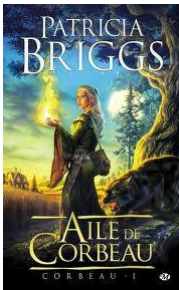
COLOSSAË



- 1. Quartier Marchand
- 2. Quartier des Artisans
- 3. Fosse Bourg
- 4. Quartier de l'Université
- 5. Fille Nouvelle
- 6. Porte des Marchands
- 7. Barré Porte
- 8. Porte de l'Université

Aile de Corbeau

Corbeau -1



Ce livre est dédié, avec toute ma gratitude, aux personnes suivantes :

Robin et Gene Walker

Dan, Pam, Jason, John et Alex Wright

Buck, Scott et le reste de l'équipe du « Buckners's V. W. Parts Exchange »

Paula, Michael et Liam Bachelor

Dave, Katharine et Caroline Carson

Anne Sowards, dont l'aide m'a été très précieuse.

Et, comme toujours, à tous ces fidèles alliés qui ont lu ce livre à ses étapes les plus rudimentaires, par ordre alphabétique :

Collin Briggs, Michael Briggs, Michael Enzweiler, Jeanne Matteucci, Virginia Mohl, Ann Peters, Kayne Roberson et enfin John Wilson.

Première Partie

Chapitre premier

Ce n'est plus très loin maintenant, mon gars, dit Tiër. C'est de la fumée qu'on voit là-bas devant nous, pas seulement du brouillard : tu vas voir, on va se trouver une jolie petite auberge dans ce village... On pourra s'y réchauffer.

Son cheval s'ébroua pour lui répondre, ou plus probablement parce qu'il était incommodé par la pluie, puis repartit de son trot régulier, le long du sentier.

L'animal, tout comme l'épée que portait Tiër, était de bien meilleure qualité que ses vêtements. Il tenait les deux, l'épée et le cheval, d'hommes qu'il avait tués : l'épée au cours de sa première année de guerre, le cheval un peu plus tôt cette même année, alors que sa propre monture venait juste de mourir sous lui. Bien qu'il ait été élevé et entraîné pour la guerre, en vue d'être monté par un noble, Skew avait porté Tiër, ce fils de boulanger, à travers deux batailles, six escarmouches et sur environ deux mille kilomètres de chemin.

C'était un cheval dont la valeur attisait les

convoitises, même si, durant les premières semaines du voyage de Tiër, l'avidité qu'on lisait dans les yeux de tous ces hommes hagards et loqueteux, qui pullulaient dans les régions dévastées par la guerre, avait plus à voir avec la faim qu'avec la soif de l'or. Tiër avait fiévreusement souhaité que l'un d'entre eux s'attaque à lui, qu'ils lui tendent une embuscade même, s'ils le pouvaient. Mais quelque chose dans son allure sereine, peut-être cette impression qu'il donnait d'être toujours prêt à livrer bataille malgré son masque de tranquillité, les en avait dissuadés.

Cependant, dans les régions plus éloignées des frontières de l'Empire, plus ou moins épargnées par la guerre jusqu'alors, les risques d'être attaqué étaient de plus en plus faibles, avec sa chance insolente.

Pourtant, un combat l'aurait momentanément délivré de l'appréhension qu'il ressentait au fond de lui, à mesure qu'il s'approchait du but de sa présente mission : rentrer chez lui.

Tant d'hommes avaient péri. Les deux garçons de son village qui s'étaient engagés avec lui, pour combattre dans une guerre lointaine, à plus d'un demi-continent de chez eux, étaient morts ; comme beaucoup d'autres jeunes de leur âge, partis en quête de gloire, d'or, ou d'évasion. Tiër avait survécu, lui. Il n'avait pas encore tout à fait compris comment cela s'était produit : le fait est qu'il ne l'avait pas du tout prévu. Il

n'avait jamais recherché la mort, mais n'importe quel soldat sait que son heure peut sonner à tout moment.

La guerre aurait-elle duré des siècles, que Tiër aurait combattu jusqu'à son dernier souffle. Mais elle était finie maintenant, et le poste que lui avait proposé son Septe – c'est-à-dire son commandant – ne l'intéressait en rien. Il n'avait aucune envie d'entraîner d'autres jeunes hommes à se faire tuer à la guerre.

Ainsi rentrait-il chez lui. Jamais le garçon qu'il était, celui qui s'était enfui du foyer à peine dix ans auparavant, n'aurait cru un seul instant que revenir pourrait être plus dur que partir, tellement plus dur...

Son hongre secoua puissamment sa crinière blanche et noire, ce qui eut pour effet d'asperger son maître d'eau de pluie. Celui-ci tapota la nuque de son compagnon :

— Là-bas, regarde : qu'est-ce que je t'avais dit, Skew ? dit-il. Il y a un toit là-bas devant, on peut l'apercevoir entre les arbres.

Il avait hâte de se retrouver dans la salle commune d'une bonne vieille auberge, au milieu d'hommes bruyants, occupés à boire de la bière et à rire : tout ce qui pourrait combler son vide intérieur. Peut-être un peu de gaieté subsisterait-elle dans son cœur jusqu'à ce qu'il soit chez lui...

Il s'en approchait, de chez lui. Même sans aucune carte, l'atmosphère oppressante, empreinte de magie ancienne qui régnait sur ces montagnes le lui aurait fait comprendre de toute façon. Même si la bataille s'était déroulée fort longtemps auparavant, la magie engendrée par les sorciers avait le don de survivre au-delà du temps et des souvenirs, et le Ténébreux avait été un très grand sorcier. Près du lieu où la « Bataille du Ténébreux » s'était autrefois déroulée, la forêt, disait-on, n'était pas très sûre. Dans le village de Tiër, Reidern, et ses alentours, tout le monde avait appris à éviter certains endroits, tenus pour être toujours en proie aux forces maléfiques.

Indifférent à toutes ces histoires de magiciens, le hongre blanc et noir s'aventura avec précaution sur l'étroit sentier de montagne, puis, voyant que la pente se faisait plus douce, s'engagea sur un chemin de terre qui, à son tour, donnait sur une route pavée. Peu de temps après, le petit village que Tiër avait entraperçu du haut des collines émergeait du couvert des arbres.

Les maisons de pierre trempées de pluie, si différentes de celles, construites en bois, qu'il avait eu l'habitude de voir au cours de ces neuf dernières années, lui rappelèrent son propre foyer. Cependant, l'architecture du hameau possédait ici une légèreté que son village n'avait pas. Ce n'était pas chez lui. Mais

c'était un village, au moins. Il y aurait une place du marché, et c'est là qu'il trouverait son auberge.

Il s'imaginait une petite salle chaude, accueillante, baignée par une douce lumière dorée provenant d'un foyer allumé et de quelques torches : un endroit où un soldat comme lui pourrait obtenir un bon repas bien chaud, et se sécher à la chaleur de l'âtre.

Comme il se rapprochait de la place du marché, une douce odeur de feu et de viande grillée emplît l'air. Par réflexe, il relâcha son emprise sur la poignée de son épée et détendit la bride de son cheval qui s'ébroua :

— Trop de guerres et de villages incendiés..., murmura-t-il à Skew, tout en lui rappelant qu'ils en avaient fini avec cette partie-là de leur vie.

Mais il éprouvait encore des difficultés à rengainer son épée.

Alors qu'ils bifurquaient sur la place du marché, Tièr découvrit le bûcher. Toujours en flammes.

Le soir n'était pas un moment habituel pour des funérailles ; il fronça les sourcils. Aussi près des maisons, il semblait plus normal d'enterrer les morts que de les incinérer au risque de propager le feu aux bâtisses. Il observa la foule rassemblée autour du bûcher, et remarqua qu'il n'y avait ni femmes ni

enfants.

C'était une exécution, pas des funérailles.

Dans la plupart des endroits où le souvenir du Ténébreux perdurait, on avait l'habitude de brûler les sorcières. Pas les sorciers de haute lignée mettant leur art au service des nobles, qui les rémunéraient en conséquence – non, ces derniers étaient au-dessus des lois –, mais les guérisseurs, les sorcières-des-haies, et les Voyageurs ayant offensé ou effrayé la mauvaise personne ; eux pouvaient s'attirer de gros ennuis. Quand l'un d'eux était brûlé, les villageoises observaient la scène de loin, cachées derrière les rideaux de leurs fenêtres : à l'abri de la colère du mort.

Quelquefois, des étrangers comme Tiër étaient pris pour des Voyageurs, ou des sorcières-des-haies, s'il s'agissait de femmes. Tiër toutefois était armé, et pourvu d'argent sonnante et trébuchant pour payer son passage : en outre, d'après l'odeur de fumée et de chair brûlée, le village avait déjà étanché sa soif de sang. Il conserva la main sur la poignée de son épée, et conclut qu'il n'y avait pas de danger à passer la nuit dans le village.

Tiër passa près du bûcher sans y accorder davantage qu'un coup d'œil. Mais il eut le temps de constater que la victime avait cessé de vivre bien avant de subir la morsure des flammes. Un homme mort

n'avait plus besoin d'aide.

La petite foule d'hommes maussades qui s'était amassée autour du bûcher se fit encore plus silencieuse lorsqu'il passa près d'elle, mais quand ils virent qu'il ne leur prêtait pas attention, ils revinrent à leur macabre distraction.

Comme Tiër l'avait espéré, il trouva l'auberge au coin de la place du village. Il y avait une écurie attenante, mais personne n'était de service à l'intérieur. Le garçon d'écurie avait sans doute rejoint la foule sur la place.

Tiër dessella Skew, l'étrilla de haut en bas avec un tissu rêche, puis le conduisit jusqu'à une stalle inoccupée. Alors qu'il lui cherchait du foin, il remarqua une charrette à bras parée des ornements des Voyageurs, frange de cuir et peinture vive, désormais bien passée. Ainsi l'homme qu'ils avaient brûlé était un Voyageur.

Tiër laissa la charrette derrière lui et prit une fourchée de foin qu'il ramena à Skew. Son désir de passer la soirée à la taverne s'était considérablement affaibli, depuis son arrivée... Savoir qu'un acte aussi barbare venait juste de se produire avait mis ses nerfs à fleur de peau : et cette écurie tranquille était pour lui une source de réconfort. Il y demeura jusqu'à ce que

l'obscurité soit totale. Enfin, la perspective d'un plat chaud le résolut finalement à affronter les gens.

Au moment où il sortit des écuries, seules demeuraient encore quelques silhouettes autour du bûcher, auréolées par la lumière rougeoyante des flammes : des gardes postés là afin de s'assurer que l'homme ne revienne pas à la vie, et s'enfuit – déduisit Tiër. *Lui* n'avait jamais vu un homme à qui l'on avait tranché la gorge revenir à la vie, et jeter un sort de surcroît. Certes, il avait eu vent des légendes circulant à ce sujet : lui-même en avait raconté quelques-unes. Mais il avait souvent côtoyé la mort et d'après son expérience, c'était quelque chose d'irréversible.

Quand il entra dans la taverne, il fut interloqué par le bruit qui y régnait. Un rapide coup d'œil lui fit comprendre que personne ne l'avait vu entrer, et il se choisit donc une place entre l'escalier et le mur du fond, d'où il pourrait observer la salle à loisir.

Il aurait dû savoir qu'après une exécution, la foule tardait à se disperser, mais il n'y avait pas pensé. D'habitude, après un tel événement, la plupart des gens se ruèrent sur l'alcool : aussi la salle commune de l'auberge était-elle pleine à craquer d'hommes ayant assisté à la mort du Voyageur, la majorité d'entre eux ivres de bière, et rendus fous par toute cette agitation. Il songea à retourner passer la nuit dans les écuries, mais il avait faim. Il attendrait donc un peu, histoire de

voir si les esprits se calmeraient suffisamment pour qu'un étranger tel que lui puisse manger ici en toute sécurité.

La salle résonnait des rires de tous ces hommes surexcités, ce qui lui rappela les lendemains de bataille, lorsque les soldats se livrent à des actes stupides qu'ils passent le restant de leurs jours à tenter d'oublier.

Il restait toutefois du fromage et du pain rassis dans sa sacoche. Cela ne constituait pas vraiment un repas chaud, et le fromage présentait çà et là des traces de moisissure, mais au moins il serait tranquille pour le manger. Il fit un pas vers la porte.

À ce mouvement, comme après un appel de clairon, l'assistance se tut d'un seul coup. Tous retenaient leur souffle... Tiër se figea, mais il se rendit rapidement compte que personne ne lui prêtait attention.

Dans ce soudain silence, le craquement des marches de bois attira son regard vers l'escalier, à moins de un mètre de là où il se tenait. D'épaisses bottes apparurent en premier, suivies du corps massif de l'homme qui les chaussait, traînant une jeune fille à sa suite. À en juger par son tablier souillé, il devait s'agir de l'aubergiste en personne, bien que ses mains soient couvertes d'anciens durillons : peut-être les vestiges d'une hache de guerre ou d'un glaive.

L'aubergiste s'immobilisa quatre ou cinq marches avant d'atteindre le sol, offrant sa capture à la vue de tous. Quant à Tiër, que personne n'avait remarqué dans son coin – situé à l'arrière de la salle et en retrait des escaliers –, il fut convaincu d'une chose : il pouvait désormais faire une croix sur son repas chaud et son lit douillet, ce soir-là.

Les cheveux de la fille, d'un blond cendré caractéristique, et dont les tresses défaits par le sommeil tombaient presque jusqu'à la taille, firent comprendre à Tiër qu'il s'agissait d'une Voyageuse : une parente, se dit-il, du jeune homme qu'il avait vu rôtir dehors.

Au début, il crut qu'elle n'était qu'une enfant, mais son ample chemise de nuit laissa deviner des hanches arrondies, ce qui lui fit ajouter un ou deux ans de plus à l'estimation de son âge. Quand elle se risqua à observer la foule, il put voir que ses yeux, d'un pur vert ambré, paraissaient beaucoup plus âgés que son visage.

Les hommes à l'intérieur de l'auberge étaient des fermiers pour la plupart ; un ou deux d'entre eux portaient un long couteau à la ceinture. Il avait déjà vu ce genre d'hommes à l'armée, et il les respectait. C'étaient sûrement des hommes bons, dans l'ensemble pourvus d'épouses et de mères qui les attendaient à la maison. Ils se sentaient sans doute coupables de l'acte

de barbarie que leur peur, surtout leur peur, les avait poussés à accomplir.

Ils ne feraient rien à la fille, se dit Tiër. Ces hommes ne feraient pas de mal à une enfant aussi facilement qu'ils avaient exécuté l'homme dehors. Un homme, un Voyageur de surcroît, représentait une menace pour leur sécurité. Un enfant, une jeune fille, c'était quelqu'un que ces hommes protégeaient. Tiër considéra la salle autour de lui, et constata que plusieurs visages s'étaient adoucis à la vue de l'expression alarmée de la fille.

Son regard scrutateur s'arrêta sur l'un des hommes, assis à une table. Il portait une barbe, et était occupé à manger du ragoût dans une marmite. Ses vêtements très finement ajustés, dont la facture révélait la noblesse du propriétaire, le distinguaient des villageois. Des vêtements comme ceux-ci avaient été confectionnés à Taëla, ou dans une autre grande ville.

Quelque chose dans les gestes précis, méticuleux, que cet homme effectuait tandis qu'il mangeait, alerta aussitôt Tiër : celui-là était peut-être le plus dangereux de tous. Alors il se retourna vers la fille et la considéra de nouveau.

Au cours des quelques secondes que Tiër avait passées à examiner la salle, elle avait surmonté le choc et sa peur initiale aussi vite et bien qu'un serpent se

défait de sa peau.

La jeune Voyageuse redressa les épaules comme une reine, et offrit aux regards de l'assistance un visage calme et posé. L'aubergiste avait beau la dépasser de trente centimètres, il ne semblait déjà plus être un garde aussi redoutable. Le givre qu'il devina dans les yeux glacés de la fille fit courir un frisson dans le dos de Tiër, et lui remémora d'anciennes légendes venues de sa lointaine enfance. Son vieil instinct de soldat lui fit comprendre qu'il n'y avait pas que lui que la jeune fille agaçait.

Petite idiote, songea Tiër.

Une fille intelligente aurait fait semblant de sangloter tout doucement, d'être terrorisée, se serait ratatinée pour paraître plus petite qu'elle n'était, plus petite et plus jeune, dans l'intention de s'attirer la pitié de la foule. Ces hommes n'étaient pas des mercenaires ou des guerriers aguerris ; mais de simples fermiers et des marchands.

S'il avait pu partir à cet instant, c'est ce qu'il aurait fait – du moins le croyait-il. Néanmoins, tout mouvement de sa part aurait alors focalisé l'attention sur sa personne et risqué d'attirer sur lui le même sort que celui de l'homme du bûcher.

— Où est le prêtre ? demanda l'aubergiste. J'ai

— Ça est le prêtre ? demanda l'aubergiste. Tu as besoin de lui pour certifier mes comptes.

Son ton était à la fois suffisant et nerveux. S'il avait dû affronter sa prisonnière du regard, il aurait sans doute été davantage nerveux que suffisant. Il y eut alors un remue-ménage dans la foule, puis un jeune homme très mince fut projeté en avant, qui regarda autour de lui avec une sorte de stupeur indécise en se découvrant l'objet de tous les regards. Quelqu'un lui apporta un tabouret ainsi qu'une table bancale pas plus large qu'une grande assiette. Une fois qu'on lui eut déniché un morceau de peau rêche et un pot d'encre, le prêtre s'installa sur son siège avec un peu plus d'assurance.

— Maintenant, notez, dit l'aubergiste. Trois jours de logement, à quatre pièces de cuivre par jour. Trois repas par jour à une pièce de cuivre chacun.

Tiër dressa cyniquement les sourcils. Jusqu'à preuve du contraire, on n'était pas à Taëla ici, où de tels prix auraient été justifiés. Pour cette auberge, deux pièces de cuivre par jour, avec les repas compris, était probablement le véritable prix.

— Vingt et une pièces de cuivre, finit par annoncer le prêtre.

Un long silence suivit.

— Une pièce de cuivre par jour pour entreposer la charrette, dit l'aristocrate qu'avait remarqué Tiër, sans lever les yeux de son plat. (D'après son accent, cet homme devait venir de régions plus septentrionales, peut-être même de la côte.) Cela fait trois pièces de plus, vingt-quatre donc, au total : c'est-à-dire, une pièce d'argent.

L'aubergiste eut un sourire complaisant.

— Oui, en effet. Je vous remercie, seigneur Wresen, dit-il. D'après la loi, si quelqu'un contracte une dette d'une pièce d'argent et ne verse aucune *caution* (à la façon dont il insista sur le terme, il parut évident à Tiër que « caution » n'était pas un mot qui sortait souvent des lèvres de l'aubergiste), ce quelqu'un-là peut être vendu afin de *racheter* sa dette. Si on ne trouve pas d'acheteur, il se verra infliger cinquante coups de fouet sur la place publique.

La flagellation était un châtement assez courant dans ces contrées. Tiër savait bien, de même que tous les autres hommes dans la salle, qu'une enfant comme elle n'avait aucune chance de survivre à cinquante coups de fouet.

Il s'était éloigné de la porte et s'apprêtait à

protester, mais il renonça aussitôt qu'il comprit ce qui venait réellement de se passer.

Son vieux commandant lui avait dit une fois que l'on gagnait plus de batailles en s'armant de savoir plutôt qu'en s'armant d'une épée.

Il était facile de comprendre les motivations de l'aubergiste. La vente de la fille lui rapporterait davantage que son auberge en une semaine, s'il parvenait à la vendre. Aucun des villageois présents ne dépenserait la valeur d'une pièce d'argent pour acheter un Voyageur. Tiër aurait parié que tout ce que l'aubergiste connaissait en matière juridique lui venait de cet aristocrate : seigneur Wresen, l'avait-il appelé. Tiër doutait fort que l'homme soit un véritable « seigneur » : l'aubergiste cherchait simplement à le flatter en lui conférant ce titre, en raison de sa richesse manifeste – c'était plus prudent et donc plus profitable.

Il ne fallait pas être un génie pour comprendre que Wresen voulait la fille pour lui, et qu'il avait organisé les choses à dessein. Elle ne deviendrait sans doute pas une femme de grande beauté, mais elle possédait cette joliesse propre aux jeunes vierges, prises entre l'enfance et le début de l'adolescence. Wresen n'avait aucune intention de la laisser se faire fouetter à mort.

— Est-ce que t'es une pièce d'argent ? demande

— Est-ce que t'as une pièce d'argent : demanda l'aubergiste à la Voyageuse, en la secouant avec rudesse.

Elle aurait dû avoir peur. Encore maintenant, Tièr était persuadé qu'un petit soupçon de peur dans ses yeux aurait suffi à sauver sa peau.

Vendre une jeune fille en esclavage n'était pas dans les habitudes de ces fermiers, et cela devait leur sembler mal de le faire. Même l'aubergiste ne semblait pas très à l'aise. Si elle implorait sa pitié, la présence des autres hommes au sein de l'auberge l'obligerait à la relâcher.

Mais au lieu de cela, elle lui sourit dédaigneusement, lui montrant bien qu'elle savait, comme tout le monde dans l'auberge, qu'il exploitait sa vulnérabilité par simple cupidité. Tout ce qu'elle réussit à faire fut de le rendre furieux, détruisant de la sorte toutes ses chances d'être prise en pitié par le gros homme : cette fille ne connaissait-elle vraiment rien aux gens ?

— Alors, messieurs, s'exclama l'aubergiste, en jetant un coup d'œil vers Wresen qui finissait les dernières bouchées de son repas. Un homme mort ne peut payer ses dettes, qui reviennent donc à son héritier ou son héritière. Celle-là me doit une pièce d'argent et n'a aucun moyen de me payer. L'un d'entre vous n'a-t-il pas besoin d'une esclave à la maison, ou bien doit-elle

rejoindre son frère dans les flammes du bûcher ?

Le rouge que la colère avait mis sur ses joues disparut brusquement. Manifestement, elle ignorait jusque-là que l'autre Voyageur avait été tué, même si elle devait se douter que quelque chose lui était arrivé. Sa respiration s'accéléra, et elle cligna fortement des yeux, mais elle parvint à retrouver le contrôle d'elle-même et son visage finit par ne plus refléter que de la colère et du mépris.

Petite idiote, songea-t-il encore ; et c'est alors qu'il ressentit le picotement de la magie à l'œuvre.

Il avait passé neuf longues années dans l'Armée Impériale, sous les ordres d'un Septe qui commandait six sorciers : c'était sans doute la raison pour laquelle Tiër envisageait d'aider la Voyageuse plutôt que de s'échapper par la porte comme un véritable Reiderni. Ces neuf années-là lui avaient appris que les mages étaient des gens comme les autres : cette fille avait peu de chance d'échapper à une foule d'hommes épouvantés et affolés. Dès qu'ils l'auraient vue faire usage de magie, personne ne pourrait plus la sauver.

Elle n'était rien pour lui.

— Une pièce d'argent, dit Tiër.

Wresen sursauta et, mis en état d'alerte, posa la

main sur son épée, tout en dévisageant Tiër. Ce dernier avait parfaitement conscience de ce que l'autre voyait : un homme aux vêtements salis par la route, grand et un peu trop maigre, avec une épée suspendue à la taille et les années de service dans l'armée de l'Empereur gravées dans les myriades de petites cicatrices qu'il avait sur le visage et les mains.

Tiër ouvrit la bourse qu'il gardait toujours accrochée à son ceinturon, et, farfouillant parmi une poignée de menues pièces, finit par en sortir une sorte de rond argenté qui donnait l'impression d'avoir été piétiné par une dizaine d'armées différentes.

— Ôtez votre capuche, rétorqua l'aubergiste. J'entends qu'un homme me montre son visage, me dise son nom, et celui de son père, avant d'accepter son argent.

Lorsque Tiër rabattit sa capuche, ses cheveux sombres et ses yeux noirs prouvèrent à tous qu'il n'avait rien à voir avec un Voyageur.

— Tiëragan de Reidern, ancien soldat de l'Armée Impériale rattaché au Septe de Geränt. Je suis fils de boulanger, mais j'ai abandonné la boulange pour le champ de bataille à une époque où j'étais jeune et idiot. La guerre a pris fin par décret de l'Empereur, et je suis donc en route vers chez moi.

La magie engendrée par la jeune fille se réduisit à un mince filet. *C'est ça, se dit-il, saisis le répit que je t'offre pour te rappeler qu'un homme seul est plus facile à vaincre qu'une salle entière. Ce n'est pas te venger que tu veux pour l'instant, c'est juste t'échapper.* Il ne savait pas vraiment qui il s'employait à sauver ici : elle de ces hommes, ou bien eux de cette fille.

— Si vous la prenez, vous ne pourrez pas rester ici, fulmina l'aubergiste. Je ne veux pas de gens de son espèce dans mon auberge.

— J'ai déjà campé auparavant, et mon cheval peut me porter pendant quelques heures encore, dit Tiër en haussant les épaules.

— Deux pièces d'argent, s'exclama abruptement Wresen.

L'aristocrate frappa des mains sur sa table avec une telle force que son épée tressauta, et que le gros anneau d'argent qu'il portait à la main gauche fit résonner ses mots d'un choc retentissant. Quand tous les regards se furent tournés vers lui, il dit :

— J'ai toujours voulu goûter au pain des Voyageurs, et celle-là m'a l'air encore assez jeune pour être dressée.

Tiër ne pouvait se permettre d'offrir davantage que les deux pièces d'argent proposées par Wresen. Non parce qu'il ne les avait pas : le produit de ses neuf années de guerre – soldes et pillages confondus – était bien en sécurité à l'intérieur de son ceinturon. Seulement, personne n'admettrait que lui, simple soldat et fils de boulanger, puisse dépenser autant d'argent pour cette étrange créature mi-femme mi-enfant, aussi exotique soit-elle. Lui-même éprouvait déjà des difficultés à en accepter l'idée. S'ils venaient à se convaincre qu'il était complice de la fille, il risquait de se retrouver sur le bûcher dehors. En revanche, un aristocrate pouvait dépenser autant d'argent qu'il le désirait, sans susciter le moindre commentaire.

Tiër décocha un regard méprisant à Wresen :

— Vous seriez mort avant d'avoir pu ne serait-ce que baisser votre pantalon, monseigneur, dit Tiër. Vous n'êtes apparemment pas originaire de ces montagnes, autrement vous connaîtriez le véritable pouvoir de la magie. Mon compagnon d'armes était comme vous, habitué aux dociles sorciers de l'armée qui se contentent d'empocher l'or des Septes. Il me sauva la vie par trois fois et survécut à cinq années de guerre, pour finir par périr entre les mains d'un sorcier-Voyageur au fond d'une allée... (L'atmosphère dans la salle changea brusquement à l'évocation de la raison pour laquelle ils avaient brûlé l'homme dehors.) Nous vous comprenons (Par ce « nous » il incluait tous les

vous comprendrons. (Et au ce « nous », il inclina tous les hommes présents dans la salle.) On ne joue pas avec le feu, *seigneur* Wresen, on l'éteint avant qu'il détruise toute la maison. (Il tourna le regard vers l'aubergiste.) Après le meurtre de mon frère d'armes par ce Voyageur, j'ai cherché des années durant à apprendre comment combattre ceux de cette espèce : j'ai hâte de tester mes connaissances sur celle-ci. Deux pièces d'argent et quatre pièces de cuivre.

L'aubergiste s'empressa d'acquiescer, comme Tiër s'y était attendu. Un patron de taverne, en effet, savait saisir les variations d'humeur de ses clients : en la circonstance, si Tiër poursuivait son discours ne serait-ce que de quelques mots, il pouvait dire adieu à son argent. Après de telles paroles, les hommes dans la salle semblaient tous sur le point de se saisir de la fille et de la jeter dans le feu, par-dessus son frère. Il était donc préférable de clore les enchères le plus tôt possible, et d'en tirer un profit dès maintenant.

Tiër tendit sa pièce d'argent à l'aubergiste puis entreprit de fouiller dans sa bourse, dont il finit par extraire les vingt-huit pièces de cuivre nécessaires au montant de deux pièces d'argent et quatre centimes. Il fit en sorte que plusieurs personnes remarquent qu'il ne subsistait que peu d'argent dans sa bourse. Ils n'avaient pas besoin de savoir pour son ceinturon.

Wresen se réinstalla au fond de son siège, comme si

le sort de la Voyageuse lui était désormais complètement indifférent. Cette réaction conduisit Tiër à se méfier plus encore de l'individu : d'après son expérience, les aristocrates oisifs ne s'avouaient pas vaincus aussi aisément. Mais pour le moment, du moins, Tiër n'avait que le problème de la fille à résoudre.

Il s'avança vers les escaliers, sans prêter attention aux hommes qui s'écartèrent sur son passage. Il saisit brusquement la fille par le poignet et la tira en haut des marches, hors de portée de l'aubergiste.

— On prend ses affaires avec nous, dit Tiër. Je brûlerai le tout quand on sera dans les bois. Vous devriez songer à faire pareil avec le lit et tout le linge de cette chambre, ajouta-t-il. J'ai déjà vu des sorciers ensorceler de telles choses.

Il grimpa les escaliers à une vitesse que la jeune fille ne pouvait pas suivre, étant donné la façon fort peu confortable dont il maintenait son bras tordu derrière elle. Lorsqu'elle trébucha, il la tira à lui avec une force qui fut plus démonstrative que réelle. Il voulait que tout le monde soit totalement convaincu qu'il était capable de maîtriser n'importe quel danger émanant d'elle.

Il y avait quatre portes en haut des escaliers, mais une seule était entrouverte. Il l'entraîna à l'intérieur,

puis referma le battant.

— Dépêche-toi, petite, dit-il en la relâchant. Rassemble tes affaires avant qu'ils décident de garder l'argent et de nous tuer tous les deux. (Comme elle ne bougeait pas, il essaya une autre tactique.) Je compte jusqu'à trente. Tout ce que tu n'auras pas empaqueté d'ici là, je le laisserai à l'aubergiste pour qu'il le brûle, menaçait-il.

Si elle était indéniablement fière et courageuse, elle était aussi très jeune. Avec des gestes rapides, saccadés, elle tira deux ballots miteux de dessous son lit. Elle noua le premier bien serré pour la route, et récupéra quelques vêtements dans le second. Puis, se servant de sa chemise de nuit comme paravent, elle enfila un large pantalon ainsi qu'une ample tunique sombre. Enfin, elle fourra sa chemise de nuit dans le second ballot qu'elle boucla soigneusement, lui aussi. Elle se redressa, regarda dehors, et se figea.

— Ushireh, dit-elle.

Puis elle ajouta, soudain plus insistante :

— Il est toujours en vie !

Tiër regarda à son tour par la fenêtre et se rendit compte qu'elle donnait sur la place et offrait une vue dégagée sur le feu. Là parfaitement visible au milieu

degagee sur le feu. Là, parfaitement visible au milieu des flammes, le corps du Voyageur se redressait lentement en position assise. Ce mouvement engendrait de sinistres craquements qui causaient une peur bleue aux gardes demeurés là pour surveiller le bûcher.

Il l'attrapa avant qu'elle ait le temps de se précipiter hors de la chambre.

— Sur mon honneur, mademoiselle, cet homme est mort. (Il parlait à mi-voix, en appuyant sur chaque mot.) Je l'ai vu lorsque je suis passé à cheval à côté du bûcher. On lui a tranché la gorge. Il était mort bien avant que le feu soit allumé. (Elle continuait à se débattre pour se défaire de son emprise, son attention toujours rivée sur le bûcher dehors). Auraient-ils laissé aussi peu d'hommes pour surveiller un homme vivant ? lui demanda-t-il. Tu as sûrement vu des bûchers funéraires avant ça. Quand les flammes s'attaquent aux corps, ils bougent, tu le sais bien.

Dans les régions septentrionales de l'Empire, les gens incinéraient leurs morts. Les prêtres soutenaient que lorsqu'un corps bougeait dans les flammes, cela signifiait que l'esprit du mort souhaitait voir le monde une dernière fois. L'ancien employeur de Tiër, le Septe, qui partageait avec les Voyageurs leur affection envers les prêtres – à savoir, une affection fort restreinte –, estimait quant à lui que le feu avalait les tissus plus vite

que les os, occasionnant ainsi des mouvements du corps. Quelle que soit l'explication, le mort restait mort.

— Il est mort, répéta Tiër. Je t'en donne ma parole.

Elle se dégagea de lui, mais seulement pour courir de nouveau à la fenêtre. Sa respiration était haletante, entrecoupée de sanglots. Tout son corps tremblait sous le choc. Si seulement elle s'était comportée de cette manière en bas, songea-t-il aigrement, ils n'en seraient pas là maintenant, à chercher à s'échapper sous la pluie battante, sans même avoir dîné...

— Ils le craignaient tant, lui et sa magie, dit-elle d'une voix faible, tremblante de rage et de chagrin contenus. Mais ils ont tué la mauvaise personne. Ah, ces stupides *Solsenti* : ils pensent tous qu'être Voyageur fait d'un homme un dangereux mage, et qu'être jeune, et du sexe faible de surcroît, fait de moi une petite créature sans défense.

— On ne peut plus rester ici, lança-t-il brusquement, alors même que son cœur s'était accéléré à l'intérieur de sa poitrine. (Bien qu'il soit habitué aux mages, il ne se sentait guère à l'aise quand l'un d'eux se trouvait à proximité, et en colère par-dessus le marché...) Es-tu prête ?

Elle se détourna de la fenêtre, les yeux légèrement brillants de la magie qu'elle avait amassée alors qu'elle

regardait brûler le corps de son frère.

Il ne faisait aucun doute que s'il avait connu l'étendue de ses pouvoirs, songea Tiër, il se serait senti encore plus effrayé par la jeune fille.

— Il y a trop de monde ici, dit-il. Prends ce dont tu as besoin et suis-moi.

La lueur disparut de ses yeux, ce qui conféra à son regard un air hébété et perdu. Lorsqu'elle s'en aperçut, elle raidit l'échine, s'empara de ses deux bagages avec résolution, et acquiesça de la tête.

Il lui mit une main sur l'épaule, puis l'escorta à l'extérieur de la chambre, jusqu'en bas des escaliers. La salle s'était vidée extrêmement vite : sans doute les hommes étaient-ils tous sortis pour voir le cadavre remuer...

— Vous feriez mieux d'être partis avant qu'ils reviennent, lâcha l'aubergiste d'un ton aigre.

Il s'inquiétait sûrement du sort que connaîtrait son auberge si, à peine remis de cette nouvelle frayeur, tous ces hommes découvraient à leur retour que la jeune Voyageuse était encore là.

— Brûlez aussi les rideaux, on ne sait jamais, lui répondit Tiër

Le mobilier de la chambre n'avait subi aucun sort, mais il se dit que cet aubergiste méritait bien de devoir dépenser un peu de l'argent qu'il lui avait pris pour acheter de nouveaux rideaux.

La fille, Dieu soit loué, eut le bon sens de garder la tête baissée et la bouche fermée.

Une fois qu'ils furent sortis de l'auberge, il se dirigea promptement vers l'écurie, où le garçon avait déjà préparé son cheval et l'avait sellé. La charrette à bois des Voyageurs avait été avancée, également.

La fille étant légère, Skew n'aurait aucune difficulté à les porter tous deux jusqu'au prochain village, où Tièr pourrait se procurer une autre monture. Cependant, la charrette donnerait davantage de fil à retordre...

— On laisse le chariot ici, dit-il au garçon d'écurie, sans un regard pour la Voyageuse. Je n'ai pas l'intention d'aller au même trot que cette enfant avec son frère, lorsqu'ils devaient tirer cette charrette.

Le garçon leva le menton.

— Mon vieux, y vous fait dire qu'vous devez tout prendre. Y veut pas d'la malédiction d'un Voyageur sur l'auberge.

— Il craint surtout qu'on mette le feu à son écurie, dit la jeune fille pour elle-même.

— Il ne l'aurait pas volé ! lui répondit Tiër dans un dialecte du sud que le garçon d'écurie, qui avait toujours vécu dans ce village, ne pouvait pas connaître.

Il sut que la fille l'avait compris à la façon soudaine dont elle retint son souffle.

— Trouve-moi une hache, que je débite cette charrette, dit Tiër en fronçant les sourcils. (Ils n'avaient pas de temps à perdre.) Je vais y mettre le feu avant qu'on parte.

— Un cheval peut la tirer, lui fit-elle remarquer. Il y a des brancards rangés en dessous.

Tiër émit un grognement, mais il lui obéit et regarda sous la charrette. C'était la vérité. Une goupille de remorquage ainsi qu'une bascule permettaient à la poignée de glisser sous la charrette. Sur chaque côté de l'engin, de robustes brancards se tiraient et se fixaient à la bonne place.

Tiër parla rapidement avec le garçon d'écurie. L'auberge ne disposait d'aucun cheval supplémentaire qu'il puisse acheter, pas même d'un harnais.

Il secoua la tête. Comme il l'avait déjà effectué une ou deux fois – mais jamais encore avec Skew – Tiër improvisa un harnais de fortune à partir de sa selle de guerre. La sangle légère, conçue normalement pour le buste, composait un collier assez satisfaisant. Il ajusta les étriers afin qu'il puisse tenir les brancards et utilisa une vieille paire de rênes que le garçon réussit à récupérer en guise de traits.

— Tu descends encore dans l'échelle sociale, mon ami, dit Tiër à Skew en le menant hors de l'écurie.

Le hongre ne s'ébroua qu'une seule fois lorsqu'il sentit l'engin qu'il traînait derrière lui. Un destrier n'était pas un cheval de trait : toutefois, il s'était endurci à la bataille, et s'efforça de tirer la charrette avec calme et bon sens. Tandis que Tiër dirigeait son cheval, la jeune fille s'était arrêtée à l'entrée de l'écurie, et regardait fixement le bûcher.

— Tu auras le temps de le pleurer plus tard, lui promit-il. Pour le moment, il faut qu'on s'en aille avant qu'ils reviennent tous à l'auberge. Ne t'inquiète pas pour Skew, tu te débrouilleras très bien. Une fois sur son dos, évite seulement de lui donner des coups de pied dans les côtes.

Elle grimpa tant bien que mal sur le cheval, en évitant de le toucher plus que nécessaire. Il n'était pas fâché contre elle, mais ne pouvait s'arrêter pour la

lâche contre elle, mais ne pouvait s'arrêter pour la rassurer alors que le garçon d'écurie était encore tout proche et pouvait l'entendre.

Il prit les rênes de Skew et le fit quitter l'écurie dans la direction opposée de celle qu'il avait prise plus tôt dans la journée. La fille se retourna et observa le bûcher, aussi longtemps qu'elle put.

Tiër mena Skew au pas à travers les rues du village. Dès que cela fut possible, ils quittèrent les pavés, et empruntèrent un large chemin de terre. Tiër entama un pas de course qu'il pourrait maintenir pendant un long moment. Ce rythme l'essouffla suffisamment pour qu'il ait du mal à parler, aussi demeura-t-il silencieux.

Skew trottait sagement à son côté, semblable à un chien dressé, le museau au niveau de l'épaule de Tiër comme il l'avait fait tant de fois auparavant. La pluie, qui avait cessé de tomber pendant quelque temps, reprit de plus belle. Tiër ralentit le pas, et marcha tranquillement à côté de son cheval, à la recherche d'un abri.

Il finit par en dénicher un. En tombant, un vieil arbre mort s'était appuyé contre deux autres arbres, pour créer un petit espace sec. Tiër l'agrandit en y attachant un bout de toile cirée.

— Je pourrais faire mieux s'il ne faisait pas nuit

noire, et s'il ne pleuvait pas des cordes, dit-il à la jeune fille sans la regarder. Mais ce sera toujours plus sec qu'ailleurs, en tout cas.

Il détela et dessella Skew, puis l'étrilla avec vigueur, avant de l'attacher à un arbre tout proche. Le cheval offrit son postérieur au vent et remonta une hanche. Comme n'importe quel vétéran, l'animal avait l'habitude de dormir où il pouvait.

Sa lourde selle de guerre à la main, Tiër se tourna vers la fille.

— Si vous me touchez, lui dit-elle froidement, vous ne survivrez pas jusqu'à demain.

Il considéra un instant sa frêle silhouette. Trempée jusqu'aux os et grelottante de froid, elle paraissait à présent beaucoup moins impressionnante qu'elle ne l'avait été tout à l'heure entre les mains de l'aubergiste.

En réalité, Tiër n'avait jamais rencontré de Voyageur avant elle. Mais il avait souvent eu affaire à de jeunes créatures effrayées : l'armée comptait de nombreux jeunes soldats désemparés. Même fatigué et trempé comme il l'était alors, il se garda bien de lui dire ces choses-là : d'ailleurs, pourquoi le croirait-elle ? Cependant, s'il ne parvenait pas à la convaincre de se mettre à l'abri et de partager sa propre chaleur, elle attraperait sûrement une fièvre pulmonaire. Cela

réduirait à néant la mission qu'il s'était confiée – à savoir, la sauver.

— Bonsoir, noble Dame, dit-il tout en imitant assez bien la révérence d'un chevalier, malgré le poids de sa lourde selle. Je suis Tiëragan de Reidern, mais la plupart des gens m'appellent Tiër.

Puis il attendit. Elle le dévisagea, et il sentit un mince filet de magie effleurer son visage... Ses yeux s'écarquillèrent de surprise, comme si elle avait compris davantage que ce qu'il avait dit. Et elle lui répondit :

— Je suis Séraphe, Corbeau du Clan d'Isolda la Silencieuse. Je te salue, Barde.

— Ravi de te rencontrer, Séraphe. (Sa réponse devait sans doute être riche d'informations pour un autre Voyageur comme elle. Peut-être même ce dernier aurait-il compris pourquoi elle l'avait appelé *barde*, une formule de politesse entre Voyageurs, sans doute.) Je retourne chez moi, à Reidern. Si ma carte est exacte – ce qui n'a pas été particulièrement le cas jusqu'à présent –, c'est à deux jours de route d'ici, au nord-ouest.

— Mon clan, c'est-à-dire Ushireh et moi, avons fait route jusqu'au village que l'on vient juste de quitter, lui répondit-elle à présent frissonnante. Je ne sais pas où

repondit-elle, a present irrisoinante. Je ne sais pas ou Ushireh avait l'intention d'aller après.

Tiër s'était imaginé qu'il la rendrait à son peuple.

— Vous n'étiez que tous les deux ? (Elle hocha la tête, et continua à l'observer d'un œil méfiant, telle une poule devant un renard.) Est-ce que tu as de la famille dans le coin ? Quelqu'un chez qui tu pourrais aller ? demanda-t-il.

— Les clans de Voyageurs évitent cette région, dit-elle. Tout le monde sait que les gens ont peur de nous par ici.

— Pourquoi ton frère est-il venu, en ce cas ?

Il changea la selle de place et la tint plus confortablement, en la plaçant contre sa hanche.

— Nul autre qu'un chef de clan n'a le don de savoir où résident les ombres, répondit-elle, maussade. Mon frère était à la poursuite de l'une d'entre elles.

Par expérience, Tiër avait appris à éviter de questionner les mages dès lors qu'ils parlaient de magie : il avait toujours l'impression d'en savoir moins quand ils avaient fini de lui répondre que lorsqu'ils avaient commencé. Quelle que soit la chose qui avait guidé le jeune homme jusque-là, celle-ci avait laissé

Séraphe livrée à elle-même.

— Qu'est-il arrivé au reste de ton clan ? demanda-t-il.

— La peste, dit-elle. Nous avons invité un Voyageur inconnu à dormir près de nos feux, un soir. La nuit suivante, l'un de nos bébés s'est mis à tousser : le lendemain matin, trois d'entre nous étaient morts. Le chef du clan a essayé de les isoler, mais il était déjà trop tard. Seuls mon frère et moi avons survécu.

— Quel âge as-tu ?

— Seize ans.

C'était bien plus jeune que son attitude le laissait supposer ; cependant, si on considérait son apparence, elle ne paraissait pas avoir plus de treize ans. Il replaça la selle sous son épaule afin de reposer son bras. Au même instant, un bruit sourd faillit la lui faire lâcher.

Une flèche, fichée dans le cuir épais de la selle, luisait sous la lune au niveau de son torse.

Il se projeta en avant et plaqua la fille dans la boue. Il la maintint contre lui, malgré les efforts désespérés de celle-ci pour se libérer, et posa une main sur sa bouche pour l'empêcher de crier. Puis, il lui murmura à voix basse :

— Là... Calme-toi, ma douce. Quelqu'un nous tire des flèches dessus ; jette un coup d'œil à ma selle.

Quand elle fut remise de ses émotions, il se laissa glisser à côté d'elle. L'herbe était assez haute pour masquer leurs mouvements dans l'obscurité. Elle se retourna sur le ventre, mais ne fit aucun geste pour s'éloigner de lui. Il garda une main posée sur son dos afin qu'elle reste tranquille jusqu'à ce qu'il puisse distinguer leur agresseur dans le noir. Il sentit ses côtes se soulever au rythme des battements de son cœur.

— Il est à douze mètres à partir de votre cheval, souffla-t-elle. Légèrement sur la droite.

Sans lui demander comment elle avait fait pour distinguer leur agresseur dans l'obscurité de pois de la nuit forestière, il glissa en avant et alla s'accroupir en face de Skew. Là, il demeura immobile, en espérant que la boue qui le recouvrait de la tête aux pieds lui éviterait de servir de cible à une autre flèche.

Alors qu'il jetait un coup d'œil en arrière pour s'assurer que Séraphe était toujours cachée, il retint un juron.

Elle se tenait debout, regardant un point au-delà de Skew. Il en conclut qu'elle observait leur agresseur. Ses vêtements étaient assez sombres pour se fondre dans

vetements etaient assez sombres pour se fondre dans l'obscurité boisée de la nuit, mais ses cheveux pâles reflétaient le faible clair de lune.

— Séraphe, dit une voix douce, qui s'exprima ensuite dans une langue liquide que Tiër n'avait jamais entendue auparavant.

— Parlez en langue commune, lui répondit Séraphe d'une voix froide et claire, qu'on aurait davantage attribuée à une impératrice qu'à une jeune adolescente malmenée et couverte de boue. Votre langue ne ressemble en rien à l'idiome des Voyageurs. Votre accent fait plutôt songer à une poule qui voudrait se faire passer pour un canard.

Bien, songea Tiër. *Si notre poursuivant avait l'intention de tuer Séraphe, il l'aurait déjà fait depuis belle lurette.* Il avait une petite idée à présent concernant l'individu qui venait d'essayer de lui décocher une flèche dans le rein. Il n'avait pas remarqué si le seigneur Wresen possédait un arc, mais son sac aurait très bien pu en contenir un.

— J'ai tué l'homme qui t'a fait du mal, reprit la même voix suave.

Tiër se dit qu'en effet, tout portait à croire qu'il avait été abattu. Il s'était jeté par terre une fraction de seconde après que la flèche l'avait atteint, et en outre,

la selle et la couverture formaient une masse sombre sur le sol qui, vue de loin, au milieu des hautes herbes, pouvait faire songer à un corps.

— Viens avec moi, mon enfant, susurra le tueur autoproclamé de Tiër. Je dispose d'un refuge et de nourriture près d'ici. Tu ne peux pas rester ici toute seule, au milieu de nulle part. Tu seras en sécurité avec moi.

Tiër percevait le mensonge derrière chaque mot de l'homme, mais il doutait que Séraphe en soit capable. Il attendit que l'homme se soit suffisamment approché pour qu'il puisse le distinguer, tout en espérant que Séraphe ne tombe pas dans le piège. Après avoir dépensé deux pièces d'argent et quatre de cuivre pour la sauver, en plus d'avoir sauté son dîner, Tiër se sentait quelque peu obligé de la garder saine et sauve.

— Un Corbeau n'est jamais seul, lui rétorqua Séraphe.

— Je t'en prie, Séraphe, la réprimanda l'inconnu. Ne sois pas têtue. Allez, viens, mon enfant. Viens dans mon refuge, tu y seras en sécurité pour la nuit. Demain matin, si tu le souhaites, je te guiderai jusqu'à un clan que je connais, pas loin d'ici.

Tiër le voyait maintenant : une ombre plus noire encore que les arbres entre lesquels il s'était glissé

encore que les arbres entre lesquels il se tenait gisssent. Quelque chose dans sa manière de se mouvoir, combinée au timbre particulier de sa voix, révéla à Tiër son identité. Il ne s'était pas trompé, il s'agissait bien de Wresen.

— De quel clan s'agit-il ? demanda Séraphe.

— Je...

Une sorte de pressentiment fit se retourner Wresen avant que le coup l'atteigne, et l'épée de Tiër se heurta à du métal. Ce dernier se jeta de tout son poids contre son adversaire, et le projeta à une distance de frappe suffisante pour que l'allonge de son bras lui donne le dessus.

Ils luttèrent âprement pendant quelques minutes, chacun testant l'autre, à la recherche de ses points faibles. L'homme, plus âgé que Tiër, était plus rapide que ce dernier ne s'y attendait, mais il n'était pas le seul à avoir sous-estimé son adversaire. À en juger par le grognement qu'émit Wresen lorsqu'il croisa le fer de Tiër pour la première fois, il avait également sous-estimé la force du vétéran : cela n'était pas inhabituel pour Tiër, qui était grand mais surtout – chose qui lui avait valu maintes taquineries – léger comme une plume.

Quand, à bout de souffle, ils finirent par se séparer,

Tiër pouvait se vanter de n'avoir reçu qu'une plaie superficielle à la joue et une autre sous l'avant-bras droit. Quant à Wresen, il avait pris un mauvais coup au poignet, infligé par le pommeau de l'épée de Tiër, qui était presque certain de l'avoir blessé à l'œil.

— Que voulez-vous faire de la fille ?

Wresen n'avait certainement pas accompli tous ces efforts pour une simple compagne de lit, quels que soient ses goûts en la matière.

— Rien d'autre que la protéger, renchérit Wresen. (Une fois de plus, Tiër discerna le mensonge derrière les mots.) C'est bien plus que vous ne pouvez lui proposer.

Il exécuta un geste bizarre de ses doigts, et Tiër lâcha son épée avec un cri de douleur : elle était brûlante.

Un sorcier, comprit Tiër, sans se laisser déstabiliser une seconde par la surprise ou la consternation. Laisant son épée là où elle était tombée, il chargea aussitôt et, percutant de l'épaule l'estomac de son adversaire, l'entraîna avec lui dans un massif d'arbrisseaux, qui s'accrochèrent à leurs pieds.

Wresen, qui ne s'y était pas préparé, trébucha et tomba à la renverse. Tiër frappa avec force, visant la

gorge, mais son ennemi roula trop vite pour lui. Avec la rapidité d'une fouine, celui-ci se remit sur ses pieds. À deux reprises, Tiër sauta et évita de justesse la lame du sorcier... Or, il n'était pas idiot ; désarmé, il avait peu de chance de le vaincre.

— Cours, Séraphe ! dit-il. Prends mon cheval et va-t'en.

Avec un peu de chance, il parviendrait à retenir son poursuivant assez longtemps pour qu'elle puisse le semer dans les bois. S'il pouvait l'occuper suffisamment, Wresen n'aurait pas le temps de faire usage de la magie.

— Ne te fais pas plus bête que tu n'es, Barde ! lui répondit-elle d'un ton cassant.

L'autre homme poussa un juron, et Tiër découvrit que son épée luisait comme si elle venait tout juste de sortir de la forge de son créateur. De la vapeur s'éleva de la main qui tenait l'épée, tandis qu'il effectuait de l'autre d'étranges gestes en direction de la lame. Quoiqu'il en soit, Wresen ne prêtait plus aucune attention à Tiër ; ce fut là son ultime erreur.

Tiër tira son poignard de sa botte, l'enfonça dans le cou de son adversaire, puis l'essuya sur le manteau de ce dernier. Quand il eut terminé, il regarda Séraphe.

La pâleur de sa peau, de son visage, était facilement perceptible dans l'obscurité. Cette fille réveillait de nombreuses légendes enfouies dans sa mémoire : c'est à elle que Loriel avait dû ressembler lorsqu'elle affronta le Ténébreux simplement armée d'une chanson, ou même Terabet qui avait préféré se jeter des murailles d'Anarorgehn, plutôt que de trahir son peuple. Le père de Tiër avait toujours reproché au grand-père de raconter trop d'histoires à son fils.

— Pourquoi m'as-tu choisi moi, plutôt que lui ? demanda-t-il à Séraphe.

— J'ai entendu ce qu'il disait à l'auberge, dit-elle. Il était tout sauf mon ami.

Tiër plissa les yeux.

— Tu m'as entendu parler à l'auberge, moi aussi. Lui, il a seulement aidé l'aubergiste à augmenter ta dette de quelques pièces de cuivre ; moi, je t'ai achetée alors que tu étais bien résolue à te venger.

Elle releva le menton.

— Je suis Corbeau, je ne suis pas imbécile ; et vous, vous êtes Barde. J'ai vu ce que vous avez fait.

Elle avait prononcé ces mots en langue commune,

mais ils ne signifiaient absolument rien pour lui. Il fronça les sourcils à son intention.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Ma belle, j'ai été boulanger puis soldat, c'est-à-dire épéiste, traqueur, espion, voire même tailleur, forgeron, ou fabricant de harnais à l'occasion ; sans compter une dizaine d'autres métiers, pour peu que je m'en souviene. Mais de toute ma vie, je n'ai jamais prétendu être barde. Le serais-je, de toute façon, que je n'aurais aucune idée de ce que cela a à voir avec toi. J'ignore même ce que signifie être Corbeau.

Elle le dévisagea d'un air ahuri, comme si ce qu'il disait était aussi incompréhensible pour elle que ses propres mots l'avaient été pour lui.

— Vous êtes un Barde, dit-elle derechef.

Mais cette fois il y avait comme une hésitation dans sa voix. Il l'étudia attentivement. Ç'aurait pu être la pluie qui mouillait ainsi ses joues, mais il aurait donné sa main coupée que cette eau-là était salée. Elle sortait à peine de l'enfance et venait tout juste de perdre son frère dans d'effroyables circonstances. C'était le milieu de la nuit, elle grelottait de froid, et elle avait déjà traversé des épreuves bien pires que beaucoup de soldats aguerris n'en rencontraient dans leur vie.

— Jevais m'occuper du corps, dit-il. Ni toi ni moi

n'arriverons à dormir avec son cadavre là dehors qui risque d'attirer tous les charognards à la ronde... Pour l'instant, mets-toi à l'abri de la pluie et enfile des vêtements secs. On parlera demain matin. Je te promets que personne ne te fera de mal jusqu'à l'aube, au moins.

Tandis qu'elle était occupée à sortir ses bagages de la charrette, il mena Skew jusqu'au cadavre et parvint sans savoir comment à hisser le sorcier sur le dos mouillé du cheval. Il n'avait pas l'intention d'enterrer le corps, mais seulement de l'éloigner suffisamment afin que les éventuels charognards ne les importunent pas. Il lui vint à l'esprit que Wresen n'était peut-être pas venu seul : ç'aurait été plutôt étrange s'il était vraiment de sang noble, car d'habitude les aristocrates voyageaient toujours en compagnie de serviteurs.

Cependant, il ne découvrit qu'un unique cheval à la robe grise, attaché à un arbre une centaine de mètres en contrebas du sentier, et aucun indice signalant qu'un autre cheval aurait pu être attaché ailleurs dans les environs.

Tiër s'arrêta près de l'animal, et laissa glisser du dos de Skew le cadavre qui s'écrasa dans la boue, l'épée toujours en main. Skew, qui avait tout supporté sans se plaindre jusque-là, fit trois bonds de côté lorsque le corps tomba, et s'ébroua pour manifester son mécontentement. La cavale grise tira furieusement sur

mecontentement. Le cavalier grisa tira furieusement sur sa corde et secoua la tête, pour tenter de s'échapper ; mais les rênes tinrent bon. Comme rien d'autre ne se produisait, elle se calma un peu et mordilla nerveusement un amas de feuilles, non loin de là.

Tiër fouilla les sacoches de Wresen : elles ne contenaient que de quoi préparer quelques repas, ainsi qu'une bourse remplie de pièces d'argent et de cuivre. Il s'empressa de transvaser ces dernières dans sa propre bourse, en soldat prévoyant qu'il était. Il récupéra aussi la nourriture. L'inspection du corps ne révéla rien d'intéressant, excepté un gros anneau d'argent serti d'un petit éclat de pierre noire. Il décida que l'anneau, ainsi que le cheval et l'épée, étaient trop identifiables pour qu'il s'en empare. Il les abandonna donc où ils étaient.

Finalement, Tiër n'avait trouvé aucun indice concernant l'identité de Wresen, ou sur ce qui l'avait conduit à suivre Séraphe. Un mage n'éprouvait sûrement pas à l'égard des Voyageurs la même crainte irraisonnée que les villageois d'ici.

À l'aide de son poignard, il entailla grossièrement les rênes de la jument, près du mors. Quand elle aurait faim, elle se libérerait elle-même, mais pas avant un moment.

Lorsqu'il revint au camp, Tiër tombait de fatigue.

Séraphe avait suivi son conseil : il la retrouva pelotonnée sous l'arbre.

Une seconde toile cirée, plus grande et encore plus usée que la sienne, augmentait les dimensions de leur abri de telle sorte qu'il pourrait, ô miracle, garder les pieds au sec. Sa selle était aussi à l'intérieur de l'abri, débarrassée du plus gros de sa boue. Il farfouilla dans ses sacoches, en sortit des vêtements de rechange et s'habilla. Ils n'étaient pas propres, mais au moins étaient-ils secs, et, pour l'heure, c'était ce qui importait le plus.

Séraphe avait détourné la tête pendant qu'il se changeait. Il savait très bien qu'elle ne parviendrait pas à dormir avec ce froid, mais qu'elle n'accepterait pas pour autant de se blottir contre un étranger – encore moins dans les circonstances présentes –, aussi préféra-t-il épargner sa salive. Il l'entoura de son bras, sans tenir compte de son glapissement aigu de petit animal désesparé, et s'étendit pour dormir.

Elle tenta de se dégager de lui, mais disposait de peu d'espace. Aussi resta-t-elle immobile un long moment, tandis que Tiër dérivait lentement vers les terres du sommeil... Quelque temps plus tard, il fut réveillé par la musique tranquille de ses pleurs ; il l'attira plus près de lui, et lui tapota gentiment le dos comme si c'était une petite sœur qu'il consolait d'un genou écorché, et non de la perte de sa famille.

Le lendemain, il se réveilla sous le regard clair et scrutateur de Séraphe, dans lequel se reflétait le soleil de l'aube qui perçait à travers les nuages matinaux.

— J'aurais pu me servir de ça contre toi, dit Séraphe.

Il considéra la lame qu'elle tenait dans ses mains sales : son meilleur couteau. Elle avait dû fouiller dans ses sacoches.

— Oui, acquiesça-t-il. (Il lui reprit doucement le couteau.) Mais j'ai observé ta figure quand tu as vu le corps de notre ami, hier soir. À mon avis, tu n'as pas envie d'avoir affaire à un autre cadavre dans l'immédiat.

— J'ai vu beaucoup de morts, dit-elle, et il lut dans ses yeux que c'était vrai.

— Mais aucun que tu aies tué de ta main, j'imagine, répondit-il.

— Si je n'avais pas été endormie au moment où ils ont assassiné mon frère, rétorqua-t-elle, je les aurais tous tués, Barde.

— Peut-être bien. (Tiër s'étira et se glissa hors du couvert de l'arbre.) Mais alors tu te serais fait tuer

aussi. Et puis, comme je te l'ai déjà dit hier soir, je n'ai rien d'un barde.

— Seulement un fils de boulanger, dit-elle. Né à Reidern.

— Où je retourne, oui, acquiesça-t-il.

— Mais tu n'es pas *solsenti*, désapprouva-t-elle d'un air hautain. Il n'y a pas de Bardes *solsenti*.

— *Solsenti* ?

Il commençait à croire qu'ils parlaient deux langues différentes, qui n'avaient que quelques mots en commun... Son assurance commença à vaciller, comme si elle s'était attendue à ce qu'il réagisse autrement.

— *Solsenti* signifie quelqu'un qui n'est pas Voyageur.

— Dans ce cas, j'ai bien peur d'être parfaitement *solsenti*. (Il épousseta ses vêtements, sans réussir à ôter les salissures dues à la route. Au moins ils n'étaient pas mouillés.) Je sais jouer du luth et un peu de la harpe, concéda-t-il, mais je ne suis pas barde : même si j'ai l'impression que ce mot ne signifie pas la même chose pour toi que pour moi.

Elle le dévisagea.

— Mais je t'ai vu pourtant, dit-elle. J'ai senti ta magie hier soir, dans l'auberge.

Interloqué, il la regarda droit dans les yeux.

— Je ne suis pas mage, non plus.

— Non, reconnut-elle. Mais tu as *charmé* l'aubergiste hier à la taverne, afin qu'il ne laisse pas cet homme racheter ma dette.

— Je suis soldat, ma petite dame, dit-il. Et j'ai été officier, aussi. Un bon officier doit savoir s'y prendre avec les gens : sinon, il ne dure pas très longtemps. L'aubergiste se préoccupait bien plus du sort de son auberge que du fait de gagner une ou deux autres pièces d'argent. Ça n'a rien à voir avec la magie.

— Tu n'es pas au courant, finit-elle par dire, davantage pour elle-même que pour lui, songea-t-il. Comment est-il possible d'ignorer qu'on est Barde ?

— Que veux-tu dire ?

Elle fronça les sourcils.

— Je suis un Corbeau, ou, si tu préfères, un mage : c'est-à-dire l'équivalent d'un sorcier *solsenti* Mais il

C'est à dire l'équivalent d'un sorcier *solsenti*. Mais il existe d'autres façons d'utiliser la magie parmi les Voyageurs, des choses que vos sorciers *solsenti* ne peuvent réaliser. Certains d'entre nous reçoivent des dons très différents, en fonction desquels nous formons des Ordres. L'un de ces ordres est celui de Barde : c'est ce que tu es. Un Barde est avant tout, comme tu l'as dit, un musicien. Sa voix est riche et pure. Il a une mémoire remarquable, surtout lorsqu'il s'agit de mots. Personne ne peut lui mentir sans qu'il s'en rende compte.

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose – sachant parfaitement qu'il ne s'agirait pas d'amabilités – mais il l'examina d'abord, et décida de se taire.

Elle était jeune, malgré ses airs d'impératrice hautaine. Sa peau était blême en raison du manque de sommeil, et ses yeux rouges et gonflés à force d'avoir pleuré, ce qu'elle avait dû faire toute la nuit pendant que lui dormait. Il préféra ne pas se fâcher avec elle ; ou bien admettre qu'elle disait vrai, ce qui lui provoquait des sueurs froides. Il savait s'y prendre avec les gens, voilà tout. Il savait chanter aussi, mais comme la plupart des Reiderni. Il n'avait rien d'un magicien.

Il la laissa à ses spéculations et entreprit de démonter le camp. Si le cheval de Wresen s'avisait de retourner à l'auberge, des hommes partiraient aussitôt

à la recherche du cavalier. Sans rien ajouter d'autre, elle se leva et l'aida à rassembler leurs affaires.

— Je vais t'emmener dans ma famille à Reidern, dit-il lorsque leur camp fut levé et Skew de nouveau attelé au chariot. Mais tu dois me promettre de ne pas user de magie tant que tu seras là-bas. Ceux de mon peuple craignent la magie comme tous ceux vivant à proximité du champ de la Bataille du Ténébreux. Reidern est une ville de commerce ; s'il se trouve des clans de Voyageurs aux alentours, on en entendra parler.

Mais elle ne semblait pas l'écouter. Au lieu de cela, lorsqu'elle eut grimpé sur le dos de Skew, elle lui dit :

— Ne t'inquiète pas, je n'en parlerai à personne.

— Parler de quoi ? demanda-t-il, en menant la marche jusqu'au sentier qu'ils avaient emprunté la nuit précédente.

— Du fait que l'un de tes ancêtres, peu importe quand, a couché avec un Voyageur. Seule une personne possédant du sang de Voyageur peut être Barde, dit-elle. Il n'existe pas de Bardes *solsenti*. (Il commençait à ne plus vraiment apprécier la façon dont elle prononçait *solsenti* : quel que soit le sens exact de ce mot, il aurait parié qu'il s'agissait aussi d'une très grave insulte.) Je n'en parlerai à personne d'autre que toi, continua-t-elle. Il n'est guère apprécié d'être Voyageur de nos

jours.

Elle leva les yeux vers les montagnes qui se dressaient au-dessus de l'étroit sentier, et fut prise d'un frisson.

Les voleurs proliféraient moins dans cette partie de l'Empire que dans les terres plus à l'est où la guerre avait chassé les hommes de leurs territoires. Cependant Conex le Rétameur, qui découvrit le cadavre de Wresen derrière le sentier, n'était pas plus honnête que cela. Il s'empara de tous les objets de valeur : des bottes d'excellente qualité, un arc, une épée roussie sur laquelle subsistaient encore de petits bouts de chair – il faillit l'abandonner, mais finalement, la cupidité l'emporta sur le dégoût –, une ceinture, ainsi qu'un anneau d'argent serti d'un petit éclat de pierre d'onyx.

Deux semaines après cette découverte inespérée, il rencontra un étranger en compagnie duquel il poursuivit sa route, comme il arrive parfois lorsque deux hommes ont la même destination en tête. Ils passèrent la majeure partie de la journée à échanger des nouvelles et partagèrent leur repas ce soir-là. Le lendemain matin, l'étranger – l'anneau d'argent bien en sécurité dans sa bourse – repartit seul.

Conex ne s'en irait plus jamais rétamer.

Chapitre 2

Tu vois ces deux montagnes là-bas ? dit Tiër en désignant du menton deux pics rocheux qui paraissaient éloignés l'un de l'autre.

Séraphe eut un mouvement affirmatif de la tête. Depuis plusieurs jours qu'elle voyageait en compagnie de Tiër, elle le connaissait assez bien à présent pour comprendre qu'il était sur le point d'entamer une nouvelle histoire. La suite lui donna raison.

Tiër était un agréable compagnon de voyage, songeait-elle en écoutant son histoire d'une oreille distraite. Bien meilleur que son frère Ushireh avait pu l'être. Il était d'un naturel gai, et effectuait plus que sa propre part de travail au sein du camp. Il n'exigeait pas qu'elle lui parle beaucoup, et c'était tant mieux, car Séraphe n'avait pas grand-chose à dire de toute façon. En plus, elle adorait ses histoires.

Elle savait qu'elle devrait réfléchir à ce qu'elle ferait dès qu'elle aurait atteint le village de Tiër. Si elle pouvait trouver un autre clan, celui-ci l'accueillerait non seulement parce qu'elle était Voyageuse, mais

aussi parce qu'en tant que Corbeau elle représentait un trésor inestimable.

Si Ushireh n'avait pas fait preuve d'autant d'orgueil, ils auraient rejoint un autre clan aussitôt que le leur avait été décimé. Mais Ushireh ne possédait pas d'Ordre qui lui aurait permis d'accéder à un rang prestigieux : il serait passé de fils de chef à rien du tout. N'étant pas elle-même dénuée d'orgueil, Séraphe avait compris son dilemme et avait accepté de continuer seule avec lui, en attendant de voir ce que le destin mettrait sur leur route.

Vois ce que le destin a mis sur notre route, Ushireh...

Il n'y avait aucune raison pour qu'elle ne rejoigne pas un autre clan à présent. Aucune raison pour qu'elle continue à suivre ce Barde *solsenti* jusqu'à son petit village *solsenti*. Elle ne serait pas la bienvenue dans un endroit comme celui-là. D'après ce qu'avait dit Tiër, c'était tout près du champ de la Bataille du Ténébreux. Il n'y aurait aucun clan aux environs d'un tel lieu.

Mais au lieu de lui avouer qu'elle comptait suivre son propre chemin sans lui, elle continuait à voyager sur le dos de son hongre à la robe si particulière, tandis que Tiër marchait à côté et l'amusait en racontant une multitude d'histoires qui abordaient tous les sujets excepté son foyer à lui. Ces histoires lui permettaient

d'oublier quelque peu la douleur toujours vive qu'elle ressentait depuis la mort d'Ushireh. Elle avait enfoui son souvenir au plus secret de son cœur, là où elle conservait celui de tous les défunts de sa famille.

L'arrogance et la maîtrise de soi étaient indispensables à ceux et celles qui appartenaient à l'Ordre du Corbeau. Manipuler les forces brutes de la magie constituait un exercice dangereux, où le moindre soupçon d'hésitation ou d'émotion risquait de les déchaîner. Si l'arrogance ne lui avait posé aucun problème, elle avait mis un temps fou avant d'être capable de maîtriser ses émotions. Finalement, elle avait appris à éviter les situations qui la mettaient en colère. Cela revenait pour elle à se tenir le plus possible à l'écart des autres. Son frère, un solitaire lui aussi, avait accepté cet état de fait. Il leur était souvent arrivé de cheminer des journées entières côte à côte sans échanger un seul mot.

Tiër, avec sa manie de lui parler et de la taquiner en permanence, ne ressemblait pas aux gens qu'elle côtoyait généralement. Elle n'avait pas l'habitude d'étudier les gens et n'avait jamais eu besoin de ce talent-là. Néanmoins, elle devait admettre qu'elle en avait appris davantage sur Tiër après avoir voyagé seulement quelques jours en sa compagnie, que sur la plupart des Voyageurs de son clan avec lesquels elle avait pourtant vécu toute sa vie.

Il n'était pas le genre de soldat à évoquer sans cesse les batailles auxquelles il avait participé. Tiër livrait plein d'anecdotes amusantes sur la vie de soldat, mais n'abordait jamais les combats en eux-mêmes. Chaque matin, il se levait tôt et s'exerçait à l'épée, toujours dans un endroit calme et isolé. Elle comprenait son choix et le laissait tranquille, d'autant plus que de son côté, elle s'adonnait à sa propre science.

Quand il ne parlait pas, il fredonnait un air, ou chantait carrément. Quoi qu'il en soit, il ne discutait presque jamais de choses importantes, et s'il le faisait, il se montrait moins loquace qu'à l'ordinaire. Il ne l'obligeait pas à parler, et ne semblait pas gêné par son silence. Quand ils croisaient d'autres personnes sur la route, Tiër leur souriait ou engageait spontanément la conversation. En dépit de la présence silencieuse de Séraphé auprès de lui, quelques secondes de son bavardage suffisaient pour que les gens s'ouvrent à lui. Il n'était pas surprenant qu'elle se soit mise à l'apprécier : *tout le monde* l'appréciait. Isolée comme la majorité des Corbeaux, et ce, au sein même de son propre clan, elle n'avait jusque-là guère prêté attention à autrui en dehors des membres de sa famille ; ou du moins, pas suffisamment pour apprécier qui que ce soit.

— Pourquoi souris-tu ? lui demanda Tiër après avoir achevé son récit. Ce pauvre gardien de chèvres fut contraint de vivre avec la fille d'un homme riche

pour le restant de ses jours. Peux-tu imaginer un sort plus terrible ?

— Oui : voyager avec un homme qui parle tout le temps, répondit-elle, s'essayant à son tour à le taquiner.

Il lui adressa un large sourire de reconnaissance.

Le soir était déjà tombé quand Séraphe aperçut Reidern pour la première fois : un village de taille moyenne, incrusté dans le flanc septentrional d'une montagne aux côtes escarpées, qui s'élevait lourdement au-dessus des eaux furieuses et glacées de la Rivière d'Argent. Le soleil déclinant colorait d'une teinte rougeâtre les pierres uniformément grises des bâtisses qui se dressaient çà et là en haut de la route.

Tiër s'arrêta pour observer le paysage, et Skew se cogna contre lui. Il flatta distraitement l'encolure du cheval, avant de reprendre la route de son habituel pas vif. Le chemin qu'ils empruntaient contournait la base de la montagne, puis virait abruptement jusqu'à un étroit pont de pierre qui traversait le fleuve, au pied du village.

— C'est le passage le plus étroit de la rivière, dit-il. Un ferry en effectuait la traversée autrefois, mais il y a quelques générations de cela, le Septe a ordonné qu'on y construise un pont.

Un instant, Séraphe crut qu'il allait entamer une autre histoire, mais il garda le silence. Il contourna le pont en suivant un étroit sentier qui longeait la rive. Deux mules, ainsi que quelques ânes, occupaient une série d'enclos à une dizaine de mètres du pont.

Il trouva un enclos vide et entreprit de dételer Skew du chariot. Séraphe sauta à terre afin de l'aider.

C'est alors qu'un garçon sortit de l'un des enclos.

— J'vais lui trouver du foin, m'sieur, dit-il avec empressement. Vous pouvez ranger le chariot sous l'abri, là-bas dans le dernier enclos.

Il examina Skew plus attentivement, et déclara d'un air enjoué :

— V'là un drôle de cheval. Jamais vu une bête avec autant de couleurs. Comme si c'était qu'y devait être bai, mais qu'on l'aurait repeint avec de grandes taches blanches !

— Il est originaire de Fahlarn, expliqua Tiër. Ceux de sa race ont la robe baie ou noire, pour la plupart, mais j'en ai déjà vu plusieurs avec des taches.

— Fahlarn ? interrogea le garçon. (Il observa Tiër de plus près.) Vous êtes un soldat ?

de plus près.) vous êtes un soldat :

— *J'étais* un soldat, reconnut Tiër, tout en guidant Skew à l'intérieur de l'enclos. Où m'as-tu dit de mettre le chariot ?

Le garçon s'était retourné pour regarder le chariot lorsque son regard croisa celui de Séraphe, et y resta planté.

— Vous êtes des Voyageurs ? demanda-t-il en se mordillant nerveusement les lèvres.

— Seulement elle, dit Tiër en refermant l'enclos. Moi, je suis Reiderni.

Tiër avait un don avec les gens. Séraphe ne doutait pas que le garçon ne les forcerait pas à partir si elle laissait à son compagnon l'occasion de dialoguer avec lui.

— Il a dit de mettre le chariot dans le dernier enclos, murmura-t-elle dans cette intention. J'y vais.

Lorsqu'elle revint vers Tiër, le garçon était déjà parti, et son ami portait sa selle et sa bride sur l'épaule.

— Il est parti chercher du foin pour Skew, dit-il. On va bien s'occuper de lui, ici. Ils n'acceptent pas les gros animaux dans les rues. De toute façon, elles sont trop

étroites.

Il ne mentait pas à ce sujet. La route du village, pavée de pierres, suivait les contours de la montagne sur près d'un demi-kilomètre, jusqu'à une colline légèrement surélevée où étaient bâties des maisons, avant de se replier abruptement sur elle-même comme un serpent, pour s'élever d'un niveau supplémentaire. La seconde section de la route possédait toujours son lot de maisons en surplomb, mais, en se tournant vers la rivière, Séraphe aperçut les toits des maisons qu'ils venaient juste de dépasser.

Des bancs de pierre s'alignaient le long du large virage de cette route en zigzag. Sur l'un de ces bancs, un vieil homme était assis, et jouait d'une flûte en bois. Tiër s'arrêta pour écouter, et baissa les paupières un court instant. Séraphe remarqua que le vieillard avait levé les yeux vers lui et légèrement sursauté, sans s'interrompre pour autant. Un moment plus tard, Tiër se remit en route, tout en ralentissant le pas.

Il s'arrêta devant une maison reconnaissable à ses gerbes de blé gravées dans le linteau au-dessus de la porte d'entrée, ainsi qu'à la bonne odeur du pain tout juste sorti du four qui s'en échappait.

— C'est ma maison, dit-il après un moment. Je ne

sais pas à quel genre d'accueil je dois m'attendre. Je n'ai eu aucune nouvelle d'ici depuis que je suis parti pour la guerre ; et cela au beau milieu de la nuit.

Séraphe attendit, mais comme il n'avait pas l'air de vouloir continuer, elle se risqua à demander :

— Est-ce qu'ils t'aimaient ? (Il acquiesça sans quitter la porte du regard.) Dans ce cas, dit-elle avec douceur, j'imagine que les hommes vont s'emporter et que les femmes vont pleurer et vociférer... mais qu'après cela, tout le monde fêtera joyeusement ton retour chez toi.

Il se mit à rire.

— Ça m'a l'air plutôt réaliste. Et puis, j'imagine que ça ne changera rien de remettre les retrouvailles à plus tard...

Il ouvrit la porte et l'invita à entrer, puis la conduisit à l'intérieur d'une assez grande pièce qui réussissait à être à la fois accueillante et austère. Derrière le comptoir qui séparait la pièce en deux se trouvaient des étagères inclinées sur lesquelles étaient entreposés des pains d'une dizaine de formes différentes. Un homme rougeaud, à forte carrure, qui ne ressemblait en rien à Tiër se tenait devant.

Puis je vous aider, mon bon monsieur ?

— Puis-je vous aider, mon bon monsieur ?

— C'est toi, Bandor ? lança Tiër. Que fais-tu ici ?

Le gros homme le dévisagea, puis pâlit légèrement. Il secoua la tête comme pour chasser de son esprit quelque pensée gênante. Puis un sourire sincère et chaleureux illumina son visage.

— Par ma barbe, c'est notre cher Tiër qui est revenu d'entre les morts ! (Bandor contourna le comptoir et embrassa Tiër qu'il étreignit vigoureusement.) Ça fait si longtemps...

Cela causa une curieuse sensation à Séréphe de voir deux hommes s'étreindre de la sorte : passé l'enfance, les hommes de son peuple ne s'étreignaient que très rarement en public. Or, Tiër rendit son étreinte à l'homme avec autant d'enthousiasme.

— Tu es revenu pour de bon, j'espère, lui dit Bandor, en reculant d'un pas.

— Ça dépendra de mon père, lui répondit sobrement Tiër.

Bandor secoua la tête, puis baissa les yeux.

— Ah, il s'est passé beaucoup de choses depuis que tu es parti. Draken est mort depuis quatre ans déjà,

Tiër. À l'époque, ta sœur et moi, on était déjà mariés depuis quelques années ; je me suis fait embaucher comme apprenti ici, juste après ton départ. (Il s'interrompt, et secoua la tête derechef.) Mais je t'apprends tout ça d'un seul coup, excuse-moi.

— Mort, dit Tiër, tout son corps soudain raidi.

— Bandor ! s'exclama une voix féminine, derrière une porte. (Ayant ouvert le battant d'un coup de hanche, une femme entra dans la salle à reculons, les bras chargés d'un grand panier rempli de petits pains.) Est-ce que je devrais en faire une cinquantaine de plus, d'après toi, ou cela suffira-t-il avec la centaine que j'ai déjà faite ?

La femme était plus grande que la moyenne, aussi mince et dégingandée que Tiër. Quand elle se retourna, Séraphé constata qu'elle partageait avec son frère la chevelure sombre et la large bouche.

— Alinath, dit Bandor, je crois que tu as un visiteur.

Celle-ci se tourna vers Tiër avec un sourire poli et ouvrit la bouche pour parler, mais lorsque ses yeux se posèrent sur son visage, aucun son ne put franchir ses lèvres. Elle lâcha son panier, si bien que les petits pains se répandirent un peu partout sur le sol, et l'instant d'après, se précipita devant le comptoir pour enlacer étroitement son frère.

— Tiër, dit-elle d'une voix étouffée... Oh, Tiër, on a tous cru que t'étais mort.

Il lui rendit son étreinte, la soulevant au-dessus du sol.

— Tu m'as manqué, mon petit lutin, dit-il d'une voix aussi étranglée que la sienne.

— On l'a gardée pour toi, dit Alinath. On a gardé la boulangerie pour toi. (Elle se dégagea, les larmes coulant à flots de ses yeux. Elle se recula d'un pas puis, sans que rien le laisse présager, lui assena, de toute la force dont elle était capable, un formidable coup de poing dans le ventre.) Neuf années ! dit-elle avec passion. Neuf années, Tiër, et pas même un message pour nous informer que t'étais toujours en vie, espèce d'enfoiré. (Tiër était plié en deux, à bout de souffle, mais parvint tout de même à lui faire un bras d'honneur.) On n'a rien reçu de toi, reprit-elle, en colère. Je ne savais même pas où t'écrire quand papa est mort.

— J'ai envoyé trois lettres la première année, dit-il, en soufflant comme un bœuf. Comme je n'ai reçu aucune réponse, j'en ai conclu que papa se moquait bien de ce qui pouvait m'arriver.

Alinath se couvrit la bouche

— S'il a seulement reçu tes lettres, souffla-t-elle, il ne m'en a jamais parlé... Au diable mon sale caractère ! Je suis désolée de t'avoir frappé, Tiër.

Tiër secoua la tête, repoussant ses excuses.

— Papa m'avait bien dit qu'un jour je regretterais de t'avoir appris à cogner.

— Viens, suis-moi. Maman voudra te voir.

Elle le traîna hors de la pièce, laissant Séraphe seule en compagnie de Bandor.

— Bienvenue, dit-il après un long silence gêné. Je m'appelle Bandor, je suis ouvrier boulanger, et je suis le mari d'Alinath de la famille des Boulangers de Reidern.

— Je suis Séraphe, Corbeau du Clan d'Isolda la Silencieuse, répondit-elle d'un ton aussi détaché que possible, consciente que ses mots ne lui apprendraient rien qu'il ne sache déjà.

Il hocha la tête, puis il se pencha vers le panier renversé qu'il remit d'aplomb avant de ramasser les petits pains. Quand il eut terminé, il lui dit :

— Alinath va sûrement être très occupée avec Tiër ;

je ferais mieux de m'occuper de la journée tout seul.

Il tourna les talons et disparut derrière la porte qu'Alinath et Tiër avaient empruntée plus tôt, laissant Séraphe vraiment seule cette fois. Mal à l'aise, celle-ci s'assit sur un petit banc et patienta. Elle aurait dû partir de son côté dès que Tiër avait tué l'aristocrate qui la poursuivait. Elle était suffisamment en sécurité, à ce moment-là. Ici, dans le village de Tiër, elle se sentait aussi dépaysée qu'une corneille au milieu d'un nid de colibris.

Mais elle resta là où elle était jusqu'à ce que Tiër revienne la chercher.

— Toutes mes excuses, dit-il. Je n'aurais pas dû te laisser là toute seule.

Elle haussa les épaules.

— Il ne peut rien m'arriver ici, répondit-elle, et de toute façon je n'ai pas ma place dans votre réunion de famille.

Il lui fit un petit sourire.

— Oui, peut-être, mais suis-moi quand même. Je vais te présenter à ma sœur et à ma mère.

— Je suis désolée que ton père ne soit plus de ce monde, dit-elle en se levant.

Le sourire se crispa.

— Si mon père était toujours vivant, je ne sais pas si j'aurais été aussi bienvenu ici, dit-il avec une pointe d'ironie.

— Peut-être pas au début, mais tu es quelqu'un de persuasif. Il aurait fini par fléchir, le rassura-t-elle.

Elle se rendit compte, soudain, qu'elle lui tapotait affectueusement le bras, et s'arrêta net.

La mère et la sœur de Tiër les attendaient dans une petite chambre, une chambre de malade apparemment. Alinath était assise sur un tabouret auprès du lit où leur mère tenait cour. Ses cheveux étaient sombres comme ceux de ses enfants, quoique striés de blanc. Elle n'était pas vieille pourtant, du moins pas selon les critères des Voyageurs, mais sa peau était jaunie par la maladie.

Les deux femmes relaquèrent Séraphe sans aménité pendant que Tiër faisait les présentations.

— Tiër nous a raconté que tu n'avais pas de toit, mon enfant, dit la mère de Tiër sur un ton de reproche, comme si elle s'attendait à ce que Séraphe abuse de son hospitalité et de son toit à elle.

— Aussi longtemps qu'il y aura des Voyageurs, j'aurai un toit, répondit Séraphe. Il ne me reste plus qu'à trouver ceux de mon peuple. Je vous remercie de votre sollicitude, mais ce n'est pas la peine.

— Je leur ai dit que je t'accompagnerais dans ta recherche, répliqua Tiër. On ne rencontre pas de Voyageurs aussi près de la Bataille du Ténébreux, donc cela risque de nous prendre quelques mois avant de dénicher un clan.

— Cela veut dire que nous allons te perdre une fois de plus ? dit sa mère d'un ton grincheux. Alinath et Bandor ne peuvent pas maintenir un tel rythme de travail indéfiniment : chaque semaine, ils bûchent du matin au soir à la boulangerie, qui t'appartient à toi. Et puis, lorsque tu reviendras dans quelques mois, moi je serai morte.

Elle dit ces mots d'une manière on ne peut plus dramatique, mais Séraphe songea que c'était peut-être la vérité.

— Je peux partir seule chercher mon peuple, dit la

jeune Voyageuse.

— Tu entends ça, Tiër ? C'est une Voyageuse : elle n'a pas besoin de toi pour trouver son chemin, dit Alinath.

— Elle a seize ans, c'est une femme, et elle est seule, répliqua Tiër d'un ton sévère. Je veux m'assurer qu'il ne lui arrivera rien.

— Tu étais bien plus jeune que cela lorsque tu es parti à la guerre, rétorqua Alinath. Et tu n'étais pas une sorcière, toi.

Elle se mordit la lèvre en prononçant ce mot, comme s'il la répugnait.

— Alinath, dit Tiër d'une voix calme qui fit pâlir sa sœur. Séraphe est mon hôte ici. Je te prierai de ne plus cracher ton venin sur elle.

— Je peux très bien m'occuper de moi-même, ici comme ailleurs, intervint Séraphe, même si elle était particulièrement sensible au fait que Tiër ait pris sa défense.

Comme si les mots d'une étrangère *solsenti* pouvaient la blesser...

— Non. dit Tiër d'une voix ferme. Si tu accentues de

nous héberger pour la nuit, maman, nous repartirons ensemble demain matin.

Mère et fille échangèrent un regard de connivence : selon toute vraisemblance, elles avaient déjà discuté du problème, lorsque Tiër les avait quittées pour aller chercher Séraphe... La mère sourit à la jeune fille :

— Mon enfant, es-tu vraiment si pressée de rejoindre ton peuple ? Si tu ne peux pas rester ici jusqu'à ce que je quitte ce monde, ne pourrais-tu pas être notre invitée seulement le temps d'une saison, afin que nous ne perdions pas de nouveau notre Tiër, sitôt après l'avoir retrouvé ?

— Voyageurs et commerce ne font pas bon ménage, dit Séraphe. Je risquerais de faire fuir vos clients. Et puis, comme je l'ai déjà dit, je n'ai pas besoin que Tiër m'accompagne. Je suis tout à fait capable d'aller seule à la rencontre de mon peuple.

— Si tu pars, il te suivra, dit Alinath d'un ton résolu. Cela fait longtemps certes que je n'ai pas vu mon frère, mais je doute fort qu'il ait changé au point de revenir sur une parole donnée.

— Reste, je t'en supplie, répéta sa mère. Le fait que quelques personnes refusent de manger le pain pétri par un Voyageur sera largement compensé par tous ces

curieux qui viendront au magasin dans la seule intention de t'apercevoir.

Séraphie ne se faisait aucune illusion à ce sujet : elle savait qu'elle ne serait pas la bienvenue. Mais il était certain aussi qu'ils désiraient qu'elle reste, si c'était là l'unique moyen de conserver Tiër auprès d'eux.

— Je vais rester, dit-elle à contrecœur, se libérant ainsi du fardeau qui pesait sur ses épaules. (Ici, au moins, elle n'aurait pas à se battre contre des démons ni à regarder les gens mourir autour d'elle, simplement parce qu'elle s'était montrée incapable de les protéger.) Je vais rester quelque temps.

— Où est mon frère ? demanda-t-elle.

La voix d'Alinath semblait presque accusatrice, comme si Séraphie avait fait quelque mal à Tiër. Séraphie s'arrêta un instant de tamiser l'interminable provision de farine, l'une des tâches non-spécialisées qu'on lui avait confiées. Elle se retourna et regarda ostensiblement en direction d'un espace vide tout près d'elle, où Tiër avait passé ces trois dernières semaines à préparer différentes recettes de pains au levain. Elle ouvrit grand les yeux, en mimant une extrême surprise, comme s'il s'agissait de la première fois qu'elle remarquait, ce matin-là, l'absence de Tiër à sa place

habituelle. Puis elle se tourna de nouveau vers Alinath, et haussa les épaules.

C'était particulièrement impoli, mais Alinath n'avait pas non plus été très courtoise, en lui posant cette question acerbe.

Alinath serra les dents, car elle demeurait apparemment encore trop intimidée par le statut de Voyageuse de Séraphe pour se risquer à aller plus loin. Elle tourna les talons et abandonna Séraphe à son travail.

Tiër ne revint pas avant l'heure du déjeuner. Toute la famille était à table, et l'attendait. Il déposa un baiser sur le crâne d'Alinath et s'assit en face d'elle, juste à côté de Séraphe.

— Où étais-tu ce matin ? demanda Alinath.

— J'ai fait du cheval, dit-il sur un ton qui découragea toute question. Passe-moi les carottes, s'il te plaît, Séraphe.

Le savoir-faire de la boulangerie revint rapidement à Tiër. On n'aurait jamais dit qu'il avait passé la majeure partie de ces dix dernières années une épée à la main, au lieu d'une cuiller en bois. Il se levait avant l'aube afin d'allumer les fours ; et, après seulement quelques jours, il n'eut même plus besoin d'Alinath

quelques jours, il n'eut même plus besoin d'arrêter pour lui rappeler la proportion de chaque ingrédient.

Il voyait les journées se succéder comme une interminable procession, chacune identique à la précédente. Les années où il avait été soldat ne l'avaient pas davantage rendu désireux d'être boulanger toute sa vie durant qu'il ne l'était lorsqu'il avait quinze ans. L'exotisme de sa petite Voyageuse abandonnée ne suffisait pas à changer le rythme de vie monotone qui régnait dans la boulangerie de son père. Elle accomplissait le travail qu'on lui disait de faire, et ne parlait presque pas, même à lui. Seules ses chevauchées nocturnes brisaient la monotonie de sa vie, mais ces moments-là aussi commençaient à être routiniers.

La veille, au cours du dîner, sa mère lui avait suggéré de vendre son cheval, ce qui lui permettrait de réunir une dot en vue de son mariage. Le village ne manquait pas de jolies femmes, qui seraient ravies d'épouser un boulanger.

Le lendemain matin, il s'était levé encore plus tôt que d'ordinaire, et avait essayé de refréner son agitation en se plongeant dans le travail : sans aucun résultat. Ainsi, dès que Bandor était arrivé pour surveiller la cuisson, Tiër s'en était allé avec Skew, et avait galopé jusqu'au pont avant de s'aventurer plus haut, dans les montagnes, jusqu'à une petite vallée qu'il

avait jadis découverte, alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Une fois là-bas, il avait exploré la vallée de fond en comble, jusqu'à ce que l'écume sur le dos de Skew sèche, et que son propre désespoir reflue sous l'effet de la douce odeur de l'herbe humide, et de la brise légère qui soufflait sur la montagne.

Une partie de lui était prête à partir dès cet après-midi, pour ramener Séraphe à son peuple. Mais l'autre partie voulait remettre le voyage à plus tard, toujours plus tard... Quand ce serait terminé, il n'aurait plus aucune échappatoire. Il n'avait plus quinze ans. C'était un homme maintenant, avec des responsabilités d'homme.

— Tu es bien calme aujourd'hui, lui fit remarquer Séraphe alors qu'ils travaillaient ensemble, après le déjeuner. Je commençais à croire que le silence était une chose que les Reiderni évitaient à tout prix. D'ordinaire, tu racontes toujours des histoires, ou tu chantes. Même Bandor a l'habitude de fredonner pendant qu'il travaille.

Il lui sourit tout en continuant à pétrir son pain.

— J'aurais dû te prévenir. Tous les hommes à Reidern se prennent pour des bardes, et la plupart des femmes aussi.

— Vous êtes amoureux de vos propres voix, tous autant que vous êtes, dit Séraphe sans aucune aigreur, tandis qu'elle déversait de l'eau chaude dans la cuve où une collection de saladiers attendait d'être lavés. Mon père avait coutume de dire qu'à force de trop parler, la parole d'un homme ne valait plus grand-chose.

Tiër rit de nouveau ; mais Alinath était entrée dans la salle de cuisson, les bras chargés de planches vides, juste à temps pour entendre l'intégralité de la remarque de Séraphe.

— Mon père disait toujours qu'une personne qui ne parle jamais a quelque chose à cacher, dit-elle en entassant les plateaux. Petite, rends-toi utile : prends le balai et nettoie la pièce de devant. N'oublie pas les coins, il ne faudrait pas que la saleté attire les souris.

Tiër vit Séraphe se raidir, mais celle-ci s'empara du balai et de la pelle sans broncher.

— Alinath, elle est mon hôte dans cette maison, protesta-t-il dès que la porte se fut refermée derrière Séraphe. Tu n'emploies jamais ce ton-là avec l'apprenti. Séraphe, elle, n'a rien fait pour mériter ton manque de respect. Laisse-la tranquille.

— C'est une *Voyageuse*, cracha Alinath. (Il y avait quelque chose comme du désespoir dans sa voix.) Elle

quelque chose comme ça desespér dans sa voix.) Elle t'a ensorcelé parce qu'elle est jeune et jolie. Tu passes tes journées à rire avec elle, et pendant ce temps-là, tu n'échanges pas une parole avec nous autres.

Comment pouvait-il lui expliquer sa frustration devant cette vie qui semblait tant lui plaire, à elle, mais absolument pas à lui ? Comment lui dire cela sans la blesser ? En réalité, la boulangerie l'étouffait de plus en plus. Mais comme il ne disait rien, Alinath continua :

— Tu es un homme. Bandor est exactement comme toi : aucun de vous ne semble voir ce qu'elle est vraiment. Tu crois qu'elle n'est qu'une pauvre petite sans famille, sans défense, qui a besoin d'être protégée : eh bien non, c'est ce qu'elle veut que vous croyiez, c'est tout. (Un accès de colère fit briller ses yeux, et elle se mit à arpenter la pièce en tous sens.) Moi, reprit-elle, je vois une femme qui considère mon frère comme un excellent moyen d'obtenir une vie riche et confortable, tout ce qu'elle ne pourra jamais avoir si elle rejoint l'une de ces hordes de romanichels. C'est pour cette raison qu'elle ne veut pas revenir vers son peuple ; toi aussi, tu dois le comprendre. Je te le dis : si tu lui en donnes seulement l'occasion, elle te couchera elle-même dans le lit conjugal !

Tiër ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais il la referma aussitôt. Il essaya d'imaginer Séraphe ainsi que l'avait décrite sa sœur, mais n'y parvint pas.

Cette image ne fonctionnait pas.

— C'est une enfant, dit-il.

— J'étais déjà mariée à son âge, rétorqua-t-elle.

— C'est une enfant et, qui plus est, c'est une Voyageuse, insista-t-il. M'épouser ne lui viendrait pas plus à l'esprit qu'épouser... un cheval. Elle nous regarde tous comme si nous étions d'une autre espèce.

— Oh, c'est vrai, tu en sais tant sur les femmes, déclama sa sœur dans un grand geste théâtral, tout en faisant en sorte qu'on ne puisse l'entendre depuis la pièce principale, où Séraphe s'affairait. Il te faut une bonne épouse. Tu as toujours apprécié Kirah. Elle est veuve maintenant et t'apporterait une belle dot.

Tiër plaça la pâte à pain dans la jatte beurrée qu'il avait disposée à cet effet, la recouvrit de mousseline, puis se nettoya les mains dans la cuve où l'eau de Séraphe commençait à refroidir. Il se sécha les mains, et ôta le tablier de son père qu'il suspendit au crochet. *Ça suffit*, songea-t-il.

— Ne m'attendez pas pour dîner, dit-il. (Il fit un pas pour sortir, mais s'arrêta juste avant d'ouvrir la porte menant à la pièce principale.) J'ai beaucoup trop compté sur les bonnes manières et la mémoire de ma petite sœur qui m'a vu partir à l'époque et ne m'a pas

trahi, car elle me comprenait alors assez bien pour savoir que je devais m'en aller. Je vois qu'il te faut une meilleure raison pour laisser Séraphe tranquille. Sache donc qu'en dépit de son calme, son tempérament est aussi fougueux que le tien. Oui, c'est une Voyageuse ; mais n'oublie pas que c'est *aussi* une sorcière, et que s'il lui prenait l'envie de t'apprendre ce que cela signifie, ni ta langue ni même ton poing ne te sauveraient d'elle.

Il quitta la pièce avant qu'elle ait pu ajouter quoi que ce soit, et rabattit fermement la porte derrière lui.

Séraphe tourna la tête dans sa direction lorsqu'il passa près d'elle, mais il ne lui adressa pas un seul mot. On la laisserait tranquille : Alinath l'éviterait pendant quelque temps après ce rude avertissement.

Il ne se sentait pas encore prêt à affronter Séraphe, pas maintenant ; surtout pas après les accusations que sa s oeur venait de proférer contre elle. Non parce qu'il accordait le moindre crédit aux paroles d'Alinath, mais parce que cette dernière venait d'ouvrir la voie à des perspectives qui troublaient son esprit... Il n'avait jamais songé à quel point la calme compagnie de Séraphe, sa présence – en dépit de ses remarques acerbes – l'apaisait, le rassurait... Il croyait lui être reconnaissant de le soulager du fardeau que sa famille faisait peser sur ses épaules. Pour l'instant, il n'avait pas envie de s'interroger plus avant sur ses sentiments

pas envie de s'interroger plus avant sur ses sentiments. Aussi se contenta-t-il de faire un signe de la tête à Séraphe, puis à Bandor, avant de sortir de la boulangerie.

Une fois à l'extérieur, il hésita. Il avait déjà sorti Skew dans la matinée et le cheval était épuisé, par conséquent il ne lui semblait pas bien raisonnable de le monter de nouveau. Il pouvait marcher, bien sûr : mais ce n'était pas d'exercice qu'il avait besoin. C'était fuir qu'il désirait par-dessus tout.

Le Retour du Héros était à la fois une taverne et une auberge, regroupant plusieurs bâtiments plus anciens, et c'était la première bâtisse que l'on croisait sur la route en traversant Reidern. L'endroit était rarement vide. Lorsque Tiër entra à l'intérieur, plusieurs hommes étaient là, assis près de l'entrée de la cuisine, qui bavardaient entre eux pendant que le père du tanneur, un homme nommé *Ciro*, tirait une douce musique de sa viole.

Elle rappela à Tiër le souvenir de son grand-père et des concerts grandioses qu'il avait donnés avec *Ciro*, lui-même tanneur à l'époque. Si Séraphe entendait jouer le vieil homme, ne serait-ce qu'une seule fois, elle comprendrait pourquoi Tiër ne se considérerait jamais, de près ou de loin, comme un « barde ».

Il prit place à côté de ces hommes qu'il connaissait

depuis l'enfance, et les salua par leurs noms. Les plus âgés étaient des contemporains de son grand-père. Les plus jeunes arriveraient plus tard, quand ils auraient terminé leur travail et leurs corvées.

L'un de ces hommes avait été soldat dans sa jeunesse, et Tiër passa un petit moment à échanger des histoires avec lui. L'aubergiste, voyant qu'il y avait un nouveau venu, offrit une bière à Tiër. Il la prit, mais se contenta de la siroter car l'oubli qu'il recherchait, Tiër le savait, ne pourrait pas venir de l'alcool.

Ciro modifiait insensiblement sa mélodie qui peu à peu se transforma en une chanson bien connue des hommes de la région. Un vieil homme édenté se mit aussitôt à en fredonner les paroles : sa voix tremblait avec l'âge, mais son ton était parfaitement juste. L'un après l'autre, tous se mirent à chanter. Tiër mêla sa voix aux leurs, et se laissa emporter par le flot apaisant de la musique, loin de tous ses soucis...

Ils chantèrent chanson sur chanson, s'arrêtant parfois lorsque l'un d'entre eux s'efforçait de fredonner un air ancien afin que Ciro s'en souvienne aussi : cet homme-là possédait une mémoire musicale si considérable que Tiër n'en avait jamais vu d'égale, à part peut-être chez son grand-père.

Ce soir-là, pour la première fois, il se sentit véritablement heureux d'être de retour chez lui...

— Mon garçon, lui dit Ciro. Veux-tu chanter *Les Collines de chez nous* avec moi ?

Tiër sourit à ce bon vieux surnom. Il ne lui allait plus aussi bien qu'à l'époque où il s'accrochait aux pantalons de son grand-père, mais tout de même, il aimait ça. Il se mit debout, et laissa les premières notes de viole l'embarquer dans la chanson. Il choisit d'interpréter la partie basse du duo, celle que chantait autrefois son grand-père, tandis que la chaude voix de ténor de son compagnon s'envolait dans les notes les plus aiguës de la mélodie. Tiër, qui préférait chanter en duo plutôt qu'en groupe, relâcha la puissance de son organe, et s'aperçut dans un moment de surprise que Ciro n'avait pas besoin de retenir sa voix pour le suivre. Pour la première fois, la voix de Tiër se maintenait parfaitement au niveau de celle du vieux musicien. Dès lors, les mots familiers s'échappèrent de ses lèvres, indépendamment de sa volonté. Ce fut l'un de ces moments magiques où aucune note n'aurait pu s'égarer, où toute incursion dans la contre-mélodie ou l'harmonie se révéla un parfait succès. Quand ils eurent chanté la dernière note, ils furent salués par un silence empreint de profond respect.

— De toutes mes années de route, je n'ai jamais rien entendu de semblable. Pas même dans le palais de l'Empereur en personne, s'exclama une voix au milieu du silence.

ou silence.

Tiër se retourna et remarqua la présence d'un homme d'environ cinquante ans, bien conservé et d'allure assez athlétique pour son âge. Il portait des vêtements de couleurs unies, d'une coupe et d'une facture dignes d'un marchand cossu ou d'un nobliau, mais qui, étrangement, ne semblaient pas déplacés au sein de cette taverne rurale remplie de Reiderni aux costumes bigarrés. Ses cheveux d'un gris argenté, légèrement plus sombres que sa barbe taillée court, étaient attachés sur sa nuque, comme ceux des habitants de la côte occidentale. Il sourit chaleureusement à Tiër :

— Ces fripons m'ont beaucoup parlé de toi, depuis que tu es rentré au pays, mon garçon. Eh bien, je me rends compte qu'ils ne m'ont pas menti quand ils affirmaient que ta voix était une pure merveille... Mais laisse-moi me présenter : Willon, Maître négociant en retraite, à ton service. Tu ne peux être personne d'autre que Tiëragan, le fils de Draken le boulanger, de retour de la guerre.

Il lui tendit la main, et Tiër la serra, instantanément sous le charme. Pendant que Tiër se rasseyait, l'ancien Maître négociant installa sa chaise entre deux des autres hommes, de façon à être en face de Tiër à la table. Ciro lui sourit, et lui parla de sa petite voix timide, si éloignée de celle qu'il déployait pour ses

chants :

— Maître Willon a bâti un joli petit magasin au bout de la route du village. Tu devrais aller y jeter un coup d'œil ; il est rempli d'objets de toutes sortes qu'il a accumulés au fil des années.

— Vous êtes jeune pour être déjà en retraite, observa Tiër. En plus, Reidern est un endroit assez inhabituel pour se retirer : nos régions montagneuses sont plutôt froides l'hiver.

Maître Willon était doté de l'un de ces visages qui donnent l'impression de sourire constamment, ce qui gâchait un peu l'effet lorsqu'il souriait pour de bon.

— Mon fils est devenu Maître l'année dernière, dit-il. Il possède une motivation et une fougue qui l'emmèneront loin ; surtout s'il ne perd pas son temps à se battre contre moi pour le contrôle du marché...

J'ai donc préféré prendre ma retraite. (Willon rit doucement et secoua la tête.) Mais la transition n'a pas été aussi facile que cela à réaliser. Mes employés avaient été à mon service pendant plus de trente ans. Certes, ils écoutaient mon fils, et acquiesçaient à ce qu'il disait, mais ils venaient ensuite me trouver pour savoir si ses ordres me convenaient. Ainsi, j'ai été contraint de quitter Taëla, et j'ai aussitôt pensé à Reidern. (Il leva sa chone vers Ciro.) Lors de mon premier voyage en

tant que négociant ambulante, je suis venu dans cette même auberge, où l'on m'a offert le spectacle le plus beau et le plus rare que j'avais jamais entendu : deux hommes qui chantaient comme si les dieux eux-mêmes les écoutaient. Moi qui croyais avoir écouté les plus fins musiciens du monde dans le palais de Taëla, voilà que je n'avais jamais rien entendu d'aussi magnifique de toute ma vie. Les affaires sont les affaires, messieurs. Mais la musique, elle, je l'ai dans l'âme, à défaut de la voix.

— Si vous aimez la musique, vous n'en manquerez pas ici, lui dit aimablement Tiër comme un petit groupe d'hommes de son âge passaient la porte de l'auberge.

— Tenez, voyez qui a décidé de passer nous voir, en fin de compte, s'exclama l'un d'entre eux. T'as réussi à échapper à la surveillance de ta sœur, Tiër ?

Tiër les avait déjà tous salués depuis son retour au village, bien sûr, mais dans d'autres circonstances : quand ils étaient passés chercher du pain à la boulangerie, ou quand lui-même avait dû leur acheter quelque chose. Ici, derrière les portes de la taverne, ils étaient tous frères.

Beaucoup trop.

Avec l'arrivée de jeunes gens, la musique se fit plus rare et les bavardages plus nombreux : en outre, ils

rare et les bavardages plus nombreux ; en outre, us avaient dû parler avec la mère de Tiër, car la plupart des discussions concernaient son mariage imminent. La question n'était pas de savoir quand il se marierait, mais avec qui.

Tiër prit congé de ses camarades plus tôt qu'il ne l'avait prévu, et sortit en compagnie de Maître Willon.

— Ne te fais pas de souci à cause d'eux, lui dit Willon.

— Je n'en ai pas l'intention, répondit Tiër. (Il faillit s'arrêter là, mais ne parvint pas à faire taire son amertume : peut-être parce qu'il avait l'intuition qu'un étranger pourrait sans doute mieux le comprendre que n'importe lequel des amis et parents qu'il avait laissés derrière lui dans l'auberge.) Il y a d'autres options dans la vie que se marier, avoir des enfants et fabriquer du pain.

Il commença à marcher et Willon se maintint à sa hauteur.

— J'ai entendu autant d'éloges sur ta voix que sur le pain que tu fabriques. Tu ne souhaites plus être boulanger ?

— Être boulanger... (Tiër éprouvait des difficultés à mettre le doigt sur ce qui le dérangeait dans le fait de perpétuer la tradition familiale.) Être boulanger, c'est un peu comme faire le ménage : les résultats sont temporaires. (Il eut un petit rire.) C'est arrogant de ma part de dire ça, n'est-ce pas ? J'aspire à quelque chose qui ait plus d'importance, quelque chose qui puisse me survivre, un peu comme ces monuments qui survivent à ceux qui les ont bâtis.

— Je n'avais jamais vraiment pensé à cela auparavant, dit Willon en pesant ses mots. Mais l'immortalité... Je pense qu'il s'agit d'un instinct naturel, plutôt que le fruit de l'arrogance. C'est exactement la même chose que ce qu'ils ont voulu t'imposer. Qu'as-tu dit, déjà ? Oui, c'est ça : « Se marier et avoir des enfants. » Tu sais, un homme devient immortel à travers ses enfants.

Des *enfants* ? Tiër n'avait pas l'impression que le sujet ait jamais figuré au cœur de ses préoccupations, mais la question se posait cependant, cachée derrière ce fameux « Je ne peux pas vivre dans l'unique intention de satisfaire les désirs de ma famille » qui lui serrait la gorge.

— Qu'aimerais-tu faire, si tu ne veux pas être boulanger ? demanda Willon, dont la question même trahissait l'origine étrangère. (S'il avait été Reiderni, en effet, il ne lui serait jamais venu à l'esprit que Tiër

choc, et ne lui serait jamais venu à l'esprit que cela puisse faire autre chose.) Retournerais-tu à la guerre si l'occasion se présentait ?

— Non, je ne serai plus jamais soldat, dit Tiër avec fermeté. J'ai tué plus de gens qu'aucun homme ne le devrait. Tout ce qu'amène la guerre, c'est la mort. Rien d'autre.

Il prit une profonde inspiration, puis ferma brièvement les paupières, comme perdu dans ses pensées. Peut-être venait-il de convoquer le souvenir de cette petite vallée où il s'était rendu le matin même avec Skew, quoi qu'il en soit, l'émotion intérieure le faisait vibrer comme l'une des cordes de la viole de Ciro lorsque finalement il déclara :

— J'aimerais être fermier.

Willon éclata d'un rire apaisant.

— Personnellement, dit-il, j'ai du mal à croire que faire pousser des graines soit quelque chose de plus permanent que fabriquer du pain... Le produit final nécessite plus de patience, c'est tout.

Mais absolument pas. C'était très différent. Tiër s'arrêta de marcher afin de traduire cette différence en des termes qui, il l'espérait, une fois prononcés à voix haute, ne lui sembleraient plus aussi stupides – et

pourtant tellement justes quand il y réfléchissait.

— J'ai connu beaucoup de fermiers, dit-il posément. Une large majorité des hommes qui ont lutté contre les Fahlarn étaient des fermiers. Ils se battaient pour leurs terres. En réalité, ils font autant partie intégrante de leur terre que la farine du pain. (Il secoua la tête pour lui-même et eut un petit sourire penaud, tant ses paroles lui avaient paru encore plus stupides, une fois exprimées à voix haute.) La terre est immortelle, Maître Willon, s'expliqua-t-il, et chaque fermier possède une part de cette immortalité.

— Ainsi tu comptes vraiment devenir fermier ? demanda Willon avec intérêt.

— Pour me marier ensuite, et avoir des enfants ? dit doucement Tiër après avoir fait durer l'attente du négociant... Non, probablement pas. (Il se remit à marcher, bien qu'ils aient dépassé la boulangerie depuis quelque temps déjà. Il n'avait pas encore envie de rentrer chez lui.) Aucune femme à Reidern n'accepterait de m'épouser, pour ensuite me laisser devenir fermier. Je sais parfaitement que ce métier rapporte dix fois moins que la boulangerie ; sans compter que ma famille en aurait le cœur brisé.

— Les fermiers gagnent peu d'argent, c'est vrai, reconnut le Maître négociant. Mais si tu cherches bien autour de toi, tu trouveras sûrement une femme qui

préférer être l'épouse d'un fermier, plutôt que de vivre au village sous la tyrannie de ses voisins.

Cette nuit-là, Séraphe se réveilla dans la petite chambre qu'on lui avait prêtée. Elle s'extirpa de sa couchette, et sauta par la fenêtre dans le jardin derrière la maison. Sa couverture lui servait de manteau. Les murs solides et froids lui donnaient l'impression d'être séquestrée, voire même prise au piège. Depuis sa naissance, elle avait passé la plupart de ses nuits sous une tente et non dans une maison.

Elle atteignit le banc qui lui avait servi de lit plus d'une fois depuis qu'elle avait choisi de rester ici, et s'allongea une nouvelle fois dessus afin de contempler les étoiles.

Il fallait qu'elle s'en aille. Ces gens ne lui devaient rien, qu'il s'agisse de la nourriture qu'elle mangeait ou de la couverture dont elle s'enveloppait. Elle n'était pas à sa place dans cette maison, voilà tout. Elle n'avait pas saisi un mot de la dispute entre Alinath et Tiër derrière la porte des fours, pendant qu'elle-même balayait la pièce de devant, mais elle avait entendu leurs éclats de voix.

Demain, elle partirait. D'ici deux à trois semaines, elle trouverait sûrement un clan qui l'accepterait en

elle trouverait sûrement un œuf qui l'accepterait en son sein.

Résolue, elle ferma les yeux et fit un suprême effort de volonté pour s'endormir. Longtemps après, l'épuisement finit par vaincre ses dernières résistances psychologiques, et sans même l'avoir voulu, elle tomba dans les bras de Morphée...

Une tomate pourrie venait de heurter l'épaule d'Arvage, tandis que les garçons solsentis se pavanaient nerveusement comme des coqs surexcités. Ignoraient-ils que le vieux mage pouvait les tuer, tous autant qu'ils étaient, d'un simple clignement de paupières ? Ignoraient-ils que lui et Séraphe avaient passé la majeure partie des deux derniers jours à lutter contre un khurlogh, un esprit démoniaque, qu'ils avaient fini par bannir ? Savaient-ils qu'avant leur arrivée, ce dernier avait élu domicile près du chemin menant au puits communal, où il guettait la nuit en quête de proies humaines ?

Au lieu de s'énerver et de leur dire tout cela, les vieux doigts ankylosés de son maître effleurèrent la bouillie rougeâtre qui souillait son épaule, et la transformèrent en une jolie tomate ronde et mûre à souhait.

« Je vous remercie, jeunes messieurs, dit-il. Ceci arémentera mon dîner à merveille. »

La scène se dissipa, lorsque Séraphe, troublée par ce vieux souvenir, s'agita nerveusement dans son sommeil. Son angoisse passée, elle se tranquillisa et son rêve reprit, à un autre moment cette fois.

Les doigts de son père glissaient dans ses cheveux tandis qu'elle reposait contre son genou, à moitié assoupie par la digestion d'un repas copieux et la joue légèrement rosie par la chaleur du feu qui brûlait dans lâtre, juste à côté d'eux.

« Tué ? Le clan tout entier ? disait son père, avec un faible tremblement dans sa voix de baryton. Vous êtes certain que c'est l'œuvre de l'Armée Impériale ? »

Leur visiteur acquiesça d'un air las. « D'après ce qu'on a cru comprendre, le dernier village qu'ils ont traversé s'est plaint au commandant des troupes impériales postées à quelques kilomètres de là. Ils leur ont dit que les Voyageurs avaient enlevé deux jeunes femmes du village. Les troupes sont arrivées sur le campement et les ont tous massacrés jusqu'au dernier, sans épargner personne : ni les vieillards ni les nouveau-nés. En fait les jeunes femmes avaient été enlevées par des bandits... Les soldats les ont trouvés en revenant au village. »

Ils enterrèrent Arvage dans une vallée abandonnée selon ses dernières volontés. Séraphe se

abanaonnee, seion ses aernieres voiontes. Serapne se chargea symboliquement de jeter la première poignée de terre. Il était mort en essayant de faire usage d'une magie qu'il n'était plus capable de maîtriser, car la douleur dans ses articulations l'avait empêché d'exercer son redoutable pouvoir... Il connaissait les risques.

Dans l'une de ces situations qui ne sont possibles qu'en rêve, Arvage se tenait près de Séraphé pendant que le père et les frères de celle-ci l'enterraient.

« Il est de notre devoir de les protéger, ou de mourir en y faillant, lui disait-il. Nous avons pour mission de tenir les forces de l'ombre à distance des Solsenti qui sont incapables de s'en protéger par eux-mêmes. Voilà le but qu'un Corbeau se doit d'accomplir, et je suis un Corbeau – tout comme toi. Tu n'es pas assez âgée et moi, beaucoup trop, mais que veux-tu ? Il nous faut accomplir notre devoir. »

Tiër ne vivait pas depuis assez longtemps dans l'atmosphère tranquille et confortable du village pour être habitué aux faibles bruits nocturnes. Le soldat en lui se réveillait chaque fois, par réflexe. Il avait entendu Séraphé quitter la maison, comme souvent, puis s'était rendormi presque aussitôt. Mais il s'était de nouveau réveillé.

Il attendit que le bruit recommence, et lorsque ce fut le cas, enfila son pantalon et se glissa par la fenêtre dans le jardin où Séraphé gémissait, en proie aux affres d'un cauchemar.

L'homme était originaire du Clan de Gilmarist le Gros. Il était porteur d'un message pour un autre clan. Il avait flirt   avec la sœur a  n  e de Séraphé puis était mort dans la nuit. Sa sœur mourut le lendemain matin, les poumons noyés dans un liquide qui n'avait pu s'évacuer.

Au bout de quatre jours à peine, Séraphé et son frère Ushireh étaient les seuls survivants, et se voyaient incomber la lourde tâche d'ensevelir les morts. Ushireh y travailla jusqu'à perdre connaissance. Elle avait eu si peur qu'il soit mort, lui aussi ; il lui avait fallu beaucoup de temps avant de se convaincre qu'il était seulement inconscient. Elle l'avait traîné à l'écart des corps qu'ils avaient rassemblés au centre du camp, puis elle avait brûlé les corps et le camp. Par la suite, elle n'avait pu allumer de feu par magie, durant plusieurs semaines.

Quand enfin elle y était parvenue, le corps d'Ushireh était déjà assis au milieu des flammes du bûcher. La tête de son frère s'était tourn  e vers elle et

ouchier. La tête de son frère s'était tournée vers elle et il avait posé ses yeux luisants sur son visage. Séraphie avait eu un mouvement de recul, et tenté en vain de fermer les yeux. On aurait dit qu'une fois mort, il avait acquis le pouvoir qu'il lui avait tant envié de son vivant ; la force de sa volonté l'empêcha de détourner le regard.

« Tu m'as abandonné, lui disait-il. Tu as failli à ton devoir. Tu ne pourras pas fuir éternellement, Séraphie, Corbeau du Clan d'Isolda la Silencieuse. »

Elle s'éveilla avec un cri perçant et fut aussitôt entourée par des bras chaleureux, qui la bercèrent doucement...

— Chut..., dit Tiër. C'était juste un mauvais rêve. Tout va bien.

Elle enfouit la tête au creux de son épaule et laissa tomber une vie entière de maîtrise de soi, en sanglotant sauvagement contre lui.

— Je n'en peux plus, dit-elle. Je ne veux plus être une Voyageuse. Ils meurent tous, puis je dois brûler leur corps et les enterrer. J'en ai assez de la mort et du devoir... Je veux... Je veux...

Mais ce qu'elle voulait demeurait encore accroché aux fils du devoir et de la culpabilité, hors de sa portée,

même si elle pouvait déjà en saisir un aperçu bien à l'abri des bras de Tiër.

— Chut..., lui dit-il. Tu n'es pas obligée de partir si tu ne le veux pas.

Ses mots passèrent au travers d'elle, leur sens brouillé par son chagrin et sa culpabilité, mais le son de sa voix la réconforta.

Par la dernière des trois fenêtres qui donnaient sur le jardin, Alinath aperçut son frère qui enlaçait la sorcière qu'il avait ramenée à la maison : elle serra les poings, folle de rage, et tourna les talons.

Quand la crise fut passée, la gêne fit se retourner Séraphe, qui s'essuya le visage du coin de sa couverture.

— Désolée, marmonna-t-elle. J'ai fait un cauchemar.

— Ah oui ? dit Tiër en la laissant se dégager. Cela m'a paru bien pire.

Elle haussa les épaules et évita son regard.

— Les souvenirs font souvent les pires cauchemars, disait mon père.

— Tu n'es pas obligée de trouver un autre clan, dit-

il. Tu peux rester ici.

Elle fit un effort pour réprimer un rire involontaire. Il n'aurait pas été courtois de sa part de dénigrer l'hospitalité de sa famille.

— Non, je ne peux vraiment pas. Merci beaucoup, mais non.

— Je ne peux pas partir maintenant, dit Tiër. Mais j'ai bien peur qu'il ne reste plus longtemps à attendre. Maman passe son temps à se plaindre et à pleurnicher, à tel point qu'on a du mal à croire qu'elle soit malade pour de bon... Pourtant, elle maigrit de plus en plus et sa peau est encore plus jaune qu'avant. Est-ce que tu peux attendre encore un peu ?

Séraphie s'immobilisa. Pouvait-elle attendre encore davantage avant d'accomplir son devoir ? *Oui, bien sûr que oui.* Elle pouvait attendre éternellement si c'était possible. Mais en avait-elle le droit ?

À la fin, elle acquiesça :

— D'accord, j'attendrai.

— Parfait, alors.

Tiër s'assit un petit moment auprès d'elle, le temps

que la sueur sèche sur le dos de la jeune femme. Avec l'air d'un homme qui vient de prendre une décision importante, il retira quelque chose d'autour de son cou et le déposa entre ses mains.

— J'ai porté ce collier sur moi tout au long de la guerre, et grâce à lui, j'ai survécu à bien des batailles. Comme je n'en aurai probablement plus besoin désormais, j'aimerais que tu le prennes avec toi.

Elle effleura la série de grosses perles en bois avec précaution.

— Elles ne sont pas très jolies à regarder, se hâta-t-il de dire, d'un air plutôt gêné lui sembla-t-il. Mais elles ont reçu la bénédiction de notre prêtre. As-tu déjà rencontré Karadoc ?

Elle hocha la tête. Le prêtre était venu la voir pour lui présenter ses condoléances au sujet de la mort de son frère. C'était le seul Reiderni, Tiër mis à part, qui s'était donné cette peine. Elle n'avait pas vraiment su comment se comporter avec lui — les Voyageurs n'avaient pas l'habitude de côtoyer les serviteurs des dieux —, mais il lui avait fait assez bonne impression.

— Le père Karadoc me les a données un jour pour me récompenser de l'avoir aidé à entretenir son jardin, un été qu'il s'était cassé le poignet.

— Ça devait être plus que ça, dit pensivement Séraphe. Les gens ne font pas de tels cadeaux à la légère.

Il se raidit.

— Ce n'est qu'un chapelet de perles en bois, Séraphe, dit-il.

Elle les posa contre son visage et s'y frota comme un chat, s'imprégnant de la douce chaleur qui émanait du bois usé.

— Ce sont des perles très anciennes, dit Séraphe. Je ne peux pas dire leur âge exact, mais je sais qu'elles ont été offertes par amour, et portées pour la même raison pendant très longtemps... Elles me font du bien, à moi... Est-ce qu'elles t'ont réconforté, toi aussi, lorsque tu étais loin de chez toi ? (Elle n'attendit pas qu'il lui réponde.) Raconte-moi l'histoire du jardin de Karadoc, lui demanda-t-elle.

— J'étais jeune, finit-il par dire. Karadoc est... bref, tu l'as déjà vu. Il prenait le temps de me parler, et de m'écouter quand mon père et moi étions en conflit. (Sa voix n'avait pas pris l'intonation si particulière qu'elle revêtait habituellement, lorsqu'il racontait ses histoires ; en réalité, cette histoire-là était différente des autres. Il hésitait et cherchait ses mots.) Karadoc s'était cassé le poignet. comme ie t'ai dit. reprit-il. Son

Il était cassé le poignet, comme je t'ai dit, repart le bon jardin est sa plus grande fierté, sa plus grande joie ; mais en l'espace de très peu de temps, les mauvaises herbes l'avaient entièrement envahi. J'imagine qu'être le prêtre du dieu des pâturages et des récoltes influe sur l'état de ton jardin, d'une façon ou d'une autre.

Il avait engagé un jeune garçon pour l'entretenir, mais quand la saison des récoltes est arrivée, le garçon a été contraint d'aider son père aux champs, et Karadoc n'a pas trouvé de remplaçant. J'ai commencé à me lever un peu plus tôt le matin afin de m'occuper de son jardin une heure ou deux...

Le visage de Séraphe s'illumina d'un léger sourire : les perles de Tiër, autant que son agréable compagnie, venaient d'opérer leur propre charme.

— Évidemment, j'imagine que Karadoc n'était pas au courant ? dit-elle.

— Eh bien... pour dire la vérité, je ne pensais pas le faire plus d'une fois ou deux. Un boulanger doit se lever tôt pour éviter de cuire le pain aux heures chaudes de la journée. Je ne voulais pas faire une promesse que je ne pourrais pas tenir...

— Mais Karadoc t'a surpris, poursuit Séraphe. Comme tu ne voulais pas d'argent, il t'a offert ceci.

Il acquiesça. Serapne, aussitot, gissa le couer autour de son cou. On ne pouvait pas refuser un cadeau ; seulement l'apprécier. Elle trouverait bien quelque chose pour le remercier de sa gentillesse envers elle, et bien sûr de son cadeau. Une bénédiction de Voyageur pourrait être utile à son ami.

— Merci pour ce cadeau, dit-elle. Je le conserverai très précieusement sur moi, aussi longtemps qu'il demeurera en ma possession, puis j'en ferai don à quelqu'un d'autre comme tu viens de le faire, et comme Karadoc l'a fait avec toi, aussi.

Un silence reposant suivit ces mots.

— Aujourd'hui, reprit Tiër après un moment, un homme m'a demandé ce que j'aimerais faire en dehors du pain et de la guerre.

— Que lui as-tu répondu ?

— Que j'aimerais être fermier, dit-il.

Elle approuva de la tête.

— La terre redonne tout ce qu'on y plante, et même un peu plus, si l'on possède le don.

— Mais toi, si tu pouvais faire autre chose ou être quelqu'un d'autre à part une Voyageuse, qu'est-ce que

ce serait ? lui demanda-t-il à son tour.

Elle se raidit. Elle en savait un peu sur la vie dans les villages, notamment que le destin de la plupart des hommes était gravé dans le marbre dès l'enfance où on leur enseignait un métier ; sinon ils étaient bannis de leurs familles, et n'avaient d'autre choix que de devenir travailleurs ambulants ou soldats. Quant aux femmes, leur vie était régie par leur mari.

Les Voyageurs étaient un peu plus libres que cela, d'habitude. Un bougenier pouvait choisir de devenir forgeron s'il le souhaitait, pour autant qu'il continue à être utile à son clan. Il n'y avait pas de guildes pour empêcher les gens de faire ce qu'ils voulaient. Et puis c'étaient les femmes, oui, les femmes qui dirigeaient le clan. Seuls les membres d'un Ordre avaient leur destin tout tracé, dès l'instant où un Corbeau décrétait qu'ils avaient reçu le don.

Jamais aucun Voyageur n'aurait eu ne serait-ce que l'idée de demander à un Corbeau ce qu'il aurait voulu être.

Son silence avait dû s'éterniser car il lui dit :

— Je sais, cette question m'a un peu décontenancé quand on me l'a posée, moi aussi. Mais finalement, j'ai appris quelque chose... Dis-moi, que ferais-tu ?

— Les Corbeaux ne se marient jamais, dit-elle soudain, d'un ton abrupt. (Il était plus facile de lui parler dans l'obscurité.) Ils ne peuvent se permettre aucune distraction. Ils sont dispensés des tâches quotidiennes du clan, aussi. Ils ne cuisinent pas, ni ne ramassent le bois. Leurs vêtements, ce sont les autres qui les raccommoient et les cousent.

— Tu cuisines bien, pourtant, dit Tiër.

— Oui, mais c'est simplement parce qu'Ushireh se révélait tout à fait incapable de cuisiner ! J'ai appris à faire beaucoup de choses quand nous avons été livrés à nous-mêmes. Mais être Corbeau, ce n'est pas comme être boulanger, Tiër. Toi, tu pourrais très bien tout laisser tomber pour redevenir soldat. Tu pourrais même t'en aller dès ce soir, et devenir fermier si tu le souhaites. Mais moi, je ne peux pas cesser d'être Corbeau.

— Mais si tu le *pouvais*, que ferais-tu à la place ?

Elle se pencha en arrière, et, s'appuyant sur ses mains, balança les pieds d'avant en arrière ; le banc était légèrement trop haut pour elle. Rêveusement, un léger sourire aux lèvres, elle dit :

— Je voudrais être une épouse, comme cette vieille harpie qui tient une auberge à Boarsdock, sur la côte

ouest. Elle a toute une ribambelle d'enfants. Ils la dépassent tous largement en taille et pourtant s'écartent toujours sur son passage. Son mari est un vieux loup de mer qui n'a plus qu'une seule jambe. Je ne l'ai jamais entendu dire autre chose que « Oui, ma chérie ».

Ce qu'elle lui dit le prit si bien de court que Tiër fut saisi d'un fou rire qu'il dut réprimer d'une main sur la bouche... Quant à Séraphe, qui souriait de plaisir dans l'obscurité, elle se dit que le plus drôle encore dans ce qu'elle venait de dire, c'était que tout était vrai...

Cette vieille femme gérait son auberge, ses enfants, ainsi que les conjoints de ses enfants ; et le plus beau, c'était que tout ce petit monde l'adorait ! Elle vivait dans le monde de la lumière, où les forces de l'ombre n'oseraient jamais se manifester ; et ses enfants n'avaient d'autre responsabilité au sein du foyer que de s'occuper de quelques chevaux ou de nettoyer une chambre... Mais ce que Séraphe lui enviait le plus, c'est ce qu'avait dit cette femme un soir d'hiver très longtemps auparavant, alors que ses oncles s'amusaient à divertir la foule turbulente rassemblée devant l'énorme cheminée, en racontant des histoires d'esprits frappeurs, et d'autres créatures de l'ombre. La vieille aubergiste avait secoué la tête en riant, et s'était exclamée : « Moi, j'ai mieux à faire que d'écouter vos histoires de monstres à dormir debout ! » Ainsi Séraphe resta-t-elle à Reidern. Une semaine ou un

mois ne changeraient pas grand-chose à sa mission. Une ou deux vies de plus n'y suffiraient pas non plus, se dit-elle. Et elle renonça à partir.

— N'arrache pas ça ! C'est un bulbe d'iris, il faut le tailler maintenant qu'il est éclos... gronda la sœur de Tiër, quelques semaines plus tard. Tu n'as donc jamais désherbé de jardin ?

Séraphé libéra aussitôt le malheureux bulbe, dont la tige dressée ne semblait avoir subi aucun dommage. La jeune fille, quant à elle, réprima un gémissement et se massa le dos.

— Non, jamais, répondit-elle.

Elle lui avait pourtant dit la même chose tout à l'heure, lorsque Alinath lui avait confié cette tâche. Comment aurait-elle bien pu apprendre à désherber un jardin ? Certes, la science des herbes et des plantes comestibles n'avait plus aucun secret pour elle, mais elle ne connaissait strictement rien aux fleurs.

Tiër s'était éclipsé à l'heure du déjeuner, exaspéré par sa sœur et surtout par sa mère, qui avait quitté son lit dans la seule intention de l'exhorter à trouver une femme. Depuis, Alinath n'avait cessé de s'en prendre à Séraphé comme si elle était responsable du fait que

Séraphie, comme si elle était responsable du fait que Tiër, ce jour-là, soit allé chercher le calme ailleurs... La jeune fille avait dû se charger d'une dizaine de corvées à elle seule, pour être chaque fois renvoyée vers une autre tâche, en raison des insuffisances, réelles ou supposées, dont souffrait son travail.

— C'est bon, arrête-moi ça, dit Alinath. Bandor terminera le travail, ou moi, j'imagine. Tu ne sers vraiment à rien, ma pauvre fille. Tu ne sais ni cuisiner, ni coudre, ni désherber... Bon, ça ne fait rien. La salle de cuisson a besoin d'être balayée, tu n'as qu'à t'en charger. Mais prends garde à ce que tu fais : ne répands pas de poussière dans les huches à farine...

Séraphie se mit debout et débarrassa sa jupe de la poussière qui s'y était accumulée. Elle avait renoncé à porter son confortable pantalon lorsqu'elle s'était rendu compte qu'aucune des Reiderni ne portait autre chose que des jupes.

— Quel dommage pour Tiër, finit-elle par dire. Quand on est si courtois, c'est triste d'avoir une sœur si peu aimable...

Avant qu'Alinath ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Séraphie tourna les talons et entra dans la maison par la porte de la salle de cuisson. Elle regretta sa remarque aussitôt qu'elle l'eut faite. Les femmes de son clan n'étaient pas plus courtoises qu'Alinath dans leur façon

d'exprimer leurs ordres. Seulement, elles n'en auraient jamais donné à un Corbeau.

En outre, Séraphe connaissait assez bien les *Solsenti* maintenant pour savoir que l'impolitesse d'Alinath envers elle, son hôte, était un affront délibéré. Depuis que Tiër le lui avait fait remarquer la première fois, elle faisait attention à modérer ses propos en présence de son frère.

Séraphe avait fait de son mieux pour ignorer les remarques d'Alinath. Elle n'était pas chez elle, après tout. Elle n'avait même pas à se plaindre du travail qu'on lui confiait : les autres en faisaient autant qu'elle, mis à part la mère de Tiër, évidemment. Et puis, à force de passer outre les réflexions d'Alinath, Séraphe l'énervait bien davantage que si elle lui avait répondu.

Il y avait une autre raison, plus impérative, pour qu'elle ignore les écarts d'Alinath.

Séraphe enfonça ses ongles dans le bois du manche à balai tandis qu'elle nettoyait le sol avec des gestes lents, précis, caressants. Un Corbeau ne pouvait pas se permettre de perdre son sang-froid. Elle inspira calmement, profondément, et tenta de reprendre le contrôle d'elle-même.

La porte s'ouvrit, et Alinath entra. Quand elle commença à parler, son ton s'était radouci :

— J'ai été impolie, je l'avoue. Aussi je pense qu'il est temps de se parler franchement, toutes les deux. Mon frère croit que tu es une enfant.

Séraphe la dévisagea un moment avec perplexité, son balai dans les mains. Qu'est-ce que tout cela avait à voir avec l'opinion de Tiër ?

— Mais je ne suis pas née d'hier, reprit Alinath. J'étais déjà mariée à ton âge.

Et moi, j'ai tué les goules qui étaient responsables de la mort de mon professeur à l'âge de dix ans, pensa Séraphe. *Un Corbeau n'est jamais un enfant.* Mais elle voulait où Alinath voulait en venir.

— J'ai dit à Tiër ce que tu manigançais, mais il est trop aveugle pour le voir, dit Alinath. Celle qui épousera mon frère deviendra aussi propriétaire de cette boulangerie.

Celle qui épousera ton frère sera en sécurité pour le reste de sa vie, pensa Séraphe sans le vouloir, tout en enviant la future femme de Tiër de toute son âme.

— Mais toi, continua Alinath, tu ne l'auras jamais.

Séraphe haussa les épaules.

— Et lui ne m'aura jamais non plus, rétorqua-t-elle.

Elle se remit à balayer, et se surprit à s'imaginer en vieille aubergiste convaincue que les goules et les démons n'étaient rien d'autre que des histoires destinées à effrayer les enfants. Elle s'accroupit afin de passer le balai sous la traverse de la table où Tiër pétrissait son pain.

— Où as-tu trouvé ceci ?

Alinath se jeta sur Séraphe. Interloquée, celle-ci laissa tomber le balai par terre, tandis qu'Alinath s'emparait du collier de perles de Tiër. Celui-ci avait dû glisser de son corsage quand elle s'était baissée.

— Saleté de Voyageuse ! Tu les as volées ! s'écria Alinath, en secouant violemment le collier. Où l'as-tu pris ?

Séraphe avait entendu toutes les injures possibles et imaginables, et cela faisait des semaines qu'elle luttait contre la colère qui bouillait en elle. La légère douleur que lui infligeait Alinath en tirant sur le collier n'était rien en comparaison de l'affront que cette femme avait osé lui infliger lorsqu'elle l'avait empoignée, au tout début.

Elle entendit claquer la porte de la pièce commune,

et reconnut la voix de Tiër, mais plus rien n'existait désormais à ses yeux en dehors de la rage qui écumait d'elle. Une rage nourrie par la mort de son clan, par celle d'Ushireh, par la folle et désespérante culpabilité d'avoir survécu quand tous les autres étaient morts, une rage réveillée par cette imbécile de *Solsenti* qui l'acculait et l'acculait encore jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus s'échapper.

Alinath avait dû surprendre quelque chose dans l'expression de son visage, car elle lâcha le collier et recula de deux ou trois pas. Le bijou retomba contre la gorge de Séraphe, tout doucement, comme une plume. Une seconde avant que la vague de magie sorte d'elle, le contact chaud du collier de Tiër lui permit de recouvrer la maîtrise d'elle-même. Cela sauva la vie d'Alinath, et probablement celle de Séraphe également, car toute magie libérée dans la colère ne privilégiait aucune cible.

Des poteries éclatèrent çà et là, en même temps que le bâtiment tremblait jusque dans ses fondations, avec un effroyable grondement... Des cuillers, des copeaux de bois, des tuiles à cuisson volèrent à travers la pièce. La grande porte qui séparait les fours de la salle de préparation sortit de ses gonds, et, s'envolant entre Séraphe et Alinath, fut catapultée contre le mur dans un épais nuage de plâtre, tandis que cette dernière poussait des cris de terreur. Farine et plâtre se mêlèrent comme la porte se fracassa lourdement sur le

ment comme à portée de main, tomba tout d'un coup sur le sol, entraînant deux tables dans sa chute, et renversant un baril à moitié plein de farine.

Les yeux fermés, s'efforçant d'oublier ce spectacle de désolation, de même que le visage terrifié d'Alinath, Séraphe lutta pour faire reculer la magie qu'elle avait déchaînée. Celle-ci se déroba à son contrôle, toujours alimentée par la colère qui l'avait engendrée. Elle lui fit payer son manque de contrôle, en se déroba à son appel, puis, en refluant à l'intérieur d'elle comme autant d'éclats de glace acérés. Mais elle revint tout de même en elle et, aussitôt, les éplucheurs et autres tuiles atterrirent sur le sol en douceur.

Séraphe rouvrit les yeux pour constater les dégâts. Alinath était indemne : l'incident l'avait visiblement bouleversée, mais elle avait presque aussitôt cessé de crier. Il faudrait replâtrer le mur et remonter la porte, en réparant ou en remplaçant le montant. Les jarres en nacre précieuse, où l'on mettait le pain à lever, avaient miraculeusement échappé au massacre ; et, plus généralement, le nombre de pots brisés se révéla moindre qu'elle ne l'aurait cru.

Ni Tiër ni aucune des quatre ou cinq autres personnes qui l'avaient suivi à l'intérieur de la pièce n'avaient subi d'autres dommages que la légère pellicule de plâtre les recouvrant entièrement.

La nonte gjaça Serapne presque aussi aprement que l'avait fait la magie. C'était bien la pire chose qu'un Corbeau pouvait commettre : libérer sa magie dans la colère. Si personne n'avait été blessé, ni rien d'irremplaçable cassé, c'était surtout dû au cadeau de Tiër et à un sacré coup de chance, plutôt qu'à la reprise en main tardive de Séraphe ; ce qui n'atténuait en rien son crime. La jeune fille ressemblait à une statue de glace au milieu de la salle de cuisson.

— Je t'avais dit qu'elle avait mauvais caractère, dit Tiër avec douceur.

— C'était une terrible façon de vous témoigner ma gratitude, dit Séraphe. Je vais préparer mes affaires et partir.

Tiër maudit l'impulsion qui l'avait conduit à inviter ses camarades de tablée. Il avait passé l'après-midi avec eux, à boire et à danser, puis leur avait proposé de l'accompagner jusqu'à la boulangerie afin de tester un pain aux herbes qu'il venait de créer. Le fait d'avoir ouvert la porte de la salle de cuisson, au moment même où il avait entendu – avec tous les autres – le cri strident d'Alinath, n'avait été que stupidité de sa part. Il avait pourtant prévenu sa sœur de ne pas contrarier Séraphe, une grande partie de la semaine.

— Les mages ne sont pas tolérés par ici, dit un homme derrière lui.

— Elle a dit qu'elle partait, répondit Ciro. Et elle n'a blessé personne.

— Oui... On partira dans la matinée, dit Tiër.

— Les étrangers qui viennent à Reidern et font usage de la magie sont condamnés à mort, dit Alinath sur un ton qu'il ne lui connaissait pas.

Il la regarda. Elle aurait dû avoir l'air ridicule, mais la colère froide, teintée de peur, qui marquait son visage aux traits durs la faisait paraître redoutable en dépit de la couche de poudre blanche recouvrant ses vêtements.

Quelqu'un émit un grognement approbateur.

Cet horrible son rappela à Tiër l'auberge où il avait sauvé Séraphe des villageois – ou l'inverse. Il se rendit compte qu'à moins qu'il parvienne à calmer les esprits, le village, d'ici au lendemain matin, ne serait peut-être plus d'humeur à laisser partir Séraphe.

Une idée folle, qui lui trottait dans la tête depuis qu'il avait parlé à Willon et serré Séraphe dans ses bras lors de ses terreurs nocturnes, se matérialisa soudain dans son esprit.

— Ce n'est pas une étrangère, mentit brusquement Tiër. C'est ma femme.

Un silence glacial s'abattit sur la pièce. Séraphe l'observait avec intérêt.

— Non, dit Alinath. Je ne le tolérerai pas.

Elle était en état de choc, il le savait, autrement elle n'aurait jamais dit quelque chose d'aussi ridicule.

— Il ne t'appartient pas de le tolérer ou non, lui rappela-t-il, d'une voix douce mais ferme.

— Je ne la tolérerai pas dans cette maison, réitéra Alinath.

— Il aurait fallu qu'on parte de toute façon, dit Bandor, qui s'était frayé un passage à travers la foule, jusqu'à la salle de cuisson. (Il marcha jusqu'à Alinath, et posa une main sur son épaule.) Dès que Tiër aurait choisi sa femme, qu'elle qu'elle soit, il aurait fallu qu'on parte. Je me suis déjà renseigné à Leheigh. Le boulanger de là-bas m'a dit qu'il accepterait de me prendre comme ouvrier.

— Ce n'est pas la peine, dit Tiër. (À présent que son choix était fait, les mots pour les convaincre coulaient

« eux-mêmes.) Il y a un endroit, à environ une heure de marche d'ici, où j'ai l'intention de bâtir une ferme. Je dois obtenir l'autorisation du Septe d'abord, mais ça ne devrait pas être difficile étant donné que la terre est à l'abandon. J'ai le temps d'y construire une maison avant l'hiver. On vivra là-bas, mais je continuerai de travailler à la boulangerie jusqu'à la fin du printemps, quand la saison des semailles débutera. Alors, je ferai don de la boulangerie à Alinath.

— Quand vous êtes-vous mariés ? souffla sa sœur.

— La nuit dernière, mentit Tiër, en tendant la main vers Séraphe.

Celle-ci l'avait observé tout le long avec une expression indéchiffrable. Elle se rangea près de lui et lui prit la main. La sienne était glaciale.

— C'est vrai, dit Karadoc qui s'avança, et posa une main sur la tête de Tiër comme il avait l'habitude de le faire quand ce dernier était enfant. Des Reiderni ont déjà été mages auparavant. Séraphe ne fera de mal à personne.

La foule se dispersa, et Bandor conduisit Alinath à leur chambre pour discuter, laissant là Karadoc, Tiër et Séraphe.

— Faites en sorte de venir me voir au temple, ce soir, dit le prêtre. Je n'aime guère mentir plus longtemps que nécessaire.

Tiër sourit puis étreignit son aîné.

— On passera. Merci beaucoup. (Quand il fut parti, Tiër se tourna vers Séraphe.) Tu peux rester ici avec moi et être ma femme. Karadoc nous mariera ce soir et personne ne s'apercevra de rien.

Il attendit, et, voyant qu'elle ne disait rien, poursuivit :

— Ou sinon, je peux faire comme je t'ai promis. On peut partir dès maintenant et je t'escorterai jusqu'à ce que tu retrouves ceux de ton peuple.

La main de Séraphe se resserra sur la sienne, comme si elle ne voulait jamais plus le lâcher. Elle regarda d'abord autour d'elle, puis baissa les yeux.

— Je reste..., murmura-t-elle. Je reste.

Seconde partie

Chapitre 3

Quand Séraphe eut atteint l'étroit pont de pierre, les eaux de la rivière étaient montées assez haut, et le flux de printemps avait rendu glissant le passage en bois. Elle contempla, par-delà le pont, le versant de la montagne où s'étendaient les terrasses de Reidern, qui évoquaient le jardin de pierre d'un Géant d'autrefois... Même après vingt longues années, cette vue-là l'impressionnait toujours autant.

De l'endroit où elle se tenait, le tout nouveau temple, à l'extrémité du village, avait l'air d'un faucon fondant sur sa proie. Les riches teintes marbrées du bois neuf contrastaient avec les tons gris du village. Toutefois, pour elle, cela contribuait simplement à souligner l'harmonie de ces bâtisses en pierre avec les roches escarpées de la montagne, juste à côté.

Séraphe traversa le pont, dépassa les quelques personnes qui menaient des animaux aux pâtures, puis se dirigea vers les marches de la route escarpée et bordée de bâtiments en pierre, qui serpentait le long du versant montagneux.

La boulangerie n'avait guère changé depuis le jour où elle l'avait vue pour la première fois. Le bâtiment était plus récent que les maisons voisines. On l'avait reconstruit plusieurs générations auparavant à cause d'un incendie. Tiër lui avait expliqué en riant que l'un de ses arrière-arrière-arrière-grands-pères avait essayé de donner au bâtiment une apparence ancienne, mais n'avait réussi qu'à l'enlaidir... Même les jolis pots en céramique plantés de roses, à l'entrée de la boulangerie, ne parvenaient pas à insuffler du charme à ce vieil édifice grisâtre. Cependant, la délicieuse odeur de pain frais qui s'échappait de la cheminée créait une atmosphère accueillante pour les visiteurs.

Séraphie faillit faire demi-tour – elle pourrait vendre sa marchandise ailleurs, mais pas sans offenser sa belle-sœur. Peut-être Alinath serait-elle sortie, et aurait-elle affaire à Bandor, qui était toujours très gentil avec elle. Avec résignation, elle ouvrit la porte de la boulangerie.

— Séraphie ! l'accueillit froidement Alinath depuis la grande table couverte de farine.

La sœur de Tiër s'activait, de ses mains habiles, à transformer la pâte en tresses qu'elle disposait ensuite sur des tuiles à cuisson, en attendant de les mettre au four.

— Jës a découvert un arbre à miel dans les bois, la

semaine dernière, dit Séraphe avec un sourire poli. Rinnie et moi avons passé ces derniers jours à remplir des jarres de ce miel. Je me demandais si tu n'aimerais pas en acheter quelques-unes pour faire du pain brioché.

Tiër les aurait offertes à sa sœur, mais Séraphe ne pouvait pas se permettre cette générosité. Il tardait à revenir de la chasse aux bêtes à fourrure, cet hiver, et Jës avait besoin de bottes. Alinath fit une moue méprisante.

— Ce garçon, dit-elle. J'ai déjà dit à Tiër des centaines de fois, qu'à force de le laisser vagabonder tout seul dans les bois, il finira par se faire attraper par un ours ou pire encore. C'est déjà un miracle si ce n'est toujours pas arrivé !

Séraphe se força à sourire poliment.

— Jës est aussi en sécurité dans les bois que toi et moi dans ta boulangerie. J'ai entendu mon mari te le répéter chaque fois que tu t'en plaignais à lui.

Alinath s'essuya les mains.

— À propos des enfants, j'avais l'intention de te parler de Rinnie. (Séraphe attendit qu'elle continue.) Bandor et moi n'avons pas d'enfants, et nous n'en aurons probablement jamais. Nous aimerions prendre

carrière probablement jamais. Vous aimeriez prendre Rinnie comme apprentie chez nous.

Séraphé dut se morigéner intérieurement pour admettre qu'Alinath ne mettait aucune mauvaise intention dans cette proposition. Les Voyageurs aussi accueillaienent les enfants d'autres familles dans certaines circonstances, mais Séraphé restait persuadée que les *Solsenti* traitaient leurs enfants comme du bétail. Tiër avait pourtant tenté de lui expliquer les avantages du système d'apprentissage : l'apprenti se formait à un métier, donc à un moyen de gagner sa vie, et le maître bénéficiait d'une main-d'œuvre gratuite en retour. Cependant, au cours de ses voyages, Séraphé n'avait vu que trop d'endroits où les enfants étaient traités comme des esclaves ; même si elle ne croyait pas qu'Alinath traiterait Rinnie comme sa domestique. Séraphé resta donc polie :

— On a besoin de Rinnie à la ferme, répondit-elle, manifestant une diplomatie que Tiër aurait applaudie.

— Cette ferme reviendra à Lehr, tôt ou tard. J'è sera un fardeau toute sa vie pour la ferme et surtout pour Lehr, dit Alinath. Tiër n'aura jamais les moyens de doter convenablement Rinnie, et avec son sang-mêlé, aucun homme ne voudra d'elle.

Calme-toi, se dit Séraphé.

— Jes est capable de prendre en charge beaucoup plus que sa propre personne, répondit-elle, avec autant de sérénité qu'elle put montrer. Il est tout sauf un fardeau. Par ailleurs, je ne donnerai jamais ma fille en mariage à un homme qui se soucierait de son sang-mêlé. De toute façon, elle n'a que dix ans. Elle dispose encore de quelques années devant elle avant de songer à se marier.

— Tu n'es qu'une imbécile, dit Alinath. J'ai déjà évoqué le sujet avec les Anciens, figure-toi. Je leur ai dit que tu obligeais mon frère à cultiver un petit lopin de terre stérile, à tel point qu'il est contraint de partir chasser tout l'hiver pour que vous ayez de quoi manger sur la table. Peu importe que *toi* tu ne te préoccupes pas de ta fille ; quand les Anciens décideront d'intervenir, tu n'auras pas le choix.

— *Ça suffit !* dit Séraphe.

L'affront qu'elle venait de subir donnait à ce seul mot un effroyable pouvoir. Personne ne lui enlèverait ses enfants. *Personne.*

Alinath pâlit brusquement.

« *Pas de magie.* » Cette mise en garde de Tiër retentit sous son crâne : « *Pas la moindre magie, Séraphe. Pas à Reidern.* »

Séraphe ferma les yeux, prit une profonde inspiration, et s'efforça de chasser sa colère, avant de parvenir à s'exprimer d'une voix plus normale :

— Essaie d'en parler à Tiër à son retour. Mais si quelqu'un vient s'emparer de ma fille avant cela...

Elle laissa sa menace en suspens.

— Je suis d'accord, dit une voix apaisante depuis la cuisine. Cesse de l'importuner, Alinath. (Bandor sortit de la salle de cuisson avec une grande jatte de pâte levée.) Si l'un des enfants de Séraphé veut venir ici en tant qu'apprenti, nous serons ravis de l'accueillir. Mais c'est à leurs parents de décider. Pas à toi ni aux Anciens.

Il inclina la tête à l'intention de Séraphé.

— Bonjour, Bandor, dit Séraphé en dépit de sa gorge serrée par la colère. C'est agréable de te voir.

— Il ne faut pas en vouloir à Alinath, dit-il. Elle s'inquiète autant que toi pour Tiër. Je lui ai déjà dit qu'il n'était pas raisonnable de s'attendre à ce qu'un homme qui part chasser en forêt revienne tous les ans au même moment. Mais c'est son frère... Elle se fait du mauvais sang, c'est normal. Tiër n'est en retard que de quelques semaines, pourtant. Il va bientôt refaire

surface.

— Oui, bien sûr, acquiesça Séraphe. Excuse-moi, Bandor. Il faut vraiment que j'y aille.

— Ne t'ai-je pas entendu dire que tu avais du miel ? demanda-t-il.

— J'ès en a trouvé la semaine dernière, dans les bois. J'ai amené quelques dizaines de jarres avec moi, répondit-elle. Mais Alinath n'avait pas l'air intéressée.

— Humm..., dit Bandor, en jetant un rapide coup d'œil à sa femme. On va te prendre douze jarres pour une demi-pièce de cuivre chacune. Après, je te conseille d'aller chez Willon un peu plus loin là-haut. Dis-lui qu'on te paie une pièce de cuivre l'unité pour chaque jarre que tu ne vendrais pas chez lui. À ce prix-là, il va t'acheter tout ton stock pour nous faire de la concurrence. Ton miel est le tout premier du printemps.

Sans mot dire, Séraphe tira son sac à elle et en sortit douze jarres, qu'elle posa sur le comptoir. Sans plus de bruit, Alinath compta six pièces de cuivre et les disposa à côté des jarres. Lorsque Séraphe tendit le bras pour prendre l'argent, sa belle-sœur lui saisit violemment le poignet.

— Si Tiër avait épousé Kirah, souffla Alinath d'une

voix faible mais qui n'en était pas moins brutale, il n'aurait pas eu besoin de partir dans les montagnes en plein hiver, pour nourrir ses enfants.

Séraphe redressa le menton, et dégagea son poignet.

— Cela fait presque vingt ans que Tiër et moi sommes mariés. Trouve autre chose à me reprocher.

— Je suis d'accord avec elle, dit gentiment Bandor, avec néanmoins comme une menace voilée dans le ton.

Alinath tressaillit à ces mots.

Séraphe fronça les sourcils. Elle n'avait jamais vu Alinath redouter quoi que ce soit auparavant, sauf elle-même bien sûr lors de cette journée mémorable. Mais surtout, elle n'avait jamais encore vu *personne* tressaillir de peur devant Bandor. Le visage d'Alinath se recomposa aussitôt, et reprit l'expression aigrie qu'elle affectait lorsque Séraphe était là, et qui ne laissa plus subsister qu'une faible lueur de peur dans ses yeux.

— Merci, Bandor, dit Séraphe. Pour ton bon accueil et tes précieux conseils.

Dès qu'elle eut refermé la porte derrière elle et se fut de nouveau engagée sur la route étroite et tortueuse, Séraphe murmura à son absent d'époux :

contactuse, Séraphie murmura à son absent à l'époux .

— Vois ce qui arrive quand tu t'absentes trop longtemps, Tiër. Tu ferais mieux de rentrer vite à la maison, ou sinon ces Anciens vont nous faire une mauvaise surprise.

Elle ne s'inquiétait pas vraiment au sujet des Anciens. Ils n'étaient pas assez stupides pour oser se confronter à elle, peu importait leur opinion sur les mesures qu'il faudrait prendre dans l'intérêt de Rinnie. Dès que Tiër serait rentré à la maison, il leur ôterait de l'esprit les inepties qu'Alinath avait racontées. Il était doué pour ce genre de chose. Toutefois, si jamais elle se trompait, et que les Anciens débarquaient pour lui prendre Rinnie avant qu'il soit de retour... eh bien, elle avait peut-être manqué à son devoir envers son peuple, mais elle n'abandonnerait jamais ses enfants.

Elle ne s'inquiétait pas pour Rinnie : mais Tiër représentait un tout autre problème. Un millier de choses pouvaient avoir retardé son retour, songea-t-elle une fois de plus. Il l'attendait peut-être déjà à la maison en ce moment même...

Bien qu'endurcis par le travail de la ferme, les mollets de Séraphie étaient douloureux lorsqu'elle atteignit la porte du magasin de Willon, à l'extrême limite du village. Quand elle poussa le battant de l'accueillante boutique et s'avança à l'intérieur, Willon

discutait avec un étranger. Celui-ci avait ouvert une multitude de sacs sur le sol. Elle passa donc à côté de lui, et s'aventura dans le magasin.

La seule autre personne qu'elle rencontra fut Ciro, le père du tanneur, qui jouait d'une petite harpe. Le vieillard leva les yeux à son arrivée et la salua d'un signe de tête, avant de revenir à ses arpèges.

La boutique de Willon avait été une maison, autrefois. Quand il l'avait acquise, il avait fait creuser les murs jusqu'à ce que son magasin s'étende assez loin à l'intérieur de la montagne. Dans les recoins de la boutique, il avait entreposé quelques babioles qui lui restaient de sa vie de marchand – et certaines étaient franchement curieuses – auxquelles il avait ajouté tout ce qui, selon lui, était susceptible de se vendre.

Séraphie doutait que beaucoup de gens connaissent la valeur réelle de certaines de ces « babioles », mais elle reconnut de la soie dès qu'elle en vit ; il s'agissait sans doute de l'unique pièce de cette matière que l'on puisse trouver à Reidern. Elle était exposée au mur derrière le rayon des canards sculptés.

Elle avait rarement les moyens d'acheter quoi que ce soit, mais elle adorait partir à la découverte des merveilles que le lieu recélait. Il lui rappelait tous les endroits étranges qu'elle avait visités par le passé. Ici, on apercevait un éclat de jade provenant d'une

lointaine île du sud ; là, une coupe ébréchée dont le style lui remémora une tribu du désert qui se peignait les joues de motifs semblables.

Certains des articles que vendait Willon étaient neufs, mais la plupart étaient d'occasion. Au fond du magasin, dans le coin le plus reculé de l'une des six alcôves taillées dans le mur, elle découvrit plusieurs boîtes remplies de vieilles bottes et de chaussures qui pouvaient encore servir.

Elle se munit de la corde dont les nœuds indiquaient la peinture de Jës, et commença à comparer la taille des bottes. Au fond de la deuxième boîte, bien cachée sous les autres, elle dénicha une paire fabriquée dans un cuir plus fin que d'ordinaire pour des bottes de travail. La semelle semblait plus propre à parcourir des kilomètres de route ou de sentiers forestiers qu'à fouler la boue des champs. Ses doigts s'attardèrent sur les motifs décoratifs brodés sur le dessus, hésitèrent à l'endroit où celle de droite était souillée de sang ; même si quelqu'un avait visiblement essayé de le faire partir... C'étaient des bottes de Voyageurs.

Elle ne les compara pas aux pieds de son fils, mais les reposa simplement au fond de la boîte, avant d'empiler une dizaine d'autres bottes par-dessus, comme pour mieux les oublier. Dans une troisième boîte, elle trouva ce qu'elle était venue chercher : et embarqua une solide paire de bottes à l'avant du

embarqua une solide paire de bottes à l'avant du magasin.

Je n'aurais rien pu faire, se dit-elle. Je ne suis pas une Voyageuse ; cela fait des années que je ne le suis plus...

Mais même en sachant que c'était la vérité, elle n'arrivait pas à faire taire cette petite voix, au fond d'elle, qui lui disait qu'elle était coupable, et que sa place n'avait jamais été ici, dans la sécurité de ce village de campagne, mais bien là dehors, sur les routes du vaste monde, à protéger ceux qui ne pouvaient se protéger eux-mêmes.

— Je ne peux pas vendre cela dans mon magasin, disait Willon à l'étranger debout près du comptoir — un rétameur, d'après les couleurs bariolées de ses sacs. Les gens d'ici se méfient des inscriptions qu'ils ne comprennent pas ; d'anciens sortilèges sont toujours à l'œuvre dans ces montagnes, depuis la Bataille du Ténébreux. Ils ont appris à craindre la magie, et même un idiot se rendrait compte que des inscriptions de Voyageurs sont gravées sur ces objets.

— Je les ai achetés à un homme à Korhadan. Il prétendait les avoir tous accumulés au fil des ans. Une collection, disait-il. (Il s'anima.) Je lui en ai donné deux pièces d'argent. Puis j'ai dû les trimballer de Korhadan jusqu'ici. J'accepte de vous les vendre pour dix pièces

de cuivre, le sac entier, m'sieur, car je les ai assez vus... C'est la huitième fois dans huit villes différentes que j'essaie de les vendre, et rien à faire, tout le monde me rabâche la même chose. Mais c'est que ça prend de la place dans mes sacs ! Moi, j' préférerais y mettre autre chose ! Si vous me les prenez, vous pourriez sûrement les fondre et en faire quelque chose d'utile...

Sur le comptoir, l'homme avait disposé un assortiment d'objets qui ressemblaient à des plumes en métal. L'un de leurs côtés était tranchant sur dix ou quinze centimètres environ, presque comme une dague, tandis que l'autre était orné de motifs dentelés. Certains étaient courts, mais la plupart étaient presque aussi longs que l'avant-bras de Séraphe, et l'un d'entre eux faisait quasiment deux fois cette taille. Il y avait peut-être une centaine de ces objets. Il s'agissait de *mermori*.

— Mon fils sait travailler le métal, dit Séraphe, en dépit de l'intense émotion qui lui serrait la gorge (il y en avait tellement !). Il pourrait en faire des fers à chevaux. Je suis prête à vous les payer six pièces de cuivre.

— Marché conclu ! s'écria le gars sans que Willon ait pu dire un seul mot.

Il les empaqueta dans un sac en vieux cuir abîmé, qu'il remit à Séraphe. avant de récupérer les pièces

qu'elle venait à Séraphie, avant de récupérer les pièces qu'elle lui tendait. Puis il regroupa ses paquets et fila sans demander son reste, comme s'il craignait qu'elle change d'avis. Willon secoua la tête :

— Vous n'auriez pas dû acheter ces choses-là, Séraphie de la Maison de Tiëragan. Cela porte malheur d'acheter des biens provenant de vols ou de meurtres, comme c'est probablement le cas de ceux-là.

Avec son sens des affaires, Willon aurait normalement dû la dissuader d'acheter la marchandise directement au rétameur, et se serait débrouillé pour s'octroyer un pourcentage sur la vente – mais de telles choses arrivaient souvent lorsqu'il était question de *mermori*.

— Les sorts des Voyageurs n'atteignent pas ceux de leur propre sang, dit-elle d'une voix assez faible pour que personne d'autre ne puisse l'entendre.

Willon eut l'air surpris l'espace d'un instant.

— Ah... C'est vrai, dit-il. J'avais presque oublié ça.

— Ainsi, vous pensez qu'ils ont été volés ? demanda-t-elle.

— Mes fils m'ont dit qu'on n'employait plus ce terme-là de nos jours lorsqu'il s'agissait de Voyageurs.

(Il secoua la tête d'un air desapprobateur.) Le père de l'Empereur actuel, reprit-il, a déclaré que les Voyageurs n'étaient plus soumis à l'autorité ni à la protection de ses lois. Cela fait des années que le vieil homme est mort, mais les choses ne changeront certainement pas avec son fils. Il passe ses journées entières enfermé dans son palais, à écouter les histoires qu'on lui raconte, sans même se demander si elles sont réelles ou imaginaires... Pauvre garçon.

Il parlait de lui comme s'il le connaissait personnellement, mais Séraphe le laissa dire sans poser de question. Tiër était presque convaincu, lui avait-il dit, que le commerce ambulante dont Willon s'occupait avant sa retraite avait dû être bien plus florissant qu'il le prétendait. Il n'avait pas beaucoup changé depuis le jour où il était venu s'installer à Reidern, si ce n'était le blanchissement progressif de ses cheveux. Il approchait maintenant de son soixante-dixième anniversaire, mais paraissait beaucoup plus jeune.

— Très bien, dit-elle. Ils sont plutôt jolis, c'est vrai, mais ils feront de bons fers à chevaux ainsi que des boucles pour les harnais... D'autre part, j'imagine que si les Voyageurs possédaient encore un peu de pouvoir, ils l'auraient utilisé pour se sauver eux-mêmes. (Elle déposa les bottes qu'elle avait choisies sur le comptoir.) Quoi qu'il en soit, j'ai besoin de ceci pour Jës, mais j'ai dépensé tout mon argent pour acheter ces bouts de métal. J'ai du miel sauvage dans mes sacs : j'en ai

vendu douze jarres à Bandor tout à l'heure, à la boulangerie, à cinquante centimes l'unité. Il m'en reste encore une trentaine environ. (Elle avait vérifié, et il se trouvait que Willon n'avait pas de miel à l'endroit du magasin où il rangeait les jarres de toutes sortes et les aliments séchés.) Mon beau-frère m'a conseillé de vous dire que je lui avais vendu les siennes une pièce de cuivre l'unité, ajouta-t-elle avec un petit sourire.

Willon était l'un des rares villageois avec qui elle se sentait en confiance ; probablement parce que c'était un étranger, lui aussi.

— Ouais, ça ne m'étonne pas de lui. C'est ce qu'il aurait dû vous payer, de toute façon, dit Willon en grognant un peu. Vous devez sans doute le savoir, vous aussi, mais il profite du fait que vous êtes de sa famille.

— Si Tiër avait été là, il aurait eu le miel gratuitement, dit-elle. Ça, Bandor le sait aussi.

Willon eut un sourire.

— Je vais acheter ce qu'il reste de miel une pièce de cuivre la jarre : c'est un bon prix. Mais dans ce cas, si vous en trouvez encore, c'est à moi que vous l'apporterez en premier.

— C'est d'accord, dit-elle. Merci beaucoup, Willon.

Trente pièces de cuivre pour le miel, moins dix pour l'achat des bottes de Jës : cela lui laissait vingt pièces de cuivre, quasiment une pièce d'argent. Elle rangea les pièces à l'intérieur de son sac à dos lorsqu'elle quitta la boutique de Willon, et referma doucement la porte, sur les premières notes qui s'élevaient de la harpe de Ciro.

Songeant davantage aux *mermori* qu'elle avait achetés au rétameur qu'à regarder où elle allait, elle manqua renverser un homme qui se tenait sur son passage.

— Je suis désolée, s'excusa-t-elle.

Elle étudia son visage : les traits étaient doux, réguliers, la bouche assez large. Chose inhabituelle, ce n'était pas quelqu'un qu'elle connaissait. Le village était si petit que même sans y passer beaucoup de temps, elle en connaissait tous les habitants – au moins de vue.

— Une Voyageuse ! s'exclama-t-il d'un ton enchanté, qui la laissa abasourdie. (Sa réaction dut se lire sur son visage, car il se mit à rire.) Je dois avoir l'air d'un imbécile, dit-il. Je ne m'attendais pas à tomber sur une Voyageuse en ce lieu. Je croyais que votre peuple évitait cette région. À cause de sa proximité avec la Bataille du Ténébreux, si je ne me trompe ?

Non, à cause de sa proximité avec des gens que la magie effraie, faillit-elle lui rétorquer. Mais, heureusement pour elle, la surprise n'était pas parvenue à lui faire perdre le contrôle de sa langue. Un éclair de compréhension passa dans les yeux de l'inconnu :

— Mais oui... vous devez être Séraphe, l'épouse de Tiëragan ? C'est à votre sujet que les gens m'ont dit...

Il parut comprendre que ce que les gens racontaient sur son compte n'était pas particulièrement flatteur, et préféra s'interrompre.

Si elle n'avait pas transporté un sac plein de *mermori* – ce qui lui rappelait le triste sort des Voyageurs et son propre échec à supporter la vie de sacrifices qu'elle aurait dû suivre –, elle l'aurait peut-être aidé à se tirer d'embarras, mais il avait entamé la conversation par une insulte, et elle le laissa donc se sortir de ce mauvais pas seul.

— Veuillez m'excuser, lui demanda-t-il avec sincérité, un instant plus tard. Quand je suis enthousiaste, j'ai tendance à trop parler. Mais laissez-moi me présenter dans les règles : je suis Volis, Prêtre du Chemin des Cinq.

— Je suis Séraphe de la Maison de Tiëragan, répondit-elle d'un ton sec, même si elle n'avait pas

l'intention de prendre congé tout de suite.

Il lui faisait oublier son sentiment de culpabilité, et, pour le moment, ce n'était pas pour lui déplaire. Elle avait appris qu'il y avait un nouveau prêtre en ville, évidemment. Quand bien même l'aurait-elle oublié, le tout nouveau temple à l'extrémité de la route le lui aurait rappelé. Il était venu de Taëla avec le nouveau Septe à l'automne dernier, et était resté ici lorsque le Septe était retourné à ses obligations là-bas, dans la capitale de l'Empire. Mais elle n'avait guère prêté attention à cette nouvelle : elle était demeurée trop Voyageuse encore pour se rendre dans les lieux de culte *solsenti*, et y adorer leurs dieux. Volis lui sourit soudain :

— J'avais raison, vous voyez. Je suis désolé de vous ennuyer, mais les Voyageurs sont l'une de mes passions, et je n'en ai rencontré que très peu jusqu'à présent. (Que devait-elle répondre à cela ? se demanda-t-elle. Finalement, elle ne dit rien du tout.) Avez-vous un peu de temps à m'accorder ? reprit-il. J'ai beaucoup de questions à vous poser, et surtout, j'aimerais vous faire visiter le temple.

Elle observa le soleil, mais elle constata que ses petites affaires n'avaient pris que peu de temps et le sac rempli de *mermori* constituait une tâche dure et ingrate, à laquelle elle devrait s'atteler dès qu'elle aurait quitté Peiden.

aurait quitte Reidern.

Elle haussa un sourcil, et accepta l'invitation d'un signe de tête. Tiër se serait moqué d'elle et l'aurait traitée « d'Impératrice » si elle s'était comportée de la sorte avec lui. Mais le prêtre se contenta de sourire, comme s'il avait su d'avance qu'elle le suivrait. Il possédait un peu du charme de Tiër, pensa-t-elle ; et devait avoir l'habitude qu'on lui obéisse.

Il se retourna et la guida jusqu'en haut de la route, si abrupte qu'on avait dû y tailler des marches.

— Si cela n'avait tenu qu'à moi, je me serais contenté du même genre de bâtiment que tout le reste de Reidern, dit-il. Mais le nouveau Septe était persuadé que je me sentirais mieux dans quelque chose de plus moderne.

— Le Septe est un adepte de votre religion ? demanda Séraphe.

— Que les dieux nous en préservent ! s'exclama Volis en riant. Non, il ne partage pas nos croyances... Mais il faut croire qu'il était de bonne humeur lorsque les Sages du Chemin lui ont quelque peu forcé la main pour qu'il fasse bâtir un temple ici.

— Pourquoi ici ? demanda Séraphe. Pourquoi pas à Leheigh, puisque cette grande ville est aussi sous

l'autorité du Septe ? Vous trouveriez sûrement plus d'adeptes là-bas ?

Volis lui sourit.

— Je ne me débrouille pas si mal ici, vous savez. Votre propre famille assiste à mes sermons. En vérité, je me rendais chez Bandor quand je suis tombé sur vous, et bien sûr je n'ai pas pu laisser passer la chance de discuter avec une Voyageuse. Mais la vraie raison qui explique ma présence ici – au lieu d'une grande ville, comme Korhadan par exemple –, c'est la proximité de la Bataille du Ténébreux. On sent qu'il plane toujours des forces mystérieuses sur ce vieux champ de bataille, qui vont peut-être nous mener à l'illumination.

La Bataille du Ténébreux ? Séraphe retint sa langue, de peur de froisser le prêtre, en exprimant tout haut ce qu'elle pensait des imbéciles qui souhaitaient explorer cet endroit maudit. Il ne faisait aucun doute que l'ancien champ de bataille se chargerait d'instruire cet idiot de *Solsenti* beaucoup mieux qu'elle ne pourrait le faire...

De même que le magasin de Willon et les nombreux bâtiments construits sur les coteaux les plus abrupts, le temple avait été en partie taillé à l'intérieur de la montagne. La façade rudimentaire était constituée de bois brut. à l'exception des portes. qui étaient lisses et à

ce point enduites de cire qu'elles paraissaient presque noires.

Volis la fit entrer à l'intérieur, et Séraphe fut contrainte de rester un instant sur le seuil pour que ses yeux s'habituent à la pénombre soudaine.

La pièce était une antichambre somptueusement décorée, qui aurait davantage eu sa place dans le donjon d'un Septe que dans un temple de village. Il fallait que cette église – comment Volis l'avait-il appelée ? –, le Chemin des Cinq, soit vraiment très riche, ou que le Septe doive de nombreuses faveurs aux Anciens.

— Notre église ne compte que trois temples à ce jour, dit Volis en voyant l'expression de son visage. Deux à Taëla en plus de celui-ci, qu'on envisage de dédier au pèlerinage.

— La Bataille du Ténébreux, dit Séraphe. Un lieu de pèlerinage ?

— Oui : le lieu où les Cinq ont triomphé de l'ombre, dit le prêtre, apparemment inconscient du scepticisme pourtant perceptible dans la voix de Séraphe. Venez donc voir le refuge où j'officie.

Séraphe le suivit et traversa une entrée ornée de

rideaux en tapisserie, avant de pénétrer dans une pièce comme jamais elle n'en avait vu auparavant.

Les excavations étaient beaucoup plus étendues qu'elle l'avait cru. Le plafond de la chambre s'étendait au-dessus d'eux tel un gigantesque bol renversé, dont le rebord ne dépassait pas la hauteur d'une main, mais dont le centre s'élevait à plus de trois fois la hauteur d'un homme de grande taille. Les murs, le sol et le plafond de pierre étaient aussi lisses que du marbre poli.

Tout ça... tout ça a été construit durant la courte période qui a suivi la venue du nouveau Septe ?

Le plafond était peint dans un léger bleu-ciel qui virait graduellement au noir sur les murs. La lumière qui éclairait la pièce semblait provenir du plafond lui-même. *De la magie*, se dit Séraphe. *C'est de la magie* solsentis. Mais son attention se porta davantage sur les formes animales qui peuplaient ce faux firmament. Tout autour de l'espace formé par le plafond, cinq oiseaux grandeur nature, peints avec un incroyable souci du détail, se chassaient l'un l'autre éternellement.

Volis resta silencieux lorsqu'elle le dépassa pour se rendre au centre de la pièce.

L'Alouette, pensa-t-elle, tandis que des frissons glacés lui parcouraient l'échine. Ici, les yeux luisants

d'un cormoran l'invitaient à venir jouer au gré des vents tempétueux. Là, un hibou glissait sur ses ailes silencieuses vers le corbeau noir, qui tenait dans son bec un anneau d'argent, serti d'un éclatant rubis. Juste à côté de lui, un faucon entamait une attaque en plongée... Ils volaient ensemble tout autour de la pièce, prisonniers d'une ronde sans fin.

Au centre du plafond, un aigle de rivière – deux fois plus grand que les autres oiseaux – planait au-dessus des vents, le regard tourné en bas vers la pièce, comme s'il guettait sa proie.

Chaque oiseau symbolisait l'un des six Ordres des Voyageurs.

— Voici les Cinq Divinités, dit doucement Volis, dans une langue qu'elle n'avait plus entendue depuis la mort de son frère, vingt ans plus tôt. L'Alouette-Guérisseuse, le Cormoran-Qui-Règne-Sur-Les-Éléments, le Hibou-Gardien-De-Tout-Savoir, le Corbeau-Mage, et enfin, le Faucon-Chasseur. Mais au-dessus d'eux, dans sa prison de ténèbres, règne le Dieu secret, le Dieu oublié. Vous n'aviez jamais entendu parler du Dieu oublié, n'est-ce pas ?

— Ce ne sont pas des dieux, lui répondit Séraphé dans la même langue.

Pourtant, elle se souvenait que dans les anciennes

légendes d'avant le Voyage, son peuple croyait en des dieux tels que ceux qu'il venait de décrire. Mais elle se rappelait aussi que les anciens sorciers, ayant acquis davantage de sagesse et de pouvoir au fil des siècles, avaient tordu le cou à ces fables... Volis, feignant de ne pas l'avoir entendue, lui désigna l'aigle qui les observait du plafond :

— Je l'ai trouvé, lui. Je l'ai trouvé dans des livres si anciens qu'ils s'effritaient sous mes doigts, je l'ai débusqué dans de très vieilles chansons, sous la forme d'allusions subtiles. Des générations durant, les Anciens du Chemin n'ont adoré que cinq dieux... jusqu'à ce que moi, je trouve le Dieu oublié.

— L'Aigle ? dit Séraphe, partagée entre le fou rire à l'idée que des *Solsenti* puissent adorer les Ordres comme s'il s'agissait de dieux, et un profond sentiment de dégoût.

Finalement, le dégoût l'emporta.

— Ah, L'Aigle..., dit-il d'un air enchanté. Ma plus belle découverte. C'est à elle que je dois ma nomination ici.

Il désigna le temple d'un geste de la main.

— Mes félicitations, dit Séraphe, parce qu'il semblait

attendre des paroles de ce genre.

Elle regarda de nouveau le plafond, et se demanda ce que son père aurait dit en voyant une telle chose.

— J'ai glané quelques petites choses, reprit-il. D'après les informations que j'ai pu recueillir, l'Aigle est protégé par les autres dieux, de façon qu'il puisse les sauver dans les temps futurs. Un jour viendra, en effet, où les dieux seront tous menacés, et où le monde sera au bord du chaos.

Elle avait appris la traduction de cette chanson à Tiër ; ce n'était rien d'autre qu'une comptine destinée aux enfants et ayant pour but de leur enseigner ce qu'étaient les Ordres. Visiblement, la traduction qu'en avait faite Volis n'était pas aussi fidèle que la sienne. Elle laissait entendre que l'Aigle avait pour intention, en tant que gardien, de sauver le monde d'un événement précis, fixé à l'avance par quelque force supérieure.

Le jeune prêtre se tourna avidement vers Séraphe et lui prit les mains.

— Je lis sur votre visage que vous en savez plus que moi au sujet de l'Aigle.

— Nous n'avons pas l'habitude de parler de l'Aigle aux profanes, lui dit Séraphe.

— Mais je ne suis pas un profane, répondit-il avec passion, tout en désignant le plafond. Moi, je *connais* les Voyageurs ; j'ai passé ma vie à les étudier... Je vous en prie, Séraphe, dites-moi ce que vous savez sur l'Aigle.

Séraphe se montrait peu patiente avec les imbéciles, encore moins quand il s'agissait de les encourager dans leur bêtise. Il était temps qu'elle rentre chez elle.

— Je suis désolée, dit-elle. J'ai du travail qui m'attend à la maison. Merci pour la visite ; l'architecture est vraiment superbe.

— Vous *devez* m'en dire plus, lui dit-il en l'attrapant par le bras, avant qu'elle puisse sortir. Vous ne comprenez pas. Je *sais* qu'il appartient aux Anciens du Chemin des Cinq de le libérer.

— Le libérer ? demanda-t-elle, et le frisson qui l'avait saisie à la vue des Oiseaux de l'Ordre au sein d'un temple *solsenti* s'intensifia brutalement, lui faisant presque oublier la pression insistante sur son bras.

— Lorsqu'ils l'ont caché, dit Volis avec le plus grand sérieux, les Cinq l'ont pris au piège, pour sa propre protection. « Dors et rêve, en ta prison gardé, et puisses-tu au réveil détruire et sauver »...

Séraphe sursauta. Ces quelques vers, extraits d'un ancien poème, n'avaient pas lieu d'être prononcés par un *Solsenti*, quelle que soit sa connaissance de la langue des Voyageurs. Ils n'avaient aucun rapport avec l'Aigle, mais...

— Il doit être libéré, s'exclama Volis. Et le Maître du Chemin a prédit que ce serait nous, les Prêtres du Chemin, qui allons délivrer le Traqueur.

— Le Traqueur n'a rien à voir avec l'Aigle, laissa échapper Séraphé, regrettant aussitôt ce qu'elle venait de dire.

C'était un savoir dangereux, très dangereux. Il s'était trompé au sujet de l'Aigle, des Ordres qu'il prenait pour des divinités, mais le Traqueur...

Il tourna vers elle un regard de dément. Cet homme devait être fou. Il ne pouvait y avoir qu'un fou pour songer à libérer le Traqueur.

— Ah, vraiment ? dit-il. Que savez-vous à propos du Traqueur ?

— Pas plus que vous, mentit-elle.

Elle se força à respirer plus calmement, et se rappela que cet homme n'était qu'un *Solsenti*, rien

d'autre qu'un *Solsenti* qui en savait plus qu'il ne devrait : même s'il se fourvoyait au point de confondre l'Aigle avec le Traqueur, il n'était pas dangereux pour autant. Du moins le croyait-elle.

— J'ai du travail, lui dit-elle en le gratifiant d'une légère révérence – celle d'un Corbeau à un étranger, plutôt que d'une bonne épouse Reiderni à un prêtre –, en profitant pour dégager son bras. Merci de m'avoir accordé votre temps, mais je dois vraiment partir. Je connais la sortie.

Elle tourna les talons et se dirigea rapidement vers l'entrée, s'attendant à ce qu'il la rattrape et essaie de la retenir, mais il n'en fit rien.

Quand elle fut de retour sur le pont, elle s'était débarrassée de la majeure partie de l'angoisse que sa visite en compagnie du nouveau prêtre avait engendrée. Le Traqueur était bel et bien emprisonné, et même le Ténébreux, qui pourtant avait failli détruire l'humanité tout entière, n'était pas parvenu à le libérer. Un prêtre *solsenti* comme Volis, qui s'enorgueillissait de posséder quelques bribes de savoir qu'il comprenait à peine, ne représentait pas une menace ; du moins, pas pour l'ensemble du monde, mais il lui faudrait réfléchir aux répercussions que les lubies du jeune prêtre pourraient avoir sur elle, et les siens.

Avant écarté l'idée que le prêtre pouvait constituer

Ayant ecarté l'idée que le plectre pouvait constituer une menace dans l'immédiat, Séraphe ne songea plus qu'au fardeau qu'elle portait. Le poids de presque une centaine de jarres de miel avait beau s'être envolé, les pierres qui remplissaient son sac pesaient davantage sur son âme que sur son dos. Aussitôt que Séraphe eut quitté la grand-route pour le couvert des arbres du sentier, elle fit une pause et ouvrit le sac de *mermori*, qu'elle entreprit de compter. Quatre-vingt-trois. Il y en avait quatre-vingt-trois.

Sous l'effet de l'émotion, Séraphe se coupa la main sur le tranchant du dernier. Elle essuya sans tarder le sang qui avait coulé sur le *mermora* : il n'était jamais très prudent d'exposer des objets ensorcelés au sang humain. Quand elle se fut assurée qu'il n'en restait plus aucune trace, elle les remit dans l'enveloppe de cuir et replaça le tout dans son gros sac.

— Il n'y a rien que je puisse faire, dit-elle d'un ton farouche, bien qu'il n'y ait personne pour l'entendre. Je n'aurais rien su faire de plus, *rien du tout*. Je n'en suis pas plus capable que les douze autres Corbeaux qui ont tous échoué à empêcher la fin des Voyageurs. Ici, à Reidern, j'ai trois enfants qui ont besoin de moi. J'ai des champs à semer, des jardins à entretenir, et un mari pour m'accueillir quand je rentre chez moi. Non, il n'y a rien que je puisse faire.

Mais tout de même, par l'Alouette et le Corbeau,

quatre-vingt-trois... Elle avala nerveusement sa salive. Peut-être que Tiër serait de retour quand elle rentrerait à la maison. Il fallait qu'il soit de retour.

La terre que Séraphe et Tiër cultivaient se situait dans une petite vallée suspendue, trop rocailleuse pour qu'on puisse y planter quoi que ce soit, à l'exception de leur lopin de terre. Ils n'avaient pas de voisins proches. C'était une terre vierge et inhabitée lorsque, tous jeunes mariés, ils étaient venus s'installer ici vingt ans auparavant.

Du haut d'un monticule dominant la vallée, Séraphe s'efforça de réprimer le sentiment qu'elle éprouvait que, d'ici une décennie, tout serait redevenu sauvage... Elle n'était pas devin : seulement fatiguée.

Ajustant son sac, elle entama la descente du petit sentier à peine visible qui menait jusque chez elle.

Les arbres laissèrent bientôt la place aux prés et aux champs. Dès qu'elle se fut engagée sur le chemin de sa chaumière, les aboiements festifs de son chien Gura s'élevèrent, tandis qu'il s'élançait à sa rencontre.

— Bonjour, idiot de chien, dit-elle.

L'animal se roula frénétiquement à ses pieds, tout

Le animal se leva honteusement à ses pieds, tout joyeux d'être reconnu par sa maîtresse, maculant ainsi son épaisse fourrure de boue printanière.

C'était un gros chien noir, couvert d'une fourrure si fournie qu'on devait la lui brosser tous les jours. Un soir, Tiër avait ramené du village une petite boule de poils tout effrayée, à moitié morte de faim, avec de grandes pattes de lièvre et de petits yeux noirs... Recueillir les égarés de toute sorte : c'était ce que son mari faisait toujours.

Séraphe refoula ses larmes, puis fit un signe de tête à l'intention du chien :

— Viens, Gura, dit-elle. Allons voir comment mon garçon s'est débrouillé aujourd'hui, tout seul à la maison.

Le gros chien se remit sur ses pattes et se secoua, se débarrassant des enfantillages de chiot en même temps que de la boue. Il l'escorta solennellement jusqu'à leur humble chaumière. Avec le chaleureux accueil de Gura qui avait averti sa famille de son retour, Séraphe ne fut guère surprise de trouver Lehr et Rinnie travaillant calmement à l'intérieur. »

— Maman, dit sa cadette sur un ton d'extrême soulagement. Lehr a été *très* méchant avec moi, aujourd'hui. Il m'a crié dessus alors que je faisais

exactement ce qu'il m'avait demandé !

Âgée de dix ans, Rinnie avait récemment endossé le rôle de médiatrice doublé de celui d'informatrice au sein de la famille : avec les résultats qu'on pouvait attendre, surtout de la part de ses deux frères. Elle tenait de Séraphe plus que n'importe qui d'autre dans la famille, physiquement du moins. Rinnie était assez petite de taille, et elle possédait les cheveux blonds de sa mère, si inhabituels au milieu des habitants de Reidern, qui étaient tous bruns. Cependant, s'agissant de son caractère, elle ressemblait davantage à son père, dont elle avait hérité à la fois le sang-froid et le don inné de comédien.

Séraphe la prit dans ses bras et interrogea Lehr du regard.

— On a fini de retourner la terre du jardin, répondit-il d'un ton sévère. On a fait quasiment le tiers des plantations, avant que Rinnie pleurniche tellement que j'ai dû la ramener à l'intérieur.

— Il m'a fait travailler *très dur*, dit Rinnie, n'abandonnant toujours pas l'espoir d'attirer des ennuis à son frère.

Quand Rinnie tira la langue à Lehr, il fit semblant de ne pas le voir. L'année d'avant, il lui aurait rendu sa grimace, ou du moins, lui aurait souri sachant que la

réaction de sa sœur vaudrait bien tous les ennuis que cela lui attirerait.

— Merci, Lehr, dit Séraphe en se dressant sur la pointe des pieds pour pouvoir l’embrasser. Je sais que ce n’est pas un boulot facile de faire travailler cette petite fainéante. Mais quand je vois le ragoût qui mijote sur la cuisinière, et le gros tas de laine cardée sur la table, mon petit doigt me dit que vous êtes tous les deux rentrés vous reposer comme des princes...

Il partit d’un grand éclat de rire, et la prit dans ses bras.

— Ça va, dit-il. Elle n’a pas été trop pénible... On aurait pu faire le jardin entier, tu sais, si Jës avait été là. Il est parti après le déjeuner. Je ne l’ai même pas vu s’en aller.

— Je peux lui parler, si tu veux, proposa-t-elle.

Lehr secoua la tête.

— Non, ça va très bien. Je sais qu’il fait du mieux qu’il peut. C’est seulement qu’avec l’absence de papa, on a davantage besoin de lui. Quand il arrive à se concentrer, il peut travailler aussi bien que papa. Ah, oui... j’ai oublié de te dire, maman : l’intendant du Septe est passé aujourd’hui.

— Forder ? demanda-t-elle en ôtant sa cape et sa capuche, qu'elle suspendit près de la porte. Que voulait-il ?

— Il a regardé les champs et il a demandé si papa était rentré. Quand je lui ai répondu que non, il a dit que cette année, le nouveau Septe exigeait le quart de plus que la dîme de l'an dernier – sur le jardin et les champs. Il a dit aussi qu'il serait bientôt trop tard pour labourer les champs.

Elle déposa son sac contre le mur.

— Je sais, Lehr. On a attendu aussi longtemps que possible. Il va falloir le faire sans Tiër, malheureusement. On peut commencer demain ; ou disons plutôt, après-demain, comme cela, j'aurai le temps de vérifier si le harnais de Skew et la charrue ne nécessitent pas quelques réparations... Et puis, ne t'inquiète pas au sujet de l'augmentation de la dîme : ton père avait prévenu qu'il fallait s'attendre à une petite augmentation avec l'arrivée du nouveau Septe.

— Forder a dit que le Septe disposait d'un cheval qu'on pouvait louer, s'il le fallait, dit Lehr.

— Non, dit-elle en secouant la tête.

Quand il était parti, Tiër avait pris la jeune jument

qu'ils avaient achetée l'an passé, laissant à son vieux hongre une retraite bien méritée.

— Skew connaît parfaitement ces champs, reprit-elle, et, tout vieux qu'il soit, sera capable d'assurer le travail jusqu'au retour de Tiër. On ne peut pas se permettre de louer un cheval, et encore moins si le Septe nous prend une plus grande partie de la récolte...

Derrière la porte, Gura poussa un cri sinistre qui s'apparentait plus à un hurlement de loup qu'à un aboiement de chien, auquel répondit une autre plainte, à la fois plus aiguë et plus sauvage.

— Jës est rentré, prévint Rinnie, inutilement, puisqu'au même instant, la porte s'ouvrit à la volée, et le fils aîné de Séraphe bondit sur le seuil.

— Maman, maman, clama-t-il. J'ai trouvé un lapin pour le dîner.

Il lui tendit un énorme lièvre : déjà vidé, étêté et dépouillé de sa peau.

— Jësaphi, mon chéri, lui dit-elle. Je suis très contente que tu aies trouvé un lapin. Mais tu dois essuyer la boue de tes vêtements avant d'entrer dans la maison.

De ses trois enfants, Jës était celui qui ressemblait le

plus à son père. Dépassant son frère Lehr d'une tête, il était mince et avait le cheveu noir. Lehr était mince, également ; mais il avait hérité des cheveux blonds de Séraphé. Comme Tiër, Jës n'était pas beau garçon ; son nez était mince et trop long. Une profonde ride creusait sa joue gauche. Quant à ses yeux, ils étaient d'un noir velouté, tirant sur le marron.

— Excuse-moi, maman, dit-il en se débarrassant de son exubérance comme de son manteau. Je ne voulais pas me... me salir.

C'était sa voix qui le trahissait toujours, même auprès des personnes les moins observatrices. Il y avait quelque chose d'anormal dans son timbre et dans sa manière chantante de s'exprimer.

Non qu'il soit simple d'esprit, comme le fils du tonnelier, mais son mal semblait très similaire si bien que les gens croyaient qu'ils souffraient de la même affection. Séraphé n'avait pas cru bon de partager la troublante vérité sur l'état de son fils avec qui que ce soit d'autre que son mari.

— Ce n'est pas grave, le consola-t-elle d'une légère caresse. (Généralement, c'était le maximum qu'il pouvait supporter.) Pendant que ton frère et ta sœur mettront la table, toi et moi allons te laver dehors.

— Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ?

— Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal :
demanda-t-il avec anxiété.

— Bien sûr que non, mon chéri. Allez, viens avec moi.

Elle le prit par la main et le conduisit à l'extérieur pour l'aider à se nettoyer.

Au beau milieu de la nuit, incapable de dormir, Séraphé se leva silencieusement de son lit, à présent trop vide, dans sa chambre sous le grenier et s'habilla dans le noir. Elle ouvrit une malle et en sortit un grand sac aux cordes usées. Quand elle descendit, les solides marches de l'échelle ne firent aucun bruit qui puisse réveiller Lehr, dont le sommeil était léger.

Le paquet près de la porte contenait toujours les bottes qu'elle avait achetées pour Jës : elle avait oublié de les lui donner. Séraphé les sortit du sac, et les rangea sur le côté. À leur place, elle engouffra celui qu'elle avait pris dans sa chambre, puis quitta calmement la maison.

Sur le porche, Gura l'observa de ses petits yeux luisants, qui détectaient un loup dès qu'il passait dans leur champ de vision.

— Chut..., souffla-t-elle. Reste ici et monte la garde. (Gura se détendit et replaça la tête sur ses pattes avant, tout en faisant glisser ses mâchoires d'un côté à l'autre.) Je vais bientôt revenir, lui expliqua-t-elle, comme s'il la comprenait. Je n'arrive pas à dormir, c'est tout. J'ai des choses à résoudre.

Gura ferma les yeux : il boudait, évidemment, parce qu'elle ne lui avait pas demandé de l'accompagner.

Elle emprunta un petit chemin derrière la maison qui menait vers la forêt. La lune était haute dans le firmament, et sa vision nocturne était bien meilleure que celle de la plupart des gens : elle n'eut donc aucun souci pour trouver son chemin.

Elle marcha sur deux kilomètres environ, jusqu'à ce qu'elle trouve le pré qu'elle cherchait. Là, elle posa son sac et l'ouvrit complètement.

— Quatre-vingt-trois, dit-elle à sa propre intention, en se munissant du sac de cuir qu'elle avait obtenu au village, et de celui qu'elle avait pris dans la malle de sa chambre. Quatre-vingt-trois qui s'ajoutent à cent quarante et un.

Elle s'empara de l'un des *mermori* et l'enfonça dans le sol, pointe en bas, de façon qu'il se dresse comme une sorte de piquet. Elle en prit un deuxième qu'elle mesura avec ses doigts, puis l'enfonça à quelque

distance du premier. Elle fit pareil avec le troisième, puis avec le quatrième et ainsi de suite, tandis que la lune progressait dans le ciel.

— Que fais-tu, maman ?

Elle était si absorbée par les *mermori* qu'elle ne l'avait pas entendu arriver. Cette voix basse et veloutée ressemblait tellement à celle de Tiër qu'elle déglutit. En dépit de son excellente vision et de la clarté de la lune, elle ne parvenait pas à distinguer Jës dans l'obscurité.

— Tu te rappelles les histoires que je t'ai racontées au sujet des Voyageurs ? dit-elle.

Elle enfonça le dernier *mermora* qu'elle tenait dans la terre, et retourna en chercher d'autres.

Jës, quant à lui, ne répondit pas immédiatement. Elle n'avait entendu aucun bruit de pas, mais ne fut pas surprise de s'apercevoir qu'il l'avait suivie jusqu'au sac.

— Oui, répondit-il.

Il était assez proche d'elle pour qu'elle sente la chaleur de son souffle sur la nuque. Elle avait beau être née Voyageuse, l'immense différence qu'il y avait entre son fils tel qu'elle le connaissait dans la journée, et cette créature dangereuse qu'il devenait la nuit, n'avait

creature dangereuse qu'il devenait la nuit, n'avait jamais cessé de la déconcerter : une mère ne devrait jamais avoir peur de son enfant.

— Nous sommes les descendants des sorciers qui vivaient à Colossaë longtemps avant que le Ténébreux vienne détruire l'humanité, dit-elle, sans prêter attention au frisson d'angoisse que la voix de Jès avait fait naître au creux de son dos.

— Oui, reconnut-il.

Il marcha à côté d'elle lorsqu'elle prit une autre poignée de *mermori* et l'emporta jusqu'à un espace vide du pré, où elle continua à mesurer les distances. Il était pieds nus.

— Colossaë était une grande ville de connaissance et d'apprentissage, et les sorciers venaient de toute la terre pour y étudier et y perfectionner leur art. Des générations durant, ils rassemblèrent un important savoir sur la magie, et finirent par en oublier la sagesse... jusqu'à ce qu'ils engendrent l'entité la plus démoniaque que leurs cœurs aient jamais pu imaginer.

Elle en avait très peu dit à ses enfants au sujet des Voyageurs, espérant secrètement qu'ils deviendraient tous de parfaits Reiderni, comme Tiër. Mais Lehr et Rinnie avaient l'apparence de Voyageurs, tandis que Jès avait hérité de leur malédiction.

L'idée lui avait traversé l'esprit, la nuit même, alors qu'elle gisait à moitié éveillée sur son lit, qu'il serait sans doute plus prudent d'apprendre davantage de choses relatives aux Voyageurs à ses enfants ; surtout avec un prêtre qui en savait beaucoup et mêlait la vérité de mensonges à leur sujet. Elle commençait cette nuit avec Jës.

— Au moment où les sorciers se rendirent compte de ce qu'ils avaient fait, reprit-elle, il était déjà trop tard pour revenir en arrière, presque trop tard pour maîtriser l'entité qu'ils avaient engendrée. Dans l'état où étaient les choses, seul un très lourd sacrifice pouvait empêcher leur création de nuire au reste de l'humanité, et Colossaë fut détruite pour emprisonner le Traqueur, avant qu'il détruise le monde.

Elle fit une pause, puis poursuivit :

— Les sorciers qui survécurent furent envoyés en exil autour du monde, où ils Voyageèrent de région en région, de pays en pays, afin de préserver les hommes de l'esprit corrompateur du Traqueur ; car un tel mal, même enfermé, n'était pas sans pouvoir. Même le sacrifice d'une ville aussi importante que Colossaë, une cité de lumière et de connaissance, ne pouvait pas le retenir complètement, et le garder prisonnier pour toujours.

— Oui, dit Jës.

Cette fois-ci, elle discerna deux yeux légèrement rouges qui luisaient dans la nuit.

— Qu'y a-t-il ? dit-elle. Y a-t-il quelqu'un d'autre dans les parages ?

— Plus maintenant, finit-il par dire, avec un grognement dans la voix qui n'était pas tout à fait humain. Mais des chasseurs sont passés dans la forêt. Ils ne sont pas à leur place, ici. Ils chassent pour s'amuser et cela offense la forêt... D'autre part, ils se sont approchés trop près de la maison, à mon goût.

— Le nouveau Septe a la réputation d'être un grand chasseur, lui dit-elle. Certains nobles que le Septe avait fait venir de Taëla avec lui sont restés quand il est parti. Dois-tu empêcher cette chasse ?

— Non, répondit-il après un moment. Le Roi de la Forêt m'a dit qu'il se chargerait de ces hommes si c'était nécessaire. (Séraphé frissonna légèrement en s'avisant du ton que son fils avait pris en prononçant le mot « hommes » : comme si, sur cet aspect-là au moins, il ne se considérait pas comme l'un d'eux.) Cette forêt possède encore le pouvoir de se débarrasser des chasseurs irrespectueux, qui tuent pour le seul plaisir, reprit-il. (Séraphé enfouça un autre *mermora*.) Tu

parlais de Colossae, lui rappela-t-il alors qu'elle retournait prendre une autre poignée de *mermori*, après avoir planté le dernier qu'elle tenait.

— Ah, oui. C'est vrai...

Elle décida qu'il était trop compliqué de faire sans arrêt l'aller et retour, et transvasa donc tous les *mermori* restants dans le plus grand sac, qu'elle traîna avec elle.

— Il fut décidé, une fois que les sorciers eurent quitté la cité détruite, qu'ils se rencontreraient tous les ans dans le plus grand secret. Mais ils avaient véritablement emprisonné le mal, ce qui explique que dans les premières années, les sorciers ne furent pas d'une grande utilité. Aussi, les réunions commencèrent à n'avoir lieu que tous les deux ans, puis tous les cinq ans.

» Les *mermori* (elle glissa la main dans son sac et en sortit un gracie *mermora* pas plus long que son index) furent créés par le sorcier Hinum et offerts à chacun des sorciers qui quittèrent la cité. Ils furent légués de génération en génération aux aînés de chaque famille ; et on raconte qu'à l'origine, on en comptait cinq cent quatre. Avant que le Ténébreux s'empare du pouvoir il y a près de cinq siècles, chaque *mermora* était la propriété d'un large clan, mais lorsque l'Armée des Hommes se rassembla pour combattre les

créatures du Ténébreux, les Voyageurs se retrouvèrent en première ligne sur le champ de bataille ; parce que le Traqueur, toujours emprisonné à Colossaë, contrôlait le Ténébreux. Ce jour-là, plus de la moitié des hommes tombèrent au combat, dont la quasi-totalité des Voyageurs présents.

— Tu ne m'avais jamais raconté que le Ténébreux résultait de l'entité que les sorciers avaient emprisonnée à Colossaë.

Un sourire amer effleura ses lèvres.

— Ce n'est pas quelque chose que l'on raconte aisément. Si les gens savaient que nous, les Voyageurs, sommes responsables de la venue du Ténébreux, ils s'assureraient qu'on en paie le prix fort, crois-moi. Certains clans ont même été jusqu'à prétendre qu'il n'y avait aucun rapport entre les deux, ou que le Ténébreux n'était autre que le Traqueur lui-même, et que nous devrions par conséquent être libérés de notre mission.

Elle enfonça un autre *mermora* dans le sol.

— Je me souviens du débat auquel j'ai assisté, lors du dernier Rassemblement où je me suis rendue. L'un des Pères de Clan a suggéré que l'on cesse de pourchasser les démons. Il disait des choses comme :

« Nous avons détruit le Ténébreux, et accompli la mission que les Anciens nous avaient confiée. Nous devrions nous fixer quelque part tant qu'il reste encore quelques bonnes terres de disponibles. » Mon père s'est levé, et lui a répondu : « Oui, l'arrogance a toujours été le fléau des Voyageurs... Mais le Ténébreux n'était pas le Traqueur. C'était juste un HOMME que le Traqueur avait corrompu. Mon grand-père, lui, connaissait l'histoire sur le bout des doigts. Quand le Corbeau qui a défié le Ténébreux est revenu vers son cercle, il a dit que la créature qu'il avait tuée n'avait jamais touché les pierres de Colossaë. Ce jour-là, nous avons véritablement combattu l'Ombre, mais notre tâche n'est pas encore achevée. » (Séraphe eut un petit rire en se remémorant la scène.) Mon père était un homme de spectacle. Il ne resta pas pour assister au débat qui suivit : il s'excusa et se retira dans sa tente. Après ça, il refusa d'évoquer le sujet de nouveau. Comme disait mon grand-père : « Sans discussion, pas de contradiction. »

— C'est donc à cause de ton père que les Voyageurs ont continué à Voyager ?

Séraphe secoua la tête.

— Non, ça n'aurait pas fonctionné s'ils avaient vraiment voulu devenir sédentaires. Moi-même, j'ai eu beaucoup de mal à rester vivre ici. Pourtant, j'aurais suivi ton père à travers tout le royaume du Ténébreux,

s'il me l'avait demandé. Mais rester, me fixer quelque part, a été plus difficile. Les Voyageurs portent bien leur nom.

Jës la suivit sans mot dire tandis qu'elle se remettait à la tâche. Il était doué pour le silence.

— Je me rappelle être allée à deux Rassemblements quand j'étais enfant, dit-elle, s'emparant d'un autre *mermora* et l'enfonçant bien droit dans la terre. Lors du premier, il restait un peu plus de deux cents clans, qui se partageaient deux cent trente *mermori*. Je revois encore ma mère, s'inquiétant qu'il en reste si peu... Elle est morte juste avant que je me rende au second Rassemblement, à l'âge de treize ans. Il en restait moins de deux cents à cette époque ; et beaucoup de clans en détenaient plus d'un. (Elle avait conservé la majeure partie des *mermori* pour la fin, en réservant un coin relativement étendu du pré à cet effet.) Les *mermori* étaient bien trop dangereux pour qu'on les laisse exister sans aucune protection. C'est pourquoi Hinnum leur jeta un sort de façon qu'ils finissent toujours par trouver leur chemin jusqu'aux aînés des plus proches parents de leurs propriétaires, si ces derniers venaient à mourir.

— Maman, dit Jës après un moment. Il y a deux cent vingt-quatre *mermori*, ici.

— Je sais, murmura-t-elle. Je les ai achetées en plusieurs fois, les uns après les autres, depuis que j'ai épousé ton père. Aujourd'hui j'en ai acheté quatre-vingt-trois à un rétameur.

— Quatre-vingt-trois ? dit-il, visiblement surpris, ce qui lui ôta un court instant l'aura de danger qu'il dégageait. Comment les as-tu payés ? Ils sont faits en argent pur : ça doit coûter...

— Les gens ne voient pas toujours qu'ils sont faits en argent, dit-elle, tout en s'efforçant de mesurer de nouveau l'espace, pas après pas, entre chaque *memora* (elle perdait toujours le compte...). Quelquefois, ils semblent fabriqués en fer ou même en bois. La plupart des gens les trouvent inesthétiques. Je les ai obtenus pour six pièces de cuivre, et le marchand à qui je les ai achetés oubliera bien vite ce qu'il m'a exactement vendu. Il se rappellera seulement qu'il a fait une bonne affaire.

— Ah, dit-il.

Puis il marcha un moment à côté d'elle, se fondant peu à peu dans l'obscurité jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus le distinguer, lorsqu'elle regardait droit devant elle. Elle l'apercevait parfois, par à-coups, quand elle ne faisait pas vraiment d'effort pour le regarder. Un instant elle voyait un homme qui ressemblait à son mari, en plus dangereux, mais l'instant d'après elle

voyait une bête sombre qui se déplaçait à quatre pattes. Parfois, si elle tournait la tête vers lui et le regardait directement pendant quelque temps, il disparaissait dans la nuit. Cette soudaine invisibilité n'était qu'une illusion, elle le savait. S'il le souhaitait, il pouvait revêtir l'apparence de toutes sortes d'animaux. Mais illusion ou non, cela n'en était pas moins déconcertant.

— À quoi servent-ils ? finit-il par demander.

Elle planta le dernier *mermora*.

— Je vais te montrer, dit-elle. Suis-moi.

Le pré était situé sur une hauteur. Elle prit son fils par la main, et se rendit avec lui à l'endroit le plus élevé. Elle n'avait pas fait cela avec beaucoup de gens avant lui. Lors des Rassemblements, les aînés de toutes les familles se tenaient en cercle et chantaient ensemble.

Elle éleva les mains, et s'exclama impérieusement :

— *Ishavan shee davenadre hovená Hinnumadraun.*

Cela faisait si longtemps qu'elle ne s'était pas permis d'utiliser autant de magie à la fois. Elle jetait de petits sorts de temps à autre : lorsqu'ils ensemençaient leurs champs ou bien lorsqu'elle bénissait la ferme pour la

champs, ou bien lorsqu'elle venait la terre pour la protéger des créatures de la montagne... Mais cela s'arrêtait là.

Même après si longtemps, le flot se déversa rageusement en elle. Il vibra à l'intérieur de ses os avant de se propager au sol en dessous d'elle et se réverbérer dans la terre, désagrégeant la végétation alentour, jusqu'à la moindre pousse d'herbe.

Jës laissa échapper un grognement de surprise lorsque le pré fut soudain éclairé par la lumière des fenêtres de deux cent vingt-quatre maisons. Certaines étaient plus petites que leur chaumine, mais la plupart d'entre elles étaient aussi imposantes que les plus grandes maisons de Reidern. Sans le vouloir, elle en avait disposé deux de telle façon que, séparées par un mur mitoyen, elles se mêlaient l'une à l'autre : cela avait l'air si vrai que Séraphe en vint à se demander si les maisons avaient réellement présenté une disposition similaire à Colossaë. Plus loin, à l'angle du pré, se dressait un petit château. L'architecture des maisons était manifestement étrangère, avec des fenêtres pleines et arrondies, et des toits couverts d'une sorte de tuile en céramique de couleur verte.

— Tout va bien, dit-elle à Jës pour le rassurer, bien qu'elle soit elle-même subjuguée par le château. Toutes ces maisons ne sont que des illusions. Les sorciers ne purent emporter que le strict nécessaire, car ils ne

devaient pas prendre le risque d'avertir l'ennemi de leur départ. Ils ne purent transporter aucune de leurs bibliothèques avec eux... C'est pourquoi Hinum créa les *mermori*, qui nous rappellent les maisons où vivaient les sorciers, telles qu'elles se dressaient à Colossaë, il y a si longtemps. Viens avec moi. (Elle guida son fils jusqu'à l'une des plus petites maisons, une bâtisse tout en brique, guère plus grande que la boulangerie d'Alinath, quoique plus élégante. Les portes en bois d'ébène, abîmées au niveau du loquet, laissaient deviner l'âge avancé de la maison.) Voici le *mermora* que mon père a hérité de son grand-père, reprit-elle. Il appartenait à Isolda la Silencieuse, qui périt lorsque la cité fut scellée.

Séraphe tira le loquet de la porte, frissonnant au contact du métal glacé sur ses doigts. La porte s'ouvrit avec un faible grincement, et elle pénétra à l'intérieur.

— C'est aussi une illusion ? demanda Jës, qui avançait à côté d'elle. (La lumière des lampes à huile d'Isolda montraient l'apparence d'un jeune homme, plutôt que celle d'une bête.) J'arrive à sentir l'odeur de l'huile mêlée à celle des herbes : j'en reconnais certaines, comme l'anis, ou la jusquiame noire, mais il y en a beaucoup que je ne parviens pas à identifier.

— Hinum était un très grand illusionniste. D'après la légende, il était âgé de plus de quatre cents ans quand la cité fut détruite. dit-elle en glissant les doigts

sur le bon vieux châle soigneusement pendu au dossier d'une chaise, comme s'il attendait simplement qu'Isolda revienne de quelque promenade. Mais tout ce que tu vois ici n'est rien d'autre qu'une illusion.

Elle se tourna vers son fils :

— S'il pleut à l'extérieur et que tu rentres à l'intérieur, tu ne sentiras pas la pluie : mais une fois dehors, tu t'apercevras que tu es trempé. Si tu grelottes de froid et que tu viens te réfugier à l'intérieur, tu te sentiras bien au chaud et en sécurité, mais tu y mourras de froid quand même.

— Depuis combien de temps la ville a-t-elle été détruite ? demanda Jës, en effleurant du doigt une table sculptée.

Un court instant, Séraphe s'octroya le loisir d'admirer de nouveau l'intérieur de la maison, et se rendit compte à quel point tout cela devait paraître étrange à son fils. Peut-être la demeure d'un seigneur serait-elle ainsi meublée de tables en bois et d'étagères aussi polies que la surface d'un lac... Mais aucune demeure à Reidern, de toute façon, ne recélait de tels trésors.

— Je n'en suis pas très sûre, répondit-elle. C'était longtemps avant que le Ténébreux impose son règne absolu et cela remonte à six cents ans déjà si les

absolu ; et cela remonte à six cents ans déjà si les histoires qui lui attribuent cent ans de règne sont exactes. Colossaë était une ville de plus d'un million d'habitants, c'est-à-dire trois fois plus importante que Taëla, et il n'y a guère que les Voyageurs qui se souviennent encore de son nom.

— Où se trouvait-elle ?

— Je ne sais pas, avoua Séraphe. Mais cela n'a pas d'importance. La ville est protégée contre les intrus.

— Elle *est* protégée ?

— Oui, répondit-elle. Pour autant que je sache, la ville existe toujours. Si ce n'était pas le cas, le Traqueur serait libre. Les habitants sont morts les uns après les autres, emportant dans leur tombe tout ce qui subsistait de leur communauté florissante. Aujourd'hui, leurs ossements scellent à jamais la prison du Traqueur.

Jës se retourna pour examiner l'un des murs sur lequel était peinte une scène forestière.

— Si tout ceci n'est qu'une allusion, argua-t-il, pourquoi les sorciers de l'époque accordaient-ils tant d'importance aux *memori* ?

Séraphe lui sourit en se dirigeant vers une petite

porte étroite. La pièce qui s'étendait au-delà était deux fois plus grande que la première, et les murs étaient couverts d'étagères remplies de livres.

— Voilà ce qu'ils désiraient à tout prix préserver, dit-elle. Dans ces étagères, est conservé tout leur savoir magique. Mais la majorité des langues dans lesquelles ces livres ont été écrits sont aujourd'hui perdues. Moi-même, je n'en sais que quatre ou cinq. Mon père en connaissait davantage ; mais je crains fort qu'elles aient disparu avec lui, et tous les autres qui sont morts, car je détiens presque la moitié des *mermori* créés par Hinum.

Chapitre 4

Vous deux, allez nous chercher du poisson pour le dîner, dit Séraphe en poussant Lehr et Rinnie vers la porte. Je vais m'occuper de la vaisselle de ce matin, et ensuite j'irai préparer le matériel pour labourer demain. Avec tout le travail qui nous attend dans les prochaines semaines, il ne nous reste que très peu de viande séchée. Moi, pour ma part, j'apprécierai assez une bonne truite pêchée dans la rivière... Allez, les enfants : emportez de quoi déjeuner et attrapez ce que vous pouvez.

— Que fais-tu du civet qu'on a préparé hier avec le lapin de Jës, maman ? demanda Lehr. Il en reste plein... Vérifier le harnais ne va tout de même pas prendre la journée ; on devrait commencer à labourer les champs le plus tôt possible.

— Ça peut attendre demain, dit Séraphe d'un ton ferme. Gura a terminé les restes du civet ce matin.

Ou du moins, il le ferait aussitôt qu'elle les lui aurait donnés. Elle avait besoin de temps et de calme pour réfléchir.

— Papa ne te laisserait pas seule et sans protection, dit Lehr, visiblement partagé entre son devoir de fils et son envie d'aller pêcher.

Rinnie tira sur sa manche.

— À mon avis, Gura est assez gros pour effrayer n'importe qui, dit-elle. Et puis, tu sais comment il est avec les étrangers. De toute façon, personne ne vient jusqu'ici d'habitude.

Lehr serra les dents.

— Je n'ai pas vu Jës, ce matin.

— Il a passé la nuit dans les bois, lui répondit Séraphe. Il sera probablement de retour ce soir. Si vous le voyez, dites-lui que je fais cuire du pain aujourd'hui.

— Il reviendra à la maison dans ce cas, c'est obligé, dit Rinnie. (Elle avait déjà rassemblé du fromage et des biscuits salés dans une serviette, qu'elle s'employait à nouer.) Allez, dépêche-toi, Lehr. Si on n'y va pas maintenant, le poisson ne mordra pas.

La volonté du garçon céda. Il embrassa Séraphe sur le front, attrapa le bras de sa sœur, et tous deux se dirigèrent vers l'écurie, où ils entreposaient leur

matériel de pêche.

Séraphe leur adressa un sourire, puis rentra laver la vaisselle du petit déjeuner et commencer à préparer la pâte pour le pain.

— On ne va pas à la rivière ? demanda Rinnie, tout en soulevant ses jupons pour grimper une côte à la suite de son frère.

Il était assez rare qu'on l'autorise à participer à une journée de pêche. D'habitude Lehr y allait seul, et parfois Jës l'accompagnait. Quand elle y allait, c'était toujours avec ses parents.

— Pas tout de suite, dit Lehr. Je pensais qu'on essaierait le ruisseau, d'abord. Jës m'a indiqué un bon endroit là-bas, assez ensoleillé. D'après lui, les truites ont l'habitude d'y venir se chauffer au soleil. Je n'ai jamais encore essayé ce coin-là, mais...

— Mais si Jës dit que c'est un bon coin, on est sûrs d'attraper quelque chose, dit Rinnie d'un ton guilleret.

La fine semelle en cuir de sa chaussure glissa sur un rocher : Lehr se retourna et la retint par l'épaule avant qu'elle tombe.

— Fais un peu plus attention, dit-il d'une voix sévère. Les rochers sont toujours mouillés ici, à cause

de la fonte des neiges. Je n'ai pas envie de te ramener à la maison en trop mauvais état.

Rinnie lui fit une grimace derrière son dos, mais concentra son attention à regarder où elle mettait les pieds, pour qu'il n'ait pas à l'aider de nouveau. Il n'était pas un mauvais grand frère – si seulement il cessait de se prendre pour leur père.

Rinnie observa le dos de son frère tandis qu'il se faufilait à travers de vieux arbres abattus par le vent ou la foudre, sur l'étroite route en zigzag. Un dos musclé qui remplissait la chemise, en élargissant les épaules jusqu'à les faire craquer. Pourtant, cette chemise datait de l'année dernière... Il en aurait bientôt besoin d'une autre. Elle soupira ; sachant très bien qui se verrait attribuer la tâche de coudre cette nouvelle chemise. Sa mère savait coudre, évidemment, mais elle détestait cela.

Elle se demanda quand ils finiraient par croiser Jës. Elle ne s'était jamais aventurée seule dans les bois sans que, tôt ou tard, il vienne à sa rencontre. Lehr aimait à dire que s'il y avait bien une chose sur laquelle on pouvait compter chez Jës, c'était celle-là.

Jës travaillait dur, tout en étant capable de laisser la charrue au beau milieu du champ, avec le cheval et tout le matériel, si l'idée lui en prenait. C'était encore pire

durant le printemps. Leur père disait que c'était à cause des chutes de neige, qui l'avaient maintenu confiné à la maison pendant tout l'hiver. Vers le milieu de l'été, Jès commençait à espacer ses escapades sauvages. Il ne sortait plus tous les jours, mais une fois par semaine. L'année dernière, au moment de la récolte, il avait travaillé presque autant qu'eux.

À quelques mètres devant elle, Lehr quitta le sentier à chevreuil qu'ils suivaient depuis tout à l'heure, et emprunta une pente étroite qui descendait jusqu'à un ravin, en faisant attention de ne pas dérapier. Quand il eut descendu environ la moitié de la côte, il fut contraint de ralentir, et avança avec précaution au milieu des broussailles qui recouvraient complètement le sol. Des branches s'accrochèrent à la jupe de Rinnie, si bien qu'elle fut bientôt distancée par son frère, qui avait déjà quitté la pente et remontait la vallée. Elle essaya d'accélérer et se retrouva avec les cheveux entortillés dans les épines d'un rosier sauvage.

— Attends-moi ! s'exclama-t-elle, tout en s'efforçant de dégager sa tignasse avec des gestes brusques et impatients, qui n'eurent pour effet que d'empirer la situation.

— Attendre qui ? répondit avec curiosité une voix masculine depuis la corniche opposée à celle que Lehr et elle-même avaient empruntée pour arriver jusque-là.

Elle leva les yeux et aperçut Storne, le fils du meunier, accompagné de deux des garçons qui traînaient avec lui. Tous la scrutaient. Leur père disait toujours que le meunier donnait trop peu de travail à Storne. « Laisse un jeune homme sans aucun travail, et tu verras qu'il fera des bêtises à la place », lui avait-il dit.

Il l'avait regardée au fond des yeux, et lui avait demandé de rester à l'écart de Storne lorsqu'il était avec d'autres garçons, même s'il se montrait poli avec elle quand ils se rencontraient au moulin, car un garçon était capable de méfaits qu'il ne commettrait jamais de sa propre initiative, dans la seule intention d'impressionner ses copains... Les garçons qui accompagnaient Storne aujourd'hui n'étaient pas des anges : Olbeck, le fils de l'intendant du Septe ; et Lukeeth, dont le père était l'un des marchands les plus opulents du village.

Rinnie tira son couteau du fourreau de sa ceinture et coupa la mèche de cheveux accrochée aux ronces, se libérant ainsi des broussailles. Elle ne fit aucun mouvement pour s'échapper, car on ne s'enfuit pas devant des prédateurs. Elle conserva son couteau à la main, feignant d'avoir oublié de le ranger.

— Rinnie ? l'appela impatientement Lehr, à quelque distance de là.

Il n'avait pas dû entendre Storne, qui n'avait pas parlé plus fort que nécessaire.

— Ici, s'exclama-t-elle d'une voix calme.

Elle ne voulait pas se mettre en danger en laissant comprendre à Storne et aux autres garçons qui l'observaient qu'elle avait peur d'eux, donc elle ne dit rien de plus. Cependant, quelque chose dans le ton de sa voix dut alerter Lehr, car il arriva au pas de course, comme une flèche au milieu des arbres. Son regard s'attarda un instant sur les fils d'or pâle accrochés aux épines du rosier, avant de se déplacer jusqu'en haut de la colline, où se tenaient Storne et ses deux copains.

— Tu aurais dû t'attacher les cheveux, la rabroua-t-il.

Son soulagement laissa place à l'indignation : comment osait-il la critiquer devant un pareil auditoire ?

— Tiens donc, n'est-ce pas là notre petit Voyageur ? dit Lukeeth, un jeune homme aux yeux de biche, légèrement plus grand que Storne.

— Ton père est-il au courant que tu as encore échappé à la surveillance de ton tuteur ? répondit Lehr

avec tant de douceur que Rinnie en resta bouche bée, surtout après la façon si méchante dont il l'avait rabrouée l'instant d'avant.

Tout comme sa mère, Lehr s'emportait facilement et depuis quelques années déjà, le mot « petit » ou « garçon » était devenu une injure pour lui.

— Mon tuteur n'oserait jamais le lui dire, s'exclama Lukeeth en riant. Sinon je dirais à mon père ce que cet imbécile met dans sa bouteille d'eau, et il le chasserait comme l'autre avant lui. C'est ta petite sœur ? Une autre sale petite Voyageuse, comme toi.

— Jolie petite chose, dit Olbeck avec désinvolture.

Rinnie commençait vraiment à s'inquiéter. Lehr savait se défendre ; son père lui avait appris quelques trucs de soldat à ce sujet-là, à elle aussi d'ailleurs. Mais Olbeck faisait presque un centimètre de plus que Storne, qui était de la même taille que Lehr, et il était loin d'arborer l'air doux et gentil de la plupart des garçons du village. Elle ne parvenait pas à deviner ses intentions, mais sa petite boutade provoqua un fou rire chez ses deux acolytes : un rire dans lequel on percevait plus d'avidité que de joie...

— J'avais entendu dire que tu t'étais mis à traîner avec des charognards, maintenant, Storne, railla Lehr avant de se tourner vers le meneur de bande. Mais dis-

moi, Olbeck, j'avais cru comprendre que tu avais décidé de te tenir à l'écart des bois depuis que tu étais tombé sur Jës à l'automne dernier ?

Le rouge monta aux joues d'Olbeck. Lukeeth émit un petit ricanement mais se ravisa aussitôt lorsqu'il vit le mauvais regard que lui jeta Olbeck.

— Avec des prédateurs, pas des charognards, dit Olbeck. Tu dis ça simplement parce que tu es déçu que Storne ait décidé d'aller à la chasse avec des loups plutôt que de paître avec des moutons comme toi, espèce de sale Voyageur. (Il eut une moue méprisante.) Quant à ton frère, si j'avais su qu'il était fou ce jour-là, je lui aurais tout simplement tranché la gorge : le coup de grâce, comme j'abrège les souffrances de n'importe quelle pauvre bête.

Avant que l'intervention d'Olbeck le lui rappelle, Rinnie avait presque oublié qu'à une certaine époque, Storne avait été le meilleur ami de Lehr. Mais quelque chose s'était produit quelques années plus tôt, Lehr ne voulait pas dire quoi exactement, et il avait cessé d'accompagner leur père au moulin.

— Je dirai à Jës que tu meurs d'envie de le revoir, lui dit Lehr le plus aimablement du monde. Je lui rapporterai tes paroles exactes. Je suis sûr qu'il sera très impressionné, étant donné que tu n'as jamais égorgé quoi que ce soit. à part peut-être une vache.

George, que dirais-tu de rentrer à la maison pour que l'on puisse parler un peu entre hommes ?

— Non, Rinnie, dit Olbeck. (Il lui sourit.) Je pense que tu ferais aussi bien de rester ici. On pourrait avoir une *conversation* tous les deux dès que j'aurai fini de... *parler* avec ton frère.

Lehr se tourna vers elle et lui dit à l'oreille :

— Cours, Rinnie, cours. Maintenant. Ne t'arrête pas avant d'être arrivée à la maison.

Consciente du fait que les autres garçons ne seraient plus aussi disposés à se battre si elle n'était plus là, elle fit demi-tour et remonta la côte en courant, aussi vite qu'elle put, sans même regarder en arrière. Son couteau était glacé dans son poing. La maison n'était pas très loin. Si elle s'en approchait suffisamment pour être à portée de voix, elle appellerait Gura. Même un homme adulte y songerait à deux fois avant de s'attaquer à un chien de cette taille.

Elle entendit le choc sourd d'un poing meurtrissant la chair alors qu'elle atteignait le sommet du ravin. Mais elle n'eut pas le loisir de s'en inquiéter sur le moment, car l'un d'entre eux au moins avait dépassé Lehr et la poursuivait en haut de la corniche. Elle pouvait l'entendre piétiner les broussailles, comme un

bœuf.

Quand elle eut atteint le sentier et retrouvé un pas plus assuré, elle regarda en arrière et découvrit que c'était Olbeck qui la poursuivait. Elle détala, plus vite qu'elle n'avait couru de toute sa vie.

Si Olbeck la poursuivait, Lehr avait une chance de s'en sortir. Storne était le seul garçon parmi les trois qui ait assez de force pour pouvoir réellement se mesurer au combat avec son frère. Mais Lehr était plus endurci qu'un loup et prendrait avantage de l'aspérité du terrain.

La montée du chemin lui fit perdre de la vitesse et l'essouffla quelque peu, mais elle ne prit pas le risque de ralentir. Elle regardait droit devant elle, sur la terre du chemin. Quand quelqu'un étendit le bras et la tira au-dessus du sol, elle crut que c'était Olbeck.

Elle lui assena un coup de pied, avant de comprendre qu'il s'agissait de Jës. Bien qu'essoufflée, elle s'apaisa aussitôt. Il la reposa doucement à terre. L'expression de son visage était différente de tout ce qu'elle avait jamais vu. Elle n'eut pas le temps de s'interroger sur la nature de cette différence que Jës s'était placé devant elle et avait dirigé son attention sur Olbeck.

— Je croyais t'avoir dit de ne pas mettre les pieds

dans mes bois, dit Jës.

Seulement, cela ne ressemblait pas du tout à la voix de Jës... La menace perçait dans le ton et l'assurance aussi. La douce mélodie familière avait disparu de la voix comme si elle n'avait jamais existé.

— Ce ne sont pas *tes* bois, dit Olbeck, qui s'était immobilisé sur le chemin quelques mètres en contrebas, même si rien dans sa voix n'indiquait qu'il était intimidé. Mon père est l'intendant du Septe sur ces terres, reprit-il. Si ces bois doivent appartenir à quelqu'un, c'est bien à moi.

En sécurité derrière le dos de Jës, Rinnie ne pouvait voir l'expression sur le visage de son frère, mais elle remarqua qu'Olbeck avait brusquement pâli.

— Allez, cours, mon garçon, ronronna Jës. Voyons si tu peux distancer tes cauchemars...

Rinnie tenta de contourner l'épaule de Jës, mais il se décala sur le côté, de façon qu'elle reste derrière lui. Les yeux révulsés comme ceux d'un cheval épouvanté, Olbeck se retourna et prit ses jambes à son cou.

— Il y en a encore deux qui se battent avec Lehr, dit Rinnie d'une voix râpeuse, avant de vomir.

C'était pénible et désagréable parce qu'elle devait

C'était pénible et désagréable, parce qu'elle devait reprendre sa respiration entre chaque spasme. Jës lui ramena les cheveux en arrière et attendit que la crise passe.

— Tu as couru trop vite, dit-il. Lehr est en bas ?

Elle cracha par terre afin de chasser le mauvais goût de sa bouche.

— Oui, dit-elle enfin. Au niveau du ruisseau : tu sais, à l'endroit que tu lui as montré la dernière fois... Il est avec Storne et Lukeeth.

Jës la regarda, et l'étrange expression de son visage était toujours là : comme une froide détermination, qu'elle n'avait pas l'habitude de voir chez lui.

— Ça va mieux, maintenant ? lui demanda-t-il.

— Oui, ça va, répondit-elle.

Il inclina la tête à son intention, puis repartit au petit trot. Elle attendit longtemps avant de recouvrer le souffle. Aussitôt qu'elle sentit qu'elle ne ferait plus d'autre malaise, elle bondit sur ses pieds et courut à la suite de Jës. Avec quelqu'un comme Jës dans les parages, elle n'avait plus peur des garçons du village. Elle n'aurait jamais cru que Jës, de toutes les personnes qu'elle connaissait, puisse à ce point la rassurer.

Descendre le sentier se révéla plus facile que le monter en courant. Elle se dirigea vers l'endroit où elle avait quitté Lehr tout à l'heure, et y arriva au moment où Jës, achevant sa descente méthodique de la côte, atteignait le fond de la vallée.

Rinnie se risqua à regarder en bas, à demi effrayée par ce qu'elle pourrait découvrir. Mais Lehr était sain et sauf. Il maintenait Storne grâce à une étrange prise de lutte, tandis que Lukeeth gisait au sol à quelques pas de là, visiblement inconscient, un filet de sang s'écoulant de son nez.

— Est-ce que Rinnie va bien, Jës ? demanda Lehr.

— Oui, je vais bien, lui répondit elle-même Rinnie. Jës a fait peur à Olbeck. Si j'en juge à la tête qu'il a fait, je parierais qu'il ne quittera plus sa maison de toute la semaine.

— Cela vaut mieux, grommela Lehr en resserrant sa prise, tandis que Storne se débattait avec une énergie nouvelle. (Il attendit que le garçon s'immobilise de nouveau.) Tu bois trop, lui dit Lehr d'une voix calme, et tu ne réfléchis pas assez. Ce n'est pas parce que le père d'Olbeck est l'intendant du Septe qu'il est pour autant invulnérable ou que tu doives l'écouter. Tu es plus malin que ça. Et puis, vouloir essayer de... (Il se tut et regarda un instant Rinnie, avant de changer ce qu'il

s'apprêtait à dire.) Tu as entendu Olbeck, reprit-il. Il aime « avoir des conversations » avec des enfants maintenant ? Ma sœur est une gamine de dix ans, Storne. Tu vaux mieux que ça.

C'était bizarre d'entendre Lehr sermonner quelqu'un d'autre que Jës ou elle-même. Elle remarqua que cette voix calme transperçait Storne jusqu'aux os, lui aussi. Lehr se recula et laissa Storne se relever. Le fils du meunier épousseta ses vêtements puis, jetant un coup d'œil inquiet à Jës, fit mine de partir.

— Tu n'oublies pas quelqu'un, par hasard ? lui lança-t-il derechef. Si tu laisses Lukeeth tout seul ici, il se pourrait qu'il ne retrouve jamais son chemin au milieu des bois. (Storne souleva son acolyte et le hissa sur ses épaules ; puis, sans dire un mot, il commença à grimper la colline.) Tu te soucies de tes amis, je me souviens de cela, dit doucement Lehr. Mais je te pose la question suivante : se seraient-ils souciés de toi, *eux* ? Je te signale qu'Olbeck t'a abandonné à nous.

Storne se retourna si violemment qu'il faillit perdre l'équilibre :

— *Eux*, au moins, savent tenir leur langue, cracha-t-il. Contrairement à d'autres que je connais...

— Vous étiez sur le point de vous tuer, espèce d'imbéciles ! hurla Lehr, comme s'il avait entendu cela

à imbecile ! explosa Lehr, comme s'il avait gardé cela trop longtemps au fond de lui. Nager de nuit dans la rivière est un jeu stupide : il y a des choses dans la rivière.

— Des choses. (Storne cracha par terre.) C'est pour ça que tu es allé pleurnicher auprès de ton père, qui s'est empressé d'avertir le mien. Je vais te dire quelque chose, espèce de sale Voyageur. Tu ne connais pas la moitié de ce que tu crois savoir. À l'avenir, tu ferais mieux de ne pas te trouver sur mon chemin.

Jès posa une main sur l'épaule de Lehr, mais plus personne ne parla jusqu'à ce que Storne ait atteint le sommet de la corniche.

— C'est pour ça que vous n'êtes plus amis ? demanda Rinnie. Tu as dit à papa qu'ils voulaient nager de nuit dans la rivière ?

Lehr haussa les épaules.

— Oui, ça, c'est le prétexte. Mais en réalité, les amis de Storne n'aimaient pas trop le voir traîner avec un sale petit Voyageur. Il m'aurait laissé tomber tôt ou tard.

— Donc Storne t'a échangé contre Olbeck ? lui dit-elle, se rendant compte à quel point cela le blessait. (Elle savait exactement à quel point cela pouvait faire

mal ; il y avait des filles au village qui ne voulaient pas lui parler parce que sa mère était une Voyageuse.) Il est encore plus stupide que je le pensais.

— Il n'y a qu'en groupe qu'ils sont dangereux, dit Jës. Si Rinnie s'était trouvée toute seule...

Lehr hocha nerveusement la tête.

— Quand papa sera de retour, je lui parlerai de ce qui s'est passé, dit-il. Il saura faire le nécessaire pour qu'ils ne fassent plus de mal à personne. (Il leva le bras et tapota la main de Jës, qui reposait toujours sur son épaule.) Allez, on rentre à la maison maintenant.

Jës relâcha sa prise et ramassa les cannes à pêche jetées pêle-mêle sur le sol, là où Lehr les avait laissées.

— On a toujours le temps de pêcher, dit-il.

Rinnie examina son visage, mais l'expression inquiétante qui était encore visible quelques instants plus tôt avait à présent disparu. Il parlait et se comportait comme il en avait toujours eu l'habitude, si ce n'était une certaine sécheresse dans sa voix... Lehr toucha tendrement sa joue légèrement rougie :

— J'imagine qu'ils ne reviendront plus nous embêter, maintenant. Maman est en sécurité avec Gura. de toute façon. (Il observa sa sœur de près.) Tu

es toute pâle, dit-il.

Rinnie lui sourit et s'efforça d'avoir l'air moins pâle.

— Je vais bien, lui dit-elle. M'man s'attend à ce qu'on lui ramène un poisson pour dîner. D'habitude, tu en ramènes toujours un. Elle n'aura certainement rien prévu d'autre.

Ainsi descendirent-ils jusqu'au ruisseau, où ils passèrent le reste de la journée à pêcher.

Séraphe poussa un soupir de soulagement. Le col du harnais que portait Skew avait un peu souffert, mais le cuir avait seulement durci, sans craqueler. Si le cas s'était présenté, ils auraient dû attendre le retour de Tiër avec Neige, leur jument, avant de pouvoir commencer à labourer les champs.

Elle huila soigneusement le col jusqu'à ce que le cuir devienne doux comme du beurre sous ses doigts. Alors elle examina le harnais. Elle détacha les sangles de cuir qui maintenaient l'ensemble, et huila chaque pièce les unes après les autres. Puis elle disposa précautionneusement les sangles sur le sol parfaitement balayé de la sellerie ; de sorte qu'elle puisse réassembler le harnais sans problème lorsqu'elle

aurait termine.

Ainsi défait, celui-ci ressemblait à un amas de morceaux de cuir qu'on aurait jetés au hasard.

La première fois qu'elle et Tiër l'avaient défait et huilé, elle avait cru qu'ils n'arriveraient jamais à le réassembler correctement. Même Tiër n'avait pas trouvé de solution. Un petit sourire se forma au coin de ses lèvres quand elle se souvint de la tête qu'il avait faite lorsqu'elle l'avait appelé à la rescousse. S'il l'avait défait lui-même, peut-être aurait-il eu une chance d'y parvenir. Finalement, ils avaient emmené Skew à l'extérieur de la sellerie, et avaient réassemblé le harnais directement sur lui, sangle après sangle.

À l'intérieur de son box ouvert, Skew souffla bruyamment à son intention. Il était déçu de voir quelqu'un de sa maisonnée se tenir à portée de vue sans pour autant lui accorder l'attention qu'il méritait.

— Te souviens-tu de la tête de l'intendant la première année, lorsqu'il a vu les sillons qu'on avait tracés dans nos champs ? (Elle ne parlait pas de l'actuel intendant, mais de son oncle, qui était un homme bon.) Il n'y avait même pas deux lignes droites. Aucun de nous n'avait encore labouré de champ avant cela.

L'intendant était revenu le lendemain matin, et avait travaillé côte à côte avec Tiër dans les champs.

Toute la journée. Il avait ensuite fait en sorte de s'arrêter à la ferme de temps à autre, durant la saison des semailles, afin de donner un coup de main et dispenser quelques conseils.

Skew adressa une légère supplication à Séraphe. Celle-ci reposa le soc à terre et s'essuya les mains sur ses jupons avant de frotter affectueusement la tête du cheval. L'huile noire et épaisse s'en irait de ses jupons bien plus facilement qu'elle était partie de la robe ocellée de blanc du hongre, par le passé.

— Comme ce vieil intendant détestait te voir dans ce harnachement de trait ! dit-elle au vieil animal. Il nous avait proposé de te racheter, le savais-tu ? Il avait offert deux chevaux rodés au travail de la ferme, parce qu'il trouvait honteux qu'un gentilhomme de ta race puisse se retrouver attaché à une charrue. Tiër lui avait répondu qu'un bon soldat déteste la guerre, et qu'en tant que tel, le labour te convenait donc parfaitement. (Elle frota doucement l'arête située devant l'oreille de Skew, et sourit lorsqu'il pencha la tête de côté, en fermant un œil de plaisir...) Ça ne te gênait pas de labourer, pas plus que tu n'as rechigné à tirer mon chariot à l'époque, n'est-ce pas ? (Elle sourit de nouveau.) Tiër dit que le meilleur cheval de bataille, est celui qui fait ce qu'on lui demande...

Skew frota son front contre Séraphe, ce qui la fit reculer d'un pas.

— Qu'en penses-tu ? lui demanda-t-elle doucement. Suis-je confrontée à des problèmes qui n'existent pas ? Quelle menace peut donc représenter *un seul* prêtre, même s'il se fourvoie ? Si je dévoile à mes enfants ce qu'ils sont vraiment, cela les changera à jamais.

J'aurais dû le leur dire il y a longtemps déjà, se dit-elle. *Tiër m'avait dit de le faire. Mais ils avaient droit eux aussi à... l'innocence.* Elle ferma les yeux et enfouit son visage dans la nuque du vieux cheval, s'emplissant les narines de l'odeur de paille fraîche qui s'en exhalait.

— Et pourtant, je crois qu'il est temps que je leur parle, mon vieil ami, dit-elle à haute voix. (Elle s'écarta de lui.) Ils doivent connaître la vérité sur ce qu'ils sont. Je n'ai aucun droit de les priver de ce savoir-là, et le prêtre est un excellent prétexte pour le leur révéler. (Elle hocha vivement la tête.) Merci. Tes conseils sont toujours avisés.

Séraphe réassembla le harnais, inspecta la charrue et n'y trouva aucune dégradation manifeste, en dépit du fait qu'il avait passé l'hiver dans la grange. Elle retourna ensuite à la maison et commença à diviser sa pâte à pain à présent levée en plusieurs boules, tout en en mettant un peu de côté afin de confectionner du pain frit, une petite surprise qu'elle comptait offrir à ses enfants après le repas. Elle venait à peine de sortir son

pain du four quand Jès, Lehr et Rinnie passèrent la porte en courant, avec trois grosses truites déjà nettoyées et prêtes à cuire.

Séraphe jeta un long regard appuyé au bleu bien visible sur la joue de Lehr, aux déchirures sur les vêtements de Rinnie, ainsi qu'à l'endroit où ses cheveux avaient été raccourcis d'un coup de couteau. Alors seulement, elle prit le poisson que Lehr lui tendait.

— Jès et moi, on va préparer le fumoir. On va fumer ces deux-là, dit-il.

Il entraîna rapidement son frère à l'extérieur.

D'une patience à toute épreuve, Séraphe disposa la truite restante sur une tuile à cuisson, la sala, et emplit le poisson d'oignons et d'herbes.

Après l'avoir bien entouré de feuilles, elle utilisa la pelle à pain pour pousser la tuile au milieu des braises du feu – qui brûlait sous le four. Elle remit l'outil à sa place, se frotta les mains l'une contre l'autre pour en chasser la suie, et se tourna dès lors vers sa fille :

— Voilà qui est fait. Dis-moi, maintenant : que s'est-il passé aujourd'hui ?

Rinnie prit un torchon et commença à nettoyer la

table :

— On a eu un petit souci avec Storne et ses copains ; Olbeck, le fils de l'intendant, et Lukeeth. Moi, je me suis empêtrée dans les broussailles et j'ai dû me couper les cheveux pour me dégager. Mais Jës est arrivé et les autres gars sont partis.

» Maman, dit-elle en regardant fixement la table devant elle. Il y avait quelque chose de bizarre chez Jës. Je veux dire... Il n'a *rien fait* du tout, et pourtant Olbeck s'est mis à courir comme une poule affolée. Est-ce que Jës a déjà fait du mal à quelqu'un ?

Séraphe ôta son tablier et se frotta les joues, rougies par toute une journée passée près du four. Le temps était venu de révéler quelques vérités, songea-t-elle, mais pas encore. Pas tout de suite. Elle en dévoila une partie à Rinnie :

— Jës est peut-être différent des autres, mais cela ne l'empêche pas d'être fort et habile de ses poings : ton père a veillé à ce qu'il le soit. Olbeck s'est mal sorti d'une confrontation qu'il a eue avec Jës, il n'y a pas si longtemps.

Après manger, se dit Séraphe. On parlera après manger.

— On ne trouverait pas meilleur repas à la table de l'Empereur, déclara Rinnie en avalant la dernière bouchée de son poisson.

— Mille mercis à nos intrépides pêcheurs, dit gentiment Séraphe, qui déjà se levait et commençait à débarrasser la table.

Elle avait si longtemps fait en sorte que ses enfants s'adaptent à la vie tranquille de ce petit village ; elle avait espéré qu'ils y seraient heureux un jour, dégagés de la lourde tâche de protéger tous ces gens qui détestaient les Voyageurs encore plus que les créatures que les Voyageurs combattaient. Ce soir, cette innocence-là s'envolerait pour toujours.

Mais il n'était pas juste non plus de garder secrètes les vérités qu'ils étaient en droit de connaître.

— Rinnie, dit Séraphe, soudain impatiente de parler. Va chercher le panier de pain frit avec une jarre de miel, s'il te plaît. Je pense qu'on va aller faire un petit tour dehors. Je voudrais trouver un coin calme pour vous parler.

— La nuit va bientôt tomber, dit Jës, d'un ton morose.

Séraphe le regarda droit dans les yeux.

— Je pense que c'est exactement ce dont on a besoin. Il y a quelques petites choses dont je dois discuter avec vous, et il sera plus facile de le faire dans le pré au-dessus de la grange ; en plus, certaines de ces choses sembleront sans doute plus vraisemblables dans l'obscurité des bois que dans la maison.

— Maman..., commença Lehr.

Séraphe le coupa d'un hochement de tête.

— Pas maintenant. Marchons un peu d'abord, si tu veux bien, lui dit-elle.

Jès avait raison : lorsqu'ils atteignirent le pré, le soleil s'était déjà couché derrière les montagnes. La luminosité était encore excellente, mais Séraphe ne regretta pas d'avoir amené son manteau pour se protéger de la fraîcheur du soir.

Elle fit signe à ses enfants de s'asseoir : ils formèrent un grossier demi-cercle, et se partagèrent le pain frit, qu'ils dévorèrent tous comme des loups affamés, même Lehr. Il était rare qu'ils aient droit à de telles douceurs...

— Je ne vous ai pas dit grand-chose sur ma famille, commença abruptement Séraphe.

— C'étaient des Voyageurs, dit Rinnie. Tous sont morts de la peste à cause d'un autre Voyageur qu'ils avaient accueilli pour la nuit ; tous à part ton plus jeune frère, Ushireh. Quand Ushireh a été tué à son tour, papa t'a sauvée alors que tu étais à peine moins âgée que Lehr et Jës. *Et puis* tu as fait sauter la boulangerie, *et puis* papa a dit que vous étiez mariés alors que vous ne l'étiez pas encore, pour te sauver une fois de plus. *Et puis* je sais à propos des ancêtres sorciers, aussi. Ils ont appelé le Traqueur et ensuite ils ont tué tout le monde dans la ville pour l'enfermer. Mais ça n'a pas marché aussi bien qu'ils l'avaient espéré. C'est pour ça que depuis ce jour et jusqu'à maintenant, les Voyageurs doivent combattre le mal qui continue à s'échapper des ruines de la ville.

Séraphe se mit à rire.

— Oui, c'est tout à fait cela. Mais j'en ai davantage à vous dire. (Elle observa ses enfants l'un après l'autre.) Comprenez bien que c'était *ma* décision, pas celle de Tiër. Je ne voulais pas que vous sachiez à propos de mon peuple. Je voulais que vous vous intégriez à celui de votre père, mais... il y a des choses que vous devez savoir. (Elle prit une profonde inspiration.) Vous savez que je suis un mage.

— Mais tu *ne fais pas* de magie, maman, fit

soudainement Rinnie d'une voix plaintive. Tante Alinath dit que les mages, ça n'existe pas ; il y a juste « des gens qui savent s'y prendre pour que les autres voient de la magie là où il n'y a que des tours de passe-passe ». Voilà ce qu'elle m'a dit.

Jës partit d'un grand éclat de rire. Ce n'était pas son habituel rire de gorge, plein de joie, mais quelque chose de plus grave et sarcastique.

Rinnie leva les yeux vers lui et s'éloigna un peu de son frère.

— Jës, ce n'est pas sa faute, le réprimandant SÉraphe, avant de se tourner de nouveau vers Rinnie. J'ai bien peur que ta tante ait tort... et qu'elle le sache parfaitement, d'ailleurs. Elle était là quand j'ai fait sauter la boulangerie ; ton père aussi. D'autre part, malgré ce que tu as pu entendre, tous les Voyageurs ne sont pas mages, et tous les mages ne sont pas Voyageurs.

— Rappelle-toi les histoires que papa nous racontait parfois, dit Lehr à Rinnie, au sujet des mages dans l'armée.

— C'est exactement cela, acquiesça SÉraphe. Mais moi, j'appartiens à un genre particulier de mages : je suis un Corbeau.

Le pouvoir givrant de la magie glissa sur la peau de Séraphe comme la caresse d'un amant, tandis qu'elle allumait un feu de mage dans le creux de sa main. Quand celui-ci se fut stabilisé, elle prit celle de Lehr et déposa la boule de lumière dans la paume, où elle dansa joyeusement.

— Laissez-moi vous raconter l'histoire depuis le début, dit Séraphe. Il y avait autrefois une très grande cité de sorciers. Ceux-ci étaient fiers et arrogants dans l'exercice de leur art. Ils furent si aveuglés par leur propre pouvoir qu'ils finirent par engendrer un mal effroyable, le Traqueur.

Pour contenir ce démon, ils sacrifièrent la cité tout entière, c'est-à-dire tous les habitants qui n'étaient pas magiciens : hommes, femmes et enfants. Parmi eux, il y avait leurs propres femmes, maris et enfants.

Elle prit une profonde inspiration et ferma les yeux, s'efforçant de se remémorer l'intonation de la voix de son père, de façon à ne rien omettre.

— Quand les sorciers sacrifièrent leur cité pour y emprisonner le Traqueur, la force de la magie qu'ils engendrèrent décima tous les habitants, sauf quelques mages parmi les plus puissants. Les survivants n'avaient pratiquement plus rien, excepté leurs vêtements sur le dos. Au début, ils crurent que cela

suuffrait, mais le monde est nostue aux gens qui n ont plus d'endroit où vivre. Au fur et à mesure que les années passaient, et que le nombre des survivants diminuait, les sorciers de Colossaë restants réfléchirent à ce qu'ils pouvaient faire. (Elle sourit âprement.) Toujours aussi arrogants dans leur connaissance et leur maîtrise de la magie, même s'ils avaient abandonné leur cité derrière eux, scellée dans la mort, les sorciers trouvaient encore refuge là où ils le souhaitaient. Le Traqueur était emprisonné, mais tôt ou tard, les barreaux de sa prison s'affaibliraient. Les sorciers comprirent que si leurs descendants n'avaient plus Colossaë pour les éduquer et enrichir leurs connaissances magiques, ils seraient incapables de lutter, le moment venu, contre la chose qu'ils avaient créée. Il fut donc décidé que le destin de leurs enfants serait légèrement modifié, afin que leurs pouvoirs dépendent beaucoup moins de l'apprentissage. C'est ainsi qu'ils créèrent les Ordres.

» Je suis un mage. Il existe d'autres sortes de mages au sein des Voyageurs, qui ressemblent beaucoup aux mages de l'armée de l'Empereur qui ont aidé Tiër à combattre le Fahlarn. Mais je suis porteuse de l'Ordre du Corbeau. Je n'ai pas besoin de sorts complexes, ou de subtiliser de la magie comme le font d'autres mages. Je suis capable de réaliser des choses sans avoir eu besoin de les apprendre par cœur dans un livre... Mais le Corbeau est seulement *l'un* des six Ordres conférés aux Voyageurs.

Jès s'était éloigné du reste de la famille jusqu'à ce que son visage ne soit plus éclairé par la lumière du feu magique. Séraphe se dressa sur ses genoux et étendit le bras jusqu'à ce qu'elle puisse toucher celui de son aîné.

— Calme-toi, Jès, dit-elle. Tu n'es pas le seul de ton espèce ; et je suis désolée si j'ai pu te laisser le croire... Ton don à toi est simplement plus difficile à cacher.

Le don de Jès était si terrible qu'elle n'avait rien pu faire pour l'en protéger, comme elle l'avait fait avec ses autres enfants. Quand, avec quelque réticence, il revint enfin à sa place, Séraphe se rassit et leur dit :

— Moi, je suis Corbeau. Mais il y a aussi Barde, Guérisseur, Chasseur, Sorcière-du-Temps, et Gardien. Cependant, comme pour les mages, on appelle les Ordres du nom des oiseaux qui les symbolisent, pour mieux s'y retrouver. Les sorciers ordinaires sont également appelés « mages », mais un Corbeau fait toujours partie de « l'Ordre du Mage ». Les cinq Ordres restants sont les suivants : le Barde est représenté par le Hibou ; le Guérisseur par l'Alouette ; le Chasseur par le Faucon ; la Sorcière-du-Temps par le Cormoran ; et enfin, le Gardien par l'Aigle.

Elle scruta attentivement leurs visages, mais comme ils avaient l'air de suivre ce qu'elle disait elle

comme ils avaient l'air de suivre ce qu'elle disait, elle continua donc :

— Mon père m'a raconté un jour qu'à une certaine époque, les Ordres étaient beaucoup moins répandus. De mon temps, seulement trois d'entre nous, au sein de mon clan, sont nés avec un Ordre : un Corbeau, un Aigle, et un Faucon. Les autres clans n'étaient pas aussi bien pourvus ; par exemple, je ne connaissais *qu'une seule* Alouette qui vivait encore lorsque j'ai quitté les clans, et elle était très âgée.

Séraphe reprit quelque peu son souffle, et réfléchit à la meilleure façon de leur annoncer la suite :

— Imaginez ma surprise, quand j'ai découvert que chacun de vous était né avec un Ordre.

Lehr tendit la lumière à Rinnie par-dessus le panier de pain frit, et se frotta les mains sur les cuisses.

— Pourtant aucun de nous n'a quoi que ce soit de différent, dit-il. À part Jës. Mais même en ce qui le concerne, je ne crois pas que ses bizarreries puissent vraiment être utiles aux Voyageurs.

— Ah oui, tu n'as rien de différent ? Vraiment ? demanda Séraphe d'une voix douce. T'est-il déjà arrivé de revenir de la chasse les mains vides, Lehr ? T'es-tu jamais perdu dans les bois, mon Faucon ?

Il la dévisagea d'un air ahuri, osant à peine respirer.

— Papa m'a appris à traquer le gibier, et m'a enseigné quelques astuces pour éviter de me perdre, dit-il d'une voix sévère.

— Vraiment ? dit-elle. Ce n'est pas ce qu'il m'a dit, à moi.

— Et moi, qu'est-ce que je suis, maman ? demanda Rinnie avec impatience, les yeux rivés sur le feu qu'elle tenait dans sa main. Est-ce que je peux allumer un feu comme celui-là ?

Séraphe sourit.

— Non, ma chérie. Désolée... Tu es un Cormoran, toi : c'est-à-dire une Sorcière-du-Temps. Tout le monde n'est pas capable de prévoir une tempête, Rinnie.

— Mais papa et Jës... et tante Alinath, que sont-ils, eux ? demanda fougueusement Rinnie. Lehr est un Faucon, et cela fait de lui un chasseur, c'est ça ? À quoi sert-il d'être Cormoran ou Faucon si on ne peut pas allumer de feux ?

— Papa et tante Alinath ne sont pas des Voyageurs, dit Lehr.

— On est seulement à *moitié Voyageurs*, et pourtant on appartient à des Ordres, lui répondit Rinnie avec feu.

Séraphe leva une main à leur intention.

— Attendez un instant. Humm... Voyons voir. (Elle les regarda dans les yeux.) Oui. Lehr a raison. Les Ordres n'existent que chez les Voyageurs. Ou du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que je rencontre votre père. Tiër appartient à l'Ordre du Hibou : c'est-à-dire qu'il est Barde. J'y ai beaucoup réfléchi tout au long des années, mais la seule explication que j'ai est celle-ci : quand j'étais jeune, le Corbeau qui était mon maître – un homme assez âgé – m'a dit qu'on ne peut pas conditionner les Ordres, comme on élève certaines races de chevaux, par exemple. Ils s'attachent aux personnes qui serviront le mieux leurs intérêts, à l'instant même où elles naissent.

Elle sourit en se rappelant son vieux professeur, Arvage. Celui-ci aurait été indigné si elle lui avait ne serait-ce que suggéré qu'une personne non-Voyageuse puisse se voir attribuer un Ordre. Elle s'éclaircit la voix et poursuivit :

— Au sein des clans Voyageurs, le Hibou est chargé de perpétuer la mémoire des clans, car l'un de ses dons est précisément la mémoire. Mais le Hibou est

est précisément la mémoire. Mais le ribou est détenteur de l'art de la musique, également ; et la musique a toujours été très présente dans la vie de Tiër. Mais vous aviez d'autres questions auxquelles vous vouliez que je réponde... (Séraphé claqua la langue en sondant sa mémoire.) Les Faucons aiment chasser, et ont une certaine attirance pour les armes. Les Cormorans peuvent prévoir, et même *contrôler* le temps qu'il fait s'ils se concentrent suffisamment. Il y a beaucoup de potentialités, mais je ne les connais pas toutes. Certaines particularités diffèrent en fonction des personnes ; vous devrez donc les découvrir par vous-mêmes. Quant au reste... (Elle haussa les épaules.) Il se pourrait qu'on doive trouver quelqu'un pour vous l'enseigner.

— Mais tante Alinath, qu'est-ce qu'elle est, maman ? insista Rinnie.

— Ta tante n'est rien de plus que ce qu'elle paraît être : une boulangère *solsenti*, dit Séraphé.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « *solsenti* » ? demanda brusquement Jës.

— Ça veut dire « stupide », lui répondit Rinnie d'un ton plein de sagesse et de suffisance. Ce qui convient parfaitement à tante Alinath.

Séraphé intervint :

— Cesse de ricaner, Lehr. Dans la langue des Voyageurs, « *solsenti* » désigne une personne aveugle ou infirme, mais la plupart d'entre nous utilisons ce mot pour désigner une personne qui n'est pas de sang Voyageur. Mais que m'as-tu demandé d'autre, Rinnie ?

— Jës..., répondit-elle.

— Jës est un Gardien.

— Et un Gardien est le contraire d'un humain, lâcha amèrement Jës. Ils ont volé l'esprit d'un démon et l'ont plié à leur volonté. Quand la nuit vient, je me transforme en ceci.

Il se leva et laissa tomber son manteau au sol, révélant sa véritable forme à la lumière du feu que tenait Rinnie. Un instant il leur sembla aussi humain que n'importe lequel d'entre eux, mais brusquement, sa silhouette se fonda dans l'obscurité. Une panthère de la taille de Gura se dressait à présent devant eux, et ses yeux ambrés luisaient d'un éclat fantasmagorique.

D'ordinaire, c'était à la rapidité de la transformation que Séraphe évaluait si ce qu'elle voyait était la réalité, ou bien une illusion. Cette fois-ci, elle était tout à fait certaine que la panthère qui venait d'apparaître en face d'elle était bien réelle, et non le fruit de ses peurs les plus profondes.

— Le Gardien est le protecteur du clan, dit-elle d'un ton calme. Quand le danger menace, dans les bois ou dans l'obscurité, il se transforme pour nous défendre. Aucune autre magie que la sienne ne peut l'atteindre. Durant la journée – et je ne parle pas seulement du temps où le soleil est levé, mais aussi des moments où nous sommes en sécurité –, le Gardien est endormi, et une partie de Jës dort avec lui.

Rinnie rendit la boule de feu à Lehr, puis tourna autour de Jës avec des yeux écarquillés. Séraphe ressentit l'embarras de son fils à se faire examiner de la sorte, même s'il n'en montrait rien à sa sœur... Mais il faut dire que Séraphe faisait davantage confiance à Rinnie que Jës.

— Tu es splendide, lui dit-elle, avec un respect mêlé de crainte.

Elle tendit la main pour caresser la fourrure gris-noir de la panthère. Lehr observa, à son tour, ce gros chat de près, avant d'éclater de rire :

— Alors quoi ? Tu t'attendais à ce qu'on pousse des hurlements et qu'on s'enfuit en courant, Jës ? Rappelle-toi qu'on a grandi près de tante Alinath ! Un simple démon ne peut pas nous faire peur...

— Est-ce que je peux me transformer en panthère, moi aussi ? demanda plaintivement Rinnie en s’asseyant à côté de Jës.

— Non, seul Jës en est capable, lui répondit Séraphe.

Lehr fronça les sourcils.

— Si j’avais su tout cela avant, je ne me serais pas à ce point emporté contre toi lorsque tu passais tes journées à courir les bois, dit-il à l’intention de son frère. Je pense qu’il va nous falloir quelques jours pour digérer ce que maman nous a révélé ce soir.

Il s’interrompit un instant avant d’exprimer ce qui lui tenait à cœur :

— Je tiens à te dire que je suis très heureux que tu sois mon frère, de jour comme de nuit.

— Je n’aurai même pas de crocs ? demanda Rinnie.

Le félin laissa échapper un rire tonitruant avant de reprendre une forme plus familière.

— Non, Rinnie. Pas de crocs pour toi. (Il tendit le bras et lui ébouriffa les cheveux.) Mais ne t’inquiète pas : si tu veux que je morde quelqu’un pour toi, je le ferai avec plaisir. (Il s’accroupit de nouveau sur ses talons, trop tendu encore pour s’asseoir

complètement.) Papa m'avait conseillé de vous le dire, mais je n'ai pas voulu. Je ne voulais pas que vous ayez peur de moi.

Séraphe fronça les sourcils à son intention.

— Tu sais bien que ce n'est pas possible. Peu importe ce qu'ils pensent vraiment de toi, tu les effraieras toujours un peu.

Elle se tourna vers ses deux autres enfants et s'expliqua :

— Le pouvoir d'inspirer la terreur est l'un des dons du Gardien. S'il le souhaite, il peut faire paniquer les chevaux ou les animaux sauvages. Mais sa seule présence peut rendre les gens angoissés. Non parce qu'ils ont peur de *lui*, mais parce qu'il réveille leurs craintes les plus intimes... (Séraphé eut un petit sourire : un souvenir amusant venait juste de lui traverser l'esprit) mon frère aîné était Gardien, raconta-t-elle. Il possédait un sens de l'humour assez particulier. Il avait l'habitude d'effrayer et de poursuivre les gens dans la forêt. Ils arrivaient à notre camp complètement terrorisés, sans vouloir le laisser paraître évidemment, car ils n'avaient aucune raison véritable d'avoir peur. Mon grand-père le grondait souvent pour cela.

Elle secoua la tête avec amusement en songeant au

Elle secoua la tête avec amusement en songeant au vieil homme courbé par le poids des ans, qui agitait son doigt sous le nez de son frère, un jeune homme pourtant si farouche et imposant. Il aurait pu briser le vieil homme d'un simple coup, mais au lieu de cela, il restait planté là, la tête baissée tandis que son grand-père le réprimandait... Quelques semaines plus tard, un autre Voyageur terrifié s'était approché de leur camp, pour leur plus grand malheur.

— C'est pour ça qu'Olbeck s'est enfui, dit Rinnie. Jès a dû vraiment le terroriser...

Séraphé acquiesça.

— S'il n'y avait *que* la peur, il se rappellera qu'il a pris ses jambes à son cou, mais il ne se rappellera pas pourquoi il a fui. Cela risque de le rendre furieux. Il va se sentir humilié, et voudra se venger. Faites bien attention à vous.

— Maman, dit Lehr. Pourquoi as-tu décidé de nous parler des Ordres aujourd'hui ?

— C'est à cause de ce prêtre que le nouveau Septe a ramené de Taëla, répondit-elle.

— Je l'aime pas, celui-là, dit brusquement Jès.

— Tu l'as déjà rencontré ? demanda Séraphé avec

surprise.

Jës ne se rendait presque jamais au village.

— Je l'ai aperçu une fois, à cheval, répondit-il. Il participait à une partie de chasse organisée par le nouveau Septe... Je ne l'aime pas.

— Tant mieux, dit-elle. J'aimerais que vous l'évitiez autant que possible à l'avenir. Il y a quelque chose de... de bizarre chez lui.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda soudainement Lehr, en souriant. Se transforme-t-il en panthère ? Ou peut-il créer un feu à partir de rien ?

Elle lui rendit son sourire, mais secoua la tête.

— Il m'inquiète, dit-elle.

Elle leur expliqua ce que le prêtre lui avait dévoilé de ses croyances perverses... Quand elle eut terminé, Lehr secoua la tête à son tour.

— Tu veux dire que toute une bande de *Solsenti* – probablement des magiciens *solsenti*, à en croire la magie qu'ils utilisent pour éclairer leur temple – ont inventé une religion basée sur les Ordres des Voyageurs ?

Elle opina du chef.

— J'ai pensé que vous deviez connaître la vérité sur ce que vous êtes avant qu'il parvienne à vous coincer un jour ou l'autre, et vous remplisse l'esprit de toutes les inepties que lui et les adeptes de sa religion ont fabriquées de toutes pièces. (Elle hésita un instant avant de poursuivre.) J'aurais dû vous en parler plus tôt, mais il y a autre chose. Si je ne m'en suis jamais inquiétée avant aujourd'hui, c'est parce que les Voyageurs ne croient pas au destin de la même façon que les gens d'ici. (Et aussi, songea-t-elle, parce que Tiër l'avait toujours rassurée au point qu'elle s'était persuadée qu'aucun mal ne pourrait leur arriver.) Depuis plusieurs générations, les Ordres se sont faits de plus en plus rares chez les Voyageurs. Cependant, je ne sais pourquoi, trois enfants appartenant à trois Ordres différents sont nés du mariage d'une Voyageuse et d'un *Solsenti* pourvu d'un Ordre, le premier dont j'aie jamais entendu parler. Mon grand-père disait : « Quand de grands pouvoirs sont accordés, de grands maux sont à prévoir. » Je voudrais que vous soyez tous très prudents.

Jès se redressa soudain, et regarda en direction de la maison.

— Maman, il y a un cavalier dans la ferme, dit-il.

Chapitre 5

En dépit de la vue avantageuse qu'offrait le tertre situé derrière la maison, Séraphe ne distinguait rien d'autre que les ombres imprécises de chevaux près du porche. Mais Jës dit soudain :

— C'est l'intendant, accompagné d'un autre homme habillé aux couleurs du Septe. Ah oui, celui-là... Je le reconnais. Je crois qu'il s'agit du chasseur personnel du Septe, maman...

— Très bien, dit-elle après un moment. Allons voir ce qu'ils veulent.

Elle conduisit ses enfants hors du couvert des arbres, jusqu'au sentier menant des champs vers la maison. Gura aboya pour leur souhaiter la bienvenue lorsqu'ils approchèrent, et Séraphe remarqua que sa présence avait tenu les hommes à l'écart de la maison. À présent qu'elle était suffisamment près pour pouvoir détailler les deux arrivants, elle reconnut la tresse si particulière que l'intendant avait l'habitude de porter au sommet du crâne, afin de masquer un début de calvitie.

— Bonsoir, Forder, dit Séraphe. Soyez le bienvenu.

Au son de sa voix, Gura se détendit aussitôt ; son travail était terminé.

— Séraphe de la Maison de Tiëragan, s'exclama l'intendant du Septe. Où donc étiez-vous passée ?

Il lui posa la question comme si c'était *sa* faute à elle s'il avait dû attendre, comme s'il avait les droits d'un chef de clan sur elle. Une partie d'elle se figea sous l'assaut, comme un chat sur le point de sortir ses griffes. Après tant d'années passées à Reidern, Séraphe ne pouvait toujours pas se faire à la façon dont les femmes étaient traitées ici, comme si le seul fait d'être un homme donnait à ces messieurs le droit d'user comme bon leur semblait de n'importe quelle femme qui croisait leur chemin. Sentant la tension monter d'un cran, Gura quitta le porche et s'approcha du groupe en grognant faiblement... Sur un geste de Séraphe, il se tranquillisa, mais resta néanmoins en éveil.

— On laboure nos terres demain, dit Lehr d'un ton calme, détournant ainsi l'attention sur lui. (Il ne fallait pas que l'intendant remarque l'expression furibonde sur le visage de Séraphe, que la colère commençait à gagner.) On est allés inspecter les champs, ce soir, et ça a pris un peu de temps. Je vous prie d'accepter nos excuses pour cette attente. On ne se doutait pas que

vous reviendriez aujourd'hui. Si on l'avait su, on serait restés à la ferme pour vous accueillir comme il se doit.

— Il n'était pas dans mon intention de revenir, grogna Forder. (Puis, ne faisant aucun cas de Séraphe, il continua à s'adresser à Lehr.) Le chasseur particulier du Septe a découvert quelque chose. J'ai pensé que vous devriez l'entendre de sa propre bouche le plus tôt possible. Si j'avais su que vous aviez l'habitude de courir les bois la nuit, j'aurais attendu un moment plus convenable.

Si la main de Lehr ne s'était pas subitement resserrée sur son épaule, Séraphe lui aurait répondu quelque chose d'irréfléchi. Cela ne lui ressemblait pas de perdre ainsi son sang-froid, mais c'était toujours plus facile que de se demander pourquoi l'intendant, un homme habitué au luxe et au confort, s'était donné la peine de revenir ici pour la deuxième fois en deux jours.

Les mauvaises nouvelles voyagent vite, dit-on.

— Merci, dit Lehr, qui tenait suffisamment de sa mère pour ne pas s'excuser une fois de plus.

— J'étais en forêt avec quelques-uns de mes hommes, intervint le chasseur, que Séraphe crut vaguement reconnaître lorsqu'elle l'eut examiné d'un peu plus près. (Il vivait à Leheigh où le Septe avait sa

peu plus près. (Il vivait à Lencign, ou le septième avait sa demeure, mais il était déjà descendu plusieurs fois à Reidern pour écouter Tiër chanter à la taverne du village.) On avait dépassé les cascades, et on traquait un cerf blessé, quand on est tombés sur ce qui devait être un Lieu de Malefortune. (Il se balançait d'un pied sur l'autre, visiblement embarrassé. Séraphe sentit le malheur arriver et saisit la main de Lehr qu'elle serra fort.) *Moi*, dit l'homme avec une soudaine intensité. *Moi* je peux vous le dire : je suis passé à cet endroit des dizaines de fois, sans jamais rien remarquer d'anormal, mais il n'y a, je pense, que les anciens maléfices que le Ténébreux a laissés pour avoir provoqué une chose aussi horrible. Je n'avais jamais rien vu d'aussi affreux de toute ma vie.

— Mais qu'avez-vous vu, monsieur ? demanda Lehr d'une voix tendue, tandis que sa mère restait silencieuse.

— Le cadavre d'une jument grise, répondit le chasseur. Ses sabots étaient brûlés comme si on l'avait jetée dans un feu. Il ne restait plus grand-chose de la pauvre bête, mis à part quelques os sur le devant et un peu de chair mêlée de peau à l'arrière. Il y avait aussi un crâne humain, tout blanc et tout propre, et quelques ossements. Je savais que Tiër n'était toujours pas revenu de la chasse, et l'un de mes hommes m'a rappelé que votre mari venait juste d'acheter un nouveau cheval — une jument grise. On a enterré les

restes du cavalier là où on les a trouvés, comme c'est l'usage pour les morts de Malefortune, mais j'ai ramené ce qui restait de la bride du cheval dans l'espoir qu'on puisse identifier le corps.

Il s'empara d'un sac accroché à sa selle et en sortit quelques lambeaux de cuir, horriblement brûlés et craquelés, ainsi que les restes à demi fondus d'un mors. Quand il vit que sa mère ne faisait aucun geste pour s'en saisir, Lehr se défit doucement de son étreinte et s'empara des fragments de cuir et de la lame. Il les regarda un moment, puis s'agenouilla près du porche. Il réassembla les pièces sur les vieilles planches de bois, jusqu'à ce qu'il mette en évidence les vestiges d'une bride. Le frontail orné de perles était assez reconnaissable pour que Séraphe ne puisse plus nier qu'il appartenait bien à son mari.

— C'est la bride de mon père, dit Lehr. Neige, la jument qu'il montait, avait la robe pommelée.

— Je suis désolé d'être porteur de si sombres nouvelles, dit le chasseur d'un air sincère.

— D'habitude, mon père rentrait de la chasse beaucoup plus tôt dans la saison, lui répondit Lehr.

— Papa ? sanglota Rinnie.

La voix de la petite fille brisa l'apathie dans laquelle

était plongée Sérâphe. Elle ne devait pas se laisser submerger par le chagrin ; non, elle avait des enfants. Elle fit un pas vers Rinnie, mais Jës était déjà auprès d'elle, et la serrait dans ses bras. Il fit un signe de tête à Sérâphe : oui, le Gardien veillerait sur sa petite sœur jusqu'à ce que sa mère congédie l'intendant du Septe.

— Où les avez-vous trouvés ? demanda-t-elle au chasseur. J'aimerais ramener Tiër chez lui.

L'homme évita son regard, et préféra s'adresser à Lehr.

— Il ne restait plus qu'un crâne, et on l'a aussitôt enterré, dit-il. La magie du Ténébreux ne doit pas être prise à la légère. Je ne conduirai pas un garçon ou une femme jusqu'à cet endroit. Un homme est déjà mort là-bas. Nul besoin qu'il y ait d'autres victimes.

— Je vois..., dit Lehr afin de couvrir le cri de rage étouffé de sa mère.

— Tu es sans doute au courant, les interrompit l'intendant, que je devrais normalement vous renvoyer. Ton frère est un simple d'esprit, et toi tu n'as pas encore atteint l'âge de la majorité. Mais il est trop tard maintenant pour faire venir une autre famille à la ferme, et tu m'as l'air d'un garçon solide. Le Septe t'accorde cette année pour faire tes preuves.

Lehr accepta d'un signe de tête, et Séraphe se mordit la lèvre. Aucun autre fermier ne viendrait s'installer aussi loin dans les montagnes. Si l'intendant les chassait de chez eux, le Septe n'aurait plus d'impôt à réclamer. Mais elle connaissait Forder, et elle le connaissait assez bien pour savoir que si elle se risquait à le contrarier, il les renverrait uniquement par orgueil.

— Le Septe est très généreux, répondit Lehr. Nous ferons de notre mieux pour être à la hauteur de la chance qu'il nous accorde.

— Monsieur le chasseur, dit Séraphe, qui crut percevoir dans les yeux de l'homme comme un faible reflet de sa propre douleur. Je vous remercie du fond du cœur. Peu d'hommes auraient eu le courage de s'approcher d'un Lieu de Malefortune, et ce, uniquement pour identifier un mort. Mieux vaut connaître la vérité, aussi triste soit-elle, que d'attendre et espérer en vain...

Peu d'hommes également auraient réveillé l'intendant pour lui annoncer une telle nouvelle, aussi promptement que lui l'avait fait. C'était le chasseur, évidemment, qui avait forcé la main de Forder pour qu'il vienne leur annoncer la nouvelle le soir même, au lieu d'attendre le lendemain. La gratitude et le chagrin firent voler en éclats des années de méfiance, et elle envoya en l'air une rune lumineuse qui flotta un instant

entre les deux visiteurs.

— Une bénédiction de Voyageur sur vous, dit-elle, et sur votre maison. Que la chance vous sourie, à vous et votre famille.

Dans l'obscurité de la nuit, elle vit briller le blanc des yeux de Forder, mais le chasseur était fait d'un bois plus solide, comme tout homme qui oserait braver un Lieu de Malefortune.

— Qu'il en soit de même pour vous, dit-il avec un signe de tête, avant de monter à cheval.

À peine eut-il posé le pied dans l'étrier que Forder mit son cheval en route. L'instant d'après, ils avaient disparu dans la nuit. On n'entendait plus que la musique lointaine des sabots de leurs montures, qui battaient la terre en cadence... Séraphe s'empressa de faire rentrer ses enfants à l'intérieur de la maison, et alluma le feu d'un geste de la main. Une partie d'elle-même constata avec surprise avec quelle facilité elle s'était débarrassée du masque de bonne épouse Reiderni qu'elle avait endossé depuis qu'elle avait épousé Tiër, mais elle repoussa cette pensée en même temps que son chagrin, car elle devait s'occuper du problème de ses enfants avant tout.

Le Gardien déambulait à l'intérieur de la pièce comme une âme en peine, ajoutant un sentiment de

peur à l'émotion et à la douleur déjà présentes. Rinnie s'accrochait à lui en sanglotant à fendre l'âme. Lehr était pâle et arborait toujours l'air de calme et de sérénité qu'il avait affecté à l'intention de l'intendant. Ses mains, cependant, étaient blanches comme du marbre à force de serrer les restes de la bride de Tiër.

Tiër aurait su comment soulager leur chagrin. Il aurait su trouver les mots qu'il fallait, sages et apaisants. Il aurait tenu Rinnie dans ses bras jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Puis, il aurait longuement discuté avec ses fils, jusqu'à ce que leur douleur s'apaise enfin.

Séraphe, quant à elle, avait envie de hurler sa rage et sa douleur jusqu'à ce que d'épuisement, elle ne puisse plus rien ressentir.

— Il n'y avait rien au monde que Tiër aimait plus que vous trois, leur dit-elle.

Le visage de Lehr pâlit et Séraphe se hâta de le serrer dans ses bras, avec violence. Elle sut qu'elle avait bien fait lorsqu'il mit ses bras autour d'elle et la souleva légèrement, de façon à appuyer son front au creux de son épaule. Elle les protégerait, eux, se promit-elle. Elle ne faillirait pas à sa mission, comme elle l'avait fait avec son clan d'abord, puis avec Tiër. Et s'il lui arrivait de pleurer, Jës serait le seul à la voir.

Rinnie finit par s'endormir. Jës la porta en haut de

comme il n'a pas peur de moi. Ses la porta en haut de l'échelle jusqu'à son lit sous les combles, puis il rejoignit Séraphe et Lehr qui s'étaient assis, sur un banc, devant le feu.

— Elle n'a pas eu peur de moi, dit-il.

Séraphe sourit et lui désigna l'espace vide à côté d'elle.

— Elle n'en avait pas l'air, en tout cas, répondit-elle.

Il ne s'assit pas.

— Tout le monde a peur de moi d'habitude, même toi et... et papa.

— Tu m'oublies, moi, dit Lehr avec un petit sourire fatigué, qui se devina plus à ses yeux qu'à ses lèvres. Mais tu sais, cela s'apparente plutôt à une vague impression de malaise... je n'ai pas *vraiment* peur de toi : tu me rends un peu nerveux, c'est tout.

Séraphe acquiesça.

— Il se peut qu'elle ait éprouvé cela, en effet. Mais quoi qu'elle ait pu ressentir, dis-toi qu'il y a des choses bien pires que la peur.

— Les gens ne me touchent jamais, se plaignit le

Gardien, les yeux baissés vers ses mains comme s'il regrettait la chaleur du corps de Rinnie.

Lehr le regarda soudain avec surprise : c'était Jës qui ne supportait pas qu'on le touche la plupart du temps.

— Tu l'as réconfortée, lui dit Séraphe. Grâce à toi, elle s'est souvenue qu'elle n'était pas toute seule.

Le Gardien l'observa et, en l'espace d'une respiration, redevint de nouveau Jës.

— Oh, maman..., gémit-il doucement. C'est si triste.

Il s'affala lourdement sur le sol en face de Séraphe, et sanglota doucement, submergé par le chagrin. Séraphe porta instinctivement une main à son épaule, mais arrêta son geste au dernier moment. Dans l'état où Jës se trouvait, il ne supporterait pas le moindre contact physique, même de sa mère. À la place, elle se leva et ouvrit la porte principale.

— Gura, dit-elle. Rentre.

Le gros chien lui lança un regard stupéfait : il lui arrivait bien de venir parfois à l'intérieur durant la journée, mais la nuit il avait pour tâche de garder la ferme.

— Rentre, lui répéta-t-elle.

Gura se faufila timidement à l'intérieur et se dirigea vers la cheminée. Dès qu'il aperçut Jès, il s'allongea près de lui en soupirant faiblement. Incapable de supporter le contact humain, Jès entoura cependant Gura de ses bras et pressa son visage dans la fourrure de son compagnon. Quand Séraphe se fut rassise à côté de Lehr, il lui demanda :

— Pourquoi ne supporte-t-il pas qu'on le touche ? Quand il... (il hésita à prononcer ces mots) c'est vraiment déroutant. Pourquoi, cela ne le dérangeait-il pas d'être touché lorsqu'il était Gardien ?

— Jès a un sens du toucher très développé. Comme un grand nombre d'Aigles, il possède aussi le don d'empathie. Parce qu'il lui faut constamment contenir le Gardien à l'intérieur de lui, il lui est tout simplement impossible de supporter les émotions d'une troisième personne.

— À t'entendre, on dirait qu'il y a deux personnes en lui...

Séraphe hocha la tête.

— Si j'en crois mon frère aîné, qui était Gardien lui aussi, cela y ressemble beaucoup. Je ne sais pas pourquoi l'Aigle est si différent des autres Ombres ni

pourquoi l'Aigle est si différent des autres Ordres, ni pourquoi ce don est si difficile à porter. Mon professeur pensait que les anciens sorciers avaient voulu réaliser quelque chose de complètement différent, un super guerrier peut-être, mais qu'ils ont commis des erreurs. Des erreurs que Jës et tous ceux qui partagent son aptitude doivent payer tout au long de leur vie.

Elle s'interrompit et jeta un coup d'œil à Jës. Il ne leur prêtait aucune attention, mais elle préféra reprendre en baissant la voix :

— La plupart des Aigles décèdent avant même d'avoir atteint l'âge de Jës, ce qui fait que ceux de mon peuple sont très protecteurs envers eux : on les tient à l'écart des étrangers dès qu'on le peut, et on ne parle pas d'eux en dehors du clan. Le Gardien est à la fois le plus dangereux, et le plus vulnérable des Ordres.

Elle croisa les bras sur sa poitrine : la survie de Jës, elle s'en rendait compte à présent, ne dépendait plus que d'elle seule. Lehr passa un bras autour de son épaule et l'attira contre lui.

— Tout ira bien, maman, lui dit-il.

Ils restèrent là, enlacés l'un contre l'autre, jusqu'à ce que les sanglots de Jës s'estompent, et que Gura s'endorme contre lui, en ronflant légèrement. Séraphe aurait voulu agir, d'une façon ou d'une autre ; mais il

n'y avait rien qu'elle puisse faire pour aider Tiër, ni pour aider Jës, Lehr, ou Rinnie.

Son regard s'arrêta sur la bride du cheval. Elle ramassa les restes de l'objet et quitta le banc pour s'approcher du feu, où elle pourrait mieux y voir.

— Qu'est-ce que tu fais, maman ? demanda Lehr.

— Je vais voir ce que cette bride peut m'apprendre, lui répondit Séraphe, avec, dans le ton, une confiance qu'elle était loin d'éprouver. (Elle avait failli à son Ordre et n'aurait pas été surprise que celui-ci l'abandonne à son tour.) Rappelle-toi : je t'ai déjà raconté qu'au sein de chaque Ordre, les pouvoirs des uns et des autres pouvaient légèrement différer... L'une des choses dont j'étais capable et pas mon professeur, c'était de lire dans le *passé* d'un objet.

— Tu vas savoir ce qui est arrivé à papa, alors ?

— Je vais essayer.

Elle prit une profonde inspiration et rassembla ses forces, car lire dans le passé d'un objet étroitement associé à la mort était quelque chose d'éprouvant. Elle toucha le frontail du bout des doigts, avec précaution d'abord... La délicatesse était beaucoup plus importante que la puissance dans ce type de magie. Elle tissa des fils de magie au bout de ses doigts. qui vinrent

effleurer le cuir...

Rien du tout.

Pensant qu'elle avait mal mesuré la quantité de magie nécessaire, elle s'ouvrit au flot jusqu'à ce que les terminaisons de ses doigts la picotent... Mais toujours rien. Elle retira violemment ses doigts, comme s'ils la brûlaient.

— Lehr, dit Séraphe, pourrais-tu me trouver quelque chose... (Son regard fit le tour de la pièce et s'arrêta sur le coin du mur où était accrochée l'épée de Tiër, en dessous de l'arc de Lehr. L'épée, c'était certain, lui livrerait davantage d'informations.) L'épée, dit-elle. Apporte-moi l'épée, s'il te plaît.

— Il y a un problème ? lui demanda Lehr comme il décrochait l'épée.

Il la lui apporta. Séraphe secoua la tête tandis qu'elle la lui prenait des mains et la dégainait.

— Je ne sais pas...

Elle mit la bride de côté et posa l'épée sur le sol. Elle dut pousser Gura pour avoir assez de place, et dérangea Jës, qui se redressa sur son séant.

— C'est l'épée de papa, dit-il.

Elle hocha la tête d'un air distrait, puis se frotta doucement les doigts les uns contre les autres, jusqu'à ce qu'elle sente la magie prête à jaillir, comme lorsqu'elle avait touché la bride. Elle s'ouvrit aussi largement que possible aux traces que le temps avait laissées sur la lame, et l'effleura du bout des doigts : *mort, chaos, obscurité.*

Une douleur fulgurante la saisit un court instant, quand une boule de lumière dorée apparut sous ses doigts puis disparut aussitôt. Elle ouvrit les yeux et éprouva le sentiment étrange que, sans s'en apercevoir, elle avait fait un bond dans le temps. Les oreilles bourdonnantes, le coude meurtri, Séraphé gisait sur le dos, la tête posée sur les genoux de Jës.

Son fils lui tapotait doucement les joues, les yeux brillant de la présence du Gardien.

— Est-ce que les étincelles t'ont fait mal, maman ? lui demanda-t-il.

— Non, Jës, répondit-elle en se redressant seule.

Elle posa la tête sur ses genoux relevés tandis que les visions tirées de l'épée continuaient à défiler derrière ses paupières closes.

— Ne vous inquiétez pas, je vais bien, dit-elle en remarquant le regard inquiet de Lehr. J'ai quelques contusions, c'est tout. Il y avait longtemps que je n'avais pas employé ce sort, et j'ai fait un mauvais choix en choisissant l'épée.

Les guerriers *solsenti* conservaient la même épée sur plusieurs générations, jusqu'à ce que l'âge et la rouille en altèrent la lame. Ils lui donnaient même un nom, sans jamais se douter que la mort de leurs victimes engendrait une autre forme de vie, ni se rendre compte du danger qu'il y avait à donner un nom à une telle chose. Des histoires circulaient au sujet d'épées qui protégeaient leur propriétaire contre vents et marées, ou d'autres qui se retournaient contre leur maître, mais les *Solsenti* ne prêtaient jamais attention à ces légendes. Les Voyageurs, en revanche, nettoyaient systématiquement leur lame après chaque vie enlevée, et se débarrassaient des épées de leurs défunts.

Celle de Tiër était ancienne. Grâce à sa sensibilité nouvelle, Séraphe pouvait sentir sa soif de combat et de sang, son désir d'être de nouveau empoignée par Tiër, alors même que l'épée se situait à deux ou trois mètres d'elle. Mais le Tiër que désirait tant la lame était une version de son époux que Séraphe n'avait jamais vue : un assassin froid et cynique qui offrait à son épée sa dose quotidienne de sang frais.

Séraphe toucha de nouveau la bride, fit courir ses doigts sur les perles bleues et rouges du frontail, s'attarda un instant sur le mors. Au bout d'un moment, elle ressentit une faiblesse dans tout son corps, la sensation vive d'éprouver la même douleur que Lehr avait ressentie lorsqu'il avait tenu la bride dans ses mains : un bref aperçu du passé, qui manquait cruellement de puissance. C'était comme si la bride, le mors et tout le reste, n'avaient que quelques jours d'existence dans ce monde.

— Rien du tout, dit Séraphe avec un grognement de frustration.

Elle empoigna encore l'un des lambeaux de cuir, et même si sa main et le cuir scintillèrent sous l'action de la magie, aucun flash ni aucune vision ne lui vinrent ; seulement un vide désespérant, comme si ce qui avait piégé Tiër avait en même temps effacé l'histoire de la bride.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Lehr.

Elle secoua la tête.

— Je n'en sais rien. La mort de ton père devrait être gravée dans cette bride comme dans du marbre. Cela fait très longtemps que je n'ai pas utilisé ce sort, c'est vrai, mais je n'ai eu aucun souci à lire le passé de l'épée.

— Mais la bride a été retrouvée sur un Lieu de Malefortune, lui rappela Lehr. Peut-être la sorcellerie du Ténébreux l'a-t-elle affectée d'une manière ou d'une autre ?

Séraphé fronça les sourcils. C'était comme si on avait fait disparaître tout le passé de la bride, et non comme si on l'avait ensorcelée.

— Le feu ou l'eau d'un ruisseau peuvent effacer le passé d'un objet. J'imagine que la sorcellerie du Ténébreux peut provoquer de tels effets. (Épuisée psychologiquement plus que physiquement, Séraphé se frotta les yeux.) Jës, pourrais-tu remettre l'épée de ton père en place, s'il te plaît ?

Elle ne voulait plus la toucher. Normalement elle ne pouvait rien voir ou sentir sans qu'elle le veuille, mais l'épée semblait vouloir l'attirer à elle...

— On ferait mieux d'aller se coucher. Demain, vous deux avez du pain sur la planche. Il va falloir commencer à labourer les champs. Moi, j'irai annoncer la mort de votre père à votre tante et à votre oncle.

Séraphé attendit qu'ils soient tous endormis avant de se faufiler dehors. Elle usa de magie pour éviter de

réveiller Jës et Gura, qui dormaient près des braises du foyer, toujours serrés l'un contre l'autre.

Elle s'en alla loin de la maison ; le contact de la terre froide était désagréable à ses pieds nus. Quand enfin elle cessa de marcher, elle pencha la tête contre l'écorce rugueuse d'un arbre, et chercha à puiser le réconfort dans cette présence calme, sereine et impassible. Mais tout ce qu'elle ressentit, c'était de la rage, de la rage encore et toujours.

Cela bouillait en elle comme un volcan, depuis la plante de ses pieds jusqu'en haut de son corps, avant d'être propulsé à l'intérieur des longs fils dorés de sa chevelure... Ses mains tremblaient, tandis qu'elles frappaient, qu'elles griffaient le tronc de l'arbre. Son souffle lui échappa en un long gémissement désespéré.

Puis, avec la rage vint la magie : destructrice, incendiaire, tout aussi vaine que sa colère. Parce que l'objet de sa rage, de sa douleur, cet objet-là était mort.

— Tiër, murmura-t-elle avant de s'adresser à son défunt mari d'une voix puissante et terrible qui fit trembler le sol sous ses pieds : Tiër, pourquoi m'as-tu abandonnée ?

— Écoute ton frère Lehr dit Séranhe le matin

— Écoute ton père, Lem, dit Séraphe le matin suivant, en parlant de Jës. C'est lui qui s'occupera de Skew : il faut s'assurer qu'il ne se fatigue pas trop. Le pauvre cheval va devoir labourer tout le champ. Faites bien attention à lui, et veillez à ce qu'il ne se blesse pas...

— Oui, maman, répondit patiemment Lehr.

Séraphe était pâle, fatiguée, et visiblement redoutait son voyage jusqu'au village – ce qu'il ne pouvait lui reprocher.

— Rinnie, fais en sorte d'apporter de l'eau aux garçons assez régulièrement, ce matin. Le jardin passe après ça.

— Oui, maman, dit Rinnie en imitant l'intonation de son frère de façon si flagrante que l'intéressé dut détourner le visage pour qu'on ne voie pas la grimace qui déformait ses lèvres.

— Très bien, conclut Séraphe en leur adressant un rapide signe de tête. Je devrais être de retour assez tôt pour préparer le repas de midi, mais si je n'étais pas rentrée d'ici là, il y a du pain, du miel et un peu de fromage.

Sur ces mots, elle tourna les talons et disparut rapidement en haut du petit chemin qui menait au

village, laissant ses enfants à leurs tâches diverses.

Ils firent se reposer Skew un peu plus souvent que Lehr l'aurait voulu, mais il laissa Jës décider des moments de repos sans dire un mot. Après chaque pause, les deux frères se mettaient d'accord sur celui qui porterait la charrue. Le sol étant assez rocailleux, la charrue butait sans arrêt contre des pierres et s'embourbait de façon imprévisible, tant et si bien qu'à la fin, les fermiers étaient aussi fatigués que leur cheval.

Vers le milieu de la matinée, le front de Skew se trouvait au ras du sol et de la sueur s'écoulait de son harnais. Ils avaient bien avancé : cinq sillons à peu près droits avaient été creusés, ce qui leur en laissait encore vingt-trois à faire. Lehr marchait à côté de Jës, dont c'était le tour de tenir les brancards de la charrue. Les larges rênes passaient entre les anneaux métalliques du harnais de Skew et s'enroulaient autour des épaules de Jës. Aussi, lorsque celui-ci s'immobilisa, Skew l'imita.

— Ce n'est pas possible qu'il soit encore fatigué, protesta Lehr. On n'a pas fait cinquante mètres depuis la dernière pause.

— Silence, ordonna Jës.

Lehr avait cessé de guetter l'étranger qui vivait à l'intérieur de son frère à peu près à mi-chemin du premier sillon, mais à présent, il le voyait clairement.

Brusquement, il se rendit compte à son tour de l'inhabituel silence qui régnait sur leur propriété. Pas un oiseau ne chantait et les criquets s'étaient tous tus. Il déboucla silencieusement le fourreau accroché à sa ceinture qui contenait son couteau de chasse, et plaça sa main sur le manche. La forêt semblait étrangement plus sombre qu'elle ne l'était un moment plus tôt.

Skew redressa la tête et huma le vent en frémissant des naseaux. Il balança sa crinière d'un côté à l'autre avec gêne, avant de pousser un petit hennissement.

Lehr s'attendait à tout, sauf à voir un homme sortir des bois. Il était mince et basané, et n'avait rien de remarquable – jusqu'à ce que Lehr croise son regard.

Des yeux noirs et impénétrables l'examinèrent froidement, et il sentit les poils de son dos se hérissier instantanément.

— *Chasseur...*, dit l'inconnu.

Les yeux de Lehr lui montraient un homme quelconque, habillé comme n'importe quel vagabond rôdant dans les bois. Mais son sixième sens hurlait à

roulait dans les bois. Mais son sixième sens hurlait à l'intérieur de lui pour lui signaler qu'il se trouvait en présence d'une entité.

Skew poussa son nez contre le bras de Lehr, et respira par petits sifflements saccadés, les oreilles en avant, comme s'il percevait une menace et se préparait à livrer bataille.

Lehr jeta un coup d'œil à Jës, qui se tenait derrière lui et regardait fixement l'inconnu, sans tension apparente. Se retournant vers l'homme, Lehr lui fit une courte révérence parce qu'il lui était soudain apparu que cela s'imposait.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur ? demanda-t-il avec courtoisie.

L'homme sourit, mais ses yeux, au regard si pénétrant, restèrent aussi froids et transparents qu'un lac en hiver.

— J'ai trouvé une enfant perdue dans mes bois, dit-il. Elle rôdait seule au milieu des arbres. Comme son odeur est semblable à la vôtre, j'ai pensé qu'elle faisait partie de votre famille, et j'ai donc préféré vous la livrer à vous plutôt qu'à mes loups.

— Rinnie ? dit Jës, jetant un coup d'œil vers leur chaumière en contrebas.

Mais lorsque Lehr regarda à son tour, Rinnie était nettement visible dans le potager, où elle semait des graines en compagnie de Gura, qui était allongé auprès d'elle.

— Vas-y, Jës, lui dit Lehr. Je vais continuer le travail tout seul jusqu'à ce que tu reviennes. C'est probablement l'une des villageoises qui s'est perdue, et tu vas sûrement devoir la raccompagner jusqu'à Reidern.

Jës s'extirpa des rênes, puis, sans mot dire, suivit le mystérieux homme dans les bois. Lehr demeura près de l'encolure de Skew jusqu'à ce que le hongre cesse de regarder fixement les arbres.

Il caressa l'animal sous le frontail, où la sueur perlait abondamment, puis il lui parla d'une voix calme :

— Oui, je te crois. C'était le Roi de la Forêt. J'avais toujours cru que c'était une lubie de Jës, mais...

Mais tant de choses étranges s'étaient produites ces derniers jours, que sa rencontre avec le « Roi de la Forêt » ne lui inspira qu'un simple hochement de tête, avant de reprendre son travail.

Le Gardien marcha un moment à côté de l'ours dont le Roi de la Forêt avait revêtu l'apparence, et inspecta les environs à la recherche d'une éventuelle menace. N'en trouvant aucune, il laissa éclater sa colère.

— Vous laisserez mon frère tranquille, dorénavant, s'exclama-t-il d'une voix sourde et puissante comme les vents d'hiver.

Nullement impressionné, l'ours émit un faible grognement.

— Pourquoi donc le ferais-je ? Les liens qui unissent ton frère à la forêt sont encore plus forts que les tiens. Quelque chose s'est produit récemment, qui lui a révélé ses pouvoirs. Si je t'avais appelé à moi aujourd'hui, comme j'ai l'habitude de le faire, il m'aurait entendu. Il était temps de reconnaître l'existence du Chasseur. Je ne peux pas dire qu'il soit le bienvenu, car mon rôle est de protéger ceux qui vivent au sein de mon royaume. Mais cela fait bien longtemps que ton frère chasse dans ces bois, et il n'a jamais tué pour le plaisir. La mort n'est jamais un hôte que l'on accueille à bras ouverts, mais elle a sa place dans la vie de la forêt.

— Je veux simplement que vous le laissiez tranquille ! Son fardeau est déjà suffisamment lourd pour que vous n'en rajoutiez pas.

L'ours rit de sa grosse voix, rendue suraiguë par

L'ours lui dit sa grosse voix, tenue sur aigue par l'hilarité.

— Suis-je un si-mauvais compagnon, Jès ?

— Qui a entraîné l'autre dans la forêt sur un simple caprice ? lui répondit le Gardien sans ambages. Je devrais être en train d'aider mon frère à labourer les champs, au lieu de rechercher une gamine perdue dans les bois.

— Il ne s'agit pas de *ce genre* d'enfant, grommela l'ours en grim pant sur une grosse bûche de bois qui lui barrait le chemin. Je pense qu'elle est un peu plus âgée que toi.

Quelque chose sembla l'amuser, car il renifla un moment avant de continuer :

— C'est une fille de Voyageurs, assurément, quoiqu'elle ne soit pas exactement comme toi ou ton frère. Je l'ai vue passer à quelques pas de moi ce matin, alors que je prenais mon petit déjeuner, et l'odeur de magie qu'elle exhalait m'a intrigué ; je l'ai donc suivie.

Le Gardien attendit que l'ours poursuive jusqu'à ce qu'il comprenne que ce dernier ne continuerait pas sans l'incitation de son interlocuteur.

— Vous connaissez l'endroit où mon père a été tué,

reprit lentement le Gardien.

— Ton père est mort ? (L'ours réfléchit un court instant.) Je vais te raconter simplement ce que j'ai vu : c'est à toi de découvrir ce que tu pourras en tirer. Mais avant, tu dois régler le problème de cette enfant – ou bien me permettre de m'en charger moi-même.

Le Gardien savait de quelle manière l'ours se chargerait d'une personne qu'il considérait comme une menace potentielle. Et il avait conscience que le même sinistre esprit vivait également à l'intérieur de lui, même si *lui* n'avait jamais tué personne. Pas encore. Il n'avait jamais voulu tuer qui que ce soit – parce qu'il avait peur qu'en commettant cet acte-là, que le « Jès » du monde diurne ne pouvait comprendre, il rompe un peu plus les liens qui nouaient les deux parties de son être.

— Qu'avez-vous trouvé sur la tombe de mon père ? demanda le Gardien. Ma mère croit qu'on nous a caché des choses au sujet de sa mort.

— Ta mère a peut-être raison, lui répondit le Roi de la Forêt. Mais ce n'est pas à moi d'en juger.

À ce moment-là, le Gardien était presque certain de savoir où l'emmenait son guide. Il existait peu d'endroits, en réalité, où l'on pouvait garder quelqu'un en sécurité au milieu des bois. sans se soucier de ce qui

en secourant au milieu des bois, sans le secours de ce qui pourrait lui arriver – et ce, même pour un esprit aussi puissant que le Roi de la Forêt.

La vieille bâtisse était recouverte de vigne, et entourée de tant d'arbres qu'elle était totalement invisible de l'extérieur. C'était, pour autant qu'il le sache, la seule construction datant d'avant le règne du Ténébreux qu'il avait jamais visitée. L'unique entrée menant à l'intérieur donnait lieu à d'humiliantes contorsions, dès lors qu'on était plus grand que l'ours.

Sachant exactement ce qui l'attendait, le Gardien choisit de conserver sa forme humaine et se glissa difficilement sous le feuillage épais, à travers le tunnel à demi effondré qui avait jadis servi à acheminer de l'eau, et portait toujours la marque d'algues anciennes.

L'ours l'attendait à l'intérieur, ses yeux rouges luisant dans l'obscurité de la bâtisse. Il se tenait au-dessus d'une jeune femme qui n'avait rien d'une enfant. Sa pâle chevelure avait l'air plus argentée que cendrée dans la faible lueur qui filtrait des feuilles au-dessus d'eux, sur la toiture dénudée qui avait dû autrefois être en chaume.

Une Voyageuse, se dit le Gardien, qui s'accroupit près d'elle et lui rejeta les cheveux de côté, de façon à s'assurer que ce n'était pas sa mère qui était étendue là. Mais le visage de la femme qui gisait endormie dans

l'autre du roi de la forêt était celui d'une étrangère. Plus jeune que sa mère, mais, comme l'ours l'avait dit, un peu plus âgée que lui.

— Elle venait de Reidern ? demanda Jës.

— Oui, c'est exact. Elle est arrivée du village, puis elle a marché directement jusqu'à l'endroit où gisait le cadavre du cheval, avant de repartir. (Il marqua une pause.) Mais pas vers le village.

— Où alors ?

L'ours regarda la belle endormie.

— Il m'a semblé qu'elle se dirigeait droit vers chez toi. Mais il y a de la magie noire en elle, et beaucoup de pouvoir. Sa route l'aurait conduite jusqu'au cœur de mes terres, et j'ai préféré ne pas la laisser franchir cette limite sans aucune surveillance.

Le Gardien contempla la jeune femme. Était-ce quelqu'un que sa mère connaissait ? Celle-ci n'avait pourtant pas mentionné la présence d'une autre Voyageuse dans le village la dernière fois qu'elle s'y était rendue, c'est-à-dire l'avant-veille. Elle l'aurait sûrement dit, si ç'avait été le cas.

— La réveillerez-vous maintenant ? finit par demander le Gardien, en considérant que le mystère de

sa venue s'éclaircirait beaucoup mieux s'il posait la question directement à la jeune femme. Ou bien préférez-vous que je l'emmène d'abord loin de ce lieu ?

— Emmène-la. (Le Roi de la Forêt regagna l'entrée de la bâtisse.) Quand tu seras suffisamment loin d'ici, je lèverai le voile de sommeil qui la recouvre.

Le Gardien laissa échapper un soupir. La jeune femme avait beau être mince, le tunnel n'en était pas moins étroit. Pourtant, il la prit dans ses bras et la souleva du sol, avant de se faufiler laborieusement à l'extérieur ; avec seulement quelques bleus supplémentaires au passage, pour lui bien sûr. Il fit en sorte de lui éviter toute blessure.

À la lumière du jour, il put observer les traits que l'inconnue partageait avec sa mère, mais aussi ceux qui les différenciaient l'une de l'autre. Sa mère était plus petite. La jeune femme, quant à elle, possédait un nez mince et élancé qui lui conférait une beauté insolente.

Il n'avait jamais vu personne en dehors de sa propre famille qui ait du sang de Voyageur. Il se demanda où étaient ceux de son clan, s'ils faisaient partie de ceux qu'on avait tués, ou bien s'ils l'attendaient quelque part...

Tandis qu'il marchait dans les bois, le dos au soleil, Jès refit neu à neu surface, refoulant le Gardien au fond

de lui. Sans paraître gêné par le fardeau qu'il portait, il continua son chemin jusqu'à la maison. Sa mère saurait quoi faire de cette inconnue.

Ils s'approchaient de la lisière des bois lorsqu'elle se raidit. Il baissa le regard et vit qu'elle avait ouvert les yeux. Il sourit à ses yeux clairs, parfaitement assortis à sa chevelure, et poursuivit sa route, sans s'occuper de ses tentatives pour descendre. S'il la remettait sur ses pieds, il serait plus difficile de l'amener chez lui ; or, Jès savait qu'il devait absolument la ramener à la maison s'il voulait la protéger du Roi de la Forêt.

Voyant qu'elle n'arriverait pas à se libérer, l'inconnue commença à l'assaillir de questions, qui sonnaient à ses oreilles comme de l'eau de pluie ; d'abord dans une langue qu'il aurait pu comprendre s'il s'en était donné la peine, puis dans un parler liquide et métallique que sa mère utilisait parfois quand elle était très en colère, ou alors très triste.

— Silence, dit-il en secouant la tête.

Puis il commença à fredonner la chanson que sa mère avait l'habitude de chanter à Rinnie autrefois, quand elle n'était encore qu'un bébé et qu'elle se réveillait en pleurant au beau milieu de la nuit.

La chanson apaisa la jeune femme, qui lui demanda

doucement :

— Qui êtes-vous ?

— Jës, répondit-il.

Elle le dévisagea un instant.

— Je peux marcher, vous savez.

Il hésita.

— D'accord, mais vous devrez me suivre.

— Je vous suivrai, mais laissez-moi marcher.

Il la posa donc par terre, mais ne lui lâcha pas la main, tout simplement parce qu'il aimait cette sensation-là. Son esprit lui demeurerait inaccessible, si bien qu'il ne percevait pas le bourdonnement agaçant de ses pensées ; il ne sentait que la douce chaleur de sa peau contre sa main. Sa mère était, elle aussi, capable de protéger ses pensées.

— Vous n'avez pas l'air d'un Voyageur, dit-elle, presque pour elle-même.

— Ma mère est une Voyageuse, répondit-il. Mais mon père est Reiderni.

— Que m'est-il arrivé ? demanda-t-elle sans transition.

Mais il avait déjà dit tout ce qu'il avait l'intention de dire. Tout ceci était trop complexe, et il ne voulait pas se donner la peine de tout lui expliquer. Il secoua donc la tête et continua son chemin sans un mot.

Le champ qu'ils avaient labouré tout à l'heure était à présent vide ; le soc avait été extrait du sol et nettoyé de la terre et de l'humidité pour éviter qu'il rouille. Si le temps avait été à la pluie, Lehr l'aurait rentré à l'intérieur.

D'un simple coup d'œil au ciel, Jès mesura le temps qu'il avait passé dans les bois. Comme d'habitude, il s'était absenté plus longtemps qu'il l'avait pensé, mais pas assez cependant pour que Lehr ait déjà fini de labourer. Il avait dû arriver quelque chose à Skew.

Il accéléra brusquement le pas, mais ralentit aussitôt lorsque la jeune femme trébucha derrière lui. Elle ne devait pas avoir l'habitude de marcher sur de la terre labourée. Il se pencha pour la soulever, et la porta à travers le champ. Cependant, comme elle l'avait demandé, il la reposa à terre de l'autre côté et reprit sa course éperdue vers la ferme.

Lehr transportait un grand seau fumant vers la grange, et dans son effort, il ne fit pas attention aux

grange, et dans son cercle, il ne fit pas attention aux deux arrivants jusqu'à ce que Jës le hèle par son nom.

Lehr s'arrêta et posa le seau par terre.

— Jës ? demanda-t-il. Je croyais que tu étais parti à la recherche d'une enfant ?

Jës fronça les sourcils.

— Je l'ai trouvée dans les bois, dit-il, parce que cela répondait d'une certaine manière aux autres questions que Lehr ne manquerait pas de poser. Est-ce qu'il y a un problème avec Skew ?

— Oh non, non..., le rassura aussitôt son frère, tout en regardant l'inconnue. Il va bien. Mais il était trop fatigué, donc j'ai pensé qu'il valait mieux s'arrêter là. Je lui apporte un peu de son mouillé que j'ai fait chauffer, et Rinnie est en train de le bouchonner pour qu'il ne soit pas trop courbatu demain. (Il fronça les sourcils à son tour.) Jës, *qui est-ce ?*

Jës lui rendit son froncement de sourcil, même s'il savait que le sien était beaucoup moins impressionnant que celui de son frère.

— C'est l'enfant qu'on m'a envoyé chercher, répondit-il.

Lehr sourit brusquement et secoua la tête.

— C'est bon, Jës. Bonjour, mademoiselle. Je suis Lehr, fils de Tiëragan. Vous avez déjà rencontré mon frère Jës.

L'étrangère tira doucement sur la main de Jës, et il la relâcha.

— Je m'appelle Hennëa, lui dit-elle. Je suis à la recherche de la Voyageuse nommée Séraphé.

— Cette femme a vu l'endroit où papa a été tué, dit abruptement Jës, car le Gardien venait de lui rappeler que c'était quelque chose d'important. Le Roi de la Forêt l'a suivie, continua-t-il, puis l'a retenue pour nous. Il a cru qu'elle se dirigeait vers la maison, et apparemment, il a vu juste.

— Pourquoi est-il venu te chercher ? lui demanda Lehr après un instant de réflexion.

Et la jeune femme, Hennëa, le regarda comme si elle était curieuse de savoir, elle aussi... Jës soupira :

— Je n'en suis pas sûr.

Comme il s'agissait d'une chose que sa mère devait savoir, et que Lehr penserait à lui dire, Jës rappela donc le Gardien, qui pourrait donner à son frère une

meilleure réponse. Lehr recula d'un pas lorsque le Gardien apparut, et cela fit de la peine à Jës. Il n'aimait pas faire peur à sa famille.

— Le Roi de la Forêt dit qu'il y a de la magie noire en elle, et beaucoup de pouvoir, lui expliqua le Gardien. C'est pour cette raison qu'il ne voulait pas qu'elle traverse son territoire.

Jës fut aussitôt de retour, car le Gardien était imprévisible, et pouvait très bien décider sans crier gare que la jeune femme représentait aussi un danger pour son territoire à lui. Jës en outre ne souhaitait pas l'effrayer parce que... parce qu'il l'aimait bien.

— De la magie noire ? s'étonna Lehr, en examinant attentivement Hennëa.

Elle tendit le bras et lui montra son poignet, auquel pendait un étrange bracelet qu'elle tapota. Jës n'aimait pas beaucoup ça, et le Gardien non plus : cela sentait les problèmes en perspective.

— J'imagine que c'est de cela qu'il parlait... Mais qui est ce « Roi de la Forêt » ? demanda-t-elle.

Lehr sourit soudainement et haussa les épaules.

— Pour être honnête, je n'en sais rien du tout. Jusqu'à ce que je le rencontre aujourd'hui j'étais

jusqu'à ce que je le rencontre aujourd'hui, j'étais persuadé qu'il s'agissait d'une histoire que Jès avait inventée... (Il se tourna vers son frère.) Qui est le Roi de la Forêt, au fait ?

Jès se tortilla sur place, embarrassé par toute l'attention qu'on lui portait soudain. Le Gardien n'aimait pas que les gens le regardent.

— C'est le Roi de la Forêt, marmonna-t-il, oubliant presque la question tant sa gêne était grande.

Lehr parut se rendre compte du malaise de son frère, car soudain il leur dit :

— Venez avec moi.

Puis il ramassa le seau, et reprit sa marche en direction de la grange.

Abattue et épuisée par le chagrin autant que la colère, Séraphe faillit ne pas remarquer qu'il y avait quelque chose d'inhabituel lorsqu'elle arriva en vue de sa chaumière.

Alinath avait déjà été informée de la mort de Tiër quand elle était arrivée au village : Forder avait passé la nuit à Reidern et avait répandu la nouvelle. Elle était

allée voir Alinath en s'attendant à provoquer une crise de larmes et de désespoir, mais, au lieu de cela, elle avait trouvé la sœur de Tiër qui l'attendait de pied ferme, afin de lui cracher sa colère et ses reproches au visage.

C'est seulement lorsqu'elle se rendit compte que Gura n'aboyait pas à son approche qu'elle mit de côté la tension que sa rencontre malheureuse avec Alinath avait engendrée, et se tint aux aguets. Les garçons n'étaient pas dans le champ, et Rinnie ne travaillait pas dans le jardin.

Elle siffla et fut gratifiée d'une salve d'aboiements, tandis que Gura se précipitait hors de la grange pour l'accueillir comme il se devait, avec un petit grognement contrit pour se faire pardonner son léger retard. Il la suivit au pas alors qu'elle se dirigeait prestement vers la grange.

Il est arrivé quelque chose à Skew, songea-t-elle.

L'intérieur de la grange était sombre comparé à l'éclatante lumière de l'après-midi ; aussi était-elle encore à demi aveuglée par le changement de luminosité lorsqu'elle entendit Lehr s'exclamer :

— Ça y est, elle est arrivée... Ah, maman, nous avons un visiteur aujourd'hui !

Tandis que sa vision devenait plus nette, Séraphe aperçut Skew dans son box, la tête enfouie dans un seau de son de blé. Rinnie se tenait près de lui, une brosse à la main. J es était avachi contre le mur de la grange, à quelques mètres de Lehr et d'une étrangère : une Voyageuse portant des vêtements de *Solsenti* qui la d visageait de ses yeux p les. Les sourcils de Séraphe se soulevèrent sous le coup de la surprise, à laquelle vint s'ajouter sa méfiance instinctive. Elle avait bien assez de soucis comme cela, et une Voyageuse solitaire ne pouvait qu'en apporter davantage.

— Je m'appelle Hennëa, dit la jeune femme. Je suis un Corbeau du Clan de Rivilain aux Cheveux de Lune.

— Je suis Séraphe, Corbeau du Clan d'Isolda la Silencieuse, répondit-elle.

Elle attendit sans savoir quoi dire, et Lehr lui rendit service en prenant la parole.

— Le « Roi de la Forêt » dont J es parle tout le temps... Il est venu ce matin, maman, dit-il d'un ton un peu perplexe. Il nous a dit qu'il avait trouvé une enfant perdue dans les bois, et a demandé à J es d'aller la chercher. Alors, J es a ramené Hennëa à la maison. D'après lui, le Roi de la Forêt ne l'a pas accept e sur son territoire parce qu'il a senti de la magie noire en elle, et beaucoup de pouvoir.

— Voici ce qu’il appelle « magie noire », dit Hennëa, en présentant son poignet.

Séraphe parcourut la distance qui les séparait et posa ses mains des deux côtés du bracelet de cuir, orné de perles.

— De la sorcellerie *solsenti*, dit-elle sèchement. C’est un *gëas*, n’est-ce pas ?

— Oui, exactement, acquiesça Hennëa.

Séraphe ne connaissait qu’un seul magicien dans les environs de Reidern.

— C’est le prêtre Volis ? C’est lui qui vous a liée à son service ?

Hennëa eut un léger sourire.

— Oui, dit-elle.

Il avait dû la cacher, dans ce cas. Séraphe ne doutait pas un seul instant que s’ils avaient eu vent de la présence d’une autre Voyageuse à Reidern, les villageois le lui auraient dit.

— Je peux vous aider à vous en débarrasser, lui dit Séraphe.

Elle ne connaissait pas la méthode exacte pour effectuer ce sort, mais elle était persuadée que la solution se trouverait dans l'un des livres d'Isolda : les sorciers de l'époque d'Isolda avaient l'habitude de lier d'autres magiciens à leur service. Tout sort capable de briser un maléfice jeté par l'un des sorciers de Colossaë devrait pouvoir briser celui d'un vulgaire magicien *solsenti* sans trop de difficulté.

— Non, lui dit Hennëa, en serrant le poing. Pas tout de suite. Quand le moment sera venu, je m'en déferai moi-même.

— Jës a dit que le Roi de la Forêt lui avait révélé qu'elle s'est rendue directement à l'endroit où papa a été tué. À partir de là, il pense qu'elle a essayé de nous rejoindre, dit Lehr d'une voix neutre.

— Ah, je vois, dit Séraphe en plissant les yeux. Pourquoi ne m'en dites-vous pas davantage à votre sujet, Hennëa, Corbeau de Rivilain aux Cheveux de Lune ?

— Je vous remercie, dit Hennëa, qui attendait visiblement l'invitation de Séraphe. Je ne suis pas un Hibou, aussi je vous demanderai d'écouter patiemment mon histoire jusqu'à la fin.

» Il v a deux ans. moi et mon amant – un Corbeau

qui était aussi mon élève – avons été enlevés par des sorciers *solsenti* qui nous ont retenus grâce à des sorts de Corbeau.

Comment des Solsenti avaient-ils pu jeter des sorts de Corbeau ? Hennëa fit une pause dans son discours comme si elle s'attendait à ce que Séraphe pose la question, mais celle-ci n'avait pas l'habitude d'interrompre les gens. C'était sans doute un point qu'Hennëa serait amenée à développer un peu plus tard dans son récit. Quand elle fut certaine que Séraphe ne dirait rien, Hennëa reprit son histoire :

— On nous a conduits dans une sorte de forteresse où ces sorciers – ils étaient six, mais il y en avait beaucoup d'autres dont la magie était moins puissante –, où ces sorciers, disais-je, ont pratiqué un rituel magique sur moi.

Elle s'interrompit de nouveau, mais Séraphe eut l'impression que son auditoire n'en était pas la cause. On aurait plutôt dit qu'elle luttait contre sa propre mémoire : les mains serrées de chaque côté de son corps, l'effort semblait être extrême, car des gouttes de sueur commencèrent à perler sur son front. Jës fit un pas en avant et posa une main sur l'épaule d'Hennëa. Ce geste inattendu fit comprendre à Séraphe que le Gardien avait accepté Hennëa.

— Les détails de ce sort sont-ils si importants à ce point du récit ? lui demanda Séraphe, d'une voix plus douce qu'elle n'en avait eu l'intention.

— Non, ce n'est pas très important dans l'immédiat, répondit Hennëa. L'important, c'est que vous sachiez que leur sort a échoué. Ils ont rejeté la faute de cet échec sur *un* sorcier qui n'avait jamais pratiqué ce sort auparavant : le fameux Volis. Ils lui ont réexpliqué la marche à suivre, puis ont répété le sort par trois fois. Après le troisième essai, ils ont fini par admettre que le rituel avait été parfaitement exécuté, mais que le fait de l'avoir mal accompli au début m'avait rendue inapte en tant que sujet. Ils ont pris Moselm, mon élève. (Sa respiration se fit plus oppressée, et Séraphe vit qu'elle s'efforçait de réprimer ses larmes.) Je ne m'en suis pas aperçue tout de suite, car j'étais trop absorbée par ma propre souffrance. Puis je l'ai entendu hurler encore et encore... (Elle ferma les yeux un court instant, comme pour faire taire les cris qui résonnaient dans sa tête. Les paupières ainsi fermées, Hennëa semblait très jeune. Séraphe avait cru qu'elle avait au moins dix ans de plus que Jës, mais elle n'en était plus aussi sûre à présent.) Quand ils en eurent terminé avec lui, reprit Hennëa, ils l'emmenèrent hors de la pièce, sans qu'il cesse de hurler. Je ne l'ai jamais revu. Je ne savais même pas quels avaient été les effets du sortilège, car j'étais trop anéantie par ce qu'ils m'avaient fait. (Elle adressa un sourire amer à Séraphe.) Ces sorciers n'auraient pas été plus sûrs d'eux s'ils avaient

débarqué tout droit de Colossaë. Ils ont envisagé de me tuer, car je ne pouvais plus servir leurs plans, mais le jeune sorcier Volis, qui est le prêtre de leur temple d'aliénés ici à Reidern – a demandé s'il pouvait me garder afin de comprendre quelle erreur il avait commise. Ils l'ont laissé me lier à lui à l'aide de ceci (elle tendit le poignet), et ont fait de moi son jouet vivant.

» Je les ai accusés d'arrogance. Mais j'ai, moi aussi, fait preuve d'arrogance. J'aurais très bien pu me libérer de ce *gëas*, qui peut sans doute retenir un sorcier *solsenti* ou même un Voyageur qui n'est pas un Corbeau, mais, comme vous l'avez constaté, il n'a pas retenu longtemps le Corbeau que je suis. Cependant, je me trouvais confrontée à une énigme. Comment des sorciers *solsenti* avaient-ils pu utiliser des sorts réservés aux Corbeaux ? Ce qui était encore plus inquiétant à mes yeux, c'est que selon toute vraisemblance, je ne devais pas être le premier Corbeau qu'ils aient enlevé. Ils savaient neutraliser mes sorts de défense, et tous, à l'exception de Volis, avaient déjà pratiqué ce rituel auparavant. J'ai bien réfléchi et je me suis dit que quoi qu'ils aient infligé à Moselm, c'était déjà fait. Si je pouvais l'annuler de quelque façon que ce soit, je pourrais aussi l'annuler plus tard, une fois que j'aurais découvert ce qu'ils manigançaient.

— Alors vous êtes restée, dit Séraphe.

Hennëa hochä la tête.

— Pendant un an environ, j'ai attendu patiemment l'heure de ma vengeance, et j'ai appris tout ce que je voulais savoir. Nous étions à Taëla, cachés dans le propre palais de l'Empereur. Les sorciers régnaient sur un groupe de *Solsenti* qui se faisait appeler « le Chemin Secret des Cinq Dieux ». Moi, je ne connais que les sorciers, qui sont relativement peu nombreux ; mais leur église compte apparemment beaucoup de membres, tous des hommes. Il s'agit de nobles, de marchands haut placés et d'autres individus issus du même milieu... En un mot : des hommes de pouvoir.

— Volis paraissait sincère dans sa piété, dit Séraphé. Il m'a donné l'impression d'être un illuminé, obsédé par ses propres chimères, non un homme recherchant le pouvoir politique.

Hennëa acquiesça.

— Oh, c'est évident, ces gens-là se prennent tous très au sérieux. Y compris en ce qui concerne cette religion dégénérée que quelqu'un a inventée il y a un ou deux siècles, comme un bon moyen d'encourager les jeunes aristocrates qui s'ennuyaient à s'amuser ensemble. Qu'est-ce qu'un jeune homme aimerait le mieux faire, si ce n'est scandaliser sa famille ? Et y a-t-il meilleur moyen que celui de vouer un culte aux dieux

des Voyageurs ?

— Les Voyageurs n'ont pas de dieux, dit Rinnie, qui jusque-là avait brossé Skew.

— Non, tu as raison, convint Hennëa. Mais Volis pense tout autrement. Il dit que nous, les Voyageurs, préservons des secrets, qu'il prétend connaître. Il aime m'entendre parler de ses propres théories pendant des heures. Je ne crois pas qu'il sache réellement comment ce *gëas* fonctionne. Il pensait que... (elle jeta un regard sur Rinnie derrière son épaule, et sourit ironiquement à Séraphe) que cela faisait de moi son amie. Mais il aime croire à ses propres mensonges. Une nuit, alors que nous étions toujours à Taëla, il est revenu éméché dans ses appartements, chose dont il n'était pas coutumier. Il portait un grossier anneau au doigt, composé d'argent et de quartz rose, qui dégageait une magie écœurante. (Elle s'assit brusquement sur le petit banc que Rinnie utilisait pour monter à cheval.) Un Corbeau sait reconnaître les Ordres, murmura-t-elle. Je ne saurais dire comment, mais ils avaient réussi à dérober l'Ordre de Moselm et à l'emprisonner à l'intérieur de l'anneau. Volis était ivre parce qu'il venait de fêter la mort de Moselm, mais il était inquiet aussi, parce que cela ne s'était pas passé comme prévu. Il semblerait qu'il soit très difficile de capturer un Ordre dès lors qu'il a été accordé à un Voyageur ; l'entreprise peut parfois échouer.

— Ils ont fait *quoi* ? s'exclama Séraphe, épouvantée.

— Ils l'ont tué et ont enfermé son Ordre dans la pierre de quartz, lui dit calmement Hennëa. Leur envoûtement permet d'extraire lentement son Ordre à un Voyageur ou à une Voyageuse, sur une période de quelques mois. Beaucoup de ces pierres restent inactives, mais celles qui fonctionnent peuvent être montées sur un anneau, ou sur un collier. Le sorcier *solsenti* qui porte l'une d'entre elles peut devenir Corbeau, Faucon, ou Cormoran à son gré.

L'horreur serra la gorge de Séraphe. Oui, sa mission l'avait rattrapée, comme si les *mermori* en avaient été le présage. Tiër était mort, et dorénavant Séraphe serait forcée de reprendre la vie qu'elle menait avant de le rencontrer.

— Je ne sais pas ce que je peux faire pour vous aider, finit-elle par dire, car elle n'avait pas d'autre choix. Je peux porter un message aux clans si vous le souhaitez, même si je n'ai aucune idée de l'endroit où ils se trouvent actuellement. Je vous aiderai autant que possible.

— Non, vous ne comprenez pas, lui dit Hennëa. C'est moi qui suis venue vous aider.

Chapitre 6

Vous êtes venue m'aider ? demanda Séraphe. Mais à quoi ? Hennëa lui adressa un sourire déterminé.

— Votre Septe voyage avec beaucoup de monde.

— Oui, dit Séraphe. Et cela comprend Volis et vous. Le Septe fait-il partie de... comment les avez-vous appelés, déjà ? Un nom idiot... ah oui, le « Chemin Secret » ?

— Le Septe ? répondit la jeune Voyageuse. Non, pas lui, du moins je ne le crois pas. C'est un homme charismatique, et c'est un ami – si ce n'est le *seul* ami – de l'Empereur à Taëla. Il mène très bien son jeu en politique. Il n'est pas surprenant que tant de personnes le suivent. Volis m'a dit que quelqu'un avait effacé quelques dettes et avait rendu deux ou trois services, si bien que le Septe a accepté de bâtir un temple dédié aux Cinq Dieux ici, à Reidern.

Hennëa se leva du banc et commença à arpenter la pièce d'un pas brusque et rapide.

— Les membres du Chemin Secret ont décidé de convertir le maximum de gens à leur religion. Ils se gardent bien de dire que leurs Cinq Dieux proviennent des Ordres Voyageurs, bien sûr.

— Il y a six Ordres chez les Voyageurs, fit observer Rinnie.

— Ils ne sont pas au courant pour le Gardien, dit Jës. Les Voyageurs ne parlent pas de leurs erreurs.

— Tu n'es pas une erreur, rétorqua Séraphe, même si Jës n'avait pas tout à fait tort concernant la position des Voyageurs vis-à-vis des Gardiens. Les Voyageurs protègent le secret des Gardiens, continua-t-elle, car votre Ordre est plus efficace de cette façon.

Comme si sa réponse réglait définitivement le problème, Séraphe se retourna vers Hennëa, comptant sur son récit pour changer de sujet.

— Pourquoi les membres du « Chemin des Cinq » ont-ils subitement décidé de convertir le reste du monde à leur religion ?

Hennëa secoua la tête.

— Je ne sais pas. Volis pense que la vérité doit être révélée : mais il serait incapable de la reconnaître, même si elle lui sautait aux yeux. Je ne pense pas que

tous les sorciers soient comme lui. Ils ne croient pas en leurs faux dieux. Il doit donc y avoir une autre raison, à mon avis.

— D'après ce que m'a expliqué Volis, dit Séraphe, ils auraient choisi de bâtir leur temple à Reidern en raison de la proximité de la Bataille du Ténébreux.

— Je l'ai entendu dire, moi aussi, acquiesça Hennëa. Je ne sais pas ce qu'ils attendent de l'ancien champ de bataille, mais j'imagine que si quelque puissance magique est toujours tapie là-bas, elle sait parfaitement comment se défendre.

— Oui, effectivement, dit Séraphe. Mon mari en est la triste preuve.

— Non, je ne crois pas, lui répondit Hennëa.

Séraphe se raidit brusquement.

— Ah non ? dit-elle calmement.

— Quelques sorciers ont fait le voyage avec nous depuis Taëla, expliqua la jeune Voyageuse. Ils sont restés avec le Septe à Leheigh quand Volis et moi avons emménagé dans le nouveau temple. (Elle interrompit son va-et-vient et toisa Séraphe avec détermination.) Comprenez-moi bien. J'ai glané des bribes d'information ici et là et les ai rassemblées. Je vous

à l'information et à la, et les ai rassemblées. Ce vous livre ce que je sais.

» Il y a quelques jours, Volis a reçu une lettre provenant de Taëla. Elle ne comportait pas de signature, mais si j'en juge par son contenu, je pense qu'elle provenait de l'un des sorciers qui ont voyagé avec nous. Il y avait notamment un paragraphe entier consacré à votre famille – à moins qu'il y ait une autre famille dans le coin où cohabitent un Corbeau, un Faucon et un Cormoran ?

— Non, dit Séraphe.

Hennëa hochait la tête, puis recommença à arpenter la pièce.

— Seul le regard d'un Corbeau est capable de déceler cela... Mais un véritable Corbeau aurait également vu que vous aviez un Gardien. Il ne reste donc qu'une seule possibilité : l'un des Sorciers du Chemin a dû venir jusqu'à chez vous, muni de l'une de ces maudites pierres.

Séraphe hochait la tête.

— J'ai écouté beaucoup de conversations depuis mon arrivée ici, et un jour, j'ai entendu parler d'une magicienne Voyageuse mariée à un fermier *solsenti*. Étant donné qu'il était fort improbable que d'autres

Voyageurs se soient installés ici entre-temps, je n'avais d'autre choix que de supposer que le sort vous avait bénie, en vous donnant deux enfants pourvus d'un Ordre, peu importe qu'ils soient de sang-mêlé. J'ai donc décidé de vous avertir aussitôt que possible, même si, à ce moment-là, il ne semblait pas y avoir d'urgence particulière. Et puis, la nuit dernière, un homme est venu voir Volis pour le prévenir qu'on avait retrouvé le cadavre du cheval de votre mari, ainsi que quelques ossements humains. J'ai entendu « Tiër est mort ». Et ils ont déploré la perte de « leur plus belle voix », c'est ce qu'ils ont dit...

Hennëa s'interrompt de nouveau, et se frotta négligemment le poignet.

— C'est alors que j'ai repensé à la lettre que j'avais lue. La première ligne disait : « Nous détenons le Hibou. Tout va bien ».

Séraphe se figea tout à coup, et son cœur se serra.

— Par l'Alouette et le Corbeau ! ne put-elle s'empêcher de s'exclamer. N'essayez pas de m'abuser !

Hennëa parut satisfaite de cette réaction.

— Votre mari était un Voyageur, appartenant à l'Ordre du Hibou, et ils l'ont emmené à Taëla afin d'exercer leur magie sur lui.

— Mon mari était un pur Reiderni, mais il avait reçu l'Ordre du Hibou à la naissance, précisa Séraphe d'un air absent.

Elle voulait se donner le temps de reprendre le contrôle d'elle-même. *Tiër était encore en vie ?* S'il y avait la moindre trace de sang de Voyageur dans son lignage, cela remontait à très longtemps.

— Ah bon ? dit Hennëa avec une légère surprise. C'est la première fois que j'entends parler d'une chose pareille. (Elle se frotta encore une fois le poignet.) Mais peu importe, reprit-elle. Ce matin, j'ai attendu le départ de Volis, puis j'ai aussitôt entrepris de me rendre à l'endroit où le chasseur avait retrouvé le cheval de votre mari. Je n'ai eu aucune difficulté à suivre ses traces.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda Séraphe, d'une voix si faible que Lehr se rapprocha d'elle.

Hennëa secoua la tête.

— Pas grand-chose. (Elle frissonna et serra aussitôt son poignet, où le *gëas* de Volis la liait à lui.) Je vais bientôt devoir rentrer.

Elle se redressa légèrement et continua :

— Le chasseur et ses hommes ont enterré le cheval et le crâne en même temps, et je n'avais aucun moyen de les déterrer. J'ai perçu des traces de magie ancienne, mais rien qui ait pu provoquer la mort de quelqu'un. Il y avait quelques empreintes de pas, mais je ne suis pas Faucon, et je n'ai malheureusement pas été capable de les interpréter.

— Lehr est Faucon, lui, dit Rinnie.

— Oui, je sais, dit Hennëa. J'aurais aimé confirmer mes soupçons avant de venir vous parler, mais je n'aurai probablement pas la possibilité de m'aventurer si loin du temple une fois de plus. Rendez-vous sur les lieux avec votre Faucon, et essayez de voir ce qu'ils ont fait là-bas. Dès que vous l'aurez fait, je vous demande de venir m'aider à me libérer de Volis... En retour, je vous aiderai à retrouver votre mari.

— Ça ne me plaît pas de laisser Rinnie toute seule à la ferme, dit Lehr tandis qu'il menait Séraphe à travers le champ partiellement labouré.

— Elle sera en sécurité avec Gura, lui répondit Séraphe, même si cela ne l'enchantait guère elle non plus. Et puis, reprit-elle, Jës sera bientôt de retour pour veiller sur elle...

Elle serait bien plus en sécurité seule à la maison, se dit Séraphe, qu'à explorer avec eux un endroit qui pourrait se révéler être un Lieu de Malefortune... Si elle n'avait pas eu besoin de l'aide de Lehr, elle aurait fait en sorte qu'il reste à la maison, lui aussi.

En ce qui concernait Jës, elle avait trouvé un bon prétexte en l'envoyant raccompagner Hennëa. Le territoire du Roi de la Forêt s'étendait de chaque côté du chemin qui menait au village, mais Jës pensait que tant qu'il serait aux côtés de la jeune femme, l'esprit sylvain ne l'empêcherait pas de passer une seconde fois. Son *gëas*, visiblement, la faisait déjà horriblement souffrir lorsqu'enfin ils s'étaient mis en route ; Jës ramènerait Hennëa à Reidern beaucoup plus rapidement, disait-il, que si cette dernière avait dû retrouver seule son chemin jusqu'au temple.

Donc Séraphe n'exposait aux risques qu'un seul de ses enfants afin de découvrir si Hennëa avait raison. Tiër était toujours en vie. Elle avait conservé trop de réflexes de son ancienne vie de Corbeau pour s'autoriser à y croire, sans aucune preuve... Mais malgré cela, la seule pensée que son mari puisse être vivant ne cessait de l'obséder. Elle aurait peut-être la chance de le sauver, lui, ce qu'elle n'avait pas pu faire avec son frère Ushireh.

— Il y a deux façons d'arriver là-bas. dit Lehr. Mais

connaissant Jës, je pense qu'il sera plus rapide de suivre le chemin qu'il a emprunté avec le Roi de la Forêt, plutôt que d'essayer de suivre les traces qu'il a laissées en accompagnant Hennëa jusqu'à la maison.

— C'est toi le Chasseur, lui dit Séraphe. Je te fais confiance.

Lehr s'immobilisa à la lisière du champ et de la forêt.

— C'est ici que le Roi de la Forêt est apparu tout à l'heure. (Mais il ne suivit pas immédiatement sa trace ; et examina d'abord le sol à ses pieds.) Es-tu sûre que je suis un Chasseur ? demanda-t-il à sa mère. Papa, lui, savait... je veux dire, il sait chasser aussi bien que moi...

Il avait gardé les yeux baissés en disant cela, et Séraphe songea qu'au-delà du pouvoir que son Ordre lui conférait, Lehr voyait surtout le prix qu'il devrait payer à accepter ce terrible héritage. Il savait pertinemment qu'un Faucon ne pourrait jamais être un Reiderni comme les autres.

— Cela n'a aucune importance, dit-elle avec douceur. Pour l'instant, nous devons simplement suivre les traces de Jës jusqu'à l'endroit où il a trouvé la fille ; et de là, remonter sa piste à elle jusqu'au lieu où... où le chasseur du Septe a fait sa découverte, quelle qu'elle soit.

SOIT.

— D'accord, dit-il en s'avançant d'un bond entre les arbres.

Séraphe fit un effort pour suivre la marche rapide et cadencée de Lehr, sans se plaindre un seul instant. L'après-midi était déjà bien avancé et son fils aurait besoin d'une luminosité suffisante pour pister la trace de Jës, puis celle d'Hennëa. Quoi que son fils espère concernant l'origine de ses dons de chasseur, Séraphe pouvait sentir les ondes de magie qui s'échappaient du corps de Lehr et se réverbéraient dans les arbres alentour. Elle-même avait appris quelques astuces élémentaires de chasseur, mais elle n'apercevait pas le moindre signe, comme un brin d'herbe couché ou une empreinte, sur la piste que suivait Lehr : elle doutait fort que quiconque à part un Chasseur soit capable de pister les traces du Roi de la Forêt sur son propre territoire.

Mais elle ne dit rien à Lehr. Il devrait accepter, ou non, ses dons de lui-même.

Quand Lehr se mit au pas de course, Séraphe cessa de rêvasser et s'évertua à suivre son rythme effréné. Il courut ainsi sur deux ou trois kilomètres, avant de ralentir et de continuer d'un pas plus tranquille lorsqu'ils traversèrent une clairière semée de blé sauvage, bordée d'arbres sur trois côtés, et d'une

importante formation rocheuse sur le dernier.

— Je crois qu'il s'agit de l'endroit où Jès a récupéré la fille, dit Lehr, tout en observant le sol autour de lui. (Tournant le dos à la formation rocheuse, il s'agenouilla dans la fine épaisseur de l'herbe printanière.) Il y a plusieurs séries de traces lui appartenant. Regarde : remarques-tu à quel point les empreintes de Jès sont plus profondes à cet endroit-ci ?

Une branche s'agita derrière sa tête. Séraphe siffla un avertissement et invoqua aussitôt sa magie.

— Vous n'avez pas besoin de cela, Corbeau, dit calmement l'homme qui sortit lestement de l'épais amas de feuillage s'étendant en face de la formation rocheuse. Ce sont vous les intrus ici, pas moi.

Lehr se releva et épousseta ses hauts-de-chausses.

— Maman, dit-il. Je te présente l'ami de Jès : le Roi de la Forêt.

Il ressemblait plutôt à un paysan malpropre dans ses mauvais jours, songea Séraphe. La tunique qu'il portait était rapiécée en de nombreux endroits, parfois même au-dessus d'anciens rapiécages. Il était nu-pieds, et ses mains noueuses, aux ongles noircis, étaient celles d'un homme qui travaille la terre. Séraphe avait toujours voulu rencontrer l'ami de Jès. et en d'autres

circstances elle lui aurait posé de nombreuses questions. Mais à l'heure qu'il était, seul importait Tiër... Elle fléchit donc la tête très légèrement, afin de conserver un œil sur lui.

— Bonjour, dit-elle. Nous sommes désolés de vous déranger. Nous suivons la piste de la jeune femme jusqu'à l'endroit où le cheval de mon mari a été trouvé mort.

— Tu ne trouveras rien si tu commences ta traque à partir d'ici, Chasseur. Je ne l'ai pas conduite ici par des chemins que tu peux suivre. (Le Roi de la Forêt leur fit un large sourire, révélant de petites dents aiguës et jaunâtres, mais ses yeux restèrent froids et observateurs.) L'endroit dont vous parlez, reprit-il, se situe en dehors de mon royaume, mais vous pouvez suivre les traces de la fille jusque là-bas en partant de la grande cascade. Laissez-moi vous prêter un guide.

Il se retourna et dirigea son regard vers le buisson qui était derrière lui. Celui-ci s'agita brièvement et une gracieuse renarde en émergea soudain. Séraphe ne perçut aucune magie, mais Lehr se raidit comme s'il avait entendu quelque chose d'anormal... Pendant ce temps, la jeune renarde regardait fixement l'homme dépenaillé qu'était le Roi de la Forêt comme si elle l'écoutait parler, puis elle se mit en route, sans un regard vers Lehr ou Séraphe.

Le Roi de la Forêt se tourna vers eux.

— Suivez-la, dit-il en désignant la renarde de la main. Elle ne vous attendra pas.

— Mes remerciements sincères, dit Séraphe en s'inclinant de nouveau, avant de courir rejoindre Lehr qui suivait déjà l'animal au milieu des arbres.

Il faisait froid près des chutes où l'eau glacée de la rivière se vaporisait en se fracassant au bas des rochers. La renarde se tortilla nerveusement pendant que Lehr arpentait les berges de la rivière. Lorsque enfin il trouva la piste d'Hennëa et s'agenouilla à terre, l'animal s'éclipsa vivement sans attendre son dû.

Lehr se releva et reprit aussitôt sa course, à un rythme à peine moins soutenu que lorsqu'il avait suivi la renarde. Mais le soleil était déjà bas quand ils dépassèrent enfin la ligne des arbres et commencèrent à grimper l'étroit sentier qui menait jusqu'en haut de l'une des montagnes.

— Il y a eu beaucoup d'allées et venues ici, dit Lehr à sa mère en désignant l'un des rochers, marqué par un sabot de cheval. Ce n'est pas habituel pour un endroit si reculé.

— Hennëa est venue ici, lui rappela Séraphe. Le chasseur aussi, avec ses hommes.

Lehr secoua la tête.

— Non, beaucoup plus de gens sont passés par ici. Certaines traces sont à peine visibles, mais je dirais que cinq ou six cavaliers sont venus ici il y a un peu plus d'un mois. Leur piste mène jusqu'en haut de la montagne, puis redescend aussitôt. N'est-ce pas là ce qu'on est venus chercher ?

Séraphe opina du chef.

— Si tu trouves quoi que ce soit qui ait pu leur appartenir, un morceau de tissu, ou un cheveu que sais-je ?, ramasse-le pour moi s'il te plaît. (Elle essuya la sueur qui mouillait ses paupières pour mieux y voir.) Je pourrai les utiliser pour obtenir davantage d'informations.

— Je sais : comme tu l'as fait avec la bride de Neige, dit-il en se déplaçant de nouveau, mais au pas cette fois-ci.

Ce changement de rythme lui permettait sans doute d'examiner les traces plus en détail, mais Séraphe le soupçonnait de vouloir la ménager, en lui permettant de reprendre son souffle... Cela ne dura pas longtemps.

et après quelques kilomètres, Lehr sembla complètement oublier qu'elle le suivait. La piste passait par les contreforts, et serpentait jusqu'aux crevasses des monts Loqueteux.

Les mollets de Séraphe étaient douloureux, et la brûlaient comme jamais auparavant, depuis qu'elle avait quitté sa vie de Voyageuse. Le métier de la ferme était certes difficile, mais gravir une montagne au pas de course constituait un tout autre effort... Cela ne semblait pas gêner Lehr, qui portait cependant le sac qu'elle avait rempli avec tout le matériel dont ils auraient éventuellement besoin.

Quand Lehr s'immobilisa, elle se demanda s'il était fatigué lui aussi. Puis elle regarda autour d'elle.

Le sentier à chevreuil qu'ils avaient suivi jusqu'à présent s'était élargi en un vaste espace clair et ouvert, aussi grand que leur jardin.

Au centre s'élevait un rocher blanc, haut comme la moitié d'un homme, dont le dessus était bizarrement plat.

L'herbe à l'intérieur de la clairière leur arrivait au genou, ce qui était assez inhabituel à cette période de l'année et à telle altitude. Elle recouvrait le sol d'un sombre tapis verdâtre, sauf à un endroit où la terre avait été retournée, ce qui formait un tertre funéraire

avait été retournée, ce qui formait un tertre funéraire assez large pour abriter les restes d'un cheval.

— Pourquoi ont-ils enterré le cheval ? demanda Lehr.

— Il arrive parfois que les Lieux de Malefortune se rechargent en magie, lui répondit Séraphe. Dans ce cas, les corps ont tendance à attirer à eux d'autres animaux ou d'autres gens ; mieux vaut alors les enterrer, c'est plus prudent. Certaines histoires circulent également à propos de choses bizarres qui seraient arrivées aux corps des personnes tuées sur un Lieu de Malefortune : des choses qui ne se produisent pas si l'on enterre les cadavres comme il se doit.

— Mais ils n'ont pas eu peur de la magie ?

— Si, peut-être, lui dit Séraphe. De nombreux Reiderni sont capables de percevoir la magie, en particulier tous ceux et celles qui passent beaucoup de temps dans les montagnes. Peut-être parce qu'en des jours plus anciens, quand l'emprise du Ténébreux était plus forte sur ces montagnes, les gens qui étaient incapables de sentir la proximité des Lieux de Malefortune ne survivaient pas.

Tiër lui avait dit qu'il pouvait détecter la présence de tels endroits. Cependant, mettant son espoir de côté, elle dit :

— Je ne perçois aucune magie en ce lieu. Le chasseur du Septe a probablement eu le même sentiment que moi. Regarde un peu autour, veux-tu, et dis-moi ce que tu vois.

Lehr hocha la tête, et s’immobilisa.

— Crois-tu ce qu’elle a dit, maman ? dit-il d’une voix tendue. Crois-tu que papa soit toujours en vie ?

— Je n’en sais rien, lui répondit-elle.

C’était la réponse qui lui ferait le moins de peine. Séraphé inspira profondément :

— Ça ne m’a pas l’air d’être un Lieu de Malefortune. Hennëa a dit que les restes d’une magie ancienne subsistaient ici, mais je ne perçois rien.

— Qu’est-ce que cela signifie ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je pense que je le sentirais si quelque chose était resté tapi ici depuis l’époque de la Bataille du Ténébreux, surtout s’il s’agissait d’un pouvoir suffisamment fort pour tuer un homme.

— Donc ce n’est pas un Lieu de Malefortune...

Séraphe hocha doucement la tête.

— Un seul mois suffit pour dissiper les traces de magie *solsenti*. (Elle se força à admettre l'évidence.) Ce n'est pas parce qu'aucune magie ancienne n'a été à l'œuvre ici que les sorciers *solsenti* dont Hennëa nous a parlé n'ont pas eux-mêmes tué ton père. Je voudrais que tu jettes un coup d'œil et que tu me dises ce qui s'est passé lorsque Neige a été tuée ici-même. N'oublie pas de faire tout particulièrement attention à la moindre fibre de tissu ou au moindre cheveu que tu pourrais trouver, car je serais capable de lire dans le passé de ces objets.

Elle retourna à la lisière de la clairière, tandis que Lehr l'inspectait de fond en comble.

— La chose la plus claire à mes yeux, finit-il par dire, c'est que quelque chose a brûlé ici. On peut encore distinguer l'endroit où la terre a brûlé : la tache fait tout le tour de la tombe, regarde. Tu vois comme l'herbe a été raccourcie, à cet endroit-là ? (Elle hocha la tête.) D'après moi, trois différents groupes de personnes sont venus ici ces derniers temps, dit-il. Le plus récent, c'est la venue d'Hennëa. Elle a traversé le champ, exactement comme je l'ai fait, puis s'est arrêtée là (il désigna un endroit tout à fait à droite de la grosse pierre), elle a continué, avant de s'arrêter de nouveau

pour plonger la main dans la terre du tertre. Puis elle est repartie. Le groupe d'hommes qui est venu avant elle se trouvait ici quelques jours avant : il s'agissait de trois cavaliers, d'après ce que je vois. Parmi eux, il y avait le chasseur du Septe : as-tu vu la façon dont cette empreinte de sabot est inclinée ? (Il ne tourna pas les yeux vers elle, aussi Séraphé ne prit-elle pas la peine d'acquiescer.) Il montait le même cheval quand il est venu nous trouver à la ferme.

» Mais c'est le premier groupe qui nous intéresse, et celui-là a tout fait pour effacer ses traces. Ils sont venus juste après le début de la fonte des neiges ; il y a pas plus d'un mois et demi. Je ne peux pas dire combien d'hommes il y avait avec certitude, mais ils étaient là en même temps que papa. (Lehr fit signe à Séraphé de le suivre et il l'entraîna à l'autre bout de la clairière, en passant par un hallier de sureaux, jusqu'à un groupe d'arbres.) Il les a vus, maman, dit-il. Il s'est arrêté ici avec Neige, et il les a observés un long moment, peut-être un quart d'heure. Regarde : on voit que Neige s'est tenue ici, portant son poids d'un côté à l'autre. (Il se détourna et repassa par où ils étaient arrivés, sans quitter le sol des yeux.) Après cela, il s'est avancé avec Neige à l'intérieur de la clairière, reprit-il. Il n'y a pas eu de lutte, ni même d'échauffourée – pour autant que je puisse le voir, du moins. Mais les empreintes de Neige se perdent au milieu de la terre brûlée : là, regarde. (Il jeta un coup d'œil autour de lui.) Je peux reprendre la piste des autres hommes un peu

plus bas, si tu veux, et tenter de suivre leurs traces à reculons.

— Oui : on le fera si c'est nécessaire, dit Séraphé. As-tu trouvé quoi que ce soit qu'ils aient pu laisser derrière eux ?

Il secoua négativement la tête.

— Non, rien du tout. Je suis désolé, je n'ai rien pu trouver d'autre. Est-ce qu'on a terminé maintenant ?

— On vient juste de commencer, lui répondit Séraphé. Donne-moi le sac. (Il y avait une pelle pliante attachée au dos du sac et elle s'en empara.) Maintenant, on creuse.

— Tu cherches quelque chose qui pourrait t'apprendre ce qui s'est passé ? demanda Lehr. Comme la selle ou le sac de papa, peut-être ?

— S'il y a quelque chose à lire, je tenterai le coup — mais ce que je cherche, c'est surtout les ossements humains que le chasseur a enterrés avec Neige. (Avant d'enfoncer le fer froid dans la terre, elle toucha le sol, tentant de capter les traces d'ancienne magie dont Hennëa lui avait parlé.) Je sens la présence de la mort ici, dit-elle. Une mort violente et soudaine.

— Papa ? demanda-t-il

— Je ne sais pas, lui répondit Séraphe en ôtant la terre de ses doigts. Les Corbeaux ne sont pas nécromants.

Elle se remit debout et commença à creuser, refusant l'aide de Lehr. Ce n'était pas une tâche qu'on pouvait confier à un enfant, même si l'enfant en question faisait trente centimètres de plus qu'elle, et pesait presque le double de son propre poids.

Elle creusa jusqu'à ce que l'extrémité métallique de la pelle se heurte à un os. Ils n'avaient pas enterré Neige très profond... Mais un cheval est un animal imposant, il est vrai. Elle gratta doucement la terre à l'aide de la pelle, et reconnut, sous un manteau d'humus et de cendre, la robe familière et pommelée de Neige.

— Laisse-moi faire, maman, lui dit Lehr en lui prenant la pelle des mains. (Normalement, il n'aurait rien dû lire sur son visage, mais c'était sans compter sur sa grande sensibilité, presque égale à celle de Jës ou de Tiër. Et puis elle était trop épuisée physiquement et psychologiquement pour lui résister.) Avec un peu de chance, dit Lehr alors qu'il commençait à creuser, ils auront placé le crâne juste à côté du cheval, et pas en dessous. Nous n'avons pas de chevaux ni de cordes pour déplacer Neige, comme l'a fait le chasseur.

— Moi, je peux la déplacer si c'est nécessaire, lui répondit Séraphie, moins assurée qu'elle n'en donnait l'air. Mais je préférerais ne pas ajouter de magie supplémentaire avant d'avoir recueilli le maximum d'informations de cette tombe.

Il gratta doucement la terre déjà retournée et découvrit, petit à petit, le cadavre en partie calciné de la pauvre Neige. Comme le chasseur l'avait dit, sa tête et sa nuque avaient été brûlées jusqu'à l'os : il restait juste assez de chair entre les vertèbres pour qu'elles ne se désassemblent pas. Cependant, l'arrière du corps était resté quasiment intact : préservé grâce à l'air glacial de la montagne au printemps. Il n'y avait qu'une très légère odeur de chair en décomposition.

— Comment se fait-il que la bride n'ait pas entièrement brûlé ? demanda Lehr après avoir dégagé un espace autour du crâne carbonisé de la jument.

— Il y a des sorts qui n'attaquent que les tissus vivants, lui répondit Séraphie. Je pense que les dégâts visibles sur la bride n'ont été que secondaires : le sort a brûlé le cheval, et à son tour, le cheval a brûlé la bride. Mais attends, regarde : voilà la couverture de selle...

Une partie, du moins. Il ne restait plus rien de la selle elle-même, entièrement carbonisée, à part une horrible tache noirâtre sur le dos de Neige.

Séraphe s'agenouilla et effleura le bout de tissu. Rien. Elle murmura des formules puissantes et terribles, mais elles glissèrent sur la couverture de selle et s'abîmèrent profondément dans la terre, comme si quelque chose les aspirait par en dessous et les avalait. Loin sous la surface du sol, une force très ancienne s'agita puis s'immobilisa aussitôt, prisonnière d'un sommeil trop profond pour qu'on l'en sorte aussi facilement. Séraphe fit lentement refluer sa magie, et laissa s'éteindre la vague jusqu'à ce qu'elle n'alimente plus la force qui attendait sous terre, quelle qu'elle soit. Elle observa de nouveau la grosse pierre blanche au dessus aplati, et s'aperçut qu'elle avait pu servir d'autel par le passé. Elle toucha la terre en dessous, et examina attentivement l'herbe épaisse et verdoyante. Du sang avait jadis coulé sur l'autel, assez de sang pour que, des générations plus tard, l'herbe s'en nourrisse toujours. Hennëa avait raison : une magie ancienne hantait ce lieu, plus ancienne que celle du Ténébreux.

Ce n'était pas un Lieu de Malefortune. Si un mage tentait d'utiliser un piège magique ici, il échouerait à coup sûr : son pouvoir serait absorbé par la même force qui avait avalé le sien.

— Maman ? demanda Lehr, cessant de marcher afin de la regarder.

— Il y a quelque chose là-dessous qui attend dit-

— Il y a quelque chose là-dessous, qui attend..., dit-elle. Mais cela n'a rien à voir avec les morts qui sont survenues ici récemment. Il est probable que cette chose existera toujours quand tes petits-enfants seront morts et enterrés, à moins qu'on l'éveille entre-temps.

— Et la couverture, ça a donné quelque chose ?

Séraphe secoua négativement la tête.

— Non, rien du tout. Il me faut le crâne. Je devrais être en mesure de dire si c'est celui de Tiër.

Sa pelle s'immobilisa un instant avant qu'il se résigne à reprendre sa sinistre tâche, creusant un plus loin autour du cadavre de Neige. Séraphe se frotta distraitement les mains pour les débarrasser de la terre, tout en observant son fils. Ce dernier finit par exhumer un crâne humain noirci par les flammes, qu'on avait déposé à côté des vertèbres cervicales du cheval.

Lehr saisit sa macabre découverte entre ses mains, et la tendit précautionneusement à sa mère. Séraphe observa attentivement le front haut à la recherche de traits familiers. Les dents de Tiër étaient-elles si carrées ? Elle ne pouvait le dire. Il n'y avait plus de mâchoire inférieure pour équilibrer le crâne.

Comme elle l'avait dit à Lehr, la nécromancie n'était

pas une science que les Corbeaux avaient l'habitude d'utiliser... Mais c'était la prudence, plutôt que l'incompétence, qui les en dissuadait. Communiquer avec les morts n'était pas sans danger. Si la nécessité n'avait pas été si grande, elle ne s'y serait pas risquée.

Ses doigts ne lui apprirent rien d'important : le crâne aurait très bien pu être une pierre trouvée au milieu d'un champ, et n'ayant jamais été touchée par la main de l'homme – il en émanait si peu de passé.

Elle le reposa par terre et toucha le crâne de Neige. *Rien non plus.* Quelqu'un avait délibérément effacé le passé de ces os, tout comme pour la bride et la couverture de selle. Aucune magie aléatoire, comme celle des Lieux de Malefortune, n'avait le pouvoir d'effacer le passé d'un os.

Elle ramassa le crâne et envoya un peu plus de magie à l'intérieur. Une bride ou une couverture pouvaient, à la rigueur, être expurgées du passé des êtres qui les avaient simplement touchées, mais même une importante quantité de magie n'était pas en mesure d'effacer une vie tout entière, encore moins d'un crâne humain. Il devait forcément en rester des bribes, qu'elle pourrait retrouver si elle s'en donnait vraiment la peine...

Soudain, elle sentit un début de réaction sous ses doigts. Elle appuya l'os froid du front contre le sien, et

l'y laissa un long moment, s'efforçant d'y déceler la trace légère du souvenir...

Le soleil était bas sur l'horizon lorsqu'elle reposa doucement le crâne près de celui de Neige.

— Cet homme-là n'était pas Tiër, parvint-elle à murmurer malgré la douleur cuisante qui martelait ses tempes. C'était un Voyageur, victime d'un coup d'épée, et non d'un feu de mage. De plus, il est mort assez loin d'ici, il n'y a pas si longtemps il est vrai...

— Cela ne signifie pas que papa soit toujours vivant, dit-il, en espérant visiblement qu'elle le contredise. Quelqu'un a essayé de nous faire croire qu'il était mort ici : en laissant ce crâne, avec le corps de Neige... Mais ils ont aussi bien pu emmener son corps ailleurs ou bien l'avoir tué autre part...

— Oui, tu as raison, acquiesça Séraphe dont l'esprit refusait de céder ni à l'espoir ni à la peur. Cela veut simplement dire que Tiër n'est probablement pas mort ici.

Lehr s'employa alors à recouvrir de nouveau la tombe contenant le crâne et les restes de Neige, tandis que Séraphe réfléchissait à ce qu'elle avait appris.

— Lehr ? se décida-t-elle à dire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? répondit-il.

— Les gens qui ont tué Neige se sont donné beaucoup de mal pour effacer leurs traces. Ils n'ont pas été assez malins pour te leurrer, mais ils ont fait du mieux qu'ils ont pu. Si tu n'avais pas vu leur piste en contrebas, l'aurais-tu remarquée ici ? Je veux dire, imagine que nous nous soyons contentés de rechercher les restes de ton père, au lieu des preuves de son enlèvement ?

Il fronça les sourcils.

— Je n'aurais probablement rien remarqué, dit-il.

Séraphe hocha la tête.

— Je pense qu'ils étaient au courant pour toi, lui avoua-t-elle. Ils ont fait en sorte d'attirer Tiër en dehors du domaine du Roi de la Forêt – et je pense qu'ils étaient également au courant pour lui. Ils ont effacé toute l'histoire du cadavre de Neige, ainsi que celles du cuir de la selle, et de la couverture. Ils ne voulaient surtout pas que je puisse lire quoi que ce soit dedans. Ils ont passé beaucoup de temps à essayer de faire taire ce crâne ; et d'ailleurs, ils ont presque réussi.

— Personne à part nous n'est au courant au sujet du Roi de la Forêt, dit Lehr en jetant la dernière pelletée

de terre. Mais Hennëa a dit que la personne qui avait envoyé la lettre à ce prêtre savait parfaitement qui nous étions.

— C'est vrai, acquiesça Séraphe. Comment ont-ils fait pour savoir non seulement que je suis Corbeau, mais aussi l'étendue exacte de mes pouvoirs ? La plupart des Corbeaux ne sont pas capables de lire dans le passé d'un objet. Ces hommes connaissent le chemin que Tiër emprunterait pour revenir à la maison ; sachant qu'il s'agit d'un chemin différent de celui qu'il a pris pour partir.

Lehr fronça de nouveau les sourcils.

— Même moi je ne connaissais pas le chemin que papa prenait pour rentrer à la maison, dit-il. Il préférerait garder cela secret parce que les fourrures qu'il rapporte valent beaucoup d'argent. As-tu remarqué, d'ailleurs, qu'il n'y a pas trace de ces fourrures ? Elles auraient dû être accrochées aux flancs de Neige, qui n'ont pourtant subi aucune brûlure.

— Non, je n'avais pas remarqué, dit Séraphe. Ils ont dû les emporter.

Lehr rajouta une couche de terre sur la tombe avec son pied.

— Quelqu'un aurait pu surprendre les bavardages

de Jës au sujet du Roi de la Forêt, sans doute... Le problème, c'est qu'il ne parle à personne en dehors de la famille. De toute façon, personne ne prête vraiment attention à ce qu'il dit. Et si aucun d'entre nous n'était au courant de tes pouvoirs avant que Forder ramène la bride de Neige, qui d'autre aurait pu l'être ?

Elle attendit un long moment, le laissant réfléchir à la question. S'il parvenait à la même réponse qu'elle...

— Bandor avait l'habitude d'aller chasser avec papa, n'est-ce pas ? réalisa Lehr dans un souffle. Dans les premières années, quand la boulangerie devait aussi subvenir financièrement aux besoins de la famille ? Jës n'était alors qu'un bébé...

— C'est exact, lui répondit Séraphe.

— En plus, après votre mariage, Bandor était la seule personne avec qui tu parlais. Il en connaît donc long sur les Voyageurs... lui as-tu dit quel genre de choses tu étais capable de faire ?

— Oui.

— Et puis, Bandor est au courant des histoires que Jës raconte sur le Roi de la Forêt, même s'il prétend ne pas y croire, maman...

Séraphe lui sourit avec amertume.

Séraphie lui sourit avec amertume.

— Sais-tu qui ton père pense que le Roi de la Forêt est réellement ? Je veux dire, en mettant à part le fait que c'est l'ami de Jës.

— Non, je ne sais pas.

— Que dirais-tu si je t'apprenais que dans une langue très ancienne, « *ell* » signifie roi ou seigneur, et « *vanail* » signifie forêt ? Mets ces deux mots côte à côte et...

— Ellevanal ?

Séraphie n'avait jamais encore vu la bouche de quelqu'un béer autant ; c'était un spectacle peu attrayant.

— Veux-tu dire qu'Ellevanal, le dieu de la forêt et des récoltes, *le* dieu Ellevanal que vénère Karadoc, n'est autre que le « Roi de la Forêt » de Jës ? murmura Lehr avec incrédulité.

— Je n'en sais rien. Aujourd'hui, c'est la toute première fois que je le rencontre, et je n'ai pas osé lui demander. Il n'a pas l'air d'un dieu, tu ne trouves pas ? Mais je sais que Tiër en était convaincu, et qu'il en a fait part à tante Alinath.

Celle-ci avait été furieuse ce jour-là, crachant au visage de Tiër que Séraphe n'offrait pas à Jës le genre d'éducation dont il avait besoin. Elle avait reproché à cette dernière d'accentuer les problèmes de Jës en prêtant l'oreille à toutes ses histoires farfelues concernant son prétendu « ami de la forêt ». « *Un garçon, lui avait-elle dit, doit savoir que mentir n'est pas acceptable.* » Aussi, n'avait-elle guère apprécié que Tiër lui suggère que son fils n'avait absolument pas menti...

— Bandor était présent quand il a dit ça, dit-elle avec un sourire amer.

Lehr, toutefois, avait d'autres soucis en tête.

— Mais je ne comprends pas. Le « Roi de la Forêt » habite ici, sur ce territoire, tandis qu'Ellevanal est adoré un peu partout... je veux dire : Karadoc a eu des apprentis, et en plus, il y a une plus grande église à Korhadan.

— Je n'adore aucun dieu, lui dit Séraphe. Tu poseras la question au Roi de la Forêt la prochaine fois que tu le verras.

Lehr médita cette réponse, qui finalement sembla lui convenir puisqu'il changea de sujet :

— Oncle Bandor nous aime, il aimait, il aime papa

— Ойце дайгои nous aime, и ашар... и аше papa.
Il ne lui ferait jamais de mal.

— C'est aussi mon avis, acquiesça Séraphe. Mais aussi bien toi que moi avons pensé à lui. Qui plus est, il est devenu depuis peu l'un des fidèles de Volis. Je crois qu'on ferait mieux de se méfier de lui jusqu'à ce que nous en sachions un peu plus.

— Qu'allons-nous faire, à présent ? demanda Lehr.

— D'abord, on finit cette tombe, répondit Séraphe. Après j'irai poser quelques questions à ce prêtre. Peux-tu nous conduire à Reidern par le chemin le plus court ?

— Oui, dit-il. Mais on n'arrivera pas avant la tombée de la nuit.

— Pas de problème, dit froidement Séraphe. Cela m'est égal de réveiller deux ou trois personnes...

Ou de leur arracher les membres si cela se révélait nécessaire. Tiër avait été capturé vivant – il ne pouvait pas en être autrement –, et elle avait bien l'intention de découvrir où il était retenu. Alors, arracher les membres de quelqu'un n'était vraiment pas un problème pour elle... Voyons ce que ferait Volis seul face à un Corbeau qui savait ce qu'il était, sans son bataillon de sorciers pour le défendre. Oh oui, elle obtiendrait de lui toutes les réponses qu'elle voulait

avant de se mettre au lit ce soir.

— Que fait-on de Rinnie ? dit Lehr.

— Jës est sûrement revenu du village à présent, répondit Séraphé. Rinnie est en sécurité avec lui.

Gura aboya brusquement, et Rinnie leva les yeux de son jardinage. Mais la personne qui avait dérangé le chien se trouvait de l'autre côté de la maison.

La petite fille se mit debout et épousseta sa jupe. Puis, saisissant Gura par le collier, elle partit voir qui venait d'arriver.

Chapitre 7

Il se réveilla dans l'obscurité totale, la joue appuyée contre la surface froide d'un sol en pierre, même s'il ne se rappelait pas s'être endormi. Il se força à respirer profondément, en dépit de son inquiétude, et tenta de se remémorer comment il avait pu atterrir en cet endroit, quel qu'il soit. La dernière chose dont Tiër se souvenait, c'était qu'il descendait la montagne avec Neige, par ce petit chemin qu'il prenait tout le temps pour rentrer chez lui...

Or, incontestablement, il ne se trouvait plus sur la montagne. Le sol en pierre sous ses mains était plat, et ses doigts détectèrent même les traces d'un burin. Il était à l'intérieur d'une pièce, même s'il entendait de l'eau couler tout près.

Il s'avança précautionneusement à quatre pattes, et palpa le sol jusqu'à ce qu'il tombe sur une petite grille en ferraille : c'est de là que provenait le léger clapotis d'eau. Les barres étaient trop rapprochées les unes des autres pour qu'il puisse y glisser autre chose que ses doigts, et l'eau coulait assez loin en dessous... Il essaya de soulever la grille, mais ne fit que la bouger

legerement.

Quelques heures plus tard, il était affamé, assoiffé, et savait qu'il était prisonnier d'une pièce d'environ six mètres de large sur cinq de long. Une porte en bois, à serrure de fer, était encastrée dans l'un des quatre murs étroits ; les gonds étaient à l'extérieur.

Le tailleur de pierre qu'on avait chargé de bâtir ces murs s'était montré particulièrement talentueux : il n'avait quasiment pas laissé de prises pour les doigts. Tiër tomba trois fois de suite, mais réussit à grimper le long d'un des coins de la pièce, jusqu'à ce qu'il touche enfin le plafond boisé. Selon son estimation, il s'élevait à presque deux fois sa taille. Même en s'appuyant du pied contre les murs adjacents, et en poussant de toutes ses forces, il ne parvint pas à en déplacer la moindre planche. Il essaya pourtant toutes celles qu'il put atteindre depuis son acrobatique perchoir.

Il se résigna finalement à redescendre, à présent convaincu que la pièce dans laquelle il se trouvait n'avait rien à voir avec l'architecture de Reidern – ni même de Leheigh, d'ailleurs. Il avait eu l'occasion, une ou deux fois, de pénétrer à l'intérieur du donjon du Septe ; mais les murs de cette pièce, qui constituait manifestement une cellule de prison, étaient de bien meilleure facture que ceux de la grande salle du donjon.

Mais pourquoi diable s'était-on donné la peine de

l'enlever en haut de la montagne et de l'emprisonner ici ? Ce n'était pas comme si lui, Tiëragan de Reidern, valait assez cher pour qu'on l'échange contre une rançon : en tout cas, pas le genre de rançon qui conviendrait à quelqu'un qui pouvait se permettre de construire une telle cellule.

L'Empereur Phorän, Vingt-Septième du nom – Vingt-Sixième s'il ne comptait pas le tout premier Phorän, qui avait unifié l'Empire (c'était son fils qui s'était proclamé « Empereur » pour la première fois), – étendit ses pieds devant lui et lança un regard de connaisseur, plein de concupiscence, à la jeune femme assise sur ses genoux. Cette chienne stupide offrait lubriquement ses seins à sa vue. Croyait-elle vraiment qu'il accorderait ses faveurs à une ribaude de son espèce ?

Il s'empara de l'une des chopes disposées sur le plateau près de lui, et y but avidement, fermant les yeux à la fête qui, sans qu'il sache vraiment comment, était passée de la salle de réception à ses appartements privés. Un rire féminin éclata soudain à côté de lui, dont la fausseté lui fit courir des frissons le long du dos.

Il se demanda ce que son très lointain ancêtre aurait pensé d'une telle décadence. Aurait-il abandonné sa charrue et organisé sa milice de navsans afin de

défendre la région contre les bandits ? Ou aurait-il repris son travail de fermier, honteux de savoir qu'une créature aussi dégénérée que l'actuel Empereur sortirait un jour de son bas-ventre ?

Phorän soupira.

— Est-ce que je vous ennuie, mon amour ? demanda la jeune femme sur ses genoux.

Il ouvrit la bouche pour cracher l'une de ces remarques cruelles dont il avait pris l'habitude, depuis quelques années déjà ; mais se ravisa et soupira de nouveau. Elle ne valait pas la peine qu'il gaspille sa salive : elle était bête comme une oie, et, par conséquent, tout à fait incapable de comprendre ses jeux de mots. Au lieu de cela, il la repoussa d'un léger coup de coude.

— Trouve-toi quelqu'un d'autre à câliner, aujourd'hui ma douce. Cette chope de bière me sied mieux qu'une femme... ce soir.

Quelqu'un dans la salle gloussa sottement, comme s'il venait de faire un mot d'esprit. La jeune femme aux seins dénudés tortilla des hanches et tomba à califourchon sur les genoux d'un attrayant jeune homme assis à l'autre extrémité du lit, et qui observait cette petite compagnie d'un mauvais œil. Il s'agissait de

Loarsen, le frère cadet d'Avar, a qui ce dernier avait sûrement demandé de surveiller Phorän le temps qu'il prenne possession de son nouvel héritage.

Phorän termina sa chope d'un seul coup, puis ferma de nouveau les yeux. Cette fois-ci, il les garda fermés. S'il feignait d'être ivre mort – ce qui n'était pas rare chez lui –, peut-être le laisseraient-ils tranquille ?

Il laissa tomber la chope de ses lèvres, et celle-ci vint s'écraser sur la somptueuse descente de lit que son arrière-grand-père avait fait importer à grands frais de quelque pays lointain. Il espérait que la bière brune endommagerait le tapis. La châtelaine s'empresserait d'aller se plaindre à Avar dès qu'il reviendrait. Celui-ci l'écouterait gravement, mais, dès qu'elle aurait quitté la pièce, se mettrait à rire et taperait dans le dos de Phorän ; il s'occuperait de nouveau de lui.

Avar : son mentor, son meilleur ami et Septe de Leheigh, à présent que son harpagon de père était mort... Avar qui, ces dernières semaines, n'avait pas eu beaucoup de temps à accorder à son Empereur. Avec une moue de dépit, Phorän se demanda un instant s'il ne devrait pas retirer à Avar son titre et ses terres, afin que ce dernier s'aperçoive enfin que son Empereur avait davantage besoin d'un ami que d'un nouveau Septe.

Des larmes d'auto-apitoiement lui montèrent aux

yeux, mais il les réprima sévèrement. Pleurer, c'était une chose qu'il ne faisait que lorsqu'il était seul et jamais au grand jamais devant la cour, quel que soit son état d'ébriété.

Tout amour-propre mis à part, Phorän n'avait aucune intention de destituer Avar. Il avait conscience qu'Avar avait des obligations auxquelles il ne pouvait faillir ; il aurait simplement aimé en avoir lui aussi... Les interminables fêtes nocturnes commençaient à devenir... écœurantes ; comme lorsqu'on a trop bu d'hydromel. Quand le considérerait-on suffisamment âgé pour diriger lui-même son Empire ?

Quelqu'un lui tapota la joue et il frappa la main importune d'un coup sec, rendant le geste volontairement plus maladroit que nécessaire. Il était capable de boire beaucoup plus qu'il ne l'avait fait ce soir, sans que cela l'affecte trop cruellement.

— Il est inconscient, dit une voix. (Phorän reconnut celle de Toarsen. Il avait dû se débarrasser de l'oie, lui aussi.) Laissons-le se reposer.

L'Empereur entendit le froufrou des robes et des costumes tandis que les courtisans quittaient la pièce. Puis les gardes entrèrent et rassemblèrent les deux ou trois personnes ivres mortes qui gisaient près du lit. La porte se referma sur eux et il fut enfin seul. Sans personne autour de lui, sans Avar à son côté pour la

personne autour de lui, sans avoir à son côté pour le tenir à distance, la Mémoire reviendrait ce soir, de nouveau.

Avant qu'il puisse se relever et rappeler les gardes, quelqu'un parla tout près de lui. Il fut tellement surpris que durant un court instant, il ne parvint pas à reconnaître celui qui parlait.

— Voyez-moi cet Empereur..., ricana la voix. (Ce n'était pas sa Mémoire, mais quelqu'un qui était resté dans la chambre après le départ des gardes : il reconnut Kissel, le fils cadet du Septe de Fort-des-Sceaux. Il fut tellement soulagé de s'être trompé qu'il ne fit pas attention à ses paroles.) Ah, quel Empereur ! Un gamin imberbe qui chaque soir s'écroule ivre mort !

— Il faut en féliciter Avar, convint Toarsen. Je pensais que ce garçon serait plus difficile à dresser et qu'il faudrait l'assassiner comme le régent... Heureusement, Avar a réussi à le transformer en véritable marionnette : le garçon fait exactement ce qu'il lui dit !

— Quoi qu'il en soit, je n'aimerais pas faire partie du comité de nettoyage, dit son acolyte. Ce gamin engraisse comme un chapon. Viens m'aider à le hisser en haut du lit.

Ils y parvinrent avec moult grognements et jurons,

tandis que Phoran s'employait à se faire le plus lourd possible. Comment osaient-ils parler de lui de cette façon ? Il réglerait leur compte à ces deux-là. Demain, ses gardes auraient leurs têtes. Il était Empereur, avaient-ils oublié ? Il aurait Avar... Mais Avar était *son ami*. Ce n'était pas parce que son frère parlait de lui de cette manière qu'Avar pensait obligatoirement la même chose. Avar l'appréciait ; il était fier de la façon dont Phorän s'amusait à boire des litres d'alcool, et à insulter la plupart des hommes de la cour.

— Mais dis-moi, pourquoi Avar n'est-il pas là pour lui rendre les honneurs ? demanda Kissel. Je croyais qu'il devait venir voir l'Empereur ce soir, après s'être reposé hier...

Avar était à Taëla ?

— Il a eu des affaires urgentes à régler, grommela Toarsen en poussant Phorän vers le centre du lit. Il prétendra être arrivé tard dans la nuit, et avoir préféré attendre le petit déjeuner pour venir saluer l'Empereur.

Quand les deux hommes le laissèrent enfin seul dans sa chambre, le jeune Empereur ouvrit les yeux et roula hors de son lit. Il marcha jusqu'à son miroir en pied et s'observa attentivement à la lumière des quelques bougies qu'on avait laissées allumées.

Ses cheveux d'un brun profond, trop fins pour que les belles boucles du coiffeur se conservent longtemps, pendaient mollement autour de son visage rondouillard, pâle et boutonneux. Ses mains, autrefois couvertes de cals à force de manier l'épée, étaient à présent douces et potelées, tandis que ses doigts croulaient sous les bagues, bijoux que son oncle s'était toujours abstenu de porter.

« Ces bagues nuisent au port de l'épée, lui avait dit le régent. Un homme qui ne peut se protéger lui-même dépend beaucoup trop des autres. »

Phorän effleura la surface du miroir.

— Mais vous êtes mort quand même, mon oncle, murmura-t-il. Vous m'avez laissé tout seul...

Tout seul. La peur lui retourna brusquement l'estomac... À moins qu'Avar soit à ses côtés, la Mémoire le visitait toutes les nuits.

Si Avar se trouvait bien à Taëla, comme Toarsen l'avait prétendu, il devait être avec sa maîtresse en ville. Phorän pourrait envoyer un messenger pour le faire venir.

L'Empereur observa son image dans le miroir et retroussa la manche de son ample chemise. Les légères marques que la Mémoire imprimait sur sa peau chaque

marques que la mémoire imprimait sur sa peau chaque nuit étaient presque invisibles dans le reflet du miroir à cause de la faible lueur des bougies.

Avar avait l'intention de mentir à son Empereur : Avar, le seul et unique ami de Phorän.

L'Empereur ne fit aucun geste pour appeler un messager.

De la nourriture lui était servie de temps à autre à travers une toute petite ouverture près du sol que Tiër n'avait pas remarquée lorsqu'il avait inspecté la première fois sa cellule à l'aveuglette. Une main anonyme ouvrait le panneau métallique et glissait un plateau comportant de l'eau et un peu de pain, puis le rabattait et en verrouillait le loquet avant même que les yeux de Tiër se soient habitués à la lumière.

Pourtant, Tiër s'était mis à bénir ces brefs instants, car ils lui permettaient de s'assurer qu'il n'était pas aveugle.

Le pain était toujours bon, parfumé avec du sel et des herbes, et fabriqué à base de farine de blé tamisée plutôt que de farine de seigle, pourtant plus économique. Du pain que l'on s'attendait à trouver sur la table d'un seigneur, non dans une cellule de prison.

Au début, il avait essayé de découvrir une raison logique à sa situation, mais sa captivité n'avait aucun sens. Il avait conclu qu'il lui manquait des informations clés pour parvenir à la solution de l'énigme.

Ce fut à cet instant que la fureur s'empara de lui.

Il ne dormait que lorsqu'il n'en pouvait plus de frustration et de colère, après s'être vainement entêté à trouver un moyen de s'échapper. Quand il se rendait compte qu'il perdait le fil des heures, il se racontait des histoires, celles qu'il avait recueillies auprès des vieilles gens de Reidern, et qui se transmettaient mot pour mot de génération en génération. Certaines étaient davantage des chansons que des histoires, de longues ballades qui prenaient presque une heure à réciter.

Quand le poids de l'ennui et des heures se faisait trop lourd, il cessait de chanter, de penser, de rager, et s'abandonnait au désespoir. Mais même cela, à la fin, le laissait tout seul.

Petit à petit, il commença à s'inventer des habitudes pour tuer le temps. Il pratiquait les exercices qu'il avait appris à l'époque où il était soldat. Quand il avait épuisé tous ceux qu'il pouvait exécuter dans un espace confiné, il en inventait d'autres. C'est seulement lorsqu'il était à bout de souffle, et couvert de sueur de la tête aux pieds, qu'il s'asseyait par terre et se

racontait une nouvelle histoire. Après cela, il se reposait ou bien il reprenait ses exercices, selon son humeur.

Mais c'est la magie qui lui permettait de tenir.

Il connaissait déjà une partie de ses pouvoirs. Séraphe lui avait révélé ce qu'elle savait ; et, malgré le danger, il s'était servi de sa magie de temps à autre, au fil des années. C'était un réel avantage que sa magie à lui ne soit pas le genre de manifestation spectaculaire dont les gens avaient l'habitude, comme celle de Séraphe par exemple. Non : la sienne s'exerçait de façon beaucoup plus *subtile*.

Il était capable d'apaiser la colère d'un homme ivre, ou de donner du courage à un peureux, rien qu'avec ses chansons. Des choses que toute bonne musique pouvait faire, mais que *lui* parvenait à exalter. Il pouvait à son gré graver une chanson ou une lettre dans sa mémoire, et s'en souvenir mot pour mot des années après. Quand il chantait à la taverne de Reidern, il avait l'habitude de mêler un peu de magie à sa dernière chanson afin d'égayer son auditoire. »

Il se sentait parfois coupable, parce que Séraphe, elle, avait entièrement renoncé à ses pouvoirs. Mais cela ne semblait pas l'affecter outre mesure ; elle n'avait jamais paru regretter le pouvoir qu'elle avait mis de côté par amour pour Tiër.

Lui, en revanche, n'aurait jamais pu mettre sa musique de côté.

Il y avait certaines choses qu'il évitait, parce qu'elles se révélaient nocives pour son auditoire : seule sa musique pouvait faire naître les émotions les plus sombres dans l'âme de son public, jamais sa magie. Il se l'interdisait. Il veillait bien à ne jamais utiliser son pouvoir pour soumettre les autres à sa propre volonté : les mots suffisaient. Et puis, il existait des choses trop ostensiblement « magiques » pour qu'il puisse s'en servir à Reidern.

Dans l'obscurité de sa cellule, il avait réussi à créer de légères lumières pour accompagner ses chansons, et ce du premier coup. C'étaient de faibles lueurs, vacillantes, mais elles le réconfortaient.

Les sons présentaient plus de difficultés, même s'il avait une fois réussi à en produire, dans des circonstances accidentelles. Après une bataille particulièrement éprouvante, lui et quelques autres officiers s'étaient saoulés, et quelqu'un lui avait jeté une lyre entre les mains, grappillée dans le butin de guerre. La chanson qu'il avait chantée ce soir-là évoquait de belles jouvencelles et des animaux de basse-cour. Il avait sans doute été le seul à remarquer que parmi les cris du chœur d'officiers, quelques-uns des « meuh » et des « coin-coin » étaient bien réels...

Il tentait de reproduire la même expérience dans sa cellule la première fois que son visiteur vint l'écouter.

L'obscurité permanente avait affûté ses autres sens, de sorte que les frottements de pied sur le plancher au-dessus de lui l'avaient arrêté à mi-mot. Il s'était assis silencieusement, dans l'attente d'autres bruits.

Alors, à peine perceptible par-dessus le gargouillis de l'eau qui s'écoulait sous la grille en ferraille à l'autre bout de la cellule, le son s'était répété.

Ce n'était pas un rat, bien trop léger pour faire craquer de robustes planches de bois sur son passage. Il était presque certain que le bruit provenait d'une personne.

— Bonjour, avait-il dit. Qui est là ?

Le plancher avait laissé échapper un petit cri de surprise, et puis plus rien. Quel qu'ait été son visiteur, il était reparti.

Quelque temps plus tard, il n'aurait su dire combien, alors que Tiër faisait travailler ses abdominaux, il avait de nouveau entendu le bruit. Il s'était immobilisé, craignant de faire fuir son visiteur s'il faisait un mouvement de plus. Il n'avait rien entendu d'autre, mais sans savoir comment, il avait compris que son

hôte était encore reparti. Pris d'un besoin désespéré de chaleur humaine, Tiër avait dirigé ses pensées vers son mystérieux visiteur, afin de l'attirer de nouveau à lui.

Il se réveilla avec la certitude qu'il y avait quelqu'un près de lui. Il n'avait rien entendu, mais il *sentait* quelqu'un au-dessus de lui, qui l'écoutait. Il s'assit, le dos au mur, et commença son histoire selon la formule consacrée :

— Voici ce qui s'est passé, dit-il.

S'il s'imaginait que ses yeux étaient fermés, il pouvait presque se croire chez lui, le dos appuyé contre le mur de sa chaumine, en train de raconter des histoires à ses trois enfants turbulents afin qu'ils s'endorment plus rapidement. Séraphe serait occupée à faire le ménage ; elle était si active... Peut-être serait-elle de mauvaise humeur, songea-t-il, comme souvent lorsque Rinnie était fatiguée mais que les garçons étaient agités. Son visage serait serein, mais la raideur de ses épaules la trahirait, comme chaque fois.

Je me demande si elle est au courant qu'il m'est arrivé quelque chose. Me cherche-t-elle ?

C'était devenu une pensée habituelle, qui le réconfortait quelque peu.

Un garçon fut couronné roi alors qu'il pleuvait

— Un garçon fut couronné roi alors qu'il n'avait encore que seize ans, dit Tiër. Son père était mort à la bataille. À cette époque, la guerre était chose commune, et le royaume dont il hérita n'était ni assez vaste ni assez puissant pour que le Roi puisse se permettre de rester assis en sécurité sur son trône et de laisser les affaires de guerre à ses généraux.

L'histoire du Ténébreux était un récit qu'il connaissait si bien qu'il l'avait un jour racontée à l'envers, au mot près, à la suite d'un pari en partie motivé par l'ivresse. Il n'avait oublié qu'une seule phrase, mais ses compagnons n'avaient rien remarqué.

— Ce jeune homme se trouva être un bon roi, continua-t-il. Cela signifie qu'il encouragea l'ordre et la prospérité parmi les nobles du royaume, et fit en sorte que ses autres sujets, notamment les plus pauvres, ne meurent pas de faim. Il fit un beau mariage, et fut béni en temps voulu de cinq fils. Au fur et à mesure que les années passaient, et que ses fils devenaient peu à peu des hommes, son royaume était de plus en plus florissant grâce au génie du Roi qui s'arrangeait pour que les royaumes voisins continuent à se battre entre eux, au lieu d'attaquer son peuple.

Le sol au-dessus de lui laissa échapper un léger bruit, comme celui d'un spectateur s'installant plus confortablement. Tiër ajouta ce mystérieux spectateur à son auditoire imaginaire.

Il devait s'agir d'un jeune garçon, décida-t-il, sans autre preuve que l'apparente volonté de son visiteur de se déplacer sans lumière. Il y avait de légères fissures entre les planches par où la lumière d'une bougie aurait pu s'infiltrer, s'il en avait porté une avec lui. Il devait être assez âgé pour qu'on le laisse aller et venir à sa guise dans le bâtiment, mais un peu trop jeune encore pour avoir de réelles responsabilités : en d'autres mots, c'était un gamin téméraire qui s'amusait à s'aventurer dans les coins sombres où les prisonniers étaient retenus.

— Le Roi partageait de nombreux talents avec ses courtisans, reprit Tiër. Il savait chasser et monter à cheval, comme n'importe lequel d'entre eux. Il dansait avec grâce et savait jouer du luth. En outre, il n'y avait pas un garde ou un noble qui puisse le battre à l'épée ou au bâton.

Tiër avait toujours conçu quelques doutes concernant cette prouesse royale : en effet, quel est l'imbécile qui se risquerait à battre son souverain à l'épée ? Tiër s'efforça de se représenter le Roi dans son esprit, en rajoutant des détails qui n'étaient pas spécifiés dans l'histoire. Il s'imaginait un jeune homme svelte et élancé, comme son fils Jës : sauf que ses cheveux auraient la blondeur pure et éclatante des nobles des royaumes du sud... Séraphe lui avait dit un jour que certains Bardes étaient capables de faire

jour que certains d'entre eux étaient capables de faire apparaître des images pour accompagner leurs histoires, mais rien ne vint illuminer les ténèbres de sa geôle.

— Mais ce que le Roi aimait par-dessus tout, c'était apprendre, poursuivit-il. Il fit installer des bibliothèques dans tous les villages, et dans la Grande Bibliothèque de sa capitale, il fit venir plus de livres qu'on n'en avait jamais rassemblé de mémoire d'homme, et ce, jusqu'à aujourd'hui. C'est sans doute ce qui causa sa perte...

Tiër se surprit à sourire : il venait de se souvenir du reniflement dédaigneux que lui avait adressé Séraphie, la première fois qu'elle avait entendu cette partie-là de l'histoire. Les livres n'avaient rien de maléfique, lui avait-elle expliqué d'un air hautain. Ce que les gens faisaient, en bien ou en mal, de la connaissance qu'ils y puisaient, ne condamnait pas les livres pour autant.

— Les années passèrent, et le Roi gagna en sagesse et en cheveux blancs tandis que ses fils devenaient des hommes forts et sensés. Les gens attendaient sans crainte que le vieil homme s'éteigne paisiblement, entouré des siens, et transmette la couronne à son fils aîné, lequel était en tout point aussi sage et tempérant que son père. (Dans le noir, Tiër porta la main vers l'endroit où il avait laissé son bol en terre cuite, et but une petite gorgée d'eau. Il laissa durer cet intermède, qui faisait partie de l'histoire que les mots qui

qui faisait autant partie de l'histoire que les mots qui suivraient.) Si tout s'était passé comme prévu, le vieux Roi aurait été inhumé avec tous les honneurs dus à son rang, et nous aurions tous oublié son nom aujourd'hui.

» Or, un soir, le fils aîné du Roi partit se coucher, en se plaignant d'un mal de tête. Le jour suivant, il était devenu aveugle, et son corps était couvert de furoncles. À la fin de la journée, il était mort. La peste s'était abattue sur le palais, et avant qu'elle soit éradiquée, la Reine ainsi que tous les mâles de sang royal avaient succombé à l'épidémie.

La voix de Tiër trembla en prononçant ce dernier mot ; car, aussi clairement qu'il percevait son propre souffle, il avait entendu la voix d'une femme qui gémissait de douleur. Il avait réussi : il avait découvert le fil de magie qui avait engendré ce sinistre son... Une planche craqua au-dessus de lui : le son était plus proche que l'avaient été les gémissements de femme, ce qui replongea Tiër dans la réalité de sa cellule obscure, où il n'y avait ni peste, ni femme, ni enfants morts.

— Après cela, le Roi ne fut plus que l'ombre de lui-même, hantant les salles désertées de sa Grande Bibliothèque. Mais personne n'y prêtait attention, car la peste s'était rapidement propagée à l'ensemble de la capitale, puis aux villes et aux villages alentour. C'était un mal abominable, qui s'emparait de sa victime et ne

la quittait que lorsqu'elle mourait, une semaine plus tard, sourde et aveugle à tout sauf à la souffrance.

Avec précaution, il essaya d'envoyer un peu d'énergie dans la direction d'où était sorti le cri de femme. Il lui sembla qu'il pouvait sentir les miasmes de la peste recouvrir le sol nu de sa cellule. Il se leva brusquement, mais l'impression désagréable se dissipa dès qu'il eut cessé d'alimenter le feu magique d'où naissaient ces mirages. Son contrôle sur son pouvoir le rassura. Ce n'était qu'une simple histoire, *son* histoire. Il renoua le fil magique en reprenant celui de son récit :

— Un jour, alors que le dernier de ses petits-fils venait de succomber à son tour, le Roi alla se coucher, brisé par le chagrin autant que par le grand âge. Quand il se réveilla le lendemain matin, il avait retrouvé le corps de ses dix-huit ans. Au début, on parla d'un véritable miracle, d'une délivrance des dieux après cette épouvantable épidémie qui avait tué deux malades sur trois. Mais la peste se répandit plus loin encore, comme si la jouvence miraculeuse du Roi n'entretenait aucun lien avec elle. Elle traversa les frontières, et décima les familles régnantes des royaumes environnants jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un seul royaume et un seul roi encore en vie.

Tiër dut s'interrompre, car la magie des mots ancestraux lui renvoyait trop brutalement à l'esprit l'horreur de ces morts innombrables qui avaient servi à

nourrir la créature maléfique vivant à l'intérieur du roi.

— Il absorbait leurs vies, dit soudain une voix, dans le grenier au-dessus de Tiër.

Un frisson courut le long de son échine, parce que c'était exactement ce qu'il s'apprêtait à dire. D'une certaine manière, le fait que son visiteur sache d'avance les mots de son histoire, alors que celle-ci était typiquement Reiderni, participait étrangement de la forme particulière que l'histoire voulait prendre... La voix douce et androgyne ne le laissa pas continuer :

— Il buvait la vie de tous ces gens afin de préserver sa propre jeunesse : mais en vérité, s'il conserva son corps, il perdit son âme.

Tiër attendit, mais, voyant que son visiteur restait silencieux, il récita lui-même la suite de l'histoire :

— Cependant les années passaient, et le Roi continuait à vivre bien au-delà de l'âge normal. Aussi, les quelques conseillers qui lui restaient encore – des hommes âgés qui avaient survécu à la peste originelle – moururent les uns après les autres. Au fur et à mesure qu'ils disparaissaient, le Roi les remplaçait par d'étranges hommes entièrement vêtus de noir, des ombres d'hommes... Ce sont eux qui finirent par le trahir... (Tiër marqua une pause, puis) un jour, la fille

caquette du Roi, Loriei, les surprit en train de dévorer un enfant dans les appartements de son père, dit-il en projetant l'horreur de ce moment à l'intérieur de sa geôle.

Il pouvait entendre le bruit des crocs broyant les os fragiles de l'enfant... Il pouvait voir ce terrible spectacle.

Une femme, un peu plus âgée qu'il se l'était imaginé, apparut soudain dans l'embrasure de la porte. Sa chevelure était aussi pâle que celle de Séraphé ; mais elle luisait d'une lumière dorée, tandis que celle de sa femme possédait les froids reflets du clair de lune... Deux silhouettes sans visage, vêtues de longues robes de brocart, se tenaient accroupies devant elle. Ils étaient trop occupés à leur macabre besogne pour se rendre compte que quelqu'un les observait. Entre les deux créatures, gisait un jeune garçon de dix ou douze ans, à la peau de nacre constellée de taches de rousseur. Ses épaules se balançaient d'avant en arrière en un simulacre de vie, tandis que les conseillers du Roi enfouissaient leurs visages dans son abdomen et dévoraient ses entrailles.

Tiër était bien trop choqué pour supporter cette image très longtemps, mais le bruit liquide de leur festin continua à accompagner sa voix lorsqu'il reprit son histoire :

— Elle courut chercher du secours auprès du dernier survivant des anciens conseillers de son père, un vieux mage.

Il s'arrêta de parler et renforça le contrôle de son pouvoir jusqu'à ce que les seuls sons qui emplissent la pièce soient les petits bruits ordinaires d'une cellule de prison.

— Alors, ils se rassemblèrent, dit son visiteur.

— Ils se rassemblèrent, répéta Tiër, et cette répétition sonna juste, comme si elle faisait partie du rythme de l'histoire. (Il relâcha la pression : ce n'était qu'une histoire, après tout, une histoire qu'il connaissait sur le bout des doigts.) Ils se rassemblèrent, les quelques hommes et femmes qui avaient survécu à la peste. Mais le mal avait emporté les guerriers expérimentés — les seigneurs, les commandants —, en ne laissant qu'un peuple brisé. C'est Loriel en personne qui dirigea la première attaque.

— Elle mourut, murmura son visiteur, et Tiër se laissa lui aussi prendre au charme de sa propre magie, qui éveillait en lui des instincts qu'il n'avait jamais soupçonnés.

— Elle mourut. répéta-t-il. mais elle laissa derrière

elle un groupe d'hommes qui avait appris sous ses ordres ce que « commander » veut dire, et le vieux mage qui les forma et combattit à leur côté. Ils luttèrent ensemble contre les agents du Ténébreux... Cependant, voyant que ses partisans mouraient en grand nombre, le Roi appela à lui une armée de *démons* : d'anciennes créatures sortirent de leur sommeil pour combattre sous ses ordres.

Tiër libéra sa magie, et sentit dès lors se rompre les liens par lesquels il l'avait contenue tout au long de ces années. Ces liens, comprit-il, étaient la raison pour laquelle il avait eu tant de difficulté au début à laisser s'exprimer son pouvoir. Tandis que la vague de magie affluait, tour à tour exaltante et effrayante, les mots qui surgissaient en lui étaient aussi confortables et doux qu'un vieux couvre-lit en coton, mais aussi plein d'aspérités inattendues, de grassements, comme autant de dards et d'épines...

— Il perdit et son âme et son nom. Il ne resta de lui qu'un titre, un surnom que lui donnèrent les hommes qui moururent en le combattant. Ils l'appelèrent le Ténébreux.

— Innombrables furent les héros...

L'autre voix faisait à présent elle aussi partie de l'histoire. Tiër sentit sa magie s'élever afin

d'envelopper son visiteur.

— Innombrables furent les héros qui tombèrent, continua Tiër. Et leurs exploits ne furent jamais célébrés, car il ne restait plus personne pour les chanter.

Il s'interrompit, laissant l'autre prononcer la suite.

— C'est alors que vint Ernäve le Rouge, qui le combattit avec sa hache et son arc...

— Un véritable géant, dit Tiër. Il rassembla tous ceux qui pouvaient se servir d'un bâton ou lancer des pierres. Il les nomma « l'Armée de l'Humanité Glorieuse », et il leur apprit à se battre.

Comme s'il n'y avait aucun mur à sa cellule, les soldats de l'Armée de l'Humanité Glorieuse se rassemblèrent devant Tiër. Ces soldats, le corps meurtri et le visage hâve, se dressaient en silence, défiant le démon qu'ils devaient combattre. Il y avait bien quelques hommes, mais la plupart d'entre eux étaient des femmes aux joues creuses, des vieillards, ainsi qu'un petit nombre très précieux d'enfants, usés par la faim et la peur. Tiër savait, grâce au lien de Hibou-à-auditoire qui s'était formé par magie entre son visiteur et lui, que ce dernier les voyait aussi.

— Aux premiers jours de l'automne, le vieux

magicien du Roi s'entretint avec Ernäve le Rouge. Ils parlèrent seul à seul durant toute la nuit, et quand l'aube se leva, le sorcier était mort. Il fut incinéré en grande pompe, et quand les dernières braises s'éteignirent, Ernäve le Rouge rassembla son armée. Il les conduisit jusqu'à une morne plaine, de l'autre côté des monts Loqueteux.

Tiër s'y était rendu, une fois. Il suivait la trace d'un cerf lorsqu'il s'était retrouvé, subitement, sur la plaine de la Bataille du Ténébreux. Il n'y avait aucune marque pour prévenir les imprudents, mais il avait aussitôt compris où il était. Même après tant de siècles, et sous une épaisse couverture de neige immaculée, la mort hantait toujours ce lieu. Il pouvait presque encore voir les cadavres joncher le sol du champ de guerre.

La plaine s'étendait devant lui à présent, à l'intérieur de sa cellule ; il reconnaissait la forme des pics qui l'encerclaient. Il n'y avait plus aucune neige sur le sol pour masquer les corps de ceux qui étaient tombés au combat.

— C'est là, reprit-il... C'est là qu'ils affrontèrent les hordes du Ténébreux, et combattirent jusqu'à la mort. Les cieux furent obscurcis et la terre assombrie de leur sang versé. (Tiër renifla soudain l'odeur amère et familière de la guerre : celle du sang ranci, et en fut presque saisi de nausée.) Les corps ne cessaient de s'entasser les uns sur les autres et la bataille fit rage

se crasser les uns sur les autres, et la bataille se fage autour d'eux pendant des jours. Et des nuits. (Sa cellule résonna des échos du combat, et il s'aperçut qu'il avait oublié à quel point cela pouvait être terrifiant : le choc du métal contre le métal, les cris des agonisants...) Les créatures du Ténébreux n'avaient pas besoin de sommeil, et se nourrissaient des morts. Mais l'Armée de l'Humanité Glorieuse continuait pourtant à se battre, car il n'y avait rien d'autre à faire : ses soldats se battaient et mouraient. Cependant, ils furent moins nombreux à mourir le deuxième jour que le premier. Le quatrième jour, il leur sembla que l'armée maléfique commençait à faiblir, et l'espoir germa dans le cœur des infortunés soldats. Alors, pour la première fois, ils firent reculer l'ennemi.

Tiër fut obligé de s'interrompre pour reprendre son souffle, et calmer son cœur qui battait la chamade. Dans l'obscurité de sa cellule, il aperçut un guerrier balaféré, à la crinière rouge sang, qui tenait lourdement sa hache contre son épaule, en attendant que Tiër continue son histoire.

Mais à présent tout était devenu trop réel, et les mots s'étaient éparpillés, perdus dans le spectacle désolé de l'ancienne bataille.

— Alors l'espoir emplit le cœur de l'armée pour la première fois, dit l'inconnu, d'une voix aussi rugueuse que celle de Tiër.

— Mais, alors même qu'ils se réjouissaient, les cieux s'obscurcirent de nouveau, masquant le soleil de midi, et un nouvel assaut les frappa...

C'étaient les mots de Tiër une fois de plus, mais ils lui semblèrent étrangement irréels en comparaison des scènes terribles qui se déroulaient sous ses yeux.

Il avait du mal à respirer, tant l'air autour de lui était vicié. Les mains d'Ernäve le Rouge étaient fatiguées de tant d'interminables combats. Sa hache se ficha dans le torse d'une créature immonde, qui avait dû jadis être un loup, songea-t-il, avant que la sorcellerie du Ténébreux ne s'en empare. Elle ne mourut pas aussitôt et Ernäve dut la frapper une seconde fois pour qu'elle cesse de bouger.

Il se retrouva au sommet d'une petite éminence, sans adversaire immédiat. Il en profita pour prendre quelques instants de répit, et couvrit le champ de bataille du regard – alors, il aperçut le Ténébreux pour la toute première fois depuis que les combats avaient commencé.

Le Ténébreux était moins imposant qu'il se l'était imaginé. Plus petit qu'Ernäve d'une bonne tête et ne pesant guère plus que la moitié de son poids, il avait l'air d'un tout jeune homme. Il offrait bien plus qu'une légère ressemblance avec Lorie, même si ses yeux à

elle n'avaient jamais été aussi vides. Le Ténébreux lui adressa un sourire sardonique, et Ernäve, qui croyait être trop épuisé pour éprouver de la peur, se rendit compte qu'il avait eu tort.

Une voix près de lui le fit frissonner : « Je suis là », disait-elle.

C'était Kérin, le jeune Voyageur squelettique qui se trouvait être leur unique mage, à présent. Ce dernier avait débarqué au campement d'Ernäve quelques hivers auparavant, et depuis lors, n'avait cessé d'être une source de problèmes pour lui.

« Il ne manquait plus que toi ! » dit aigrement Ernäve.

Chose étonnante, le sorcier se mit à rire : « Quand le Ténébreux sera mort une bonne fois pour toutes, crois bien que je me laverai les mains de toi, espèce de triple idiot ! Mais en attendant, nous sommes frères et je ne te lâcherai pas d'une semelle. Tu auras besoin de bien plus que cette simple hache si tu veux tuer le Ténébreux. »

Ernäve lui dit : « Eh bien, suis-moi, mon frère. » Et il se fraya un chemin à coups de hache à travers la bataille, tout droit vers le Ténébreux.

Le Roi Innommable se battait seul. Ses terribles

Le Roi illuminable se battait seul. Ses terribles créatures se tenaient à bonne distance de lui, comme s'il ne pouvait y avoir qu'une certaine dose de mal en un endroit donné, et que la seule présence du Ténébreux rendait celle des autres démons inutile.

Ernäve arriva par le côté, leva sa hache, et frappa ; mais le bouclier du Ténébreux intercepta le coup. La lame traversa la fine épaisseur de métal qui recouvrait le bouclier, se ficha dans le bois en dessous, et y resta coincée.

Il tira avec virulence sur sa hache, et força le Ténébreux à se décaler de deux pas sur le côté, avant que ce dernier retire son bras des sangles du bouclier.

Ernäve plaqua le bouclier contre le sol, et le fendit en deux comme une vulgaire bûche de bois afin de récupérer sa hache. C'était un geste adroit et rapide, mais il eut à peine le temps de parer le coup de son adversaire.

Le Ténébreux se battait avec beaucoup d'adresse, ce dont le vieux mage, son conseiller, l'avait averti. À plusieurs reprises, l'épée glissa le long de la hache, parant les coups d'Ernäve afin que le métal plus lourd de l'arme de bûcheron n'altère pas la lame de l'épée.

Tout au long de cette lutte à mort, le Roi tenta de formuler d'horribles sortilèges à l'encontre d'Ernäve,

mais celui-ci parvenait toujours à éviter le pire en lui assenant d'énormes coups de hache, qui forçaient le Ténébreux à interrompre ses imprécations pour se concentrer sur son jeu d'épée. Il y eut sans doute beaucoup d'autres maléfices que Kérin réussit à neutraliser, car de temps à autre, un sort frappait Ernäve d'une insupportable brûlure, qui l'affaiblissait encore davantage.

Le Roi était encore vigoureux, tandis qu'Ernäve était déjà épuisé avant même que la bataille débute. Néanmoins, malgré son état, Ernäve se campa sur ses jambes ; et, d'un rapide mouvement de sa hache, fit bondir le Roi en arrière.

La hache pesait de plus en plus lourd dans ses mains, et chaque fois que l'épée du Roi la heurtait, une onde de douleur parcourait les bras d'Ernäve et se propageait à ses épaules et son cou.

Le guerrier trébucha et, tandis qu'il tombait à la renverse, sa hache porta un coup au genou du Ténébreux et l'entailla jusqu'à l'os. Sans aucune hésitation, Ernäve roula sur lui-même, se remit sur ses pieds, et revint à la charge.

Le Ténébreux se tordait de douleur, et l'apparence de jeune homme que le Roi avait revêtu se dissipa brusquement, ne laissant rien voir d'autre qu'un amas de nerfs et de tendons s'accrochant à de l'os. Il n'était

plus temps de s'abandonner à l'horreur. Ernäve se jeta en avant et frappa de nouveau l'épée du Roi.

Le coup eut enfin l'effet escompté, et brisa la lame élégante en mille éclats d'acier. Ernäve se préparait à assener un ultime coup, lorsque le Roi lâcha soudain le manche de son épée, et le frappa de sa main tendue ; des griffes qui n'appartenaient pas à une main humaine s'enfoncèrent profondément dans le flanc du guerrier.

Ernäve cria, mais la douleur n'altéra en rien la force de son coup, et la hache s'abattit sur la nuque du Ténébreux et le décapita.

Le corps en sang et le souffle court, Ernäve le Rouge observa le cadavre du Roi avec un choc mêlé de stupeur : c'était la dépouille d'un homme infiniment âgé qui gisait par terre devant lui.

Qui aurait cru que le Ténébreux pouvait réellement être tué ?

« Comment as-tu fait ? Comment as-tu pu résister à sa magie ? Moi-même, je n'ai pas réussi à la neutraliser... Et pourtant, moi je suis mage ! » La voix insistante de Kérin brisa le voile de fatigue et de confusion dont il avait l'impression jusqu'alors qu'il enveloppait toutes choses...

« *Le vieux magicien, dit Ernäve entre deux halètements. Il a sacrifié les derniers mois de sa vie pour me permettre de tenir la sorcellerie du Ténébreux à distance, assez longtemps pour que je puisse le tuer, je pensais que c'était une folie de croire que cela pourrait marcher... mais ça n'avait pas d'importance puisque nous allions tous mourir, de toute façon.* »

Sur ces derniers mots, il tomba à genoux.

Piégé à l'intérieur de l'esprit d'Ernäve le Rouge, Tiër, qui connaissait la fin de l'histoire, se rendit compte qu'il courait un grave danger et lutta pour refaire surface, mais il n'y avait rien à quoi il pouvait s'accrocher tandis qu'Ernäve était peu à peu aspiré dans l'au-delà...

Un faible murmure résonna à ses oreilles.

— C'est ainsi que ce grand guerrier trépassa à la suite du Ténébreux, et quit...

— Et quitta le champ de bataille, reprit à temps Tiër. Il quitta son armée, qui déplora sa perte.

Mais il ne parvenait pas à se rappeler la suite de...
Kérin tenta en vain de sauver Ernäve avec le peu de pouvoir qui lui restait.

— Ils brûlèrent la chose qui avait jadis été un roi, continua son visiteur à mi-mot, voyant que Tiër s'était arrêté de parler.

Ce dernier hésita un moment mais les mots familiers lui revinrent bientôt, formant de nouveau un écran entre lui et son histoire.

— Et... et dispersèrent ses cendres dans les rivières et dans les champs de sorte qu'il n'y ait ni tombe ni monument funéraire à la mémoire du Roi sans nom.

La douleur dans le flanc de Tiër s'évanouit, et il fut de nouveau en sécurité à l'intérieur de sa cellule.

— Ils enterrèrent Ernäve Ils pénétrèrent à l'intérieur de la cité déserte où le Ténébreux avait régné, et là, ils démolirent le palais royal jusqu'à ce qu'il ne reste plus une seule pierre debout. Quand ce fut terminé, les survivants de l'Armée de l'Humanité Glorieuse croisèrent les bras et attendirent, car ils n'avaient nulle part où aller. Sous le joug du Ténébreux, les dernières villes étaient tombées en poussière il y avait déjà bien longtemps. Ce n'est que lorsque la nourriture vint à manquer que l'armée se dispersa enfin.

Tiër frissonna dans le noir, tandis que les dernières

images se dissipèrent... La prochaine fois qu'il s'essaierait à la magie, se dit-il avec fermeté, il choisirait une histoire dont le héros survit à la fin.

— Qu'avez-vous fait, Barde ? demanda l'inconnu depuis le plafond. Magie ou musique, musique ou magie... tout cela avait l'air si réel. Qu'avez-vous fait ?

Alors, rompant le lien qui le liait toujours à Tiër, son mystérieux visiteur s'éclipsa sans un bruit.

Avar, le Septe de Leheigh, avait typiquement l'air d'un Septe, songea Phorän tandis qu'il jouait sans enthousiasme avec son petit déjeuner.

Avar était grand, mince et d'allure héroïque. Ses traits étaient burinés, son menton ferme et sa bouche offrait toujours un sourire sympathique. Il s'était invité, sans même se faire annoncer, dans la chambre à coucher de l'Empereur ; comme s'il était chez lui.

— Pas d'appétit ce matin, mon Empereur ? dit-il lorsqu'il remarqua le gâchis dans l'assiette de Phorän. Quand j'ai appris que vous interrompiez votre jeûne, je me suis dit que cela devait être le cas... Mon nouveau domestique connaît un remède contre la gueule de bois. Il est à moitié Voyageur, ou du moins, c'est ce qu'il prétend. Je pense qu'il s'agit d'un simple magicien,

sachant manier les drogues et les potions !

— Non merci, lui répondit Phorän en baissant les yeux sur son assiette.

Avar était de retour au palais : pourtant, la joie et le soulagement du jeune homme étaient atténués par les soupçons que Toarsen avait fait naître dans son esprit. La veille au soir, le jeune Empereur avait été persuadé de la véracité de ses paroles, mais la présence charismatique d'Avar, ce matin-là, rivalisait avec les propos de deux vassaux à moitié ivres, et le soupçon l'emporta d'une courte victoire. Mais une victoire tout de même : assez, du moins, pour que Phorän n'invite pas Avar à partager son petit déjeuner, alors qu'il y avait de la nourriture à foison... L'Empereur piqua un morceau de fruit avec sa fourchette, et le porta à ses lèvres sans plaisir manifeste.

— Je n'ai pas besoin de potions, dit-il. Ce n'est pas l'alcool qui m'a rendu malade.

Il se rendit compte qu'il se donnait beaucoup trop l'air d'un enfant boudeur, et changea aussitôt de ton :

— Vous êtes donc revenu de votre Septe ? Déjà ? (Son ton était-il suffisamment désinvolte ?) Je croyais que vous aviez l'intention d'y rester plus longtemps ? (Avar avait l'air mécontent, songea Phorän avec une légère pointe de triomphe. Il s'était sans doute attendu

à un accueil plus chaleureux – ou même à ce que l'Empereur le réprimande pour sa trop longue absence, ce que ce dernier avait eu l'intention de faire, jusqu'à ce qu'il surprenne cette conversation la veille au soir... Le sang-froid et le détachement étaient des qualités dont le jeune homme ne faisait que très rarement preuve.) Où se trouve Leheigh, d'ailleurs ? continua-t-il. Dans le sud ?

L'indifférence dans le ton de sa voix était quelque chose qu'il avait moins de mal à feindre... *Voilà. Regarde à quel point je me désintéresse de tes petites affaires.*

Il avait cherché l'emplacement de cette ancienne ville sur les cartes de la bibliothèque, et l'avait trouvé sur plusieurs d'entre elles. Il aurait pu discuter longuement avec Avar de l'état des récoltes de son nouveau Septe, à force d'avoir consulté les registres d'impôt de la région au cours des siècles passés... Mais pour l'heure, il ne souhaitait pas lui montrer qu'il connaissait quoi que ce soit sur Leheigh ou ses environs. Le frère d'Avar n'aurait jamais osé montrer autant de dédain vis-à-vis de l'Empereur si Avar, d'une manière ou d'une autre, ne l'y avait pas incité.

Mais Phorän avait besoin d'Avar. Il avait besoin de ses encouragements, et de son soutien contre les membres du conseil, des vieillards qui voyaient d'un

très mauvais œil le fait que leur Empereur s'adonne à d'interminables beuveries le soir en compagnie de ses courtisans, mais qui, malgré tout, refusaient toujours de lui confier quelque chose de plus utile. Il avait besoin de lui car Avar, lorsqu'il restait au palais, dormait souvent dans l'un des lits de la suite royale. Et quand il était avec lui, Phorän était en sécurité...

— Leheigh est dans le sud-ouest, sire, lui répondit Avar. C'est une petite ville au bord de la Rivière d'Argent, en aval de la « Bataille du Ténébreux ». (Son visage avait recouvré sa chaleur coutumière.) Je n'ai pas encore eu le temps d'aller visiter le champ de bataille. Mais je le ferai la prochaine fois que je me rendrai là-bas, si je peux trouver un guide qui accepte de m'y conduire. Quoi qu'il en soit, je suis très content de mes terres, dans l'ensemble. Mon père n'aimait pas beaucoup la chasse. Les bois sont donc toujours sauvages, et particulièrement giboyeux. Le château a été bâti quelques siècles après la Bataille du Ténébreux : la légende familiale raconte que mon aïeul était l'un des soldats de l'Armée de l'Humanité Glorieuse qui se sont installés sur les bords de la rivière après la bataille finale. Le district comporte quelques villes et bourgades, une charmante petite ville près de mon château, et un village moins important sur les berges de la rivière. Les villageois de Reidern – c'est le nom de ce petit village – parlent toujours de la chute du Ténébreux comme si cela datait d'hier. J'imagine qu'il ne s'est rien produit d'intéressant là-bas depuis.

— Je vois, dit Phorän. Quand êtes-vous rentré ?

— Avant-hier, lui répondit Avar. Excusez-moi de n'être pas venu directement vous voir, mais j'ai dû régler quelques affaires... (Il hésita.) En fait, quand je suis arrivé, j'ai découvert que ma maîtresse avait pris deux ou trois autres hommes pour lui tenir chaud au lit pendant mon absence. Quand j'en ai eu fini avec cela, mon humeur n'était pas vraiment à la fête.

Une bonne raison de m'avoir fait attendre, songea Phorän en jubilant intérieurement. Peut-être Toarsen était-il jaloux du temps que son frère passait avec lui, voilà qui expliquait sans doute les paroles blessantes qu'il avait eues à son encontre. Phorän comprenait qu'il puisse être jaloux de lui.

— Je pensais monter à cheval aujourd'hui, dit l'Empereur sans transition, comme si le départ et le retour inattendu d'Avar n'avaient plus aucun intérêt pour lui. Voulez-vous m'accompagner ?

À l'origine, il n'avait pas l'intention de le lui demander. Mais la présence d'Avar pansait les blessures que les mots de Toarsen et de Kissel avaient occasionnées. Avar était son ami, après tout, tout le monde pouvait le voir : rien qu'à la chaleur de son regard... Les sourcils d'Avar se soulevèrent sur son front narfait

— Évidemment, sire. Mais je vais d'abord faire prévenir les garçons d'écurie. J'ai laissé mon cheval chez moi.

— Je m'en suis déjà chargé, dit Phorän en mettant sa fourchette de côté. Vous pourrez monter le cheval que mon homme d'armes devait prendre. (Il n'aurait pas besoin d'un garde avec Avar à ses côtés.) J'ai l'impression que je ne suis pas sorti de ce palais depuis des mois.

Ce n'est qu'après avoir dit ces mots qu'il se rendit compte que c'était vrai. Quand était-il sorti pour la dernière fois ? Ah oui, c'était dans cette taverne bondée il y avait quatre mois, lorsqu'il s'était déguisé à l'occasion de l'anniversaire d'Avar.

— Ah, c'est vrai ? dit Avar en fronçant les sourcils. Quelque chose ne va pas, sire ?

Phorän secoua la tête et se leva du lit.

— Non, c'est juste que je m'ennuie un peu. Mais parlez-moi de votre nouvelle curiosité : un Voyageur, m'avez-vous dit ? S'agit-il d'un mage ?

Avar eut un large sourire.

— Ne le sont-ils pas tous un peu ? Mais pour dire la vérité, je ne pense pas qu'une seule goutte de sang de Voyageur coule dans ses veines... Toutefois, c'est un excellent guérisseur.

Tandis qu'ils traversaient le palais en direction des écuries, Avar lui parla gaiement de son voyage à Leheigh : il n'avait aucunement l'air d'un homme s'adressant à une personne qu'il méprise. Phorän se demanda un moment s'il devait ou non raconter à Avar ce que son frère avait dit la veille. Finalement, il décida de garder le silence. Non qu'il craigne de blesser Avar : simplement, il ne souhaitait pas que son ami sache que quelqu'un – en l'occurrence son propre frère – méprisait l'Empereur.

Bercé par le flot joyeux et attentionné des paroles d'Avar, Phorän reconsidéra les événements de la veille. Traditionnellement, les gens n'aimaient pas leurs dirigeants, c'était connu... Et puis, il avait sûrement mal interprété ce qu'ils avaient dit au sujet de son oncle. Ils n'avaient pas dit qu'ils l'avaient tué, mais simplement qu'on l'avait tué. Phorän n'était pas réellement ivre à ce moment-là, mais il n'était pas tout à fait sobre non plus. Il était assez facile de mal interpréter les choses dans cet état-là.

Phorän se détendit et se laissa distraire par son héros. Cela faisait des semaines qu'il n'avait pas eu son ami entièrement pour lui... Mais sa joie fut légèrement

ternie lorsqu'on lui amena son étalon.

Lui qui avait appris à monter à cheval dès qu'il avait su marcher devait aujourd'hui se servir d'un banc pour atteindre la selle.

En effet, je suis gros, se dit-il en rougissant, parce que les hommes d'écurie qui le connaissaient depuis l'enfance s'efforçaient à présent d'éviter son regard. Au moins c'était son propre étalon qu'ils lui avaient amené et non un autre cheval plus facile à monter. Celui-ci avait réagi avec sa fureur habituelle quand il avait senti le poids du cavalier, voire peut-être même un peu plus violemment, car cela faisait des mois qu'il n'avait pas été monté...

Quand Acier cessa enfin de s'agiter, Phorän était déjà épuisé et presque certain de s'être froissé un muscle du dos, mais néanmoins rayonnant de fierté et de triomphe... Tout le monde n'était pas capable de monter une telle bête, et *lui* avait réussi à le faire. L'étalon s'ébroua puis s'apaisa, comme si toute cette comédie n'avait jamais eu lieu.

— Vous êtes un cavalier hors pair, mon Empereur, murmura Avar avec juste ce qu'il fallait d'admiration en trop pour transformer le compliment en moquerie.

Phorän vit le visage des hommes d'écurie passer instantanément de l'approbation à un mépris voilé

instantanément de l'approbation à un mépris voilé. Avar a-t-il fait exprès de dire ça ? songea l'infime partie du jeune Empereur que les propos de Toarsen troublaient encore.

Avar avait des affaires à régler cet après-midi-là, et Phorän réprima l'envie qu'il avait de le supplier de rester auprès de lui. La chevauchée lui avait rappelé son oncle : c'était lui qui lui avait appris à monter à cheval. Son oncle, qui aurait sûrement été déçu par l'homme que Phorän était devenu.

« *Tu as une cervelle, mon p'tit gars, lui avait-il dit un jour. Empereur ou pas, tu as une tête. Utilise-la !* »

C'est ainsi qu'au moment où l'obscurité envahit sa chambre, alors même que les flammes du foyer se réduisaient à de faibles braises, Phorän se retrouva de nouveau seul lorsque la Mémoire arriva.

Elle était un peu plus grande qu'un homme, et se tenait à quelques pas de son lit. Sans doute, songea Phorän avec une pointe d'humour qui réussissait à peine à lui faire oublier sa terreur, sans doute n'en revenait-elle pas de le voir bien tranquille dans son lit, plutôt qu'affalé ivre mort en travers des couvertures, ou pleurant dans un coin comme cela lui arrivait souvent.

Elle ne ressemblait à rien de connu, comme si l'œil humain était incapable d'identifier clairement ce que c'était... Quoi qu'il en soit, elle avait l'air plus *réelle*, ce soir-là, que jamais auparavant.

Son hésitation, si tant est qu'elle hésita un seul instant, fut de courte durée. Phorän ne tenta pas de se débattre lorsqu'elle l'enveloppa de sa noirceur, annihilant sa capacité de bouger ou de crier. Il avait espéré que ce serait moins désagréable s'il restait tranquille, mais la douleur cuisante des deux crocs s'enfonçant dans la saignée de son bras, loin d'être atténuée, était aussi terrible que dans son souvenir... Une sensation de froid intense envahit le corps de Phorän à partir de l'endroit où la Mémoire se nourrissait ; c'était comme si elle remplaçait son sang par de la glace. Quand ce fut fini, elle lui dit ces mots qui étaient devenus beaucoup trop familiers :

— Par ce sang que je te prends, je te dois une réponse. Choisis bien ta question.

— Avez-vous peur des autres personnes ? demanda Phorän. Est-ce pour cette raison que vous ne venez jamais lorsqu'il y a quelqu'un en ma compagnie ?

— Non, répondit la créature.

Puis elle disparut

Plus que d'habitude.

Frissonnant de tous ses membres comme s'il revenait de la chasse en plein hiver, Phorän le Vingt-Septième se recroquevilla sur la descente de lit de sa chambre et s'endormit.

Chapitre 8

Cette *fois-ci*, ce ne fut pas la grille qui s'ouvrit, mais la porte. Tiër se dressa brusquement sur ses pieds et dut s'arrêter là où il était, aveuglé par la lumière.

— S'il vous sied de me suivre, mon seigneur, fit une douce voix de ténor qui aurait pu aussi bien appartenir à un jeune homme qu'à une jeune femme. Nous avons fait le nécessaire pour vous installer confortablement. Je suis aussi chargée de vous présenter des excuses pour la façon dont vous avez été traité jusqu'à présent. Malheureusement, nous n'étions pas en mesure de vous accueillir avant aujourd'hui.

Tiër se frotta les yeux et fixa d'un regard ébloui ce qui n'était, après tout, que la faible lueur d'une lanterne, sur laquelle se découpait la frêle silhouette d'une femme.

Le spectacle, constata-t-il, était parfaitement mis en scène. Elle prenait bien soin d'incliner la lanterne de façon que celle-ci n'éclaire que certaines parties de son corps. Le léger tremblement de sa main était peut-être feint lui aussi : mais lui-même aurait été inquiet de se

trouver en face d'un homme emprisonné depuis si longtemps, aussi lui laissa-t-il le bénéfice du doute...

— Je ne suis pas seigneur, finit-il par dire. Dites-moi simplement à qui je dois ce charmant séjour ici ?

— S'il vous plaît, *messire*, dit-elle. Suivez-moi, et je vous conduirai jusqu'au lieu où toutes vos questions trouveront une réponse.

Tiër aurait fort bien pu la maîtriser, et il l'aurait sans doute fait s'il s'était agi d'un homme. Mais si ces gens, quels qu'ils soient, avaient envoyé une femme le chercher, c'était assurément parce que la force ne le mènerait nulle part.

— Laissez-moi un instant, lui demanda-t-il. Le temps que la vue me revienne.

Alors que sa vision s'éclaircissait, il s'aperçut que l'inconnue était vêtue d'une tenue légère qui laissait clairement deviner ses formes avantageuses.

C'était un costume de courtisane, mais cette femme-là n'était pas une courtisane ordinaire. Elle était d'une extraordinaire beauté, même aux yeux d'un homme comme Tiër, qui préférait les femmes moins délicates. Le fin filet d'or et de pierres précieuses qui retenait ses cheveux blonds avait beau n'être que du cuivre et des strass – et encore, il n'en était pas certain

—, le tissu de sa robe, lui, valait son pesant d'or.

— La vue vous est-elle revenue, messire ? demanda-t-elle.

— Oui, dit-il d'un ton agréable. (Il attendait son heure jusqu'à ce qu'il dispose d'informations suffisantes pour agir.) Allez-y, je vous suis, jolie demoiselle.

Elle rit doucement de sa galanterie et le mena à travers le dédale d'un long couloir. Elle se conduisait envers lui, songea-t-il, comme s'il était l'un de ses clients, et non pas un homme qu'on avait emprisonné pendant plusieurs semaines. Le plafond était si bas qu'il aurait pu facilement y poser la main. Il y avait des portes de chaque côté de sa geôle, qui s'ouvrirent librement lorsqu'il les poussa, et révélèrent des pièces identiques à la sienne. L'inconnue se montra patiente, l'attendant sans un mot lorsqu'il voulut s'arrêter devant une porte de fer, presque deux fois plus large que celle de son cachot. Elle resta coincée sur ses gonds quand il tenta de l'ouvrir.

La jeune femme ne disait rien. Lorsqu'il lui emprunta la lanterne et en augmenta la luminosité afin de mieux voir les portes, elle se contenta de croiser les bras sous son opulente poitrine.

Il fit mine de l'ignorer jusqu'à ce qu'il soit certain que la porte se fermait de l'autre côté à l'aide de deux

que la porte se fermait de l'autre côté, à l'aide de deux barres métalliques – à peine visibles dans le tout petit espace compris entre la porte et le châssis – qui servaient à la bloquer. S'il avait accès à une forge, il pourrait confectionner un outil pour débloquer cette porte, mais il était peu probable qu'on le lui permette...

Il rendit donc la lanterne à sa charmante hôtesse, et se laissa conduire.

Le couloir tournait abruptement sur lui-même et aboutissait à deux portes identiques, une de chaque côté du mur, juste avant un cul-de-sac. Ce fut celle de gauche que la jeune femme ouvrit, se reculant ensuite d'un pas afin qu'il la précède à l'intérieur de la pièce.

Une odeur de vapeur et un bruit d'eau courante s'échappèrent de l'embrasure de la porte : il ne fut donc pas surpris de pénétrer dans un sauna. Il savait déjà à quoi cela ressemblait, car le Septe de Geränt, sous lequel il avait servi, avait organisé des conférences de guerre dans le sien. Il disait que le bruit de l'eau qui coule empêchait les oreilles indiscrètes d'intercepter quoi que ce soit d'utile... Cependant, pour dire la vérité, ce sauna était à la pièce d'eau austère qu'il avait connue ce qu'un destrier était à un âne, c'est-à-dire une merveille. Une baignoire en or, assez large pour contenir cinq ou six personnes, était pleine à ras bord d'une eau chaude et fumante. À côté se trouvait une haute table sur laquelle étaient entreposées toutes

sortes de savons et de lotions pour le corps. Mais ce qui impressionna le plus Tiër, ce fut le bassin d'eau froide.

De l'eau tombait en cascade d'une ouverture pratiquée dans le plafond loin au-dessus de lui, puis se déversait sur une saillie de roches artificielles, d'où elle s'écoulait à grands flots à l'intérieur d'un bassin en contrebas. Il pouvait voir que ce dernier était peu profond car deux jeunes femmes nues, frigorifiées et visiblement effrayées se tenaient à l'intérieur, avec de l'eau jusqu'à la taille.

— Chut..., siffla son hôtesse, soudain en colère. À vous voir, on dirait que vous êtes sur le point d'être déflorées une deuxième fois ! Est-ce que cet homme a l'air d'être du genre à violenter une femme ?

Elle reprit sa voix de velours et se retourna vers Tiër :

— Veuillez les excuser, mon seign... *messire*. Notre dernier invité était loin d'être heureux de sa captivité, et il s'est vengé sur ces pauvres demoiselles, qui n'y étaient pour rien...

Il rit avec un amusement sincère.

— Après un tel discours, j'aurais sûrement l'air d'un rustre sans cervelle si je me risquais à pareille chose.

Dans l'éclatante lumière du sauna, il s'aperçut qu'elle était bien plus qu'une belle femme : c'était une créature fascinante, somptueuse, qui attirerait encore l'attention des hommes quand elle aurait quatre-vingts ans. Une fois de plus, il essaya d'évaluer la valeur marchande de cette femme... Mais pourquoi diable lui offrait-on une telle faveur ? Cette pensée fit instantanément disparaître son sourire.

— Si je comprends bien, je suis censé me laver avant d'être présenté à mon hôte ? demanda-t-il d'un ton neutre.

— Nous allons nous charger de vous laver, messire, si vous nous le permettez, dit-elle en fléchissant la tête en signe de soumission. Quand vous aurez pris votre bain, nous vous proposerons des vêtements propres pour remplacer ceux que vous portez maintenant. Tout ceci n'a d'autre but que de vous mettre à l'aise. Si vous le souhaitez, vous pouvez rester comme vous êtes et je vous conduirai à votre hôte dès maintenant. J'ai pensé, toutefois, que vous préféreriez vous présenter à lui sous un meilleur jour.

— Sous un meilleur jour, c'est ça ? (Il jeta un coup d'œil à ses vêtements.) S'ils décident d'enlever un homme au dernier jour de trois mois de chasse en forêt, que s'attendent-ils à trouver ? D'accord, je vais me laver, mais dans ce cas je vous demanderai de sortir d'ici mesdemoiselles... sinon ma femme me tuera.

Les naïades gloussèrent bêtement, comme s'il avait sorti un mot d'esprit, mais elles attendirent que leur maîtresse leur fasse signe avant de quitter le bassin. Elles s'emmitouflèrent dans des draps de bain disposés en piles sur un banc, puis sortirent de la pièce par la porte qu'il avait prise pour entrer.

— Vous aussi, mademoiselle, dit-il à son guide. L'aristocrate que vous servez apprécie peut-être qu'on l'aide à se laver... mais nous, les gars de Reidern, savons parfaitement nous débrouiller seuls.

Elle s'inclina avec un sourire et quitta la pièce, refermant la porte derrière elle. Il n'avait pas remarqué de loquet, mais il entendit un « clic » caractéristique, aussi ne tenta-t-il pas d'ouvrir la porte... La chute d'eau était bien plus intéressante.

Au bout de quatre sauts, il parvint à s'agripper au rebord le plus bas de la saillie rocheuse, et il escalada le reste assez facilement. Quand il découvrit l'ouverture par laquelle l'eau s'écoulait, dans le coin du plafond, il s'aperçut qu'elle était bouchée par des grilles en fer fixées dans du mortier.

Il se laissa glisser en arrière et retomba lourdement dans l'eau, sans se soucier de l'état de ses vêtements. Il ne s'attendait évidemment pas à sortir d'ici aussi

facilement, mais il avait besoin de savoir à quoi il avait affaire. Il finirait bien par trouver un moyen de s'échapper ; mais en attendant, rien ne l'obligeait à rester crasseux...

Tout d'abord, il commença par se laver tout habillé afin de nettoyer ses vêtements, puis il se déshabilla et jeta ses effets dans le bain d'eau chaude, où il se savonnerait lui-même bien sûr, mais également ses humbles hardes, lorsqu'il serait prêt.

L'eau glacée de la fontaine se déversait sur son visage, le lavant de tous ses soucis et de ses pensées amères en même temps qu'elle lui décrassait le corps.

Il n'avait entendu personne entrer, mais quand il sortit du bassin d'eau froide, des vêtements propres l'attendaient sur le banc.

Il n'y prêta pas attention et pénétra à l'intérieur de la baignoire d'eau chaude, se savonna énergiquement, et lava sommairement ses vieux habits. Ensuite, il rinça le tout dans le bassin d'eau froide et étendit son linge où il put. Nu et frissonnant, il se sécha, puis examina les vêtements qu'elle lui avait apportés.

Ils étaient fonctionnels, plus ou moins identiques à ceux qu'il venait de quitter, quoique moins usagés. Il tripota sa nouvelle chemise un long moment avant de se décider à l'enfiler. Ses nouvelles bottes en cuir lui

allaient aussi bien que les anciennes, qu'il avait perdues durant sa captivité.

Alors qu'il les laçait, sa mystérieuse hôtesse réapparut brusquement, de façon trop opportune pour qu'il s'agisse d'un pur hasard. On l'avait observé, c'était sûr. Il espérait qu'on avait apprécié le spectacle... Son hôtesse portait un plateau sur lequel étaient disposés un peigne ainsi qu'une barrette en argent. Elle le lui tendit, et Tiër s'empara du peigne qu'il fit glisser dans ses cheveux, avant de les rassembler en queue de cheval qu'il fit tenir au moyen de la barrette.

Il tourna ensuite sur lui-même afin qu'elle puisse juger du résultat. Son guide approuva d'un mouvement de tête.

— Vous êtes très bien comme ça, messire. Si vous voulez bien me suivre à présent, le Maître attend votre venue.

— Le Maître ? demanda-t-il.

Mais elle n'avait pas l'intention de lui en dire plus, et l'entraîna de nouveau dans le couloir avec un simple :

— Venez.

Cette fois, les doubles portes au bout du couloir étaient ouvertes : un léger nuage de fumée s'en

étaient ouvertes, un léger usage de lumière s'en échappait, accompagné du battement intermittent d'un tambour et des échos de conversations. Mais il eut à peine le temps de jeter un coup d'œil à l'intérieur de ce qui lui sembla être une sorte de salle commune meublée de tables et de bancs éparpillés çà et là, lorsque la femme ouvrit la porte située juste en face du sauna, et lui fit signe d'avancer.

S'il se fiait à la taille de la pièce et à son absence de fenêtre, celle-ci ressemblait beaucoup à sa cellule, même si le sol en pierre sous ses pieds était recouvert d'un épais tapis tissé. Une paire de tapisseries assorties était accrochée sur l'un des murs. Quant à l'ameublement, il se réduisait à une petite table arrondie au centre de la pièce, flanquée de deux fauteuils à l'aspect confortable.

Dans l'un de ces fauteuils, se tenait un homme vêtu d'une robe de cérémonie en velours noir, qui sirotait un verre. Il semblait avoir dix ou douze ans de plus que Tiër, et l'air d'un aristocrate des régions de l'est, avec ses larges joues et son nez plat. Tout comme son visage, ses mains étaient celles d'un aristocrate : longues et recouvertes de bagues.

Il leva les yeux lorsque l'hôtesse de Tiër s'éclaircit doucement la voix.

— Ah oui, merci beaucoup, Myrceria..., dit-il d'un

ton aimable, en reposant son verre sur la table. Ce sera tout.

La porte se referma doucement derrière le dos de Tiër, laissant les deux hommes seuls dans la pièce. L'homme en robe noire joignit ses mains sur son menton, et observa le fermier d'un air pensif.

— Vous n'avez pas du tout l'air d'un Voyageur, Tiëragan de Reidern, dit-il.

Un Voyageur ? Tiër dressa un sourcil et prit le fauteuil vide. Il était un peu trop étroit pour lui et il fut obligé d'allonger les jambes, et de croiser les chevilles. Lorsqu'il fut installé confortablement, il observa l'homme qui, selon toute vraisemblance, était à l'origine de sa récente captivité, et lui dit d'un ton courtois :

— Vous-même, n'avez pas du tout l'air d'une pustule sur une limace, comme quoi les apparences peuvent être trompeuses.

Le visage de son interlocuteur demeura de marbre, mais Tiër sentit une onde de magie, de pouvoir, s'échapper de l'homme avant de s'éteindre aussitôt. C'était tout ce qu'il avait besoin de savoir.

Le flot de magie dissipé, le magicien lui adressa un sourire.

— Vous êtes vraiment en colère, n'est-ce pas ? Il me semble en effet que nous vous devons des excuses pour vous avoir gardé enfermé dans votre cellule jusqu'à présent, mais il y avait bien longtemps que nous n'avions pas eu de Hibou en garde. Nous devons être sûrs que nous pourrions contenir votre magie avant de vous relâcher.

Contenir ma magie ?

— Vous avez l'air d'en connaître long sur moi, fit observer Tiër. Auriez-vous l'obligeance de me retourner le privilège ?

Son hôte se mit à rire.

— Vous devez me pardonner. Vous êtes loin d'être ce à quoi je m'attendais... Je m'appelle Kerstang, et je suis le Septe de Telleridge.

Tiër hochait lentement la tête.

— Et qu'est-ce que le Septe de Telleridge peut bien vouloir faire d'un fermier Reiderni ?

— Rien du tout, répondit Telleridge. En revanche, je m'intéresse au Voyageur et au Barde.

— Comme je viens de vous le dire, je ne suis pas Voyageur, lui répondit Tiër d'une voix calme. Que

voyageur, lui répondit Tiër à une voix calme. Que comptez-vous faire de moi ?

Telleridge fit un large sourire, comme si la réponse de Tiër l'amusait.

— En plus de mes responsabilités de Septe, j'ai la difficile tâche de m'occuper de la jeunesse de l'Empire. La loi de primogéniture, bien que nécessaire, laisse assez peu d'exutoires à la majorité des jeunes aristocrates. Je dirige donc l'Aire, qui accueille tous ces jeunes gens désœuvrés, que je m'efforce de divertir comme je peux...

— Et c'est moi, je suppose, le divertissement ? dit Tiër. Vous pourriez trouver beaucoup de Bardes qui seraient ravis de divertir vos jeunes aristocrates, sans même avoir besoin de les enlever et de les séquestrer...

Telleridge éclata de rire.

— Oui, sans doute, mais ils ne seraient pas aussi divertissants que vous. (Son rire disparut aussitôt, comme s'il n'avait jamais existé.) Ils ne seraient pas du Hibou, non plus. Tout ce que vous devez savoir pour l'instant, c'est que vous êtes mon hôte pour l'année qui vient, que vous le vouliez ou non. Au cours de cette année, vous aurez pour seule mission de divertir mes jeunes amis, et de participer à nos cérémonies de temps à autre. Vous êtes en droit de demander tout ce

que vous souhaitez en retour, sauf évidemment de partir, et cela vous sera accordé.

— Je n'en ferai rien, dit Tiër.

— Vous n'êtes pas en mesure de refuser, rétorqua le sorcier. Pendant un an et un jour, vous aurez tout ce dont vous pouvez rêver – ou vous pouvez résister, si tel est votre choix. Sachez que cela m'est tout à fait égal.

L'expression frappa l'esprit de Tiër.

— Un an et un jour..., répéta-t-il. *Vous ferez de moi un roi-mendiant pendant un an et un jour.* (Il fredonna une partie de la vieille comptine.) J'imagine que vous aussi, comme pour le roi-mendiant, vous allez me sacrifier aux dieux lorsque l'année se sera écoulée ?

— C'est exact, répondit le sorcier, comme si Tiër était l'un de ses élèves privilégiés. Je vois qu'un Hibou est assez différent d'un Corbeau – c'est ce que nous avons eu les trois dernières fois. Le Chasseur était intéressant, lui aussi, même s'il a fallu le mettre en cage vers la fin. Je pense qu'il n'y aura pas de problème avec vous. Mais avant toute chose...

Il se pencha en avant et toucha très légèrement Tiër de la main ; à cet instant, l'anneau d'argent et d'onyx qu'il portait à son index attira brièvement l'attention

du Barde.

Il était encore distrait par le bijou lorsque le sorcier prononça soudain à voix haute, dans la langue des Voyageurs, ces mots étranges :

— *Par l'Alouette et le Corbeau, je te jette ce sort afin que tu ne t'en prennes ni à moi ni à n'importe quel autre sorcier portant un manteau noir à l'intérieur de ces murs. Par le Hibou et le Cormoran, je te jette ce sort afin que tu ne sollicites l'aide de personne pour sortir de ces murs. Par le Faucon, je te jette ce sort afin que tu ne parles jamais de ta mort.*

Un flot de magie envahit Tiër, et le retint figé jusqu'à ce que le sorcier ait achevé son sortilège.

— Voilà qui est fait, dit-il en se rasseyant sur son fauteuil.

Voilà qui est fait, ça c'est sûr..., se dit Tiër, encore secoué par cette expérience saisissante. Personne ne l'avait jamais ensorcelé. Il se sentait... violé et effrayé. Tout était allé si vite, qu'il avait été incapable de se défendre... Une goutte de sueur froide coula le long de sa nuque et il frissonna soudain, au bord de la nausée.

— Un peu mal au cœur ? demanda Telleridge. Cela arrive à certaines personnes, c'est vrai... Mais

comprenez que je ne pouvais me nier à la parole d'un paysan Voyageur, quand bien même vous me l'auriez donnée. Mes jeunes amis sont très facilement influençables. Je n'aimerais pas perdre l'un de mes Passereaux trop prématurément...

— Vos passereaux ? dit Tiër. (Il s'efforça de respirer lentement par le nez, en espérant qu'il ne paraissait pas aussi secoué qu'il l'était intérieurement.) Vous avez des oiseaux chanteurs ici ?

Le sorcier eut un petit sourire.

— Comme je l'ai dit, un Barde sera des plus intéressants. Myrceria vous dira ce que vous avez besoin de savoir au sujet de mes Passereaux. Vous pouvez également lui poser des questions sur le Chemin Secret, si vous le souhaitez. Elle vous attend derrière la porte.

La jeune femme l'attendait effectivement derrière la porte, à genoux sur le sol de pierre froide, les bras ballants. Préparée, songea-t-il, à affronter l'homme qui sortirait de cette pièce, quelle que soit son humeur. Elle resta assise, sans un geste, jusqu'à ce qu'il ait doucement refermé la porte derrière lui.

— Si vous le souhaitez, je peux vous faire visiter l'Aire, dit-elle en indiquant du bras les doubles portes. Vous pourrez parler avec d'autres personnes, si vous le

désirez, et de la nourriture et des boissons seront à votre disposition. Mais si vous préférez que je réponde à vos questions, nous pouvons retourner à votre chambre. Vous allez voir qu'elle est beaucoup plus agréable maintenant.

— Allons parler dans ma cellule, dit-il après un instant de réflexion.

Comme Myrceria le lui avait promis, on avait transformé sa geôle en son absence. On l'avait nettoyée de fond en comble, et on y avait installé un lit digne d'un seigneur, qui ne ressemblait en rien au matelas rugueux, posé sur des cordes tendues, qu'il avait à la maison... La pièce regorgeait d'étoffes rares et de riches boiseries. Au lieu de paraître encombrée, elle donnait à présent une impression de confort. Au milieu du lit, un luth ayant vraisemblablement déjà servi avait été déposé à son intention. C'était un spectacle loufoque, comme si l'instrument n'avait rien à faire ici.

Il s'avança d'un pas vers le lit, mais s'arrêta brusquement. Il ne réagissait pas comme Séraphé : il ne ressentait pas le besoin de faire exactement le contraire de ce qu'on essayait de lui imposer. Mais cela ne signifiait pas non plus qu'il appréciait d'être manipulé. Il laissa donc le luth à sa place, et choisit de s'intéresser à une autre bizarrerie. La pièce était éclairée par des pierres rougeoyantes placées dans des braseros en cuivre. eux-mêmes disposés à des endroits

stratégiques tout autour de la pièce.

— Vous ne risquez rien, ne vous inquiétez pas, lui dit Myrceria qui attendait patiemment derrière lui.

Elle s'avança assez près pour que ses seins effleurent son dos, puis glissa le bras autour de lui afin de saisir la pierre luisante, aussi grosse que le poing, qui reposait à l'intérieur du brasero dont il s'était emparé.

Tiër reposa doucement le récipient et s'écarta de la jeune femme.

— Vous êtes très jolie, mademoiselle. Mais si vous connaissiez ma femme, vous sauriez qu'elle n'hésiterait pas à m'arracher le foie et le dévorer sous mes yeux si jamais je la trompais.

— Elle n'est pas là, murmura Myrceria en replaçant la roche là où elle l'avait prise. (Lors de la manœuvre, elle effectua un tour complet sur elle-même, non sans grâce, afin qu'il se rende bien compte de ce qu'il déclinait.) Non, elle n'est pas là, continua-t-elle. Elle ne saura jamais.

— Je ne sous-estime jamais ma femme, répondit-il. Et vous ne devriez pas non plus.

Myrceria se délesta du filet qui retenait ses cheveux et secoua la tête, libérant d'exquises vagues d'exquises

et secoua la tête, libérant d'exquises vagues d'or qui cascadèrent le long de son dos jusqu'à ses chevilles.

— Elle doit sûrement vous croire mort, dit-elle. Ils ont tout organisé en ce sens. Pensez-vous qu'elle restera fidèle à un mort ?

Séraphie croit que je suis mort ? Par tous les dieux, il fallait absolument qu'il rentre chez lui.

— Telleridge m'a dit que vous répondriez à mes questions. Où sommes-nous donc ?

— À l'intérieur du palais, répondit-elle.

— Celui de Taëla ?

— C'est exact, dit-elle en s'appuyant lascivement contre lui.

Il se pencha jusqu'à ce que son visage soit très proche du sien.

— Non, dit-il calmement. Vous possédez les réponses à mes questions, et voilà tout ce qui m'intéresse. (Une lueur de peur passa dans les yeux de la jeune femme, et il lui vint à l'esprit qu'il y avait fort peu de chance pour qu'une prostituée comme elle s'intéresse à lui de son plein gré...) Vous pourrez raconter ce que vous voulez à Telleridge au sujet de

cette nuit, je ne vous contredirai pas – mais je ne briserai pas les vœux que j’ai faits. J’ai déjà ma propre femme, je n’ai besoin que de réponses.

Elle se tint très droite pendant un moment, une expression indéchiffrable dans le regard – qui en disait plus long sur ses pensées que ses moues affectées de prostituée de luxe.

Lentement, mais sans aucune langueur, elle rattacha ses cheveux. Quand elle eut terminé, l’aura de sensualité qui émanait d’elle l’instant d’avant s’était évanouie.

– Très bien. Qu’aimeriez-vous savoir ?

– Dites-moi un mensonge, lui demanda-t-il.

Ses sourcils se soulevèrent :

– Un mensonge ?

– Oui, n’importe quoi. Dites-moi que le couvre-lit est bleu.

– Le couvre-lit est bleu.

Rien du tout. Il ne percevait absolument rien.

– Dites-moi au’il est vert. exigea-t-il.

— Le couvre-lit est vert.

Toujours rien. Il se révélait incapable de percevoir ses mensonges. C'était pourtant la seule chose utile que son pouvoir lui permettait de faire : percevoir les mensonges... Il ouvrit la bouche pour lui demander de l'aider à s'échapper ; il voulait simplement vérifier s'il pouvait le faire, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

— Que les dieux l'emportent, rugit-il avec colère. Qu'ils l'emportent et lui dévorent la rate vivant !

Il se tourna vers la courtisane, qui s'écarta vivement de lui comme s'il allait la frapper. Mais il avait déjà retrouvé sa maîtrise de lui-même.

— Dites-m'en plus sur ce lieu, les Passereaux, le Chemin Secret, Telleridge... et le reste.

Elle recula d'un pas et s'assit avec précaution au bord du lit, du côté opposé au luth. Puis, elle lui répondit d'une seule traite :

— Le Chemin Secret est une organisation clandestine d'aristocrates. Les salles que vous avez pu voir aujourd'hui, ainsi que quelques autres, se situent dans une aile inutilisée du palais. La plupart des activités du Chemin ne concernent que les hommes les plus jeunes, les Besseneaux. Les membres plus âgés de

plus jeunes, les Passereaux. Les membres plus âgés, de même que les Maîtres, c'est-à-dire les sorciers, décident de ce que ces « activités » doivent être. Les Passereaux sont accueillis à partir de l'âge de seize ans, jusqu'à vingt ans.

— Comment appelle-t-on les autres membres, plus âgés ? demanda Tiër.

— Les Rapaces, répondit-elle en se détendant quelque peu. Et les sorciers sont appelés « les Maîtres ».

— Qui sont donc les responsables de l'organisation, les Rapaces ou les Maîtres ?

— Ce sont les membres du « Haut Chemin », composé d'un groupe choisi de Rapaces et de Maîtres. Ce groupe est dirigé par Maître Telleridge.

— Quelles sont les conditions requises pour être membre ? voulut savoir Tiër.

— Être de haute naissance, bien sûr, et avoir le caractère approprié. Aucun des membres ne peut être l'héritier direct d'un Septe. C'est pourquoi la plupart des garçons nous arrivent après avoir été recommandés par d'autres Passereaux.

— Telleridge est un Septe, pourtant, fit remarquer

Tiër en s'efforçant de rassembler ses connaissances afin d'obtenir la meilleure vue d'ensemble possible.

— Oui, en effet. Son père ainsi que ses frères sont tous morts de la peste. Il ne restait plus que lui pour succéder à l'héritage.

— Est-il à l'origine du... « Chemin Secret » ?

— Non, dit-elle. (Elle s'appuya plus confortablement contre le mur.) C'est une organisation très ancienne... Elle remonte à deux cent cinquante ans à peu près.

Tiër songea de nouveau à l'histoire de l'Empire.

— Après la Troisième Guerre Civile, dit-il. (Myrceria hochla la tête, et fit un petit sourire.) C'est Phorän le Dix-Huitième, me semble-t-il, qui hérita de la couronne au beau milieu de cette guerre, après qu'un assassin ait tué son père. Un homme plutôt connu pour son génie diplomatique que pour sa puissance militaire. Quant à ce qui a déclenché cette guerre...

Le sourire de Myrceria s'élargit.

— Je suppose que vous le savez très bien. Les Bardes, m'a-t-on dit, connaissent leur histoire sur le bout des doigts...

— Les fils cadets d'une kvrielle de Sentés parmi les

plus puissants s'emparèrent un jour des terres de leurs pères, de façon illégale, alors que ces derniers étaient réunis en conseil. Ils prétendaient que les lois de primogéniture étaient injustes, et qu'elles privaient les fils cadets de l'héritage qui leur revenait de droit. La guerre dura vingt ans.

— Vingt-trois ans, précisa-t-elle avec douceur.

— Je suppose donc que le Chemin a été fondé par le frère cadet de Phorän le Dix-Huitième, qui avait mené la guerre.

Elle s'éclaircit la voix.

— En fait, le Chemin a été fondé par le *fils* cadet de Phorän, bien que son frère ait été l'un des premiers membres de l'organisation originelle.

— Le Chemin, dit Tiër, qui tenait enfin un début d'explication, attire à lui les fils cadets des familles nobles, des jeunes gens entraînés à exercer le pouvoir, mais qui n'accéderont jamais au poste suprême, réservé aux aînés. Seuls les plus révoltés contre leur sort sont admis à l'intérieur du cercle du Chemin. Ces jeunes hommes se voient octroyer un moyen secret de défier ceux qui sont au pouvoir : un exutoire sûr et sans risque à leurs vellétés belliqueuses. Alors, j'imagine qu'ils sont guidés, pas à pas, vers des postes

ou ils peuvent obtenir de plus en plus de pouvoir : conseiller du roi, marchand, diplomate. Des postes où ils acquièrent de l'importance, de la puissance, et une responsabilité dans la marche de l'Empire qu'ils méprisent tant. Phorän le Dix-Huitième fut, à son époque, un très fin stratège.

— Vous avez beaucoup de culture pour un... boulanger, dit-elle. Originaire, de surcroît, d'un petit village perdu au milieu de nulle part...

Il lui sourit.

— J'ai servi sous le Septe de Geränt de l'âge de quinze ans jusqu'à la fin de la dernière guerre, expliqua-t-il. Il a la réputation d'être une sorte d'excentrique... Il se moquait de savoir si ses commandants étaient ou non de haute naissance, et il pensait qu'ils devaient en connaître autant sur la politique et l'histoire que sur la guerre.

— Ainsi, vous étiez soldat ? (Elle réfléchit un instant à cette idée.) J'avais oublié cela... Apparemment, ils n'y ont pas attaché beaucoup d'importance.

— Vous êtes aussi très cultivée pour votre rang, lui fit-il remarquer.

— Si les fils cadets de l'Empire n'ont pas ou peu d'utilité, il n'en est pas de même des jeunes filles... (Elle

s'interrompt brusquement et recula d'un pas.) Mais pourquoi suis-je en train de vous raconter cela ? (Sa voix tremblait d'une peur qui n'était pas feinte.) Vous n'êtes pas censé pouvoir utiliser votre magie ici. Ils ont dit que vous ne pouviez pas.

— Je n'ai utilisé aucune magie.

— Je dois partir, souffla-t-elle, et elle quitta la cellule.

Elle n'oublia pas de verrouiller la porte derrière elle, remarqua Tiër.

Quand elle fut partie, il s'étendit tout habillé sur son lit et s'appuya contre le mur. Quelle qu'ait pu être la motivation première du « Chemin », il doutait fort que sa mission ne consiste qu'à « divertir » de jeunes aristocrates. Kerstang lui semblait être le genre d'homme qui ne servait que ses propres intérêts, en aucun cas ceux des autres – et encore moins l'équilibre de l'Empire.

À la seule pensée de Kerstang, Tiër se remémora ce que le sorcier lui avait fait subir. Il était véritablement dépouillé de sa magie, même si ses dons n'auraient pu le tirer d'affaire, surtout dans une situation comme celle-ci. Alors, seul et sans personne pour le voir, Tiër s'assit au bord du lit et s'enfouit le visage dans les mains. revoyant encore. appuyée contre son bras. la

main, relevait encore, appuyé contre son bras, la terrible main de Kerstang.

Normalement, les magiciens dans son genre n'étaient pas capables de jeter des sorts aussi facilement. Ils devaient préalablement concocter des potions et dessiner d'étranges symboles... Il avait déjà vu ces choses-là.

Telleridge avait parlé dans la langue des Voyageurs.

Tiër se redressa sur son séant et regarda machinalement, sans vraiment le voir, l'un des braseros rougeoyants. Cet anneau. Il avait déjà vu cet anneau auparavant, le soir de sa rencontre avec Séraphe.

Bien que cela remonte à vingt ans, il était sûr de ne pas se tromper. Il avait un don pour se souvenir des choses, même les plus anodines, et l'anneau de Telleridge comportait exactement la même marque sur la monture que celui de... comment s'appelait-il, déjà ? Wresen. Oui, c'était Wresen. Lui aussi avait été un sorcier... Un sorcier à la poursuite de Séraphe.

Comment Telleridge avait-il pu savoir que Tiër était Barde ? Tiër avait d'abord supposé que son mystérieux visiteur l'avait dit au sorcier, s'il ne s'agissait pas du sorcier en personne. Toutefois, il avait l'impression que le fait qu'il soit Barde était précisément la raison pour

laquelle on l'avait enlevée. Personne d'autre à part Séraphie ne savait ce qu'il était vraiment, bien qu'elle lui ait déjà dit, une fois, que n'importe quel Corbeau pourrait le découvrir.

On l'avait surveillé. Il en était sûr. Comment, autrement, Myrceria aurait-elle pu savoir qu'il avait été boulanger et soldat ? Les avait-on surveillés, lui et Séraphie, tout au long de ces vingt ans ? Surveillait-on Séraphie en ce moment même ?

Il bondit sur ses pieds et se mit à arpenter la pièce. Il fallait qu'il rentre chez lui. Au bout d'une heure de réflexion stérile, toujours enfermé dans sa cellule, il se rallongea sur le lit et ramassa distraitemment le luth. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était attendre qu'une occasion se présente pour s'échapper d'ici.

Il s'aperçut avec un certain amusement qu'il s'était mis à jouer l'air de tout à l'heure. En manière de défi, il égrenait les notes du refrain d'une main rapide et experte.

Un an et un jour

Un an et un jour

Et le mendiant sera roi

Pour un an et un jour.

La chanson racontait qu'afin de faire cesser une sécheresse de dix années consécutives, des prêtres désespérés avaient décidé d'offrir aux dieux le sacrifice ultime, c'est-à-dire la personne la plus importante de tout le royaume : leur roi. Celui-ci, ne souhaitant pas mourir, refusa le sort qu'on lui réservait, mais proposa aux prêtres de prendre à sa place l'un des mendiants qui rôdaient dans les rues de la capitale. Le roi se retirerait ainsi de sa charge pendant un an, et laisserait le mendiant régner à sa place. Les prêtres protestèrent qu'une année n'était pas un laps de temps suffisant : aussi le mendiant fut-il déclaré roi pour un an et un jour. La sécheresse s'acheva finalement grâce au sacrifice volontaire du jeune homme qui fit preuve de plus de mérite et de courage que le roi véritable.

Ainsi Tiër, Roi-Voyageur du Chemin Secret, serait sacrifié à la fin de son règne.

Il songea à l'une des obligations à laquelle le sortilège de Telleridge le liait. Les jeunes hommes, ou, pour les désigner autrement, « les Passereaux », ne savaient pas qu'il était condamné à mourir : autrement, il n'y avait aucune raison pour qu'on lui interdise d'en parler avec eux.

Sans doute sa mort servirait-elle un dessein plus élevé que la simple parodie d'une vieille comptine... Était-ce pour apaiser les dieux qu'on souhaitait le sacrifier lui aussi, comme le mendiant-roi de l'histoire ? Mais dans ce cas-là, pourquoi le cacher aux jeunes Passereaux ? Et pourquoi un sorcier désirait-il sa mort ?

La magie et la mort... Tiër se remémora les mots que Séraphe lui avait dits un jour. « *La magie et la mort sont une combinaison très puissante. Mieux le mage connaît sa victime, plus terrible est le sort qu'il peut jeter. Il est plus facile d'ensorceler son propre chat qu'un chat errant. Plus facile d'ensorceler son ami que son ennemi...* » son ami pour un an et un jour.

Il fallait absolument qu'il envoie un message à Séraphe. Il devait la prévenir afin qu'elle protège leurs enfants.

Ses doigts se mirent à jouer un vieil air guerrier. *Myrceria*, se dit-il, *je dois manœuvrer Myrceria.*

Phorän remonta seul les couloirs du palais jusqu'à son cabinet de travail en portant triomphalement une liasse de parchemins dans les bras. Ils commenceraient

par le chercher dans ses appartements, songea-t-il. Personne à part le vieux bibliothécaire ne connaissait l'existence de ce cabinet. Ils finiraient bien par le trouver, se dit-il, mais pas avant qu'il soit prêt à les recevoir.

Cela l'avait pris d'un coup. Quand ce vieil imbécile de Douver avait posé sur la table les documents que le Conseil des Septes voulait lui faire signer, Phorân les avait tranquillement ramassés, mis sous son bras et annoncé à la salle presque déserte qu'il allait les examiner attentivement.

Il avait tourné les talons et quitté précipitamment la pièce, en prenant soin d'emprunter le système complexe de passages secrets qui couraient d'un bout à l'autre du palais : certains d'entre eux étaient à ce point connus de tous qu'ils auraient pu être de simples couloirs, mais en ce qui concernait les autres, il pensait bien être le seul à les connaître. Il ne leur avait laissé aucune chance de le suivre.

Toute sa vie ou presque, il avait signé les documents qu'on lui présentait, sans jamais discuter. Son oncle avait au moins eu l'obligeance de lui expliquer leur contenu... même s'il ne s'y intéressait guère à l'époque, pour autant qu'il s'en souvienne.

Mais cette salle quasiment vide avait été une insulte à son égard. Quand l'Empereur deux fois par an

a son regard. Quand l'Empereur, deux fois par an, validait les projets de loi, il s'attendait à ce que les principaux intéressés assistent à l'événement, ce qui aurait été le cas, assurément, s'ils n'avaient pas tous été convaincus que l'Empereur n'était bon à rien d'autre qu'à signer ce qu'on lui demandait.

Il pénétra à l'intérieur de la bibliothèque par une porte dérobée, fila discrètement entre les coffres de parchemins et les étagères de livres situés au fond de la salle, avant d'ouvrir la porte de son cabinet de travail. C'était une pièce relativement petite, mais elle avait l'avantage de se verrouiller de l'intérieur aussi bien que de l'extérieur : tout ce dont il avait besoin.

Il prit place dans son fauteuil et se mit à réfléchir. C'était bien beau de vouloir être Empereur dans les actes, et pas seulement dans le titre, mais il manquait cruellement d'appuis. Le Septe de Gorish se considérait comme le véritable chef de l'Empire ; et tous les autres Septes qui le suivaient, notamment Telleridge et ses acolytes, feraient de leur mieux pour tuer dans l'œuf la moindre velléité d'indépendance qu'il manifesterait.

Il ferait bien mieux de signer ces maudits papiers, qu'on n'en parle plus...

À la place, il déboucha son encrier, tailla ses plumes, et commença à lire. Il signa les trois premiers parchemins — des accords commerciaux très

compliqués conclus entre différents Septes : l'Empereur n'avait pas à se mêler de cela. Cependant, de façon presque involontaire, il retint mentalement les noms des personnes concernées, ainsi que les nouvelles alliances que ces lois officialisaient.

Le quatrième parchemin ajoutait un autre texte à la longue liste de lois de plus en plus sévères à l'encontre des Voyageurs. Il signa celui-ci, également. La plupart des Voyageurs étaient des voleurs, lui avait déclaré son oncle, non sans une certaine sympathie. Ne possédant pas de terre où s'installer – étant donné qu'aucun Septe ne permettrait une telle chose –, ils étaient forcés de gagner leur subsistance comme ils le pouvaient.

Les heures s'écoulèrent. De temps en temps, Phorän se glissait furtivement jusqu'à la bibliothèque afin de récupérer quelques cartes ou livres. Mais il signa les parchemins les uns après les autres, hormis quelques-uns, qu'il mit de côté afin de les examiner ultérieurement...

Deux d'entre eux confirmèrent ses suspicions. Ils traitaient d'affaires régionales dont la plupart des membres du conseil s'étaient fort peu souciés, puisque chacun était signé par à peine plus de la moitié du conseil, sans aucune voix contre.

Le premier acte donnait au Septe de Holla le droit

exclusif de pêcher dans le lac Azalan. Phorän avait vérifié sur une carte, et s'était aperçu que le lac Azalan était un tout petit point d'eau situé sur les terres du Septe de Holla. Cette loi lui parut si bizarre – les Septes avaient systématiquement le droit exclusif de pêcher dans n'importe quel point d'eau se trouvant sur leurs terres – que Phorän sentit qu'elle cachait une machination. Le second acte concernait un lopin de terre accordé au Septe de Jenne en récompense de « services rendus à l'Empire ».

Il inspecta attentivement les termes simples de l'arrêté, s'efforçant de lire entre les lignes, et regretta amèrement de s'être à ce point désintéressé des affaires du Conseil ces dernières années, car il n'était plus du tout au courant des différentes alliances. C'est la géographie qui l'aida : toutes les signatures en faveur de la requête du Septe de Holla provenaient des Septes du nord-est ; c'est-à-dire les voisins du principal intéressé. Tous les Septes de cette région-là avaient signé, à l'exception d'un seul. Celui-là même, comprit soudain Phorän, qui avait envoyé des pêcheurs sur le lac de son voisin...

Celui-là pourrait convenir : Holla n'avait que fort peu d'influence au sein du Conseil. Mais Phorän préférait se ranger du côté de la justice.

L'autre affaire était un peu plus frustrante car le lopin de terre en question était si petit qu'il n'y était

topm de terre en question etait si petit qu'il n'y etait fait allusion nulle part.

Il leva un instant les yeux de la carte qu'il consultait, et vit que la Mémoire l'attendait.

Il n'avait pas vu le temps passer, à travailler dans son bureau. Il avait augmenté la lumière des lampes sans y prêter attention, au fur et à mesure que l'obscurité gagnait la pièce, et il n'y avait aucune fenêtre pour l'avertir du fait que le soleil s'était couché.

Phorän reposa doucement sa plume et se débarrassa de ses lourds habits d'apparat de façon à dénuder son bras. L'espoir qu'il avait caressé tout au long de la journée s'évanouit instantanément au contact de ces lèvres froides, si froides, sur la peau de son coude.

Il avait mal, et détourna le regard tandis que la créature se nourrissait de lui.

— Par ce sang que je te prends, je te dois une réponse. Choisis bien ta question.

Alors qu'il était plus fatigué que jamais et toujours sous le coup de l'intense douleur de la morsure, Phorän rit âprement et lui demanda :

— Connâtriez-vous quelqu'un qui peut m'aider à

découvrir ce qu'a de si spécial un modeste lopin de terre appartenant au Septe de Geränt, pour que le Conseil tienne tant à l'offrir au Septe de Jenne ?

La Mémoire se détourna et glissa vers la porte.

— Je croyais que vous me deviez une réponse, lui fit remarquer Phorän, sans chaleur.

Cela lui aurait demandé trop d'énergie, et de toute façon, il avait déjà entièrement renoncé à son plan. Il ne souhaitait pas causer de tort à un homme innocent parce que sa requête servait ses intérêts personnels, et de plus, il commençait à croire que la bibliothèque ne contenait pas les informations nécessaires pour qu'il puisse refuser de valider cette loi.

Il entreprenait déjà de comparer deux excellentes cartes à une troisième, moins claire mais plus détaillée, lorsque la Mémoire lui dit :

— Viens.

Phorän leva les yeux et vit que la créature l'attendait. Il lui fallut un moment pour se souvenir exactement de ce qu'il avait demandé.

— Quoi ? *Vous*, vous connaissez quelqu'un susceptible de m'aider ?

Elle ne répondit pas.

Phorän regarda fixement l'ombre et essaya de réfléchir. Si quelqu'un le surprenait en compagnie de... Il jeta un coup d'œil aux parchemins et autres plans qui s'étaient étalés sur la table, et rassembla tous ceux qui pourraient se révéler utiles.

Chapitre 9

Ils arrivèrent peu après le départ de Myrceria.

Tiër reposa le luth, et se leva quand la porte s'ouvrit, laissant place à cinq individus vêtus de longues robes noires, identiques à celle que portait Telleridge. Leurs capuches rabattues sur le visage, ils se disposèrent dans la pièce comme s'ils avaient chacun une place bien déterminée. Tiër eut l'étrange impression d'être invisible à leurs yeux.

Ils prirent position autour de lui. L'un après l'autre, ils entamèrent un chant aux sonorités cavernueuses, dysharmoniques – comme un bourdonnement sourd –, auquel Tiër ne comprit rien, car les mots qu'ils employaient appartenaient à une langue inconnue. Il s'agissait d'un rituel magique, il le savait, mais il était impuissant à les arrêter à cause du sortilège de Telleridge.

Comme un seul homme, ils levèrent leurs bras au-dessus de leurs têtes et claquèrent...

Il se réveilla allongé sur le sol, nu et couvert de

sueur. Le souvenir de la douleur lui provoqua un haut-le-cœur. Son corps tremblait encore de toutes parts. Il se redressa sur son séant, s'efforçant désespérément de se remémorer ce qui lui était arrivé juste après que les sorciers eurent claqué des mains, mais ses oreilles se mirent à bourdonner à la seule évocation de ce bruit effroyable...

Ils lui avaient volé ses souvenirs. Néanmoins, il avait conservé des connaissances, sans comprendre d'où elles venaient, comme si les événements dont il avait perdu le souvenir avaient laissé une trace dans son corps. On l'avait violé : pas physiquement, certes, mais c'était presque la même chose.

Il s'assit bien droit et redressa la tête comme un loup flairant l'odeur d'un lièvre. Il se rappelait que... quelqu'un lui avait dit... que *Telleridge* lui avait dit qu'il ne se souviendrait de rien.

Les Hiboux avaient tous une excellente mémoire.

Ses lèvres se retroussèrent en un rictus sauvage. La haine était pourtant un sentiment radicalement étranger à Tiër. Il s'était battu pendant des années contre un ennemi qu'on lui demandait de haïr, mais il n'avait jamais rien trouvé d'autre dans son cœur qu'une inflexible opiniâtreté. Les habitants du Fahlarn n'étaient pas méchants ; ils s'étaient simplement montrés trop ambitieux. Il avait déjà vu des hommes

commettre de terribles actes sous l'empire de la bêtise, de l'ignorance ou de la colère, mais il n'avait jamais encore rencontré le Mal.

Il en connaissait à présent la souillure.

Il se remit difficilement debout, et chercha ses vêtements du regard. Dès qu'il serait habillé, il se sentirait moins vulnérable. Ils lui avaient pris ses souvenirs, ses pouvoirs, mais ils lui avaient sûrement laissé quelques vêtements...

Un rapide tour de la pièce lui révéla une tunique et un pantalon, qui n'étaient pas les siens. Ils étaient bien plus larges que les vêtements qu'il avait l'habitude de porter, et plus sombres aussi : des vêtements de Voyageur pour leur Voyageur de compagnie... Néanmoins, il les enfila rapidement.

Presque instinctivement, il chercha des yeux de quoi se laver, et constata qu'on ne lui avait pas laissé d'eau. Cependant, il eut beau pester, il savait que l'eau du sauna ne changerait rien : il était souillé à *l'intérieur*.

Son regard tomba soudain sur le luth.

Quelle que soit la qualité de l'instrument, un luth avait toujours besoin d'être accordé. Il s'assit à côté de son nouveau compagnon et l'attira à lui.

L'instrument comportait huit rangées de cordes, avec deux cordes par rangée sauf pour la note la plus haute. Tiër se rendit compte qu'il n'avait pas été accordé depuis longtemps. Comme il s'employait à cette tâche routinière, la sensation désagréable qui lui étreignait l'estomac depuis tout à l'heure commença à se dissiper...

Il resserra les chevilles, par petites touches successives : s'il cassait une corde, il n'y en avait pas de rechange... En même temps que le luth retrouvait peu à peu un son juste, Tiër remarqua que l'homme qui avait réglé les touchettes avait eu l'oreille aussi fine que la sienne – peut-être était-il Barde, lui aussi.

Il s'essaya à jouer un air simple et comprit dès lors, dans un éclair de soulagement, que c'était exactement de ce dont il avait besoin. Pendant un long moment, il joua différents morceaux, laissant le flot musical soulager la blessure qu'on lui avait infligée.

À la fin, ses doigts se mirent à jouer un air qu'il adorait par-dessus tout, une mélodie que son grand-père avait créée pour célébrer la venue du printemps. Il ferma les yeux et laissa la musique l'envahir, jusqu'à s'évader en des lieux lointains, où rien ne pourrait plus lui arriver de mal... Il emplit ses poumons du parfum des lilas...

De la magie.

Il ouvrit aussitôt les yeux, décontracta ses mains, et prit une nouvelle inspiration. La senteur s'était légèrement dissipée, mais il parvint de nouveau à humer le doux parfum des fleurs printanières juste avant que son nez se bouche. Ses yeux s'humidifièrent, et il éternua deux fois ; les lilas le faisaient toujours éternuer.

Peut-être n'en connaissent-ils pas autant qu'ils le croient sur la magie des Voyageurs, se dit-il.

Il y eut un bruit métallique de l'autre côté de sa porte, comme si quelqu'un forçait une clé dans la serrure.

— Zut ! dit la voix d'un jeune homme. Zut et re-zut ! Cette clé est censée ouvrir toutes les portes du palais... Attendez... Voilà la boîte à clés du geôlier... (Il y eut de nouveau un bruit de ferraille, puis le cliquetis de clés s'entrechoquant. La porte de la cellule s'ouvrit en grinçant.) Euh... Vous êtes là ?

Le visage d'un jeune homme grassouillet apparut dans l'encadrement de la porte.

— Oui... bonjour, dit gentiment Tièr, pourtant aux aguets, et prêt à réagir au moindre danger.

— Ah, excusez-moi... J'espère que je ne vous ai pas réveillé mais... en fait, j'ai vu que votre lumière était encore allumée alors j'ai cru que...

Le jeune homme se tut, ne trouvant plus ses mots.

— Entrez, je vous en prie, lui dit Tiër avec chaleur.

*Il possède la clé, se dit-il, en plissant les paupières.
Ce garçon n'a aucune chance de...*

Il se dressa brusquement sur ses pieds.

— Par tous les dieux du Ciel et de l'Enfer, qu'est-ce que c'est que ça ?

Le garçon regarda derrière son épaule, vers l'endroit où se tenait la silhouette sombre et nébuleuse qui le suivait.

— Vous la voyez ? demanda-t-il, avec une certaine inquiétude dans la voix. La plupart des gens en sont incapables. C'est... euh... elle se fait appeler une « Mémoire », comme si c'était un nom... Moi-même, je n'ai aucune idée de ce que c'est. D'habitude, elle ne me suit pas.

Alors que la chose se glissait à l'intérieur de la pièce, Tiër fit un pas en arrière, submergé par le sentiment d'écrasement qui émanait d'elle. Il cessait de nouveau

à accablement qui émanait d'elle. Il s'assit de nouveau sur son lit, en s'efforçant de prendre un air serein.

— Je suis désolé, s'excusa le garçon.

Tiër fit un effort pour tourner le regard vers lui, et remarqua pour la première fois la qualité des vêtements qu'il portait : taillés dans un riche velours, brodé de fils éclatants qui ressemblaient beaucoup à de l'or.

— Écoutez, reprit le garçon. Je ne sais pas qui vous êtes, ni pourquoi vous êtes là. Ce ne sont pas des cellules de prison ordinaires. Toutefois, pour une raison qui m'échappe (il eut un petit rire étrange), je pense que vous êtes en mesure de m'aider à résoudre un problème qui me préoccupe.

Le jeune homme saisit l'un des parchemins qu'il tenait sous le bras, et le tendit à Tiër. Il s'assit près de lui, sur le lit, et pointa un passage du doigt, avant de s'interrompre soudain.

— Vous savez lire ? demanda-t-il. Je ne dis pas cela pour vous offenser, comprenez bien, mais vous êtes habillé comme un...

— Je sais lire la langue commune, dit Tiër.

Il avait appris à lire avec le Septe de Geränt, ce qui

faisait de lui l'un des rares Reiderni sachant lire.

Constatant que la Mémoire – quelle que soit cette créature – avait décidé de rester à l'autre bout de la pièce, il s'autorisa à jeter un coup d'œil plus attentif au document.

— Lisez ce passage, lui dit le jeune homme d'une voix plus autoritaire. Il s'agit, en théorie, d'une simple récompense pour un travail bien fait. Sauf que d'ordinaire, les propriétés qui appartiennent à un Septe ne sont jamais cédées à un autre – et encore moins pour de vagues « services rendus à l'Empire ». Si vous voyez ce que je veux dire.

Tiër examina le parchemin avec incrédulité. Cela ressemblait à un document juridique.

Tout d'abord, Tiër avait pensé que le jeune homme devait être l'un des sorciers de Telleridge, surtout lorsqu'il avait vu la créature inquiétante qui l'accompagnait. Ensuite, il s'était mis dans l'esprit que c'était l'un des fameux « Passereaux » dont Myrceria lui avait parlé. Mais à présent...

Il s'éclaircit la voix :

— Faites-vous partie du Chemin Secret ?

— Si ie n'en fais pas partie. refuserez-vous de

répondre à mes questions ?

Tiër, en dépit de son humeur massacrate, parvint à sourire de la fourberie du jeune homme. Ce dernier lui adressa un sourire enchanté.

— En vérité, je n'ai jamais entendu parler de ce « Chemin Secret ». Mais vous savez, si vous mettez trois nobles ensemble dans la même pièce, je suis persuadé qu'ils vous créeront quatre ou cinq sociétés secrètes en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire...

Tiër hochait lentement la tête.

— J'avais cru comprendre que les membres du Chemin s'étaient accaparés cette partie du château, dit-il. Si vous n'êtes pas un des leurs, comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

Le garçon leva les épaules.

— Le palais compte tant de pièces qu'on pourrait y loger la ville entière, et les villages alentour s'il le fallait... Les quinze premiers Empereurs ont passé leur vie entière à bâtir ce lieu, et les dix suivants à réfléchir à ce qu'ils pourraient faire de toutes ces pièces, même s'ils les ont condamnées pour la plupart. Cependant, au moins deux d'entre eux — Phorän le Huitième et Phorän le Quatrième, ou le Septième et le Quatrième

Enoran le Quinzième, ou le Septième et le Quatorzième, si vous préférez ne pas donner de chiffre au premier Phorän – deux d'entre eux, disais-je, étaient fascinés par les chambres et les passages secrets. Par un heureux hasard, je suis tombé sur les plans laissés par le Huitième et j'ai activement recherché ceux du Quinzième. Une fois que je les eus rassemblés, je les ai cachés dans un endroit que je suis le seul à connaître. Grâce à eux, je peux me rendre à peu près n'importe où dans le palais. Même s'il n'y a pas grand-chose d'intéressant, d'habitude...

— Je vois..., dit Tiër.

Il s'était un peu perdu dans ces histoires de huit Empereurs qui n'étaient en réalité que sept, à moins que ce soit le contraire... Il y avait une chanson là-dessus, enfouie quelque part dans les tréfonds de sa mémoire. Il n'avait pas vraiment réfléchi, jusqu'à présent, aux moyens que le Chemin avait dû déployer pour maintenir secrète toute une aile du bâtiment. Il avait du mal à s'imaginer un palais assez gigantesque pour que le Chemin puisse en annexer une partie des générations durant sans que personne s'en aperçoive.

— Je ne suis pas juriste, dit-il finalement. De plus, je ne connais rien au sujet des Septes. Je ne vois pas comment je pourrais vous aider.

Le garçon fronça les sourcils.

— J'ai demandé à la Mémoire s'il y avait quelqu'un dans ce palais qui pouvait m'aider à en découvrir davantage sur ce fameux lopin de terre, et elle m'a guidé jusqu'à vous. Y a-t-il la moindre chance que vous possédiez des informations à propos du Septe de Geränt et de ses terres ?

— Le Septe de Geränt ? s'exclama Tiër, détournant aussitôt ses pensées de la question qui le taraudait, à savoir : par qui ce garçon avait été envoyé lui tirer les vers du nez...

— Vous m'avez bien entendu : le Septe de Geränt, réitéra le jeune homme. Je ne l'ai jamais rencontré, mais j'ai l'impression que vous le connaissez ?

— Il n'a jamais dû mettre les pieds à la cour, murmura Tiër, tout en parcourant rapidement le reste du document. C'est un vieux guerrier, dont les préoccupations sont à mille lieues des afféteries de la cour. Ah oui, le Septe de Jenne... Oui...

— J'ai pris cela avec moi, sait-on jamais, dit le garçon en tirant une petite carte défraîchie de l'une de ses poches. Je peux vous montrer où le lopin de terre en question se trouve – seulement, je ne sais pas ce qu'il y a de si important là-bas...

La main douce et notelée qui tendit la carte à Tiër

portait une chevalière au doigt. Tiër la remarqua et la mémorisa, mais comme il réfléchissait à la carte, il lui fallut un moment avant de reconnaître celui qui se tenait sur le lit, à côté de lui.

L'Empereur ?

Cette nuit-là devenait de plus en plus étrange. Tiër jeta un coup d'œil à la Mémoire. Était-ce une sorte de garde du corps ?

Il se força à observer de nouveau la carte. Si l'Empereur avait voulu qu'il sache à qui il s'adressait, il lui aurait révélé son identité.

Le garçon désigna un point sur la carte.

— Voilà, c'est cet endroit-là. Mais je ne vois pas quel rapport cela peut avoir avec les terres de Jenne...

Tiër ferma les yeux et se reporta vingt ans en arrière, s'efforçant de faire coïncider le dessin de la carte avec le souvenir qu'il avait conservé de cette région du royaume à l'époque.

— C'est une histoire de droits d'eau, dit finalement Tiër. C'est là que naît le ruisseau qui alimente les terres de Geränt en eau. Ce lopin de terre appartient au beau-père du Septe de Jenne ; ou du moins, c'était le cas il y

a vingt ans. Il se peut que le Septe actuel ne soit que le fils ou le petit-fils de l'homme auquel je pense, mais dans tous les cas, cette terre appartient à la famille de Jenne. Malgré sa taille, ce lieu ne présente que peu d'intérêt, puisqu'il est situé dans la région désertique du Mont-de-Brulles. Il n'y pousse rien à part de l'armoïse. Si Jenne obtenait le contrôle de Brulles – remarquez, d'ailleurs, que l'emplacement de la montagne n'est pas indiqué sur cette carte –, eh bien, s'il y parvenait, il pourrait faire appel à un sorcier pour dévier le courant, et faire passer le cours d'eau de l'autre côté de la montagne, afin de mieux servir ses plans.

— Ah ! fit joyeusement le garçon. Il s'agit donc d'un pot-de-vin : exactement ce qu'il me fallait... Que pouvez-vous me dire sur les alliés de Geränt ?

Tiër hésita.

— Geränt est un homme bon et juste.

Le jeune homme dressa un sourcil.

— Je n'ai pas l'intention de lui causer du tort. Simplement, je...

Ce fut à son tour d'hésiter.

— J'imagine, dit doucement Tiër, qu'il existe une ou

deux lois contre le fait qu'un homme ordinaire partage un siège avec l'Empereur. Si vous voulez vraiment conserver l'anonymat, vous feriez mieux d'enlever cette chevalière.

Phorän – car tel était sans aucun doute le nom du garçon, quoique Tiër ne se souvienne pas du numéro qui allait avec –, Phorän sembla contrarié un instant. Il jeta un coup d'œil à l'anneau qui n'était autre que le sceau de l'Empereur et haussa les épaules :

– Merci du conseil. Je m'en souviendrai. Bon, écoutez-moi maintenant. Si vous savez quoi que ce soit qui puisse m'être utile, concentrez-vous sur ça. (Il tapota impatiemment le parchemin.) J'avais besoin de quelque chose dont je puisse me servir comme point d'appui pour changer l'organisation du pouvoir au sein du Conseil des Septes, de sorte que je ne sois plus une simple figure de proue ; et il s'agit de ce document-là. Je l'ai trouvé dans la pile de propositions de loi que je dois signer deux fois par an. Il comporte peu de signatures : celles de quelques personnes redevables à Jenne. On dirait que la plupart d'entre eux ignoraient ce qu'ils signaient réellement ; personne ne peut savoir que cette terre appartient à Geränt sans cette carte.

– C'est vrai, dit Tiër. (Il n'avait jamais pris conscience que le garçon n'était qu'une simple figure de proue, mais il est vrai qu'il ne s'était jamais vraiment intéressé aux nouvelles du royaume depuis qu'il avait

intéresse aux nouvelles du Royaume depuis qu'il avait quitté le service de Geränt quelques années avant la mort du dernier Phorän.) Le Vingt-Sixième, dit-il tout haut.

— Uniquement si vous comptez le premier Phorän, dit le jeune homme, pas troublé le moins du monde. Moi j'ai l'habitude de le faire, contrairement à feu mon père... Mais êtes-vous toujours disposé à m'aider ?

Tiër acquiesça :

— Oui, je suis avec vous. Regardez : vous avez un projet de loi, qui ressemble à s'y méprendre à un pot-de-vin, mais en faveur d'un Septe d'assez peu d'importance. Ce qui signifie que si vous décidez de ne pas signer ce projet, vous ne risquez pas de vous faire beaucoup d'ennemis. Qui pourrait protester contre votre refus légitime d'accorder à un Septe la propriété d'un autre, sans autre raison que celle indiquée sur ce document ? Et je mettrais ma main à couper que Geränt n'est pas le genre d'homme à comploter ou à trahir, aussi vous n'avez aucune inquiétude à avoir à son sujet. Il est franc comme l'or... Donc je récapitule : vous refusez de signer ce papier, et les membres du Conseil n'ont dès lors plus qu'un choix à faire. Soit ils vous soutiennent, soit ils vous font comprendre qu'ils estiment avoir le droit de spolier n'importe quel Septe de ses terres, sans donner de raison valable.

— Nous y sommes, dit le garçon, en rassemblant promptement ses documents. Dans les deux cas, j'interviens enfin dans les affaires du royaume comme un véritable dirigeant. Vous m'avez rendu un immense service. (Il replia avec grand soin le parchemin, et le rangea dans sa poche en même temps que la carte.) Je vous dois une faveur en retour. Mais avant que je décide de la meilleure façon de vous récompenser, dites-moi ce que vous faites ici, ce qu'est exactement ce « Chemin » dont je ne suis pas membre, et ce que les deux choses ont à voir ensemble.

— Je vais commencer par le Chemin, dit Tiër après une minute de réflexion. Le reste de l'histoire devrait passer plus facilement après.

Il lui résuma brièvement ce qu'il avait appris de Telleridge et de Myrceria.

Phorän l'interrompit soudain :

— Ces sorciers qui portent des robes noires, demanda-t-il, vous me dites qu'ils tuent les mages Voyageurs afin de leur voler leurs pouvoirs ?

Tiër hocha la tête :

— Je m'explique. Je n'ai rencontré que deux personnes – trois avec vous – depuis que j'ai été amené ici. (Il se dit que les demoiselles du bassin ne

comptaient pas.) En fait, je n'ai rien vu de mes propres yeux.

— D'accord, dit Phorän. Mais vous ne m'avez toujours pas indiqué ce que vous faisiez ici, ni qui vous étiez, à part un ancien soldat qui a combattu pour Geränt durant la dernière guerre.

— Je ne suis qu'un simple fermier, qui chante de temps à autre à la taverne de mon petit village, Reidern, en échange de quelques pièces de cuivre, lui répondit Tiër. D'ordinaire, je passe l'hiver en forêt, où je piège des animaux à fourrure pour gagner un peu d'argent. J'étais sur le chemin du retour. Je me rappelle vaguement avoir aperçu un groupe d'étrangers, puis ensuite, le trou noir. Quand je me suis réveillé, j'étais dans cette cellule. Telleridge – c'est le nom de l'homme dont je vous ai parlé...

— Telleridge ? s'exclama Phorän. Je le connais, mais je ne savais pas que c'était un sorcier... Est-ce qu'il vous a dit pourquoi ils s'étaient donné tout ce mal pour vous capturer ? demanda le jeune Empereur. (À cet instant, une expression étrange passa sur son visage.) S'agit-il du « Reidern » qui appartient au Septe de Leheigh ?

— En effet, acquiesça Tiër.

— Avar ? dit soudain Phorän comme s'il se parlait à

Avar : un soldat et héros, comme s'il se parlait à lui-même.

Avar, se souvint Tiër, était le nom de son nouveau Septe, celui qui avait la réputation d'avoir beaucoup d'influence sur l'Empereur.

— Avar est-il l'un des membres de ce « Chemin » ?

Tiër haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Les seules personnes que j'ai rencontrées et qui m'ont donné leur nom, en fin de compte, sont Telleridge et Myrceria – et encore, je ne pense pas qu'on puisse la considérer comme un membre.

Phorän se leva du lit et se mit à arpenter la pièce.

— Mais pourquoi *vous* ? répéta-t-il. Pourquoi sont-ils allés jusqu'à Reidern pour vous capturer ? Vous n'êtes pas un Voyageur, si vous êtes un ancien soldat reconverti en fermier !

— Tout simplement parce que j'ai un don magique habituellement octroyé aux Voyageurs, répondit Tiër.

Anticipant la question suivante, il entreprit d'expliquer à Phorän le peu qu'il savait au sujet des Ordres. Celui-ci leva une main.

— C'est bon, je vous crois, dit-il. L'important, pour l'heure, est de vous faire sortir d'ici. Après, vous pourrez m'expliquer tout ce que je dois savoir.

Tiër le suivit jusqu'au seuil, mais lorsqu'il se pencha pour passer la porte, une douleur intense convulsa tout son corps, et une décharge de magie le propulsa plusieurs mètres en arrière.

— Que s'est-il passé ? s'exclama Phorän, soudain alarmé.

— Il est lié, dit la Mémoire d'une voix caverneuse qui ressemblait à l'appel d'un corbeau, ou au bruit d'un os qu'on écrase.

Tiër se remit difficilement sur ses pieds.

— Parce qu'elle parle ? dit-il.

L'Empereur tourna les yeux vers la Mémoire.

— Parfois. C'est bien la première fois qu'elle délivre une information de son propre chef... Mais ça va, vous n'avez rien de cassé ?

Tiër secoua la tête.

— Votre Mémoire dit vrai, dit-il. Il doit y avoir une

sorte de bouclier magique que je ne peux franchir.

— N'y a-t-il rien que vous puissiez faire contre cela ? demanda Phorän. N'avez-vous pas dit que vous possédiez des pouvoirs magiques ?

— Il est lié, croassa de nouveau la Mémoire.

— Arrête, lui dit Tiër.

Cet ordre fonctionnait assez bien, d'ordinaire, lorsque Jës devenait trop effrayant. Il se tourna vers Phorän :

— Je n'ai pas la magie nécessaire pour défaire ce genre de sort. En outre, ils se sont arrangés pour que je n'aie plus accès aux seuls pouvoirs d'une quelconque utilité que je possédais. Il semble que je sois coincé ici.

Phorän réfléchit un moment.

— Dans ce cas, c'est très simple. (Il revint dans la pièce et ferma la porte derrière lui.) Il y a des sorciers dans ce palais, qui sont censés être à mon service, ou du moins au service de l'Empire. Le problème, c'est que j'ignore si ces sorciers font partie ou non du Chemin, autrement je pourrais faire appel à eux. Essayez de découvrir qui sont les Sorciers du Chemin, et je pourrai peut-être trouver quelqu'un pour défaire ceci (Il regarda Tiër d'un air contrit) Je suis

... (il regarda Tiër d'un air courtois.) Je suis davantage Empereur dans le titre que dans les faits, dit-il. Autrement, il me suffirait d'ordonner votre libération. Le Vingtième Phorän du nom, officiellement le Dix-Neuvième, avait de véritables pouvoirs, lui...

Tiër lui fit un large sourire.

— C'est parce qu'il avait ordonné la mort d'une quinzaine de Septes lorsqu'il avait votre âge, et s'était chargé d'en tuer trois ou quatre autres de ses propres mains.

— Je suis assez difficile sur mes choix alimentaires, dit Phorän en feignant la tristesse. Je ne parviendrai jamais à réellement effrayer qui que ce soit...

— Rien ne vous oblige à sucer la moelle de leurs os, comme l'a fait Phorän le Dix-Neuvième, euh... excusez-moi : le Vingtième, dit Tiër d'un ton solennel. J'imagine qu'un ou deux cœurs cuits à point feraient l'affaire.

— Je ne mange pas de cœur, dit Phorän avec fermeté. Mais je pourrais sûrement le refourguer à l'autre veuve noire : le résultat serait le même. (Tiër et Phorän échangèrent un regard complice.) Je vous dois déjà une faveur, Tiër. Mais votre expérience est différente de la mienne. J'aimerais connaître votre opinion sur mon problème.

Il désigna la créature à son côté.

— Je vous suis à jamais obligé, mon Empereur, dit sincèrement Tiër.

Ces mots lui étaient venus spontanément, du fond du cœur.

— Ces trois derniers mois, commença Phorän, j'ai dû supporter cette créature. Non qu'elle me suive en permanence, comprenez-moi bien. D'habitude, elle ne me rend visite qu'une fois par nuit.

Il se rassit sur le lit, un sourire amer sur les lèvres.

Tiër suivit son exemple et se laissa tomber à l'autre bout du lit. Il aurait dû attendre que l'Empereur l'invite à s'asseoir, mais entre ce qu'on lui avait fait subir tout à l'heure, dont il n'arrivait pas à se souvenir, et le choc qu'il avait reçu sur le seuil de la porte, il ne sentait presque plus ses articulations.

— Quelquefois, quand je n'arrive pas à dormir, reprit Phorän, je m'en vais visiter les recoins isolés du palais. Je prends toujours cette clé avec moi. (Il en sortit une de l'une de ses poches.) Elle est censée ouvrir toutes les portes du palais. Elle n'a pas ouvert la vôtre, pourtant, mais elle a pu ouvrir la boîte à clés du geôlier dans laquelle se trouvait celle de votre cellule.

Il remit la clé dans sa poche, et continua son histoire :

— Voilà : une nuit, il y a quelques mois, mes errances m'ont conduit jusqu'à l'aile de Kaorë ; l'une de celles que mon père a fait condamner, m'a-t-on dit. C'est assez ennuyeux d'habitude : de longs couloirs avec des pièces strictement identiques de chaque côté, ce genre de choses. Sauf que cette fois-ci, j'ai entendu du bruit au bout de l'un des couloirs...

» Cette partie du palais est censée être déserte ; mais parfois, des gens y viennent en cachette. Une des portes était entrouverte, et j'ai voulu voir ce qu'il y avait derrière... (Il tira machinalement les fils de son pantalon en velours, qu'il frotta entre le pouce et l'index.) Sept hommes se trouvaient dans la pièce. Six étaient vêtus de longues robes noires, et portaient des capuches sur la tête. Ils formaient un vaste cercle, et chantaient. Le septième homme était agenouillé au milieu du cercle, un bandeau sur les yeux et un autre autour des mains. Si j'avais su ce qu'ils s'apprêtaient à faire, j'aurais essayé de les arrêter d'une façon ou d'une autre... Mais quand j'ai aperçu le poignard, il était déjà trop tard. L'un des hommes en robe noire venait de lui trancher la gorge...

Phorän se leva de nouveau, et se mit à arpenter nerveusement la pièce.

— Il y avait du sang partout. Je ne m'étais pas rendu compte que... Mais il était trop tard pour ce malheureux. Il était déjà mort, et je me suis dit que ses assassins n'apprécieraient pas forcément d'avoir été surpris par un témoin... J'ai donc fui les lieux aussi vite que j'ai pu. La Mémoire est venue à moi la nuit suivante. (Phorän considéra la créature avec gravité, avant de se rasseoir sur le lit près de Tiër.) Elle vient me voir toutes les nuits.

Il remonta sa manche et montra à Tiër les marques de morsures qu'il avait à la saignée du poignet ; lesquelles n'étaient plus que de légères cicatrices, à peine visibles, à mesure qu'elles montaient le long de son bras jusqu'au creux de son coude.

— Après s'être nourrie de moi, elle me dit qu'en échange de mon sang, elle doit répondre à l'une de mes questions. D'ordinaire, ses réponses ne me sont pas très utiles. Cette nuit, je lui ai demandé si elle connaissait quelqu'un susceptible de savoir quelque chose sur le Septe de Geränt et ses terres. Alors elle m'a dit de la suivre, et m'a conduit jusqu'ici.

— Si je vous suis bien, vous croyez avoir surpris ces sorciers au moment où ils étaient en train de tuer leur dernier prisonnier Voyageur ? (Il considéra la chose.) Je pense que vous avez raison...Après tout, combien de groupes d'hommes en noir y a-t-il dans ce palais,

susceptibles de tuer des gens dans des pièces secrètes ?

— Oh, détrompez-vous : il y en a peut-être cinq, voire dix que sais-je ! Mais aucun d'entre eux ne serait capable de convoquer ou de créer une créature de cette nature ! (Il désigna sa sombre compagne.) C'est de la sorcellerie, dit-il.

Tiër hochait lentement la tête en signe d'approbation.

— Je ne suis pas sorcier, mais j'ai déjà eu affaire à ces gens-là. Si cette créature est leur œuvre, je pense qu'ils se sont arrangés pour qu'elle ne s'attache pas à leur personne. Peut-être s'en sont-ils protégés par quelque sortilège... Cela signifie que vous étiez la seule personne présente à qui cette créature pouvait s'attacher.

Il quitta le lit à son tour, et s'approcha un peu plus de la Mémoire. Son image devenait floue dès qu'il essayait de la suivre du regard. Cela lui rappela la façon dont Jës pouvait se fondre dans l'obscurité... Il s'adressa directement à la chose :

— Comment pouviez-vous savoir que j'étais en mesure de répondre à la question de l'Empereur ?

La forme nébuleuse s'agita nerveusement.

— Tu m'as nourrie de ta sève, finit-elle par dire. Je

te connais aussi intimement que je connais Phorän, Vingt-Septième Empereur du nom.

— *Moi*, je vous ai nourrie ? s'exclama Tiër.

— *Innombrables furent les héros qui tombèrent au combat*, murmura la Mémoire avec une voix très différente de celle qu'elle avait utilisée jusqu'alors.

Toute âpreté en avait disparu : le changement était extraordinaire.

— C'était donc vous, mon mystérieux visiteur ? dit Tiër.

— J'étais Kérin pour ton Ernäve le Rouge, admit la Mémoire.

— Qu'êtes-vous d'autre encore ? dit Tiër en faisant un pas dans sa direction.

— Je suis la mort, dit-elle, avant de disparaître.

— Avez-vous compris ce qu'elle a dit ? demanda Phorän.

Tiër se frotta doucement les mains.

— Seulement une partie. Apparemment, elle ne se nourrit pas que de sang. Le lui ai offert une histoire

nourrit pas *que* de sang. Je lui ai offert une histoire, mais elle a pris bien davantage : c'est de cette manière qu'elle a su que j'avais été commandant sous les ordres de Geränt.

Il avait fait appel à la magie en narrant cette histoire, une magie plus puissante que celle qu'il avait jamais engendrée, et ce n'est que peu de temps après que Telleridge lui avait annoncé qu'il avait maîtrisé ses pouvoirs. Il avait d'abord cru que Telleridge lui avait ôté tous ses dons, mais c'était peut-être plus compliqué que cela.

— Puis-je vous demander de me dire un mensonge ? dit-il à Phorän.

— Mon étalon a des cornes de taureau, répondit aussitôt ce dernier, que l'abrupt changement de sujet ne sembla pas perturber. Mais que faites-vous ?

— Je vais vous expliquer, dit Tiër. J'ai mal interprété les paroles de Telleridge quand il m'a dit qu'ils avaient maîtrisé mes pouvoirs. Je peux sentir si vous me mentez, mais pas si Telleridge me ment, ou Myrceria.

— Donc votre magie fonctionne toujours, en conclut Phorän, mais pas sur les membres du Chemin.

— Il semblerait, oui.

— Quoi qu'il en soit, j'ai deux autres requêtes à vous faire avant de partir, dit le jeune Empereur. En premier lieu, je vous demande de ne parler à personne de cette histoire de « Mémoire ». (Il lui adressa un nouveau sourire désolé.). C'est bien plus qu'un simple problème de vie sociale pour moi, vous comprenez ? Si quelqu'un entend parler de la Mémoire, je devrai me présenter au bourreau... Personne n'a oublié les leçons du Ténébreux : l'Empereur doit se garder de toute magie.

— Sans votre autorisation, promet Tiër, personne ne l'apprendra de ma bouche.

— Par ailleurs, j'aimerais que vous vous renseigniez au sujet de votre Septe, Avar de Leheigh... est-il membre de ce « Chemin Secret », lui aussi ? (Il soupira.) Telleridge est... une araignée qui tisse sa toile à l'abri du jour et s'amuse sciemment à manipuler ses ennemis aussi bien que ses amis, sans savoir si les fils qu'il tire les emmèneront dans telle ou telle autre direction... Si Avar a un quelconque rapport avec le Chemin Secret, ils représentent une menace pour moi, et moi pour eux. J'ai besoin de savoir à qui je peux me fier.

— Si j'apprends quoi que ce soit, je vous le dirai, acquiesça Tiër. (Il lui adressa un sourire ironique.) Étant donné que ie n'ai pas d'autre choix que de rester

Etant donné que je n'ai pas d'autre choix que de rester ici, autant que je me rende utile...

Il avait un peu dormi après le départ de Phorän. Il ne savait pas combien de temps, car sa cellule ne laissait filtrer aucune lumière, et encore moins celle du jour. Pour unique éclairage, il avait l'inépuisable lueur de ces pierres rougeoyantes, disposées çà et là dans la pièce.

La pensée de son lointain foyer, tout à coup, le fit se lever d'un bond. Rongé par l'ennui et la frustration, il se mit à arpenter la pièce. Il avait été incapable de demander à Phorän s'il pouvait faire parvenir un message à Séraphe. Les mots n'avaient pu franchir ses lèvres...

« Par le Hibou et le Cormoran, je te jette ce sort afin que tu ne sollicites l'aide de personne pour sortir de ces murs... » Séraphe l'aiderait à s'échapper si elle le pouvait. C'était une raison suffisante pour activer le sort de Telleridge, se dit-il.

Si seulement elle pouvait savoir où il était... mais elle n'en savait rien. Elle devait sûrement le croire mort après tout ce temps.

Il mourrait probablement sans la revoir : quelque

cnose dans l'allure nautaine et arrogante de l'ellierige, en effet, avait fait comprendre à Tièr qu'avant lui, de nombreux Voyageurs étaient morts en ces lieux...

Il ferma les yeux et appuya son visage contre le froid mur de pierre. S'il plongeait à l'intérieur de lui-même, il pouvait la visualiser dans son esprit. Elle appelait « sa mémoire de Hibou » cette faculté qu'il avait de se souvenir de conversations vieilles de plusieurs mois. Son grand-père, quant à lui, parlait d'un « don » lorsqu'il se montrait capable de restituer les paroles d'une chanson dès la première audition. *Une bénédiction*, songeait-il à présent, alors qu'apparaissait clairement, à l'intérieur de son esprit, l'image de l'enfant pâle que Séraphe était, la toute première fois qu'il l'avait vue... Oui, c'était une bénédiction de conserver toujours ces images-là, enfouies au fond de lui...

Il reconstitua peu à peu, en pensée, le visage qu'elle avait à l'époque. Il redessina avec délices la courbe gracile de son épaule, et redécouvrit la lumière étrange de ses cheveux pâles...

Comme elle était fière, songea-t-il, *si fière*... Cette fierté était perceptible dans sa manière de dresser le menton comme un défi lancé à tous les hommes de la taverne... Il pouvait encore voir le bleu sur son poignet, à l'endroit où l'aubergiste l'avait brutalement empoignée, avant de la tirer sauvagement du lit.

À cet instant, il fut de nouveau intrigué par cette jeune femme : exactement comme il l'avait été autrefois... Dans la pure clarté du souvenir, il voyait à quel point elle était jeune alors, une adolescente à peine sortie de l'enfance, et pourtant ils s'étaient mariés seulement quelques mois plus tard...

Ignorant les nouvelles commodités qu'offrait sa cellule, Tiër s'assit par terre, le dos contre le mur. Il se remémora le moment où, pour la première fois, il avait compris qu'il l'aimait.

Deux jours après la naissance de Jës, Tiër, qui revenait de la grange, avait découvert Séraphe assise au bout du lit. La nuque raide, elle tenait leur enfant dans ses bras en une attitude protectrice.

— J'ai quelque chose à te dire, lui avait-elle dit, aussi accueillante qu'un hérisson en colère.

Il avait retiré son manteau et l'avait suspendu à une patère.

— D'accord, avait-il acquiescé, en se demandant ce qu'il avait fait pour la froisser cette fois-ci.

L'œil sombre, elle lui avait annoncé que leur fils était né Gardien. Elle lui avait ensuite expliqué à quel point il serait difficile pour Jës de maintenir l'équilibre entre

serait difficile pour Jës de maintenir l'équilibre entre ses deux personnalités : celle du jour, et celle de la nuit.

— S'il avait été une fille, cela aurait été plus facile pour lui, lui avait-elle expliqué de sa voix claire et froide, celle qu'elle n'utilisait que lorsqu'elle était vraiment contrariée. Contrairement aux Gardiennes, les Gardiens ont beaucoup plus de mal à conserver un équilibre une fois la puberté passée. S'ils sombrent dans la folie, ils tuent tous ceux qui croisent leur chemin, à l'exception des membres de leur famille. Quand cela se produit, on est obligé de les abattre car plus personne ne peut les maîtriser. (Jës commençait à gigoter : elle l'avait installé contre son épaule et bercé doucement, tout en gardant Tiër à distance par la simple force de son regard.) J'avais un frère qui était Gardien lui aussi. On l'avait adopté d'une autre tribu.

Elle avait ajouté :

— Souvent, les Gardiens sont élevés au sein d'autres clans, car les inquiétudes légitimes des parents juste après la naissance ont tendance à alourdir encore plus le fardeau du Gardien. C'est un très grand honneur d'adopter un enfant-Gardien : aucun clan ne refuserait un tel cadeau.

Abandonner son fils ? Le choc qu'avait provoqué la suggestion de Séraphé avait brisé net la carapace de consternation qui l'enveloppait, et il avait soudain

entrevu le sort terrible que les dieux avaient réservé à son petit garçon...

Comment avait-elle pu croire un instant qu'il accepterait d'abandonner leur petit Jès sous prétexte qu'il était trop différent ? Comment pouvait-elle songer à confier son enfant à des étrangers ?

C'était impossible. Pas elle. Elle qui avait combattu des démons pour sauver des gens qu'elle ne connaissait même pas, elle, Séraphe, ne se laisserait jamais intimider par *quoi que ce soit* qui pourrait menacer sa seconde famille. Non, jamais de la vie.

— Quel âge avait ton frère, celui qui était Gardien, quand il est mort ? avait finalement demandé Tiër.

— Risovar avait trente ans, avait-elle répondu, ses doigts frôlant nerveusement le petit corps de Jès : comme si elle mourait d'envie de le serrer dans ses bras, mais craignait de lui faire mal. Il fut l'un des premiers à mourir de la peste, avait-elle précisé.

— Autrement dit, tu sais comment s'y prendre avec les Gardiens, avait dit Tiër. Jès va rester avec nous, et toi, tu vas m'apprendre à élever un Gardien : un Gardien qui mourra très âgé dans son lit.

Le visage de Séraphe s'était soudain illuminé, et il avait compris à quel point cela avait été une épreuve

pour elle de lui révéler honnêtement tout ce qu'impliquait la situation de Jës. Quand il avait serré sa petite famille contre lui, elle lui avait murmuré à l'oreille :

— Si quelqu'un avait essayé de l'arracher à moi, je l'aurais tué.

Tiër, le visage enfoui dans ses cheveux blonds, lui avait soufflé à l'oreille :

— Moi aussi.

Personne ne les séparerait jamais.

Moi aussi, répéta Tiër, à l'intérieur de sa cellule dans le palais de Taëla...

Mais comment supporter au mieux sa captivité ? La réponse lui était venue du ténor léger de Geränt : « *Apprends à connaître ton ennemi. Apprends à connaître ses plans, et tu connaîtras le lieu de son prochain assaut. Apprends à connaître ses points forts, et esquive-les. Découvre ses faiblesses, et profite-en pour imposer ta force. On gagne plus de batailles armé de savoir que d'épées...* »

Il arbora un sourire affable lorsque Myrceria pénétra dans sa cellule.

— Si vous voulez bien me suivre, messire, dit-elle. Nous allons vous préparer en vue de votre présentation officielle. Après la cérémonie, vous aurez tout le loisir de découvrir l’Aire, et vous jouirez des innombrables délices de ce lieu.

Les naïades étaient de retour à l’intérieur du bassin, mais cette fois-ci, Myrceria ne le laissa pas les congédier. Celles-ci le frottèrent, le peignèrent, le rasèrent, puis l’habillèrent, sans se soucier le moins du monde de ses protestations empourprées...

Lorsque l’une des jeunes femmes voulut s’en prendre à ses cheveux, Myrceria saisit brusquement la main meurtrière.

— Non, ordonna-t-elle. Laisse-les longs, et fais-lui plutôt des tresses. Il aura l’air drôlement exotique comme ça...

Elles le persuadèrent de revêtir des habits de courtisan qu’il n’aurait jamais portés de lui-même. Il avait d’abord refusé de les mettre, en dépit de la résolution qu’il avait prise de se montrer docile et conciliant tant qu’il ne connaîtrait pas l’identité de son ennemi. Mais alors il avait lu la peur dans leur regard. Il avait compris l’enjeu de ce manège : si elles ne

parvenaient pas à le rendre aussi élégant qu'une demoiselle de cour, ce ne serait pas lui qui en pâtirait, mais elles. Ainsi, malgré ses protestations et ses réflexions désagréables, se résigna-t-il à porter cet accoutrement ridicule.

Un miroir en métal poli était incrusté dans l'un des murs ; les naïades le poussèrent et le bousculèrent jusqu'à ce qu'il se campe devant.

Un pantalon bouffant, en velours rouge, resserré à la taille et aux chevilles, était à demi dissimulé par une tunique, qui s'arrêtait à mi-jambe. À en juger par son poids, celle-ci était tissée de véritables fils d'or. Sous la tunique, il portait une chemise en soie rouge sang, elle aussi brodée de fils d'or. Elles l'avaient rasé de près, et lui avaient enduit les cheveux d'un onguent, qui produisait des reflets métalliques chaque fois qu'il bougeait la tête. Elles avaient ensuite tressé sa chevelure avec des rubans doré et pourpre, qui remplaçaient graduellement ses propres cheveux, de sorte que la tresse lui tombait jusqu'aux hanches, où elle se terminait en pompons rouge et or.

Il était chaussé de pantoufles d'or, serties d'éclats de quartz rouge. S'il s'agissait bien de quartz...

Après s'être examiné sous tous les angles dans le miroir, il baissa la tête et ferma les yeux.

— Mesdemoiselles, je vous promets que si jamais ma femme me voyait dans cet état-là, elle me le ferait regretter pour le restant de mes jours...

Myrceria lui donna une petite tape du plat de sa main parfaitement manucurée :

— Vous êtes splendide, avouez-le. Nous avons fait du bon travail, mesdemoiselles, même s'il n'était pas si mal au départ.

Tiër s'observa de nouveau dans le miroir. À première vue, on ne remarquait rien ; mais en y regardant de plus près, il apparaissait clairement que sa tenue s'inspirait des costumes de Voyageurs. Eux aussi portaient des pantalons bouffants et des tuniques tombant jusqu'à mi-jambe... Mais l'une des choses que Séraphé appréciait le plus chez les Reiderni, c'était leurs vêtements bariolés. Ceux de son peuple, le plus souvent, portaient des étoffes ternes, de couleur sombre...

Tiër soupira :

— Je suis heureux d'être un parfait inconnu en ces lieux. Si mes amis me voyaient, j'en mourrais littéralement de honte...

Elles recouvrirent son costume bariolé d'une longue

robe sombre, dont elles tirèrent la capuche afin de cacher son visage.

— Voilà, dit Myrceria. Vous êtes prêt.

Elle sembla hésiter, et renonça un bref instant à ses manières de courtisane de luxe :

— Vous nous avez facilité la tâche, dit-elle. Laissez-moi vous aider un peu... Lorsque vous sortirez de cette pièce, vous verrez que les sorciers vous attendent derrière la porte. Suivez-les sans tarder ; ils ne vous feront aucun mal. Ils vont vous escorter jusqu'à l'Aire. C'est une immense salle, réservée exclusivement aux membres du Chemin. Ce soir, on s'en sert d'auditorium, mais d'habitude c'est une simple salle de réunion. Les sorciers vont vous conduire jusqu'à la scène tout au fond, et là vous serez présenté aux Passereaux, et éventuellement aux Rapaces, s'il y en a quelques-uns ce soir.

Il prit sa main dans la sienne et y déposa un baiser.

— Merci de votre gentillesse, Myrceria, dit-il. (Puis, se tournant vers les autres.) Bonsoir, mesdemoiselles...

Quatre sorciers en robe noire l'attendaient à la porte, comme Myrceria l'avait dit. Leurs capuches étaient aussi rabattues sur leurs visages.

Tiër hésita un instant sur le seuil, troublé par l'extrême aversion qu'il ressentit à la vue de ces hommes, et par la soudaine conviction de reconnaître les mains noueuses de celui qui se tenait le plus près de lui— alors que, dans son souvenir, elles tenaient un poignard ensanglanté.

Il réprima aussitôt la peur, et la colère que cela avait provoqué en lui. Un sourire aux lèvres, il se plaça au centre de la procession.

— Allons-y, messieurs, dit-il aimablement.

L'Aire était constituée de plusieurs rangées de larges gradins, disposés à faible distance les uns des autres et qui se faisaient plus étroits à mesure qu'on s'approchait de la scène en contrebas.

Tiër, escorté de ses geôliers, pénétra dans la salle par le plus haut gradin, qui était en majeure partie occupé par une buvette, où étaient entreposées toutes sortes de victuailles. Derrière le comptoir, des serviteurs entraient et sortaient continuellement par une large porte, les bras chargés de plateaux de nourriture et de chopes de bière.

Deux ou trois tables étaient disposées près du mur, autour desquelles avaient pris place des hommes en robe blanche qui observèrent Tiër avec une parfaite indifférence. Cependant, la majorité des personnes

indifférence. Cependant, la majorité des personnes présentes était composée de jeunes hommes en robe de cérémonie bleue, qui se taisaient à mesure que la procession avançait. Au moment où ils atteignirent le bas des gradins, un silence inquiétant régnait sur la salle.

Les sorciers escortèrent Tiër sur la scène, puis s'immobilisèrent en son centre, avant de se tourner comme un seul homme pour faire face à leur auditoire. À peine étaient-ils installés que les lumières de la salle baissèrent, à l'exception des pierres rougeoyantes qui bordaient l'espace central.

Plissant des yeux à cause du changement de luminosité, Tiër remarqua que tous les hommes dans la salle se dirigeaient lentement vers les fauteuils disposés devant la scène. Quand ils se furent tous installés, un grondement sourd résonna dans l'Aire. Dans un nuage de fumée et de magie, apparut un cinquième homme en noir... Telleridge.

Il se tint face à la foule, le visage découvert afin que chacun puisse le voir.

— Bienvenue, mes amis, dit-il. Pour certains d'entre vous, cette soirée marquera à jamais votre entrée dans le Cercle Secret du Chemin. Écoutez, et voyez de vos yeux la magie des Voyageurs, échue des mains des Cinq Divinités. (Il leva sa main droite et exhiba un outil

qui ressemblait à une sorte de massue, mais sans l'habituelle boule hérissée de pointes. À la place, suspendue au bout de la chaîne, il y avait un gros hibou en argent.) Le Hibou-Gardien-De-Tout-Savoir, dit-il.

L'homme à la gauche de Tiër exhiba un objet similaire, auquel était suspendu un corbeau au lieu d'un hibou.

— Le Corbeau-Mage, dit ce dernier.

Cinq Divinités ? songea Tiër. S'ils se basaient sur les Ordres des Voyageurs, ils en avaient oublié un. Les autres sorciers invoquèrent l'Alouette, le Cormoran, et le Faucon ; mais il n'y eut aucun Aigle. Il aurait pu réfléchir plus longuement à la question, mais il se rappela où il avait déjà entendu parler des Cinq Divinités auparavant... À *Reidern*, souffla-t-il. *Le nouveau prêtre*. Un vent de panique le saisit : *Séraphé*, se dit-il. *Mes enfants*. *Qui sera le prochain sur la liste ?*

Un flot de magie interrompit ses pensées.

— Pendant des siècles..., disait Telleridge, dont la voix portait par enchantement jusqu'au fond de la salle. Pendant des siècles, les Voyageurs ont réservé leurs pouvoirs à leur seul usage, de la même façon que l'Empereur et tous ses Septes préservent jalousement pour eux-mêmes leurs terres et leurs titres de

pour eux-mêmes leurs terres et leurs titres de noblesse, persuadés qu'ils sont de nous avoir tous rendus aveugles et impuissants. Mais nous sommes les disciples du Chemin Secret et des Dieux Cachés ; nous vénérons les Oiseaux : le Corbeau pour la magie, l'Alouette pour la vie et la mort, le Cormoran pour régner sur les mers, le Faucon pour trouver notre proie, et le Hibou pour initier les hommes à nos mystères. Ce soir, mes amis, laissez-moi vous initier aux mystères du Chemin...

Il fit un pas de côté afin que tout l'auditoire puisse avoir une vue parfaite sur Tiër, alors que, dans le même temps, l'un des sorciers qui se tenaient derrière lui retirait sa robe. Il murmura aussi quelque chose, trop bas pour que Tiër puisse l'entendre, mais qui eut pour effet de le figer.

— Le Corbeau s'est envolé, s'exclama le sorcier qui portait le symbole éponyme. Il n'est plus sous notre garde.

À ces mots, Telleridge leva son autre main en l'air et l'auditoire explosa en hurlements comme une meute de chiens de chasse : Tiër aurait dû être impressionné par cette réaction sauvage, si cela n'avait pas eu l'air aussi organisé... Les Passereaux, visiblement, n'avaient fait que répondre à un signe de Telleridge ; leur réaction n'avait rien de spontané.

Les sorciers que Tiër pouvait apercevoir placèrent leurs chaînes au-dessus de leurs épaules, laissant pendre la poignée des massues derrière leur dos, de sorte que les oiseaux soient pleinement visibles devant eux. Ils se mirent à claquer des mains en rythme, lentement, frénétiquement. Après quinze battements, un écho commença timidement à naître au sein de l'auditoire... Après vingt battements, le bruit était assez assourdissant pour englober l'ensemble des personnes présentes dans la pièce, à part Tiër. Au bout de trente-cinq battements, toutefois, le bruit cessa brutalement, et Tiër n'entendit plus que les battements de son propre cœur.

— Le Corbeau s'est envolé, répéta le sorcier au corbeau.

Un homme plus âgé, vêtu de blanc, se leva et dit :

— Adieu à toi, Corbeau. Quel hôte avons-nous, ce soir ?

Telleridge prit la parole.

— Ce soir, nous avons avec nous le Hibou, rusé et spirituel, qui va nous enchanter de son luth !

À ce moment-là, les Passereaux répondirent tous en chœur :

— Par le sang nous nous lierons à lui, par le feu nous scellerons notre accord. Par le sang nous le délivrerons après un an et un jour.

— Qu'il en soit fait selon votre volonté, dit Telleridge.

Il toucha le hibou en argent, et une courte lame jaillit aussitôt des pattes de l'oiseau. À pas lents et mesurés, le magicien s'avança théâtralement vers Tiër. Il saisit le poignet désespérément immobile du Barde, et l'entailla légèrement de la lame. Puis, il plaça le couteau sous la plaie ouverte jusqu'à ce que la lame soit entièrement recouverte de sang...

Il s'avança ensuite vers le sorcier au corbeau, dont il toucha l'oiseau de son doigt, préalablement enduit du sang de Tiër.

— Par le sang, dit le sorcier au corbeau.

Telleridge répéta son geste avec tous les autres magiciens. Quand il eut terminé, il vint reprendre sa place à la droite du sorcier au corbeau...

Cette cérémonie, d'un point de vue magique, ne rimait à rien. Tiër le savait bien. L'unique sort que ces sorciers avaient jeté était celui qui le maintenait immobile... mais Tiër savait lire dans le cœur des foules. Tout ce mystère attirait l'auditoire, autant

roues. Tout ce mystère envrait l'auditoire autant qu'un vin capiteux.

— Rapaces, Passereaux, Maîtres, à tous, je vous offre le Hibou ! clama Telleridge en soulevant l'enthousiasme de la foule.

Quand les acclamations et les applaudissements eurent cessé, Telleridge leva le bras, claqua des doigts, et fit apparaître un luth dans sa main.

— Joue-nous un air, Barde, dit Telleridge. Alors tu deviendras un invité de marque.

À peine eut-il prononcé ces mots, que Tiër fut libéré. Il considéra les alternatives qui s'offraient à lui et choisit celle qui lui sembla la meilleure. Il saisit le luth que le Maître Hibou lui tendait – un très bel instrument, par ailleurs –, mais après seulement quelques notes, il secoua la tête et s'écria :

— Myrceria, ma belle. (Il s'exprima assez fort pour qu'elle puisse l'entendre depuis le fond de la salle, dans l'obscurité des dernières rangées de gradins où elle se trouvait sûrement.) Allez récupérer mon luth dans mes appartements, je vous prie. Celui que m'a confié votre Maître, malgré sa beauté, sonne aussi juste qu'une casserole...

Tiër savait que lors de cérémonies solennelles, plus

l'auditoire était jeune, plus le besoin de rompre la solennité se faisait pressant... Les Passereaux accueillirent sa requête informelle en manifestant un enthousiasme, certes moins bruyant mais beaucoup plus spontané que celui avec lequel ils avaient salué l'annonce de Telleridge. L'instant d'après, il avait captivé l'attention du jeune auditoire qui, déjà, semblait avoir oublié Telleridge et sa mystérieuse cérémonie.

Sa cellule n'étant pas trop éloignée de la salle, il avait tenté le tout pour le tout. Aller chercher son luth ne prendrait pas plus de quelques secondes, pas assez longtemps pour impatienter son public...

— Barde, s'exclama un jeune homme. Je croyais que les Hiboux savaient jouer de n'importe quel instrument ?

Tiër hochait la tête.

— C'est ce qu'on dit, en effet. Mais il n'est écrit nulle part que les Hiboux *aiment* jouer de n'importe quel instrument, sous prétexte qu'ils en sont capables.

Ce ne fut pas Myrceria mais l'un des Passereaux qui ramena son luth à Tiër. Celui-ci saisit l'instrument défraîchi des mains du garçon, et s'assit au bord de la scène, une jambe battant le vide. Il ne l'avait eu en main qu'une seule nuit, mais le luth avait l'air d'un vieil ami lorsqu'il l'étreignit et fit frémir ses cordes. une fois

de plus.

— Très bien, dit-il. Maintenant que j'ai l'instrument, quel genre de chanson dois-je jouer ? (Il égrena une série de gammes, trop rapidement pour qu'on puisse en saisir les notes...) Non, dit-il en secouant la tête. Il faut être musicien pour aimer cela... (Mécontent du son, il ajusta une autre cheville pour ramener une corde dans le ton en songeant qu'il devrait surveiller cette dernière, qui était sans doute neuve.) Les chants de guerre sonnent mal sur un luth, s'exclama-t-il en jouant l'ébauche d'une mélodie familière, accompagnée de quelques hochements de tête approbateurs. Sans l'écho d'un tambour, reprit-il, ce n'est pas la peine...

— Jouez-nous *La Chute du Ténébreux*, dit quelqu'un dans la foule, sous l'insistance de ses camarades.

Tiër secoua de nouveau la tête. On ne l'y reprendrait pas de sitôt avec cette histoire...

— Non, tout le monde connaît cette légende. Que diriez-vous d'une ballade amoureuse, plutôt ? (Il joua les premières notes d'une mélodie particulièrement mièvre et fleurie, et s'amusa des grognements que cela engendra dans la salle.) D'accord, j'arrête, dit-il. Essayons celle-ci pour voir.

ET il joua l'air de la chanson qu'il avait l'intention d'interpréter depuis le début.

C'était l'histoire assez divertissante d'un tueur à gages de basse extraction qui, un jour, sur un coup de tête, déroba les vêtements du jeune aristocrate qu'il était chargé de tuer, et se faisait passer pour un noble. Tiër sourit intérieurement en voyant que la plupart des jeunes gens dans la salle riaient autant des doubles sens et des calembours grossiers que ses compagnons d'armes d'autrefois.

Son luth avait beau être abîmé, c'était de loin le plus mélodieux qu'il ait jamais eu entre les mains. L'instrument, qu'on sentait presque à fleur de peau, mêlait gracieusement sa voix cristalline à celle de Tiër, et conférait aux mots une résonance particulière...

Quand l'auditoire fut de nouveau silencieux, il commença le troisième couplet, s'efforçant de couvrir leurs éclats de rire afin qu'ils ne manquent pas un seul mot. Même avec un instrument de cette qualité-là, il lui était difficile de se faire entendre face à cette foule surexcitée. À sa demande, ils reprirent une dernière fois le refrain tous en chœur, ce qui fit vibrer la scène sous ses pieds.

Il termina sa prestation par une révérence. Déjà, il avait senti les sorciers s'avancer lentement vers lui, mais il préféra se passer d'eux pour conclure son

spectacle.

— À présent, je vous invite à me rejoindre au fond de la salle afin de vous restaurer, et de boire un verre ou deux, dit-il avec un sourire qui se voulait engageant. Je ferai de mon mieux pour vous divertir comme il se doit...

Son luth toujours à la main, il sauta du haut de la scène, échappant de ce fait aux sorciers, et entraîna les jeunes gens jusqu'au fond de la pièce, où ils prirent aussitôt d'assaut la buvette.

Chapitre 10

Il faisait presque nuit lorsque Jës revint à la ferme.

Gura l'accueillit sur le porche, et Jës ébouriffa la toison rêche de l'animal. Le Gardien avait été très présent aujourd'hui. Le garçon était fatigué, et sa tête bourdonnait. Il fit mine de ne pas remarquer que quelque chose n'allait pas à la maison, ne sachant s'il pourrait maîtriser le Gardien cette fois-ci.

Rinnie n'était pas venue à sa rencontre quand Gura avait aboyé.

Mais le Gardien était fatigué lui aussi, et il préféra attendre un peu, jusqu'à ce que ses deux personnalités sachent exactement s'il était arrivé quelque chose à Rinnie. Ce fut donc Jës qui se rendit derrière la maison, pour constater que Rinnie avait travaillé quelques heures dans le jardin, avant de ranger ses outils à leur place habituelle.

Rinnie s'était-elle impatientée au point de partir à la recherche de Séraphe et de Lehr ? Jës était sûr que non, d'autant plus qu'elle avait laissé Gura à la maison.

Il suivit les traces laissées par sa mère et son frère jusqu'à l'orée du bois, mais rien n'indiquait que Rinnie soit passée par là aujourd'hui. Le terrain autour de la maison était trop dérangé pour qu'il puisse suivre la moindre piste.

À contrecœur, il laissa la voie libre au Gardien.

Il n'aurait jamais dû rester aussi longtemps devant ce temple, songea tristement le Gardien. Mais il n'avait jamais rien vu d'aussi infect que la corruption qui émanait de ces murs et se propageait à l'ensemble du village... En outre, il s'était inquiété au sujet d'Hennëa. Le Roi de la Forêt l'avait chargé d'assurer sa sécurité, et ce temple-là n'était vraiment pas sûr. À cause du *gëas* qui la liait à Volis, le prêtre, il n'avait rien pu faire pour l'empêcher de pénétrer à l'intérieur du bâtiment. À la place, il était resté planté devant ces sinistres murs, et s'en était voulu de toutes ses forces, jusqu'à ce que Jës le persuade de rentrer à la maison, où leur mère saurait quoi faire pour la sauver.

Sous la forme d'un loup, le Gardien huma le sol à l'orée du bois, à la recherche de l'odeur de Rinnie. Mais Jës avait raison : elle n'avait pas suivi Séraphé.

Il revint sur ses pas, et reprit ses recherches à l'intérieur de la maison. Gura vint à lui et lui montra son ventre en signe de soumission, mais le Gardien ne fit pas attention à lui. Gura n'aurait jamais dû laisser

Rinnie partir seule. Les chiens n'étaient pas de bons gardiens – ils étaient tenus d'obéir aux ordres des personnes qu'ils gardaient.

Il perçut l'odeur de Rinnie dans la maison, mais il était difficile de distinguer les pistes les unes des autres. Il avait besoin de Lehr pour ce genre de choses. Il redressa la tête de la marche du porche, et jeta un regard agacé vers la forêt. À en juger par le temps qu'il avait fallu à Hennëa pour se rendre du village jusqu'à l'endroit où les restes supposés de son père avaient été retrouvés, Séraphe et Lehr auraient déjà dû être de retour. À l'instant où il détourna la tête, il capta une odeur bizarre.

Qu'est-ce que Bandor était venu faire à la ferme ?

Jës rendait rarement visite à sa tante : lui et le gardien n'aimaient pas beaucoup l'ambiance du village. Il y avait vraiment trop de monde pour Jës, que les émotions des gens affectaient profondément. Le Gardien, lui, trouvait qu'il y avait trop de menaces potentielles. Il pouvait malgré tout reconnaître l'odeur de Bandor : un mélange de levure, de sel et de savon.

Un bruit de pas précipités l'envoya se cacher dans l'angle du porche, de façon à ne pas être vu. Le vent soufflait dans la mauvaise direction : il ne sut donc pas l'identité de l'arrivant avant que la silhouette d'Hennëa apparaisse au-dehors

apparaisse au dehors.

L'une de ses manches était brûlée ; sa main était couverte de cloques, lesquelles remontaient le long de son bras noirci par le feu, jusqu'à son épaule... Elle cessa de courir et marcha lentement, en titubant, jusqu'à l'entrée de la chaumière.

— Séraphe ? s'écria-t-elle. Jës ? Vous êtes là ?

Le Gardien se mit à trembler de rage : pour être dans un tel état, elle avait dû subir de terribles violences... Elle représentait un danger évident. Jës tenta de le calmer en lui faisant remarquer que ses plaies étaient localisées sur le poignet où, quelques heures auparavant, elle portait encore le *gëas*. Elle s'était sans doute infligée ces blessures elle-même, en essayant de l'enlever. Elle exhalait une odeur de colère, de peur et de souffrance. Mais Jës était fatigué. La bête gronda sourdement.

Hennëa souffla légèrement. Le Gardien comprit qu'elle avait senti sa présence menaçante, mêlée d'effroi et de colère...

— Jës ? dit-elle, en se rapprochant de la chaumière. J'ai besoin de te parler, Jës. Il n'y a aucun danger, je te promets. Viens, s'il te plaît. Il faut vraiment que je te parle. (Une larme glissa sur son visage, qu'elle essuya fébrilement.) S'il te plaît, Jës. J'ai besoin de ton aide.

Si le Roi de la Forêt ne la lui avait pas confiée à lui, il aurait pu ignorer ses supplications ; mais à présent, qu'il le veuille ou non, elle était sous sa responsabilité. Il sortit donc de sa cachette, et s'offrit clairement à la vue de la jeune femme ; même si Jës aurait préféré reprendre sa forme habituelle, pour ne pas l'effrayer davantage qu'elle l'était déjà... Jës aimait bien Hennëa.

— Jës, dit-elle, nullement impressionnée par le monstrueux loup qui s'avancait vers elle... Gardien. Je m'en veux tellement... Je vous ai tous trahis. Je ne sais pas ce qu'il a prévu de faire, mais tout est ma faute.

Il était difficile d'émettre des sons humains à partir de sa gorge de loup ; mais le Gardien parvint malgré tout à dire :

— *Qui ?*

— Il avait tout prévu, dit-elle, son bras brûlé tordu dans une position bizarre. Je me croyais si intelligente. J'étais sûre d'avoir compris le petit jeu qu'il jouait avec ta famille... mais son jeu était plus subtil que je l'imaginai. Il m'a piégée ; il a fait en sorte que je m'enfuis du temple, et que j'alerte ta mère au sujet de ton père. Il *savait* qu'elle partirait aussitôt à la recherche du corps, et qu'elle prendrait Lehr avec elle. Il savait aussi qu'elle laisserait Rinnie seule ici, sans protection. Il ne s'inquiétait pas de toi ; il ne sait pas ce

que tu es. Mais il veut Rinnie – il la veut...

Jës força le Gardien à ravalier sa rage, et l'animal se plia à sa volonté. Pour accomplir sa mission, il devait conserver son calme.

— C'est lui qui... a enlevé Rinnie ? demanda-t-il.

— Quand j'ai quitté le temple, il ne la détenait pas encore. J'ai cru que je pourrais arriver avant lui... mais elle n'est plus là, n'est-ce pas ? Autrement, je serais tombée sur Jës, pas sur toi.

— Mon oncle... il était là, gronda le Gardien. Bandor. Le boulanger du village.

— Que l'Alouette nous vienne en aide..., murmura Hennëa. Bandor est l'un des favoris de Volis. Serait-il capable de lui livrer Rinnie, d'après toi ?

— Non, il ne lui ferait pas de mal. Pas intentionnellement, en tout cas, répondit le Gardien après un moment de réflexion... Mais ses intentions nous importent peu. (À présent que Jës contrôlait sa sauvagerie, le Gardien était de nouveau capable de penser clairement, et de se concentrer sur son objectif.) L'important, c'est de les retrouver le plus vite possible... Tu peux courir ?

Lehr avait vu juste : il faisait nuit lorsqu'ils atteignirent enfin Reidern, et Séraphe était littéralement épuisée, tant physiquement que psychiquement. Néanmoins, sa volonté farouche d'extirper des réponses à ce prêtre *solsenti* lui insuffla la force de gravir la route abrupte de Reidern.

Elle faillit ne pas s'arrêter devant la boulangerie. S'il n'y avait pas eu cette lumière dans la chambre d'Alinath, elle aurait probablement passé son chemin. Alinath aimait Tiër, elle aussi. Séraphe hésita un instant devant la porte...

— Elle ne te croira pas, maman, lui dit Lehr.

— Si, elle me croira, répondit Séraphe. Tout simplement parce qu'elle a besoin d'y croire au moins autant que moi. (Elle lui adressa un sourire fatigué.) Elle dira toujours que c'est ma faute, bien sûr. Mais au moins, elle cessera de le croire mort... Non, elle a le droit de savoir la vérité. (Séraphe frappa résolument à la porte.) Alinath, ouvre. C'est Séraphe... (Elle attendit un instant, puis frappa de nouveau.) Alinath ? Tu es là ? Bandor ?

Lehr huma faiblement l'air.

— Je sens une odeur de sang. La porte est-elle

verrouillée ? (Séraphe poussa le loquet et la porte s'ouvrit sans effort. Il n'y avait pas de lumière dans la pièce principale, ni même dans la boulangerie, mais Lehr n'avait besoin d'aucune clarté pour y voir et elle se contenta de le suivre jusqu'à la chambre d'Alinath. La porte était entrebâillée, et Lehr l'ouvrit avec précaution.) Tante Alinath ? interrogea-t-il, et l'inquiétude dans sa voix persuada Séraphe de lui passer devant...

Alinath gisait bâillonnée sur son lit, les pieds et poings liés. Son visage était contusionné : quelqu'un l'avait frappée à la joue, au point d'entailler la peau. La plaie avait beaucoup saigné, il faudrait changer les draps... Quand elle vit Séraphe et Lehr, Alinath se mit à s'agiter dans tous les sens.

— Chut..., dit Séraphe en s'asseyant près d'elle. (Elle se munit de son poignard et le fit délicatement glisser sous le bâillon, en évitant de toucher les chairs tuméfiées.) Ne bouge pas, je t'enlève ça.

— Rinnie..., souffla Alinath dès qu'elle put parler.

— Qu'y a-t-il avec Rinnie ? demanda Séraphe.

Mais Alinath fut prise de tremblements, de sorte que Séraphe ne parvint pas à comprendre ce qu'elle disait.

— Doucement, dit Séraphe d'une voix calme — il fallait à tout prix éviter de l'affoler davantage. Qu'est-il arrivé à Bandor et à Rinnie ? Est-ce Bandor qui t'a fait ça ?

Alinath fit un effort pour s'asseoir, mais c'était apparemment douloureux, et Séraphe s'empressa de l'aider.

— C'était bien Bandor, dit-elle, respirant difficilement à cause de ses côtes douloureuses. Il était devenu bizarre ces derniers temps — je ne sais pas ce qu'il avait. Toujours est-il que cet après-midi, après la venue du prêtre, il a commencé à médire au sujet de Rinnie et toi. (Elle s'arrêta soudain, et déglutit.) Toi et moi n'avons jamais été de grandes amies, Séraphe... Mais je sais que tu mourrais pour tes enfants. Je le sais. Alors, quand il a commencé à dire des choses dangereuses... des choses qui terroriseraient tout le village si quelqu'un l'entendait... je lui ai dit que c'était un imbécile. Que tu n'avais rien de maléfique, et qu'il était complètement fou de croire que toi, Séraphe, tu puisses être touchée par l'Ombre... (Séraphe sentit son estomac se contracter. En même temps, Alinath détourna la tête.) Il m'a battue. C'est arrivé plusieurs fois ce mois-ci. Il est vrai que je ne suis pas facile à vivre... mais tu connais Bandor, il n'a jamais été comme ça.

Continue la lecture dit Séraphe

— Continue, je t'écoute, dit Séraphe.

— Cette fois-ci, ç'a été bien plus qu'une simple gifle. J'ai cru qu'il n'allait jamais s'arrêter. Oh, qu'Ellevanal me vienne en aide... je ne pense pas qu'il en avait l'intention. Mais il s'est mis à raconter d'autres inepties. Puis il a parlé de quelque chose dans laquelle je ne devais pas interférer. Ensuite, il m'a attachée et il est parti. Séraphe, je n'ai aucune idée de ce qu'il veut faire.

— Tu dis qu'il est parti juste après le départ du prêtre ? Tu parles de Volis, je présume, pas de Karadoc ?

Alinath acquiesça.

— Je n'aime pas beaucoup cet homme. Est-ce que Bandor est allé à la ferme ?

— T'a-t-il dit ce qu'il comptait faire ? demanda Séraphe.

— Il a dit qu'il voulait sauver Rinnie, répondit-elle.

— Nous avons quitté la ferme assez tôt dans l'après-midi, dit Séraphe. Nous *n'y* sommes pas retournés depuis... J'ai laissé Rinnie toute seule avec Gura, mais Gura connaît Bandor. Je dois absolument aller la chercher. Te sens-tu capable de rester ici ?

Alinath hocha doucement la tête.

— Retrouve-le avant qu'il lui fasse du mal.

— Où pourrait-il bien emmener Rinnie, demanda Lehr, s'il ne la ramène pas à la boulangerie ?

— Au temple, dit Séraphe. S'il la croit touchée par l'Ombre, il l'emmènera voir le prêtre. (Puis se tournant vers Alinath.) On va les retrouver, ne t'inquiète pas.

— Sois prudente, Séraphe, lui dit sa belle-sœur. Bandor n'est plus du tout l'homme que tu connais.

Une fois à l'extérieur de la boulangerie, Séraphe s'immobilisa, indécise : devait-elle se rendre au temple, ou refaire tout le chemin jusqu'à la ferme ?

— Peux-tu dire si Bandor et Rinnie sont passés par ici ? demanda-t-elle à Lehr.

Son fils secoua négativement la tête.

— Même en plein milieu de la journée, ce serait complètement impossible. Il y a beaucoup trop de...

Il se raidit et jeta un coup d'œil alentour. Séraphe

sentit à son tour une présence. Un frisson glacé courut le long de son dos, et sa gorge se serra tout à coup, rendant la déglutition difficile.

— Jës ? appela-t-elle. Tu es là, Jës ?

— Chut, écoute..., murmura Lehr. Quelqu'un remonte la route à cheval.

Elle aperçut la silhouette familière de Skew, parfaitement reconnaissable à ses taches blanches qui luisaient dans le clair de lune tandis qu'il remontait au trot le virage escarpé, en s'efforçant de ne pas glisser. Dès qu'il eut atteint la partie plate de la route, il reprit un trot plus régulier, puis s'arrêta devant elle.

— Le prêtre, dit Hennëa d'une voix tendue, en sautant du cheval. J'ai été une imbécile. C'est lui qui m'a envoyée vous chercher, dans la seule intention que vous laissiez votre fille seule à la ferme.

Séraphe hocha la tête :

— J'en suis venue à la même conclusion. Croyez-vous qu'il l'ait emmenée au temple ?

— Oui, je le crois.

— D'accord, on laisse Skew ici, dit Séraphe. Il risque

de perdre l'équilibre sur les pavés ; la route est très raide par endroits. Lehr, peux-tu trouver un endroit sûr où le cacher ?

— Il y a de la place près du local à bois, dit-il avant de s'éloigner en compagnie du cheval.

Séraphé remarqua qu'Hennëa se tenait légèrement penchée, comme si elle avait mal quelque part. Elle alluma un feu de mage et examina attentivement les brûlures sur son bras.

— Il y a d'autres moyens de rompre un *gëas*, dit-elle avec une pointe d'ironie.

— Certes, mais j'étais pressée, répondit Hennëa avec un pâle sourire. Et puis j'étais en colère.

— Ça risque d'être douloureux, lui fit remarquer Séraphé.

— C'est *déjà* douloureux. Autant dire que je ne serai pas très utile s'il faut se battre, car je n'ai plus la force de me concentrer. Je pourrai néanmoins alimenter votre magie.

— Ça ira très bien, dit Séraphé.

Dès que Lehr fut de retour, Séraphé remonta la côte à bonne allure en direction du temple. Lehr et Jës, eux,

pourraient sans doute y aller en courant, mais Hennëa et elle-même avaient tout intérêt à ménager leurs forces : elles en auraient besoin, une fois arrivées là-bas... Elle savait que Jës était avec eux, à la boule d'angoisse qu'elle ressentait au creux de l'estomac, mais elle ne parvenait qu'à entrevoir par instants sa silhouette du coin de l'œil.

— Parlez-moi de Volis, demanda Séraphe à Hennëa. Y a-t-il des choses que je devrais savoir, selon vous ? Réfléchissez bien.

— Il est... plus malin que je le croyais, c'est évident. Les autres Mages du Chemin Secret respectaient son pouvoir. Pourtant, c'est un jeune sorcier selon les critères *solsenti*, et il maîtrise mal les sorts complexes. C'est pour cette raison qu'il a tendance à se servir du pouvoir de son anneau, celui qui renferme l'Ordre du Corbeau, plutôt que de ses propres pouvoirs. À moins qu'il tisse une illusion ; dans ce cas-là, sa magie suffit. (Ils abordèrent un passage plus escarpé, et Hennëa cessa de parler jusqu'à ce que le sol s'aplanisse de nouveau.) Comme je vous l'ai dit, les Sorciers du Chemin volent des Ordres et les portent ensuite sur eux, le plus souvent sous la forme de pierres serties dans des anneaux. Mais d'autres sont aussi montées en boucles d'oreille, ou en collier... Il m'a dit que certains anneaux étaient douloureux à utiliser ; tandis que d'autres ne fonctionnaient que par intermittence. La plupart des sorciers ne peuvent utiliser qu'un seul

La plupart des sorciers ne peuvent utiliser qu'un seul anneau à la fois, mais Volis, lui, en utilise deux. Le premier porte l'Ordre du Corbeau. En plus de celui-ci, il utilise souvent un Hibou, et parfois un Chasseur. Lorsque vous le verrez, vous saurez lequel des trois il porte. Il vous suffira *d'ouvrir l'œil*.

— Que sait-il des Ordres qu'il porte ?

— Pas grand-chose, comme vous pouvez l'imaginer. Il semble croire que l'Ordre du Corbeau est parfaitement identique à son propre pouvoir, et que cela le dispense simplement d'accomplir les rituels.

Séraphe eut un sourire satisfait.

— Dites-moi, se met-il facilement en colère ?

Comme ils approchaient du temple, Lehr s'arrêta et se pencha comme pour toucher le sol, mais retira vivement sa main avant tout contact.

— Qu'est-ce que c'est que ça, maman ? demanda-t-il.

— Quoi donc ? dit Séraphe, qui s'était elle aussi arrêtée, mais ne distinguait rien.

— Une souillure, dit Jës.

Il devait se tenir tout près d'Hennëa, car celle-ci laissa échapper un petit cri de surprise...

— À quoi ça ressemble ? dit Séraphe.

— À une sorte de substance répandue sur le sol, répondit Lehr. Ça sent assez mauvais, de surcroît.

— La marque de l'Ombre, dit Hennëa à mi-voix. J'aurais dû m'en douter.

— Ça vient du temple, dit Jës. Regardez : c'est plus sombre de ce côté-là.

— Alors c'est réellement là ? demanda Lehr. Si Jës peut aussi le voir, pourquoi toi tu n'y arrives pas, maman ?

— Je ne sais pas pourquoi les Corbeaux, de même que les Alouettes, ne peuvent percevoir l'influence du Traqueur, lui répondit Séraphe. Je comprends que les Anciens n'aient pas cru nécessaire d'offrir ce don aux Cormorans et aux Hiboux, mais nous, les Corbeaux, sommes souvent amenés à combattre l'Ombre.

— « À chaque Ordre... », murmura Hennëa.

— « Que les pouvoirs soient ainsi accordés... » Oui, je sais cela. Il n'empêche que c'est complètement stupide. Ouï qu'il en soit, tout porte à croire que Volis est

touché par l'Ombre.

C'était une circonstance très particulière. Séraphe n'avait jamais eu affaire à une personne touchée par l'Ombre, contrairement à son vieux professeur. Il était mort avant de lui avoir enseigné tout ce qu'il savait, mais il y avait tant à apprendre à ce sujet-là... Elle savait que le Traqueur avait besoin d'un acte, ou à la rigueur d'un désir de destruction pour asseoir son emprise sur sa victime. Cette emprise variait selon les individus. Le Ténébreux avait été différent, lui avait dit son maître, parce que celui-ci avait *invoqué* le pouvoir du Traqueur, et avait délibérément accueilli l'Ombre.

— Allons-y, finit-elle par dire. Il faut retrouver Rinnie.

Ils parvinrent enfin devant le temple, et Lehr tenta de pousser la porte.

— Elle est fermée, dit-il. Barrée de l'intérieur, je crois.

Séraphe émit des sons brefs et gutturaux, une injonction qu'elle n'aurait jamais pu se remémorer si elle avait conservé son calme. La porte explosa brusquement, réduite à des esquilles et à quelques fragments de métal, qui s'éparpillèrent à l'intérieur de la salle.

— Prenez garde, l'avertit Hennëa. Colère et magie ne font pas bon ménage...

— Où l'a-t-il emmenée, à votre avis ? demanda-t-elle sans faire attention à sa remarque.

Séraphe savait qu'Hennëa avait raison, mais depuis cette soirée où le chasseur était venu lui annoncer la mort de Tiër, elle était encore plus effrayée que la nuit où son frère était mort, vingt ans auparavant – et la peur, autant que le chagrin, la mettait en colère.

— Suivez-moi, dit la jeune femme.

Des bougeoirs, fixés aux murs du temple, éclairaient la nef de mille feux : Séraphe n'eut donc aucun mal à trouver son chemin au milieu des débris laissés par la porte. Cependant, la salle de l'autre côté du rideau ne correspondait en rien à son souvenir. C'était une pièce rectangulaire, toute simple, avec un plafond bas. Il n'y avait ni oiseaux ni voûte.

— Laquelle est une illusion ? Cette pièce-ci, ou bien celle avec les Ordres ? demanda-t-elle à Hennëa.

— À votre avis ? lui dit cette dernière.

Cette pièce rudimentaire correspondait davantage à l'idée qu'on pouvait se faire d'un bâtiment construit en

moins d'une saison. Ça ressemblait assez à l'intérieur de la boutique de Willon, et, qui plus est, elle ne percevait pas la moindre trace de magie en cet endroit – oui, mais...

— C'est celle-ci, l'illusion, dit-elle avec conviction.

La salle qu'elle avait visitée comportait beaucoup trop de détails pour n'être qu'une simple illusion créée à son intention. D'autre part, Volis ne pouvait pas montrer cette salle-là à n'importe qui, sous peine d'éveiller les soupçons des villageois. La pièce qui s'offrait à ses yeux, toute rudimentaire qu'elle soit, correspondait exactement à ce que ces derniers s'attendaient à voir... Hennëa hochà la tête :

— Comme je vous l'ai dit, c'est un excellent illusionniste. (Une petite porte s'ouvrait discrètement près du mur du fond. Hennëa s'y engouffra et leur fit descendre un étroit escalier.) Nous sommes tout près, à présent. Efforçons-nous de faire le moins de bruit possible...

— Rinnie est passée par là, murmura Lehr.

— Oui, je sens sa peur, acquiesça Jës, qui était déjà arrivé en bas des marches.

L'escalier se terminait sur un couloir sombre et étroit. De faibles relents de terre et de moisissure

parvinrent aux narines de Séraphe ; le nez de Lehr se fronça de dégoût, et il s'appliqua à ne pas heurter le mur. De la lumière coulait à flots d'une porte ouverte.

Séraphe bouscula les autres afin d'entrer la première dans la pièce.

Rinnie se trouvait là : comme Alinath, on l'avait attachée et bâillonnée, mais Séraphe n'aperçut aucun bleu. Une vague de soulagement l'envahit tout à coup : Rinnie n'était pas encore sortie d'affaire, mais au moins, elle était en vie...

Plusieurs centaines de bougies étaient disposées sur le sol afin de former cinq cercles concentriques ; Rinnie était allongée au centre. À l'intérieur des autres cercles, Volis avait placé un bijou, serti d'une grosse pierre.

Volis était là, lui aussi, penché au-dessus d'un vieux parchemin d'apparence fragile, disposé sur une table presque trop petite pour lui. Lorsqu'ils entrèrent dans la pièce, il ne leva pas les yeux. Comme Hennëa le lui avait conseillé, Séraphe observa les mains du magicien, et y aperçut deux anneaux. L'un d'eux portait sûrement l'Ordre du Corbeau. Séraphe concentra sa magie et *ouvrit l'œil*. Il s'agissait bien d'un Corbeau et d'un Hibou, comme l'avait prédit Hennëa, mais les deux Ordres étaient comme pervertis, vidés de leur essence. Morts.

À l'autre bout de la pièce, Bandor était assis par terre, les jambes croisées, se balançant d'avant en arrière et parlant tout seul dans sa barbe. *Souillé par un sort de Hibou*, songea Séraphe. N'étant lié par aucune des lois Voyageuses, Volis avait forcé Bandor à agir contre sa volonté, et son beau-frère en payait le prix...

Elle fit un pas de plus dans la pièce, et fut bloquée par un bouclier magique. Par le simple pouvoir de son esprit, elle le rendit visible à tous : un voile d'énergie séparait la pièce en deux, laissant Volis, Bandor et Rinnie d'un côté, piégeant Séraphe et ses compagnons du côté opposé – car le bouclier s'étendait à présent à la porte, et les enfermait tous à l'intérieur. Du moins *supposa-t-elle* qu'ils étaient tous là... parce que Jès était invisible.

— Volis ! s'exclama Séraphe.

Sa voix tremblait de rage ; elle avait cru qu'elle pourrait garder son sang-froid, mais elle s'était trompée. Elle ressentait contre lui – et contre tous ces sorciers de pacotille qui jouaient avec des forces qu'ils ne connaissaient pas – une haine incommensurable. À cause de leur ignorance, ils avaient brisé à tout jamais l'insouciance de son foyer : ils le paieraient très cher. Elle se força, avec beaucoup de difficulté, à adopter l'attitude sereine à laquelle on l'avait formée. C'était

Volis qui devait se mettre en colère, pas elle. Quand elle fut certaine de s'être calmée, elle demanda :

— Que faites-vous ?

— J'invoque le Traqueur, répondit-il, sans un regard vers elle. Comme vous le voyez, j'attendais votre venue. Quand mon petit Corbeau s'est envolé, j'ai su qu'elle vous ramènerait à moi. Au début, j'ai été fâché contre elle ; mais ensuite, je me suis dit qu'il ne serait pas plus mal d'avoir quelques spectateurs – dès lors qu'ils n'entravent pas le bon déroulement de la cérémonie.

Les Gardiens étaient totalement immunisés contre la magie : Jès pouvait donc franchir le bouclier. Il était tout à fait possible qu'il traverse le voile magique, récupère Rinnie, et revienne de l'autre côté avec elle. Mais si cela se révélait impossible, il refuserait de revenir seul et resterait avec Rinnie qu'il essaierait de protéger de Volis. Or, Séraphe, en tant que mère, ne pouvait accepter qu'il prenne un tel risque. Elle ne l'enverrait de l'autre côté que s'il n'y avait pas d'autre choix.

Elle savait que Jès avait atteint la limite du contrôle de lui-même, car la température de la pièce chutait rapidement.

— Vous n'êtes qu'un stupide ignorant, lui dit-elle

— vous n'êtes qu'un stupide ignorant, lui dit-elle froidement. L'Aigle n'a rien à voir avec le Traqueur. Le Traqueur a engendré celui qu'on appelle le Ténébreux. Si vous parvenez à l'invoquer, vous ne serez pas plus puissant : vous ne serez plus *rien du tout*. Le Traqueur n'a pas de disciples, car quiconque répond à son appel devient une *chose* asservie à sa volonté.

— Je connais bien les gens de votre espèce, dit Volis. Mon premier maître, lui aussi, aimait à m'expliquer à quel point j'étais ignorant, tout simplement parce qu'il avait peur de moi et de mes aptitudes. Ainsi, pendant des années, j'ai joué l'apprenti docile et soumis... Quand le Maître du Chemin Secret m'a trouvé et m'a révélé la vérité, ma première action a été de faire en sorte que mon ancien professeur ne puisse plus jamais tromper personne. (Sa voix était teintée de satisfaction.) Que cela vous serve d'avertissement. Vous dites que je me trompe, mais vous ne me connaissez pas, et vous ne savez pas ce que je peux faire.

L'augmentation du froid fit grelotter Séraphé, mais elle espérait que Jës tiendrait encore quelques minutes. Elle devait absolument mettre Volis en colère.

— Oh, je sais ce que vous pouvez faire... effectivement, dit Séraphé d'une voix sereine. Croyez-vous qu'Hennëa n'a pas ouvert la bouche de toute la journée ? Croyez-vous que je doive trembler devant un vulgaire *illusionniste* ? (Elle vit le sang lui monter au

visage. Les sorciers *solsenti* avaient un profond mépris envers les illusionnistes, dont ils considéraient la magie comme une science inférieure sous prétexte qu'elle ne créait ni ne détruisait rien. Les sorciers *solsenti* étaient des imbéciles à bien des égards.) Devrais-je avoir peur, continua-t-elle, d'un garçon à peine assez âgé pour s'habiller seul ? D'un prestidigitateur *solsenti* dont les seuls pouvoirs proviennent des quelques personnes qu'il a tuées ? D'un ignare doublé d'un imposteur ?

— Je suis peut-être un illusionniste, dit-il en se drapant dans sa dignité, mais je vous ai piégées toutes les deux, bien que vous soyez des Corbeaux, ainsi que votre Chasseur de fils. Qui plus est, j'ai découvert vos secrets, tout ignorant que je sois. Maintenant, je sais comment invoquer un dieu.

— Vous n'avez même pas été capable de retenir un Corbeau avec un *gëas*, rétorqua Séraphé. Comment pourriez-vous invoquer un dieu ?

Elle espérait le contrarier en lui rappelant la fuite de sa petite protégée Voyageuse, mais il était bien trop obnubilé par sa récente découverte.

— C'est très simple, dit-il. La clé est le Cormoran.

Alors, arpentant la pièce d'un mur à l'autre, il se lança dans un discours extravagant traitant de prétendues complexités relatives aux Ordres que les

prétendues complexités relatives aux Orures, que les Sorciers du Chemin auraient découvertes au fil des années.

— Lehr..., demanda doucement Séréphe sous ce flot de paroles. Est-il touché par l'Ombre ?

— Oui, et oncle Bandor aussi, mais moins sérieusement.

Séréphe hocha la tête en signe de compréhension, puis reporta son attention sur les divagations de Volis.

— J'avais déjà les anneaux, un pour chaque Ordre. Le Chemin Secret dispose de quatre anneaux de Chasseur seulement, mais aucun d'entre eux ne fonctionne correctement. Ils m'ont donc offert celui-ci pour que je m'en serve à ma guise. J'ai tous les Ordres, certes, mais avec votre fille je n'ai pas besoin de mon anneau de Cormoran. (Il regarda Séréphe droit dans les yeux, le visage luisant de satisfaction et d'orgueil.) J'ai d'abord essayé avec les seuls anneaux, mais ça n'a pas marché parce que le sortilège fait appel au sang et à la mort. Réunir des Voyageurs de chaque Ordre n'était pas réalisable... Je me suis rappelé avoir lu quelque chose concernant la « magie compassionnelle », qui se sert d'un objet pour en représenter d'autres, comme par exemple la plume pour symboliser l'air. J'ai écrit à Telleridge qui m'a répondu que cela pourrait sans doute marcher. Ainsi, tout ce dont j'avais besoin, c'était

de l'un d'entre vous.

Il tourna le regard vers Hennëa, et lui cracha ces mots :

— Évidemment, j'aurais pu me servir de vous, mais je croyais que vous m'aimiez bien. Je ne voulais pas vous faire de mal... Si j'avais su, je me serais épargné un certain nombre de problèmes, n'est-ce pas ?

— Effectivement, admit calmement Hennëa.

Ne sachant quoi répondre, il se tourna de nouveau vers Séraphe.

— J'ai pensé qu'il serait plus facile d'utiliser le plus jeune d'entre vous. Je n'ai eu aucune difficulté à faire croire à Bandor qu'elle était en danger, et que je pouvais l'aider... Vous devriez être fière, Séraphe : la mort de votre fille ramènera l'Aigle dans le monde.

De la sueur perla à son front, alors que, de l'autre côté du bouclier d'énergie, le souffle de Séraphe se condensait autour d'elle. Manifestement, la barrière bloquait les effets de la colère de Jës.

— Vous, les sorciers *solsenti*, dit Séraphe en secouant faiblement la tête, rendez toujours les choses beaucoup plus compliquées. Le Traqueur est déjà là, à votre demande. (Elle lui lança un sourire malicieux.)

volte demande... (Elle lui lança un sourire malicieux.)
Vous savez que je dis la vérité.

Les yeux de Volis s'écarquillèrent un instant lorsque son anneau de Hibou, qu'il portait au doigt, confirma ses paroles. Il darda sur elle un regard accusateur.

— Vous *croyez* que ce que vous dites est vrai : voilà tout ce que cela signifie... Mais vous avez tort.

— Désirez-vous une preuve ? dit doucement Séraphe. Si vous étiez Chasseur, vous verriez les dégâts que votre bêtise a provoqués... (Il n'apprécia pas beaucoup qu'elle emploie le mot « bêtise », d'autant plus qu'il savait qu'elle le pensait vraiment. Mais Séraphe n'avait pas l'impression qu'il se mettrait suffisamment en colère pour qu'elle puisse le piéger. Il était trop obnubilé par ses plans. Elle devait donc faire intervenir Jës.) Je peux vous montrer ce qu'est l'Aigle, dit-elle.

Pendant qu'il parlait, Séraphe en avait profité pour évaluer l'inextricable réseau de magie qu'il avait tissé afin de créer son bouclier. S'il avait été constitué exclusivement de fils de magie *solsenti*, elle aurait sans doute été incapable de rompre le sort. Mais Volis avait mêlé magie de Corbeau et magie *solsenti*, si bien que le résultat était instable.

— Jës... dit-elle. Va chercher Rinnie et mets-la à

l'abri. Quant à toi, Lehr, occupe-toi de Bandor dès que tu pourras.

Volis plissa le front en entendant ces mots.

— Jës ? N'est-ce pas le nom de votre fils attardé ? Il n'est pas là, Voyageuse.

Il fut pris d'un brusque frisson.

— Si, il est là, dit Séraphe. Vous n'êtes pas assez observateur, c'est tout. Jës, le prêtre voudrait te regarder plus attentivement...

Dans un nuage de fumée, un loup gigantesque apparut soudain devant Volis, monstrueux et terrifiant. Il se dressa à deux mètres du prêtre, le poil recouvert de givre et avança ses pattes jusqu'à toucher l'ourlet de sa robe. Jës poussa un grognement lugubre, long et effroyable ; le pouls de Séraphe s'emballa jusqu'à ce qu'elle n'entende plus rien d'autre que les battements de son cœur...

Volis, qui ignorait totalement l'existence des Gardiens, poussa un hurlement. La terreur eut le même effet sur ses pouvoirs que la colère sur ceux de son adversaire. Il perdit le contrôle de son Ordre du Corbeau, ce qui permit à Séraphe de faire éclater le bouclier d'un simple flux de magie.

— Je vous présente Jès, mon fils aîné, dit-elle. C'est un Aigle et un Gardien – et il est complètement insensible à vos pouvoirs.

Elle renversa les bougies d'un coup de pied, brisant les cercles concentriques et supprimant ainsi toute tentation qui aurait pu encore subsister en lui de tuer Rinnie.

Ce faisant, elle récita un passage du Livre des Ordres :

— « Car il est dit que lorsque les anciens sorciers prirent conscience de la nécessité de combattre le Traqueur, ces derniers décidèrent de créer les Ordres. Six Ordres furent ainsi créés, à l'image des Six couchés au Champ du Repos Éternel. Le premier créé fut le Corbeau-Mage ; le deuxième, le Cormoran ou Sorcière-du-Temps, afin de favoriser leurs voyages ; et le troisième, la Guérisseuse ou l'Alouette afin qu'ils puissent survivre aux épreuves et continuer leur combat. Ils se reposèrent, puis créèrent le quatrième Ordre, le Hibou-Barde, afin de faciliter leur passage au milieu des peuples étrangers. Alors, fut créé le cinquième Ordre, le Faucon-Chasseur, pour qu'il les fournisse à l'envi en gibier ; et enfin, le dernier de tous, l'Aigle-Gardien, craint de tous les hommes... »

» Le Gardien, Volis, est un Ordre comme tous les

autres ; quoique plus difficile à reconnaître, comme vous avez pu le constater.

Jès retrouva soudain forme humaine et prit Rinnie dans ses bras.

— Le prêtre a *tor... rt...*, dit-il, et sa voix descendit dans des notes encore plus graves, presque inaudibles, comme s'il était encore à moitié loup.

— Il a été touché par l'Ombre, acquiesça Séraphé.

Mais elle avait laissé trop de temps au jeune sorcier. Il lui lança un filet de magie brute, et elle fut forcée de l'esquiver – plus que l'esquiver, car elle devait protéger tous ceux qui l'entouraient. Elle contint un moment le flux de magie avant de le retourner contre lui. Comme il s'agissait de sa propre magie, cela n'eut aucun effet sur lui ; au contraire, cela lui permit de réabsorber l'énergie de l'assaut. Ce n'était pas une solution idéale, étant donné qu'il récupérait la force qu'il avait lâchée contre elle, mais au moins personne n'avait été blessé...

Le temps qu'elle décide quoi faire de ce flot d'énergie, il avait eu le temps d'en rassembler encore davantage, qu'il lança violemment contre elle. Cette fois-ci, Séraphé accusa le coup, reculant de plusieurs pas. Elle retint le flux et le renvoya de nouveau, mais cela lui demanda plus d'effort. Elle ne pourrait pas tenir

indéfiniment, vu qu'elle perdait du pouvoir et lui non.

En outre, il apprenait vite. Le troisième coup eut moins de puissance, mais il engloba toutes les personnes présentes dans la pièce. Elle n'eut d'autre choix que d'absorber, à elle seule, toute la force de l'assaut ; sinon elle prenait le risque qu'un de ses enfants soit blessé en le laissant se propager.

Des larmes de souffrance coulèrent sur son visage tandis qu'elle luttait pour rester debout, mais quelqu'un la toucha et la douleur se dissipa aussitôt.

Un court instant, la voix qu'elle entendit à son oreille, et les fortes mains qui lui pressèrent les épaules furent celles de Tiër... Mais à mesure que l'hébétude provoquée par l'assaut du prêtre s'estompa, Séraphe comprit que c'était Hennëa, et non Tiër, qui se tenait derrière elle : lui offrant son soutien et son pouvoir.

Elle avait besoin d'un bouclier, identique à celui que Volis avait créé autour d'eux lorsqu'ils étaient entrés dans la pièce, mais elle n'avait pas le temps d'en élever un suffisamment puissant pour protéger tout le monde. À la place, elle en créa un autour de Volis. L'espace autour du prêtre s'illumina quelques instants, mais le bouclier finit par se rompre, victime de sa construction hâtive.

Volis se mit à rire

— Que dites-vous de ceci ? lança-t-il en traçant un étrange symbole dans l'air.

Séraphe parvint à bloquer la majorité du flot, mais l'effort qu'elle dut fournir, bien au-delà de ses capacités, faillit l'aveugler de douleur, et le simple sillage de ce sort suffit à jeter les deux femmes à terre.

Elle ne serait pas capable de supporter un deuxième assaut du même genre.

— Hennëä..., murmura-t-elle. À mon signal, fais un bond de côté, puis débrouille-toi pour faire sortir les autres d'ici.

Si elle parvenait à distraire Volis assez longtemps, ses enfants pourraient peut-être s'échapper.

— Non, pas question, dit Hennëä.

À cet instant, une faible brise fit voler une mèche rebelle devant les yeux de Séraphe.

Le visage rouge de colère, Volis ramena sa main en arrière, comme s'il s'apprêtait à lancer une pierre... Hennëä prit aussitôt le contrôle des vestiges du bouclier de Séraphe et en réassembla les morceaux autour de Volis, au moment même où ce dernier

relâchait ce qu'il avait créé. Quel qu'ait été son sortilège, il se fracassa sur l'écran d'énergie sans faire aucun mal.

Un souffle vint soudain sécher la sueur sur le front de Séraphe ; elle eut à peine le temps de se rendre compte qu'il ne pouvait pas s'agir de vent, qu'une brusque rafale la jeta à genoux.

La bourrasque gagna en violence, transformant les cheveux de Séraphe en un fouet qui cingla brutalement ses yeux et ses joues tandis que son genou gauche heurtait douloureusement le sol. La table de travail de Volis glissa jusqu'à l'autre bout de la pièce, heurta le mur, avant de revenir frapper le prêtre à la tête.

Temporairement occupé à se défendre contre ses meubles, Volis perdit un instant Séraphe de vue. Mais le moindre fil de magie aurait attiré son attention...

Séraphe se munit de son poignard, puis se remit lentement sur ses pieds, légèrement arc-boutée afin de lutter contre la force du vent.

— Hennëa, dit-elle d'une voix rendue faible par l'effort. Existe-t-il un remède contre l'Ombre que tu connaîtrais et moi pas ?

Séraphe crut un moment que la jeune femme était tombée trop loin pour l'entendre, mais celle-ci finit par

répondre :

— Non, il n'y en a pas. Le seul remède, c'est la mort.

Séraphé s'accroupit, et utilisa l'attraction du vent, ainsi qu'un léger zeste de magie, pour se glisser derrière Volis. Quand elle fut assez proche, elle se jeta en avant et lui assena un coup derrière le genou, de sorte qu'il perde l'équilibre. Alors qu'il tombait à la renverse, elle lui bloqua le menton du bras gauche, et lui enfonça son poignard dans la gorge, comme Tiër le lui avait appris. La lame tranchante fendit l'artère.

Séraphé recula d'un pas, et faillit tomber à cause du vent. La victoire avait été si simple, si rapide, portée par la lame tranchante de son poignard. C'était la première fois qu'elle tuait un homme... Elle se demanda si tout cela lui aurait semblé plus vrai, plus réel, si elle l'avait tué par magie.

Le corps du jeune prêtre lutta un long moment contre la mort, mais la souffrance neutralisa sa propre magie, et l'intensité de ses émotions l'empêcha d'invoquer à son aide l'Ordre du Corbeau, malgré ses anneaux. Séraphé contempla la scène, car détourner les yeux d'une mort qu'elle avait elle-même provoquée lui aurait semblé un acte de lâcheté.

Quand il fut enfin mort, elle détourna le regard pour inspecter la nièce. Lehr le Ciel soit loué s'était souvenu

inspecter la pièce. Loin, le ciel son toit, s'était soulevé de ce qu'elle lui avait demandé. Il maintenait Bandor, le visage plaqué contre le mur, en une espèce de prise de combat. Hennëa, quant à elle, rampait à quatre pattes contre le vent, vers le corps de Volis. Jës, l'air complètement épuisé, s'était assis par terre à côté de...

Ah, songea amèrement Séraphe, voilà d'où venait le vent...

Sa toison échevelée luisant d'un feu pâle et irréel, Rinnie se tenait figée, les bras tendus et les paumes tournées vers le ciel, semblable à quelque statue antique. Sa jupe était parfaitement immobile en dépit du vent furieux qui soufflait dans la pièce. Jës avait dû la débarrasser de ses liens car il n'y avait plus de cordes sur elle. Seules deux faibles marques, de chaque côté de sa bouche, trahissaient la présence récente d'un bâillon. Quant à ses yeux, c'étaient deux perles de lumière dorée, sans pupilles.

Une vieille mise en garde, depuis longtemps oubliée, revint à l'esprit de Séraphe. « *Être une Sorcière-du-Temps, c'est sentir tout son être entraîné vers les forces rugissantes de la tempête ; c'est être à ce point emporté que l'on risque, à chaque instant, de ne jamais pouvoir revenir...* »

— Rinnie, dit-elle d'une voix ferme. Il n'y a plus de danger, à présent. Renvoie les vents d'où ils sont

venus. (Sa fille fixa sur elle un regard vide, incandescent, et les vents continuèrent à tournoyer et à rugir. Un encrier, surgi de nulle part, heurta douloureusement le coude de Séraphe.) Rinnie ! rugit-elle sur le même ton qu'elle employait pour couper court aux chamailleries de ses enfants. *Ça suffit !*

Rinnie cligna des yeux, et le vent se réduisit soudain à une faible brise, puis s'éteignit complètement. De frêles objets retombèrent bruyamment sur le sol. Au même moment, elle perdit l'équilibre et tomba à genoux ; aussitôt, Séraphe traversa la pièce, et s'accroupit près d'elle.

— Que t'arrive-t-il, ma chérie ? s'inquiéta-t-elle. Tu vas bien ?

La fillette opina du chef.

— Désolée, maman. Ma tête tourne un petit peu, mais sinon ça va...

Elle adressa à Jès un pâle reflet de son sourire familial :

— C'était bien mieux que se changer en animal...

— Maman, dit Lehr, que comptes-tu faire d'oncle Bandor ? Je ne peux pas le maintenir dans cette position-là éternellement

Bandor était été touché par l'Ombre... La main de Séraphe se resserra sur son poignard. Elle ne s'était pas encore remise debout qu'Hennëa s'exclamait déjà :

— Non, Séraphe ! J'ai menti. On peut purifier un homme de l'Ombre.

Séraphe se raidit.

— Quoi ?

Hennëa s'était assise par terre, à côté du cadavre du prêtre, et s'était peint les joues avec son sang.

— J'ai menti, excuse-moi. Mais j'ai juré que cet homme-là mourrait. Il est juste qu'il soit mort dans l'infamie... Quant au boulanger, je peux le purifier si tu m'accordes ton aide.

Une voix de femme résonna tout à coup en bas du couloir.

— Séraphe ? Bandor ? s'écriait Alinath.

Si Hennëa et elle-même comptaient guérir Bandor, Séraphe n'avait pas le temps de se fâcher avec sa belle-sœur, pas maintenant.

— Jës ? dit Séraphe. Peux-tu maintenir Alinath à l'écart, s'il te plaît ? Fais attention à ne pas la blesser, et à ne pas te blesser toi-même... Si nous devons engendrer plus de magie qu'il n'en a déjà été créé ce soir, expliqua-t-elle, elle risque de perturber notre action.

— Compris, dit Jës en s'appuyant sur le mur pour se remettre debout.

Il fit quelques pas chancelants à travers la pièce et s'arrêta sur le seuil. Alinath, qui venait d'arriver, fut stoppée net par le jeune homme.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dit Séraphe. Pour ma part, je me sens à peine capable d'allumer un feu de mage. Disposes-tu encore d'un peu de magie, et te sens-tu capable de te concentrer suffisamment pour t'en servir sur Bandor ?

Hennëa se releva péniblement, en s'appuyant sur son bras intact.

— À mon avis, je suis trop affaiblie pour blesser quiconque, mais sûrement moins que toi... Ça devrait aller.

Elle marcha tant bien que mal jusqu'à Lehr et Bandor, et prononça un mot magique. Des lignes fluorescentes lièrent aussitôt les chevilles et les

poignets de Bandor.

— Relâche-le, s'il te plaît, dit-elle à Lehr.

Le garçon s'écarta de quelques mètres. Dès lors, Hennëa fit osciller les fils magiques de telle façon que Bandor se retrouva le dos au mur. Ce dernier lui cracha dessus :

— Saloperie de sorcière ! Amie des Ténèbres ! éructa-t-il. Si ça tenait qu'à moi, tu brûlerais déjà sur un bûcher !

Ignorant ses insultes, Hennëa lui saisit la tête et le força à la regarder dans les yeux. Pendant ce temps, Séraphe se tenait aussi près qu'elle s'en sentait capable... Tout à coup, Hennëa agrippa Bandor par les cheveux et tissa une ligne phosphorescente autour de son front, afin de fixer son crâne dans la position qu'elle souhaitait.

— On ne peut pas les laisser nous distraire, expliqua-t-elle à Séraphe dans la langue des Voyageurs. Si l'on doit recommencer le processus, il sera deux fois plus difficile de l'atteindre.

Une fois qu'elle eut totalement immobilisé Bandor, elle plaça une main sur son front. Celui-ci se débattit comme un fou, s'efforçant de rompre les liens magiques — mais Hennëa avait fait du bon travail et sa tête ne

— mais Hennëa avait fait du bon travail, et sa tête ne bougea pas d'un centimètre. Elle reprit ses explications dans la même langue liquide :

— Il est difficile de trouver... la zone infectée par l'Ombre. Si j'en connaissais davantage sur lui, cela m'aiderait. Parle-moi de lui, de ce qu'il était avant que l'Ombre l'atteigne.

— Il s'appelle Bandor, dit Séraphe. Il est marié à la sœur de Tiër. Il a toujours été d'une nature douce et tranquille. En fait, je dirais que c'est un homme bon dans l'ensemble... peut-être un peu cupide. (Mais juste un peu, dans ce cas. La somme très modique qu'il lui avait offerte pour le miel de Jës, elle s'en rendait compte à présent, n'était pas dans ses habitudes. Il s'était toujours montré généreux avec la famille.) Ses parents n'étaient pas Reiderni, continua-t-elle, et il a eu du mal à s'intégrer jusqu'à ce qu'il épouse Alinath, ma belle-sœur...

Hennëa sonda le crâne de Bandor à l'aide de vrilles magiques. Elles traversèrent son cerveau sans trouver prise.

— *Quelles sont ses envies, ses attentes ?* demanda la jeune magicienne. Quel est son but dans la vie ?

Cette question-là était beaucoup plus difficile.

— Je n'en sais rien. Je ne suis pas très douée pour résumer la vie d'un homme en quelques mots... (Elle se tourna vers sa fille cadette, celle qui connaissait le mieux Bandor.) Rinnie, dit-elle en langue commune. Quelle est la chose qu'oncle Bandor aimerait le plus avoir, à ton avis ?

— Des enfants, dit-elle spontanément, quoique visiblement ébranlée. Tante Alinath et lui donneraient tout pour avoir des enfants. Aussi, il a très peur que papa décide de reprendre la boulangerie. L'année dernière, la récolte n'était pas très bonne, et Bandor était sûr que papa viendrait lui reprendre la boulangerie. Papa lui a dit qu'il ne devait pas s'inquiéter, mais Bandor ne l'a pas cru...

Séraphe s'en souvenait à présent ; cela lui avait paru anodin, à l'époque... Soudain, l'une des vrilles magiques d'Hennëa accrocha quelque chose et se tendit, comme la ligne d'un pêcheur. Une autre glissa au même endroit et s'y planta aussi. Une troisième s'enfonça juste à côté.

— Encore, dit Hennëa. Dis-m'en plus sur lui, petite.

— Il aime tante Alinath, dit Rinnie avec davantage d'assurance. Mais il est triste parce qu'elle aime papa plus que lui. Il voudrait qu'elle le préfère à lui.

À ces mots, les autres vrilles claquèrent comme les

cordes d'un violon, et se mirent à vibrer faiblement, à l'unisson, comme si un musicien invisible jouait d'un instrument.

— La jalousie..., dit Hennëa à mi-voix, toujours dans la langue des Voyageurs. Ce sont d'infimes petites zones, à peine plus sombres que les autres, qui permettent à l'Ombre de s'emparer d'un esprit et de le corrompre peu à peu, jusqu'à l'infecter entièrement. Tu dois toutes les dénicher, Séraphe, et n'en oublier aucune. Pourrais-tu demander à ton Chasseur de m'assister, au cas où j'en aurais laissé passer quelques-unes ?

— Lehr, dit aussitôt Séraphe. Viens voir, s'il te plaît. Est-ce que le filet qu'elle a tissé recouvre bien toute la zone sombre ?

Lehr observa attentivement le crâne de son oncle.

— Il manque quelque chose, dit-il.

— La jalousie, murmura Séraphe. L'amour ; la haine ; la peur...

— Oh ! J'ai oublié quelque chose, s'exclama Rinnie. Il a peur de toi, maman, dit-elle. Et puis, il n'aime pas beaucoup Jës. (Elle regarda son frère d'un air désolé.) Il se méfie des gens qui sont trop, euh... bizarres.

Hennëa lança d'autres vrilles de magie, et la tension entraîna l'apparition de rides autour de ses yeux et de sa bouche.

— C'est bon, tout y est, dit Lehr.

— Maman..., les interrompit soudain Jës.

Séraphe se retourna et vit qu'Alinath n'était plus seule sur le seuil. Karadoc l'avait rejointe. Il avait réussi à s'avancer de quelques pas, malgré la posture menaçante de Jës, et se tenait à deux ou trois mètres de la porte. Cependant, lorsque Jës le dévisagea de nouveau, il resta où il était.

— Encore un moment, et ce sera fini, dit Hennëa. Je n'aurais pas tenté l'expérience sans une personne capable de voir les traces de l'Ombre. Autrement, les risques d'échec sont trop importants – et l'on ne s'en aperçoit que lorsque le possédé a déjà tué tous ses proches.

— Comme le Roi Innommable, le Ténébreux, dit Séraphe, qui tua ses fils en premier.

— Le Ténébreux avait également banni les Voyageurs de son royaume. Voilà pourquoi, aujourd'hui, nous allons là où notre présence est nécessaire, et non là où elle est souhaitée...

— Que fait-on, maintenant ? demanda Séraphe.

Hennëa eut un sourire-fatigué.

— La dernière étape relève davantage de la force que de la finesse. Je vais essayer de brûler l'Ombre à l'intérieur de lui.

— Laisse-moi t'aider, dit la Voyageuse. Je suis complètement épuisée, mais je t'offre volontiers le peu de magie qui me reste.

Elle joignit le geste à la parole, et posa son poignard ensanglanté sur le sol, avant de placer ses deux mains sur les épaules d'Hennëa. Cette dernière la remercia d'une inclinaison de tête, puis entreprit de détruire l'emprise qu'exerçait le Traqueur sur l'esprit de Bandor. D'après ce que vit Séraphe, cela ressemblait beaucoup à brûler du bois par magie, sauf qu'on employait un combustible différent. Si elle était un jour confrontée à la même situation, elle saurait comment s'y prendre.

— Voilà, c'est fini, annonça Hennëa.

Mais Séraphe, en sentant s'embraser la dernière trace d'Ombre, s'était déjà esquivée.

Bandor avait depuis longtemps cessé de se débattre.

mais à présent il pendait mollement, seulement retenu par les liens qui le maintenaient au mur, les yeux inexpressifs, et la bouche ouverte. Un mince filet de bave coulait lentement sur son menton.

— Lehr, dit Séraphe, viens m'aider à soutenir Bandor.

Lehr aida sa mère à maintenir Bandor en place, de façon qu'Hennëa puisse le libérer. Une fois remis sur ses pieds, il sembla récupérer un peu. Il parvint à garder l'équilibre, ce qui était déjà une bonne chose, et son visage perdit son expression éteinte et recouvra peu à peu les traits familiers du Bandor qu'ils connaissaient. Lehr le soutenait toujours, mais Séraphe s'était écartée de lui – elle n'avait pas oublié qu'il avait peur d'elle et ne voulait pas l'angoisser encore davantage qu'il l'était déjà.

— Tout va bien, Jës, dit-elle calmement. Tu peux les laisser entrer, maintenant.

Il la dévisagea un moment, puis fléchit légèrement la tête en signe d'obéissance. Elle réprima un soupir de soulagement : les quelques minutes qui allaient suivre seraient suffisamment éprouvantes, sans que Jës perde lui aussi son sang-froid. Alinath passa devant eux sans regarder personne et se planta en face de Bandor.

Est-ce vrai ? dit-elle. Ve-t-il mieux maintenant ?

— Est-ce vrai ? dit-elle. Va-t-il mieux maintenant ? Est-il guéri ?

Séraphe haussa un sourcil et jeta un coup d'œil à Hennëa, qui s'était effondrée contre le mur. Elle hocha la tête :

— Il est sorti d'affaire. Laisse-lui le temps de récupérer, et tout reviendra à la normale.

La lèvre tremblante, Alinath s'avança jusqu'à se tenir contre son mari, en comparaison duquel elle paraissait frêle et légère.

— Bandor, dit-elle. Bandor...

Karadoc, pour sa part, était resté près de la porte. S'appuyant lourdement sur son bâton, il observait Jës avec un visible intérêt.

— Tu as les faveurs d'Ellevanal, mon garçon, bien que tu ne viennes jamais prier dans son temple. J'ai toujours su que tu étais davantage que ce que tu paraissais. Mais je ne m'attendais pas à cela... De quoi s'agit-il, dis-moi ? D'une faculté magique héritée de ta mère, dont tu t'es servi pour nous empêcher d'entrer ?

— Oui, effectivement, admit Séraphe. Jës est bien plus qu'il paraît être...

— Voyageuse, dit Karadoc d'une voix sévère, comme rattrapé soudain par son devoir. Dites-moi, Voyageuse : que s'est-il passé ici ?

— Ombre et magie se sont affrontées, prêtre, dit Séraphe. Volis et Bandor étaient touchés par l'Ombre. Si j'avais su que le prêtre pouvait être guéri, je l'aurais...

Elle se rappela la satisfaction qu'elle avait ressentie lorsqu'elle lui avait enfoncé son poignard dans la gorge, et se contenta de dire :

— J'ai été mal informée.

— Comment pouviez-vous savoir qu'ils étaient touchés par l'Ombre ?

Karadoc, songea-t-elle, jouait son rôle de vieux prêtre austère avec conviction. C'était bon signe. S'il avait été un tant soit peu effrayé par toute cette magie, il n'aurait pas pris la peine de jouer ce petit numéro. Il aurait appelé les autres membres du Conseil à la rescousse.

— Elle m'a trouvée ce soir sur mon lit, attachée et couverte de bleus, après que Bandor m'y eut laissée, dit Alinath tout en aidant Bandor à s'asseoir par terre, secondée par Lehr. Je lui ai dit qu'il n'était pas dans son état normal, qu'il avait dit des choses affreuses sur mon

frère, après toutes ces années... (il y eut un silence, puis elle continua) je ne sais pas ce qu'il a fait au juste, mais je suis sûr qu'il n'est pas étranger à la mort de Tiër. (Elle s'assit à côté de son mari et dressa le menton, comme elle le faisait souvent.) Je n'ai jamais approuvé les choix de mon frère, dit-elle. Je n'ai jamais eu recours à la magie, ou à Séraphe. Vous le savez aussi bien que moi, Karadoc. Jamais je n'aurais pris son parti contre mon Bandor. Mais je sais que Bandor, s'il avait été lui-même, n'aurait jamais levé la main sur moi. Il ne se serait jamais laissé asservir à la volonté d'un autre, comme il s'est asservi à celle de ce faux prêtre.

Elle dut cracher les mots qui suivirent :

— Si Séraphe dit que Bandor était touché par l'Ombre... eh bien je suis la première à la croire.

Personne, songea Séraphe avec amusement, ne pouvait manquer de voir à quel point cela ennuyait Alinath de lui donner raison.

Karadoc acquiesça cérémonieusement.

— J'accepte vos explications. (Il fit un large sourire à Séraphe, passant en un instant du vieil homme aigri qu'il feignait d'être à un gnome malicieux.) Vous devez savoir, Séraphe, qu'Alinath est venue me trouver il y a quelques jours... Elle était préoccupée par le comportement lunatique de son mari. Je lui ai dit de

comportement inhabituel de son mari. Je lui ai dit de rester sur ses gardes. Par ici, tout le monde sait que les gens vivant à proximité de la Bataille du Ténébreux doivent toujours se méfier de ce genre de... phénomènes. (Il secoua la tête.) Bien entendu, il faudra raconter une histoire différente aux autres villageois, autrement Séraphe ne pourra jamais plus vivre ici, sans compter que personne ne croira qu'elle ait réellement guéri Bandor de la souillure de l'Ombre. (Ce dernier était recroquevillé contre sa femme, la tête appuyée contre son épaule. Séraphe distinguait les excuses, à moitié cohérentes, qu'il murmurait... Karadoc s'appuya de nouveau sur son bâton.) Voilà ce qui s'est passé ce soir, dit-il à l'intention de tous. Volis était un mage noir, pas un vrai prêtre. Il avait besoin de sang humain pour accomplir quelque sombre rituel, et il a choisi Rinnie parce qu'il pensait qu'elle était vulnérable et sans protection. Son père étant mort...

— En vérité, dit Lehr, il se pourrait qu'il soit toujours en vie. C'est ce que maman et moi étions partis vérifier quand Rinnie s'est fait enlever. On s'est rendus jusqu'à l'endroit où le chasseur pensait avoir trouvé les restes de papa. Mais les ossements enterrés là-bas n'étaient pas les siens. On pense qu'un groupe de magiciens lui a tendu une embuscade, et l'a enlevé.

— Vivant ? dit Alinath. Répète-moi ça : Tiër est vivant ?

— C'est ce que je crois, répondit Séraphé.

— Ah, très bien..., fit Karadoc. Dans ce cas, disons que Volis faisait partie d'un groupe de sorciers maléfiques qui l'aidaient à commettre ses méfaits. Il s'est rendu responsable d'un grand nombre d'événements affreux, comme la disparition de Tiër... mais je crois que je peux en trouver quelques autres. Je suis sûr que quelqu'un aura perdu son chien, ou son chat, au cours des trois ou quatre dernières semaines. Mais reprenons : Volis a utilisé sa magie pour surveiller votre foyer...

— La magie ne fonctionne pas ainsi, dit Séraphé. Même la magie *solsenti*.

— Peut-être, mais *eux* n'en savent rien, rétorqua Karadoc d'un air réprobateur. Quand il a vu que vous étiez partis de chez vous, il a enlevé Rinnie. Alinath les a vus passer depuis la boulangerie. Elle a couru jusqu'à mon temple pour prévenir Bandor, qui était venu me faire part des soupçons qu'il nourrissait à l'encontre de Volis... Moi, je ne suis qu'un vieil homme : Bandor et Alinath ont affronté le sorcier. Celui-ci a blessé Alinath, et Bandor l'a tué.

— Que faites-vous de nous ? demanda Séraphé.

— Vous n'étiez pas là, vous n'avez rien à voir dans cette histoire. Je ne sais pas qui vous êtes.

mademoiselle, dit-il à Hennëa. Mais je vois *ce que* vous êtes, et vous seriez plus en sécurité loin de ce village.

— Elle peut dormir à la ferme ce soir, affirma Séraphe.

— Comment savez-vous que Tiër est toujours en vie ? demanda Alinath, sans transition.

— Parce qu'ils ont besoin de lui, répondit Hennëa. Ils ont besoin de sa magie. Ils ne pourront pas s'en servir s'ils le tuent – c'est trop tôt encore.

— Vous mentez, éructa Alinath en sautant sur ses pieds. Mon frère n'a jamais eu de pouvoirs magiques !

Quittant sa posture voûtée, Bandor se leva à son tour et prit la main de sa femme.

— Si, Alinath, si... Il avait un don.

Cette dernière se figea, les yeux rivés sur la main qui l'étreignait. À la fin, elle se rassit et ne dit plus un mot.

— Vous savez où ils l'ont emmené ? demanda Karadoc quand il parut évident qu'Alinath avait décidé de se taire pour de bon.

— A T'aëla, répondit Hennea. Au palais impérial de Taëla.

— Avant de quitter ce temple de malheur, dit Séraphe d'une voix fatiguée, Hennëa et moi allons inspecter les lieux afin de s'assurer qu'il ne subsiste aucun maléfice.

Elles devaient également récupérer toutes les pierres renfermant les Ordres volés. Elle jeta un coup d'œil aux mains de Volis, mais les anneaux avaient disparu. Hennëa les avait sûrement déjà pris.

— Quand partons-nous chercher papa ? demanda Lehr. Demain ?

Séraphe réfléchit quelques secondes.

— Non, après-demain. On doit se préparer pour le voyage.

— Si vous partez, l'intendant du Septe va vous destituer de vos terres, fit remarquer Alinath.

— Non, il n'en fera rien, dit Karadoc. Il ne trouvera jamais personne pour s'installer aussi près des montagnes. J'irai moi-même en discuter avec lui.

Chapitre 11

Tôt le matin suivant, Alinath vint leur rendre visite. Séraphe avait déjà envoyé Rinnie et les deux garçons chercher quelques affaires dans la grange, rangées au milieu des outils et des pièces de harnachement, des affaires dont ils auraient besoin au cours de leur long voyage... Hennëa dormait toujours en haut, dans le grenier.

— Je ne savais pas quand vous partiriez, dit Alinath en baissant les yeux, gênée d'être venue si tôt. Je vous ai apporté ceci. (Elle posa un gros panier sur la table, rempli de pains de voyage.) Nous les avons cuisinés hier. Ils devraient vous permettre de tenir un bon mois, si vous n'avez rien d'autre à manger.

Elle n'avait pas regardé Séraphe une seule fois dans les yeux depuis qu'elle était arrivée.

— Comment va Bandor ? demanda celle-ci.

— Il est quasiment redevenu lui-même, même s'il ne se souvient pas de grand-chose, répondit Alinath en levant enfin son regard vers elle. Merci de m'avoir

rendu mon Bandor.

— Je suis heureuse que tu sois venue, Alinath, dit Séraphe après s'être assise près d'elle sur le banc de la cuisine, qu'elle avait tiré plus loin de la table que d'habitude. Sinon, c'est moi qui serais venue te voir. La route est longue jusqu'à Taëla, et délivrer Tiër pourrait se révéler dangereux. Je ne voudrais surtout pas que Rinnie entreprenne pareil voyage. Accepterais-tu de la garder jusqu'à mon retour ?

— Bien sûr... Bien sûr que j'accepte, dit Alinath, une fois le choc de la surprise passé. Il y a de la place à la maison. Je l'installerai dans l'ancienne chambre de Tiër.

— Merci, Alinath, dit Séraphe avec un sourire. Je lui ai dit que Bandor mettrait un peu de temps à se remettre, et que tu avais besoin d'aide. Si tu pouvais lui donner quelques menus travaux à faire, je t'en serais reconnaissante. Je ne voudrais pas qu'elle pense que je lui ai menti...

— C'est d'accord, je le ferai, accepta Alinath. Karadoc m'a demandé de t'informer que les Anciens du Conseil ont cru à son histoire. Tous à part Willon, qui avait aperçu Bandor traîner Rinnie jusqu'au temple. Mais Willon a accepté de garder la véritable histoire pour lui. (Alinath plongea la main dans le petit sac qu'elle portait avec elle, et en sortit plusieurs morceaux

de parchemin froissés.) Willon vous envoie ceci. Des cartes. Et puis, Séraphe... (Elle déposa une bourse sur la table.) Voici quelques pièces que j'ai tirées des caisses de la boulangerie. Uses-en à ta guise... Moi aussi, je veux que Tiër revienne.

Séraphe prit l'argent.

— Merci beaucoup. Je ne te cache pas que cet argent va nous faciliter la vie durant notre voyage. C'est très gentil à toi.

— Je reviendrai te voir demain matin, juste avant votre départ, dit Alinath en se levant brusquement. Je veux m'assurer que tout se passe bien. Ensuite, j'amènerai Rinnie à la maison.

— Merci, Alinath, redit Séraphe.

Sa belle-sœur s'arrêta sur le seuil et se retourna.

— Non, Séraphe. C'est moi qui dois te remercier. Je suis heureuse que tu me fasses toujours confiance, surtout après ce que Ban...

— Il n'avait pas le choix, dit Séraphe. Souviens-toi qu'il agissait contre sa volonté. Bandor croyait vraiment qu'il allait sauver Rinnie en me l'enlevant.

Le matin du départ était frais : au moment où ils

Le matin du départ était frais, au moment où ils ajustèrent leurs sacs sur le dos de Skew, le soleil n'était qu'un halo pâle derrière la ligne des montagnes. Gura émit un faible gémissement en direction de Séraphe depuis le poste de garde qu'il s'était auto-attribué, à côté des sacs qui n'avaient pas encore été chargés.

— Imbécile de chien, lui dit Séraphe, non sans affection. Toi aussi, tu viens...

— Mais pas moi, dit Rinnie depuis le porche.

— J'ai besoin que tu restes ici, Rinnie, pour veiller sur ton oncle et ta tante. Tante Alinath, elle aussi, serait prête à tout laisser tomber pour venir avec nous, mais elle doit s'occuper de Bandor, et de la boulangerie. (Elle respira profondément.) Et puis... je préfère te savoir ici, en sécurité. Reste, s'il te plaît.

Sa fille la regarda dans le blanc des yeux.

— D'accord, dit-elle. Je reste.

Séraphe, Hennëa, Jës et Lehr se mirent en route pour Taëla juste avant le lever du soleil, sous l'œil attentif d'Alinath et de Rinnie qui les observaient depuis le porche.

À quelques kilomètres plus au sud, le chemin de la ferme rejoignait la route principale. Les cartes de

Willon étaient certes très utiles, même si trouver une route conduisant à Taëla n'était guère plus difficile que trouver un ruisseau menant à l'océan.

— C'est dur de laisser Rinnie derrière nous, dit Lehr en tapotant la nuque de Skew. Elle me manque déjà.

— Tout me manque, à moi ! lança gaiement Jës.

Lehr perdit alors son air morose et tapa du poing contre le sac de son frère, bien accroché entre ses deux épaules.

— En effet, je vois ça !

— Sais-tu où se trouve ton clan ? demanda Séraphe à Hennëa, qui marchait à ses côtés derrière le chariot.

— Non, je ne sais pas. Mais je n'aurai aucun mal à les retrouver, plus tard. Pour le moment, ma place est avec vous.

— Hennëa..., dit doucement Séraphe.

— Oui ?

— Si tu t'avises de me mentir de nouveau – comme tu l'as fait l'autre soir, quand j'ai tué Volis pour toi –, sache qu'il y aura des représailles.

— D'accord, je m'en souviendrai, dit Hennëa.

— J'en suis fort aise.

Séraphe raccourcit délibérément leur premier jour de voyage. Hennëa avait le visage pâle et crispé. Son bras avait beau être en voie de guérison, il la faisait toujours souffrir le martyr. La tente qu'ils avaient emportée était celle que Séraphé utilisait lorsqu'elle voyageait encore avec son frère Ushireh. Cela ne prendrait que quelques jours, d'après elle, avant qu'ils s'habituent à la monter dans l'obscurité.

Après le dîner, elle laissa les garçons s'occuper du rangement et s'empara du *mermora* hérité d'Isolda la Silencieuse.

— Tu es donc la dernière survivante de ton clan, lui dit Hennëa.

Séraphé élargit légèrement le sac, de sorte qu'Hennëa voie le reste des *mermori* qu'elle transportait avec elle.

— La dernière d'un nombre indéfini de clans.

— Combien y en a-t-il ? demanda Hennëa dans un murmure horrifié.

— Deux cent trente-quatre, lui répondit Séraphé.

— Deux cent trente-quatre, lui répondit Sèraphe.

Hennëa fronça les sourcils.

— Pourquoi sont-ils tous venus à toi ? interrogea-t-elle.

— Tu veux dire : pourquoi moi, et non un chef actuellement en charge d'un clan ? (Sèraphe haussa les épaules.) Je n'en sais rien. J'y ai beaucoup songé tout au long des années. J'ai obtenu les quatre-vingt-trois derniers en une seule fois. J'imagine qu'ils ont été volés à un chef de clan, après qu'on l'a tué. Cela pourrait signifier que les *mermori* s'attirent entre eux, et cherchent à se rejoindre. Plus quelqu'un possède de *mermori*, plus il y a de chances que les *mermori* d'un autre clan, si celui-ci disparaît, viennent à lui. Ou peut-être que la Bataille du Ténébreux influe d'une certaine façon sur le phénomène. Tant de magie en un seul lieu les attire peut-être.

— Non, c'est plus que ça, dit lentement Hennëa. Comment se fait-il que tu aies épousé un *Solsenti* pourvu d'un Ordre ? Comment se fait-il que vous ayez donné naissance à trois enfants tous pourvus d'un Ordre ? Ce n'est pas comme avec les chevaux, que l'on peut croiser afin d'obtenir telle ou telle caractéristique : les Ordres vont où ils le souhaitent, même si j'ai toujours pensé qu'il fallait *au minimum* être de sang de Voyageur... Je ne connais pas beaucoup de clans qui

peuvent se vanter d'avoir cinq de leurs membres pourvus d'Ordres, et je n'ai jamais entendu parler d'une famille dont *tous* les membres, sans exception, seraient nés avec un Ordre.

— Cela m'inquiète, avoua Séraphe. (Elle jeta un coup d'œil aux garçons, qui finissaient de ranger la vaisselle.) Mon père avait l'habitude de dire : « Si tu trouves une pièce sur la route, ça veut dire qu'il t'en faudra deux pour finir ta journée. » Il disait que les Ordres allaient où l'on avait le plus besoin d'eux. Moi, je n'ai pas envie d'être entraînée dans quelque chose d'assez terrible pour qu'il faille à la fois un Corbeau, un Hibou, un Aigle, un Faucon et un Cormoran...

Hennëa eut un léger sourire.

— Moi non plus. Peut-être devrais-je m'en aller, finalement.

Elle plaisantait, évidemment, mais Séraphe sembla la prendre au mot, et hocha la tête d'un air solennel :

— Si j'étais toi, j'y songerais sérieusement. Ton aide nous serait bien sûr très utile, mais ça peut aussi se révéler très dangereux. Tu n'as aucune raison de risquer ta vie pour quelqu'un que tu n'as jamais rencontré.

Hennëa éclata de rire en secouant la tête

— C'est ce qu'on appelle « la vocation du Corbeau » : risquer sa vie pour des gens qui ne désirent que te voir brûlée vive...

— Quelle perversité, dit Séraphe dans un rictus. Il m'a toujours semblé que les personnes qui avaient le plus besoin de notre aide étaient celles qui la méritaient le moins... Mais bref, parlons d'autre chose. J'ai sorti le *mermora* d'Isolda, ce soir, afin de consulter sa bibliothèque. Je voudrais voir si quelqu'un, à son époque, avait déjà créé quelque chose de semblable aux « pierres de pouvoir » que portait Volis.

— Les Ordres n'existaient pas encore lorsque les livres de la bibliothèque d'Isolda ont été rassemblés, lui fit remarquer Hennëa.

— Non, c'est vrai, dit Séraphe. Mais ils ont beaucoup pratiqué la magie noire dans leur quête effrénée du savoir. Ils ont peut-être découvert quelque chose susceptible de nous aider. Je n'ai pas envie de détruire ces pierres sans savoir exactement ce qu'il adviendra des Ordres piégés à l'intérieur.

Jës et Lehr, ayant enfin terminé leurs tâches domestiques, s'approchèrent pour voir ce que leur mère faisait. Celle-ci planta le *mermora* dans le sol, et fit aussitôt apparaître la maison imaginaire.

— Venez, dit-elle, et soyez les bienvenus dans la maison d'Isolda la Silencieuse.

Ils adoptèrent bientôt les rythmes et habitudes de voyage dont Séraphe avait gardé le souvenir. Hennëa et Jès allaient devant, tandis que Séraphe et Lehr fermaient la marche avec Skew. Gura passait son temps à aller et venir entre les deux groupes, pour s'assurer qu'ils étaient toujours là. Après une semaine de marche, Séraphe avait l'impression qu'elle se débarrassait petit à petit de sa peau de bonne épouse Reiderni. Elle avait l'impression de redevenir ce qu'elle avait toujours été : une Voyageuse, et un Corbeau-Mage.

Tous les soirs, elle sortait le *merrora* d'Isolda du sac réservé à cet effet, et poursuivait ses recherches dans la bibliothèque.

— Pourquoi ne les utilises-tu pas, maman ? lui dit Lehr, un soir. (Il était assis de l'autre côté de la petite table où se tenait Séraphe, et s'amusait tranquillement avec les pions d'un jeu qu'il était sûrement le seul à connaître.) On a failli être tous vaincus par Volis, et il y aura beaucoup d'autres sorciers avec papa. Ces pouvoirs supplémentaires ne nous seraient pas utiles ?

— Les Voyageurs se méfient des pratiques magiques liées aux morts, dit Jës.

Il était recroquevillé sur le sol, portant en partie Gura sur ses genoux et brossait le poil du chien avec le peigne qu'Isolda gardait près de son lit.

— Ce n'est pas exactement cela, intervint Hennëa, en levant le nez du livre qu'elle lisait. Nous n'avons pas peur des morts, mais nous sommes conscients que jouer avec les forces obscures peut être dangereux.

— Surtout quand ces forces-là te rendent vulnérable face au Traqueur, ajouta Séraphe. Comme il a déjà été prouvé que celui-ci n'était pas étranger à notre affaire, il serait idiot de prendre ce risque.

— Moi, j'adore marcher, déclara Jës d'un air joyeux.

Hennëa l'observa attentivement. Les yeux à demi clos, il laissait le soleil caresser son visage. Cela faisait un moment déjà qu'ils avaient distancé Séraphe et Lehr ; Jës marchait un peu trop vite pour Skew. Séraphe ne voulait pas fatiguer le vieux cheval, aussi avait-elle décidé qu'Hennëa et Jës partiraient en avant, puis s'assiéraient en attendant que le reste du groupe les rejoigne, et ainsi de suite...

— Pourquoi aimes-tu marcher ?

— Le Gardien est satisfait, parce qu'on va chercher papa, répondit-il. Et puis, Rinnie est en sécurité avec tante Alinath. Je n'apprécie pas beaucoup cette femme, mais je sais que Rinnie l'aime bien. Je sais que tante Alinath fera très attention à ma petite sœur. Maman et Lehr sont en sécurité, eux aussi, parce qu'ils sont avec moi et avec Skew et Gura. Moi, je suis à l'air libre, le soleil brille fort dans le ciel et réchauffe mon visage...

— Moi aussi, j'aime marcher, avoua Hennëa.

— Pourquoi ? dit-il.

Il bondit sur ses talons et tourna la tête vers elle, un large sourire illuminant son visage marqué par deux profondes fossettes... Elle lui rendit son sourire : elle s'était rendu compte qu'il était impossible de rester de marbre devant Jës quand il était heureux.

— Pour les mêmes raisons que toi, dit-elle. Tant qu'on peut marcher, cela veut dire que tout va bien. Cela permet aussi de voir des choses intéressantes... Et puis, j'aime bien la sensation de la route sous mes pieds.

— Oui, dit-il d'un air content. C'est exactement ça.

Puis, après une minute :

— Lehr n'a pas l'air content, lui.

— Il n'aime pas marcher ? demanda Hennëa.

Jës fronça les sourcils.

— Je ne pense pas que ce soit le problème. À mon avis, il s'inquiète trop. Il est comme le Gardien, tu comprends. Il pense qu'il doit veiller sur tout le monde. Il ne sait rien du plaisir de la marche. Il cherche à débusquer le mal avant qu'il arrive, c'est tout.

Hennëa le regarda.

— Tu connais très bien ton frère, on dirait, fit-elle remarquer.

Jës hocha la tête.

— Oui. C'est mon frère, et je l'aime. Il n'a pas peur du Gardien. Il l'aime, lui aussi. Ça me plaît. Rinnie nous aime également, mais elle se désintéresse du Gardien depuis qu'elle sait qu'elle peut jouer avec le vent.

— J'aime beaucoup ta famille, Jës, lui dit doucement Hennëa.

Il lui fit un autre sourire.

— Moi aussi, j'aime beaucoup ma famille.

À une semaine de route de Korhadan, la première des grandes villes qu'ils devaient traverser avant d'arriver à Taëla, ils s'arrêtèrent un midi pour prendre leur déjeuner, non loin d'un autre groupe un peu plus important qu'eux, qui les suivait depuis quelques jours.

— On pourrait manger sur la route, maman, dit Lehr à Séraphie comme elle s'asseyait près de lui. Le temps que Jès finisse de manger, on pourrait faire deux bons kilomètres.

Elle secoua la tête.

— Oui, et en perdre trois fois plus dans les jours suivants, lorsque Skew sera trop fatigué pour continuer à avancer ? Non, non... Accélérer la cadence quand le but de ton voyage se trouve à un ou deux jours ne pose aucun problème, mais nous devons tenir le rythme pendant un mois, voire plus encore... Et d'ailleurs, comment va ton ampoule ?

— Ça va, dit-il.

— *Sale putain de Voyageuse !*

Séraphe fut debout avant même que le jeune homme ait fini de lancer son insulte. Elle inspecta les lieux du regard, et découvrit Hennëa toute blême à côté du ruisseau. Son verre tremblait dans sa main, tandis qu'une poignée de boue liquide glissait le long de sa joue. Sous le coup de l'émotion, elle avait l'air d'une enfant apeurée et vulnérable, mais cela n'allait pas durer.

Avant que Séraphe ait pu faire deux pas de plus, Jës, escorté par Gura, s'interposa entre Hennëa et le petit groupe d'adolescents.

— Présentez-lui vos excuses, murmura-t-il froidement.

Séraphe pressa le pas, tandis que les jeunes gens se repliaient, en marmonnant de timides excuses... S'ils regardaient Jës, ou l'énorme chien qui leur montrait les dents plutôt qu'Hennëa, c'était compréhensible.

— Allez-vous-en, dit Jës. Laissez-nous tranquilles, et nous ferons de même.

— Vous, là-bas ! Que faites-vous, au juste ? N'êtes-vous pas en train de menacer mes fils, bande de sales vagabonds ?

— Jës, je m'en occupe, dit doucement Séraphe, qui

se posta entre Jës et le groupe d'adolescents.

Lorsque le vieil homme, probablement leur père, fut assez proche pour l'entendre, Séraphe arbora un calme qu'elle était loin de ressentir.

— Il n'y avait aucun problème jusqu'à l'arrivée de vos fils, dit-elle.

L'homme dépassa ses enfants et s'arrêta à deux pas de Séraphe qu'il toisa de sa haute taille, dans l'intention manifeste de l'intimider.

— T'as dit quoi là, Voyageuse ? *Mes* fils, c'est ça ?

La colère était sur le point de la faire agir de manière stupide, elle en était consciente – et Jës ne lui serait alors d'aucune utilité. Mais où était donc Tiër quand on avait besoin de lui et de sa verve diplomatique ? Elle aurait bien laissé Hennëa régler le problème, mais la jeune femme avait déjà été perçue comme faible : s'il lui fallait faire ses preuves devant ces hommes, du sang serait inévitablement versé.

— L'un de vos garçons a trouvé amusant de jeter de la boue sur le visage de cette femme, qui ne lui avait pourtant rien fait, dit Séraphe. (Elle aurait dû s'arrêter là, mais elle ne supportait pas qu'on essaie de l'intimider.) Apparemment, cet enfant ne connaît pas les bonnes manières

— Mon fils, mal élevé ? Espèce de salope ! éructa-t-il. T'es qui pour me parler sur ce ton ?

Jès, nota-t-elle avec gratitude, l'avait prise au mot et avait quelque peu réprimé la peur qu'il générerait. La peur nourrissait souvent la colère, et Séraphie craignait que cela pousse leur homme à commettre quelque chose de stupide, quelque chose qu'il regretterait par la suite... Évidemment, elle-même devrait modérer ses propos, afin d'éviter de le provoquer. Elle savait toutefois, avant même d'ouvrir la bouche, qu'elle n'en ferait rien. Balayant des années de prudence et de sang-froid, elle s'adressa à lui en ces termes :

— Votre fils est mal élevé, effectivement. (Elle parlait d'une voix calme et polie, tout en sachant parfaitement que cela enflammerait l'homme davantage que si elle criait.) Il semblerait, en outre, que vos fils ne soient pas les seuls à manquer d'éducation et de savoir-vivre.

Elle fit une pause pour apprécier l'effet de ses paroles, puis emprunta le murmure menaçant de Jès :

— Votre mère ne vous a-t-elle pas appris qu'il fallait se méfier des Voyageurs ?

Elle ne savait pas si elle désirait le faire fuir, ou le

forcer à l'attaquer. Elle avait cru avoir entouï depuis longtemps sa haine des *Solsenti* qui détestaient et pourtant dépendaient des Voyageurs pour survivre. Or, une simple poignée de boue avait suffi à lui prouver le contraire. La colère qui l'emplissait à présent, loin de la souiller, lui semblait presque purificatrice.

Quoi qu'il en soit, après la menace qu'elle venait de proférer, les membres du groupe qui s'étaient peu à peu rassemblés autour de l'homme l'incitèrent à attaquer, plutôt qu'à fuir. Séraphe songea que si elle avait été un homme, il aurait sans doute battu en retraite, sans perdre la face pour autant...

Si elle n'avait pas eu un sac rempli de *mermori* pour lui rappeler, à tout moment, à quel point l'irrespect des *Solsenti* envers les Voyageurs pouvait se révéler dangereux pour ces derniers – sans doute alors lui aurait-elle laissé un moyen honorable de s'esquiver.

— Prends garde, Séraphe, lui dit Hennëa dans la langue des Voyageurs.

L'homme fit un pas en avant. Il était imposant, mais Séraphe avait l'habitude de toiser les gens plus grands qu'elle, et quelques centimètres de plus ne l'effrayaient pas.

— Ton homme aurait dû t'apprendre à respecter tes maîtres, sale chienne de Vovageuse, dit-il à la suite

d'Hennëa.

Séraphe retint sa langue. Un sourcil dressé, appuyé par un regard éloquent, firent parfaitement l'affaire : *Toi, mon maître ? Ça m'étonnerait.*

Il leva une main... Gura se raidit légèrement, prêt à la défendre. Séraphe entendit cliqueter l'épée de Tiër dans son fourreau. Lehr, sentant le danger, s'apprêtait à la dégainer. Elle aurait pu attendre que l'autre la frappe, mais Jës s'était mis à respirer bruyamment derrière elle, et elle préféra couper court.

D'un simple mot, elle figea son bras en l'air.

Quand elle sourit alors aux autres *Solsenti* qui observaient la scène, plusieurs d'entre eux s'éclipsèrent précipitamment. Elle avait l'impression que sa victime aurait bien voulu s'enfuir, elle aussi, mais son bras était littéralement bloqué là où Séraphé avait jeté son sort.

— Que se passe-t-il ici ? lança une voix autoritaire.

Un jeune homme se frayait un chemin au milieu du rassemblement. Ses cheveux pâles et argentés, arrangés en une longue tresse, signalaient son appartenance à la race des Voyageurs, de même que le signe tracé sur ses vêtements... Il fut bientôt entouré

à un large cercle.

— Regarde là-bas, près de la route, murmura Lehr à sa mère.

Séraphe jeta un coup d'œil et vit un clan entier de Voyageurs, prêts à intervenir...

Un lourd silence s'était installé parce que les hommes *solsenti* qui n'avaient pas encore remarqué le groupe de Voyageurs qui attendaient de l'autre côté de la route ne savaient trop que faire d'un homme dont le bras était figé en l'air.

— Eh bien, réitéra-t-il, que se passe-t-il ?

— Je suis Séraphe, Corbeau du Clan d'Isolda la Silencieuse, se présenta-t-elle. Les fils de cet ours ont insulté ma jeune amie. Nous étions en train d'en discuter.

L'inconnu tourna la tête vers le bras pétrifié du *Solsenti*.

— Était-ce une discussion intéressante ?

— Non, répondit Séraphe. Nous avons d'ailleurs presque terminé. Si vous voulez bien m'excuser un petit moment... (Elle se tourna de nouveau vers son agresseur.) Je n'ai plus la patience d'entendre vos

grossièretés. Je vous *maudis*, vous ainsi que vos fils, afin que vous ne puissiez plus jamais frapper une femme ou un enfant sans perdre votre virilité à tout jamais. Maintenant, filez.

Elle libéra son bras et jeta un regard menaçant aux quelques *Solsenti* qui s'étaient attardés. L'inconnu attendit qu'ils soient tous partis avant d'éclater de rire.

— Je ne suis pas Corbeau, mais je suis sûr qu'il n'y avait aucune magie dans cette malédiction !

Elle lui sourit.

— Aucune magie n'est nécessaire quand il s'agit de la virilité des hommes, n'est-ce pas ?

S'il leur prenait l'envie de frapper une femme ou un enfant, les mots de sa prétendue « malédiction » leur reviendraient aussitôt à l'esprit, et les en dissuaderaient. Pour ce genre de choses, la crainte se révélait souvent plus efficace que la magie.

— Qui êtes-vous ? demanda Jës, rompant cet instant de complicité.

— Oh, toutes mes excuses, mon ami... Je suis Benrohn, Cormoran et chef du Clan de Rongier le Bibliothécaire. (Il fit une légère révérence.) S'il nous est possible de nous joindre à votre repas, nous pourrions

possible de nous joindre à votre repas, nous pourrions échanger quelques histoires...

— Soyez les bienvenus, répondit Séréphe.

Il y eut un sacré désordre après tout ceci : alors que les membres du Clan de Rongier dressaient les couverts pour la pause déjeuner, les *Solsenti* rangeaient hâtivement leurs affaires et quittaient les lieux, en finissant les restes de leur repas en route.

La peur qui se lisait sur leurs visages ne dérangeait pas autant Séréphe que les sifflets qui s'échappaient du clan du Bibliothécaire. Son père n'aurait jamais admis une telle chose, mais Benroln était jeune et sans doute du même avis que ces jeunes gens qui tourmentaient les *Solsenti*. Il y avait pourtant des têtes plus âgées au sein du clan, et Séréphe pensait que quelqu'un aurait dû intervenir.

Un rapide coup d'œil à leurs chariots ainsi qu'à leurs vêtements apprit à la Voyageuse que le fait d'avoir un jeune chef comme Benroln ne nuisait pas au clan, d'un point de vue matériel du moins, même si leurs manières en souffraient visiblement... Mais il était vrai que leurs habits ne comportaient pas de trous ni de rapiécages, et que leurs chariots avaient tous été repeints à neuf.

Séréphe garda sa petite famille auprès d'elle tandis

que les membres de cet étrange clan disposaient des plats de nourriture, et assista à la préparation du repas. Il ne faisait aucun doute que les garçons étaient intimidés par la langue des Voyageurs, et par le bruit engendré par tant de personnes attelées à la même tâche. Séraphe avait presque fini son repas lorsque Benroln s'approcha d'elle, accompagné de trois autres hommes.

— Séraphe, laissez-moi vous présenter mon oncle Isfain, dit-il en lui désignant le plus âgé d'entre eux. Voici également mon cousin, Calahar. (Ce jeune homme était reconnaissable à ses cheveux d'un noir de jais, particulièrement inhabituels chez les Voyageurs... Le troisième homme, Kors, avait atteint la cinquantaine et était un homme de taille moyenne, aux épaules légèrement voûtées.) Voici Séraphe, continua Benroln, Corbeau du Clan d'Isolda la Silencieuse, et voici sa famille. Le jeune homme que vous voyez là est un Aigle.

Isfain, l'homme âgé que Benroln avait présenté comme son oncle, sourit à l'intention de Séraphe.

— Les membres de votre famille, visiblement, ont été bénis par les Ordres. Pourriez-vous nous les présenter ?

Rien dans leurs paroles ne justifiait que Séraphe se méfie d'eux... si ce n'était cette légère insistance dans la voix de Benroln lorsqu'il avait nommé les Ordres. Une

faible pointe d'arrogance, dans la voix d'Isfain, y avait alors fait écho... Séraphe acquiesça d'un signe de tête.

— Voici mon fils Jës, dit-elle, qui est Aigle. Mon fils Lehr, et mon amie Hennëa.

Séraphe n'avait rien d'une âme crédule. Elle ne pouvait leur cacher les Ordres que Benroln avait déjà évoqués, mais il n'y avait aucune raison d'en dévoiler plus que nécessaire. Elle éclaircirait les choses plus tard si besoin était, une fois qu'elle en saurait plus sur le Clan de Rongier.

— Puis-je vous demander... pourquoi vous êtes si peu nombreux ? interrogea Kors d'un air mal assuré. J'ai entendu dire que le Clan d'Isolda la Silencieuse avait été décimé par la maladie, il y a des années...

Séraphe hocha poliment la tête.

— Seuls mon frère et moi avons survécu. Quand mon frère est mort à son tour, je me suis retrouvée seule, sans famille. (Après avoir vécu vingt années comme une véritable *Solsenti*, la honte d'avoir abandonné son peuple n'avait pas diminué, bien au contraire. Elle redressa le menton, défiant quiconque de la critiquer.) Je me suis mariée avec un *Solsenti* et j'ai vécu avec lui et sa famille jusqu'à ce qu'il meure, au début du printemps. Ses proches nous ont chassés,

mais ils ne savaient pas qu'il avait fait des investissements à Taëla. C'est donc à Taëla que nous nous rendons, afin de récupérer son argent.

Les hommes considèrent un instant ce qu'elle venait de leur dire. Pour un Voyageur, se marier ou ne serait-ce que coucher avec un *Solsenti* était formellement interdit. Cela arrivait parfois, mais le chef de clan était alors en droit de condamner le ou la coupable à l'exil, voire à la mort... Seul Kors sembla décontenancé, mais Benrohn lui donna une légère tape dans le dos pour l'empêcher de parler. Quant à Isfain, il se contenta de dire sur un ton qui se voulait enchanté :

— Ah, quel bonheur ! Nous allons dans la même direction. Nous avons une affaire à régler quelque part sur le chemin de Taëla, et nous avons des amis en ville qui ont accepté de venir nous aider... Nous serions très heureux de vous accompagner jusqu'à ce que nos routes se séparent.

Il n'y avait aucun moyen de décliner l'offre généreuse d'Isfain sans risquer de l'offenser, aussi Séraphe inclina-t-elle la tête.

— Nous en serions très heureux également.

Calahar jeta un coup d'œil à Skew, puis s'avança vers lui.

— Beau cheval, dit-il.

— C'est le cheval de bataille de Tiër, mon défunt mari, répondit Séraphe. Prenez garde, tout de même. Il est vieux maintenant, mais on lui a appris à ne pas laisser les étrangers s'approcher trop près...

— J'ai vu très peu de chevaux avec ces coloris-là. Votre mari l'a obtenu comme récompense de guerre ?

— Oui, c'est cela.

— Dommage que ce soit un hongre...

— C'est vrai, admit Séraphe. Mais il nous est très utile comme il est. Lehr, peux-tu vérifier si toutes nos affaires ont été rangées ?

Hennëa attendit qu'ils soient de nouveau en route, et que l'excitation d'avoir accueilli de nouveaux membres soit un peu retombée, pour aborder Séraphe.

— Tu tes montrée fort peu communicative, lui dit-elle calmement. D'autre part, Skew ne m'a jamais repoussée.

— Certes, répondit-elle, mais ils n'ont pas besoin de le savoir. Je ne voudrais pas qu'on vienne fouiner dans nos sacs... Ces gens m'ont l'air bizarres. Il est vrai que je n'ai pas fait route avec des Voyageurs depuis

Je n'ai pas fait route avec des voyageurs depuis longtemps, donc peut-être que j'interprète mal certaines choses...

— Oui... tu as peut-être raison de te méfier d'eux, admit la jeune femme d'un air songeur. Ils ne s'attendent sûrement pas à ce que Lehr et moi soyons Porteurs d'Ordre, c'est évident, surtout qu'ils savent déjà que deux d'entre nous le sont. Cependant, s'il y a un Corbeau parmi eux qui *ouvre l'œil*, alors ils sauront que tu leur as menti.

— J'ai déjà *ouvert l'œil*, lui dit Séraphe. Le seul Porteur d'Ordre que j'ai pu voir, c'est Benroln lui-même.

— Dans ce cas, j'imagine qu'il n'arrivera rien de mal, dit Hennëa.

— Rien de mal à qui ? demanda soudain Benroln.

Séraphe prit soin de conserver son sourire.

— À nous tous. C'est un réel soulagement d'avoir trouvé un autre clan avec qui voyager, mais cela me gêne d'avoir besoin de vous pour notre protection. C'est une route passante, donc je suppose qu'il n'y a aucun danger à l'emprunter... Mais tout de même, je suis inquiète.

— Il n'y a malheureusement pas que de simples exaltés comme les gars de tout à l'heure, dit sombrement Benroln. Il n'y a pas eu de Rassemblement depuis très longtemps. Le dernier en date a été interrompu par des soldats *solsenti* et les clans se sont dit qu'un autre Rassemblement signerait probablement leur arrêt de mort, c'est pourquoi il n'y en a plus eu depuis. Ne croyez pas, Séraphe, que l'épidémie d'il y a vingt ans n'ait décimé que votre clan. Si on laisse faire les *Solsenti*, dans vingt ans, il ne restera plus un seul Voyageur...

La façon sèche dont il avait prononcé le mot « *Solsenti* » rappela fortement à Séraphe la manière dont certains des Reiderni les plus craintifs prononçaient le mot « magie ».

— Si telle est notre destinée, il nous faudra l'accepter, dit Hennëa avec indifférence. Les Voyageurs existent afin de protéger les *solsenti*. C'est le prix à payer pour nos erreurs. Nous avons commis un échec, et nous en sommes responsables pour l'éternité.

— Quel échec ? explosa Benroln. (Séraphe vit dans ses yeux qu'il jouait la comédie. Il voulait juste impressionner son auditoire.) Vous me parlez de cette vieille histoire de grand-mère ? Ce n'est rien d'autre qu'un conte pour enfants, qui date de bien avant la chute du Ténébreux...C'est un mythe, rien de plus. Il n'y a pas plus de vérité là-dedans que dans les bâtisses

Il y a pas plus de vente la-ueuains que dans les betises que les *Solsenti* racontent au sujet de leurs dieux. Il n'y a jamais eu de dieux, et il n'y a jamais eu de cité détruite. Jamais de Traqueur maléfique. Nous avons passé des siècles et des siècles à payer le prix d'un crime inventé de toutes pièces par un Hibou à l'imagination tordue. Si personne n'ouvre les yeux, nous allons *nous-mêmes* finir par n'être qu'une vieille légende que les ménestrels *solsenti* raconteront à leurs enfants pour les effrayer le soir. Vous vous imaginez ? Nous, les Voyageurs, devenir un conte à dormir debout ?

— Ouvrir les yeux, je veux bien, mais pour quoi faire ensuite ? dit Séraphe.

— Pour survivre, tout simplement. Nous aussi, avons besoin de remplir nos ventres, et d'avoir des vêtements sur le dos. Nous devons apprendre aux *Solsenti* à nous laisser tranquilles, comme vous l'avez fait avec l'enfoiré qui a insulté Hennëa.

Il s'interrompt, avant de reprendre d'une voix plus calme :

— Vous avez appris à cet homme et à ses fils à laisser les Voyageurs en paix. Si seulement vous aviez laissé votre Aigle s'en charger, les autres *Solsenti* de son groupe auraient rapporté l'événement jusqu'à son village, et tous auraient tremblé de terreur devant

nous...

— Quelqu'un l'a peut-être déjà fait, répondit froidement Séraphe. Cela expliquerait peut-être pourquoi, il y a des années, quand je suis arrivée avec mon frère dans le village, les habitants, au lieu de nous accueillir à bras ouverts et de voir si nous n'avions pas besoin d'aide, étaient si effrayés qu'ils ont brûlé mon frère sur un bûcher !

— Les *Solsenti* nous craignent déjà, c'est bien ça le problème, dit Hennëa. Et la peur conduit souvent à la violence... Les villageois qui ont tué le frère de Séraphe étaient terrorisés. Ils ignoraient qu'ils n'avaient rien à craindre d'un Voyageur : tout cela parce qu'au fil des générations, nous avons tout fait pour leur inspirer de la peur...

— Balivernes, dit Benroln d'un ton cassant, avant de se tourner de nouveau vers Séraphe. Combien d'années avez-vous vécu au milieu des *Solsenti* ?

Il jeta un coup d'œil scrutateur à Jës, puis à Lehr, et parvint à une estimation assez juste :

— Un peu plus de vingt ans, c'est ça ? Quand je vous entends, j'ai l'impression d'entendre l'un d'entre eux – ou pire encore, l'un de ces vieux Voyageurs qui s'asseyaient autour d'un feu, et disent des choses comme : « Notre mission est de les protéger » etc. (Se

comme : « notre mission est de les protéger », etc. (Sa colère était sincère à présent.) Qu'ils se protègent tout seuls, à la fin ! Ils ont des sorciers, eux aussi.

— Qui n'ont aucun pouvoir contre le démon que nous combattons, rétorqua Séraphe.

Benroln retroussa les lèvres.

— Quand mon père, accompagné de notre Chasseur et de notre Corbeau, s'est fait surprendre par des soldats *solsenti*, nous n'avons rien pu faire... rien du tout, à part les enterrer. S'ils n'avaient pas cru à ces anciennes légendes, ils auraient pu leur apprendre ce qu'il en coûte de s'attaquer à un Voyageur... C'est pareil pour vous. Quand ces villageois ont attaqué votre frère, vous auriez pu le sauver. Au lieu de cela, *vous* l'avez laissé mourir. Vous auriez pu les effrayer à un point tel qu'ils n'auraient plus jamais osé s'en prendre à l'un de nous. Combien d'autres Voyageurs sont morts à cause de vous, tout simplement parce que vous n'avez pas fait à ces gens ce que vous avez fait aujourd'hui à ce rustre sans cervelle ? Combien d'autres vont-ils mourir, parce que vous n'avez pas voulu lâcher votre Aigle contre ces hommes, au lieu de leur faire simplement croire que vous leur aviez jeté un sort ?

Une partie de Séraphe était d'accord avec lui. Une partie d'elle avait voulu, non, avait *brûlé d'envie* de réduire ce village en poussière. Elle avait passé la plus

grande partie de cette nuit-là, contre le flanc de Tiër, à se demander combien de temps il lui faudrait pour retourner au village, et venger son frère. Elle aurait pu tous les tuer...

— Ils ont tué ton père ? demanda doucement Hennëa, posant une main sur le bras de Benroln en signe de compassion.

Cela détourna son attention de Séraphe. Il hocha la tête, et sa colère se dissipa sous le regard soucieux d'Hennëa.

— Un jour, notre guide nous a conduits jusqu'à la demeure du Septe d'Arvill, où nous étions prétendument attendus. Mon père, qui était Corbeau, a senti le piège. Il a prétexté que le Septe n'avait jamais reçu un clan tout entier, et n'a amené avec lui que mon cousin Kiris, un Corbeau lui aussi, tout juste âgé de quinze ans, et notre Chasseur pour voir ce qui se tramait. Ils n'avaient même pas atteint la porte quand des archers, plantés en embuscade, les ont tués tous les trois.

— C'est terrible, reconnut Séraphe. Quand je pense aux villageois qui ont tué mon frère, je me dis qu'ils n'auraient eu aucune chance contre mon pouvoir. Je songe aussi aux enfants, aux mères et aux pères de famille qui vivaient dans ce village... Cela n'aurait rien changé de verser plus de sang

change de verser plus de sang.

Elle avait fait de son mieux pour se montrer conciliante, mais elle ne pouvait être d'accord avec lui.

Benrohn la regarda un moment dans les yeux, puis inclina la tête en une légère révérence, celle de l'adversaire vaincu.

— Je m'en remets à votre sagesse, dit-il.

Lehr, qui était arrivé au moment où Séraphe finissait son monologue, éclata d'un rire réconciliateur puis sourit à Benrohn.

— Elle n'a « pas de leçon à recevoir »... C'est ce qu'elle disait toujours quand elle se querellait avec papa, et qu'elle ne voulait pas reconnaître qu'il avait raison.

Séraphe fit un léger sourire.

— On peut s'accorder à être en désaccord, dit-elle.

Les Voyageurs étaient un peuple très organisé, telle une armée entraînée, et ce pour des raisons identiques. Chaque personne avait un rôle déterminé.

Séraphe ne s'était jamais rendu compte, jusqu'à aujourd'hui, à quel point la vie qu'ils avaient menée à

Reidern avait été indépendante. Tant qu'ils payaient leurs impôts au Septe, on les laissait faire ce qu'ils voulaient. Si elle avait épousé un autre Reiderni que Tiër, cela aurait signifié qu'elle aurait été à sa merci. Mais Tiër était Tiër. Il lui avait toujours demandé son avis, et l'avait toujours secondée dans le travail, que ce soit dans les champs ou dans la cuisine. Elle s'était habituée à la liberté de prendre ses propres décisions.

Aussi, quand Isfain lui avait désigné un endroit et lui avait ordonné d'y dresser son camp, elle avait failli lui dire de s'occuper de ses affaires... Si elle n'avait pas aperçu Lehr à ce moment-là, qui l'observait le visage plein d'attente, elle ne se serait sûrement pas gênée. À la place, elle s'était contentée de hocher la tête, et s'était mise au travail.

Ils lui laissaient quand même une certaine marge de manœuvre, du fait qu'elle était Corbeau, et aussi chef de clan : même si son clan n'était composé que d'Hennëa et de ses fils. Ils traitaient Lehr comme un gamin – ce que Tiër n'avait jamais fait. Elle espérait simplement qu'il lui ressemblait assez pour garder son sang-froid jusqu'à ce qu'elle en apprenne davantage sur ce clan. Ils pourraient peut-être l'aider à libérer Tiër.

Séraphé aida les femmes à préparer le repas du soir. Quelques-uns des hommes s'occupèrent des chevaux et des chèvres, d'autres s'en allèrent pêcher, tandis

qu'un groupe plus restreint partit en forêt pour voir s'ils pourraient trouver du gibier. Jès et Lehr se joignirent à ce dernier groupe. Elle avait eu le temps de discuter avec Lehr, et elle savait qu'il ne se trahirait pas. Lui non plus n'aimait guère Benroln.

— Mon Kors m'a dit que vous aviez épousé un *Solsenti*, dit soudain la femme à la gauche de Séraphe.

La Voyageuse désossait, d'une main habile, l'une des carcasses de lapin qui formaient la base du repas du soir. Il y avait tant de neutralité étudiée dans sa voix que Séraphe s'abstint de répondre, faisant semblant d'être trop absorbée par le dépouillage de son propre lapin.

— Comment *c'était* ? dit la femme juste en face d'elle, sur le ton de la confiance. J'ai entendu dire que les hommes *solsenti*...

Mais elle fut aussitôt interrompue par une partie des autres femmes, qui se mirent à la réprimander, tout en gloussant comme des oies.

— Voyez-moi ça ! s'exclama une femme à la voix râpeuse. (Séraphe se retourna pour voir une petite vieille toute desséchée, qui s'approchait lentement des tables où l'on préparait à manger. Ses cheveux étaient blond pâle et fins : ramenés en une longue mèche qui lui tombait jusqu'aux hanches. Ses épaules étaient

lui tombait jusqu'aux hanches. Ses épaules étaient voûtées, et ses mains aussi noueuses que le bâton grâce auquel elle conservait son équilibre.) On dirait que vous n'avez jamais connu d'homme, dit-elle, à la façon dont vous vous comportez ici ! Cette femme est notre invitée, ce soir... Ah, vous faites honte à ce clan !

— Brewydd, dit la femme qui avait parlé la première, que viens-tu faire par ici ?

— Brewydd ? dit Séraphe. (Elle reposa immédiatement sa carcasse de lapin sur la table, et s'essuya les mains sur le tablier qu'on lui avait donné.) Êtes-vous bien la Guérisseuse ?

Vingt ans plus tôt, Brewydd la Guérisseuse était déjà très âgée... La vieille femme acquiesça de la tête.

— C'est bien moi. Mais dis-moi, je te connais, mon enfant : tu es le Corbeau d'Isolda... Celle qui a survécu.

La femme à la droite de Séraphe mit de côté la nourriture qu'elle préparait, et s'empressa d'aller tenir le bras de Brewydd pour l'aider à marcher.

— Viens, grand-mère. Il faut que tu restes assise, tu le sais bien...

Elle continua à la gronder gentiment, tout en la guidant jusqu'à un chariot fermé des quatre côtés, et

muni d'un toit, comme une petite maison sur roues... Il s'agissait d'un *karis*, une habitation faite pour les *kari* – les Anciens – qui seuls avaient le droit d'y vivre.

– Corbeau, dit brusquement la vieille femme, en s'arrêtant pour se retourner vers Séraphe. Les ombres ne proviennent pas toutes du démon...

– Les hommes sont parfois de terribles démons, reconnut Séraphe.

Satisfaite de sa réponse, Brewydd regagna alors son *karis*, tant bien que mal.

– Elle est toujours capable de guérir, dit la femme à la gauche de Séraphe. Mais elle est un peu timbrée... C'est l'âge, vous comprenez. Personne ne connaît son âge exact, mais mon Kors est son arrière-petit-fils, alors, je vous laisse imaginer...

Après trois jours de route en compagnie du Clan de Rongier, Séraphe en avait beaucoup appris sur eux. Benroln et la vieille Guérisseuse, en fin de compte, étaient les deux seuls Porteurs d'Ordre. Quelques-uns d'entre eux étaient néanmoins en mesure de jeter de menus sorts à la façon des magiciens *solsenti*, c'est-à-dire avec des paroles et des gestes. Ils parvenaient parfois à amasser suffisamment de magie – cette magie errante, vagabonde, qu'on trouvait partout – pour accomplir de modestes tâches

pour accomplir de modestes tâches.

C'est tout de même extraordinaire qu'ils arrivent à quelque chose, songea-t-elle en observant un adolescent nommé Rilkin allumer un feu de bûche à l'aide d'un sort *solsenti*. Son père, lui aussi, s'était révélé doué dans ce domaine. Ils avaient passé de nombreux jours de Voyage à étudier les différences entre les deux magies. Un sort *solsenti*, en avaient-ils conclu, était comme un filet jeté au hasard dans la mer ; il permettait seulement d'attraper un peu de magie errante. Un sort de Corbeau, en revanche, était comme puiser de l'eau à un puits.

Elle se détourna et se remit à panser Skew, rattrapée par ses inquiétudes. Elle ne pouvait rien faire pour Tiër avant d'avoir atteint Taëla. Elle enfouit donc son angoisse au fond d'elle-même, et attendrait son heure pour agir utilement. Lehr et Jës constituaient un sujet bien plus préoccupant dans l'immédiat. En effet, plus les jours passaient, plus la cohabitation avec le Clan Voyageur semblait leur peser...

Skew allongea soudain le cou de plaisir, lorsque sa brosse gratta un endroit particulièrement sensible de son corps. Le hongre, au moins, appréciait son séjour au sein du clan. Avec toute l'attention qu'on lui portait, cela n'était guère étonnant.

Lehr, toutefois, bouillait sous les ordres que

l'intégralité des hommes du clan, et la plupart des femmes, se permettaient de lui jeter au visage. Sans trahir ce qu'il était, il ne pouvait faire valoir ses qualités de chasseur ; c'est pourquoi les adultes du clan le traitaient comme n'importe quel adolescent. Lehr souffrait de ce manque de respect.

Personne, néanmoins, ne donnait d'ordres à Jës : tous savaient ce qu'il était. Le double diurne de Jës restait perplexe devant la façon dont tout le monde baissait la tête à son approche, et s'arrangeait pour l'éviter. Séraphe ne se souvenait pas qu'on ait jamais traité son frère, le Gardien, de cette manière. Les descendants du Bibliothécaire blessaient Jës par leur crainte et leur rejet, et cela tourmentait le Gardien : Jës, lui aussi, était une personne que le Gardien protégeait.

Hennëa aidait également au travail du clan. Elle tricotait le soir, et trouvait des choses qui nécessitaient l'aide de Jës. Il était plus calme avec elle à ses côtés ; c'était peut-être son flegme et sa discipline de Corbeau qui rendaient sa présence agréable à Jës. Certaines personnes, Alinath, lui étaient à ce point insupportables qu'il ne pouvait demeurer dans la même pièce qu'elles.

— Maman ? (Elle reconnut la voix de Lehr.) Maman, est-ce que tu as vu Jës ? Il était avec moi pendant le dîner, mais quelqu'un a dit qu'ils avaient besoin d'une personne pour tirer une charrette. et c'est moi qui étais

le plus près... Quand je suis revenu, Jës n'était plus à table avec les autres. Je suis allé voir aux chevaux, mais il n'était pas là non plus. Hennëa le cherchait aussi. Il ne se trouve plus dans le camp, maman. J'ai dit à Hennëa que je viendrais demander ton avis.

Son avis pour savoir si elle l'autorisait à chercher son frère, au risque que quelqu'un le surprenne.

— Je ne...

Séraphé s'interrompt brusquement. Derrière l'épaule de Lehr, elle avait aperçu Benroln, Kors, ainsi que Calahar, qui avançaient vers eux d'un air résolu. Isfain, le quatrième homme, n'était visible nulle part. Le masque de triomphe qu'arborait Benroln était aussi révélateur que l'expression coupable sur le visage de Kors... Elle contourna Lehr de façon à se dresser entre son fils et Benroln.

— Y a-t-il un problème ? demanda le chef du Clan de Rongier.

— Je n'en sais rien, répondit Séraphé d'une voix calme. Je pense que c'est à vous de me le dire, non ? Où est Jës, Benroln ?

Benroln lui présenta ses paumes pour lui prouver qu'il n'avait aucune mauvaise intention.

— Il est en sécurité, Séraphe, lui répondit-il. Je ne lui ferai aucun mal, à moins que la survie de mon clan en dépende. (Séraphe attendit.) Jès est dans l'une des tentes, surveillé par Isfain, finit-il par dire.

— Que voulez-vous ? lui demanda-t-elle.

Benrohn lui sourit comme pour dire : *Vous voyez, je savais bien que vous finiriez parfaire les choses à ma façon.* Ces trois jours ne lui avaient visiblement pas appris grand-chose sur elle. Elle espérait que ses autres secrets avaient été aussi bien gardés.

— Mon oncle est parti en éclaireur pour nous trouver du travail, et il en a trouvé, figurez-vous, à tout juste dix kilomètres d'ici.

— De quel genre de travail s'agit-il ? demanda Séraphe.

— Il y a un marchand là-bas qui achète du blé pour le revendre à Korhadan. L'année dernière, l'un des fermiers qui étaient sous contrat avec notre marchand s'est rendu lui-même à Korhadan pour vendre sa récolte. Ça a coûté de l'argent au marchand, et également entaché sa réputation, vu qu'il n'a pas été en mesure de livrer le blé qu'il avait promis à ses acheteurs. Il a fait appel à la justice pour obtenir réparation, mais ils ont été incapables de faire quoi que

ce soit pour lui.

— Je vois, dit Séraphe d'un ton neutre.

— Je veux que vous jetiez un sort au champ de ce fermier.

— Pour lui donner une bonne leçon.

— Exactement, dit-il avec un sourire engageant. Comme vous l'avez fait avec l'homme qui a agressé Hennëa.

— Mais ce marchand va vous payer pour ce petit service, n'est-ce pas ?

— Oui.

Il n'avait même pas l'élégance de paraître mal à l'aise.

— Et qu'est-ce que cela va me rapporter, à moi ?

— Votre famille aura enfin un foyer. Un endroit à vous, où personne ne vous insultera à cause de votre sang de Voyageur. Nous partagerons tout avec votre famille. Qu'en dites-vous ? proposa Calahar, comme s'il lui offrait un bien inestimable, au lieu de la faire chanter.

Mais Benroln était beaucoup plus malin que cela.

— Vous aurez la sécurité, dit-il enfin. La sécurité pour vous et votre famille.

Séraphe les dévisagea un long moment.

— Vous ne pourrez pas retenir Jës très longtemps, dit Lehr avec assurance. Il n'aime pas beaucoup les étrangers... Il va sentir que quelque chose cloche.

Il avait raison – ou il aurait dû. Séraphe observa Benroln, mais la confiance de l'homme ne faiblit pas.

— Vous avez un *foundraël*, dit-elle en prenant soudain conscience de la vérité.

Il y en avait peu, certes, mais d'un autre côté, il ne restait plus beaucoup de clans. Ils n'étaient pas idiots au point de tenter de retenir un Gardien sans rien pour le maîtriser.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Lehr.

— Les Gardiens sont parfois difficiles à contrôler, dit-elle sans quitter des yeux le visage de Benroln. Ils ressentent la nécessité de protéger les leurs envers et contre tout. Cela peut avoir des inconvénients, notamment s'ils refusent d'obéir aux ordres qu'on leur

donne. (Elle omit de dire à ces gens qu'il était habituel qu'un Aigle se défasse complètement de sa personnalité diurne, et devienne extrêmement violent, y compris envers les personnes qu'il avait jusque-là protégées.) Il y a très longtemps, reprit-elle, un Corbeau découvrit la solution à ce problème. Elle créa dix *foundraëls* – des colliers qui retiennent le Gardien, et l'empêchent d'émerger – avant d'en comprendre les conséquences...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? dit Lehr. Jës est en danger, c'est ça ?

Séraphe tripota machinalement le couteau rangé à son flanc.

— Disons seulement que s'ils croyaient avoir des problèmes avec leurs Gardiens quand ils ont décidé d'utiliser leur *foundraël*, ils ont vite déchanté. C'est quand il a fallu *l'enlever* qu'ils ont eu de véritables problèmes. L'usage des *foundraëls* est strictement interdit, sauf en cas de nécessité absolue.

— Mon père va bien s'occuper de lui, il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Si vous ne lui donnez pas de raison de s'alarmer, il n'arrivera rien à votre Gardien.

Calahar n'avait pu s'empêcher de lui répondre, piqué au vif par le ton méprisant de Séraphe. Hennëa surgit à ce moment-là

— Séraphe, j'ai cherché partout, mais je...

Les derniers mots moururent sur ses lèvres. Elle avait compris qu'il y avait confrontation.

— Ces hommes ont capturé Jës, lui expliqua aussitôt Séraphe. Ils veulent que j'ensorcelle le champ d'un fermier. Ils vont recevoir de l'or en échange de ce service.

Elle vit le visage d'Hennëa passer de l'inquiétude à un masque froid : le même qu'elle avait arboré lorsqu'elle s'était agenouillée près du prêtre mort à Reidern.

— Ils reçoivent de l'or pour *ensorceler* de pauvres gens ?

Séraphe cracha aux pieds de Benroln.

— Ils ont choisi d'oublier ce que nous sommes, dit-elle. Malheureusement, je n'ai d'autre choix que de leur obéir.

Elle secoua dédaigneusement la tête, puis se tourna vers Lehr. Elle avait besoin de quelqu'un pour veiller sur Jës, quelqu'un en qui il avait confiance, et qui resterait tranquillement assis près de lui – jusqu'à ce

qu'elle puisse convaincre Benroln de lui retirer le *foundraël*.

Elle ne pourrait s'en charger elle-même. Le collier ne pouvait être retiré que par celui ou celle qui l'avait mis. Lehr aurait donc pu l'apaiser en attendant, mais le jeune homme était bien trop en colère et Jës risquait de sentir que quelque chose n'allait pas.

— Où est Jës ? s'enquit Hennëa.

Séraphé observa le visage impénétrable de son amie d'un air pensif.

— Kors... va te conduire jusqu'à lui, dit-elle abruptement. Ils le retiennent à l'aide d'un *foundraël* – Isfain est censé veiller à ce qu'il reste calme. S'il te plaît, Hennëa : pourrais-tu rester près de lui, le temps que j'aïlle avec Benroln ? Assure-toi qu'il ne soit pas trop gêné par ce *foundraël*...

— Un *foundraël* ! (La voix d'Hennëa était plus glaciale que jamais. Le sang monta brusquement aux joues de Kors. Les lèvres de la jeune femme tremblaient de colère, mais elle hocha la tête à l'intention de Séraphé.) Ne t'inquiète pas, je prendrai soin de lui. Il m'aide à tricoter le soir depuis que nous avons rejoint ce clan. Quelquefois, les tâches simples aident à créer des liens.

— Merci, Hennëa, dit Séraphe.

La confiance de la jeune femme l'avait emplie d'un immense soulagement. Elle pointa du doigt l'entrée de sa tente :

— Gura. Reste ici. Garde.

La dernière chose qu'elle voulait, c'était que cette bande d'imbéciles mette la main sur les pierres de pouvoir. Une fois que le chien se fut assis à l'endroit voulu, elle dit soudain :

— Lehr, mon chéri, j'ai l'impression que tu vas manquer la chasse, ce soir. Tu vas venir avec moi, d'accord ? Je n'ai aucune envie de perdre mon autre fils à cause d'une mission insensée.

Chapitre 12

Hennëa agrippa fermement le sac en toile où elle rangeait son tricot, et suivit Kors. La colère qu'elle ressentait était en partie dirigée contre elle-même. Elle savait pourtant que s'engager avec quelqu'un était une source de chagrin inutile. Ce pauvre Moselm. Lui si gentil, si simple : il n'avait pas mérité son sort. Ils avaient été amants, jusqu'à leur enlèvement. Cela n'avait été qu'une liaison de convenance, toutefois. La femme de Moselm était morte plusieurs années auparavant, d'une de ces mystérieuses affections qui avaient frappé les clans Voyageurs. S'ils s'étaient mis ensemble, c'était par commodité, pour ne plus être seuls.

Cependant, c'était le triste apanage des Voyageurs d'être confrontés à des événements que personne d'autre n'avait à affronter. Si la mort de Moselm servait à l'anéantissement du Chemin, sa vie n'aurait pas été sacrifiée en vain. Mais Jës...

Il n'y avait aucune gloire à mourir de la main des siens. Et Hennëa savait, tout comme Séraphe, qu'à chaque minute qu'il passait au contact de ce *foundraël*,

Jes s'approchait un peu plus de la folie, et d'une mise à mort miséricordieuse de la main de ceux qui l'aimaient. Elle ne voulait plus jamais avoir à revivre cela.

C'étaient des *Voyageurs* qui agissaient de la sorte, des *Voyageurs* qui avaient prêté serment et qui avaient appris à protéger les *Solsenti*... Guidés par la haine et la cupidité, ils étaient prêts à briser leur serment, et à risquer la vie d'un homme de valeur ! Peut-être méritaient-ils, après tout, le sort que les *Solsenti* voulaient leur infliger...

Kors, rendu sombre et morose par ses doutes, guida Hennëa jusqu'au groupement de tentes le plus éloigné. Les quelques hommes et femmes qu'ils rencontrèrent sur leur passage baissaient la tête pour éviter son regard. Ils savaient, cela se voyait dans leurs yeux, et ils avaient honte... Sauf qu'ils étaient en colère contre la culpabilité qu'ils ressentaient. D'ici peu, songea-t-elle, ils transformeraient cette culpabilité en indignation outrée.

Voyez ce à quoi les Solsenti nous ont réduits, se diraient-ils entre eux, poussant la lâcheté jusqu'à nier la responsabilité de leur propre déchéance.

Kors s'arrêta soudain devant l'entrée d'une large tente, et tous deux entendirent Isfain lancer d'une voix tranchante :

— Reste assis et tais-toi ! Obéis, mon garçon, et tout ira bien. Ta mère a une affaire à régler avec Benroln. Dès qu'elle aura fini, tu pourras faire ce que tu veux.

Hennëa haussa les sourcils.

— C'est comme ça qu'il compte le tranquilliser ? murmura-t-elle à Kors, heureuse de voir que lui non plus n'avait pas beaucoup apprécié ce qu'ils venaient d'entendre.

Elle pénétra à l'intérieur de la tente, sans autre forme de politesse. Isfain lui barra le passage. Elle le repoussa sans ménagement, et s'avança vers Jës. Le garçon, l'air abattu, était assis sur un tabouret au milieu de la tente, qui n'abritait aucun autre meuble ou objet... S'il était vrai que Benroln avait donné l'ordre de rassurer Jës, c'était un vrai désastre.

— Femme, surveillez votre comportement ! lâcha rageusement Isfain.

Évidemment, il n'appréciait pas sa venue. Elle décida de ne pas faire attention à lui.

— Hennëa, dit doucement Jës, rassuré par sa présence. Il faut que je voie maman, Hennëa.

Il glissa nerveusement la main autour de son cou, sur cette étrange manière de cuir qu'on lui avait

sur cette étrange manière de cuir qu'on lui avait imposée. Il avait beau la tourner dans tous les sens, il ne sentait aucune agrafe, aucune fermeture.

À première vue, songea Hennëa, le cuir était aussi lisse que s'il avait poussé autour de son cou à même la peau.

— Que faites-vous ici ? reprit Isfain. Benroln est-il au courant que vous êtes là ?

Elle continua à ne pas tenir compte de sa présence.

— Tout va bien, Jës... (Elle s'approcha du jeune homme à la peau mate, qui s'agitait nerveusement sur le vieux tabouret de bois.) Benroln veut obliger ta mère à jeter un sort au champ d'un pauvre fermier. Il va recevoir de l'argent en récompense... C'est la raison pour laquelle ils te retiennent : pour t'empêcher d'intervenir. Le collier qu'ils t'ont forcé à mettre est ensorcelé : il permet de tenir à distance le Gardien qui dort en toi. Mais tout ira bien, Jës, ne t'inquiète pas... Lehr est parti avec ta mère.

Elle ignorait s'il était capable, dans son état actuel, de comprendre ce qu'on lui disait. C'est pourquoi elle se sentit soulagée quand son agitation retomba.

— Ils sont en sécurité ? s'enquit-il.

— Je ne pense pas que Benroln puisse nuire d'une manière ou d'une autre à Séraphe. Lehr est avec elle.

Il avala sa salive.

— Et toi, tu es en sécurité ici.

— Oui, acquiesça-t-elle. Je suis en sécurité ici, avec toi. Veux-tu m'aider à tricoter le temps que ta mère revienne ?

Elle ouvrit son sac et lui présenta une pelote de laine, qu'elle avait spécialement emmêlée pour l'occasion. Après une courte hésitation, il s'en saisit. Il la regarda fixement quelques instants, puis ses mains habiles commencèrent à démêler les nœuds. Le fil de laine rêche semblait animé d'une volonté propre ; le pauvre garçon en avait pour un bon moment...

Elle s'assit à ses pieds et commença à tricoter, à partir d'une pelote qu'il avait préparée pour elle la veille au soir. Elle s'appuya doucement contre sa jambe, prête à se retirer instantanément au cas où elle le mettrait mal à l'aise... Les longs muscles de sa cuisse s'assouplirent puis se relâchèrent sous son poids. Aussi s'abandonna-t-elle complètement contre lui.

Elle leva les yeux et croisa son regard : dans ses pupilles brûlait un feu ravageur, rendu inactif par la magie du foundraël... Elle frissonna et se concentra de

nouveau sur son tricot. Pendant un moment, il sembla plus calme. Si la tente n'avait pas été meublée de façon si austère, mais surtout si cet imbécile d'Isfain avait cessé de dévisager Jës comme s'il s'attendait à le voir exploser, peut-être ce dernier aurait-il attendu sans broncher.

— Je n'aime pas ça, dit-il brusquement, en jetant sa pelote sur le sol. J'ai besoin... j'ai besoin de sortir d'ici.

Hennëa leva les yeux vers lui et vit le désespoir dans son regard. *Ça a assez duré*, songea-t-elle.

— Attends un moment, Jës.

Elle n'aurait aucun problème à convaincre Kors. Il avait conscience d'avoir tort dans cette affaire, et il lui suffirait de lui jeter sa culpabilité au visage pour le voir s'esquiver. Isfain, en revanche, risquait de présenter plus de difficultés.

C'était l'un de ces Voyageurs qui, sans posséder aucun Ordre, avaient un don pour jeter de menus sorts. Hennëa savait que les Corbeaux avaient tendance à considérer cette magie-là comme inférieure, mais elle-même n'était pas aussi stupide. Un bon sorcier savait manier la délicatesse aussi bien que la magie ; et, comme les mailles d'un bon tricot, leurs sorts pouvaient être particulièrement difficiles à démêler.

L'astuce, avec ce genre de magiciens, consistait à les prendre de vitesse, afin qu'ils n'aient pas le temps de réagir.

— Isfain..., dit-elle. Taisez-vous. Pas un geste.

Elle n'aurait pas procédé ainsi avec un Corbeau. Ceux-ci n'avaient besoin ni de paroles magiques ni de gestes ésotériques pour jeter des sorts. Un simple magicien pouvait également jeter un sort de cette façon-là, mais c'était si laborieux qu'ils ne s'y risquaient presque jamais. Il faudrait un sacré long moment à Isfain avant qu'il parvienne à se libérer.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Kors d'un air incrédule, surpris par l'impolitesse de la jeune femme.

Elle prit soin de ranger son tricot à l'intérieur de son sac, puis ramassa la pelote jetée par Jës, et la plaça par-dessus... Elle aurait bien le temps, plus tard, d'en défaire le sort et de la réorganiser plus commodément.

— Il est trop loin, dit-elle.

— Que voulez-vous dire ? demanda Kors.

Il n'avait pas remarqué que la magie d'Hennëa avait immobilisé Isfain. Il ignorait ce qu'elle était.

— Savez-vous à quoi ressemble un Gardien une fois qu'on l'a libéré du *foundraël* ? lâcha-t-elle. Tout va bien s'il n'est pas contrarié, mais votre Isfain a tout fait pour qu'il le soit.

— Maman..., dit tristement Jës.

Elle hocha la tête.

— Je sais. Lehr va la protéger, mais c'est ton travail normalement. Tu dois protéger ta famille.

— Oui, dit-il. C'est *mon* travail.

Elle se tourna vers Kors.

— Si j'étais vous, je quitterais cette tente sur-le-champ. Autrement, vous serez la première personne qu'il verra quand je l'aurai libéré. (Elle l'avait suffisamment prévenu. *S'il refusait de l'écouter...* mais elle se détendit en l'entendant partir. En fin de compte, Kors n'était pas si mauvais.) Fort bien, Jës, dit-elle. Maintenant, je vais t'enlever ce collier.

Elle leva les bras vers son cou, mais il lui saisit les mains.

— Tu ne peux pas l'enlever... Benroln a dit qu'il n'y avait que lui.

— D'accord, dit Hennëa. Je ne suis pas une aussi puissante magicienne que ta mère, Jës, mais j'ai beaucoup étudié. Je pense savoir comment retirer cette maudite chose... Je ne vais pas te mentir : il y a un risque, mais moins que de le laisser en place.

— Pour moi, dit-il. (Il lui serra les mains, juste avant qu'elle ait pu toucher le *foundraël*.) Pour moi, le risque. Pas pour toi, au moins ?

— Uniquement pour toi.

Elle mentait, mais avec tant d'expérience que Jës n'y vit que du feu, et la laissa poser ses mains sur la bande légère qui enserrait son cou. Le cuir était doux au toucher, et agréable à la vue, comme s'il avait été tanné la veille et non des siècles auparavant. Cela rendit sa tâche plus facile, car elle sut duquel il s'agissait.

— Non, dit-il en lui écartant de nouveau les mains.

— Tout va bien.

— Non, répéta Jës. Le Gardien va tuer le gros homme. Ce serait mal. Il dit que tuer, ce serait très mauvais pour nous. Tuer c'est mal, mais il n'a pas d'autre choix. Il est très en colère.

Hennëa l'observa attentivement. Tous avaient tendance, songea-t-elle, à ne pas tenir compte de la moitié diurne de Jës : dans leur esprit, le Gardien était omniprésent. Certes, Séraphe l'aimait sous ses deux aspects, mais elle traitait le « Jës » du jour avec autant d'indulgence et de discipline qu'elle traitait leur chien, et les autres suivaient son exemple.

Jës, se dit Hennëa, était bien plus qu'un simple masque derrière lequel le Gardien se dissimulait pendant la journée. Prise d'une impulsion soudaine, elle posa sa main – toujours prisonnière de celle de Jës – sur la joue du jeune homme. Il ferma les yeux et frotta doucement son visage contre elle, s'abandonnant à cette douceur inattendue. Le léger duvet qui avait repoussé depuis qu'il s'était rasé le matin picota les doigts de la jeune femme.

Ce n'est qu'un gamin, songea Hennëa, troublée par la réaction instinctive que son geste en apparence si innocent, mais pourtant si sensuel, avait éveillée en elle.

Il avait sans doute raison à propos d'Isfain, et de sa crainte de voir le Gardien le tuer. L'Ordre de l'Aigle n'était accordé qu'aux personnes capables d'empathie : un don rare, qui rendait son propriétaire particulièrement vulnérable. Si l'empathie de Jës était aussi forte qu'elle l'imaginait, tuer quelqu'un pourrait l'anéantir...

— Tant que tu auras ce collier autour du cou, le Gardien ne trouvera jamais la paix, Jës. Sa rage n'aura plus de limites, dit-elle d'une voix inquiète, sans retirer la main de son visage. Plus on attendra, plus ce sera dangereux.

Il hocha la tête, mais garda les yeux fermés.

— Sa colère est si terrible, dit-il.

Ses cils sombres et broussailleux frôlèrent soudain les doigts d'Hennëa qui frissonna... Il ouvrit alors les yeux et son regard noir, brûlant de désir, se riva sur elle.

— Tu pourrais faire en sorte qu'il ne soit plus en colère. Il t'aime bien, lui aussi. Embrasse-moi.

Sa suggestion la fit sursauter. Personne, à sa connaissance, n'avait jamais tenté une telle chose. Probablement parce qu'il fallait être complètement folle pour songer à embrasser un Gardien enragé.

Ses lèvres s'étiraient toujours en sourire quand elles effleurèrent celles de Jës. Au début, ce ne fut qu'un petit baiser innocent puisque c'était lui qui l'avait invitée à le faire... cependant, elle se sentit terriblement excitée. Les lèvres de Jës étaient un peu

rechues ; elles froient doucement les siennes, caressantes et légères, comme les ailes d'un papillon... Elle sentit son corps se tendre lorsqu'elle effleura de nouveau son cou.

Hennëa n'hésita pas : elle entrouvrit la bouche et mordilla légèrement ses lèvres... ce qui réussit à détourner son attention de ce qu'elle s'apprêtait à faire. Elle fut déconcentrée elle aussi – mais pas assez pour cesser de manipuler le collier qui céda peu à peu sous l'action de son pouvoir...

Dès qu'elle l'eut ôté, une vague d'effroi déferla sous la tente, avec une telle puissance qu'elle en eut le souffle coupé. Elle s'agrippa brusquement aux épaules de Jës, qui s'étaient transformées en cuirasse d'acier. Mais celui-ci ne lutta pas lorsqu'elle l'attira contre elle, et lui toucha les lèvres du bout de la langue.

La peur avait chassé toute gêne de le séduire, mais n'avait pas effacé le violent désir que Jës avait éveillé en elle.

Quand il répondit enfin à son baiser, elle s'abandonna et lui permit de transformer sa fureur en passion dévorante.

Ce fut le Gardien qui finit par se modérer et s'écarta légèrement d'elle. Il frota son visage contre le sien, comme un félin marquant son territoire, puis recula

d'un pas malgré le trouble qui l'agitait.

— Maman et Lehr sont avec Benroln ? demanda-t-il de sa voix rauque.

Hennëa dut s'éclaircir la voix.

— Oui..., répondit-elle en détournant le visage, consciente de la rougeur sur ses joues.

S'il ne la prenait pas de nouveau dans ses bras, elle était condamnée à rester plantée là, en proie à son émotion... Mais il l'attira contre lui, et appuya le menton sur son crâne.

— Il faut les retrouver, dit-il. On va y aller ensemble. (Il dut apercevoir Isfain à ce moment-là, car il se raidit brusquement.) Est-ce qu'il a eu son compte ? grogna-t-il.

Elle profita de l'occasion pour se libérer de son étreinte et, lui tournant le dos, regarda le magicien.

— Pas autant que je le voudrais, dit-elle. Benroln était jeune quand il a été élevé au rang de chef de clan, si j'ai bien compris. Cela explique toutes les bêtises qu'il a pu commettre. Mais vous, Isfain... (Elle lui tapota le nez, d'un air accusateur.) Vous n'avez aucune excuse. C'était le fils de votre sœur, et vous ne lui avez rien transmis de vos connaissances.

— Relâche-le, lui dit le Gardien.

Elle le regarda d'un air méfiant :

— Pourquoi ? (Lorsqu'il grogna à son intention, elle ne put s'empêcher de sourire en dépit du frisson glacé qui lui parcourut l'échine.) Je pense qu'on ferait mieux de le laisser comme il est, jusqu'à ce qu'on ait retrouvé ton frère et ta mère... D'accord ?

— Cœur de biche..., dit-il.

— Cela vaut mieux qu'une cervelle d'oiseau, répondit-elle. Mais qu'attend-on pour y aller ?

Il la devança et ouvrit le rabat de la tente.

— Je préférerais dévorer un homme, dans l'immédiat, dit-il. (Elle espérait qu'il disait cela dans l'unique intention de terroriser Isfain ; mais elle n'en était pas sûre.) Mais tu as raison : la priorité, c'est maman et Lehr. Dis-moi, est-ce que Gura est là ?

— Séraphe lui a ordonné de garder la tente.

Au moment où elle s'engouffrait dehors, il se pencha vers elle.

— Arrête de te sentir coupable, lui glissa-t-il à l'oreille.

Elle s'arrêta net : son crâne heurta violemment la mâchoire du Gardien, et elle entendit ses dents claquer.

— Pourquoi devrais-je me sentir coupable d'avoir embrassé un beau et jeune garçon ? rétorqua-t-elle avec sarcasme, sans baisser la voix.

À sa stupéfaction, il lui renvoya un large sourire. Les Gardiens ne souriaient pas ainsi. Ils grimaçaient de plaisir, surtout lorsqu'il leur arrivait de prendre la vie de quelque fou qui les avait contrariés. Ils montraient les dents, alors. Mais ils ne souriaient pas.

— Je n'en sais rien, dit-il. Quoi qu'il en soit, on a beaucoup apprécié, Jès et moi. (Son sourire s'élargit.) D'ailleurs, on remet ça quand tu veux...

— Ah, vous voilà enfin ! J'ai cru que vous aviez changé d'avis.

Le jeune homme richement vêtu qui les avait apostrophés, debout au centre d'une petite clairière, les attendait visiblement depuis un bon moment. Celle-ci était située sur le flanc d'une colline, et surplombait un champ d'environ dix kilomètres carrés, au bout duquel

se dressait une charmante petite chaumière.

Benroln lui fit un sourire engageant.

— Je ne romps jamais mes contrats, mon ami.

— Surtout, dit le jeune homme, vous saviez qu'il y avait beaucoup d'or à la clé ! Les premiers arrivés sont les premiers servis, n'est-ce pas ?

Il avait l'air bien trop jeune, songea Séraphe, pour avoir une longue expérience en tant que marchand... Puis, elle changea d'avis. Son visage possédait certes une douceur qui le faisait paraître particulièrement jeune, mais ses yeux, durs et calculateurs, étaient ceux d'un homme endurci...

Je parie qu'il s'en sert pour tromper son monde, songea Séraphe, en estimant son âge à dix ans de plus au moins.

— Oui, je suppose, répondit Benroln après un petit rire courtois.

Puis, se tournant vers Séraphe :

— Voici la magicienne qui jettera le sort.

— Et voici la ferme, répondit le marchand d'une voix claire et sympathique, en désignant le champ en

contrebas. Je veux que vous l'ensorceliez – vous comprenez. J'avais payé un magicien l'année dernière, pour qu'il le maudisse... Mais Asherstal a quand même obtenu une récolte ! J'avais pourtant indiqué à ce magicien de pacotille que je ne voulais *rien voir* sur ce champ, *rien du tout*, pas même du chiendent ! Je veux que les autres fermiers évitent Asherstal comme la peste, de peur de partager son sort... Je veux qu'il soit couvert d'opprobre, qu'on le montre du doigt. Vous avez intérêt à bien faire votre travail, autrement il se pourrait fort qu'il vous arrive malheur... vous comprenez ? Comme ce qui s'est produit avec ce faux magicien que j'ai employé l'année dernière...

Benroln parut décontenancé, et Séraphe se demanda s'il avait cru à l'air doux et innocent que ce marchand se donnait.

— Le sort de votre magicien est toujours là, il imprègne le sol, murmura Séraphe. Sans doute l'avez-vous tué trop tôt pour que sa magie agisse. Je vais devoir l'annuler avant de pouvoir faire quoi que ce soit.

— Je n'explique pas à mon tanneur comment il doit faire son travail. Je le paie pour le service rendu, c'est tout.

Il fit un étrange mouvement de la main, en apparence anodin – mais Tiër avait appris aux garçons

le code que les soldats employaient entre eux. Cela y ressemblait beaucoup trop pour n'être qu'une coïncidence.

Lehr l'avait appris, lui aussi, songea-t-elle. Ce dernier disparut silencieusement dans la nuit. Ni Benroln ni le marchand ne semblaient avoir remarqué sa disparition. Séraphe n'était pas sûre, de toute façon, que le marchand avait jamais constaté sa présence.

— Il va falloir que je descende jusqu'au champ, dit Séraphe.

— Certes, certes..., acquiesça l'autre. Il fait trop sombre maintenant pour qu'ils puissent vous voir. Nous vous attendrons au milieu des arbres qui bordent le champ.

Il prit la tête du groupe et les guida jusqu'au champ. Benroln se doutait-il de quelque chose ? Séraphe n'en savait rien ; mais elle en doutait fort... S'il s'était un tant soit peu méfié du marchand, il ne serait jamais parti seul, sans Isfain et Kors. Quel imbécile ce garçon pouvait être... Qui ferait donc confiance à un homme capable de maudire le champ de son voisin ? Elle pensait que les sbires du marchand sortiraient de l'ombre dès qu'elle aurait fini de jeter son sort, afin de s'assurer qu'ils ne révèlent jamais son secret.

Lehr se demandait si sa mère avait, elle aussi, reconnu le signal que le marchand avait envoyé à ses hommes. Il y avait des hommes de main cachés quelque part dans les environs, prêts à assassiner Benrohn et sa mère dès que le négociant en aurait fini avec eux. À titre personnel, Lehr ne se souciait guère du sort de Benrohn. Mais en ce qui concernait sa mère, c'était une autre histoire.

Il remonta la piste du marchand jusqu'à ce qu'il trouve un endroit où l'homme avait attendu avec quatre autres personnes. Quatre tueurs, cela suffisait pour régler leur compte à un couple de Voyageurs, à condition de les prendre par surprise. Ils s'étaient dispersés dans cette intention.

Ils n'avaient laissé aucune trace, aucune qu'il puisse voir du moins, car l'obscurité était particulièrement dense au fond des bois. Aucun rayon de lune ne filtrait sous la canopée. Cependant, Lehr savait qu'ils s'étaient tenus là. Il pouvait *sentir* leur odeur...

Il frissonna. Qu'était-il devenu, au juste ? Était-ce normal qu'il puisse flairer l'odeur d'un homme, comme un loup ou un chien ? Sans réfléchir, il saisit son couteau et remonta la première piste.

Quand ils arrivèrent à l'orée du bois, le marchand fit signe à Sérénhe de se mettre au travail. Lui et Benrohn

signe à cet effet de se mettre au travail. Lui et Benoni s'installèrent sous le couvert des arbres, où ils attendraient jusqu'à ce qu'elle ait fini de jeter son sortilège.

Cette dernière s'accroupit au bord du champ, juste en face de la zone d'ensemencement. Elle discernait, comme une toile d'araignée sous la surface du sol, l'inextricable réseau du sortilège tissé par le mage de l'an passé. Le « magicien de pacotille » avait fait du bon travail ; il lui faudrait un certain temps avant d'avoir dénoué son ouvrage. Assez pour que Lehr retrouve et neutralise les sbires du marchand. Assez aussi pour que Jès sombre à jamais dans la folie...

Sans attendre, elle se mit à défaire un à un les fils de l'ancien sortilège. Alors qu'elle retrouvait peu à peu ses anciennes habitudes, une certitude s'imposa à son esprit : tel était son rôle, sa mission en ce monde depuis sa naissance...

Cependant, au bout d'un moment, le marchand finit par perdre patience.

— Comment se fait-il qu'on ne voie rien ? s'échauffa-t-il. Je n'ai pas l'habitude de payer les gens à ne rien faire, je vous préviens ! Et j'ai horreur qu'on essaie de m'arnaquer...

— Dites-lui que je ne peux pas travailler s'il continue

à gesticuler, prononça Séraphe d'une voix sereine.

Elle savait très bien que sa tranquillité de façade agaçait encore plus le négociant. Les gens de son espèce aimaient à voir les autres ramper devant eux. Certes, elle aurait pu lui faire une petite démonstration de magie. Mais elle savait, grâce à son sixième sens, que des gens dormaient à l'intérieur de la chaumière. Elle ne souhaitait pas réveiller ces pauvres paysans. S'ils entendaient quoi que ce soit, ils sortiraient voir ce qui se passe, et risqueraient de tomber sur les sbires du marchand. Elle ne voulait pas que des personnes innocentes se fassent tuer ce soir.

— Venez, mon ami. Laissons-la travailler, fit Benroln avec diplomatie. (Il lui offrit son plus beau sourire.) Cela va prendre un peu de temps. J'ai amené un cornet à d s avec moi... Puis-je vous proposer de faire une partie en attendant ?

Il était intervenu avant qu'elle pousse le marchand hors de ses gonds, songea-t-elle en reportant son attention sur le champ. Lehr avait besoin du maximum de temps qu'elle pourrait lui procurer.

— Pourquoi diable  a n'a pas marché ? dit-elle tout haut en débarrassant les épis de blé des fils de magie noire qui n'entraient qu'à moitié leur croissance, au

lieu de l'empêcher complètement. En effet, étant donné la puissance du sortilège, rien n'aurait dû pousser sur ce champ, pas même une mauvaise herbe !

La nuit était déjà tombée, mais elle n'y prêta aucune attention : elle n'avait pas besoin de lumière pour *voir* ce qu'elle cherchait sous le sol. Elle parvint enfin à détisser le dernier fil, et le sortilège s'effondra sur lui-même. La magie se dissipa dans la terre, n'ayant plus aucune attache. L'énergie libérée par cet effondrement ne voyagea pas très loin : quelque chose la retint, et s'en servit pour enrichir la terre du labour. C'est alors que Séraphe comprit comment le fermier avait procédé pour faire pousser du blé sur ce champ ensorcelé...

Il existait d'autres créatures oniriques en dehors des « êtres de l'ombre » qui hantaient les Monts Loqueteux, des créatures capables elles aussi d'ourdir les forces mystérieuses de la magie... La plupart d'entre elles avaient péri en combattant le Ténébreux.

Mais certaines avaient survécu.

Celle-ci, en l'occurrence, n'avait pas été assez puissante pour rompre le sortilège, mais elle en avait fortement atténué les effets. Séraphe ignorait de quoi il s'agissait, mais une chose était sûre : l'être qui veillait sur ce champ avait senti sa magie, et la surveillait de très près...

Un sourire ravi sur les lèvres, Séraphe plongeait les mains dans l'humus du labour, où le pouvoir emprisonné lui picota délicieusement les doigts. Elle ne put retenir un soupir de volupté.

Elle envoya une nouvelle onde de magie, à la recherche d'une créature non-humaine. Un écho lui parvint presque immédiatement, mais différent de ce à quoi elle s'attendait : une créature obscure, certes, mais non maléfique ; quelque chose de plus sauvage, de plus nature que les bois autour d'elle. Quelque chose d'effrayant aussi... Jës. Ça ne pouvait être que Jës.

Le moment était venu. Peu importait que Lehr ait terminé ou non. Délaissant provisoirement le mystérieux protecteur de la ferme, elle commença sa démonstration de force.

Se redressant de toute sa taille, elle leva les bras en l'air en une posture théâtrale, et hurla des invocations dans l'ancienne langue. Ce n'étaient pas des mots de pouvoir... mais elle n'en avait pas besoin pour ce sort-là. Elle ne connaissait que fort peu de mots de l'ancienne langue, de toute façon. L'idée consistait simplement à impressionner le marchand, et d'ailleurs, elle était sûre que cet ignare de Benroln n'y verrait que du feu...

Son père n'aurait sûrement pas apprécié sa

démonstration qu'il aurait jugée trop théâtrale. Mais son grand-père, lui, l'aurait sans doute comprise. Certaines personnes, malheureusement, ne croyaient pas à la magie sans manifestation de sons et de lumières... C'était le marchand lui-même qui lui en avait donné l'idée, et la magie incrustée dans le sol qui lui procurait l'énergie nécessaire.

Elle fit soudain apparaître de minces filaments de lumière au-dessus du champ. Ceux-ci se mirent à scintiller, puis à danser d'épi à épi, jusqu'à ce que le champ tout entier brille d'une lumière qui passa par toutes les nuances de l'arc-en-ciel, en vagues successives. L'effet était des plus réussis, songea-t-elle. Surtout pour un simple jeu d'optique...

Si réussi que les deux hommes, subjugués par cette explosion de couleurs, n'entendirent pas les enfants de Séraphie approcher. Alors que Benroln et le marchand sortaient du couvert des arbres, un flot de magie les figea.

Il était temps de montrer à ce marchand ce que son or avait acheté ! Ce sort-là était plus difficile, et elle ne l'aurait jamais tenté en d'autres circonstances – pourtant, sans qu'elle sache pourquoi, le champ luttait de toutes ses forces pour sauver la récolte du fermier.

Elle leva lentement les bras en l'air, forçant la magie retenue dans la terre à pénétrer dans les épis de blé.

Poussez, leur ordonna-t-elle, poussez et soyez forts.

Les épis se mirent à grossir, et se dressèrent lentement vers le ciel... Une main plus adroite que la sienne les redressait et les fortifiait, équilibrant tiges et racines, relevant les têtes ; ce que Séraphe n'aurait jamais pu faire elle-même. Elle n'aurait jamais pu diriger son flux de magie avec une telle *justesse*, pourtant, elle savait que c'était comme cela que les plantes devaient pousser.

Voyant que sa magie n'était plus nécessaire, elle jeta un coup d'œil vers la source du pouvoir. Elle aperçut la *chose*, assise près d'un piquet. C'était une toute petite créature, pas plus grosse qu'un chat. Séraphe la reconnut à son corps poilu, ses oreilles courtes et arrondies ; et surtout ses yeux immenses, luisants de pouvoir... Elle se confondait si bien avec la terre et le bois du piquet qu'elle ne l'aurait probablement pas vue dans d'autres circonstances.

— Un gnome-des-prés, dit-elle à mi-voix. Ce fermier est resté fidèle aux anciennes croyances.

— Quand il n'avait rien d'autre qu'un peu de lait et de pain rance pour ses propres enfants, il ne m'a pas oublié, acquiesça une voix à peine audible. De tels actes doivent être récompensés.

— En effet, reconnut humblement Séraphe. (Comme elle n'utilisait plus aucune magie, elle ajouta un léger crépitement aux lumières afin que Benroln et le marchand ne puissent l'entendre parler avec la créature.) Je n'aurais jamais pu redonner vie à ce champ sans votre aide, continua-t-elle.

— Et moi, je n'aurais jamais pu rompre le sortilège de ce sorcier, admit le gnome-des-prés de sa voix grinçante. Mais j'ai fini à présent.

La magie cessa brusquement, et l'être disparut au milieu des prés, si rapidement qu'elle eut de la peine à le suivre des yeux. Les lourds épis de blé se balançaient doucement, couronnés de lumière, prêts à être moissonnés — presque deux mois en avance. Elle abaissa les bras et laissa lentement mourir les lumières et les sons.

— Je ne m'associerai pas à de vils criminels tels que vous, dit-elle d'une voix claire.

— Très bien, Corbeau, cracha Benroln. Vous verrez bien ce qui arrivera à vos enfants. Je vous avais pourtant prévenue ! Quant à ceci... (Il désigna le champ.) Vous êtes peut-être Corbeau, mais vous oubliez que je suis Cormoran.

L'air au-dessus d'elle commença à s'électrifier...

Espèce d'idiote, songea Séraphe. *Petit Corbeau stupide et arrogant !* La honte lui brûlait les joues... Une tempête serait un véritable désastre, elle le savait. Si seulement elle s'était contentée de défaire le sortilège du magicien, le gnome-des-prés aurait fait en sorte que le blé pousse normalement. Elle savait ce qu'était Benroln, et en tant qu'épouse de fermier, savait aussi quels désastres les éléments pouvaient provoquer.

— Benroln, dit-elle d'une voix sévère, vous n'êtes qu'un imbécile. Cet homme a engagé des assassins pour nous tuer ; ils sont cachés quelque part dans les bois. Croyez-moi, ils ne sont pas là pour admirer le spectacle.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, mentit le marchand.

Benroln fit retomber la pression de l'air et le dévisagea.

— Ne trouvez-vous pas étrange qu'un notable comme lui soit venu jusqu'ici, avec des Voyageurs ? dit Séraphe. Il faut toujours se méfier d'un homme qui veut nuire à ses voisins... Ce n'est pas le rôle d'un Voyageur d'effectuer ce genre de travail.

— Que devrais-je faire à la place, selon vous ? demanda à son tour Benroln. Laisser mon clan mourir

demanda apertement Benroln. Laisser moi clai mouir de faim ? J'ai déjà connu cette vie-là... A l'époque, nous étions constamment ballottés d'un endroit à un autre. Les gens nous chassaient parce qu'ils avaient peur de nous et de nos pouvoirs, ou parfois parce que nous refusions de leur obéir ! J'ai reçu quatre *mermori* – quatre – ces dernières années. Quatre clans de plus... disparus à jamais. Vous comprenez ?

— Nos querelles ne concernent en rien ce *Solsenti*, lâcha sévèrement Séraphe.

Benroln lança un regard au marchand, et se mordit la lèvre.

— Lehr s'est occupé de trois des hommes qui vous surveillaient, dit soudain Hennëa, qui venait de sortir des bois escortée de Gura. Jës a immobilisé le quatrième.

— Que fait-on de lui, alors ? demanda Benroln, en désignant le marchand.

Jës surgit, et saisit la main du notable.

— Vous n'avez pas vraiment envie d'utiliser ce couteau, dit-il calmement. Mon frère se trouve là-bas derrière les arbres, avec l'arc de l'un de vos hommes. Il ne faudrait pas qu'une autre personne meure ce soir.

Le marchand faillit s'effondrer au contact de la main de Jës, et se laissa dépouiller de plusieurs poignards.

— Asherstal, dit Séraphe en claquant des doigts. Le propriétaire de ce champ. S'il a réussi à survivre jusqu'à présent, j'imagine qu'il saura comment traiter cet énergomène... Hennëa, Jës, pourriez-vous l'escorter jusque là-bas ? (Elle se tourna vers Benroln.) Je voudrais que vous organisiez une réunion ce soir, à votre campement. Il y a certaines choses que j'aimerais vous révéler.

Si elle parvenait à convaincre les membres du clan de l'accompagner jusqu'à Taëla, Tiër pourrait être soigné par Brewydd lorsqu'elle le retrouverait. Elle espérait seulement qu'elle serait aussi bonne oratrice que son mari.

Benroln, de son côté, ne l'attendit pas pour repartir. Il disparut dans l'obscurité : visiblement furieux contre elle, contre le marchand, et contre ce lourd fardeau qu'il devait porter sur ses jeunes épaules.

Lorsqu'il fut parti, Jës dit à Séraphe :

— Lehr n'a aucune plaie ouverte, maman... mais il est blessé.

Elle hochla la tête en signe de compréhension.

— Conduis cet homme à la ferme, et fais en sorte que personne ne soit blessé en chemin. Je vais voir ce que je peux faire pour Lehr...

Elle attendit que Jës et Hennëa soient à mi-chemin de la chaumière, mais avant même qu'elle l'ait appelé, Lehr était déjà là. Il faisait trop sombre pour qu'elle puisse le voir clairement, mais elle sentit l'odeur du sang.

— Merci, Lehr, dit-elle. Si tu n'avais pas été là ce soir, Benroln et moi serions morts à l'heure qu'il est. Je te dois la vie, mon chéri.

— J'ai tué trois hommes. Jës a ligoté le quatrième avant que je puisse l'avoir... Sinon, je l'aurais sûrement tué, lui aussi.

— Ces hommes étaient prêts à tuer deux innocents pour de l'or, lui répondit Séraphe. (Les mots n'étaient pas son fort, mais pour Lehr elle essaya de trouver le ton juste.) Ils ont sûrement tué d'autres gens par le passé, sur les ordres de ce marchand. À présent, ils n'assassineront plus personne.

— Quand je les ai tués, murmura Lehr en s'approchant d'elle, cela m'a paru si facile... Plus facile encore que chasser du gibier. Que suis-je, maman ?

— Tu es un Porteur d'Ordre, Lenr. Tu comprends à présent ce que ce mot signifie, tout ce qu'il implique... Aucun des Ordres n'est facile, comprends-moi bien. Mais toi, tu es Chasseur. Et l'une des tâches qui incombent au Chasseur, c'est d'apporter la mort.

Elle lui ouvrit ses bras et, lorsqu'il tomba à genoux, l'attira doucement contre elle. Lehr enfouit la tête dans le creux de son cou.

— Je n'aime pas ça, dit-il.

— Chut..., fit-elle, en le berçant doucement, comme lorsqu'il était enfant. Chut...

— Quelqu'un attend devant notre tente, lança Jës.

Au même instant, Gura poussa un aboiement de joie et se précipita pour les accueillir en agitant la queue.

— Ça par exemple, dit Breydd depuis un banc qu'on avait dû lui apporter. Vous avez réussi à convaincre Benroln d'arrêter ses folies ? Vous êtes plus douée que moi, ma parole !

Gura s'assit près d'elle et posa le museau sur sa jambe, avant de soupirer d'aise.

— Non sans mal, lui répondit Séraphe. Je lui ai simplement fait comprendre que le marchand avec lequel il était en affaire n'était autre qu'un voleur et un assassin. Et que les autres *Solsenti* prêts à payer un Voyageur pour nuire à leurs voisins étaient aussi mauvais. Il l'a très mal pris...

La vieille femme ricana.

— Ah... Je n'ai jamais pensé à ça !

— Il ne s'arrêtera pas pour autant, dit Séraphe. Apparemment, ce n'est pas la première fois qu'il rend ce genre de « services ». Il recommencera, j'en suis sûre.

— Il n'a jamais rien fait d'aussi grave par le passé, dit Bwedd. Encore que... Maintenant que j'y pense, je ne crois pas qu'il soit très noble d'assécher les puits d'un village durant tout un mois, et en plein été de surcroît, pour jouer ensuite le faiseur de pluie, contre rétribution cela va de soi !

— Non, ce n'est pas très noble, admit froidement Hennäa.

— Essayez de lui parler ce soir à la réunion, dit Bwedd à Séraphe. Faites-lui comprendre que ce qu'il fait n'est pas raisonnable...

— Lui parler ? Mais pour quoi faire ? rétorqua Lehr. Ne lui avez-vous pas déjà parlé, vous ? Pourquoi écouterait-il ma mère ?

— Ah ! s'exclama Brewydd. Une belle femme a plus de chances de convaincre un homme qu'une vieille chèvre toute ridée comme moi. Mais puisque tu es là, mon garçon... (Elle désigna Lehr de son doigt nouveau.) Ramène-moi chez moi, veux-tu ?

Lehr prit une profonde inspiration, serra la mâchoire, et hocha la tête. Brewydd palpa doucement ses biceps, alors qu'elle s'appuyait sur lui pour se relever.

— Ta mère t'a bien éduqué, mon enfant, dit-elle. C'est beau qu'un jeune loup comme toi aide une petite vieille...

Elle fit un clin d'œil à Séraphe, puis continua à murmurer à l'oreille de Lehr tandis qu'il la raccompagnait à sa roulotte.

— Bien, dit Séraphe. (Elle espérait que Brewydd pourrait faire mieux pour Lehr que ce qu'elle-même avait accompli.) À présent, allons chercher Benrohn.

— Séraphe, dit alors Hennëa. Si tu y vas pour lui faire des reproches, tu feras certes plaisir à Lehr, mais

nous partirons chacun de notre cote demain matin. Benrohn, lui, continuera à se faire payer par des *Solsenti* malhonnêtes, désireux de ruiner le champ de leur voisin. Toi, tu seras évidemment soulagée d'avoir vidé ton sac, mais toute cette histoire n'aura servi à rien.

— Tu as une meilleure idée ? lui dit Séraphe.

— Le Chemin Secret est très influent, répondit-elle. Ils prétendent régner sur l'Empire, et cela pourrait fort bien être le cas ! L'aide de ces Voyageurs, peu importe leurs opinions personnelles, pourrait se révéler très utile... tu ne trouves pas ?

— Si, répondit-elle. J'y ai déjà pensé, figure-toi. Mais je ne suis pas Barde, Hennëa. Je peux leur crier dessus, mais pour ce qui est de les convaincre, c'est une autre histoire... T'en sens-tu capable ?

Elle secoua la tête.

— Aux yeux de Benrohn et de son clan, tu es notre chef. Si c'est moi qui leur parle, ils le prendront comme une insulte. Non... c'est à toi de le faire. Tu *peux* le faire, Séraphe. Garde simplement en mémoire que Benrohn souffre d'être aussi impuissant face aux *Solsenti*. Donne-lui une raison de se battre. Donne-lui autre chose à faire que voler l'or de ces pauvres paysans... Un moyen de se venger de la vie qu'il a eue

jusqu'à présent, et tu verras qu'il oubliera toutes ces bêtises.

Isfain était en colère contre Hennëa, remarqua Séraphe. Elle le vit à la façon dont il la regardait boire son thé. Mais Hennëa lui avait dit dans quel état elle avait trouvé Jës, aussi ne prêta-t-elle pas attention au fait qu'il grince des dents quand il se trouvait à proximité d'Hennëa. Il avait mérité son sort. Elle ignorait comment la jeune femme avait pu connaître le sort permettant de retirer le *foundraël*, mais elle en rendait grâce au Ciel.

Hennëa avait visiblement impressionné beaucoup de monde en libérant Jës du *foundraël*. Tous les membres du clan présents à la réunion ce soir-là, devant la tente de Benrohn, l'examinaient comme si une deuxième tête venait de lui pousser.

À moins qu'Hennëa se soit assise trop près de Jës...

Ce dernier n'était pas disposé à pardonner à ces gens de l'avoir piégé. Mi-loup mi-homme, il les observait d'un œil torve, évanescent dans la lueur vacillante du feu de camp. S'il avait choisi d'être loup en entier, l'effet aurait été moins impressionnant ; mais ce museau, ces yeux de bête, étaient particulièrement effrayants sur un corps humain. En outre, ces

effrayants sur un corps numain. En outre, ses grognements sourds indiquaient à tous son mécontentement. Séraphe préférait penser que cette forme n'était qu'une illusion, mais c'était difficile à dire.

Brewydd s'était fait accompagner par Lehr. Il semblait toujours fatigué, mais il n'avait plus ce regard fiévreux de tout à l'heure. Quand la vieille femme s'accrocha à lui et le força à déplacer par trois fois sa chaise de camp avant de s'asseoir dessus, cela le fit simplement sourire.

Benroln finit par sortir de sa tente, et chercha des yeux les derniers retardataires. Apparemment, tout le monde était là. Sans plus attendre, il s'assit en face de Séraphe qu'il invita, d'un signe de tête, à ouvrir le débat.

Elle regarda autour d'elle, et étudia les visages de ces Voyageurs.

Quels pauvres gens, songea-t-elle. Comme ils ont l'air malheureux...

— Nous pourrions passer la nuit à s'accuser mutuellement, et à débattre d'histoire ancienne, commença Séraphe. Mais cela ne mènerait nulle part... Si vous n'avez pas été honnêtes envers nous, sachez que nous non plus, nous ne l'avons pas été.

» J'aimerais vous dire vos quatre vérités, vous dire à quel point ce que vous avez fait est mal. Mais vous savez déjà ce que je pense. (Elle prit une grande inspiration.) À la place, j'ai l'intention de vous révéler ce que nous vous avons caché, quand vous nous avez invités à voyager avec vous. Cela va prendre du temps, et je ne suis pas Barde. Je vous demande malgré tout d'être patients, et de m'écouter jusqu'au bout.

» Je suis Séraphe, Corbeau du Clan d'Isolda la Silencieuse et épouse de Tiëragan de Reidern, Hibou de naissance, bien qu'il n'ait pas une goutte de sang Voyageur...

À la fin de l'histoire, elle n'avait presque plus de voix. Benroln remplit de nouveau son verre, et l'obligea à boire quelques gorgées, les yeux pleins de sollicitude. À le voir ainsi à ses petits soins, personne n'aurait cru qu'ils avaient failli se battre à cause d'un champ de blé !

En tant que chef du Clan de Rongier, c'était à son tour de prendre la parole. Tout le monde garda donc un silence respectueux, tandis qu'il réfléchissait à l'histoire qu'il venait d'entendre.

— Ce Chemin, finit-il par dire. Vous affirmez qu'ils enlèvent des Voyageurs depuis des années, pour leur dérober leurs Ordres ?

Séraphe acquiesca

— Tu as quelques-unes de ces pierres ? demanda Brewydd.

Séraphie l'avait crue endormie jusqu'à ce qu'elle parle.

— Oui.

— J'aimerais les voir, murmura la vieille Guérisseuse. Apporte-les-moi, s'il te plaît, à la fin de la réunion. On s'installera dans la maison du Bibliothécaire, toi et moi, ainsi qu'Hennëa et Benroln ; et on essaiera de comprendre à quel maléfice les *Solsenti* ont eu recours.

— C'est entendu, dit Séraphie. (Puis, elle changea de sujet.) Demain, annonça-t-elle d'une voix forte, je continue mon voyage jusqu'à Taëla. Mes enfants et moi allons délivrer Tiër, mon mari.

— Vous prétendez que votre mari est Porteur d'Ordre ? dit Isfain d'une voix incrédule. Et c'est un *Solsenti* ?

— C'est exact.

— Est-ce que ce fameux « Chemin Secret » pourrait être, d'une façon ou d'une autre, à l'origine des lois si

sévères que les *Solsenti* ont votées contre nous ces derniers temps ? demanda Kors.

Séraphé songea que l'aversion des *Solsenti* envers les Voyageurs n'était due qu'à des gens comme Benroln et Kors, qui préféreraient courir après l'or plutôt que de combattre l'Ombre. Mais elle n'était pas idiote, et préféra tenir sa langue. Benroln, d'après son vif hochement de tête, ne partageait visiblement pas son avis.

— Cela se pourrait, en effet, dit-il. Si ce que nous avons entendu ce soir est vrai, ce « Chemin Secret » serait très influent. (Il hocha de nouveau la tête.) Voilà ce que nous allons faire. Isfain, envoie des messages à tous les clans que nous connaissons. Il faut absolument les avertir de l'existence de cette secte, et de ses méthodes... Veille à ce qu'ils fassent passer le message, à leur tour. (Il attendit qu'Isfain acquiesce, puis continua.) Demain, nous mettons cap vers Taëla. Il n'y a pas une seconde à perdre. (Il se tourna vers Séraphé.) Je vous prie d'accepter notre contribution. Nous avons des amis à Taëla qui pourront nous aider.

Séraphé le regarda dans les yeux, et y lut l'impatience du combat.

— Je vous suis très reconnaissante de votre aide, dit-elle.

Séraphe était complètement épuisée, mais elle n'eut pas le courage de dire « non » à la vieille Guérisseuse – pas plus que les autres, d'ailleurs. Elle était assez curieuse d'apprendre ce que cette dernière pourrait lui dire sur les anneaux de pouvoir. Ainsi se retrouva-t-elle, en compagnie d'Hennëa, de Benroln et de Breydd, à l'intérieur de la maison de Rongier le Bibliothécaire.

Celle-ci avait été plus grande et plus cossue que celle d'Isolda. Pour preuve, la table de sa bibliothèque était assez large pour accueillir dix personnes.

Séraphe prit le siège jouxtant celui de Breydd, et vida aussitôt le contenu de son sac sur la table.

La vieille Voyageuse hésita un moment, effleurant doucement du doigt chacun des bijoux, avant de jeter son dévolu sur l'un des anneaux d'apparence plus ancienne, serti d'une pierre de quartz rose.

— Bien, dit-elle. Il s'agit de savoir comment ils ont fait ça... Vous m'avez dit qu'ils volaient les Ordres, et qu'ils les liaient ensuite à ces pierres ?

— C'est ce qu'a dit Hennëa, oui, répondit Séraphe. Il y a tout lieu de croire que c'est vrai.

— C'est la vérité, dit Breydd. (Elle reposa l'anneau sur la table et l'écarta avec honneur. Sa main tremblait

sur la table et l'écarta avec norreur. Sa main tremblait légèrement.) C'est donc l'une des raisons..., murmura-t-elle.

— De quoi parles-tu, Brewydd ? demanda Benroln.

Celui-ci n'avait pas fait un seul geste vers les anneaux.

— Il n'y a jamais eu beaucoup d'Ordonnés, dit-elle. Je ne connais pas les chiffres ; je ne sais même pas où trouver un inventaire de tous les Ordonnés existants – mais je sais qu'il n'y a jamais eu plus de dix Guérisseurs. Quand l'un venait à mourir, un autre naissait, et l'équilibre était rétabli. Or, il n'y a plus que six Guérisseurs aujourd'hui. (Elle désigna l'anneau qu'elle avait examiné.) Celui-ci est l'un des quatre Guérisseurs manquants.

— Vous voulez dire que les Ordres sont... comme une...

Séraphe n'arrivait pas à trouver le mot juste.

— Comme une armure, oui, l'aida Brewydd. Une armure que l'on vous fixe à la naissance, et qui reste avec vous tout au long de votre vie.

Tant et si bien qu'elle devient une partie de vous, une sorte de seconde peau. À votre mort, l'armure se

défait de vous, de tout ce qui vous caractérisait : votre odeur, la forme de votre corps, le son de votre voix... Elle s'en va chercher une autre personne sur qui se fixer. (Elle croisa les mains et y appuya le menton.) Mais les Ordres ne se fixent pas sur n'importe qui, reprit-elle. (Elle hocha la tête à l'intention de Séraphé.) Si tu n'avais pas été Corbeau, tu aurais quand même été mage. Ton mari aurait quand même aimé la musique. Quant à Benroln, il aurait sans doute fait partie de ces gens qui sentent venir l'orage, pour on ne sait quelle raison... Les Ordres vont à ceux qui en feront le meilleur usage.

— En d'autres termes, dit Benroln sombrement, à chacune de ces pierres correspond un Voyageur né sans Ordre...

Brewydd hocha la tête, puis s'adressa à Hennëa :

— Tu as dit que les Sorciers du Chemin, ces fameux « Maîtres », ne pouvaient utiliser certaines de ces pierres, n'est-ce pas ? Je pense que c'est parce qu'ils ont pris l'Ordre un peu trop tôt et qu'une partie de l'âme de son ancien propriétaire y est restée liée... La seule et unique fois où j'ai vu quelque chose de semblable, c'est quand j'ai été confrontée à une Mémoire de Corbeau.

— Une Mémoire de Corbeau ? demanda Benroln.

— Cette créature, expliqua Brewydd, apparaît parfois lorsqu'un Corbeau est assassiné. Dans ce cas-là, le Corbeau peut se servir du pouvoir qu'engendre toujours une mort violente pour lier une partie de lui-même à son Ordre ; sous la forme d'un être nébuleux, une « Mémoire », dont la seule raison d'être est de se venger de son assassin.

— Mais il n'y a pas que les pierres de Corbeau qui...

Séraphe laissa mourir ses mots, ne sachant pas comment exprimer sa pensée.

— Non, bien sûr que non, répondit Brewydd. (Elle isola six ou sept anneaux, qu'elle aligna devant elle.) Voici l'Alouette de tout à l'heure, deux Corbeaux, un Chasseur et un Barde. Tous ces Ordres contiennent encore une partie de l'âme de leur ancien propriétaire. Mais ceux-ci sont liés, attachés à la pierre de pouvoir, de sorte qu'ils ne peuvent pas agir comme une Mémoire de Corbeau... Mais je parie que les sorciers qui ont essayé de porter ces anneaux-là ont eu une sacrée surprise !

— Savez-vous ce qu'on doit en faire ? lui demanda Hennëa.

— Pas encore, dit Brewydd. Ça te dérange si je les garde encore quelque temps ? demanda-t-elle en

indiquant l'ensemble des anneaux.

— Non, pas du tout, lui dit Séraphe. Si vous parvenez à découvrir ce qu'on doit faire de ces pierres, et surtout s'il est possible de libérer les Ordres piégés à l'intérieur, ce sera toujours plus que ce qu'Hennëa et moi avons réussi à accomplir.

Brewydd hocha la tête et replaça les anneaux à l'intérieur du sac de Séraphe.

— Dis à ton garçon de venir me voir demain soir, une fois qu'on aura dressé le camp.

— Lehr ? dit prudemment Séraphe.

La vieille femme acquiesça.

— Je connais deux ou trois choses intéressantes sur l'Ordre du Chasseur, qu'il aimerait sûrement connaître, se contenta-t-elle de dire. (Elle se leva de son siège.) J'en sais beaucoup plus que j'en ai l'air, tu sais. Mais je ne partage mon savoir qu'avec ceux que j'apprécie... Ton fils avait la mort dans l'âme ; il tombait littéralement de fatigue ; sans parler de tous les ordres qu'on lui jetait au visage, et à la colère légitime qu'il ressentait envers l'ensemble de mon clan... Pourtant, il s'est montré gentil et courtois à mon égard. Je l'aime bien.

Elle foudroya Benroln du regard. Ce dernier explosa de rire.

— Moi aussi, je t'adore, ma petite vieille ! dit-il en quittant son siège. (Il se pencha vers elle et l'embrassa sur la joue.) Je vais me coucher. Il faut se lever tôt demain, et je suis fatigué... Tu veux garder le *mermora*, Brewydd, jusqu'à ce que tu aies résolu l'énigme de ces pierres ? Soit. Bonsoir à tous.

Quand il fut parti, Brewydd se tourna vers Séraphe.

— Comme je suis une femme honnête, je ne te cacherai pas qu'à mon âge avancé, je n'ai guère l'habitude de tirer des leçons des plus jeunes. J'ai tout essayé pour le convaincre d'arrêter ses bêtises ; je lui ai dit et répété qu'utiliser son Ordre pour voler l'or des *Solsenti*, c'était mal, très mal. Il n'a pas voulu m'écouter. Mais jamais, toute vieille que je sois, je n'aurais eu l'idée de lui trouver *autre chose* à faire à la place... Je t'en remercie.

Séraphe secoua la tête.

— J'ai peur de n'y être pour rien. C'est Hennëa qu'il faut remercier.

Celle-ci sourit et se leva à son tour.

— Si j'ai pu être utile, j'en suis heureuse, dit-elle.

— Si j'ai pu être utile, j'en suis heureuse, dit-elle. Mais pour l'heure, je suis de l'avis de Benroln. Mieux vaut aller se coucher. Puis-je vous raccompagner jusqu'à votre roulotte ?

Brewydd se mit à rire, et fit un clin d'œil à Séraphe.

— C'est d'accord ; mais seulement parce que je sais que le beau Gardien qui attend dehors va venir lui aussi...

Séraphe eut un petit rire, à moitié étouffé par un long bâillement de fatigue. Elle se leva, quitta la maison de Rongier, et regagna leur tente...

— Séraphe, réveille-toi !

La voix d'Hennëa semblait légère, presque irréaliste, au milieu de son rêve...

— Maman..., murmura Jës.

Dès qu'elle entendit sa voix, elle se dressa sur son séant, et ouvrit les yeux presque dans le même temps :

— Jës, tu vas bien ?

Il lui fit son plus beau sourire.

— Oui, je vais très bien, maman. Mais tu vas

réveiller tout le camp si tu continues !

Séraphe bâilla et essaya de trouver, dans les mots de Jës, la raison pour laquelle ils l'avaient réveillée... Il faisait toujours nuit à l'extérieur, et tout le monde était couché à part elle. Pourquoi Hennëa lui tenait-elle ainsi le bras ?

— Tu faisais un cauchemar, maman, lui dit Lehr.

Il roula sur le côté afin de la voir plus clairement.

Lorsqu'il prononça le mot « cauchemar », la mémoire lui revint subitement. Dans son rêve, Tiër était assis sur un trône en bois de chêne, de frêne et de sorbier, retenu par un sortilège... Il jouait l'une des chansons qu'il avait l'habitude de chanter à la taverne, bien qu'elle ne soit pas capable de reconnaître laquelle. Elle avait couru vers lui, s'était agenouillée à ses pieds, et avait posé la tête sur ses genoux – comme elle l'avait fait autrefois, après la mort de son frère, les nuits où ses cauchemars la tourmentaient trop... Mais elle s'était rendu compte que quelque chose clochait. Il avait continué à jouer, sans faire attention à elle. Finalement, elle avait posé la main sur son bras et s'était mise à hurler. Sa peau était chaude, elle sentait le sang pulser sous ses doigts, mais elle savait qu'il était mort...

Séraphe glissa nerveusement les doigts dans ses

cheveux.

— Merci de m'avoir réveillée.

Elle s'allongea de nouveau sur sa paillasse.

— De quoi as-tu rêvé ? lui demanda Hennëa.

— Je ne me souviens plus, mentit-elle.

Elle ne possédait pas le don de prescience, se rappela-t-elle avec fermeté. Ce n'était rien d'autre qu'un rêve...

Elle s'allongea sur le dos, et regarda longuement le toit de la tente. Elle savait que Jës et Lehr s'imaginaient qu'ils retrouveraient leur père sain et sauf, et qu'il leur suffirait de l'aider à s'échapper... Mais Séraphé n'était pas aussi optimiste.

Il était peut-être mort.

Tiër était peut-être mort, et elle ne lui avait jamais dit qu'elle l'aimait. Pas une seule fois.

Elle avait fait de son mieux pour être une bonne épouse, une bonne mère, afin de devenir la compagne dont il avait besoin... Elle savait qu'il pensait que si elle ne le lui avait jamais dit, c'était parce qu'elle ne l'aimait pas

pas.

Il avait tort.

Tiër se sentait coupable de tant de choses : de l'avoir forcée à se marier, tout d'abord ; puis du fait qu'elle ait été si jeune à l'époque... Ce mariage, il est vrai, l'avait libéré du fardeau de la boulangerie familiale et il se sentait coupable de cela aussi. Il avait obtenu sa liberté en sacrifiant celle de Séraphe, en lui ôtant toute chance de rejoindre son peuple. Si jamais elle lui avait avoué son amour, il lui aurait dit qu'il l'aimait, lui aussi.

Il aurait menti pour elle.

Tiër était la personne la plus authentique qu'elle connaissait, mais elle savait qu'il aurait menti pour elle, par culpabilité. Et cette pensée lui était insupportable. Aussi s'était-elle tue toutes ces années.

Retenant ses larmes, elle continua à regarder le toit de la tente et espéra qu'un jour, elle aurait la chance de l'entendre lui mentir.

Chapitre 13

Allongé sur son lit, Phorän caressa nerveusement la pile de parchemins. Ils les avaient classés avec soin et méthode ; ainsi, le document fatidique se trouvait en quinzième position à partir du début. Une position stratégique, assez reculée pour que la plupart des Septes aient déjà relâché leur garde, mais pas assez pour qu'ils aient complètement cessé d'écouter.

Un léger coup à sa porte le fit se lever en sursaut. Puis il se dit qu'un lit n'était pas un endroit habituel pour y ranger des documents officiels, et revint sur ses pas. S'emparant de la liasse de parchemins, il la plaça sur son bureau. Il ne voulait pas que quiconque puisse deviner qu'il avait passé toute la journée de la veille, ainsi que la majeure partie de la nuit, à étudier ces documents sans intérêt. La majorité des Septes croiraient qu'il cherchait simplement à tourmenter Douver, le secrétaire du Conseil. Tout le monde savait que Phorän ne supportait pas cette vieille baderne...

On frappa un deuxième coup à la porte, aussi discret que le précédent.

— votre Grandeur ? soumia le garde cnarge de sa sécurité. Sire, le seigneur Avar, Septe de Leheigh, demande à être reçu.

— Avar ? dit Phorän d'un air distrait.

Maintenant qu'il y pensait, le bureau lui semblait également assez suspect... Pour autant qu'il s'en souvienne, il ne s'y était jamais assis une seule fois — Avar risquait de le remarquer.

— Puis-je le faire entrer, Votre Grandeur ? insista le garde.

— Oui, oui... Faites-le entrer, répondit Phorän.

Il était trop tard, de toute façon, pour changer quoi que ce soit de place.

La porte s'ouvrit sur Avar.

— Phorän, je vous trouve enfin ! s'exclama ce dernier dès qu'ils furent seuls dans la pièce. Je vous cherche depuis hier après-midi... Est-il vrai que vous vous êtes enfui avec les propositions de loi ?

Étrangement, Phorän ne s'attendait pas à cette question. Il n'avait pas réfléchi à ce qu'Avar pourrait dire au sujet de son comportement. Non que son avis l'indiffère ; simplement, il ne lui semblait plus aussi

important qu'avant.

Avar interpréta mal son hésitation.

— Bien sûr, vous étiez tout à fait en droit de le faire. Vous auriez peut-être dû prévenir quelqu'un de... du fait que vous souhaitiez prendre plus de recul. Ce n'était pas la peine de mettre ce pauvre Douver dans tous ses états !

Phorän se surprit à sourire.

— Ah, vraiment ? Il faut me pardonner, j'avais oublié que j'étais l'Empereur de ce pays, et que j'étais en droit de connaître les lois que je vote... Apparemment, tout le monde l'avait oublié. Curieux, non ?

Le front parfait d'Avar se froissa de perplexité.

— Que se passe-t-il, mon ami ?

— Avez-vous entendu parler du « Chemin Secret » ?

Il avait dit cela sans réfléchir, guidé par des années de confiance : une confiance aveugle qu'il n'était plus du tout sûr de ressentir... Mais une fois que la question eut franchi ses lèvres, Phorän ne regretta pas de l'avoir posée.

— Le Chemin Secret, ce club ultra-secret dont tout le monde parle ? dit Avar avec un sourire. Où une bande de jeunes exaltés font semblant d'être de vilains Voyageurs, c'est ça ? Oui, bien sûr que je le connais ! Mon frère Toarsen, ainsi que son inséparable ami, Kissel, en font tous les deux partie...

Phorän marcha de nouveau jusqu'à son lit et s'assit au bout, invitant Avar à s'installer sur la plus proche banquette.

— Dites-moi tout ce que vous savez sur eux, ordonna-t-il.

— Cela a-t-il quelque chose à voir avec le scandale d'hier ? demanda Avar en prenant place près de son Empereur.

— Je n'en sais rien.

— D'accord, je vois. (Il appuya le dos contre le mur, et se détendit.) Ils recrutent des jeunes hommes de noble lignage, à partir de quinze ou seize ans, et leur font passer une sorte de rite initiatique, au cours d'une cérémonie secrète, bien sûr... Les garçons sont triés sur le volet – ils n'en prennent pas plus de cinq à dix par an, d'ordinaire. Je ne sais pas ce qu'ils font durant cette cérémonie, mais mon frère a eu des bleus pendant une

semaine, à la suite de la sienne. Les garçons qui us choisissent sont généralement ceux qui... comment dirai-je... ceux qui posent des problèmes à leurs familles. (Il étudia la réaction du jeune homme, puis soupira.) Je sais qu'ils sont impliqués dans le scandale de l'an dernier, quand une bande de jeunes voyous a détruit le marché des Tisserands. Ce jour-là, Toarsen est rentré à la maison peu avant l'aube, ivre mort, et portant une hache à la main ; certes, j'aurais dû en parler à quelqu'un, mais... (Il haussa les épaules d'un air gêné.) C'est mon frère, malgré tout...

— Connaissez-vous des membres plus âgés, les « Rapaces » ? questionna Phorän.

— Oui, quelques-uns. (Avar eut un léger sourire.) En particulier, ceux dont mon frère se plaint le plus... Il s'agit essentiellement des membres du Conseil dirigeant : le Septe de Gorrish en fait partie, ainsi que Telleridge. Mon père en faisait également partie, autrefois – je pense que c'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils ont sélectionné Toarsen.

Phorän ferma les yeux et réfléchit quelques instants.

— La guilde des Tisserands n'avait-elle pas déposé plainte contre Gorrish, peu avant ce fameux événement ? Ils y ont renoncé par la suite, je crois, parce que Gorrish a joué un rôle déterminant dans la

reconstruction du marché. Si je me souviens bien, c'est lui qui a permis de recueillir les fonds nécessaires ?

— Oui, c'est exact, dit Avar d'une voix interdite. Je n'ai jamais pensé à y voir autre chose qu'un jeu de gamins... J'ai toujours cru que le « Chemin Secret » n'était qu'une garderie pour adolescents à problèmes. Ce serait donc plus que ça ?

— J'ai cru comprendre que les héritiers des Septes ne peuvent pas devenir membres, dit Phorän.

— Le père de Gorrish, ainsi que ses trois frères aînés, ont succombé à l'épidémie de peste qui a frappé l'Empire il y a une vingtaine d'années, répondit Avar. Mais il n'est pas le seul fils cadet à avoir hérité d'un Septe, dit-il en souriant. Mon propre père était puîné, lui aussi.

Une terrible pensée traversa l'esprit de Phorän. Était-ce le fait d'avoir parlé toute la nuit avec Tiër, le Barde de Reidern, qui faisait d'un coup resurgir l'histoire légendaire du Ténébreux ? Dans ce récit effrayant, le premier sortilège que le Roi Innommable lâchait sur ses sujets, c'était une épidémie de peste... Il avait peut-être un peu trop parlé de magie avec ce Barde, à moins qu'il ait les idées brouillées par la morsure de sa Mémoire ? Toujours est-il qu'il posa la question à Avar.

— Combien de ces puînés, tiers-nés, et autres cousins ayant hérité d'un Septe, font partie du Chemin Secret ?

— Je n'en ai aucune idée précise — j'avais tout juste quatre ans à l'époque, Phorän. Les fils cadets ayant hérité du Septe familial... voyons... euh oui, il y a le Septe de Fort-des-Sceaux, Telleridge, Jenne, et quelques autres effectivement. Mais attendez : vous n'êtes pas en train d'insinuer, j'espère, que le Chemin serait à l'origine de cette peste ? (Avar secoua la tête.) Non, non... Beaucoup de gens sont morts, Phorän. Ce n'étaient pas tous des Septes, et leurs fils n'appartenaient pas tous au Chemin Secret. C'est malheureux, mais c'est comme ça...

— Vous avez sans doute raison. (Phorän lui sourit, et changea brusquement de sujet.) J'ai l'intention de réunir le Conseil demain, lui annonça-t-il.

— *Vous ?* dit Avar d'un ton interloqué, presque insultant.

Phorän lui adressa un regard sévère.

— Il est vrai que depuis la mort de mon oncle, Gorrish a pris l'habitude de convoquer lui-même le Conseil — mais je vous rappelle que c'est l'apanage de l'Empereur. J'ai donc décidé de réunir les Septes, et je

vous saurais grè de faire porter le message. Faites-leur croire qu'il s'agit d'un simple caprice provoqué par l'ennui... quelque chose comme ça.

Avar l'observa un long moment, puis hocha la tête en signe d'assentiment.

— D'accord, je ferai comme vous dites. Quelle heure prévoyez-vous pour cette réunion du Conseil ?

La Mémoire le visita de nouveau cette nuit-là. Phorän attendit avec impatience qu'elle finisse sa lugubre besogne. Ses lèvres froides, après un temps qu'il jugea interminable, aspirèrent enfin les dernières gouttes de sang s'échappant encore de la morsure. Alors seulement, la créature prononça la formule habituelle.

— Êtes-vous un ancien Voyageur capturé par le Chemin Secret ? demanda Phorän.

— Oui, répondit la chose, avant de disparaître comme une ombre.

Le teint pâle et un peu étourdi, l'Empereur alla jusqu'à son armoire à linge, y trouva une robe de chambre et l'enfila rapidement. D'une démarche légèrement tâtonnante, à cause de la faible luminosité

des couloirs, il retrouva facilement son chemin jusqu'à la cellule de Tiër. Sa porte n'était pas verrouillée, mais lorsqu'il entra dans la pièce, le Barde gisait inerte sur son lit. Phorän, en dépit de ses efforts, ne put le réveiller.

Il s'assit donc sur un siège à l'extrémité du lit, et scruta attentivement le visage de l'ancien soldat. Mis à part une légère pâleur, Tiër semblait en parfaite santé... À la fin, Phorän se leva à contrecœur, et regagna ses appartements.

À son réveil, Tiër comprit qu'ils étaient revenus. Dans son dernier souvenir, il s'était assis sur le lit après avoir quitté la fête, et avait joué quelques arpèges... Il se décala brusquement sur le côté, et faillit écraser le luth.

Se redressant d'un bond, il le ramassa et l'inspecta d'un air inquiet, craignant de l'avoir endommagé... Mais en dehors d'une légère éraflure sur le bois, rien n'en altérait le timbre. Tiër s'adossa au mur avec un soupir de soulagement : certes, il avait des maux de tête, des courbatures dans les membres, et la bouche désagréablement sèche – mais cela lui passerait. Un luth brisé, lui, l'était définitivement.

Il étreignit l'instrument.

Où avaient-ils bien pu lui faire ?

Quelqu'un frappa soudain à la porte. Tiër fit un effort pour se relever.

— C'est l'heure du dîner, mon seigneur, lui expliqua Myrceria après qu'il lui eut ouvert la porte. Je peux vous le faire porter dans votre chambre, ou sinon vous pouvez aller manger dans l'Aire, avec les Passereaux... (elle hésita un instant avant de poursuivre) vous avez sans doute remarqué que vos déplacements, à ce jour, ont été limités à quelques sorties sous escorte... J'ai été chargée de vous dire qu'à partir d'aujourd'hui, vous pouvez aller et venir librement dans la plupart des pièces occupées par les Passereaux. Si vous le désirez, vous pouvez remettre votre dîner à plus tard, et partir explorer les alentours... Votre repas vous sera servi à l'heure que vous souhaitez.

Il se leva doucement du lit, mais le mouvement réveilla ses courbatures et son mal de tête. Il se força pourtant à lui sourire.

— Si vous voulez bien m'accompagner, Myrceria, j'irai volontiers dîner dans l'Aire.

La salle était pleine à craquer. Quand Tiër fit son entrée, tous les regards se tournèrent vers lui, et l'écho des voix s'adoucit peu à peu... *Un canard au milieu d'une meute de loups*, songea-t-il avec amusement.

Toutes sortes de mets étaient disposés sur le comptoir ; chacun se servait à sa guise. Tiër suivit l'exemple de Myrceria et s'empara d'un plateau en bois, qu'il commença à remplir. Quand sa charmante hôtesse s'avança vers l'une des rares tables inoccupées, il s'empressa de la suivre.

Il mangea sans lever le nez de son plateau, mais sa vision périphérique était excellente. Il vit que les garçons s'approchaient discrètement de lui...

Le premier à venir s'asseoir à leur table était un jeune homme dégingandé, trop mince pour sa taille. Avant même qu'il ait commencé à parler, Tiër avait déjà appris deux ou trois choses sur lui. C'était un solitaire, visiblement. Les Passereaux, avait-il remarqué, avaient tous tendance à se déplacer en groupe. Or, personne ne semblait suivre ce garçon. Ses doigts étaient calleux aux extrémités, trahissant une longue pratique des instruments à cordes. Dans l'une de ses mains rugueuses, il tenait une sorte d'étui à violon.

Il s'assit à côté de Myrceria et posa l'étui sur leur table, à la place des assiettes sales qu'un domestique venait de débarrasser.

— Hier soir, vous avez dit qu'un Barde pouvait jouer de n'importe quel instrument. Essayez donc celui-là,

pour voir.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Tiër.

Il ne fit pas attention au raffut des sièges qu'on traînait par dizaines vers leur table et se concentra sur leur conversation. Les yeux rivés sur l'étui, il s'employa à en défaire les attaches.

— Je m'appelle Collarn, répondit le garçon. Je suis assistant à l'Académie impériale de musique. Que dites-vous de cela ?

Un tel défi perçait dans sa voix que Tiër comprit qu'il ne s'agissait pas d'un instrument comme les autres. Il ne fut donc pas surpris de découvrir, à l'intérieur de l'étui, un objet des plus étranges, tel qu'il n'en avait jamais vu. Il le sortit précautionneusement de sa chrysalide, et recula son tabouret de façon à poser l'instrument sur ses genoux. Il l'inspecta alors attentivement : on aurait dit une sorte de luth, mais de forme plus carrée et plus creuse à l'intérieur. Il y avait des chevilles, mais les cordes étaient cachées dans *le corps* de l'instrument. En-dessous des chevilles, sur le côté, l'objet comportait deux rangées de boutons. Sur l'autre côté, il y avait une...

— Une poignée ? dit-il.

Dès qu'il le tourne, un son qu'on n'a jamais entendu et

Des qu'il la tourna, un son grinçant, étrange et pénétrant, s'échappa des boyaux de l'instrument ; aussitôt, son regard s'éclaira... Tiër pencha la tête et ferma doucement les yeux, faisant de nouveau tourner la poignée.

— C'est un peu comme un violon, dit-il. Mais ça fait penser à une cornemuse, en même temps. Comment appelles-tu cet instrument, Collarn de l'Académie de musique ?

— C'est une *symphonia*, répondit-il. À l'intérieur, se trouve un archet, qui tourne avec la poignée...

Collarn était venu dans l'intention évidente de décontenancer Tiër. Sans doute lui en voulait-il d'avoir pris sa place en tant que « musicien officiel » des Passereaux, se dit-il. Cependant, l'amour de la musique fut plus fort que la jalousie et le jeune homme s'ouvrit de bon cœur à ce Barde qui semblait aussi intrigué que lui par son étrange instrument.

Tiër fit de son mieux pour cacher son amusement. Il aimait bien Collarn, mais le garçon se prenait visiblement un peu trop au sérieux pour apprécier que l'on rie à ses dépens.

Après avoir essayé plusieurs positions, Tiër plaça la *symphonia* de façon qu'il puisse tourner la poignée de la main droite, tout en appuyant sur les boutons de la

gauche.

Très rapidement, il parvint à jouer un air simple. Il entrevit cependant des possibilités immenses. L'instrument était plus puissant que son luth, ce qui en faisait le partenaire idéal pour les représentations en plein air, ou pour jouer devant un large auditoire. Deux cordes jumelles jouaient en continu la même note, comme la basse d'une cornemuse : cela conférait des accents étranges et mystérieux à la mélodie – dont les notes pures et aériennes étaient modulées par le jeu de ses doigts sur les boutons...

Tiër se leva et tendit l'instrument à Collarn.

— À ton tour de jouer quelque chose. J'ai envie de t'entendre avec elle. Toi, tu sais ce qu'elle a dans le ventre.

Le garçon était très doué. Mais l'ami de son grand-père, le vieux Ciro, lui aurait reproché son excès de rigueur à certains endroits du morceau, où les notes cherchaient tout simplement à s'envoler... Quand il eut fini de jouer, il leva les yeux vers Tiër, les joues légèrement empourprées.

— C'est tout ce que je sais jouer dessus, dit-il. Aucune musique n'a été spécialement composée pour cet instrument. Les professeurs de l'Académie ne s'y intéressent pas beaucoup – pour eux ce n'est qu'une

intéressent pas beaucoup — pour eux, ce n'est qu'une simple curiosité... Quelqu'un le leur a apporté un jour, il y a une dizaine d'années.

— Puis-je te l'emprunter de nouveau ? demanda Tiër. (Le garçon lui tendit l'instrument, et Tiër s'en saisit.) L'air que tu as joué est un morceau de violon. (Il en égrena quelques notes, d'une manière volontairement plus hésitante que Collarn afin de ne pas dévaloriser la performance de ce dernier.) C'est un très bon choix, qui fait ressortir les points forts de l'instrument.

— Je le joue beaucoup mieux sur un violon, dit Collarn. La *symphonia* ne possède aucune échelle dynamique. (Il lui fit un sourire, et la douceur inattendue de cette expression lui rappela Jës.) Cela ne permet pas les nuances très subtiles !

— Les cornemuses sont comme ça, aussi, lui dit Tiër. Tu devrais essayer d'en jouer, pour voir... (Il se tut alors, et tenta de régler l'instrument sur la bonne échelle de son. Quand il tourna la poignée à la vitesse appropriée, et qu'un horrible bourdonnement vint s'ajouter au grincement déjà existant, il s'arrêta net et éclata franchement de rire.) Je comprends pourquoi tes professeurs de l'Académie de musique n'aiment pas beaucoup cet instrument ! C'est un peu dissonant, non ? Enfin, un peu de vigueur n'est pas forcément une mauvaise chose... (Il fredonna un air entre ses dents.)

Voyons voir si ça marche.

Il comprit qu'il maîtrisait enfin la *symphonia* lorsque tout autour de lui, les garçons de l'Aire se mirent à battre du pied. Quand Collarn sortit un flûtiau en argent de sa poche, et se mit soudain à l'accompagner, Tiër eut l'impression qu'il jouait à la taverne de Reidern, avec les amis de son grand-père. Il joua la chanson à deux reprises ; la seconde fois, ses doigts glissèrent tous seuls sur l'instrument, tandis qu'il étudiait tous ces jeunes visages qui lui souriaient dans la salle. Il était venu ce soir-là dans l'intention de recueillir des informations, mais à la place, il s'était fait un ami.

Par curiosité, il observa un jeune homme particulièrement prometteur, qui battait la mesure sur la table à l'aide du manche de son couteau... Tiër savait comment s'y prendre avec les adolescents pour gagner leur confiance.

Phorän était délibérément en retard à la Chambre du Conseil. Il désirait susciter des commérages chez les Septes. Si Avar avait fait ce qu'il lui avait demandé, ils seraient sans doute plus agacés que véritablement inquiets.

L'Empereur s'arrêta devant la porte, prit une

profondé inspiration, et fit signe au chambellan d'annoncer son entrée.

— Levez-vous pour l'Empereur Phorän ! s'exclama celui-ci. Puisse son règne être sans fin !

Puisque mon règne n'a jamais commencé, comment pourrait-il finir ? se dit le jeune homme.

La salle se tut, et Phorän fit tranquillement son apparition, suivi du jeune page qu'il avait choisi pour sa petite taille, afin que la pile de parchemins qu'il portait semble plus impressionnante.

Phorän avait revêtu une tenue criarde au point que son valet de chambre l'avait comparée en pensée à celle d'une prostituée. Phorän avait d'abord songé à passer des vêtements plus conventionnels – mais il s'était dit que cela n'enverrait pas le bon message. Il ne voulait pas leur donner l'impression de dire : *Regardez, j'ai changé pour vous !* Non, il voulait les obliger à le reconnaître en tant qu'Empereur selon ses propres conditions.

C'est donc paré de ses plus beaux atours qu'il s'avança dans la Chambre du Conseil. Ses cheveux avaient été frisés, et son visage poudré à outrance. Sur la blancheur insultante de sa tempe, scintillait une petite étoile bleue, assortie aux astres brodés sur son

costume.

Tandis qu'il se forçait à marcher d'un pas indolent, l'impatience des Septes se faisait palpable dans la salle. Il prit enfin place à l'endroit réservé à l'Empereur, d'où il dominait l'ensemble de la salle. Une fine couche de poussière recouvrait la surface damasquinée de son estrade, et il fit signe à son page d'y déposer les parchemins, avant de le dépêcher vers Douver – le fameux secrétaire au Conseil.

Le page lui transmit le message du jeune Empereur. Dès qu'il l'entendit, le secrétaire lança un regard incrédule à son suzerain. Celui-ci lui rendit son regard, en s'évertuant à ne paraître ni nerveux ni suffisant. Son page revint se placer près de lui.

Douver s'éclaircit la voix.

— Septes de l'Empire, proclama-t-il. J'ai l'honneur de procéder à un appel général, afin que Son Altesse Phorän sache le nom des personnes présentes aujourd'hui. Que chaque Septe réponde à son nom quand je l'appellerai.

Il se munit d'un document officiel, et Phorän s'empara ostensiblement du parchemin, rangé en haut de la pile, qui en était l'exacte copie.

Il se trouva que vingt-quatre Septes étaient

absents. Phorän prit bien soin de noter leurs noms, sous le regard inquiet du Conseil... Tous savaient qu'au moins dix-huit d'entre eux se trouvaient au palais.

— Je vous remercie, dit gracieusement Phorän. (Sans plus attendre, il s'empara du premier projet de loi.) Concernant l'accord de libre-échange entre les Septes d'Isslaw et d'Aiguenoire, je déclare cette proposition de loi validée par l'Empereur.

Il mit de côté le premier parchemin, puis continua avec le suivant, et ainsi de suite. Au dixième parchemin, les Septes commencèrent à changer de position sur leurs sièges, visiblement mal à l'aise... Seul Avar semblait serein. Droit sur son siège, les bras croisés sur sa poitrine, il observait Phorän d'un air perplexe tandis que ce dernier continuait sa petite démonstration.

Le jeune homme en arriva au quinzième parchemin, et lut à haute voix :

— Pour ses services rendus à l'Empire, le Septe de Jenne se verra récompensé d'un terrain pris sur le Rocher d'Ischar, à l'est du champ du dénommé Kersay Hôlme, d'une largeur d'environ quinze kilomètres... (Il leva les yeux du parchemin et trouva le Septe de Jenne assis à sa place habituelle.) Mais dites-moi, Jenne, en quoi consiste donc ce « service » que vous avez rendu à l'Empire ?

L'homme, un contemporain de son père, se leva pour lui faire face. Il était âgé d'une soixantaine d'années, avait les cheveux gris et un bouc. Il fit une révérence.

— S'il plaît à Votre Majesté que je l'informe, c'est en rapport avec le saccage du marché des Tisserands, l'année dernière. Il se trouve que j'ai offert mon aide à ces pauvres gens, aussi humble soit-elle, en recueillant des fonds pour qu'ils puissent reprendre leur activité...

— Ah, je vois, dit Phorän. Nous nous étions posé la question, effectivement. Quoi qu'il en soit, cette requête est rejetée. Vous pouvez vous rasseoir, Jenne.

Il rangea le document sur sa gauche, à l'opposé de la pile des lois adoptées.

Alors qu'il s'apprêtait à lire le seizième projet de loi, la stupéfaction qui avait saisi la salle retomba subitement. Le Septe de Gorrish bondit de son siège, rouge de colère, imité par la majorité de ses partisans.

— JE PROTESTE ! s'écria-t-il.

Ce fut la seule chose intelligible que Phorän parvint à entendre, car presque aussitôt, l'ensemble du Conseil se mit à hurler son indignation au visage de

l'Empereur, dans un vacarme épouvantable. Cette scène incroyable dura plusieurs minutes.

Phorän reposa le parchemin sur la pile, et attendit patiemment que la tempête se calme. Il se força à arborer un visage aussi placide que possible, sans tenir compte du martèlement sauvage de son cœur... Son instinct lui disait que s'il n'imposait pas ses règles maintenant, il ne pourrait plus jamais le faire.

Il observa les faces empourprées de tous ces hommes, et remarqua alors, au milieu des Septes de l'Empire, le sourire en coin sur les lèvres de Telleridge. Celui-ci, même s'il ne disait rien, jouissait de la rage qu'avait déchaînée Phorän.

Avar croisa le regard du jeune Empereur, et haussa un sourcil. Puis, il fit un signe discret à l'intention de son ami, comme pour dire : *Je peux ?*

S'il pensait pouvoir agir d'une quelconque manière, pourquoi pas... Phorän leva à son tour les sourcils (il n'avait jamais appris l'astuce pour n'en dresser qu'un seul), et hocha la tête en direction d'Avar.

Ce dernier quitta son siège, sauta par-dessus la rambarde placée autour des sièges des Septes, et atterrit six mètres en contrebas, sur le sol de l'amphithéâtre. Son geste attira l'attention de ses pairs, qui cessèrent aussitôt de vociférer.

— Messieurs ! s'écria-t-il. Je vais compter jusqu'à cinq et si des hommes sont encore debout, en train de persifler, je m'engage à les défier personnellement en combat à mort ! S'il faut que je vous combatte tous les uns après les autres, je n'hésiterai pas. Sa Majesté l'Empereur trouvera sans doute vos héritiers plus aimables et respectueux de sa personne... Je compte. Un. Deux. Trois...

Phorän savait qu'Avar était capable de tuer ces misérables jusqu'au dernier... Eux aussi le savaient, visiblement. Il n'avait pas dit « quatre », remarqua Phorän, qu'ils s'étaient tous déjà rassis à leur place. Il régnait à présent un silence de mort. Son ami passa en revue l'ensemble des sièges pour s'assurer qu'ils étaient tous occupés. Puis, avec cette agilité qu'il lui enviait tant, il escalada la rambarde afin de rejoindre sa propre place.

— Que le Septe de Jenne soit assuré de la reconnaissance de l'Empire, fit Phorän avec une assurance plus feinte que réelle. (L'audacieuse intervention d'Avar, couronnée du succès que l'on connaît, avait donné l'occasion à l'Empereur de faire preuve d'un peu d'intelligence – ou de sottise, seul l'avenir le dirait. Il se tourna vers la source du tumulte.) Ainsi, Septe de Gorrish, vous protestez contre ma décision de rejeter ce projet de loi ?

Il reprit le document incriminé, et fit semblant de l'étudier plus attentivement.

— Ai-je le droit de parler, sire ? grommela Gorrish.

La mâchoire serrée, il attendait l'autorisation de Phorän pour s'exprimer.

— Euh... oui, évidemment, répondit Phorän. (Il était visiblement surpris.) Votre avis est toujours des plus appréciés, Gorrish.

Celui-ci baissa les yeux, et prit une profonde inspiration.

— Cette proposition a déjà été examinée et approuvée par le Conseil, dit-il.

— Afin que j'y mette mon sceau sans réfléchir, dit Phorän d'un ton désinvolte. J'ai bien réfléchi, et je trouve que cette décision n'est pas bonne.

Il passa au projet suivant.

— Je vous en prie, Votre Majesté, insista Gorrish. Écoutez ce que j'ai à vous dire ! Les détails de l'affaire ont été révélés au Conseil au moment où ces terres avaient *déjà* été accordées. Personne ne s'y est opposé.

Surpris, l'Empereur dressa de nouveau les sourcils.

— Ah, vraiment ? Personne ne s'y est opposé, dites-vous ? (Il chercha son ami des yeux.) Avar ? Où êtes-vous ?

— Je suis là, Votre Majesté, dit Avar en se levant.

— Ne venez-vous pas de risquer votre vie au service de votre Empereur ?

À son grand plaisir, Avar jeta un coup d'œil autour de lui, et secoua ironiquement la tête.

— J'ai sûrement eu de la chance, Votre Majesté, mais je ne me suis pas senti en danger.

— Toutefois, argua Phorän, le risque était bien réel, et vous n'avez pas hésité à le prendre. Vous étiez prêt à mourir pour moi... N'est-ce pas là un plus bel acte de bravoure que d'offrir un peu d'argent à une poignée d'infortunés marchands ? Une somme d'argent, si j'ai bien compris, qui s'élève à quelque deux cent trente-cinq pièces d'or, pas davantage ?

L'air se glaça soudain. Les Septes les plus attentifs venaient de comprendre que Phorän en connaissait plus sur l'affaire qu'il n'en avait l'air.

— Sans doute, Votre Majesté, répondit-il avec gêne.

— Avar, Septe de Leheigh, reprit Phorän. Pourriez-vous indiquer à tous ces messieurs, s'il vous plaît, le prix de la magnifique jument que vous avez achetée hier ?

Avar s'éclaircit la voix.

— Si ma mémoire est bonne, elle m'a coûté deux cent quarante pièces d'or, Votre Majesté...

— Nous estimons que la vie d'un Septe vaut davantage que celle d'un cheval, dit l'Empereur d'une voix ferme. Par conséquent, Avar de Leheigh, j'ai l'honneur de vous faire don d'un terrain, situé entre Tîsl et Riësling, d'environ cinq kilomètres carrés.

— Mais, je...

Servish, le jeune Septe impétueux de la province d'Allÿn, s'était brusquement levé. C'était toutefois l'un de ses plus loyaux sujets, et il retint aussitôt sa langue, renonçant à poursuivre.

— Qu'y a-t-il, Servish ? l'encouragea gentiment Phorän. Parlez, n'ayez pas peur !

Il avait fait exprès de choisir le jeune Septe.

Servish avala sa salive et se tint droit face à

l'Empereur.

— Je suis, Majesté, votre très humble et très obéissant serviteur...

Phorän lui fit signe qu'il le savait.

— S'il vous plaît, Servish, insista-t-il. Que souhaitez-vous me dire ? Ne craignez rien.

Le jeune homme devint tout rouge, brusquement, et prit une profonde inspiration.

— Le terrain que vous avez évoqué fait partie de mon Septe, votre Majesté.

Phorän lui fit un sourire compréhensif puis se tourna vers Avar, lequel était resté debout.

— Avar, dit-il, je crains de ne pouvoir vous offrir des terres qui appartiennent à un Septe fidèle et loyal. Cela ne serait pas juste.

— Non, j'en suis conscient, admit Avar.

— Qu'en dites-vous, mes seigneurs ? dit Phorän en s'adressant au reste des Septes. Que ceux qui m'accorderaient ce privilège se dressent à l'instant, et me le fassent savoir. (La salle demeura silencieuse.)

Vous entendez, Gorrish ? reprit-il. Si je ne peux priver un Septe loyal et fidèle de ses terres, pour l'offrir à un autre Septe encore plus loyal et fidèle, comment pourrais-je le faire pour un Septe n'ayant rien fait d'autre que récolter quelques maigres fonds pour des Tisserands ?... Qui plus est, le Septe de Gerânt m'a toujours été fidèle. Je serais un piètre Empereur, assurément, si j'enlevais leurs terres à des Septes méritants, fidèles à l'Empire. Je pense que vous pouvez tous rester assis, messieurs.

Il sentit ce qui s'était produit. Les rênes de l'Empire, en l'espace de quelques phrases, avaient glissé entre ses mains... Il garda l'expression la plus neutre possible, toutefois, et s'empara du projet suivant.

— Concernant le désaccord sur le tracé des frontières...

Les Septes, tandis qu'il lisait les parchemins les uns après les autres, restèrent assis sur leurs sièges.

— Quel est votre but ? demanda Phorän à la Mémoire.

Ses mains ne tremblaient presque pas lorsqu'il rabaissa sa manche. Le triomphe de cet après-midi était encore si vif, si intense, que l'horrible morsure ne

l'affecta pas autant que d'habitude. S'il avait pu dominer les Septes, il pouvait sûrement se débarrasser de ce fléau.

— Mon but est de détruire les Maîtres du Chemin Secret, répondit le spectre.

— Ah..., dit Phorän. (Il connaissait déjà la réponse, mais il n'avait pas trouvé de meilleure question. Il faillit perdre l'équilibre lorsqu'il se leva.) J'ai l'intention d'aller voir notre ami, ce soir. J'espère qu'il se porte mieux qu'hier... Vous pouvez m'accompagner si vous le désirez.

En réalité, il mourait d'envie d'aller se coucher. Il était déjà fatigué quand la Mémoire était apparue, et perdre plus de sang n'avait pas arrangé les choses, loin de là. Mais le souvenir de Tiër, plongé dans ce profond sommeil qui n'avait rien de naturel, l'avait hanté toute la journée.

Quand il se mit en route vers la cellule du Barde, la Mémoire le suivit.

Un peu de musique s'échappait de sa cellule, mais la porte était trop massive pour entendre quoi que ce soit d'autre... Phorän dégaina sa dague, et tapa trois légers coups.

— Entrez dit une voix

— Entrez, dit une voix.

Il n'y avait aucun doute : c'était celle de Tiër.

Il rengaina son arme et ouvrit la porte. Le Barde était assis sur le lit, son luth à la main. Il était pâle et semblait aussi fatigué que Phorän ; mais dès qu'il reconnut le jeune homme, il posa son instrument, et sauta à bas du lit.

— Mon Empereur..., murmura-t-il.

— Phorän, l'avisa ce dernier. Appelez-moi simplement Phorän...

Celui-ci vint s'affaler au bout du lit, puis se tortilla en arrière et se cala contre le mur. Il invita Tiër à faire de même.

— Je suis content que vous alliez mieux, dit-il. J'ai eu peur pour vous hier soir, mon bon ami.

— Parce que vous êtes venu hier soir, *aussi* ? demanda Tiër.

Il s'assit à côté du jeune Empereur, et plaça son luth sur les genoux, comme s'il s'agissait d'un enfant. Il regarda la Mémoire qui avait pris la même place que la dernière fois.

— Je n'ai pas réussi à vous réveiller, dit Phorän en bâillant. (Il avait oublié qu'il n'avait presque pas dormi la nuit précédente. Il avait une meilleure excuse, toutefois.) J'ai attendu plusieurs heures, puis j'ai pensé que je devais vous laisser la nuit pour vous reposer de... de quoi, au juste ?

— Quelque chose que les sorciers m'ont fait, dit-il tristement. Je n'ai aucune idée de ce dont il s'agit. (Il secoua la tête et sourit faiblement à Phorän.) Mais c'est sans importance, le rassura-t-il. Pour l'heure, il n'y a rien que vous puissiez faire pour moi... En revanche, j'ai quelques informations pour vous. Vous m'avez demandé de me renseigner sur Avar, le Septe de Leheigh. C'est un nom assez connu parmi les Passereaux ; notamment parce que son frère, Toarsen, est l'un d'entre eux. Mais ils ne savent pas s'il est lui-même membre du Chemin.

Phorän laissa échapper un soupir de soulagement. Il en était déjà quasiment persuadé depuis la séance du Conseil, mais il était appréciable d'en être enfin sûr.

— Je dois en outre vous informer que beaucoup de « Rapaces » comptent parmi vos Septes, lui dit Tiër.

Il énuméra, de mémoire, une liste de trente ou quarante personnes. Atterré par cette découverte, Phorän n'eut pas le temps d'être impressionné par sa prouesse.

— Pouvez-vous répéter ces noms, s'il vous plaît ? demanda-t-il d'une voix tendue.

Tiër s'exécuta, et lista le nom des mêmes personnes, dans le même ordre.

— Avez-vous entendu d'autres noms, par hasard ? demanda Phorän, presque à contrecœur... Pas de Passereaux, dit-il, mais de sorciers ?

— Les Maîtres, c'est-à-dire les sorciers du groupe, prennent soin de garder leur identité secrète. À part Telleridge, bien sûr, qui règne sur le Chemin... Mais j'ai bien quelques noms de « Rapaces » à vous révéler.

Tiër récita une liste de noms allant de Dover, le secrétaire du Conseil, au capitaine de la Garde Impériale, en passant par une kyrielle de marchands influents et autres érudits.

— Vous avez une mémoire remarquable, constata Phorän d'une voix neutre. Vous avez entendu tous ces noms au cours des deux derniers jours ?

— Oui, la plupart ce jour même, admit Tiër. (Il eut un léger sourire.) Les Bardes sont obligés d'avoir une bonne mémoire, vous savez. Et les Passereaux m'ont parlé longuement, et avec enthousiasme, des « glorieux membres » de leur secte

Phorän savait qu'il disait la vérité, même s'il aurait préféré ne pas en croire un mot.

— Saviez-vous, dit-il en baissant la voix, que le Chemin recrute ses membres parmi les jeunes nobles de l'Empire ? Je parle des fils cadets des Septes, ou de leurs jeunes neveux. L'important est qu'ils ne puissent hériter. Ils cherchent des jeunes âgés d'une quinzaine d'années et privilégient les adolescents agités, qui causent des problèmes à leurs familles... vous comprenez ?

— J'ai remarqué qu'il y avait beaucoup de Septes chez les « Rapaces », acquiesça Tiër. (Il voyait clairement où son interlocuteur voulait en venir.) Mais je n'ai jamais entendu parler d'une quelconque vague d'assassinats visant les Septes et leurs fils. J'en ai conclu qu'il existait une autre explication. La guerre, peut-être ? Ou la peste, que sais-je ?

— Quand la Mémoire est venue à vous, ne lui avez-vous pas raconté l'histoire du Ténébreux ?

Tiër n'était pas idiot. Il comprit parfaitement ce que Phorän suggérait.

— D'après vous, dit-il, l'un des Maîtres du Chemin serait à l'origine de cette peste ?

Contrairement à Avar, il n'y avait aucune incrédulité dans la voix de Tiër. Il prenait sa théorie extrêmement au sérieux. Encouragé par sa réaction, le jeune homme continua.

— La peste qui s'est abattue sur l'Empire, il y a vingt ans... dit-il, a profité à un grand nombre de Rapaces, ne trouvez-vous pas ? Demain, je vous apporterai de l'encre et du papier. J'aimerais que vous m'écriviez le nom de tous ces Septes. Cela me permettra d'entreprendre quelques recherches... Mais je sais d'ores et déjà que Telleridge, Gorrish, Jenne, l'ancien Septe de Leheigh, ainsi qu'une dizaine d'autres, ont hérité à ce moment-là. Certains étaient en sixième, voire en septième position sur la ligne de succession !

Il lança un drôle de regard à Tiër.

— Qu'y a-t-il ? demanda le Barde.

— Mon propre père est mort de la peste, dit-il. Son frère, qui était donc mon oncle, a été nommé régent. J'étais quant à moi trop jeune pour gouverner. Je n'avais que douze ans lorsque mon oncle s'est fait empoisonner par sa maîtresse. À partir de ce moment-là, le Conseil s'est accaparé la régence de l'Empire, de façon informelle. Le véritable Empereur, c'est Gorrish, le président du Conseil... Mais bref, revenons à notre histoire. À la mort de mon oncle, le fils du Septe de

Leheigh, Avar, m'a pris sous son aile. Il est devenu mon meilleur ami, et ce, jusqu'à aujourd'hui. (Un vague sourire effleura ses lèvres.) Il s'est beaucoup assagi ces dernières années. Quand je l'ai rencontré, pourtant, il ne bénéficiait pas d'une excellente réputation !

Phorän avait beaucoup réfléchi depuis la conversation qu'il avait eue avec Avar, avant la réunion du Conseil.

— C'était un gamin, et son père l'avait toujours encouragé à s'émanciper... Pourquoi se serait-il soudain mis à fréquenter un garçon de douze ans, dont les seuls jeux étaient soit ennuyeux à mourir, soit carrément dangereux ? Non, je dois me rendre à l'évidence : s'il est devenu mon ami, c'est parce que son père l'y a obligé.

C'était dur à admettre, mais c'était pourtant la vérité.

— Après cela, vous avez acquis la réputation d'un gamin versatile et inconstant, dit doucement Tiër. Même les gens de l'arrière-pays, comme moi qui vis à Reidern, en ont entendu parler...

— Je ne prétends pas n'y être pour rien, reconnut Phorän. (Il aimait beaucoup Tiër, et il espérait que son honnêteté ne le ferait pas déchoir à ses yeux.) Je crois néanmoins que mon oncle n'aurait jamais toléré tous

neanmoins que mon oncle n'aurait jamais vu les excès auxquels je me suis livré. Si seulement il n'était pas mort...

— Mais s'il était toujours en vie, vous seriez *déjà* au pouvoir, Phorän. Quel âge avez-vous : vingt-quatre ans, n'est-ce pas ? Vous tiendriez les rênes depuis cinq ans.

— Est-ce que je vois des choses qui n'existent pas ?

— Je n'en sais rien, répondit Tiër. Mais si tel est le cas, je suis comme vous. Depuis que j'ai été enlevé par ces magiciens, je les considère comme un danger majeur, ne serait-ce que pour les Voyageurs comme ma femme. Le problème, c'est qu'un aussi grand nombre de Septes rendrait n'importe quelle secte extrêmement influente. Or, les sectes influentes aspirent à plus de pouvoir, c'est bien connu... Je n'ai jamais entendu dire qu'un simple sorcier pouvait engendrer une épidémie de peste – mais il est étrange que tant de membres du Chemin aient hérité de cette façon.

— J'ai fait porter une lettre à votre femme, annonça soudain Phorän, l'air hésitant. (Tiër dressa brusquement la tête, mais son expression demeura impénétrable.) Je l'ai informée que vous étiez au palais, s'empressa-t-il d'ajouter. J'ai écrit que vous étiez vivant, mais qu'il serait dangereux qu'elle vienne – j'ai

précisé, bien sûr, qu'elle pourrait laisser un mot au messager. C'est l'un des anciens hommes de mon oncle, en retraite depuis dix ans. Mon oncle était un homme prudent. À mon avis, il n'y a pas à craindre qu'il soit membre du Chemin.

Tiër se mit à rire subitement.

— Vous lui avez dit que c'était « dangereux » ? Vous lui avez vraiment dit cela ?

Phorän acquiesça.

— J'ai cru bien faire.

— Si c'est le cas, il faut s'attendre à la voir débarquer à Taëla... disons... une semaine après qu'elle aura reçu la lettre. Et c'est le mieux qui puisse nous arriver, croyez-moi ! Je ne suis pas Voyageur, mais ma femme l'est, et si vous lui avez fourni suffisamment d'informations, elle rameutera tous les Voyageurs ! (Il rit de nouveau.) Merci beaucoup, Phorän.

— J'ai également écrit à Geränt, dit Phorän. Juste après l'incident du Conseil. J'ai pensé qu'il fallait qu'il sache ce que les autres Septes avaient voulu faire... (Il hésita.) C'était une longue lettre, vous savez. Je lui ai expliqué la situation dans laquelle je me trouve, et lui ai demandé de venir au plus vite, afin de m'aider à débarrasser Taëla de ce « Chemin Secret ». Je l'ai

assuré de ma confiance, et que j'étais convaincu de son honnêteté, et de sa loyauté à mon égard.

Tiër rit de nouveau.

— Il va croire que c'est grâce à moi ! dit-il. Mais il viendra, soyez-en sûr. Il est un peu trop âgé pour se battre, maintenant ; je dirais qu'il a une cinquantaine d'années. Mais il a plusieurs fils, tous des braves, (Tout en parlant, il se mit à jouer une mélodie légère.) Si le Chemin est aussi dangereux qu'on le suppose, le soutien de Gerânt ne sera pas de trop. En outre, les sorciers ne l'effraieront pas, car l'une de ses belles-filles est elle-même sorcière, et il employait quelques autres mages à son service à l'époque où je l'ai connu... Mais si j'ai bien compris, vous avez sauvé sa terre ?

Aussitôt, Phorän se lança dans l'haletant récit de son triomphe... Tiër était un bon spectateur. Il sut rire aux moments opportuns et sourit de toutes ses dents lorsque l'Empereur, avec moult gestes, lui décrivit la façon dont Avar avait réduit les Septes au silence.

— Je comprends pourquoi il est votre ami, dit Tiër. Phorän... Acceptez-vous le conseil d'un vieux soldat ?

— Je vous en prie.

— Beaucoup des jeunes « Passereaux » embrigadés par le Chemin pouvaient devenir des hommes bons et

par le Chemin pourraient devenir des hommes bons et honnêtes, pour peu qu'on leur donne un but dans la vie, une tâche à accomplir... Quand un homme *sait* qu'il œuvre à quelque chose, il est toujours loyal. S'il sait qu'il peut être utile à l'équilibre du trône, il sera toujours fidèle à son suzerain... Donnez une mission à ces jeunes, Phorän, et ils vous suivront.

Phorän se mit à rire.

— Si quelqu'un devrait croire au changement, c'est bien moi ! dit-il. Préparez-moi une liste de noms, et je verrai ce que je peux faire.

— L'armée conviendrait à la plupart de ces garçons, lui dit Tiër. Les duels au premier sang ont l'air d'être un jeu fréquent parmi eux... et il y a de fines lames dans le lot.

Phorän secoua la tête.

— Je ne vois pas où je pourrais les mettre... Les gardes civils sont désignés à leur poste par les diverses guildes de marchands, depuis une convention politique. Quant aux gardes impériaux, ils héritent généralement de cette fonction de père en fils – qui plus est, l'un des Rapaces n'est autre que leur capitaine... Ce serait les envoyer dans la gueule du loup. Aucune de ces deux options, je le crains, n'est intéressante pour eux.

— Vous êtes Septe vous-même, n'est-ce pas ? lui demanda Tiër.

— Oui, je suis Septe de Taëla et d'Hawkshölde — mais « Septe d'Hawkshölde » est un titre insignifiant. Cette petite ville est rattachée à Taëla depuis des siècles ! Mes terres, puisque je vois où vous voulez en venir, sont protégées par la Garde Civile et la Garde Impériale. Si ces deux-là n'y suffisent pas, je peux ordonner aux Septes de lever une armée impériale.

— Mais qu'arriverait-il, dit judicieusement Tiër, si le président du Conseil ordonnait à la Garde Impériale de vous désobéir ? Qui écouterait-ils ? (Phorän ne répondit pas, car la réponse était évidente.) Les hommes de Geränt lui resteront loyaux, et *lui* vous obéira.

Mais son Septe se situe dans une zone frontalière. Il ne pourrait pas rester trop longtemps à Taëla, sous peine d'être envahi par ses voisins...

— Si je vous suis bien, l'interrompit Phorän, vous pensez que les Passereaux m'obéiraient à *moi*, plutôt qu'aux Rapaces ?

Tiër eut un sourire un peu triste.

— Les Rapaces procurent aux Passereaux de l'alcool du sexe et une « aire de jeu » rien qu'à eux

racoon, au sexe, et une « une de jeu » rien qu'à eux... Mais à part ça, ils ne font rien d'autre. De temps en temps, ils les envoient saccager une auberge pour les occuper – quand il ne s'agit pas de violer des filles ou d'estropier des innocents. Il y en a soixante en tout, et j'en ai déjà repéré cinq ou six que j'estime irrécupérables. Mais dans l'ensemble, ce sont de braves gars. Si vous les traitez comme des hommes et non comme des gamins, ils vous suivront jusqu'en enfer... Croyez-moi, Phorän.

Le jeune homme était très flatté, mais il savait ce qu'on pensait de lui.

— Je ne crois pas, Tiër. Pourquoi suivraient-ils un soudard, un gandin écervelé tel que moi ?

— C'était peut-être le cas à une époque, admit volontiers Tiër. Mais vous n'êtes plus cet homme-là, Phorän. Ce soir, vous ne sentez pas l'alcool ; et je ne crois pas, en outre, qu'un gandin écervelé aurait pu plier l'ensemble du Conseil des Septes à sa volonté... Eux non plus ne le croiront pas. Soyez honnête avec eux, Phorän. Vos frasques passées sont connues de tous, mais ce n'est pas ce qui importe. Montrez-leur le chemin, mon Empereur. Montrez-leur l'homme que vous êtes *aujourd'hui*, et ils vous suivront. Ils se rallieront à votre cause, tout comme Geränt et moi-même l'avons fait. J'en suis convaincu.

Phorän eut du mal à parler.

— Faites-moi une liste des hommes que vous jugez dignes de confiance, dit-il d'une voix serrée par l'émotion.

— Je le ferai, dit Tiër. Mais laissez-moi le temps de les connaître, d'abord... disons quelques semaines encore. D'ici là, j'aurai une meilleure opinion de chacun d'eux, et de ce qu'ils valent une épée à la main. (Il fredonna un air entêtant, en contrepoint du morceau qu'il jouait, puis sourit brusquement à Phorän.) J'ai déjà quelqu'un pour vous. Un jeune homme nommé Collarn. Vous le connaissez ?

(L'Empereur secoua la tête, et Tiër poursuivit.) C'est un musicien du Conservatoire, mais il possède plus de maîtrise technique que de talent à proprement parler... Il se passionne dans l'étude des instruments de musique ; plus l'instrument est bizarre, mieux c'est. (Il cessa de jouer.) Ai-je tort de penser que votre mystérieux labyrinthe recèle deux ou trois instruments de ce genre ?

Phorän éclata soudain de rire, et dressa une main en l'air.

— C'est d'accord, j'irai voir.

Tiër attendit un petit moment, puis continua.

— Si les Rapaces, comme vous le pensez, font du chantage aux guildes marchandes, je ne peux que vous conseiller d'aller à leur rencontre. On ne sait jamais, vous pourriez avoir besoin de leur soutien. Il me semble qu'un groupe de gens que l'on fait chanter, comme c'est le cas de la guilde des Tisserands, ne seraient pas mécontents de mettre leurs maîtres chanteurs hors d'état de nuire.

Phorän lui rendit son sourire.

— C'est probable, en effet, répondit-il.

Il ferma les yeux et essaya de se souvenir à quel moment, au cours de sa vie, il s'était senti aussi heureux et serein. Il aspirait à cette quiétude, à cette plénitude, depuis qu'il avait appris la mort de son oncle. Le projet de ce dernier était certes plus ambitieux, et Phorän finirait peut-être par le comprendre s'il parvenait à maintenir les positions qu'il avait acquises aujourd'hui.

Mais il y avait plus que cela : pour la première fois de sa vie, il avait enfin l'impression d'être un homme. Tiër avait raison ; c'était un sentiment très puissant...

Chapitre 14

Tiër repéra une table au bord de l'Aire, d'où il pourrait observer l'ensemble des Passereaux. Il s'y dirigea aussitôt, suivi de près par Myrceria. Il s'assit et elle l'imita, comme à l'accoutumée, toujours courtoise et souriante. Ne s'ennuyait-elle jamais avec lui ? Tiër s'étonnait de ses mille attentions à son égard, mais n'en disait mot. Myrceria était en charge de la gestion de l'Aire ; les domestiques, prostituées et autres cuisinières lui obéissaient au doigt et à l'œil. D'après les quelques renseignements qu'il avait pu glaner çà et là, elle était devenue la favorite de plusieurs Rapaces, et d'une poignée des plus anciens Passereaux. Pourtant, lorsqu'elle était avec lui, aucun d'entre eux n'osait l'aborder. Chaque fois qu'il sortait de sa cellule, elle l'accompagnait.

Mais elle n'était pas la seule à le suivre partout. Où qu'il aille, il y avait toujours quelques Passereaux autour de lui, curieux d'en apprendre davantage sur sa vie, sur les Voyageurs... Dans la mesure où Tiër n'avait jamais fait partie d'un clan Voyageur, il leur racontait des histoires de soldat – ce qui était loin de leur déplaire.

Il profitait de ces moments-là pour les observer. C'était un travail consciencieux. Sortir le bon grain de l'ivraie était un processus que le Septe de Geränt appelait « trier les furets ». L'homme rassemblait d'abord les nouvelles recrues, et les faisait entraîner par deux ou trois vétérans. Ensuite, il envoyait quelqu'un observer les apprentis-soldats. Il s'agissait souvent de Geränt en personne, même si Tiër s'en était chargé à plusieurs reprises.

Après plusieurs semaines d'entraînement intensif, l'observateur était chargé de repérer les fauteurs de trouble, les poltrons et les inaptes au maniement des armes, puis de les renvoyer chez eux avec un peu d'argent pour leur peine.

Tiër découvrit qu'il avait un peu plus de mal à « trier » les Passereaux, étant donné que le Chemin Secret encourageait les comportements qu'il cherchait justement à éliminer. Il se trouva que cinq ou six d'entre eux étaient irrécupérables, tandis qu'une dizaine d'autres garçons pouvaient, à la rigueur, être ramenés sur le droit chemin – mais il devrait confier ces garçons à Phorän, qui n'était pas un chef de guerre expérimenté. Il ne pouvait prendre ce risque.

Phorän avait peut-être du flair, mais Tiër savait qu'il lui serait difficile d'imposer son autorité. En premier lieu, il était jeune. Mais surtout, il souffrait

d'une réputation exécrationnelle. Les Passereaux, à coup sûr, ne le prendraient pas au sérieux. Ils s'attendraient à ce qu'il les mène à la débauche, non à la guerre.

Quoi qu'il en soit, Tiër avait déjà pris sa décision. Il entraînerait ces garçons aux armes, et commencerait dès ce soir... Il but une gorgée de sa bière, et réfléchit. Il lui suffirait d'attendre le prochain duel. S'il voyait juste, il n'avait plus qu'une heure à patienter.

— Ils sont venus frapper à notre porte, ce matin, disait Collarn avec une excitation presque palpable. Mon père a cru qu'ils venaient m'arrêter à cause d'une bêtise que j'aurais faite. J'ai cru qu'il allait avoir une crise cardiaque quand ils lui ont annoncé que l'Empereur, *l'Empereur* en personne, recherchait quelqu'un pour aider son vieux conservateur musical, et que les professeurs de l'Académie m'avaient recommandé à lui ! *Moi*, vous vous rendez compte ?

Tiër lui sourit.

— Alors, que vas-tu faire ? Tu vas accepter son offre ?

Le jeune homme lui rendit son sourire.

— Pour devenir le larbin d'un vieillard jusqu'à sa mort ? Pour passer mon temps à nettoyer, à accorder, et à restaurer des instruments ? Oui évidemment !

et à restaurer ces instruments : Oui, évidemment : Savez-vous combien de trésors croupissent depuis des lustres dans ce château ? (Il fit un geste circulaire.) Moi non plus, je n'en ai aucune idée. Mais les quelques instruments qu'on m'a montrés, Tiër, sont inestimables... Même si je vendais toutes les terres de ma famille, cela ne suffirait pas à les acquérir.

Tiër discuta encore un peu, puis détourna la conversation vers Myrceria. Quand elle eut capté l'entière attention de Collarn, il s'excusa et commença à flâner dans l'auditorium, car il avait entendu les éclats de voix caractéristiques d'un duel, à proximité de la scène.

En chemin, il discuta avec quelques garçons. Lorsqu'il arriva sur le lieu du duel, à quelques mètres de la scène, une foule compacte et rugissante s'était rassemblée autour des deux bretteurs. Tous s'écartèrent vivement à son passage. Lorsque Tiër eut une vue claire de l'action, il croisa les bras et observa avec attention.

Le premier garçon était Toarsen, un adolescent felleux et exalté, dont la richesse et l'oisiveté avaient gâté le caractère, tout comme ses petits camarades. Mais il était intelligent, une qualité que Tiër appréciait particulièrement, et ne manquait pas de courage.

Il fut un peu surpris par son adversaire. C'était l'un

de ces gamins de vingt ans que Tiër avait classés dans la catégorie des fauteurs de trouble ; l'un de ces énergumènes qui ne se salissaient jamais les mains, et laissaient les autres effectuer le sale boulot à leur place. Nehret – c'était son nom – n'était pas de ceux qui se battaient en duel, d'ordinaire.

En étudiant leurs gestes de près, Tiër se rendit compte que tous deux avaient été entraînés au maniement de l'épée depuis leur plus tendre enfance, comme c'était le cas de beaucoup d'aristocrates. Mais ils avaient été entraînés pour les duels, non pour la guerre.

Quand il en eut assez vu, il se tourna vers le garçon qui se tenait sur sa droite.

— Puis-je t'emprunter ton épée ? demanda-t-il.

L'adolescent s'empourpra en dégainant maladroitement, mais finit par lui tendre son arme. Quand le Barde fit de même avec son compagnon de gauche, celui-ci se mit à rire, tira son épée dans un geste chevaleresque, et la lui offrit avec fougue, un genou à terre. Tiër s'en saisit avec déférence avant d'avancer, un glaive dans chaque main, vers les duellistes.

Il se contenta d'observer dans un premier temps, et se tint à l'écart des combattants, loin de leur ligne de

mire, tandis qu'il testait l'équilibre de ses deux épées. Elles étaient plus légères que son propre glaive, resté à Reidern, et d'un aspect légèrement différent – conçues pour blesser et non pour tuer, songea-t-il.

Dès qu'il eut terminé ces préparatifs, il s'élança en avant et attaqua... Toarsen perdit immédiatement son épée. Nehret, lui, conserva son arme... mais perdit l'équilibre et tomba sur les fesses sans grâce aucune.

— Quitte à vous battre, les tança Tiër, faites-le au moins dans les règles ! Toi, Nehret, tu perds trop de puissance. À force de raidir les épaules, tu laisses tes bras faire tout le travail.

Il tourna le dos au jeune homme, sachant pertinemment, après ces quelques jours d'observation, qu'il prendrait sa critique comme une injure et qu'il ferait tout pour se venger.

— Toarsen, enchaîna-t-il, soucie-toi moins d'égratigner ton adversaire, et plus d'assurer ta défense. Si c'était un vrai combat, tu serais déjà mort cinq ou six fois. (Il se tourna et intercepta l'épée que Nehret avait pointée sur son dos.) Voyez si vous pouvez mettre tout cela en pratique, continua-t-il d'une voix sereine, comme s'il ne s'occupait pas de repousser les coups du garçon, à présent rouge de colère – ce qui n'était pas aussi facile qu'il le laissait paraître.

» Voilà, c'est ça ! dit-il. Regarde cette façon qu'a Nehret d'allonger le bras... tu vois le problème ? C'est ce dont je te parlais à l'instant, mon garçon. Si tu mettais *ton corps* derrière l'attaque, et pas simplement ton bras, tu aurais une chance de m'avoir. Regarde, Toarsen : il veut vraiment me blesser, mais il a tellement l'habitude de porter des touches, plutôt que des coups, qu'il n'a aucune chance de m'infliger davantage qu'une ou deux égratignures... Voilà le problème avec les jeunes comme vous, on vous apprend à être des duellistes, mais pas des guerriers.

Tiër plaça son bras gauche derrière le dos, gêné par sa seconde épée. Puis, retournant brusquement l'épée de droite, il frappa le bras de Nehret avec le côté non tranchant. Ce dernier, pris par surprise, laissa tomber son arme. Tiër lui tapota la joue.

— Un conseil d'ami, mon garçon, lui dit-il. N'attaque jamais un adversaire dans le dos, à moins qu'il y ait plus en jeu que ton orgueil... (Il lui tourna de nouveau le dos, conscient qu'il venait de démolir, en l'espace de quelques minutes, l'influence néfaste que ce garçon avait sur les autres Passereaux. Puis il se tourna vers l'autre jeune homme.) À ton tour, Toarsen. Mets-toi en garde...

Après son coup d'éclat au Conseil des Septes, Phorän découvrit qu'il était devenu très populaire au sein du palais. Où qu'il aille, l'Empereur était à présent suivi par ses courtisans, parfois même jusqu'à sa chambre à coucher, si l'on tardait à en fermer la porte. Tradition oblige, les Septes demeuraient au palais jusqu'au début des récoltes. S'ils continuaient à le harceler de la sorte, il les jetterait tous dehors avant l'heure ! Excédé par ces courtisans serviles et ces Septes jaloux, Phorän envoya chercher Avar pour se promener à cheval en sa compagnie.

Il l'évitait depuis quelque temps, honteux d'avoir exprimé tout haut les craintes qu'il avait toujours eues à son égard ; comment avait-il pu penser qu'Avar n'était pas son ami, après ce qu'il avait fait pour lui lors du Conseil des Septes ? Non, il devait se racheter.

Quand ils furent tous deux à l'écurie, il monta son étalon sans aucune aide, mais il avait d'autres choses à l'esprit et n'y prêta pas attention... Des heures durant, il entraîna Avar dans les quartiers marchands de Taëla, d'un Maître de guilde à un autre. Il n'y avait rien d'exceptionnel à ce que l'Empereur visite l'échoppe d'un Maître de guilde ; un souverain ne s'adressait guère aux petits commerçants. Si quelqu'un les surveillait – et Phorän avait bel et bien l'impression qu'un homme les suivait –, celui-ci penserait que l'Empereur faisait le tour des boutiques, tout

simplement.

Phorän connaissait tous les Maîtres de guilde. Mais c'était la première fois qu'il s'efforçait de sympathiser avec eux. Aussi, après leur visite à la guilde des Tisserands, Avar posa la question qui lui brûlait les lèvres depuis le matin :

— Vous n'avez pas besoin d'un rideau de lit, que je sache. Et j'imagine que les boîtes à bonbons argentées et les lits à pieds cannelés vous intéressent autant que moi. Que faites-vous au juste ?

Phorän avait fini par se convaincre qu'Avar n'était coupable de rien d'autre que d'avoir été forcé par son père de devenir l'ami de l'Empereur, et de l'occuper bon gré mal gré. Mais à présent, il commençait à douter de son propre jugement. Il songea qu'il n'aurait jamais dû l'emmener.

Acier s'ébroua brusquement, et Phorän laissa glisser les rênes entre ses doigts. Alors, peu à peu, il raccourcit sa longe jusqu'à tenir l'animal en bride.

— Quand mon oncle est mort, dit-il sèchement, qui vous a forcé à être mon ami ? (Avar se figea.) Tout va bien, le rassura-t-il, en regardant les rues animées au lieu de son conseiller. Je voudrais juste savoir qui c'était.

— C'était mon père, répondit Avar. Mais il...

— Oui, je me doutais bien que c'était lui. J'avais douze ans ? Et vous, dix-sept. Quel supplice avez-vous dû endurer. Je vous remercie de m'avoir supporté. (Il prit une profonde inspiration et choisit de lui faire confiance.) Je m'efforce de construire une assise politique solide à mon pouvoir, en réalité. Il va me falloir beaucoup de patience, et beaucoup de ruse, avant de savoir quels Septes me soutiendront, et pourquoi. Mais la cité de Taëla est essentielle à l'équilibre de l'Empire, tout autant que les Septes. À ce titre, j'ai cru bon de venir ici gagner le soutien de tous ces commerçants que les Septes méprisent et ignorent. Moi, j'ai ravalé ma fierté et je suis venu à eux.

— Je vous aime beaucoup, Phorän, dit calmement Avar. J'ai toujours été votre ami.

— Ah, répondit le jeune homme, ne sachant pas trop quoi répondre.

Comment Avar pouvait-il l'aimer alors que tout le monde, y compris lui-même, l'avait méprisé jusqu'à présent ? Qu'avait-il pu aimer en lui ? Il doutait de sa sincérité. Mais il n'avait pas oublié non plus qu'Avar avait fait de son mieux pour favoriser ses plans. Pour cette raison-là, et pour toutes ces années de loyaux services, il avait bien le droit à ces pieux mensonges...

Ils chevauchèrent silencieusement jusqu'à l'échoppe du Maître importateur, qui vendait des marchandises provenant de tout l'Empire et au-delà.

— Pourrais-je parler à Maître Emtarig ? demanda Phorän au garçon qui tenait la boutique.

— Euh... non, il n'est pas encore là, mon seigneur. Mais je peux sûrement vous aider ?

Ce garçon était nouveau ici, et Phorän doutait qu'il sache à qui il avait affaire. Le jeune Empereur, en effet, portait ses vêtements d'équitation, dépourvus de symboles impériaux. Il était donc impossible à ce garçon de deviner son identité, à moins de reconnaître son visage.

— Mon garçon, suggéra gentiment Avar, va dire à ton maître que l'Empereur l'attend dans sa boutique.

Les yeux du gamin hésitèrent entre Phorän et Avar, ne parvenant pas à décider lequel des deux était ledit Empereur... À la fin, il s'inclina profondément devant Avar, et se précipita derrière un rideau. À en juger par le bruit de ses pas, il grimpa les escaliers quatre à quatre jusqu'aux appartements privés de son maître.

Pendant ce temps, Phorän fit mine de farfouiller dans les étagères, pour mieux camoufler son sourire. Ce n'était pas la faute d'Avar s'il avait plus l'air d'un

Empereur que lui...

À la suite d'âpres négociations avec les autres guildes, celle des Importateurs avait obtenu le droit de vendre des marchandises provenant de l'extérieur. Il y avait de magnifiques peaux d'animaux étranges que Phorän n'avait jamais vus, et ne verrait probablement jamais ; ou encore, de précieuses coupes en verre soufflé, entreposées à l'abri des maladroits, sur de hautes étagères.

Phorän avait plongé les mains dans un bocal de perles – celles-ci étaient splendides, nacrées des plus vives couleurs –, lorsqu'il entendit le garçon redescendre l'escalier.

La voix du Maître de la guilde le fit se retourner.

— Votre Altesse Sérénissime, vous honorez mon humble échoppe, disait-elle.

— Maître Willon ! s'exclama Phorän avec une joie sincère. (Il reposa les perles.) Je croyais que vous vous étiez retiré dans quelque province oubliée des dieux, et que vous ne reviendriez jamais à Taëla !

— Soignez vos paroles, Phorän, dit Avar avec un large sourire. Il a pris sa retraite à Reidern, c'est-à-dire dans mon Septe...

— Et le Septe de Leheigh est véritablement un endroit oublié des dieux ! ironisa Phorän. Mais dites-moi, Willon, quel bon vent vous ramène ici ? J'espère qu'il n'y a pas de souci avec Maître Emtarig ?

— Mon fils se porte à merveille, répondit Willon. J'avais seulement envie de revoir mes petits-enfants. Cela faisait trop longtemps que je n'avais pas vu leurs visages. Mon fils est parti au marché discuter avec la guilde des Musiciens, à propos d'un tambour que je lui ai apporté. Moi-même, j'ai quelques affaires à régler en ville...

— Parfait, dit Phorän. (Il songea à lui demander ce qu'il savait d'un homme nommé Tiër, mais préféra s'abstenir.) Quel prix me feriez-vous pour ces draperies ? J'aimerais en acheter trois...

Il demanderait plutôt à Tiër de lui parler de Willon.

Au terme d'un âpre marchandage, les deux hommes se mirent d'accord sur un prix équitable. Phorän avait fait traîner la négociation, dans l'espoir de voir arriver Emtarig. Willon était un vieil ami de son oncle, mais à présent, son fils était le nouveau Maître de guilde. C'était donc à Emtarig que Phorän devait faire bonne impression... Or, voyant que ce dernier ne revenait pas du marché, Phorän se résigna à payer ses draperies et quitta à regret la boutique de Willon, sans oublier de

demander à se faire livrer les tentures.

Les deux compagnons visitèrent encore trois échoppes, et Phorän acheta une jarre en bleu de cobalt, quatre oiseaux de cuivre qui chantaient au vent, ainsi qu'un joli couteau de table au manche incrusté de nacre. Puis, ils retournèrent au palais, et prirent leur dîner en tête à tête dans la suite impériale. Ils parlèrent de choses et d'autres, mais n'évoquèrent aucun sujet sérieux.

Bientôt, se disait Phorän. Bientôt je lui dévoilerai ce que j'ai découvert sur le Chemin Secret... mais pas encore. Il était évident qu'Avar, malgré toute sa bonne volonté, aurait plus de mal à le croire que Tiër. À ses yeux, l'Empereur n'avait jamais été qu'un ivrogne écervelé. Pour être juste, néanmoins, il fallait bien reconnaître qu'Avar, contrairement au Barde, n'avait pas vu le Mal à l'œuvre.

Lorsqu'il revint dans sa chambre ce soir-là, Tiër était éreinté, contusionné de partout, mais en définitive très satisfait. Depuis quelques jours, c'était son état habituel. Ses leçons d'escrime quotidiennes étaient devenues extrêmement populaires chez les Passereaux, au point que les duels n'étaient plus que de l'histoire ancienne.

Les garçons s'épanouissaient à vue d'œil, et un petit nombre d'entre eux, en particulier Toarsen, s'étaient améliorés au-delà de ses espérances. Tiër avait toujours eu un don pour transformer des gamins immatures en courageux guerriers. C'était la raison pour laquelle Geränt lui avait offert une place dans sa garde personnelle, alors qu'il y avait pourtant d'autres hommes, natifs du Septe, qui portaient l'épée aussi bien voire mieux que lui.

Certains des Passereaux, comme il l'avait déjà remarqué, étaient irrécupérables. Nehret en faisait partie, bien sûr, mais il en avait également repéré un chez les plus jeunes. S'il avait vu juste, il s'agissait d'un de ces êtres qui semblaient nés sans aucune moralité ni aucun courage. Il flattait les plus forts et martyrisait les plus faibles... Dans quelques années, il violerait et tuerait sans le moindre remords. Quoi qu'il en soit, Tiër avait chargé Toarsen et son ami Kissel de le surveiller et d'en protéger les plus jeunes Passereaux.

Quelqu'un avait ouvert sa porte. Il arrivait que certains des garçons passent le voir dans la soirée, et cela ne le surprit donc pas outre mesure, jusqu'à ce qu'il voie son hôte.

— Myrceria ?

La jeune femme était assise sur son lit, les jambes

croisées, et l'observait en souriant.

— J'ai eu envie de vous rendre visite, ce soir. J'espère que je ne vous dérange pas ?

— Pas du tout.

Elle détourna le regard.

— Jouez-moi quelque chose, s'il vous plaît, lui demanda-t-elle. Quelque chose de joyeux...

Il referma la porte et s'assit près d'elle, au pied du lit, après avoir récupéré son luth suspendu au mur par une patère. Il égrena quelques notes sur l'instrument, l'accordant machinalement jusqu'à ce que le son soit bon.

— Comment faites-vous cela ? demanda-t-elle brusquement. Collarn n'aime personne d'habitude, et les autres garçons ne l'aiment pas davantage. La seule chose qu'il aime, c'est la musique. Il y travaille nuit et jour, mais il n'est jamais assez bon... Il était furieux à l'idée que grâce à votre magie, vous puissiez jouer mieux que lui, en dépit de ses efforts et de ses innombrables heures d'entraînement.

»Mais je vous ai vu, Tiër. Vous avez transformé sa haine en admiration en moins d'une heure. Telleridge nous a pourtant dit que vous ne pouviez user de votre

magie sur nous.

— Ça n'a rien à voir avec la magie, dit Tiër. Collarn aime la musique. Pour lui, rien n'a davantage d'importance... Je lui ai simplement montré que moi aussi, j'aimais la musique.

— Et les autres ? insista-t-elle. Les Passereaux vous suivent tous comme des chiots !

— J'aime les gens, répondit Tiër en haussant les épaules. J'ai l'impression que ces garçons n'ont guère l'habitude de côtoyer des personnes qui les aiment, ai-je tort ?

De manière inattendue, Myrceria se mit à rire, mais d'un rire sans joie.

— Les Maîtres sont très préoccupés par l'influence que vous avez sur les Passereaux, Tiër... Prenez garde à vous, lui conseilla-t-elle.

Elle tourna la tête vers lui, et il aperçut alors un bleu sur son menton.

— Qui vous a frappée ?

Gênée, elle prit un coussin dont elle lissa les franges.

— Un des Maîtres a pris Kissel à partie. Il lui a dit

qu'ils étaient inquiets parce que Collarn passait plus de temps au palais qu'à l'Aire... Ils ont ordonné à Kissel de rappeler Collarn à son devoir. Mais Kissel a refusé d'obéir. Il a répondu que vous n'approuveriez pas qu'il s'en prenne à quelqu'un de plus faible que lui.

Tiër cessa de jouer.

— Il ne lui est même pas venu à l'esprit, je présume, de dire « oui » puis de prévenir Collarn – ou moi, à la rigueur... Ah, qu'Ellevanal me préserve des imbéciles de bonne foi ! Pourquoi donc n'ont-ils pas demandé cela à Toarsen ?

Myrceria le dévisagea. Ses mains étaient rigides.

— C'est intentionnel, n'est-ce pas ? dit-elle. Vous comptez arracher les Passereaux à l'influence des Maîtres ? Il y a un mois, Kissel aurait tout fait pour les satisfaire, pour mériter le respect et la crainte des autres Passereaux... Comment avez-vous fait ?

Tiër égrena quelques notes d'un chant funèbre, long et monotone, que Collarn avait joué pour lui. Mais c'était sur un violon, et cela sonnait bizarrement sur un luth.

— Ils essaient de détruire ces garçons, finit-il par dire. Ce sont tous de bons garçons, et ils les

transforment en vauriens, en criminels... (Depuis longtemps, Tiër avait compris que Myrceria l'espionnait pour le compte de Telleridge. Mais son instinct lui disait qu'elle ne mettrait pas longtemps à se rallier à sa cause, et à se retourner contre les Maîtres du Chemin. Il fallait simplement qu'il trouve les bons mots pour la convaincre... Il joua quelques notes de plus.) Qu'arrive-t-il à ceux qui refusent les règles du jeu, Myrceria ? Aux garçons qui n'adhèrent pas à leurs machinations diaboliques, comme Collarn ? Ou à ceux, comme Kissel, qui découvrent que protéger les plus faibles est plus noble et plus viril que les martyriser ? Qu'en font-ils, de ceux-là ?

Elle ne répondit pas.

— Il n'y a pas beaucoup de Rapaces par rapport aux Passereaux, dit-il doucement.

— C'est ainsi qu'ils progressent dans le Chemin, murmura-t-elle. Les Passereaux qui souhaitent accéder au statut de Rapaces doivent passer une épreuve. On leur remet le nom d'un autre garçon – un garçon comme Collarn, par exemple. S'ils parviennent à fournir la preuve qu'ils l'ont éliminé, ils deviennent Rapaces à leur tour. (Elle reposa subitement son coussin.) Mais comment faites-vous cela ? lui demanda-t-elle de nouveau. S'ils savaient ce que je viens de vous dire, ils me tueraient !

— Vous savez que c'est *mal*, Myrceria, lui dit Tiër. Vous savez qu'on doit les arrêter.

— Qui ça, « on » ? lâcha-t-elle, d'une voix incrédule où se mêlait la colère... Vous, peut-être ? Moi ? Vous êtes leur prisonnier, Tiër de Reidern ! Vous m'entendez ? Leur prisonnier ! Et vous allez mourir, comme tous ceux qu'ils ont pris, à la fin de leur maudite année ! Quant à moi, je suis autant leur prisonnière que vous l'êtes...

— Il faut toujours combattre le mal, dit Tiër. Toujours. Si on ne le combat pas, on en fait soi-même partie.

Elle bondit hors du lit, et marcha d'un pas assuré vers la porte.

— Tu n'as aucune idée de ce qu'ils sont. Autrement, tu ne serais pas aussi arrogant, Barde !

Elle claqua la porte derrière elle.

Pour une surprise, songea Tiër, c'est une drôle de surprise ! Les prostituées, d'ordinaire, apprenaient très tôt que pour survivre, elles ne devaient compter que sur elles-mêmes. Myrceria pratiquait ce métier depuis longtemps déjà, mais elle ne tenait pas le discours d'une courtisane égoïste.

Elle aimait ces garçons. Qu'elle le veuille ou non, elle les aimait.

Tiër donna une légère tape dans le dos du petit Passereau chétif, l'un des novices du Chemin, auquel il s'efforçait depuis plusieurs jours d'apprendre un coup d'épée. Le garçon, à force de persévérance, y était parvenu.

— À l'exercice ! ordonna Tiër. (Il y eut bien quelques râles et de timides protestations, mais ils finirent par se ranger en trois lignes irrégulières, qui, devant son regard réprobateur, s'égalisèrent.) Maintenant ! s'écria-t-il.

Il allia aussitôt le geste à la parole... Les exercices, c'était bien connu, étaient indispensables à l'apprentissage de l'escrime. Un soldat ne pouvait se permettre de songer à la fois à son jeu d'épée et à ses déplacements. En temps de guerre, lenteur était toujours synonyme de mort, d'où l'intérêt des exercices. Ils entraînaient le soldat à anticiper l'action, en étant mieux à l'écoute de son corps et de ses sens. En d'autres termes, ils permettaient aux futurs guerriers, une fois sur le terrain, d'élaborer une véritable stratégie militaire. Beaucoup, en effet, ne voyaient guère plus loin que leur estoc.

Son épée ne valait en rien celle qu'il avait prise, à l'époque, sur le cadavre d'un aristocrate tombé sur le champ de bataille, mais elle était néanmoins de bonne facture. Myrceria la lui avait apportée, sur sa demande.

Tout au long des années, Tiër avait continué à s'exercer, mais l'excitation de ces dernières semaines avait réveillé ses instincts guerriers. Son épaule gauche était toujours un peu raide, mais à part cela, il n'avait presque rien perdu de sa souplesse.

Il s'entraîna avec les garçons jusqu'à ce que sa chemise soit trempée de sueur, puis, gêné par cette sensation désagréable, il fit voltiger son épée en un geste théâtral, et la replaça gracieusement dans son fourreau.

— Au bain ! s'écrièrent-ils à l'unisson.

Puis, l'épée à la main, ils se précipitèrent tous vers le sauna, pour jouer dans le bassin d'eau froide...

Tiër rit de bon cœur, et secoua la tête lorsque Collarn l'invita à prendre part à la bataille d'eau.

— Non, merci... Je n'ai nulle envie de périr noyé avant l'heure ! Je vais faire ma toilette dans mes appartements.

Leur loyauté, songea-t-il en les voyant disparaître dans le couloir, s'était gagnée en transpirant avec eux.

— Ils se sont améliorés, je vous félicite, dit soudain Telleridge.

Tiër n'avait pas remarqué la présence du Maître, mais visiblement, ce dernier avait observé leurs jeux d'épée... Le Barde s'empara du verre d'eau qu'un domestique lui avait apporté, et but une longue gorgée.

— Oui, je vous le concède, finit-il par répondre. Certains en avaient plus besoin que d'autres.

— Je savais que vous aviez été soldat. Mais ce que j'ignorais, c'est que vous étiez bien plus qu'un simple fantassin... Je me suis renseigné sur vous, Tiër. Il est remarquable qu'un simple paysan, sans vouloir vous offenser, se retrouve à la tête d'un bataillon de soldats ! Seriez-vous, à tout hasard, l'un des fils illégitimes du vieux Septe de Leheigh ?

— Savez-vous d'où je viens ? demanda Tiër avec un sourire moqueur.

Il tendit son verre vide à l'un des domestiques.

— Le Septe de Leheigh, donc..., dit l'autre.

Tiër secoua la tête

— Je viens de Reidern, le premier village que l'Armée de l'Humanité Glorieuse a créé, après la chute du Ténébreux. Il tient son nom du héros de la chute, Ernäve le Rouge, ou dans l'ancienne langue : *Ræde Ernæve*. Nous sommes un peuple de fermiers, de tanneurs, de boulangers... (Il fit une pause.) Mais si vous cherchez un peu, vous trouverez le sang des anciens guerriers. À présent, je vous prie de m'excuser. Je dois aller me laver, et changer de vêtements.

Quand Tiër eut regagné sa cellule, il referma bien la porte derrière lui, et se lava sommairement dans la bassine d'eau laissée à cet effet. Une fois qu'il eut enfilé des vêtements propres, il s'allongea sur son lit.

La dernière fois que Phorän était venu, deux jours plus tôt, il avait apporté un message de Gerânt indiquant que ce dernier était en route vers Taëla. C'était un réel soulagement pour l'ancien soldat. Les Maîtres du Chemin n'attendraient plus très longtemps... Ils réagiraient avant que Tiër leur ravisse entièrement le contrôle des Passereaux.

Il se réveilla pour le déjeuner, et passa le reste de la journée à discuter et plaisanter avec les garçons de l'Aire, comme à l'accoutumée. Le soir venu, il leur joua quelques airs de musique. C'étaient, pour la plupart, des chansons de guerre triviales et égrillardes —

entrecoupées toutefois de quelques envolées lyriques. Des chants évoquant des batailles glorieuses, et la douceur du foyer.

Il se sentait empli d'une fierté indicible en observant le visage des garçons qui l'écoutaient jouer avec des yeux brillants. La plupart deviendraient des individus bons et honnêtes. Des hommes qui serviraient leur Empereur, Phorän le Vingt-Septième : un jeune homme qui, jour après jour, se révélait être exactement le type de souverain au service duquel on rêvait de se mettre. Un homme intelligent, astucieux, doté d'une douceur et d'une bonté sincères, même s'il faisait tout pour le cacher.

Quand il repartit vers sa chambre pour la nuit, Myrceria s'accrocha galamment à son bras, et l'y accompagna.

Dès qu'il eut fermé la porte, elle lâcha son bras et s'assit sur le lit. Elle lui parla, tout en caressant distraitemment la couverture.

— Je m'étais promis de ne plus rien vous dire, commença-t-elle. Si j'ai pu survivre si longtemps en ce lieu, c'est parce que j'ai su tenir ma langue. Comment osez-vous m'en demander davantage ? (Elle avait dit cela d'une voix calme.) Je n'ai aucun pouvoir sur les maîtres de ce lieu. Je ne suis qu'une putain.

Tiër s'appuya contre le mur faisant face au lit, croisa les chevilles et fit de son mieux pour conserver une expression neutre.

— Depuis l'âge de quinze ans où l'on m'a enfermée ici, souffla-t-elle, je n'ai pas vu la lumière du soleil. Je me demande même, parfois, s'il continue à se lever sans moi.

— Il se lève toujours, souffla Tiër. Il se lève, Myrceria.

— Telleridge a l'intention d'organiser un Châtiment, lança-t-elle brusquement.

Elle tendit la main devant elle et l'observa avec intérêt.

— Qu'est-ce qu'un Châtiment ? demanda Tiër, pour qui cela ne présageait rien de bon.

— Quand un Passereau désobéit aux ordres d'un Rapace, ces derniers se réunissent dans l'intention de décider de la punition à lui infliger. Alors, le Passereau reçoit son Châtiment dans l'Aire, devant ses camarades. Tous les ans, ils ont l'habitude de châtier un Passereau, par principe. C'est une sorte de rappel, si l'on veut.

Qui doit être châtié cette fois, si ? s'enquit Tiër

— Qui doit être chatie, cette fois-ci ? s'enquit Tiër.

Sûrement pas moi, se dit-il. Ils étaient trop malins pour ça... Ils n'avaient pas besoin d'un martyr, mais d'un exemple.

— Je n'en sais rien.

— Ce doit être Collarn, supposa-t-il. À moins que ce soit Kissel, ou Toarsen. Mais je pense qu'ils choisiront Collarn, s'ils sont aussi rusés que je l'imagine... S'ils font du mal à Toarsen, en effet, Kissel ne le supportera pas. Et s'ils font du mal à Kissel, Toarsen ira directement trouver son frère Avar – et Avar a suffisamment d'amis, à commencer par l'Empereur en personne, pour porter atteinte au Chemin.

» Collarn, pour être franc, n'a aucun ami à part moi et c'est le genre de personne qui rencontre toujours des ennuis. S'il lui arrive malheur, les Passereaux n'en feront pas grand cas.

— C'est ce que je craignais..., dit doucement Myrceria. J'aime beaucoup Collarn, vous savez. J'avoue qu'il est parfois très mauvaise langue, mais c'est un gentil garçon. Il ne s'en prend jamais à plus faible que lui.

Tiër sentit de la douleur dans sa voix.

— C'est bien plus qu'un simple passage à tabac, n'est-ce pas ? dit Tiër.

— Tous les garçons doivent y participer, d'une manière ou d'une autre. On ne peut jamais être sûr du châtement. Cela peut être tout et n'importe quoi... Telleridge est particulièrement inventif en la matière. Les coups de fouet sont assez fréquents, mais il a déjà trouvé bien pire. Une fois, ils ont forcé un garçon à avaler de l'eau et... il a cessé de bouger. Il est mort, je crois. Ils ont continué à verser de l'eau sur son visage, alors qu'il était en train de s'étouffer... Quand il a arrêté de tousser, ils n'ont pas cessé de verser l'eau. Que vont-ils inventer cette fois-ci ?

— Pourriez-vous m'avertir, Myrceria ? Avant que cela se produise ? demanda Tiër.

Le regard dans le vide, la jeune femme hochait vivement la tête.

— Si je le sais à l'avance, oui. Ce n'est pas toujours le cas.

— Il faudrait aussi prévenir Collarn... Pouvez-vous lui faire passer un message ? S'il savait que...

— Demain, dit-elle. Je dois le faire moi-même. Je ne peux pas charger l'une des filles d'un tel message... Et je ne peux pas quitter cette aile du palais. Je suis une

je ne peux pas quitter cette ville au paradis. Ce sera une prisonnière, Tiër, tout comme vous. Cela peut attendre demain, faites-moi confiance. (Elle prononça rapidement ces derniers mots, comme pour se convaincre de leur véracité.) De toute façon, ajouta-t-elle, il leur faudra un jour ou deux, à eux aussi, pour avertir tout le monde... Un Châtiment s'organise à l'avance.

— C'est d'accord, attendons jusqu'à demain. Dites-lui de trouver un prétexte pour quitter la ville pendant une semaine.

Elle acquiesça. Elle commençait à se lever quand elle se rassit, les bras croisés sur la taille.

— Jouez-moi quelque chose, s'il vous plaît. Quelque chose de gai, pour que j'arrive à m'endormir.

Il était fatigué, mais elle aussi, et il n'avait pas plus sommeil qu'elle — pas en sachant ce que les Maîtres avaient décidé de faire à l'un de ses protégés, pour la seule raison qu'il n'avait pas voulu le décevoir.

— Moi non plus, je n'ai pas sommeil, dit-il. Un peu de musique nous fera du bien.

Il s'assit à l'autre bout du lit et régla de nouveau son luth. Il venait tout juste d'accorder la seconde rangée de cordes, lorsque la porte s'ouvrit à la volée.

Tiër s'était habitué à la prévenance de ses ravisseurs, qui ne manquaient jamais de frapper avant d'entrer. Même Phorän, tout Empereur qu'il soit, se pliait à cette politesse. Le Barde s'apprêtait à tancer vertement son indélicat visiteur, lorsqu'il s'arrêta net, frappé de stupeur. Son fils Lehr venait d'entrer en coup de vent dans la pièce. La vieille épée de Tiër à la main.

Les yeux du garçon s'illuminèrent d'une joie immense qui faiblit quelque peu lorsqu'il aperçut Myrceria. Sans hésiter, il fit un pas de côté pour bloquer la porte. *Le temps d'éviter tout quiproquo*, songea Tiër avec une pointe d'amusement – en dépit de son incrédulité. Lehr pensait-il réellement que son père avait pris une maîtresse ?

Mais avant que Lehr ait pu l'atteindre, Jës franchissait déjà le seuil. Il fit deux grandes enjambées dans la pièce et la température chuta, jusqu'à ce que Tiër voie sa propre haleine. Myrceria laissa échapper un petit cri.

Tiër se leva lentement du lit, en évitant tout geste brusque, et ouvrit les bras à Jës... Ce dernier inspecta la pièce du regard. Mais il n'y vit rien d'inquiétant, car il s'abandonna à l'étreinte de son père.

— Papa, murmura-t-il. (La température se mit peu à peu à remonter.) Oh, papa, on a cru qu'on ne te

retrouverait jamais...

— Évidemment que nous le retrouverions ! (Une voix de femme, profonde, riche et aimée entre toutes, emplît la pièce comme le son d'un violoncelle. Tiër regarda par-dessus l'épaule de Jës pour voir sa femme entrer.) C'était sûr, dès l'instant où Hennëa nous a dit qu'il était toujours vivant. Comment vas-tu, Tiër ?

Séraphé ressemblait tant à la petite impératrice qu'il avait connue vingt ans auparavant, qu'il ne put s'empêcher de sourire. Une princesse de givre, l'avait appelée sa sœur, déjà méprisante à l'époque. Elle-même franche et directe, Alinath n'avait jamais compris que derrière ce masque de glace se cachait toute une palette d'émotions refoulées.

— Je vais bien, merci, répondit Tiër.

Voyant qu'elle n'avait pas l'intention de se jeter dans ses bras, il continua :

— Je me sens beaucoup mieux, en tout cas, que je ne l'étais il y a encore quelques minutes... Viens là, Lehr. Allez, viens, mon fils.

Lehr avait grandi depuis la dernière fois qu'il l'avait vu, songea Tiër, en le serrant très fort dans ses bras. Il en était de même pour Jës : son fils aîné le dépassait à présent de quelques centimètres

présent de quelques centimètres.

— Tu nous as tellement manqué ! lui dit Lehr, qui lui rendit chaleureusement son étreinte.

— Toi aussi, tu m’as manqué, répondit Tiër.

Il le retint contre lui.

— Lehr a tué des hommes, dit Jës. Il a sauvé la vie de maman.

Le garçon se raidit soudain dans ses bras, et Tiër ne l’en serra que plus fort.

— Je suis navré, mon garçon. Tuer un homme... ça n’a pas dû être facile pour toi. Tu es très courageux.

Quand il relâcha enfin son étreinte, il examina attentivement Séraphé, qui se tenait toujours à côté de la porte.

— Rinnie est-elle là, elle aussi ?

Comme à son habitude, elle répondit à la véritable question qu’il lui avait posée.

— Elle est en sécurité chez ta sœur, ne t’inquiète pas. Personne n’est mort en fin de compte, à part ta jument Neige... Mais il est vrai qu’on a eu très peur

pour toi, Tiër. On ignorait si tu étais encore en vie.

— Ils ont tué Neige ?

Elle hocha la tête.

— Oui, ils ont tout mis en scène pour faire croire que vous aviez traversé l'un des Lieux de Malefortune. Je t'avoue qu'on a bien failli tomber dans le piège. Si l'une de mes cousines n'était pas venue nous prévenir, on serait toujours à Reidern, à te pleurer.

Séraphé n'avait pas fait mine de remarquer Myrceria, mais Tiër savait qu'elle n'avait pas de cousine. Elle avait dû rencontrer une autre Voyageuse, qu'elle ne voulait pas mentionner devant la courtisane.

— Ce n'est pas un endroit très sûr ici, pour tes *cousins...*, l'avertit Tiër.

Elle sourit comme un loup humant sa proie.

— Oh, ils le savent, dit-elle. Que ces illuminés du Chemin Secret s'avisent simplement de leur jeter un sort... Ils verront à qui ils ont à faire !

Elle avait prononcé le mot « Chemin Secret » comme s'il s'agissait d'un groupe de gamins écervelés, ce qui n'était pas loin de la vérité.

— Vous connaissez le Chemin Secret ? s'étonna-t-il.

— On sait ce qu'ils sont, oui, répondit Lehr. Ils tuent des Voyageurs dans l'intention de voler leurs Ordres.

— Quoi ?

Il regarda Séraphe, et celle-ci acquiesça.

— Ils arrachent leur Ordre aux Voyageurs agonisants, et ils le placent à l'intérieur d'une pierre, montée en bague ou en collier, afin de l'utiliser à leur guise.

— Comment as-tu appris tout ça ?

— C'est Hennëa qui nous l'a dit, dit obligeamment Jës.

— Ma cousine, précisa Séraphe.

— Ils ont quelqu'un à Reidern, leur dit Tiër, qui a espionné notre foyer pendant des semaines, voire des mois...

— Plus maintenant, dit froidement Séraphe.

— Maman l'a tué, informa Jës, qui s'était perché en haut d'une petite table, et jouait avec un vase.

Tiër jeta un coup d'œil à Myrceria, qui était toujours assise sur le lit, derrière lui.

— Je vous l'avais bien dit qu'ils s'en mordraient les doigts s'ils se mettaient ma femme à dos... Mais j'oubliais, Myrceria, j'ai l'honneur de vous présenter ma petite famille. Voici mon épouse, Séraphe, mon fils aîné, Jës, et Lehr, mon fils cadet. Séraphe, Jës, Lehr... Je vous présente Myrceria, qui a rendu ma captivité supportable.

Jës inclina timidement la tête, comme c'était son habitude en présence d'étrangers. Lehr, lui, fit une courte révérence. Quant à Séraphe, elle tourna les talons, et quitta brusquement la pièce.

Lehr cessa aussitôt de sourire et Tiër prit le temps de lui parler.

— Elle me connaît assez bien, après toutes ces années, pour savoir que je lui suis fidèle. Ça devrait être ton cas, également. Myrceria est une amie et une alliée, donc je te demande d'être poli avec elle. J'ai besoin d'être tranquille avec ta mère.

Il sortit dans les pas de Séraphe et ferma doucement la porte derrière lui. Quand il la trouva, sa femme examinait le mur du couloir comme si elle n'avait jamais vu de mur en pierre de sa vie. Il n'y

avait aucun risque qu'on les surprenne, se dit-il. Quiconque emprunterait le couloir, à cette heure-ci, viendrait pour le voir lui... et cela signifiait personne, à part peut-être un Passereau. Ils avaient le temps. Il attendit qu'elle se décide à lui parler.

— Il y a une magie morte dans ces pierres, dit-elle.

À la façon dont elle l'avait dit, cela n'avait pas l'air de l'ennuyer tant que cela.

— Beaucoup de Voyageurs ont été tués en ces lieux, dit doucement Tiër. Un message vous attend à Reidern, normalement. Il était censé vous prévenir que j'étais toujours en vie. Il a dû arriver, depuis le temps...

— J'espère que quelqu'un aura renvoyé le messager vers Alinath, dit Séraphe sans quitter le mur des yeux.

Elle posa une main sur la pierre, et continua :

— Quand on lui a appris que tu avais été capturé vivant, elle a tout fait pour nous aider. Elle était impatiente de savoir si tu avais survécu...

Elle s'éloigna brusquement du mur. Quand elle se retourna vers lui, il crut qu'elle allait enfin le regarder. Au lieu de cela, elle scruta résolument le sol.

— On va t'aider à sortir d'ici, souffla-t-elle. Cet

endroit est un vrai labyrinthe, mais Lehr t'as trouvé, n'est-ce pas ? C'était le plus difficile. Il lui suffit à présent de retourner sur ses pas.

— Je ne peux pas partir, Séraphe. Pas encore. (Elle finit par le regarder dans les yeux.) Il y a un jeune homme de l'âge de Lehr, que j'ai pris sous mon aile, et qu'ils ont l'intention de tuer à cause de cela. Je dois mettre un terme à leur folie meurtrière... Et puis, de toute façon, ils m'ont jeté un sort pour m'empêcher de partir.

Pour la première fois depuis qu'elle était apparue à sa porte, elle posa les mains sur lui. Doucement, elle lui saisit les mains, et les tourna afin de regarder ses poignets.

— Je peux défaire ce sort, dit-elle d'un ton confiant, après avoir hésité un moment. Mais cela risque de prendre du temps. En outre, ça ne nous avancerait à rien. Tu es décidé à sauver ce fameux garçon, n'est-ce pas ?

Il dégagea ses mains jusqu'à ce qu'il puisse, à son tour, prendre les siennes.

— Séraphe. Je suis là, tu comprends ? C'est fini.

Ses mains tremblèrent légèrement sous ses doigts, mais il ne voyait que le haut de son crâne

mais il ne voyait que le haut de son crâne.

— J'ai cru que tu étais mort.

Elle leva les yeux vers lui. L'impératrice avait disparu, remplacée par une petite fille, émue aux larmes. Sans qu'il s'y attende, il sentit sa magie effleurer ses paumes.

— Je ne veux plus, souffla-t-elle. Je ne veux plus perdre quelqu'un que j'aime... Plus jamais.

— Tu m'aimes, Séraphe ?

Il la prit doucement par les épaules, et l'attira dans ses bras. Elle s'abandonna comme une enfant.

Il se dit que c'était la première fois qu'elle lui avouait son amour. Il l'avait toujours su, évidemment. Il avait toujours su qu'elle l'aimait, lui, autant qu'elle aimait leurs enfants. Mais il savait également que depuis l'enfance, on l'avait entraînée à maîtriser ses émotions ; et que l'intensité des sentiments qu'elle éprouvait la perturbait beaucoup. C'est justement parce qu'il la connaissait si bien, et qu'il la comprenait, qu'il ne l'avait jamais poussée à lui avouer ce qu'il savait déjà.

Il savait que cela la mettrait en colère, mais il ne put s'empêcher de la taquiner.

— Il a fallu que je sois enlevé par une bande de sorciers fanatiques et traîné jusqu'à l'autre bout de l'Empire, pour entendre que tu m'aimes ? Si j'avais su que c'était le seul moyen, je me serais fait enlever il y a vingt ans.

— Ce n'est pas drôle, lança-t-elle, excédée.

Elle lui frappa le pied en tentant de se libérer.

— Non, ce n'est pas drôle, dit-il en resserrant son étreinte. (La joie intense qu'il éprouvait à la serrer dans ses bras, alors qu'il avait été presque certain de ne jamais la revoir, l'incita à poursuivre ses taquineries sans retenue.) Mais pourquoi ne m'as-tu jamais dit que tu m'aimais avant ? Tu n'as pas eu assez de temps en vingt ans ? Où alors ne l'as-tu compris que lorsque tu m'as cru mort ?

— Si je te l'avais dit, tu m'aurais répondu exactement la même chose !

Il ne comprit rien à sa réponse – excepté que la situation ne l'amusait plus du tout. Il n'avait aucune envie de la blesser, aussi réprima-t-il un rire de joie, tout en réfléchissant aux raisons qui l'avaient poussée à lui cacher ses sentiments.

— Si tu m'avais dit que tu m'aimais, dit-il en pesant

ses mots, je t'aurais dit que je t'aimais, moi aussi.

— Et tu ne l'aurais pas pensé, répondit-elle d'un ton ferme. N'as-tu pas passé les vingt dernières années à tenter de compenser le fait de m'avoir épousée en étant un père et un mari parfaits ?

Ses mots lui firent mal, et Tiër durcit le ton en retour.

— Je l'aurais vraiment pensé.

— Tu t'es marié avec une femme que tu croyais une enfant ! Tu l'as fait pour ne pas avoir à reprendre la boulangerie à Alinath et Bandor... Tu te sentais coupable, Tiër.

— Bien sûr, reconnut-il. Je leur ai dit que nous étions mariés. J'ai menti, tout en sachant que tu étais trop jeune pour te marier, et que tu devrais renoncer à ta magie et à ton peuple. Certes, je savais que l'idée de rejoindre les Voyageurs, et d'avoir à combattre le mal de nouveau, t'effrayait plus que tout... Mais je savais aussi que c'était ton peuple, et que ton devoir t'appelait vers eux. Pourtant, je t'ai gardée avec moi. En effet, je me sentais coupable !

— Tu l'as fait pour fuir la boulangerie ! C'est pour cette raison que tu te sentais coupable. Si je t'avais dit, à ce moment-là que je t'aimais, tu m'aurais répondu la

a ce moment-là, que je t'aimais, tu m'aurais répondu la même chose pour ne pas me blesser.

Tiër comprit tout d'un coup. Il l'attira de nouveau contre lui, et éclata de rire. Il commença à parler, mais dut s'arrêter pour rire encore.

— Séraphe... Séraphe... Je n'ai jamais voulu être boulanger, même Alinath le savait. C'est toi que je désirais, Séraphe. Voilà la stricte vérité. Et j'ai été extrêmement heureux que les circonstances t'aient forcée à te tourner vers moi. Bien sûr, je ne savais pas encore que je t'aimais à ce moment-là. Je savais simplement que j'avais besoin de toi. (Il fit un pas en arrière, et la regarda dans les yeux.) Je t'aime, Séraphe.

Il la contempla, au comble du ravissement, lorsque des larmes de joie s'écoulèrent de ses yeux, puis l'embrassa.

— J'ai eu si peur... dit-elle, dès qu'elle fut en mesure de parler. Si peur d'arriver trop tard. (Elle renifla.) Ah, mince ! Tiër, regarde, j'ai le nez qui coule... Tu n'as rien pour que je puisse m'essuyer, j'imagine ?

Tiër enleva aussitôt son plastron, et le lui tendit en guise de mouchoir.

— Tiër ! s'exclama-t-elle, scandalisée. C'est de la

soie !

— Peut-être, mais on ne l'a pas payée. Allez, vas-y...
Mouche-toi.

Elle s'exécuta. Tiër chiffonna la chemise et lui essuya les yeux, avant de la lancer par terre. L'expression de son regard cloua Séraphe sur place ; il lui prit le visage entre les mains, et l'embrassa avidement.

— Je t'aime, souffla Séraphe lorsqu'il s'écarta d'elle, le souffle court.

Il déposa un baiser au sommet de son crâne, et la serra tout contre lui.

— Je sais, dit-il. Je l'ai toujours su. Croyais-tu pouvoir me le cacher ? Si tes lèvres se taisaient, tes yeux me le disaient tous les jours... Ah, Séraphe. Moi aussi, je t'aime ; j'espère que tu me crois maintenant ?

Séraphe ouvrit la bouche pour lui répondre, mais elle se ravisa soudain. Tiër était Barde et savait reconnaître le vrai du faux... Le croyait-elle vraiment lorsqu'il disait qu'il l'aimait ?

Quoi qu'il puisse croire après coup, elle était sûre d'avoir raison sur un point. S'il l'avait épousée au début, c'était bien pour fuir la boulangerie familiale,

tout en restant assez près de Reidern pour s'éviter les reproches des siens. Mais cela ne signifiait pas, bien entendu, qu'il ne ressentait rien pour elle. Cela n'empêchait pas qu'il ait pu, au fil des années, apprendre peu à peu à l'aimer.

Oui, elle le croyait. Il l'aimait, oui, c'était vrai. Elle s'apprêtait à le lui dire, mais elle avait un peu trop tardé...

— Tu sais que pour une femme intelligente, tu peux être parfaitement stupide ! s'exaspéra-t-il. (Il leva les mains en l'air et commença à arpenter le couloir.) Bon, d'accord... Admettons qu'après m'avoir épousé de force, tu m'aies demandé si je t'aimais, peut-être alors, effectivement, que j'aurais menti pour te préserver... Tu as peut-être raison là-dessus. Mais pourquoi persistes-tu à croire, au bout de vingt ans de mariage, que je n'aurais pas pu apprendre à t'aimer ? Oui, je me sens coupable de t'avoir épousée aussi jeune, mais qu'est-ce que cela a à voir avec le fait de t'aimer ou pas ? Est-ce si difficile d'imaginer qu'après t'avoir vue sur l'escalier de cette auberge, défier du regard les hommes qui venaient d'assassiner ton frère, je me sois senti attiré par toi ?

Elle s'efforça de cacher son sourire, mais il l'aperçut quand même, et cela l'énerva encore plus.

Il fit donc ce qu'il faisait toujours avec elle

Il ne voit ce qu'il faisait toujours avec elle, lorsqu'elle l'amenait à perdre son sang-froid habituel. Il l'attira contre lui, et l'embrassa avec passion. Il mordit fougueusement ses lèvres, et força sa langue à l'intérieur de sa bouche... Séraphe ressentit le froid des pierres dans son dos, lorsque Tiër plaqua violemment ses hanches contre son ventre et lui prouva la force et la réalité de son désir.

— D'accord, dit Séraphe lorsqu'il libéra sa bouche. (Sa voix était calme, bien qu'un peu essoufflée.) Tu m'aimes, je te crois. C'est aussi ce que tes fils et cette pauvre femme qu'on a laissée avec eux doivent penser à présent. On devrait peut-être aller voir ?

Il éclata de rire.

— Tu m'as manqué, Séraphe.

Chapitre 15

À l'intérieur de la cellule de Tiër – voilà tout ce qu'elle était, même si elle était décorée avec un luxe digne d'un roi –, Séraphe s'aperçut qu'elle avait vu juste. Lehr semblait mal à l'aise ; Jës arborait une expression indéchiffrable ; quant à la femme, Myrceria, elle avait l'air vaguement paniqué.

— Je suis sincèrement désolée, lui dit Séraphe. Je ne voulais pas être insultante à votre égard, Myrceria. Seulement, j'ai horreur de pleurer devant des inconnus. C'est pourquoi j'ai préféré m'isoler. Tout le temps que nous avons passé à chercher Tiër, j'espérais qu'il soit en vie. Aussi ai-je eu du mal à en prendre conscience, quand je l'ai vu ici, vivant et en bonne santé.

Myrceria parut soulagée d'entendre ces paroles de réconciliation. Elle se leva du lit.

— Bien sûr, Séraphe, je vous comprends très bien. Tiër, je vous laisse à votre petite réunion de famille.

— Merci beaucoup, Myrceria. Tenez-moi au courant s'il y a du nouveau pour le Châtiment.

Elle s'arrêta à la porte.

— Ne vous inquiétez pas, le rassura-t-elle. Je ne leur dirai pas que votre famille est ici.

— Oui, je sais, répondit Tiër. Dormez bien, Myrceria.

— Je pense que ce sera le cas, dit-elle.

Elle referma la porte derrière elle. Tiër s'assit alors sur le lit, et attira Séraphe près de lui, l'entourant d'un bras protecteur. Lehr s'assit du côté opposé, tout près de son père, sans toutefois oser l'étreindre.

— Racontez-moi, dit Tiër. Quelles aventures palpitantes avez-vous vécues ? Je veux tout savoir ! Non, pas toi, Séraphe, j'ai envie d'entendre davantage qu'un résumé ! Lehr, raconte-moi. As-tu réellement cru que j'étais mort ?

Séraphe fut heureuse que Lehr se charge de lui narrer toute l'histoire. Tiër avait l'air de croire qu'il n'y avait plus de danger pour le moment, et cette opinion la satisfaisait. Les yeux clos, elle s'abandonna à la chaleur de son corps contre le sien, et respira son odeur familière.

Quand le récit fut achevé, Tiër secoua la tête.

— Dis-moi, ma chérie... (Elle remarqua le rire qui couvrait dans ses yeux.) Tu as drôlement changé depuis que je t'ai quittée. Si on me l'avait dit, je n'aurais jamais cru que tu traînerais tout un clan Voyageur jusqu'à Taëla pour me délivrer ! Où as-tu appris à être si persuasive ?

Elle lui lança un regard noir.

— Quand j'ai compris qu'ils me seraient plus utiles vivants que morts, répondit-elle.

L'expression perplexe de Tiër l'emplit d'un triomphe indicible, jusqu'à ce que Lehr brise le charme en éclatant de rire.

Tiër roula des yeux.

— Quittez-les une saison, et voyez ce qu'ils deviennent : femme et enfants oublient le respect qu'ils vous doivent ! Mais dites-moi, qu'avez-vous l'intention de faire avec tout un clan Voyageur ?

— Nous n'aurions jamais pu pénétrer dans le palais impérial sans eux, releva Séraphe.

Lehr se mit brusquement à rire.

— Il v a deux ou trois siècles. l'ancêtre de

l'Empereur actuel a fait appel à des Voyageurs pour une sombre histoire de magie. Afin d'éviter que cela s'ébruïte, il leur a fait emprunter un passage secret. C'est par là que nous sommes passés.

— On a emprunté un passage souterrain, intervint Jës d'une voix rêveuse. Des moisissures tapissaient les parois du tunnel... Cela ressemblait à du fromage fondu.

— Jës a une petite amie, maintenant, dit Lehr.

Tiër jeta un regard interloqué à Séraphe, mais elle l'apprenait, elle aussi. Jës eut un sourire malicieux, et garda le silence.

Séraphe se dit qu'il ne pouvait pas s'agir de l'une des filles du Clan de Rongier : si elles en avaient la possibilité, celles-ci camperaient à des kilomètres de Jës.

— Tu parles d'Hennëa, n'est-ce pas ? demanda Séraphe.

Lehr sourit de toutes ses dents.

— C'est ainsi qu'elle voit les choses, je crois, dit Lehr. Elle n'en revient pas elle-même. Mais Jës, lui, a l'air ravi !

— Hennëa ? Il s'agit de la Voyageuse que tu as rencontrée, n'est-ce pas ? questionna Tiër.

Séraphe hocha la tête.

— Ne t'inquiète pas, maman, dit Jës.

Tiër sourit à sa femme, et l'embrassa sur le front.

— Fais-lui confiance, Séraphe. Ça se passera bien, tu verras. (Puis il se tourna vers Lehr.) Alors, qu'est-ce que cela fait d'être Chasseur ?

— Il a *toujours été* Chasseur, rétorqua Séraphe, acerbe. (Elle n'était pas sûre de vouloir entendre la réponse de Lehr. Elle ne voulait pas entendre son fils leur avouer qu'il était malheureux.) Il n'en était pas conscient, c'est tout.

— L'Alouette du Clan de Rongier, dit Lehr, m'a appris certaines choses fortes intéressantes...

Tiër lui tapota affectueusement le genou.

— Rinnie aurait voulu elle aussi être Gardienne, glissa Jës en clignant de l'œil à Lehr. Elle désirait se transformer en panthère comme moi !

— Ça ne m'étonne pas d'elle, dit Tiër. Ah, vous

m'avez tous manqué !

— Il faut partir, maintenant, lança Jës.

— C'est impossible, lui répondit Séraphe. L'un des amis de ton père est en danger, et, de surcroît, les Sorciers du Chemin lui ont jeté un sort. Même s'il le voulait, il ne pourrait pas partir ce soir.

Elle vit le Gardien émerger dans les yeux de son fils, et s'empressa d'ajouter :

— Je peux défaire ce sort, mais je dois d'abord l'étudier, ce qui va prendre du temps. De toute façon, tu connais ton père aussi bien que moi. Tant qu'il saura son ami en danger, il ne partira pas d'ici. En attendant, Tiër, raconte-nous ce qu'il t'est arrivé ?

Ils furent loin d'être un aussi bon public qu'il l'avait été pour eux. Ils l'interrompirent fréquemment, sans aucune gêne. Séraphe le harcela de questions sur les rituels magiques auxquels les Maîtres l'avaient soumis. Lehr le taquina au sujet des fameuses « naïades » du bassin d'eau, et sur la façon dont elles l'avaient baigné, et lui avaient tressé les cheveux ; il trépigna d'excitation lorsqu'il leur raconta sa première soirée dans l'Aire, et la manière dont les Maîtres l'avaient figé par magie. Jës se fit discret et silencieux, jusqu'à ce que Tiër évoque son éminent visiteur.

— L'Empereur ? s'exclama le garçon. L'Empereur en personne est venu te voir dans ta cellule ?

— Comment a-t-il su que tu étais là ? demanda Lehr d'un ton suspicieux.

— Je suis désolé, mais je suis tenu au secret. Sans son accord, je ne dirai rien. Mais c'est une histoire extraordinaire !

Les deux garçons adorèrent la façon dont Tiër avait gagné la confiance des Passereaux. Même Séraphe sembla l'apprécier. Elle hocha la tête.

— Quand ils t'ont enlevé, ils ne savaient vraiment pas ce qu'ils faisaient !

— Oh, je ne sais pas... J'aurais peut-être dû me montrer plus malin. Telleridge a demandé à l'un de mes garçons d'en brutaliser un autre, chose qu'il avait déjà faite à plusieurs reprises auparavant. Sauf que cette fois-ci, Kissel a refusé. Par souci d'honnêteté, il a raconté à Telleridge que c'était parce que je n'approuverais pas qu'il martyrise un garçon plus faible que lui.

— C'est lui, le garçon dont tu te préoccupes tant ? lui demanda Séraphe.

— Myrceria m'a dit ce soir que les Maîtres, c'est-à-dire les Sorciers du Chemin, ont décidé d'organiser ce qu'ils appellent un Châtiment, répondit Tiër. (Il leur raconta ce qu'il en savait.) Pour être franc, je ne pense pas qu'ils s'en prendront à Kissel, reprit-il. Avec ses amis haut placés, ce serait un mauvais choix. À mon avis, ils vont s'en prendre à leur première cible. Il s'agit d'un jeune musicien dénommé Collarn.

(Il appuya sa tête contre le mur.) Séraphe, tu m'as dit que le Maître du temple de Reidern, ainsi que Bandor, avaient été touchés par l'Ombre ?

— Oui, c'est exact. Lehr et Jës l'ont aussitôt remarqué.

Il inspira profondément.

— Quand Phorän et moi-même avons rassemblé toutes les informations concernant le Chemin Secret, nous sommes parvenus à des conclusions inquiétantes. L'épidémie de peste qui a frappé les clans Voyageurs il y a vingt ans, avec les conséquences que l'on sait, a également frappé les familles nobles de l'Empire. Quand l'épidémie a été enrayée, l'Empereur avait péri, ne laissant qu'un gamin sur le trône. Le plus surprenant, c'est qu'un grand nombre des disciples du Chemin, du jour au lendemain, se sont retrouvés Septes. Pourtant, la plupart d'entre eux étaient en huitième, voire en dixième position sur la ligne de

succession avant que la peste frappe leur famille.

— Tu penses qu'il pourrait y en avoir un autre, dit-elle, et un frisson glacé lui contracta le dos. Un Maître qui ne serait pas simplement touché par l'Ombre, mais qui l'aurait accueillie de son plein gré, comme le Roi Innommable de la légende ? Penses-tu qu'il pourrait s'agir de Telleridge ?

Il acquiesça.

— Phorän a demandé à mon ancien commandant d'armée, le Septe de Geränt, d'entreprendre le voyage jusqu'à Taëla avec ses hommes d'armes. Il est déjà en route, et devrait bientôt arriver. Grâce à son expérience tactique et militaire, Phorän pense qu'il viendra à bout du Chemin... Cela peut marcher, je crois. Pour peu qu'on les prenne par surprise, et que l'Empereur soit sans pitié.

— Geränt n'arrivera pas à temps pour sauver ton ami, n'est-ce pas ? demanda doucement Séraphe.

— Probablement pas, non, répondit Tiër.

— Ces fameux Passereaux... reprit-elle d'un air songeur. Crois-tu qu'ils accepteront de s'en prendre à l'un des leurs ?

— Je ne crois pas, dit Tiër. Certains d'entre eux

peut-être, mais la plupart ne l'accepteront pas.

Séraphe sourit.

— Dans ce cas, les Maîtres vont essayer d'imposer leur volonté à ces jeunes gens à l'aide des pierres renfermant l'Ordre du Barde...Dis-moi, Tiër : combien y aurait-il de personnes, si tout le Chemin se réunissait dans la même pièce ?

— Il y a une soixantaine de Passereaux, indiqua Tiër. Je ne connais pas le nombre précis de Rapaces. J'ai le nom d'une centaine de personnes, c'est tout. Peut-être le double.

— Et tu oublies les magiciens. Tu as dit qu'il y en avait cinq ?

— En effet. Sans compter quelques apprentis, et deux ou trois magiciens du genre « sorciers-des-haies ».

— De notre côté, nous avons un Hibou, un Faucon, un Aigle et deux Corbeaux. Je ne sais pas combien le clan compte de sorciers ordinaires, mais ils viendront eux aussi. En outre, il y a peut-être cinquante Voyageurs qui ne rêvent que d'une chose : trouver un bon prétexte pour s'attaquer à des *Solsenti*, surtout s'ils ont assassiné des Porteurs d'Ordre.

— Je suis désolé, mais le Hibou ne te sera guère utile, fit remarquer Tiër. Ils m'ont jeté un sort pour réprimer ma magie, tu te souviens ?

Séraphe fronça les sourcils. Elle n'aimait pas ces rituels mystérieux auxquels les Maîtres avaient soumis son mari.

— Ce type de sortilège fonctionne mieux sur les sorciers ordinaires que sur les Porteurs d'Ordre. (Elle tapota ses lèvres d'un air songeur.) Tu m'as bien dit que ce sort t'empêchait d'utiliser tes pouvoirs sur eux ? (Il hocha la tête.) Je ne comprends pas..., dit-elle. Pourquoi se seraient-ils donné tant de mal ? Pour jeter un tel sortilège, il devait leur falloir une infime partie de chaque disciple du Chemin : du sang ou des cheveux, par exemple. C'est extrêmement complexe à accomplir, et toute l'énergie qu'il faut pour... (Une idée traversa soudain son esprit.) Ça y est, je crois que j'ai compris. Je poserai la question à Hennëa, pour être sûre... mais à mon avis, leur sort est instable. Hennëa m'a dit qu'ils n'en savaient pas autant qu'ils le pensaient sur les Ordres. Il est assez facile de bloquer les pouvoirs d'un sorcier *solsenti*, à condition d'avoir suffisamment d'énergie. Cependant, pour bloquer ceux d'un Porteur d'Ordre, il est nécessaire d'être *très précis* sur les éléments que l'on souhaite bloquer, ce qu'ils ont, à coup sûr, omis de faire. Tes dons les plus rares. les plus étranges. t'imagines qu'ils sont toujours

là ? C'est justement parce qu'ils n'ont pas fait ce qu'il fallait, que leur sort va s'affaiblir peu à peu.

(Elle hocha la tête, satisfaite par son explication, car elle correspondait à ce qu'elle savait sur la magie, et à ce que Tiër avait vécu.) Si ta magie n'a pas fonctionné sur eux, c'était seulement psychologique. Tu étais persuadé, tout autant qu'eux, que tes pouvoirs ne fonctionneraient pas sur eux... Cette conséquence va disparaître avec le temps. (Elle lui sourit.) Mais ne t'en fais pas. Même si cela ne disparaissait pas, tu t'es déjà rendu plus qu'utile en ralliant tous ces jeunes Passereaux à notre cause. Si nous les attaquons pendant le Châtiment, nous aurons les Voyageurs, qui sont à la fois des magiciens et des guerriers, les Porteurs d'Ordre, et la majorité des Passereaux de notre côté. Tu as dit que le Châtiment était obligatoire pour les Passereaux, mais pas pour les Rapaces ?

— Cela ne signifie pas forcément qu'ils ne viendront pas. Mais je vois où tu veux en venir... Ne t'inquiète pas pour ça. Les Maîtres, qui représentent le réel danger, seront tous là. Une fois qu'ils seront morts, Phorän aura tout le temps de traquer les autres Rapaces. Il faudra lui en parler, toutefois. Autant que faire se peut, j'aimerais avoir son accord avant d'inviter un clan Voyageur à investir le palais impérial...

Un léger coup résonna soudain à la porte et Tiër se précipita à son lit.

precipita a das cu III.

— Un moment... j'arrive.

Il regarda autour de lui, à la recherche d'une cachette qui n'existait pas.

— C'est bon, Tiër, murmura Séraphe. Il ne verra pas Jës, et... (Elle se tourna vers Lehr, mais lui aussi était devenu invisible.) Il va vraiment falloir que je parle à Brewydd, grommela-t-elle. Tiër, va ouvrir la porte. Moi aussi, je serai invisible. À moins qu'il s'agisse d'un des sorciers, il ne verra pas que je suis là.

À l'aide d'un mot magique, elle fit en sorte d'être quasiment invisible. Le visiteur nocturne de Tiër la verrait, mais il n'y prêterait pas attention, à moins que quelque chose éveille son intérêt.

Tiër leva les sourcils, interloqué, et ne put réprimer une moue amusée, qui ne s'adressait qu'à lui-même, songea Séraphe. C'était une chose de savoir que tous, dans sa famille, avaient des pouvoirs magiques, mais c'en était une autre de les voir à l'œuvre.

— Toarsen, dit-il, après avoir ouvert la porte. Entre, je t'en prie.

— Je suis venu dès que j'ai pu. Le bruit court chez les Passereaux qu'il va y avoir un Châtiment...

— Je sais, dit Tiër. (À la tête qu'il faisait, Séraphe comprit qu'il hésitait à prendre une décision cruciale.) Toarsen, si je te demandais d'aller voir l'Empereur, à cette heure tardive, crois-tu que tu le pourrais ?

— Oui, je... je suppose. Mais pas sans l'aide de mon frère, Avar, le Septe de Leheigh. (Il hésita et redressa fièrement le menton.) Cependant, je ne ferai rien qui pourrait mettre la vie de mon Empereur en péril, même s'il s'agit d'un écervelé, qui se préoccupe davantage du dernier vin de Carêk que de gouverner son Empire !

— D'accord. Ce que je voudrais que tu fasses, c'est persuader ton frère de t'emmener voir l'Empereur. Précise-lui qu'il s'agit d'une urgence. Dis à Phorän... (Tiër s'interrompit, pensif, et secoua la tête.) Dis-lui que tu as un message pour lui, et que tu ne peux le révéler à personne d'autre qu'à lui, et à Avar. L'Empereur en sait trop sur ton compte, mon garçon, pour se fier entièrement à toi. Mais il fait confiance à Avar. Quand vous serez seuls tous les trois, tu diras à l'Empereur que son Barde a quelque chose d'urgent à lui révéler. Dis-lui qu'Avar et toi-même devez l'accompagner, s'il n'y voit pas d'inconvénient. Dis à Phorän que j'ai un plan, mais qu'il faut faire vite.

Toarsen lui lança un regard interloqué.

— Quoi ? Phorän sait qui vous êtes ?

Tiër lui adressa un sourire caustique.

— Ne rejette pas d'emblée ton Empereur, mon garçon. J'ai l'impression que tu n'es pas le seul à l'avoir sous-estimé... Eh bien, vous allez tous avoir une sacrée surprise !

Toarsen hochait lentement la tête.

— C'est d'accord. Je vais faire ce que vous demandez. Si je n'arrive pas à parler à l'Empereur, je reviendrai tout seul.

— C'est bien, mon garçon. (Il lui tapa l'épaule et ferma la porte derrière lui. Il attendit ensuite que le bruit de ses pas s'affaiblisse dans le couloir.) C'était Toarsen, dit-il enfin. Le frère cadet du Septe de Leheigh. (Il reprit sa place sur le lit, à côté de Séraphe.) Il est parti chercher Phorän.

— Tu sais... commença Séraphe. (Celle-ci avait longuement songé à son histoire, tout le temps qu'il avait discuté avec le garçon.) Quand j'ai su que tous nos enfants étaient Porteurs d'Ordre, j'ai compris que nous aurions un jour des ennuis. Depuis des années, j'aurais dû me résigner à l'idée de combattre un autre Ténébreux.

Jës la regarda d'un air indifférent, mais Lehr sourit.

— Peut-être les dieux te font-ils rattraper, d'un seul coup, les années que tu as passées à Reidern !

Séraphe emprunta à Tiër son célèbre roulement d'yeux – elle arrivait à le faire, pour peu qu'elle le veuille vraiment.

— Quelle impertinence ! s'exclama-t-elle. Portez-les pendant neuf mois, nourrissez-les, habillez-les, et voilà la récompense !

— Séraphe, je ne comprends pas, dit brusquement Tiër. S'ils veulent mon Ordre, pourquoi ne me l'ont-ils pas pris tout de suite ? Pourquoi attendre toute une année ?

— Je n'en suis pas sûre, mais un sort fonctionne d'autant mieux que l'on connaît bien la victime. Par exemple, il me serait beaucoup plus facile de t'ensorceler, toi, plutôt qu'un étranger. Je pense que c'est pour cette raison. Leur magie n'est pas infailible. Nombre de leurs pierres de pouvoir ne fonctionnent pas, ou du moins pas correctement. Une année entière laisserait le temps à l'un de leurs sorciers de se rapprocher de toi. Tu ne vois personne ?

Tiër se frotta le visage.

— À moins qu'il soit en train d'invoquer sa magie, je ne peux pas reconnaître un sorcier *solsenti*. Le peux-tu, toi ?

Séraphe secoua la tête.

— Si j'*ouvre l'œil*, je peux voir les Ordres. Mais je ne peux pas distinguer les sorciers ordinaires, non... (Il se mit à bâiller. Séraphe fronça les sourcils.) Depuis combien de nuits restes-tu assis là, sans dormir, à élaborer je ne sais quels plans ? demanda-t-elle d'une voix sévère. (Elle n'attendit pas sa réponse.) Les garçons, dit-elle, cela vous ennuerait de rester calmes ? Toi, Tiër, tu ne seras utile à personne si tu tombes de sommeil. Allonge-toi et tâche de dormir un peu. Les garçons et moi allons monter la garde jusqu'à l'arrivée de l'Empereur.

Il fit mine de protester, mais il était visiblement éreinté, car il lui demanda :

— Ma chérie, si tu t'installes confortablement, je pourrai poser la tête sur tes genoux, et rêver pendant un an et un jour.

— Regarde, murmura Lehr en aparté, Voilà comment il faut t'y prendre avec les femmes, pour qu'elles soient aux petits soins pour toi. Tu devrais essayer. Les Crois-tu qu'Hennëa te laisserait poser ta

essayer, des. Crois-tu qu'elle te laisserait poser ta grosse caboche sur ses genoux ?

— Ferme-la, Lehr, dit Jës. Laisse papa dormir.

Séraphe ne dort pas, bien qu'elle soit épuisée, elle aussi. Toutefois, rester assise sur ce lit douillet, la tête de Tiër appuyée sur ses genoux, la reposa autant qu'une semaine entière de sommeil. En attendant la visite de Phorän, elle s'employa à défaire la toile magique que les sorciers *solsenti* avaient tissée autour de lui. Elle ne força pas les fils à se détacher, se contentant d'accélérer l'œuvre inexorable du temps.

Quand elle eut terminé, ayant fait du mieux qu'elle pouvait, elle remarqua que Lehr dormait littéralement debout. Jës était toujours sur ses gardes et lui fit un léger signe de tête, indiquant qu'elle n'avait pas à s'inquiéter. Le sentiment de calme et de paix intérieure qu'elle éprouvait, en ce moment précis, lui fit comprendre que c'était bien Jës qui montait la garde, et non le Gardien. C'était une bonne chose, se dit-elle, que le Gardien puisse faire confiance à Jës.

Elle ferma les yeux et se laissa bercer par ce silence...

— Quelqu'un approche, avertit doucement Jës.

Tiër se leva brusquement, et s'étira.

— Merci, ma chérie. Pourriez-vous tous vous lever, s'il vous plaît, pour ne pas être directement en face de la porte ? Mais pas de déguisements, d'accord ? Si ce n'est pas Phorän, j'aimerais autant que vous restiez cachés ; mais si c'est lui, je ne voudrais pas qu'il croie à un piège.

— Il y a trois personnes, leur dit Lehr, en s'écartant sagement de la porte. L'une d'elles est Toarsen ; l'autre porte beaucoup de métal sur elle ; quant à la troisième, elle a des sandales aux pieds.

Tiër jeta un regard interloqué à son fils. *Je lui ai pourtant dit que leurs dons s'étaient développés*, songea Séraphe.

— Comment sais-tu qu'il s'agit de Toarsen ? demanda Tiër.

Lehr fit une grimace.

— Oui... je sais. Ça m'ennuie, moi aussi. Maman dit qu'avec le temps, je finirai par m'y faire. Mais tout de même, je préférais le temps où je pensais simplement être un bon traqueur. La magie m'a ôté la satisfaction de croire que j'avais du talent. Toarsen porte des bottes en cuir. Un clou dépasse d'un de ses talons, ce

qui lui fait une démarche légèrement cliquetante.

Un léger coup retentit à la porte, et la réaction instinctive de Jës fit grelotter Séraphe.

— Qui est-ce ? demanda Tiër, d'une voix délibérément fatiguée et grincheuse.

— C'est Phorän, répondit une voix de ténor, tout autant irritée. C'est vous qui m'avez fait demander, vous avez oublié ?

Tiër sourit en ouvrant la porte.

— Merci infiniment d'être venu, Votre Immensité. Entrez, je vous en prie.

— Ah ! Je le déteste, ce titre-là. (Cette voix ne pouvait appartenir qu'à Phorän. Dès qu'il passa le seuil, ses yeux clairs glissèrent sur Séraphe et Jës, s'attardèrent sur Lehr, avant de se poser de nouveau sur Tiër.) C'est déjà assez pénible d'être appelé « Votre Grandeur », ou « Votre Éminence », par des gens qui vous méprisent. Mais c'est bien la première fois que l'on se moque de mon ventre ! (Il tapota sa taille grassouillette.) Quoi qu'il en soit, j'espère que vous ne m'avez pas réveillé rien que pour rencontrer votre petite famille ? Il est vrai, toutefois, que votre charmante épouse mérite le déplacement... Mais Avar n'a pas du tout le cœur à rire. Non seulement son frère

Il a pas eu tout le cœur à rire. Non seulement son frère l'a forcé à venir me réveiller, au beau milieu de la nuit. Mais en plus, je ne lui ai pas dit qu'il s'agissait de rencontrer un prisonnier dans les tréfonds du palais !

Tiër lui adressa un large sourire.

— Comment avez-vous su que c'était ma famille ?

Phorän éclata de rire.

— Vous plaisantez ? Une jolie Voyageuse et deux adolescents – l'un qui lui ressemble, et l'autre à vous ? Je vous en prie, j'ai certes la réputation d'être un ivrogne, mais je ne suis pas bête à ce point !

Vous m'aviez dit qu'elle viendrait, mais n'est-ce pas un peu plus tôt que prévu ? (Il se détourna avec grâce, et fit un geste vers l'homme qui avait refermé la porte derrière eux – celui qui portait beaucoup de métal d'après Lehr.) Avar, j'aimerais vous présenter Tiër de Reidern, natif de votre Septe. Tiër, voici mon ami Avar : Septe de Leheigh.

— Mon Septe, dit brusquement Tiër, en inclinant la tête.

— Qui êtes-vous donc pour vous permettre de faire venir l'Empereur à cette heure tardive ? lui demanda Avar, ignorant ses salutations.

Serait-il jaloux ? se demanda Séraphe.

— Je suis son humble serviteur, répondit doucement Tiër.

— Il m'a aidé en bien des choses, dit Phorän. Le Chemin est beaucoup plus dangereux que vous le pensez, Avar. Si Tiër n'avait pas été là, je n'aurais jamais su à quel point. Il m'a aidé à trouver qui étaient les Rapaces, et a rallié les Passereaux à ma cause.

— Voilà qui explique les exercices d'épée, dit Toarsen, quelque peu désillusionné.

Séraphe, en tant que mère, formula ce qu'il n'avait pas dit : *Il ne nous aime pas vraiment.*

— Tiër m'a appris que beaucoup de Passereaux, avec un peu d'encouragement, seraient prêts à m'aider à reprendre le contrôle de mon Empire, dit Phorän, sans regarder Toarsen.

— Vous avez cru que *nous* pourrions aider l'Empereur ? s'exclama Toarsen, presque scandalisé.

À l'entendre, on dirait que c'est un honneur incommensurable, se dit Séraphe, soudain exaspérée par la bêtise des hommes.

— Je sais que vous en êtes capables, lui répondit Tiër. Où pourrait-il trouver une bande de jeunes hommes intrépides comme vous, capables de se battre, et liés à aucun Septe ?

— C'est à vous que Collarn doit son nouveau travail, n'est-ce pas ? dit Toarsen.

— Euh... c'est à moi, en réalité, intervint Phorän en s'éclaircissant la voix.

Toarsen avait l'air éberlué lorsqu'il se tourna de nouveau vers Tiër.

— L'Empereur n'est qu'un stupide ivrogne ! lui dit-il, comme si le principal intéressé n'était pas à côté de lui. Il suit Avar comme un chiot, continua-t-il, et fait tout ce qu'Avar lui dit de faire ! Vous, Tiër, vous n'êtes qu'un vieux soldat qui s'ennuie à mourir. Vous avez trouvé un bon moyen de faire passer plus rapidement votre année de captivité, voilà tout. Les Rapaces vous agacent, et les Maîtres encore plus ! C'est pour cette raison que vous avez décidé de les déstabiliser, en obtenant l'admiration des Passereaux. Ce n'est qu'après avoir commencé vos entraînements, en vérité, que vous êtes devenu l'ami de certains d'entre nous !

— Je n'ai jamais eu l'occasion d'être autre chose qu'un ivrogne et un sot, répondit froidement Phorän,

sans colère toutefois. Et tout le monde suit Avar comme un chiot, c'est bien connu ! ajouta-t-il.

— Quand je suis arrivé ici, j'ai vu un groupe de jeunes voyous, menés par une bande de charognards ! se défendit Tiër. Il se trouve que j'appréciais certains d'entre vous, et que je méprise les gens qui s'amuse avec la vie d'autrui. J'ai donc décidé de voir ce que je pouvais faire.

— Cela a marché parce qu'il vous aime, intervint Lehr. S'il avait simplement voulu se servir de vous, vous l'auriez senti.

Avar, jusque-là appuyé contre la porte, se prit le visage entre les mains.

— Quelqu'un aurait-il l'obligeance de m'expliquer ce que nous fabriquons là ? Il y a d'autres moments, tout de même, pour ce genre de simagrées !

— Le Chemin prépare une manœuvre destinée à reprendre le contrôle des Passereaux avant que j'aie pu agir. Myrceria m'a informé qu'ils avaient l'intention d'organiser un Châtiment, une méthode particulièrement brutale qu'ils emploient pour préserver leurs secrets. Ils désignent l'un des Passereaux, qui est passé à tabac par ses compagnons. D'après ce que j'ai compris, le garçon ne survit pas toujours.

»À mon avis, ils vont choisir Collarn. Mais ils pourraient très bien prendre Toarsen ou Kissel, étant donné qu'ils sont tous les trois mes plus proches complices.

Phorän toussota.

— Je peux avertir Collarn avant de rejoindre mes appartements. Personne n'en saura rien. Mais trêve de bavardages ! Je propose que nous achevions les présentations avant de passer aux choses sérieuses. Faites honneur à vos parents, Tiër, et montrez-nous vos bonnes manières. Je vous laisse nous présenter votre petite famille.

Tiër fit une légère révérence, et sourit bêtement.

— Voici ma femme Séraphe, Corbeau du Clan d'Isolda la Silencieuse ; mon fils Jësaphi, que nous appelons Jës et qui est Gardien. Voici également mon fils cadet, Lehr, Chasseur. Séraphe, Jës, Lehr, laissez-moi vous présenter Phorän le Vingt-Septième.

Par-dessus les murmures polis et les trépignements de pied, Toarsen osa une remarque.

— Le Vingt-Sixième, rectifia-t-il.

Phorän lui fit un grand sourire

— Oui, mais seulement si vous ne comptez pas le premier Empereur, qui ne l'était pas officiellement. Pour ma part, j'ai l'habitude de le faire. Après tout, il n'y aurait pas eu d'Empire sans lui, quoi qu'en dise Phorän le Premier ou le Deuxième.

Toarsen se força à sourire.

Il n'était pas étonnant, songea Séraphe, que Tiër aime tant ce sympathique jeune homme, et cela n'avait rien à voir avec le fait qu'il soit Empereur. En vérité, ils se ressemblaient beaucoup.

— J'avais l'intention de prévenir Collarn, dit Tiër, revenant au problème actuel. Mais mon épouse m'a judicieusement fait remarquer que ce fameux Châtiment représentait notre seule chance d'avoir l'ensemble du Chemin réuni au même endroit. Tout le monde est censé y participer. Ils s'attendent sûrement à ce que les Passereaux opposent une certaine résistance, car beaucoup d'entre eux ont commencé à se poser des questions sur les véritables motivations de la secte ; mais ils ne s'attendent jamais à une attaque extérieure.

— Quand cela aura-t-il lieu ? demanda Phorän.

— Au cours des deux ou trois prochains jours,

répondit Tiër.

Phorän secoua la tête.

— Ils sont à peu près deux cents, dit-il, sans compter les cinq magiciens. Le Septe de Geränt n'est même pas encore arrivé. Je...

— J'ai vingt hommes d'armes ici, à Taëla, déclara Avar. Et ce sont *mes* hommes, pas ceux de mon père.

— Ma femme m'a dit qu'elle pouvait faire venir une cinquantaine d'hommes en plus, ajouta Tiër. Des gars lestes et agiles, armés surtout de poignards, et de quelques épées. Des Voyageurs.

Avar demanda à Séraphe, d'un ton suspicieux :

— En quoi cela concerne-t-il les Voyageurs ?

— Notre peuple est en train de s'éteindre. Aussi loin que je m'en souviene, les Septes n'ont jamais poursuivi qu'un seul but : nous exterminer jusqu'au dernier. Si mes amis vous viennent en aide, Phorän, accepterez-vous de remédier à cela ?

Ce dernier hocha lentement la tête.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir. Je n'ai pas l'influence qu'un véritable Empereur devrait avoir, et

prendre la défense des Voyageurs ne devrait pas beaucoup m'aider. Mais je ferai mon possible.

— Cela vous convient-il ? demanda Avar.

Séraphe lui sourit.

— Vous savez, cela fait des siècles que le Chemin Secret tue des Voyageurs. Jusqu'à présent, nous n'en savions rien. Si Phorän n'avait pas voulu de nous pour l'aider à les combattre, nous l'aurions fait tout de même, de notre propre chef. Seulement, il est plus prudent d'investir le palais sur l'ordre de l'Empereur.

— Myrceria va essayer de découvrir la date du Châtiment, continua Tiër.

— Moi, je le saurai avant elle, fit Toarsen. Myrceria est obligée d'attendre que quelqu'un le lui dise. Moi, ils doivent m'y convoquer. C'est pourquoi, si vous me le permettez, je vais mettre Kissel au courant. (Il regarda Tiër, puis Phorän, comme s'il ne savait pas à qui il devait obéir.) Si c'est moi qu'ils ont décidé de punir, Kissel viendra vous prévenir.

— Combien de temps vous faudrait-il pour guider les vôtres jusqu'ici ? demanda Phorän à l'intention de Séraphe.

Ainsi commencèrent-ils à organiser l'attaque

AINSI COMMENCERENT-ILS à organiser l'attaque. Séraphe croisa les bras, et répondit à toutes les questions qu'ils lui posèrent. Visiblement, les trois hommes – c'est-à-dire l'Empereur, Avar et Tiër – vivaient l'aventure de leur vie. Quant aux adolescents, ils étaient tout aussi excités... sauf Jës, qui choisit de rester à l'écart.

Séraphe ne put s'empêcher de sourire en voyant que tous avaient cédé la direction des opérations à Tiër. Ils avaient beau le dépasser largement en rang et en grade, ils étaient tous pendus à ses lèvres.

Chapitre 16

Le matin suivant Tiër était toujours aussi fatigué, mais il ne s'était pas senti aussi serein depuis longtemps. Séraphe était là, à ses côtés. Pas là précisément, étant donné qu'elle était partie jouer les diplomates auprès de son fameux clan Voyageur. Cette situation le surprenait beaucoup, parce qu'à sa connaissance, Séraphe n'était pas plus diplomate qu'Alinath...

— Centre mieux ta garde ! dit-il à l'un de ses Passereaux. Souviens-toi qu'il ne s'agit pas de blesser superficiellement, mais bien de sauver ta peau. Tuer ou être tué. Mieux vaut donc t'assurer que tu fasses partie des vainqueurs, pas des vaincus.

Il marchait derrière ses troupes, inspectant leurs placements de pieds, quand l'un des domestiques l'aborda soudain.

— Maître Telleridge souhaiterait vous voir, dit-il.

— Toarsen ! Kissel ! appela Tiër. Chargez-vous des exercices, s'il vous plaît. Si je ne reviens pas, continuez

jusqu'à ce que vos chemises soient trempées de sueur.

Toarsen sortit des rangs, et lui adressa un simulacre de salut militaire. Il n'avait pas l'air aussi fatigué que lui, et pourtant il n'avait pas eu davantage de sommeil. Tiër se sentit vieux, tout à coup.

Le domestique le conduisit vers l'une des petites pièces qui servaient de salles de réunion aux Rapaces, et lui ouvrit la porte. À l'intérieur, l'espace était en partie séparé par un panneau en bois très finement sculpté. Quatre silhouettes sombres, vêtues de longues robes de cérémonie, étaient assises devant un feu crépitant. Leurs sièges étaient ornés de dorures. Au centre, se trouvaient deux sièges vides. Telleridge, également en tenue de cérémonie, se tenait face au foyer.

Il leva les yeux à l'arrivée de Tiër. Les autres, néanmoins, regardèrent obstinément les flammes.

— Ah, merci d'être venu, dit le sorcier.

Puis, se tournant vers le domestique :

— C'est bon, Baskins. Tu peux te retirer. (Le serviteur referma la porte derrière lui, laissant Tiër seul en compagnie des Sorciers du Chemin.) Venez vous asseoir, Barde, invita-t-il d'un ton impassible.

Avec méfiance, Tiër s'assit sur le rebord de l'un des sièges vides, et Telleridge prit place près de lui. Il avait l'étrange impression que cette sérénité de façade, cette urbanité glacée, n'étaient que le calme avant la tempête.

— Vous nous avez causé beaucoup, *beaucoup* de souci, continua l'autre. Quelle idée vous a prise, mon ami, d'essayer de détourner les Passereaux de nous ? Pensiez-vous que nous le tolérerions ?

— Vous gâchez leur potentiel, dit Tiër. Il y a beaucoup de jeunes gens prometteurs parmi les Passereaux. La plupart le sont, même si quelques-uns sont irrécupérables, j'en conviens.

— Ces garçons nous sont utiles, dit Telleridge, l'air vaguement amusé. (Tiër conserva son expression en mémoire. Il s'en servirait le jour où il voudrait avoir l'air terriblement condescendant.) Ils l'ont toujours été, d'ailleurs. Un Châtiment aura lieu aujourd'hui. Il nous permettra de reprendre le contrôle des Passereaux. Cependant, je crains qu'un certain nombre d'entre eux ne puissent plus jamais devenir Rapaces... J'ai été particulièrement déçu lorsque vous avez détourné le frère cadet du Septe de Leheigh, Toarsen. J'avais placé de grands espoirs en lui. Et j'ai beaucoup de peine pour ce jeune musicien, Collarn. Votre musique, à tous deux, nous manquera cruellement après votre départ.

Croyez-moi

— Je vois, dit Tiër, déterminé à laisser le Maître diriger la conversation, avec ce ton ironique qu'il semblait affectionner. J'imagine que mon départ aura lieu un peu plus tôt que prévu ?

Il y eut un petit bruit derrière le panneau de bois, trop ténu pour qu'il puisse l'identifier.

— Je n'en suis pas plus heureux que vous. (Visiblement, les autres avaient reçu l'ordre de rester assis en silence, car depuis que Tiër était entré dans la pièce, ils n'avaient rien fait d'autre que regarder le feu.). Les Hiboux sont un Ordre très rare, et il ne m'est guère agréable de hâter les choses. Cela risque de gâcher nos plans. Depuis que le Chemin existe, nous n'avons essuyé qu'un seul échec. Vous seriez le deuxième. C'est la première fois, en outre, qu'un Barde nous pose tant de problèmes. C'est un don Bardique que vous utilisez pour charmer les Passereaux, n'est-ce pas ?

— Comment le pourrais-je ? Vous m'avez dit que mon Ordre était endormi.

Il avait utilisé les méthodes de Gerânt, à la place, parce qu'il n'avait jamais beaucoup compté sur son Ordre, contrairement aux Bardes Voyageurs.

— Je m'étonne qu'aucun de nos Bardes n'ait essayé avant vous !

Parce qu'aucun Barde Voyageur, jusqu'à à présent, ne s'est préoccupé de cette bande de jeunes voyous solsentis, songea Tiër, mais il préféra garder cette pensée pour lui.

Telleridge attendit poliment. Voyant que Tiër ne répondait pas, il haussa les épaules.

— Quoi qu'il en soit, je suis particulièrement attristé par certaines autres choses que vous avez... provoquées. (Il se leva de son siège, et se dirigea nonchalamment vers le panneau de bois.) Venez, Barde. Peut-être serez-vous désolé, vous aussi.

Tiër se rappela qu'il était entouré par cinq mages, et qu'il ne pouvait guère faire mieux qu'obéir. Il se leva lentement, et suivit le Maître derrière le panneau. Au même instant, les sorciers se levèrent tous en silence, et lui emboîtèrent le pas sans un mot.

De l'autre côté, une femme était attachée, entièrement nue, à une chaise. Quelqu'un avait apparemment testé sur elle, selon une ancienne coutume, le tranchant de ses couteaux ainsi que d'autres outils. Son visage était si meurtri qu'il en était méconnaissable. Tiër la reconnut pourtant à ses cheveux.

— Myrceria...

Elle se raidit en entendant son nom, et il se rendit compte que ses yeux étaient si gonflés qu'elle ne devait plus être capable de voir.

— Votre amie Myrceria nous a révélé certaines choses, dit Telleridge. N'est-ce pas, ma chère enfant ?

Il lui tapota la tête, puis se munit d'une dague et coupa son bâillon.

— Je suis désolée..., dit-elle avec peine, en tournant son visage aveugle vers Tiër. Je suis désolée, désolée...

— Chh..., répondit Tiër, en insistant légèrement. Chut, Myrceria. Ça n'a plus d'importance, maintenant.

Elle continua à sangloter, mais cessa de s'excuser. Ou il était vraiment convaincant, ou alors Séraphe avait eu raison à propos du sortilège des Maîtres, et Myrceria avait senti l'impulsion magique qu'il avait glissée dans ces mots.

— Quand j'ai appris pour les Passereaux, cela m'a mis très en colère, poursuivit Telleridge. Mais vous n' imaginez pas ma rage quand j'ai questionné Myrceria ce matin, et que j'ai appris qu'au lieu de vous surveiller, comme elle était censée le faire, vous nous l'aviez

comme elle était censée le faire... vous nous l'avez détournée de sa mission, elle aussi ! Voilà des années que Myrceria est au service du Chemin et vous avez causé sa perte.

Son geste fut si brusque, si inattendu, qu'avant que Tiër ait pu comprendre ce qu'il faisait, le sang de Myrceria l'aspergeait déjà du torse aux genoux. Telleridge la força à lever la tête, et maintint l'agonisante dans cette ignoble position.

— Elle m'a si bien servi, dit-il, tout au long de ces années... Où trouverai-je une autre sorcière comme elle, si douée pour gagner la confiance de nos hôtes ? Je n'ai pas d'autre fille.

Il relâcha sa tête, et s'essuya les mains sur sa robe. Les vêtements sombres camouflaient bien mieux le sang que la tenue colorée de Tiër.

Ce n'est pas possible, songea celui-ci, qui savait pourtant à quel point ils étaient maléfiques. Il avait oublié combien la mort pouvait être soudaine et surtout définitive. Il avait aimé Myrceria...

Tiër avait toujours son épée d'entraînement, mais tout cela avait été trop bien orchestré. Si elle avait présenté le moindre danger, ils lui auraient confisqué son arme, c'était évident.

Myrceria a-t-elle trahi nos plans ? se dit-il soudain. Elle n'avait pas eu vent de tout, mais elle en savait assez.

— Savez-vous ce qui m'ennuie le plus ? continua Telleridge, sans aucun respect pour la colère et la douleur de Tiër. Comment avez-vous fait pour rencontrer l'Empereur ? Savez-vous combien de temps cela nous a pris de mettre au pouvoir un dirigeant inoffensif ? Et combien de personnes ont donné leur vie, Barde, pour que je puisse façonner l'Empereur idéal ? Croyez-vous que je sois dupe ? Comme par hasard, juste après votre arrivée, l'Empereur se découvre des vellétés politiques. Ce n'est qu'après avoir discuté avec vous l'autre jour, au sujet des Passereaux, que j'ai fait le parallèle entre vous et Phorän. (Telleridge secoua la tête.) Qui nous avez-vous laissé pour le remplacer ? Quand l'Empereur mourra, c'est sans doute Avar qui héritera du trône. C'est un imbécile, certes, mais un imbécile bien intentionné... Et vous avez gâché Toarsen ! (Il laissa échapper un soupir théâtral.) Je sais bien que vous n'avez cure des dégâts que vous avez causés, mais j'ai cru bon de vous convier au Châtiment, ce soir. Je vous tuerai en dernier, évidemment, pour que vous puissiez voir votre petite opération échouer, avant le grand voyage.

Tiër contemplait sans un mot le corps de Myrceria.

— Ah, vous n'avez plus rien à me dire, Barde ? le

nargua-t-il.

Si, j'ai quelque chose à te dire, songea Tiër. Il était temps de savoir jusqu'à quel point ils contrôlaient son Ordre.

— Il n'y a que les lâches qui torturent les femmes, dit-il.

Il ne chercha même pas à esquiver le bâton qui, soudain, lui heurta la joue.

Toarsen se séchait les cheveux avec une serviette, tout en empruntant les couloirs secrets qui menaient au reste du palais. Seul dans l'obscurité, il sourit en se remémorant la tête d'Avar lorsqu'il avait déboulé dans ses appartements, hier soir, et lui avait demandé qu'il le conduise à l'Empereur.

Convaincu qu'il s'agissait d'un pari stupide, Avar avait d'abord refusé. Puis, finalement, il avait cédé.

Toarsen avait d'ailleurs été très surpris. Son frère ne lui avait jamais prêté la moindre attention, jusqu'à cette fameuse nuit. D'habitude, il se contentait de lui donner des ordres.

Quand il lui avait juré sur l'honneur qu'il était

Quand il lui avait juté sur l'homme qui n'était vraiment porteur d'un message urgent pour l'Empereur, Avar avait laissé échapper un soupir de martyr. Puis il s'était levé du lit, habillé, et avait fait ce qu'il demandait. Par la suite, lorsqu'ils avaient regagné leurs appartements le matin, après une nuit entière de conseil de guerre, son frère aîné lui avait tapoté l'épaule, un geste d'affection et de respect dont il n'avait jamais gratifié Toarsen auparavant.

Le passage que Toarsen avait emprunté s'ouvrait sur un obscur débarras, à quelques pas de ses appartements. Il jeta un coup d'œil à l'extérieur, mais il n'y avait personne dans le couloir. Il sortit donc du débarras, et s'engouffra dans sa chambre.

Il avait déjà enfilé ses inconfortables habits de cour, et s'apprêtait à ressortir, lorsqu'il aperçut l'enveloppe en vélin posée sur la table près de son lit.

Le sang battait à ses oreilles lorsqu'il décacheta l'invitation.

Quoi ? Maintenant ?

Séraphie se retourna paresseusement dans le lit de Tiër, enveloppée dans la couverture qui portait encore son odeur. Elle l'avait quitté au petit jour, quand le

soleil n'était qu'une faible lueur dans le ciel. Il avait été encore plus simple qu'elle l'aurait cru de convaincre Benroln, et le reste du clan, de servir comme hommes d'armes pour l'Empereur. Après cela, elle avait laissé Jès et Lehr endormis dans la bergerie des amis de Benroln, en périphérie de Taëla, et s'en était retournée vers Tiër.

À son retour, il n'était plus dans sa chambre. Elle regretta de ne pouvoir lui raconter son succès, mais elle savait que s'il modifiait ses habitudes, cela risquait d'alerter quelqu'un. En attendant qu'il revienne, elle avait grimpé dans son lit, comme pour se convaincre qu'il était bien vivant. Si quelqu'un entrait dans la chambre, il ne la verrait pas, à moins qu'elle le veuille.

On frappa soudain à la porte.

— Tiër ? C'est moi, Toarsen, dit la voix du jeune homme. Vous êtes là ?

À contrecœur, Séraphe se leva du lit, et arrangea les couvertures. Elle ouvrit, et fit signe à Toarsen d'entrer.

— Il n'est pas encore revenu.

— Il est introuvable, lança Toarsen. Je l'ai cherché partout, pourtant. (Il paraissait affolé.) Le Châtiment aura lieu en début de soirée, et il n'est pas là...

— Pas de panique, dit Séraphe, que l'inquiétude du garçon incitait au calme. Dès qu'il reviendra, je lui en parlerai. Mais pour l'heure, Phorän, ton frère Avar, et les gens de mon peuple doivent être informés sur-le-champ. Va trouver ton frère et dis-lui d'avertir Phorän. Ordonne-lui ensuite de rassembler ses hommes, et d'aller retrouver mon peuple, le plus vite possible, dans les passages souterrains dont je lui ai parlé hier. Moi, je vais chercher les Voyageurs. Ça devrait aller vite.

» Quand tu auras parlé à Avar, vaque à tes occupations habituelles, comme si de rien n'était. Il faut à tout prix éviter d'attirer l'attention. Ton frère peut se charger de prévenir Phorän, tu n'as pas besoin de le faire. Assure-toi que tu es armé, toutefois, avant de te rendre au Châtiment.

Il acquiesça et quitta la pièce. Dès qu'il fut sorti, Séraphe partit au pas de course à travers le dédale de passages secrets. Il n'y avait pas une minute à perdre. Il fallait absolument qu'elle avertisse Benroln. Tiër avait bien survécu sans elle jusqu'à présent. Elle s'accrocha à l'idée qu'il allait bien.

Avar et ses hommes les attendaient comme convenu, dans le souterrain. C'était un long couloir, sombre et inquiétant, assez large pour accueillir deux fois plus d'hommes. Il eut une expression soulagée

rois plus d'hommes. Il eut une expression soulagée lorsqu'il aperçut Séraphe, accompagnée du Clan de Rongier.

— Je n'aime pas beaucoup cela, dit-il sans attendre les présentations d'usage. Toarsen m'a dit que Tiër avait disparu. Il a essayé de trouver Myrceria, pour qu'elle lui fasse passer un message, mais elle aussi semble s'être volatilisée. Les autres prostituées ne savent pas où elle est. D'après ce qu'il m'a dit, la dernière fois qu'il a vu Tiër, c'était lors de leurs exercices à l'épée. Or, il semblerait que l'un des Maîtres l'ait convoqué pour une entrevue. En outre, je n'ai pas trouvé Phorän, non plus. Je l'ai cherché dans tous ses lieux favoris, mais il n'y était pas. Or, son cheval est toujours à l'écurie.

Séraphe fit abstraction de son angoisse, et se força à réfléchir. Les Maîtres du Chemin en voulaient à Tiër de leur avoir ravi le contrôle des Passereaux. Ils s'étaient emparés de lui, et... sa pensée s'enraya. Et s'ils l'avaient tout simplement tué ?

— Il n'y a rien que nous puissions faire, dit-elle finalement, à part suivre les plans élaborés hier soir.

Benroln, qui se tenait près d'elle, hocha la tête.

— Si ce que vous nous avez révélé au sujet du Chemin est vrai, c'est la meilleure chance que nous

ayons de les détruire. Évidemment, il serait préférable que l'Empereur soit là, pour garantir notre action... Mais nous ne pouvons nous permettre de l'attendre. Si nous voulons anéantir le Chemin, c'est maintenant ou jamais !

— Dans l'immédiat, nous n'avons besoin ni de Tiër ni de Phorän, fit Séraphé. (Il fallait bien le reconnaître, même si cela ne l'enchantait guère.) Sans Tiër, toutefois, il nous faudra sans doute combattre les Passereaux, également... Le problème, c'est qu'en l'absence de Phorän, Benrohn, vos hommes devront quitter le terrain dès la fin du combat, et emporter leurs morts avec eux. Les Passereaux feront partie du spectacle, ce soir, si ce Telleridge est aussi rusé que je l'imagine. Qui plus est, je ne pense pas qu'ils aient fait du mal à Tiër. S'ils l'avaient blessé, ils auraient beaucoup de difficulté à maîtriser les Passereaux.

— Vous ne connaissez pas les Passereaux, fit remarquer Avar.

— Non, certes. Mais je connais mon mari.

Elle ne manqua pas de remarquer les regards inquiets, méfiants, que les hommes d'Avar portaient sur cette exotique armée de Voyageurs, ni les coups d'œil éberlués qu'ils jetaient à la vieille Brewydd. Les personnes âgées ne participaient pas, d'ordinaire, aux batailles – encore moins les vieilles dames. Ce qu'ils

ignoraient, c'est que les Guérisseuses étaient utiles sur un champ de bataille, et qu'elles savaient s'occuper d'elles-mêmes.

— Il faut livrer bataille ce soir, répéta Sérâphe.

Avar acquiesça lentement, puis se tourna vers les troupes qui l'entouraient. En quelques phrases courtes, cadencées, il leur expliqua ce qu'ils devaient faire, et pourquoi ils devaient le faire.

La robe de cérémonie en laine blanche que Sérâphe portait, après l'avoir volée à un Rapace imprudent, la grattait horriblement.

Néanmoins, elle se tenait tranquillement aux côtés de Brewydd, qui avait engagé la conversation avec son voisin, un autre Rapace en robe blanche. Ils parlaient, entre autres choses, de la culture des tomates.

Hennëa avait jeté des sorts sur chacune d'elles ; des sorts d'insignifiance, afin d'éviter qu'on les remarque, ainsi que de menus sorts d'illusion – visant à cacher certains détails, comme la petite taille de Sérâphe, et son sexe, qui n'auraient pas manqué d'attirer l'attention. Cependant, quand Hennëa leur avait dit de se fondre dans la foule, Sérâphe ne pensait pas qu'échanger des astuces de jardinage avec le premier

qu'échanger des astuces de jargonage avec le premier Rapace venu, comme le faisait Brewydd, était ce qu'elle avait voulu dire.

Elle inspecta la salle. Jës était là, quelque part, au milieu de tous ces gens. Lui, toutefois, ne s'était pas embarrassé d'une robe blanche ; il n'en avait pas besoin. Personne ne le verrait, pas à moins qu'il le veuille. Lehr se trouvait avec le reste de leur petite armée.

Les Passereaux étaient déjà tous là, elle les avait comptés. En supposant que le petit protégé de Tiër était bien celui qu'ils avaient l'intention de châtier, il y avait bien soixante Passereaux. En dépit du fait que leur robe de cérémonie ne comportait pas de capuche, Séraphe avait même du mal à les différencier les uns des autres, et il lui fallut un certain temps avant de distinguer Toarsen – le seul Passereau qu'elle connaissait – au milieu des autres. Sur le devant de la scène, plusieurs rangées de chaises avaient été installées. Les Passereaux furent invités à s'y asseoir ; Séraphe les observa s'installer.

Il y avait beaucoup plus de Rapaces qu'elle l'avait espéré, presque trois fois plus que le nombre de Passereaux.

C'est tant mieux, se dit-elle. Ainsi, il y avait encore moins de risques que quelqu'un les repère, parmi tout

ce monde.

— *Disciples du Chemin Secret !* s'exclama une voix.

Séraphe se raidit en sentant le flux de magie qui accompagna ces paroles, les faisant résonner, et leur conférant une puissance qu'elles n'auraient pas eue normalement.

Le silence se fit. Brewydd réduisit sa voix à un faible murmure, mais continua à comparer les influences des divers terreaux et sols sur la croissance des tomates.

Séraphe comprit que l'homme inquiétant, en robe sombre, qui se tenait devant le rideau de la scène, se servait de la magie de Corbeau. Pourquoi n'avait-il pas utilisé l'Ordre du Barde ? Un Barde aurait pu faire davantage qu'élever sa voix au-dessus des autres. Il aurait pu tous les subjuguier, y compris les passionnés de tomates tels que l'interlocuteur de Brewydd.

Peut-être l'ignoraient-ils simplement, ou peut-être préféraient-ils utiliser des pouvoirs plus familiers, après tout. Un mage *solsenti*, songea-t-elle, était probablement habitué à ce que sa magie fonctionne d'une certaine manière. L'Ordre du Corbeau et du Cormoran étaient les plus proches de ce type de magie. C'était le pouvoir qui les intéressait, rien d'autre ; même Volis s'était désintéressé de la subtilité.

— Quand vous entrez dans l'Aire, vous êtes tenus de prononcer des vœux, continua le sorcier. Premièrement, ne jamais révéler l'existence du Chemin Secret. Deuxièmement, participer aux activités de l'Aire au moins trois soirs par semaine. Enfin, troisièmement, être fidèle et obéir sans discuter aux Rapaces et aux Maîtres.

» Or, l'un d'entre vous a brisé les deux derniers vœux. Ce soir, vous êtes tous venus assister à son Châtiment. Celui-ci n'a pas valeur de rédemption et votre camarade sera à jamais banni du Chemin.

— Telleridge sait comment subjuguier son public, s'émerveilla l'interlocuteur de Brewydd. (Sa voix chevrotante montrait qu'il s'agissait d'un vieil homme. Ce dernier eut tôt fait de revenir à son sujet de prédilection, les tomates.) Celles que je fais pousser dans l'orangerie, par contre...

— Mais ce n'est pas l'unique raison de votre présence ici, dit Telleridge. (La voix du Maître était empreinte de douleur et d'affliction, mais Séraphe savait qu'il forçait légèrement le trait.) Ces dernières semaines, reprit-il, nous avons eu la tristesse d'apprendre que nos Passereaux avaient été charmés, et détournés du Chemin, par la magie de notre hôte Voyageur. Le sort qui retient ses pouvoirs en ces murs, mes amis, dépend entièrement de votre volonté de lui résister. S'il vous plaît d'être ses disciples, ses courtisans

resister. S il vous plaît d être son disciple, son serviteur, et de le suivre dans son chemin de perdition, notre pouvoir ne peut plus vous protéger. C'est pourquoi nous avons décidé de prendre des mesures plus sévères contre lui.

Elle avait bien entendu : ils avaient Tiër. Était-il toujours en vie ?

— Il y a, cependant, une troisième chose sur laquelle j'aimerais attirer votre attention. Depuis quelques années, notre Empire, fondé par des héros, bâti par des hommes d'esprit et d'ambition, des visionnaires, est dirigé par un ivrogne écervelé. Lassé par sa vie d'aisance et de loisirs, corrompu par le sexe et l'alcool, cet Empereur de pacotille a décidé d'entraver le travail de ces hommes braves et courageux qui s'efforcent de sauver l'Empire du déclin... Qui pourra donc nous sauver, quand ce dirigeant frivole décidera de changer les contours de nos Septes ? Qui, dites-moi ? Qui donc, à part nous-mêmes ?

Il leva les mains, et les larges rideaux de la scène crissèrent en s'ouvrant lentement, sous l'action de la magie du Maître.

Un premier jeune homme était debout sur la scène : nu, effrayé, et les poignets enchaînés à un anneau fixé au sol. Au centre se tenait l'Empereur. Ils n'avaient pas osé le déshabiller, lui – afin de ne pas scandaliser leur

auditoire, songea Séraphe –, mais il portait la même robe de chambre que la nuit dernière, et elle se dit que c'était la pire chose qu'un Empereur puisse porter. Cependant, c'est sur le troisième homme, Tiër, que ses yeux s'accrochèrent. Son regard se fixa littéralement sur lui.

Il est vivant, songea-t-elle avec un soupir de soulagement. Elle pouvait voir ses côtes se lever et s'abaisser au rythme de sa respiration... Comme le jeune Passereau qu'il voulait tant protéger, il avait été enchaîné, nu comme un ver, à un anneau accroché par terre. Mais contrairement à son ami, il était recroquevillé sur le sol, la peau marbrée de rouge et noir à force d'avoir été battu.

La rage envahit Séraphé, comme une mer déchaînée. Elle lança un regard noir au Maître qui avait organisé cette infamie. C'était un magicien *solsenti*, peu puissant, qui comblait sa faiblesse au moyen de deux pierres d'Ordre. Deux Corbeaux, dont l'un était très ancien.

— En premier lieu, déclara Telleridge, occupons-nous du plus vil, du plus dangereux des trois ! Phorän le Vingt-Sixième, au nom des disciples du Chemin Secret, je vous déclare inapte à diriger l'Empire.

Le Maître se tourna vers son auditoire, et fit un geste bizarre sans nul doute destiné à provoquer une

geste bizarre, sans nul doute destiné à provoquer une réaction chez les Passereaux. Une salve d'applaudissements, peut-être ?

Celle-ci ne vint jamais, car Phorän prit soudain la parole.

— Pour être juste, c'est Phorän le Vingt-Septième, dit-il avec une telle dignité, qu'elle toucha le cœur de toutes les personnes présentes. Si mon ancêtre fermier n'avait pas été là, l'Empire n'aurait jamais existé. J'ai toujours considéré qu'il fallait lui reconnaître ça.

Même le nouvel ami de Brewydd cessa de parler.

Séraphé sentit un sourire de soulagement poindre sur ses lèvres. Tiër était en meilleure forme qu'il en avait l'air, visiblement, s'il pouvait communiquer autant de grâce et de puissance aux paroles, pourtant si banales, de Phorän.

Phorän sembla quelque peu surpris par la réaction que ses paroles avaient provoquée sur le public. *Vas-y, Tiër !* songea farouchement Séraphé. Elle jeta un coup d'œil à Telleridge, mais en dépit de ses anneaux de Corbeau, qui lui conféraient une immunité partielle, lui aussi était suspendu aux lèvres de Phorän. De toute façon, il était trop proche du jeune Empereur pour échapper au charme. Il ne pouvait que se taire et l'écouter.

Phorän, quant à lui, ne se laissa pas démonter.

— Tout ce qu'il a dit n'est pas faux, reprit-il. Je n'ai pas été le meilleur des Empereurs, mais d'un autre côté, personne n'a jamais voulu que je le sois. Tout comme vous, j'étais persuadé que les Septes du Conseil, tous des hommes comme Telleridge, étaient beaucoup plus capables que moi de diriger l'Empire. Cela aurait dû être le cas.

Il prend trop de temps, se dit Séraphe. Déjà, Telleridge commençait à lutter contre l'emprise du sort de Barde. Tiër ne tiendrait plus très longtemps, pas dans l'état où il était. Sans hésiter, elle quitta le mur où elle se trouvait, et se fraya un chemin jusqu'à la scène. Si elle parvenait à approcher Tiër, elle pourrait l'aider.

— Ce sont des hommes intelligents, rodés à l'exercice de leur fonction. S'ils choisissaient d'être justes, ils pourraient être de bons dirigeants. Or, ils ne s'intéressent qu'à leurs propres privilèges. Pour preuve : certains d'entre vous, encouragés par les Maîtres du Chemin, ont saccagé le marché des Tisserands l'an dernier. Saviez-vous qu'après cet incident, les revenus du président du Conseil avaient augmenté de moitié ? Que les Tisserands le payaient, à présent, pour avoir le droit de vendre leurs biens ?

» Or. Gorrish n'est-il pas l'un des Rapaces qui. l'an

dernier, vous a envoyés détruire la marchandise des Tisserands ? Y avez-vous gagné quoi que ce soit ?

Phorän prit une profonde inspiration, et Séraphe sentit la foule s'agiter, alors que le sort de Barde s'affaiblissait légèrement. Mais Tiër se reprit à temps. Cependant, à cause du léger mouvement de foule, l'accès à la scène lui était définitivement bloqué.

— Les Rapaces présents parmi vous n'ignorent pas, soyez-en sûrs, que la moitié des Passereaux en âge de rejoindre leurs rangs vont périr mystérieusement dans les semaines, ou les mois qui suivent. Ils le savent, évidemment, car ces morts n'ont rien de mystérieux. Ils y auront eux-mêmes contribué. Mais pourquoi tuer tant de garçons innocents, me direz-vous ? Tout simplement parce que certains d'entre vous ont déjà perdu les illusions de l'enfance. Certains d'entre vous se sont aperçus, au fil des jours, que la valeur d'un homme ne se mesure pas à ce qu'il détruit, mais à ce qu'il construit. Ceux-là seront les premiers tués... C'est le cas de ce garçon, enchaîné à mes côtés, qui n'a d'autre tort que d'aimer les vieux instruments, plus qu'il n'aime martyriser les jeunes Passereaux.

» Je n'ai jamais été véritablement Empereur, admit Phorän. Toute ma vie, je n'ai fait que décevoir les personnes qui m'aimaient, tout comme vous. Pour la plupart, mes échecs résultent de ma passivité, et non d'actes réprouvés que j'aurais commis. C'est

a actes reprehensibles que j'aurais commis. C'est également votre cas. Aussi, je ne vous juge pas. Je ne peux vous reprocher d'avoir été abusés par Telleridge, un politicien assoiffé de pouvoir. Vous avez droit à une seconde chance.

Tiër tendit le cou vers Phorän, et ouvrit son œil encore intact. Visiblement, le garçon tenait le coup. Mais... quelque chose, songea-t-il, quelque chose s'était approché de l'Empereur ! La créature se pencha sur lui, comme pour lui murmurer un mot à l'oreille, avant de s'éclipser.

Jës, songea-t-il. Tiër jeta un regard anxieux vers la foule, mais personne ne paraissait avoir remarqué la forme nébuleuse du Gardien.

Soudain, Phorän haussa le ton.

— Ce soir, un choix s'offre à vous. Vous pouvez, évidemment, tenir vos promesses faites aux Maîtres du Chemin. Dites-vous bien toutefois qu'eux n'ont rien promis en retour. Ce n'est pas mon cas. En tant qu'Empereur, j'ai le devoir d'arbitrer vos litiges, et d'être juste envers vous. J'ai le devoir de vous offrir une place dans la société, et d'être un bon suzerain, digne de votre confiance. Choisissez. Maintenant.

Il leva les yeux, scrutant la foule amassée sur les gradins. Quand il y eut vu ce qu'il voulait, il fit un signe

discret de la tête. Puis, il se mit à parler rapidement :

— Choisissez bien votre camp. Ne vous trompez pas d'ennemi ! Il s'agit d'une lutte pour l'âme de l'Empire !

D'un geste de son bras enchaîné, il désigna le mur de l'Aire ; et, comme s'il avait lui-même engendré la magie du sort, le mur s'écroula soudain, dans un nuage de plâtre et d'éclats de bois. Le bruit de l'explosion et le contrecoup magique déconcentrèrent Tiër, qui perdit le peu d'emprise qu'il avait sur sa magie.

Sa perte de contrôle heurta Tiër comme un coup de massue et réveilla brutalement ses blessures. Il hurla de douleur, et sa vision s'obscurcit. Les échos du combat rugirent autour de lui, mais, à moitié hébété, il se demanda ce qu'il faisait là, couché par terre, sans son épée.

L'explosion du mur prit Séraphe de court. Elle était censée aider Hennëa à le détruire. Or, aveuglée par toute cette foule frémissante, elle avait dû manquer le signal ; à moins, tout simplement, qu'Hennëa ait profité d'un moment opportun dans le discours de Phorän.

Hors d'elle, Séraphe décocha un coup de poing à l'imposant Rapace qui se tenait devant elle. Comme elle s'était servie d'un flux de magie, celui-ci fut projeté en

Il était servi d'un flux de magie, celui-ci fut projeté en l'air dans un glissement et entraîna avec lui plusieurs autres Rapaces. Leur chute ouvrit une brèche dans la foule, qui lui permit d'apercevoir les hommes d'Avar, ainsi que l'Armée des Voyageurs, qui s'engouffraient par la faille béante du mur. Leur cri de guerre, poussé à pleins poumons, eut plus d'impact dans cette vaste salle – conçue comme un théâtre – que sur un champ de guerre.

La stupéfaction provoquée par cette scène fantastique cloua les Rapaces sur place. Ils ne commencèrent à réagir que lorsqu'un soldat d'Avar éventra l'un des leurs.

À côté de Séraphe, l'un des disciples du Chemin tira son épée, mais l'ennemi qu'il visait était à l'autre bout de la salle ; aussi n'aperçut-il jamais Séraphe, même lorsque celle-ci lui enfonça son couteau dans le ventre. Quand elle l'eut retiré, un adolescent en robe bleue tira sa propre épée, et acheva le travail. Dès lors, il toisa sa toge blanche d'un air méfiant.

— Bonjour, dit-elle. Je suis la femme de Tiër.

— Ravi de vous rencontrer, répondit-il, tout en parant le coup de l'un des Rapaces, un peu plus vif que les autres, qui avaient compris que les Passereaux étaient aussi dangereux que les soldats sortis du mur. Je suis Kissel.

Il fallait absolument qu'elle rejoigne Tiër sur la scène. Sans attendre, elle se débarrassa de sa robe ; d'une part parce qu'elle la gênait, d'autre part parce qu'en la voyant ainsi accoutrée, les Passereaux risquaient de l'attaquer. Faisant fi du cliquetis des armes, elle se fraya un chemin parmi les combattants jusqu'à Tiër, qu'elle ne voyait toujours pas.

La bataille faisait rage à présent, et les combats les plus acharnés avaient lieu sur l'esplanade s'étendant entre Séraphe et la scène. Elle appela son pouvoir à elle...

Bien qu'aveuglé, Tiër chercha instinctivement à se mettre debout. « *Un homme à terre sur le champ d'honneur, disait Geränt, est déjà un homme mort.* » Mais, en dépit de tous ses efforts, il n'arriva pas à se relever. Quelque chose lui retenait les poignets, et il était trop faible pour lutter.

— C'est bon, je suis là, dit la voix familière de Toarsen. Vous n'avez rien à craindre ; je vous défendrai.

— L'Empereur..., parvint-il à articuler.

Il retomba sur ses genoux meurtris et lâcha un gémissement. Il n'avait plus assez de force pour crier.

Tout à coup, des cliquetis d'épées retentirent près de lui, qui s'achevèrent par un grognement, suivi d'une chute. Toarsen, légèrement essoufflé, répondit à Tiër :

— Kissel est avec lui. Quelqu'un l'a libéré de ses chaînes, et lui a donné une épée. J'ignorais qu'il savait se battre. Je n'aurais jamais pensé... (il y eut un autre grognement, et une autre chute) qu'un homme aussi gros puisse être aussi rapide !

— Qu'en est-il des Maîtres ? demanda Tiër. Où sont-ils ?

Il était assis à présent, et beaucoup plus calme. La vision lui était un peu revenue, mais pas suffisamment pour qu'il puisse voir autour de lui. Il entendait les combats, mais ne distinguait rien. Il frotta donc son œil – celui qui n'avait pas trop souffert – avec le plat de sa main. Celle-ci revint poissée de sang, mais il y voyait de nouveau.

— Aucune idée, fit Toarsen. J'attendais Avar et ses hommes, quand le mur s'est effondré, et qu'ils ont déboulé dans la salle ! Mais quand j'ai regardé de nouveau par ici, le devant de la scène était couvert de combattants qui s'entre-tuaient. J'ai pensé que je devrais venir vous tenir compagnie, Tiër ! Cela dit, on a une bonne vue des combats d'ici, ne trouvez-vous pas ? Les deux garçons là-bas, que vous avez entraînés, ne se débrouillent pas mal maintenant, non ?

cebroutement pas mai maintenant, non :

Tout à coup, une forme blanche surgit dans le champ de vision de Tiër. Toarsen l'envoya valser d'un adroit coup de pied, et le Rapace alla s'empaler en contrebas, sur l'épée brandie par un homme aux cheveux de lune.

— *Gessa*, dit le Voyageur.

— De rien, mon brave ! lui répondit Toarsen.

— Et Collarn ? demanda soudain Tiër.

Sa vue s'était nettement améliorée, et il avait remarqué que le jeune homme n'était plus sur la scène.

— Nu comme un ver ! dit joyeusement Toarsen. Malheureusement, ces chaînes vous clouent au sol et vous empêchent de le voir. Mais d'où je suis, c'est différent ! Vous vous rappelez toutes ces fois où vous lui avez dit qu'il portait sa garde trop haut ?

— Oui ?

— Vous auriez dû l'entraîner à combattre tout nu ! (Tiër éclata de rire, mais il retint aussitôt son souffle, les deux mains sur les côtes.) Non, pas de plaisanteries pour le moment, parvint-il à dire.

À cet instant précis, Lehr bondit sur la scène, trébucha, puis courut vers son père.

— Heureux de voir que tu es en pleine forme, papa ! dit-il. Mais j'espère que c'est la dernière fois que tu nous fais une frayeur pareille ; je parle au nom de tous. D'habitude, tu sais, ce sont les parents qui s'inquiètent pour leurs enfants, pas le contraire. Laisse-moi voir ces chaînes. (Il prit les menottes entre ses mains, et ferma les yeux. Quelques instants plus tard, les serrures claquèrent et s'ouvrirent. Lehr sourit en voyant l'expression de son père.) Moi non plus, je ne vois pas en quoi ouvrir des serrures peut être utile à un Chasseur, dit-il, visiblement satisfait. Brewydd me l'a expliqué des dizaines de fois, mais je ne comprends toujours pas.

Il regarda Toarsen d'un air interrogateur.

— C'est bon, tu peux y aller. Moi, je reste ici.

— Merci beaucoup, dit Lehr, qui quitta aussitôt la scène.

Après avoir accompli la tâche qu'Hennëa lui avait confiée, le Gardien jeta un coup d'œil autour de lui. Lehr combattait aux côtés d'Avar, et il semblait fort bien s'en sortir. Au moment où il aperçut Séraphe,

celle-ci éleva les mains, et envoya cinq ou six Rapaces valser en l'air. Manifestement, elle n'avait pas besoin de sa protection.

Il songea à se rendre aux côtés de son père, mais le frère cadet du Septe de Leheigh, le jeune Toarsen, trônait au-dessus de la silhouette recroquevillée de Tiër, et semblait n'avoir aucun mal à le défendre. Les sorciers, bien qu'extrêmement dangereux, avaient mieux à faire, dans l'immédiat, que d'attaquer son père. Effectivement, ils étaient bien trop occupés à repousser les quelques Passereaux qui, munis d'épées meurtrières, montaient par intervalles sur la scène, et s'efforçaient de les pourfendre. Leurs adversaires étaient trop nombreux, de toute façon, pour que leur magie leur soit d'une quelconque utilité. À peine leur servait-elle à se défendre.

Le Gardien savait – souvenirs d'anciennes batailles, de sang versé il y avait des siècles et des siècles, bien avant que l'aïeul de l'aïeul du père de Tiër soit né – que le fait de repousser les Passereaux affaiblirait bientôt trop les sorciers sol senti pour qu'ils représentent un réel danger pour Tiër.

Satisfait de savoir tous ses protégés sains et saufs, le Gardien sauta de scène pour rejoindre Hennëa. Il se glissa entre les combattants, qui s'écartèrent instinctivement sur son passage.

Le cliquetis des épées, les cris des agonisants, l'excitaient presque autant que l'odeur du sang.

Un homme heurta soudain son bras, et le Gardien se retourna vivement, les babines retroussées, les crocs prêts à mordre. Si l'homme ne s'était pas reculé, et n'avait pas trébuché sur un cadavre, même Jës n'aurait pu retenir le Gardien. Il se détourna donc, et aperçut Hennëa.

Elle se tenait, froide et immobile, près du mur effondré. Seule. Était-ce son sort d'insignifiance qui s'exerçait sur tous les autres à part lui, ou étaient-ils suffisamment malins pour comprendre qu'il valait mieux l'éviter ? S'il en croyait sa mère, les sorts usuels fonctionnaient mal sur lui.

Tout près de lui, deux Rapaces s'en étaient pris à un jeune Passereau. Celui-ci se défendait comme il pouvait, mais il ne tiendrait pas longtemps. Le Gardien jeta un rapide coup d'œil à Hennëa, mais elle semblait hors de danger. Il lâcha l'épée qu'il portait, et prit la forme féline qu'il affectionnait tant ; oui, ce qu'il voulait, c'était *goûter* le sang, et non éprouver sa lame.

Il se jeta sur le premier Rapace venu, et le retint à terre. Quand ses griffes s'enfoncèrent dans la viande fraîche, l'homme poussa un hurlement de douleur, et sa terreur envahit Jës. Le Gardien, quant à lui, exultait de

toute cette souffrance. Elle ne faisait qu'attiser sa soif de sang.

L'autre Rapace resta figé et le Passereau, qui avait recouvré un peu de force, se chargea lui-même de l'occire, avant de battre en retraite. Cette mort et la peur du garçon vinrent nourrir la rage du Gardien... Sa proie était si alléchante. Il s'apprêtait à dévorer l'homme en dessous de lui, lorsqu'il entendit la voix d'Hennëa :

— Jës ! (Le gros félin s'immobilisa, la gueule ouverte, prêt à tuer.) Reviens, Jës ! J'ai besoin de toi ! dit-elle d'une voix affolée. (Sa main se posa sur son dos tendu.) Jës..., souffla-t-elle.

De toutes ses forces, Jës renvoya le Gardien, et s'écarta de l'homme couché sous lui. Ses lèvres écumaient toujours de rage.

— Quoi ? parvint-il à dire.

Sans la protection du Gardien, le garçon se sentait envahi par les émotions brutes et douloureuses du combat. Hennëa glissa doucement les mains sur lui, et l'ivresse de la bataille s'atténua, jusqu'à devenir supportable. Le Gardien aurait été en meilleure forme, mais Jës ne pouvait se permettre de le libérer de nouveau. Pas avant qu'il se calme.

— Regarde là-bas, sur la scène, murmura Hennëa. Que vois-tu ?

Il y avait des sorciers sur la scène, tout à l'heure, lorsqu'il avait porté son message à l'Empereur. Cinq d'entre eux se dressaient face à la foule, tandis qu'un autre s'était retiré dans l'ombre. Quand le charme de Tiër s'était rompu, les mages, comme Hennëa, s'étaient écartés de la bataille et avaient essayé d'aider leurs amis autant qu'ils le pouvaient. À présent, quatre sorciers gisaient sur le sol, et cette chose – cette *chose* qui réveilla aussitôt le Gardien – se nourrissait du cinquième.

— Qu'est-ce que c'est ? dit le Gardien.

— C'est une Mémoire de Corbeau, répondit-elle. Une sorte de spectre vengeur. Je n'en ai jamais vu d'aussi tangible... Elle semble presque vivante !

Le sixième sorcier, anonyme dans sa robe noire, s'éclipsa de la scène et s'enfuit par le mur effondré. Il faillit bousculer deux ou trois combattants, mais personne, étrangement, ne sembla le voir.

— L'un des magiciens s'enfuit, lui fit observer le Gardien, qui avait retrouvé son calme.

— Où est-il ?

Mais, lorsqu'il le désigna de la main, Hennëa ne vit rien.

— Je m'en charge, dit le Gardien.

Jës, pourtant anxieux à l'idée de quitter le champ de guerre, ne put qu'être d'accord avec le Gardien. Ni l'un ni l'autre n'écoutèrent les protestations d'Hennëa lorsque l'effrayante panthère, sautant par-dessus un tas de décombres, fila droit sur le fugueur.

D'un air las, Séraphe écarta une mèche rebelle de ses yeux. Péniblement, elle continua à avancer vers la scène, escortée par le jeune homme de tout à l'heure. Après l'avoir débarrassée du Rapace qui la menaçait, ce dernier ne l'avait pas quittée d'une semelle, tandis qu'elle usait de tous les moyens possibles pour se frayer un chemin.

Mais sa magie avait des limites. Après sa première salve de pouvoir, elle n'avait progressé que de quelques mètres, et un flot d'hommes armés avait aussitôt envahi sa percée. Elle s'était dit qu'elle devrait employer moins de puissance et plus de finesse. À l'aide d'une épée qu'elle avait ramassée par terre, elle porta des coups, en y mêlant juste assez de magie pour que sa lame tranche l'os comme du beurre. Elle avait

ajouté, en outre, son propre sort d'invisibilité à celui d'Hennëa. Ses vêtements étaient recouverts de sang, ce qui lui pesait autant physiquement que moralement. Mais elle ne se battait pas pour l'honneur. Tout ce qu'elle voulait, c'était rejoindre son mari.

— Ce n'est pas faux, finalement, ce qu'a dit Tiër..., haleta son jeune ami.

— Et qu'a-t-il dit, exactement ? le questionna-t-elle, tout en frappant un Rapace qui s'apprêtait à pourfendre un jeune Passereau par-derrière.

— » Mieux vaut s'attaquer à un ours enragé, croyez-moi, que s'attirer les foudres de ma femme ! » lui répondit Kissel, en imitant la voix de Tiër.

— Ah..., grommela-t-elle, tout en donnant un coup de pied derrière le genou d'un Rapace inattentif, qui tomba sur l'épée de son adversaire. C'est très flatteur, effectivement.

Malgré sa fatigue, le garçon parvint à sourire.

— Ça n'avait pas l'air de le déranger.

— Tu arrives à le voir, d'ici ? demanda Séraphe.

— Non, mais Toarsen est près de lui, sur la scène. Avec lui pour le défendre. il n'a pas grand-chose à

avec un peu de célérité, à la plus grande chose à craindre.

Tiër savait bien qu'il devait se mettre debout et réclamer une épée. Simplement, il n'y arrivait pas.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Toarsen lui lança soudain :

— Tout va bien, Tiër. Le seul fait qu'Avar ait conduit ses hommes jusqu'ici a porté un rude coup aux Rapaces. Dès qu'ils l'ont vu, tous les Passereaux se sont mis à crier son nom à tue-tête. Même cette espèce d'encornet que vous nous aviez chargé de surveiller, Kissel et moi, s'est jeté sur les Rapaces ! Faites-moi penser à ne jamais l'avoir derrière mon dos, surtout s'il tient quelque chose de pointu. Il ne reste plus que quelques Rapaces et les mercenaires qui n'ont pas réussi à s'enfuir à temps. Sans doute Avar va-t-il sonner le rappel des troupes, dès qu'il estimera qu'assez de sang ennemi a coulé...

Effectivement, comme Toarsen l'avait dit, un grondement sourd s'éleva soudain au-dessus du fracas des armes, amplifié par l'architecture de l'auditorium. « Cessez le combat. Rendez-vous sur-le-champ, ou périssez par l'épée ! » entendit Tiër. Les soldats de l'Empire reprirent ce cri à l'unisson, jusqu'à ce qu'il

recouvre complètement le vacarme du combat.

— C'est une perte de temps..., murmura Tiër. Ils sont tous coupables de trahison. Quoi qu'il arrive, Phorän les pendra haut et court...

Sur ces mots, il s'évanouit.

Il ne resta pas longtemps inconscient, car à son réveil, les cliquetis d'épée retentissaient toujours autour de lui. Ça et là, quelques Rapaces désespérés poursuivaient le combat. Il ouvrit brusquement les yeux, surpris par une petite voix chevrotante, vieille comme le monde, qui lui criait à l'oreille :

— Wöö-eyah ! Je vois que ces idiots n'avaient pas tort quand elles parlaient des hommes *solsenti* !

Tiër dévisagea, éberlué, l'être le plus âgé qu'il ait jamais vu. Mais il se reprit, et sourit à la vieille femme :

— Vous devez être Brewydd. La Guérisseuse !

— Oui, et c'est une chance pour toi, jeune homme ! répondit-elle. Tu dois être ce fameux Barde, l'époux du Corbeau d'Isolda. À présent, laisse-moi voir ce qu'une vieille bonne femme comme moi peut faire pour que tu restes en vie. (Elle claqua la langue à la vue de ses genoux.). Fort heureusement, il y avait une Alouette sur le champ de guerre. Si tu t'étais fait cela ailleurs, tu

ne pourrais plus jamais marcher de ta vie !

— Je vous embrasserais bien, dit Tiër. (Mais il s'interrompit soudain, et serra les dents, car le contact de la magie de la vieille femme sur ses plaies, loin de le soulager, le faisait souffrir davantage.) Mais j'ai peur que ma femme achève alors ce que le Chemin a commencé, reprit-il avec difficulté.

— Quel époux parfait ! dit Séraphe d'un air enchanté, quelque part derrière lui. (Il souffrait trop pour se tourner vers elle et lui fit un vague geste de la main. Aussitôt, elle vint s'accroupir près de lui.) Je pourrais éventuellement te donner une robe blanche, mais j'ai peur que tu deviennes une cible avec. D'un autre côté, en restant dans cet état-là, tu risques de former une autre sorte de cible, mon chéri.

Il éclata de rire, puis gémit aussitôt.

— Pourquoi faut-il qu'après que je me suis fait fracturer les côtes, tout le monde se mette à faire des blagues ?

— Tu n'as pas les côtes fracturées, lui fit remarquer la Guérisseuse, en levant le nez de ses genoux meurtris. Elles sont brisées en mille morceaux. Et puis, ma fille, attends pour lui passer la robe que je l'aie entièrement guéri ; j'en ai vu d'autres avant lui, va !

— Salut, dit alors un Voyageur, qui s'accroupit près de lui. Vous devez être le Barde, je suppose ?

— C'est lui en effet, répondit Séraphe. Tiër, voici Kors. Kors, mon mari, Tiër. Mais que voulez-vous ?

Ah, ça y est..., songea Tiër avec fierté. Voilà la Séraphe charismatique que je connais !

— C'est le Gardien, répondit-il. L'avez-vous vu, par hasard ? demanda-t-il à Tiër. On sait qu'il est venu ici, mais depuis, on n'a aucune trace de lui..

— Jusqu'à présent, je n'ai pas vu grand-chose, en dehors de quelques paires de genoux, dit Tiër, d'un ton moqueur.

Et d'ajouter aussitôt :

— En réalité, je pense l'avoir aperçu, mais je n'en suis pas sûr. J'ai vu *quelque chose* sur la scène, juste avant le combat. J'ai eu l'impression qu'elle... qu'elle parlait à Phorän. Je suppose que c'était pour l'avertir de l'arrivée d'Avar, car quelques secondes après, Phorän a fait signe aux Corbeaux de détruire le mur.

— Je n'ai rien vu de tout cela, dit Séraphe avec amertume. Je bataillais avec la foule pour rejoindre la scène, et je n'ai pas vu le signal. C'est Hennëa, en

vérité, qui a détruit le mur. Moi, je n'ai rien fait du tout. (Elle poussa un soupir.) Même ce maudit sorcier, ce n'est pas moi qui l'ai tué ! Quand je suis arrivée, les Maîtres gisaient tous à terre : les uns déjà morts, les autres agonisants.

Kors s'éclaircit la voix.

— C'est la raison pour laquelle Benroln m'a envoyé voir si vous pouviez trouver votre fils. Plusieurs personnes, en effet, ont vu *quelque chose* s'en prendre aux Maîtres, et les tuer un par un. Une créature étrange, nébuleuse... rien d'humain. Bref, Benroln aimerait que vous trouviez Jës, afin de s'assurer qu'il ne se trompe pas d'ennemi.

— Mon fils n'est pas idiot ! rétorqua Tiër. (Lui aussi s'inquiétait, toutefois, de l'effet que ce déchaînement de violence avait pu avoir sur Jës.) Il est sûrement parti chercher un endroit plus calme.

— Attendez que j'aie remis vos côtes en place, jeune homme ! s'énerva soudain la vieille Guérisseuse. (En dépit de son arthrose, elle changea de position – et poussa Kors au passage.) Après, vous aurez tout le loisir d'aller chercher votre garçon.

Cela lui prit plusieurs minutes, mais en s'agrippant à Lehr d'un côté, et à Toarsen de l'autre, Tiër parvint à se mettre debout. Il avait enfilé la robe de Séraphe. qui

lui descendait jusqu'en bas des genoux. Ces derniers lui donnaient toujours l'impression d'avoir été frappés à coup de massue – ce qui devait être le cas, d'ailleurs – mais au moins, il pouvait traîner des pieds pour aller voir les cadavres des Maîtres.

Il savait déjà à quoi s'attendre lorsqu'il intercepta le regard plein d'horreur et de dégoût de Phorän. Celui-ci s'empressa de reprendre sa discussion avec Avar. Cela n'annonçait rien qui vaille.

Toarsen, de fait, avait empilé les corps. Quand Tiër s'approcha, il demanda à Kissel de l'aider à traîner l'un des Maîtres, et rabattit son capuchon. Le voile sombre qui en garnissait l'intérieur et rendait le costume d'autant plus anonyme s'était déchiré, révélant ainsi le visage de l'homme.

Tiër se fit aider des deux garçons, et s'assit par terre près du cadavre. Sa vision ne faisait qu'empirer ; il savait qu'à ce rythme-là, il n'y verrait plus rien demain matin. Mais il voulait contempler ses bourreaux. Savoir qu'ils étaient morts, définitivement morts.

Sa première réaction fut une légère surprise. En réalité, il n'avait jamais vu le visage des Maîtres, excepté celui de Telleridge. Il avait l'étrange impression, toutefois, que cet homme ne lui était pas inconnu même s'il n'aurait pas à déterminer de qui il

inconnu, même s'il n'arrivait pas à déterminer de qui il s'agissait.

Sa deuxième réaction fut plus vive, plus violente. L'œil creux, presque vide de l'homme, n'était pas uniquement dû à l'âge. À peine visibles sur le cou du sorcier, apparaissaient deux marques de morsures.

— D'après les Voyageurs, votre fils est capable d'avoir fait cela, déclara Avar, qui s'était approché en compagnie de Phorän. Selon eux également, ses pouvoirs le rendent parfois invisible. Cela ressemble étrangement à la chose qui a tué les Maîtres.

Tiër ouvrit la bouche, mais quand il vit la pâleur sur le front de Phorän, il comprit aussitôt ce qui avait tué les sorciers.

— Ce doit être lui en effet. (Il réprima son soupir de soulagement. Son Jës n'était pas responsable de ce massacre, il s'agissait de la Mémoire. Lehr se raidit à ses mots, et Séraphe posa une main sur l'épaule de Tiër. Il la tapota gentiment, ainsi que la jambe de Lehr.) Et les autres ? demanda-t-il. Arborent-ils les mêmes stigmates ?

— Oui, les mêmes, répondit Phorän. On les a vidés de leur sang, c'est cela qui les a tués.

— C'est l'œuvre du Gardien, intervint Brewydd.

(Tiër n'avait pas vu qu'elle les avait suivis.) Il a fait ça pour sauver les siens, voilà tout. Soulevez-moi cet homme, il n'a rien à faire par terre ! Guidez-le vers un lieu plus confortable, et surtout, ne le lâchez pas en chemin ! Y a-t-il une pièce où il pourrait passer la nuit ?

Cette question-là s'adressait à Phorän.

— Oui, acquiesça-t-il. Il y a toujours la chambre qu'il occupait ; c'est le plus simple pour lui, j'imagine. Évidemment, il est libre de s'y reposer autant qu'il le faudra. Dès qu'il ira mieux, je l'installerai dans des appartements plus spacieux.

Brewydd se tourna vers Séraphe.

— Tu veux toujours les réduire en cendres, ma fille ? Dans ce cas, fais-le tout de suite. Il n'est guère sage d'abandonner des corps de magiciens. Brûle-les. Qu'ils disparaissent en fumée.

Sur ce, Lehr et Toarsen aidèrent Tiër à se relever. Séraphe, sans attendre, fit un geste de la main et les corps des Maîtres se consumèrent entièrement, dans une gigantesque flamme bleue et blanche. Séraphe darda un regard sévère à Tiër pour lui dire : *Toi, j'espère que tu as une bonne raison de mettre Jës dans une fausse position !* Le pauvre garçon avait déjà du mal à se faire accepter ; cette suspicion à son encontre ne l'aiderait vraiment pas

ne l'aurait vraiment pas.

— Ramenons-le à sa cellule, dit-elle. Ensuite, Lehr pourra traquer la piste de Jës. Quand il l'aura retrouvé, il le ramènera ici.

La traversée de la salle fut des plus laborieuses. À mi-chemin de la chambre de Tiër, Lehr s'arrêta et échangea un regard avec Toarsen. Il acquiesça, et l'aida à jucher le Barde sur ses fortes épaules, afin qu'il puisse le porter.

Voyant qu'il n'était plus utile, Séraphe envoya Toarsen aider son frère aîné, et le remercia d'un baiser sur la joue – en dépit du « Hé ! » indigné de Tiër.

Quand il fut parti, elle s'empressa de dire à Lehr :

— Ton père a sûrement une bonne raison pour avoir accusé Jës de cette abomination. Il nous l'expliquera en temps et en heure. Pour l'instant, il est urgent de retrouver ton frère. Ramène-le au plus vite, Lehr, afin que Tiër puisse lui parler. Autrement, j'ai peur qu'il souffre des réactions qu'il risque de susciter.

Brewydd, qui les avait accompagnés, attendit qu'ils arrivent dans la chambre, et que Tiër soit installé sur son lit. Là, elle vérifia consciencieusement que sa guérison résisterait au temps. Quand elle eut terminé, elle lui tapota l'épaule.

— La chose la plus dure qu'un Guérisseur doit apprendre, c'est de savoir à quel moment s'arrêter de Guérir. (Elle soupira.) Quand on guérit quelqu'un, il y a toujours un prix à payer. D'habitude, juste après l'acte de Guérison, le sujet est pris d'une fatigue intense. Si tout va bien, on passe les prochains jours à dormir. Donc, tu ferais mieux de m'expliquer très vite pourquoi tu accuses ce pauvre garçon de l'œuvre d'une Mémoire.

Séraphe retint son souffle.

— Une Mémoire ?

— Je ne peux rien dire, rétorqua Tiër. J'ai promis.

— Promis quoi ? demanda Phorän, qui venait d'entrer dans la pièce.

Il referma la porte derrière lui.

— Promis d'accuser son fils d'une série de morts horribles, causées par une Mémoire de Corbeau, dit aigrement la vieille femme. (Elle examina Phorän.) Toi, mon garçon, tu as été mordu par une Mémoire !

Séraphe leva un sourcil, visiblement amusée, mais s'empressa de s'éclaircir la voix.

— C'est l'Empereur, Breyydd, souffla-t-elle.

— Quand on arrive à mon âge, rétorqua celle-ci, on a le droit de tutoyer tout le monde.

Phorän ne put s'empêcher de sourire.

— C'est ma Mémoire, je l'avoue.

Puis, se tournant vers le Barde :

— Tout va bien, Tiër. Reposez-vous. Je vais leur raconter.

L'Empereur palpa l'espace au pied du lit, et trouva un endroit confortable où s'asseoir. Il parla d'une voix calme et posée, et leur raconta l'histoire de sa rencontre avec les Maîtres, et comment la Mémoire s'était attachée à lui ce soir-là. Au milieu du récit, Tiër tomba dans les bras de Morphée.

— Ils étaient protégés par des sorts, dit Brewydd dès qu'il eut achevé son histoire. C'est pour cette raison qu'elle n'a pas pu s'attacher à eux. Si les choses s'étaient déroulées normalement, la Mémoire, incapable de se nourrir, aurait fini par disparaître. Mais tu étais là, mon garçon. (Elle hocha la tête.) J'ai déjà entendu parler d'un événement semblable. Une Mémoire s'était attachée à la mauvaise personne, et se nourrissait d'un sang innocent. Tant qu'elle offrait quelque chose en échange sa victime continuait à

quelque chose en échange, sa victime continuait à vivre. Que t'a-t-elle offert, à toi ?

— Des réponses. J'avais le droit de lui poser une question, n'importe laquelle, et elle y répondait. C'est de cette façon que j'ai trouvé Tiër.

— Mais pourquoi, alors qu'elle en était incapable auparavant, a-t-elle réussi à tuer les Maîtres aujourd'hui ? demanda Séraphe.

Elle trouvait particulièrement tendre et émouvante la façon dont Phorän tapotait les pieds de Tiër.

— Ils ont mis toute leur énergie à repousser les Passereaux et à combattre nos propres sorciers, lui expliqua Breydd. C'est cela, sans doute, qui a affaibli leurs protections magiques. La Mémoire était libre, dès lors, d'accomplir son office.

Séraphe réagit aussitôt :

— Phorän est donc tranquille, maintenant ? Elle ne reviendra pas ?

— Si la Mémoire a accompli sa tâche, alors elle devrait s'en aller, dit la vieille femme. J'imagine que ton fils comprendra que la vie d'un Empereur, qui se trouve être juste et bon, vaut bien quelques petits désagréments. Quant à ton homme, dis-lui d'éviter les

sorciers fous, à l'avenir. S'il arrive à garder ses genoux intacts, il devrait être sur pied dans quelques semaines, tout au plus. Moi, je vais voir si je peux aider d'autres personnes.

Phorän se leva à contrecœur.

— Moi aussi, je ferais mieux de m'en aller. Sinon, ces idiots vont croire que je me suis perdu !

— Pour ma part, je vais bien, dit doucement Tiër. (Il venait de se réveiller.) Allez rassurer ces idiots !

Phorän riait quand il quitta la pièce. Séraphe ferma la porte derrière lui, et s'assit à sa place au pied du lit.

— Si je m'allonge près de toi, mon chéri, ça va te faire mal ? lui demanda-t-elle.

— Non. (Il lui fit un signe de la main, les yeux fermés.) Allez, viens là. (Une fois qu'elle se fut blottie contre lui, il enfouit son visage dans ses cheveux.) Telleridge a tué Myrceria devant moi. Il l'avait torturée, mais elle n'a rien dit. Telleridge ne savait rien !

— Dis-toi que tu n'aurais rien pu faire, de toute façon, le rassura-t-elle.

Elle avait de la peine pour lui, ainsi que pour cette

femme qu'elle avait à peine connue.

— Tu en es sûre ? murmura-t-il, parce qu'il avait besoin qu'elle le soit.

— Oui, j'en suis sûre. J'en suis sûre, parce que si tu avais pu la sauver, tu l'aurais fait. Tiër, tu n'as rien à te reprocher...

— C'était son père, Séraphe. C'était son père, et pourtant, il l'a torturée, puis tuée ! Le pire, c'est qu'il y a pris plaisir... Était-il maudit par l'Ombre, lui aussi ?

— Faut-il nécessairement être touché par l'Ombre, mon chéri, pour être mauvais ? dit-elle tristement. Moi-même, je n'ai pas la réponse. Il faudra demander à nos fils ; les Corbeaux ne distinguent pas les miasmes de l'Ombre. Mais je crois qu'il l'était, oui.

» Allez, repose-toi maintenant. Je t'aime. Myrceria t'aimait, elle aussi. Mais tu le sais, n'est-ce pas ?

Il pleura doucement contre son sein, et Séraphe le garda tendrement dans ses bras, jusqu'à ce que la fatigue de la Guérison le submerge. Alors, entre deux sanglots, il s'endormit.

Elle fut réveillée par un léger coup frappé à la porte

Elle fut revenue par un léger coup frappé à la porte. Avec mille précautions, afin de ne pas le réveiller, elle s'extirpa du lit de Tiër.

Lehr et Jës l'attendaient dans le couloir, derrière la porte. Séraphe leur fit signe de s'écarter, sortit promptement de la pièce, et referma la porte derrière elle.

— Je l'ai mis au courant, dit Lehr. Jës affirme qu'il n'a tué personne.

Séraphe jeta un coup d'œil autour d'elle, puis leur résuma brièvement la situation.

— Ça va, maman, conclut le Gardien. Ils ont déjà peur de moi, de toute façon, n'est-ce pas ?

— Maman, Jës a quelque chose à te dire, intervint Lehr.

— Quand j'ai disparu, expliqua le Gardien, je poursuivais l'un des sorciers en noir. Papa avait raison ; ils étaient tous touchés par l'Ombre. Mais il y en avait un... Tu l'as vu, toi, Lehr ?

— Non. Je n'ai vu que les cinq mages que la Mémoire a tués, pour ma part.

— Quand le mur a explosé, reprit Jës, l'un d'entre

eux s'est échappé. Mais lui n'était pas seulement touché par l'Ombre. Il *était* l'Ombre.

— Comme le Roi Innommable du temps jadis ? demanda Séraphe.

Le Gardien hocha la tête.

— Au début, je n'ai pas vu la souillure. J'ai suivi le sorcier hors de la pièce, à travers l'ouverture du mur, et j'ai couru après lui dans le dédale des couloirs. Cependant, avant que j'aie pu l'atteindre, la Mémoire était déjà là. Elle s'est jetée sur lui. (Il tressaillit.) J'ignore ce qu'elle lui a fait, mais j'ai eu l'impression qu'un voile, tout à coup, s'était déchiré. J'ai vu ce qu'il était, maman. Ce qu'il était *vraiment*. (Il haleta.) Jès est un garçon courageux, maman. Même moi, tout effrayant que je sois, je ne lui fais pas peur. Mais ce qu'il y avait derrière le voile d'illusion du sorcier était maléfique. Le sorcier a frappé la Mémoire avec une sorte de sort, et elle a disparu, comme ça. Envolée ! Heureusement, cette entité maléfique – quelle qu'elle soit – ne nous a pas vus. Quand elle a quitté les lieux, on ne l'a pas suivie...

— Vous avez bien fait, dit Séraphe d'un ton rassuré. C'était la meilleure décision à prendre, crois-moi.

— Quand j'ai retrouvé le Gardien, dit Lehr, il m'a montré l'endroit d'où l'homme était parti. Je n'ai pas

pu suivre sa trace, maman. Je pouvais détecter le passage des rats qui avaient emprunté le couloir. Mais lui, c'est comme s'il n'avait jamais existé.

Séraphie toucha l'épaule de Lehr.

— Ne t'en fais pas, lui dit-elle en espérant que ce soit vrai.

Chapitre 17

S'il n'avait pas eu Skew pour le porter, Tiër aurait dû attendre une semaine de plus, avant de pouvoir repartir vers Reidern. Mais le vieux cheval allait d'un trot plutôt tranquille, et ses côtes n'en souffraient pas trop. Il semblait avoir compris que son maître était blessé. Même l'incessant va-et-vient de Gura, plus inquiet que jamais, autour de ses jambes, ne perturbait pas son rythme régulier.

S'il pensait à respirer lentement, Tiër n'avait presque plus mal – mais il détestait le faire car cela amplifiait l'inquiétude de Séraphe, qui l'observait alors d'un œil alarmé. Séraphe, il est vrai, aurait préféré attendre une semaine supplémentaire. Mais Tiër voulait absolument rentrer chez eux. Il voulait rassembler ses enfants dans un endroit sûr, où il pourrait les protéger du Mal.

Quelque part existait un autre Ténébreux.

Il y avait une autre explication à tout ce qu'ils avaient vécu. Il n'était pas certain que Séraphe l'ait vraiment cru, à la lumière du jour, mais la Guérisseuse

savait. Elle n'avait rien dit, mais il voyait à son regard qu'elle *savait*.

Il jeta un coup d'œil vers la roulotte bigarrée où voyageait Brewydd. Si Benroln avait tant insisté pour les raccompagner, Tiër était persuadé que c'était sur une requête de la vieille femme. Benroln avait dit à Phorän qu'il n'avait plus besoin du Clan de Rongier, puisque Geränt était arrivé. Mais Tiër n'en croyait pas un mot.

Sans doute Benroln avait-il raison sur un point : Phorän n'avait pas besoin d'une armée pour conserver son trône, car, si la situation politique demeurait instable, il y avait trop peu d'héritiers de sang pour lui disputer l'Empire. C'était ce que lui avait confié Geränt, lorsqu'il était venu le voir à Taëla – juste avant l'Empereur.

La nuit avant son départ, Phorän était venu le voir en secret, et lui avait souhaité bon voyage.

— J'aime beaucoup ton Geränt, lui dit soudain Séraphé. Il me rappelle Ciro, d'une certaine façon. Il ne paie pas de mine, jusqu'à ce que tu lui demandes son aide... Alors, il te montre de quel bois il se chauffe !

Tiër sourit à son épouse, qui marchait près de lui d'un air inquiet, prête à le soutenir s'il tombait de sa selle.

— Lui aussi, il t'aime bien. Il m'a confié que j'avais fait un bon choix en t'épousant – toi, plutôt que l'épée !

— Quand je lui ai annoncé que tu étais devenu fermier, il a éclaté de rire.

Tiër la regarda sévèrement, mais elle scruta résolument le sol.

— Cette année, il n'y aura pas de récolte, dit-il. Mais ne t'inquiète pas. Avec l'argent que nous a envoyé Phorän, on devrait pouvoir survivre l'année entière. On pourra même acheter un autre cheval pour remplacer Neige ! Comme ça, on sera fin prêts pour l'année prochaine.

— Tu penses pouvoir planter, l'année prochaine ? lui demanda-t-elle, l'air serein, tout en lui caressant le mollet.

Il secoua la tête, mais se rendit compte qu'elle ne le regardait pas.

— Franchement, je ne crois pas, dit-il tout haut.

Elle s'approcha plus près de Skew, jusqu'à ce que son épaule effleure sa jambe.

— J'ignore ce que le destin nous réserve mais le

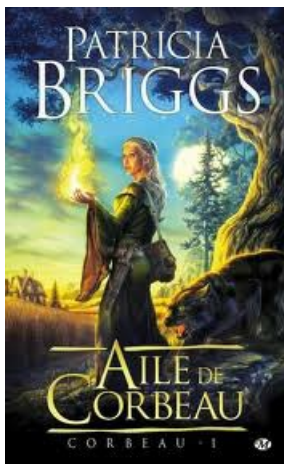
Il ignore ce que le destin nous réserve, mais le Traqueur n'en a sûrement pas terminé avec nous, je le crains.

Jës se mit soudain à rire, et Tiër leva les yeux pour apercevoir Hennëa, qui s'extirpait des bras de son fils. Il avait cru, au départ, qu'elle était plus jeune que Séraphé – jusqu'à ce qu'il observe ses yeux. Quand il avait posé la question à sa femme, elle lui avait dit qu'elle ignorait son âge, elle aussi. Les Corbeaux ne vivaient certes pas aussi longtemps que les Alouettes, mais ils ne vieillissaient pas, et il était parfois difficile de deviner leur âge. Il s'était inquiété, jusqu'à ce qu'il surprenne l'un des regards dérobés que la Voyageuse portait à Jës. Or, Tiër savait reconnaître l'amour lorsqu'il le voyait.

— Aujourd'hui, le soleil réchauffe mon visage, dit-il à Séraphé. Savourons l'instant présent sans penser au lendemain.

Serre de Corbeau

Corbeau – 2



Ce livre est dédié avec amour à :

Debbie et Tom Lentz, Théo Hill

Jason, Sara, Jalen et Chris Stejskal

John et Sue Wilson

Pour les soirées passées à chanter et à rire.

Et à mon propre barde,

Michael.

Remerciements

Les personnes citées ci-après ont lu, ou partiellement lu, ce livre, à ses étapes rudimentaires, et m'ont donné des conseils précieux

a ses étapes fondamentales, et m'en ont donné des conseils précieux et indispensables. Merci à :

Michael Briggs, Collin Briggs, Dee Enzweiler, Michael Enzweiler, Jean Matteuci, Dan Matteuci, Ann Peters, Kaye Roberson, Kyle Roberson, Clyde Rowland, et John Wilson.

J'aimerais également remercier Robin Walker, pour son fabuleux travail d'illustratrice, et Michael Enzweiler, qui a dessiné la carte de Colossaë découverte par Rinnie.

Prologue

Dans la huitième année du règne de Phorän, Vingt-Sixième empereur du Nom, le Septe de Leheigh vint à mourir. Son fils, Avar, qui avait longtemps vécu à Taëla, où il était devenu le compagnon de frasques du jeune Empereur, partit aussitôt prendre possession du titre et des terres que son père lui avait léguées. Or, cachés parmi ses compagnons de voyage, se trouvait une poignée de mages noirs qui l'accompagnaient, avec en tête de bien sombres desseins.

Ils laissèrent l'un des leurs, un prêtre-mage, afin qu'il établisse une nouvelle religion au cœur même de Leheigh, cette contrée ancienne, berceau de mille légendes, où chaque pierre semblait raconter une histoire. Ce faisant, ils croyaient avoir accompli la plus importante de leurs deux missions.

La seconde consistait à enlever un homme, un paysan du coin, doté de l'Ordre du Barde. Celui-ci s'apprêtait à rentrer chez lui, après avoir passé tout l'hiver dans les montagnes, à chasser des animaux à fourrure. Cette mission-là n'avait rien de compliqué, tant les mages étaient familiers de ce genre d'enlèvements. Peut-être même cet homme-là se

reveil-t-il plus facile à capturer que les autres, les Ordres du Mage et du Chasseur étant plus susceptibles, l'un comme l'autre, de se défendre des attaques d'une bande de magiciens que l'Ordre du Barde.

Ils n'avaient aucune raison de croire que cet homme serait différent des autres Bardes qu'ils avaient enlevés par le passé. Moi non plus, d'ailleurs, je n'ai rien pressenti, alors que j'aurais dû le savoir puisque Tiëragan de Reidern n'était pas un inconnu pour moi.

Aussi, l'idée de sa mort inéluctable, bien qu'elle soit nécessaire, m'attristait-elle quelque peu. Pourtant, le fait même que son décès m'affecte d'une quelconque manière me prouvait que j'avais repoussé l'échéance un peu trop longtemps : « *Je regretterai ses chants et sa bonne humeur* », avais-je songé, le cœur lourd, quand j'avais envoyé mes sorciers s'emparer de lui. Je me consolais toutefois en me disant que, même s'il avait vécu, je n'aurais pas eu le bonheur de l'entendre chanter très longtemps encore : lui ou l'un des membres de sa famille aurait, un jour ou l'autre, fini par comprendre qui j'étais.

Si moi je ne pouvais plus l'entendre chanter, il était juste que personne d'autre ne le puisse. Je me persuadai de cela, et cessai de songer à sa mort prochaine. J'avais cependant oublié qu'il avait été soldat auparavant, n'ayant en mémoire que l'image du modeste fermier qui, de temps à autre, venait jouer le

soir au *Retour du Héros*, l'auberge de Reidern, en échange de quelques pièces.

Ainsi donc, je laissai Tiër aux bons soins de mes sorciers, eux qui m'avaient toujours été si fidèles et dévoués, et me consacrai à l'essor de ma religion.

Il m'a fallu presque un siècle entier, avant de comprendre que je pouvais faire usage de mon pouvoir autrement que pour tuer. Certes, j'ai soif de sang et de mort, mais j'évite d'attirer l'attention plus qu'il est nécessaire. D'autre part, le pouvoir que procure une mort brutale crée une dépendance dangereuse. Cela m'enivre, me grise, alors que l'accomplissement de ma mission réclame de moi finesse et subtilité... Non, au lieu d'engendrer la mort, j'ai appris à me nourrir des émotions les plus intenses, comme la jalousie, la haine, la luxure...

Les temples où se rendent mes adeptes regorgent de ce genre d'émotions. Après tout, pourquoi les gens iraient-ils implorer leurs dieux, sinon pour ces raisons-là ?

« Seigneur, débarrassez-moi de mon père, pour que j'hérite enfin de sa fortune... », dit l'un ; un autre fléchit la tête et implore : « Seigneur, faites que la femme de Toren tourne enfin les yeux vers moi... » D'autres prières sont encore plus désespérées : « Seigneur, je vous en supplie, faites en sorte que nul ne sache que j'ai volé mon maître ! Oh, je n'ai pas envie de mourir, pas

encore... » Je me nourris de ces désirs secrets, comme les dieux devaient le faire jadis. Ces désirs-là me rendent plus fort.

Je ne suis pas le Roi Innommable. Si l'on en croit les contes populaires, le Ténébreux est unique. Mais ce n'est pas le cas. Il y en a eu d'autres avant lui ; et aussi, comme je peux l'attester, après lui. Contrairement au Roi Innommable, je ne me soucie ni du culte ni des attributs qui accompagnent le pouvoir, quand je dispose du pouvoir réel. Je n'ai pas envie d'être l'Empereur de l'Univers. Non, j'ai des plans différents. Il me sied de laisser les autres accomplir mes desseins à ma place. Cela m'amuse.

Je m'enorgueillis de savoir précisément quels hommes serviront au mieux mes intérêts. En fait, je suis devenu dépendant des autres – non, pas « dépendant », mais plutôt « suffisant », d'une confiance aveugle. Je suis devenu suffisant parce que mes disciples m'obéissent toujours, sans discuter, et accomplissent toujours les tâches que je leur confie.

Néanmoins, si je m'étais montré moins suffisant, j'aurais prêté un peu plus d'attention à Volis, ce prêtre-sorcier, et j'aurais vu que son ambition risquait de mettre mes plans en péril. J'aurais pu empêcher la destruction de mon temple, là-bas, à Reidern.

Ce temple, toutefois, n'était qu'une commodité, non une nécessité. Si je l'ai créé, c'était surtout pour flatter

l'ego du jeune prêtre Volis, et l'isoler dans un endroit où il serait inoffensif... Suffisamment de gens me nourrissaient dans mes temples à Taëla ; par conséquent, je n'avais nul besoin de celui de Reidern. Aussi, je ne l'ai pas surveillé autant que j'aurais dû. Ma négligence a permis à la femme de Tiër, la Voyageuse Séraphe, de détruire le temple. Mais c'est ma faute, je l'admets. Toutefois, je dois dire que la mort de Volis m'a davantage profité. Il était devenu trop ambitieux et trop curieux. Il en savait beaucoup trop, à mon goût.

La destruction par l'armée d'Avar – et par les Voyageurs de Séraphe – du Chemin Secret, tapi dans les sous-sols du palais de Taëla, représenta une perte bien plus sensible. Mais là, je n'y fus pour rien. Personne n'aurait pu imaginer que Tiër, ce simple fermier – Porteur d'Ordre, certes, mais pas mage – puisse complètement anéantir, en l'espace de quelques mois, ce que j'avais mis des siècles à construire ! Non, personne.

S'il a fallu l'humanité entière – sorciers et guerriers – pour venir à bout du Roi Innommable, je ne tolérerai pas qu'on puisse dire de moi, qui m'apprête à Le surpasser, que j'ai été vaincu par un vulgaire paysan !

Je ressens encore cette cuisante humiliation.

J'aurais pu tous les détruire ; une bande de Voyageurs hirsutes, secondés par l'armée personnelle d'un Septe, n'aurait rien pu faire contre le pouvoir que

je détiens. Mais cela aurait irrémédiablement conduit à une guerre que je ne souhaite pas. À quoi bon être le Maître du Monde, s'il n'y a plus aucun monde à dominer ? Voilà une question que le Roi Innommable aurait dû se poser, assurément, avant d'engendrer le Chaos. Pourtant, j'imagine qu'au moment où il s'est livré à ce jeu macabre, il s'était déjà entièrement dépouillé de tout ce qu'il avait été jadis, et n'était plus qu'un pantin mû par la volonté du Traqueur. Moi, pour ma part, j'ai un bien meilleur plan.

Je peux réparer les dégâts causés par ces gens. Je peux reconstruire le temple, rebâtir le Chemin Secret. La perte que j'ai subie n'a pas été aussi terrible qu'on peut le croire : j'ai toujours su trouver des hommes mus par l'ambition, prêts à me servir jusqu'à la mort. Tiër ne m'a pas causé un revers très sérieux, pas pour très longtemps du moins ; ce petit fermier n'est pas si important que cela.

Mais il doit être puni, néanmoins, pour ce qu'il a fait. Pour ce que sa maudite famille a fait. Croyez-moi : il suppliera pour que je l'achève avant que j'en aie terminé avec lui ! Et peut-être accéderai-je à sa requête.

Oui, peut-être...

Chapitre premier

– Lorra, va donc me remplir ce seau ! Quant à toi, Töle, va chercher un peu plus de charbon pour le feu.

Aliven était conscient qu’il était dur envers ses enfants, mais la vie était dure, après tout. Il n’y avait pas de place, en ce bas monde, pour les bons à rien.

Il observa sa fille du coin de l’œil, comme elle s’emparait du vieux seau en bois – rangé à sa place habituelle près de la forge – et trottait rapidement en direction du puits.

Ce n’est plus qu’une question de mois, songea-t-il tristement, en triant sa provision de métal. *Bientôt, elle ne sera plus là.*

Il avait reçu deux demandes en mariage de la part de fermiers des environs, mais elle n’avait pas encore pris sa décision. Il espérait qu’elle choisirait Danëel, un jeune homme doux et attentionné, qui avait déjà prouvé de quoi il était capable. Pourtant, Lorra avait montré une certaine préférence pour le fils cadet de Sovernt, qui sortait à peine de l’enfance.

Quel que soit son choix, Aliven serait heureux de la voir enfin mariée, même s’il ne lui resterait plus que Töle et Nona, ses deux

cadets, trop jeunes encore pour porter un seau rempli d'eau, et pour effectuer les mille autres tâches nécessaires au bon fonctionnement de la forge.

– Allez, Töle, plus vite ! ordonna-t-il à son fils, qui n'avait empli la forge qu'à moitié. L'aube n'attendra pas que t'aies fini d'lambiner !

– Oui, p'pa, grommela le garçon avec une pointe d'insolence.

– Toi, tu me parles...

Mais le cri strident de Lorra l'interrompit brusquement.

– Ça n'a pas l'air d'être un village, papa, fit remarquer Lehr.

Tiër sourit à son fils cadet. Celui-ci, en l'espace de quelques mois seulement, était passé de l'enfance à l'âge adulte. Ses cheveux d'un blond cendré, qu'il avait hérité de sa mère, étaient cachés, pour l'essentiel, sous un chapeau ; toutefois, à moins d'être aveugle, n'importe qui pouvait voir qu'il avait du sang Voyageur dans les veines.

Le jeune homme n'avait aucun mal à marcher au pas de Skew, bien qu'à ce moment précis, le vieux cheval aille d'un trot plutôt rapide. Tiër se décala légèrement sur sa selle, dans l'espoir d'atténuer, ne serait-ce qu'un petit peu, la douleur persistante qu'il ressentait au genou droit. Il voulait bien croire le vieil adage

qui disait que « toute plaie qui saigne est signe de vie », mais cela ne signifiait pas qu'il devait s'en réjouir. Il inspira profondément l'air frais de la forêt, et s'efforça de penser qu'il était un homme libre, en route pour son foyer, à Reidern ; ce qui valait bien toutes les douleurs du monde.

Il regarda en contrebas le petit amoncellement de maisons bâties dans l'étroite vallée verdoyante.

– C'est très petit, je suis d'accord, dit-il. Mais vous voyez la première maison, là-bas ? Il y a un four à l'arrière ; m'est avis que c'est un potier, ou un boulanger !

– Mais p'pa ! protesta son aîné, Jës, qui marchait de l'autre côté de Skew, Benroln a dit qu'on avait besoin de blé, pas de poteries ni de pain !

– C'est vrai, convint Tiër. Seulement, comme ces gens vivent à proximité d'une grande route, ils doivent aussi vendre des produits de base, tu comprends ?

– Il y a beaucoup de fermes dans les environs, lui expliqua Lehr. Certains fermiers tirent davantage de profit à apporter leur récolte à de petits commerçants comme celui-là, plutôt que de se rendre au village le plus proche, pour la vendre au marché. Papa a raison, Jës.

Ce dernier fronça les sourcils d'un air perplexe. Soit il trouvait l'explication de Lehr trop compliquée, soit quelque chose

l'intriguait.

L'ironie du sort faisait que son fils Jës, qui, de ses trois enfants, ressemblait le plus à un véritable Reiderni, était aussi celui qui supportait le plus lourdement le poids de son héritage Voyageur. L'une des conséquences de son Ordre, la moins grave, était sa lenteur d'esprit, la difficulté qu'il avait à s'exprimer, qui le faisaient passer pour un simple d'esprit aux yeux de certaines personnes : ce qui était assurément loin d'être le cas.

– Il y a quelque chose d'étrange, finit-il par dire, après un long moment de réflexion.

– De quoi parles-tu ? lui demanda Tiër.

Parfois, les propos de Jës étaient assez difficiles à suivre. Mais Jës reprit le fil :

– Les maisons.

Mais il s'interrompit soudain et regarda fixement l'entrée du village. Tiër arrêta Skew, intrigué par la réaction de son fils, mais ne vit rien de particulier.

– C'est la forge, dit Lehr. Il n'y a pas de fumée.

– C'est ça, répondit Jës. (Il hocha la tête avec son habituelle exubérance.) Quand il y a une forge, il y a toujours de la fumée.

– Le forgeron ne travaille peut-être pas, aujourd'hui ? fit

..... Tiër. Quel est le nom de ce forgeron ?

remarquer Tiër. Quoi qu'il se passe, nous le saurons bientôt.

Il pressa Skew en avant, mais appuya un peu trop fort sur ses jambes et ne put réprimer un glapisement :

– Ah ! Que l'Ombre emporte ces maudits genoux, les maudits sorciers qui m'ont fait ça, et la maudite Guérisseuse qui n'est pas fichue de les soigner comme il faut !

La dernière imprécation n'était pas très juste envers Brewydd ; il le savait. Celle-ci lui avait expliqué que ses genoux guériraient plus lentement s'il choisissait de monter Skew, au lieu de voyager, comme elle, dans une roulotte. Mais, pour Tiër, il était déjà assez pénible de se laisser transporter par Skew, quand tout le monde autour de lui allait à pied, pour qu'il accepte de s'installer dans une roulotte.

– Tu vas bien, papa ? lui demanda Jës. (Il hésita à poser la main sur le genou de son père.) Maman m'a dit que tu avais encore mal, reprit-il. Tu es sûr que ça va ?

– Oui. J'ai un peu mal aux genoux, c'est tout. (Il parvint à sourire à son fils, en dépit de la douleur lancinante qui martelait son genou.) Ils mettent du temps à guérir, ces deux gredins-là ; c'est l'âge, qu'est-ce que t'en penses ?

– Maman dit que tu te fatigues trop.

Il fronça les sourcils à l'intention de son père, apparemment guère convaincu par son semblant de sourire.

Ils étaient tous aux petits soins pour lui, ce que Tiër trouvait à la fois touchant et agaçant. En effet, il aurait préféré soigner ses plaies tout seul, s'il avait pu.

– Brewydd dit que ta mère s'inquiète pour rien.

– Et, ajouta Lehr, maman dit qu'il faut laisser la Guérison à l'Alouette. (Lui aussi pourtant semblait préoccupé par la santé de son père.) Brewydd sait ce qu'elle fait.

Jës fronçait toujours les sourcils.

– Je vais bien, ne t'inquiète pas, le rassura de nouveau Tiër.

S'il s'était agi de Lehr, il lui aurait simplement dit de ne pas s'en faire, et les choses en seraient restées là. Mais lorsque Jës avait une idée en tête, il pouvait se montrer particulièrement buté. C'est pourquoi Tiër capta le regard de son fils, et lui dit d'une voix ferme :

– Même ta mère est d'accord pour que j'y aille, Jës. Je sais marchander parce que je suis Barde, et que je suis doué pour ça. Qui plus est, je tiens à aider ce clan Voyageur autant que je peux. Ils nous ont offert beaucoup plus qu'on ne pourra jamais leur rendre, mais je peux leur obtenir de bons prix sur les denrées dont ils ont besoin. Je peux faire en sorte qu'ils soient bien accueillis la prochaine fois qu'ils traverseront ce village. Mes genoux me font toujours un peu mal et je souffrirai encore

pendant un mois ou deux, mais je guéris, a mon rythme. Je vais mieux, je t'assure.

C'était la vérité, fort heureusement. Jës l'aurait entendu, l'aurait vu dans ses yeux, s'il lui avait menti.

– Je n'aime pas ces sorciers, avoua-t-il, et, un court instant, Tiër perçut quelque chose de sinistre et d'étranger dans sa voix.

– Moi non plus, répondit son père. (Il n'eut aucun mal, en effet, à relier ses genoux meurtris aux magiciens qui les avaient brisés, car ce souvenir venait à l'instant de resurgir dans son esprit.) Mais ils sont partis en fumée, tous autant qu'ils étaient. Là où ils sont, ils ne peuvent plus blesser personne !

– On t'a sauvé ! dit brusquement Jës, d'un ton joyeux et satisfait. Maintenant tu es avec nous, et tu vas aller mieux ! Et Rinnie va être contente de nous voir revenir ! Moi, je n'aurais pas aimé rester avec tante Alinath.

– Ta tante est une femme sincère et honnête, l'admonesta Tiër.

Sa sœur se sentait simplement mal à l'aise en présence de Jës, à cause de son comportement bizarre. C'était la raison pour laquelle elle « rudoyait » parfois son fils aîné, mais c'était sa sœur et il l'aimait malgré tout.

– Elle me parle mal et veut toujours me commander ! rétorqua Jës, en dressant fièrement le menton, d'un air têtue.

– Maman aussi, lui fit remarquer Lehr, avec ce petit sourire lumineux qu’il avait parfois, et qu’on ne lui voyait que trop rarement.

– Oui, mais maman est Corbeau, répondit Jës. (À l’entendre, cela justifiait et excusait tous les défauts de Séraphé, idée que Tiër considérait en grande partie comme fondée.) En plus, il n’y a qu’aux imbéciles qu’elle parle mal, elle !

Lehr se mit à rire.

– Alors, elle en fréquente beaucoup, des imbéciles !

Tiër secoua la tête.

– Votre mère n’est pas aussi terrible, vous savez. Elle a du caractère, c’est tout.

– Si tu le dis, répondit Lehr. Mais je croyais qu’on devait acheter du blé à ce marchand, là-bas au village. Qu’est-ce qu’on attend pour y aller ? Est-ce qu’on va rester plantés là toute la journée, à radoter comme des petites vieilles ?

Jës sourit faiblement à l’intention de son frère, puis hocha la tête :

– D’accord. Papa va descendre au village ; mais toi et moi restons sur nos gardes. Moi, j’aime observer les choses, sentir le vent.

– Très bien, Jës. Seulement, prends garde de ne pas faire allusion aux Voyageurs avant que papa s’en charge !

Jës acquiesça. Tiër fit de nouveau avancer son cheval ; en se contentant cette fois d'un simple claquement de langue, et d'un léger mouvement du corps. Skew reprit aussitôt son trot léger et fluide, comme à l'accoutumée.

Le hameau était constitué de quelques huttes éparses : il y avait la forge, bien sûr, mais aussi une petite fabrique de poteries, entourée d'une poignée d'humbles bâtisses. Lehr frappa à la porte du potier, mais personne ne vint lui ouvrir. Lorsqu'il héla les habitants du lieu, seul l'écho de sa propre voix répondit à son appel. Aussi, le jeune homme ouvrit-il la porte de la chaumière, et jeta-t-il un coup d'œil à l'intérieur.

– Il n'y a personne là-dedans.

La forge, où ils se rendirent aussitôt après, était un bâtiment ouvert en façade, qui, selon toute vraisemblance, était aussi désert que le premier. Tiër lança une jambe par-dessus Skew, et se laissa doucement glisser – très doucement à cause de ses genoux meurtris – afin d'atterrir sans heurt sur le sol. Puis, il laissa retomber les rênes sous le nez du hongre, et se dirigea en boitant vers l'ancienne bâtisse. Lehr et Jës marchaient à ses côtés, prêts à le soutenir.

À l'intérieur de la forge, tout était calme. Sur l'un des murs, des outils étaient suspendus avec soin ; des morceaux d'acier gisaient, éparpillés çà et là, près du foyer. On aurait dit qu'ils

venaient d'être déposés. Tiër risqua une main au-dessus du lit de braises, qu'il effleura alors, doucement, du bout des doigts. Mais c'était froid ; froid comme la mort.

– Qu'en dis-tu, Lehr ? demanda Tiër. Depuis combien de temps ces gens sont-ils partis ?

S'il avait posé cette question au plus doué des traqueurs, celui-ci aurait été bien en peine de lui répondre. Le toit de la forge avait protégé le bâtiment de la pluie, et les murs avaient préservé le sol en terre battue, si bien que Tiër était incapable de dire depuis combien de temps l'acier gisait là. *Que s'est-il donc passé ici, pour que le forgeron quitte aussi brusquement son travail ?* se demandait-il.

Seul Lehr pouvait répondre à cela. En effet, tout comme Jës et Tiër, il était aussi Porteur d'Ordre ; celui du Faucon : c'est-à-dire, Chasseur.

Aussitôt, son fils cadet ouvrit son œil de Faucon et balaya la forge du regard, à la recherche de la moindre trace que les habitants auraient pu laisser. Tiër sentit l'onde de magie qui émanait du jeune homme : violente, sauvage, et inquisitrice.

– Personne n'est venu dans cette forge depuis deux jours au moins, peut-être trois, finit-il par dire. Mais il y a eu des poules ici : je veux dire, il y en avait jusqu'à hier.

Ils n'avaient pas vu de poules en arrivant au village.

– Des gens sont encore là, dit Jës après un long moment. (Sa voix était tendue et crispée, presque inquiète.) Ils sont là, je le sens.

Quelque chose dans ce lieu désert avait alerté son aîné. Jës, si doux et si fragile, avait disparu comme s’il n’avait jamais existé. À sa place, se tenait le prédateur avide, le meurtrier sanguinaire qui, parfois, prenait possession de lui. L’Ordre de Jës était un fardeau bien plus terrible que celui de ses deux autres enfants. Jës était Gardien, et le sentiment de terreur surnaturelle que son don provoquait – lequel était particulier à l’Ordre de l’Aigle – fit frissonner Tiër.

Lehr, l’œil rivé sur le terrain devant la forge, n’eut même pas besoin de regarder plus longtemps. Il se tourna vers son père :

– Quelque chose a dévoré les poules.

– Quelle chose ? lui demanda Tiër.

– Je n’en sais rien. C’est pas très grand ; pas plus gros qu’un loup, en tout cas. Mais regarde : là, il y a une empreinte !

Tiër scruta l’imperceptible trace que son fils lui indiquait, un peu plus loin, sur la terre du petit sentier qui jouxtait la forge. Pour autant qu’il puisse dire, cette empreinte-là aurait pu appartenir à n’importe quel animal.

– C’est peut-être un blaireau ? suggéra-t-il.

Mais Lehr secoua la tête :

– Impossible. Un blaireau n’a pas ces griffes-là.

– Mais les gens, Lehr ? Où sont-ils passés ?

– Y a des gens dehors, p’pa, dit Töle. (Depuis un bon moment, le garçon scrutait l’extérieur, à travers une fente du mur.) Ils sont trois devant la forge ; des étrangers. Tu m’entends, p’pa ?

Aliven leva soudain les yeux de l’étoffe humide qu’il utilisait pour éponger le front fiévreux de sa femme. Celle-ci, depuis qu’il l’avait transportée ici, plusieurs jours auparavant, n’avait pas ouvert l’œil une seule fois.

Leur maison étant plus proche du puits que la forge, son épouse avait été plus prompte à accourir lorsqu’elle avait entendu le hurlement de leur fille. Lorsqu’Aliven, à bout de souffle, avait enfin atteint le puits, sa fille était déjà morte. Sa femme, quant à elle, luttait sous le poids d’une bête hideuse, sombre comme la nuit. Quand l’affreuse créature avait remarqué la présence d’Aliven, elle s’était enfuie.

Au début, le forgeron avait cru que la bête avait été prise de panique à la vue de sa hache ou à cause de ses cris ; mais il avait vite compris son erreur. La vérité, c’était qu’elle l’avait laissé en vie délibérément. Sans doute réservait-elle sa proie pour plus

tard. Quoi qu'il en soit, entre le moment où il avait porté Irma à l'intérieur de la maison, et celui où il était retourné au puits, l'animal était revenu sur les lieux de son attaque, et, au grand désespoir d'Aliven, le cadavre de Lorra avait disparu.

Il avait envoyé son jeune fils chercher Tally, le cousin de sa femme. Ce dernier était si absorbé par son travail de potier qu'il n'avait pas entendu le cri de Lorra. Dès qu'il avait appris ce qui s'était passé, il avait accouru jusqu'à la maison d'Aliven ; mais alors, la bête avait attaqué de nouveau, en surgissant de derrière la cabane du jardin.

Si Aliven n'avait pas eu sa hache en main, l'animal les aurait tués tous les deux. Il eut tout de même le temps de se jeter sur Tally, et de lui entailler le visage, d'un coup de griffes acérées.

Lui n'avait jamais vu d'animal aussi rusé, aussi rapide. Leur vie à tous était en péril. Aliven, sans réfléchir, avait aussitôt traîné Tally à l'intérieur de leur maisonnette, et s'y était enfermé avec sa femme et ses deux enfants. Il avait barricadé portes et fenêtres...

La bête, jusqu'à présent, n'avait pas encore défoncé les murs. Pourtant, Aliven était persuadé que les minces planches de bois seraient un bien frêle obstacle lorsque la créature, poussée par la faim, déciderait de s'emparer d'eux.

Après tout, elle l'avait bien acculé jusqu'à sa maison, comme un bon chien de berger menant ses chèvres à l'enclos. La veille, deux fermiers étaient passés à la forge pour récupérer leur soc

de charrue. Lorsqu'il les avait entendus, Aliven s'était précipité dehors pour les avertir du danger... trop tard. Quand il était arrivé, il avait trouvé deux cadavres, affreusement mutilés, derrière la fabrique de poteries.

La bête l'avait laissé là, seul, à genoux, pendant un long moment ; puis, lorsqu'il s'était enfin décidé à se relever, elle l'avait de nouveau forcé vers son logis, avec d'horribles stridences qui se mêlaient au vent. C'était sa tactique ; elle voulait qu'ils soient tous réunis dans la maison, jusqu'à ce qu'elle ait de nouveau faim.

Irna et Tally luttèrent déjà contre la mort. Les blessures qu'ils avaient reçues n'étaient certes pas très belles ; mais à cela s'ajoutait une infection terrible et foudroyante. Cela faisait un jour et demi qu'Irna ne bougeait plus ; quant à Tally, il était inconscient depuis l'aube.

Ainsi piégé à l'intérieur de sa maison, Aliven faisait ce qu'il pouvait avec le peu qu'il avait ; aussi, tout en humidifiant de nouveau sa compresse, il se dit que l'eau viendrait bientôt à manquer. Peut-être que ces trois inconnus, surgis de nulle part, pourraient l'aider. Il arrivait en effet que leur Septe envoie des hommes patrouiller dans la campagne, des gars robustes, des soldats entraînés à lutter contre ce genre de monstres.

– Qui sont ces gens là-dehors ? demanda-t-il à son fils.

– Le plus âgé des trois est un homme hasané avec des cheveux

Le plus âgé des trois est un homme basané, avec des cheveux très sombres, qui blanchissent un peu par endroits. Il est grand, à peu près comme Danéel. Il a du mal à marcher, comme s'il était blessé. Il a un cheval, aussi ; il est tacheté de partout, p'pa, comme une vache ! Il y a deux autres hommes avec lui, beaucoup plus jeunes. Ses fils, j'ai l'impression ; mais dis-moi, tu penses qu'ils peuvent nous aider ?

Töle se tourna vers son père, les yeux pleins d'espoir. Aliven n'avait rien dit à ses enfants au sujet des fermiers morts la veille.

Il laissa un instant sa femme, et jeta un coup d'œil par la fente du mur. Il observa attentivement les nouveaux venus : Töle, malgré l'inexpérience de ses douze ans, avait vraiment un œil de lynx. Effectivement, l'un des jeunes hommes ressemblait à s'y méprendre à l'homme basané qu'il lui avait décrit ; ces deux-là, c'était évident, étaient père et fils. Quant à l'autre garçon, lui aussi partageait quelques traits avec l'homme, sauf que ses cheveux étaient... Aliven détourna le regard et cracha par terre.

– Des Voyageurs ! dit-il avec dédain.

– Des Voyageurs ? reprit une voix de fillette. (Nona, sa cadette, cessa un instant de s'occuper de Tally, et leva les yeux vers son père.) Alors ils vont nous débarrasser du monstre, hein ?

– Toi, t'as trop écouté les histoires de ta mère ! répondit Aliven, que la déception rendait plus bourru que d'ordinaire. Les Voyageurs n'aident jamais personne, reprit-il, à part eux-

mêmes ! Ce sont des voleurs et des charlatans !

Il ouvrit pourtant sa porte, et glissa la tête à l'extérieur ; non, personne d'autre ne mourrait aujourd'hui, pas même des Voyageurs, s'il pouvait l'empêcher.

– Quittez ces lieux, Voyageurs !

À ces mots, Tiër se retourna. Il inspectait ce qui, d'après Lehr, était des traces de lutte.

– Tiens, voilà tes gens, Jës, dit-il à son aîné. (Un homme venait d'apparaître à la porte de l'une des bâtisses, de l'autre côté du village.) N'ayez pas peur, s'écria-t-il à son intention. Nous ne vous voulons aucun mal, mon brave ! (Il boita en direction de l'inconnu.) Mon fils dit que des gens sont morts ici, à cause d'une sorte de bête sauvage ?

– Allez-vous-en, Voyageur ! Il n'y a pas d'argent à gagner ici, pas avec ce qui rôde. Partez d'ici, vous m'entendez ? Je n'ai pas envie d'avoir votre mort sur la conscience !

Sur ce, sa tête disparut de l'embrasure de la porte, et Tiër entendit le cliquetis d'un verrou. Il continua à avancer, pourtant, escorté par Lehr et Jës. Ce premier gardait les yeux rivés au sol, tandis que son frère balayait les alentours du regard, à l'affût.

– Cet endroit empeste le sang et la peur, dit Jës. Le sang, la

peur... et autre chose. Quelque chose de mauvais.

Tiër jeta un coup d'œil inquiet à son aîné :

– Reste en dehors de la maison, Jës, veux-tu ? Cet homme a l'air déjà assez épouvanté comme ça. Ta présence risquerait d'empirer les choses.

Jës croisa son regard sans un mot.

– Ça ne sert à rien, papa, lui dit Lehr sans lever les yeux du sol. Jës ne te lâchera pas d'une semelle s'il te croit en danger. Si tu essaies de le tenir à l'écart, ça va t'agacer plus qu'autre chose !

– J'imagine que toi non plus, je ne peux pas te tenir à l'écart ? grommela Tiër.

Cette remarque arracha un sourire à Lehr :

– Maman nous a fait jurer de veiller sur toi, tu te rappelles ? (Son regard s'arrêta sur un abri construit à l'extérieur du village, et sa poitrine se serra soudain.) C'est là. C'est son antre ; le puits, là-bas. Il y a une dizaine de pistes qui y mènent, et presque autant qui en repartent. Et je confirme ce qu'a dit Jës ; cette chose est souillée, elle aussi. Quoi que ce soit, cette bête est touchée par l'Ombre.

Tiër regarda en direction du puits, mais ne vit rien d'autre qu'un étroit sentier au milieu d'un enchevêtrement d'herbes jaunissantes.

– T’arrives à voir ce que c’est, Lehr ?

– Non. Ça ne ressemble à rien que j’aie déjà chassé.

Tiër s’arrêta un moment, l’air dubitatif. Puis, il dégaina légèrement son épée, afin de pouvoir s’en saisir rapidement si cela se révélait nécessaire.

– Lehr, garde un œil sur le puits. Moi, je vais essayer de parler à ces gens. S’il t’arrive quoi que ce soit, ta mère va m’arracher les yeux ! Fais bien attention à toi, d’accord ?

Lehr banda aussitôt son arc.

– C’est d’accord. Je surveille.

Sur ces mots, Tiër frappa à la porte de la chaumière.

– Si vous me laissez entrer, je pourrai peut-être vous aider ! proposa-t-il, en glissant autant de persuasion dans sa voix que possible. (Mais si l’homme refusait son aide, Tiër ne forcerait pas sa volonté.) Qu’est-il arrivé ici ? Parlez sans crainte.

La porte s’ouvrit brusquement devant lui, laissant échapper des relents de chairs gangrenées et de sueur. Un homme maigre, agité de tics, aussi basané que Tiër, sortit la tête, et fut aveuglé un instant par l’éclatante lumière du matin. C’était bien l’homme qu’ils avaient vu, et qui les avait exhortés à quitter le village : sa barbe était sombre et touffue, tandis que le dessus de son crâne, depuis son l’âge, était hérissé de cheveux gris : quant à ses

degamir par l'âge, était nerisse de cneveux gris ; quant à ses mains, elles étaient couvertes de callosités, et portaient les marques familières du travail du métal.

Voilà le forgeron, songea Tiër.

– Voyageur ! Je sais comment vous vivez, vous et ceux de votre race ! Vous détraquez le temps, et ensuite vous ruinez les honnêtes fermiers comme moi, pour tout remettre en ordre ! C'est bien ça, non ? Vous jetez un sort, puis vous nous faites payer pour le dissiper. J'espère que vous n'êtes pas à l'origine de cette chose, car, si c'est le cas, je vous tuerai de mes propres mains ! Sinon, eh bien... je vous répète ce que j'ai déjà dit : fuyez, fuyez ce village ! Si vous restez, cette bête vous tuera. Mais, à mon avis, il est déjà trop tard...

– Nous ne sommes pas ces Voyageurs-là, dit Tiër d'un ton rassurant. Toutefois, j'ai entendu parler de ce genre d'énergumènes ; et je sais qu'ils sont plus nombreux qu'on le croit. Mais je me présente : Tiëragan de Reidern ; et ces deux-là... (Il se rendit compte que Jës n'était plus visible, ce qui était habituel quand son fils était en état d'alerte.) Et voici mon fils cadet, Lehr, se reprit-il.

L'homme regarda autour de lui avec anxiété ; ce que Tiër comprenait tout à fait, car lui aussi ressentait cette tension, ce mal-être. Seulement, lui connaissait la source du problème. Jës était là, quelque part près d'eux. En plus de l'impression de danger et de menace que le Gardien suscitait autour de lui, sa

magie faisait aussi naître le froid et la peur.

– Je m'appelle Aliven, lui répondit le forgeron, visiblement à contrecœur.

Il ne pouvait résister éternellement au charme de Tiër, qu'accentuait son don Bardique. Ce dernier fit un pas en avant, et Aliven le laissa entrer tout naturellement, ce qui lui permit d'inspecter l'intérieur de la chaumière.

Deux enfants, dont un garçon à peine plus âgé que la fille de Tiër, accompagné d'une fillette un peu plus jeune, étaient serrés l'un contre l'autre au centre de la pièce, près d'un poteau. Ils tournèrent vers Tiër des visages sales, qu'éclairait partiellement le faible demi-jour filtrant à travers les planches de bois. Le garçon entourait sa sœur d'un bras protecteur, et observait Tiër d'un œil méfiant. Deux adultes, un homme et une femme, étaient allongés par terre, côte à côte, sur des paillasses de fortune.

Lehr entra derrière Tiër, et s'accroupit près de l'homme alité.

– Qu'est-ce qui a fait ça ? demanda-t-il. (Il désigna quelque chose, mais Tiër ne discerna rien à cause du manque de lumière. La fenêtre était obstruée à droite de la porte. Il tira la barre et poussa le volet sur le côté, afin de mieux y voir. Alors, à la clarté du jour, Tiër fut frappé par une vision d'horreur : le corps de la femme était couvert d'atroces blessures ; et son compagnon, à côté d'elle, était complètement défiguré.) Cette créature a utilisé trois griffes pour frapper ce... C'est le même animal qui a tué les

trois grines pour faire ça. C'est le même animal qui a tué les poulets, et les deux hommes qu'on a trouvés près de la fabrique de poteries.

– Les Fahlarn, pendant la guerre, utilisaient des fourches à trois dents, très acérées, qui provoquaient des blessures semblables, dit Tiër. (Il s'agenouilla afin de mieux examiner les plaies de l'homme.) Mais as-tu remarqué la façon dont l'os a été touché ? J'ignore ce qui a fait ça, mais les armes des Fahlarn n'auraient jamais pu trancher l'os de cette manière. Ni aucune griffe que je connaisse. (Jës entra à son tour à l'intérieur du logis, provoquant une vague de froid qui atténua quelque peu les relents de chair pourrie. L'aura de danger et de peur qui l'accompagnait fit s'agenouiller le forgeron aussi sûrement qu'une hache abat un arbre.) Que leur est-il arrivé ? demanda Tiër.

– La bête, souffla Aliven. Elle a d'abord tué ma fille, puis elle s'est attaquée à ma femme, qui s'était précipitée au secours de Lorra. Ensuite, cette saleté s'en est prise à Tally.

Il désigna l'homme au visage mutilé, près duquel Lehr était toujours agenouillé. Alors, il jeta un coup d'œil à ses enfants, sembla hésiter un instant, puis ajouta à demi-mot :

– Quand Kaör et Kabrêmân sont venus récupérer leur soc de charrue, la bête les a tués, eux aussi. Je l'ai vue.

– À quoi ressemblait-elle ? demanda Tiër.

Le forgeron frissonna soudain, peut-être au souvenir de la bête

Le forgeron hissa son âne soudain, peut-être au souvenir de la bête, ou peut-être, tout simplement, à cause du froid glacial que la présence de Jës engendrait. Il finit par répondre :

– C’était trop rapide. Je ne l’ai vue qu’un bref instant, mais je peux vous dire que ce n’était pas un loup, ni un ours, ni un blaireau ; et pas un renard non plus. Non, ça filait trop vite, et c’était peut-être deux fois plus gros. (Il eut l’air de sonder sa mémoire.) Ce qui est sûr, c’est que cette bête marchait sur quatre pattes ! J’ai même aperçu une sorte de queue pâle et duveteuse. Mais le reste du corps était marron foncé, voire gris par endroits. (Son regard s’arrêta un instant sur Jës, puis se riva sur la chevelure cendrée de Lehr.) Je n’ai pas beaucoup d’argent. Mon cousin possède une pièce d’or – il la rapportée de la guerre, lorsqu’il combattait pour l’Empereur – mais j’ignore où elle se trouve. Vous pourriez sans doute réclamer votre dû à mon Septe, puisqu’il s’agit de son puits, mais ça m’étonnerait qu’il accepte de payer des Voyageurs... peu importe les services rendus. D’ailleurs, ses hommes ont reçu l’ordre de chasser les Voyageurs du territoire.

Tiër ouvrit la bouche pour rétorquer qu’il n’accepterait pas son argent, et encore moins celui du Septe, mais il se ravisa tout à coup. Il y avait de nombreuses bouches à nourrir au sein du Clan de Rongier, les Voyageurs qui les raccompagnaient, lui et sa famille, jusque chez eux. Or, c’était en rendant ces sortes de services à des gens comme ce forgeron, qu’ils vivaient, ou plutôt survivaient.

– J’ignore quel sera le tarif pour que nous vous débarrassions de ce problème. Ce n’est pas moi qui décide de ce genre de choses ; mais on tuera cette bête pour vous, soyez-en sûr. Et ça ne vous coûtera pas plus que vous ne pourrez donner, vous avez ma parole.

Ça, Benroln ne pourra pas me le refuser, se dit-il.

Jës tomba soudain à quatre pattes près de l’homme blessé, et renifla son visage. Son mouvement brusque fit sursauter le forgeron.

– C’est un être-des-brumes, murmura le jeune homme. Je sens son odeur.

– Qu’est-ce que c’est, un « être-des-brumes » ? demanda Lehr, qui observait la scène.

– Un génie des eaux, répondit Tiër. Ce ne sont pas des esprits, malgré leur nom. On les appelle « êtres » parce qu’ils sont timides et qu’on les aperçoit à peine, juste une silhouette avant qu’ils disparaissent. J’ai entendu dire qu’ils pouvaient se montrer méchants, parfois, quand ils étaient acculés, mais pas de cette façon ! Quoi qu’il en soit, je n’ai jamais entendu parler d’un être-des-brumes touché par l’Ombre. Bien sûr, j’imagine que personne ne les connaît assez pour savoir cela ; à part votre mère, peut-être. Elle le saura sûrement. (Il n’y avait pas d’êtres-des-brumes aux alentours de leur maison, car la neige, en hiver,

était trop abondante pour ces créatures aquatiques. Certes, il en avait déjà aperçu du temps où il était soldat, mais il se demandait où Jës avait bien pu en rencontrer.) Comment connais-tu leur odeur, Jës ?

Deux yeux sombres se levèrent vers lui, mais c'est Jës, son Jës, qui répondit à sa question :

– Je sais pas. On l'a sentie, et on l'a reconnue, c'est tout.

Jës cligna des yeux, et l'Autre, le Gardien, refit aussitôt surface. Tiër ne l'avait jamais vu se transformer ainsi auparavant : passer de Gardien à Jës, et inversement, en l'espace d'un instant. Cet étrange phénomène intrigua fortement Tiër : pourquoi avait-il fallu que Jës réponde à cette question, et non le Gardien ? La réponse était pourtant évidente : ses enfants savaient très bien qu'en tant que Barde, leur père pouvait repérer un mensonge aussi clairement qu'une fausse note. Était-ce parce que le Gardien aurait menti s'il avait répondu ? Était-ce pour cette raison qu'il avait laissé Jës répondre à sa place ?

– C'est bon, Jës, dit Lehr. Si tu ne te rappelles pas, ce n'est pas grave, ne t'inquiète pas. Grâce à toi, on sait au moins contre quoi on doit se battre !

Lehr avait raison : il aurait bien le temps de s'inquiéter pour Jës par la suite, quand cette histoire serait réglée. Si le Gardien avait vu juste, et qu'il s'agissait bien d'un être-des-brumes – pourquoi, d'ailleurs, aurait-il menti ? – ils n'étaient pas au bout

de leurs peines. Tiër jeta un coup d'œil circulaire, et improvisa un plan d'attaque :

– Jës, je veux que tu retournes au clan avec ton frère, il n'y a pas un instant à perdre. Raconte tout à ta mère et à Benrohn, et dis-leur qu'on a besoin de Brewydd pour soigner les blessés, et d'autant d'hommes que possible pour se débarrasser d'un être-des-brumes souillé par l'Ombre. Faites vite, surtout.

– Tu veux qu'on y aille tous les deux ? demanda Lehr. Jës peut rester ici, tu sais. Pour te protéger.

Mais Tiër secoua la tête :

– Non, non ! Allez-y tous les deux.

Comme il ne pouvait pas leur expliquer qu'il avait besoin qu'ils s'en aillent pour rassurer le forgeron, il opta pour une autre vérité :

– Si Jës reste avec moi, je n'arriverai pas à le tenir à l'écart de l'être-des-brumes, pas avant l'arrivée de votre mère. Partez. Ça vaut mieux.

Il ajouta soudain :

– Et n'oubliez pas d'emmener Skew avec vous ! Qu'il ne se fasse pas dévorer, le pauvre, le temps que vous reveniez.

– Qui te protégera entre-temps ? demanda Jës, abruptement.

– Si ces pauvres gens ont survécu jusqu’ici, piégés chez eux pendant plusieurs jours, j’imagine que je pourrai survivre quelques heures !

Jës fronça les sourcils, l’air mécontent, mais finit par sortir et s’empara des rênes de Skew. Après s’être disputés un court moment pour savoir qui tiendrait la bride, les deux frères se mirent en route, à un trot rapide, chacun d’un côté de Skew.

Une fois ses fils partis, Tiër referma la porte, et barra de nouveau la fenêtre. Le fait qu’elle soit ouverte rendait le forgeron visiblement nerveux. Il s’assit alors par terre, le dos appuyé contre l’un des murs, soulagé de pouvoir enfin reposer ses genoux.

Il détourna son regard de celui du forgeron, dans lequel se lisait une terreur oppressante. La peur de la chose qui hantait le puits surpassait son dégoût des Voyageurs. Il n’en appréciait pas, pour autant, d’être enfermé là, à l’intérieur de sa propre maison, en compagnie de Tiëragan le Voyageur.

Ce dernier, conscient de son malaise, lui laissa le temps de se calmer. Il s’adressa aux deux enfants :

– Bonjour ! (Ceux-ci, tétanisés par l’angoisse et la peur, étaient toujours serrés l’un contre l’autre, appuyés sur le mur opposé. Le garçon répondit à son salut d’un bref signe de tête, le regard méfiant, tandis que la fillette s’agrippait davantage à son frère.) Il

y a une Guérisseuse, là-bas au clan, qui va venir s'occuper de vous tous, reprit Tiër. Et puis, ne vous inquiétez pas ; ils l'auront, cette bête et la tueront pour venger les morts et les blessés.

Il ajouta, sur le ton de la confiance :

– Je sais que tout cela est assez effrayant, mais pas plus que ma femme, croyez-moi !

– Quoi ? Vous avez peur de votre femme ? demanda le garçon.

Tiër hocha la tête, d'un air solennel.

– Oui, mon garçon.

– L'homme de tout à l'heure... lui, il m'a fait peur ! souffla la gamine. (Elle se pelotonna contre l'épaule de son frère.) Il m'a donné le frisson.

– Jës ? demanda Tiër. Non, n'aie pas peur de Jës ; sa mission est de protéger les gens. Il ne te fera aucun mal, tu peux me croire ! C'est juste qu'il possède un... don spécial. À cause de ce don, les gens qui l'entourent se sentent parfois angoissés, mal à l'aise. Les Voyageurs utilisent la magie de différentes manières. Ce n'est pas comme nos magiciens à nous, tu comprends ?

– À nous ? intervint brusquement le forgeron. Vous n'êtes donc pas un Voyageur, vous ?

Tiër secoua la tête.

– Non. Ma femme est une Voyageuse, mais moi, je viens de Reidern : un village qui fait partie du Septe de Leleigh, près des monts Loqueteux.

On tira soudain sur sa manche, et Tiër baissa les yeux pour découvrir la fillette qui avait enfin quitté sa place contre le mur, et s’efforçait d’attirer son attention. Il lui sourit :

– Oui, ma puce ?

– C’est quelle sorte de magie qu’il avait, l’homme de tout à l’heure ?

– Jës est Gardien, lui expliqua Tiër. Sa magie fait de lui un bon protecteur, spécialement contre les choses mauvaises, comme cette bête qui rôde dehors. S’il le veut, il peut se transformer en animal lui aussi, ou devenir invisible ! Quant à mon autre fils, Lehr, continua-t-il, c’est un Chasseur ; ça signifie qu’il a un autre pouvoir. Il peut remonter n’importe quelle piste, et son don lui permet de viser toujours juste. C’est un excellent archer !

– Les mages Voyageurs ne sont pas aussi doués que les nôtres, argua le garçon. Nos mages à nous peuvent tout faire ; pas vos fils, apparemment.

– Je ne dirais pas cela. (Il n’éprouvait aucune gêne à dévoiler des choses que les Voyageurs aimaient à garder secrètes.) Ils sont simplement différents. Prenez ma femme Séraphe, par exemple : elle ressemble beaucoup à vos sorciers, à bien des

égards. Son pouvoir est assez proche de celui des mages ordinaires. D'ailleurs, les sorciers Voyageurs se font appeler soit « mages », soit « Corbeaux », car il s'agit du même Ordre, dans les deux cas. L'Ordre, c'est le pouvoir qu'ils ont : chacun des Ordres est associé à un oiseau différent.

– Il y a combien d'oiseaux ? demanda le garçon.

Le climat de tension et d'angoisse qui, jusqu'à présent, régnait dans la chaumière, s'était envolé. La fillette s'appuyait maintenant contre le bras de Tiër ; quant à son frère, il avait cessé de s'accrocher au poteau comme à son dernier espoir. Tiër songea que c'était en partie parce que ses paroles, consciemment ou non, leur faisaient oublier l'horrible chose qui rôdait à l'extérieur ; et en partie parce que sa propre magie, son don Bardique, apaisait leurs peurs.

– Il y en a six. (Tiër les compta sur le bout de ses doigts.) Le Gardien, comme Jës, est représenté par l'Aigle ; et Lehr, le Chasseur, est associé au Faucon. Après il y a le Corbeau-Mage. L'Alouette correspond aux Guérisseurs : et ta maman a beaucoup de chance, car il y a une Guérisseuse dans le clan Voyageur qui nous accompagne jusqu'à Reidern. Mais il y a encore deux autres oiseaux : le Cormoran qui est lié aux Sorcières-du-Temps, et le Hibou-Barde.

– Pourquoi des oiseaux ? demanda la petite fille. Pourquoi pas des poissons ?

Le garçon roula des yeux :

– Sois pas idiot, Nona. Tu les vois, toi, donner des noms de poissons à leurs pouvoirs ? Est-ce que t'aimerais dire aux gens : « Bonjour, moi je suis une truite » ; ou alors : « Salut, je suis une anguille » ? Ce serait un peu ridicule, tu trouves pas ?

– En vérité... reprit Tiër, avant qu'ils commencent à se chamailler, j'ai déjà posé la question à ma femme ; et elle n'en sait strictement rien !

– Dites-moi, vous parlez beaucoup, pour un Voyageur ! fit remarquer le forgeron, d'un ton légèrement moins hostile qu'au début.

– Peut-être, répondit Tiër avec un sourire. Mais encore une fois, je ne suis pas un Voyageur !

Le sourire charmeur de Tiër acheva de rassurer l'homme : de la même manière que la fonction de Jës était de protéger son clan, celle de Tiër, le Barde, consistait à gagner la confiance des étrangers ; surtout quand ils se révélaient hostiles aux Voyageurs. Il savait s'y prendre avec les étrangers.

Non, je suis pas un Voyageur ; seulement un Hibou et un Barde, songea-t-il, alors que le forgeron s'était assez détendu pour s'asseoir contre le mur en face de lui. *Imutile de troubler davantage le pauvre homme.*

Il avait fallu des années à sa femme pour se faire à l'idée qu'il était Barde, autant qu'elle-même était mage, bien qu'il n'ait pas une goutte de sang Voyageur dans les veines. Les Porteurs d'Ordre, semblait-il, n'avaient pas forcément besoin d'être des Voyageurs.

Il était au beau milieu de l'histoire passionnante d'un héros Voyageur qui sauvait des enfants des griffes d'un monstre mi-loup mi-démon, lorsqu'ils entendirent des bruits de sabots à l'extérieur.

Tiër, par réflexe, voulut se relever... mais ses genoux le lui interdirent. Il retomba lourdement en arrière, avec un grognement de douleur. Une main apparut alors devant lui ; après une brève hésitation, il la saisit finalement, et se laissa aider par le forgeron.

– Merci bien, lui dit Tiër, une fois qu'il fut de nouveau sur pieds.

– Qu'est-il donc arrivé à vos genoux ? demanda Aliven.

Tiër lui sourit.

– Me croirez-vous si je vous dis qu'une bande de mages noirs, possédés par l'Ombre, les ont brisés à coups de massue ? Et cela afin de m'empêcher de sauver l'Empereur !

C'était la vérité, mais l'homme partit aussitôt d'un grand éclat de rire. Cela n'avait rien d'étonnant : après tout, Tiër venait de passer ces dernières heures à raconter des histoires à dormir debout qui semblaient beaucoup plus vraisemblables !

– Oui, bien sûr ! Des sorciers qui utilisent une massue !
s'exclama le forgeron.

Il secoua la tête pour réprimer son rire tout en soutenant Tiër jusqu'à ce qu'il soit certain que ses genoux puissent le porter.

– Ils ont dit que la massue ferait plus mal ! ajouta Tiër d'un ton guilleret.

Ces quelques jours passés dans la pénombre rendirent Aliven momentanément aveugle lorsqu'il sortit dehors avec Tiër qui s'appuyait toujours contre son épaule. Il baissa donc les yeux pour se protéger de la lumière du jour ; si bien qu'il n'aperçut d'abord qu'un inquiétant nuage de poussière, soulevé par d'innombrables sabots de chevaux. Cela le surprit d'autant plus qu'il n'avait jamais vu autant de Voyageurs à cheval auparavant. D'ordinaire, ces gens-là se déplaçaient à pied, et méprisaient ceux qui, contrairement à eux, préféraient le cheval à la marche.

Peu à peu, ses yeux s'habituerent à la lumière du jour, et il osa risquer un regard vers ses visiteurs. Ceux-ci, d'ailleurs, n'étaient pas aussi nombreux qu'il l'avait cru : il n'y avait qu'un petit groupe d'environ dix hommes, accompagnés de trois femmes. Tous, à part le fils aîné de Tiër, Jës, avaient les cheveux pâles ; certains les avaient blond cendré, d'autres de cette étrange couleur métallique, mêlée de blond, qui n'appartenait qu'aux Voyageurs. L'une des trois femmes était très vieille ; c'était, de loin, la personne la plus âgée que le forgeron eût jamais vue !

l'ouï, la personne la plus âgée que le lorigeron ait jamais vue : Tous, sans exception, affichaient des mines sinistres et renfermées – comme de coutume avec les Voyageurs –, ce qui contrastait nettement avec la gaieté et la bonne humeur de Tiër.

Aliven, qui s'avavançait doucement à la rencontre du groupe, encouragé par la pression discrète de la main de Tiër sur son épaule, s'arrêta brusquement.

– Ah, Benroln ! dit soudain le Barde, s'arrêtant à son tour derrière Aliven. Je ne m'attendais pas que vous veniez en personne ! J'ignorais que les êtres-des-brumes étaient à ce point dangereux qu'il y ait besoin de la moitié des hommes du clan !

Si quelqu'un d'autre les avait prononcées, ces paroles auraient pu sembler sarcastiques, voire blessantes, mais, dans la bouche de Tiër, c'était une simple taquinerie. L'un des hommes, un gars assez jeune, sourit de sa remarque – il s'agissait, évidemment, du Benroln à qui Tiër venait de s'adresser – et lui répondit aussitôt :

– D'après ce que nous savons, les êtres-des-brumes qui s'en prennent aux hommes sont particulièrement dangereux. Ils sont très intelligents, et plus ils vieillissent, plus ils...

Il jeta un coup d'œil nerveux à la vieille femme qui se tenait près de lui, sur le cheval gris pommelé de Tiër, et se racla soudain la gorge :

– Oui, qu'il en soit, ils sont dangereux. En outre, ce sont des

– *Quelqu'il en soit, ils sont dangereux. En outre, ce sont des créatures magiques. Même si votre femme nous a assuré que deux Corbeaux et un Faucon pouvaient fort bien s'en charger, nous avons décidé de ne pas les laisser partir seules. D'autres voulaient venir aussi, mais il n'y avait pas assez de chevaux ; voilà pourquoi nous sommes si peu nombreux.*

Tiër fit un pas en avant.

– Benrohn, puis-je vous présenter à Aliven le Forgeron ? Aliven, voici Benrohn, chef du Clan de Rongier le Bibliothécaire, et détenteur de l'Ordre du Cormoran.

Le Cormoran était l'un des oiseaux magiques dont Tiër avait parlé, se rappela tardivement Aliven, sans plus savoir, toutefois, à quel pouvoir cet oiseau-là correspondait. En outre, il ignorait comment rendre la politesse à un Voyageur ; aussi se contenta-t-il de baisser la tête, en espérant que cela serait suffisant. Et, apparemment, cela le fut : Benrohn descendit de son cheval et serra vivement la main du forgeron.

– En fait, nous nous sommes déjà rencontrés. Pourtant, c'est la première fois que nous sommes formellement présentés l'un à l'autre ! (*Oui, c'est bien possible, songea Aliven. Seulement, toutes ces tignasses blondes, tous ces visages étrangers aux traits fins se ressemblaient à ses yeux. Tiër jeta un regard soupçonneux au jeune Voyageur ; sur quoi, Benrohn se mit à rire, tout en rougissant quelque peu.*) C'était pour du blé, Barde ! Pour du blé et rien d'autre.

Les chevaux s'agitèrent soudain, lorsqu'un jeune homme vint se poster près de la vieille femme. Aliven fut presque sûr qu'il s'agissait de Lehr, le fils de Tiër, même s'il ressemblait à n'importe quel Voyageur. Le forgeron ne lui avait pas prêté grande attention, surtout après que son frère, le sombre Jës, était entré dans la maison.

– J'aime beaucoup ce cheval, Barde, dit la vieille femme à Tiër. Il est comme moi. Lui aussi continue à ruer, alors que tous ses contemporains sont déjà morts !

En l'examinant de plus près, Aliven distingua des creux au-dessus des yeux du hongre, qui racontaient une histoire bien différente de celle que sa croupe et son port altiers suggéraient.

Tiër s'inclina galamment devant la vieille :

– Vous êtes bien trop obstinés tous les deux, pour laisser ni le temps ni personne vous commander ! Mais, Brewydd... laissez-moi vous présenter Aliven le Forgeron ; Aliven, voici Brewydd, l'Alouette de notre clan.

Sur ce, Tiër tourna subtilement le visage afin que seul Aliven puisse le voir, et prononça le mot « Guérisseuse » du bout des lèvres, avec un clin d'œil complice.

– Lehr, dit la vieille, fais-moi descendre de cette pauvre bête avant que nous tombions tous deux morts, sans plus pouvoir être

utiles à personne !

La Guérisseuse ne parut guère touchée par ce déploiement de politesse et accorda à peine un regard au forgeron. Le fils de Tiër – puisqu’il s’agissait bien de lui – se mit sur la pointe des pieds et la retint fermement tandis qu’elle levait lestement la jambe, malgré son âge, par-dessus la croupe pommelée du cheval ; puis, lorsqu’elle eut les deux jambes du même côté, Lehr passa un bras sous elles et l’autre autour de ses épaules, et la déposa doucement sur le sol. Alors seulement, elle considéra Aliven pour la toute première fois, et lui adressa un petit sourire :

– Ne soyez pas intimidé par toute cette foule, mon garçon. (Elle s’accrocha au bras du forgeron.) Ils sont là pour voir l’être-des-brumes, c’est tout !

Aliven mit un moment à comprendre que c’était lui, le garçon auquel elle faisait allusion ! Personne ne l’avait plus appelé ainsi depuis que son père était mort, quinze ans auparavant. Dès qu’elle eut prononcé ces mots, comme s’ils obéissaient à un signal secret, les Voyageurs restants sautèrent tous à bas de leurs montures et allèrent les attacher un peu plus loin.

– C’est la dernière fois que je t’envoie seul à l’aventure, Tiër ! s’écria l’une des deux jeunes femmes du groupe, en confiant son cheval à Jës.

C’était une petite femme, assez frêle d’apparence, de laquelle émanait une telle impression de noblesse, une telle aura de

pouvoir, qu'elle avait l'air incroyablement forte, et redoutable. De même, si tant est que les Voyageurs vieillissaient comme les autres gens, elle semblait bien plus jeune que Tiër ; seuls quelques cernes autour de ses yeux révélèrent son âge réel.

Tiër éclata de rire, et accourut lestement vers elle, comme s'il n'avait jamais boité. Il l'enlaça par la taille, et la fit voltiger autour de lui.

Lorsqu'il l'eut reposée par terre, elle reprit aussitôt ses admonestations, avec un sang-froid et une dignité remarquables, comme s'il ne l'avait jamais fait tourner comme une girouette !

– Je te laisse aller à la chasse, dit-elle, et tu te fais enlever ! Je te laisse jouer avec de jeunes soldats, et tu me reviens les genoux brisés : heureusement qu'une Guérisseuse était là pour toi ! Aujourd'hui, tu pars chercher du blé, et tu tombes sur un être-des-brumes maléfique, qui dévore les gens au lieu de grenouilles et de poissons !

– C'était ça ou laisser un pauvre Voyageur se faire tuer à la place, la taquina son mari, avant de l'embrasser sur le front.

Derrière l'épaule de Tiër, Aliven vit quelques-uns des Voyageurs perdre un peu de leur sévérité naturelle et sourire.

– Maudit bâtard *solsenti* ! siffla la Voyageuse, d'un ton venimeux, en regardant Tiër comme s'il s'agissait d'un tas d'ordures.

– Pas du tout. Mes parents étaient légitimement mariés ! Mon père, d'ailleurs, était un fort brave homme... tout comme son fils.

Elle s'efforça de le cacher, mais Aliven vit les coins de ses lèvres s'incurver légèrement en un sourire.

– Où est Gura ? demanda Tiër, en jetant un coup d'œil alentour.

– On l'a laissé au camp. L'être-des-brumes ne ferait qu'une bouchée d'un chien comme lui, peu importe qu'il soit fort et farouche. Il n'était pas content, le pauvre, de nous voir partir sans lui !

– Ça ne m'étonne pas de lui. Mais j'oubliais : Séraphe, je te présente Aliven, le Forgeron du village. Sa fille a été tuée par la bête. Aliven, voici ma femme Séraphe : Corbeau du Clan d'Isolda la Silencieuse. Mais ce n'est pas avec ce clan-là que nous voyageons actuellement.

Au grand embarras du forgeron, Séraphe s'avança d'un pas et posa la main sur sa joue ; à son contact, il prit conscience de la saleté qui, depuis quelques jours, s'était accumulée sur son corps.

– Nous allons tuer cette bête, n'ayez crainte. Jamais plus elle n'ennuiera votre famille, je vous le promets.

Il y avait tant d'assurance dans sa voix qu'il se prit à la croire.

– Quant à moi, je vais m’occuper de vos blessés, dit la vieille femme agrippée à son bras.

Elle le tira avec empressement tout en pointant le doigt vers l’un des Voyageurs :

– Toi, tu viens avec nous ! Tu seras bien plus utile avec moi, à m’assister dans la Guérison, qu’à chasser cet être-des-brumes. Allez, va chercher mes affaires !

S’il n’y avait aucune méchanceté dans sa voix, il n’y avait aucune politesse non plus ; aussi Aliven fut-il stupéfait de voir l’homme s’incliner respectueusement, puis se précipiter vers le vieux cheval pommelé, sur les flancs duquel il récupéra deux larges sacs de selle.

– Brewydd. (La vieille femme s’immobilisa soudain, et se retourna vers Tiër.) Il y a deux jeunes enfants à l’intérieur. Ces gamins ont beaucoup souffert ces derniers jours ; soyez gentille avec eux, Brewydd, s’il vous plaît.

La petite femme le gratifia d’un large sourire, révélant – chose surprenante – deux rangées de dents intactes :

– Je m’en souviendrai, mon garçon. Ne t’inquiète pas.

Tiër attendit qu’Aliven soit entré dans la maisonnette, en compagnie de Brewydd et de son aide, avant de prendre la parole.

– Quelque chose me dit que cet être-des-brumes ne se laissera pas attraper aussi facilement, je me trompe ?

Séraphe hocha la tête :

– Ils sont difficiles à détruire. Ces bêtes-là sont très coriaces, en plus d’être très intelligentes.

– C’est la première fois que j’entends parler d’un être-des-brumes mangeur d’homme, même si je sais que les gens qui vivent près d’eux s’en méfient beaucoup. Mais de là à ce qu’ils s’en prennent à nous !

– Quand ils sont jeunes, lui répondit soudain Hennëa, ils se nourrissent de poissons, de grenouilles, et d’autres petites proies.

Elle revenait après avoir attaché sa monture. C’était un Corbeau-Mage, à l’instar de son épouse, mais elle semblait plus jeune que Séraphe d’une dizaine d’années, et était de loin la plus belle des deux. Il y avait, sur son visage, une douceur et une sérénité que Séraphe n’avait jamais réussi à atteindre. Le tempérament de sa femme n’était guère enclin au calme et à la patience, Tiër devait bien l’admettre.

– Quand ils vieillissent, ils recherchent des proies plus importantes. Mais ils s’attaquent d’habitude à de plus gros poissons, qu’ils partent pêcher dans l’Océan, même si certains explorent parfois l’intérieur des terres, où ils chassent des

ragonnais, des loures, etc. mais je n'ai jamais entendu parler d'un être-des-brumes mangeur d'homme, moi non plus.

– Il n'y a pas à chercher bien loin les causes de cette anomalie, fit remarquer Séraphe. La souillure due à l'Ombre explique tout, et ce n'est guère rassurant ; savez-vous que ces créatures sont presque aussi intelligentes que les hommes ? Qui plus est, celle-ci compte plusieurs siècles d'expérience !

– Plusieurs siècles ? reprit Tiër, interloqué.

– Oui, Séraphe dit vrai, lui répondit Hennëa. Les êtres-des-brumes sont connus pour avoir une espérance de vie d'environ quatre cents ans, voire plus. En outre, si celui-ci est touché par l'Ombre, comme le prétend Jës, il se pourrait qu'il soit encore plus âgé ! Ce sont des êtres magiques, et c'est sans doute pour cette raison qu'ils vivent si longtemps. Certains sorciers parviennent jusqu'à l'âge de cent cinquante ans, et quelques mages de Colossaë ont même vécu quatre cents voire cinq cents ans !

– C'est ce que les légendes racontent, intervint Séraphe.

Elle intercepta le regard éberlué de Tiër, et éclata soudain de rire :

– Oh non, pas moi, ne t'inquiète pas ! Les Ordres n'ont pas cet effet-là ! (Elle lança un regard perplexe en direction de la maison du forgeron, où Brewydd venait à l'instant de s'engouffrer.)

Excepté peut-être pour l'Ordre de l'Alouette. Mais pas les

Excepté peut-être pour l'Ordre de l'Arboule. Mais pas les Corbeaux ; non, tu n'as aucun souci à te faire ! Quand tu seras un très vieux monsieur, mon chéri, je serai moi aussi une petite vieille.

Séraphe et Hennëa formèrent en marchant un double cercle autour du puits où Lehr pensait que l'être-des-brumes avait trouvé refuge. Hennëa traçait le cercle extérieur, et Séraphe le cercle intérieur.

– Il n'a eu aucun mal à tuer, dit Séraphe.

– Il l'avait déjà fait avant, répondit Hennëa. Lehr pourrait sans doute remonter sa piste de ferme en ferme. En fait, si nous n'étions pas tombés sur lui aujourd'hui, cet être-des-brumes aurait continué à nuire pendant des siècles encore, avant d'attirer l'attention d'un Voyageur.

– Vous êtes sûre qu'il est toujours dans ce puits ? demanda Tiër.

Les Voyageurs du Clan de Benroln s'étaient installés dans un coin ombragé à quelques pas de là, afin d'observer la scène. Mais lui, effrayé à l'idée que Séraphe puisse se faire dévorer par la bête, marchait au côté des Corbeaux, tout en veillant à demeurer à l'extérieur de leurs cercles. Tout en surveillant le puits, il s'aperçut que Jës, lui aussi, restait sur ses gardes. Lehr, quant à lui, s'était posté à quelques mètres du groupe des Voyageurs, de façon à toujours avoir le rebord du puits dans sa ligne de mire. Son arc était déjà bandé, avec une flèche prête à

être décochée à tout instant.

– Je l’espère, répondit Hennëa. Séraphe et moi, quoi qu’il arrive, allons créer un filet autour du puits. (D’un geste de la main, elle indiqua les chemins qu’elles venaient de tracer.) Ça devrait neutraliser sa magie.

– Quelle sorte de pouvoirs ont-ils ? demanda Tiër.

Hennëa haussa les épaules :

– Des dons d’illusion et un peu de magie d’eau.

– Mais ils sont déjà assez dangereux sans leurs pouvoirs, dit Séraphe. Magie ou pas, nous devons l’empêcher de nuire ! Mais le plus gros problème sera de l’extraire du puits ; je suis presque sûre qu’il a senti notre présence. Il s’est nourri il n’y a pas longtemps, donc il n’est sans doute pas affamé ; ça m’étonnerait qu’il veuille sortir.

– Personnellement, je n’ai aucune envie de descendre au fond d’un puits, afin d’y affronter un être-des-brumes souillé par l’Ombre. Comment comptes-tu t’y prendre pour le forcer à sortir ? demanda Hennëa d’une voix pourtant sereine.

– Le feu, ça m’a l’air parfait, proposa Séraphe. Ça n’abîmera pas le puits, au moins !

– Est-ce qu’il ne va pas plonger sous l’eau ? leur demanda Tiër.

Séraphe pinça les lèvres .

– Pas sans magie. Ils ne tiennent pas longtemps sous l'eau, sans respirer ; si j'agis assez rapidement, il n'aura pas le temps d'utiliser sa magie. (Elle cessa soudain de marcher, et les genoux de Tiër en furent bien aise.) Voilà, nous avons fait le tour. Tu es prête, Hennëa ?

Il ne vit rien de ce qu'elles firent, mais il sentit une onde de magie traverser son corps, tout à coup, comme un vent d'automne.

– Je croyais que vous n'aviez pas besoin de rituel pour jeter des sorts ? N'est-ce pas justement ce qui différencie les Corbeaux-Mages des sorciers *solsenti* ?

– Les rituels ne sont pas indispensables, lui répondit Séraphe. Les Corbeaux-Mages, d'ordinaire, jettent leurs sorts sans y avoir recours. Mais il est vrai qu'une rune magique, ou une marche rituelle, se révèle parfois plus rapide et plus efficace.

– Examinons ce puits d'un peu plus près, suggéra Hennëa.

Lorsqu'ils s'approchèrent de celui-ci, Tiër dégaina aussitôt son épée, sans lâcher Séraphe d'un centimètre. Quant à Hennëa, elle était suivie par un loup à l'aspect effrayant : Jës se transformait parfois en bête féroce lorsque le Gardien s'emparait de lui.

Aux yeux de Tiër, ce puits ressemblait à n'importe quel autre. Une bâtisse à trois murs, formant une réplique miniature de la forge, le protégeait du vent et des intempéries. La margelle qui

arrivait à la ceinture de Tiër était en briques. Pourtant, avant qu'ils atteignent l'abri, Jës posa ses pattes avant sur le rebord, et grogna.

– C'est bon, il est là, dit Séraphe.

Puis se tournant vers Hennëa :

– Moi, je m'occupe du feu ; je te laisse te charger de l'être-des-brumes.

Hennëa, qui gardait une expression douce et sereine en toutes circonstances, afficha un petit sourire farouche qui surprit beaucoup Tiër :

– C'est toujours mieux de suivre un plan.

Le rebord du puits n'était pas très haut, mais Séraphe était petite. Tiër la souleva donc de terre pour la déposer dessus. Il la maintint jusqu'à ce qu'elle trouve l'équilibre en agrippant une poutre.

Elle le remercia d'un sourire, puis regarda l'abîme sombre en contrebas. Ainsi perchée sur le puits et bien que pieds nus, Séraphe devait légèrement courber la tête pour éviter de se cogner.

Elle était magnifique.

Ses cheveux de lune, aux reflets argentés, étaient retenus en une

couronne compliquée de tresses entrecroisées, qu'il n'avait jamais vue sur aucune autre Voyageuse. Durant tout le mois passé avec le Clan de Rongier, son épouse avait continué à se coiffer à la mode reiderni.

Les tresses lui vont bien, songea-t-il.

Elle portait des vêtements de Voyageurs : d'amples pantalons assortis à une longue tunique confortable, qui lui tombait au-dessus des genoux.

Hennëa était belle, certes, mais Séraphe l'émouvait beaucoup plus qu'une simple jolie femme. Il se demandait toujours, d'ailleurs, comment tant de force intérieure, tant de courage, pouvaient habiter un si petit corps. Il l'avait déjà vue, une fois, il y avait bien longtemps, affronter une salle pleine d'hommes en colère, avec la seule force de ses mots !

Tandis qu'il l'observait penchée au-dessus du puits, en frissonnant d'excitation, comme un chien de chasse guettant le son du cor, Tiër fut frappé par une révélation : c'était elle, sa Séraphe, sa femme adorée, qui avait tout quitté pour fuir la lutte éternelle que son peuple menait contre des créatures comme l'être-des-brumes. Elle l'avait épousé parce qu'elle espérait ainsi échapper au type de bataille qu'elle menait actuellement. Oh, bien sûr, elle prétendait désormais qu'elle l'avait fait par amour pour lui ! Mais Tiër la connaissait bien ! Si la jeune fille qu'elle était, à l'époque, n'avait pas redouté le sort qui l'attendait – une existence entière vouée à combattre des êtres démoniaques. au

existence entière toute à connaître des yeux de son mari, au péril de sa propre vie, et de celle des siens – jamais, il en était sûr, elle n'aurait accepté son offre de mariage.

Il avait toujours su qu'en l'épousant, il l'avait sauvée de quelque chose de terrible, même si elle n'avait jamais donné l'impression d'être désespérée.

Elle tendit les mains, paumes tournées vers le bas, au-dessus de la surface du puits : une force électrique, aussitôt, afflua à l'intérieur de son corps, et la magie, vague abrupte et frémissante, frappa Tiër de toute sa force. Il fit un bond lorsqu'une flamme gigantesque, dans un bruit sourd qui fit trembler la terre, émergea tout à coup du puits : brûlante et dévastatrice. Le toit prit feu en premier ; puis les frêles murs de l'abri s'embrasèrent à leur tour, suivis des fines broussailles bordant le puits, et enfin, les flammes atteignirent la poutre à laquelle s'agrippait Séraphé.

Alors, oubliant ses genoux meurtris, Tiër plongea dans les flammes : il saisit Séraphé par la taille et s'élança loin du puits, loin du feu. Il la jeta à terre, et la roula deux ou trois fois avant de se rendre compte que ses vêtements étaient intacts et qu'elle riait.

Il la relâcha brutalement, mais elle ne s'en formalisa pas et se mit sur son séant, puis elle entreprit de lui broser les manches pour étouffer quelques flammèches résiduelles.

– Oui, je sais... J'ai un peu trop exagéré, dit-elle.

Le sourire qu'elle arborait n'était pas étranger à Tiër. En tant qu'ancien soldat, il avait déjà vu cette expression, mêlée d'excitation et de plaisir, sur le visage des guerriers qu'il avait dirigés. Il avait reconnu l'ivresse du combat et Séraphe ne lui avait jamais semblé aussi ravissante qu'en cet instant. Mais il ne l'avait jamais autant haïe, également. Elle aurait pu se tuer !

Soudain, un bruit effroyable retentit derrière eux. Tiër se retourna et aperçut Hennëa, les mains levées, debout près du puits infernal : les flammes s'étaient évanouies dans une apothéose finale, aussi vite qu'elles étaient nées. Malgré tout, l'abri tenait toujours debout : noirci, peut-être, mais presque intact.

Au moment où Hennëa abaissait les mains, juste après avoir étouffé le feu, quelque chose de sombre et de fumant rampa hors du puits et passa comme une ombre près de Tiër, en une tentative désespérée d'atteindre le bois le plus proche.

Tiër n'aperçut qu'une vague silhouette hirsute, aux poils gris, raréfiés, sur une peau flasque et ridée, dotée d'étranges yeux de saphir. Le loup qu'était Jës poursuivait la créature qui courait plus vite que lui.

– L'être-des-brumes ! s'écria Benrohn.

Mais une flèche venait déjà de frapper la bête. Celle-ci, blessée à mort, roula dans l'herbe, où Jës finit par la rattraper.

Poussière, fourrure et ombre ; tout se mêla aux yeux de Tiër, si bien qu'il lui fut impossible, pendant un long moment, de distinguer les adversaires l'un de l'autre. Mais Lehr, visiblement, n'avait pas ce problème : une deuxième flèche transperça la créature, jusqu'au cœur cette fois, puis une troisième, et une quatrième encore. La bête s'effondra.

Jës s'extirpa de l'étreinte de l'être-des-brumes, puis s'ébroua afin d'ôter terre et feuilles mortes de son pelage, avant d'observer sa proie : celle-ci, quelques instants encore, lutta faiblement. Mais quelques autres flèches tirées par Lehr – l'une au flanc, l'autre à la gorge, et une dernière dans les côtes – achevèrent le travail.

La quatrième flèche, brisée net à dix centimètres de la pointe, ressortait de l'œil de la bête ; ses côtes se soulevèrent trois fois encore, puis s'immobilisèrent, définitivement.

Une fois morte, elle sembla bien moins terrible, tout à coup.

Séraphe s'allongea soudain dans l'herbe et éclata de rire. Elle se tourna alors vers Tiër, et son sourire disparut aussitôt de ses lèvres.

– Qu'est-ce qu'il y a, Tiër ?

Il s'efforça de lui rendre son sourire, et secoua la tête, d'un air résigné. Elle ne méritait pas sa colère, après tout. Était-ce sa faute à elle si le goût du danger l'attirait ? Lui-même connaissait

ce sentiment, mais c'était perturbant de découvrir cela chez sa femme, surtout parce que ce n'était pas simplement dû au fait qu'elle avait risqué sa vie.

– Ce n'est rien, mon amour. Laisse-moi t'aider à te relever.

C'est pour cela qu'elle est née, songea-t-il, tandis qu'ils s'en retournaient vers la chaumière du forgeron, comme une petite armée triomphante, après qu'Hennëa se fut débarrassée du corps de l'être-des-brumes, dans un autre jet de flammes.

Tiër sentait que le foyer chaleureux qu'ils avaient bâti ensemble tout au long de ces années risquait de devenir trop petit pour elle. Certes, il avait essayé d'ignorer les changements qui, jour après jour, s'étaient opérés en elle, depuis qu'elle et ses deux fils étaient partis à sa rescousse. Mais aujourd'hui, tout était devenu clair à ses yeux.

Pour le sauver, Séraphe avait de nouveau revêtu son Ordre. Et lui, Tiër, ne voyait pas comment, après son exploit d'aujourd'hui, Séraphe pourrait, ne serait-ce qu'un seul jour, retourner à leur humble vie de fermiers, là-bas, au milieu des montagnes. Et même si elle mettait son pouvoir de côté, une fois de plus, Tiër n'était pas sûr d'accepter ce sacrifice... pas avec cette image qui le hantait : celle du visage de sa femme, illuminé de joie, lorsqu'elle avait embrasé le puits.

Chapitre 2

– Pas étonnant qu’il soit installé au milieu de nulle part ! dit Benrohn d’un ton aigre. S’il y avait un bon forgeron dans le coin, il n’aurait plus aucun client !

Il voyageait près de Tiër, forçant sa propre monture, un robuste alezan, à suivre le rythme lent du petit cheval qu’avait choisi le Barde. Brewydd, en effet, s’était approprié Skew pour le voyage de retour jusqu’au camp, avec l’assentiment de son propriétaire. Après son pénible travail de Guérison, elle s’était trouvée incapable de revenir seule jusqu’aux chevaux ; Lehr avait dû la porter jusqu’au vieux hongre. La vieille Alouette était peut-être épuisée, vidée de toutes ses forces, mais au moins les blessés guériraient.

– C’est un forgeron de campagne, Benrohn, lui répondit Tiër. Il ne fallait pas s’attendre, vu l’endroit, à un maître coutelier ! Cet homme fabrique des clous et des socs, d’ordinaire, pas des armes ! C’est un soc de charrue qu’il fallait demander, mon ami, pas des lames de poignard !

– Nous n’avions pas besoin d’un soc de charrue ou d’une poignée de clous. Il nous fallait des couteaux ; et ceux qu’il nous

a faits sont inutilisables !

– Si c'est le cas, votre propre forgeron refondra le métal, et fera quelque chose de plus utile. Vous savez très bien, Benroln, que les couteaux n'étaient qu'un prétexte. L'avantage d'avoir marchandé aujourd'hui, c'est que la prochaine fois que vous passerez par ce village – vous ou n'importe quel Voyageur – vous serez bien reçu, et bien traité.

– Est-ce que Benroln se plaint toujours ? demanda Séraphe, qui venait d'apparaître à côté de Tiër. (Elle observa le jeune Voyageur.) Si vous vouliez obtenir un meilleur prix, il fallait négocier avant qu'on tue l'être-des-brumes, et que Brewydd guérisse sa famille. Après, ça ne sert à rien.

Benroln bredouilla un mot d'excuse, puis s'éclipsa, à la recherche d'une oreille plus compatissante.

– Ces couteaux ne sont pas si mal ! dit Tiër. Ils sont simplement adaptés aux besoins de la campagne, voilà tout.

Séraphe l'observa avec attention.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Ce sont mes genoux, lui mentit-il. (Elle voyait trop de choses, avec ses grands yeux clairs.) Ça va aller.

Il savait qu'il la perdrait, tôt ou tard. Elle resterait avec lui quelque temps encore, par devoir, à cause des enfants qui

avaient toujours besoin d'elle, et, surtout, parce qu'elle lui avait donné sa parole. Mais les garçons étaient presque des hommes à présent, et leur fille n'était plus un bébé ; combien de temps, se demandait-il, resterait-elle ainsi prisonnière ? Combien de temps avant que sa raison d'être l'emporte sur l'amour ?

Séraphie, à présent, était devenue une femme parfaitement capable d'affronter les démons qu'elle avait fuis jadis, en acceptant de l'épouser. C'était un Corbeau-Mage ; et aujourd'hui, plus que jamais, Tiër comprenait tout ce que ce mot-là signifiait.

– Si tu veux, on peut faire une petite halte, reprit-elle. Cela soulagera un peu tes genoux ; et puis, Brewydd ne s'en plaindra pas, elle non plus.

Il secoua la tête :

– Non, ça ira. Brewydd est fatiguée, c'est vrai ; mais le peu qu'elle ait à faire, c'est rester sur le dos de Skew jusqu'à ce qu'on arrive au camp ! Et puis, tu sais, mes genoux ne vont pas si mal. J'ai un peu trop marché aujourd'hui, mais la douleur est loin d'être insupportable.

Ce qui était insupportable, c'était qu'il ne voyait aucun moyen de la garder près de lui, sans que cela la détruise. En comparaison, ses genoux n'étaient rien ; rien du tout.

– Ça va aller, répéta-t-il.

Le lendemain, en milieu de matinée, ils arrivèrent à un carrefour et Benroln ordonna une halte. Il attendit que tous aient arrêté leurs montures, puis s'avança vers Tiër et Séraphe.

– On nous appelle plus loin, dans le Sud, dit-il d'une voix crispée.

Séraphe lui sourit :

– C'est la première fois ? (Il hocha la tête d'un air nerveux.) Vous savez, certains chefs de clan n'entendent jamais l'appel.

Elle se tourna vers Tiër, et entreprit de lui expliquer :

– Quand des gens sont en danger, et que l'aide du clan se révèle nécessaire, le chef du clan l'entend, et sait qu'il doit agir. Mon frère le percevait, lui aussi. Il disait que c'était comme un soupir, ou une corde qu'on pinçait à l'intérieur de lui.

– Une corde, oui ! s'exclama Benroln. (Son visage s'anima.) Ça résonne, là, dans mon cœur ; ça m'attire vers le sud. Mon père nous racontait, autrefois, que mon grand-père possédait lui aussi le don d'entendre ; mais, jusqu'à présent, je croyais que ce n'étaient que des histoires.

– Allez-y, Benroln, dit Tiër. Ne vous inquiétez pas pour nous : nous allons poursuivre notre route vers l'ouest, comme c'était prévu au départ. Ce n'est plus très loin maintenant !

L'aspect physiologique de Benroln changea aussitôt

La physiologie de Benrohn changea aussitôt.

– Non, vous devez nous accompagner. Sans vous et vos Corbeaux, je serai le seul Porteur d’Ordre, avec Brewydd. Il y a un autre Ténébreux dans la nature, l’avez-vous oublié ?

Tiër jeta un coup d’œil autour de lui.

– Moi, je vois beaucoup de monde. Vous ne suggérez pas, j’imagine, que tous ces gens – simplement parce qu’ils n’ont pas d’Ordre – sont des bons à rien ?

Benrohn s’énerva quelque peu :

– Là n’est pas le problème, et vous le savez !

– Oui, je sais ; et je vous comprends. Mais j’ai une petite fille, là-bas à Reidern, qui est restée avec ceux de mon peuple ; et eux n’ont aucune magie pour se défendre. Or, lorsque mes fils ont poursuivi le Ténébreux...

– On ignore s’il s’agissait ou non du Ténébreux, rétorqua Séraphe.

– C’est vrai. Mais à supposer qu’il ne soit pas le Ténébreux réincarné, il portait tout de même la robe noire du Chemin Secret, donc c’était forcément l’un des Maîtres Sorciers, et j’ai d’excellentes raisons de croire qu’il tuait des Voyageurs, et leur dérobait leur Ordre, autant que les autres. Maintenant, il doit être furieux contre ceux qui ont détruit son œuvre ; et j’ai le mauvais pressentiment que c’est moi, et personne d’autre, qu’il va

pressamment que c'est moi, et personne d'autre, qu'il va considérer comme responsable de tout ça ; même si j'ai passé l'intégralité de la bataille enchaîné, et presque aveugle. Mais, Benrohn, j'ai une fille à Reidern, vous comprenez ? Rinnie est seule, sans défense, comme un asticot au bout d'un hameçon. Un hameçon que le brochet n'a plus qu'à mordre ! Je refuse de la laisser ainsi exposée plus longtemps.

– Comment savez-vous qu'il est au courant pour votre fille ? demanda Benrohn. Ce sorcier, qu'il soit ou non le Ténébreux, vivait à Taëla, pas à Reidern !

– Quelqu'un a espionné notre famille, pendant de longs mois.

Il sentit monter en lui une bouffée de la colère qu'il avait ressentie lorsqu'il avait découvert ce fait. Que se serait-il passé, songea-t-il, s'ils avaient enlevé l'un de ses enfants à sa place ? Et s'il était mort, au lieu d'avoir été sauvé ? Auraient-ils enlevé ses enfants l'un après l'autre ? Ces pensées lui dictaient de rentrer à Reidern, où il pourrait rassembler sa famille et garder un œil sur chacun de ses membres.

– Il sait pour Rinnie, Benrohn. Je suis désolé, mais je ne prendrai pas ce risque.

– Vous trouverez un moyen d'accomplir votre tâche sans nous, le rassura Séraphé.

Hennëa, le second Corbeau, n'appartenait pas au clan de Benrohn elle non plus. Elle était venue à la rencontre de Séraphé

BENROLN ENH NON PLUS. ELLE ÉTAIT VENUE À LA RENCONTRE DE SERAPHIC à Reidern et l'avait accompagnée – avec Lehr et Jës – jusqu'à Taëla, la capitale de l'Empire, afin de sauver Tiër des griffes des Maîtres du Chemin. Mais elle n'avait aucune raison de rester avec eux, à présent qu'il était sain et sauf. Tiër fit donc la suggestion suivante :

– Peut-être qu'Hennëa pourrait rester avec vous ?

Mais Jës venait d'arriver près d'eux, escorté de son fidèle Gura, afin de s'informer de la cause de ce retard. Le gros chien, depuis qu'ils étaient revenus du village où ils avaient tué l'être-des-brumes, rechignait à laisser sa famille sans protection. Aussi effectuait-il sans cesse des allées et venues entre chacun d'eux, d'un air anxieux, copiant un peu en cela le comportement de Jës. Or, avant même que Benroln réagisse à la suggestion de Tiër, le jeune homme secoua la tête, et parla avec fermeté :

– Non, Hennëa reste avec nous.

Tiër s'efforça de dissimuler le désarroi qu'il éprouvait concernant l'idylle naissante entre Jës et Hennëa :

– Hennëa est un Corbeau-Mage, Jës. Elle fera exactement comme elle voudra ; tu devrais le savoir, d'ailleurs, avec l'exemple de ta mère. Pourquoi ne vas-tu pas la chercher, pour lui demander son avis ?

Hennëa préférerait rester à l'arrière du clan, d'ordinaire, lorsqu'ils voyageaient. C'est là, précisément, que Jës la trouva en pleine

rejetant à ses pieds, précédemment, que ses regards en pleine discussion avec une dizaine de personnes. Lehr se tenait à son côté. Il embaumait la menthe et d'autres herbes que la Guérisseuse l'avait envoyé cueillir pour elle. Hennëa leva les yeux, aperçut Jës, et lui demanda :

– Pourquoi s'est-on arrêtés ?

Jës sentit le poids de nombreux regards s'abattre sur lui ; leur peur, mêlée d'excitation et de curiosité, le frappa comme la foudre. Il n'aimait pas cela ; et le Gardien n'appréciait pas non plus cette situation. Il baissa donc les yeux, en essayant de faire abstraction de leur appréhension et du fait qu'ils s'écartaient de lui. Il lui répondit, en s'adressant au sol :

– Benroln est appelé au sud, mais nous, nous allons à Reidern. Papa a peur que le Ténébreux s'en prenne à Rinnie.

Le Gardien, sur ce point, était tout à fait d'accord avec Tiër. Il croyait aussi que l'homme qu'ils avaient suivi, là-bas à Taëla, était un autre Ténébreux, et pas seulement un magicien touché par l'Ombre. Jës, pris dans ses pensées, n'entendit pas le début de la réponse d'Hennëa, mais la dernière phrase – « Je dois suivre Benroln » – suffit à faire bouillir le Gardien.

– Non, dit Jës. Non. . .

Mais ce fut là tout ce qu'il put dire, car il dut contenir le grognement du Gardien, que les autres ne perçurent heureusement pas.

Non, elle vient avec nous ! Elle est à moi !

Certes, Jës était d'accord, mais tenir de tels propos à Hennëa serait désastreux, il le savait. Donc, il fit de son mieux pour garder le contrôle. Ce fut d'autant plus difficile pour lui que l'émergence du Gardien avait intensifié la peur des Voyageurs qui l'entouraient. Leurs émotions déferlèrent sur lui, comme une rivière en crue, jusqu'au moment où Hennëa posa sa main sur son bras, ce qui le calma aussitôt. Il ressentait toujours les autres, mais, pour une raison qui lui échappait, la présence d'Hennëa le protégeait de leurs émotions. Lehr intervint soudain :

– Vous devriez en discuter à l'écart. (Sa voix calme contribua à apaiser Jës.) Tu ne tireras rien de lui avec tous ces gens autour de vous.

Hennëa se rangea visiblement à son avis, car, sans qu'il s'en rende compte, Jës se retrouva au milieu des arbres, à marcher à côté d'elle. Dès qu'ils furent hors de portée des autres, le flot d'émotions qui l'avait tant paralysé se réduisit à un faible écho. Hennëa s'arrêta enfin.

– Je veux que tu restes avec nous.

La jeune femme lui tapota le bras d'un geste maternel ; puis, croisant les bras sur sa poitrine, se détourna de lui. Elle parut vivement s'intéresser à l'écorce d'un chêne, et dessina des symboles sur la surface rugueuse, du bout d'un doigt.

– Ça ira, dit-elle à l'arbre, quoique Jës ait compris qu'elle s'adressait à lui. Il n'y a aucune raison pour que je reste avec toi. J'ai payé la dette que je devais à ta mère, en la forçant à tuer le prêtre Volis. Je l'ai aidée du mieux que j'ai pu dans sa quête : ton père est sain et sauf, et le Chemin Secret ne pourra plus jamais tuer de Voyageurs ni dérober leurs Ordres.

Jës regardait son dos, ses épaules. N'était-il vraiment rien pour elle ? Oui, bien sûr qu'il n'était rien. Elle avait fait preuve de gentillesse envers lui, elle l'avait libéré du *foundraël*, en l'embrassant. Mais elle avait sans doute embrassé beaucoup d'hommes avant lui.

Comment avait-il pu penser qu'elle l'aimait ? Avait-il oublié ce qu'il était ? Un fou qui était alternativement un simplet et une bête terrifiante. Il pouvait déjà s'estimer heureux qu'elle ne se soit pas enfuie en courant !

Laisse-moi lui parler.

Le Gardien, songea Jës avec surprise, n'avait jamais demandé sa permission avant d'apparaître. Il émergeait d'habitude dès qu'il le pouvait. Or, Jës hésitait à le laisser sortir. Pourtant, il était vrai que le Gardien, dans les rares occasions où il était calme, était beaucoup plus éloquent que Jës. Peut-être pourrait-il la faire changer d'avis ?

– On ne peut pas l'obliger, dit Jës.

Il regretta aussitôt d'avoir prononcé ces mots à voix haute, car Hennëa eut l'air triste lorsqu'elle se retourna vers lui. Mais le Gardien avait plus de difficultés à entendre Jës qu'il n'en avait, lui, à entendre le Gardien. Il ne voulait pas que ce dernier empire les choses.

S'il te plaît, laisse-moi faire. Je dois la persuader de rester.

Alors, avec un soupir, Jës laissa le Gardien le submerger :

– Tu ne m'obligeras pas, lui dit Hennëa.

– Non. (Il s'écarta légèrement afin de ne pas l'effrayer. Son visage, toutefois, était toujours serein.) Qu'as-tu l'intention de faire à présent que tu as payé ta dette envers ma mère, et que le Chemin Secret est neutralisé ?

– Je vais débusquer le Ténébreux, puis le tuer. Il est possible que l'homme que tu as poursuivi à Taëla, dans les couloirs du palais impérial, ne soit qu'un simple sorcier *solsenti* ; mais, dans le cas contraire, il serait désastreux de le laisser nuire.

Le Gardien baissa les paupières, s'efforçant de prendre un air inoffensif... ce qui, pour lui, relevait de l'exploit :

– Mon père pense que l'Homme Noir, qu'il soit ou non le Ténébreux, va chercher à se venger de nous cinq. Si tu veux l'abattre, tu auras plus de chances de le trouver en restant avec nous.

– Avec vous, ou avec Benrohn s’il répond à l’appel.

Sa voix, pourtant, n’était plus aussi ferme et assurée.

– Nous n’avons trouvé aucun indice relatif à l’identité du Ténébreux dans les papiers laissés par le Chemin. Aucun des domestiques ne savait quoi que ce soit, pas plus que les hommes que l’Empereur a questionnés. Seuls les sorciers auraient pu nous révéler son identité ; mais ils ont tous été tués le soir de l’assaut ! Des documents existent peut-être encore dans l’un des fameux temples des Cinq Divinités de Taëla, mais l’Empereur n’a rien pu faire faute de preuve les reliant directement au Chemin Secret. Néanmoins, il y a un autre temple, à Reidern cette fois, que nous pourrions fouiller.

– Nous l’avons déjà inspecté, ta mère et moi.

– Vraiment ? Je crois surtout que deux Corbeaux exténués l’ont exploré à la va-vite, en se contentant de récupérer les pierres de pouvoir, et d’autres objets susceptibles de nuire aux villageois. Avez-vous examiné la correspondance de Volis ? Avez-vous regardé dans ses journaux intimes ? Cherchiez-vous un second Ténébreux, Hennëa, à ce moment-là ? (Il connaissait déjà la réponse à ces questions – elle aussi, visiblement, car elle ne répondit pas.) Et les pierres de pouvoir ? continua-t-il, en essayant de dissimuler son expression triomphale... son soulagement, aussi.

Il devait la protéger tout comme il protégeait sa propre famille. Si l'un d'entre eux se trouvait en danger, il ne le supporterait pas ; non, il fallait qu'ils soient tous ensemble. Il reprit :

– Séraphe fait de son mieux pour percer les secrets de ces pierres, et pour libérer les Ordres qui y sont attachés. Mais, si tu pars, ne crois pas qu'elle te les donnera. Je connais assez bien ma mère pour savoir qu'elle ne confiera cette tâche à personne d'autre. Elle y attache beaucoup trop d'importance.

Et toi aussi, songea-t-il.

Elle baissa les yeux.

– Tu as raison. Je reste avec vous. Mais je ne m'établirai pas à Reidern, Jës. (Elle se frotta alors le visage et ce geste sembla lui ôter un peu de sa sérénité.) Je ne peux pas être plus qu'une amie pour toi, Jës. Tu es jeune. Tu trouveras quelqu'un d'autre, j'en suis sûre. Moi, je...

Elle s'interrompit et prit une profonde inspiration :

– Moi, j'étais la maîtresse de Volis, Jës.

Sa voix trembla en prononçant le nom du prêtre, quoiqu'elle fasse de son mieux pour rester calme et impassible. Sa peine rendit le Gardien furieux : heureusement pour Volis qu'il était déjà mort. Mais Hennëa dut s'apercevoir de sa réaction, car elle s'empressa d'ajouter :

– Oh, mais j’ai choisi de l’être parce que c’était, selon moi, la meilleure façon d’apprendre comment sauver mon peuple. Je suis prête à le refaire, Jës, s’il le fallait ! Je ne suis pas comme ta mère, qui a préféré sa famille à son devoir ; moi, je suis un Corbeau avant tout : et les Corbeaux ne font pas de bonnes épouses. Les émotions fortes sont aussi néfastes aux Corbeaux qu’elles le sont aux Gardiens. J’ai fait le choix de ne pas aimer, Jës. Je ne peux me le permettre. Mais toi, Jës, tu mérites que quelqu’un t’aime.

Le Gardien se rapprocha d’elle. Hennëa resta figée lorsqu’il posa une main sur sa nuque, et l’autre sur son épaule, afin de l’attirer à lui. Il fléchit légèrement la tête et l’embrassa doucement, bien que cela soit contraire à sa nature, puis, dès qu’elle se détendit, et qu’elle entrouvrit les lèvres pour accueillir sa langue, le Gardien laissa Jës redevenir maître du baiser.

Celui-ci apprécia cette sensation agréable, mais se retira avant que les émotions contradictoires d’Hennëa brisent le charme, et rendent la situation plus complexe.

Il évita son regard, afin de ne pas lire ses sentiments sur son visage. Il ignorait quel genre d’émotions la jeune magicienne déchiffrerait sur son propre visage, étant donné qu’il n’était pas sûr de ce qu’il ressentait.

Son père aurait dit que leur conversation s’était terminée en match nul, mais il aurait ajouté aussi que c’était parfois le mieux

qu'on pouvait espérer !

Décidément, songea Jës, mon vieux père a toujours raison.

Il s'écarta sans un mot, et la laissa passer devant afin de rejoindre le groupe de Voyageurs.

Il la suivit entre les arbres, à travers les fourrés, en s'assurant qu'elle ne trébuche pas.

Tiër se plaignait sans cesse de leur lenteur depuis qu'ils avaient quitté Benroln et sa troupe. C'était en grande partie dû au fait que Séraphe, inquiète pour ses genoux, insistait pour qu'ils fassent de fréquentes haltes. Même Brewydd n'avait jamais été aussi stricte.

Séraphe et Hennëa passaient toutes leurs soirées à l'intérieur de ces demeures étranges et fantasmagoriques, vestiges des maisons des mages de Colossaë ; comme elles avaient pris l'habitude de le faire depuis qu'ils avaient quitté Taëla. Elles utilisaient le *mermora* de Séraphe, symbole de la maison d'Isolda la Silencieuse.

Tiër connaissait les *mermori* depuis des années, mais, jusqu'à présent, Séraphe s'était contentée d'observer et d'étudier les élégantes figures de métal ; qui, aux yeux de Tiër, n'étaient rien d'autre que de jolis poignards décorés. Il avait vu la maison d'Isolda à deux ou trois reprises. mais cela ne rendait pas

l'apparition soudaine d'une bâtisse, en pleine nature, moins fantastique pour autant !

Elles cherchaient le moyen de libérer les Ordres emprisonnés dans les pierres de pouvoir créées par le Chemin Secret.

– Ç'aurait été plus simple, lui dit Séraphe, un soir, s'ils avaient vraiment réussi ce qu'ils comptaient faire au départ. S'ils avaient pu séparer complètement l'Ordre de son Porteur, je pense qu'il aurait suffi de détruire les pierres pour libérer leur pouvoir.

– Pourquoi n'essaies-tu pas maintenant ?

Elle remua contre son flanc, afin de trouver une meilleure position. Il s'abstint de lui faire remarquer que son coude, enfoncé dans ses côtes, lui était douloureux, parce que s'il le faisait elle s'éloignerait complètement de lui. Or, c'était la dernière chose qu'il souhaitait. Il savait, de toute façon, qu'elle gigoterait encore un peu avant de s'endormir :

– Non, ce n'est pas possible. D'après Brewydd, il n'y a qu'une petite poignée d'Ordres à travers le monde. Lorsqu'un Porteur d'Ordre vient à mourir, l'Ordre est nettoyé de tout souvenir et passe à un nouveau Porteur ; mais, d'après elle, l'intervention des Maîtres sur les pierres a empêché ces Ordres d'être nettoyés.

– Qu'est-ce que ça signifie ?

Il n'avait pas suivi leurs longues conversations nocturnes. En effet, lorsqu'ils avaient quitté Taëla, sa fatigue était telle qu'à l'heure où Séraphe, Breyydd et Hennëa prenaient place dans la maison d'Isolda, il dormait déjà. Ce soir, il était encore fatigué, mais il ne s'agissait pas de cet épuisement qui s'emparait de lui dès qu'il cessait de marcher. Elle lui répondit :

– La plupart de ces pierres ne fonctionnent pas, ou fonctionnent mal. Normalement, quand tu portes l'un de ces bijoux contre ta peau, tu es censé pouvoir utiliser l'Ordre qu'il contient, exactement comme si tu étais le Porteur d'Ordre à qui on l'a volé. Mais Breyydd pense qu'ils ont dû voler l'Ordre trop tôt, avant qu'il soit lavé par la mort de son Porteur.

– Tu veux dire que ces pierres sont hantées ?

Séraphe hocha la tête :

– On le soupçonne, du moins. Volis affirmait qu'aucune des pierres d'Albouette ne fonctionnait.

– Mais qu'arriverait-il si tu les brisais ? Est-ce que les Ordres n'en jailliraient pas ?

Elle haussa les épaules.

– Sans doute. Mais ils auraient encore une partie des souvenirs de leur ancien Porteur, peut-être même son âme. Breyydd croit que ça pourrait les empêcher de se fixer de nouveau, ou, pis encore, les transformer en souillures d'Ombre. (Elle inspira

profondément.) Des souillures comme l'Ordre du Gardien, peut-être.

– Oui, je comprends pourquoi tu ne peux pas simplement détruire ces pierres.

Il lui caressa les cheveux.

– Oh ! Peut-être qu'on va devoir le faire, finalement. Mais, pour tout l'or du monde, j'évitais de prendre ce risque.

Les montagnes étaient un cadeau empoisonné, songeait Tiër, quelques jours plus tard, en cheminant par les collines. Un cadeau, car leur proximité signifiait qu'ils s'approchaient de chez eux. Mais une plaie, également, car elles ralentissaient leur progression.

Jës et Lehr avaient pris la décision d'avancer en tête, avec Gura. Les trois compagnons guettaient d'éventuelles proies ou des bandits, laissant les femmes à l'arrière, *pour veiller sur l'infirmes et sa carne de cheval*, songeait amèrement Tiër. Certes, il avait pris l'habitude de voyager à cheval tout au long de ces jours passés avec Benroln, en étant entouré d'hommes à pied, mais cela le gênait beaucoup plus à présent que ses seuls compagnons étaient des femmes.

Quand la route se fit plus régulière, l'ancien soldat passa une

jambe par-dessus la croupe de Skew, et se laissa tomber au sol avec un gémissement.

– Qu'est-ce que tu fais ? dit aussitôt Séraphe.

Elle se campa sur ses talons, les mains sur les hanches, et fronça les sourcils à son intention.

– J'ai envie de marcher.

Il joignit le geste à la parole. Séraphe s'empressa de glisser un bras sous le sien, et marcha à côté de lui :

– Brewydd t'a dit de laisser ces genoux au repos.

– C'était la semaine dernière. Je ne marcherai qu'à l'endroit où la route est droite. Skew a besoin de repos.

– Il va très bien. Écoute-moi, Tiër...

Elle sembla hésiter. Puis, d'une voix plus douce, elle lui dit :

– Je m'inquiète beaucoup trop, je sais. Mais je déteste ça, tu comprends ? Je déteste qu'ils aient pu te faire du mal. Et je me déteste ; oui, je me déteste aussi de n'avoir pas pu immoler ces hommes moi-même.

Il caressa ses tresses de la main gauche, puis se baissa légèrement malgré la douleur et déposa un baiser sur ses lèvres :

– Tu n'es pas responsable de tout ça, mon petit Corbeau. Tu ne

peux pas empêcher ceux que tu aimes d'être blessés, ou même de mourir : ce n'est pas ton rôle. Il vaudrait mieux que tu l'acceptes, maintenant, ma douce.

Sans dire un mot de plus, elle s'agrippa plus fortement à lui, et ils continuèrent à marcher ainsi enlacés. Quand ils eurent atteint le bout du chemin, elle dit brusquement :

– Si, c'est ma faute, Tiër.

Celui-ci s'apprêtait à remonter en selle :

– Quelle faute, au juste ?

Il poussa un gémissement. Marcher avait été supportable, mais remonter à cheval était un vrai supplice. Son genou gauche refusait de se plier suffisamment pour qu'il puisse mettre le pied à l'étrier ; et son genou droit souffrait d'avoir à soutenir tout son poids. Il parvint pourtant à se hisser sur la selle, mais de justesse. Séraphe attendit qu'il soit installé avant de répondre à sa question :

– Ma faute, c'est d'avoir failli à mon rôle. Je suis née pour protéger les gens, Tiër ; c'est à cela qu'on m'a entraînée toute ma vie. C'est le rôle d'un Corbeau.

Il retint Skew immobile pendant quelques secondes, et observa attentivement sa femme. Elle était forte et les dieux savaient à quel point elle était puissante. Il le savait aussi, mais son cœur, lui, ne voyait qu'une femme fragile et vulnérable. Ses yeux ne

voyaient qu'une petite femme fluette, qui pesait la moitié de son poids. Il adorait tout en elle. Or, être Corbeau, cela faisait partie d'elle, aussi. S'il en avait le pouvoir, il ne changerait pas cette partie d'elle – même si cela signifiait que Séraphe renonce à son devoir d'épouse, quitte la ferme et le quitte, lui. Il le savait, il l'accepterait, mais ne s'en réjouissait pas pour autant.

– Est-ce que c'est vraiment ça ? Oui, peut-être. Mais toutes ces légendes remontent à si longtemps, Séraphe ; plus longtemps que la création de l'Empire, plus longtemps que la Chute du Ténébreux. Es-tu certaine que tout est vrai ? Les Corbeaux, les Hiboux, et tous les autres Ordres, sont peut-être supposés servir un autre but. Il existe peut-être une meilleure raison, pour que Jës souffre ainsi ; tu ne crois pas ? Moi, je l'espère, en tout cas. Si simplement quelques vieux imbéciles de mages ont décidé de faire payer leur faute à leurs arrière-arrière-petits-enfants, alors le prix est trop élevé !

Hennëa s'arrêta pour ramasser une pierre qui l'avait intriguée, et la rangea dans l'une de ses poches. Le ciel était couvert de lourds nuages, mais il ne pleuvait pas encore. Elle songea qu'elle devrait peut-être rejoindre Séraphe et Tiër sur le sentier.

Quand les garçons étaient partis explorer les environs, la jeune Voyageuse avait décidé de laisser au couple un peu d'intimité. Ils avaient des choses à régler entre eux, cela se sentait. En outre,

elle appréciait de marcher seule car cela lui laissait le temps de réfléchir.

Sa décision de rester avec la famille de Jës – quoique difficile – était la meilleure à prendre. Quelle sorte d'homme, ayant renoncé à sa propre humanité pour l'immortalité et le pouvoir, pourrait pardonner à Tiër le coup qu'il avait porté à ses plans ? Tôt ou tard, le Ténébreux les retrouverait, lui et sa famille, et essaierait de se venger d'eux. Or, Hennëa avait bien l'intention d'être là, ce jour fatidique, fin prête à l'affronter. Après tout, n'était-ce pas le but même de son existence ?

Sa décision était la meilleure, sauf pour Jës. Elle finirait par le blesser, c'était certain.

Elle s'empara de la pierre dans sa poche, et la jeta aussi loin, et aussi fort qu'elle le put. Celle-ci heurta un arbre, rebondit sur l'écorce jusqu'aux branches, avant de retomber lourdement au sol.

– Il y a un problème ? demanda soudain Jës, dans son dos.

Elle sursauta ; les Gardiens étaient toujours comme ça, brusques et imprévisibles.

– Non, ça va, répondit-elle, sans se retourner. Je me disais, simplement, qu'il était peut-être temps d'aller rejoindre tes parents. Ils doivent sûrement se demander où nous sommes passés.

– Je ne suis pas mon père. (Il était si proche d'elle, désormais, qu'elle pouvait sentir la chaleur de son corps contre sa peau.)
Moi, je ne sais pas quand tu mens.

– Je mens toujours.

C'était la vérité, mais sa voix resta légère. Alors, doucement, de sorte qu'elle ait tout le temps de s'esquiver si elle le souhaitait, Jës s'appuya contre son dos, l'entoura d'un bras protecteur, juste au-dessus des seins, et l'attira contre lui. Hennëa pouvait sentir son haleine, chaude et sucrée, glisser dans ses cheveux, et elle ferma les paupières afin de mieux savourer cette sensation. Il y avait si longtemps qu'on ne l'avait pas touchée de cette façon-là. Il n'y avait rien de sexuel dans cette étreinte ; autrement, elle l'aurait repoussé. Mais elle ne pouvait refuser ce bien-être, cette sensation d'abandon, qu'il lui offrait. Tout à coup, sans qu'elle sache pourquoi, des larmes lui montèrent aux yeux.

– Je te sens fatiguée, lui murmura-t-il à l'oreille, en l'étreignant un peu plus fort.

– Nous avons trop veillé, hier soir, Séraphe et moi.

Mais il secoua la tête :

– Non, pas physiquement. Tu es fatiguée psychiquement.

C'était vrai ; elle était fatiguée de livrer cette bataille stupide et vaine, qui semblait ne jamais devoir prendre fin. Ils avaient réussi

à détruire le Chemin : ce qui lui paraissait irréalisable lorsqu'elle était partie vers Taëla avec Séraphe et ses deux fils. Pourtant, ils l'avaient fait ; mais où était le triomphe, s'ils avaient laissé s'enfuir un nouveau Ténébreux dans la nature ? Qui plus est, elle savait que s'ils parvenaient à détruire ce Ténébreux-là, un autre renaîtrait tôt ou tard. Dans dix mois, dix ans ou dix siècles, il se trouverait toujours un mage assez fou pour souhaiter la vie éternelle. Quoi qu'elle puisse faire, ce ne serait jamais assez.

– Tu es très fatiguée, disait Jës, en la berçant doucement. Chh... ne pleure pas.

Elle avait envie de se retourner, de s'enfouir dans ses bras ; c'étaient des bras solides, qui la rassuraient plus que tout au monde. Elle ne ressentait cela qu'au contact de Jës. Elle aimait le parfum de feuilles et de terre qui émanait de sa peau. Elle aimait...

Elle ne voulait pas le blesser. Alors, elle s'écarta de lui, et lui fit face :

– Je ne pleure pas, c'est seulement la pluie qui commence à tomber.

Il leva les yeux au ciel, puis tendit la main et reçut quelques gouttes sur la paume. Il lui sourit gentiment.

– Mon père saurait si tu mens ou non.

Avec agacement Hennëa sécha ses larmes et lui dit :

Avec agacement, Tiëra secoua ses épaules et lui dit :

– C'est une bonne chose que tu ne sois pas ton père, alors !

Son sourire s'élargit tandis qu'il hochait la tête :

– Heureusement, parce que ma mère serait assez contrariée si tu éprouvais pour mon père les mêmes sentiments que pour moi quand je t'enlace.

Le don d'empathie. Comment avait-elle pu l'oublier ?

Elle ignora ce qu'il vit sur son visage, mais le fait est qu'il éclata de rire. Alors que ses joues devenaient écarlates, une partie d'elle observa que le rire de Jës réchauffait son cœur, et lui donnait envie de le toucher.

– Regarde là-bas ! dit Tiëra à Séraphe, en désignant un sommet proche. Tu vois ce pic, ma chérie ? Celui-là, je le reconnaîtrais entre tous ! On est plus près de la maison que je le pensais.

Séraphe leva les yeux vers lui :

– Skew va au trot depuis près d'une heure, tu n'as pas remarqué ? dit-elle alors que les premières gouttes de pluie tombaient du ciel. À mon avis, on est à une heure de marche de la maison. Peut-être moins, même. Cette route, je ne l'ai empruntée qu'une seule fois.

Elle observa attentivement son mari, et sourit intérieurement, en voyant son regard déterminé. Il n'avait pas vu Rinnie depuis plus de six mois. Mais tout à coup, le rire tonitruant de Jës retentit. Hennëa déboula d'un fourré sur la route, l'air inhabituellement troublé. Elle s'avança vers Séraphe et pointa le doigt vers elle :

– Toi, tu vas expliquer à ton fils qu'il est trop jeune pour moi ! Je ne fréquente pas les enfants à peine sevrés !

– Elle est amoureuse, maman ; ne t'inquiète pas ! dit Jës, qui suivait la jeune femme avec un large sourire.

– Oui, je vois ça, observa Tiër. Mais écoute ton vieux père, mon garçon, et laisse-lui le temps d'accepter ses sentiments.

Hennëa foudroya Tiër du regard :

– Vous, ne l'encouragez pas !

Séraphe n'avait jamais encore vu, ni même entendu parler, d'un Gardien suffisamment équilibré pour s'adonner à une idylle. Il y avait de nombreux problèmes à surmonter. Même le simple fait de se toucher était tout sauf évident : en effet, lorsque le Gardien sommeillait, son hôte, qui était toujours un empathé, était trop sensible pour laisser quiconque l'effleurer. A l'inverse, lorsque le Gardien était éveillé, la terreur instinctive qui accompagnait sa présence suffisait à calmer les ardeurs de l'amante la plus enfiévrée.

Mais Hennëa, en tant que Corbeau, avait été entraînée à

contrôler ses émotions, si bien que Jës n'avait aucun problème à la toucher. Quant au Gardien, Hennëa n'avait pas l'air d'être intimidée par lui.

Cela donnait à Séraphe un peu d'espoir.

Pendant qu'Hennëa et Tiër échangeaient des paroles animées – cinglantes pour elle et moqueuses pour lui – Séraphe observait son aîné en se réjouissant de son rire, jusqu'à ce qu'il cesse soudain. La joie disparut d'abord de ses yeux puis s'effaça de son visage tout entier, comme s'il n'avait jamais souri.

Avant qu'elle dise un mot, Lehr émergea brusquement des fourrés à leur gauche, escorté de Gura :

– Maman, papa ! Il y a quelque chose...

Il fut interrompu par le hennissement strident d'un étalon sauvage. Skew y répondit, en se cabrant à moitié.

– Ça va, ça va, le rassura Tiër. (Alors, Skew, à présent qu'il avait alerté son maître, se laissa calmer.) Qu'y a-t-il ? demanda-t-il à Lehr.

Mais l'orage choisit ce moment-là pour éclater, et la faible bruine se mua soudain en un torrent de pluie ; Séraphe, par réflexe, se protégea la tête de son bras. Quand elle regarda de nouveau, un cheval blanc se dressait au milieu du chemin, devant eux. Il était pâle comme la mort ; sa robe était d'un blanc sale, qui jaunissait

au niveau de la queue. C'était une bête cadavérique, aux côtes apparentes et aux orbites creusés par la faim.

Jës dit :

– Qu'y a-t-il ?

Tout d'abord, Séraphe crut qu'il répétait simplement les paroles de Tiër ; mais alors l'étalon lui répondit, d'une voix aussi âpre et terrible que l'orage :

– Venez, suivez-moi.

Puis il disparut entre les arbres. Aussitôt, les deux garçons et leur chien s'élançèrent à sa suite. Skew fit un bond en avant, mais Tiër le retint un instant et interrogea ses deux compagnes du regard :

– C'est le Roi de la Forêt, dit Séraphe, dès qu'elle l'eut elle-même compris.

Puis se tournant vers Tiër :

– Vas-y. Hennëa et moi, on te rattrapera.

Sans attendre, il lança Skew à la poursuite du mystérieux cheval :

– C'est lui, le fameux Roi de la Forêt dont parle Jës ? demanda Hennëa, tout en grimpant la côte près de Séraphe, à la suite de Tiër. Je l'imaginai différent.

– Oui, moi aussi, acquiesça Séraphe d'un air absent, en écartant les ronces qui lui barraient le chemin.

– Doit-on les suivre à la trace, ou bien sais-tu où l'on va ?

– Tu ne sens rien ? Je n'y avais pas prêté attention jusqu'à ce que ça empire, mais cet orage est de nature magique !

– Rinnie, tu crois ?

– Connais-tu un autre Cormoran dans la région ? Non, Hennëa, quelque chose de grave s'est produit.

Elles se turent alors, mettant toute leur énergie à grimper la pente abrupte des bois. Le plus court sentier vers la maison de Tiër et Séraphe était particulièrement raide, ce qui les contraignit à ralentir à mi-chemin, afin de reprendre leur souffle.

– Je vais à la ferme. C'est là-bas qu'elle se trouve, selon toute vraisemblance. Mais je n'en serai tout à fait certaine qu'une fois que l'on aura gravi cette côte.

Hennëa, rouge et suffocante, ne répondit pas.

Séraphe s'arrêta au sommet de la colline. La ferme se dressait en contrebas, cependant elle n'arrivait pas à la distinguer à cause des nuages sombres et des arbres qui lui bouchaient la vue. Mais elle disposait d'autres moyens pour savoir ce qui se passait.

La première chose qu'elle avait faite le jour où, quelque vingt ans auparavant, Tiër et elle s'étaient installés à la ferme, c'avait été

de déployer un bouclier magique autour de leur propriété. Leur ferme, en effet, était bien trop proche de l'ancien champ de bataille de la Chute du Ténébreux, pour être complètement préservée des créatures de l'ombre, sans protection magique. Ainsi, plusieurs fois dans l'année, et ce depuis plus de vingt ans, Séraphe vérifiait régulièrement la puissance de son bouclier.

Il suivait les contours de la crête.

Séraphe s'agenouilla par terre, au milieu des aiguilles de pin, et effleura les fils délicats de son sortilège. Une onde de pouvoir, à cet instant, afflua brusquement en elle : quelque chose luttait pour traverser le bouclier, quelque chose de maléfique. Alors Séraphe, comme une araignée sur sa toile, attendit que sa proie approche. Respirant à peine, elle attendait que le bouclier, vibrant d'énergie, lui dévoile ce qu'elle voulait savoir. Mais rien ne se produisit.

Tout revint brutalement à la normale, même si l'être qui avait tenté de franchir la limite, autant qu'elle puisse le dire, était toujours aux aguets. Il y avait, en outre, quelques zones fragiles au sein du bouclier ; comme s'il s'était écoulé bien plus que six mois depuis la dernière fois qu'elle l'avait renforcé. Visiblement, une ou plusieurs choses avaient tenté de franchir son filet durant son absence.

Soudain, un violent coup de tonnerre retentit ; l'éclair apparut simultanément ; il fut suivi d'une deuxième déflagration et d'une

troisième ; puis le vent se mit à mugir.

Manifestement, Rinnie était en danger, et Séraphe préféra renoncer à collecter des informations. Toutefois, elle envoya un flux de pouvoir à l'intérieur du bouclier, et en resserra les fils, comme un pêcheur resserre son filet. Ce n'était pas suffisant pour réparer de façon complète et définitive les parties endommagées, mais cela tiendrait jusqu'à son retour.

Elle se releva donc, et commença à descendre la côte en direction de la ferme.

– Qu'as-tu appris ? lui demanda Hennëa.

– Pas grand-chose. Quelque chose de maléf. . .

Tout à coup, la voix de Séraphe fut couverte par un hurlement atroce.

– Un troll, dit aussitôt Hennëa.

Le cœur serré, Séraphe courut de plus belle.

Elles sortirent du bosquet quelques mètres au-dessus de la ferme, mais celle-ci n'était plus du tout dans l'état où Séraphe l'avait laissée. Au lieu d'un champ à moitié labouré et d'une chaumière déserte, il y avait un rassemblement de tentes, et l'intérieur de sa maison était illuminé par des dizaines de lanternes.

Pour se donner du courage, songea-t-elle, parce qu'il ne faisait pas assez sombre, à cette heure de la journée, pour que toutes ces lumières soient nécessaires. Toutefois, avec l'orage qui grondait au-dessus d'eux, l'obscurité serait bientôt là.

Une foule composée, semblait-il, de l'ensemble des habitants du village se tenait devant la maison, et faisait face à un troll féroce qui, de toute évidence, menaçait d'avancer sur Reidern.

Séraphé se fraya un passage à travers le premier groupe de gens – des femmes et des enfants, pour la plupart – jusqu'à l'espace dégagé juste en face d'eux, d'où elle put observer la scène, et mesurer l'importance de sa tâche.

C'était un troll-des-forêts.

Il était reconnaissable à sa couleur vert pâle, et à sa largeur. Les trolls-des-forêts étaient beaucoup plus gros, en effet, que leurs cousins des montagnes, plus fréquents. Ses lobes d'oreilles, si longs qu'ils pendaient jusqu'à ses épaules trapues, faisaient de ce troll le plus vieux que Séraphé ait jamais vu.

Parce que ces trolls possédaient des bras et des jambes, la rumeur populaire les apparentait aux humains. C'était faux, évidemment.

Pour Séraphé, quiconque croyait cela n'avait jamais vu de troll. Celui-ci était doté de petits yeux rouges trop rapprochés, et profondément enfoncés dans une tête presque aussi large que

celle de Skew. Deux trous servaient de nez à cette face difforme. Deux défenses jaunies s'échappaient de sa gueule et retroussaient sa lèvre inférieure, si bien que l'on distinguait, très visiblement, des dents de la taille d'une main humaine, capables d'ouvrir un crâne de vache.

Le vieux maître de Séraphe suspectait les trolls d'être, à l'origine, des lutins ou quelque autre créature des sous-bois, que le Roi Innommable aurait transformés en monstres. Il lui avait signalé que les contes populaires n'avaient mentionné les trolls qu'après la Chute du Ténébreux.

Pourtant, quelle que soit leur origine, Séraphe aurait préféré que celui-ci soit resté au milieu de ses bois plutôt que de le découvrir sur le chemin de Reidern, sa tête dépassant presque la cime des arbres.

Elle remarqua que les hommes les plus robustes du village s'étaient rassemblés le long de son bouclier – qui, jusqu'à présent, avait empêché le troll d'aller plus loin – comme s'ils avaient instinctivement deviné sa présence. Ces hommes avaient été élevés près des monts Loqueteux et Séraphe n'aurait pas été étonnée outre mesure qu'ils puissent réellement percevoir sa magie : même s'ils avaient peut-être simplement observé le troll et constaté qu'il n'allait pas au-delà d'une certaine zone. Certains d'entre eux étaient armés d'arcs et d'épées, mais la plupart ne disposaient que d'armes de fortune : fourches, râteaux, etc.

Elle distingua Bandor dans la foule – le mari d’Alinath, la sœur de Tiër – qui brandissait l’un des gros couteaux utilisés à la boulangerie.

Le Roi de la Forêt semblait invisible, tout comme Jës, ce qui ne l’étonna pas ; si l’un d’entre eux se trouvait là, c’était probablement au milieu des arbres, et sûrement pas parmi les villageois.

Tiër, pour sa part, avait pris la tête de la ligne des défenseurs. Il lui fut facile de le reconnaître au milieu des autres ; c’était le seul cavalier. Peu de chevaux, d’ailleurs, se laissaient mener aussi près d’un troll. Mais Skew était un cheval de guerre, habitué au danger.

Le vieux hongre grondait du râle de guerre qui n’appartenait, d’ordinaire, qu’aux étalons de combat... mais aux hongres, aussi, visiblement. Sa poitrine et son cou étaient blancs d’écume ; et le reste de son corps, trempé de sueur et de pluie. Les oreilles couchées en arrière, il se dressa majestueusement sur ses antérieurs. Les chevaux de guerre, avait un jour expliqué Tiër, étaient entraînés à transformer leur peur en colère... exactement comme les Corbeaux.

Tiër avait dégainé sa lame. Il ne la brandissait pas, mais se tenait prêt à l’utiliser.

La foule se déplaça légèrement, et Séraphie aperçut Rinnie un

court instant, derrière Skew. C'était toujours une enfant, avec quelques prémices de sa future féminité. En d'autres circonstances, elle aurait eu l'air perdue à côté du guerrier et du troll ; mais tout son corps brillait plus que l'éclat de mille lanternes.

Séraphie se laissa subjugué par la beauté du pouvoir qu'un Cormoran pouvait catalyser. Mais ce ne fut que l'espace d'un bref instant : Rinnie n'avait pas encore la maîtrise de soi nécessaire pour supporter une telle puissance. En outre – Séraphie le savait d'expérience – cela n'avait aucun effet sur un troll. Elle s'élança à travers la foule, et les hommes la laissèrent passer dès qu'ils virent de qui il s'agissait.

Un éclair heurta le troll de plein fouet. Celui-ci roula des yeux et secoua la tête, mais l'éclair ne lui causa aucun dommage. Cependant, mettant à profit ce moment d'inattention, une flèche trouva son chemin jusqu'au troll, et le monstre recula alors de plusieurs mètres, avec un autre de ses horribles cris. Puis il leva le bras et arracha la flèche fichée dans son nez. Il l'agita en l'air quelques secondes, avant de la jeter de côté et de s'élançer de nouveau sur ses assaillants. Le bruit de ses pas résonna plus fort encore que son cri.

Lehr, debout près de Rinnie, encocha une autre flèche. Puis attendit.

Quand le troll heurta le bouclier de Séraphie, celui-ci tint bon, et s'électrisa en un magnifique dégradé de couleurs. La créature

resta figée en l'air plusieurs secondes, avant de tomber en arrière, les mains sur les yeux. Malgré tout, il paraissait évident à Séraphe que son bouclier, aussi puissant qu'il soit, ne tiendrait plus très longtemps.

– Rinnie, ma chérie ! s'écria Séraphe, dès qu'elle fut assez proche pour que sa fille puisse l'entendre. (Le vent soufflait fort.) Rinnie ! (Elle s'approcha aussi près de sa fille qu'elle l'osa.) Laisse la tempête s'en aller, ma chérie. Tes éclairs ne le blesseront pas. Et puis ces bêtes préfèrent l'obscurité à la lumière. Lehr, vise l'œil, le nez, et l'orifice ventral ! Qu'on enflamme tes flèches, si c'est possible ! Moi, je ne peux rien faire – les trolls ne craignent pas la magie – mais, parfois, le feu fonctionne.

Rinnie, dont l'éclat n'avait pas diminué d'intensité, avait dû entendre sa mère, car, brusquement, le vent et la pluie cessèrent, faisant place à une atmosphère étrangement silencieuse. Mais l'orage flottait toujours au-dessus de leurs têtes, comme une épée de Damoclès.

– Je connais deux ou trois sortilèges efficaces, dit soudain Hennëa. Voyons ce que ça donne.

Submergée par la crainte qu'il arrive malheur à sa famille, Séraphe en avait presque oublié la présence de l'autre Corbeau. Elle se tourna donc vers Hennëa et la vit former de ses mains une large sphère, qu'elle projeta sur le troll. Dès que l'orbe eut

franchi le bouclier, il se mua en une énorme boule de feu, qui vira au bleu intense, et heurta le troll en plein front. Le bruit de l'impact parvint jusqu'aux oreilles de Séraphe. Mais le troll vivait toujours.

Aveuglé par l'éclat du feu, ce dernier se débarrassa du projectile d'un geste de la main. À son contact, le sort se dissipa, ne laissant qu'une zone noircie sur son front. Il rugit alors d'une rage effroyable.

– Il faudra que tu m'apprennes ce sort, dit Séraphe à Hennëa. Mais ça ne va pas beaucoup nous aider, pour l'heure. Ils chassent à la vue et à l'ouïe ; l'aveugler, cela revient simplement à le mettre en colère.

Quelqu'un avait dû l'entendre parler du feu à Lehr tout à l'heure, car soudain une voix s'éleva :

– On a besoin de flèches enflammées, les gars !

Et une autre reprit :

– Les yeux, la bouche, et les parties intimes ! Allez, les gars, pas de quartier !

Le troll chargea de nouveau, et s'écrasa contre le bouclier. Séraphe ne tint pas compte du juron de Tiër et passa devant Skew afin d'en renforcer le tissage. Le monstre l'aperçut, lui aussi, et s'acharna sur le bouclier dans l'espoir de l'atteindre.

Les trolls sont plus malins qu'on le croit, songea-t-elle.

Mais, à cet instant, une panthère des montagnes sauta d'un arbre sur la tête du colosse, toutes griffes dehors, et l'envoya tituber loin de Séraphe et du bouclier.

Jës, pensa Séraphe.

En effet, la panthère noire était une des formes qu'il préférait ; sans compter qu'une véritable panthère des montagnes n'aurait jamais attaqué un troll.

Le feulement enragé de la panthère se mêlait, à présent, au hurlement terrifiant du troll. Mais avant que la créature ait retrouvé son équilibre, Gura fit son apparition et fonça droit sur la cheville du monstre.

Mais le troll le repoussa d'un violent coup de pied, qui l'atteignit de plein fouet. Le chien émit un petit glapissement, et fut propulsé à plusieurs mètres de là, contre la souche d'un arbre. Il cessa de bouger.

Jës s'agrippa à sa nuque de ses pattes antérieures et enfonça profondément ses crocs dans le crâne du troll. Puis il tira la peau vers l'arrière, forçant la gueule à s'ouvrir entièrement.

Les articulations d'un troll fonctionnaient d'une façon très particulière. Ils n'avaient pas de cou à proprement parler, et leur mâchoire inférieure était fixée au reste du corps ; ce qui les

iorçait à macner, paradoxalement, à l'aide de leur machoire supérieure. Cette étonnante morphologie permettait à Jès de contrôler l'ensemble du corps.

C'était intelligent, Séraphe devait bien l'admettre, mais comment Jès en savait-il autant sur les trolls ?

Elle s'aperçut qu'on l'avait écoutée, car une flèche enflammée s'enfonça dans la gueule du monstre. Elle se rendit compte qu'une odeur d'huile bouillante flottait dans l'air depuis déjà quelques minutes déjà. Elle se retourna pour apercevoir Lehr et une dizaine d'hommes munis d'arcs, qui tiraient des flèches enflammées sur le troll. Ces dernières, grossièrement entourées de chiffons trempés d'huile, se révélaient toutefois assez difficiles à utiliser.

Un certain nombre manquèrent leur cible et se fichèrent dans la terre aux pieds du troll. Cependant, la flèche de Lehr – fort adroitement tirée – se planta dans la gueule béante, juste à côté de la première. Il en envoya deux autres, à la suite, qui atteignirent leur cible. Chaque trait fut suivi par les acclamations des villageois, qui commencèrent eux aussi à viser le troll, avec leurs propres flèches.

Devenue folle, la créature redoubla d'efforts pour refermer les mâchoires. Les crocs de Jès labourèrent la peau du crâne, creusant de profondes plaies. Cette action lui fit relâcher sa prise et permit malheureusement au troll d'arriver à ses fins. Il se laissa tomber à terre et roula sur lui-même, obligeant Jès à sauter. Des

relents de chair brûlée s'élevèrent tandis que le troll roulait toujours, cherchant à éteindre une dizaine de flèches.

La panthère grogna et rejoignit Gura qui se redressait péniblement sur ses pattes. Comme le troll était aux prises avec le feu qui le dévorait, elle disparut dans les bois en entraînant Gura avec elle.

Séraphé entendit Hennëa murmurer :

– C'est ça, Jës. Quitte-nous un petit moment, cela vaut mieux. Ces gens sont déjà assez paniqués.

Le vent se leva de nouveau. Il souffla doucement au début, puis se changea soudain en rafales, attisant les faibles feux de broussailles causés par les flèches perdues. Hennëa jeta de menus sorts pour éteindre les feux.

– Rinnie ! ordonna Séraphé. Ça suffit, arrête !

Mais toute son autorité était sans effet face au pouvoir fantastique qui habitait le corps de sa fille.

– Il y a un problème ? s' alarma Tiër.

– Rappelle-la, je t'en prie. Vite, dépêche-toi !

– Rinnie, ma poupée !

– Non, pas comme ça, mais comme tu as appelé Skew, la nuit

ou un ours est entre dans la grange. Elle cnevauche les vents, et ça va la tuer, Tiër, si tu n'arrives pas à la rappeler !

Il ne lui en fallut pas davantage :

– Rinnie !

Sa voix, lourde et puissante, était comme chargée de l'écho de la foudre. Les enfants, apparemment, n'étaient pas les seuls à avoir développé leurs pouvoirs ces derniers temps. En effet, la voix de Tiër semblait beaucoup plus grave et profonde qu'elle l'était habituellement. Séraphe sentit le son pénétrer profondément dans ses os. Même le troll cessa de s'agiter un court instant.

Séraphe sentit que le temps avait changé, avant que la pluie commence à tomber. C'était une pluie légère, qui vida la tempête de toute énergie. Séraphe soupira de soulagement :

– Hennëa, garde-moi ce troll au sec. Qu'il brûle jusqu'aux cendres !

– C'est fait. Il brûle.

– Papa..., demanda Rinnie, qui observait Tiër d'un air ahuri. Est-ce qu'il est mort ?

Celui-ci rengaina son épée et se laissa glisser du dos de Skew, gémissant de douleur lorsqu'il heurta le sol. Mais ses genoux, tout meurtris qu'ils soient, ne l'empêchèrent pas de soulever Rinnie de terre, et de l'étreindre :

– Ça y est, ma chérie. Il est mort, maintenant.

Mais il avait parlé trop vite.

Le troll roula sur lui-même, traversa le bouclier, et fonça droit sur eux. Tiër, qui tournait le dos au monstre, ne le vit pas venir.

Avant qu'il ait pu réagir, le troll agonisant le frappa durement sur le côté, et le projeta dans l'herbe. Tiër se plaça au-dessus de Rinnie afin de la protéger.

Mais la créature savait désormais où se trouvaient ses deux victimes. Il tendit sa main à trois doigts, et saisit les jambes de Tiër.

Le bouclier de Séraphe était toujours à l'œuvre, quoique défait. Alors elle parla, utilisant pour la première fois de sa vie l'un des mots de pouvoir, que les mages de Colossaë avaient transmis à leurs enfants Voyageurs :

Silva-evra-kilin-faurath !

Les fils du bouclier se délièrent, et se transformèrent en une force venue d'un autre temps convoquée par la volonté de Séraphe et les syllabes millénaires.

Depuis vingt ans, Séraphe, à chaque début de saison, sortait la nuit – une fois que tout le monde était endormi – et empruntait toujours le même chemin, autour de la ferme. Elle avait enfoui son sang et ses cheveux dans le sol, et avait jeté des sortilèges

pour protéger les siens des forces de l'Ombre.

En prononçant le mot, elle avait appelé ce pouvoir à se fondre en un acte unique, qui constituait l'aboutissement de toutes ces nuits et de toute cette magie.

Le feu allumé par Lehr s'éteignit complètement, laissant le troll carbonisé, mais toujours vivant. Celui-ci émit un rugissement de triomphe, et resserra encore son étreinte sur Tiër. Quelqu'un, dans la foule, poussa un cri de consternation.

– Meurs, dit Séraphe, d'une voix si âpre et si profonde qu'elle semblait émaner d'une autre gorge.

Il n'y avait plus de place, en elle, pour la peur ou la colère ; il n'y avait plus de place pour rien d'autre excepté le pouvoir, au moment où elle toucha le troll.

Instantanément, la chair noircie vira au gris et se décomposa autour d'os verts. Les os se transformèrent en cendre blanchâtre qui s'éparpilla au sol, sous l'effet de la pluie et des sabots de Skew qui protégeait son maître, en bon cheval de combat qu'il était...

Séraphe prit une profonde inspiration, et s'efforça de garder le contrôle d'elle-même, mais le pouvoir en elle était trop intense.

– Ne la touche pas, Lehr, prévint Hennëa. Occupe-toi de ton père et de ta sœur.

Puis, s'approchant de son amie :

– Séraphe, tu m'entends... Séraphe... (Lentement, cette dernière tourna vers elle un regard incandescent, qu'Hennëa esquiva en baissant les yeux.) Que comptes-tu faire de tout ce pouvoir, Séraphe ?

En dépit du fait qu'elle baissait la tête, Hennëa semblait calme. Séraphe s'accrocha à cette sérénité un moment.

– Il y en a trop, parvint-elle à articuler. Je n'aurais pas dû utiliser un mot sur une créature aussi ancienne.

Hennëa répéta :

– Que comptes-tu en faire ?

La force du pouvoir que les mots avaient insufflé en elle brûlait ses entrailles et l'emplissait d'extase en même temps. Ce troll était vieux, beaucoup trop vieux. La magie générée par sa mort vibrait à l'intérieur de Séraphe, mêlée à la puissance du mot. Cet excès de pouvoir la mettait en danger.

– Les protections, dit-elle. (Sa voix était grave, et toujours étrangement profonde.) Je dois renforcer les protect...

– Papa ?

La voix de Lehr brisa le charme d'Hennëa et ramena brusquement Séraphe à la réalité.

Pourvu que je n'aie pas échoué, songea-t-elle.

– Tiër ? Rinnie ? appela-t-elle d'une voix chargée d'angoisse.

Elle regarda l'endroit où gisaient son mari et sa fille. Lehr et plusieurs hommes s'activaient à dégager les restes du troll mort, qui les recouvraient toujours.

– Ils sont vivants, dit posément Hennëa. Pour qu'ils le restent, tu dois contenir ce pouvoir qui t'assaille. Allez, contrôle-toi, Corbeau !

– Prends soin deux, Hennëa, répondit Séraphe d'une voix âpre.

Elle savait, au fond d'elle-même, qu'Hennëa avait raison. Elle devait se débarrasser de tout ce pouvoir.

– Je dois reformer le bouclier.

Chapitre 3

Sans un coup d'œil en arrière, Séraphe traversa rapidement le campement dévasté par la tempête, ignorant les gens qui s'écartaient brusquement sur son passage. Le visage baissé afin de leur épargner son regard, elle attendit d'avoir atteint l'orée du bois pour observer les alentours.

Qu'était-elle donc venue faire ?

Un long moment, elle resta plantée là, indécise.

Elle devait... Oh, par l'Alouette et le Corbeau, ce pouvoir l'empêchait de réfléchir.

Le bouclier. Elle devait le reformer. À pas lents, elle se dirigea vers l'endroit où il avait été créé à l'origine, et s'agenouilla dans la terre du sous-bois.

« Il y a deux façons d'ourdir un bouclier. » Cette voix, celle de son vieux professeur, résonnait aussi clairement dans sa tête que s'il se tenait là, tout près d'elle. *« Si on ne l'emploie que l'espace d'une nuit, son tissage est assez simple ; une corde grossièrement liée autour des chariots et des tentes suffit à les protéger. En revanche, si on veut qu'il fonctionne plus*

longtemps ou sur un espace plus vaste, il vaudra mieux le concevoir comme une chaîne, une lourde chaîne aux liens entremêlés ; et chacun de ces liens, de ces fils, sera différent des autres : de sorte que si l'un d'eux venait à se rompre, le bouclier tiendrait toujours. »

Séraphé plongea les mains dans le sol, et commença à ourdir son sortilège, s'efforçant de ne pas entendre la petite voix pernicieuse qui, à l'intérieur de son crâne, l'exhortait à garder tout ce pouvoir pour elle... S'il lui avait suffi d'un mot pour mettre à mort un troll de plusieurs siècles, que ne pourrait-elle accomplir avec tout ce pouvoir qui rugissait en elle ?

Ses mains vibrèrent d'énergie magique, quand elle tissa dans l'air une première ligne incurvée. Elle n'avait jamais catalysé autant de pouvoir.

Ce ne fut que lorsque l'énergie engendrée par la mort du troll commença à s'affaiblir, que Séraphé prit pleinement conscience de l'âge qu'il avait eu. C'était un être très ancien, puisque la magie qui brûlait en elle – malgré les puissants filets qu'elle venait de tisser, et qui dureraient des siècles – était loin d'être tarie.

Elle craignait toutefois que le tissage des filets ne suffise pas à la purifier, aussi commença-t-elle à distribuer le surplus d'énergie aux arbres de la forêt. Trop, et ce serait un désastre, mais un peu de magie devrait se révéler sans danger.

Peu à peu, sa tâche l'absorba entièrement. Le tressage des filets exigeait une discipline à la fois mathématique et artistique, qui l'occupa suffisamment pour qu'elle puisse, sans trop d'efforts, ne pas tenir compte de la petite voix avide de pouvoir, dans sa tête.

Tout à sa besogne, ce ne fut que longtemps après qu'elle s'aperçut de la présence du cheval blanc qui broutait l'herbe, à côté d'elle. Le faible murmure de la pluie accompagnait le bruit de sa mastication. Ces sons paisibles et familiers l'aidèrent à se relaxer et elle prit conscience, soudain, qu'elle était pleinement heureuse ici.

C'était sa maison.

Séraphe acheva le lien qu'elle tramait et s'assit par terre en s'étirant le dos de ses mains.

– Vous n'avez pas l'air en forme, dit-elle.

– L'une des créatures de l'ombre s'est attaquée au prêtre, répondit le Roi de la Forêt. (Sa voix était soyeuse et profonde.) Je l'ai sauvé, mais de justesse. Il est vrai que Karadoc n'est plus tout jeune, selon les critères reiderni, et il est toujours dans un triste état. Il n'a pas été facile de combattre tous ces démons sans lui... même avec l'aide de votre fille !

Elle assimila ses paroles sans broncher, et s'efforça de formuler une ou deux questions. La lenteur de ses pensées prouvait qu'elle était loin d'être complètement purgée.

– Le troll n'était donc pas la première des créatures de l'ombre à venir ici ?

Elle n'avait pas besoin de Lehr, ni même de Jës, pour savoir que le troll était touché par l'Ombre. Les trolls, contrairement aux êtres-des-brumes, étaient des créatures maléfiques, créées par le Ténébreux dans le seul but de répandre le chaos et la mort. Le cheval répondit :

– Il y en a eu d'autres avant lui ; des créatures que je n'avais pas vues depuis la Chute... mais aucune aussi dangereuse que ce troll. C'est pour détruire qu'elles viennent, évidemment, afin de fortifier le nouveau Ténébreux.

Séraphé se figea.

– J'espérais que nous nous serions trompés. Êtes-vous sûr qu'il y a un autre Ténébreux ? Êtes-vous sûr que Volis, l'ancien prêtre, n'a pas simplement jeté un sort d'appel ?

L'étalon s'ébroua :

– Non, je ne le crois pas. Un troll de cette force, de cette ancienneté, n'a pu répondre qu'à l'appel d'un Ténébreux. Je le crains.

Il frotta son museau contre sa patte.

– Vous voulez dire que le Ténébreux est ici ?

Elle se mit soudain à trembler, sous un nouvel assaut du pouvoir qu'elle contenait, et faillit perdre le contrôle de ses émotions. Mais, après deux ou trois profondes inspirations, elle parvint à se calmer. Le Roi de la Forêt reprit la parole :

– Non, je crois qu'il n'est plus ici. Mais il l'a été. Il a laissé une rune dans le nouveau temple, il y a quelques semaines. (Il dressa la tête pour humer le vent, puis secoua sa crinière et reporta son attention sur elle.) Je ne m'intéresse pas assez à ce village. Si Karadoc ne m'avait pas appelé, lorsque la première créature de l'ombre est apparue, je crois que je n'aurais pas trouvé la rune à temps, si j'avais été seul. J'ai détruit la rune et envoyé les habitants dans votre ferme, où vos filets pouvaient les protéger de ces créatures, le temps que je me charge des plus petites. Je ne m'attendais pas à un troll ; c'est pour ça que j'ai perdu du temps à soigner Karadoc et à chasser les petites créatures du temple. Mais un troll ! (Il soupira.) Un troll ordinaire n'aurait pas posé de difficulté, mais celui-là aurait massacré tous les villageois, si vos protections ne l'avaient pas retenu jusqu'à aujourd'hui.

– Qu'en est-il de cette fameuse rune ?

– C'était une rune d'appel, pour éveiller et attirer les créatures de l'Ombre. Le prêtre m'a conduit jusqu'au temple, et nous l'avons détruite ensemble. Pas assez tôt, visiblement.

Les runes, en général, appartenaient à la magie *solsenti*. Séraphie

n'en connaissait que superficiellement le principe, même si elle en utilisait quelques-unes, à l'occasion, qui se révélèrent fort utiles. Elle savait, par exemple, qu'il était possible de les tracer, puis de les laisser sommeiller jusqu'à ce que quelque chose réveille leur pouvoir ; or, la construction du temple datait de l'hiver dernier, ce qui signifiait que le Ténébreux avait pu se trouver à Reidern n'importe quand à partir de cette période.

De nombreux mages du Chemin Secret avaient fait le voyage jusqu'à Reidern avec Volis, le prêtre-sorcier qu'elle avait tué dans le nouveau temple, là-bas au village. Les autres sorciers avaient enlevé Tiër, puis avaient regagné Taëla. Le Ténébreux se trouvait sans doute parmi eux.

L'être-des-brumes qu'ils avaient abattu en chemin avait peut-être été attiré hors de son territoire par quelque force maléfique, et se dirigeait sur Reidern, lorsqu'il avait attaqué la fille du forgeron. Quand le Roi de la Forêt avait neutralisé l'appel, la créature s'était tout simplement réfugiée dans le puits. Séraphe se demanda, la mort dans l'âme, combien d'autres villageois sans défense avaient été victimes de ces bêtes. L'appel de Benrohn concernait peut-être des attaques de cette nature.

L'intensité du pouvoir en elle ralentissait le flot de ses pensées, et elle retourna à son tissage. Le cheval blanc la suivit sur le petit sentier, broutant l'herbe çà et là.

L'obscurité s'installa sous le couvert des arbres, même si elle distinguait encore des taches de lumière par endroits, entre deux

distinguait encore des traces de lumière par endroits, entre deux cimes. Les oiseaux interrompirent leur chant et se préparèrent pour la nuit ; de la musique, toutefois, arrivait de la ferme. Séraphe sourit. *Rassemblez des Reiderni, songea-t-elle, et la musique sera au rendez-vous !*

La Voyageuse examina d'un œil critique l'état de ses protections, et fut satisfaite du résultat. Sa pensée était légèrement plus claire à présent, et le bouclier beaucoup plus fort et résistant.

– Tiër prétend que le Roi de la Forêt et le dieu Ellevanal ne sont qu'une seule et même entité.

Elle dit cela tout naturellement.

Ellevanal, le Dieu des Forêts et des Récoltes, était vénéré par les peuples des montagnes, y compris les Reiderni. Aujourd'hui, ce n'était que la seconde fois qu'elle rencontrait cet étrange cheval, mais Jës courait les bois avec le Roi de la Forêt depuis qu'il avait l'âge de marcher.

– Oui, les Bardes voient beaucoup de choses, admit le Roi de la Forêt, entre deux bouchées d'herbe.

– Que diraient les Reiderni, s'ils voyaient leur divinité sylvestre s'empiffrer d'herbe ? le taquina-t-elle.

– Ce ne sont pas des Voyageurs, eux, répondit-il après avoir dégluti. Ils verraient autre chose que ce que vous voyez.

Elle rit malgré elle :

– Voilà une réponse bien mystérieuse.

– Oui, je l'admets. Mais c'est pourtant la vérité.

– D'ordinaire, les dieux ne se présentent pas hagards et malades à leurs adorateurs, n'est-ce pas ?

– Vous n'adorez aucun dieu, de toute façon. Comment sauriez-vous ce qu'ils font ou ne font pas ? (Sa voix devint plus âpre.)

On raconte que les Voyageurs ne vénèrent aucun dieu parce qu'ils ont tué les leurs jadis, et qu'ils les ont dévorés.

– Je n'ai jamais entendu parler de cela.

– Bien sûr, puisque vous êtes une Voyageuse et que vous n'adorez pas les dieux.

– Depuis combien de temps réglez-vous sur cette forêt ?

Le cheval redressa la tête et huma le vent du soir ; sa cage thoracique se soulevait et s'abaissait, à un rythme rapide, comme s'il venait de galoper à bride abattue, au lieu de brouter paisiblement près d'elle, depuis plus d'une heure. De la boue maculait ses jambes et son ventre.

– Depuis très longtemps. J'étais là bien avant que le Roi Innommable conduise le monde à sa perte. J'étais déjà là quand les survivants de l'Armée Glorieuse arrivèrent après la Chute, et

trouvèrent un paisible refuge dont ils me nommèrent le dieu, en remerciement. (Il lui lança une œillade complice.) Mais tout cela, c'était bien avant que l'impensable se produise ; avant que Tiëragan le Boulanger naisse avec un Ordre, et qu'il bouleverse le petit monde des Voyageurs !

– Il n'a rien bouleversé du tout.

– Ah non, vraiment ? (Il s'ébroua, puis secoua la tête.) Attendez encore un peu, et vous allez voir ce qu'un Reiderni Porteur d'Ordre est capable de faire. Déjà, ton nom est semé aux quatre vents, et certains viendront te chercher, pour tuer dans l'œuf ce que tu vas devenir. (Séraphe haussa un sourcil d'incompréhension, mais le cheval, loin de s'expliquer, lui adressa un clin d'œil narquois.) Un dieu peut parler par énigmes, s'il le veut !

Elle hocha la tête, puis se remit au travail, car le pouvoir avait recommencé à vibrer en elle. Le cheval blanc reprit sa mastication.

Quand elle atteignit un endroit d'où elle pouvait voir la ferme, Séraphe remarqua avec soulagement que le camp se réorganisait paisiblement : un groupe remplaçait les cordes des tentes rompues par la tempête, et y suspendait les vêtements souillés de boue. Un autre groupe, plus loin, allumait des feux pour préparer le repas – les fourneaux de Séraphe ne suffisaient pas à nourrir tant de monde. Elle n'aperçut personne de sa famille, ce qui

l'inquiéta un peu. Mais en constatant l'énergie et la bonne humeur des villageois – sans compter la musique –, elle se dit que personne ne devait être sérieusement blessé.

– Si vous êtes un dieu, reprit soudain Séraphe, n'auriez-vous pas dû contenir ce troll, mieux que n'importe lequel d'entre nous ?

Il la regarda.

– Je ne suis qu'un tout petit dieu, répondit-il d'un air amusé. Je ne pouvais pas détruire ce troll et soigner Karadoc en même temps. C'était un agent du Ténébreux, un être rescapé de la Chute ayant vécu des siècles au-delà de son espérance de vie naturelle. Sachez que la mort ne renonce pas facilement à ses proies légitimes. D'autre part, la guérison m'est un domaine assez étranger.

– Mais pourquoi avoir sauvé Karadoc, alors ? Pourquoi ne pas l'avoir laissé mourir, tout simplement ? Personne n'a jamais dit que les prêtres d'Ellevanal devaient être immortels !

Elle avait demandé cela bien qu'elle n'ait aucune envie de voir Karadoc mourir. Il rit de sa remarque acerbe :

– C'est un excellent joueur de *skiri*, ce qui est rare chez les prêtres ! La plupart d'entre eux sont plus doués pour les choses de l'âme que pour l'adresse de l'esprit.

L'image d'un prêtre jouant à un jeu d'adresse avec son dieu parut très étrange à Séraphe, mais avant qu'elle ait pu en demander davantage, l'esprit des forêts redevint sérieux :

– En vérité, il n'y a personne pour le remplacer. Certes, il y a son apprenti. Mais il lui manque encore quelques années de pratique. Non, non... j'ai besoin de mon prêtre.

La pluie avait cessé, et l'élévation de la température muait peu à peu l'humidité du sol en brouillard. Les derniers rayons du soleil éclairaient faiblement la petite clairière où se tenait le dieu. De la vapeur s'éleva des flancs et des côtes du cheval – des côtes qui, à cet instant-là, semblaient moins creuses que lorsqu'il l'avait rejointe tout à l'heure. Séraphe l'interrogea :

– Vous avez mangé de l'herbe, c'est bien ça ?

Le cheval arracha quelques touffes du sol qu'il mâcha ostensiblement, en relevant la tête.

– Aucune herbe n'est aussi nourrissante, fit-elle remarquer, incrédule. Vos côtes sont presque normales, à présent.

Il la regarda.

– Où croyez-vous que votre surplus de magie soit allé ? (Il rit.) Avant que le premier des Bardes reiderni soit né, je n'étais rien d'autre qu'un vieux cerf errant sans but. Mais les Bardes sont des êtres puissants, autant qu'ils sont subtils. Il y a sans doute plus d'une raison pour que les Voyageurs ne restent jamais au

plus à une raison pour que les Voyageurs ne restent jamais au même endroit.

Séraphie le dévisagea. Bien sûr, c'était évident : Tiër n'était pas l'unique Barde reiderni, pas avec leur façon à tous d'avoir la musique dans le sang. Mais elle mit de côté cette question et demanda plutôt :

– Vous vous nourrissez donc de magie ?

– Ai-je dit cela ? Je ne vous mentirais pas, Corbeau. Je me nourris seulement de la terre. (Ses yeux brillèrent avec une pointe d'amusement lorsqu'elle soupira de frustration.) Prenez garde, Corbeau : magie et colère ne font pas bon ménage. Moi-même, je ne comprends pas tout.

– Que comprenez-vous ?

– Cela fait très longtemps que les Voyageurs ne sont pas venus en ces lieux. Pas depuis la Chute, en tout cas, et rarement avant cela. Quand vous êtes venus vous installer ici, Tiër et vous, j'ai remarqué que quelque chose relative aux Ordres rendait la terre plus... consciente. Ça n'a rien de magique ; je ne crois pas. (Il secoua la tête.) Je vous ai dit ce que je savais. Mon royaume, Corbeau, c'est la forêt ; ses secrets m'appartiennent. Les Voyageurs n'ont pas de dieu, mais ils détiennent leurs propres secrets.

Il l'accompagna jusqu'à ce qu'elle ait fini le bouclier, flânant de-ci de-là en cinquant parfois l'air de sa queue afin d'y chasser

cruc de la, en englant parois l'ai de sa queue amir y chasser
quelque mouche importune.

Séraphe se releva péniblement, presque en titubant. Elle comprenait, à présent, ce qu'éprouvait Tiër ; ses genoux, tout comme son dos, la lançaient douloureusement. Elle avait fait un accroc dans son pantalon, mais cela importait peu. Maintenant qu'ils étaient de retour chez eux, elle porterait de nouveau les longues jupes reiderni !

Tandis que Séraphe reprenait d'un pas lourd le chemin de la ferme, Jës courut à sa rencontre. Elle l'entendit avant de le voir, car il chantonait doucement « Je l'ai trouvée ! ». Il riait comme un enfant lorsqu'il s'arrêta devant elle.

– Je t'ai trouvée, dit-il. Je t'ai trouvée avant Lehr !

Elle lui caressa l'épaule.

– Oui, tu m'as trouvée. Est-ce que tout le monde va bien ?

Il hocha vivement la tête et marcha à son côté :

– Hennëa nous a envoyés te chercher. Elle a dit qu'il n'y avait plus de danger maintenant et qu'on pouvait t'approcher sans risque. Elle a dit que si personne ne te retrouvait dans les plus brefs délais, papa voudrait partir à ta recherche, et ruinerait tous les efforts qu'elle a faits pour soigner ses genoux !

Séraphe se remémora l'épisode du troll, et pensa aux genoux de
Tiër.

– Est-ce qu’il va bien ?

Jës hocha la tête.

– Il passe son temps à se plaindre de ses genoux, c’est donc qu’il va mieux.

Séraphé lui sourit :

– Oui, il va mieux ! (Si Tiër avait vraiment souffert, pas un mot n’aurait franchi ses lèvres.) Et Rinnie ?

– Elle dort à côté de papa, qui chante avec Ciro depuis tout à l’heure. Elle a une bosse sur la tête, et un bleu sur l’épaule gros comme ça ! (Il écarta les mains pour indiquer la taille du bleu, et Séraphé espéra qu’il exagérait un peu, même si ce n’était pas dans ses habitudes.) Lehr est jaloux d’elle parce qu’il n’a jamais eu un aussi gros bleu ! Moi, si. Tu te rappelles la fois où je suis tombé du toit de la grange ? Ça, c’était un bleu ; et bien plus gros que celui de Rinnie !

– J’espère qu’aucun d’entre nous n’aura plus jamais ce genre de bleu.

Jës acquiesça :

– Moi aussi. Regarde, voilà Lehr qui arrive. Eh, Lehr, je l’ai trouvée le premier ! Allez, je te vois à la maison.

Jës disparut dans les ténèbres, laissant Séraphe seule avec Lehr.

– Quand j’ai cessé de te pister et commencé à suivre la voix de Jës, ça n’a pas été difficile de trouver ! Tu as vu comme Jës est heureux d’être rentré à la maison ? (Il observa les traits tirés de sa mère.) Tu as l’air fatiguée. Tu es sûre que ça va ?

Séraphe hocha la tête :

– Oui, ça va. Je suis juste un peu lasse, c’est tout. Je n’ai pas l’habitude de catalyser autant de magie. Mais ça n’a pas d’importance. Dis-moi, c’est vrai que ton père et Rinnie ne sont pas gravement blessés ?

– Oui, tout va bien. Ils ont juste quelques bleus, quelques égratignures... rien de bien méchant. (À ces mots, quelque chose se détendit à l’intérieur de Séraphe.) Ciro a demandé à papa de raconter toutes nos aventures. (Ciro était le père du tanneur du village et un fidèle ami du grand-père de Tiër. Il avait initié son époux à la musique, même si ce dernier n’avait pas eu besoin de beaucoup d’encouragement.) Ciro a dit qu’il composerait une chanson sur notre histoire. Ils ont même organisé un concours pour savoir lequel d’entre eux écrirait les plus beaux vers !

Il regarda un moment le sol devant lui, puis continua :

– Ça fait plusieurs semaines qu’ils sont ici. Le troll n’est pas la seule créature à les avoir attaqués ; il y a eu des gobelins et

d'autres bêtes encore. Maman, que se passe-t-il ?

– Le Roi de la Forêt m'a trouvée alors que j'essayais de me débarrasser du pouvoir-de-mort du troll. Il m'a dit que le prêtre Volis avait lancé un sort pour appeler les serviteurs de l'Ombre. Hennëa et moi avons dû le manquer lorsque nous avons fouillé le temple. Karadoc a défait le sort, mais il a été blessé.

Elle jeta un coup d'œil à son fils, qui acquiesça :

– Je sais. Il est alité chez nous, à la maison.

Puis, s'éclaircissant la voix :

– Il est dans votre chambre. Papa a dit de l'y laisser cette nuit. Il a l'air mal en point, tu sais : tout pâle, et couvert de bleus. Mais ils l'ont quand même sorti un peu, afin qu'il entende la musique : peut-être va-t-il mieux qu'il en a l'air.

Séraphe était épuisée, ses vêtements étaient trempés, et elle n'attendait plus qu'une chose : dormir dans son lit.

– Karadoc n'est plus tout jeune. S'il est blessé, il ferait mieux de rester dans notre lit, jusqu'à ce qu'ils retournent tous au village. Ça ne devrait plus tarder, maintenant. D'après le Roi de la Forêt, lui et Karadoc ont détruit la rune qui attirait toutes ces créatures. Je pense donc que ce troll était le dernier fléau ; normalement, ils seront tous repartis d'ici demain, ou après-demain.

Elle l'espérait.

– Jës sera ravi d'apprendre ça ! Quand il a aperçu tante Alinath, il s'est caché derrière Hennëa.

– Alinath s'est occupée de Rinnie !

Elle trébucha sur une branche qu'elle n'avait pas vue. Lehr la rattrapa par le bras.

– Je sais bien. Mais elle n'a jamais su s'y prendre avec Jës.

– Elle ne serait pas aussi dure avec lui, si Jës n'avait pas dépassé les bornes avec elle.

Lehr se mit à rire :

– Papa dit la même chose à ton sujet et à celui de tante Alinath !

Il y avait un petit rassemblement devant la maison. Quelqu'un avait réussi à allumer un feu de camp, malgré l'humidité. Là siégeait Tiër, son genou meurtri et bandé étendu devant lui. Il jouait du luth pour ses compagnons, celui qu'il avait rapporté de Taëla. Près de lui, la tête appuyée sur son autre genou – celui qui était presque guéri –, Rinnie s'était endormie, enveloppée dans une chaude couverture.

Ciro jouait d'un petit tambour et chantait avec Tiër. Son timbre était toujours aussi pur qu'à l'époque de ses vingt ans ; quant à

Tiër, Séraphé avait toujours trouvé que sa voix, douce et forte à la fois, allait avec tout. Il pouvait, s'il le souhaitait, fredonner d'adorables et délicats chants d'amour, puis enchaîner d'âpres et virils chants de guerre, d'une voix à fendre la roche. Mais, à ce moment précis, il se contentait de la mélodie secondaire, adoucissant sa propre voix afin de sublimer celle de Ciro ; qui n'en avait guère besoin.

Avant d'entrer dans la lumière du feu, Séraphé s'arrêta, et demanda à Lehr :

– As-tu vérifié qu'aucun des Reiderni n'était touché par l'Ombre ? Le Ténébreux pouvait être une personne qu'ils connaissaient.

– Oui. Hennëa nous a chargés de le faire, Jës et moi ; mais personne ne semble souillé. Même oncle Bandor. Elle nous a dit que si l'un d'entre eux avait été touché par l'Ombre, il ne pourrait pas franchir ton bouclier. Or, tout le village est là !

– Très bien.

Elle n'avait pas vraiment envisagé que l'un des villageois puisse être souillé, quoiqu'elle aurait peut-être dû ; après tout, le Ténébreux n'avait-il pas réussi à cacher son identité à Jës et à Lehr, et ce, jusqu'au dernier moment ? Il était peut-être capable d'abuser les sens de ses fils.

Elle songea qu'il était peu probable que le Ténébreux soit

quelqu'un du village, quelqu'un qu'elle connaissait. Elle laissa cette question pour plus tard, lorsqu'elle serait moins fatiguée. Elle s'approcha de Tiër dont la voix, dès qu'il l'aperçut, faiblit légèrement. Il cessa de jouer du luth et de chanter. Après quelques mesures, Ciro s'arrêta à son tour.

– Ça ne va pas, Tiër ? s'inquiéta-t-il.

Ce dernier secoua la tête, l'œil rivé sur Séraphe.

– Je suis un peu fatigué, voilà tout. Je suis vraiment désolé, Ciro, mais je vous laisse la musique pour ce soir.

– Mon chéri, Karadoc occupe déjà notre lit. On va devoir se trouver un autre endroit pour dormir, murmura Séraphe, afin de ne pas gêner Ciro qui s'était remis à jouer.

Elle se pencha sur Rinnie et caressa sa joue, puis observa attentivement Tiër : pâle, éreinté, celui-ci souffrait, visiblement.

– Oui, un endroit tranquille. Mais la maison est pleine !

Séraphe leva les yeux au ciel ; l'orage était passé, il n'y avait pas de doute.

– J'ai peut-être la solution.

Puis, s'adressant à Lehr :

– Mon chéri, peux-tu aller chercher nos tapis de couchage, et mon sac aussi. s'il te plaît ? Et puis surtout. fais en sorte

qu'Hennëa, Jës, Rinnie et toi, trouviez un endroit pour dormir !

– Je reviens tout de suite.

Fidèle à sa parole, il revint presque aussitôt, et tendit les deux tapis et le sac à Séraphe, avant que Ciro ait achevé son deuxième morceau.

– Rinnie a toujours son lit dans la maison, je la porterai tout à l'heure. (Il parlait à voix basse, bien que Ciro fasse une pause entre deux chansons.) Quant au reste d'entre nous, nous avons prévu de dormir dans la grange. Est-ce que tu as encore besoin d'aide, papa ?

Tiër se redressa péniblement, et secoua la tête :

– Non, ça va aller. Tant que nous n'allons pas loin, je peux marcher, ça ira.

Séraphe hocha la tête à l'intention de Lehr ; puis elle se baissa, et embrassa Rinnie sur le haut du crâne :

– À demain matin, mes amours.

Elle conduisit Tiër derrière la maison, où le terrain s'élevait en pente douce jusqu'à un pré étroit, entouré d'arbustes et de buissons, qui avait l'avantage d'être plat. Tiër boitait terriblement, et Séraphe tressaillait intérieurement avec lui, à chaque pas.

Elle déposa les tapis de couchage sur un rocher, où ils ne seraient pas trop mouillés, mais arrêta Tiër lorsqu'il se pencha pour dérouler le sien.

– Attends. J'ai quelque chose de mieux, tu vas voir !

Elle posa son sac à terre, et en sortit le paquet de *mermori*. Alors, fouillant rapidement à l'intérieur, elle s'empara du *mermora* d'Isolda et enfonça aussitôt la partie pointue dans le sol. Puis elle recula d'un pas et murmura les mots qui faisaient apparaître l'ancienne demeure d'Isolda la Silencieuse.

Il y eut une pause ; le temps que la magie opère. Comme chaque fois qu'elle utilisait le *mermora*, les fils délicats du sortilège d'Hinum s'ourdirent sur le modèle du logis d'Isolda : recréant des murs, des fondations, des pièces, depuis longtemps écroulés. Et Séraphe sentit, autant qu'elle le vit, le subtil tissage du sort ; alors que la maison prenait peu à peu forme, à l'abri des sous-bois derrière chez eux.

La maison d'Isolda n'avait pas été la plus grande, ni la plus belle, des demeures des anciens mages de Colossaë, bien qu'elle soit plus haute que la chaumière de Tiër et Séraphe. La façade en briques de la vieille demeure, conçue pour charmer l'œil, était recouverte de figures décoratives. Les côtés, toutefois, étaient bruts et plats ; si plats que Séraphe, depuis longtemps, était persuadée qu'à l'époque d'Isolda, sa maison était mitoyenne avec d'autres bâtisses. Le contraste entre la façade ouvragée et

les flancs rustiques lui donnait un aspect bizarre – surtout lorsqu'elle se dressait seule dans un sous-bois, au lieu d'une rue passante.

– On peut dormir là cette nuit.

– Je croyais qu'on ne faisait jamais ça, objecta Tiër, qui gravit néanmoins le perron à sa suite, et franchit la porte d'ébène.

– Ça peut être dangereux, admit-elle, tout en surveillant la lente progression de son mari. C'est une illusion – une très bonne illusion – mais s'il pleut, ou s'il neige, tu peux mourir de froid sans t'en apercevoir. Maintenant que la pluie a cessé, il n'y a plus de risque. Nous allons prendre nos couvertures pour nous réchauffer.

– Mais alors, pourquoi ne l'as-tu pas utilisée sur la route du retour ?

– À cause de la magie. Toute magie attire des créatures néfastes. (Elle déplaça une chaise afin que Tiër n'ait pas à la contourner.) L'illusion est si bien faite que tu n'entends rien à l'extérieur. Je crois qu'il y a eu assez de magie, ce soir, pour attirer tout le Mal des environs. La maison d'Isolda ne fera pas une grande différence ; autant y dormir. Je ne pense pas que quoi que ce soit puisse traverser le nouveau bouclier cette nuit. Nous sommes en sécurité et nous sommes seuls.

De petites lanternes éclairaient l'intérieur de la maison. Tiër, qui

doitait toujours, suivit Serapne a travers le salon, jusqu a l une des plus petites chambres du logis. Elle était plus impersonnelle que les autres chambres. Séraphe avait toujours pensé qu'il s'agissait d'une chambre d'ami ; aussi s'y sentait-elle plus à l'aise. Elle avait davantage l'impression d'être une invitée qu'une intruse.

– Ça m'ennuie de mettre nos couvertures sales sur ce lit, dit Tiër.

Séraphe comprenait sa réticence, car les draps étaient d'un blanc immaculé.

– Non, ça ne fait rien. Quand j'appellerai le *mermora* la fois suivante, les taches auront disparu !

Tiër secoua la tête d'un air réprobateur, mais défit l'attache de ses couvertures, et les étala sur le lit. Séraphe comprit, à son empressement, qu'il n'y avait pas qu'à ses genoux qu'il avait mal.

– Tu souffres, Tiër. Allez, déshabille-toi ; je vais jeter un coup d'œil.

Il était manifestement épuisé, car il lui obéit sans dire un mot. De son côté, elle augmenta la lumière de la lampe de chevet, afin de mieux voir. Il ôta lentement ses vêtements, l'un après l'autre, et elle se rendit compte qu'en plus des bleus supplémentaires à ses genoux, son épaule gauche était également atteinte. Une fois qu'il fut entièrement nu, elle fit le tour de son corps afin d'évaluer les dégâts. de l'œil averti d'une mère de trois enfants criminels

de gais, de l'air averti d'une mère de trois enfants grimpeurs d'arbres et de toits.

– Il n'y a rien que quelques jours de repos et un bon bain chaud ne pourront réparer, déclara-t-elle, soudain rassurée. (Peu importe ce qu'avait dit Lehr, elle s'était quand même beaucoup inquiétée au sujet de Tiër.) Allonge-toi. Je vais voir ce que je peux faire.

Elle s'assit sur le lit avec un visible soulagement ; Séraphie, dès lors, l'aïda à soulever les jambes :

– Bon, écoute-moi maintenant. (Elle venait d'ôter ses propres vêtements trempés et se sentait prête à agir.) Je vais essayer de te soulager. Brewydd n'approuverait sûrement pas mon procédé. Il faut savoir que la douleur est le seul moyen pour ton corps de te prévenir qu'il faut te reposer. Autrement, tu te blesserais constamment. Ce que je me prépare à faire ne t'aidera pas à guérir plus vite, mais je peux chasser ta douleur, seulement pour cette nuit.

Elle effleura la plante de ses pieds, puis ses chevilles, en y insufflant un léger filet de magie. Quand elle parvint aux genoux, tout le corps de Tiër se détendit.

– J'adore ça.

– Tu te sentiras encore mieux quand j'aurai terminé ! (Elle l'embrassa doucement sur la bouche.) Néanmoins, ne te réjouis pas trop vite : demain matin, quand j'annulerai le sort, tu me

pas trop vite. Certainement, quand j'arriverai à bout, tu me détesteras.

Elle glissa les mains sur ses cuisses, et remonta lentement jusqu'aux hanches.

– T'ai-je dit que je t'aimais, aujourd'hui ? demanda-t-il, en fermant les yeux sous l'effet du plaisir.

– Tu dis ça parce que tu as peur de ce que je te ferais si ce n'était pas le cas, dit-elle distraitement, en se concentrant sur la magie qu'elle tissait subtilement au-dessus de ses plaies.

Il ouvrit les yeux, et lui caressa le menton :

– Je n'ai pas peur de toi, Séraphe.

Il l'attira à lui pour un autre baiser, beaucoup plus sensuel cette fois :

– Je t'aime, dit-il, lorsqu'à la fin elle se dégagea.

Elle ne put s'empêcher d'avoir un petit sourire, qu'elle s'efforça aussitôt de dissimuler, avant de reprendre sa besogne.

– J'ai parlé au Roi de la Forêt. Les créatures de l'ombre ont toutes été attirées par une rune magique, tracée dans le temple. Il pense que seul un Ténébreux est à l'origine de cela.

– Je sais que tu espérais que ce ne serait pas le cas.

Elle interrompit un instant son tissage et chassa de ses yeux une

mèche de cheveux rebelle.

– Un Ténébreux apporte le désespoir sur un plateau de mort... souffla-t-elle.

– S’agit-il d’une réincarnation du Roi Innommable ?

– Non. Un Ténébreux est un homme qui s’enchaîne au Traqueur, et qui reçoit le pouvoir, et l’immortalité, en échange de son dévouement. Voilà ce qu’il est, Tiër, rien d’autre.

– Il y en a eu d’autres ?

Elle opina du chef, effleurant du doigt une légère cicatrice sur son torse, qu’il avait reçue autrefois en combattant les Fahlarn, bien avant qu’ils se rencontrent. Elle provenait d’une grave blessure, dont il ne parlait presque jamais.

– Oui, quelques-uns.

– Mais le Traqueur, c’est pourtant le démon que les mages de Colossaë ont piégé, en détruisant leur cité !

Séraphe posa un instant sa main contre la peau tiède de Tiër pour la réchauffer.

– Ils ne l’ont pas détruite. Ils l’ont sacrifiée.

Il s’agita nerveusement sous elle.

– Oui, tu m’as déjà raconté cela. Tu veux dire qu’ils ont tué tous

les habitants de Colossaë, sauf les sorciers qui ont conçu le sortilège, n'est-ce pas ?

– Oui et non. (C'était une très vieille histoire, que les Voyageurs n'aimaient pas beaucoup raconter.) Chaque matin, Alinath se lève tôt. Elle allume les fours et fait lever le pain, comme c'est la tradition dans ta famille, Tiër, depuis des siècles. Tous les habitants du village accomplissent chaque jour les mêmes tâches – des rituels de vie, en quelque sorte. Il y a du pouvoir dans ces petites choses, de même que seule une étincelle de vie différencie ton corps d'une statue d'argile. Les mages de Colossaë ont extrait le pouvoir contenu dans ces rituels quotidiens, reproduits par des générations d'hommes et de femmes ; ils ont aussi catalysé la puissance de leurs morts, ceux de leur famille et des gens qui leur faisaient confiance. Ils ont tué ceux qu'ils aimaient ; et ce geste-là a généré bien plus de pouvoir que la mort elle-même. Ils ont utilisé toute cette puissance, en sachant que cela ne suffirait pas à détruire le fléau sans nom qu'ils avaient créé, seulement à le contenir.

– Mais que veut ce Traqueur ? demanda Tiër, son instinct de conteur en éveil. Qu'a-t-il fait pour effrayer les sorciers au point qu'ils ont tué leurs propres familles ?

– Ce que l'on traduit généralement par « Traqueur » en langue commune signifie également, dans la langue des Voyageurs, la « mort de la proie traquée » – non pour se nourrir, mais pour le seul plaisir de détruire. (Elle haussa tristement les épaules.) C'est

tout ce qu'on en sait. Simplement que les mages de Colossaë l'ont nommé « le Traqueur », et qu'ils ont détruit leurs vies afin de le contenir.

– Le Roi Innommable a failli détruire l'humanité, murmura Tiër.

Séraphe hocha la tête :

– Les êtres-des-brumes vivent de menues proies. Ils ne jouent pas avec leur nourriture, comme les chats le font. Or, celui qu'on a trouvé et détruit dans le puits du forgeron a délibérément terrorisé le pauvre homme, parce qu'il aimait ça. Aussi, je crois que le Traqueur amène simplement ses adeptes à commettre des actes terribles. Quoi qu'il en soit, la mort suit toujours les pas d'un Ténébreux, et de tout être touché par l'Ombre.

– Bandor l'a été, tu m'as dit, non ?

Elle acquiesça :

– C'est assez inhabituel. D'ordinaire, les hommes et femmes touchés par l'Ombre sont toujours souillés par la magie du Ténébreux ; jamais par d'autres hommes.

– Qu'est-il arrivé, au juste ?

– Je crois qu'au départ, c'est Volis qui est responsable de ça. Il était sans doute souillé lui-même, comme tous les autres Maîtres du Chemin, d'ailleurs. Mon vieux professeur pensait que le Traqueur ne pouvait pas imposer sa volonté aux autres : ce qui

Traqueur ne pouvait pas imposer sa volonté aux autres, ce qui n'est pas le cas du Ténébreux. Si cela est vrai, alors c'est le Ténébreux – et non le Traqueur – qui est à l'origine de la souillure des Maîtres, et de celle de Bandor.

– Quelle est la différence entre un homme souillé par l'Ombre et un Ténébreux ?

– C'est qu'on t'impose la souillure, contre ton gré, répondit-elle. Il suffit de quelques défauts pour y parvenir : un soupçon de jalousie, de colère. L'Ombre les exploite jusqu'à les faire jaillir à la surface ; Bandor, par exemple, a battu ta sœur – oh, je t'en prie, Tiër, ce n'était pas sa faute ! J'ai pris cela comme exemple pour te montrer comment la souillure peut modifier la personnalité d'un homme ! Si tu luttas contre elle, elle te ronge de l'intérieur et peu à peu te transforme en bête enragée – jusqu'à te rendre complètement fou. Cependant, les Maîtres du Chemin ont vécu des années avec... pour autant que je sache.

– Et pour les Ténébreux ?

– On ignore comment ça se passe. Si on le savait, on pourrait éviter que ça se reproduise. Tout ce que l'on sait, c'est qu'avant d'être des Ténébreux, tous ont été des sorciers. A mon avis, ils doivent invoquer le Traqueur d'une façon ou d'une autre ; peut-être existe-t-il un sort dans un grimoire *solsenti*. Ou peut-être est-ce le Traqueur lui-même qui appelle à lui ses disciples ? Toujours est-il que le Ténébreux, une fois envoûté, sacrifie volontairement la vie de ses proches, afin d'acquérir puissance et

immortalité. J'ignore ce que le Traqueur y gagne, ou ce qu'il veut vraiment, à part tuer et détruire. Peut-être que ça lui suffit ? Quoi qu'il en soit, les personnes touchées par l'Ombre finissent toutes par sombrer dans la folie, généralement au bout d'un an, parfois même en l'espace de quelques mois. Un Ténébreux, lui, ne devient jamais fou.

Tiër garda le silence, et, au bout d'un moment, Séraphe reprit son tissage de pouvoir au-dessus de ses bleus et de ses plaies. Ça ne demandait pas tellement de magie, finalement, simplement de la finesse.

Elle toucha un endroit rougeâtre sur les côtes, qui se transformerait en bleu le lendemain, et y insuffla un léger filet de magie. En dépit de toutes ses meurtrissures, elle adorait toujours le corps de Tiër, musclé et ferme, couvert de cicatrices de guerre anciennes et récentes. Alors, dès qu'elle eut fini sa tâche, elle effleura sa peau du bout des doigts, et le caressa doucement, sensuellement.

Elle l'avait ramené chez eux.

Il était là, enfin en sécurité.

Ses doigts descendirent plus bas ; il lui saisit la main et lui murmura :

– Si tu veux qu'on dorme ce soir, je te suggère de venir t'allonger près de moi, au lieu de m'échauffer.

Mais elle ne l'écouta pas et se mit à califourchon sur lui, s'agrippant à ses hanches, avec ses sous-vêtements pour seul obstacle entre leurs deux nudités.

– Tu n'as pas vraiment l'air d'avoir sommeil.

Il rit en se trémoussant.

– Ne bouge pas, recommanda Séraphe, en se courbant sur lui pour l'embrasser sur la bouche. Tu risques de te faire mal, si tu bouges.

Un long et agréable moment plus tard, Tiër s'étira et lui dit :

– Comme ça m'a manqué !

– À moi aussi. (Elle s'écarta de lui à contrecœur, descendit du lit, et tendit le bras pour diminuer l'éclat de la lampe.) Ça ne tiendra pas longtemps. À l'intérieur des *mermori*, on ne peut jamais complètement éteindre les lampes ; c'est à cause de la nature même de l'illusion.

– Ce n'est pas un souci. J'ai besoin de te parler et s'il faisait noir, je crois que je m'endormirais aussitôt.

Elle prit son propre tapis de couchage, y extirpa ses couvertures, et les disposa par-dessus Tiër. Ensuite, elle revint s'allonger près de lui ; elle se blottit contre son corps doux et tiède, avec un long soupir, puis bâilla ostensiblement.

– Parle, je t’écoute.

– Parle-moi d’Hennëa.

Elle haussa un sourcil interrogateur, mais, comme il était dos à la lumière, elle ne put distinguer l’expression de son visage.

– Hennëa ?

Il se mit à rire.

– Ah, si tu pouvais t’entendre ! Mais non, ne t’en fais pas ; j’ai simplement remarqué deux ou trois choses curieuses, et à quel point notre fils semble s’être attaché à elle. J’aimerais en savoir davantage à son sujet.

Elle se pressa un peu plus contre lui.

– Quelles choses curieuses as-tu remarquées ?

Il rit de nouveau.

– Non, toi d’abord ! Après, je te dirai ce qui m’intrigue.

– C’est un Corbeau, issu du Clan de Rivilain aux Cheveux de Lune. C’est une lignée courante chez les Voyageurs. Autant que je sache, il y a trois ou quatre clans de Rivilain à l’intérieur de l’Empire, et davantage encore à l’extérieur. Hennëa est venue à nous... (Elle s’interrompt.) Est-ce que je dois te raconter toute l’histoire, encore ? Je l’ai déjà fait, souviens-toi !

– Raconte-la-moi encore une fois, s’il te plaît.

Elle haussa les épaules.

– Elle est venue à nous parce qu’elle croyait que le Chemin t’avait enlevé, et te retenait prisonnier à Taëla. Ils avaient tué son amant ; elle savait ce qu’ils faisaient. Et désirait se venger d’eux. Elle voulait détruire le Chemin, surtout.

– Mais elle n’est pas directement venue à la ferme ?

– Non, tu as raison. D’abord, elle s’est rendue à l’endroit où tu étais censé être mort. Mais elle était en route vers chez nous quand le Roi de la Forêt l’a endormie dans les bois. Ensuite, il a demandé à Jës de l’amener à la maison.

– Il ne la voulait pas dans son royaume ? dit-il d’un ton neutre.

– J’ignore ce qu’il voulait ou pas. Demande-lui, toi, et vois s’il te donne une réponse intelligible. Je pense que s’il avait cru qu’Hennëa était dangereuse, il n’aurait pas conduit Jës jusqu’à elle.

Tiër n’insista pas, et elle se détendit contre lui.

– Elle m’a aidé à enseigner aux garçons ce qu’ils pouvaient faire avec leur Ordre, pendant qu’on voyageait vers Taëla. Et puis, elle a sauvé Jës.

– Ah ? Tu ne me l’as pas dit. Qu’est-il arrivé ?

– Sais-tu ce qu'est un *foundräel* ?

– Non... attends. N'est-ce pas cet objet de Gardien dont tu m'as parlé, une fois ? Cette espèce de collier, censé le contrôler, mais qui rend son Porteur fou ?

Elle acquiesça.

– Oui, répondit-elle. Il y en avait dix à l'origine... neuf maintenant. Benrohn... je t'ai déjà raconté de quelle manière son clan profitait des *solsenti*. Il s'était mis en tête qu'il était en droit d'agir ainsi. Les *solsenti*, il est vrai, avaient tué son père – ainsi que tous les autres Porteurs d'Ordre de son clan. Il a cru qu'il pouvait m'obliger à l'aider dans ses méfaits, en capturant Jës et en le retenant à l'aide d'un *foundräel*. Pendant que je m'occupais de lui, Hennëa a réussi à détruire le *foundräel*.

– C'est une tâche difficile, non ?

La voix de Tiër était toujours neutre.

– Je ne sais pas. (Elle secoua la tête.) Je n'ai jamais essayé.

– Hennëa est-elle puissante ou non ?

– Je l'ignore ; il n'existe aucun système de mesure en matière de magie.

Elle fronça les sourcils, et continua :

– Même si vos sorciers *solsenti* pensent le contraire ; la vérité, c'est que l'entraînement vaut autant que le pouvoir lui-même, vraiment. Un peu moins pour nous autres Corbeaux, peut-être, que pour les mages ordinaires. Quant à Hennëa, elle a été très bien entraînée ; tu peux le voir dans sa façon d'être. D'ailleurs, on dit « impassible comme un Corbeau ». La sérénité qu'elle dégage est à l'origine de cette expression.

Elle n'avait pu réprimer une certaine tristesse. Tiër perçut sa mélancolie, car il lui pinça le nez avec espièglerie.

– Toi aussi, tu sais maîtriser tes émotions ! Tant et si bien que la plupart des gens croient que tu n'as aucun caractère. Mais, cela dit, moi, j'apprécie une bonne dispute de temps en temps !

Elle se mit à rire :

– Non, ce n'est pas vrai. J'ai beaucoup de mal à me disputer avec toi ! (Elle attendit deux ou trois battements de cœur.) Et toi, que penses-tu d'Hennëa ?

– Quel âge a-t-elle ?

Ce n'était pas une question à laquelle elle s'attendait, bien qu'Hennëa semble ennuyée par le fait que Jës soit plus jeune qu'elle.

– Je ne sais pas. Elle a l'air d'avoir dix ans de moins que moi, donc je dirais qu'elle a vingt-quatre ou vingt-cinq ans, peut-être. En tout cas, leur différence d'âge est moins importante que la

nôtre.

Il roula sur le lit, et se tourna vers elle :

– Je pense qu'elle est beaucoup plus âgée qu'elle en a l'air.

– Et à quoi le vois-tu ?

– À cause de ses yeux. Quand j'oublie ce que je vois, j'ai l'impression que c'est une vieille, une très vieille femme.

Séraphe réfléchit un instant à ce qu'il venait de dire, avant de lui répondre :

– Les Corbeaux, tu le sais, aspirent à l'absolue sérénité. Or, celle-ci n'est d'ordinaire l'apanage que des plus vieux d'entre nous. Maintenant, j'ai déjà vu d'autres Corbeaux plus jeunes y parvenir, même si, personnellement, je n'ai jamais réussi à l'atteindre.

Les gens disaient de Séraphe qu'elle était froide, elle le savait, mais il était si difficile de contenir ses émotions – et si elle ne le faisait pas, elle deviendrait extrêmement dangereuse. La magie, en effet, requérait d'avoir la tête froide, et son tempérament de braise n'y aidait pas. Elle reprit :

– L'extrême sérénité d'Hennëa, à mon avis, explique que Jës puisse l'approcher, et même la toucher. Alors qu'il ne supporte pas le contact des autres personnes.

– La magie rallonge l'espérance de vie, n'est-ce pas ? J'ai moi-même rencontré un sorcier de soixante ans, autrefois, qui n'en paraissait pas quarante !

– La sorcellerie, oui. Mais les Ordres ne fonctionnent pas comme ça. Les Guérisseurs, comme Brewydd, peuvent prolonger leur vie ; mais pas au-delà d'une certaine limite.

– D'accord, mais tu m'as dit que certains Voyageurs pratiquaient également la magie ordinaire. Hennëa ne pourrait-elle pas être elle aussi une sorcière ?

Séraphe s'assit sur le lit, croisa les jambes, et le dévisagea dans la semi-clarté.

– Tu sembles convaincu qu'elle est vieille, ai-je tort ?

Les Hiboux savaient si quelqu'un mentait, mais leur clairvoyance n'allait pas au-delà... du moins, c'est ce qu'elle avait cru.

– Oh, non... c'est juste une impression.

– Tous les Corbeaux sont des sorciers. Ils le sont tous, d'accord ? De même que tous les Gardiens sont des empathes. Donc, oui, effectivement, Hennëa est aussi une sorcière. Mais un Corbeau qui n'utiliserait que sa magie, sans jamais utiliser son Ordre, ce serait comme t'enfiler du coton dans les oreilles juste avant de chanter, Tiër !

– Je sais qu'une des différences entre les Corbeaux et les

sorciers ordinaires réside dans le fait que les sorciers utilisent des rituels, alors que les Corbeaux n'en ont pas besoin. Pourtant, je vous ai vues utiliser des rituels, non ?

Séraphie hocha la tête :

– Oui, effectivement. Mais la sorcellerie est affaire de savoir, d'apprentissage, tandis que la magie de Corbeau est affaire d'intuition. C'est vrai en théorie, mais en pratique, cela concerne surtout le résultat et non la différence elle-même. C'est comme si tu disais qu'entre un chien et un chat, la différence c'est que l'un est docile, et l'autre indépendant !

– Est-ce que tu peux m'expliquer ça ?

Elle réfléchit un moment.

– Je te propose une comparaison. Imagine que la magie est une boulangerie, réservée à une poignée de boulangers dépourvus d'odorat et de goût.

– Pas simple de faire du pain comme ça.

– Oui, pas simple du tout. Mais ils y arrivent, pourtant ; à force d'étudier les recettes dans les livres, d'apprendre à quantifier chaque quantité de farine et de sel.

– Ce sont les sorciers *solsenti*.

Il lui saisit la main, et joua avec ses doigts.

– Voilà, tu as compris. Mais imagine, maintenant, que certains de ces sorciers se voient offrir un anneau, qui leur permet de sentir et de goûter.

– C'est l'Ordre du Corbeau.

– Exactement !

– Mais ils peuvent enlever l'anneau.

Séraphe roula des yeux, exaspérée, et lui dit rapidement :

– Oui, bien sûr, mais seulement avec du détergent qui brûle les doigts ! Et la boulangerie est étouffante, tellement qu'on y meurt littéralement de chaud ! Mais certaines personnes, des gens expérimentés, apprennent à supporter cette chaleur et restent longtemps dans la boulangerie – parce qu'ils sont obligés de fabriquer du pain sinon ils meurent – ces gens-là, Tiër, ce sont les sorciers qui vivent des siècles. Et c'est l'anneau qui les protège de la chaleur !

Il enroula un bras autour d'elle et l'attira sous lui, en riant :

– J'ai compris. Les Corbeaux n'abandonnent pas leur Ordre et ne vivent pas plusieurs siècles !

– Tu as tout compris. (Elle enfouit son visage dans le cou de Tiër.) Ça veut donc dire qu'Hennëa n'est pas une magicienne âgée de plusieurs siècles, et encore moins qu'elle est le Ténébreux. Sinon, nous le saurions depuis longtemps : et l'as le

tenebreux. Sinon, nous le saurions depuis longtemps, et Jës le premier.

Sur ce, il roula sur le côté, et demeura silencieux. Séraphe crut qu'il s'était endormi et se laissa elle aussi envahir par le sommeil, lorsqu'il reprit soudain la parole :

– Puisque Hennëa t'a rejointe dans l'intention de détruire le Chemin, comment se fait-il qu'elle soit toujours là ? Comment se fait-il qu'elle ne recherche pas son clan ? D'après toi, ils n'ont pas tué tout le monde, simplement son amant.

Séraphe s'apprêtait à lui répondre, mais il continua :

– C'est Jës qui m'a fait penser à tout ça, si tu veux savoir. À mon avis, si elle était libre de partir, elle nous aurait quittés dès qu'elle l'aurait pu... justement à cause de Jës.

– Que veux-tu dire ? (Tiër s'y connaissait mieux qu'elle en matière d'âme humaine, mais elle était persuadée qu'Hennëa était attirée par Jës.) Elle aime Jës.

– Elle l'aime, oui. (Séraphe n'entendit pas la certitude dans sa voix.) Mais c'est précisément pour cette raison qu'elle aurait dû partir.

– Ça n'a aucun sens.

Elle détestait qu'il fasse cela. Elle ne doutait pas qu'il ait raison – d'ordinaire, il voyait juste à propos des gens – mais elle détestait qu'il se mette à parler non équivoque, ce qu'il était

detestait qu'il se mette à parler par énigmes, ce qu'il était précisément en train de faire.

Le sourire de Tiër éclata dans la semi-obscurité.

– Non, pas pour toi, mon amour. Toi, tu prends le monde dans tes mains, et tu le façannes à ta guise. Mais la plupart des gens ne sont pas aussi sûrs d'eux-mêmes. Et c'est le cas d'Hennëa ; elle s'inquiète pour lui. Ce n'est pas qu'une question d'âge : certes, il est plus jeune qu'elle, mais surtout, il est Gardien. Il oscille sans cesse entre ses deux états. Tu as dû le remarquer, non ?

– Oui, je l'ai remarqué. (Séraphé lutta pour chasser l'effroi que cette pensée engendrait en elle.) Il passe d'une forme à l'autre de plus en plus souvent, et beaucoup plus rapidement.

Elle prononça la suite d'une traite, comme pour l'empêcher d'être vraie :

– Je ne crois pas que le Gardien soit réellement endormi, quand Jës est là.

– Séraphé, c'est Jës – en tant que Gardien – qui nous a appris ce qu'il y avait dans le puits du forgeron. Il m'a dit qu'il l'avait senti. Avait-il déjà rencontré un être-des-brumes auparavant ?

Les doigts de Séraphé s'agitèrent nerveusement sur les couvertures.

– Pour autant que je sache, jamais. Il n’y en a pas beaucoup dans les environs, et nous n’en avons pas rencontré sur la route de Taëla.

– Oui, c’est bien ce que je pensais. Quand je lui ai demandé comment il connaissait leur odeur, le Gardien s’est délibérément transformé en Jës pour qu’il puisse me dire qu’il n’en savait rien, puis il est revenu.

– Mais pourquoi a-t-il fait ça ?

– Je pense que si le Gardien m’avait dit qu’il ne savait pas, j’aurais su qu’il mentait.

– Le Gardien saurait des choses que Jës ignore ? (Elle chercha la main de Tiër et elle la serra très fort.) Ce n’est pas bon. Pour que Jës survive, il faut que lui et le Gardien ne fassent qu’un !

C’était, tout du moins, ce qu’avait dit son père à son frère Gardien.

– Je vais lui parler.

À l’entendre, la parole résolvait tous les problèmes du monde. Mais pour l’heure, Séraphe s’accrocha à cette idée. Pour Tiër, parler semblait régler beaucoup de choses, ce qui n’avait jamais été son cas à elle.

Il l’attira contre lui et elle posa la tête sur son épaule, puis il remonta les couvertures sur elle.

Oui, Hennëa aimait Jës ; et Séraphe était presque certaine que l'inverse était vrai aussi, même si c'était parfois difficile à dire.

– Nous n'en avons jamais discuté, mais je pense qu'Hennëa n'a nulle part où aller. J'ignore ce que Jës lui a dit pour la persuader de rester avec nous ; mais je sais que, d'après Lehr, elle avait l'intention de suivre Benroln. Moi, toutefois, je comprends sa décision.

– Sa décision de quoi ?

– D'être fidèle à son devoir. C'est un Corbeau, Tiër. Elle a des responsabilités qui passent avant l'amour et la famille. Quelque part dans le monde, il y a un Ténébreux qui rêve de te détruire, mon amour. Sans doute te pourchasse-t-il déjà ; et c'est son devoir, en tant que Corbeau-Mage, d'être là pour la mise à mort.

Tiër se mit à rire, et lui tapota doucement la tête :

– Sa mise à mort, ou la mienne ?

– Allez, tais-toi et dors ! l'admonesta-t-elle, pour mieux cacher son angoisse.

Quand, le matin suivant, Tiër et elle s'approchèrent de la maison, le prêtre était assis sur le banc du porche. Il avait les yeux fermés

– Vous avez l'air épuisé, Karadoc, lui dit Tiër.

Quelques personnes saluèrent le Barde depuis le champ, où déjà l'on démontait les tentes ; il leur fit signe de la main. Karadoc ouvrit soudain les yeux :

– Tu peux parler, toi ! Regarde-toi marcher. Je dirais que tu as autant de bleus que moi, ce n'est pas vrai ?

Tiër tourna la tête vers le champ.

– Est-ce sans danger qu'ils retournent à Reidern ?

Karadoc lui adressa un petit sourire, secret et ravi :

– Ellevanal m'a dit que tout était rentré dans l'ordre. C'est moi qui ai demandé aux gens de lever le camp. Vous dormirez dans votre lit, ce soir !

Mais la prédiction de Karadoc se révéla trop optimiste. Séraphe et Tiër dormirent de nouveau dans le *mermora* d'Isolda.

Apparemment, les villageois préféraient célébrer leur victoire plutôt que de rentrer chez eux. Peut-être aussi, songea Séraphe, craignaient-ils le retour à Reidern ? Quoi qu'il en soit, il faudrait du temps avant que le village leur semble de nouveau sûr, n'en déplaise à l'optimiste Karadoc.

– Merci encore d’avoir veillé sur Rinnie, Alinath, disait Séraphe tandis qu’elle aidait sa belle-sœur à rassembler ses affaires – rangées dans le coin de la maison où Lehr et Jës avaient l’habitude de dormir.

Il y avait deux jours qu’ils étaient arrivés, et Séraphe espérait qu’ils dormiraient enfin tous dans leur propre lit ce soir-là. Aussi, à cette intention, avait-elle envoyé Tiër et ses trois enfants jusqu’au campement de fortune, afin d’encourager les derniers Reiderni à rentrer chez eux. Quant à Alinath, elle ne semblait pas contrariée de partir.

– Oh, Rinnie est un vrai bonheur ! dit-elle. (Elle plia soigneusement l’une des chemises de Bandor et la rangea à l’intérieur d’un gros sac.) Tu sais, elle nous a beaucoup aidés à la boulangerie, jusqu’à ce qu’on vienne s’installer ici. (Elle fit une pause.) Merci d’avoir retrouvé mon frère, Séraphe. Si les Voyageurs et toi ne l’aviez pas libéré, il serait mort à l’heure qu’il est.

Séraphe, mal à l’aise, se contenta de hausser les épaules. Elle ne savait pas quoi répondre à Alinath. Leur ancienne animosité avait disparu, mais elle ne savait pas ce qui l’avait remplacée.

– Tiër est plein de ressources, finit-elle par dire. T’a-t-il raconté qu’il avait sympathisé avec l’Empereur, et qu’il l’avait même conseillé ?

Alinath eut un vague sourire, et le soulagement que Séraphe devina derrière, lui fit comprendre que les choses n'étaient pas plus faciles pour sa belle-sœur que pour elle.

– Oui, il me l'a raconté, mais j'ai cru qu'il exagérait.

Séraphe secoua la tête :

– Non, je pense qu'il n'a jamais exagéré des choses qu'il a faites ! C'est même le contraire, d'habitude !

– Ah bon ? (Alinath réfléchit un moment à ses paroles.) Il a vraiment transformé de jeunes voyous en soldats pour l'Empereur ?

– Ce sont toujours des voyous. La plupart, en tout cas. Mais ils adulaient Tiër, et c'est uniquement pour lui qu'ils ont combattu pour l'Empereur ! Il sait s'y prendre avec les jeunes gens.

– À propos de jeunes gens, dit Alinath. As-tu remarqué comme la moitié des filles du village se pâmaient devant Lehr ? C'est un véritable héros depuis qu'il a combattu et tué ce maudit troll !

– Lui et l'intégralité des hommes du village. Quant à tuer le troll, c'est moi qui l'ai fait, pas Lehr.

Alinath fit un large sourire qui lui fit penser à Tiër. Ils avaient le même regard, le même visage lorsqu'ils souriaient, quoiqu'elle ait rarement vu Alinath sourire en sa présence depuis qu'elle avait

épousé Tiër.

– Ne t'en fais pas, lui dit sa belle-sœur. Cette fois-ci, personne ne t'en voudra d'avoir utilisé ta magie ! En revanche, plus personne ne se pâmera devant toi.

Séraphe vola à Rinnie son expression favorite, et roula des yeux d'un air comique :

– Non, je pense qu'ils vont plutôt s'enfuir en courant ! Il leur a fallu vingt ans pour oublier l'épisode de la boulangerie. Je suppose qu'ils mettront autant de temps à oublier le troll.

Alinath rangea la dernière chemise dans le sac :

– Je ne crois pas qu'ils l'oublieront jamais. Mais je ne pense pas que ce soit une mauvaise chose que tu leur aies rappelé que tu n'es pas simplement une femme de fermier.

– C'est pourtant le cas.

– Non, Séraphe. (Elle referma le sac et le soupesa.) Tu es une Voyageuse, un Corbeau du Clan de la Silencieuse, voilà ce que tu es.

– Je suis du Clan d'Isolda la Silencieuse, rectifia Séraphe. Mais je suis aussi l'épouse de Tiëragan de Reidern. Cela fait vingt ans que le Clan d'Isolda est mort, Alinath. J'ai été une Reiderni plus longtemps encore que j'ai été Voyageuse, crois-moi.

– Séraphe, tu es toujours été une Voyageuse, et un Corbeau.

— Séraphe, tu as toujours été une voyageuse, et un Corbeau-Mage, également. Tout le monde le sait depuis le jour où tu as failli pulvériser la boulangerie... même Tiër.

Alinath ramassa ses sacs et laissa Séraphe complètement abasourdie par ces mots.

Elle revint peu à peu de son saisissement, et se raisonna. Après tout, Alinath n'était pas Tiër, et n'avait pas sa perspicacité en matière de relations humaines.

Séraphe avait renoncé à son héritage Voyageur en échange de Tiër et de leurs trois enfants. Certes, le temps qu'elle avait passé, cet été, au sein du Clan de Benroln, avait été agréable. Ç'avait été comme enfiler une chemise oubliée depuis des années et s'apercevoir qu'elle allait toujours. Mais sa maison, son foyer était là.

Néanmoins, elle portait toujours ses vêtements Voyageurs, plutôt que les jupes reiderni.

Avec des gestes vifs, elle ôta les draps du lit pour les laver. Elle avança vers l'échelle qui menait au grenier, puis se ravisa, et observa la chambre autour d'elle. Elle était petite et pauvrement meublée. Elle représentait environ le tiers de la superficie de l'ancienne geôle de Tiër, là-bas au palais de Taëla. C'était pourtant la pièce où étaient nés ses enfants.

Dans quelques semaines, ce serait la saison des récoltes, même s'il n'y aurait pas de récolte pour eux. Mais c'était tant mieux.

car il y avait toujours le problème du Ténébreux à résoudre, et celui des pierres de pouvoir, aussi. Or, c'était son devoir de Voyageuse, de s'occuper de ces choses-là, avant d'oublier sa mission et de redevenir, comme avant, l'épouse d'un Reiderni.

Ensuite, plus jamais de magie... sauf, bien sûr, pour renforcer les filets protecteurs.

– Ma maison est ici, dit-elle à voix haute afin de chasser le sentiment d'angoisse et d'oppression qui lui serrait le cœur. J'appartiens à ce lieu, j'y suis chez moi.

Laissant à Tiër et à leurs deux fils la charge d'accélérer le départ des villageois – Tiër se contentant de superviser le mouvement – Séraphie recruta Rinnie pour l'aider à nettoyer la maison, et à faire l'inventaire de leurs provisions.

– C'est une excellente chose que tu te sois occupée du potager en notre absence, dit Séraphie à Rinnie, tout en frottant une tache au sol. Je craignais de devoir envoyer ton père à Leheigh pour nous ravitailler, mais, grâce à toi, nous aurons de quoi manger !

– Avec tante Alinath et oncle Bandor, on venait à la ferme toutes les semaines, s'occuper du potager ! (La fillette grimpa sur une table, d'où elle avait une meilleure vue des placards.) La boulangerie, quel sale boulot. Je comprends mieux que papa ait choisi d'être fermier.

– Mais travailler la terre, c’est aussi un sale boulot ! Et la boulangerie rapporte beaucoup plus d’argent !

– Mais à la boulangerie, on est tout le temps à l’intérieur !
(Rinnie sortit une jarre d’un des placards, et en scruta l’intérieur.)
Moi, ça m’a manqué d’être à la ferme, avec Gura et Skew...

– Et nous, alors ?

La fillette lui sourit.

– Oui, vous aussi, bien sûr ! La prochaine fois que vous partez à l’aventure, je vous accompagne !

– J’ai pourtant l’impression que tu l’as eue, toi aussi, ta petite aventure !

– Maman, les Cormorans ne servent à rien, pleurnicha-t-elle, tout en mettant la jarre de côté. Regarde un peu comment toi, papa, Jës et Lehr, vous avez réglé son compte à ce troll. Moi, tout ce que j’ai pu faire, c’est qu’il pleuve sur lui !

– Mais les Ordres sont tous différents, ma chérie. Nous avons rencontré un autre Cormoran. Ton père ne t’en a pas parlé ? Lui gagnait beaucoup d’argent en manipulant le temps. Il choisissait un village marchand assez cosu, qu’il laissait sans pluie pendant un mois ou deux, puis il faisait payer les habitants pour ramener la pluie.

Rinnie se redressa, horrifiée.

– Mais les Voyageurs sont censés aider les gens, maman !

– C’est ce que je lui ai dit. Maintenant, il a cessé ses pratiques.

Rinnie sourit à sa mère.

– J’aimerais bien que les gens m’écoutent comme ils t’écoutent, toi !

Soudain, la porte d’entrée s’ouvrit avec fracas, et Jës fit irruption dans la pièce :

– Ils sont partis ! On peut enfin revenir ! s’écria-t-il, à bout de souffle. On les a tous ramenés à Reidern ; je suis bien content !

Séraphe haussa un sourcil.

– Et tes bottes, tu as oublié ? lui suggéra-t-elle gentiment. Je viens juste de balayer le sol.

Il ressortit rapidement et s’assit sous le porche.

– Tout le monde n’arrêtait pas de me toucher. Vas-y que je te tape sur l’épaule, vas-y que je te tape dans le dos, et puis ils disaient : « Salut Jës, comment ça va ? » ; et aussi : « On est contents de te revoir. » Et ils me touchaient encore !

– Je suis désolée. Tu aurais dû leur demander d’arrêter.

– Je n’ai pas osé. Mais Hennä leur a dit : « Arrêtez de le

– Je n'ai pas osé. Mais Hennëa leur a dit : « Arrêtez de le toucher, espèces d'imbéciles ! Vous lui faites mal. ». Et ils ont arrêté.

Il retira l'une de ses bottes, et leva les yeux avec une expression ravie.

– Hennëa s'est fâchée après eux ? dit Séraphe, interloquée.

Il secoua la tête :

– Non, elle a simplement parlé d'un ton sec. Par contre, elle peut me toucher, elle. Je le lui ai dit.

– Tu lui as dit ça devant les autres ? s'horrifia Rinnie.

Séraphe avait du mal à ne pas rire. Lehr et Gura étaient arrivés juste à temps pour entendre les derniers mots de Jës :

– C'est vrai, dit Lehr. Hennëa était cramoisie ! Elle est partie sans demander son reste ! Papa a ri et a expliqué à Jës que c'était impoli d'inviter une femme à le toucher en public. Après, tout le monde a félicité Jës d'avoir trouvé une si belle fille.

– Pauvre Hennëa ! dit Séraphe, en s'efforçant de dissimuler son sourire.

– Papa nous a dit qu'il restait à Reidern cette nuit, pour aider tante Alinath et oncle Bandor. Il reviendra demain matin, après avoir fait le pain avec eux. La boulangerie est en piteux état ! On dirait qu'ils ont eu plus qu'un troll, au village !

– Ça ira quand même ? s'inquiéta-t-elle.

Il hocha la tête :

– Oui, mais c'est comme si des gamins turbulents avaient traversé la boulangerie, en essayant d'y faire le plus de dégâts possibles. L'un des pots de levure a été renversé, mais d'après papa c'est encore récupérable. Sinon, c'est fabriqué dans le coin, et Alinath pourra toujours négocier avec le brasseur pour en ravoïr.

– Et Hennëa ?

Lehr sourit :

– J'imagine qu'elle va bientôt revenir. J'ignore où elle est partie, mais depuis le temps, son embarras a dû disparaître !

– Où va-t-elle dormir ? demanda Jës.

Lehr réfléchit un moment.

– On va aller chercher des tringles dans la grange. On va aménager l'alcôve de Rinnie, et rajouter un rideau. Rinnie et Hennëa pourront dormir derrière. Papa avait déjà envisagé de faire cette transformation pour Rinnie, cette année.

– C'est une excellente idée, dit Séraphe. Il y a un vieux matelas dans la grange, qui aura besoin d'un peu de rembourrage. Tu devrais garder tes bottes. Jës !

devrais garder tes bottes, Jës :

Ce dernier soupira, et les renfila.

– « Enlève tes bottes, Jës, tu salis le sol ! » Et après : « Remets tes bottes, Jës, j'ai du travail pour toi ! »

– C'est pour Hennëa, lui rappela Lehr.

Il soupira encore, mais refit son lacet.

Chapitre 4

Hennëa revint un peu plus tard, avec un mince volume. Alertée par les jappements de Gura, Séraphe sortit l'accueillir sur le porche.

– Nous n'avons pas fait du bon travail, lorsque nous avons fouillé le temple. (Elle chancela à cause de Gura qui lui sautait autour.) Allez, tu es un bon garçon. Je suis là, oui. Assieds-toi à présent.

– Tu es retournée au temple chercher des traces du Ténébreux.

La désapprobation de Séraphe était perceptible dans sa voix, même si elle n'avait aucune autorité sur Hennëa. C'était une adulte, et un Corbeau-Mage. Elle n'avait pas l'obligation de l'avertir avant de fouiller le temple. De plus, l'endroit était sûr à présent qu'Ellevanal y était passé. Séraphe s'éclaircit la voix, puis :

– Je sais que nous n'avons pas découvert la rune tracée par le Ténébreux, mais avons-nous manqué autre chose ? Il n'y avait plus de « pierres de pouvoir », souviens-toi, ni aucun autre objet souillé par l'ombre.

– C’est ma faute, pour la rune, répondit Hennëa. J’aurais dû vérifier, mais je ne l’ai pas fait. (Elle agita le livre qu’elle portait.) J’aurais également dû inspecter la bibliothèque ! J’ai simplement oublié, dans l’urgence, que les livres étaient aussi des objets dangereux.

Un sorcier n’aurait jamais quitté le temple sans récupérer les livres. Hennëa n’était donc pas une sorcière ordinaire, mais bien un Corbeau. Et, dans la mesure où les Ténébreux étaient tous des sorciers, elle n’était pas le Ténébreux non plus. Ces conclusions soulagèrent Séraphe plus qu’elle aurait pensé. Même si elle ne croyait pas réellement qu’un Ténébreux puisse côtoyer Jës et Lehr sans alerter l’un ou l’autre, les remarques de Tiër au sujet d’Hennëa l’avaient inquiétée, elle s’en rendait compte seulement maintenant. Si Hennëa était plus âgée qu’elle en avait l’air, l’explication était à chercher ailleurs.

– Qu’as-tu trouvé ?

Hennëa lui tendit le livre en guise de réponse. Séraphe s’assit sur le banc du porche et ouvrit le mince volume au hasard. Sur la page de gauche, était dessinée une alouette des prés ; et, sur celle de droite, d’étranges formules étaient tracées, en caractères fins et resserrés, qui lui semblèrent vaguement familiers. Les *solsenti* de l’Empire parlaient un peu plus de trente dialectes différents, dérivés de quatre langues distinctes, bien que la langue commune soit celle de référence. Séraphe, pour sa part, connaissait quelques-unes de ces langues, certaines mieux que

d'autres, et les lisait mieux qu'elle les parlait.

– Je ne reconnais pas cette langue.

Hennëa lui reprit alors le livre, et se mit à lire :

– » L'Alouette a le don de Guérir toutes choses, et de réparer le cœur et l'âme. Il y a, pour commencer, quatorze miracles qu'une Alouette est capable d'accomplir ; rendre le souffle aux noyés, refermer les blessures... »

– C'est *Le Chant des Ordres* ! Mais c'est interdit... Excuse-moi, je suis stupide. Visiblement, quelqu'un a bravé l'interdiction, et l'a écrit noir sur blanc. Mais s'il avait *Le Chant des Ordres*, pourquoi Volis n'a-t-il pas compris la nature des Ordres ?

– Peut-être qu'il ne lisait pas cette langue, lui non plus ? suggéra Hennëa. Ou peut-être croyait-il que tout cela était faux – de la même manière qu'il pensait que nous étions dans l'erreur. C'est assez incomplet : il n'y a que l'Alouette, le Cormoran et le Corbeau dans cette version, et encore, de façon très partielle ! Les autres textes ne sont que des légendes Voyageuses sans queue ni tête.

– Est-ce qu'on le détruit ?

Bizarrement, Séraphe répugnait à le faire ; c'était vraiment un très beau livre.

– Non, pas avant que j'aie lu les légendes au Barde. Laissons-le

donc mémoriser ces vieilles histoires, afin qu'il les transmette à la prochaine génération. Mais pour l'heure, toi, moi et ta petite famille devons retourner dans ce temple, et le fouiller de fond en comble ! Nous allons chercher les indices laissés par le Ténébreux, et récupérer tout objet susceptible d'être dangereux.

Tôt le lendemain matin, ils se mirent en route pour Reidern, laissant Gura à la ferme. Jës, mécontent de retourner au village, grommela dans sa barbe, tout le long du chemin. Quand Séraphe lui avait proposé de rester à la ferme, il avait encore moins aimé l'idée. Tout en marchant, elle gardait constamment un œil sur lui, mais le Gardien dormait toujours. Rinnie s'efforça de divertir son frère... en vain.

Hennëa allait en tête – en grande partie, songea Séraphe, pour s'éloigner de Jës. Lehr, quant à lui, marchait au côté de sa mère, et lui donnait le bras. Entre autres choses, Brewydd lui avait appris à être courtois vis-à-vis des femmes, y compris sa propre mère ! Cela lui avait d'abord donné envie de sourire, mais elle s'en était abstenue, et avait accepté le bras de son fils.

Lorsqu'ils atteignirent les rues sinueuses du hameau, les habitants qu'ils croisèrent les saluèrent d'un regard ou d'un sourire. Quand Hennëa prit la direction du temple, Séraphe la retint par le bras :

– Attends, nous devons d'abord parler à Karadoc. J'aurais dû le faire pendant qu'il était encore chez nous, mais je n'y ai pas pensé. Ellevanal m'a dit qu'il avait utilisé Karadoc pour détruire

la rune du Ténébreux. Peut-être sait-il quelque chose. Et puis, je voudrais aussi m'arrêter voir Tiër, et lui dire ce que nous avons l'intention de faire.

Mais Hennëa s'arrêta net et la regarda, éberluée :

– Ellevanal ? Tu crois vraiment qu'un dieu a guidé Karadoc ?

– Selon ses dires, oui.

– Tu veux dire : selon le prêtre ?

– Non, selon Ellevanal, intervint Lehr, légèrement amusé. Maman ne t'a pas dit qu'elle lui avait parlé, l'autre soir ?

– C'est le Roi de la Forêt, dit Jës, d'une voix brusque. Il s'appelle Ellevanal, aussi, mais je ne savais pas que c'était un dieu.

Séraphe le regarda : elle ignorait qu'il était aussi perspicace, malgré son apparente naïveté.

– Il m'a dit qu'il n'était qu'un petit dieu.

– Il n'y a pas de dieux, Séraphe, lui rappela doucement Hennëa. Ils sont tous morts.

Les Voyageurs ne croyaient pas aux dieux, mais aux démons et aux ténèbres. Séraphe haussa les épaules. Ces années passées à Reidern avaient adouci sa position concernant les dieux. Elle lui répondit :

– Tu dois savoir, Hennëa, que ce village voue un culte à Ellevanal depuis sa fondation. Le Roi de la Forêt est très certainement le dieu Ellevanal – sans compter que *vanail* signifie « le seigneur des bois ». Je pense qu’il n’était qu’un esprit errant, au départ, ou alors simplement un être élémentaire ayant échappé à la dévastation engendrée par le Ténébreux. Ainsi, quand les hommes de l’Armée Glorieuse sont venus s’installer ici, juste après la Chute, Ellevanal s’est servi de la forêt pour les protéger des êtres de l’ombre qui, eux aussi, s’étaient échappés du champ de bataille.

– Mais ce n’est pas un dieu, quoi qu’il ait pu te raconter, répondit fermement la Voyageuse.

Séraphe haussa une fois encore les épaules.

– Je ne dis pas que j’adhère à son culte, mais je suis heureuse qu’il combatte à nos côtés, et non contre nous. S’il lui plaît d’être vénéré comme un dieu, je n’y vois aucun mal. Mais viens, suis-moi. Nous devons vraiment parler à Karadoc, il n’y a que lui qui sache ce qui s’est réellement passé dans ce temple.

Ils trouvèrent le vieux prêtre emmitoufflé dans des couvertures devant son temple, pendant que des villageois en nettoyaient l’intérieur.

– Je vous salue, Séraphe, femme de Tiëragan ! lui lança-t-il dès qu’il la vit, avec un petit sourire malicieux qui renforçait, par

contraste, son teint pâle et fatigué. Et je vous salue aussi, Jës et Lehr, fils de Tiëragan, et Rinnie, fille de Séraphe !

Séraphe inclina la tête.

– Bonjour, Karadoc. Puis-je vous présenter à ma compatriote Hennëa, Corbeau du Clan de Rivilain aux Cheveux de Lune ?

Hennëa le salua d'une voix douce.

Karadoc redressa la tête, et lui répondit :

– Bienvenue, ma fille, je suis Karadoc. Mais je vous ai déjà vue, je crois... dans le nouveau temple.

Elle hocha la tête :

– Oui, je servais le faux prêtre Volis.

– Avant de le faire tuer par ma mère, ajouta Lehr entre ses dents.

Mais le prêtre l'entendit :

– Oui. Vous avez bien meilleure mine que ce soir-là.

Puis, se tournant vers Séraphe :

– En quoi puis-je vous être utile, mon enfant ?

« Mon enfant », ce genre d'apostrophe agaçait Séraphe. Malgré tant d'années passées à Reidern, cette tendance qu'avaient les

hommes à rabaisser les femmes, voire à les mépriser, la faisait toujours autant bouillir... surtout après ces quelques mois passés en compagnie du Clan de Benrohn.

Lehr lui toucha l'épaule – sans doute savait-il ce qu'elle ressentait, lui qui avait subi un traitement semblable au sein du clan Voyageur. Karadoc, cependant, n'avait pas conscience de la rabaisser ; Séraphe le savait, mais était tout de même agacée.

Elle s'accroupit à sa hauteur – chose qu'elle n'aurait jamais faite avec ses jupes reiderni, parce qu'elle aurait risqué de se prendre les pieds dedans et de ne plus pouvoir se relever. Ce mouvement lui donna le temps de retrouver son sang-froid. La colère n'avait pas sa place dans le cœur d'un Corbeau... bien qu'elle ait trop souvent la sienne, dans son cœur à elle.

– Je voudrais que vous me parliez du nouveau temple, et de la façon dont vous l'avez empêché d'attirer à lui d'autres créatures de l'ombre.

Il s'enfonça plus profondément dans son siège, et son visage perdit toute gaieté.

– Que j'en parle, maintenant ? Pourquoi ?

– Parce que le soir où Hennëa et moi-même avons fouillé le temple, nous n'y avons trouvé aucune magie susceptible d'attirer les créatures de l'ombre. Cela peut signifier deux choses : soit nous l'avons manquée, soit elle n'était pas là ce fameux soir. Or,

cette rune a été tracée par le Ténébreux, Karadoc.

– Mais il est mort il y a cinq siècles !

Son ton était cependant plus horrifié qu’incrédule. Séraphé hochait la tête :

– Le Roi Innommable est mort il y a cinq siècles, sur le champ de la Bataille du Ténébreux. Mais il n’est pas le premier que le Traqueur ait possédé ni malheureusement le dernier, Karadoc. Il y en a un nouveau. Si vous ne me croyez pas, interrogez Ellevanal.

Il la dévisagea un moment, en pinçant les lèvres. Cependant, il ne lui demanda pas ce qu’était le Traqueur, ni comment il pouvait engendrer un Ténébreux. À la place, il se contenta de dire :

– Il y a déjà eu des problèmes avant ce troll. Des créatures moins dangereuses, qu’on a l’habitude de rencontrer dans des régions reculées, comme des gobelins. Ils ont tué quelques chèvres, effrayé deux ou trois garçons qui avaient commis l’imprudence de s’aventurer près du nouveau temple. C’est tout. Puis, des créatures plus importantes ont commencé à arriver – il y a eu un ogre, que le petit-fils de Ciro a réussi à tuer avec sa hache. Nous venions juste d’ensevelir l’un des garçons tués dans la bataille, lorsqu’Ellevanal m’a appelé à lui.

Il s’interrompit et sourit délicieusement à ce souvenir :

Je pensais que j’étais trop vieux pour ça, qu’il m’ennuierait encore

– Je pensais que j'étais trop vieux pour qu'il m'appelle encore de cette façon-là.

Mais il cligna subitement des yeux, et redevint sérieux :

– Il m'a dit que quelque chose dans le nouveau temple attirait toutes ces créatures. Néanmoins, à cause de je ne sais quel sortilège, il n'était pas en mesure de pénétrer à l'intérieur ! Sauf s'il m'utilisait, moi. Alors, il m'a demandé l'autorisation d'investir mon corps.

Hennëa, à ces mots, siffla entre ses dents ; mais Séraphe, d'une légère tape sur son genou, l'exhorta au silence. Les sages de Colossaë appelaient « enténébrement », ce genre de partage des corps. Elle reprit :

– Vous l'avez donc laissé vous guider ?

Karadoc acquiesça :

– Nous sommes allés au temple. J'en avais fait condamner la porte après la mort de Volis, mais Ellevanal a arraché les planches.

Il regarda ses mains, et Séraphe s'aperçut qu'il avait les ongles abîmés ; mais, voyant sa stupeur, il ajouta vivement :

– Ça n'a pas fait mal, vous savez. Sur le coup, je n'ai rien senti. Puis il continua, fermant les yeux afin de reconstruire la scène : Ensuite, il m'a conduit à l'intérieur du temple. Là, nous avons

visite chaque pièce ; parfois, nous nous arrêtons simplement au milieu de l'une d'elles, sans rien faire. J'avais l'impression qu'il tendait l'oreille vers quelque chose, que je ne pouvais pas entendre. Mais à la fin, nous nous sommes arrêtés devant l'entrée d'une pièce dans laquelle un homme pouvait à peine se tenir debout, presque un placard. Nous nous sommes agenouillés sur le seuil ; puis Ellevanal a fait glisser ma main, doucement, au-dessus du sol de la petite pièce. Et je les ai vues, moi aussi, à ce moment-là : des formes étranges et stylisées, qui ressemblaient presque à notre écriture, sauf qu'elles allaient de droite à gauche. C'était très bizarre : les caractères semblaient regroupés selon des motifs complexes, très intrigants. Ellevanal a placé mes mains sur la rune et...

Il tressaillit, puis reprit d'une voix rauque :

– La glace et le feu brûlent dans mes veines comme des éclats de verre...

– Par l'Alouette ! souffla Hennëa, horrifiée. Comment a-t-il osé faire cela ? (Karadoc la regarda.) Il a jeté un sort par l'intermédiaire d'un non-initié ! S'il avait échoué, vous seriez morts tous les deux ! (Elle jeta un coup d'œil entendu à Séraphe.) Et cela, qu'il soit un dieu ou non.

– J'ignore combien de temps ça a pris, continua Karadoc. Des années, j'ai l'impression. Mais toujours est-il qu'à la fin, j'ai vu que les marques s'effaçaient peu à peu du sol, avant que je m'évanouisse. Quand je suis revenu à moi, Ellevanal était là. à

mon côté.

– Dans le temple ? s’enquit Séraphe. Mais je croyais qu’il ne pouvait s’y tenir ?

– Il m’a dit que nous l’avions nettoyé. Il m’a transporté jusqu’à son temple, en l’espace d’un clin d’œil. Mon apprenti a failli mourir de peur ! (Il sourit légèrement.) Après cela, très peu d’autres créatures sont venues. Mais celles qui étaient déjà là, cependant, nous causaient bien assez d’ennuis. Quelque chose, je ne sais pas quoi, m’a attaqué ici même, dans mon propre temple ! Je ne serais plus là s’il ne m’avait pas sauvé. Après l’attaque, Ellevanal a dit de conduire les gens à votre ferme, où vos sortilèges Voyageurs les protégeraient. Ça ne faisait pas deux jours que nous étions là-bas, à attendre le pire, lorsque ce monstrueux troll est apparu !

– Quoi qu’il en soit, dit Séraphe, nos soupçons sont à présent confirmés. (Elle se tourna vers Hennëa.) Je ne m’y connais pas beaucoup en sorcellerie, mais je pense que s’il y avait eu ce genre de symbole le soir où nous sommes venues fouiller le temple, je l’aurais remarqué. Cela ne peut donc signifier qu’une chose : le Ténébreux s’est trouvé là après que nous avons tué Volis, Hennëa.

Celle-ci acquiesça ; et Séraphe s’adressa alors au vieux prêtre :

– Merci de votre aide, Karadoc, dit-elle en se relevant.

Il se mit à rire :

– Je suis heureux de vous avoir aidées ! (Il désigna le temple derrière lui.) Ils refusent catégoriquement de me laisser nettoyer. Si vous n'étiez pas venues, je me serais senti vieux et inutile.

– Laissez-les faire, dit Séraphe. Ils vous doivent bien cela, après tout. Moi, je sais de source sûre que sans votre intervention, beaucoup d'entre eux seraient morts à l'heure actuelle.

– Tout dépend de la « source sûre », dit-il.

Elle lui sourit.

– Il m'a dit que vous jouiez très bien au *skiri*.

Il demeura un instant silencieux et pensif, avant de lui répondre avec un sourire complice :

– Il se peut que votre source ait vu juste.

– Dans ce cas, restez assis et reposez-vous. Profitez du fruit de votre labeur pendant deux ou trois jours encore. Par la suite, croyez-moi, vous n'aurez plus une minute à vous ! J'ai comme l'impression que vos fidèles vont augmenter !

Il rit de nouveau :

– On verra, ma fille. On verra.

– Il est enténébré ! s'exclama Hennëa, une fois que le temple d'Ellevanal fut loin derrière eux.

– Non, Karadoc n'est pas souillé, intervint Lehr.

– Je suis d'accord, il ne l'est pas, dit Séraphe. Et Ellevanal non plus. C'est l'ami de Jës, et ce depuis longtemps. Mais ça, Hennëa le sait déjà. Elle entendit soudain la voix de Rinnie :

– Qu'est-ce qui se passe, Jës ? Pourquoi Hennëa est-elle contrariée ?

– Ellevanal a enténébré ce prêtre, répéta Hennëa, les yeux rivés sur la route devant elle.

– Qu'est-ce que tu dis ? demanda Lehr. Le Roi de la Forêt n'est pas un être de l'ombre, autrement Jës et moi le saurions !

Séraphe soupira :

– Les mages de Colossaë savaient comment s'emparer de l'esprit d'un homme, afin d'investir son corps. Ils appelaient ce qu'Ellevanal a fait à Karadoc « *welaen* ». L'ombre que l'on trouve sous les arbres, un bel après-midi d'été, s'appelle « *laen* » en langue Voyageuse. Donc, la meilleure façon de traduire « *welaen* » en langue commune, c'est « enténébrement ». Cependant, le sens de ce mot, dans la langue des anciens sorciers, était plus large et englobait plus de choses qu'aujourd'hui. Pour nous, seule la souillure du Traqueur ou du

Ténébreux peut conduire à une souillure de l'ombre.

Elle s'adressait évidemment à Hennëa.

– Ce que ta mère veut dire, intervint cette dernière, c'est que les mages de Colossaë pouvaient voyager dans l'esprit des personnes trop naïves, sans qu'elles ne se doutent de rien, ou tout simplement posséder leur corps sans même demander l'autorisation, tout comme le Traqueur. C'est à cause de ces abus-là que les mages ont proscrit l'enténébrement... et il n'y avait pas grand-chose qu'ils proscrivaient, sois-en sûr !

Séraphe avait fini par oublier cet éternel débat sur ce qu'il était ou non acceptable de faire en matière de magie. Elle supposait que cette querelle était née parce que le manque de moralité des mages de Colossaë était à l'origine de la destruction de leur cité, et de l'errance sans fin des Voyageurs accablés par le sentiment de culpabilité. Les autres Ordres, n'ayant rien à voir avec l'art de la magie, pouvaient utiliser leurs dons comme ils voulaient. Mais les Corbeaux, eux, étaient condamnés à se demander si leurs pouvoirs étaient justes et convenablement utilisés.

– Voici la boulangerie, dit Séraphe, comme soulagée.

Elle avait toujours été un Corbeau très pragmatique, surtout après que son vieux maître avait été tué, et qu'elle était devenue le seul mage de son clan. Sa devise : « Tout faire pourvu qu'on survive » n'était sûrement pas une ligne morale qu'Hennëa était

susceptible d'approuver.

Ils entrèrent donc dans la boulangerie, et trouvèrent Tiër assis à une table, les bras plongés dans la pâte. Il écouta attentivement sa femme et répondit :

– D'accord, vas-y, mais sois prudente. Je viendrai te rejoindre dans quelques heures. Il y a beaucoup de bouches à nourrir, tu comprends ?

Séraphe se baissa légèrement et déposa un baiser sur sa joue.

– Non, pas question que tu viennes. Je t'interdis de monter cette côte avec tes genoux malades ! Quand tu auras fini ton travail, va plutôt nous attendre à la taverne.

Il voulut argumenter, mais renonça.

– C'est d'accord. Seulement, je t'en supplie, fais bien attention là-haut ! Je n'ai pas envie de grimper jusqu'au temple pour découvrir Jës transformé en crapaud !

– Non, je ne peux pas me transformer en crapaud, répondit l'intéressé d'un air sérieux. Ni en cheval non plus, mais seulement en loup et en panthère.

Ils reprirent leur ascension. Reidern, à l'origine, avait été creusé dans le flanc de la montagne. Par conséquent, les nouveaux bâtiments devaient être construits en hauteur. Le temple de Volis était le plus récent et donc le plus haut.

– Est-ce raisonnable que Jës soit venu ? s'inquiéta soudain Hennëa. Il y a beaucoup de gens aux alentours.

Séraphé, elle aussi, s'inquiétait pour son fils. Elle aurait préféré qu'il reste à la maison, mais il avait catégoriquement refusé. Pour l'heure, il ne leur prêtait aucune attention et observait le sol d'un air égaré.

– Si tu bandes une entorse trop longtemps, tu risques d'abîmer l'articulation, dit Lehr.

– Quoi ?

– Si Jës ne va jamais à Reidern, bientôt il n'en sera plus capable du tout.

– Jës ? dit Séraphé, en effleurant sa manche. (Il releva brusquement la tête pour la regarder.) Est-ce que tu veux rentrer ?

– Non, ça va, maman. (Il secoua la tête.) Les gens sont si excités aujourd'hui que j'ai l'impression d'avoir plein d'abeilles dans la tête. Mais nous pensons que ce serait une mauvaise chose de vous laisser aller seuls dans le temple.

Il disait « nous » comme Karadoc, lorsqu'il avait parlé de sa possession par Ellevanal. Lehr voulut s'exprimer, mais Séraphé leva un doigt en l'air, le forçant au silence, afin de fixer l'idée nébuleuse qui s'était formée dans son esprit. Il y avait un lien

entre l'enténébrement et la façon dont les Ordres fonctionnaient, elle pouvait presque voir de quelle sorte il était.

Ellevanal avait possédé le prêtre. Était-ce la même magie qui permettait aux Ordres de s'attacher aux Voyageurs ? Elle ferma soudain les yeux, et réfléchit, s'efforçant d'étayer par des faits ce qu'elle sentait instinctivement. La symbiose entre Ellevanal et le prêtre n'avait été que temporaire, tandis que les Ordres étaient constamment attachés à leur Porteur, jusqu'à sa mort.

– Je peux voir les Ordres, dit-elle à voix haute. (Elle avait besoin de clarifier sa pensée.) Mais je n'arrive pas à voir l'enténébrement. Je me demande si Lehr ou Jës auraient été capables de déceler qu'Ellevanal avait pris possession de Karadoc. Ou s'ils ne perçoivent que la souillure maléfique du Traqueur.

Quelle que soit la réponse, cela sonnait juste. Hennëa s'en rendit compte :

– Ainsi il existerait un lien entre les Ordres et l'enténébrement ?

Séraphé, tirée de sa réflexion, ouvrit les yeux et acquiesça vivement :

– Oui, je pense qu'il s'agit de magies semblables. Elles ne sont pas jumelles, ni même complémentaires, mais appartiennent certainement à la même catégorie. Peut-être devrions-nous réétudier les pierres de pouvoir sous cette optique-là, qu'en

penses-tu ? Il y a des livres sur le sujet dans la plupart des bibliothèques Voyageuses, à l'intérieur des *mermori*. Quant à Isolda, elle en a bien quatre ou cinq, que j'ai eu l'occasion de feuilleter autrefois.

Hennëa observa un instant le ciel d'été :

– Tu as raison.

Ses mots signifiaient peut-être qu'Hennëa venait d'aboutir à la même conclusion qu'elle. Mais Séraphe eut l'impression que la jeune femme l'avait toujours su.

– Depuis combien de temps le sais-tu ?

Tout le temps qu'elles avaient passé ensemble, Séraphe, Hennëa et Brewydd s'étaient efforcées de découvrir comment avaient procédé les Maîtres du Chemin, quel sort ils avaient utilisé, pour lier les Ordres des Voyageurs morts aux pierres. Il n'y avait rien, dans aucune des bibliothèques des *mermori*, concernant les Ordres. Ceux-ci avaient été créés après l'exil de Colossaë, à une époque où les sorciers avaient cessé d'écrire leurs études et sortilèges sur papier. Si Hennëa savait qu'il existait un lien entre les Ordres et l'enténébrement, elle aurait dû le leur dire ; mais elle ne l'avait pas fait. Sous le regard brûlant de Séraphe, Hennëa se força à répondre :

– Je le sais depuis un certain temps. Mais je ne pensais pas que c'était important. Les sorciers ont beaucoup écrit sur les

sortilèges permettant d'emprunter le corps d'un autre, et sur les

sortilèges permettant d'emprunter le corps d'un autre, et sur les diverses façons de s'en protéger. J'ai pensé qu'il n'y avait rien d'utile dans notre cas.

– Mais tu n'as rien dit ni à Brewydd ni à moi.

– C'est vrai.

– Pourquoi ?

– Parce que ce n'était pas utile.

– C'est ce que toi, tu pensais ! répondit Séréphe d'un ton glacial.

Il y avait un lien entre les deux. À présent qu'elle y songeait, cela s'imposait à elle. Mais ce n'était pas cela qui l'agaçait. Tiër aimait la taquiner au sujet du caractère secret du Corbeau-Mage, mais Séréphe n'avait jamais été très secrète. Elle n'aimait pas l'attitude d'Hennëa, et pensait, comme une véritable Reiderni, que l'on ne pouvait pas faire confiance aux gens qui gardaient leurs secrets.

Tous les soupçons de Tiër au sujet d'Hennëa resurgirent dans la tête de Séréphe. Mais elle ne parvenait toujours pas à les assembler de manière cohérente.

– D'après Tiër, tu serais plus âgée que tu en as l'air.

– Vraiment ? À quoi voit-il cela ?

C'était son tour, à présent, d'être froide et acerbe. Ce n'était pas une réponse, Séraphe le savait bien, et cela faisait trop longtemps qu'elle était mère pour ne pas discerner, dans cette réplique désobligeante, une tentative d'esquiver la question, en détournant la conversation sur Tiër. Jës intervint alors :

– Maman ?

Il semblait mécontent et se balançait d'un pied sur l'autre, en dévisageant Séraphe, fixement, dans le blanc des yeux.

– J'ai deux ou trois questions à te poser, Corbeau, mais j'attendrai un autre jour. Ça va, Jës.

– Tu es en colère, dit-il.

– Oui, mais maman est toujours en colère, lui expliqua Rinnie. Tant que c'est pas contre toi, tu n'as pas de souci à te faire.

Jës regarda sa petite sœur :

– Non, pas si elle est en colère contre Hennëa.

– D'accord, tu as raison. Mais je ne m'inquiérais toujours pas, si j'étais toi, car Hennëa peut faire comme moi et éviter maman jusqu'à ce qu'elle se soit calmée !

Lehr jeta un rapide coup d'œil à sa mère, et celle-ci crut y voir un léger sourire, à peine dissimulé, avant qu'il se tourne vers Rinnie et rétorque :

– Ça, tu vois, c'est le genre de choses à dire quand elle n'est pas là.

Puis ils poursuivirent leur ascension. Séraphe ruminait dans son coin. Cependant, les conclusions auxquelles elle était arrivée, l'autre fois, tenaient toujours : Hennëa n'était rien d'autre qu'un Corbeau-Mage, qui aimait s'entourer de mystères – et c'était déjà bien assez inquiétant. Quand ils passèrent à côté du magasin de Willon, le dernier bâtiment avant le temple, l'échoppe semblait vide et sombre :

– Il doit sûrement être encore à Taëla, dit Lehr, brisant du coup l'orageux silence. J'avais oublié qu'il était là-bas, lui aussi. Il devait nous aider. J'espère qu'il n'est pas resté à attendre qu'on l'appelle.

– Je pense qu'il a dû entendre parler de la bande de Voyageurs qui a secouru l'Empereur ! dit Séraphe sèchement. Je suis sûre qu'il a compris de qui il s'agissait. J'avoue toutefois que si j'y avais songé, j'aurais envoyé un petit mot pour le prévenir de notre départ. De toute façon, il se rend à Taëla tous les ans pour voir sa famille, donc s'il y est resté, ce n'est pas uniquement pour nous aider ! Il l'aurait fait, si nous lui avions demandé, mais nous n'avions pas besoin d'or, ni même de renseignements ; seulement de magie et d'épées. Choses qu'un marchand ne vend pas. Ne t'inquiète pas, Lehr, il sera bientôt de retour !

Ils passèrent devant l'échoppe, et grimpèrent le sentier abrupt

qui menait au temple abandonné.

L'édifice s'enfonçait loin à l'intérieur du roc ; seule la façade indiquait l'emplacement du temple de Volis ; l'entrée était béante.

À plusieurs mètres du seuil, gisait l'une des portes. L'autre avait été déposée contre un mur.

Le troll a-t-il pénétré dans le temple ? songea Séraphe.

Aussitôt, elle jeta un coup d'œil alentour, mais ne vit aucun signe de son passage. Alors elle se souvint des mots de Karadoc ; Ellevanal l'avait utilisé, effectivement, afin d'arracher les portes du temple. C'était d'ailleurs incroyable qu'il s'en soit simplement sorti avec des ongles cassés !

Elle s'arrêta juste en face de l'entrée.

– Lehr, dit-elle, peux-tu vérifier qu'il n'y a plus rien, s'il te plaît ? Sens-tu encore la moindre souillure ?

– Je l'ai déjà fait. Il n'y a rien.

– Jës ? Qu'en dis-tu ? s'enquit-elle.

Il ne répondit pas. Lorsque Séraphe se tourna vers lui, elle s'aperçut qu'il regardait le toit de l'échoppe de Willon. En raison de l'escarpement, il dépassait du sol en contrebas.

– Jës, ça va ? demanda Hennëa, en s'approchant de lui, sans

toutefois le toucher. Tu es sûr que tu tiens le coup ?

Sans la regarder, il se tourna vers sa mère et répondit à sa question :

– Il n’y a plus rien ici. Volis est mort. Ellevanal et Karadoc se sont chargés du reste. Lehr a dit qu’il n’y avait rien. Pourquoi m’embêtes-tu avec tes questions ?

D’ordinaire, Jës était gai et enjoué quand le Gardien dormait. Il était rare qu’en dehors de sa présence, il soit d’aussi mauvaise humeur. Séraphe se tourna vers Hennëa :

– Va jusqu’au temple avec Rinnie et Lehr. Je dois parler avec Jës. (Puis elle se souvint qu’elle parlait à un Corbeau, et pas à l’un de ses enfants.) S’il te plaît, Hennëa. On vous rejoint juste après, c’est promis.

Cette dernière se raidit légèrement, mais acquiesça néanmoins. Séraphe attendit qu’ils soient partis, puis se tourna vers Jës, qui continuait à regarder le toit. Elle patienta un peu, espérant qu’il se confierait à elle – mais c’était Jës. S’il n’y était pas disposé, il mettrait des jours avant de lui parler ; or, elle n’avait pas la patience de Tiër :

– Qu’est-ce que tu as, Jës ?

– Je n’ai rien. Laisse-moi tranquille.

Il ne la regardait pas, mais, à ses mâchoires serrées, elle comprit

qu'il était en colère. Tiër était plus doué qu'elle pour ces choses-là, mais il n'était pas là. Elle s'efforça donc de retracer, en pensée, le chemin qu'ils avaient parcouru depuis la ferme, afin de comprendre à quel moment l'anxiété de Jës s'était muée en colère :

– Hennëa est un Corbeau, tenta-t-elle. C'est normal qu'elle ait des secrets.

– Bien sûr.

Il ne bégayait pas, mais Séraphe savait que le Gardien dormait toujours, car elle ne ressentait aucune angoisse.

– Je n'aime pas qu'elle me cache des choses qui peuvent se révéler importantes. (Elle n'arrivait pas à savoir s'il était fâché contre elle, ou contre Hennëa.) Je suis désolée, Jës.

Puis, ramassant un caillou sur le sol, elle le laissa tomber le long de la corniche.

– Arrête, tu risques de blesser quelqu'un. Papa t'a dit d'être prudente.

– Ton père a souvent raison.

– Il a toujours raison, rétorqua Jës, amèrement.

Ah, c'est donc ça, songea Séraphe.

Tu vois, ton père n'est pas contre le fait que tu fréquentes

– Tu sais, ton père n'est pas comme le fait que tu frequenes Hennëa ; il m'a simplement parlé de deux ou trois choses qu'il a remarquées chez elle. Mais souviens-toi qu'il ne la connaît pas autant que nous. Il pense qu'Hennëa est plus âgée qu'elle en a l'air.

– Et c'est un problème ?

– Ça dépend de plusieurs choses.

– Ne dis rien, je ne veux pas savoir. (Il tapa du pied dans une motte de terre.) Je suis trop bête, de toute façon ! Si c'est important, dis-le à Lehr, ou à Hennëa, ou à Rinnie. Pas à moi ; à moins que tu en parles au Gardien. Il est malin, lui !

Mmm..., songea-t-elle.

– Je pensais que ton père s'était trompé sur l'âge d'Hennëa, jusqu'à ce que je lui pose la question, juste à l'instant. Elle ne m'a pas répondu, Jës ! Elle aurait pu mentir, mais elle ne l'a pas fait.

– Et alors ?

– Le problème, c'est qu'il n'y a que trois explications possibles, à ma connaissance, au fait qu'Hennëa soit plus âgée qu'elle paraît. Du moins, suffisamment âgée pour que ton père l'ait vu dans ses yeux. (Séraphé s'assit par terre à côté de Jës qui, après une légère hésitation, fit de même.) Il y a une première explication, mais cela est impossible, car Hennëa n'est pas une

Guérisseuse. La deuxième est tout aussi improbable. Le Ténébreux peut être très vieux et malgré tout avoir l'air très jeune. Or, Hennëa te touche sans arrêt, tu le saurais si c'était le Ténébreux. Maintenant, la troisième solution n'est guère meilleure.

Elle se força à dire la suite :

– Les sorciers – pas les Corbeaux, mais les sorciers *solsenti* ayant acquis beaucoup de puissance après d'innombrables années – peuvent parfois allonger considérablement leur vie.

– Comme Hinnum, qui était âgé de plusieurs siècles au moment de la chute de Colossaë ?

– Oui, effectivement. J'ai entendu des histoires qui racontaient qu'il était âgé de plus de trois siècles. Mais il s'agissait du plus puissant sorcier de Colossaë. Cependant, il n'est pas rare que certains sorciers atteignent le siècle.

– Hennëa pourrait être une sorcière. Tu m'as dit que les Corbeaux étaient des sorciers-nés, tout comme les Gardiens étaient des empathes ?

– Non, je ne crois pas qu'elle le soit. Si c'était le cas, elle n'aurait pas oublié d'inspecter la bibliothèque de Volis, le soir où je l'ai tué. Peu importe, d'ailleurs, son état d'anxiété ou de fatigue ; un sorcier n'aurait jamais omis d'examiner la bibliothèque d'un autre sorcier.

– Pourtant, vous passez votre temps à chercher dans la bibliothèque d'Isolda le moyen de libérer les pierres d'Ordre.

Séraphé hocha la tête :

– Oui, Jës, mais les sorciers sont véritablement obsédés par les livres. C'est le seul moyen qu'ils aient de pratiquer la magie. Par exemple, ils doivent tout connaître de la nature du feu, avant de pouvoir allumer une bougie. C'est la raison pour laquelle les livres sont si importants pour eux ! Hennëa savait où se trouvait la bibliothèque de Volis. Elle a vécu dans ce temple, Jës. Pourtant, ce n'est qu'hier après-midi qu'elle a songé à inspecter la bibliothèque, pour voir s'il n'y avait rien de dangereux.

– Mais elle est venue ici pour fuir loin de moi ! Je l'ai mise mal à l'aise, maman... sans le vouloir.

Voilà pourquoi il était en colère, c'était évident ! Hennëa l'avait évité toute la journée, et cela l'attristait. Séraphé observa son fils du coin de l'œil, et souhaita trouver le moyen d'effacer sa peine :

– C'est vrai. (Elle n'avait jamais pensé que mentir à propos des choses pénibles et douloureuses les rendait plus faciles à supporter.) Mais tu n'en avais pas l'intention, mon chéri.

– Peut-être, mais je l'ai embarrassée quand même.

Séraphé considéra ce qu'il avait dit :

– Voyons... (Son regard s'arrêta sur le toit de l'echoppe.) Si Willon me disait que je pouvais le toucher quand je veux, crois-tu que je m'enfuirais en courant ?

À en juger par ses yeux écarquillés, Jës avait visiblement du mal à imaginer Willon dire une telle chose à sa mère. Il secoua la tête :

– Non, mais tu le réduirais en miettes !

Elle lui sourit :

– Je crois que si Hennëa n'était pas attirée par toi, elle t'aurait aussi réduit en miettes, Jës. Je crois, en vérité, qu'Hennëa a très envie de te toucher ; c'est pourquoi elle était si gênée.

Jës eut un long soupir :

– Tu as peut-être raison, maman. Mais tu n'es pas aussi douée que papa pour comprendre les gens. Tu es comme moi, toi.

– Oui, sans doute. (Elle hésitait à en révéler davantage, de crainte de le blesser.) Ton père connaît les gens, comme tu dis. Veux-tu que je te dévoile ce qu'il m'a dit d'autre au sujet d'Hennëa ? (Il regarda sa mère, l'œil triste et éteint.) Il m'a demandé pourquoi Hennëa était restée avec nous, alors que le Chemin avait été détruit.

– C'est pour moi ?

– Jës, laisse-moi finir, s'il te plaît. Promets-moi de m'écouter

jusqu'au bout. Promets-le, Jës !

– Je promets.

– Ton père pense qu'elle ne reste pas pour toi.

Jës se releva brusquement, et s'éloigna vivement de sa mère, qui s'empressa d'ajouter :

– Il a dit que si cela avait été possible, elle serait déjà partie, Jës, à cause de toi. Je lui ai rétorqué qu'elle était restée pour m'aider à résoudre l'énigme des pierres de pouvoir, et pour débusquer le Ténébreux, aussi.

– Elle serait partie à cause de moi ?

– Parce qu'elle s'inquiète pour toi ! Mais tu m'écoutes, dis-moi ?

Elle s'efforça de garder l'air serein.

– D'accord, je t'écoute. (Il ne la regardait plus, néanmoins. C'était l'une de ses habitudes, regarder ailleurs lorsqu'on lui parlait. Mais, cette fois-ci, il regardait ailleurs plus intensément que d'ordinaire.) Tu sais que peu de Gardiens arrivent à ton âge. Comme je te l'ai souvent expliqué, la plupart sont des femmes ; et, d'ordinaire, les Gardiens hommes ne passent pas l'adolescence. Maintenant, pour reprendre tes paroles, l'Ordre du Gardien n'est accordé qu'aux empathes, pour une raison que j'ignore. L'Aigle est, de tous les Ordres, le plus enclin à la

J'ignore. L'Aigle est, de tous les Ombres, le plus cher à la violence – ce qui n'est pas facile à vivre, évidemment, quand on est un empathé.

– Comme c'est stupide ! s'exclama Jës, avec une rage compréhensible.

Séraphe haussa les épaules :

– Les anciens mages ont bien créé le Traqueur, Jës. Existe-t-il quelque chose de plus stupide que cela, d'après toi ? Moi, je n'en connais pas. Il y a, peut-être, quelque étrange raison qui nous échappe, et qui justifie que l'Ordre de l'Aigle soit si lourd à porter, mais je n'en vois aucune. (Il ne répondit pas.) Les Voyageurs ont tenté beaucoup de choses pour aider les Aigles. Quand un enfant Aigle naît dans un clan, par exemple, il est aussitôt adopté par un autre clan. Ils croient que des étrangers s'attacheront moins à un enfant qui n'est pas de leur sang.

– Désolé alors que tu n'aies trouvé personne pour m'adopter ! s'enflamma Jës.

– *Jësaphi* ! Ça suffit, maintenant ! (Elle n'avait aucune indulgence envers ceux qui s'apitoyaient sur leur sort. Elle prit une profonde inspiration.) Sais-tu que lorsque nous nous sommes mariés, ton père et moi, j'ai regretté ma décision, au début. Je suis un Corbeau et j'ai abandonné mon peuple et mon devoir, par lâcheté ! (Jës se retourna brusquement, les yeux écarquillés de surprise.) Oui, j'ai été lâche, Jës ! J'avais des

responsabilités ; mais au lieu de les affronter, j'ai préféré me cacher dans la ferme de ton père, où je n'aurais pas à subir les conséquences d'un autre échec. Je n'étais pas parvenue à sauver mon clan. Même mon frère, je n'avais pas réussi à le garder en vie ! Alors j'ai eu peur de retourner vers les Voyageurs, et d'échouer de nouveau.

– Mais tu as essayé de les sauver ! C'est déjà beaucoup !

Séraphie secoua la tête :

– Non, Jës, pas quand des gens meurent. Quand c'est le cas, essayer n'est pas suffisant !

Elle réfléchit à ce qu'elle venait de dire :

– C'est vrai. Si papa était mort à Taëla, l'idée d'avoir simplement essayé de le sauver ne m'aurait pas suffi à moi non plus.

Elle acquiesça.

– Malgré tout, lorsque tu es né, Jës, et que je t'ai tenu dans mes bras, j'ai compris qu'il y avait une raison pour que je sois à Reidern. (Elle se pencha vers lui, afin de mieux lui faire sentir cette certitude absolue que sa naissance avait provoquée, au fond d'elle.) Je savais que ton père ne m'obligerait jamais à abandonner mon bébé, sous prétexte que quelqu'un d'autre, quelqu'un d'étranger à toi, ferait un meilleur travail que nous. Il était clair que c'était faux : et ce jour-là, j'ai compris que je ne

retournerais pas vers les clans Voyageurs. J'avais désormais un foyer, avec ton père et toi.

– C'est pour ça que je ne suis pas mort comme les autres Gardiens ? Parce que tu ne m'as pas donné ? Mais les Voyageurs, alors, est-ce qu'ils ont tort de donner leurs bébés ?

– Si je le savais ! S'il y avait un moyen d'aider les jeunes Gardiens, je ferais passer le message aux clans ; mais je crois que la réponse est beaucoup plus simple que cela. Trop simple, Jës, pour que cela puisse aider d'autres Gardiens ; la réponse, en vérité, c'est toi. Tu es fort, Jës, assez fort pour supporter, sans plier, un fardeau qui briserait les épaules d'un autre. Toi, tu peux intégrer l'Ordre du Gardien, sans perdre ton équilibre pour autant.

Jës s'assit par terre, à côté d'elle, et regarda une fois de plus la toiture de Willon :

– Hennëa sait-elle que je suis dangereux ?

– Elle sait que les Gardiens sont vulnérables, rectifia-t-elle fermement. Elle sait qu'il y a des choses qui peuvent se révéler très dangereuses pour les Gardiens – comme les émotions fortes, même positives. Quand on tombe amoureux, Jës, on est submergé par des émotions puissantes ! Un instant on est heureux, et triste celui d'après. (Jës hocha la tête en signe d'empathie. Comme elle aurait aimé que Tiër soit là, avec eux, pour s'occuper de la suite ! Mais il fallait qu'elle préviene son

pour s'occuper de la suite : mais il fallait qu'elle prévienne son fils aîné ; et c'était le moment ou jamais.) Écoute-moi, Jës. Il y a autre chose qui risque d'être très difficile pour toi dans l'intimité... c'est le sexe. (Jës se raidit à côté d'elle, et Séraphé détourna légèrement le visage, afin qu'il ne voie pas la rougeur de ses joues. Elle s'éclaircit la voix.) Tu as déjà assez de mal à contrôler la nature instable du Gardien. Ce sera donc difficile pour toi de gérer en plus l'intensité de tes propres émotions. (*Et c'est tout ce que je dirai sur ce sujet*, songea-t-elle fermement.) Hennëa sait que l'aventure que tu viens de vivre a été dangereuse pour toi, car le Gardien a été constamment sollicité. Or, les Aigles qui ont vécu le plus longtemps sont ceux qui ont su éviter les situations où le Gardien en eux est particulièrement actif. Mais nous avons beaucoup compté sur tes capacités pour sauver Tiër, et il y a eu des conséquences. Tu l'as toi-même remarqué, n'est-ce pas ?

– Le Gardien est toujours à l'affût. D'ordinaire, il dormait toute la journée, mais à présent il est toujours prêt à surgir. Et puis, je me transforme plus souvent, aussi. (Il parut hésiter.) Il m'écoute plus qu'avant, pourtant, et lorsqu'il prend le dessus, je suis toujours là, avec lui. Avant, j'avais l'habitude de me réveiller au milieu des bois, sans savoir ce qui s'était passé, mais maintenant il me laisse rester avec lui, si je veux.

– Je l'ignorais. Ça m'a l'air d'être une bonne chose.

Jës acquiesça :

– Oui, à moi aussi.

– Mais tu sais, Hennëa ignore cette partie-là, comme moi je l'ignorais à l'instant. Tout ce qu'elle sait, c'est que tu es très vulnérable en ce moment. En plus, elle est persuadée qu'elle est trop âgée pour toi – quel que soit son âge. Elle croit, aussi, que tu n'éprouves pour elle qu'un...

Sa maîtrise du dialecte reiderni lui fit défaut un court instant, malgré les vingt années qu'elle avait passé à l'apprendre, et elle dut claquer des doigts avant de trouver le mot juste :

– Que tu n'éprouves qu'un amour-de-lune, une tocade, ce qui est peut-être pire, d'un point de vue émotionnel, qu'un amour durable. Quelque chose, en fin de compte, dont tu pourrais guérir après son départ.

– Elle veut partir pour me protéger ?

À la façon dont il prononça ces mots, il n'avait pas l'air d'apprécier cette idée.

– Elle veut te protéger parce qu'elle t'aime. (Jës tourna la tête vers elle.) C'est ton père qui me l'a dit.

Elle savait qu'il avait confiance dans le jugement de son père. Jës prit alors une profonde inspiration, et le fardeau qu'il traînait sur ses épaules, soudainement, s'envola de lui-même, sous le coup d'une émotion qui n'était sans doute que du soulagement. Elle

reprit donc :

– Elle t’aime beaucoup trop pour présumer de ta force intérieure, alors que ta vie est menacée. Elle n’arrive pas à voir ce qu’elle peut t’apporter en dehors d’autres problèmes : elle, une femme amoureuse d’un Gardien au lieu d’être terrifiée ; un Corbeau-Mage ayant assez de maîtrise de soi pour toucher un Aigle sans qu’il la rejette ; une femme assez forte pour aimer un Aigle comme toi.

Un léger sourire, aussitôt, se dessina sur ses lèvres :

– C’est joli.

Et Séraphe, elle aussi, eut un petit sourire :

– Oui, très joli.

Jès se releva, et s’avança vers le temple. Mais il s’arrêta soudain, et se tourna vers sa mère. Celle-ci se remit debout, lentement toutefois, car, à l’angoisse qui l’étreignait soudain, elle avait compris que le Gardien s’était réveillé :

– Que fait-elle encore ici ? Si elle voulait partir pour nous protéger, pourquoi ne l’a-t-elle pas fait ? L’énigme des pierres d’Ordre est-elle plus importante que la vie de Jès ?

– Les pierres d’Ordre ne sont pas qu’une simple énigme ! Les clans Voyageurs sont en train de s’éteindre, Gardien. Nous ne pouvons nous permettre de perdre tant d’Ordres quand ils sont

peut-être la seule chance de sauver les Voyageurs. J'ignore pourquoi Hennëa m'a caché ce qu'elle savait. Mais je pense qu'elle est en droit d'attendre que je me fie à elle.

Le Gardien acquiesça et Jës réapparut.

– Tant mieux si Hennëa a des secrets, dit-il de son habituel ton enjoué. Papa dit que les Corbeaux sont plus heureux avec des secrets !

Séraphe haussa un sourcil, et s'avança vers le temple :

– Il dit ça, ah oui ?

Jës se mit à rire.

Chapitre 5

La magnifique antichambre dont Séraphe se souvenait s'était envolée.

Le plancher était recouvert de saleté et de poussière, charriées par les vents à travers les portes béantes. Les jolis meubles que Séraphe avait vus à l'époque, eux aussi, avaient disparu.

Ce n'est que lorsqu'elle pénétra, escortée de Jës, dans l'immense salle voûtée, au plafond décoré d'une fresque représentant cinq des oiseaux d'Ordre se pourchassant en cercle, qu'elle reconnut enfin l'endroit. Tout était resté comme dans son souvenir, jusqu'aux lumières magiques qui éclairaient les murs. Elle se demanda combien de temps encore elles continueraient à briller, sans le sorcier qui les avait conçues.

Jës s'arrêta et observa l'Aigle qui dominait la fresque :

– Il croyait que l'Aigle était le Traqueur, n'est-ce pas ?

– Non, dit Séraphe en se dirigeant vivement vers une porte, à l'autre bout de la pièce. Il ignorait tout du Traqueur, à part qu'il était emprisonné. Il en savait encore moins sur l'Aigle. Tu sais que les Voyageurs n'aiment guère parler des Aigles, car ton

Ordre a déjà beaucoup de mal à se supporter lui-même, et les clans s'efforcent donc de les protéger, autant qu'ils le peuvent. Volis a entendu les bribes de deux légendes, et il les a mélangées. Bien sûr, le résultat n'est qu'un tissu d'absurdités.

Jës la suivit à l'extérieur de la salle.

Ils découvrirent la bibliothèque où les autres étaient déjà à l'œuvre, grâce à Jës qui avait repéré leurs voix à travers le dédale de couloirs creusés dans la roche dure.

C'était une vaste pièce, sommairement meublée, comme si Volis n'avait pas eu le temps de la garnir complètement. Sur l'un des murs couraient plusieurs étagères à moitié remplies de livres en tous genres. De l'autre côté se trouvaient un banc, un coffre, quelques meubles de rangement.

Lehr et Rinnie se tenaient en face des étagères, et feuilletaient des livres. Hennëa procédait de même un peu plus loin.

Elle leva les yeux quand ils entrèrent dans la pièce. Quand elle aperçut Jës, qui chantonnait gaiement, elle interrogea Séraphe du regard.

Cette dernière ne put s'empêcher de lui adresser un sourire suffisant :

– Les Corbeaux ont leurs secrets.

– C'est ce que papa dit, acquiesça Jës, toujours aussi joyeux.

Il s'avança jusqu'à Rinnie, et s'accroupit à côté d'elle. Elle avait un livre ouvert, posé sur ses genoux. Il lui désigna l'illustration colorée d'un camp Voyageur :

– C'est un *karis*. (Il mit le doigt sur le dessin d'un chariot.) L'Alouette du clan de Benroln, Brewydd, se déplaçait dans l'un d'eux parce qu'elle était très âgée. (Il leva les yeux vers Hennëa.) Oui, très âgée.

Il lui fit un clin d'œil et elle se raidit aussitôt. Elle attrapa Séraphe par le bras et l'entraîna hors de la pièce, dans le couloir adjacent.

– Que lui as-tu dit ?

Sa sérénité légendaire s'était envolée, comme si elle n'avait jamais existé. De son côté, Séraphe se sentait parfaitement calme – ce qui était assez rare chez elle. Elle adorait ça !

– Il a l'ouïe fine – même s'il niera nous avoir entendues, mais il faut dire qu'on lui a appris les bonnes manières, à lui.

Elle regarda sa main de façon appuyée. Aussitôt Hennëa relâcha son bras, comme si son regard l'avait brûlée :

– Pourquoi fais-tu cela ? Pourquoi l'encourager ? Tu sais bien que c'est dangereux !

– Mon fils n'a pas peur d'affronter la vie, répondit-elle, sans

même chercher à baisser la voix.

Elle savait très bien que ses trois enfants, à côté, retenaient leur souffle pour mieux entendre ce qu'elles se disaient :

– Tu dois lui faire confiance, Hennëa. Lui seul sait ce qu'il peut, ou ne peut pas supporter. Il n'est pas idiot.

Hennëa l'observa d'un air éberlué :

– Tu l'encourages ! Toi !

– Je n'ai rien fait d'autre que lui dire la vérité, celle que je sais, du moins. Après, c'est à lui de décider – et peut-être à toi, aussi. (Elle regarda l'autre Corbeau dans les yeux, et soupira, oubliant un instant son envie de rire.) La vie est parfois si dure, Hennëa, qu'il est facile d'oublier qu'elle peut, aussi, être fabuleuse. Ne rejette pas les cadeaux qu'elle t'offre.

Puis, ayant décidé qu'elle avait prodigué plus de conseils qu'elle s'en jugeait capable, Séraphe laissa Hennëa dans le couloir, et retourna à la bibliothèque où elle s'empara d'un livre au hasard.

– Ce n'est pas la peine, dit Lehr à voix basse. Hennëa a déjà inventorié cette étagère. Regarde plutôt de ce côté. Nous avons regroupé tous les livres sur les Voyageurs, et il y a une grosse pile de livres écrits dans des langues inconnues.

– Merci, dit-elle, en le gratifiant d'une tape sur l'épaule.

Séraphe s'assit par terre et commença à feuilleter les livres de la

Séraphe s'assit par terre et commença à retourner les livres de la pile, jusqu'à ce qu'elle en trouve quelques-uns qu'elle puisse traduire.

Pour une personne comme elle, habituée aux somptueuses bibliothèques des *mermori*, celle de Volis était assez décevante. Les livres des *mermori* n'étaient que des illusions de livres, mais ils étaient aussi utiles que les vrais, et l'on ne craignait pas d'abîmer leurs pages. Les mages de Colossaë, indéniablement, étaient riches et avaient dépensé leur fortune en livres. Même la bibliothèque d'Isolda dépassait celle-ci en magnificence – pourtant, Isolda faisait partie des mages les moins puissants.

Séraphe s'amusa à parcourir un livre dont l'auteur prétendait avoir vécu une année entière en compagnie de Voyageurs. C'était rempli d'anecdotes fantaisistes, de récits grotesques et insensés, qui la persuadèrent que, s'il avait jamais rencontré un Voyageur, ce n'était qu'à l'occasion d'une brève rencontre, qui lui avait permis de décrire des vêtements. À part cela, tout le reste était inventé.

Hennëa revint dans la bibliothèque, alors que Séraphe feuilletait toujours son faux livre sur les Voyageurs.

– As-tu déterminé ce que nous devons chercher ? lui demanda Séraphe – comme si leur conversation de tout à l'heure n'avait jamais eu lieu.

Hennëa, qui avait de nouveau endossé son manteau

d'impassibilité, lui répondit :

– Ramenons à la ferme les livres ayant trait aux Voyageurs. Nous aurons plus de temps pour les étudier. Quant aux autres, ceux traitant de rituels et de sorcellerie, je ne sais pas. Ils ne sont pas très utiles à notre projet, de toute façon. Les détruire me semble dommage, mais ils sont trop dangereux pour qu'on les laisse là, à la portée de tous. Par contre, il y a peut-être des lettres de Volis quelque part, même s'il brûlait son courrier une fois qu'il l'avait lu. Garde les yeux ouverts, Séraphe. Fais attention à la moindre chose, au moindre petit détail qui pourrait révéler l'identité du Ténébreux.

– Mais si on ne trouve rien sur le Ténébreux ? s'enquit Lehr,

– Si c'est le cas, répondit Séraphe, c'est lui qui nous débusquera tôt ou tard. Un Ténébreux survit grâce à la mort des autres. Les cadavres jalonnent son chemin. Par conséquent, Lehr, il ne peut pas se cacher éternellement. Surtout à présent que nous connaissons son existence.

– Mais si les livres de sorcellerie appartenaient au Chemin Secret... , dit Rinnie, en changeant de sujet pour un autre qu'elle pouvait commenter. Et si les gens du Chemin Secret étaient tous des traîtres, alors les livres appartiennent maintenant à l'Empereur, non ?

Séraphe tenta d'imaginer, un court instant, l'organisation qu'il faudrait pour acheminer jusqu'au palais de Taëla un convoi de

livres de sorcellerie ; qui n'auraient pas plus d'utilité là-bas, entre les mains de Phorän, qu'ils en avaient ici.

– Nous verrons, dit-elle. Ton père aura peut-être une meilleure idée. Au cas où Hennëa ne vous l'aurait pas dit, si vous trouvez qu'un livre a l'air bizarre, montrez-le d'abord à Hennëa ou à moi, avant de l'ouvrir.

Lehr reprit son exploration, mais Jës, après avoir sélectionné puis reposé plusieurs ouvrages, commença à faire les cent pas dans la pièce, nerveusement. Il savait lire, Tiër y avait veillé, mais ça ne l'intéressait aucunement :

– Va explorer le temple, l'enjoignit Séraphe.

– Moi aussi, je peux y aller, maman ? demanda Rinnie, en replaçant le volume qu'elle venait d'examiner.

Mais Séraphe secoua la tête :

– Non. Je veux que tu restes là, avec moi.

Jës, qui avait attendu la réponse de sa mère, agita le bras et s'éclipsa. Rinnie serra les mâchoires, visiblement contrariée, comme son frère l'avait fait peu de temps avant :

– Moi, j'aurais voulu être Faucon, Aigle ou Corbeau, mais pas Cormoran. C'est nul, d'être Cormoran !

Séraphe n'avait plus de patience pour ses caprices :

– Rinnie, arrête ! Tu es trop grande pour bouder !

– Mais j’en ai assez de ces vieux livres, moi !

Séraphe siffla entre ses dents, mais Lehr intervint :

– Pourquoi n’irais-tu pas fouiller ces vieilles armoires de l’autre côté de la pièce ? Il y a peut-être des choses intéressantes, là-dedans.

Rinnie laissa échapper un soupir de martyr, mais traversa la pièce et commença à fouiller l’intérieur des meubles. Séraphe reprit son inspection méthodique des livres, tout en gardant un œil sur sa fille. Elle n’était pas vraiment inquiète, seulement prudente. Hennëa et elle avaient déjà exploré le temple pour s’assurer qu’il n’y avait plus aucun danger. Mais le Ténébreux était revenu entre-temps et avait tracé une rune d’appel :

– Sois prudente, Rinnie.

– Il n’y a rien à craindre, maman ! Il n’y a rien ici ! Attends... (Elle s’enfonça plus loin à l’intérieur d’une des armoires, puis en ressortit, couverte de poussière, avec une sacoche.) C’est ensorcelé !

– Lâche ça, Rinnie ! s’écria Séraphe, paniquée. (Elle laissa tomber son livre et se précipita vers sa fille.) Être prudente, ça veut dire ne pas toucher, Rinnie !

– Mais ce n’est pas très ensorcelé, maman

– Mais ce n'est pas des sorciers, maman.

Elle lâcha toutefois la sacoche, qui tomba par terre. Séraphe s'agenouilla à côté, et agita la main au-dessus. Le sort était assez familier, excepté quelques variations dues au fait que son auteur était un sorcier ordinaire et pas un Corbeau.

– C'est un sort de préservation. Tu as raison, Rinnie, il n'y a rien à craindre de cette sacoche. Vas-y, ouvre-la, qu'on voie ce qui s'y cache !

Elle lui rendit son trésor. Aussitôt, la fillette défit les lanières et regarda à l'intérieur ; faisant de son mieux pour que Lehr, qui s'était approché, ne puisse rien voir avant elle.

– Des parchemins ! (Elle en prit un, et le déroula.) C'est une carte ! (Lehr regarda par-dessus l'épaule de sa sœur.) Je n'arrive pas à lire le nom des lieux. Et toi, maman ?

Lehr s'écarta et Séraphe prit sa place. Celle-ci, après avoir vu la carte, secoua gravement la tête :

– Moi non plus. Mais cette langue ne m'est pas inconnue. Est-ce que tu la reconnais, Hennëa ?

La jeune femme posa un immense ouvrage, à la couverture rouge foncé, sur la pile des livres de sorcellerie. Puis, s'avançant jusqu'à Rinnie, elle examina la carte. Sa première évaluation ne dura qu'un instant. Aussitôt, elle s'agenouilla à terre, et suivit les inscriptions d'un doigt tremblant :

– Je peux la lire, dit-elle d’une voix étrange. (Comme Séraphe, elle prit le temps d’évaluer le tissage du sort, au-dessus de la sacoche. Tout d’un coup, elle la retourna et huit parchemins en jaillirent. Elle ignora les protestations indignées de Rinnie, qui n’apprécia guère qu’elle s’approprie ainsi sa sacoche. La première carte qu’elle déroula était celle d’une ville.) « Quartier des Marchands », lut-elle d’une voix émue, tandis que ses doigts glissaient le long des caractères sombres. « Quartier des Artisans, Vieux Bourg ; Ville Nouvelle ; Porte des Marchands, Basse-Porte ; Porte de l’Université. »

Séraphe, agenouillée en face d’Hennëa, regardait fixement le bout de parchemin à l’envers. Elle s’efforça, en vain, de replacer ces lieux dans l’une des villes qu’elle connaissait.

– Une université ? dit-elle. Il n’y a pourtant que trois universités dans l’Empire, mais aucune ne correspond au plan de cette ville !

Hennëa tourna la carte de son côté, et désigna du doigt les symboles tracés, en gros caractères, en bas du document :

– Tu arrives à lire ça ?

Séraphe fronça les sourcils. *Ces lettres-là me semblent familières*, songea-t-elle. C’était simplement le style d’écriture qui la perturbait. Elle suivit le texte du doigt.

– La première lettre est un C et la seconde un...

Elle laissa mourir sa voix, incrédule, comme la forme du mot s'imposait à elle.

– Qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta Lehr.

Séraphe effleura de nouveau la carte :

– Colossaë ! (Une terreur religieuse l'avait soudain envahie.)

Quand cette carte a été dessinée, Colossaë était encore une cité florissante – avant l'Empire, avant le Ténébreux, et avant que les premiers Voyageurs soient condamnés à une vie d'errance.

Cette carte remonte à des millénaires.

– Ça pourrait être une copie ? dit-il, d'une voix timide.

– Peut-être, répondit Hennëa. (Elle toucha de nouveau la carte.)

Ou ça pourrait être un faux, personne ne peut le dire.

– Moi, je peux le dire, dit lentement Séraphe.

– Comment ça ?

– Je peux lire son passé.

Elle avança la main vers la carte, mais Hennëa la poussa de côté :

– Non, Séraphe. Si c'est aussi ancien qu'on le pense, ça pourrait être très dangereux !

– Dangereux en quoi ? demanda Lehr.

Séraphe émit un soupir exaspéré :

– C'est simplement une carte, Hennëa. J'aurai déjà beaucoup de chance si personne ne l'a touchée assez longtemps pour y laisser la moindre impression. Est-ce que tu peux lire les objets, toi ?

– Non.

– Ah, tu vois ! (Elle prit la carte des mains d'Hennëa, et la déposa sur le sol, devant elle.) Si je tombe à la renverse en hurlant, tu me l'enlèves aussitôt.

– Maman ? Tu es sûre de pouvoir faire ça ?

Elle lança un regard torve à Lehr :

– Permets-moi de connaître mes limites, je te prie. Cette carte n'est pas un objet de culte, et personne n'a tué quiconque avec, donc ça va aller. (Avant que d'autres objections s'élèvent, Séraphe envoya des vrilles de magie sur la carte.) Tout va bien. (Peu à peu, l'histoire du parchemin surgit en elle. À part quelques images indistinctes, ce fut d'abord l'histoire récente de l'objet qui vint à elle. Elle sentit le contact des mains d'Hennëa sur le parchemin et la sérénité qui trahissait la présence d'un Corbeau.)

» Volis l'a touchée. (Elle pouvait sentir la sueur froide de ses paumes, et sa peur paralysante d'être vu.) Il l'a volée. (L'image suivante lui apprit qu'il n'avait pu lire les cartes.) Il a cru qu'une

chose aussi bien cachée devait être importante, mais, en fin de compte, il n'a trouvé aucune utilité à ces vieux parchemins. (Avant qu'il la dérobe, la carte n'avait pas été touchée pendant des millénaires.) On a caché cette carte par sécurité. Pour la garder secrète. C'est un sorcier *solsenti* qui l'a – mais lui, il comprend ce qu'il détient, car les langues sont l'un de ses dons. Un don qui lui a servi dans sa quête du pouvoir.

Elle cessa de parler, pour éviter de semer la confusion chez son auditoire avec ce va-et-vient incessant entre le passé récent et le passé ancien. Les années étaient si pâles qu'il était parfois difficile de les saisir :

– Maman ? (Séraphé leva un œil vers Lehr.) Ça va, tu es sûre ?

Elle fit « oui » de la tête :

– Cette carte a été faite par un apprenti. (Ce n'était pas vraiment le mot, mais c'était presque ça.) Par un étudiant, peut-être. Il est déçu parce que son maître l'a jugée mauvaise, et l'a forcé à en refaire une bonne partie.

Elle mit le doigt sur une portion de la carte, en haut à droite, où l'élève avait dû gratter le parchemin et recommencer.

– Quel âge ça a, maman ? demanda Rinnie. Est-ce que ça date vraiment de Colossaë ?

– Oui, ça remonte à cette époque. (Les mains de Séraphé étaient lourdes et glacées, à force d'être remuées aussi loin dans

étaient lourdes et glacées, à force d'être remuées aussi loin dans le passé.) Une fois que la carte est passée dans d'autres mains que celles de son jeune créateur, elle a eu toute une liste de propriétaires. Ils l'ont détenue chacun si peu de temps, il y a de cela tant de siècles, et avec tant d'indifférence, que je n'ai perçu qu'une foule de gens indéterminée. (Elle leva les yeux vers Hennëa, et sourit légèrement.)

» C'est l'émotion qui laisse des traces sur les objets ; et une carte n'inspire pas beaucoup d'émotion, d'habitude. Donc, j'arrive à lire son âge, mais pas grand-chose d'autre. Je sais seulement qu'après l'époque de Colossaë, on la cachée ; ou peut-être perdue. (Séraphé tendit le bras, et effleura doucement la sacoche en y insufflant un léger fil de magie.) Le parchemin a toujours été à l'intérieur. La sacoche est aussi vieille que la carte elle-même, ou presque.

À ces mots, Rinnie gratifia sa prise d'un regard mêlé de respect :

– Ça n'a pas l'air très vieux, pourtant.

– C'est à cause du sort de préservation, intervint Hennëa. Tu sais, les choses peuvent durer très longtemps, avec un bon tissage, et les mages de Colossaë étaient très doués !

– Mais carte et sacoche sont restées cachées, dans l'ombre, pendant des centaines d'années. Puis, une femme, une magicienne *solsenti*, s'en est emparée, et a essayé d'en percer les mystères – dans l'espoir d'y trouver le lieu d'un trésor, je

crois. Quand elle a eu la sacoche pour la première fois, c'était une très jeune femme ; mais la dernière fois qu'elle l'a touchée, c'était avec des mains vieilles et desséchées. Elle a donc gardé les parchemins, dissimulés dans un endroit secret, sans jamais parvenir à déchiffrer ce qui était écrit dessus, bien qu'elle ait su que c'était vieux. Ensuite, il y a environ deux siècles, la carte est tombée entre les mains d'un autre sorcier.

Elle déglutit soudain, et jeta un coup d'œil aux autres parchemins, dispersés çà et là sur le sol. Elle les toucha, légèrement, en quête de nouvelles réponses. Puis, après avoir lu tous les rouleaux, elle reprit :

– Il avait un don pour les langues. J'ai vu les portes de Colossaë, où il est allé chercher quelque chose qu'il désirait désespérément... le pouvoir, peut-être ? Non, pas exactement, mais c'est presque ça. (Elle jeta de nouveau son dévolu sur la première des cartes, celle de Colossaë.) Lorsqu'il a touché cette carte, la fois suivante, il était sous l'emprise du Traqueur ; oui, c'était un Ténébreux. Il a caché les cartes en un lieu secret, puisqu'il n'en avait plus besoin. Volis les a retrouvées et les a dérobées – mais sans parvenir à les déchiffrer.

– Tu le vois ? la pressa Hennëa. Par l'Alouette, dis-moi que tu vois qui il est.

Séraphé secoua la tête, visiblement frustrée :

– Non, je suis désolée. Je n'ai que les aperçus fugitifs d'un jeune

visage, et il m'est impossible de l'identifier. Il n'a pas suffisamment laissé de lui-même ; tout ce que je peux dire, c'est qu'il est devenu l'enfant du Traqueur, il y a plus de deux siècles.

Hennëa fit disparaître sa fièvre derrière sa façade de glace, tout en demeurant plus pâle que d'habitude.

– Nous n'en avons pas eu d'aussi ancien depuis le Roi Innommable.

– Parce qu'il y en a eu d'autres ? demanda Lehr.

Séraphe hocha la tête :

– Je n'en connais que trois... quatre avec celui-ci. Le Roi Innommable a été le deuxième Ténébreux, Lehr. Le premier a fui Colossaë avec les anciens mages, qui sont devenus les Voyageurs.

– Celui-ci est le sixième Ténébreux, dit Hennëa. Après le Roi Innommable, nous savions reconnaître les signes. La mort suit toujours les pas du Ténébreux. Mais je n'arrive pas à comprendre comment celui-ci a pu nous échapper si longtemps. Es-tu bien sûre de son époque ?

– Je me trompe peut-être d'une quinzaine d'années, mais pas davantage. (Elle partageait, elle aussi, l'appréhension d'Hennëa. Les Ténébreux, comme les personnes touchées par l'Ombre, gagnaient en pouvoir au fil des ans.) Il y a eu une épidémie de

peste il y a vingt ans. Elle a decime le Clan d'Isolda, a part moi et mon frere. Mais d'autres clans ont été lourdement touchés, également. (Elle hésita.) Le Chemin a commencé à tuer des Voyageurs, et à dérober leurs Ordres à la même époque.

Hennëa acquiesça :

– Ce n'est pas un hasard. Peut-être qu'à cause du déclin de notre peuple, ces vingt dernières années, personne n'a remarqué les signes annonciateurs ?

– Maman, l'interrompit soudain Lehr. Si le Ténébreux avait touché d'autres choses dans ce temple, pourrais-tu le savoir ?

Hennëa lui répondit :

– Les Maîtres du Chemin, qui ont enlevé ton père, ont quitté Reidern avant que la construction du temple soit achevée. S'il était parmi eux, il n'est donc pas resté longtemps ici. Seul Volis a utilisé les pièces au-delà de la grande salle.

Elle s'éclaircit la voix :

– Il n'y a eu que Volis et moi. À mon avis, nous ne trouverons rien d'intéressant. En tout cas, rien que le Ténébreux ait touché assez longtemps pour que ta mère puisse voir quelque chose.

Celle-ci réagit à sa remarque :

– Si tu ne m'avais pas forcée à tuer le prêtre, nous aurions su où il avait dérobé cette carte.

– Je me suis déjà excusée pour ça.

Séraphe observa la jeune femme avec surprise :

– J’ai dit que je n’appréciais pas ta duperie, Hennëa, jamais que Volis ne devait pas être tué !

Puis, se concentrant de nouveau sur le problème du Ténébreux :

– Je pense, toutefois, que s’il a réussi à dissimuler ce qu’il était – non seulement à Lehr et à Jës, mais aussi à tous les Voyageurs durant ces deux derniers siècles – cela signifie qu’il a appris à cacher sa véritable nature. Les impressions laissées sur la carte, toutes fugaces qu’elles soient, proviennent de l’époque où il n’était que récemment touché.

– Il est allé à Colossaë ? remarqua brusquement Lehr. Je croyais que la cité avait été détruite.

– Sacrifiée. Pas détruite, dit Hennëa. Les pierres ont été scellées, afin de murer l’ensemble de la cité.

Séraphe n’avait jamais entendu cela auparavant.

– Qu’est-ce que ça veut dire ? s’enquit-elle.

Hennëa sourit soudain :

– Je l’ignore. Qu’as-tu vu en effleurant les cartes ?

– J’ai vu le Ténébreux et Colossaë. Donc, la cité doit toujours exister.

– Mais est-ce qu’ils doivent tous aller à Colossaë, pour devenir ce qu’ils sont ? demanda Rinnie.

– Je ne sais pas, ma chérie, lui répondit Séraphe.

Elle se tourna vers Hennëa.

– Non, je n’ai jamais entendu parler de cela. Et j’ignore comment un si grand nombre de gens, extérieurs au peuple Voyageur, connaissent l’existence de Colossaë.

– Y a-t-il eu des Voyageurs parmi les Ténébreux ? demanda Lehr.

– Non, jamais, répondit fermement Séraphe.

– Le premier l’a été, lui rappela Hennëa. Il venait de Colossaë, c’était donc un Voyageur.

– Non, c’était un mage de Colossaë, pas un Voyageur.

Hennëa sourit de nouveau.

– Voilà ce qui s’appelle couper les cheveux en quatre, tu ne trouves pas ? Nous descendons tous des mages de Colossaë !

– Non, je ne trouve pas. J’ai toujours pensé que ce n’était pas un hasard si les sorciers *solsenti* et uniquement eux étaient

amenés à devenir des l'énébreux.

– Tu en parles comme s'ils n'étaient pas responsables de leur choix ! Tu leur trouves des excuses ?

Séraphie ne prit pas la peine d'argumenter avec elle.

– Ce doit être terrible d'être un sorcier *solsenti*. Le moindre petit sortilège nécessite un mélange de rituels et d'éléments complexes. Certains sorciers passent leur vie entière en sachant qu'ils ont un énorme potentiel, mais en étant capables de ne jeter que des sorts mineurs, par manque de connaissances. La plupart n'ont pas cette malchance et réussissent à jeter des sorts majeurs, mais au prix de longues heures de préparation et de nombreuses années d'étude ! Et nous sommes là, les Corbeaux, à voler librement alors qu'eux sont condamnés à ramper. Cela doit être exaspérant.

– Tu leur cherches des excuses, alors qu'il n'y en a pas ! Si tu as raison, alors, nous devrions nous estimer heureux que les sorciers *solsenti* n'en sachent pas assez sur le Traqueur pour être véritablement dangereux.

Elle enroula l'une des cartes. Séraphie fit de même avec une autre. Lorsqu'elles eurent remis tous les documents en place, à l'intérieur de la sacoche, Hennëa en rattacha les lanières et la tendit à Rinnie :

– Voici les cartes d'un monde disparu, Cormoran. Cette

sacocne a ete ensorcee par l'un des anciens mages de Colossaë. C'est un merveilleux trésor qui t'est confié.

Soudain, Jës glissa la tête dans la pièce.

– J'ai trouvé quelque chose.

Tiër s'attendait que l'auberge soit vide, ou presque ; mais, à sa grande surprise, elle était pleine d'étrangers, des mercenaires pour la plupart. Ils devaient escorter une caravane de marchands, de passage dans la région.

Il se fraya un chemin parmi eux et prit place à une table inoccupée, dans un coin de la salle. Régil, le propriétaire des lieux, l'aperçut et accourut vers lui :

– Bienvenu, Tiër ! J'espérais justement que toi ou Ciro passeriez à l'auberge, pour divertir mes clients ! Nous avons du bon pain de chez ta sœur, et des saucisses bien fraîches, comme plat du jour – que je t'offre volontiers si tu chantes quelque chose !

Tiër le gratifia d'un sourire :

– Ce serait avec grand plaisir. Mais j'ai aidé ma sœur toute la matinée et je n'ai pas apporté mon luth.

– Et le mien, ça irait ?

– Très bien.

Régil sourit d'aise :

– Tant mieux ! Je craignais d'avoir à les divertir moi-même, et j'ai beaucoup de choses à faire ! (Il se détourna un instant de Tiër.) Ne vous inquiétez pas, Maître Willon, Tiër va s'occuper de vos hommes !

Tiër se tourna sur sa chaise et aperçut le vieux marchand assis juste derrière lui.

– Willon, quelle joie de vous revoir ! Je croyais que vous étiez resté à Taëla ?

Régil se retira poliment, puis se dirigea vers l'escalier qui menait à son logis privé. Willon, quant à lui, s'assit en face de Tiër :

– Quand j'ai appris qu'une société secrète avait été démantelée par des Voyageurs, j'en ai conclu que Séraphe était parvenue à ses fins sans mon aide ! (Il lui sourit.) Je venais tout juste d'entendre les premières rumeurs racontant que vous étiez prisonnier à l'intérieur du palais impérial, lorsque la nouvelle s'est répandue dans les rues. Séraphe n'avait visiblement plus besoin de moi, ce qui est loin de m'avoir surpris ! Votre femme, vous savez, est d'une grande ingéniosité ! Aussi je suis resté, jusqu'à ce que j'apprenne que mon cousin, qui est aussi négociant, prévoyait de voyager par ici. Je me suis donc fait accompagner par ses hommes. Je suis trop vieux à présent pour supporter l'atmosphère de la capitale. Mes vieux os préfèrent Reidern.

– Moi aussi, j’ai l’intention de vieillir ici.

Tiër sourit, bien qu’au fond de son cœur il redoutait que Séraphe ne soit plus là, à l’avenir, pour vieillir avec lui.

– Quelle déception ! s’exclama Hennëa, en découvrant la pièce secrète de Jës.

– Je m’attendais qu’une pièce que Volis s’est donné tant de mal à dissimuler renferme au moins quelque chose ! renchérit Lehr.

Il se frotta les mains contre sa tunique, afin de se débarrasser des résidus d’énergie qu’il avait utilisée pour forcer la serrure. Séraphe avait d’abord cru qu’il usait de magie, mais ce n’en était pas ; du moins, pas le genre de magie quelle connaissait.

Secrets de Faucon ! songea-t-elle, puis elle sourit. C’était une bonne chose, après tout, que Brewydd en ait su davantage qu’elle sur l’Ordre du Faucon. Elle avait oublié, en effet, que les Faucons pouvaient ouvrir les serrures – la vieille Alouette leur avait expliqué que ce talent avait un rapport avec les pièges du Chasseur. Quoi qu’il en soit, ce don-là enchantait son fils cadet ! Sans les capacités de Lehr, ils n’auraient jamais pu trouver la cellule de Tiër dans le palais impérial. . .

Rinnie, tout à coup, se faufila entre Lehr et Hennëa, et se précipita à l’intérieur de la pièce.

– Elle est vide.

– Désolé, s’excusa Jës.

– Surtout pas, Jës, dit alors Séraphe. (Elle n’arrivait pas à en distinguer l’intérieur, mais la pièce était assez large pour que Rinnie s’y tienne, elle conviendrait donc parfaitement à ses fins.) C’est parfait, je t’assure, pour ranger les livres de magie jusqu’à nouvel ordre. Lehr peut refermer la porte avec son pouvoir ; puis je placerai un sort d’invisibilité sur la porte. Les livres seront aussi en sécurité qu’un agneau dans l’étable !

– Ça veut dire que nous n’aurons pas à les porter tous ? demanda Jës. (La joie illuminait son visage.) Moi et Lehr aurions dû les porter jusqu’à la ferme. Cela nous aurait pris deux voyages, sûrement, du temple jusqu’à la ferme, puis de la ferme au temple, et encore jusqu’à la maison. Il n’y a pas autant de livres sur les Voyageurs que sur les sorciers. Encore un voyage de plus !

– Tu auras quand même les escaliers à monter, dit sèchement Hennëa, en retournant dans l’étroit couloir.

– C’est facile. Il n’y a qu’une rangée de marches !

Il dépassa la jeune femme et commença à gravir l’escalier, au pas de course.

Quand Lehr décida d'explorer de nouveau le temple avec Jës, Séraphe se laissa fléchir, et autorisa Rinnie à les accompagner. Il n'y avait pas autant de livres à transporter que cela dans la bibliothèque. Hennëa et elle pouvaient s'en charger seules.

– Ils ne nous ennueront plus, dit Séraphe dès qu'ils furent partis.

– Ils ne sont pas si terribles.

– Non. Simplement, ils n'ont pas l'habitude d'être enfermés. (Elle tapota des doigts sur l'une des pages du livre qu'elle tenait.) J'ai déjà vu ce livre, je crois. (Elle ferma les yeux et fouilla dans sa mémoire.) C'était dans une autre langue, mais je reconnais les illustrations.

– Dans la bibliothèque d'Isolda ?

– Je ne sais plus. Après la naissance de Jës, j'ai passé dix ans à examiner les bibliothèques de chaque *mermora* récupéré. C'était sûrement dans l'une d'elles. (Elle ouvrit les yeux et posa le livre à côté d'elle.) J'ai eu le *mermora* d'Isolda juste après la mort de mon frère. Ensuite, lorsque je me suis installée à la ferme, avec Tiër, j'en ai trouvé trois de plus. L'année où Jës a eu neuf ans, j'en avais déjà vingt-cinq dont j'avais visité toutes les bibliothèques. J'ai lu tous les livres, avant d'admettre que mon père avait raison, et que les anciens mages n'avaient strictement rien écrit sur les Ordres !

Mais tu n'as jamais parlé de cela lorsque nous discutions des

– Mais tu n'as jamais parlé de cela lorsque nous discutions des Ordres avec Brewydd, dans l'ancienne bibliothèque de Rongier !

– Le bibliothécaire de Rongier aurait pu avoir des livres que les autres mages ne possédaient pas. Et puis, Brewydd et toi savez lire plus de langues que moi ; donc je n'ai rien dit, et j'ai attendu de voir. Nous n'avons rien découvert au sujet des Ordres, mais nous aurions pu.

Hennëa regarda un moment dans le vide.

– Deux Voyageuses maîtrisant autant de langues différentes est assez inhabituel. À ton avis, combien de Voyageurs – peu importe leur Ordre – savent lire d'autres langues que la nôtre et la langue commune ? Pour les anciens mages, ces bibliothèques étaient de véritables trésors, mais pour un Corbeau, ce n'est qu'un rappel de ce que les Voyageurs ont jadis été ; elles ne servent qu'à rallumer le souvenir, lors des cérémonies officielles.

– Tu sais, Hennëa, j'ai l'impression d'avoir passé ma vie à secouer la tête, en me disant « *mais quelles sont les chances ?* » (Séraphé lutta pour refréner sa colère et imiter la froideur sereine d'Hennëa.) Tout mon clan meurt à part mon frère et moi ; les deux derniers descendants du clan d'Isolda la Silencieuse. Puis, il est assassiné ; et je suis sauvée par l'unique Barde *solsenti* dont j'ai jamais entendu parler !

– Il y en a sûrement d'autres. Qui chercherait à savoir si un

solsenti est Porteur d'Ordre ?

– Je ne crois pas. Même un *solsenti* reconnaîtrait un Corbeau s'il l'entraînait à la sorcellerie.

– Tu crois ? (Hennëa baissa la tête.) Je n'en suis pas sûre... Les Corbeaux, eux aussi, utilisent des rituels, des chants, et des ingrédients pour réaliser leurs sorts. Simplement, ce n'est pas indispensable, à moins de tenter quelque chose d'inhabituel, et qu'il n'y a pas d'autre moyen d'y arriver. Les affinités s'appliquent toujours. Si un mage n'a pas d'affinité pour le métal, il sera incapable d'enchanter une épée, qu'il soit Corbeau ou sorcier *solsenti*. Si un Corbeau considère qu'il a besoin d'utiliser des formules magiques, des rituels, afin de réussir un sort, crois-tu vraiment qu'il s'en abstiendra ?

– Je vois ce que tu veux dire.

– Quoi d'autre d'étrange s'est produit ? demanda Hennëa, en reprenant l'ouvrage qu'elle était en train de consulter.

Séraphé observa ses mains.

Je devrais arrêter là, songea-t-elle. La suite est trop difficile à supporter.

– Tiër et moi avons eu cinq enfants. (Elle regardait toujours ses mains.) L'un est mort à la naissance ; puis il y a eu Mehalla, qui est morte à l'âge de trois ans. Jës est Aigle ; Lehr est Faucon ; Rinnie est Cormoran. Tiër. Hibou et moi. Corbeau... Que crois-

tu qu'était ma petite Mehalla, avant qu'une pneumonie l'emporte ?

Elle leva les yeux vers Hennëa, qui l'observait, interdite :

– Alouette ?

Séraphe acquiesça :

– Je n'ai jamais entendu parler d'un clan qui réunisse les six Ordres – encore moins d'une seule famille. Et je n'ai jamais entendu parler d'une famille dont tous les membres seraient Porteurs d'Ordre. Les Ordres ne sont pas héréditaires. C'est l'une des seules choses que l'on sache sur eux ! Alors, pourquoi toute ma famille est-elle porteuse d'Ordre ? Et pourquoi a-t-on tous des Ordres différents ? Il naît d'habitude plus de Corbeaux que d'Alouettes, d'Aigles ou de Cormorans !

– Peut-être est-ce dû au sang *solsenti* ?

– Ou à la magie qui imprègne ces montagnes ? Ou parce que les Voyageurs évitent les lieux de la Bataille du Ténébreux d'habitude et que notre ferme se situe à seulement deux jours de marche de cet endroit ? Ou alors, c'est la volonté des dieux. Ou bien le destin.

– Il n'y a pas de dieux ! C'est la chance, voilà tout !

– D'accord. Mais dis-moi : à quel clan appartenait Kérin, le Corbeau-Maœ qui s'est battu au côté d'Ernâve le Rouge lors

Celui-là même qui est venu au secours d'Ernâve le Rouge, lors de la Bataille du Ténébreux ?

– Celui d'Isolda...

– Je pense que cela t'intéressera d'apprendre que la famille de Tiër, depuis des générations, prétend descendre du seul fils survivant d'Ernâve le Rouge. (Avant qu'Hennëa l'interrompe, Séraphé agita une main impatiente.) Oui, je sais... je sais. Tu penses qu'il ne s'agit que d'un mythe. Chaque noble de l'Empire, à part l'Empereur lui-même, prétend descendre d'Ernâve le Rouge. Mais il y a une pierre dans la boulangerie, grossièrement gravée d'une hache et du nom de Verneïar en dessous ! L'inscription sur la pierre est très ancienne, et l'homme qui la placée là se croyait vraiment le fils d'Ernâve le Rouge. Je le sais parce qu'en la touchant, j'ai lu son passé, comme celui de cette carte, Hennëa ! (La jeune femme resta silencieuse.) J'ai récupéré plus de deux cents *mermori*. J'en ai deux cent vingt-quatre, sur cinq cent quarante-deux créés. (Elle sentit les larmes lui monter aux yeux, mais s'empêcha de pleurer.) Dis-moi, Hennëa, pourquoi est-ce à moi de porter ce fardeau de presque la moitié des *mermori* d'Hinum ? Pourquoi n'ont-ils pas été répartis entre les mains d'autres chefs de clan ? Benrohn, par exemple, n'en possédait que trois. Il existe sûrement des Voyageurs plus proches, d'un point de vue généalogique, de Torbeâr-aux-Yeux-de-Lynx ou de Këria-aux-Quatre-Doigts que moi ! Et aussi, comment expliques-tu que ma famille – des fermiers d'un petit village, à des lieues de Taëla – se retrouve

alliée à l'*Empereur* lui-même, juste au moment où ce nouveau Ténébreux s'attaque à lui ? (Séraphe se tut, puis ouvrit son livre au hasard.) Moi non plus, je ne sais que répondre. Mais je ne peux faire autrement qu'envisager qu'il y ait des forces supérieures en ce monde, qui régissent le cours de nos vies. J'espère avoir tort ; j'espère que nous allons tous mourir de vieillesse, mais je n'y crois pas. (Elle parcourut la page sans réellement la lire.) À moins que nous soyons victimes avant d'un troll, ou d'une épidémie.

Elle était soulagée de parler de cela à quelqu'un capable de distinguer les signes que seul un Voyageur pouvait voir. Non parce qu'Hennëa était susceptible d'en savoir davantage qu'elle-même, mais parce que cela la soulageait d'en parler, quoi qu'il arrive. Elle s'intéressa plus sérieusement à la page qu'elle venait d'ouvrir... et brusquement, la mémoire lui revint :

– J'ai déjà vu ce livre dans le *mermora* de Kiah le Danseur, le quatrième que j'ai récupéré, au tout début. À l'époque, j'en faisais encore le compte.

Chapitre 6

Séraphe s'essuya le front de sa main, ne doutant pas d'y laisser une peu séduisante traînée de poussière. Elle jeta un coup d'œil à Hennëa qui fouillait l'intérieur d'un coffre, la figure pâle et résignée.

Après avoir trié les livres de la bibliothèque et inspecté les pièces, vides pour la plupart, qui constituaient les entrailles du temple, elles demandèrent à Rinnie et aux garçons de transporter les livres de sorcellerie *solsenti* et ceux qu'elles n'étaient pas parvenues à traduire jusqu'à la chambre secrète découverte par Jës. Puis, les deux femmes inspectèrent les deux pièces restantes.

Le cabinet où le Ténébreux avait tracé sa rune d'appel ne leur apprit rien d'intéressant. Dans quelques années, les forces magiques se seraient suffisamment dissipées pour permettre à Séraphe de lire dans le passé des vieilles planches de bois, et en apprendre davantage sur le Ténébreux. Mais, pour l'heure, elle ne distinguait que Karadoc entrant à l'intérieur du temple, enténébré par Ellevanal, et annihilant le sortilège d'appel.

Toutefois, elle découvrit une chose qui n'avait aucun rapport

avec le l'énébreux et ses maléfices.

Elle avait toujours pensé que l'excavation sous la montagne était trop profonde pour avoir été creusée durant la courte période comprise entre l'arrivée du nouveau Septe de Leleigh – escorté de Volis et d'autres mages noirs – et l'ouverture du temple des Cinq Divinités. Manifestement, elle avait vu juste : les tunnels souterrains lui apprirent qu'ils avaient été creusés en secret, bien des années plus tôt, afin d'y dissimuler les biens du percepteur du Septe. Lorsque Volis avait fait venir ses ouvriers à Reidern pour creuser le temple, ces derniers avaient découvert les fameux tunnels, tout à fait par hasard. Elle se demanda si Willon, dont l'échoppe était bâtie au même niveau que les tunnels, était au courant de leur existence.

Sans se concerter, elles avaient laissé la chambre de Volis pour la fin. Séraphe parce que c'était l'endroit le plus susceptible de receler quelque indice, après la bibliothèque. Hennëa, pour des raisons plus personnelles.

Séraphe découvrit un saphir jaunâtre incrusté dans un bracelet sous les coussins du lit de Volis. Comme il ne s'agissait pas d'une des pierres d'Ordre, elle s'en désintéressa. Elle relâcha le drap quelle venait d'examiner et observa Hennëa. Celle-ci inspectait un coffre (il y en avait deux contre le mur), et évitait soigneusement de regarder le lit.

Si elle avait eu le moindre doute sur la fonction que la jeune femme remplissait auprès de Volis, Séraphe aurait aussitôt

comme rempissait auprès de vous, Séraphe aurait aussitôt compris ce qu'il en était, à la seule expression de son regard lorsqu'elles étaient entrées dans la chambre. Sa compagne n'avait pas soufflé mot, et Séraphe n'avait pas insisté. Le silence est quelquefois le meilleur des remèdes.

Quand elles eurent fini, Séraphe laissa à Hennëa le soin d'ensorceler la chambre secrète de Jës, avec tous ses nouveaux trésors, pendant que Rinnie et elle-même empaquetaient les livres sur les Voyageurs qu'elles comptaient étudier à la ferme. Jës fit soudain irruption dans la pièce :

– C'est une véritable chambre secrète, à présent !

Hennëa et Lehr arrivèrent à sa suite dans la bibliothèque.

– je suis heureuse qu'elle te plaise, lui répondit Séraphe. Prends l'un de ces sacs, on va descendre, maintenant.

– Moi, je porte mes cartes ! dit aussitôt Rinnie, d'un air hautain.

Peut-être était-ce dû au fait que sa découverte s'était révélée la plus intéressante ; mais Séraphe la soupçonnait d'être ravie de l'extrême légèreté de la sacoche, comparée au poids des livres.

L'auberge était un très vieux bâtiment, peut-être le plus ancien de Reidern, construit près des fondations de la montagne. Quand Séraphe atteignit le porche, Lehr lui saisit le bras et lui désigna Jës d'un mouvement de tête. Son fils aîné semblait pâle et nerveux – ce qui était, toujours, très mauvais signe.

– Pourquoi ne rentreriez-vous pas à la ferme, directement ? proposa-t-elle à Lehr. Je vais aller chercher Tiër et nous vous rejoindrons.

Elle lui confia son sac de livres, et il lui adressa un sourire complice, car elle expliquerait difficilement aux clients de la taverne pourquoi elle portait un sac de livres provenant du temple abandonné.

– C'est une bonne idée, intervint Hennëa. (Elle s'avança vers Jës, sembla hésiter, puis saisit son bras, le faisant sursauter.) Viens, Jës. (Sa voix était plus douce que d'ordinaire.) Viens, on rentre à la maison.

Séraphé les regarda partir avec inquiétude. Jës n'aimait pas la ville, mais elle ne l'avait jamais vu dans un tel état d'anxiété. Était-il en train de perdre le contrôle ? Y avait-il quelque chose qu'elle puisse faire ? C'était, lui semblait-il, comme si elle n'avait cessé de remuer ces questions dans sa tête, depuis vingt ans, sans jamais trouver les réponses.

Cependant, elle s'efforça d'être plus constructive, et réfléchit à ce qu'Hennëa avait suggéré tout à l'heure. Existait-il, comme elle l'avait laissé entendre, d'autres Porteurs d'Ordre *solsenti*, à part son mari ? L'aurait-elle même reconnu chez Tiër, s'il n'avait pas croisé son chemin dans des circonstances exceptionnelles ?

Le brouhaha de l'auberge la tira de ses réflexions. Elle était

pleine de monde, aujourd'hui.

Des gardes, songea-t-elle, à la vue des armes qu'ils portaient.

Voir autant d'étrangers n'était pas inhabituel en ce lieu ; c'était l'auberge la plus proche de la route. Elle fut heureuse d'avoir laissé son sac à Lehr : il n'y avait rien de plus précieux qu'un livre, et les hommes présents dans l'auberge, à première vue, n'étaient pas passionnés de lecture.

La musique d'un luth s'élevait par intermittence au-dessus du murmure des voix. Manifestement, le musicien n'était pas doué et jouait un peu à contre-ton. Elle se demanda quand Tiër viendrait à son secours.

La foule s'écarta, et elle vit le joueur de luth. Elle n'en crut pas ses yeux : c'était Tiër. Quand elle croisa son regard, il secoua la tête et reposa son instrument, comme résigné.

– Séraphe, vous allez bien ? (Régil, le propriétaire de l'auberge, se précipita vers elle, sans toutefois oser la toucher.) Vous êtes souffrante ?

– Non... ça va... dit-elle, en retrouvant son calme. Excusez-moi, Régil.

Tiër pouvait en effet jouer mal, mais seulement s'il le voulait. Or, ce n'était pas le cas. Elle avait passé les deux premières semaines après sa libération à l'observer subrepticement, et à vérifier qu'il n'avait rien. que ces maudits sorciers n'avaient pas

venant qu'il n'avait rien, que ses muscles serrés n'avaient pas déjà commencé à altérer son Ordre. Passé ce temps, quand il avait commencé à se remettre de ses blessures, elle avait cessé de s'inquiéter, cessé de chercher s'il avait subi d'autres dommages.

Il était donné aux Corbeaux de voir les Ordres. Aussi appela-t-elle sa propre magie, et ouvrit-elle l'œil. L'élégante broderie qui figurait l'Ordre de Tiër s'enroulait, comme à l'ordinaire, autour de son corps. Cependant, il y avait des trous dans le tissage.

Elle s'avança vers son époux, mais son échange avec l'aubergiste avait déjà attiré sur elle l'attention de plusieurs hommes. À sa droite, l'un d'entre eux se leva brusquement et s'exclama :

– Une saleté de Voyageuse ! J'croisais que les animaux devaient rester dehors !

Séraphe s'arrêta et le regarda droit dans les yeux, s'attendant qu'il ose autre chose. N'importe quoi. La rage s'empara d'elle, faisant affluer le sang dans ses veines en même temps que le pouvoir. Tiër était rentré à la maison. Il aurait dû être sain et sauf. Cet homme n'avait rien à voir avec la colère qu'elle ressentait. Rien à voir, et tout à voir ; absolument tout.

– Séraphe, l'interpella l'aubergiste. (Le brave homme essayait de la détourner de sa proie.) Comme vous voyez, votre mari a enchanté toute l'auberge avec ses contes !

Mais Séraphe ne quittait pas le garde des yeux :

– Je suis heureuse de l'apprendre.

Tiër intervint alors :

– Séraphe, c'est bon. Laisse ce pauvre homme tranquille.

Si ce « pauvre homme » avait tenu les mêmes propos dans un lieu différent, à une autre Voyageuse – une qui n'aurait pas été Corbeau – il aurait pu lui causer du tort. Benrohn avait peut-être raison. S'ils craignaient plus les Voyageurs, les *solsenti* n'auraient pas détruit tant de clans. Le Chemin Secret, quant à lui, n'aurait pas tué tant de Porteurs d'Ordre ; et Tiër n'aurait pas de trous dans son Ordre ! Elle n'avait jamais rien vu de semblable ; mais jusqu'à l'enlèvement de Tiër, elle n'avait jamais entendu dire qu'on pouvait séparer l'Ordre de son Porteur !

– Assieds-toi ! ordonna-t-elle au garde. (Tiër, en tant que Barde, pouvait insuffler une force dans ses mots qui obligeait les gens à obéir – mais le sort de Séraphe forçait le corps à se plier à sa volonté. Si la cause était différente, le résultat était le même. Instantanément, l'homme s'effondra sur son siège, comme une marionnette à qui on aurait coupé les fils.) Tais-toi !

Son sortilège se dissiperait dans une heure ou deux ; elle n'y avait pas mis beaucoup de force. Le reste des hommes de la taverne s'était miraculeusement tu, bien qu'elle ait pris soin de diriger son sort uniquement sur l'homme qui l'avait insultée. Elle

parcourut les derniers mètres qui la séparaient de la table de Tiër, sous l'escorte anxieuse de Régil. Dès qu'il l'aperçut, Willon se leva respectueusement de son siège. Séraphe, dont les yeux étaient rivés sur Tiër, n'avait pas remarqué sa présence, avant qu'il bouge. Willon lui prit la main, et l'embrassa gracieusement. Il n'avait jamais fait cela auparavant, et son geste l'amusa un instant.

– Quelle joie de vous revoir, Séraphe ! Veuillez pardonner, s'il vous plaît, l'offense du garde de mon cousin. Il ne restera pas longtemps, je vous promets.

Ses paroles, de même que son inhabituelle galanterie, avaient pour but d'intimer aux gardes de la laisser tranquille. Elle lui en fut reconnaissante.

– Bonjour, Willon.

Elle n'avait pas le cœur à discuter ; Tiër était son unique préoccupation. Elle savait que celui-ci avait déjà remercié le marchand d'avoir entrepris le voyage jusqu'à Taëla afin de les aider ; elle le ferait à son tour plus tard. Elle inclina la tête à son intention, sans quitter son mari des yeux :

– Tiër, les enfants sont rentrés ; es-tu prêt à partir, maintenant ?

Il lui sourit, mais il y avait quelque chose d'anormal dans son sourire.

Il sait, songea-t-elle. Bien sur, il savait qu'il y avait un problème :

– Oui, je crois que c'est mieux, dit-il tristement. (Il ramassa le luth et le tendit à l'aubergiste.) Merci pour le déjeuner, Régil. Tes saucisses m'ont manqué.

Puis, il prit le bras de Séraphe et l'entraîna vers la sortie. Dès qu'ils furent hors de portée des oreilles curieuses, il s'empressa de lui dire :

– Séraphe, j'étais en train de chanter, et je ne suis plus parvenu à tenir la note ! (Il secoua la tête.) Non, je n'ai jamais eu ce genre de problème avant.

– C'est ton Ordre Bardique.

Son pas ralentit un peu.

– C'est quelque chose qu'ils m'ont fait ?

Séraphe poussa un soupir de contrariété, glissa sa main dans celle de Tiër et la serra fortement :

– Je le crains. J'ignore comment réparer cela, Tiër. Jusqu'à ce que le Chemin Secret y arrive, j'étais persuadée que rien ne pouvait altérer les Ordres !

– Et si j'avalais du miel ? (Sa voix était légèrement amusée, mais sa main agrippa presque violemment la sienne.) Dis-moi la vérité, Séraphe : si tu n'arrives pas à réparer cela, je ne pourrai plus jamais chanter juste ?

– Je ne sais pas.

Tiër ne lâcha pas sa main, mais cessa de parler.

Ils n’avaient pas été longs à l’auberge, aussi les enfants ne les devancèrent-ils pas de beaucoup. Gura frétillait encore d’excitation, sur le porche, lorsqu’il aperçut ses maîtres au bout du chemin menant à la ferme. Le chien s’élança vers eux, à une telle vitesse qu’il les dépassa avant de pouvoir s’arrêter et se faire délicieusement frotter l’oreille par Tiër.

À l’intérieur de la maison, Hennëa avait étalé une des cartes sur la table. Autour d’elle se tenaient les garçons et Rinnie. Tous semblaient absorbés par l’examen du parchemin.

– Hennëa, nous avons un problème, dit Séraphe.

Rinnie se tourna vers sa mère :

– Tu peux faire quelque chose, tu crois ? demanda-t-elle.

Séraphe interrogea Hennëa du regard, et celle-ci haussa les épaules, dépassée. Puis elle répondit :

– Je ne sais pas, ma chérie. On va essayer. Les anciens mages savaient manipuler les Ordres, puisqu’ils les ont créés ! Pourtant, malgré nos recherches, à Hennëa, Brewydd et moi, dans les bibliothèques des *mermori*, ils n’ont apparemment rien écrit à leur sujet.

– Brewydd sait peut-être quelque chose ? dit Lehr. Je peux partir à la recherche du clan du Libraire. (Séraphé hésitait. Le clan de Benroln pouvait se trouver n'importe où à présent, et il n'y avait aucune garantie que Brewydd puisse aider Tiër.) Je suis Chasseur, maman. Je les retrouverai.

– Pas sans un bon cheval, mon grand, intervint Tiër. (C'étaient les premières paroles qu'il prononçait depuis qu'il était rentré.) Skew est trop vieux, à présent, pour les folles chevauchées ; il t'en faut un autre.

Séraphé acquiesça, à contrecœur :

– C'est d'accord. (Elle alla chercher, au grenier, la bourse que l'Empereur leur avait donnée et tendit l'argent à Lehr.) Prends, et dépêche-toi d'aller voir Akavith, tant qu'il fait encore jour. Achète une bonne monture, à un prix convenable.

Lehr prit la bourse avec précaution.

– Akavith est très cher, maman.

– Il élève des chevaux pour les nobles. Il aura sûrement une bête rapide. Dis-lui que c'est pour chasser, pas pour labourer ! (Elle jeta un coup d'œil à Tiër, qui connaissait l'éleveur de chevaux bien mieux qu'elle.) Peut-il lui dire qu'il part à la recherche d'une Guérisseuse Voyageuse ?

Tiër acquiesça :

– Oui, et dis-lui d’où vient l’argent, aussi, même s’il est sans doute déjà au courant. Après les vers que Ciro a chantés l’autre soir, l’épisode du Fermier et de l’Empereur doit être connu par tous les montagnards, à présent ! Mais Akavith sera plus enclin à nous aider s’il connaît l’histoire en entier. Sa mère avait une tante qui était sorcière-des-haies ; elle a guéri plusieurs personnes dans la région lorsque j’étais enfant. Je ne pense pas qu’il soit hostile aux Voyageurs, bien au contraire.

– Lehr, dis-lui que tu aimerais acheter Soie-de-Maïs, dit Jës.

Séraphe fronça les sourcils et Jës baissa timidement la tête :

– Je l’aide parfois à l’écurie, maman.

Tiër expliqua :

– Akavith sait s’y prendre avec les chevaux sauvages...

– Ne t’inquiète pas du prix, dit Séraphe. Si c’est vraiment trop cher, nous revendrons le cheval, quand nous n’en aurons plus besoin. Vas-y tant qu’il fait encore jour – et prends Skew, tu iras plus vite. Demain matin, nous réfléchirons aux lieux où Benrohn pourrait se trouver.

Akavith vivait à mi-chemin entre Reidern et Leheigh. Il ferait donc nuit lorsque Lehr reviendrait. Il serait trop tard pour commencer sa traque. Le jeune homme prit la bourse, et l’attacha fermement à sa ceinture.

– J’essaierai d’être là au plus tôt.

Puis, se tournant vers Jës :

– Je lui dirai que tu m’as parlé de Soie-de-Maïs, c’est promis.

Dès qu’il fut parti, Séraphe se tourna vers Hennëa :

– Penses-tu qu’il vaut mieux attendre l’avis de Brewydd avant d’entreprendre quoi que ce soit ?

Celle-ci secoua la tête.

– Je ne sais pas... J’aimerais être plus utile, mais je ne sais pas ce qui a provoqué cela, ni comment réparer les dégâts. Qu’en dis-tu, toi ?

– Il vaut mieux tenter quelque chose que rester là sans rien faire. Tiër, allonge-toi sur le tapis près du feu. Ça peut prendre du temps, et tu dois rester immobile. Mets-toi à l’aise.

– Et nous, est-ce qu’on peut aider ? demanda Rinnie. Si tu veux, je peux faire du thé, ou de la soupe ?

Séraphe commença à secouer la tête, puis se ravisa :

– Tu as raison. Mangeons avant de commencer. Apporte-nous du pain et du fromage, s’il te plaît, Rinnie.

– Et du thé ! compléta Jës. Moi, je vais chercher de l’eau.

Akavith était en train de souper lorsqu'on frappa à sa porte. Il glissa la tête à l'extérieur, et s'écria :

– Eh, tu es le fils de Tiër, toi !

– Oui, monsieur.

Akavith était un homme formidablement grand, qui n'avait aucune tendresse envers les personnes plus petites que lui. Cependant, Lehr avait Séraphe pour mère, et il lui en fallait beaucoup pour l'intimider. Deux yeux sombres l'observèrent sous des sourcils broussailleux.

– Qu'est-ce que tu veux ? Je casse la croûte.

– J'ai besoin d'un cheval, monsieur. Mais j'attendrai que vous ayez fini votre dîner.

– Un cheval ?

À l'entendre, il n'avait jamais vendu de chevaux de sa vie.

– Oui, monsieur.

L'homme jeta un coup d'œil à Skew, qui attendait à l'extérieur :

– T'as un chouette cheval, là.

– C'est vrai, monsieur. Mais j'ai besoin de retrouver une

Guérisseuse Voyageuse pour mon père. Il n'est pas revenu indemne de Taëla, malgré ce qu'on croyait. J'ai donc besoin d'un cheval rapide, qui pourra voyager sur une longue distance. Skew est trop vieux pour ça.

Les yeux d'Akavith perdirent toute animosité.

– Tiër, blessé ? Ma foi, c'est une autre affaire. Va-t'en voir à l'écurie, et trouve-toi un cheval à ton goût, mon gars. Je te rejoins tout de suite, le temps d'enfiler mes bottes !

Les chevaux élevés par Akavith étaient si nombreux dans l'écurie, il n'y avait que l'embarras du choix. Il s'arrêta toutefois devant la stalle d'une jument à la robe châtaigne et à l'élégante crinière blonde. Quand elle l'aperçut, elle s'approcha de lui.

Le jeune homme appuya son front contre le cou de l'animal, et huma son odeur légèrement salée de jument saine. Puis il lui caressa la joue.

Ô dieux, songea-t-il, pourvu que Brewydd sache quoi faire ! Sa foi en la Guérisseuse était immense, mais la peur qu'il avait lue dans les yeux de sa mère lui avait serré la poitrine.

– Tu as fait un excellent choix, mon gars ! dit soudain Akavith, d'une voix douce qu'il réservait d'habitude à ses chevaux.

Lehr se figea aussitôt. D'ordinaire, il entendait les gens approcher par derrière, mais il ignorait que l'éleveur était aussi nrès.

– J’aime bien l’alezan, aussi, deux stalles plus loin, dit-il. . . Et mon frère m’a parlé d’une jument nommée Soie-de-Mais.

– C’est elle, justement, là devant toi ! Ton frère a vraiment l’œil pour les chevaux, mon gars ! (Le vieil éleveur s’empara d’un licol et ouvrit la porte de la stalle. Il le passa à la jument, et la guida à l’extérieur afin que Lehr puisse mieux l’observer.) Elle approche les cinq ans et elle est déjà parfaitement entraînée ! Par ton frère, en partie ; il s’est beaucoup occupé d’elle. Je les vends plus jeunes, d’habitude. Cet alezan de quatre ans, par exemple, est déjà réservé à un client. J’ai déjà eu des offres pour cette jument ! Mais tu comprends, mon gars. . . (Il caressa son épaule rutilante.) Les nobles sont trop fiers pour monter une jument ! Ils en feraient une monture d’agrément, pour leurs épouses, et elle irait d’un bal à un autre, la pauvre bête. . . (Il fit une grimace farouche.) Non, elle serait malheureuse comme ça ! Elle, ce qu’elle aime, c’est la route et les folles chevauchées ! Ne t’avise pas de lui passer un harnais, et de la forcer à tirer une charrue, comme ton père l’a fait avec son vieux hongre ; celui qu’il a ramené du Fahlarn ! Soie-de-Mais ne le supportera pas. C’est compris ? Tu diras à ton père qu’il vienne me voir, et je lui trouverai un remplaçant pour le gris qu’il a perdu, j’ai quelques bêtes qui devraient faire l’affaire, hein ?

– D’accord, mais je doute qu’on ait les moyens, monsieur.

Cependant, il n’avait aucune envie d’acheter un nouveau cheval

de trait. Pour l'heure, il tombait lentement amoureux. Hors de l'écurie, la jument était magnifique : d'ossature fine, elle avait l'élégance d'un lévrier, tout en étant aussi haute que Skew. Aussitôt, les yeux sombres et limpides de Soie-de-Mais l'observèrent avec curiosité et avec toute la douceur d'un cheval qu'on n'a jamais maltraité. Lehr s'aperçut que sa queue et sa crinière, longues et soyeuses, avaient effectivement l'éclat pâle et doré des soies de maïs ; ses narines dilatées semblaient déjà prêtes à s'enivrer de vent.

– Bon, parles-en à ton père et on verra ça.

Ses traits saillants se détendirent encore un peu, et Lehr eut l'impression que les yeux perçants de l'homme, à ce moment-là, lisaient à l'intérieur de son âme :

– C'est bon... je te la laisse. Vous allez bien ensemble.

Ils marchandèrent quelques instants, et parvinrent à un prix assez bas comparé à ce qu'un de ces clients nobles aurait sans doute pu offrir : Ne t'en fais pas. Ton frère n'a jamais voulu que je le paie pour son travail. Et, ces dernières années, il est devenu aussi bon avec les chevaux que le meilleur de mes apprentis ! Mais dis-moi, as-tu une selle et une bride avec toi, pour harnacher ta belle ?

– Non, monsieur.

Akavith fit rentrer la jument dans sa stalle, et conduisit Lehr

jusqu'à la sellerie. Là, tout en fouillant dans ses accessoires, il lui dit :

– Aujourd'hui, un homme est venu à l'écurie, de Reidern. Il m'a parlé d'Olbeck, le fils de l'intendant du Septe. Tu le connais ?

Lehr connaissait Olbeck, effectivement, mais Akavith n'attendit pas sa réponse :

– Eh bien, Olbeck a tué un autre gars, un dénommé Lukeeth, le fils d'un marchand. (Lukeeth, en effet, avait été l'un des acolytes d'Olbeck et c'était le fils d'un marchand opulent. Lehr, pour sa part, l'avait peu connu, et encore moins apprécié, mais pas au point de souhaiter sa mort.) J'ai entendu dire que Storne, le fils du meunier, avait témoigné contre lui. Si le père du gars n'avait pas été l'intendant du Septe, le marchand aurait exigé sa tête et l'aurait eue ! Tout ce que le pauvre homme a obtenu, c'est qu'Olbeck soit banni de Reidern. Mais j'imagine que d'ici un mois, l'intendant fera fi du jugement et qu'on reverra son fils au village ! (Il cracha par terre.) Je suis heureux d'être loin de la ville, rien que pour ça ! Si j'apprends un jour qu'un de mes gars en a tué un autre, ça se réglera entre hommes !

Après le repas, Hennëa s'assit près de Tiër, à côté de l'âtre :

– Si tu n'arrives pas à maîtriser tes angoisses, je peux le faire à ta place, proposa-t-elle à Séraphe.

Non, si quelqu'un doit toucher à l'Ordre de Tiër, c'est à moi de le faire, songea l'intéressée.

Elle s'agenouilla à son tour près de son mari, en s'efforçant de trouver une position confortable, malgré les lattes de bois, et l'absence de dossier. Quand elle fut installée, elle inspira profondément, à plusieurs reprises, et enfouit profondément sa peur et sa colère qui risquaient de l'empêcher de contrôler sa magie.

– Ça va, je peux le faire, dit-elle à Hennëa.

Jës et Rinnie s'assirent contre un mur, pour éviter de gêner leur mère.

– Allonge-toi, demanda-t-elle à Tiër. (Il était toujours assis.)
Détends-toi, ça ira.

Dans un premier temps, elle commença par ouvrir l'œil. D'ordinaire, les Ordres lui apparaissaient sous la forme d'une tunique transparente, ou d'une robe de chambre, recouvrant l'ensemble du corps. Néanmoins, tous les Corbeaux ne les voyaient pas de la même façon. Arvage, son vieux maître, voyait de frêles couronnes de sarments de vigne avec une fleur de couleur différente pour chaque Ordre. Il n'y avait que les couleurs, qui restaient les mêmes pour chaque Corbeau. *Qu'est-ce qu'Arvage aurait vu, lui ?* se demanda soudain Séraphe, les yeux rivés sur Tiër.

– Que vois-tu lorsque tu ouvres l’œil sur son Ordre ? demanda-t-elle à Hennëa.

– Je vois de la lumière. Avec des zones d’obscurité, ça et là.

Séraphé toucha un endroit du torse de Tiër, du bout des doigts, où elle savait que l’un des trous se trouvait :

– Il y a une faille à cet endroit, dit-elle à l’autre Corbeau.

Et celle-ci acquiesça.

– Oui, c’est l’une des taches d’ombre.

– Surveille-le bien. S’il y a le moindre changement, préviens-moi.

Jusqu’à la saison passée, Séraphé avait toujours cru que les Ordres étaient inaltérables. Quand elle était jeune, elle avait une fois essayé d’ensorceler son Ordre, et elle n’était sûrement pas la seule à l’avoir fait. Elle voulait savoir s’il lui était possible d’altérer légèrement l’apparence de son Ordre, afin que sa nature demeure énigmatique aux yeux d’un autre Corbeau. Mais rien n’y avait fait. La magie, comme l’eau sur les feuilles, avait tout simplement glissé à la surface de l’Ordre, sans l’affecter.

La magie n’est que motifs, songea-t-elle. Elle n’est que motifs et symboles.

Elle regarda l’Ordre abîmé de son mari, et attira la magie en elle, en filant le flux à la manière d’un rouet. C’était d’une douceur,

d'une finesse incroyable sous ses doigts, comme une laine d'agneau de la meilleure qualité. L'Ordre ne serait plus qu'une étoffe, un vêtement, qu'elle essaierait de rapiécer à l'aide de ses fils de magie. Elle regarderait après si cela avait fonctionné.

– Tiër. Dis-moi si ça te gêne et surtout si ça te fait mal.

– D'accord. (Son ton badin la fit sourire, comme il l'avait prévu. Cependant, Séraphe recouvra son sérieux, et fit glisser le fil de magie sur son Ordre. Mais ses doigts traversèrent l'étoffe, et frôlèrent la peau.) Eh, c'est froid !

– Très amusant, dit-elle, en scrutant l'Ordre rétif du coin de l'œil.

Lorsqu'elle retira les doigts, elle aperçut l'aura violette de son propre Ordre, et celui lui donna une idée. Cette fois, elle prit le bout de son fil très délicatement ; d'un doigt si léger qu'elle ne le touchait même pas ; et que seul le tissu de l'Ordre du Corbeau le retenait.

Elle déposa très doucement le fil sur l'Ordre Bardique de Tiër et il y demeura accroché. Le filament prit peu à peu l'apparence et l'éclat grisâtre de l'Ordre Bardique. Quand elle tira sur le fil, toutefois, il se détacha de Tiër. Décidément, rien ne l'y fixerait. *À moins de le coudre ?* Tandis quelle replaçait le fil sur l'Ordre de Tiër, afin qu'il en absorbe tout l'aspect, elle eut une idée extravagante mais lumineuse. Elle savait, à présent, comment réparer les trous de l'étoffe !

Elle ne reprisait plus les chaussettes et les chemises depuis qu'elle avait appris à Rinnie à le faire. Coudre n'était pas ce qu'elle préférait dans sa vie d'épouse *solsenti*, loin de là. Pourtant, les Voyageurs raccommodaient leurs vêtements, eux aussi, mais le temps d'un Corbeau était trop précieux pour qu'il le gâche à ce genre de besogne ! Mais, pour sauver Tiër, elle était prête à rapiécer toutes les chaussettes du monde.

Quand tout le fil eut pris l'apparence de l'Ordre Bardique, elle le tira de nouveau à elle. Puis, visualisant une surface dure, parfaitement arrondie, elle fit apparaître un dé à coudre au bout de son doigt, pour éviter de blesser Tiër.

Maintenant, elle n'avait plus qu'à créer l'aiguille. Et l'unique chose qui affectait l'Ordre Bardique, apparemment, c'était son propre Ordre de Corbeau.

– Hennëa ? dit-elle. Peux-tu aller voir dans les pierres d'Ordre, s'il te plaît, et m'en rapporter une d'Alouette ? L'anneau avec un œil-de-tigre, peut-être.

C'était celui qui se réchauffait parfois dans sa main, lorsque Hennëa et elle étudiaient les pierres.

– Tu veux t'en servir ?

La voix d'Hennëa était totalement neutre, ce qui indiquait clairement qu'elle n'était pas d'accord. Séraphe secoua la tête :

– Non, je vais essayer de voir si elle accente de m'aider

« Non, je vais essayer de voir si elle accepte de m'aider, »
rectifia-t-elle.

Elle entendit vaguement Hennëa se lever, car toute son attention était dirigée sur ce qu'elle s'appropriait à accomplir. *Quand on joue avec les forces de la magie, il n'y a pas de place pour l'incertitude*, se rappela-t-elle. *Seule une entière confiance en soi, une détermination à toute épreuve, est gage de réussite.*

Tout à coup, Hennëa glissa un objet frêle et chaud dans sa main : l'anneau d'Ordre.

Elle avait choisi l'Alouette, l'Ordre des Guérisseuses, car la Guérison semblait très proche de ce qu'elle voulait faire.

Séraphé réfléchit longtemps à la façon d'y parvenir, s'efforçant de réprimer sa panique et son impatience, autant qu'elle le pouvait ; mais ce fut en vain. Elle en était à sa troisième tentative, lorsqu'une tige acérée transperça la paume de sa main. Elle baissa les yeux, et s'aperçut que l'Ordre rougeâtre qui émanait de la pierre avait pris la forme d'une grosse aiguille.

Tout en envoyant des pensées de gratitude à la pierre, elle s'empressa de glisser son fil à l'intérieur de l'aiguille. Elle disposa le dé à coudre en dessous du plus large trou de l'étoffe de l'Ordre, ignorant ce qu'il adviendrait si l'aiguille transperçait la chair, et n'ayant aucune envie de le découvrir.

Elle saisit délicatement l'aiguille, puis utilisa sa volonté plutôt que ses doigts pour l'introduire dans l'Ordre de Tiër, à deux

épaisseurs de doigt de l'accroc.

Comme une chemise aux mailles resserrées, les fibres de l'Ordre Bardique s'écartèrent sans dégât au passage de l'aiguille, le dé à coudre protégeant Tiër de toute blessure. La pierre, qu'elle tenait faiblement entre deux doigts, traversa naturellement l'Ordre de Tiër, sans qu'aucun des deux en soit affecté. Mais l'aiguille, par contre, fonctionnait aussi bien qu'elle l'avait espéré. Elle la repassa donc, avec mille précautions, à travers l'étoffe de l'Ordre Bardique, piquant tout autour du trou afin d'en renforcer la bordure, avant de commencer à reprendre le tissu magique.

Des heures passèrent, durant lesquelles elle demeura absorbée par son travail, s'efforçant de rapiécer l'Ordre de Tiër, afin d'en restituer l'apparence d'origine. Elle ne prit conscience de sa fatigue que lorsque la voix de Tiër brisa sa concentration :

– Séraphe, écoute-moi.

– Non, je n'ai pas fini.

Il restait toujours des trous ; d'infimes accrocs, qui s'élargiraient à l'avenir. Elle chercha son fil des yeux, mais ne le trouva plus.

– Arrête, Séraphe ! Hennëa dit que tu es trop fatiguée, repose-toi !

L'aiguille s'estompa peu à peu, jusqu'à ce qu'il ne reste que l'anneau. Hébétée, elle comprit que Tiër étreignait ses poignets,

et la secouait violemment.

– Elle s’est arrêtée, dit Hennëa.

Sa voix n’était guère plus qu’un murmure.

– Je vais les porter au lit, dit une voix familière.

C’était Lehr. Il était déjà rentré ?

– Occupe-toi de maman, d’abord, lui conseilla Jës. Moi, je m’occupe d’Hennëa, puis je t’aiderai à monter papa.

– Mais je peux monter tout seul !

Tiër, songea Séraphe, en agrippant son bras.

– Hennëa ? dit-elle. Qu’est-ce que tu vois ?

Elle était trop épuisée pour vérifier par elle-même ; sa magie avait atteint ses limites. L’autre Corbeau ouvrit l’œil :

– C’est mieux. Ça ne tiendra pas éternellement, mais ça devrait nous laisser quelque temps. Je n’aurais jamais songé à utiliser les Ordres de cette manière.

– C’est parce que tu n’as jamais reprisé de chaussettes, toi !
répondit Séraphe.

Un bref instant, elle se demanda ce qu’avait vu Hennëa en regardant son tissage ; celle-ci voyait de la lumière, pas des vêtements. Mais elle ne s’appesantit pas sur la question. Le seul

fait de savoir que Tiër allait mieux, même si c'était provisoire, la fit glisser dans le gouffre apaisant du sommeil.

Jës attendit que Lehr prenne leur mère dans ses bras, et monte lourdement l'échelle menant au lit de ses parents. Alors, timidement, il tendit le bras vers son père qui se leva en s'accrochant à lui avec un gémissement de douleur :

– Merci, mon grand. Tout seul, je n'y serais pas arrivé.

Il suivit Lehr en haut de l'échelle, en boitant fortement. Hennëa, s'aperçut Jës, était étendue contre les pierres de l'âtre-des pierres froides, évidemment, puisqu'il n'y avait plus de feu. Elle avait les yeux clos, mais il savait qu'elle ne dormait pas. Rinnie dormait, elle, par contre. Rien n'avait pu la garder éveillée, pas même l'odeur capiteuse des effluves magiques, qui flottaient toujours dans l'air.

Il laissa Hennëa près de l'âtre, et souleva sa petite sœur dans ses bras. À peine l'eut-il touchée qu'il fut envahi par les images de ses rêves. Elle volait dans le ciel nocturne et la terre n'était plus qu'un souvenir, loin en dessous d'elle. Elle chevauchait les vents, dans un corps onirique, comme elle l'avait fait en esprit dans la réalité.

– *Certains Cormorans peuvent voler*, lui fit savoir le Gardien, avant de se retirer brusquement.

Jës eut un mouvement de protection envers sa sœur ; ça

l'angoissait, ce savoir qu'il n'était pas censé avoir, pas plus que le Gardien. *Mais comment peut-il savoir que les Cormorans peuvent voler, alors que Rinnie est l'unique Cormoran qu'on ait jamais vu ?* Cependant, si Jës était effrayé, le Gardien l'était encore plus. Or, Jës n'avait jamais rien vu ou entendu qui ait effrayé son hôte à ce point.

Il porta Rinnie de l'autre côté du mur de fortune qu'ils avaient construit, Lehr et lui, la veille et la déposa doucement sur son lit.

Ce savoir inconscient faisait partie intégrante du changement qui s'opérait peu à peu en lui ; changement qui effrayait à la fois Jës et le Gardien. Leur mère, elle aussi, s'en inquiétait. Jës avait toujours parlé au Gardien. Il l'apaisait et enrayait la rage qui couvait perpétuellement en lui. Mais ce n'était qu'après avoir été piégé par le *foundraël*, que son hôte s'était mis à lui répondre.

– Elle est trop jeune pour voler, murmura Jës, dans un souffle. Si elle prenait son essor, on ne pourrait plus la protéger.

Le Gardien ne répondit pas. Jës ignorait s'il l'écoutait toujours, ou s'il s'était complètement refermé. Cette dernière hypothèse était très risquée. Quand il s'éveillait d'un tel état d'hibernation, le Gardien était rempli d'une colère effroyable, impossible à maîtriser.

Mais aucune réponse ne lui parvint, et Jës décida de porter Hennëa dans son lit. Celle-ci avait changé de position depuis qu'il l'avait laissée. *Elle a essayé de se lever. songea-t-il.*

La transpiration rendait ses cheveux d'argent plus foncés, et ses yeux étaient creusés de cernes. Il lui sembla, également, qu'elle avait perdu un peu de poids ; comme si l'énergie qu'elle avait offerte à sa mère, au lieu d'être éthérée, provenait de sa propre chair.

Il la prit tendrement dans ses bras.

– *Elle est à nous*, affirma soudain le Gardien.

– Si c'est son désir, rectifia fermement Jës, soulagé que son hôte soit toujours là. Ne la pousse pas à partir.

Hennëa s'éveilla soudain :

– Jës...

– Oui, c'est moi. Dors, je te mets au lit.

– *Papa a dit à maman qu'elle nous aimait*, susurra le Gardien.

Un large sourire s'étala sur le visage de Jës.

– Oui, il l'a dit.

Le Gardien savoura avec lui la douce fragrance de la peau de la jeune femme. Jës lui laissa donc sentir, également, à quel point elle avait envie de rester en sécurité dans leurs bras.

Il la déposa sur son lit, à côté de celui de Rinnie. Tout comme le

rideau formant cloison, lui et Lehr l'avaient installé la veille. Elle dormait presque et Jës caressa sa joue pâle, incapable de résister à la fois à son propre désir et à celui du Gardien. Elle ouvrit alors les yeux, toute blême et hagarde :

– Jës ?

– Oui, qu'y a-t-il ?

– Fais-moi penser... demain... aux cartes de Colossaë. Quelque chose d'important, Jës. C'est pour ton père.

Il sentit le Gardien vibrer d'une émotion indéfinissable, à la seule évocation de l'ancienne cité des mages.

– Je n'oublierai pas.

Une image de la cité surgit dans son esprit. Il la repoussa car ces visions étranges effrayaient le Gardien. Jës ressentit la peur qui submergeait son hôte. Elle se transforma en colère écumante, en rage dévastatrice et força le jeune homme à déglutir, encore et encore, jusqu'à ce qu'il lui soit douloureux de respirer. Hennëa s'en aperçut :

– Jës, ça va ?

– On devrait le dire à quelqu'un...

Peut-être qu'on pourrait nous aider à comprendre ce qui arrive... à nous y préparer. Oui, c'est ça, songea-t-il. Quelque chose était sur le point d'arriver, que le Gardien entrevoyait dans

chose était sur le point d'arriver, que le Gardien entrevoyait dans ses visions, et dont il était effrayé. Quelque chose de terrible.

– Demain, on racontera tout à ta mère, dit Hennëa en se méprenant sur le sens des paroles de Jës.

Le Gardien avait entendu Jës, lui aussi. Sa rage se réduisit peu à peu à un faible écho bien plus supportable. Hennëa replongea dans le sommeil. Jës caressa une dernière fois ses cheveux, avant de jeter un coup d'œil à Rinnie, puis de redescendre l'échelle. Ensuite, il erra çà et là dans la maison, et s'arrêta finalement devant l'âtre.

– *Le dire à qui ?* demanda le Gardien.

– À maman ? Non, elle s'inquiète beaucoup trop pour nous, elle se sent coupable. Non, pas elle. Papa, peut-être ? Ou alors Lehr ? Il est très intelligent, Lehr.

Il ne mentionna pas Hennëa, volontairement. Si, comme l'avait dit sa mère, la jeune femme l'évitait parce qu'elle s'inquiétait pour lui, il ne voulait pas l'inquiéter davantage.

– *Pour l'instant, à personne,* décida le Gardien. Mais Jës sentit que l'idée qu'il pourrait éventuellement confier ses craintes à quelqu'un, soulageait énormément le Gardien. *Plus tard, on pourra le dire à quelqu'un, si c'est trop dur... Oui, peut-être, si c'est trop dur.*

Chapitre 7

Le Gardien s'étant provisoirement apaisé, Jës prêta attention à la conversation qui se déroulait dans le grenier.

– Je pensais, disait Lehr, retourner à l'endroit où Benroln nous a quittés et les pister à partir de là.

– Non, il doit y avoir un autre moyen, dit Tiër. D'après ta mère, Willon t'a donné une carte, juste avant que vous partiez à Taëla ?

– Oui, je vais la chercher.

– C'est bon, j'y vais, lui cria Jës du rez-de-chaussée. Je sais où maman l'a rangée.

Séraphe l'avait entreposée dans le coffre où Tiër conservait ses souvenirs de guerre. Jës s'en saisit, et gravit l'échelle jusqu'au grenier.

Sa mère gisait sous les couvertures. Ses cheveux étaient collés par la transpiration, et des cernes de fatigue, semblables à des ecchymoses, creusaient ses yeux. Elle respirait faiblement en émettant de légers bruits, comme un enfant épuisé.

Le Gardien émergea, afin de s'assurer qu'elle n'avait rien. Jës effleura les couvertures, juste au-dessus des pieds, et comprit qu'elle était plongée dans un sommeil lourd et profond, au-delà du rêve.

Quand il fut sûr qu'elle ne risquait rien, le Gardien s'effaça, et laissa la place à Jës. Celui-ci, comme égaré, regarda longuement Tiër, assis de l'autre côté du lit. Lehr, quant à lui, était assis sur le sol, les jambes croisées. Ils avaient observé le Gardien, et l'avaient laissé faire, en silence.

Il restait suffisamment d'espace, entre le pied du lit et l'échelle, pour que Jës puisse s'y asseoir. Il tendit la carte à son père et s'installa sur les lattes du plancher.

– Merci, Jës. (Tiër étala aussitôt le parchemin devant lui sur le lit. Puis, après l'avoir étudié quelque temps, il pointa le doigt sur un endroit précis.) C'est ici qu'on s'est séparés, avec Benroln. Voilà la route qu'il a empruntée. (Jës n'arrivait pas à lire, étant donné que la carte était à l'envers, mais le Gardien, lui, y parvenait.) Edren, lut Tiër. Upsarian, Colbern. (Il sembla hésiter, puis posa le doigt sur ce dernier hameau.) Willon a pris cette route-là pour revenir jusqu'à Reidern. (Il suivit du doigt l'une des trois routes qui, depuis Taëla, menaient à la fois vers l'est et vers l'ouest.) C'est plus facile pour y transporter des chariots, car il y a des ponts pour traverser les rivières. Willon a dit qu'il était passé par Colbern, un petit village comme Leheigh. D'après lui, ils avaient fermé les portes, à cause de la peste. (Le Gardien, qui

jusque-là s'amusa à pointer, pour Jës, les inexactitudes de la carte, se mit aussitôt en alerte. Tiër regarda fixement Lehr.) Je me suis demandé ce qui avait bien pu appeler Benrohn au loin, alors qu'il y avait un troll à Reidern. Mais la peste, ça explique tout.

– Lehr n'ira pas, gronda le Gardien.

Les sourcils de Lehr se froncèrent jusqu'aux tempes, mais avant qu'il réplique quoi que ce soit, Tiër dit :

– C'est trop dangereux, je suis d'accord.

Lehr serra les poings :

– Je ne suis plus un gamin ! La peste, je sais m'en protéger ! Je ne toucherai personne. Je ne partagerai ni nourriture ni vêtements avec quiconque. Maman m'a demandé d'aller chercher Brewydd, et c'est ce que je vais faire !

Il se redressa. Le Gardien fit de même et lui barra le passage.

– *Lehr a raison, lui dit Jës. Papa a besoin de Brewydd, et Lehr est loin d'être idiot. Ne t'inquiète pas, il saura se protéger !*

Il eut soudain la vision d'une personne agonisante. Son visage, plongé dans l'ombre, aurait aussi bien pu être celui d'un homme que celui d'une femme. Il ressentait, cependant, l'immense douleur du Gardien.

– *Mais il y aura Brewydd, n'oublie pas*, lui fit remarquer Jës.

– Jës, ça va ?

La voix sereine de Tiër interrompit leur dialogue interne et Jës revint à lui-même.

– *Oui, Brewydd sera là*, acquiesça alors le Gardien.

Brewydd, songea Jës, ne laissera pas mon frère tomber malade.

– Brewydd sera là, dit-il à son père.

Lehr poussa un soupir de soulagement, puis se tourna vers Tiër :

– Laisse-moi y aller. J'y arriverai, fais-moi confiance.

Son père se frotta le visage, plein de lassitude :

– Bon d'accord, d'accord. Repose-toi cette nuit. Tu partiras dans la matinée ; en attendant, prends cette carte. (Il replia le document et le tendit à son fils.) Tu emprunteras la route la plus rapide.

Jës se leva et commença à descendre l'échelle.

– Attends, Jës, je veux te parler, dit Tiër.

Son aîné hocha la tête, puis sauta doucement à terre, en pliant légèrement les genoux afin d'amortir le bruit de sa chute. Quand

Lehr le dépassa, celui-ci lui dit « merci » du bout des lèvres. Jës lui fit « je comprends » de la tête, puis s'empessa de remonter l'échelle.

– Papa ?

– Referme la porte et assieds-toi. (Jës s'exécuta et s'installa à la place de Lehr.) Tu te souviens du forgeron que nous avons aidé à notre retour de Taëla ? (Jës comprit qu'il ne s'agissait pas d'une question, mais acquiesça cependant.) Quand le Gardien m'a dit qu'il sentait un être-des-brumes, je lui ai demandé comment il le savait. (Le Gardien n'aimait pas beaucoup la tournure que prenait la conversation, et Jës faisait de son mieux pour l'apaiser.) Et tu m'as répondu que tu l'ignorais.

– C'est vrai, je l'ignorais.

– Et le Gardien ?

– *Ce n'est pas grave ; on allait lui en parler, de toute façon, tu te souviens ?* Il obtint en retour un flot d'émotions qui n'était pas vraiment une réponse.

– Jës, dit Tiër, avec un léger flux de pouvoir dans la voix.

Cela fut suffisant pour que son fils reporte son attention sur lui.

– Le Gardien le savait. Mais nous ne savons pas comment. Ça l'énerve d'en parler. (Il reprit son souffle.) Je crois qu'il ne veut pas se le rappeler

pas de le rappeler.

– Mais tu es sûr qu’il n’en sait pas davantage ? J’ai déjà posé cette question au Gardien, Jës, et il t’a fait répondre à sa place. Je pense qu’il en sait davantage qu’il le prétend et qu’il ne veut pas que (le Gardien repoussa Jës si fort que celui-ci n’entendit pas le reste de la phrase) tu le saches.

Tiër s’interrompt un instant, afin de s’habituer au sentiment d’angoisse qui l’exhortait à fuir très loin de l’homme assis près de lui. Jës était parti et seul demeurait le Gardien à présent :

– Je ne veux pas l’effrayer.

– Mais c’est dangereux que tu lui caches des choses. Ta mère s’inquiète beaucoup à ton sujet. Elle m’a dit qu’il fallait absolument que toi et Jës restiez proches l’un de l’autre.

Le Gardien se releva d’un mouvement souple et gracieux qui donna à Tiër l’impression d’observer un animal sauvage. Jës et le Gardien bougeaient de manières tout à fait différentes.

– Il y a des choses... qu’il ne doit pas savoir.

– Alors il a raison. Tu as peur ! (Le Gardien siffla de rage.) Tu ne peux pas me mentir. (Sa voix était douce et sereine, bien que son cœur batte la chamade.) Cela arrive à tout le monde d’avoir peur, quelquefois. Et il est normal que Jës soit effrayé, lui aussi. Ce qui n’est pas normal, c’est que tu aies des secrets pour lui ! Tu dois lui faire davantage confiance, Gardien.

Celui-ci s'énerma :

– Qu'en sais-tu, toi ? Tu es un Barde : un Ordre béni, pas maudit !

Tiër haussa un sourcil :

– Tu n'es pas maudit. Tu portes simplement un fardeau plus lourd que les autres. Et j'ai l'impression que tu ne t'en sors pas si mal ! Mais quand bien même, vous devez travailler ensemble, sinon tu n'y arriveras pas, fiston.

– Je ne suis pas ton fils. C'est Jës qui l'est. Moi, je suis le démon qui hante son corps.

C'était dit sans la moindre trace d'émotion, mais aucun père n'aurait manqué d'entendre l'appel de détresse caché derrière ces mots :

– Si, tu es mon fils ! (Il s'approcha assez près du Gardien pour que son souffle se mue en buée.) Je t'aime et je m'inquiète pour toi.

– Non, tu t'inquiètes pour Jës.

Il détourna la tête. Cette absolue certitude de son fils lui fit penser à lui-même lorsqu'il était jeune, le jour où il avait affronté son père, deux jours avant de s'engager dans l'armée. Son père, moins diplomate que lui, s'était détourné et l'avait laissé seul dans la mêlée, avec son appel de détresse toujours vibrant en lui :

dans la pièce, avec son appel de détresse toujours vibrant en lui :
« *Tu préfères ta boulangerie à ton fils !* »

Tiër considéra ce jeune homme fragile qu'était son fils à lui, et dit la première chose qui lui passa par la tête :

– Tu me rappelles ma sœur, Alinath. Personne ne l'a jamais convaincue de ce qu'elle ne voulait pas croire.

– Je n'ai rien à voir avec elle !

Il croisa les bras sur son torse, obstinément, et se balançait sur les talons.

– Si, tu es comme elle. Les seules fois où elle s'est laissée convaincre, c'est quand elle a cessé de discuter, et qu'elle s'est mise à réfléchir. Donc, toi aussi, réfléchis à tout ce que je viens de dire – et informe Jës de ce qui te fait peur. La plupart des problèmes sont un peu moins lourds lorsqu'on les partage avec quelqu'un. Parles-en à Jës. Fais-lui confiance. (Le Gardien se balançait toujours d'un pied sur l'autre, à la façon de Jës quand il était contrarié.) Pourquoi n'irais-tu pas te promener cette nuit ? Parfois, je trouve que l'exercice et la solitude rendent les choses plus claires.

Sans un mot, le Gardien ouvrit la porte et quitta le grenier. Peu après, Tiër entendit la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer doucement. Il se tourna vers sa femme endormie.

J'espère que ça l'a aidé, songea-t-il.

Il l'embrassa sur la joue, souffla la lanterne, et s'allongea à côté d'elle.

Quand Jës revint à lui, il était étendu sur une branche d'arbre, avec les griffes profondément enfoncées dans l'écorce, comme si lui, le Gardien, avait voulu les aiguiser.

Il parvint à redescendre de l'arbre avant de perdre sa forme féline ; ce fut difficile, mais moins que de dégingoler de sa branche.

Ayant repris forme humaine, il se pencha et huma le sol, s'efforçant de repérer comment il était arrivé là. Il n'était pas trop fatigué et n'éprouvait pas cette angoisse cruelle qu'il ressentait, quelquefois, lorsqu'il se réveillait seul, au milieu des bois, après que le Gardien l'avait piégé en lui-même. Il espérait ne pas être trop loin de la ferme.

Un instant, il se demanda ce que Tiër avait bien pu lui dire, pour que le Gardien s'enfuie ainsi dans les bois.

– *Il faut qu'on parle*, murmura soudain le Gardien.

– D'accord, répondit Jës.

Sa voix humaine, au cœur de ces bois sauvages, semblait déplacée. Il n'avait pas besoin de parler à voix haute, mais cela l'aidait à distinguer ses paroles de celles du Gardien.

– *Papa dit que je ne devrais pas te cacher des choses. Même si ça doit t’effrayer.*

– Qu’est-ce qui t’effraie autant ?

– *Des choses dont je me souviens.*

L’impatience et la frustration le submergèrent un court instant. Il secoua la tête, afin de chasser ces sentiments de son esprit. En vain.

– Explique-moi ce qu’il y a. Pourquoi tes souvenirs sont-ils aussi effrayants ?

– *J’étais quelque chose d’autre autrefois. Quelque chose de dangereux qui pourrait te blesser.*

– Tu as toujours été dangereux. C’est l’intérêt, non ? Si tu ne l’étais pas, comment pourrais-tu les protéger ?

Le Gardien ne répondit pas. Jës commença à marcher. Pendant qu’ils parlaient, il avait reconnu, à la clarté lunaire, quelques repères familiers. Il savait, à présent, où il se trouvait et quel était le chemin le plus court pour rentrer à la maison.

– *J’ai toujours pensé que je n’étais qu’une partie de toi, séparée par la magie de l’Ordre.*

– Tu es une partie de moi !

– *Non !*

L'émotion submergea Jës, qui trébucha sur une branche morte. Il s'arrêta.

– Je ne fais pas partie de ton Ordre. J'ai été autre chose, avant cela. À présent, je ne suis plus qu'une sangsue, et je finirai par te tuer à la longue.

La honte qu'éprouvait le Gardien fit monter les larmes aux yeux de Jës.

– Tu es une partie de moi. Tu m'aides à protéger ma famille. Demain, on va suivre Lehr et le protéger, lui aussi. C'est notre rôle.

– Je te rends malheureux, Hennëa ne restera pas avec toi, à cause de moi. Et, à la fin, je vais te rendre fou.

– Non, c'est faux.

– Moi, je me rappelle... je me rappelle la folie. Je vais te rendre fou, comme les autres avant toi. Je revois sans cesse leurs visages dans mes rêves. C'est pour cela qu'Hennëa ne voudra pas de nous.

*– Je ne suis pas fou, pas encore. Et je n'ai pas l'impression de le devenir, non plus. Je suis peut-être différent des autres Aigles. Maman pense que je le suis. Elle a dit que c'était sûrement dû à mon sang *solsenti*. (Il sourit en se remémorant la scène.) Elle a ajouté que si tante Alinath était trop têtue pour entendre raison,*

moi j'étais trop obstiné pour devenir tou !

– *Elle te quittera à cause de moi.*

Jës avait compris à qui ce « elle » faisait référence. Il sourit de plus belle.

– Papa a dit qu'elle nous aimait. Laisse-lui le temps de comprendre qu'on est bien plus forts qu'elle le croit.

Il attendit le temps d'un ou deux battements de cœur, mais le Gardien avait déjà dit tout ce qu'il avait l'intention de dire.

Tiër n'arrivait pas à trouver le sommeil. En avait-il suffisamment dit à Jës ? Ou bien en avait-il trop dit ? Il n'en savait pas autant qu'il l'aurait voulu sur l'Ordre de l'Aigle, quoique, d'après Séraphé, personne n'en sache beaucoup plus qu'eux.

Il entendit Lehr s'agiter et se retourner dans son lit, en bas. Il s'inquiétait pour lui, également. Certes, Lehr n'était pas casse-cou ; il ne prendrait aucun risque à moins d'y être obligé. S'il partait affronter une bande de brigands, Tiër ne s'angoisserait pas autant. En effet, l'habileté et la prudence n'étaient rien face à la peste. Il devait se fier aux dons de Chasseur de son fils pour qu'ils le conduisent, en toute sécurité, jusqu'au clan de Benrohn où Brewydd saurait le préserver de la peste.

Il n'aimait pas l'idée que son fils risque sa vie pour lui. C'était,

pour ainsi dire, le monde à l'envers. Un père devait être prêt à offrir sa vie pour protéger ses enfants ; pas le contraire. Lors de son séjour dans les geôles de Taëla, il s'était dit que s'il périssait comme les autres captifs, sa famille serait trop vulnérable sans lui. D'ici cinq ans, ce ne serait plus aussi vrai. Mais aujourd'hui, sa famille avait besoin de lui. Malgré le raccommodage de Séraphe, il ne pouvait dire s'il était de nouveau complet.

Sa captivité à Taëla lui avait laissé davantage que de simples blessures physiques, et il était persuadé d'avoir perdu plus que sa seule capacité à chanter juste. Séraphe lui avait répété à maintes reprises que son Ordre n'était pas simplement une façade, qu'on pourrait aisément séparer de l'homme qu'il était, mais qu'il faisait partie de lui-même autant que son bras droit. Il craignait donc, après sa mésaventure à l'auberge, que les sortilèges des Maîtres du Chemin aient réussi à déchirer son Ordre, et que son fluide vital s'écoule par les entailles.

Séraphe se retourna vers lui et plaça ses bras autour du sien, puis elle glissa son visage contre sa joue, comme elle aimait à le faire. Enfin, confortablement installée, elle sombra de nouveau dans le sommeil. Son souffle chaud, sur son bras, lui était agréable.

Mais il resta à demi éveillé, préférant attendre le retour de Jès pour s'endormir complètement.

Tout à coup, la porte d'entrée s'ouvrit brutalement et Jès fit irruption dans la maison en criant :

– Papa, l’Empereur est là !

Phorän observa que la pièce principale du logis de Tiër représentait à peine le cinquième de son salon privé. Il suivit Jës à l’intérieur de la maison, accompagné de sa garde personnelle.

– Jës ? (La voix ensommeillée s’éleva du fond de la maison. Elle se fit plus claire.) L’Empereur ?

Phorän pensa qu’il s’agissait du fils cadet de Tiër, Lehr, même si, dans le noir, il ne distinguait rien d’autre que la silhouette d’un homme assis. La lumière d’une lanterne filtra entre les lattes de la porte du grenier.

– Phorän ? (Les accents mélodiques de la voix de Tiër vibrèrent en lui comme une harpe. L’Empereur sentit aussitôt s’effacer la peur qui le tenaillait au ventre depuis qu’ils avaient quitté Taëla. Tiër apparut. Sa lanterne à la main, il glissa le long de l’échelle, un sourire radieux aux lèvres.) Je ne m’attendais pas à vous revoir ici, mon Empereur ! (Il leva la lanterne au-dessus de lui et éclaira les quatre gardes postés derrière Phorän. C’étaient d’anciens Passereaux du Chemin Secret et Tiër les connaissait tous.) Soyez les bienvenus, Kissel, Toarsen, Rufort ; et... (Il leva sa lanterne un peu plus haut.) Iëlian, c’est bien ça ? Bienvenue dans mon humble logis. Qu’est-ce qui vous amène ici ?

– C’est une longue histoire, lui répondit Phorän. Si cela ne vous dérange pas, j’aimerais envoyer mes hommes à la grange pour la nuit, afin qu’ils se reposent du voyage. Nous avons mené nos chevaux à bride abattue et nous sommes tous épuisés.

– Bien sûr, je comprends, dit Tiër. Est-ce que tu peux les conduire à la grange, Jës, s’il te plaît ? Il y a quelques sacs de toile au grenier, qu’ils pourront étaler sur le foin. Quant aux chevaux... combien y a-t-il d’étalons, Phorän ?

– Il y en a deux.

– Jës, mets Skew et la nouvelle jument dans le petit enclos et les étalons dans les stalles, avec un espace entre chaque bête. Le reste des chevaux ira dans la grande écurie.

– Pardon, Votre Majesté, dit alors Iëlian, mais vous avez besoin d’un garde près de vous !

Phorän ravala son irritation ; céder était plus simple qu’argumenter avec eux – et, de toute façon, Toarsen et Kissel savaient déjà ce qu’il comptait dire à Tiër.

– C’est bon. Toarsen, tu restes avec moi ; toi, Kissel, va aider Jës à mettre les chevaux dans l’écurie, puis reposez-vous tous. Ce que j’ai à raconter risque de prendre du temps. (Il attendit que Jës ait conduit ses trois gardes à l’étable avant de se tourner vers Tiër.) Je suis désolé de vous ennuyer avec mes problèmes, mais j’ai pensé que vous étiez le seul à pouvoir m’aider.

– Le Chemin Secret ? demanda Tiër.

– En partie. Mais attendons que Jës revienne ; je n’ai pas envie de répéter toute l’histoire. Séraphe devrait écouter ça, elle aussi.

– Je vais préparer du thé, papa, dit Lehr en s’habillant.

Il roula vivement ses couvertures, et les tira de son lit – qui, aussitôt, se transforma en une vulgaire planche de bois, posée sur deux bancs. Tiër saisit l’extrémité du premier, Toarsen l’autre, et ils le portèrent ensemble jusqu’à la table en face de l’âtre. Quand Lehr tira le second banc, Phorän souleva l’autre bout et l’aida à le placer de l’autre côté de la table. Puis, tandis que Lehr faisait chauffer de l’eau, Tiër monta au grenier, afin de réveiller Séraphe.

– Ça risque d’être un peu long, expliqua Lehr, d’une voix calme. Maman s’est beaucoup fatiguée ce soir. On a eu quelques problèmes, nous aussi.

– Rien de grave, j’espère ? dit Toarsen. Si le Septe de Leheigh peut faire quelque chose...

Le Septe de Leheigh, qui régnait sur leur province, était le frère aîné de Toarsen. Mais Lehr secoua la tête.

– Non, il ne s’agit pas de ce genre de problème. Je pars demain matin, à la recherche du Clan de Benroln.

Une histoire de magie dans un monde Dheüin

Une histoire de magie, donc, songea l'horan.

Il se sentait d'autant plus coupable d'apporter ses propres malheurs, qu'il savait maintenant que Tiër en avait aussi de son côté, mais il ne pouvait se fier à personne d'autre que lui. Aucun homme, même parmi les moins recommandables, n'était en mesure de l'aider actuellement. Il arpenta donc la pièce, nerveusement, s'efforçant de saisir quelques bribes des mots échangés au grenier.

Jës réapparut dans la salle. S'il ne l'avait pas mieux connu, Phorän l'aurait pris pour un simplet, sauf qu'il avait vu ce qu'il pouvait accomplir, lors de la bataille avec le Chemin Secret.

Phorän savait faire la différence entre un combat livré avec force et sauvagerie, et un combat livré avec intelligence et tactique. Il avait aussi remarqué qu'aucun des Voyageurs n'avait semblé surpris que ce garçon soit à l'origine de la mort atroce des Maîtres du Chemin. Il ne l'était pas, mais les Voyageurs l'en avaient cru capable.

Tiër lui avait expliqué que Jës était doté de l'un de ces pouvoirs magiques étranges qui n'appartenaient qu'aux Voyageurs. Ce devait être un terrible don.

– J'ai pris soin des chevaux, lui dit Jës. (Comme à son habitude, le jeune homme regardait ses pieds au lieu de son interlocuteur. C'était un tic que l'Empereur avait déjà remarqué, la première fois qu'il l'avait rencontré.) J'ai étalé du foin pour vos étalons,

parce que votre gris n'était pas à l'aise dans un lieu inconnu.

– Merci, dit Phorän. C'est vrai qu'il est capricieux, parfois. J'aurais dû venir avec vous.

– Vous savez, Jës connaît bien les chevaux, dit Lehr. (Il allumait d'autres lanternes.) Il sait s'y prendre avec les bêtes.

– Qui dort là ? s'enquit Phorän.

Il venait de s'apercevoir qu'il y avait un rideau à l'autre bout de la pièce.

– Là-bas ? dit Lehr. C'est Hennëa, un autre Corbeau-Mage comme notre mère. Vous l'avez déjà vue, mais comme vous avez rencontré beaucoup d'autres Voyageurs en même temps, vous ne vous rappellerez sans doute pas d'elle. Il y a aussi ma sœur Rinnie. Elle a dix ans.

Il se souvenait d'Hennëa et pouvait faire confiance à la fille de Tiër. La conversation cessa au grenier et Tiër redescendit l'échelle. Il boitait moins qu'à Taëla. Séraphe le suivait. Quand elle se retourna, et que la lueur des lanternes éclaira son visage, Phorän vit que Lehr n'avait pas exagéré : à voir les cernes sous ses yeux, il aurait pu croire qu'elle n'avait pas dormi depuis un mois. Il se sentit gêné.

– Je suis désolé de vous déranger.

– Mais non, allez.

À son grand embarras, elle lui tapota la joue, avant de s'effondrer sur le banc. Elle appuya ses coudes sur la table, de façon à soutenir sa tête. Tout le monde était là. Il était temps de raconter son histoire, mais par où commencer ?

– J'imagine que débrouiller les affaires du Chemin n'a pas dû être aisé ? (Il s'était assis à côté de Séraphie.) Pourquoi ne pas commencer par là ?

Phorän s'aperçut qu'il ne pourrait ni s'asseoir, ni les regarder, tant qu'il n'aurait pas achevé son récit.

Chapitre 8

Deux semaines plus tôt, dans le palais de l'Empereur à Taëla.

– Mes Septes, Nous vous remercions d'avoir eu la patience, tout au long de ces semaines, d'écouter les divers témoignages de ce procès, dit Phorän. (Sa voix résonnait dans l'immense salle où la plupart des Septes de l'Empire étaient présents, ce jour-là. Il s'était préparé à ce moment dans l'intimité de ses appartements, et avait étudié la meilleure manière d'agir, avec ses proches conseillers. Il avait envisagé tous les scénarios possibles, et choisi le plus approprié.) Nous sommes personnellement intervenus afin d'accorder le pardon impérial aux Passereaux. Pourquoi, me direz-vous ? Tout d'abord, parce qu'ils ont pris la défense de Notre Personne au péril de leur vie. D'autre part, afin qu'ils puissent mettre un terme, en qualité de témoins, aux agissements du Chemin Secret, ce groupe clandestin qui, depuis des siècles, conspirait à détruire l'Empire. (Il s'arrêta, laissant à ses Septes l'occasion de se concerter. Il savait que certains des Passereaux étaient fils de Septes ; des troisièmes ou quatrièmes fils, pour la plupart, qui avaient mené la vie dure à leurs familles. Sans doute les Septes étaient-ils soulagés que Phorän ait décidé de faire quelque chose de ces scélérats. Il eut l'effort à chacun d'entre eux un geste dans sa

secrétaires. Il avait offert à chacun d'entre eux un poste dans sa garde personnelle : l'Armée privée de l'Empereur, nouvellement créée. Ils avaient presque tous accepté. Toutefois, il ignorait si cela était vraiment une bonne chose : après tout, le Chemin Secret avait recruté ces garçons parce qu'ils étaient les plus amoureux et les plus corruptibles de leur génération.)

» Vous avez tous entendu leurs témoignages. Vous avez également entendu celui d'Avar, Septe de Leheigh et fidèle conseiller de Notre personne. Les éléments observés par Nous-mêmes vous ont également été rapportés. (Phorän, secrètement, jouissait de parler de lui à la troisième personne. Il trouvait cela absurde, mais aussi très efficace pour leur rappeler à tous qu'il était – quoi qu'ils pensent de lui – l'Empereur de Taëla. Il embrassa du regard les Septes qui avaient siégé toute la semaine à la Chambre du Conseil et attendaient impatiemment les conclusions de l'affaire. *Certes, songea-Phorän, ils croient savoir ce qui va arriver !*

» Ces témoignages vous ont été présentés afin de mettre en lumière certains faits secrets, qui pourraient sombrer dans l'oubli, à présent qu'ils ne sont plus une menace pour l'Empire. Tous les faits ont désormais été portés à votre jugement.

Ils attendaient tous, à présent, qu'il s'en remette à leur verdict, et appelle à un vote de culpabilité ou d'innocence. *J'ai vraiment l'habitude du spectacle*, songea-t-il, quoique la majorité des Septes présents n'aient sans doute jamais remarqué la façon dont il orchestrait ses fêtes annuelles, s'efforçant à manipuler les

dont il orchestrait ses têtes arrosées, s'amusant à manipuler les participants selon son bon plaisir. Il reprit :

– Cependant, ceux qui ont osé Nous défier, ces ennemis de l'Empire, seront punis de leurs crimes.

Sans leur laisser le temps d'intervenir, il baissa les yeux sur le parchemin étalé sur son pupitre, et commença à lire l'interminable liste de coupables : des marchands, des gardes, des généraux et des nobliaux, pour la plupart, auxquels s'ajoutaient quelques serviteurs de l'Empire. Phorän continua sur sa lancée :

– Nous déclarons ces hommes coupables de trahison, de meurtre, et de conspiration de meurtre !

Il y avait une dizaine d'autres charges moins sérieuses qu'il récita avec lenteur et précision :

– Que ces hommes soient condamnés à mort, par pendaison. Que la sentence prenne effet sur-le-champ, à raison de cinq pendaisons par jour, sur la place du marché jusqu'à ce que tous soient exécutés ! (Il aurait pu laisser cette décision aux Septes. Alors, toutes ces morts auraient pesé sur leurs épaules et non sur les siennes. Phorän ne doutait pas un instant qu'ils auraient reconnu ces hommes coupables, à l'unanimité.)

» Mais ces hommes ne sont pas les seuls accusés. (Et le groupe dont il s'apprêtait à parler, en revanche, aurait sans aucun doute échappé à la justice, s'il avait laissé le Conseil des Septes

échappe à la justice, s'il avait laissé le Conseil des Septes trancher.) Faites entrer les Septes accusés d'outrage à l'Empire !

Au cours du procès, il était parvenu à prouver qu'un Empereur au moins, son propre père, avait été assassiné. Or, s'il avait permis au Conseil d'acquitter les meurtriers, cela aurait créé un précédent qu'il préférerait éviter.

Il reposa le parchemin sur le pupitre, et attendit que les gardes fassent entrer les treize Septes qu'il avait pu traduire en justice. D'autres Septes auraient dû eux aussi prendre place sur le banc des accusés : des hommes coupables, mais trop puissants pour qu'il puisse les inculper et trouver des preuves solides contre eux. Il évitait, par conséquent, de croiser le regard de ces Septes-là – parmi lesquels il y avait Gorrish, le président du Conseil.

Les Septes s'avancèrent dans la salle. Ils avaient les mains attachées derrière le dos, et étaient bâillonnés. Chacun était escorté par deux jeunes gardes, vêtus de gris et de vert. C'étaient les couleurs du Septe de Taëla, propriété de l'Empereur, qu'on avait choisies pour l'uniforme officiel de l'Armée privée de l'Empereur. La veste comportait un oiseau d'or, représenté en plein vol, brodé sur l'épaule gauche.

Les bâillons provoquèrent des murmures indignés qui résonnèrent dans la salle. Phorän, toutefois, remarqua que

Gorrich ne participait pas à la rumeur. L'honneur d'un Septe interdisait l'usage de liens.

Cependant, si ces derniers pouvaient s'expliquer pour des raisons pratiques, les bâillons, quant à eux, représentaient une véritable insulte. Phorän n'avait pas eu l'intention d'humilier les Septes, mais, s'il voulait accomplir son plan, ces hommes devaient rester silencieux.

Les gardes conduisirent les prisonniers au centre de l'amphithéâtre, face aux rangées de sièges où leurs pairs les regardaient fixement. Une fois qu'ils furent en place, Phorän descendit de son estrade, et s'avança vers eux.

Aussitôt, les murmures dans la salle s'éteignirent, et les Septes, inquiets, attendirent de voir ce que l'Empereur avait en tête.

– Le Septe de Jenne. (Phorän se plaça devant l'accusé et soutint son regard. Puis il fit de même avec le suivant et ainsi de suite jusqu'au treizième.) Le Septe de Fort-aux-Sceaux. Le Septe de Vertësse...

Certains d'entre eux étaient des vieillards, des hommes qui avaient connu son père alors que lui en avait été privé. Ils l'avaient connu et l'avaient assassiné, comme ils avaient également assassiné l'oncle de Phorän, qui l'avait élevé. D'autres étaient de jeunes hommes, qui avaient bu son vin, mangé à sa table, et l'avaient pris pour un pantin – ce qu'il avait été, d'ailleurs.

Il les nomma tous un par un.

Aujourd'hui, songea Phorän, il aurait à payer pour toutes ces années, où il avait permis à ces gens-là de l'humilier, où il était passé pour le dindon de la farce.

Il espérait, cependant, que le prix de ses propres péchés coûterait moins que celui que ces hommes devraient payer pour les leurs.

– Vos mains sont liées parce qu'aujourd'hui vous êtes impuissants face à Nous. Vos langues sont coincées dans vos bouches parce que vous avez déjà eu l'occasion de vous défendre, et qu'à présent Nous ne souhaitons plus entendre vos paroles ! (Il se tourna vers le reste de ses Septes, parcourut la salle du regard.) Nous déclarons ces hommes, tous des Septes de l'Empire, coupables de meurtre et de trahison. Nous considérons que ces crimes sont plus odieux que ceux commis par des hommes de rang inférieur, car la confiance que ces Septes ont trahie était plus grande. Par conséquent, l'héritage de leurs Septes sera confisqué à Notre profit et Nous en userons à Notre guise. (La sentence provoqua des remous dans la salle. Dans le passé, il était arrivé que des empereurs interviennent dans des successions. Mais cela ne s'était pas produit depuis deux siècles, et jamais en cas de trahison. Du reste, Phorän comptait permettre à la plupart des héritiers de conserver leur Septe. En vérité, il désirait que tous les Septes gardent en

mémoire le pouvoir de l'Empereur, et oublie pour toujours l'image du jeune sot qu'ils avaient encore de lui. Il devait leur faire comprendre, viscéralement, que leur pouvoir venait de lui, et non l'inverse.)

» Pour leurs crimes, Nous condamnons ces Septes à la peine de mort !

Au centre de la Chambre du Conseil, la statue d'un étalon cabré, symbole de l'Empire, se dressait sur un socle en pierre. Phorän était persuadé que la majorité des Septes avaient oublié que cette pierre n'avait pas toujours servi de socle.

Il agita la main, et Toarsen, premier capitaine de son Armée privée, et ancien Passereau, quitta sa position de garde d'honneur. Il portait dans ses mains gantées, à hauteur de poitrine, une lourde épée qui jusque-là avait été dissimulée derrière l'estrade de l'Empereur.

Ce n'était pas l'épée de Phorän. Ils l'avaient dénichée dans la réserve du palais au milieu d'une dizaine d'autres. C'était la seule qui convenait à l'emploi qu'il prévoyait d'en faire. L'Empereur prit l'épée des mains de Toarsen et la brandit devant l'assistance. Elle possédait une lame d'acier acérée d'un mètre et demi et une poignée ornée de gemmes somptueuses. C'était une arme redoutable – même s'il n'aurait jamais songé à l'utiliser sur un champ de bataille. Pour se défendre, mieux valait des lames plus légères...

Phorän leur laissa tout le loisir de contempler son épée. Mais seuls quelques Septes froncèrent un sourcil, ou se redressèrent sur leur siège, les autres semblaient blasés. Ils s'attendaient à un discours, il le savait. La rhétorique était de rigueur en de telles circonstances, où il s'agissait de frapper les esprits. L'épée devait simplement leur paraître un peu plus extrême que les instruments habituels.

– Nous n'avons pas pu dresser la liste exhaustive des hommes qu'ils ont assassinés. Cependant, il est démontré que Notre père, l'Empereur, et Notre oncle, le régent, comptent parmi leurs victimes. À la place de leurs noms, Nous citerons les noms des combattants de l'Empire qui sont morts pour sauver Notre vie ! (Il avait déjà mémorisé tous ces noms, bien avant qu'il décide d'en faire cet usage. Parce qu'un homme, croyait-il, devait connaître le nom de ceux qui sont morts pour lui. Il leur récita donc le nom de quinze Passereaux ; puis ceux de dix soldats d'Avar, le Septe de Leheigh, qui s'étaient battus pour le sauver.) Que la mémoire des combattants du Clan de Benroln soit également honorée.

Il récita huit noms, et il fallut aux Septes l'intégralité de ces noms avant de comprendre qu'il s'agissait de Voyageurs. Avar et Geränt lui avaient conseillé de ne pas citer ces noms-là, dans la mesure où l'élimination de « la vermine » des Voyageurs avait constitué, depuis des générations, l'une des priorités du Conseil des Septes. Mais ces Voyageurs étaient également tombés pour lui. Phorän avait donc décidé que ces noms-là glorifiaient le

III. Phoran avait donc décidé que ces morts-là atourdiraient la culpabilité des Septes accusés.

– La première victime de cette nuit fatale n’obtiendra jamais réparation de ce procès. En effet, dame Myrceria de Telleridge, fille de l’ancien Septe de Telleridge, est morte sous la torture, dirigée par son propre père. Elle est morte en préservant Nos secrets. C’est grâce à son sacrifice que le Chemin, aujourd’hui, n’est plus qu’un souvenir. Que donnerais-je pour que Telleridge soit là, et qu’il réponde de ses crimes ! Il est mort cette nuit-là, trop doucement à mon goût.

Pendant qu’il parlait, deux gardes avaient délogé l’étalon cabré de sa place d’honneur, et dévoilé la pierre de froid granit qui servait de socle.

D’un signe de tête, Phorän donna l’ordre aux gardes du Septe de Jenne de l’escorter jusqu’à la pierre. Ils le soulevèrent du sol, et plaquèrent ses épaules contre la surface de granit, de façon que sa tête dépasse du bord, comme ils s’étaient entraînés à le faire entre eux.

Un Septe reconnu de trahison, selon la tradition, devait répandre son sang dans la Chambre du Conseil. D’ordinaire, l’Empereur commençait par lui couper la main, et laissait le sang s’écouler sur la pierre. Une décapitation suivait alors, généralement le jour même, dans la cour privée du palais réservée aux exécutions. Il y avait cependant des exceptions à ce rituel.

A bout de bras, Phorän leva l'épée au-dessus de sa tête. Le cuir du pommeau absorba sa transpiration, empêchant ses mains de glisser lorsqu'il abattit la lame et trancha d'un coup net la gorge du Septe.

L'exécution avait été si rapide que Phorän doutait que l'homme s'en soit rendu compte. Il n'avait probablement rien senti.

Quelqu'un poussa un cri – pas d'indignation, mais d'horreur. Quand il se retourna pour affronter les Septes, il vit qu'il avait enfin capté leur attention tout entière.

Dans l'inquiétant silence qui suivit, Phorän se tint droit et fier, et leur laissa tout le temps de l'observer, son épée à la main, tout aspergé de sang frais. Il laissa cette image se graver dans leur cœur, et remplacer celle du pantin qu'il avait été.

Il garda un visage froid, impassible. Cela l'aidait d'avoir déjà tué avant aujourd'hui.

Qu'importe ce qu'il y paraît, se dit-il avec force, ceci n'est pas un meurtre !

Les gardes, aussitôt, débarrassèrent la pierre du corps. Ils le jetèrent sur le côté, et le recouvrirent d'une toile de couleur sombre – pas d'étoffes fines pour ces traîtres. Quand la pierre ensanglantée fut dégagée, l'Empereur fit signe aux gardes du deuxième accusé.

Après trois décanitations, ses haut-le-cœur se firent moins

Après ses occupations, ses haut le cœur se mettait à
pénibles. Il apprit à abattre l'épée d'un coup bref, rapide, de
façon que le poids de l'arme effectue tout le travail. Une seule
fois, il eut à frapper un second coup, lorsque le Septe de Fort-
aux-Sceaux, épouvanté, se débattit un peu trop et reçut l'épée
dans l'épaule.

Pendant qu'il attendait qu'on déplace le corps, Toarsen
s'approcha avec un mouchoir propre, légèrement humide, et
essuya le front de l'Empereur maculé de sueur et de sang. Ce
geste avait soigneusement été mis en scène les jours précédents.

Il ne voulait pas que ses Septes voient en lui un dément, ivre de
sang et de mort, mais un Empereur, prêt à tuer pour protéger
son Empire ; un homme qu'il fallait craindre, puissant entre tous.

À la fin, la dernière tête tomba.

– Au nom de Phorän, Empereur de Taëla, la sentence de mort a
été exécutée ! Que leurs cadavres soient brûlés, et dispersés aux
quatre vents ! Qu'aucun prêtre ne les élève, par ses chants,
jusqu'aux tables des dieux ! Que leurs noms soient à jamais
oubliés !

Qui donc a prononcé ces mots ? Phorän, pour sa part, n'en fut
jamais tout à fait sûr. C'était censé être lui, puisqu'il les avait
écrits lui-même – mais il se situait, à cet instant-là, au-delà de
tout langage. Il essuya sa lame, hiératique, sur les vêtements de
sa dernière victime, avant de la confier de nouveau aux bons

soins de Ioarsen.

Sans regarder ni à droite, ni à gauche, l'Empereur quitta la salle.

Kissel, second capitaine de son Armée privée ; et Avar, le Septe de Leheigh, l'escortèrent.

Dès qu'il fut dans le couloir, Phorän accéléra l'allure autant qu'il le put, tout en maintenant une illusoire dignité impériale. Il fut reconnaissant à ses deux compagnons de rester silencieux.

Une fois qu'il fut parvenu dans ses appartements privés, Phorän s'empara de la cuvette qu'il avait préparée à cette intention, et vomit à l'intérieur. Quand ce fut terminé, il s'essuya le visage à l'aide d'un mouchoir, puis appuya le front contre la pierre glacée d'un pilier. Il désirait être seul. Il désirait être partout ailleurs sauf ici.

Avar s'approcha de lui, et lui tendit un verre d'eau.

Il se rinça la bouche et cracha dans la cuvette.

– Vous aviez raison, dit Avar, et j'avais tort. Aucun homme présent à ce Conseil, aujourd'hui, n'oubliera ce que vous avez fait.

Phorän, pour sa part, ne souhaitait rien d'autre qu'oublier. Mais il savait qu'Avar disait vrai.

Un coup sec retentit à la porte de la suite.

– Entrez, dit Phorän qui savait de qui il s’agissait.

Le Septe de Geränt entra dans la pièce, suivi du jeune frère d’Avar, Toarsen. Celui-ci portait toujours l’épée avec lui, mais l’arme était rengainée, et reposait mollement contre son épaule.

Il est assez grotesque, songea Phorän, que parmi les quatre seuls hommes que je juge dignes de confiance, je n’en connaisse véritablement qu’un seul.

Avar, en effet, avait, sans le savoir, servi les plans du Chemin en leur garantissant un Empereur faible. Il avait d’abord été le premier guide de Phorän dans les plaisirs, puis son compagnon dans la débauche. Mais il n’avait jamais atteint, toutefois, les sommets de corruption auxquels Phorän était parvenu. Avar était comme une pièce d’or, tombée dans une flaque de boue. Quoi qu’il fasse, il y avait quelque chose de pur et d’éclatant chez son ami, que rien ne pouvait altérer.

Un mois plus tôt, les seuls contacts de Phorän avec le frère d’Avar, Toarsen et son ami Kissel, se résumaient encore à de brèves salutations dans les couloirs, lorsqu’ils venaient à se croiser. Les deux garçons avaient une médiocre réputation ; et, d’après ce qu’il avait appris par la suite, leur infamie était très sous-estimée.

Mais il savait également, au fond de lui-même, qu’ils lui étaient voués corps et âme. Ils lui avaient été offerts, comme un cadeau d’adieu, par Tiëragan de Reidern ; à moins que ce soit l’inverse ;

il n'en était pas sûr.

En revanche, le Septe de Geränt était vraiment un cadeau de Tiër. Le vieux Septe avait si peu l'habitude de venir à Taëla, que Phorän ignorait s'il l'avait déjà rencontré avant qu'il réponde à son appel de détresse. Et c'était Tiër qui lui avait conseillé de faire appel à Geränt.

Avant son arrivée à Taëla, Phorän avait pensé qu'il ressemblerait à Avar, en plus âgé. Il s'était imaginé un homme grand, charismatique et plutôt bien charpenté – surtout après avoir pris connaissance des exploits guerriers de l'homme, menés vingt ans auparavant contre le Fahlarn. Cependant, Geränt n'avait rien d'un géant, ni d'un héros clinquant.

Il était plus petit que la moyenne, et paraissait dix ans de moins que son âge réel. Il s'habillait modestement et observait plus qu'il parlait. Phorän l'avait tout d'abord considéré comme un homme impassible, aussi vrai que l'acier, certes, mais qui devait beaucoup réfléchir avant d'agir. C'était le cas, sauf qu'il réfléchissait très vite. L'oncle de Phorän l'aurait beaucoup apprécié, et c'était pour lui le critère le plus fiable.

– Vous avez été parfait ! le félicita Geränt.

Phorän but une gorgée d'eau.

– Il ne me restait plus qu'à violer une dizaine de vierges pour parachever le spectacle !

– Il n'est jamais très en forme quand il vient de rendre son petit déjeuner, fit observer Avar.

– Heureusement qu'il n'y en avait pas deux ou trois autres à exécuter en plus, reprit Phorän. J'aurais été obligé de les poignarder au lieu de leur couper la tête ! Croyez-vous que j'aurais dû utiliser une hache ?

Avar prit un pichet et versa de la bière dans les cinq gobelets vides qui attendaient.

– Un peu de bière, messieurs ? proposa-t-il. Il ne sert à rien de discuter avec lui, tant qu'il est dans cet état.

– C'est difficile, dit Geränt. Il est beaucoup plus facile de tuer ces bâtards quand ils vous fourrent une épée en travers de la gorge que de sang-froid, lorsqu'ils geignent et tremblent de peur.

– Je l'aurais fait pour vous, mon Empereur, lui dit Toarsen.

La nature avait façonné le visage d'Avar à l'image d'un parfait Apollon, tandis que les mêmes traits, chez Toarsen, lui donnaient l'apparence d'un joyeux drille – si l'on évitait son regard.

Toarsen avait-il déjà tué des hommes ligotés et incapables de se défendre ? Phorän s'abstint de poser la question, car il ne voulait pas en connaître la réponse.

– C'est un sale travail, dit Kissel. (Le jeune homme desserra le

col de son uniforme, et accepta une coupe.) Moi, je préfère les tuer au combat. C'est plus équitable.

Cela répondait apparemment à la question muette de Phorän ; mais c'était difficile à dire, toutefois : Kissel avait un sens de l'humour assez tordu.

C'était le fils cadet du Septe de Fort-aux-Sceaux. Quand Phorän avait offert à Kissel de se retirer au moment des exécutions, celui-ci avait proposé de maintenir le Septe à l'instant fatal, voire de porter le coup lui-même. Visiblement, il n'aimait pas beaucoup son père.

L'Empereur avala une longue gorgée d'eau, et s'installa dans son fauteuil habituel. Ces dernières semaines, le salon de Phorän avait été le décor d'un véritable conseil de guerre.

– Ils vous craindront à présent, Phorän, lui dit Geränt. Et ils vous respecteront d'autant plus.

– J'ai observé Gorrish, dit Toarsen. Celui-là, c'est un cœur de pierre. Il n'a pas été effrayé, ni même impressionné, par la mort de ses complices. S'il avait été sorcier, je parie que l'Empereur aurait déjà rendu l'âme.

Avar acquiesça :

– Je pense, oui. Je l'ai vu, moi aussi. Nous allons devoir nous occuper de lui.

– Il aurait fallu le tuer, celui-là aussi, reconnut Geränt. (Il s’assit sur un petit banc. Il y avait pourtant un fauteuil confortable, installé expressément pour lui. Mais, au grand amusement de Phorän, le vieux Septe était plus à son aise avec les choses simples.) C’est bien dommage que nous n’ayons pu réunir assez de charges contre lui !

Phorän fit entendre un grognement sourd, puis échangea son verre d’eau contre un gobelet de bière :

– Malheureusement, Gorrish était trop occupé à tenir le Conseil pour Telleridge ; c’est pour cela qu’on ne le voyait jamais en bas, dans les appartements du Chemin. Les domestiques du Chemin étaient au courant ; mais je ne pouvais pas les exposer aux genres d’ennuis qui arrivent aux serviteurs dénonçant leurs maîtres. Ç’aurait été injuste.

Il retourna à son fauteuil, et s’y laissa tomber, le bras plié sous la jambe. La présence de ses compagnons le réconfortait, et l’aidait à oublier le sang qui maculait ses vêtements. Geränt s’exclama soudain :

– Mais j’y pense, j’ai promis à Tiër de veiller sur vous, mais vous rendez les choses sacrément difficiles ! Si Avar et Kissel n’avaient pas pensé à vous raccompagner, vous seriez parti seul dans le couloir, sans aucune protection ! Vous étiez censé attendre, et vous faire escorter par la moitié des gardes, avez-vous oublié ? Votre performance d’aujourd’hui a fait de vous une cible – pas seulement pour les membres du Chemin qui ont

une cible – pas seulement pour les membres du Chemin qui ont échappé à la justice, mais pour n’importe quel Septe, ou marchand, qui préférerait l’époque où vous n’étiez qu’un ivrogne et un débauché !

– L’Empereur débauché a fait son temps, dit Phorän ironiquement. Il leur faudra du temps pour s’adapter. Mais à l’avenir, je veillerai à toujours me faire escorter.

– À ce propos, dit Toarsen, Kissel et moi avons sélectionné quelques hommes de confiance, au sein de votre Armée privée. (Phorän espéra qu’il n’avait pas vu la grimace d’Avar. Il était probable que la plupart des soldats de l’Armée privée de l’Empereur se révéleraient indignes de confiance.) Ils monteront la garde jour et nuit devant votre porte, à tour de rôle.

À ces mots, Geränt se frotta le visage. Lui aussi connaissait bien l’Armée privée et ses soldats. Il supervisait l’entraînement du matin – auquel Phorän participait – laissant aux capitaines le soin de conduire celui du soir :

– Il n’y en a pas dix à qui je ferais confiance !

– Ils se relayeront toutes les douze heures, répondit Toarsen. (Phorän remarqua qu’il ne contredisait pas Geränt.) Kissel et moi, alternerons avec eux.

Mais Geränt secoua la tête.

– Les gardes sont trop longues. Et puis, si tu n’en sélectionnes

qu'un petit nombre, tu donnes à penser aux autres qu'ils n'ont pas de valeur ! Répartis-les par paires : un fiable avec un moins fiable et change les gardes toutes les trois heures. Au-delà, un soldat n'est plus aussi efficace.

L'un des avantages, songea Phorän, à avoir ces hommes-là avec lui, c'était qu'ils se chargeaient de tout l'aspect discussion ; ce qui lui permettait de voir où se situait le véritable problème.

– Qu'ils me gardent ici dans mes appartements, proposa-t-il. (Geränt haussa un sourcil.) Ce sont des aristocrates. Ils sont issus de familles nobles. Ils savent se tenir à table, sûrement mieux que moi, d'ailleurs. Ils font de mauvais gardes parce qu'ils n'ont pas été éduqués pour cela. Ce ne sont ni des domestiques, ni des gardes impériaux. Ils vont donc se relayer à l'intérieur, et ils me tiendront compagnie. Quant à ma sécurité, on mettra des gardes impériaux à la porte. Nous en trouverons bien quelques-uns qui n'auront pas envie de venger leur capitaine. Prenez ceux qu'il rabrouait le plus souvent.

Avar grommela :

– Très bien. Sélectionnez donc les pires gardes impériaux pour assurer la sécurité de l'Empereur...

– Tout à fait ! s'exclama Geränt. (Phorän supposa qu'il se rangeait à son avis plutôt qu'à celui d'Avar.) Voilà ce que nous n'avons pas vu ! Nous allons faire de l'Armée privée de l'Empereur autre chose qu'une troupe de gardes ou une armée.

Ils ne sont pas faits pour ce genre de travail, c'est évident !

– Je suis de noble naissance, dit Toarsen. Si quelqu'un m'obligeait à porter un uniforme, et s'attendait que je reste invisible, sauf quand il donne des ordres, je ne crois pas que j'apprécierais. (Il sourit, et, cette fois, ses yeux s'éclairèrent.) Quand on y pense, c'est de cette manière que les Rapaces nous traitaient, et voyez ce qu'ils sont devenus !

– D'accord, mais ça ne veut pas dire qu'il n'y aura aucune discipline, dit Phorän à l'intention d'Avar, qui semblait mécontent. Bien au contraire, même. Tiër a dit qu'ils étaient tous d'excellentes lames ! Il faudra trouver d'autres experts, cependant, pour qu'ils leur enseignent le combat au couteau, à mains nues, au bâton, etc. D'après Tiër, ils ont besoin d'être valorisés.

Il savait ce que cela signifiait. Ces jeunes gens aspiraient à trouver un but à leur existence. Il avait été dans ce cas, lui aussi, jusqu'à très récemment.

– Ainsi, vous leur faites croire qu'ils valent quelque chose, et ils deviennent loyaux ? demanda Kissel.

Mais Phorän secoua la tête :

– Non, je ne leur fais pas croire, Kissel... Je leur montre qu'ils le sont, tu comprends ? Ils ne remplaceront pas la garde impériale – j'espère que cela ne sera pas nécessaire, mais, si ca l'était, je

trouverais des remplaçants ailleurs. J'ai besoin qu'ils soient mes yeux et mes oreilles, mes pieds et mes mains ! (Il s'enthousiasma.) Voyez les problèmes qu'ont les gardes civils avec les marchands les plus cossus, et les nobles de rang inférieur ? Que ces gens-là s'adressent désormais à l'Armée privée de l'Empereur – des gentilshommes, nés de familles nobles, des hommes qu'on écoute et qu'on respecte.

– Des gentilshommes, dit ironiquement Avar, qui étaient encore des voleurs et des vandales il y a quelques semaines ! Vous parlez d'une armée ! Et combien d'hommes fiables y a-t-il dans cette armée : treize ou quatorze, c'est ça ?

– Dix, dit Kissel. Avec Toarsen et moi.

– Des gentilshommes, reprit Phorän, au service d'un Empereur qui était un ivrogne et un débauché il n'y a pas si longtemps ! Si l'on peut changer, je crois que j'en suis la preuve vivante – et, si vous n'êtes pas d'accord, vous feriez bien de vous taire, car vous risqueriez d'offenser Notre Impériale Personne !

Avar lui sourit :

– J'abandonne. Mais vous devrez garder auprès de vous, constamment, au moins l'un des capitaines de confiance.

Geränt se mit à rire :

– Ça va marcher, j'en suis sûr. Phorän y veillera ; c'est ce qui

arrive, d'ordinaire, lorsque les gens fréquentent Tiër trop longtemps. Ils se mettent à espérer des miracles, qui finissent par se réaliser !

– Mon Seigneur, intervint Kissel, avant de venir à Taëla vous n'aviez pas vu Tiër depuis la guerre du Fahlarn, il y a vingt ans de cela. Avez-vous l'habitude d'accourir chaque fois que l'un de vos anciens soldats roturier vous appelle à la rescousse ?

Geränt sourit et lissa sa moustache de son doigt :

– Mon garçon, j'ai répondu à l'appel de mon Empereur. Qu'il n'y ait pas de malentendu.

Phorän leva son gobelet vers Geränt :

– Et ils disent que vous ne connaissez rien à la politique !

Le vieux Septe laissa échapper un petit rire :

– Non, ils disent que je n'aime pas la politique.

Puis, s'adressant à Kissel :

– Mais je comprends ta question, toutefois. Je n'ai pas vu Tiër depuis la guerre, mais nous avons échangé des lettres régulièrement depuis cette époque, et puis... (Il secoua la tête.) Tu connais Tiër ; j'accorde plus de crédit à son jugement qu'au mien – et c'est précisément ce que j'ai fait, cette fois-ci. Mais, croyez-moi, j'aurais accouru à son appel, même si je n'avais pas eu de ses nouvelles depuis la guerre.

ca de ses nouvelles depuis la guerre.

– Vous l’avez, vous aussi, dit Phorän. Ce je-ne-sais-quoi qui pousse les gens à faire ce que vous dites. J’ignore ce que c’est, exactement. Avar a lui aussi ce talent, de temps en temps. Mais Tiër et vous possédez cette autorité, de manière naturelle.

Geränt fléchit humblement la tête :

– Merci, mon Empereur. J’y ai beaucoup travaillé. Tiër était déjà comme cela, à l’époque où il n’était qu’un jeune officier, menant des hommes deux fois plus âgés et expérimentés que lui, sans qu’aucun d’entre eux y trouve à redire !

Toarsen éclata de rire :

– Les Maîtres du Chemin ne savaient pas ce qu’ils faisaient quand ils l’ont jeté parmi nous, tu ne trouves pas, Kissel ? Je pense qu’ils s’attendaient qu’on le martyrise, comme ce pauvre idiot de Voyageur qui était là avant lui. Mais, à la place, Tiër nous a pris en main, et a fait de nous une arme pour l’Empereur !

Il fit un signe de tête à Phorän, qui leva son gobelet en signe d’acquiescement.

– Montrez-vous dignes de cet honneur en servant fidèlement l’Empereur, dit Avar.

– En parlant de service ! dit Phorän. Il me faut un héritier.

Avar lui sourit :

– Vous avez une demoiselle en vue ?

Phorän roula des yeux :

– S’il vous plaît, Avar, ne soyez pas stupide ! Si je prends une épouse maintenant, elle m’assassinera dans mon lit, et ce dès la nuit de noces ! Non, je vais attendre d’avoir un peu plus d’alliés avant d’envisager un héritier de sang. D’autre part, un enfant ne me serait d’aucune utilité ; c’est trop fragile.

Il but une longue gorgée de bière, le temps que l’idée fasse son chemin dans leur esprit, puis continua :

– Si j’ai un héritier légal, un adulte j’entends, mes ennemis cesseront de se dire : « Si l’Empereur pouvait tomber de cheval... ou dans les escaliers, ça arrangerait tout le monde ! » (Avar comprit la chose, mais Kissel et Toarsen, visiblement, y réfléchissaient encore.) Ce n’est pas que je sois invulnérable avec un héritier, mais il y aura moins à gagner en m’assassinant ; surtout si mon héritier est encore plus trouble-fête que moi !

– D’accord, mais ça n’améliorera pas vos rapports avec des gens comme Gorrish, ou n’importe qui ayant une rancune personnelle contre vous, répondit Avar. Et, si je puis me permettre, vous avez déjà offensé beaucoup de monde, Phorän. Mais les ennemis politiques seront moins enclins à songer à l’assassinat comme solution éventuelle. Avez-vous un héritier à l’esprit ?

– Vous.

Il eut envie d'éclater de rire, en voyant pâlir le visage d'Avar. Il était loin d'être stupide, mais il fallait parfois l'attraper par l'épaule, et l'obliger à regarder pour qu'il voie l'évidence :

– Voyons, qui d'autre cela pourrait-il être ? Votre mère et la mienne étaient cousines germaines, et c'est pour cette raison, d'ailleurs, que votre père a pris la place de régent, après la mort de mon oncle. Écoutez-moi, Avar, vous et Toarsen êtes mes plus proches parents.

– Mais je ne veux pas devenir Phorän le Vingt-Septième, objecta-t-il, avec le plus grand sérieux.

– Vous n'y êtes pas obligé. (Il s'appuya contre le dos de son siège, et but la dernière gorgée de sa bière.) Suivez mon exemple, et prenez en compte le tout premier Phorän. Vous seriez Phorän le Vingt-Huitième, à la place. Ou bien, puisque je serai sans doute mort si vous héritez, vous pourriez être Avar le Premier ; qu'en dites-vous ?

– Ce n'était pas mon propos, répondit Avar, d'un ton véhément. Vous le savez, je ne désire pas votre place !

– Précisément. Et c'est la meilleure raison que j'ai de faire de vous mon héritier. Allez, tout ira bien ! Avec un peu de chance, vous serez destitué par le fils de la pauvre femme qu'on me fera bien à épouser un jour ou l'autre ! Mais, en attendant

forcera bien à épouser, un jour ou l'autre ! Mais, en attendant, j'ai besoin d'un héritier – et vous serez cet héritier, Avar.

Le menton de ce dernier, tout gracieux qu'il soit, se figea obstinément :

– Je ne veux pas et vous ne pouvez pas m'obliger !

Toarsen ne put s'empêcher de sourire, et leva sa coupe vers Phorän :

– C'est la première fois que je le vois se comporter en enfant gâté ! Merci beaucoup pour cela : c'est dur, vous savez, de grandir avec un grand frère parfait !

– Allez, Avar. L'Empire est un lourd fardeau, que vingt-sept Empereurs ont porté tour à tour. Et, depuis le couronnement du tout premier Phorän, Nous avons tout fait pour protéger et servir Notre peuple. Vers quel autre fidèle bras droit pourrais-je me tourner, pour garantir la sécurité et l'unité de l'Empire ?

– Vers Geränt, répondit Avar.

Alors que ce dernier secouait la tête, Phorän répliqua :

– Non, Geränt n'a aucun lien de parenté avec moi, pas même en remontant sur dix générations. Il serait très facile au Conseil d'annuler cette nomination, avant même qu'elle soit officiellement annoncée. Il ne reste que vous.

– Allons, mon Seigneur ! dit Geränt. Il est du devoir de tout

homme d'aider l'Empereur, et l'Empire à travers lui, quels qu'en soient les sacrifices.

– Bon, c'est d'accord, répondit Avar.

Il n'avait pas l'air enchanté du tout ; toutefois, décidant qu'il valait mieux officialiser les choses avant qu'il change d'avis, Phorän s'empressa de se lever de son siège :

– Venez, tous les quatre. Allons voir si mon scribe a fini d'établir les documents. Nous aurons besoin de témoins, de toute façon.

– Parce que les documents sont déjà prêts ? demanda Avar.

Phorän lui fit un large sourire :

– Je vous connais, mon ami ! Vous n'avez jamais fui devant les responsabilités !

Phorän avait un nouveau scribe. Le précédent – dont les fonctions avaient été beaucoup plus légères que celles qu'on pouvait attendre du scribe personnel de l'Empereur – se trouvait être l'un des gentilshommes qu'il avait envoyés à la potence.

Il avait choisi son nouveau scribe lui-même, par l'intermédiaire de son archiviste qui ne semblait guère ravi de perdre son apprenti le plus prometteur. Phorän avait mis plusieurs pièces à sa disposition, dans une aile inexploitée du palais, comprenant un passage secret qui menait à la bibliothèque où le jeune homme travaillait durant la journée. C'était après ses heures de service.

Phorân avait exigé que l'affaire reste secrète jusqu'à ce que les papiers soient signés.

Tout en menant ses amis jusqu'aux appartements du scribe, le jeune Empereur se demandait – et ce n'était pas la première fois – à quoi ses ancêtres avaient bien pu songer lorsqu'ils avaient fait bâtir le palais. Des sociétés secrètes pouvaient s'épanouir dans ces pièces inutilisées, sans que personne s'en rende compte. Comme le palais avait été édifié sur plusieurs générations, il n'existait aucun plan de sa structure.

Ils grimpèrent trois étages, traversèrent deux couloirs, puis descendirent un étage, passèrent différentes portes, dont la dernière menait à une galerie d'où l'on pouvait, penché au-dessus d'une série de hautes rambardes, admirer un étrange bassin, creusé dans le sol trois étages plus bas. Au milieu, une pierre dressée faisait visiblement office de fontaine, même si les poissons de pierre ne crachaient plus d'écume depuis longtemps.

Tout le bassin – assez large et profond pour contenir une petite baleine – était recouvert d'une mousse visqueuse, d'où s'exhalait la désagréable odeur de décomposition qui régnait dans la galerie, malgré le grand air qui pénétrait par le plafond ouvert.

– Vous avez installé votre scribe dans cet endroit ? s'exclama Avar. Que vous a donc fait le pauvre garçon ?

– C'est le chemin le plus court. Pour peu que vous vous dépêchiez, nous y serons dans peu de temps.

– Je pense que c'est pour ça qu'ils trouvent encore des pigeons dans la galerie d'art ! intervint Kissel.

Il avait la main devant les yeux, afin de se protéger de l'aveuglante lumière du jour, qui contrastait violemment avec l'obscurité qu'ils avaient connue jusqu'à présent.

– Moi, je n'avais jamais vu ça auparavant ! dit Toarsen. Pourtant, ça fait des années que j'explore ce palais ! Comment ai-je pu manquer une chose pareille ? Mon Empereur, avez-vous songé à faire réparer cette fontaine ?

– Ne te préoccupe pas de cette vieille fontaine, dit son frère. Phorän détient les plans complets du palais, cachés en lieu sûr. Il connaît plein d'endroits bizarres !

– Oh non, certainement pas les plans complets ! s'exclama Phorän. Ou du moins, s'il s'agit vraiment des plans complets, il manque beaucoup de choses !

Toarsen se pencha à l'envers sur la rampe et regarda vers le haut :

– Il y a encore trois étages au-dessus ? Mais à quoi ça ressemble à l'extérieur, Phorän ? Sommes-nous au centre de la section nord, ou est-ce...

Une porte claqua soudain contre un mur. Phorän détourna le regard de Toarsen et vit des hommes en armes se précipiter sur eux. Un bref instant, il se demanda ce que ces soldats masqués fabriquaient là, quand Geränt s'écria :

– Des assassins !

Avar hurla par deux fois le cri de guerre de Phorän, dans l'espoir d'alerter quiconque se trouverait dans les environs. Mais il y avait peu d'espoir qu'on vienne à leur secours – chaque fois que Phorän avait emprunté ce chemin, il n'avait jamais croisé personne. De plus, en supposant qu'on entende l'alerte, les chances qu'on se rallie à l'Empereur plutôt qu'à ses assaillants n'étaient que d'une sur deux.

Kissel et Toarsen dégainèrent leur épée, mais ils furent les seuls, car le reste des compagnons n'étaient armés que de couteaux de table. Ce qui, rétrospectivement, sembla assez stupide à Phorän. Ce dernier esquiva une épée, et plaça sa hanche derrière son assaillant. Une rapide poussée et celui-ci s'effondra en arrière sans effort, comme l'avait garanti Geränt lorsqu'il lui avait appris ce mouvement l'avant-veille lors de l'entraînement du matin.

Cela fonctionnait, mais il ne put en tirer réellement avantage, car il lui fallut éviter une autre lame. Il fut toutefois incapable d'arracher l'épée des mains de l'homme, et dut abandonner l'attaque, de crainte d'être transpercé par l'estoc.

L'éclair d'une autre arme émergea de nulle part, et glissa vers

son ventre. Cette fois, c'était fini. Phorän observa l'épée avec une étrange indifférence, conscient qu'il n'y avait plus rien à faire, que personne ne viendrait l'aider. Il savait qu'il était perdu, que cette épée était l'instrument de sa mort.

La pointe touchait déjà sa tunique lorsqu'il recula brusquement, et s'effondra au sol, avec l'homme qui tenait l'arme. Là, debout derrière le cadavre du félon, flottait une forme sombre et familière, que Phorän avait espéré ne jamais revoir de sa vie.

Avec un mélange de soulagement et d'horreur, Phorän dévisagea la Mémoire, qui semblait bien plus réelle que la dernière fois qu'il l'avait vue ! La créature lui rendit son regard – du moins le crut-il, car elle ne possédait pas d'yeux visibles. Puis elle continua sa traque.

Elle aurait dû être partie, pourtant. La Guérisseuse Voyageuse lui avait expliqué qu'il s'agissait du spectre du Corbeau-Mage dont il avait assisté, par hasard, au meurtre. Dès qu'elle aurait tué les personnes responsables de sa mort, elle devait cesser d'exister à jamais. Il était persuadé qu'elle avait disparu. Il n'avait plus revu la Mémoire depuis la nuit où elle avait décimé les Maîtres du Chemin, les sorciers qui avaient tué le Corbeau qu'elle était autrefois, afin de s'approprier ses pouvoirs. En commettant cet acte, ils avaient libéré la Mémoire, qui s'était attachée à la seule personne qui n'était pas immunisée contre sa magie : Phorän.

La Mémoire avait presque l'air d'un être de chair et d'os. Vêtue

d'une longue étoffe noire qui l'enveloppait de la tête aux pieds, la créature passait d'un assaillant à l'autre. Elle était beaucoup plus solide et tangible que dans son souvenir, mais personne à part lui n'y prêta attention – et d'ailleurs seuls Phorän et les Voyageurs avaient été capables de la voir jusqu'ici.

Si elle était toujours là, pourquoi n'avait-elle pas continué à se nourrir, chaque soir, du sang de Phorän ? Et si elle n'avait plus besoin de lui, ni de son fluide vital, pour survivre, pourquoi l'avait-elle protégé ?

Phorän regarda ses agresseurs masqués tomber les uns après les autres. Quelques-uns étaient tués par des mains humaines. Geränt et Avar avaient récupéré des épées sur des corps, et tous deux étaient d'admirables bretteurs. Mais la plupart des hommes mouraient des mains de la Mémoire.

Les bras croisés sur la poitrine, l'Empereur continua à observer la scène. Comme les cadavres jonchaient le sol, les combattants – des deux côtés – s'aperçurent qu'il y avait un autre tueur à l'œuvre. Certains traîtres tentèrent de fuir, mais la Mémoire fut plus rapide qu'eux.

Phorän se demanda ce que les autres voyaient. Pour lui, les hommes masqués étaient d'abord enveloppés dans la masse noire de l'être – puis leurs corps s'effondraient, exsangues, sur le sol. Bientôt, Toarsen et Kissel cessèrent de combattre, et se placèrent devant Phorän pour le protéger.

– N’ayez crainte, leur dit-il. Cette chose ne me fera rien.

Il eut presque envie de rire en disant cela, parce qu’il portait toujours les cicatrices des morsures de la Mémoire sur les bras. Mais, quoi qu’il arrive, il savait qu’elle ne le tuerait pas. Elle ne pouvait pas. S’il venait à mourir, elle aussi disparaîtrait.

La Mémoire tourna son regard vide vers Phorän. Avar se positionna aussitôt entre l’Empereur et la créature, en soufflant d’une voix épouvantée :

– Pour l’amour du Ciel, Phorän, qu’est-ce que c’est que ça ?

– Ça ne me fera rien, ne vous inquiétez pas, répéta Phorän.

Aucun des autres ne voyait l’entité, sauf Avar ! Il se souvint que, par le passé, la Mémoire n’était jamais apparue quand Avar se trouvait à proximité – était-ce parce quelle savait qu’il la verrait ?

Toutefois ses autres compagnons n’en avaient pas moins vu les soldats tomber raides morts, sans raison apparente. Ils avaient sûrement compris que c’était dû à quelque magie, de la magie en rapport avec l’Empereur.

– J’ai bu leur sang, ce soir, dit l’étrange créature, ignorant tout le monde à part lui. Je te donnerai la réponse à l’une de tes questions. Choisis-la bien.

Pourquoi n’es-tu pas partie ? songea. Phorän. Si tu n’es pas

morte lorsque le Chemin est tombé, pourquoi m'as-tu ignoré jusqu'à présent ? Et pourquoi revenir maintenant ?

Cependant, la question qu'il posa était beaucoup plus importante :

– Est-ce que quelqu'un d'autre a vu tout ça ?

La Mémoire tourna la tête vers le haut, et Phorän suivit son regard. Deux niveaux au-dessus, il aperçut le visage apeuré d'un enfant si recouvert de haillons qu'il ne pouvait dire s'il s'agissait d'un garçon ou d'une fille. Quand il eut compris qu'on l'observait, l'enfant prit ses jambes à son cou, et fila comme l'éclair. De nombreux sans-abri trouvaient refuge dans ces endroits oubliés du palais. Quelle malchance que ce gamin ait choisi ce lieu pour y élire domicile !

– Dois-je éliminer celui-là, aussi ? demanda la Mémoire. Représente-t-il une menace pour vous ?

Il fut tenté d'accepter, mais il secoua la tête, et mentit :

– Non, il n'y a plus aucun danger pour moi. Vous pouvez partir.

La Mémoire fit une légère révérence et s'évanouit dans le néant. Quand elle fut partie, Phorän se tourna vers ses hommes. *Ça ne sert à rien de leur mentir*, se dit-il, avec lassitude. Même si Avar était le seul à avoir vu la créature, les cadavres jonchant le sol parlaient d'eux-mêmes.

– Les Voyageurs appellent cela une Mémoire, leur dit-il. L'un de leurs Corbeaux-Mages a été tué par les Maîtres du Chemin, alors que je les espionnais. Comme ils étaient protégés contre sa magie, elle s'est attachée à moi. Ce qu'elle voulait, c'était se venger des sorciers qui avaient tué le Corbeau, et je pensais qu'elle y était parvenue lorsque les Maîtres ont été retrouvés morts, vidés de leur sang ; mais apparemment, ce n'est pas le cas.

Il y avait une loi ancienne, immuable, écrite alors que les cruels signes du règne du Ténébreux – cités dévastées, champs stériles – étaient toujours visibles sur les terres de l'Empire : un Empereur ne devait jamais être touché par la magie.

L'époque où l'Empereur devait porter, bien en évidence sur le front, la pierre de Phorän fichée dans son royal bandeau était révolue. Mais Phorän, toutefois, avait dû la porter, et parader dans tout Taëla, la veille de son couronnement, comme son père l'avait fait avant lui. Si l'un des membres du Conseil avait un soupçon, les Septes pourraient exiger qu'il porte la pierre devant eux.

Phorän savait, pour l'avoir essayé la première fois que la Mémoire l'avait visité, que la gemme perdrait tout éclat à son contact, tant qu'il serait lié à l'étrange créature. S'ils découvraient cela, les Septes l'exécuteraient sur-le-champ.

Ce fut Avar qui prononça les mots redoutés :

– Si cet enfant dépenaillé raconte ce qu’il a vu à quelqu’un, d’ici peu de temps, tout le palais saura que l’Empereur est lié à un monstre invisible qui a tué ses assassins pour lui !

Phorän attendit leur sentence.

Toarsen se baissa et retira le masque de l’un des assassins. À son grand soulagement, Phorän s’aperçut que le corps n’était pas rabougri et desséché comme ceux des Maîtres du Chemin.

– Tout d’abord, il faut se débarrasser des cadavres, dit Toarsen. Si quelqu’un les voit, il comprendra qu’ils n’ont pas été tués par une main humaine.

– Je croyais que c’était le fils de Tiër qui avait tué les magiciens ? s’étonna Kissel.

– Non, répondit Phorän. C’était cette Mémoire. Tiër a menti pour sauver ma tête.

Avar acquiesça :

– Messieurs, si vous voulez bien m’aider. Nous allons jeter ces cadavres dans le bassin. Leurs armures éviteront qu’ils flottent. Quand ils finiront par être découverts, leur aspect insolite sera mis sur le compte de leur séjour prolongé dans l’eau.

Pendant que Toarsen et Avar basculaient le premier homme

dans le bassin, Geränt et Kissel empoignèrent le deuxième. Après les quatre ou cinq premiers, Phorän se mit à les aider, tout en détournant le regard chaque fois qu'un corps s'enfonçait dans l'eau.

– C'est une bonne chose que ce bassin soit aussi profond, fit remarquer Kissel. (Il jeta un autre cadavre dans l'eau.) Des décennies s'écouleront avant qu'on retrouve ces types, si jamais on les retrouve un jour !

– Quel dommage ! soupira Toarsen, en feignant la tristesse. On ne réparera jamais cette jolie fontaine !

– Il va falloir y réfléchir à deux fois, Phorän, avant de faire surveiller votre suite par la garde impériale, lança Avar. Avez-vous remarqué que la plupart de ces hommes portaient des bottes réglementaires ? Je n'ai reconnu aucun visage, mais je suis sûr que c'étaient tous des gardes impériaux.

– Si je comprends bien, s'aventura Phorän, aucun d'entre vous n'a l'intention de changer d'Empereur ?

Geränt lui tapota l'épaule :

– Cette loi n'a pas été votée pour ce genre de situation. Nous sommes avec vous, Phorän.

– Ça ne va prendre que quelques jours, intervint Avar, avant que la rumeur s'ébruite. Et encore, ils n'en auront que des bribes.

Que ce soit d'empereur ?

Ces gamins demunis n'ont aucun lien avec les Septes. La rumeur viendra des domestiques.

– À moins que je parvienne à me débarrasser de cette Mémoire. Quand les premiers échos atteindront leurs oreilles, les Septes exigeront que je porte la pierre de Phorän devant eux. Je n'aurais aucune raison de refuser, sauf bien sûr si je ne peux pas réussir le test !

– La pierre peut être volée, dit Toarsen.

Phorän secoua la tête :

– Non, voilà ce que nous allons faire : Geränt, Avar et moi-même allons voir mon scribe dès maintenant. Il se pourrait qu'Avar hérite un peu plus tôt que prévu. Vous, Kissel et Toarsen, je veux que vous rejoigniez mon Armée privée. Faites en sorte qu'ils se tiennent prêts à partir. Sélectionnez quelques hommes parmi les plus dignes de confiance, qui m'accompagneront en tant que gardes personnels. Demain matin, je partirai tôt. Vous, Geränt, j'aimerais que vous emmeniez les Pass... (il se reprit) les soldats de l'Armée privée chez vous et que vous les entraîniez. Je dois partir, mais je ne veux pas les abandonner ici. Évidemment, je veillerai à ce qu'on vous donne une bourse convenable.

– Mon Empereur, ce n'est pas nécessaire, dit le vieux Septe.

Mais Phorän agita la main :

– Je vous remercie de votre fidélité, mais ces garçons sont à moi, et il me revient donc de prendre en charge le coût de leur hébergement, et de leur enseignement militaire. (Il prit une profonde inspiration.) Demain, je file droit sur Reidern. Avec de la chance, Tiër et sa dame Voyageuse seront déjà arrivés là-bas, et pourront m'aider. Sinon, j'enverrai un mot, et l'on feindra ma mort – puisque je n'ai pas vraiment envie d'être décapité, m'étant récemment découvert une certaine aversion pour cette pratique.

– Mais vous ne pouvez pas partir, dit Avar. Si vous n'êtes pas là pour enrayer la rumeur, ils vous suspecteront d'être le Ténébreux ou pis encore, d'ici votre retour ! Comment pourrez-vous survivre à cela ?

– Je ferme le palais, répliqua Phorän. Je demande aux nobles et à leurs familles de quitter les lieux, pendant six mois, le temps qu'une pléthore d'ouvriers rénove le hall d'entrée. Oui, c'est cela, des rénovations. (Il fit un signe de tête à Toarsen, qui lui avait inspiré l'idée.) Ils devront être partis avant demain midi.

– Voyons, tout cela est ridicule ! objecta Avar. Il n'y a aucun problème, c'est le moins qu'on puisse dire, avec le hall d'entrée du palais. Ils vont tous se demander pourquoi vous ne leur avez pas donné un mois de préavis.

Mais Geränt se mit soudain à rire :

– Au contraire, il n'aura pas besoin d'en dire davantage ! Ils

– Au contraire, il n'aura pas besoin d'en dire davantage : ils vont croire qu'il a l'intention de fouiller leurs appartements, afin d'y trouver des preuves de leur culpabilité – et, croyez-moi, il y a assez de traîtres dans ce palais pour que cela les plonge dans le plus grand désespoir.

À mon avis, personne ne trouvera cette décision surprenante, venant d'un Empereur ayant tout juste décapité treize Septes de ses propres mains ! Ils s'inquiéteront beaucoup plus de dissimuler les indices susceptibles de les incriminer, plutôt que d'espionner les faits et gestes de l'Empereur !

Kissel sourit brusquement :

– Oui, il a raison !

Phorän le gratifia d'une légère révérence :

– Si je ne parviens pas à régler la situation dans les six mois qui viennent, il sera trop tard.

– Dans ce cas, dit Avar, vous et moi allons partir avec quelques gardes, ainsi que mes hommes.

Mais Phorän secoua la tête :

– Non, vous êtes mon héritier. On ne peut pas se permettre d'être tous les deux au même endroit. Et puis, je ne souhaite pas voyager avec trop de gardes, car je ne serai pas l'Empereur, mais le fils de quelque riche marchand. Nos alliés restés au palais seront au courant de mon départ, mais personne à part eux ne

seront au courant de mon départ, mais personne à part eux ne doit l'apprendre. Vous, Avar, vous resterez ici et superviserez le travail – sinon vous pouvez suivre Geränt, si vous le souhaitez.

Son ami ouvrit la bouche pour protester, mais se ravisa. Après tout, Phorän avait raison.

– J'ai une demande, néanmoins, dit Toarsen.

Phorän haussa un sourcil.

– Laquelle ?

– Je ne suis pas sûr de savoir comment regagner les appartements de l'Armée privée de l'Empereur, sans me perdre. Pouvez-vous m'indiquer le chemin ?

Chapitre 9

Tiër observa l'Empereur en silence lorsqu'il eut achevé son récit. Ce dernier s'appuya sur un coin de la table, et contempla les flammes de l'âtre. Le jeune homme ressemblait beaucoup moins à l'aristocrate potelé que le fermier avait rencontré à Taëla, et davantage à un guerrier. Il avait toujours un peu d'embonpoint, et ses joues étaient encore pleines ; mais c'était du muscle qui saillait, à présent, sous les épaules rembourrées de sa tunique.

– Je vois que Toarsen et Kissel sont avec vous, et pas avec Geränt, dit Tiër.

Il vit que Toarsen retenait un sourire.

Les yeux de Phorän s'éclairèrent :

– Je leur ai demandé de sélectionner quelques soldats de mon Armée privée, des hommes de confiance, et ils ont estimé qu'ils étaient les plus fiables de tous ! Geränt et Avar s'occupent du reste des Passereaux – enfin, des soldats de l'Armée privée, jusqu'à notre retour. (Son sourire mourut sur ses lèvres. Il s'avança alors vers la cheminée et s'arc-bouta au chambranle.) Je suis venu à vous, en espérant que vous pourriez me sauver la vie une fois de plus.

– Mais je ne connais presque rien aux Mémoires, répondit Tiër. Peut-être que Séraphe pourra faire quelque chose, ou Brewydd ? Lehr part à sa recherche demain matin.

– Qui est Brewydd ? s'enquit Toarsen.

– C'est la Guérisseuse Voyageuse du Clan de Benroln, répondit Tiër.

– La vieille femme ?

Il acquiesça.

– Ils nous ont quittés juste avant qu'on arrive à Reidern. C'est l'affaire de deux ou trois jours avant que Lehr les retrouve. (Il réfléchit un instant.) Brewydd nous avait dit que la Mémoire disparaîtrait une fois qu'elle aurait accompli sa vengeance. Peut-être considère-t-elle que sa vengeance est incomplète.

– Vous pensez au sorcier qui s'est échappé ? dit Phorän.

Il acquiesça :

– Le Ténébreux. (Il avait déjà fait part de leurs soupçons à l'Empereur, avant de quitter Taëla. Cependant, Toarsen sursauta à ce nom.) Nous n'apprécions pas non plus qu'il se soit volatilisé. S'il est celui qui encourage la Mémoire à rester, alors peut-être pourrons-nous vous aider, Phorän. Nous sommes à sa recherche.

– Le Ténébreux ? demanda Toarsen d’une voix âpre. Mais voilà des siècles qu’il est mort !

– Il ne s’agit pas du même Ténébreux, dit Séraphe, la voix enrouée par la fatigue. Ce n’est pas le Roi Innommable, mais un autre sorcier, qui s’est lié au Traqueur. Cependant, il n’a pas l’air d’avoir amassé autant de pouvoir que le Ténébreux de la légende, et nous ignorons pourquoi.

– Vous êtes sûre qu’il y a un autre Ténébreux ? demanda Phorän.

Tiër acquiesça, mais il omit d’expliquer à l’Empereur que leur certitude, en grande partie, était basée sur les dires d’Ellevanal. Étrangement, il sentait que Phorän le croirait plus facilement s’il occultait cette partie-là.

– Qu’est-ce que c’est, le Traqueur ? demanda Toarsen.

– La honte des Voyageurs, répondit-elle. Je vais vous l’expliquer, mais j’aimerais que vous gardiez cela pour vous. Il y a très longtemps, avant que les Voyageurs parcourent la Terre, existait une cité de magiciens, où les mages cultivaient leur science en apprenant les uns des autres et en étudiant les livres de leur Grande Bibliothèque. Ils étaient arrogants et croyaient que leur grand savoir les préserverait toujours des entités maléfiques qu’ils invoquaient dans leur quête de connaissance.

Et ils ont créé quelque chose, poursuivit Lebr. Quelque chose

— Et ils ont créé quelque chose, poursuivit Leni. Quelque chose que tout leur pouvoir, toute leur connaissance, n'ont pu contrôler. Alors, pour endiguer ce fléau, les sorciers ont sacrifié leur cité, et tous ses habitants — à part eux-mêmes — et y ont piégé le Traqueur. Puis, sachant que leurs barrières étaient imparfaites, les survivants ont juré de combattre l'influence maléfique du Traqueur, toujours capable de pervertir les hommes. Ils sont donc devenus les Voyageurs — et le Ténébreux est l'une des choses qu'ils combattent.

Phorän se frotta le visage, et Tiër vit à quel point le jeune homme était fatigué.

— Donc, si je comprends bien, dit-il, pour me débarrasser de ma Mémoire, nous devons tuer le Ténébreux.

Tiër haussa les épaules.

— Je n'en suis pas sûr. L'avez-vous demandé à la Mémoire ?

— Elle ne s'est plus montrée depuis qu'elle a tué mes assaillants.

— Que dites-vous ? s'exclama Séraphe, en se redressant brusquement. Elle ne se nourrit pas de votre sang ? (Elle le regarda dans les yeux.) C'est très dangereux, Phorän. Si cette créature est toujours liée à vous et qu'elle cesse de se nourrir, elle disparaîtra.

— Mais c'est une bonne nouvelle, ça, non ? demanda Toarsen.

– Elle entrainera l'Empereur avec elle en partant.

Son ton était tranchant, mais Toarsen n'eut pas l'air impressionné.

La voix d'Hennëa s'éleva du fond de la pièce :

– Si elle a tué suffisamment de gens auparavant, elle pourra se passer de sang quelque temps encore. Un mage devrait la rassasier plus longtemps qu'un homme ordinaire. Comme elle a tué les Maîtres qui ont assassiné son Corbeau, leur sang l'a sans doute nourrie pour les semaines, voire les mois à venir.

La voix d'Hennëa semblait calme et alerte, sans aucune trace de la fatigue qu'éprouvait Séraphé. Il y eut un bruit de matelas qu'on froisse, puis elle émergea de derrière la tenture. Avec ses cheveux cascadeant sur ses épaules, elle donnait l'impression d'être la grande sœur de Rinnie.

– Phorän, vous vous souvenez d'Hennëa ? dit Tiër.

L'Empereur acquiesça.

– Oui, bien sûr, la jeune Corbeau.

– Votre Altesse, lui dit-elle, aussi sereine que si elle portait une robe de cour au lieu d'une fine chemise de nuit. Pouvez-vous faire venir la Mémoire à votre guise ?

– Non, impossible.

Phorän avait tenté de l'appeler de toutes les façons imaginables.

– Dans ce cas, attendons, dit Séraphe. Elle finira bien par venir, de toute façon. Hennëa, as-tu entendu le récit de Phorän ?

La jeune femme acquiesça :

– Que savent vos hommes, Altesse ? demanda-t-elle.

– Toarsen connaît toute l'histoire, évidemment, ainsi que Kissel. Quant aux autres, je leur ai dit que les Maîtres du Chemin m'avaient jeté un sort, et que vous (il fit un geste circulaire afin de les englober tous) pourriez éventuellement m'aider. (Ses lèvres se pincèrent.) Je n'ai pas osé leur confier l'intégralité des faits.

– Je suis toujours surpris que Rufört ait pu être recruté par le Chemin, dit Tiër. Je mettrais ma main au feu que c'est le garçon le plus droit et le plus honnête que je connaisse !

– Il s'est beaucoup calmé l'année dernière, lui dit Toarsen. Il était terrible, avant ça. Il avait l'habitude de sortir le soir, de s'enivrer à quelque taverne, puis de se bagarrer avec le premier imbécile venu, jusqu'à ce que Kissel le... (Phorän se racla la gorge, et Toarsen baissa la tête.) Je vous demande pardon, mesdames, mais Kissel l'a battu assez durement, et il a cessé ses bagarres dans les tavernes. Une fois, Rufört m'a dit qu'un homme avec une jambe cassée, condamné à rester coucher, comme lui, avait tout le temps de réfléchir à ce qu'il comptait

faire de sa vie.

Il fit une pause, puis reprit :

– Ils l’auraient fait tuer tôt ou tard – les Rapaces et les Maîtres du Chemin. Je pense qu’ils avaient déjà essayé, d’ailleurs. L’un des Passereaux a été retrouvé mort, quelques semaines avant l’arrivée de Tiër, pas très loin de la chambre de Rufort. Le spectacle n’était pas joli à voir, et personne n’a vraiment regretté ce garçon – mais Kissel, qui a vu le corps, m’a dit que celui qui l’avait tué devait être costaud comme Rufort. Nous n’y avons pas réfléchi plus avant, jusqu’à ce que nous apprenions, grâce à vous, que le Chemin tuait plus de Passereaux qu’il n’en élevait au grade de Rapaces.

– Iëlian, je ne le connais pas très bien, dit Tiër. Je me rappelle que c’était un garçon tranquille, et l’une des meilleures lames de l’équipe.

– Oh, c’est un bon garçon, dit Toarsen. Il a prouvé sa valeur lors du combat dans l’Aire. Il y a peu d’hommes que j’aimerais avoir dans mon dos.

Il bâilla. Séraphe se leva.

– Il est temps d’aller dormir. Phorän, prenez donc notre lit.

Mais il secoua la tête :

– Non, ma belle dame, je n’en ferai rien. Je ne priverai pas une

femme fatiguée de son lit. Je dormirai dans la grange avec mes hommes, cela nous ira très bien – et puis, un bon lit de foin sera toujours plus doux que tout ce sur quoi j’ai dormi, ces dernières semaines.

– Vous avez fait vite, d’ailleurs, pour galoper jusqu’ici ! observa Tiër.

– Oui, Toarsen connaît tous les raccourcis, et nos chevaux sont nourris au blé.

Il fit un pas vers la porte puis s’arrêta :

– Vous ne m’avez pas dit pourquoi vous envoyiez Lehr chercher la Guérisseuse, demain matin ?

– Les Maîtres m’ont laissé un cadeau. Nous espérons que Brewydd sera capable de réparer cela. Ce n’est rien qui doive vous inquiéter, mon Empereur. Jës, peux-tu les conduire à la grange, et les aider à s’installer ?

– Attends une seconde, dit Jës, avant de se tourner vers Hennëa : Avant de t’endormir, tu m’as dit de te rappeler quelque chose à propos de papa, des cartes, et de Colossaë. Tu as dit que c’était important.

Elle fronça les sourcils.

– Je ne me souviens pas.

– Ça va te revenir, dit-il à un ton connant.

Lehr ferma les yeux, et laissa son corps absorber le rythme régulier du trot de Soie-de-Mais. Il n'avait jamais monté une telle jument auparavant.

Akavith l'avait peut-être vendue moins cher qu'un noble l'aurait achetée, mais c'était plus d'argent que le garçon avait jamais tenu dans sa main.

La jument châtaigne broncha légèrement, et Lehr ouvrit les yeux pour voir ce qui l'alarmait. Il ne vit rien, mais observa ses oreilles frémissantes. Il y avait quelque chose dans les bois, sur sa gauche.

Ce n'était peut-être rien, mais cela faisait des heures qu'ils filaient de la sorte, et elle était parvenue à surprendre deux ou trois faisans, ainsi qu'un lapin épouvanté, avec une audace formidable !

Il lui demanda d'aller au pas ; et elle secoua la tête, réticente, avant de ralentir l'allure et de caracoler. « Regarde ça, lui disait-elle à chaque pas, je ne suis pas fatiguée, et on va trop lentement ! »

Lehr respira de façon lente et méthodique, comme Brewydd le lui avait enseigné. « *Calme-toi, mon garçon. Laisse tes sens te parler.* »

Il sentit alors le monstre sauvage et effrayant qui se tapissait dans l'ombre des bois, prêt à vous dévorer si vous n'étiez pas assez sur vos gardes.

– Jës ? (Il arrêta sa jument.) Que fais-tu là, Jës ? (Tout à coup, le loup émergea silencieusement du bois, comme s'il attendait simplement que Lehr l'appelle. Soie-de-Maïs redressa sa nuque délicate, et l'examina sans tressaillir. Le loup regarda Lehr avec les yeux sombres de Jës.) Je n'ai pas besoin d'être protégé !

Le loup s'assit par terre, et se gratta l'oreille à l'aide d'une patte arrière. Puis, il se releva dans un grognement qui n'était peut-être qu'un simple étternuement. Il trotтина jusqu'à la jument, ignorant complètement son frère, et échangea avec elle un salut de truffe à museau. Puis il reprit le sentier de chasse, nonchalamment, sans un regard en arrière.

– Va te faire voir, Jës... , marmotta Lehr. Je n'ai pas besoin d'aide. (Le loup venait de disparaître dans une courbe du sentier.) Bon, d'accord, ce n'est pas si mal d'avoir de la compagnie, n'est-ce pas ? dit-il en s'adressant à la jument.

Celle-ci s'ébroua et fila en avant, au petit galop, dès qu'il fit basculer son poids. Lehr sourit et la frappa légèrement des mollets ; alors, avec un mouvement brusque de la tête, elle s'élança comme un lièvre. Quand ils dépassèrent Jës, celui-ci émit un glapissement enthousiaste, et se joignit à la course.

Il ne leur fallut que trois jours pour atteindre Colbern.

Comme ils s'y attendaient, la ville était fortifiée. Elle semblait plus petite que Leheigh, mais Lehr se dit que c'était dû aux remparts qui l'entouraient. À l'intérieur, l'espace devait être restreint et les gens vivaient sans doute plus proches les uns des autres.

Les portes, moins massives que les remparts, étaient à la fois plus basses, et moins solides. Il se dit qu'un bélier les briserait aisément. Cependant, il n'y avait pas eu de guerre dans la contrée depuis deux générations, et Lehr finit par convenir que ces portes-là étaient tout à fait convenables. Elles étaient verrouillées et des drapeaux jaunes de fortune, accrochés au linteau, avertissaient les voyageurs que la ville était touchée par la peste.

Les oreilles couchées en arrière, Jës grogna lugubrement.

– Moi aussi je la sens, dit Lehr. (La puanteur de la mort – la peste, les cadavres en décomposition. Il tira sur sa tunique pour s'en couvrir le nez, et mit pied à terre. Soie-de-Maïs ne semblait pas perturbée par l'odeur, mais elle avait été entraînée à la chasse. Le sang, les relents de mort, ne l'effrayaient pas autant que les autres chevaux.) Tu ferais mieux d'avoir repris apparence humaine, Jës, lorsqu'on nous ouvrira la porte.

Il regarda derrière son épaule, et croisa le sombre visage de son frère aîné.

– J’aime cette jument, dit Jès, en glissant ses doigts sous le mors écumeux. Elle est jolie.

Lehr frappa une nouvelle fois à la porte, mais personne ne répondit. Il recula donc de quelques mètres, s’élança lestement vers le haut et s’accrocha au rebord. Alors, jouant des jambes, il trouva une prise grâce à laquelle il se propulsa d’un coup de talon par-dessus la porte et tomba légèrement sur ses pieds de l’autre côté.

Des bâtiments de deux ou trois étages s’élevaient au-dessus d’étroites ruelles. Il se dégagait de la ville une atmosphère oppressante que l’absence totale de mouvement venait accentuer. Lehr regarda autour de lui avec méfiance, mais il n’y avait aucun signe de guetteurs.

Il tira les lourdes barres de la porte, et l’ouvrit en grand.

– Je n’ai vu personne, dit-il à son frère. Sois prudent, Jès.

Le Gardien lui sourit de toutes ses dents, et mena Soie-de-Maïs sur les pavés de la rue principale :

– Sais-tu si les Voyageurs sont venus ici ?

Lehr retourna sur le chemin poussiéreux menant à la porte. Il prit une profonde inspiration et s’accroupit afin d’observer le sol. Cela lui prit un moment, car il y avait eu un violent orage dans le courant de la semaine, et la pluie avait estompé les traces qu’il recherchait .

– Ils sont ici. (Il revint vers Jës, et saisit les rênes de Soie-de-Mais.) Ils sont entrés et ne sont jamais ressortis.

Le Gardien scruta la cité silencieuse :

– Je ne suis pas sûr que ce soit bon signe.

Lehr avait eu la même impression, mais il refusait de l'admettre. Il s'efforça de mettre l'angoissante sensation qu'il éprouvait à la vue de ce spectacle désolé sur le compte du Gardien. Mais si c'était réellement le cas, pourquoi ressentait-il le besoin de se rapprocher de son frère ?

Il garda les yeux rivés au sol, sachant que le Gardien resterait aux aguets pour eux deux, et suivit les traces des Voyageurs à travers les rues de la ville.

Ils arrivèrent bientôt à une auberge, qui disposait d'une écurie. Le Gardien le prit par le bras.

– Attends ici un moment, je veux vérifier quelque chose. (Il disparut à l'intérieur de l'écurie, pour en revenir presque aussitôt.) Les chevaux sont tous morts. Pas de maladie ; ils ont été tués. Ça fait plus d'une semaine qu'ils sont morts, vu l'état des cadavres. Et puis, il y a deux personnes à l'intérieur, aussi. L'un tué à coups de couteau, l'autre mort de maladie. Je ne me suis pas approché assez près pour savoir depuis quand ils sont morts.

– Trouvons les Voyageurs et rentrons à la maison, dit Lehr.

Il hâta le pas, en proie à une terrible angoisse. Il ne croyait pas qu'ils les retrouveraient vivants, mais il devait les retrouver malgré tout. Il devait cela à Brewydd.

Comme ils s'avançaient plus avant dans Colbern, la puanteur se fit plus forte. Des barricades obstruaient certaines ruelles, de vaines piles d'objets ménagers, déposées là pour éloigner les victimes de la peste.

Ils virent, çà et là, des oiseaux charognards, des rats et même un chien sauvage, mais aucun être humain.

Ils découvrirent le Clan de Rongier dans l'un des minces carrés de terre laissés à l'air libre par les villageois, où leurs animaux domestiques venaient gratter et fourrager. Le Gardien s'agenouilla près du premier corps, et le renifla, sans le toucher.

– Ça fait plus ou moins une semaine qu'ils sont morts. Comme les chevaux.

Lehr s'accroupit à côté d'une femme allongée face contre terre, dont les cheveux d'argent ne lui rappelaient que trop sa mère, Séréphe. Elle non plus, comme le reste des Voyageurs du clan, n'était pas morte de la peste. Ils avaient tous été sauvagement abattus par les gens qu'ils avaient essayé d'aider.

Il effleura ses cheveux – tant qu'elle mordrait la poussière, son

visage lui resterait inconnu.

– Quelqu'un a dû penser qu'ils portaient l'épidémie avec eux comme les chevaux que tu as aperçus dans l'écurie – et, j'imagine, les chats, les chiens, les poulets et les chèvres que nous n'avons pas vus. (Il retourna délicatement le corps de la Voyageuse, comme si cela pouvait encore la blesser. Il l'avait déjà vue cuisiner au côté de sa mère ou arranger la chemise d'un gamin, mais il ne connaissait pas son nom. Il se releva et longea les autres corps, s'efforçant de mettre des noms sur les visages, malgré l'émotion qui le submergeait.) Voilà Benrohn.

À en juger par le nombre de villageois morts qui l'entouraient – et par les mutilations que son corps avait subies – Lehr comprit qu'il s'était bravement défendu.

– Et là, Isfain, dit le Gardien d'une voix si étrange qu'elle interpella Lehr.

Isfain, se rappela-t-il, était l'homme qu'on avait chargé de surveiller Jës, quand celui-ci avait été fait prisonnier à l'aide du *foundraël*.

– Jës, ça va ?

Le Gardien acquiesça.

– Je pensais que j'aimerais le voir mort.

Puis, s'avançant vers le cadavre suivant :

– Voici Kors.

Ils étaient tous morts : les hommes, les femmes, et – le plus triste – les enfants. Les petits jumeaux à la tignasse rousse, toujours prêts à accomplir quelque mauvais coup, étaient étendus cérémonieusement, la gorge proprement tranchée. Et la petite fille qui, dès qu'elle le voyait, suçait timidement son pouce, était à présent recroquevillée sur elle-même, morte.

Là aussi, les corps des villageois se mêlaient à ceux des Voyageurs. Quelques-uns, armés d'épées, étaient sans doute des gardes civils ; mais les autres, pour la plupart, étaient armés de gourdins et d'outils. « À hommes désespérés, actes désespérés », avait l'habitude de dire leur père.

Lehr se détourna du corps d'un homme étreignant encore un long couteau de sellier, et faillit trébucher sur celui d'une femme. Ses yeux d'un bleu de givre avaient été dévorés par les corbeaux, mais il reconnut le nez aquilin et les lèvres généreuses. C'était Igraina, qui avait pris tant de plaisir à l'envoyer effectuer de menues tâches, et s'était amusée à flirter gentiment avec lui. À côté d'elle, se trouvait le forgeron du clan, Lehr ne savait plus son nom, mais il revoyait encore le sourire timide du brave homme.

Quand ils eurent enfin fait le tour du charnier, des nappes de brouillard s'accrochaient au sol, là où le Gardien était passé ; Lehr ignorait si c'était dû à la colère, ou à la tristesse. Il n'y avait

plus personne, de toute façon, ni à défendre ni à châtier. S'il en jugeait par les ruelles désertes qu'ils avaient traversées, les auteurs de ces meurtres atroces étaient probablement déjà tous morts.

Ils ne trouvèrent aucune trace de la vieille Brewydd. Lehr ne s'en réjouit pas pour autant. Lors du massacre des Voyageurs, la pauvre femme était sans doute dans quelque maison, à essayer de guérir des malades.

– Ils sont trop nombreux pour qu'on les enterre, dit Lehr, d'une voix désespérée. Mais on ne peut quand même pas les laisser comme cela !

Le Gardien jeta un coup d'œil alentour :

– Je me souviens de champs de bataille grouillant de cadavres. De guerriers valeureux, qui méritaient mieux que de servir de chair à vautours. Viens ici, Lehr. Reste derrière moi, je dois te protéger.

Lehr s'approcha de lui aussi près qu'il le put, jusqu'à ce que le froid engendré par son frère lui brûle les doigts, et que l'angoisse l'empêche de respirer. Sa jument coucha les oreilles en arrière, elle aussi en proie à la détresse, mais ne s'écarta pas de lui. Ils s'étaient suffisamment approchés, apparemment, car le Gardien se mit à chanter. C'était un son étrange, atone, plus proche du hurlement d'un loup que d'un véritable chant.

Il étreignit Lehr au cœur, et les larmes qu'il retenait jusqu'à présent s'écoulèrent librement sur ses joues, comme s'il n'était plus qu'un petit enfant. Il avait connu ces gens, porté du bois avec eux, combattu à leurs côtés... Et ils étaient tous morts. Morts en essayant de sauver les habitants mêmes de cette ville qui les avaient massacrés.

Sous ses pieds, le sol trembla, en réponse au chant du Gardien. La magie émergea de la terre, et s'infiltra dans tout le corps de Lehr, en une vague presque douloureuse qui fit siffler ses oreilles. Tout autour d'eux, le sol s'ouvrit sous les corps des Voyageurs et de leurs assassins, et les avala. Il ne resta plus qu'un lopin de terre retournée en guise de sépulture.

Le chant cessa.

– Qu'est-ce que.

Lehr s'interrompit pour retenir son frère qui s'effondrait, tout pâle et transpirant. Il sanglota fortement tandis que Lehr l'accompagnait, pas à pas, jusqu'à un vieux banc de bois, à l'ombre d'un érable.

– Chh..., dit-il, s'agenouillant devant lui, malheureux de ne rien pouvoir faire d'autre. (Jès s'était écarté de lui dès qu'il s'était assis sur le banc, et Lehr savait qu'aucun geste, aucune marque d'affection, ne pourrait consoler son aîné.) Ils ne souffriront plus, maintenant. Plus rien ne peut les atteindre...

Jës leva ses yeux sombres.

– Il y a tant de souffrance, sanglota-t-il. C'est Brewydd, je crois. Elle n'est pas loin.

Lehr se souvint que Jës était un empath. Il se leva d'un bond, et regarda attentivement autour de lui. S'il ressentait la douleur de Brewydd, cela signifiait qu'elle était toujours en vie. Son regard tomba sur une frêle roulotte, que l'on pouvait tirer au bras, ou à cheval – le *karis* de la Guérisseuse.

Il glissa les rênes de Soie-de-Mais dans les mains de Jës :

– Garde-la pour moi, s'il te plaît. Elle aussi est sûrement malheureuse.

Jës appuya son front contre la jambe avant de la jument, et celle-ci posa tendrement le museau sur le dos de sa chemise. Jugeant qu'il avait laissé Jës sous bonne surveillance, Lehr s'avança vers le *karis*, en prenant soin d'éviter les endroits où la terre était fraîchement retournée.

Quand il ouvrit la porte, il fut accueilli par des relents de maladie. Brewydd était si frêle, et prenait si peu de place, qu'il la confondit presque avec une bosse, avant qu'elle remue sous les couvertures :

– Tu es venu, mon garçon. J'avais peur que tu arrives trop tard, mais ensuite, j'ai senti la terre accueillir ses enfants en son sein à

l'appel d'un Aigle et j'ai compris que vous étiez là.

Il la prit dans ses bras et la porta à l'extérieur, à la lumière du jour. Il espérait que la chaleur du soleil l'aiderait à se remettre. Depuis qu'il l'avait quittée, elle avait l'air d'avoir perdu la moitié de son poids.

— Nous aurions dû rester avec vous. Rinnie était en sécurité avec tante Alinath. Si nous vous avions accompagnés, tout cela ne serait pas arrivé.

Elle porta la main à sa joue pâle et la caressa doucement. C'est alors qu'il comprit qu'elle était aveugle.

— Qui sait ce qui serait arrivé ? Tout cela est écrit, mon garçon, et il n'appartient ni à toi ni à moi d'intervenir dans le cours des choses.

— Brewydd ? (Jës avait quitté son banc. Lehr leva les yeux, et vit qu'il allait mieux.) Nous allons te ramener à la maison, et maman va guérir ton mal, comme elle l'a fait avec papa.

— Non, mon garçon... Je suis restée pour vous parler. L'un de mes dons était jadis la clairvoyance — un don peu puissant, mais qui m'a dit d'attendre avant de rendre l'âme. Ne me pleure pas, Lehr. (Elle sécha l'une de ses larmes à l'aide de son pouce.) Je suis une très, très vieille femme. Et j'étais trop âgée pour voir cette épidémie telle qu'elle était vraiment. J'aurais dû, pourtant : je savais qu'il y avait un nouveau Ténébreux.

– Que s’est-il passé ? demanda Lehr.

Il la porta jusqu’à l’érable, s’assit sur le banc et la berça doucement, comme si ce geste pouvait la protéger d’une manière ou d’une autre.

– J’ai guéri des gens, mais ils revenaient le lendemain encore plus malades que la veille. C’était une peste ténébreuse, mon garçon. Je connaissais les signes, pourtant, mais j’ai oublié – vieille comme je suis. Quand j’ai fini par comprendre, j’étais malade moi-même, et la moitié du clan aussi. Je les ai guéris, et je me suis guérie moi-même, mais c’était trop tard. Malheureusement, la Guérison a pris beaucoup plus que je n’avais à donner, donc je vais mourir, quoi qu’il arrive. Je vais mourir comme tous ceux de ce village. Tués par l’Ombre. Oui, je l’ai vu.

– Maman nous a dit que l’Alouette ne pouvait pas voir l’Ombre, lui fit gentiment observer Lehr.

Elle secoua la tête :

– Si, nous le pouvons. Tous un petit peu, seulement, c’est plus difficile pour nous, qui ne possédons pas l’œil du Chasseur ni l’instinct du Gardien. Les Ordres ont beaucoup de choses en commun, malgré ce qu’aiment à en dire les Corbeaux.

– Le Ténébreux a donc décimé ce village ? demanda Jës.

Brewydd hocha la tête :

– Oui, tous ceux qui ne sont pas morts poignardés, ou massacrés à coups de massue. Le Ténébreux doit être à l’apogée de sa force, à présent. Dites à votre mère d’être prudente.

– C’est un homme ? demanda Lehr,

Elle secoua la tête.

– Je ne sais pas. Je ne devrais pas faire de pronostics. Ça pourrait être n’importe qui. Mais vous aviez des questions à me poser, n’est-ce pas ? Assez importantes pour que je reste en vie.

– La Mémoire de Phorän est toujours là, dit Jës.

Lehr lui raconta la tentative manquée d’assassinat, qui avait conduit l’Empereur à fuir Taëla.

– D’après papa, la Mémoire ne s’en ira qu’avec la destruction du Ténébreux.

La vieille femme acquiesça de nouveau :

– Si la Mémoire n’a pas disparu quand les Maîtres du Chemin sont morts, c’est sans doute le cas. Mais elle deviendra plus forte, également, plus réelle et s’approchera de l’homme qu’elle a jadis été. Il se pourrait que la mort du Ténébreux ne suffise pas à libérer cette créature – comme les pierres de pouvoir. (Elle déglutit.) Dites à votre mère que la Mémoire fonctionne comme l’une des pierres d’Ordre, sauf que l’Ordre est attaché à Phorän, et non nié dans une pierre. Ça l’aidera peut-être. (Elle

« Non, je ne sais pas. Ça n'est pas facile. » (Elle s'interrompt un instant, et sa respiration se fit plus difficile.) Quoi d'autre ? demanda-t-elle, d'un ton impatient. Il y avait deux choses, je le sais !

– C'est à propos de papa, dit Jës. Lehr sait mieux raconter.

– Maman pense que les Maîtres du Chemin lui ont fait quelque chose, et que cela affaiblit le lien entre lui et son Ordre. Elle voit des trous à l'intérieur, comme s'il s'agissait d'une pièce de tissu. Elle a réussi à les rapiécer, pour la plupart.

– Elle a réussi ça ? Comment, dis-moi ?

– Elle a convaincu l'une des pierres d'Alouette, celle avec le rubis, de l'aider à le faire. (Il se racla la gorge.) Elle a utilisé la magie pour créer un fil, et l'Alouette est devenue une aiguille façonnée à l'aide de son propre Ordre. Elle a rapiécé les trous avec ça. Est-ce que tu y comprends quelque chose ?

Brewydd émit un son étrange qui effraya Lehr avant qu'il comprenne qu'elle riait.

– Quelle audace ! s'exclama-t-elle, dès qu'elle le put. Qu'elle s'estime heureuse que l'Alouette ne l'ait pas tuée pendant qu'elle s'en servait !

– Elle dit que son rapiéçage est temporaire, et qu'il ne durera pas. Elle espérait que tu pourrais faire mieux.

– Non, mon garçon. (Sa main glissa de son visage, et ce geste le

– VOI, mon garçon. (Sa main glissa de son visage, et ce geste le rendit malheureux.) Pas même si j'avais de nouveau vingt ans. Les Ordres sont au-delà de mes capacités, comme ç'aurait dû être le cas pour elle aussi. Le remède qu'elle cherche a été perdu lorsque Colossaë est tombée.

Lehr sentit un frisson lui parcourir l'échine :

– Le remède est-il toujours là-bas ?

Il leva les yeux vers le Gardien, mais croisa le regard candide de son frère à la place.

– À Colossaë ? Je ne sais pas. (Elle suffoqua dans ses bras, avides d'air, tandis qu'il la berçait. Elle était si légère. C'était presque comme s'il portait une enfant dans ses bras. Elle retrouva son souffle.) J'ai rêvé de Colossaë quand je vous attendais. C'était la première fois. Et vous y étiez, vous et votre chien noir, et il y avait une tour.

– Nous avons découvert des cartes de Colossaë dans le temple du Chemin, à Reidern.

– Je sais. Ce rêve vous était destiné. Je devais rester pour vous dire d'aller à Colossaë. (Elle fit une pause, et se détendit.) Oui, c'était ça. Vous ne trouverez peut-être pas vos réponses là-bas, mais si vous n'y allez pas, vous ne trouverez rien. (Du pouvoir, brut et brûlant, s'infiltra violemment dans le corps de Lehr, à travers la peau en contact avec la couverture de Brewydd. Cela lui coupa le souffle. et la voix de la vieille Guérissense. vibrante

de magie, résonna en lui comme un carillon.) Si vous ne trouvez pas Colossaë, Tiër disparaîtra, et la tête de l'Empereur décorera le mur de son ennemi.

Ses muscles se relâchèrent, et l'étrange pouvoir se dissipa lentement, puis disparut complètement.

– Brewydd ?

Lehr craignait qu'elle soit déjà morte, mais elle s'agita légèrement au son de sa voix.

– Je suis toujours là, mon petit. Dis à ta mère que j'ai réfléchi à l'énigme des pierres d'Ordre. Il y a deux ou trois jours, quelque chose m'est venu à l'esprit. Ça ne m'a pas paru important, mais si vous allez à Colossaë, cela pourra peut-être vous être utile. (Elle ferma les yeux, et respira longuement. Quand elle les ouvrit de nouveau, elle avait repris quelques couleurs.) D'après la tradition, il n'y a rien d'écrit sur les Ordres dans les bibliothèques *mermori* ; et si j'en juge par les recherches qu'Hennëa, ta mère et moi-même avons effectuées au fil des années, j'aurais tendance à le croire. Pourtant, lorsqu'ils ont quitté Colossaë, après avoir sacrifié tous les habitants, ils ont créé les Ordres. Or, la magie *solsenti* – celle qu'utilisaient les anciens mages – requiert beaucoup d'études, et autant de rituels. Des choses qu'on doit coucher par écrit ; et apprendre par cœur. Une magie aussi puissante que les Ordres, qui existent depuis des millénaires, a dû exiger un travail considérable, mes enfants ! Et

sur quoi d'autre les anciens mages travaillaient-ils à la même époque ?

– Le Traqueur ? s'aventura Jës.

Elle hocha la tête.

– Ça se pourrait bien. S'ils ont su comment créer les Ordres, ils ont dû écrire quelque chose là-dessus. Un Corbeau ne devrait pas avoir besoin de livres. Pourtant il y avait une bibliothèque.

– Rongier le Bibliothécaire.

Elle acquiesça :

– Dites aussi à votre mère que si Tiër perd son Ordre, ça le détruira. Son corps ne périra pas, tant qu'il y aura des gens pour s'en occuper ; mais l'Ordre emportera son âme. Il ne laissera rien. Rien. Et si jamais cela arrivait, tu ferais mieux de t'en charger, Chasseur. Si ton père meurt, son corps devrait aussi mourir. (Elle ferma les yeux et caressa la main de Lehr.) Voilà, j'ai joué mon rôle dans cette histoire. À présent, je peux laisser le problème du Ténébreux à des personnes plus aptes que moi. (Sa respiration s'accéléra, comme si elle souffrait.) Il y a un sac dans mon *karis*. Donne-le à ta mère, Lehr. Elle saura ce que c'est, et ce qu'elle doit en faire.

– Chh... Repose-toi.

À la place, sa main gauche se referma sur la sienne.

– Viens, Jës. (Elle lui tendit sa main libre.) Viens ici, et prends ma main. À présent écoutez-moi, tous les deux. (Or elle ne dit rien, et se contenta d’envoyer sa magie à travers eux, comme une flamme qui les brûla presque au point de leur faire mal, mais pas tout à fait.) Vous êtes sains et saufs à présent. Dorénavant, la peste ne pourra plus vous tuer, et vous ne transmettez pas l’épidémie. C’est le mieux que je puisse faire. Quand vous partirez, refermez les portes. Il faudra deux semaines pour que la ville soit sûre. Lehr, fais en sorte d’éloigner les gens jusque-là.

– D’accord, je m’en souviendrai. Personne n’entrera ici avant deux semaines.

– Prends soin de toi.

– Je te promets, grand-mère.

Elle serra sa main très fort, mais ne dit plus rien. Après un moment, il la sentit s’alourdir dans ses bras. Elle dormait.

Jës alla chercher le sac à l’intérieur du *karis*, tandis que Lehr berçait la vieille femme. Son aîné trouva des draps propres. Alors, Lehr ramena Brewydd à l’intérieur de sa roulotte. Il la déposa sur son lit, et s’assit auprès d’elle.

Jës posa une main sur l’épaule de son frère, puis les laissa.

Quand le jour commença à baisser, Lehr se décida à sortir, et partit à la recherche de Soie-de-Maïs. Il la trouva dessellée.

brossée, et ravitaillée en grains, dans un petit enclos qui, d'après la hauteur des grilles, avait servi à garder des chèvres, plutôt que des chevaux. Jës n'était visible nulle part et Lehr s'en retourna donc vers Brewydd.

Elle l'avait sauvé lorsqu'il avait failli perdre son âme.

Il avait tué des hommes. Il s'était approché deux, à pas de loup, dans l'obscurité des bois, et leur avait tranché la gorge par-derrière. Il les avait égorgés froidement, en calculant d'avance le moindre de ses gestes. Ça n'avait rien eu d'un combat loyal, car la vie de sa mère était en jeu.

Brewydd l'avait alors pris sous son aile et lui avait appris à concilier sa nature de Chasseur à sa nature d'être humain. Il était presque sûr qu'elle avait pratiqué sur lui son art de Guérisseuse, afin de soigner son âme. Ses manières bourruées et sa langue acérée cachaient un cœur sensible.

– Tiens ! dit Jës.

Lehr leva les yeux et saisit le morceau de pain sec qu'il lui tendait. Il provenait de l'un de leurs sacs, pas du village. Lehr mordit dedans, et en avala une bouchée.

– Où étais-tu passé ?

– Je suis allé voir s'il y avait des survivants. (Il détourna le

regard.) Nous ne pouvions pas laisser des gens, s'ils étaient encore vivants. Mais tout le monde est mort. Hommes et bêtes.

– Je ne laisserai pas Brewydd ici.

Il ne précisa pas qu'elle était mourante, ni qu'il serait cruel de l'arracher à sa roulotte. Jës savait tout cela.

– J'attendrai avec toi.

Il s'assit par terre, joignant le geste à la parole.

Brewydd ne se réveilla jamais, et mourut au cours de la nuit, alors que Lehr s'était endormi.

Jës dénicha une pelle et l'aida à creuser une tombe digne d'elle, tout près de l'érable. Il l'y enterra simplement, enveloppée dans ses couvertures.

Son frère resta près de lui lorsqu'il eut terminé.

– Quelque part, une nouvelle Alouette s'est envolée. (Il posa sa main sur la nuque de Lehr, affectueusement, puis l'enleva aussitôt.) Partons avant que d'autres arrivent.

Lehr harnacha Soie-de-Maïs et ils regagnèrent les portes de la ville. Il demanda à Jës d'avancer avec la jument, tandis qu'il refermait les lourds battants, et les condamnait. Il s'aperçut qu'escalader les portes depuis l'intérieur était plus facile que l'inverse et retomba légèrement sur le sol, à côté de Jës.

Puis, il plaça les deux mains contre les remparts et les renforça avec un flux de pouvoir. Personne n'escaladerait ces pierres, ni ne les franchirait, tant que l'énergie qu'il y avait insufflée serait active. La magie ne se dissiperait pas avant un mois, voire un peu plus. Ces remparts, en effet, avaient été solidement bâtis : ils ne voulaient pas qu'on les franchisse.

La porte, en revanche, fut plus difficile à renforcer. Quand il en eut enfin terminé avec elle, Jës et la jument étaient à bout de patience.

– Heureusement qu'il n'y a qu'une seule porte ! dit-il, dès qu'il fut satisfait de son travail.

Les remparts lui avaient causé beaucoup moins de soucis.

– Des murs et des portes ? demanda Jës. Pourquoi donc, Faucon ?

– Parce que les Chasseurs posent des pièges, répondit-il sans difficulté à la question tronquée de son frère. (Lehr se hissa lourdement sur la selle car il était fatigué. D'une légère tape sur l'encolure, il s'excusa auprès de Soie-de-Mais.) Breyydd m'a expliqué que les grillages, les murs, les portes, et toutes les serrures obéissaient à mon Ordre, parce qu'ils renfermaient des choses.

– C'est vrai, les Chasseurs piègent ou encagent leurs proies, dit
Jës d'un air pensif.

Jës, u un an pensil.

Lehr fit avancer sa jument sur le chemin menant à Reidern, et s'efforça de garder l'équilibre. Il n'avait pas beaucoup dormi cette nuit-là, et la magie qu'il avait dû générer, afin de renforcer les remparts et la porte, l'avait épuisé.

– Jës, le sac ! s'exclama-t-il soudain, visiblement angoissé. Est-ce que tu as pris le sac de Brewydd ?

– Oui, je l'ai. Il y a des *mermori* à l'intérieur ; celui de Rongier le Bibliothécaire, et les quelques autres qu'avait récupérés Benrohn. Il y en a cinq, en tout. Je ne crois pas que maman sera très contente. Elle trouve qu'elle en a déjà beaucoup trop.

Le soleil tapait fort, mais Lehr avait du mal à maintenir ses yeux ouverts. Ses paupières le brûlaient, et il avait mal à la gorge.

– Repose-toi, dit le Gardien près de l'épaule de Soie-de-Maïs. Tu peux dormir un peu, je vais veiller sur toi, avec Jës. De toute façon, tu as déjà fait tout ce qu'il fallait.

– Je suis malade, s'étonna-t-il.

– Oui. Dors, maintenant.

Chapitre 10

Tu aurais dû aller à la pêche avec les enfants, dit Tiër de façon anodine, sans quitter le bout de bois qu'il sculptait des yeux.

Le fait que parmi les « enfants » – c'est-à-dire Hennëa, Phorän, ses gardes et Rinnie – seule cette dernière réponde vraiment à l'appellation n'en faisait pas moins d'eux ses enfants, Séraphé ne l'ignorait pas. Dès que Tiër ressentait de l'affection pour une personne, il la prenait sous son aile – même s'il s'agissait de vieillards comme Ciro, qui avait été un contemporain de son grand-père.

– Tu es aussi angoissé que moi ! (Elle ne cessait d'aller et venir dans la pièce.) C'est la première fois que je te vois sculpter, je me trompe ?

Il brandit l'objet inidentifiable qu'il avait passé toute la matinée à tailler, à l'aide de son couteau.

– Apparemment, j'ai bien fait de m'abstenir jusqu'à présent ! ironisa-t-il.

Séraphé s'assit à côté de lui, sur le banc du porche. Elle appuya le front contre son bras et soupira :

– Ton bonhomme a deux yeux, je vois bien, mais l’œil droit est beaucoup trop gros, et en plus il est plus bas que l’autre.

– C’est la bouche, ça. (Il posa la sculpture sur ses genoux, et ébouriffa les cheveux de sa femme.) Ils devraient déjà être revenus, même s’ils ont emmené tout le clan avec eux !

– Oui, si l’on se fie aux cartes. Aucun de nous n’a jamais emprunté cette route. Tu sais bien, les cartes sont parfois trompeuses.

Cette conversation s’était déjà déroulée à plusieurs reprises tout au long de la semaine. C’était la deuxième fois ce matin-là, et ce fut au tour de Séraphé d’énumérer les diverses raisons, plus futiles les unes que les autres, susceptibles d’expliquer le retard des garçons – en supposant, du moins, que Jës ait suivi son frère.

Couché à leurs pieds, Gura leva la tête, et regarda en direction du chemin par où Lehr était parti. Séraphé sentit le pouls de Tiër s’accélérer, pour atteindre le rythme de son propre cœur. Mais Gura s’allongea sur le dos et offrit son ventre à la caresse du soleil matutinal.

Tiër soupira :

– Encore heureux qu’Hennëa ait pris tout le monde avec elle. Sinon, Phorän aurait lui aussi arpenté la pièce avec toi. Pour un homme qui a la réputation d’être un débauché et un paresseux, il

homme qui a la réputation d'être un débâcle et un paresseux, il ne reste guère en place ! J'ai cru que vous alliez finir par vous rentrer dedans.

– Quand il est tranquille, il me donne l'impression qu'il ne bougera plus jamais.

Tiër éclata de rire :

– Oui, je t'accorde que...

Mais Gura se redressa brusquement, et émit un faible gémissement, les yeux rivés sur le chemin. Séraphe suivit son regard, mais ne parvint pas à voir très loin car le chemin serpentait, de bas en haut, le long de la corniche boisée.

Tiër mit sa création de côté, et s'avança jusqu'au bout du porche. Il plaça les mains en visière sur ses yeux, comme si cela pouvait l'aider à voir au-delà des virages. La queue de Gura se mit à frétiller.

– C'est sûrement les garçons, dit Séraphe.

– Ou les autres qui reviennent de la pêche, par quelque raccourci. (Derrière ces paroles, Séraphe sentit l'impatience dans la voix de son époux. La queue de Gura frétille de plus belle, et il poussa une série d'aboiements sourds.) Vas-y. (Gura ne se fit pas prier et s'élança aussitôt sur le chemin, aussi vite qu'il pouvait. Tiër fit un large sourire à Séraphe et guetta l'arrivée des garçons. Mais ils n'apparurent pas.) C'est trop long.

– Va voir, Tiër.

Il s'élança du porche avec autant de célérité que Gura, et fila comme une flèche en haut du chemin, de cette démarche de loup qu'il prenait lorsqu'il progressait en forêt. Il ne boitait plus, mais Séraphe espéra qu'il n'avait pas surestimé l'état de ses genoux. Quoi qu'il arrive, elle savait qu'il n'arrêterait pas de courir tant qu'il ne les aurait pas retrouvés.

Séraphe rentra à l'intérieur de la maison, et sortit le pain qu'elle avait fait cuire la veille. Elle commença à le couper en tranches, et à le beurrer. Ses garçons auraient faim lorsqu'ils rentreraient ; ils avaient toujours faim.

– Ils vont bien.

Elle se le répéta plusieurs fois, comme une prière.

La porte d'entrée s'ouvrit enfin, et, à la place de l'accueil froid et serein qu'elle avait préparé afin de modérer sa joie, elle s'écria, tout alarmée :

– Mets-le sur le lit, dépêche-toi ! Est-ce que tu l'as porté sur tout le chemin ?

Elle tira les draps du lit de Lehr, de façon que Tiër, le regard sombre, et le front en sueur, puisse déposer leur fils dessus.

– Non, la jument s'en est chargée. (Il l'aida à retirer les bottes et

a oter les vêtements de Lenr qui ne bougeait pas.) J'es s'occupe d'elle. (Quand ils eurent terminé, il aida Séraphe à recouvrir le garçon.) Je vais finir de panser le cheval. J'ai l'impression que Jès n'est guère en meilleure forme – sauf qu'il est toujours sur pied, lui – mais il ne laissera jamais cette fichue bête. J'y vais.

– Quelqu'un lui a appris à être têtu, dit calmement Séraphe.

Tiër lui sourit d'un air las et effleura sa joue :

– Ils sont sains et saufs, ma froide Impératrice. Ils ne sont pas blessés, mais simplement exténués. Ne t'en fais pas.

Séraphe attendit que Jès ait terminé le ragoût qu'elle lui avait fait réchauffer, accompagné d'un bon morceau de pain, avant de croiser les bras et de demander :

– Raconte-moi.

Jès sourit faiblement dans sa direction, et cela renforça l'expression fatiguée de son regard. Elle se sentit d'autant plus coupable de l'obliger à parler. Et la culpabilité s'accompagnait toujours de colère chez elle. Et cela, même s'il n'y avait aucune raison. Elle haussa les sourcils.

– Je ne sais pas par où commencer. (Son sourire mourut aussi vite qu'il était apparu.) Tout le Clan de Rongier est mort, maman. Tout le village de Colbern, aussi. Lehr a renforcé les

remparts, comme cela personne ne pénétrera à l'intérieur, jusqu'à ce que la ville soit sûre.

Séraphé dut s'asseoir, mais elle fit attention à garder son dos bien droit, et son visage calme et serein. Elle devait se contrôler.

– Tous les habitants sont *morts* ? demanda Tiër. De la peste ? Il n'existe pas beaucoup de maladies capables de tuer autant de gens !

Lehr grogna depuis son lit, puis s'assit difficilement.

– Que les dieux l'emportent. (C'était un juron assez répandu chez les Reiderni, quoique Séraphé ne l'ait jamais encore entendu de la bouche de son fils.) Si je le laisse raconter tout, vous ne comprendrez jamais ce qui s'est passé. Mais dès que j'ai fini, je me recouche. (Il s'assit en tailleur, plaça les coudes sur les genoux, et se prit la tête entre les mains, comme s'il avait mal au crâne.) Jës s'est montré quand j'étais à un jour de voyage. Nous avons suivi la carte et c'était un raccourci vers Colbern.

En quelques phrases brèves, Lehr décrivit ce qu'ils avaient découvert là-bas. Séraphé l'écouta sans l'interrompre comme il leur parlait de Brewydd et de la peste ténébreuse.

– Je pense qu'elle croyait nous avoir immunisés contre la peste. Mais nous l'avons attrapée quand même, Jës et moi. Je ne sais pas pourquoi nous ne sommes pas morts, comme les autres.

– Le Gardien est persuadé qu’elle nous a sauvés, ajouta Jës. Je n’ai rien d’un Guérisseur, mais j’ai pu chasser l’ombre hors de moi ; pourtant il m’a dit que si ç’avait été masqué par la peste, je n’aurais pas réussi à m’en débarrasser. Il a dit aussi que nous avions été contaminés par l’ombre, mais pas par la peste du Ténébreux. (Il prit un sac accroché à sa ceinture, et le tendit à Séraphe.) Brewydd m’a dit de te donner ceci.

Séraphe pouvait les sentir à travers le cuir du sac... Des *memori*. Chacun d’eux représentait de plus en plus de Voyageurs disparus. Benroln en possédait cinq, d’après ses dires.

– Allez au lit, maintenant, dit Tiër quand il vit l’expression de sa femme. Votre mère et moi allons faire un tour dehors. Lehr, est-ce que tu veux manger ? Jës a laissé assez de nourriture pour quatre personnes. Tu dois avoir faim.

Lehr secoua la tête, une seule fois, très fermement, puis se glissa de nouveau dans son lit et se mit la tête sous les couvertures.

Séraphe laissa le sac sur la table, et s’avança vers la porte. Ça n’avait pas d’importance. Si elle les jetait dans la mer, ils lui reviendraient quoi qu’il arrive. Elle ne pouvait leur échapper. Ils étaient les symboles de son peuple agonisant, de sa propre culpabilité.

Elle laissa sa colère et sa peine donner de l’ampleur à ses pas, comme elle s’éloignait de la maison. Tout en regardant sur le

comme elle s'éloignait de la maison. Tout en avançant sur le sentier, elle se remémorait les visages des Voyageurs du Clan de Rongier. Ils étaient tous morts, comme son clan à elle. Comme Tiër mourrait sans doute. Et tout cela par sa faute.

Maîtrise-toi, s'ordonna-t-elle.

C'était toujours dangereux d'être en colère, pour un Corbeau. Les Corbeaux ne pleuraient pas. Les larmes ne résolvaient rien. Rageusement, elle sécha ses yeux.

Elle était consciente que Tiër était derrière elle, et qu'il la laissait mener la marche, en maintenant une légère distance entre eux deux.

Si seulement nous n'avions pas été aussi pressés de rentrer. Si nous avons accompagné Benrohn, alors Jës et Lehr auraient vu la souillure. Hennëa et moi aurions pu vaincre cette maudite peste. Un Voyageur ne devrait pas avoir de foyer. Ce n'est qu'une distraction supplémentaire, qui l'éloigne de sa véritable mission : combattre le Traqueur et ses adeptes.

– Ce qui est fait est fait, ma fille. (Elle n'avait pas l'impression d'avoir parlé tout haut, peut-être avait-il simplement deviné ses pensées.) Ton clan avait un Corbeau, un Aigle, et quelques autres Ordres. Pourtant, personne n'a su arrêter la peste qui les a tués. Si nous étions partis avec Benrohn, que cela te plaise ou non, nous serions morts nous aussi. De tous les habitants de la

ville, Breyydd n'a pu sauver que nos garçons. Et si je succombe à cause du problème de mon Ordre, ce ne sera pas non plus ta faute. Ce n'est pas toi qui m'as jeté ce sort, mais les sorciers du Chemin Secret.

Séraphe s'arrêta. La pensée de l'éventuelle mort de Tiër l'avait soudain calmée, en créant une distance entre sa colère et elle. Elle était soulagée de ne plus rien ressentir :

– Tu as raison. Ces pestes qui ont tué mon clan, et tous les autres qui ont péri à cette époque-là – et qui ont permis au Chemin de s'infiltrer parmi les Septes, comme de la mauvaise herbe – étaient l'œuvre du Ténébreux. Il est en train de... il a détruit mon peuple à dessein. Et il essaie de te détruire, toi.

Une douleur aiguë la traversa soudain, comme une lame, lorsqu'elle prononça cette dernière phrase. *Une douleur prisonnière d'un mur de glace*, se remémora-t-elle avec fermeté. Non, à présent, elle ne ressentait plus rien. C'était un Corbeau. Elle avait une parfaite maîtrise d'elle-même.

– C'est ce que je pense.

Le ton de sa voix intrigua Séraphe. Elle était calme à présent, pourquoi était-il si inquiet ? Elle se tourna vers lui, mais, avant même qu'elle croise son regard, il y eut un lourd craquement à côté d'elle. Un rocher du sentier qu'ils suivaient explosa soudain en mille morceaux ! Des fragments de roc l'atteignirent au passage, criblant de trous ses jupes reiderni, et provoquant des

écorchures sur la peau en dessous. Était-ce elle qui avait fait cela ? Sous le choc, le mur de glace s'effondra.

– L'émotion et la magie sont un mélange explosif, dit doucement Tiër, en lui prenant la main. Cacher sa peine et sa colère empire les choses. Jës n'en est-il pas la preuve vivante ?

Elle ferma les yeux.

– Je ne dois pas m'émouvoir. Je ne dois pas m'effondrer. Je ne dois pas... (Elle se mordit les lèvres.) Mais ça n'a pas l'air d'aider, non plus, que je gémisses.

Tiër l'entoura de ses bras solides. Sa chaleur et son odeur la réconfortèrent.

– Laisse-moi t'aider. Et je te laisserai m'aider, moi aussi.

Il l'entraîna à l'écart du sentier, sous le couvert des arbres, jusqu'à une petite clairière ombragée où s'écoulait un frêle ruisseau et où poussait de l'herbe fraîche. Dans cet endroit tranquille, il saisit sa colère et la sienne, et les transforma en quelque chose d'autre avec des caresses et des mots doux : quelque chose d'ardent, de vivant, et de fantastique.

Après cela, nue, à bout de souffle, et temporairement apaisée, Séraphe dit :

– Nous irons à Colossaë, Tiër. Je veux retrouver la Grande Bibliothèque dont Rongier était le conservateur. C'est pour nous

donner ce conseil que Brewydd est restée en vie, apparemment. Ces choses-là ont leur propre pouvoir. Là-bas, nous découvrirons le moyen de réparer ton Ordre, et d'affronter ce nouveau Ténébreux qui est la cause de tout. Après, nous le détruirons, et il ne pourra plus faire de mal.

Elle ne lui dit pas, cependant, que nul ne savait où Colossaë se situait. Elle ne lui dit pas, non plus, que même s'ils parvenaient à trouver la bibliothèque, il était fort probable que ni Hennëa ni elle ne soient capables de découvrir ce qu'ils cherchaient, ou même de déchiffrer ces vieux grimoires, dans le cas contraire. Elle ne lui dit pas que, s'ils trouvaient tout ce dont Brewydd avait parlé à Lehr, les chances qu'elle puisse s'en servir pour l'aider étaient minces. Elle ne lui dit pas qu'un Ténébreux âgé de deux siècles ne serait pas facile à vaincre. Elle n'en eut pas besoin : il le savait déjà.

– D'accord, dit-il. Par où commençons-nous ?

Jës était assis sur le porche lorsqu'ils rentrèrent à la ferme. Malgré son visage terne et fatigué, tout son être vibrait d'énergie contenue.

– Ils sont tous là. Ils sont revenus : Hennëa, Phorän, et ses gardes personnels. Ils savent toute l'histoire. Lehr s'est réveillé et leur a tout raconté sur Colbern et les Voyageurs. Puis, il s'est

– Et toi, est-ce que ça va ? lui demanda Tiër. Tu n'es pas malade, au moins ?

Jës secoua la tête :

– Non, Lehr l'a attrapée avant moi, et le Gardien m'a débarrassé de l'ombre en même temps qu'il s'occupait de lui. Je suis simplement fatigué, c'est tout. Il y a trop de monde, à l'intérieur.

– Jës, tu peux rester dehors, lui dit Séraphe. Brewydd nous a dit qu'il fallait trouver Colossaë. Nous allons ressortir ces vieilles cartes, et essayer de découvrir son emplacement.

– Je vais venir. Quelquefois, le Gardien sait des choses que j'ignore.

Séraphe ouvrit le coffre, et, s'aidant d'une dizaine de cailloux pour retenir les coins, elle disposa les cartes sur la table, où tout le monde pourrait les voir.

Brewydd avait dit aux garçons qu'ils devaient absolument trouver Colossaë, s'ils voulaient avoir une chance de sauver Tiër et Phorän, même si elle n'avait pas su leur indiquer ce qu'ils devaient précisément chercher dans la cité interdite.

Au fur et à mesure qu'elle étudiait les cartes, Séraphe perdit peu à peu son optimisme. En plus de la carte de Colossaë, quatre

autres mentionnaient la grande cite. Trois d'entre elles présentaient une apparence normale, mais la quatrième était recouverte de tant de lignes qu'il était difficile de différencier les routes des villes et villages. Même sur celles qui étaient lisibles, les routes et les hameaux représentés n'existaient plus depuis plusieurs millénaires.

Tiër se posta devant ses troupes :

– Si l'on considère l'ensemble des personnes présentes, je dirais que nous avons parcouru la majeure partie de l'Empire. Nous allons donc étudier ces cartes, et voir si quelqu'un reconnaît quoi que ce soit de familier.

Jës s'assit à côté d'Hennëa mais se releva presque aussitôt et se mit à marcher de long en large derrière la table, jusqu'à ce que Rinnie lui demande de l'aider à préparer le dîner. Elle lui confia deux ou trois choses à faire, mais lorsqu'il s'appuya contre le mur et ferma les yeux, elle le laissa tranquille.

Tu es une bonne fille, songea Séraphe.

Lehr s'était replié au grenier et tout le bruit provenant d'en bas ne semblait pas perturber son sommeil.

Phorän et ses hommes débattaient tranquillement au sujet de la ressemblance d'une colline indiquée sur une carte avec une autre située près de Taëla, même si rien d'autre ne semblait correspondre.

Hennëa, qui avait passé toute la semaine penchée sur ces cartes, restait calme et silencieuse – à l’instar de Séraphe – mais Jës, toutefois, avait été incapable de supporter sa présence. Séraphe se demanda si l’atroce disparition du Clan de Berroln l’avait mise en colère, elle aussi.

Quant à Rinnie, qui ne connaissait les Voyageurs qu’à travers les histoires qu’on lui avait racontées, elle gardait un œil sur les garçons tout en cuisinant. Elle venait juste de récupérer ses deux frères, et ne voulait pas les perdre de nouveau.

Séraphe regarda la carte qu’étudiait Tiër. Après avoir jeté un coup d’œil aux autres cartes, elle comprit que les lignes légèrement plus épaisses qui formaient un réseau sur le vieux document représentaient des routes.

– Et si nous les comparions avec la carte de Willon ? proposa Tiër. Cela pourrait peut-être nous aider. Elle couvre bien les deux tiers de l’Empire ! Et elle s’est révélée fiable lorsque nous l’avons utilisée.

– Et si Colossaë n’était pas dans l’Empire ? demanda Rufort, le plus âgé des deux gardes de Phorän.

Il avait, peut-être, un an de moins que Jës, et était presque aussi grand que le meilleur ami de Toarsen, Kissel. Comme lui, il donnait l’impression d’avoir vécu. Séraphe comprenait pourquoi Tiër l’appréciait tant. Il y avait quelque chose de solide, d’inébranlable chez ce Rufort. C’était le genre de garçon qui

à incertains, chez ce maître. C'était le genre de garçon qui, une fois qu'il avait donné sa parole, faisait tout pour la tenir, même au prix d'efforts considérables. Cette dernière semaine, il avait accompli – de bon cœur – toutes les tâches que Tiër lui avait confiées.

– La tradition situe Colossaë dans l'Empire, intervint Hennëa sans lever les yeux de sa carte. Cependant, six siècles séparent l'époque où les anciens mages ont abandonné la cité, de celle où l'Empire a été créé, donc nous ne pouvons pas vraiment compter là-dessus.

Le plus jeune garde, Iëlian, regarda les cartes à son tour puis secoua la tête :

– Et qu'est-ce que cela nous rapportera ? Phorän est venu à vous pour que vous l'aidiez, pas pour que vous l'embarquiez dans un jeu de cache-cache, à la recherche d'une cité légendaire, tout autour de l'Empire ! Vous ignorez même si elle est encore là, en imaginant qu'elle ait jamais existé ! C'est seulement une histoire que se racontent quelques femmes ! (Il n'ajouta pas l'adjectif « stupides » à « femmes », mais c'était tout comme. Son regard croisa celui de Séraphe, et il vit ce qu'elle pensait de ses sarcasmes. Mais, au lieu de s'excuser, il s'emporta de plus belle. Comme Séraphe réagissait de façon identique quand elle disait une bêtise, elle ressentit une certaine sympathie à son égard.)

» Je croyais que nous attendions une Guérisseuse. (Son reproche

s'adressait à Séraphe.) Mais à présent, votre fils nous dit qu'elle est morte ! Si nous parvenons à trouver Colossaë, j'imagine que vous allez nous demander d'y aller tous. Mais en quoi cela nous aidera à tuer le Ténébreux ? Parce que nous devons le tuer pour libérer l'Empereur de votre sort de Voyageur !

Visiblement, il en savait plus sur la Mémoire que Phorän avait cru –   moins que l'Empereur ait expliqué la chose à I lian et Rufort, au cours de la semaine.

– Ce sort ne provient pas d'un Voyageur, dit Séraphe, d'une voix presque agréable. Je pourrais te démontrer la différence très facilement, si tu veux.

– Calme-toi, Séraphe, dit Ti r. (Elle était certaine d'être la seule à avoir entendu l'amusement dans sa voix. Il ne croyait pas qu'elle était sérieuse. Il avait peut-être raison.) I lian est en droit de s'inquiéter. (Il poussa son tabouret un peu à l'écart de la table, afin d'avoir un œil à la fois sur Séraphe et sur I lian – comme une sorte d'arbitre.) Il ne connaît pas Brewydd, et il ne sait pas ce qu'est la magie Voyageuse, parce que nous n'avons jamais pris le temps de lui expliquer.

Séraphe tapa du pied, mais Ti r avait raison. Simplement, elle n'avait guère l'habitude de se justifier – ni d'être trait e de « femme stupide », même si  a n'avait été que suggéré.

– D'accord, concéda-t-elle. Tout d'abord, la cité de Colossaë existe réellement indépendamment des légendes. Le suis

CASIE RECHERCHÉ, indépendamment des légendes. Je suis Corbeau, Iélian, et l'un de mes dons consiste à pouvoir lire le passé d'un objet. (Derrière le dos d'Iélian, Phorän l'observait d'un air absent. Elle savait, à force de le côtoyer, que cette expression signifiait qu'il réfléchissait intensément.) Quand nous avons trouvé ces cartes...

– Quand *j'ai* trouvé ces cartes ! rectifia Rinnie, qui coupait des légumes d'une main efficace.

– Quand Rinnie a trouvé les cartes, je les ai lues grâce à ma magie, et j'ai vu qu'elles venaient de l'époque de Colossaë. J'ai vu, également, qu'il y a environ deux cents ans, un magicien a tenu ces cartes dans ses mains, et qu'il se trouvait alors devant les portes de Colossaë. Il ne s'agit pas de légendes ou de babillages de « femmes stupides ». Ma propre magie me l'a montré.

– Elle existe, c'est certain, acquiesça Phorän.

Il mit les genoux sur la table, et se prit le menton dans les mains.

– Peut-être qu'elle est dans les environs, intervint Rinnie. Cela expliquerait pourquoi le Chemin a bâti son temple à Reidern.

– Volis m'a dit, un jour, que c'était à cause de la Chute du Ténébreux, dit Hennëa.

– Oui, il me l'a dit aussi, acquiesça Séraphe.

D'accord, dit Iélian, en levant les mains. La cité existe. Mais

– D'accord, dit Iélian, en levant les mains. La cité existe. Mais en quoi la trouver aidera-t-il l'Empereur ?

Séraphe se demanda s'il avait remarqué que Jès s'était glissé derrière lui.

– Je l'ignore encore, répondit-elle. Mais si Brewydd, Alouette du Clan de Rongier le Bibliothécaire, a dit que si nous n'allions pas à Colossaë, Phorän perdrait non seulement son trône, mais également sa tête, alors moi, j'irai à Colossaë. S'il y a quelque chose, là-bas, susceptible de nous aider à détruire ce nouveau Ténébreux, alors, j'irai à Colossaë.

– Sur la parole de cette femme-oiseau ?

– Une Alouette, précisa Séraphe, en se mordant les lèvres. Une Guérisseuse qui a consacré sa vie à soigner les gens. Elle est morte pour sauver ceux qui l'ont tuée !

Le brusque « Contrôle-toi, Corbeau » d'Hennëa, ainsi que le « Doucement, ma chérie » de Tiër, vinrent l'un à la suite de l'autre, et furent suivis d'un craquement sourd lorsque la table s'éleva à quinze centimètres du sol, avant de retomber lourdement par terre, assez fort pour faire vibrer les planches. Séraphe prit une forte inspiration, et lutta pour calmer ses esprits. La question suivante d'Iélian fut beaucoup plus respectueuse :

– Trouver la cité est donc le meilleur moyen de découvrir l'identité de ce Ténébreux ?

– Ce n’est plus un homme, intervint Hennëa. Quand on a bu au puits du Traqueur, on ne reste pas humain très longtemps.

– Maman ? dit brusquement Jës. Ce sorcier s’est-il forcément rendu à Colossaë, pour devenir le Ténébreux ?

À ces mots, Iëlian sursauta, ce qui répondit à l’interrogation de Séraphé.

– Je n’en sais rien. (Elle lui était reconnaissante, toutefois, d’avoir posé cette question. Ce sujet-là avait peu de chances de lui faire perdre son calme.) J’ai beaucoup appris cet été, en travaillant avec Hennëa et Brewydd. Elles savaient des choses que j’ignorais – et certaines des connaissances que nous avons partagées étaient contradictoires. En fait, il y a des choses que nous ne savons toujours pas et d’autres sur lesquelles nous sommes en désaccord. Par exemple, beaucoup de Voyageurs pensent que le Roi Innommable n’est autre que le Traqueur des anciennes légendes...

– Des Voyageurs stupides, murmura Hennëa.

Séraphé continua sans réagir :

– Mon grand-père était persuadé que le Roi Innommable n’avait jamais mis les pieds à Colossaë. C’est une croyance qui s’était transmise de génération en génération dans le Clan d’Isolda – du côté de ma mère – et venait de la bouche même de Kérin, qui avait combattu au côté d’Ernâve le Rouge lors de la Bataille

du Ténébreux.

Iëlian eut un hoquet d'incrédulité.

– Iëlian !

La voix de Phorän était calme, mais le jeune garde hochait la tête, et garda le silence. Séraphe haussa les épaules :

– Qu'importe que tu me croies ou non, Iëlian. Phorän est venu à nous parce qu'il a besoin d'aide, et nous ferons tout pour l'aider. Je pense que trouver Colossaë est le meilleur moyen que nous ayons pour sauver à la fois l'Empereur et Tiër. Je le pense parce qu'une vieille femme agonisante, dans une ville dévastée par la peste, l'a dit à mon fils. (Elle jeta un coup d'œil à Phorän, et s'adoucit quelque peu. Iëlian ne faisait que son devoir. Il essayait de protéger son Empereur. Elle était heureuse, d'ailleurs, que les hommes de Phorän se montrent aussi loyaux.) Ce que j'essaie de te dire, Iëlian, c'est que nous allons tout faire pour trouver ce Ténébreux, et le tuer – ou périr en essayant.

Quelque chose dans les mots de Séraphe, peut-être leur sincérité, sembla convaincre Iëlian :

– D'accord. C'est d'accord.

– La carte de Willon est toujours dans l'un de vos sacs ? demanda Tiër à Jës, brisant le silence qui s'était installé.

Ce dernier s'avança aussitôt vers son sac et en sortit la carte,

qu'il déposa sur la table. Ensuite, il se replia vers le mur le plus proche de Rinnie, en évitant la petite foule qui s'était agglutinée autour de la table.

– Tu n'as pas envie d'aller dormir, Jës ? lui demanda Rinnie, une fois de plus. Tu sais, je peux préparer le dîner toute seule.

Elle s'abstint judicieusement de lui dire qu'il la gênait plus qu'il l'aidait.

– Prends donc notre lit, dit Tiër. (Cette invitation avait presque valeur d'ordre.) Il y a de la place à côté de Lehr, et si tu n'arrives pas à dormir, tu pourras toujours t'allonger et te détendre.

Jës se raidit :

– Non, il y a trop de monde. Ils m'empêcheront de dormir.

C'était probablement la vérité, pensa Séraphe en observant son aîné d'un air songeur.

– Et dehors, ce ne serait pas plus facile ? Ou bien le soleil te dérange-t-il ?

Il secoua la tête. Elle voyait qu'il n'allait pas bien, car il évitait le regard de toutes les personnes présentes dans la pièce.

– Il est trop fatigué, dit soudain Hennëa. S'il se risque à s'endormir dehors, il sombrera trop profondément dans le

sommeil et ne pourra pas se protéger dans la forêt. Le Gardien ne le laissera pas tenter l'expérience.

Elle repoussa la carte qu'elle étudiait, et ajouta vivement :

– Mais il me laissera garder son sommeil.

– Oui, c'est vrai, dit doucement Jës.

– Bien, va donc nous chercher des couvertures, s'il te plaît.

(Hennëa se leva et jeta un regard perçant vers Séraphe, puis vers Tiër, s'attendant peut-être qu'ils s'y opposent. Mais ils ne dirent rien. Séraphe songea qu'une balade en forêt, après tout, ferait autant de bien à Hennëa qu'à elle-même. Elle avait remarqué, en effet, que l'expression figée qu'arborait la jeune femme se troublait parfois. À elle aussi, il lui fallait un lieu tranquille, à l'abri des regards, pour épancher son chagrin. Et Jës devait se reposer.)

» Je ne suis pas très utile ici, dit-elle à Séraphe, d'un ton presque coléreux. Celui qui a dessiné ces cartes ne connaissait vraiment pas son métier ! Elles ne correspondent même pas entre elles !

– Ne t'inquiète pas, répondit Séraphe avec calme. Nous travaillerons à les déchiffrer pendant votre absence.

Puis, s'exprimant dans la langue Voyageuse, elle ajouta :

– Je te confie la charge de mon fils, Corbeau.

Aussitôt toute une palette d'émotions passa sur le visage

aussiôt, toute une partie d'émotions passa sur le visage d'Hennëa.

– Je ne mérite pas ta confiance, répondit-elle dans la même langue.

– Si, je le pense.

Tiër leur avait ouvert la porte.

– Jës, tu y vas ?

Leur fils se retourna alors, usant visiblement de ses dernières forces – à tel point que Séraphe, désolée pour lui, dut faire un effort pour ne pas l'aider. Mais ses attentions maternelles ne feraient que l'épuiser davantage, et elle resta donc à sa place.

– Merci d'avoir accompagné ton frère à Colbern, lui dit Tiër. Sans toi, il serait mort à l'heure qu'il est.

Jës s'agrippa un peu plus à ses couvertures, et hocha la tête.

Hennëa le laissa choisir son chemin, et s'efforça de se tenir à distance de lui, afin d'éviter de l'effleurer par accident. Il était trop fatigué pour supporter son manque de contrôle.

Le temps était une chose étrange. Un instant, on parlait à quelqu'un, et celui d'après, il était mort. Il lui avait toujours semblé, autant qu'elle s'en souvienne, qu'il devrait exister un

moyen d'inverser le cours du temps, et de changer les événements de la vie. Une heure, une minute passaient si rapidement... inverser leur course ne devrait pas être impossible. Néanmoins, elle n'avait jamais trouvé le moyen d'y parvenir.

Ainsi, un nouveau clan était mort. Un de plus. Encore des gens qu'elle avait connus, appréciés, et qu'elle ne reverrait plus jamais. À ce moment précis, elle se sentait comme dépossédée.

Jës progressait en silence devant elle. Avec sa démarche traînante, il aurait dû trébucher et s'effondrer à maintes reprises, mais par elle ne savait quel miracle, son pied se posait toujours de l'autre côté des débris épars, des rochers et autres crevasses.

Hennëa était silencieuse, elle aussi. Aurait-elle été capable de lui parler, si elle avait essayé ? Elle l'ignorait.

Elle était consciente de ce que Séraphe venait de faire, même si elle supposait que ni Tiër ni Jës ne savaient qu'elle avait prononcé les derniers mots d'une cérémonie de mariage Voyageuse. Une cérémonie où les parents confiaient la charge de leur fils à sa nouvelle épouse.

Mais elle ne voulait pas y penser, pas plus qu'à la mort, ou à ce maudit Ténébreux.

Elle offrit son visage à la chaleur du soleil, et fit le vide à l'intérieur de son esprit, comme s'il n'existait rien d'autre que l'instant présent : le soleil sur ses joues, le parfum des arbres et

de l'herbe traicne, le chant des oiseaux et des insectes, et son instinct qui lui disait où se trouvait Jës et qui n'avait rien à voir avec la magie, mais avec les liens qui unissent une femme à son homme.

Il s'arrêta sur une petite côte, recouverte d'herbes jaunissantes, qui aux yeux d'Hennëa ne se distinguait pas des autres endroits qu'il avait foulés sans y prêter attention. Il déploya l'une des couvertures, lui tendit la seconde, puis s'allongea sur le ventre, laissant son dos absorber la chaleur des rayons du soleil de cette fin d'après-midi d'été.

Hennëa, au lieu d'étaler sa couverture, la plia et la déposa sur un coin libre de celle de Jës. Puis, s'asseyant dessus, elle ramena ses jambes sous son menton. Elle était prête à le surveiller.

– Je me rappelle quand papa avait des cauchemars, presque toutes les nuits. (Sa voix était aussi douce que la brise dans les feuilles. Hennëa resta silencieuse.) Il en a toujours. Ça lui vient du temps où il était soldat, je pense. Maintenant, certains lui viennent peut-être de son séjour dans les geôles de Taëla.

– Ne t'inquiète pas, je veillerai sur tes rêves. (Hennëa faillit lui toucher l'épaule, qui était si près de son corps qu'elle en sentait la chaleur.) Et je te réveillerai avant qu'ils soient trop pénibles, tu peux dormir.

– Merci.

Et il s'endormit.

Assise au soleil, en s'efforçant de ne penser à rien, Hennëa se remémora ce que Séraphe lui avait dit concernant les étranges coïncidences qui jalonnaient sa vie et celle de sa famille.

Séraphe s'était irritée à l'idée que quelqu'un régisse les événements de sa vie, sans qu'elle ait aucun contrôle dessus. Mais Hennëa, étrangement, trouvait l'idée réconfortante. S'il y avait tant de mal en ce monde, se disait-elle, se pouvait-il qu'il y ait du bien également ?

Non, les dieux sont morts, se reprit-elle avec force. Mais elle ne pouvait entièrement tuer l'espoir que Séraphe avait fait naître en elle.

Au bout d'une heure ou deux, Jës commença à s'agiter nerveusement. Elle avait évité, jusqu'à présent, de le regarder dormir. Certaines personnes étaient capables de sentir quand on les observait, et vu les dons particuliers de Jës, Hennëa l'avait instinctivement rangé dans cette catégorie. Un léger gémissement attira son regard, et elle étudia les mouvements de son visage, cherchant à déceler la nature de ses rêves. Peu à peu, l'expression de Jës se durcit et prit les traits sauvages et étrangers qui annonçaient la venue du Gardien.

Elle n'avait jamais vu cela se produire chez un Aigle endormi, avant.

— Jës ! Gardien réveille-toi ! Tu fais un mauvais rêve. (Il se

– Jës : Gardien, reviens-toi : Tu fais un mauvais rêve. (Il se retourna si brusquement qu'elle faillit le frapper, par réflexe. Deux bras, forts et musclés, se refermèrent sur ses hanches et la serrèrent avec tant d'énergie qu'elle sut, presque immédiatement, qu'elle aurait des bleus le lendemain. Il posa la tête contre son ventre, et s'enroula autour d'elle.) Chh... (Elle effleura légèrement ses cheveux, puis décida que s'il était gêné par son contact, il ne se serait pas accroché ainsi à elle. Alors, elle laissa ses doigts glisser à l'intérieur de ses cheveux, en une franche caresse.) Tu es capable d'en parler ? (Il secoua fermement la tête. Elle se pencha au-dessus de lui, et l'entoura de ses bras, du mieux qu'elle put. Il lui était assez difficile de bouger, évidemment, avec ce grand jeune homme accroché à sa taille.)

» Chh..., dit-elle. Ça va, tu es avec moi.

– Il se rappelle, dit-il après un moment, comme s'il hésitait.

Il s'était détendu et Hennëa avait cru un instant qu'il s'était endormi.

– Que se rappelle-t-il ?

Il secoua la tête.

– Je n'en sais rien, mais ça a l'air de l'effrayer...

Phorän regarda Jës et Hennëa quitter la maison. Il savait qu'il s'était passé quelque chose, mais il ne savait pas quoi car il ne

s'était passé quelque chose, mais il ne savait pas quoi car il ne comprenait pas la langue Voyageuse. Plus tard, il interrogerait Toarsen, qui en possédait quelques rudiments, comme un petit nombre de Passereaux.

Pour une raison qu'il ignorait, il avait espéré que Tiër résoudre son problème du jour au lendemain. Or, à la place, il avait passé la majeure partie de la semaine à travailler à la ferme. Il soupçonnait Tiër de lui avoir confié des tâches simples, juste pour l'occuper un peu – mais pas toujours. Survivre, il avait découvert cela cette semaine, demandait beaucoup de temps et d'efforts, même quand on n'était pas Empereur. Certes, un fermier n'avait pas à se soucier des tentatives d'assassinat sur sa personne, ou des manœuvres politiques, mais Phorän s'était rendu compte que couper du bois, jardiner, et nettoyer une grange, exigeait autant de temps et d'efforts.

Toarsen n'avait pas été ravi lorsque Séraphe les avait tous envoyés désherber le jardin – Phorän revoyait encore, avec beaucoup d'amusement, la tête de son capitaine à ce moment-là –, mais, puisque lui-même était sorti dehors sans un mot, Toarsen s'était comporté comme lui.

Il songea avec ironie que lorsque Rinnie avait dû leur expliquer ce qu'il fallait faire – les yeux écarquillés à la pensée qu'on puisse confondre l'aneth avec la grande cigüe – il s'était senti blessé dans sa fierté. Mais elle ne s'était pas moquée d'eux – pas devant eux, du moins – et, devant l'expression de Toarsen,

son sens de l'honneur l'avait emporté sur celui de l'amour. Kissel, quant à lui, n'avait pas eu besoin d'aide. Le cuisinier de sa famille lui avait appris à jardiner, lorsqu'il était enfant.

Il avait beaucoup appris durant son séjour, mais quand Jës et Lehr étaient revenus, quelque part au fond de son cœur, il avait espéré que ces épreuves étaient enfin terminées.

Lehr aurait dû rentrer à la ferme avec Brewydd, la vieille Guérisseuse. Celle-ci l'aurait regardé, et aussitôt lui aurait donné quelque philtre, ou lui aurait dit de tourner trois fois sur lui-même, tout en scandant quelque mystérieuse incantation – comme le faisaient la moitié des médecins de Taëla. Alors, l'effroyable Mémoire l'aurait quitté à tout jamais, et il aurait regagné son palais impérial pour y régner en toute quiétude.

Il sourit intérieurement. Au moins jusqu'à ce que quelqu'un décide d'employer une méthode d'assassinat plus efficace, à un moment où il ne serait plus gardé par ses hommes. Ses hommes.

Il jeta un rapide coup d'œil à Iëlian. Ce dernier l'avait surpris, tout à l'heure, lorsqu'il l'avait passionnément défendu auprès de Séraphe.

Apparemment, le nombre des loyaux serviteurs de l'Empereur augmentait peu à peu. À ce rythme-là, ce chiffre s'élèverait, dans une dizaine d'années, à une vingtaine d'hommes. Phorän s'amusa de ressentir autant de plaisir à l'idée qu'Iëlian, au bout du compte, ait fini par s'attacher à son service pour autre chose

qu'un bon travail, et un bon salaire.

Il reporta son attention vers la carte qu'il étudiait, mais rien n'avait changé depuis tout à l'heure. Avec un long soupir, il abandonna.

– Si vous avez une feuille de papier, je vais commencer à établir une liste des lieux que ce galimatias m'évoque. Il n'y a rien d'inhabituel dans le tracé des routes. Peut-être Maître Willon aura-t-il d'autres cartes, que nous pourrions comparer à celle-ci ?

– J'y vais, maman, dit Rinnie, en s'essuyant les mains.

Elle fouilla dans un coin, puis revint déposer une feuille de papier, un pot d'encre et un joli stylo près de lui, avec un petit sourire. Au début, elle s'était montrée timide vis-à-vis de lui. Cependant, la journée de désherbage l'avait mise en confiance.

– C'est une bonne idée, convint Tiër. Il faudrait également montrer ces cartes à Willon, dans l'hypothèse où nous n'arriverions à rien. Ça fait plus d'un demi-siècle qu'il parcourt les chemins de l'Empire ! Peut-être verra-t-il quelque chose que nous avons manqué ?

– Quoi qu'il arrive, le dîner est bientôt prêt, annonça Rinnie.

– Tant que tu n'as pas confondu l'aneth avec la grande ciguë, nous ne fustigerons pas la cuisinière, lui dit Phorän.

Il nota quelques noms de lieux qu'il avait cru reconnaître. Il espérait qu'au moins une des cartes avait une échelle, afin qu'il puisse savoir s'il avait affaire à des zones de dix lieues représentées avec moult détails, ou à de larges espaces d'une centaine de lieues.

– Si c'est de la grande ciguë, ça veut dire que quelqu'un a arraché l'aneth, et l'a plantée à la place, lui répondit Rinnie avec suffisance. Mais vous pouvez goûter d'abord, si vous le souhaitez. Si vous n'êtes pas pris de convulsions, ça voudra dire que nous pouvons manger le plat.

– Menacer l'Empereur, c'est de la trahison, jeune fille. (Phorän raya le nom d'un des lieux qu'il avait écrits, parce qu'il était trop près de la côte. Si Colossaë s'était trouvée aussi près de la mer, cela aurait probablement été mentionné sur les cartes.) Kissel, devrions-nous pendre cette demoiselle, d'après toi ?

– Non, pas avant qu'elle ait fini notre dîner, marmotta le jeune homme. Moi, je serais même prêt à manger de la grande ciguë, si ça sent aussi bon que ce délicieux poisson.

Tiër se leva soudain, et s'étira :

– Je vais chercher de l'eau pour laver le porche. (Il fit un pas en arrière, observa de nouveau sa carte – celle couverte d'arabesques incompréhensibles – et se figea.) Séraphe, peux-tu soulever cette carte, s'il te plaît ?

Phorän regarda lui aussi le parchemin, que Séraphe tenait à présent en l'air. Rien, toutefois, ne semblait avoir changé. Cela donnait toujours l'impression qu'une personne avait tracé, très délicatement, des centaines de lignes de haut en bas du document. La carte était assez large, et avait été enroulée pendant très longtemps, donc c'était difficile de la tenir à plat. Phorän quitta son siège et vint aider Séraphe, tandis que Tiër s'éloignait pas à pas du document, sans quitter des yeux l'endroit précis qui avait attiré son regard.

– Lehr ? Descends une minute, j'ai besoin de ton aide. (Ce dernier grogna depuis le grenier, mécontent, mais quitta néanmoins le lit et se laissa tomber en bas, sans emprunter l'échelle. Puis, il traversa la pièce d'un pas chancelant, et se plaça à côté de son père en se frottant les yeux.) Jette un œil à cette carte. Qu'est-ce que tu vois ?

– Des lignes, répondit-il, d'un air grognon. Qu'est-ce que je suis cens...

Il fronça les sourcils, soudain frappé par quelque chose.

– C'est en prenant de la distance que j'ai pu le voir, expliqua Tiër. (Il s'avança vers la carte et posa le doigt à gauche de la partie médiane.) Les lignes représentent des élévations de terrain. J'imagine qu'il y avait plusieurs couleurs autrefois, mais le temps a dû les effacer.

– Mais qu'est-ce que vous voyez ? demanda Phorän. Est-ce que

vous savez où c'est ?

– C'est là, dit-il simplement. Pas Colossaë, non. (Il pointa du doigt l'étoile qui symbolisait la cité des magiciens, puis balaya la carte jusqu'à revenir à son point initial.) Juste là, c'est le mont de Reidem et la Rivière Argentée. Ici, c'est notre vallée. (Il remonta alors jusqu'à une zone large comme sa paume, qui ne comportait qu'une ligne noire et épaisse en son milieu, et aucune fine ligne représentant des niveaux de terrain.) Ça, c'est sûrement...

– La Chute du Ténébreux, le devança Lehr. Oui, si les distances sont justes entre Reidern et notre vallée, c'est exactement là que ça se trouverait.

Tiër fit glisser son doigt le long de la ligne qui traversait l'ancien champ de bataille. Elle suivait le tracé d'une deuxième route, avant de tourner abruptement vers le nord. Alors, à un doigt de distance de la Chute du Ténébreux, il s'arrêta sur les étranges symboles qui, d'après Hennëa, représentaient la mythique cité de Colossaë.

– Je sais comment y aller.

Chapitre 11

Du pain de voyage ?

Alinath surgit de la salle de cuisson, la mine consternée, après avoir intercepté ce qu'avait dit Tiër à son mari, Bandor. Séraphe fit un pas en arrière, et laissa son mari s'occuper d'Alinath. Il s'empara d'un morceau de pain, disposé là en guise d'échantillon, et le porta à ses lèvres :

– Oui, j'en ai besoin dès que possible, Bandor. Si tu mettais un peu moins de sel dans cette pâte – il lui désigna le plateau d'échantillons – ça permettrait aux autres saveurs de ressortir.

– D'accord, j'essaierai ça. Est-ce que ce pain de voyage a quelque chose à voir avec tes invités ?

Tiër acquiesça d'un air décontracté, mais Séraphe sentit les muscles de son bras se tendre. Il demanda :

– Qui vous a appris qu'ils étaient là ?

Héberger cinq étrangers représentait un secret difficile à garder, mais ils n'en avaient parlé à personne, et n'avaient eu aucune visite à la ferme depuis qu'ils étaient arrivés.

– D’après ce que j’ai entendu, répondit Alinath, un groupe de jeunes qui auraient mieux fait de se trouver une occupation utile sont partis en vadrouille un après-midi, il y a une semaine, et sont revenus avec des histoires à revendre.

– Ils nous espionnaient, n’est-ce pas ? demanda Tiër, un grand sourire aux lèvres, et Séraphe comprit qu’il était vraiment très amusé. J’espère qu’ils ont vu quelque chose de plus intéressant que nos hôtes !

– Ils ont dit que c’étaient des nobles, dit Bandor. Et que l’un d’eux était le frère du Septe. C’est l’intendant qui nous a raconté ça. Il est persuadé que tu convoites son poste.

– Que les dieux m’en préservent ! s’exclama Tiër, sincèrement épouvanté. Quel est l’imbécile qui voudrait de ce travail ?

– Tout à fait, dit Alinath, visiblement satisfaite. C’est précisément ce que je lui ai dit, quand il est venu pleurnicher chez nous.

– Mais il n’a pas tout à fait tort, concéda Séraphe. Toarsen, le frère du Septe, est effectivement à la ferme, accompagné d’un groupe de jeunes nobles blasés, que Tiër a rencontrés à Taëla. (Elle venait d’inventer une histoire qui conviendrait à tous les curieux.) Ils étaient désœuvrés et savaient que Tiër arriverait trop tard pour planter. Ils lui ont donc demandé de les emmener chasser dans les montagnes.

– Quoi ? Tu emmènes le frère du Septe là-haut ? s’exclama

Alinath, horrifiée. S'il lui arrive quoi que ce soit, le Septe va te...

– Ne t'inquiète pas, tout va bien, la rassura Séraphe. Nous y allons tous. Ça m'étonnerait qu'il y ait le moindre danger, avec tout ce monde !

Alinath cessa de s'inquiéter. Puis fronça les sourcils d'un air songeur :

– Bon. Deux douzaines de pains de voyage, ça vous va ? Ce sera prêt après-demain. Toute la levure est déjà utilisée, pour aujourd'hui. (Elle fit un clin d'œil complice à Séraphe, qui ne s'y attendait pas.) Si quelqu'un m'interroge, j'évoquerai ces jeunes nobles qui paient mon frère et toute sa famille, pour une expédition dans les montagnes ! Seulement, vous devriez partir ailleurs, vers un endroit plus intéressant – la Chute du Ténébreux, par exemple. Ça n'étonnera personne que de jeunes nobles blasés, venus tout droit de Taëla, soient assez bêtes pour demander à Tiër de les conduire là-bas ! Ils auraient l'argent pour y entraîner n'importe qui, de toute façon. Et puis n'hésitez pas à me laisser Rinnie.

– Non, répondit Tiër, presque instinctivement.

Cela fit sourire Séraphe – intérieurement d'abord, puis réellement, quand il tourna vers elle un regard perplexe. *Est-ce que c'est juste de l'emmener ?*

– Elle sera autant en sécurité là-haut, avec nous, qu'elle pourrait

l'être ici avec Alinath, dit Séraphe. En outre, je pense que si nous la laissons encore, cette fois-ci, elle s'échappera pour nous suivre.

– Et puis, l'été s'achève, observa Tiër, qui s'était légèrement détendu. Il y aura peut-être de la neige en altitude. Si c'est le cas, il sera utile d'avoir un Cormoran avec nous.

Bandor tapota le dos de sa femme :

– Elle aura une histoire à raconter à ses enfants, si c'est bien là-haut que vous allez. Moi aussi, j'aimerais voir la Chute du Ténébreux avant de mourir.

– Je t'y emmènerai, proposa Tiër. Moi-même, je n'y suis allé qu'une seule fois. Ce n'est pas facile d'accès, et l'endroit n'est guère réjouissant. Si tu veux toujours y aller, cependant, je t'y conduirai l'été prochain, quand nous aurons fini les récoltes.

Ils quittèrent la boulangerie avec, chacun, un petit pain.

Séraphe chantonnait de plaisir, à l'idée de dévorer cette friandise si chaude et moelleuse.

– Tu vois. Si tu avais été plus gentille avec ma sœur, toutes ces années durant, tu aurais eu un joli petit pain à chacune de tes visites !

– Espèce de menteur ! répliqua-t-elle, d'un ton joyeux. Jusqu'à ce que je sauve Bandor, peu importait que je sois gentille avec

elle, ou non – elle était persuadée que je t’avais ensorcelé pour que tu m’épouses !

Comme ils gravissaient la route menant à l’échoppe de Willon, Tiër se fit plus sérieux :

– Je n’aime pas que ces garçons soient venus à la ferme. C’était Storne et ses acolytes, je présume. Pourtant, je me rappelle que c’était un bon garçon, avant qu’il soit embrigadé par Olbeck.

– Ce ne sont plus des garçons. Ils sont de l’âge de Lehr, maintenant, et Olbeck est même un peu plus âgé. Si le Chemin était passé par chez nous, ils seraient sûrement devenus des Passereaux.

Rinnie comptait aller cueillir de la racine-à-fourmi, qui serait utile pour leur futur voyage. Le peu qu’elle trouverait à cette époque de l’année, elle s’en doutait bien, avait des chances d’être tout ligneux et rabougri – mais c’était toujours mieux que rien. Et rien, c’était précisément tout ce qu’ils avaient.

Lehr était toujours aussi pâle et amaigri et dormait beaucoup trop. Quant à Jës, il n’était pas revenu avec Hennëa, la veille. « Il parcourt les bois », avait-elle dit.

Rinnie se faufila hors de la chaumière, alors que Lehr dormait toujours, et qu’Hennëa s’était remise à étudier les cartes. Quand elle sortit, elle fit aussitôt taire Gura d’un geste péremptoire. Elle

elle sortit, elle fit aussitôt taire Gula, et un geste péremptoire. Elle songea un instant à le prendre avec elle, mais il ne l'écoutait pas toujours quand il était trop excité, alors qu'il écoutait bien sa mère et les garçons. Elle n'avait pas envie de passer toute la journée à le chercher dans les bois, s'il avait le malheur de trouver un lapin. Elle lui ordonna donc de rester là, sur le porche, et s'avança vers les champs.

Phorän et ses hommes étaient assis par terre, devant la grange. Ils jouaient à un jeu d'adresse qui semblait impliquer beaucoup d'éclats de rire, et d'énormes quantités d'osselets. Cependant, lorsqu'elle passa près d'eux, Phorän se mit debout et ordonna à ses hommes de rester à leurs places.

– Rinnie, fille de Séraphe, où t'en vas-tu avec autant de hâte ?

Rinnie appréciait qu'il ne la traite pas comme une « petite morveuse de dix ans », comme Lehr l'appelait lorsqu'il voulait la provoquer.

– Je m'en vais chercher de la racine-à-fourmi, répondit-elle, sans ralentir le pas. Il n'y en a plus à la maison.

– Et j'imagine que cette racine-à-fourmi est très importante ?

Vraiment, songea-t-elle, un Empereur ne devrait pas être si épouvantablement ignorant. Dès qu'elle entendit son rire cristallin, elle en fut aussitôt honteuse et horrifiée, car elle n'avait pas réussi à cacher ses pensées.

– C’est pour soigner les blessures, se hâta-t-elle d’expliquer. Ça aide à éviter l’infection. Et maman en fait une sorte de poudre pour les yeux, aussi. Pour les irritations.

– Mes yeux sont très délicats, dit-il en battant légèrement des paupières. Allons donc chercher cette racine-à-fourmi.

– Elle porte ce nom parce qu’elle fait fourmiller la langue, et qu’elle paralyse si on la mâche. Mais vous n’êtes pas obligé de venir. Je connais le chemin.

– Si tes parents étaient là, ou bien Jës, est-ce qu’ils te laisseraient y aller seule ?

– Mais il n’y a aucun risque.

Elle était vexée qu’il la croie incapable d’aller cueillir des herbes toute seule dans les bois.

– J’aimerais que ce soit vrai. Autrement, je ne t’accompagnerais pas. (Il jeta un coup d’œil en arrière.) Il est vrai que je pourrais envoyer Kissel. Il est assez laid pour effrayer n’importe quelle bête ! Ou bien Toarsen. Il est méchant, lui !

– Mais Toarsen n’est pas méchant !

Alors elle comprit qu’il plaisantait.

– Non, tu as raison. Il n’est pas méchant – mais ne lui répète pas que j’ai dit ça.

Elle se mit à rire :

– Allez, c’est bon, vous pouvez venir !

Rinnie était l’une des meilleures choses qu’il avait trouvées à Reidern. Il n’avait pourtant pas beaucoup d’expérience avec les enfants, mais, n’ayant pas vraiment eu d’enfance lui-même, il était fasciné par la petite fille.

Pour commencer, elle était très capable pour son âge, et possédait des talents que beaucoup de femmes taëliennes lui auraient enviés. Elle savait cuisiner, coudre et désherber un jardin. Elle savait travailler, mais elle savait aussi s’amuser.

Quand, à force de la taquiner, elle prenait son air de duchesse offensée – qu’elle empruntait d’ailleurs à sa mère, il l’avait remarqué – Phorän considérait qu’il avait réussi son coup. Toutefois, ce qu’il trouvait intimidant chez Séraphe était particulièrement touchant et amusant chez sa fille.

Il n’avait pas l’intention de la laisser seule, sans protection. Peu importe ce qu’elle disait, tout lieu où un troll avait été tué une semaine auparavant n’était pas sûr. Cela dit, il n’avait aucune idée de ce qu’il ferait s’ils en rencontraient un, à part courir, évidemment. Qui plus est, il n’était pas certain que sa Mémoire soit capable d’éliminer un troll aussi promptement qu’elle avait occis ses assassins. Mais pour peu qu’il s’agisse d’un loup, ou

d'un gobelin, il se sentait le plus parfait des gardes.

Rinnie marchait si vite qu'il avait du mal à la suivre – ce qui le conforta dans sa décision d'avoir laissé ses hommes à la ferme. Mais le plus humiliant, ce fut qu'elle s'en aperçoive, et ralentisse le pas, puis s'excuse auprès de lui :

– Je suis désolée. J'ai l'habitude de marcher avec Lehr ou Jës et j'avais oublié que vous venez des Basses Terres. Papa m'a dit que les gens des Basses Terres avaient du mal à respirer près des montagnes.

– Humm... Tu n'as pas à t'excuser, tu sais. Les Empereurs ne sont pas faits pour aller cueillir des herbes dans les bois, normalement.

Elle se retourna et marcha à l'envers, afin qu'il puisse voir son visage :

– Papa dit que vous vous plaisez ici.

Il lui sourit :

– Ton père est un homme perspicace.

À son plus grand délice, elle le gratifia d'un regard solennel qui la fit ressembler à une chouette venant juste de se réveiller.

– Mon papa connaît les gens.

Soudain, une sensation désagréable glisse le long de sa jambe et

Soudain, une sensation désagréable gussa le long de sa jambe et il s'écarta vivement du sentier.

– C'est le bouclier de maman. Il n'avait pas cet effet-là avant. Mais depuis qu'elle a tué le troll, elle la renforcé. Vous auriez dû voir la tête de Lehr, la première fois qu'il a marché dessus !

Phorän traversa prudemment l'écran invisible, mais en dehors d'une brève décharge d'énergie, légère et sans douleur, il n'eut aucun dommage.

– C'est bon, je suis toujours vivant. Ça signifie, je suppose, que je ne suis pas concerné par son sortilège.

Quand Rinnie finit par s'arrêter, Phorän était fourbu. Il se laissa tomber par terre, s'allongeant sur le dos pour reprendre son souffle. C'était surtout pour l'amuser qu'il se comportait ainsi et elle ne manqua pas de rire, mais ça le soulageait tout de même.

– Arrêtez de faire le pitre. Venez plutôt m'aider à cueillir les herbes. (Quand il se fut docilement relevé, elle attira son attention sur une plante qui ressemblait à toutes celles aux alentours.) Voici une racine-à-fourmi. On le voit à ses feuilles aux bords dentelés. Elle porte de petites fleurs jaunes au printemps, et c'est le meilleur moment pour les récolter. Mais une vieille racine, c'est toujours mieux que rien.

(Elle le regarda d'un air sévère.) On n'en cueille jamais plus d'une sur trois, pour qu'il y en ait davantage l'année suivante.

– Je ne les cueillerai pas toutes, c’est promis.

Ses yeux se plissèrent, et elle se pencha vers lui :

– Cela vous amuse, je le vois dans vos yeux. Pourtant, c’est très sérieux.

– Oui, princesse. C’est simplement que je n’ai pas l’habitude d’obéir à des ordres, tu comprends.

– Bon, c’est d’accord. J’ai vu ça, oui. Les garçons aussi n’aiment pas quand je leur dis de faire des choses – mais d’habitude, ils ne rient pas.

– Peut-être parce qu’ils n’ont pas besoin de tes instructions autant que moi.

Elle redressa fièrement la tête, puis se mit à sourire :

– Vous aimez ça. Bon, très bien. Passons à la cueillette. N’oubliez pas de prendre un bâton, et d’ameublir la terre autour de la plante, parce que c’est la racine qu’il nous faut – d’accord ?

En comparant avec la première plante, Phorän réussit à trouver deux ou trois spécimens qui devaient probablement être des racines-à-fourmi. Il préleva toute la plante, afin que Rinnie puisse vérifier qu’il s’agissait bien de racine-à-fourmi, et pas d’autre chose. Sa recherche le conduisit derrière un amas de rochers plus hauts que sa tête, où il découvrit – à son grand plaisir –

tout un bosquet de ces mystérieuses herbes. Ou, du moins, ce qu'il crut reconnaître comme tel.

Il ameublissait la terre autour d'une plante récalcitrante, lorsque Rinnie émit un cri de surprise. Il s'accroupit aussitôt dans l'herbe, aux aguets, et tendit l'oreille. Il n'avait nulle envie de foncer sur un ennemi invisible et de se tourner en ridicule.

– Eh bien, petite fille, où est donc ton dégénéré de frère, cette fois-ci ? (C'était une voix grave et profonde, une voix d'homme, et le ton de cette voix convainquit Phorän d'abandonner sa cueillette, et de mettre la main à son épée. Soudain, la voix de l'étranger se fit plus caressante, comme un chat s'approchant de sa proie.) À moins que ce soient les pas de Lehr que j'ai pistés jusqu'à présent ? Aurais-je traqué le Grand Chasseur lui-même, le héros tueur d'ogre ? T'a-t-il laissée ici, pendant qu'il est parti chasser ? M'aurait-il laissé un si tendre morceau ?

Tant de perversité fit bouillir Phorän. Il resserra sa prise sur son arme. Il savait, à présent, qu'il était sur le point de blesser ce rustre. Peut-être même de le tuer, s'il lui en donnait le prétexte. Rinnie n'était qu'une enfant et il n'y avait qu'un pervers pour tenir de tels propos à une enfant !

– C'était un troll. Et c'est ma mère qui l'a tué. (La voix de Rinnie était calme et seul un léger tremblement trahissait sa peur. Cependant, elle savait que Phorän était à côté et qu'il les écoutait. Elle savait qu'il était meilleur à l'épée qu'en matière de

plantes.) Mais que fais-tu là, Olbeck ? Pourquoi n'es-tu pas dans le fumier, avec le reste des pourceaux ?

Quelque chose s'était passé. Phorän s'en rendit compte au temps qui s'écoula entre la remarque de Rinnie et la réponse de cet Olbeck. Peut-être avait-il essayé de la frapper, et avait-elle évité sa main ? Il contourna lentement les rochers, à pas furtifs, et se faufila derrière une souche d'arbre qui s'élevait près d'eux. Il ne fallait pas qu'Olbeck découvre sa présence et prenne Rinnie en otage, avant qu'il puisse s'interposer entre eux.

– Mon père va expulser ta famille de la ferme ! Je lui ai dit que Toarsen était chez vous. Penses-tu que je ne reconnâtrai pas le frère du Septe ? Je suis le fils de l'intendant, petite garce ! Et je sais que Toarsen et son frère s'entendent comme chien et chat. Mon père racontera à Avar que son frère est venu fouiner par ici, et qu'il prévoit de le trahir. Il le croira, sois-en sûre ! Peut-être même qu'il fera décapiter ton père...

– Tu es si stupide, Olbeck. J'en viens même à me demander comment tu arrives à enfiler tes vêtements à l'endroit, tous les matins – à moins qu'un de tes sbires le fasse à ta place ?

– Oui, c'est bien possible, acquiesça-t-il d'un ton mielleux. (Phorän entendit le bruit d'une étoffe qu'on déchire.) Mais toi, tu es...

Il prononça ensuite des mots dont Phorän espéra que Rinnie ignorait la signification. Mais le cri horrifié de la petite fille fut trop

dur à supporter. Au lieu d’user de stratégie, le jeune Empereur bondit de derrière les rochers, et fit valser l’étranger à deux ou trois mètres en bas du coteau – le plus loin possible de Rinnie, qui s’était recroquevillée sur le sol, apeurée. Sans prendre le temps d’évaluer son intégrité physique, il s’interposa aussitôt entre l’enfant et son agresseur.

Olbeck était presque aussi grand que Kissel, mais Phorän retrouva en lui cette froide détermination qu’il s’était découverte lors de la bataille du Chemin. Il sourit à cette pensée.

Retrouvant peu à peu son équilibre, Olbeck se remit debout et dégaina l’épée accrochée à son ceinturon.

– Ne le tuez pas ! souffla Rinnie, avec du désespoir dans la voix. S’il meurt, le Septe se vengera sur ma famille ! C’est le fils de l’intendant !

– Oui, c’est exact, dit Olbeck avec un sourire de serpent. Mais vous, qui êtes-vous ? L’un de ces fils déshérités avec qui Toarsen aime traîner ? Le Septe vous écrasera, vous et tous vos amis, lorsqu’il viendra à Reidern sur l’appel de mon père !

Phorän n’avait pas dégainé son épée. Il préférait éviter les effusions de sang, s’il le pouvait. Mieux valait que les nobles hôtes de Tiër demeurent une simple curiosité, plutôt qu’un sujet d’actualité. Or, tuer cette vermine répandrait la nouvelle de leur venue comme une traînée de poudre, jusqu’à Taëla. S’il arrivait jamais à se libérer de la Mémoire, il n’avait pas envie que

l'Empire tout entier sache qu'il était venu ici. Pas s'il pouvait l'empêcher.

– Rinnie n'a pas tort : vous êtes assez stupide ! Vous vous rendez compte, j'espère, que si vos élucubrations étaient exactes, vous m'auriez donné l'ultime prétexte pour vous tuer ? À ce qu'il semble, ce serait l'unique moyen de vous clouer le bec.

– Mais il ne pense pas qu'on puisse le tuer, dit Rinnie d'une toute petite voix. Il a reçu quelques cours d'escrime, et ça impressionne les autres garçons.

– Cependant, dans la mesure où nous sommes deux contre un, lança Lehr qui venait de jaillir de derrière les rochers, je pense qu'il va filer, maintenant, n'est-ce pas ? (Lehr tenait l'épée de Tiër, et haletait fortement.) Repars à Leheigh, ça vaut mieux. Tu n'es pas le bienvenu à Reidern, à ce que j'ai entendu dire. Qui plus est, si ton père a des comptes à régler avec nous, je m'attends qu'il vienne en personne. Allez, cours rejoindre ton père, espèce de lâche !

Olbeck dévisagea Lehr d'un air féroce, sans prononcer un mot, et Phorän vit ses muscles se tendre juste avant qu'il charge – pas sur Lehr, mais droit sur lui ! Il croyait sans doute qu'il pourrait renverser Phorän ; et, du coup, atteindre Rinnie. Mais l'Empereur l'envoya valser d'un bon coup de poing au menton.

– Ce triple idiot a toncé droit dessus, dit-il en frictionnant ses jointures. Est-ce que ça va, Rinnie ?

Le souvenir du bruit d'étoffe déchirée l'empêcha de s'approcher d'elle.

– Oui, ça va. Mais ce que j'aimerais être Gardien, comme Jës. La foudre ne fonctionne pas instantanément, j'ai besoin de temps.

– C'est dommage, convint Phorän. S'il y a quelqu'un qui mérite d'être foudroyé, c'est bien cet homme-là.

– Tiens, Rinnie, prends ma tunique, lui dit Lehr. (Il retira le vêtement en question, et le lui lança.) Au fait, c'était un bon crochet du droit, Phorän ! Vous l'avez tué ?

Il y avait mis assez de force pour lui briser le cou. L'Empereur se pencha et retourna l'agresseur de Rinnie avec un grognement d'effort :

– Non, pas de chance. Il va bientôt se réveiller, c'est l'affaire de deux ou trois minutes. Je peux le tuer pour vous, si ça vous arrange – il suffira de dissimuler le corps, qu'en dites-vous ?

– Malheureusement, dit Lehr, je crois que Rinnie a raison... Cela me désole de l'admettre, mais s'il est retrouvé mort ou simplement porté disparu dans ce secteur, il causera plus de problèmes que s'il reste en vie. Ah, c'est vraiment dommage pour la foudre, Rinnie. Cela aurait résolu le problème. J'imagine

que nous allons simplement le laisser là...

– Tu as dit qu’il n’était pas le bienvenu à Reidern ? demanda Rinnie. Qu’est-il arrivé ?

Emmitouffée dans la tunique de Lehr, elle s’était accrochée au bras de Phorän, et dévisageait son assaillant. Elle parlait d’une voix posée, mais tremblait comme une feuille. Phorän envisagea une fois encore de tuer Olbeck.

– Tu te rappelles Lukeeth, le fils du marchand de tissu ?

– Oui, c’est l’un des garçons qui suivent Olbeck !

– Plus maintenant. Olbeck l’a tué. D’après Storne, c’était un meurtre, mais Olbeck a prétendu que c’était de l’autodéfense. Il s’en est sorti, mais son père a accepté qu’on le bannisse de Reidern. Mais allez, ramasse tes herbes – je suppose que c’est pour ça que tu as filé de la maison, ce matin. Laissons-le par terre.

Rinnie hocha la tête, puis elle se détourna et commença à ramasser les herbes qu’elle avait laissé tomber. Phorän la surprit en train de sécher ses joues, alors qu’elle pensait que personne ne l’observait. Il vit que Lehr l’avait remarqué, lui aussi.

– Avec de la chance, je lui ai brisé la mâchoire, observa-t-il en guise de consolation. Dorénavant, chaque fois qu’il mangera, il se remémorera ce moment.

Mais Lehr rageait. Ses joues s'étaient creusées de deux lignes rouges, à force de grincer des dents.

– Vous auriez dû cogner un peu plus fort. Ça lui aurait cassé quelques os de plus, à ce pervers !

Phorän contourna l'amas de rochers, et ramassa les trois plantes qu'il avait réussi à déterrer, et qu'il avait laissées là. Puis il mit un genou à terre devant Rinnie, et les lui offrit cérémonieusement.

Comme il s'y attendait, elle eut un petit rire :

– Celle-là, ce n'est pas de la racine-à-fourmi. (Elle fit le tri dans ce qu'il avait, et recueillit quelques racines éparses.) C'est bon, vous pouvez jeter le reste.

Elle rangea les racines dans sa sacoche, et commença à redescendre la côte. Lehr et Phorän la suivirent.

– Je vous ai pistés dans les bois, jusqu'à ce que je comprenne où elle était partie. Maman l'a laissé faire le tri dans nos herbes pour le voyage et je savais qu'il n'y avait plus de racine-à-fourmi. Ce coin-là est le meilleur endroit pour en trouver. Quand j'ai compris cela, j'ai décidé de rentrer à la maison, mais alors j'ai senti la trace d'Olbeck. Merci de l'avoir escortée, Phorän.

Celui-ci lui lança un regard faussement surpris :

– Mais je ne l’escortais pas, voyons ! Votre sœur faisait mon éducation. Maintenant, je sais comment récolter de la racine-à-fourmi et de l’aneth, aussi.

– Oui, s’il n’y a pas de grande ciguë à côté, le rembarra Rinnie. Mais je vous remercie beaucoup, Phorän. Un jour ou l’autre, je dirai à Olbeck que c’est l’Empereur qui lui a brisé la mâchoire !

– Il y a un problème, rétorqua Lehr. Il ne croira jamais que l’Empereur soit allé cueillir des fleurs dans les bois, avec une gamine de dix ans !

Il y eut un craquement dans les branches au-dessus d’eux. Lehr s’avança aussitôt, et fit le tour de l’arbre pour voir de quoi il s’agissait. Jës bondit alors de l’arbre et atterrit au milieu d’eux.

– Olbeck a récupéré son cheval, dit-il. Je pense qu’il est en route vers chez lui, maintenant. Il ne peut pas traverser le bouclier, de toute façon.

Phorän constata que le fils aîné de Tiër avait meilleure mine. Sa peau sombre n’était plus aussi grise, et il marchait lestement derrière son frère. L’Empereur soupira. Les deux frères seraient obligés de ralentir le pas pour lui, mais il préférerait attendre avant de leur demander, au cas où ils s’en rendraient compte par eux-mêmes, et lui éviteraient cette humiliation.

– Que veux-tu dire par « il ne peut pas traverser le bouclier » ? s’enquit Lehr.

– Il est souillé. Tu ne l’as pas senti ? Il n’empeste pas autant que Bandor, l’autre fois au temple, mais c’est toujours la puanteur de l’ombre.

– Eh, vous deux, ralentissez l’allure ! s’exclama Rinnie. Les Empereurs n’ont pas l’habitude de courir dans les bois comme les fils d’un fermier de montagne.

Phorän eut envie de rire.

Willon était seul dans son magasin. Quand il vit Tiër et Séraphe arriver, il les accueillit avec un large sourire :

– Bienvenue, mes amis. Que puis-je donc faire pour vous ? (Séraphe laissa Tiër se charger des explications et examina l’étagère de présentation qu’il avait installée près du comptoir. Là, de frêles animaux polychromes en verre soufflé étaient exposés.)

» Je les ai ramenés de Taëla. J’en ai cassé la moitié durant le voyage, mais je me suis dit que ça se vendrait bien ici. J’imagine que vous n’êtes pas là pour des animaux en verre ?

– Non, pas vraiment, admit Tiër. Nous avons besoin de vingt kilos de bœuf séché, ou de venaison, s’il vous plaît. Et j’aimerais aussi voir si vous avez d’autres aliments qui se gardent.

Vous restez déjà à la classe ?

– vous partez déjà à la cnasse ?

Willon le guida jusqu'à l'endroit où il rangeait les vivres.

– Non. Je me suis fait deux ou trois amis, là-bas à Taëla, parmi les jeunes gens que j'ai rencontrés. Quelques-uns d'entre eux sont descendus jusqu'ici, et ils m'ont persuadé de les guider dans les monts Loqueteux. Ils ont envie de voir la Chute du Ténébreux, mais je pense qu'une fois arrivés là-bas, je réussirai à les faire renoncer à ce projet, une fois qu'ils auront vu par où il faut passer.

Séraphe abandonna les animaux de verre, et commença à étudier les herbes sur les étagères.

Du poivre, songea-t-elle, et elle saisit l'un des petits sachets.

Ils passeraient à la boutique de Loni l'Herboriste avant de quitter le village, mais Willon proposait des épices exotiques, alors que Loni ne vendait que les herbes qu'elle pouvait planter dans son jardin. Cela signifiait que les herbes de Loni étaient plus fraîches, et celles de Willon plus diverses.

– Moi aussi, j'aimerais voir la Chute du Ténébreux... , disait Willon.

– Non. (Tiër secoua la tête.) C'est un rude voyage, Maître Willon. Je vais guider ces garçons, et leur faire prendre l'air – ça leur fera du bien. Mais les montagnes sont dangereuses pour qui n'y est pas prêt. L'an prochain, je vous y emmène, c'est promis.

Mais seulement si vous passez tout l'été avec moi, à faire des randonnées. Ça m'aidera à retrouver la forme. J'ai déjà promis d'y emmener Bandor, de toute façon.

– Mais je voyage beaucoup, vous savez. Vous seriez surpris de voir à quel point je suis résistant, malgré mon âge !

– Je suis sûr que c'est vrai.

Pendant un moment, Séraphe crut que Willon insisterait. Mais le vieil homme éclata de rire, et tapota l'épaule de Tiër :

– Bon, très bien... très bien. J'attendrai l'an prochain, donc. Mais attention, je n'oublierai pas !

Tiër paya à Willon les vivres et les herbes que Séraphe avait choisies, après avoir un peu négocié le prix. Quand ils eurent terminé, Tiër lui rendit la carte qu'il avait offerte à Séraphe, juste avant son voyage à Taëla.

– C'était un cadeau.

– Oui, un cadeau très précieux. Mais il se trouve que nous n'avons plus l'intention de parcourir l'Empire jusqu'à Taëla, donc cela ne nous servira plus. Offrez-la plutôt à quelqu'un qui en a besoin.

Willon fléchit légèrement la tête, et accepta de reprendre la carte :

– C’est toujours un plaisir de conclure une affaire avec vous.

– Quoi ? Olbeck est souillé !

Séraphé s’assit à la table et essaya de comprendre ce que cela signifiait. Lehr, Jës, Phorän et Rinnie les avaient accueillis sur le seuil avec leurs aventures de l’après-midi.

– Il n’était pas souillé, pourtant, lorsqu’il a attaqué Lehr et Rinnie quelques jours avant notre voyage pour Taëla, dit Jës.

Hennëa s’assit à table, à côté de Jës, et le regarda dans les yeux :

– Et tu peux voir ça facilement ? Les autres Gardiens que j’ai rencontrés avaient besoin d’y regarder de près pour le dire.

Jës haussa les épaules :

– D’abord, je trouve qu’ils sentent mauvais. Après, je regarde.

– Mais la vraie question, c’est : qu’allons-nous faire ? intervint Tiër.

– Rien, répondit fermement Séraphé. Ça attendra notre retour. Malgré tout, c’est assez curieux qu’il ait été souillé après notre départ pour Taëla. On n’attrape pas ça simplement parce qu’on a mauvais caractère, ou qu’on est méchant comme Olbeck. Bandor était un cas plus habituel, de ce point de vue-là. Lui,

c'est un honnête homme qui n'a provoqué de dommages que sous l'emprise du Traqueur.

– C'est juste, mais il y a plusieurs manières d'être souillé, argua Hennëa. Le Ténébreux n'en est qu'un exemple.

– Et c'est certainement un Ténébreux qui a rôdé autour de chez nous, ces derniers mois.

– Tu entends, Rinnie ? dit Tiër. Tu vas devoir te faire accompagner pendant quelque temps, quand tu sortiras dehors. Prends Gura avec toi s'il le faut.

– D'accord, acquiesça-t-elle.

Son absence de protestation prouvait à quel point elle avait été effrayée. Séraphe croisa le regard de Phorän, et le remercia d'un signe de tête.

Le lendemain, ils passèrent toute la journée à emballer leurs affaires dans des sacs. Ceux-ci furent répartis par paires, afin de les attacher aux selles des chevaux, le matin du départ. Séraphe, quant à elle, rangea les pierres d'Ordre dans un sac qu'elle porterait en bandoulière. Les *mermori*, eux, iraient dans l'un des sacs de selle.

Lehr et Tiër sortirent ce jour-là, et ramenèrent trois autres chevaux avec eux, deux marrons et un gris. Il leur manquait donc une monture, mais Jës pouvait dépasser n'importe quel cheval à

la course – ce n'était pas un problème. Aucun d'entre eux n'était de la qualité de Soie-de-Mais, mais c'étaient de solides petits chevaux de montagne tout à fait adaptés à leur voyage.

Puis Alinath et Bandor firent leur apparition dans l'après-midi – une demi-journée plus tôt que prévu – les bras chargés du pain de voyage promis.

– Nous partons demain, dit Tiër.

Chapitre 12

Ils quittèrent la ferme tôt ce matin-là, alors que le soleil n'était encore qu'une faible lueur dans le ciel argenté. L'étalon de Phorän ne cessait de danser, et de caracoler, feignant d'être effrayé par les sacs qui pendaient à sa selle. Répondant à son excitation, le cheval de Séraphe – l'un des trois nouveaux que Tiër avait achetés – commença à s'agiter à son tour.

Elle lui murmura des mots rassurants à l'oreille. Malgré sa jeunesse et son peu d'expérience, le cheval, qui était d'humeur placide dans l'ensemble, s'apaisa presque aussitôt, contrairement à celui de l'Empereur.

– C'est un cheval de guerre, leur expliqua Phorän.

L'animal se calma enfin, et marcha au pas.

– Lui aussi, c'en était un, dit Tiër en désignant Skew, qui s'était contenté de dresser une oreille vers ces animaux turbulents. Si vous envisagez vraiment d'aller à la guerre, vous devriez songer à en acquérir un autre, je pense.

Phorän lui sourit :

C'est un bon cheval, vous savez. Il se calma vite, dès lors qu'il

– C'est un bon cheval, vous savez. Il se calme vite, des fois qu'il y a du travail pour lui. Il veut simplement attirer l'attention des juments.

Tiër secoua la tête :

– À l'époque de la guerre, les Fahlarn élevaient des juments pour le combat et ça excitait nos chevaux. Ils savaient que la plupart de nos nobles montaient des étalons.

– J'ai déjà entendu ça. Mais si j'étais vu sur le dos d'un hongre, ou, pis encore, d'une jument, mon Ministre du Protocole n'y survivrait pas ! (Il fredonna un petit air joyeux lorsque l'étalon gris se cabra et fit quelques pas sur le côté.) Cela dit, ce serait une excellente raison de le faire. Mais Acier remplit son rôle : avec lui, je donne l'impression d'être un bon cavalier, et lui a l'air d'être athlétique et hors de prix !

Il avait dit ça d'une voix désobligeante, mais Séraphe voyait bien qu'il appréciait le spectacle, presque autant que son cheval. Cependant, après quelques heures de trajet, Tardent étalon s'apaisa un peu.

Hennëa observait les reflets rouges, pailletés d'or, que le soleil donnait aux cheveux noirs de Jës. Elle s'émerveillait, en le regardant, de ce cadeau inattendu – un cadeau presque embarrassant mais tant désiré.

Il marchait à côté de son cheval, avec Gura à ses pieds. Le rythme rapide des chevaux ne semblait pas l'ennuyer, loin de là. Elle n'avait pas échangé un seul mot avec lui, en privé, depuis le jour où elle avait surveillé son sommeil. Toutefois, elle avait l'impression que pour lui, comme pour elle, des liens forts s'étaient créés entre eux ce jour-là.

À présent, il était à elle.

Les rythmes naturels du voyage, comme à l'accoutumée, avaient divisé la compagnie en plusieurs groupes distincts. Séraphe et Tiër marchaient en tête, puis venaient Phorän, Rinnie, Lehr et Iëlian. Eux-mêmes étaient suivis de Toarsen, Kissel et Rufort. Enfin, Hennëa, Jës et le chien prenaient place en queue de file.

Le bruit des conversations, devant Hennëa, lui parvenait sans qu'elle saisisse davantage qu'un mot de temps à autre. Puisqu'elle et Jës voyageaient à l'arrière, et qu'une légère brise leur soufflait sur le visage, personne n'entendrait ce qu'ils se diraient.

Le problème, c'est qu'elle ne savait pas quoi dire. Il lui arrivait rarement d'être maladroite, pourtant. Mais c'était devenu une habitude, ces derniers temps, lorsqu'il était à côté d'elle. Elle n'était pas bavarde comme Tiër et se plaisait dans ses silences. Ou, du moins, était-ce ce qu'elle avait cru. À présent, elle avait envie de parler à Jës, mais ne savait pas quoi dire, ni comment le dire. Elle préféra donc se taire. Mais Jës s'en aperçut, et lui

tapota le genou :

– Ne t’inquiète pas autant.

C’était si inattendu – bien qu’elle sache que c’était un très grand empath – qu’elle partit d’un grand éclat de rire :

– D’accord, j’essaierai ! (Elle ne voyait pas son visage, et ne pouvait donc pas y lire son humeur, mais ses épaules étaient relâchées et détendues.) J’ai l’impression que bien qu’il y ait tant de choses à dire, rien ne vient.

– Moi aussi, ça m’arrive tout le temps. D’habitude, j’attends que ça sorte. Si c’est important, ça vient tôt ou tard. Et puis, courir dans les bois aide beaucoup.

– Oui, sans doute. Mais je pense que je vais simplement profiter du soleil.

Il tourna la tête afin qu’elle puisse voir son sourire :

– Je t’ai déjà parlé du soleil ?

– Oui. Quelquefois, tu es un vrai sage.

Il se mit à rire.

– Quelquefois. Mais d’ordinaire, je suis un idiot.

Aussitôt, toute envie de rire la quitta.

– Oui dit cela ?

Il se retourna vers elle et lui sourit de nouveau.

– Inutile de sortir les griffes, ma belle demoiselle. C'est moi qui le dis, c'est tout. La plupart du temps, je peux à peine tenir une conversation.

– Tu n'es pas stupide.

Son sourire, tout à coup, se fonda en une expression plus douce encore, qu'elle ne parvint pas à déchiffrer. Cependant, pour une raison qu'elle ignorait, son pouls s'accéléra sous ce regard.

– D'accord. Je ne suis pas stupide.

Il ne lui montra plus que son dos et elle ne trouva rien d'autre à lui dire. Mais elle chercha désespérément, rien que pour revoir l'étrange lueur dans son regard.

Ils dressèrent le camp deux ou trois heures avant le crépuscule, car Tiër savait d'expérience que cela leur prendrait plus de temps les premiers jours que les suivants, quand ils se seraient habitués à cet exercice. De plus, Lehr était toujours en convalescence, et les chevaux des hommes de Phorän, peu habitués à l'altitude, se fatiguaient plus vite qu'en plaine. Deux ou trois petites journées de marche, au début de leur voyage, leur permettraient de s'acclimater et donneraient à Lehr le temps de guérir complètement.

– Qui plus est, dit-il à Séraphe, en s’allongeant près d’elle, une brindille aux lèvres, à côté d’une souche d’arbre effondrée, j’adore ce camp. (Il posa la tête sur les genoux de sa femme.) Il n’y a pas trop de cailloux par terre, et ce lac regorge de truites pour notre repas !

– Les garçons ont l’air d’adorer ça.

Toarsen lança le fil de sa canne à pêche dans l’eau, sous un tonnerre d’encouragements – mais Tiër regardait sa fille.

– Pour un homme qui n’a jamais vu d’enfant, ou presque, il s’y prend plutôt bien avec Rinnie ! observa-t-il.

– Non, pas comme ça, Phorän, disait la petite fille, qui essayait d’enseigner à l’Empereur l’art d’amorcer un hameçon. Si vous n’accrochez pas l’asticot comme il faut, il va tomber à coup sûr !

– Il se laisse commander par elle, dit sèchement Séraphe. Ça l’amuse sans doute, mais c’est une habitude qui n’aidera pas Rinnie avec ses frères.

Tiër sortit la brindille de sa bouche, et la pointa vers la fillette qui, les mains sur les hanches, secouait la tête à une question de Phorän, d’un air exaspéré.

– Il devrait faire attention. Je connais ma Rinnie. S’il a le malheur

de perdre cette attitude docile, et qu'il se met à rire, il finira dans l'eau du lac !

Gura aboya soudain contre le gros poisson frétilant que Toarsen venait de jeter sur la rive.

– Toarsen a déjà pêché avant, remarqua Séraphe. Et Kissel, aussi.

– Leheigh est situé à côté d'une rivière, tout comme Reidern. (Il s'installa plus confortablement afin d'avoir une meilleure vue.) J'aurais été davantage étonné si Toarsen n'avait pas su pêcher. Quant à Kissel, il copie Toarsen en tout. Rufort, lui, ne sait pas pêcher, mais il connaît les bois. As-tu vu avec quelle rapidité il a allumé le feu ? On n'apprend pas cela à la ville. Ce qui n'est pas le cas d'Iélian ! Lui, c'est un parfait citoyen ! Très sensible, aussi. Il va falloir veiller à ce que Rinnie ne l'ennuie pas. Il n'appréciera sûrement pas qu'une gamine de dix ans s'amuse à le commander. Mais j'en parlerai à Lehr.

– Tu pourras en parler à Rinnie, aussi. Elle est assez prévenante envers les gens, dès lors qu'elle sait ce qui les ennue.

– Où sont partis Jës et Hennëa ?

Séraphe tendit la tête vers son visage, et frotta sa joue contre la sienne.

– Comme il y avait plus de pêcheurs que d'hameçons, Hennëa a dit qu'ils allaient dans les bois ramasser un peu de bois et de

où qu'ils aient dans les bois ramassé un peu de bois et de plantes comestibles.

Il se tourna vers elle, soudain émoussillé.

– Nous aussi, on pourrait aller chercher du bois, qu'en dis-tu ?

Elle se mit à rire.

– Ma mère m'a parlé des hommes comme toi.

Quand les poissons furent tous attrapés, et dévorés, et quand le soleil commença à décroître à l'horizon, ils se réunirent autour du feu de bois. Tiër accorda le luth qu'il avait ramené de Taëla.

– Tu nous joues *Le Repos du marcheur*, s'il te plaît, papa ? demanda Rinnie.

Le chant débuta. Ils entamaient le deuxième couplet lorsque la douce voix de contralto de Séraphe s'éleva. Tiër savait qu'elle n'aimait pas chanter en public et préférait l'accompagner dans l'intimité du foyer. Qu'elle chante pour eux prouvait à quel point elle s'était attachée à Phorän et aux autres garçons.

Les notes douces et mélancoliques du *Repos du marcheur* amenèrent tout naturellement à l'endiablé *Gros Täg et son chien de chasse*. Tiër aimait tout particulièrement cette chanson, car il avait mis près d'un mois à apprendre les doigtés rapides et délicats des passages difficiles. C'était son grand-père qui lui

avait enseigné ces notes-là, l'été précédant son départ à la guerre. C'était la toute dernière chanson qu'il lui avait apprise.

Au milieu du morceau, Lehr sortit son flûteau de sa poche, et joua le déchant tandis que Rinnie marquait le rythme à l'aide d'une paire de bâtons. C'était beaucoup trop rapide pour les garçons, qui ne savaient pas l'air, mais Toarsen garda le rythme jusqu'au dernier refrain, chanté deux fois plus vite que les autres.

Tiër choisit ensuite une ballade légère, assez populaire pour que tous l'aient entendue. Il y avait un duo sur le deuxième refrain, et Lehr se fit aussitôt accompagner de Jës. Leurs deux voix étaient d'un timbre quasiment identique, et Tiër aimait toujours écouter l'étrange texture que cette ressemblance donnait à la musique.

Sur le troisième refrain, ses doigts se dérobèrent et il manqua une note.

Il continua comme si de rien n'était, et personne ne sembla y prêter attention. Ce n'était pas comme s'il avait joué une mauvaise note, après tout. Ses doigts avaient simplement hésité un peu trop longtemps.

Bien qu'il ait joué ce morceau des centaines de fois, une petite note manquée n'était pas bien grave. C'est ce qu'il finit par se dire, lorsqu'il acheva le troisième couplet, puis rejoua le refrain. Mais il ne put oublier cet instant fatal où ses doigts avaient hésité sur les cordes et durant lequel il n'avait plus su qui il était ni ce qu'il faisait là.

qu'il faisait là.

Il termina le morceau, fit une révérence et sourit à son auditoire. Puis il envoya tout le monde se coucher.

– L'aube se lève tôt, et nous n'attendrons pas le soleil !

Il sourit à Séraphe, et la taquina pour une brouille qu'il oublia aussitôt. Il cacha sa peur derrière un joli sourire et de belles paroles, comme il avait appris à le faire durant ses années de soldat. La seule différence était qu'il ignorait tout de l'ennemi qu'il devait affronter.

Quand Séraphe s'allongea près de lui, il la serra un peu trop fort dans ses bras. Elle l'embrassa, remua pour se défaire de son étreinte, puis lui tapota la main et s'endormit.

Il garda sa femme contre lui, en espérant que sa chaleur démêlerait les nœuds d'angoisse dans son ventre. Il avait eu tellement peur de la perdre, elle, qu'il n'avait pas songé qu'il pourrait se perdre lui-même, en premier.

Comme en réponse à ses pensées, Jës quitta soudain ses couvertures, et s'avança vers lui. Il s'agenouilla à côté de son père.

– Qu'est-ce qui te tracasse, papa ?

Sa voix était douce comme l'air de la nuit.

– Je vais très bien, souffla Tiër. Allez, va te coucher.

Mais Jës secoua la tête.

– Tu n’y crois pas toi-même. Tu vas mal, je le sens.

Tiër se dit qu’il aurait préféré avoir affaire au Gardien parce que Jës était le plus têtu des deux. Il ne partirait pas sans l’explication de ce qui effrayait tant son père.

– Ce soir, pendant que je jouais, j’ai senti l’effet de ce qu’ils ont fait sur mon Ordre. (Il l’avait dit finalement. Il espérait, toutefois, n’avoir pas réveillé Séraphie. Il ne voulait pas qu’elle s’inquiète davantage encore.) Ça n’a pas duré longtemps et ça ne m’a pas fait mal. Ça m’a juste fait peur.

Jës hocha la tête.

– Ne t’inquiète pas autant. Nous ne laisserons rien t’arriver. Pas si nous pouvons l’empêcher.

Tiër lui sourit, soulagé d’avoir parlé à son fils.

– Je sais. Va te coucher, maintenant.

Deux jours plus tard, Tiër était au beau milieu d’une histoire fantastique – celle d’un garçon qui découvrirait un œuf de phénix -lorsque l’incident se reproduisit. L’instant d’avant, ils grimpaient

l'abrupte route de montagne et Kissel riait aux éclats ; et celui d'après, les chevaux étaient tous à l'arrêt et Kissel étreignait sa main.

– Que se passe-t-il ? lui demanda-t-il, alarmé.

Tiër secoua la tête, lui fit un petit sourire, et espéra n'avoir rien fait de trop stupide :

– J'ai oublié la suite de l'histoire. Mais je vais sûrement m'en rappeler, morceau par morceau, et je finirai ce conte après le souper. Est-ce que ça vous va ?

Kissel hocha lentement la tête.

– Ce sera très bien.

Toarsen les rattrapa.

– Pourquoi vous êtes-vous arrêtés ?

– Pour t'attendre, répondit Kissel.

Puis il engagea une conversation anodine avec lui, au sujet des avantages respectifs de deux types de selles, tout en faisant avancer son cheval. Séraphé se tenait derrière Toarsen. Elle amadoua son hongre jusqu'à ce qu'elle et Tiër soient au même niveau.

– Mon rapiécage ne tient pas, je le sais. Mais ne t'inquiète pas, j'essaierai de le réparer plus tard

J'essaierai de le réparer plus tard.

Après le dîner, elle tenta de le rapiécer de nouveau. Mais, à sa grande frustration, la pierre d'Alouette ne put ou ne voulut pas recréer l'aiguille de la dernière fois, et elle fut contrainte d'abandonner.

Malgré tout, lorsque Tiër sortit son luth et commença à jouer quelques airs, il ne rencontra aucune difficulté. Ce soir-là, Séréphe resta silencieuse. Elle s'assit simplement près de lui, le regard perdu dans la nuit.

Quand il fut temps d'aller dormir, Tiër l'attira contre lui, et sécha ses larmes.

– Si je n'arrive plus à chanter, tu m'aimeras toujours ? la taquina-t-il.

– Je t'aimerais même si tu étais muet ! (Elle lui assena un léger coup sur le torse.) Peut-être plus, encore.

Il retint son fou rire, pour ne pas réveiller tout le camp.

– Moi aussi, je t'aime.

L'après-midi suivant, ils abordèrent l'étape la plus périlleuse de leur voyage en s'engageant sur un abrupt chemin de montagne qui s'étendait entre eux et la Chute. La rudesse de l'ascension accentua la distance entre les voyageurs, jusqu'à ce que Tiër

regarde en contrebas, et s'aperçoit qu'il y avait un écart d'une demi-lieue entre lui et Jës qui venait en dernier. Tiër arrêta donc Skew au milieu du chemin et demanda à Lehr – qui chevauchait à son côté – de continuer à avancer, tandis que lui attendrait son fils aîné.

Le manteau châtaigne de Soie-de-Maïs, la jument de Lehr, était couvert d'écume, mais sa respiration restait fluide et cadencée. Elle ne fut pas du tout ennuyée que Skew s'arrête, et de devoir avancer toute seule.

Il y avait une large surface plane à quelques lieues en amont – juste avant que le chemin soit encore plus raide et escarpé – où Lehr pourrait commencer à dresser le camp, en attendant l'arrivée des autres voyageurs. Quant à Tiër, il craignait que les chevaux des hommes de Phorän supportent mal la montée. D'après son expérience, les chevaux souffraient plus de l'altitude que les hommes.

Le cheval de Rinnie – qui n'avait qu'un léger fardeau à porter – apparut le premier en bas du chemin. Elle s'arrêta près de Skew, tandis que Gura s'allongeait par terre, la langue pendante, heureux d'être arrivé jusque-là.

– Papa, un orage se prépare, accompagné de neige. J'essaie de le tenir à distance de nous, mais j'ai besoin de savoir dans quelle direction nous allons.

– Vers l'est, puis légèrement au nord, pour encore quelques

– Vais t'est, puis légèrement au nord, pour encore quelques jours. Si tu arrives à le tenir éloigné deux jours de plus, nous redescendrons alors ce chemin et il crèvera en pluie plutôt qu'en neige !

– Mais il y a déjà de la neige sur ce chemin, papa. Nous aurons peut-être du mal à revenir par là.

– Nous verrons cela en temps voulu. Il faudra peut-être revenir par un autre chemin. C'est la route la plus rapide pour rentrer à la maison, mais quelques semaines de plus n'ennuieront personne, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête, convaincue par son père. Quand son cheval reprit son ascension, il lui dit :

– Je suis heureux que nous ayons emmené notre petit Cormoran avec nous, au lieu de l'abandonner à Reidern où il se serait ennuyé.

Elle lui offrit un joli sourire, puis s'évertua à guider les pas maladroits de son cheval, qui peinait à monter la côte. Gura hésita un instant, lança un regard appuyé à Tiër, puis fila à la suite de Rinnie.

Séraphé débarqua avant que Rinnie soit complètement hors de vue. Il l'embrassa et lui expliqua que leur fille essayait d'éloigner un orage.

– Le temps ne s'est guère réchauffé aujourd'hui. Ne t'inquiète

pas, je veillerai à ce qu'il y ait quelque chose de chaud pour toi, ce soir.

– Humm... j'attends ça avec impatience. À ce soir, ma chérie.

Quand elle fut partie, il descendit à terre et retira le mors de Skew, afin qu'il puisse brouter la végétation hirsute qui poussait çà et là. Les arbres, qui s'élevaient à des hauteurs fantastiques, n'étaient que pignes et aiguilles, et l'herbe poussait mal sous les conifères. Les chevaux, d'ici un jour ou deux, devraient aussi supporter la faim.

Il s'accroupit par terre et attendit.

Phorän fut le prochain à arriver, escorté de Toarsen. L'étalon borné de l'Empereur avait toujours l'air aussi majestueux, mais le cheval de Toarsen avait du mal à respirer.

– Ce chemin est dur pour les chevaux, dit Tiër. Vous devriez peut-être faire les endroits les plus raides à pied ?

Il fallut plus de temps pour qu'Iëlian fasse enfin son apparition.

– Quelqu'un accompagne l'Empereur ? s'empressa-t-il de demander.

Tiër acquiesça :

– Oui, Toarsen l'accompagnait. On aurait dit que Phorän tirait sur les rênes d'Acier pour que Toarsen puisse rester à sa

..... !

nauteur !

– Parfait.

Hennëa fut la suivante à arriver.

– Jës m’a demandé d’aller en avant, et de vous faire savoir que les autres vont bien. Kissel et Rufört ont décidé de prendre la côte plus lentement, afin de préserver leurs chevaux. C’est Jës qui leur a conseillé.

– Il a raison. Séraphe et Lehr auront terminé de dresser le camp le temps que tout le monde arrive.

Il commençait à faire sombre lorsqu’ils aperçurent l’éclat du feu de camp au-dessus d’eux.

– Ce n’est plus très loin, les gars, dit Tiër.

Il se plaça en équilibre sur les étriers, de façon à reposer ses genoux qui avaient souffert de la chevauchée.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? s’inquiéta soudain Rufört. Là en bas, vous voyez cette lueur ? Est-ce qu’on est suivis par quelqu’un ?

– Ah oui, murmura Tiër, en s’arrêtant d’un seul coup. Je me demandais si nous les verrions, ceux-là.

Voilà qui ? demande Jës

– voir qui ? demanda Jès.

– Ou plutôt : quoi ? Quand je suis venu ici, la dernière fois, j’ai vu des lumières, j’ai entendu des voix et d’autres choses très bizarres. Ça a duré toute la nuit. Tout d’abord, j’ai cru que je souffrais du mal des montagnes. Je venais de l’autre direction – nous n’avons pas atteint l’endroit le plus haut, encore – et j’étais franchement épuisé.

– Donc, nous ne devons pas nous en inquiéter ?

Le cheval de Rufort profita de la pause pour se frotter le genou.

– Non, je ne dirais pas ça, répondit Tiër. Ici, c’est les monts Loqueteux, et des choses sinistres rôdent aux alentours. Mais ces lueurs ne m’ont rien fait autrefois, donc il faut espérer que ce sera pareil cette fois-ci. Pour l’heure, allons-y. Le camp nous attend.

L’endroit était exactement comme dans son souvenir : plein de petits cailloux épars, prêts à nuire au sommeil des honnêtes gens, avec de frêles touffes d’herbe pour les chevaux.

Les étranges lueurs continuaient à danser çà et là, comme des lanternes traînées par des hommes fantomatiques, à des centaines de mètres plus loin.

– Il y a une présence en ces lieux, dit Séraphe, après que Tiër lui eut parlé des lumières évanescentes. Ça ne me semble pas être magique. Ça n’a aucun motif.

Des frémissements dans les bruyères firent bondir Jës et Gura à plusieurs reprises, mais ils revinrent chaque fois bredouilles et frustrés.

Séraphe était en train de couvrir le feu, après que tout le monde eut déployé ses couvertures – et s’efforçait vainement de s’endormir – lorsqu’elle se redressa brusquement.

– Vous avez entendu ?

– Non, répondit Tiër, qui s’assit pour mieux guetter les environs.

– Moi, je n’ai rien entendu, dit le Gardien.

Séraphe se glissa dans les couvertures, auprès de son mari, et souffla à son oreille :

– C’est déjà de très mauvais augure, d’être la seule à entendre des voix, mais c’est encore pire quand tu ne comprends pas ce qu’elles disent.

– Ce sont des noms, dit Hennëa. (Tiër se rendit compte alors que c’était la première fois qu’elle prononçait un mot, depuis leur arrivée au camp. Les Voyageurs étaient comme ça, se remémora-t-il.) J’ai commencé à les entendre au crépuscule. Tu ne reconnais pas cet endroit, Séraphe ? Quand les mages ont quitté Colossaë, les spectres de certains des morts les ont suivis. Alors, les sorciers les ont liés au flanc de la montagne, afin qu’ils gardent le chemin. Ils ont appelé l’endroit la Montagne des

Mémoires ou la Montagne des Noms, et les fantômes sont restés là, pour empêcher les autres esprits de poursuivre leurs assassins. Toutes les lueurs, les murmures et les voix que nous entendons, n'ont d'autre but que de nous attacher à ce lieu, avec leurs noms. Cependant, la magie qui les retient ici s'est estompée, et ce depuis fort longtemps. Dans quelques centaines d'années, il ne restera plus rien d'eux.

Séraphe secoua la tête.

– Je n'ai jamais entendu cette histoire.

– Moi, j'ai déjà entendu parler de la Montagne des Noms, dit Tiër. Mais je n'ai jamais vraiment su ce que c'était, ni où c'était. J'aurais préféré savoir que c'était quelque sortilège, ou quelque chose du genre, la première fois que je suis venu là. J'ai cru que je perdais l'esprit.

– Mais pourquoi es-tu passé par ici, la première fois ? lui demanda Jës. (Non. Il se corrigea immédiatement, ayant perçu l'obscurité dans cette voix. C'était le Gardien qui avait posé cette question.) Ce n'est pas le meilleur endroit pour chasser, papa ?

– En fait, j'étais sur le chemin du retour. C'était un hiver particulièrement doux, et je m'étais aventuré plus loin que d'habitude, pour traquer des bêtes à fourrure. C'est là que je suis tombé sur la Chute du Ténébreux. (Il fit une pause.) Ça m'a étonné quand j'ai compris où j'étais et je suis rentré en

épouvante quand j'ai compris où j'étais, et je suis rentré en empruntant le plus court chemin, au lieu de reprendre celui que j'avais pris à l'aller. Ce n'est pas le chemin le plus facile, c'est vrai. Mais le seul autre que je connaisse est beaucoup plus long.

– Comment avez-vous su que c'était la Chute ? s'enquit Phorän.

– Parce que ça ne pouvait rien être d'autre. Mais vous comprendrez ce que je veux dire, quand vous y serez. Moi, j'ai fui aussi vite que Skew pouvait galoper, et je n'ai pas fermé l'œil jusqu'à ce que je sois arrivé à la ferme.

– Tu as fait peur à maman, dit Lehr. J'en ai un vague souvenir. Je pense que j'étais encore plus jeune que Rinnie, à cette époque-là ! Tu es arrivé à la maison, et tu t'es effondré sans un mot. Maman a cru que tu avais attrapé une maladie, et elle a envoyé Jës chercher Karadoc.

– Tiër, c'est l'unique fois où vous êtes venu en ce lieu ? lui demanda Iëlian. Si c'est le cas, comment savez-vous où vous allez ?

– Il n'y a qu'un citadin pour dire ça, intervint Rufört. (Toutefois, le sourire sur ses lèvres lavait cette remarque de toute offense.) Ceux qui parcourent les montagnes apprennent vite à distinguer l'est de l'ouest, et à jauger à quelle distance ils sont arrivés – sinon, ils ne survivent pas !

– Quoi ? Tu connais la montagne, toi ? demanda Phorän.

– Oui, j’ai grandi pas loin des Deërhavëns. J’avais un oncle, enfin c’était le cousin de ma mère, en vérité, qui connaissait la montagne.

– Tiër est un Barde, dit Séraphe. (Elle se blottit contre lui.) Il a une bonne mémoire.

Ils essayèrent de se rendormir, pour la plupart. Tiër écouta les bruits du camp qui s’abandonnait au sommeil. Jës n’avait pas pris la peine de s’allonger et son père tenta de se persuader que les bruissements qu’il entendait étaient ceux de son fils, afin de pouvoir dormir. Mais comme Jës ne faisait quasiment pas de bruit lorsqu’il dormait, Tiër resta donc éveillé toute la nuit.

Le matin suivant, il pressa tout le monde de lever le camp, et demanda à Jës de vérifier que les chevaux étaient aptes au voyage.

Des pics s’élevèrent autour d’eux, stériles et couverts de neige, tandis qu’ils entamaient l’ascension la plus pénible. Lehr prit de nouveau la tête de l’expédition, car il y avait peu de chances pour qu’il se trompe de direction : il n’y avait qu’un seul chemin praticable par les chevaux.

Les pauvres bêtes peinaient et Tiër s’aperçut qu’il allait plus vite à pied. Ses genoux ne le faisaient pas plus souffrir que d’ordinaire, après une journée passée à chevaucher en montagne. Et ils supportaient mieux la marche que l’équitation.

Vers midi, ils tombèrent sur de la neige, mais celle-ci datait de plusieurs semaines. À cette altitude, Tiër pouvait apercevoir, au loin, les nuages orageux que sa fille s'efforçait de maintenir à distance.

– Papa, j'ai mal à la tête, lui dit-elle.

– Moi aussi, ma chérie. C'est l'altitude, et le reflet du soleil sur la neige. Ferme les yeux, ton cheval suivra les autres. Nous atteindrons le sommet dans quelques heures. Une fois que nous serons descendus de l'autre côté, tu iras beaucoup mieux.

Elle tangua légèrement :

– L'orage n'aime pas que je le repousse. Il veut venir par ici.

Il ignorait ce que cela pouvait faire sans prendre de risque, et Hennëa et Séraphe étaient loin devant eux.

– Sois prudente, mon trésor. Tu n'es pas obligée de repousser l'orage éternellement. Retiens-le simplement encore un peu. Quoi que tu fasses, ça nous est utile.

Elle acquiesça, puis ferma les yeux. Iëlian s'avança à leur hauteur.

– Mon cheval va bien. Si cela peut aider, elle n'a qu'à monter avec moi. Ça ira plus vite sur le mien !

– Merci beaucoup, dit Tiër. (Il lui sourit.) Toutefois, il y a encore une montée après cette dernière. Mieux vaut qu'elle reste où elle

une monnaie après cette corniche. Mieux vaut qu'elle reste où elle est.

Le jeune homme plaça les mains en visière sur son front.

– Une corniche ? J'étais persuadé que c'était le sommet !

Mais Tiër secoua la tête, et sourit de nouveau.

– Non, il y a encore une ou deux lieues avant le sommet.

Il ne se trompait pas de beaucoup. Environ une heure plus tard, il s'appuyait contre le cheval de sa fille et observait Toarsen et Kissel qui se livraient à une bataille de boules de neige, sur la crête de la montagne. Ça ne dura pas longtemps, car il faisait bien trop froid, mais tout le monde était joyeux lorsqu'il fallut redescendre.

Ils n'étaient qu'à une heure de l'endroit où il prévoyait de camper, lorsque Rinnie lui toucha l'épaule :

– L'orage sera bientôt là.

– Ça va, ne t'en fais pas, la rassura-t-il.

Il lui tapota la jambe, puis grimpa derrière elle. *Allez, dors, je suis là.*

Elle dormit jusqu'au soir, quand ils s'arrêtèrent pour la nuit. Elle maugréa un peu quand Iès la descendit du cheval mais se

manqua un peu quand ses la descendit au cheval, mais se rendormit dès qu'il l'eut installée sous ses couvertures.

Lehr prépara du thé sucré et fit en sorte que tous en boivent deux tasses, tandis que Séraphé s'activait à préparer un léger ragoût, avec un peu d'eau, de la venaison salée, et quelques navets. La viande fut longue à cuire et le thé de Lehr, quoiqu'il ait bouilli furieusement, n'était pas si chaud que cela.

Tiër n'oublia pas l'avertissement de Rinnie : il envoya Phorän et les garçons recueillir quelques branches de bois, et il s'attela à étendre la toile cirée afin qu'ils soient protégés des intempéries pendant leur sommeil. L'orage frappa au milieu de la nuit, et se poursuivit lorsqu'ils commencèrent leur descente de la montagne, d'abord sous forme de neige, puis de pluie, avant de s'éteindre complètement.

Une journée de repos durant laquelle ils séchèrent leurs vêtements, suivie de trois longs jours de marche, et ils se retrouvèrent sur un petit sentier de chasse, serpentant à travers une zone boisée, au relief plat. Ils ne virent aucun signe d'autres êtres humains. Tous les fermiers savaient que, si l'on s'installait trop près de la Chute, les récoltes ne poussaient pas, ou pas selon les lois naturelles – comme si le Roi Innommable privait la terre de ses vertus. Néanmoins, les conifères poussaient à merveille. Il y avait donc un moyen, éventuellement, de gagner sa vie en ces lieux sinistres : en coupant du bois, et en l'acheminant vers les terres herbeuses au sud-est, mais les monts Loqueteux rendaient les gens fous s'ils y restaient trop longtemps.

tenaient les gens tous s'ils y restaient trop longtemps.

D'autres Reiderni comme Tiër traquaient eux aussi les bêtes à fourrure en automne et en hiver ; mais la plupart, s'ils s'aventuraient par ici, y restaient moins longtemps que l'époux de Séraphe. Ils racontaient des histoires étranges à propos de choses qui les suivaient pendant des semaines, sans laisser la moindre trace. Tiër, lui aussi, avait fait quelques rencontres déroutantes.

Autour d'eux, des pics vertigineux s'élevaient, bien que leur sentier soit plat. Quand Tiër se retourna, il parvint à distinguer la plus haute montagne : une longue corniche au sommet pourpre et enneigé, traversé par une sorte de courte entaille, qui semblait séparer la cime en deux – c'était le sentier qu'ils avaient pris.

Si tout se passait bien, se dit-il, alors que Skew traversait un ruisseau peu profond, ils reprendraient ce chemin dans quelques semaines, et reviendraient sains et saufs à Reidern. Autrefois, les survivants de la Chute avaient emprunté ce même chemin jusqu'à ce qu'ils découvrent un endroit protégé par le mont Reidern, où ils s'étaient sentis en sécurité.

Alors, il serait de nouveau capable de chanter. Comme s'il répondait à ses pensées, Skew remua nerveusement la tête. Tiër relâcha les rênes pour lui laisser plus de mou.

La nuit dernière, il avait essayé de chanter, mais s'était perdu encore une fois – du moins, était-ce l'impression qu'il avait eue.

L'instant d'avant il chantait, et celui d'après, il était étendu sur le sol – avec Séraphe près de lui, qui lui giflait le visage.

Ils lui avaient dit, par la suite, qu'il s'était arrêté de chanter, de bouger, puis qu'il avait été pris de convulsions. Phorän et Jës l'avaient retenu jusqu'à ce qu'elles cessent.

Cette nuit-là, Hennëa et Séraphe avaient discuté un long moment, à voix basse. Elles avaient conclu que le mal venait du fait qu'il avait utilisé son Ordre, là-bas à Taëla, alors qu'il était toujours sous l'emprise du sortilège des Maîtres.

Mais Tiër ne voulait plus jamais que cela se reproduise, ni revoir ce désespoir dans les yeux de Séraphe, et il avait donc décidé d'arrêter de raconter des histoires, et de chanter des chansons, jusqu'à sa guérison.

Séraphe s'efforçait de ne pas observer Tiër constamment, de ne pas ouvrir l'œil. Hennëa et elle avaient passé la majeure partie de la soirée, au coin du feu, à tenter de localiser la magie qui détruisait l'Ordre de Tiër, mais elles n'avaient pas réussi. Elles ne trouvèrent rien, tout comme elles n'avaient rien découvert le jour où elles l'avaient nettoyé des sorts du Chemin, après sa libération.

Hennëa connaissait un peu les sorts qu'ils avaient utilisés, car elle avait elle-même été leur captive au tout début. Tiër, pour sa part,

avait également quelques souvenirs, malgré le fait qu'ils aient essayé d'effacer sa mémoire.

Rufort, qui était le plus âgé des anciens Passereaux, avait assisté une fois à l'une des cérémonies de fixation entre Ordre et gemme, exécutée devant un auditoire. Il fit de son mieux pour se souvenir, mais ce n'était pas un sorcier et la moitié des choses que les Maîtres exécutaient sur scène relevaient du spectacle et non de la magie.

Si la Mémoire de Phorän daignait réapparaître, elle serait peut-être à même d'en dévoiler plus ? Cependant, elle n'était plus venue réclamer de sang depuis qu'elle avait tué puis saigné à blanc les assassins de Phorän à Taëla, bien que Séraphe ne sache pas pourquoi. Les Mémoires étaient des phénomènes exceptionnels, n'apparaissant qu'à de rares moments lorsqu'un Corbeau mourait assassiné ou trahi, et l'on savait peu de chose sur elles. Elles se formaient peu après la mort du Corbeau, alors que le tueur était encore dans la pièce, ordinairement. Alors, elles vengeaient le Corbeau assassiné, puis disparaissaient. Puisque les Maîtres s'étaient protégés contre elles, si Phorän ne s'était pas trouvé là – prêt à servir de festin – lorsque son Corbeau avait été tué, la Mémoire qui le hantait se serait attachée à la gemme prévue à cet effet, et serait devenue l'une de ces pierres récalcitrantes.

Elle n'avait jamais entendu parler d'une Mémoire qui, au lieu de s'en prendre à sa proie légitime, se serait nourrie sur une tierce

personne. Aussi, elle ignorait les lois qui régissaient son rapport à Phorän. Jusqu'à ce que la créature revienne, Hennëa et elle devraient se contenter du peu qu'elles savaient, afin de comprendre ce qui arrivait à Tiër.

D'après les éléments que les anciens Passereaux leur avaient donnés, elles pensaient que le sort avait été accompli en trois étapes. La première, à laquelle Hennëa avait assisté, consistait en une cérémonie de ligature. Cela avait échoué sur elle, et les Maîtres – pas plus qu'elle-même, d'ailleurs – n'avaient pas compris pourquoi. Elle n'avait pas vu la gemme être liée à son Ordre, donc elle ignorait comment cela fonctionnait. Tiër, avec sa mémoire de Barde, savait seulement que ça lui avait fait mal, et lui avait donné le sentiment d'être souillé.

Le Chemin gardait ses prisonniers – toujours des Porteurs d'Ordre – pendant un an et un jour, avant de pouvoir leur dérober leur don avec succès, et lier ce dernier à une gemme. L'une des raisons à cela était que la magie fonctionnait mieux sur une personne proche. Par exemple, Séraphe avait plus de facilité à jeter un sort à l'un de ses enfants, ou à Tiër, qu'à un parfait inconnu. Cependant, certains sortilèges prenaient du temps. Le lien entre l'Ordre et sa gemme devait être aussi fort, voire plus que celui qui attachait l'Ordre à son Porteur et ça prenait sans doute du temps, voilà tout.

La deuxième étape du processus devait correspondre au moment où la pierre commençait à attirer l'Ordre à elle. Tiër

semblait être parvenu à cette phase. D'après Toarsen, les deux Corbeaux qui l'avaient précédé avaient eu des crises semblables à celles de Tiër, vers la fin de leur captivité. Mais Hennëa croyait que quelqu'un avait jeté un second sort, après leur départ de Taëla. Un mage seulement avait survécu au carnage de la Mémoire – le Ténébreux en personne. Cela signifiait qu'il possédait la pierre de Tiër.

Lors de la troisième et ultime étape, les Maîtres du Chemin rompaient le lien entre l'Ordre et son Porteur. Cela ne devait requérir aucune magie, mais simplement la mort du Porteur d'Ordre.

Les destins de Phorän d'un côté, et de Tiër de l'autre, étaient donc liés : si l'on détruisait le Ténébreux, leurs vies étaient sauvées. Le dernier message de Breyydd indiquait soit que le Ténébreux était à Colossaë, soit qu'ils pourraient trouver, dans cette ville légendaire, le moyen de le combattre. Séraphe jeta un coup d'œil à Tiër, puis détourna le regard avant qu'il s'en aperçoive. *Je retrouverai ce Ténébreux*, se promit-elle intérieurement. *Je le retrouverai, et je ferai en sorte qu'il n'ennuie plus ma famille.* Tiër chevauchait seul, aujourd'hui, et en tête. Il ne parlait pas beaucoup, et, bien qu'elle sache qu'il était aussi à l'aise dans le silence que dans le verbe, elle s'inquiétait quand même pour lui. Mais elle savait, également, que son inquiétude l'ennuyait plus qu'elle l'aidait, et elle le laissa donc chevaucher à l'écart.

L'étroit sentier qu'ils suivaient traversa un vaste champ herbu, au relief plat, d'une largeur d'une demi-lieue et d'une longueur de trois ou quatre lieues. Sa jument avança de trois pas dans le champ, puis s'arrêta. Séraphe s'aperçut que c'était elle qui avait tiré sur les rênes, sans savoir pourquoi.

– Je connais cet endroit, dit Jës.

Il marchait à côté d'Hennëa, juste derrière Séraphe. Phorän fut le suivant à arriver, et s'arrêta à quelques mètres de cette dernière. Il fit tourner son étalon sur lui-même, comme s'il s'attendait à voir une armée surgir. Mais il n'y avait rien à part une légère brise, qui faisait pencher la cime des conifères.

Tiër regarda par-dessus son épaule, et vit qu'ils s'étaient tous arrêtés. Il fit faire demi-tour à Skew et revint lentement vers eux.

– C'est la Bataille du Ténébreux, dit Iëlian d'une voix épouvantée, comme Tiër s'approchait d'eux.

– Il y a des ruines de bâtiments, plus loin là-bas, leur dit-il. Je me demande si nous passerons assez près pour les voir. D'après la carte, notre chemin traverse cette vallée en ligne droite. La première fois que je suis venu, j'arrivais du nord, à deux lieues d'ici et je suis retourné vers Reidern par un raccourci avant d'avoir été plus loin.

– C'est simplement un pré, objecta Kissel, légèrement déçu du spectacle. Mais c'est plus grand que je l'aurais cru, je dois

avouer.

– Cinq cents ans se sont écoulés et peu de chose résiste au passage du temps, lui dit Toarsen. Le cuir pourrit et l’acier rouille.

Il avait raison, et pourtant, quelque chose appelait Séraphe. Elle descendit de selle, et fit quelques pas dans le champ. Ce n’était pas de la magie, pas vraiment. Simplement quelque chose qui criait vers elle et l’attirait vers le passé. Elle s’agenouilla, posa la main sur le sol et ramassa un petit anneau d’or. Il y avait une profonde entaille à la surface, comme un couteau ou une épée peuvent laisser sur le métal, même le plus résistant. Dès qu’elle toucha l’objet, d’autres essayèrent d’attirer son attention. Elle avait toujours cru que lire le passé des objets était un acte passif, mais ces vestiges d’une bataille séculaire attendaient quelle les lise.

– Ils m’appellent. (Elle avait l’impression que l’air qu’elle respirait était trop lourd.) Tous ces objets abandonnés qui ont tant d’histoires à raconter, tant d’histoires qui s’achèvent en ce lieu. (Séraphe serra l’anneau dans sa main.) Il était trop âgé pour combattre. Mais il n’y avait plus personne, à part des vieillards, des femmes, et des enfants. Comme il souffrait de rhumatismes à l’épaule droite, il utilisait son épée de la main gauche. Sa femme, son amour d’enfance, lui avait offert cet anneau quand le monde était différent. C’était le fils d’un... marchand de tissus. Mais les étoffes qu’il vendait provenaient de contrées au-delà des mers.

(Elle lâcha l'anneau et remonta en selle.) Il faudra encore un demi-siècle pour que ce lieu soit purifié. Je n'ai pas envie de m'y attarder.

Jès, qui jusque-là se balançait nerveusement d'un pied sur l'autre, grimpa sur la selle à l'arrière d'Hennëa lorsqu'ils reprirent la route.

– Je ne peux pas marcher sur cette terre.

Gura marchait à côté du cheval de Rinnie, la queue entre les pattes et ne bondissait pas de tous côtés, comme il le faisait d'habitude.

– Penses-tu que leurs os soient toujours là ? demanda Tiër à sa femme. (Sa voix était un peu rêveuse, comme ils progressaient sur le vieux champ de bataille.) Ceux d'Ernâve le Rouge et du Ténébreux, je veux dire. Les survivants ont-ils enterré leur héros, ou ont-ils eu trop peur du corps de l'innommable ? Y a-t-il eu des charognards, aussi ? Des loups, des chats des montagnes, ou d'autres créatures, qui servaient le Ténébreux, comme le troll que tu as abattu.

– Moi, j'aurais abandonné les morts, dit Rufort, qui chevauchait à côté d'eux. Il y avait trop à faire, et les survivants ne l'auraient pas supporté. S'ils avaient risqué leur avenir en s'efforçant d'enterrer le passé, les survivants auraient trop cher payé le sacrifice d'Ernâve le Rouge et de leurs chers disparus. J'ai entendu dire, une fois, qu'un champ de bataille était aussi

dangereux un mois après les combats que pendant.

– Oui, à cause des maladies, dit Tiër. Je suis d'accord avec toi, mieux vaut sauver les vivants, et laisser les défunts où ils sont. Célébrons-les dans nos chants et nos contes. Nous leur rendons ainsi un meilleur hommage que n'importe quelle pierre tombale.

Ils aperçurent finalement les vestiges dont Tiër avait parlé, mais ne s'en approchèrent pas. Il s'agissait de quelques blocs de pierre effondrés, presque aussi larges que leurs chevaux.

– C'est comme si je voyais la bataille, dit Phorän, d'une voix étouffée. J'aperçois la fumée et j'entends les cris des combattants. L'horrible tâche d'affronter des adversaires si difficiles à abattre.

Cependant, aussi gigantesque qu'il soit, le champ de bataille prit fin. Des arbres devant eux délimitaient la frontière entre la plaine et les contreforts de la montagne. Séraphe arrêta de nouveau sa monture.

– Attendez. Il y a quelque chose, là.

– Oui, je le vois, dit Hennëa.

Elle guida son cheval vers la droite, où trois blocs de pierre déchiquetés avaient été empilés l'un sur l'autre. Ils étaient légèrement enfoncés dans la terre. Hennëa tendit les rênes à Iës

et descendit de cheval. Elle s'accroupit afin de mieux observer les pierres.

– « *Doverg Ernæve atrecht venabichaëk* », lut-elle à haute voix. (Puis elle traduisit.) « Ci-gît Ernâve le Rouge, notre défenseur. »

– Ils ont laissé une tombe, finalement, dit Tiër. (Il jeta un coup d'œil alentour, puis fit exécuter un cercle à son cheval et une lueur d'étonnement naquit dans ses yeux. Il éclata d'un rire incrédule.) Grands dieux, c'est exactement comme je l'imaginais ! Je me demande combien de gens savent à quel point l'histoire de la bataille est vraie.

– Moi, je n'aime pas cet endroit, dit Rinnie. Un orage se prépare. Je n'ai pas envie d'être là quand le soleil aura disparu. Ce ne sera pas une bonne chose, à mon avis.

Hennëa se frotta les mains, puis s'avança vers Jës. Il lui tendit le bras et l'aida à remonter en selle – derrière lui, cette fois.

– Tu as raison, dit Séraphe à sa fille. Ce lieu n'est pas sain.

Elle voulait fuir ces objets qui l'appelaient, qui l'attiraient avec leurs récits de gens morts depuis très longtemps.

Ils furent contraints de s'arrêter, toutefois, à la lisière du champ de bataille, car là où leurs cartes indiquaient une route, il n'y avait pas le moindre sentier.

Rufort descendit de cheval, et s'étira, tandis que Tiër et les deux femmes s'ingéniaient à comparer les cartes avec la réalité géographique du lieu. Il en profita pour embrasser du regard la vaste plaine couverte d'herbe jaunâtre qui s'étendait derrière lui.

La Chute du Ténébreux...

Comment Rufort le bon à rien, s'était-il retrouvé embarqué dans de telles aventures ? Lui, le troisième fils du cinquième fils du Septe de Fort-de-Bendit, avait dû arracher à la vie tout ce qu'il possédait. Il avait dû combattre ses frères et ses cousins jusqu'à ce qu'il soit banni à Taëla.

Il avait rejoint les Passereaux, sans hésiter, quand l'occasion s'était offerte à lui, dans l'espoir d'être enfin à sa place quelque part et que sa valeur soit reconnue. Le Chemin avait surtout apprécié sa force. Il n'était pas stupide. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour s'apercevoir que les Passereaux n'étaient que des pions dans le jeu d'échecs du Chemin. Quoi qu'il advienne, il savait que sa seule échappatoire était la mort. Mais il n'avait aucune raison de vivre à l'extérieur et le Chemin Secret lui avait donné l'occasion d'utiliser toute la rage qu'il gardait en lui.

Deux choses avaient suffi à le faire changer d'avis. La première, c'était la raclée que Kissel lui avait flanquée et qui lui avait appris que peu importait sa force – il y avait toujours plus fort que soi.

La seconde s'était produite un soir, dans un couloir retiré du palais impérial. Là, il avait longuement observé le corps sans vie d'un autre Passereau, un de ses camarades, et il avait compris qu'il ne voulait pas mourir.

C'était un survivant, lui.

Il jeta un coup d'œil à Phorän qui avait décidé, sur un coup de tête, d'ôter la selle de son étalon. Il inspectait un endroit où le cuir s'était aminci, après leur rude chevauchée dans la montagne. Qui aurait imaginé que Rufort de Fort-de-Bendit serait un jour embarqué dans une aventure avec l'Empereur – et quel Empereur !

Il avait sincèrement cru qu'au sein de l'Armée privée, il ne serait qu'un simple garde, un vulgaire serviteur de l'Empire – ce qui était toujours mieux que d'être mort. Mais Phorän ne l'avait jamais traité de cette manière : ni lors des entraînements avant ce voyage, ni après. Il lui demandait même des conseils, et les suivait – ou s'expliquait s'il ne le faisait pas.

Rufort savait tout ce qu'on racontait sur Phorän. Il avait déjà vu l'Empereur, affalé ivre mort, plus d'une fois au palais. Il avait observé les actes cruels qu'il avait commis par insatisfaction ou par ennui – mais n'avait-il pas fait pareil, lui aussi, voire pis encore, pour les mêmes raisons ?

Tout cela avait changé désormais. Il ne savait pas exactement comment, ni pourquoi, mais seulement qu'un jour, Tiër, un

fermier de Reidern et un Barde, avait été lâché au milieu des Passereaux et avait changé sa vie pour toujours. À présent, il avait une place dans la société, un rôle qu'il était heureux de remplir, et d'honorables amis qu'il était ravi d'écouter, et de servir.

Toarsen et Kissel étaient des hommes qu'il pouvait suivre. Il les regarda discuter un instant. C'étaient des hommes maintenant, et plus des garçons comme c'était encore le cas – pour lui aussi – au début de l'été. Les vrais hommes prenaient leur destin en main et ne marchaient pas à la baguette.

Rufort avait choisi de servir l'Empereur. Il obéissait à Kissel et Toarsen, ses capitaines, avec gaieté et bonne humeur. Mais Phorän était un homme pour qui Rufort de Fort-de-Bendit, Rufort le Survivant, était prêt à sacrifier sa vie.

Il rit légèrement, pour lui-même, à ses pensées exubérantes et pourtant sincères... Il examina les alentours, et s'aperçut qu'à quelques pas d'ici, une ligne de saules nains concurrençait les sapins.

Il y a sûrement un ruisseau, songea-t-il.

Ce matin-là, ils avaient déjà rempli leurs gourdes et leurs brocs d'eau potable, mais il venait d'une région sèche et avait appris à ne jamais négliger un point d'eau.

Il attacha son cheval près des autres, et s'en alla explorer

l'endroit.

Iëlian le retrouva accroupi près d'un ruisseau, au lit presque entièrement asséché.

– Ils se disputent toujours sur le chemin à prendre, lui dit Iëlian. Les cartes se contredisent.

Rufort grommela :

– Que vois-tu quand tu regardes là ?

– Je vois... des pierres et de la boue, dit prudemment Iëlian, en homme habitué aux mauvaises blagues.

Être un Passereau rendait soupçonneux au bout d'un certain temps.

– Si je bouge, je risque de perdre mon point d'observation, dit Rufort. Est-ce que tu peux aller chercher... (Qui ? Tiër ? Toarsen ou Kissel ?) Lehr, s'il te plaît ? Est-ce que tu peux me l'amener ?

Iëlian hocha la tête et repartit aussitôt au pas de course. Les autres n'étaient pas très loin, il eut vite fait de revenir avec Lehr.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

– Dis-moi, que vois-tu ? réitéra Rufort, en désignant le lit du ruisseau.

Lehr regarda, et lorsqu'il s'accroupit, Rufört comprit qu'il avait raison.

– Tu le vois, toi aussi ?

Lehr acquiesça, se releva, puis descendit sur la berge. Il s'arrêta à un endroit sec et regarda d'abord d'un côté, puis de l'autre. Alors, il enfonça le bras dans l'eau et en ressortit une lourde pierre carrée qu'il rapporta à Rufört.

– Tu as de bons yeux.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Iëlian.

– C'est un pavé, répondit Rufört, en lui tapotant l'épaule. Un pavé comme ceux que l'on pose sur les routes, pour éviter qu'elles deviennent boueuses. Les ruisseaux serpentent, d'habitude, mon cher ami de la ville, mais celui-ci file droit comme une flèche ! Ou plutôt comme une route.

Lehr lui sourit.

– Ça y est, Rufört a trouvé la route vers Colossaë !

Rinnie avait raison, il se mit à pleuvoir. Pendant les quatre jours qui suivirent, de l'eau se déversa sur eux comme si c'était le printemps, et non la fin de l'été.

– Il y a trop d'eau, maman, je ne peux pas empêcher la pluie, dit

Rinnie à Séraphe. En plus, l'orage voyage dans la même direction que nous. Il vaut mieux prendre la pluie maintenant, tant que c'est encore supportable, que de retenir l'orage et être inondés plus tard.

Au bout de deux jours, tout ce qu'ils possédaient était soit trempé, soit humide. Comme ils progressaient davantage vers le nord que vers l'est depuis qu'ils avaient quitté la Chute du Ténébreux, Séraphe se dit qu'ils seraient chanceux s'ils n'étaient pas confrontés à la neige avant d'arriver à Colossaë.

À certains endroits, la voie découverte par Rufort était si envahie par les herbes qu'il était impossible de faire la différence entre la route et le sol forestier. Celle-ci, en effet, disparaissait parfois sous la terre, avant de réapparaître une demi-lieue plus loin. Leur avancée fut rendue plus ardue encore lorsque les arbres, autour d'eux, se firent plus denses. L'obscurité les empêcha de voir à plus de cent mètres, quelle que soit la direction.

Le quatrième jour de pluie, en début d'après-midi, Jës, qui était parti en éclaireur avec Gura, revint de son exploration en sautillant.

- Il y a une rivière plus loin, qu'il faudra traverser à gué.
- Quoi qu'il arrive, on ne peut pas être plus mouillés, dit Phorän avec un sourire. J'espère simplement qu'elle sera moins

profonde que la dernière que nous avons traversée. Ça m'ennuierait d'être emporté par le courant, après être allé aussi loin !

Séraphe considéra son fils aîné, qui était encore plus mouillé qu'eux tous réunis, des pieds jusqu'au torse. Quant au chien qui haletait joyeusement à ses pieds, il était complètement trempé.

– Tu as essayé de traverser, Jës ?

Il hocha la tête.

– Oui, c'est rapide. La rivière n'est pas trop profonde pour les chevaux, ça ira.

– Nous aurions pu envoyer un cheval ! protesta Hennëa. Tu n'as plus aucun vêtement sec !

Séraphe, qui s'apprêtait à dire la même chose, se tut. Jës regarda ses vêtements mouillés et secoua la tête.

– Ce n'est que de l'eau, Hennëa. On est tous mouillés, de toute façon.

– Il faut toujours que tu ailles te fourrer là où il ne faut pas !

Puis, se reprenant :

– J'essaierai de te sécher quelques habits ce soir, s'il ne pleut pas.

Séraphe sourit intérieurement.

Comme l'avait promis Jës, la route les mena jusqu'au bord d'une rivière, où la berge s'incurvait légèrement vers l'eau. En amont comme en aval, le cours d'eau était étroit et rapide. Mais, à cet endroit-là, il était deux fois plus large qu'ailleurs.

– Il devait y avoir un pont ici, autrefois, dit Tiër. (Il chevauchait derrière Séraphe.) Si ç'avait été le printemps, nous n'aurions jamais pu traverser cette rivière. Même maintenant, je n'essaierais pas d'y faire passer un chariot.

– C'est comme si personne n'était jamais venu là ! s'exclama Iëlian, qui se tenait juste derrière eux.

– Je ressens cela, moi aussi, acquiesça Séraphe. Même les constructions édifiées par l'homme – comme la route, par exemple – sont si anciennes qu'elles sont lavées de toute trace humaine.

– Pour ce soir, trouvons-nous un endroit plat, dit Tiër à Séraphe. (Jës, qui avait attendu que tous aient traversé, s'avança enfin vers eux, tout souriant et dégoulinant d'eau. Tiër commença à grimper la côte jouxtant la rivière, tout en discutant.) Si Rinnie parvient à faire cesser la pluie quelques heures, nous fabriquerons un fil à linge pour étendre nos vêtements, à côté du feu de...

Sa voix s'éteignit brusquement et il arrêta son cheval.

Séraphe arrêta sa jument près de lui, et, depuis la côte, elle observa la vallée qui s'étendait au-dessous d'eux. Cette vue-là était digne du silence d'un Barde.

Colossaë...

Chapitre 13

S'il y avait une chose qu'Hennëa avait apprise durant ce voyage, c'était le pouvoir ravageur du temps. Cinq siècles avaient suffi à anéantir le champ de la Bataille du Ténébreux, où des dizaines de milliers, peut-être des centaines de milliers de gens étaient morts au combat... Elle avait également appris que mille ans suffisaient à effacer une route créée pour résister au temps, par des mages d'une puissance à ce jour inégalée. Ils devaient aussi suffire à réduire une grande cité à l'état de ruines.

Tout au long du voyage, elle s'était représenté mentalement, à maintes reprises, ce qu'ils découvriraient à l'intérieur de la cité mythique. Et elle s'était préparée à tout, sauf à ce qu'ils virent ce soir-là.

Aux trois quarts du chemin qui traversait la vallée boisée, à plus d'une lieue de distance, s'élevait une colline aplatie, aux flancs escarpés. La cité, aussi parfaite qu'au jour où les anciens mages l'avaient condamnée afin de préserver le monde de leur folie, recouvrait complètement le sommet de la colline, et débordait sur la vallée en contrebas. De hauts murs de pierre rosâtre entouraient la cité tout entière, la protégeant d'invasisseurs qui n'étaient jamais venus.

Même à une telle distance, la cité avait l'air vide et semblait attendre quelque chose ou quelqu'un.

– N'importe qui pouvait la trouver, dit Iëlian.

Hennëa tourna la tête vers le jeune garde de Phorän.

– Non, seulement des Voyageurs.

– Et uniquement si la cité voulait qu'on la trouve, ajouta Jës, d'une voix sourde et étrange.

Mais ce n'était pas le Gardien, pas vraiment.

Les portes de la cité de Colossaë étaient faites de bronze poli et étaient presque aussi larges que ses murs. Elles donnaient l'impression d'être exactement comme autrefois, à l'époque où le mage Hinum les avait ensorcelées, il y avait tant de siècles de cela. Là, gravés en haut de la porte gauche, et rédigés dans la langue des anciens mages, étaient écrits les mots suivants :

« Basse-Porte ».

Hennëa leva les yeux vers les deux tours de gué, qui s'élevaient de chaque côté de l'entrée, et s'attendit presque à y découvrir un visage méfiant.

Il y avait très peu de villes, au sein de l'Empire, datant d'avant la Chute du Ténébreux, et très peu aussi à l'extérieur de l'Empire. Le Roi Innommable avait étendu ses griffes bien au-delà des

frontières. Les plus anciennes sections de Taëla passaient pour avoir été bâties par le premier Phorän, et elles prouvaient que même les bâtiments de pierre les plus solides s'altéraient et s'effondraient au fil du temps. Cependant, les pierres formant les remparts de Colossaë étaient parfaitement tassées les unes sur les autres, comme si cela datait de la veille !

Elle frissonna, et Jës mit une main autour de sa cheville, en un geste qui leur était devenu familier.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as froid ? lui demanda-t-il.

– Non, mais ça ne va pas. Où sont les fissures de la muraille ? Et pourquoi le bronze est-il toujours aussi brillant, sans ouvriers pour le polir, sans magiciens pour le préserver ?

Elle sentait le pouvoir qui résidait en ces lieux, mais celui-ci était étrangement distant, comme un souvenir de magie, plutôt qu'un élément réel.

– C'est une illusion, tu crois ? dit Séraphe, en descendant de selle. Ça n'en a pas l'air, pourtant, même s'il y a de la magie en ce lieu.

Elle effleura les portes, puis remonta à cheval lorsqu'elles commencèrent à s'ouvrir. Elles ne pivotaient pas vers l'intérieur ou vers l'extérieur, comme la plupart des portes de ville. Elles ne se levaient pas, non plus, comme le pont-levis d'une place fortifiée, non, elles glissaient en arrière sur des rails huilés, placés

en dessous du niveau de la route, et coulissaient à l'intérieur des murs jusqu'à disparaître presque complètement, à l'exception d'une barre de bronze de l'épaisseur d'une main, en haut du mur.

Devant eux, à deux mètres environ, se dressait un autre mur. Celui-ci était encore plus large que la porte, et bloquait l'entrée à la cité, de sorte que les arrivants devaient le contourner soit par la droite, soit par la gauche. De chaque côté du mur, situées entre le mur de la ville et celui de la porte, se trouvaient deux portes en bois – semblables à celles qu'un fermier utiliserait pour son bétail. L'une d'elles était ouverte et l'autre fermée.

Tiër descendit de selle, et s'accroupit près du rail à côté de l'une des portes qu'il reniffla légèrement :

– Si c'est une illusion, cela ressemble beaucoup aux *mermori*. Cette huile est fraîche, je peux le sentir.

– Il y a des gens ici, dit Kissel. (Il mit la main à l'épée et tourna la tête de tous côtés, prêt à livrer bataille.) Ça ne peut pas être un lieu désert, pas dans cet état-là.

Il désigna la poussière de l'autre côté de la porte, et Hennëa aperçut ce qu'il avait vu – des traces sur le sol, comme si quelqu'un venait juste de le ratisser.

– Non, c'est trop silencieux, objecta Toarsen. Une ville n'est jamais aussi calme, Kissel. Pas même une ville de la taille de

Leneign. On entend les bruits de l'aëia a des kilometres a la ronde !

– C'est de la magie, dit calmement Jës. La cité a été abandonnée comme ça, dans cet état-là. C'est ce que dit le Gardien.

– Parce qu'il est déjà venu ici ? demanda Tiër, qui observait son fils d'un air interloqué.

Hennëa parut surprise, elle aussi. Elle savait que le Gardien, ces derniers temps, s'était rappelé des choses qu'il n'aurait pas dû connaître, si l'Ordre avait été parfaitement nettoyé après la mort de son précédent Porteur. Elle avait commencé à croire que c'était le problème majeur de cet Ordre.

Si c'était le cas, lorsqu'elle et Séraphe résoudreient le problème des pierres d'Ordre, elles pourraient éventuellement découvrir un moyen d'aider les Aigles et de rendre cet Ordre moins dangereux pour son infortuné Porteur. Ce n'était pas qu'elle veuille changer Jës, ou le Gardien. Elle voulait simplement les préserver. Si le Gardien avait des réminiscences de Colossaë, cela signifiait que son Ordre n'avait pas seulement conservé des souvenirs du précédent Aigle, mais aussi du Porteur initial, l'un des survivants du massacre de Colossaë.

Jës regardait obstinément le sol, et le fit assez longtemps pour qu'elle pense qu'il ne répondrait pas à son père. Mais finalement, il lui dit :

Il n'en sait rien. Tout ce qu'il sait, c'est que les sorciers ont

– Il n'en sait rien. Tout ce qu'il sait, c'est que les sorciers ont laissé la cité dans cet état.

– Allez, on y va ! dit alors Phorän, avec toute l'impatience d'un jeune homme. (Cela rappela à Hennëa qu'en dépit de son intelligence, il n'était pas beaucoup plus âgé que Jës.) Allons voir à quoi ressemble cette cité de mages !

Tiër se releva et observa les traces de râteau, avant d'acquiescer.

– C'est d'accord. Tenez-vous prêts à tirer l'épée, les gars ! Restez sur vos gardes ! N'oubliez pas que d'après les légendes Voyageuses, une créature maléfique est piégée en ces lieux ! Ce monstre doit être prisonnier, mais les Voyageurs eux-mêmes n'avaient pas confiance en leurs protections.

Jës n'attendit pas les autres. Il se dirigea vers la porte fermée et sauta par-dessus. Son chien le suivit. Séraphe, quant à elle, mena son cheval à travers la porte ouverte.

Hennëa resta à l'arrière, et laissa Jës et Séraphe prendre la tête. Il y avait d'autres personnes, à part elle, qui semblaient soucieuses de sécurité. Elle remarqua que Toarsen chevauchait à l'avant de Phorän, et Kissel à l'arrière. Dans la mesure où Rinnie, comme à l'accoutumée, se tenait à côté de l'Empereur, c'était donc la mieux protégée de tous – et la plus fragile aussi. Iélian et Rufort la regardèrent, et elle leur fit signe de passer devant elle.

Lehr, par contre, attendait toujours à l'arrière.

– Vas-y, lui dit-elle.

Il lui sourit.

– S'il savait que j'ai laissé sa dame à l'arrière, Jës n'apprécierait pas.

Elle se raidit.

– Je peux me protéger seule.

– J'en suis sûr.

Mais il laissa sa jument au repos.

Hennëa sourit et secoua la tête, mais fit néanmoins avancer son hongre sous la voûte de l'entrée. L'étroit passage les mena jusqu'à une large place, pavée des mêmes pierres rougeâtres que les murs. Il y avait de l'eau dans les espaces entre les pavés, qui éclaboussait les sabots de leurs montures.

Les petites maisons qui entouraient la place et s'alignaient le long des rues étroites présentaient parfois quelques signes de vieillissement auxquels s'était attendue Hennëa. Par endroits, le bois des portes et des fenêtres était craquelé, et des mauvaises herbes poussaient autour des habitations. Les toitures, elles aussi, nécessitaient des réparations, comme si elles avaient été abandonnées depuis des décennies et non dix siècles.

Quand Lehr et Hennëa arrivèrent, tous étaient déjà descendus de selle, et observaient les alentours.

– Ça n’a pas l’air abandonné depuis longtemps, dit Phorän. (Il frotta la nuque de son étalon, d’un air absent.) Il existe des endroits à Taëla en plus mauvais état.

– Et ça ne sent rien, en plus, ajouta Toarsen.

Lehr sauta à bas de sa jument, et s’avança jusqu’à l’une des maisons.

– Je n’arrive pas à ouvrir la porte !

– Est-ce qu’elle est verrouillée ? demanda Tiër, qui s’en alla vérifier par lui-même.

Hennëa descendit lentement de selle, craignant encore quelque danger, ou quelque attaque. L’immensité déserte de l’ancienne cité lui donnait le frisson.

– Non, j’ai déjà vérifié, répondit Lehr. J’arrive à sentir les serrures, et il n’y en a aucune ici, papa. Ça ne veut simplement pas s’ouvrir.

Hennëa se pencha, et examina les herbes qui poussaient le long du mur. Une goutte de pluie tomba sur une feuille et rejoignit une minuscule flaque qui s’y était formée. La plante n’était pas plus

musculaire naque qui s'y était formée. La plante n'était pas plus haute que son genou, et semblait frêle comme un fil, mais elle ne ploya pourtant pas sous le faix de l'eau. Non, elle ne bougea pas.

La jeune femme tendit la main et l'effleura, mais l'herbe ne fléchit pas sous la force de son doigt, ni même lorsqu'elle appuya dessus.

– Essayez par la fenêtre là-haut, disait Phorän à Lehr. C'est une fenêtre à ciel ouvert.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle, et aperçut Lehr qui sautait jusqu'au linteau d'une fenêtre. Il s'y agrippa et s'efforça de se hisser. Mais il se laissa retomber après un moment.

– Il y a un rideau, mais ça ressemble davantage à un mur !

Alors elle intervint.

– Écoutez-moi. J'ai compris ce qu'il se passe ici. Ce n'est pas la peine de s'acharner sur cette porte ou sur cette fenêtre. (Elle se releva et observa les rues désertes autour d'elle. À présent qu'elle savait quoi rechercher, tout devenait limpide. Sur les toits, la paille était devenue grise avec le temps, mais elle n'était pas mouillée. Quant aux murs en bois des maisons, ils n'étaient pas mouillés non plus et aucun des chevaux ne broutait l'herbe. Séraphe fronça les sourcils à son intention.) Les anciens mages ont figé leur cité dans le temps. (Elle était certaine d'avoir raison, bien qu'elle ne sente presque aucune magie dans l'air.) Tout est

exactement tel qu'ils l'ont laissé, le jour où ils ont sacrifié la ville. Cela signifie que si nous voulons pénétrer à l'intérieur d'un de ces bâtiments, il faudra trouver une entrée ouverte, car il n'y aura pas une seule porte, ou une seule fenêtre, que nous pourrions ouvrir en ce lieu.

Ils explorèrent la petite place. À première vue, personne d'autre qu'Hennëa n'éprouvait de sentiment d'accablement à propos de la ville, excepté Gura, qui gémit doucement et vint s'asseoir au milieu de la place, le museau sur les pattes. Comme elle, ce lieu sans vie l'attristait.

Elle laissa Lehr et Jës tenter de trouver le moyen de traverser une petite cour remplie d'herbe drue, tranchante comme une lame, afin d'étudier un hangar dont la porte était ouverte.

Séraphé était partie s'abriter sous un toit, afin de protéger l'étui contenant les cartes. Quand elle aperçut Hennëa qui revenait vers la place, elle l'appela.

– Tu es la seule à savoir lire ceci. (Elle lui tendit la carte.) Peux-tu situer où nous sommes, et nous indiquer comment nous rendre à la Grande Bibliothèque ?

Hennëa prit la carte des mains de Séraphé, et l'étudia attentivement.

– Il y avait écrit « Basse-Porte » quand on est arrivés, donc on doit être là. (Elle pointa un endroit du doigt.) Ce quartier s'appelle le Vieux Bourg.

– J'aurais cru qu'ils auraient commencé par construire en haut de la corniche.

Hennëa regarda de nouveau autour d'elle. Cette fois-ci, elle ne vit plus les bâtiments délabrés, mais les belles maisons qui avaient jadis été solidement bâties contre la paroi de la falaise qui les entourait et les protégeait du vent.

– Ils voulaient être près de leurs champs, peut-être. Ou bien les plus anciennes sections ont d'abord été construites en hauteur, puis rasées, avant d'être reconstruites ici.

Séraphe lui sourit. C'était une expression qu'Hennëa n'avait pas l'habitude de voir sur le visage d'un Corbeau. Mais Séraphe, elle-même, admettait qu'elle n'avait pas le contrôle qu'il fallait. Cela ne semblait pas la déranger beaucoup – encore moins, songea Hennëa, lorsqu'elle faisait léviter les tables sous le coup de la colère.

Ses expressions avaient tendance à être brusques, inattendues. Elles brisaient la froide réserve qu'un Corbeau devait toujours afficher, comme un rayon de soleil perçant un nuage d'orage, ou la lave jaillissant d'un volcan. Elles émergeaient, puis disparaissaient aussitôt.

– Tiër nous inventera des histoires pour expliquer cela, tu verras, dit-elle avec enthousiasme.

Puis son sourire s'effaça. Hennëa crut tout d'abord que c'était parce qu'elle venait de se rappeler qu'il avait renoncé à raconter des histoires et à chanter. Mais alors elle s'exclama :

– Tiër !

Et elle jeta les cartes à Hennëa.

Celle-ci tourna le regard vers Tiër, qui se tenait près de son cheval, les yeux dans le vague, le visage aussi figé qu'un masque de cire. Elle rangea aussitôt les cartes dans leur étui, et le déposa délicatement sur le sol, à l'abri de la toiture. Puis elle suivit Séraphe, même si elle ne pouvait rien faire pour l'aider.

Ces derniers temps, les crises se produisaient plusieurs fois par jour. Ce n'était pas aussi dramatique que l'accès de spasmes qu'il avait eu quelques jours avant qu'ils arrivent à la Chute du Ténébreux, mais c'était effrayant quand même.

– Tiër ? (La voix de Séraphe était calme, et assez basse pour éviter d'inquiéter les garçons, qui continuaient leurs joyeuses explorations. Jës regarda néanmoins dans leur direction, Hennëa le remarqua. Puis Séraphe toucha le bras de son mari.) Tiër ?

Peu à peu, son visage s'anima. Il cligna des yeux, l'air vaguement surpris.

– Séraphe, d'où viens-tu ? Tu n'étudiais pas les cartes, là-bas, avec Hennëa ?

Séraphe lui sourit, comme s'il ne s'était rien passé.

– Ici, c'est le Vieux Bourg, répondit Hennëa. Tous les bâtiments que nous voyons étaient déjà anciens quand la cité est morte.

Tiër dut voir quelque chose dans les yeux de la jeune femme, qui avait échappé à son contrôle, parce qu'il lui effleura soudain la joue, et murmura d'une voix douce :

– Ça m'a encore repris, n'est-ce pas ? C'est la deuxième fois aujourd'hui. (*Non, c'est la troisième fois*, songea Hennëa. Toutefois, elle n'en fit pas la remarque.) Regardons un peu cette carte, qu'on voie où se trouve cette bibliothèque !

Séraphe demeura silencieuse. Alors il ajouta :

– Une ville de sorciers, n'est-ce pas le meilleur endroit pour faire des recherches ? (Il leva les yeux vers Hennëa.) Êtes-vous capable de nous le dire, d'après la carte ?

Il n'y avait rien sur son visage, à part un enthousiasme sincère.

Quel courage, songea Hennëa.

Elle s'éclaircit la voix, et lui répondit de mémoire :

– Elle se trouve dans la partie centrale de la ville, au nord. Si l'échelle de la carte est exacte, ce serait donc à plusieurs lieues.

Mais je vais essayer de trouver le plus court chemin.

Si elle n'avait pas insisté pour qu'ils avancent, les garçons auraient été ravis de passer leur journée à explorer le Vieux Bourg, Séraphe en était persuadée. Mais, une fois qu'elle eut néanmoins attiré leur attention, ils furent aussi très heureux de monter en selle, et de partir en quête de la bibliothèque mythique.

Les sabots des chevaux résonnaient sur les pavés de façon presque surnaturelle et les sons se répercutaient sur les bâtiments qui s'élevaient autour d'eux. Au fur et à mesure de leur progression à l'intérieur de Colossaë, les maisons devenaient plus grandes et plus sophistiquées. Certaines étaient aussi hautes et cossues que celles des riches marchands de Taëla. Séraphe aperçut pour la première fois les toits en poterie verte des *mermori*.

Dans l'une des rues où s'alignaient des maisons mitoyennes, ils découvrirent un terrain vide, là où une bâtisse aurait dû se trouver. Comme ils s'en approchaient, Séraphe eut la surprise de voir qu'il manquait non seulement une maison, mais qu'en plus un énorme trou béait au sol, plein de débris de maçonnerie. Les murs, de chaque côté, portaient les traces d'un toit, aujourd'hui disparu.

– Vous voyez ça ? dit Hennëa. C'est comme si, à cet endroit, la magie du sortilège n'avait pas protégé la maison. C'est dans cet

état de ruine que devrait se trouver toute la ville.

Ils découvrirent d'autres trous au milieu de ce décor parfaitement conservé. Des endroits où des bâtiments auraient dû se dresser, mais qui s'étaient écroulés. Quelquefois, il n'y avait rien d'autre que la terre nue. Ailleurs, des pierres de fondations ou des amas de décombres étaient encore visibles.

– Papa, regarde ! dit soudain Rinnie. Là-bas, c'est un hibou !

Elle lui désigna une ruelle étroite, qui menait vers l'entrée d'un bâtiment ouvert, construit en granit. Devant la porte s'élevait un pilier, en haut duquel se tenait la sculpture surdimensionnée d'un hibou, les ailes à demi ouvertes, comme s'il s'apprêtait à s'élancer dans les airs.

Incapable de résister à sa curiosité, Tiër fit bifurquer Skew vers ce bâtiment.

Quelques minutes de plus ou de moins ne changeront pas grand-chose, songea Séraphe. Car, en supposant qu'ils trouvent la bibliothèque, et qu'ils parviennent à y pénétrer – ce qui serait impossible si le bâtiment était fermé – il faudrait peut-être des mois, voire des années, avant qu'elle trouve ce qu'elle cherchait.

Combien de temps restait-il à Tiër ? Quelques mois peut-être, certainement pas des années.

Elle s'efforça de conserver un visage impassible et chevaucha à la suite des autres, en s'accrochant désespérément aux naroles

de Brewydd : il y avait quelque chose, en ce lieu, qui les aiderait.

– La porte n’est pas fermée, annonça Lehr.

C’était lui qui avait pris la tête. Le jeune homme disparut à l’intérieur du bâtiment, avant que Séraphe ait pu dire un mot. Elle descendit aussitôt de selle.

– Laissez les chevaux à l’extérieur, conseilla Tiër – ce que Lehr avait déjà fait. Skew, Soie-de-Maïs et Acier resteront à la porte et ne s’enfuiront pas. Les autres chevaux devraient les imiter.

Il tendit sa main à Séraphe, et l’aida à monter les marches du perron, avant de l’escorter à travers les doubles portes du seuil. Malgré son inquiétude, elle se hâta d’entrer dans le bâtiment, désireuse d’en découvrir l’intérieur.

C’était une pièce caverneuse, au sol recouvert de carreaux de mosaïque multicolores. D’immenses arcs, aux courbes majestueuses, supportaient le plafond. Le bâtiment était éclairé et Séraphe mit du temps à comprendre d’où provenait la lumière.

Entourées de verre jaune, des pierres luminophores diffusaient une lumière aussi éclatante que le soleil.

Tiër rompit le silence général :

– C’est un temple.

– J’ignore tout des dieux de Colossaë, intervint Séraphe. Aucun

des livres des *mermori* n'en fait mention.

Les livres présents dans les *mermori* concernaient la magie et rien d'autre. Ils ne laissaient presque rien entrevoir de la vie quotidienne des habitants de Colossaë.

– Par là, regardez ! s'exclama Tiër.

Il indiqua d'un signe de tête l'extrémité de la pièce et Séraphe suivit son regard. Trop éblouie par la lumière et les couleurs, elle n'avait pas remarqué l'estrade surélevée sur laquelle se dressait une statue.

– On a l'impression qu'elle va se réveiller, dit Phorän.

Il traversa la pièce et bondit sur l'estrade. Il effleura les vêtements de la déesse. Bien que sculptés dans la pierre, ils étaient peints avec une telle minutie, un tel art du détail, que Séraphe s'attendit presque à voir le tissu bouger.

La tête de Phorän arrivait au genou de la déesse. Au-dessus de lui, l'étrange femme se dressait, nue jusqu'à la taille. Sa jupe, peinte en bleu clair et décorée de motifs géométriques verts et jaunes, était retenue par une ceinture, au niveau de ses hanches. La boucle était en forme de hibou.

Une main tenait une petite harpe. L'autre se tendait vers le centre de la pièce.

Sa chevelure argentée, proche de celle de Séraphe, était coupée

court et, soit excentricité involontaire, soit coup de génie de l'artiste, les fines mèches semblaient faites de plumes d'oiseau. Mais ce fut son visage, surtout, qui attira l'attention de Séraphe. Car, sous le pinceau de l'artiste, la déesse souriait comme un enfant, d'un sourire si joyeux et si plein de vie qu'elle faillit s'y laisser prendre et sourire en retour.

– C'est la Déesse de la Musique, dit soudain Hennëa. C'est Kassiah, la Déesse-Hibou.

Séraphe se retourna pour dévisager l'autre Corbeau, car elle avait perçu une tension dans sa voix :

– Comment le sais-tu ?

– C'est écrit sur sa ceinture.

Hennëa était de nouveau égale à elle-même, et Séraphe ne put rien discerner sur son visage serein.

– J'ai toujours voulu savoir pourquoi l'Ordre du Barde était représenté par un hibou et non un oiseau chanteur – comme une alouette, ou un canari, par exemple, remarqua Tiër.

– Et cette statue ne l'explique toujours pas, fit observer Lehr après un moment. Pourquoi porte-t-elle un hibou, et pas un autre oiseau ? (Il glissa les doigts sur sa jupe de pierre.) Moi, je l'aime bien.

– Elle est morte, objecta Hennëa. Ça n'importe plus que tu

l'aimes ou non.

Tiër fronça les sourcils.

– Mais je croyais que les Voyageurs n'avaient pas de divinités ?

– Ils n'en ont pas, répondit Séraphe. Mais il semblerait que ce ne soit pas le cas des anciens mages. Je me demande pourquoi ils ont abandonné leurs dieux en partant ?

– Parce que les dieux morts n'ont pas besoin de fidèles, dit Hennëa, d'une voix émue.

Séraphe haussa un sourcil devant le trouble de la Voyageuse. Elle ne fut pas la seule à s'en apercevoir. Jës, qui errait de-ci de-là, revint brusquement vers la jeune femme.

– Il y a longtemps que c'est arrivé, dit-il. Ne sois pas en colère.

Hennëa ferma les yeux, et inspira profondément. Quand elle les rouvrit, elle avait retrouvé son air calme et impassible.

– Je suis désolée. Je ne sais pas pourquoi c'est... (Sa voix faiblit lorsqu'elle croisa le regard de Tiër.) Tu as raison, Jës. C'est idiot de s'attrister pour des choses anciennes. Que le passé reste à sa place. C'est cette ville. Tout est si vide. (Elle inspira encore profondément.) Il faut trouver la bibliothèque, et réussir à y entrer.

Il n'y avait aucun bruit, à part celui de leurs pas, et aucun des parfums que Séraphe associait à la vie humaine : la bière qui fermente, le pain qui cuit, l'encens vapoureux, mêlés aux odeurs moins agréables de la sueur, des eaux usées, et des ordures ménagères. Ce n'était pas qu'il n'y avait pas d'odeurs, mais elles étaient anormales.

Ils s'aperçurent bientôt que les habitants de Colossaë ne s'étaient pas contentés d'un petit chemin serpentant entre les falaises, comme à Reidern. À la place, ils avaient construit une gigantesque rampe ! Et Séraphe, tout en appréciant la douceur de la pente, s'émerveilla en silence de la richesse qu'impliquait une telle construction.

Au début, les merveilles de la ville avaient suscité des commentaires extasiés. Mais à présent, plus personne ne disait mot. Même l'impressionnante rampe pavée de pierres dont la surface sèche facilitait l'ascension des chevaux – et avait dû exiger des rénovations fréquentes – ne fit l'objet du moindre commentaire.

Ils sont submergés par le spectacle, songea Séraphe.

Mais elle n'était pas là pour visiter la ville. Son regard s'arrêta sur Tiër, qui parlait avec Phorän. Elle devait faire confiance au don de clairvoyance de Brewydd et croire que les réponses se trouvaient bien ici, à Colossaë.

Les maisons étaient plus clairsemées sur les hauteurs de Colossaë que dans la vallée, et il sembla à Séraphe que les espaces vides causés par l'effondrement des habitations, au milieu des lotissements, étaient, eux aussi, plus nombreux. Il y en avait parfois deux ou trois dans un même pâté de maisons !

Soudain, la route qu'ils suivaient tourna abruptement, et les maisons firent place à des jardins sophistiqués, pleins de toute une variété de plantes à fleurs, que Séraphe n'avait jamais vues auparavant.

– J'aimerais bien savoir en quelle saison la ville a été ensorcelée, demanda Tiër. (Il jeta un coup d'œil autour de lui, d'un air rêveur, et Séraphe entendit presque l'histoire qu'il composait dans sa tête.) Il y a peu de fleurs que je connaisse. Je me demande si c'était le printemps ou l'été.

– Moi, je n'aime pas du tout ça, dit Jës. Ça ressemble trop à Colbern.

– Tu veux dire que c'est enténébré ? s'enquit Séraphe.

Elle se raidit sur sa selle.

– Non, répondit Lehr. C'est mort. Je le sens, moi aussi.

– Voilà la bibliothèque ! intervint alors Hennëa.

Elle lança son cheval au trot, et fila en direction d'un large bâtiment au centre des jardins.

– Ça ressemble à mon palais de Taëla, dit Phorän à Rinnie. (Ils venaient de ralentir le pas, et observaient calmement le bâtiment. Séraphe, Tiër et leurs deux fils s'étaient précipités à la suite d'Hennëa.) Toutefois, mon palais impérial est beaucoup plus grand.

Toarsen, qui avait surpris leur conversation, jeta un coup d'œil avisé au bâtiment :

– Oui, c'est plus petit. Et on a fait en sorte qu'il soit agréable à regarder. Mais je vois ce que vous voulez dire : ce bâtiment a d'abord été petit, puis on l'a agrandi peu à peu.

– Votre palais est encore plus grand que ça ? s'exclama Rinnie, qui semblait sur le point d'être de nouveau frappée de stupeur devant lui.

Il ne pouvait laisser faire cela.

– Ridiculement grand. Et si mal fait qu'on n'arrive pas à le réparer. Il y a une fuite d'eau dans la salle à manger, qui est là depuis trois générations. Personne n'a jamais su d'où provenait l'eau !

– J'imagine qu'on le saura le jour où le plafond s'écroulera, dit Kissel d'un ton confiant. Avec de la chance, le Septe de Gorrish sera écrasé sous un morceau assez important pour qu'il soit réduit en bouillie !

Toarsen se racla la gorge, et désigna Rinnie d'un signe de tête.

– Excusez-moi, jeune fille, bredouilla Kissel.

Il baissa la tête, saisi d'un embarras réel – ou feint.

– Ça ne fait rien, le rassura Rinnie. (Elle sauta à bas de son cheval, et le gratifia d'un sourire espiègle.) Je suis sûre que si tu veux réduire cet homme en bouillie, c'est qu'il le mérite.

Ils attachèrent leurs chevaux devant l'université, à une rampe sans doute destinée à cet usage – à moins que ce soit pour décorer, Phorän n'aurait su le dire. Il attacha Acier à l'écart de l'étalon de Toarsen, quoique les deux chevaux aient appris à se tolérer mutuellement.

Tiër, Séraphe et la jeune Hennëa discutaient ensemble, à voix basse. Phorän ne vit aucun de leurs fils, mais il les connaissait assez bien, maintenant, pour savoir qu'ils étaient partis explorer les environs.

–... et la bibliothèque doit être à l'intérieur de ce bâtiment, disait Séraphe.

Hennëa fronça les sourcils.

– Je suis presque sûre que *c'est* la bibliothèque, Séraphe.

– Le bâtiment tout entier ?

Séraphe n'avait pas l'air ravie de cela. Pourtant, d'après

l'expérience de Phorän, s'il y avait une chose qu'un sorcier appréciait plus qu'un bâtiment plein de livres, c'était un gigantesque bâtiment plein de livres.

– Vous savez, la plupart des bibliothèques sont organisées, se risqua-t-il. Surtout celles des sorciers.

Séraphe prit une profonde inspiration et le remercia d'une légère révérence.

– Dans ce cas, j'espère que celle-ci est très bien organisée.

Phorän continua son observation de la bibliothèque, tandis que Séraphe discutait avec Tiër. Comme il songeait à toutes les choses étranges et fabuleuses qu'il avait vues depuis qu'ils avaient quitté Reidern, il comprit deux choses.

La première, c'était qu'il n'était pas prêt d'être débarrassé de sa Mémoire, ou du moins, pas à temps pour que cela résolve ses problèmes. Il avait entendu Séraphe et Hennëa parler entre elles, et il avait compris qu'elles ne s'attendaient pas à trouver le Ténébreux ici. Et peu importait ce qu'elle avait dit à Iëlian lorsqu'ils s'étaient disputés. Elles pensaient que le Ténébreux finirait par les trouver eux, parce qu'il désirait châtier Tiër et toute sa famille d'avoir anéanti le Chemin Secret, et tué le prêtre de Reidern. Elles ne s'attendaient pas, toutefois, que le Ténébreux les trouve de sitôt. Pourquoi se presserait-il d'accomplir sa vengeance, alors qu'il avait toute l'éternité pour le faire ? Non, il savait patiemment attendre son heure et finirait

le faire ? NON, il serait patient, attendrait son heure et irapperait au moment qu'il jugerait le plus opportun.

La seconde chose qu'il avait comprise, c'était qu'il était heureux, finalement, que la Mémoire l'ait forcé à fuir auprès de Tiër. Et ce, même si cela signifiait sa mort par les adeptes du Septe de Gorrish, lorsqu'il retournerait à Taëla, comme son devoir l'exigeait. Mais contempler le champ de la Bataille du Ténébreux et la cité mythique de Colossaë valait tous les trônes du monde, et même sa propre vie.

Il tourna le dos à la bibliothèque et regarda Tiër et Séraphe. La possibilité qui lui était donnée d'être quelqu'un d'autre que l'Empereur de Taëla était une chose qui n'avait pas de prix.

Lehr revint soudain vers eux, au pas de course, après avoir visiblement fait le tour complet de la bibliothèque :

– Je n'ai trouvé aucune fenêtre ouverte. Mais il y en a d'autres en haut de...

Il s'interrompit lorsque la porte devant eux s'ouvrit avec fracas et laissa apparaître Jës.

– Ce bâtiment est différent des autres, leur dit-il. (Mais ce n'était pas nécessaire.) Il n'est pas figé dans le temps.

Hennëa s'avança jusqu'au mur le plus proche, et y plaqua la main.

– Il y a de la magie plein les murs, mais il ne s’agit que d’un sort de préservation.

– Comme les cartes ! dit Séraphe. Bien sûr, les mages ont préservé leur bibliothèque !

– Bien sûr, murmura Tiër. S’il avait été impossible d’ouvrir les portes et les fenêtres, nous n’aurions pas pu extraire les livres des étagères non plus ! J’imagine mal des sorciers rendre leur bibliothèque inutilisable.

Phorän attendit qu’ils soient tous entrés dans le bâtiment pour faire signe à Toarsen, Kissel, Rufört et Iélian d’avancer. Mais, au lieu de lui obéir, Iélian attendit près de lui.

– Pourquoi faites-vous cela ? murmura le jeune garde.

Phorän passa le seuil de la porte, mais fit mine de rester en arrière, afin de donner à Iélian une illusion d’intimité. Il savait que Lehr et Jès entendraient leur conversation, même s’ils feraient semblant du contraire.

– Faire quoi, mon ami ?

L’entrée de la bibliothèque n’a rien de très impressionnant, remarqua Phorän – à moins que ce ne soit qu’une entrée secondaire. Ce n’était qu’un petit couloir entouré de portes et d’escaliers.

– Laisser Tiër prendre la tête, le suivre alors que vous devr...

que vous pourriez diriger les opérations ? répondit Iélian. Vous êtes l'Empereur.

– C'est fatigant parfois, d'être Empereur. (Puis il sourit.) Et c'est toujours plus sûr d'envoyer les Corbeaux en premier dans une bibliothèque de mages ! (Il se tourna vers Iélian.) C'est bon, tout va bien. Ils savent qui je suis, et ce que je suis. Le protocole n'a pas lieu d'être avec mes amis.

Les autres avaient emprunté l'escalier central. Phorän les suivit, laissant Iélian traîner derrière lui. Il n'y avait que quelques marches à grimper, avant d'accéder à une gigantesque salle, aussi saisissante que l'entrée avait été quelconque. Loin au-dessus d'eux, le plafond était percé de lucarnes aux formes décoratives, qui illuminaient l'ensemble de la salle.

La bibliothèque du palais de Taëla comportait plus de cinq mille volumes, et passait pour la plus vaste de l'Empire. Phorän estima qu'il y avait, dans cette seule salle, dix fois plus de livres. Tous les murs étaient recouverts de bibliothèques remplies d'ouvrages, pour la plupart. D'étroits passages le long des murs, et des échelles, permettaient d'accéder aux étagères. Mais l'intérieur de la salle comptait tant de bibliothèques, placées si près les unes des autres, qu'il était presque impossible de circuler entre elles.

Seule une infime partie de la salle, près de l'escalier par où ils étaient arrivés, ne comportait pas de livres. À la place, on avait

installé de petites tables pour que les utilisateurs de la bibliothèque puissent consulter les ouvrages, en s'asseyant sur des banquettes, et quelques chaises sculptées.

Séraphe s'accrocha au bras de Tiër, avec une consternation manifeste.

– J'ai l'impression que nous allons rester ici quelque temps, dit-il, d'un ton légèrement amusé.

Phorän, qui s'était penché pour gratter le ventre de Gura, constata qu'ils avaient laissé des traces de boue sur le sol poli.

– Laissons cela pour aujourd'hui, dit Tiër, en jetant un coup d'œil aux alentours. D'après la carte, il y a une autre porte de la ville derrière ce bâtiment. Allons-y. J'aimerais dresser le camp tant qu'il fait jour.

– Pourquoi ne pas rester, alors qu'il fait bon ici ? demanda Iélian.

– Non, dit Hennäa.

– Non, répéta Lehr. En dix siècles, personne n'a jamais rapporté d'histoires concernant une cité déserte. Peut-être n'est-ce pas parce qu'on ne l'a jamais découverte auparavant, mais plutôt parce que personne n'en est jamais revenu.

– Nous camperons à l'extérieur de la cité, leur dit Tiër. Nous devrions y aller maintenant pour choisir un bon emplacement,

puisqu'il semble que nous allons rester là quelque temps.

La Porte de l'Université se trouvait exactement à l'endroit indiqué sur le plan. Après le discours de Lehr dans la bibliothèque, Phorän fut heureux que la vaste structure de bronze – semblable à celle qu'ils avaient franchie à l'arrivée – s'ouvre aussitôt qu'ils l'eurent poussée.

Finalement, ils n'eurent aucun mal à trouver un lieu adéquat. Il y avait, à moins d'un quart de lieue de la porte, un petit étang alimenté par un ruisseau. Aucun rocher n'affleurait à la surface du sol, et il y avait de quoi brouter pour les chevaux. Mais, mieux encore que tout cela, il avait cessé de pleuvoir !

– Ceci sera notre camp permanent, leur annonça Tiër, l'air satisfait. Demain, nous nous attellerons à construire un enclos pour les chevaux, ainsi qu'un ou deux abris pour nous protéger de la pluie.

– Sauf Hennëa et moi. (Séraphe avait déjà commencé à débarrasser son petit cheval de ses fardeaux.) Nous retournerons à la bibliothèque, pendant que vous dresserez le camp.

– Non, pas seules, objecta Jës.

Séraphe se tourna vers son fils aîné, et haussa un sourcil. Phorän

tut partagé entre le soulagement qu'il ne s'adresse pas à lui, et la frustration d'être incapable de reproduire cette expression devant les Septes – toutefois, il n'avait jamais réussi à ne lever qu'un seul sourcil, et ne pensait pas que l'expression ferait le même effet avec les deux sourcils. Il aurait sans doute l'air fort surpris, c'est tout.

– N'oublie surtout pas qui je suis, ni ce que je suis, Jës. (La voix de Séraphe était glaciale.) Il est d'autres armes que les épées.

Tiër s'éclaircit la voix :

– Nous aurons besoin de toi au camp, Jës. En fait, j'ai l'intention de t'envoyer chasser, avec Lehr. Et puis, je pense que si ta mère a pu tuer un troll, elle pourra très bien s'occuper d'une bibliothèque !

Ce soir-là, alors que tous les autres s'étaient endormis, Phorän ne parvint pas à trouver le sommeil, sans en comprendre la raison. Il écarta ses couvertures et enfila ses bottes. En l'entendant, Jës ouvrit les yeux, puis les referma en voyant passer l'Empereur. Toarsen et Kissel dormaient profondément et il prit soin de ne pas les réveiller, car eux, contrairement à Jës, ne l'auraient pas laissé s'aventurer seul dans la nature.

Il y avait une petite colline sur la plaine, à une cinquantaine de mètres du camp, et il partit dans cette direction. Quand il parvint

au sommet, le Mémoire l'attendait.

au sommet, la mémoire l'attendait.

Elle était plus sombre que la nuit et d'une taille supérieure à la sienne. Sa silhouette gracile et étrange se pencha sur Phorän et de puissants filaments s'enroulèrent autour de ses poignets.

Ses manches n'étaient pas serrées, et elle n'eut aucun mal à mettre son bras à nu. Il siffla entre ses dents lorsque l'effroyable créature enfonça ses crocs dans la saignée de son coude. Il avait oublié à quel point cela faisait mal.

Quand elle en eut fini avec lui, il s'effondra à terre et comprima le bras contre sa poitrine.

– Par ce sang que je te prends, je te dois une réponse. Choisis ta question.

L'étrange murmure asexué était toujours aussi effrayant.

– Qui est le Ténébreux ? demanda Phorän.

– Le Ténébreux est celui qui a donné son âme et son esprit au Traqueur, en échange de la vie éternelle. C'est Celui-Qui-A-Faim.

– Oui, je sais tout cela. Ce n'était pas ma question et vous le savez parfaitement.

Mais il ne servait à rien de protester. C'était sa faute, il aurait dû trouver une meilleure façon de formuler sa question. Ce serait pour une autre fois. Il ferma donc les yeux et tenta d'oublier la

pour que dans les jours qui suivent, et dans la nuit, la
douleur sourde dans son bras.

– Donnez-moi un nom.

– Je t'ai répondu tout ce que je savais.

Puis la Mémoire disparut dans la nuit.

Chapitre 14

Iëlian marchait derrière Lehr, son arc à l'épaule. Le jour venait à peine de se lever, et l'air du matin était encore frais.

Quand ils se furent assez éloignés du camp, Iëlian demanda à son compagnon :

– Pourquoi m'as-tu choisi, moi ? Pourquoi pas Jës, ou Rufort ?

Ils étaient de bien meilleurs chasseurs que lui.

– Tu ne t'en sors pas si mal, je trouve. (Iëlian fut touché du compliment.) Jës s'inquiète parce qu'Hennëa et maman ont l'intention de se rendre seules à la bibliothèque. S'il m'avait accompagné, il aurait fui dès que j'aurais eu le dos tourné ! Il l'a déjà fait avant. S'il y a du danger dans l'air, tu peux toujours compter sur lui, mais lorsqu'il s'agit de travailler, il est très facilement distrait ! Quant à Kissel et Toarsen, ils n'auraient pas laissé Phorän – et papa a trop besoin d'aide au camp, je n'aurais pas pu les embarquer tous les trois.

– Et Rufort, alors ?

– Rufort est un bon chasseur, mais ça ne l'amuse pas beaucoup. (Lehr sourit brièvement.) Et puis, ses fortes épaules seront plus

(Lehr souloit brusquement.) Et puis, ses jontes epaules seront plus utiles à papa, je pense, qu'elles le seraient à la chasse !

– Qu'allons-nous chasser aujourd'hui ?

– J'ai pensé que nous pourrions trouver un beau chevreuil, qu'en dis-tu ? Puisque nous allons rester un petit moment ici, nous aurons le temps de préparer la viande pour la conserver !

Comme ils s'éloignaient de Colossaë, les arbres se firent plus nombreux et formèrent une forêt peu dense.

– J'ai une question à te poser, dit Iélian.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ta mère parle toujours de six Ordres et on m'a appris qu'il n'y en avait que cinq.

Lehr se mit à rire.

– J'avais oublié cela. Il y a le Faucon, le Corbeau, le Hibou, le Cormoran, l'Alouette et l'Aigle. Celui qu'on ne t'a pas appris, c'est sûrement l'Aigle. D'après maman, les Voyageurs n'en parlent pas beaucoup, même entre eux. Et jamais aux étrangers. (Ses traits s'assombrirent.) L'Aigle, c'est-à-dire le Gardien, est différent des autres. Il est plus difficile à porter.

– Ta mère appelle Jës « le Gardien », quelquefois, observa Iélian.

Lehr hoch la tête.

– Oui, Jës est un Aigle.

– Mais il est...

Il s'efforça de trouver un moyen respectueux de le dire, mais n'y parvint pas.

– Lent ? proposa Lehr. Oui, il peut paraître lent parfois. Maman dit qu'il ne fait pas toujours attention à ce qu'il fait, qu'il est toujours engagé dans un dialogue intérieur avec le Gardien. Les sorciers de Colossaë ont créé les Ordres, et j'imagine qu'ils ont raté celui de l'Aigle. Il est censé protéger son clan, et c'est vrai que Jës est assez terrifiant au combat.

– Oui, je l'ai vu, le soir où le Chemin est tombé.

– Alors tu sais... ah, voilà ce que je cherchais ! Un chevreuil est passé par ici récemment. À nous de jouer !

– Explorons le reste du bâtiment, avant de commencer à fouiller cette salle, dit Séraphe à Hennëa, tout en parcourant la grande-salle des yeux. (Elle espérait qu'il s'agissait de la salle principale. Il leur faudrait déjà beaucoup de temps pour venir à bout de tous ses livres. Elle n'avait aucune envie de trouver des salles encore plus vastes.) Les sorciers sont des gens secrets. S'ils œuvraient à quelque chose de nouveau, ce devait être dans quelque coin

obscur de la bibliothèque, soit plus haut sous les toits, soit plus bas, au sous-sol.

Hennëa pinça les lèvres.

– Si nous cherchons des informations sur les Ordres, ce ne sera pas dans les livres reliés, de toute façon. Autrement, nous en aurions trouvé trace dans les bibliothèques des *mermori*. Nous les découvrirons dans des parchemins, ou des carnets personnels... Peut-être dans un laboratoire, ou dans un lieu d'étude ?

– Quoi qu'il arrive, je suis heureuse d'être un Corbeau, et pas une sorcière *solsenti* ! Cela m'ennuierait de tracer inlassablement des runes et de créer des potions dans des laboratoires ! Mais dis-moi, on reste ensemble, ou bien on se sépare ?

– Séparées, nous irons deux fois plus vite. (Puis elle lui sourit.) Sauf bien sûr si tu as peur d'être seule.

Séraphe se mit à rire.

Quelques heures plus tard, Séraphe se sentait aussi frustrée que n'importe quel magicien *solsenti*.

Elle ne s'était pas trompée sur le genre d'endroits que les sorciers affectionnaient. La section de la bibliothèque qu'elle

avait découverte était truffée de petites alcôves qui étaient visiblement des bureaux privés, de laboratoires aux étagères remplies de jarres et de paniers d'ingrédients magiques, et enfin de pièces plus larges, où deux ou trois sorciers pouvaient facilement travailler ensemble. Elle avait parcouru un labyrinthe de couloirs qui s'enroulaient sur eux-mêmes, puis bifurquaient abruptement. Ils étaient jalonnés d'escaliers inattendus. Tout était dans un état de conservation parfait, comme au jour où les mages avaient quitté la ville. Elle n'osait imaginer le pouvoir que ça avait dû nécessiter.

– Tu étais là, n'est-ce pas, Isolda ? murmura-t-elle, tout en bifurquant dans un autre petit couloir dérobé. J'aimerais savoir ce que tu as vu, et où tu croyais aller. Savais-tu ce que fabriquaient ces grands magiciens qui ont créé le Traqueur ? Étais-tu l'une d'entre eux, ou bien as-tu protesté en vain ?

Elle tâta le mur, jusqu'à ce qu'elle tombe sur une autre porte. À l'intérieur, la pièce était presque vide et il flottait encore une sorte de parfum d'encens ou de tabac.

Je me demande où est enfermé le Traqueur, songea-t-elle. Et pourquoi ni mon Faucon, ni mon Aigle ne le sentent nulle part.

Elle n'avait pas trouvé cela étrange jusqu'à cet instant. Ses fils pouvaient sentir l'enténébrement et aussi, de façon moins fiable, le Ténébreux. Or, ils n'avaient rien dit au sujet du Traqueur.

La pièce comportait un petit bureau et une chaise. Quelqu'un avait gravé deux lettres dans le bois du bureau. Elle sourit en se remémorant le jour où elle avait réprimandé Jës et Lehr, quand ils avaient l'âge de Rinnie, parce qu'ils avaient gravé leurs initiales sur les lattes du plancher.

Une jeune personne s'est assise là, songea-t-elle, en glissant les mains sur la chaise.

Elle se retint toutefois de lire le passé de l'objet, car elle ignorait en quoi le sort de préservation pouvait affecter sa magie. Mais cela ne l'empêcha pas d'émettre des hypothèses.

Un étudiant avait peut-être été envoyé dans ce bureau pour y travailler et s'était servi de son canif pour tracer ses initiales, trouvant sans doute une certaine immortalité à ce geste. « Regardez, disait-il. J'ai été là, j'ai laissé ma trace. »

Elle sortit de la pièce, et referma la porte doucement derrière elle.

– Excusez-moi, puis-je vous aider ? demanda soudain une voix masculine, dans une langue commune légèrement accentuée.

Séraphe fit volte-face, et dévisagea le jeune garçon qui se tenait près d'elle, dans l'obscur corridor.

Si ce n'étaient ses vêtements étranges, il avait l'air d'un Voyageur. Ses cheveux blond argenté, semblables à ceux de

Séraphe, tombaient librement sur ses épaules. Ses yeux étaient d'un gris très pâle, et il semblait à peine plus âgé que Rinnie. Pour tout vêtement, il ne portait qu'une jupe portefeuille aux couleurs vives, attachée à sa taille par une simple ceinture. Ses pieds étaient nus.

– Qui es-tu ? demanda-t-elle.

Elle se concentra, au cas où elle aurait besoin d'utiliser sa magie. Le petit sourire poli du garçon s'élargit un peu, et il baissa la tête sans la quitter des yeux.

– Vous pouvez m'appeler l'Érudit. Puis-je vous aider à trouver ce que vous cherchez ?

Ce n'est qu'une fois la frayeur passée, qu'elle comprit ce que ses sens s'efforçaient de lui dire : ce n'était pas un être humain.

– Une illusion, dit-elle. (Elle tendit la main, et effleura son visage. La peau était douce, chaude, et semblait réelle sous ses doigts – comme s'il s'agissait d'un véritable garçon, non d'une illusion magique. C'était d'ailleurs une magie familière, semblable à celle des *mermori*.) Hinum t'a conçu.

– En effet, répondit-il avec courtoisie. (Il était impossible à Séraphé de regarder l'illusion sans se dire qu'il s'agissait d'une personne, même si c'était faux.) Puis-je vous aider à trouver un livre ? Vous avez l'air d'être perdue.

– Je cherche des informations sur les Ordres. Celui de mon mari

est endommagé, et je dois le réparer.

– Vous avez beaucoup d’Ordres, dit l’Érudit, d’un ton neutre.

– Je suis Corbeau, dit Séraphe, légèrement confuse.

– Vous portez beaucoup d’Ordres, précisa-t-il.

La main de Séraphe glissa vers le sac, où les pierres d’Ordre étaient rangées. Comment une créature d’illusion avait-elle pu sentir leur présence ? Elle fronça les sourcils, et l’observa attentivement.

– Oui, en effet. Beaucoup de Voyageurs ont été tués et leurs Ordres liés à des gemmes, afin que des sorciers *solsenti* puissent s’en servir. Je les ai tous là, avec moi. J’espère que si j’arrive à trouver un moyen d’aider mon mari, je pourrai également libérer ces Ordres-là. (Le garçon ne disait pas un mot, il attendait simplement, en silence. Son petit sourire n’avait pas bougé d’un millimètre et elle en déduisit qu’elle s’était trompée, tout à l’heure, quand elle l’avait vu s’élargir.) Pourquoi t’a-t-on laissé ici ?

– Pour guider les gens, et les aider à s’y retrouver dans la bibliothèque.

– Tu sais quels types de livres sont conservés ici ?

Séraphe sentit l’espoir renaître en elle. Si Hennëa et elle devaient chercher les ouvrages qu’elles pouvaient comprendre, puis les

lire ensuite, Tiër mourrait de vieillesse avant qu'elles aient terminé.

– Je sais ce qu'il y a dans cette bibliothèque.

– Très bien. Sais-tu où se trouve Hennëa ? Tu sais, l'autre femme qui est venue avec moi ?

Cette fois-ci, la réponse tarda un peu.

– Je sais où se trouve le Corbeau, finit-il par dire.

– Conduis-moi jusqu'à elle.

Ce petit bonhomme était bien plus pratique qu'un vieux carnet de notes, plein de hiéroglyphes de sorciers.

Hennëa avait choisi d'explorer le sous-sol. Ils la trouvèrent assise à une table, un feu de mage dans la main, occupée à lire une liasse de papiers sommairement attachés. Ses cheveux étaient tout ébouriffés, comme si elle avait rampé sous les tables.

– Corbeau, dit l'Érudit, avant que Séraphe ait pu annoncer leur présence. Soyez la bienvenue en ce lieu.

Hennëa marqua sa page avec un doigt, et leva les yeux avec une expression de simple curiosité sur le visage. Elle n'avait pas du tout l'air surprise, ou intriguée, qu'un étranger s'adresse à elle. Séraphe n'avait jamais autant admiré son sang-froid.

– Je te présente l'Érudit, dit Séraphe, en se demandant si elle voyait la même chose qu'elle.

Hennëa fronça les sourcils et mit ses papiers de côté. Puis elle remua sur sa chaise, afin de mieux l'observer.

– Tu m'as l'air familier, finit-elle par dire.

– Non, la reprit gentiment Séraphe. Ce n'est qu'une illusion.

Hennëa se raidit alors.

– Hinum, dit-elle.

– L'Érudit est là pour nous aider dans nos recherches, dit Séraphe, un grand sourire aux lèvres. Qu'est-ce que Phorän disait, déjà, à propos de l'organisation des sorciers ?

L'Érudit les conduisit vers la salle principale, celle où elles s'étaient rendues en premier.

– C'est le meilleur endroit pour commencer. Qu'aimeriez-vous savoir ?

– Parle-nous du Traqueur, demanda Hennëa.

Il fléchit légèrement la tête.

– Veuillez prendre un siège, Corbeau. (Il parlait à Hennëa comme s'il avait oublié que Séraphe était également dans la

pièce. Il ne détachait pas son regard d'elle. Comme elle prenait place près d'Hennëa, sur l'une des banquettes, Séraphe se demanda si cela faisait partie de l'illusion, qu'il ne prête attention qu'à la personne qui l'interrogeait.) Il y avait jadis deux frères. Des jumeaux nés de l'Étoile Orientale et conçus par la Lune. Ils étaient le miroir l'un de l'autre : il y avait le jumeau lumineux, et son frère ténébreux. On les appela le Tisseur et le Traqueur, même si ce n'étaient pas leurs vrais noms.

– Pourquoi ne pas les appeler par leurs noms ? demanda Hennëa.

– Tu connais cette histoire ? dit Séraphe.

– Non.

Mais elle fronça les sourcils, néanmoins, et se frotta le front comme pour s'aider à se remémorer quelque chose.

– Je n'ai jamais entendu parler du Tisseur, dit Séraphe. Uniquement du Traqueur.

– Les noms ont un pouvoir, reprit alors l'Érudit, d'une voix aussi polie et égale que son sourire.

Séraphe trouvait que l'expression du garçon, qui au départ lui avait paru accueillante, commençait à la mettre mal à l'aise. Il continua de la même voix sereine :

– Dire les noms des jumeaux, cela revient à attirer leur attention

sur vous et cela doit être évité. Le Tisseur avait le pouvoir de créer. Dès qu'il prononçait un mot, ou qu'il émettait une pensée, il créait. Mais le Traqueur, par contre, détenait les clés de la destruction. Quand le Tisseur créait quelque chose, le Traqueur veillait à ce que ses jours soient comptés, afin que le Tout-Être ne devienne pas Néant.

– Je me rappelle ça, dit Hennëa. (Ses mains étaient collées à ses tempes, comme si sa tête était douloureuse.) Je me le rappelle. Si la Création n'avait pas de limite, à la fin tout cesserait d'exister.

L'intérêt de l'Érudit pour Hennëa commençait à agacer Séraphe. L'expression de son visage n'avait pas changé, mais son corps s'était penché vers elle, juste un peu. Elle ne vit aucune magie passer de lui à la jeune femme, mais elle décida de l'observer plus attentivement.

– Un jour, le Traqueur se promenait, lorsqu'il aperçut une femme qui faisait sa lessive. Il trouva que c'était la plus belle de tous les êtres que son frère avait créés et il la prit pour femme.

« Tant qu'il vécut avec elle, le Traqueur fut le plus heureux des hommes. Mais, comme elle était une création de son frère, ses jours étaient comptés depuis sa naissance. Quand elle fut très âgée, le Traqueur s'en vint voir son frère, le Tisseur, et le supplia de briser le pouvoir de destruction, son propre pouvoir, afin qu'elle ne meure pas.

» Mais c'était là une chose que le Tisseur ne pouvait faire. S'il brisait ce pouvoir, il les détruirait tous les deux. Car il est dit que, pour que le Tout-Être soit, le pouvoir de création ne doit jamais surpasser la force de destruction.

« Ainsi, comme il ne pouvait sauver sa création la plus parfaite, le Traqueur jura de détruire tout ce que le Tisseur créerait à l'avenir. Mais il retint sa main tant que sa femme vécut, car il ne supportait pas l'idée de perdre un instant de cette vie si précieuse.

» Cependant, alors qu'elle gisait dans son lit, sa femme lui fit boire un philtre qu'avait préparé le Tisseur, et le Traqueur s'endormit tandis qu'elle rendait son dernier souffle.

C'était une histoire très romantique, mais l'Érudit l'avait racontée de façon monotone, un peu comme Jës récitait ses leçons – avec peut-être encore moins d'enthousiasme. Il reprit :

– Le Tisseur savait que, sans son frère, ses pouvoirs détruiraient, eux aussi, le Tout-Être, et il but donc la même potion. Le Tisseur et le Traqueur dormirent longtemps. Pendant qu'ils dormaient, le Tisseur rêva qu'un bouclier les recouvrait tous deux, et protégeait ses créations de leur pouvoir le jour où ils se réveilleraient.

L'Érudit cessa de parler.

– Ça ne ressemble pas à une fin d'histoire, dit Séranhe

– Ça ne ressemble pas à une vraie histoire, dit Séraphie.

– Car l'histoire du Tisseur et du Traqueur ne finira que lorsque le Tout-Être cessera d'exister. Mais, à ce moment-là, il n'y aura plus personne pour raconter la fin.

Hennëa soupira, et s'apprêtait à dire quelque chose, lorsqu'ils furent interrompus par du bruit provenant des escaliers. Gura fut le premier à arriver, la queue frétilante, et jappant comme un fou. Il voulut monter sur les genoux de Séraphie. Comme il était plus lourd qu'elle, elle eut du mal à l'écarter, jusqu'à ce que Tiër l'attrape par le collier.

– Gura, couché, dit-il.

Le chien s'allongea alors sur le sol, et eut l'air contrit un court instant. Elle se rassit et lui frotta le flanc du bout de sa botte, ce qu'il sembla apprécier car il remua joyeusement la queue. Jës était venu avec Tiër, et le Gardien considérait l'Érudit d'un œil méfiant. Celui-ci souriait toujours et continuait à regarder fixement Hennëa.

– Où sont les autres ? demanda-t-elle.

– Je les ai laissés au camp, ils préparent des steaks. Puisque nous allons rester ici un moment, Lehr nous a rapporté un chevreuil. Nous sommes donc venus vous chercher pour le dîner.

Il jeta un coup d'œil à l'illusion, puis se tourna de nouveau vers

elle, et fronça les sourcils.

– Votre jeune ami est le bienvenu, bien sûr.

– Je vous remercie, dit l'Érudit, qui se tourna alors vers Tiër comme s'il venait simplement de l'apercevoir. Mais je n'ai pas besoin de manger, et je ne peux quitter cette bibliothèque. (Il fit une pause.) Il est bon que vous restiez à l'extérieur de la ville, car les morts hantent les rues, à la nuit tombée.

– C'est une illusion, lui expliqua Hennëa. Une illusion d'Hinum.

– Il nous a raconté une histoire, dit Séraphe. Tu devrais l'entendre, je crois. Érudit, pourriez-vous répéter l'histoire du Tisseur et du Traqueur ?

– Bien sûr.

Quand il eut terminé, Tiër se frotta le menton, et lui demanda :

– Donc, si je comprends bien, le Traqueur n'a pas été créé par les anciens mages ?

– Non.

– Ça veut dire que les histoires sont fausses.

– Mais pourquoi les sorciers sont-ils partis, alors ? demanda Tiër. Pourquoi ont-ils figé toute la cité ? Pourquoi la bibliothèque a-t-elle été épargnée ?

– Parce qu’il n’y avait plus rien, ici, qu’ils puissent conserver. Cela faisait partie du prix qu’ils devaient payer, pour ce qu’ils avaient fait. Mais ils ne pouvaient pas supporter de perdre ce lieu à jamais.

Hennëa fronça les sourcils.

– Mais s’ils n’ont pas créé le Traqueur, qu’ont-ils fait ?

Pour la première fois, le sourire du garçon disparut de ses lèvres et une étrange lueur apparut dans ses yeux.

– Ils ont tué les dieux, souffla-t-il.

Puis il disparut, comme s’il n’avait jamais été. Le Gardien émit un long grognement.

De retour au camp, Tiër raconta l’histoire du Traqueur aux autres, tandis qu’ils faisaient cuire la venaison au feu de bois. Séraphe constata qu’il avait utilisé les mêmes mots que ceux prononcés à deux reprises par l’Érudite.

– Je croyais que le Traqueur était considéré comme maléfique ? demanda l’Empereur, en offrant son dernier morceau de viande à Gura.

Celui-ci l’accepta avec plus de politesse que d’enthousiasme. Durant leur voyage, le chien avait découvert que Phorän et ses hommes contrairement à sa famille habituelle, étaient plutôt

hommes, contrairement à sa femme habituelle, étaient plutôt sensibles à son regard suppliant, et il avait utilisé ce nouveau pouvoir tout au long du souper.

– C’est ce que j’ai toujours entendu dire, confirma Séraphie.

– Alors, ce n’est pas le Traqueur qui a causé la chute des anciens mages ? demanda Lehr.

Il s’appuya en arrière, sur ses coudes, et regarda le feu d’un air songeur.

– Ellevanal m’a dit que les Voyageurs avaient tué leurs dieux et les avaient dévorés, expliqua Séraphie. (Elle posa les coudes sur les genoux, et posa le menton sur les mains.) Mon père me disait simplement qu’il n’y avait pas de dieux, mais Hennëa – et l’Érudit-disent que les dieux sont morts.

– J’ignore où j’ai entendu cela, dit Hennëa.

Jës lui caressa tendrement l’épaule. Depuis qu’ils avaient quitté la bibliothèque, la jeune femme n’avait pas prononcé un mot. De la part d’un Corbeau, ce n’était guère surprenant. Séraphie n’aurait donc pas persévéré dans le soupçon que quelque chose contrariait Hennëa, si Jës n’avait pas été aussi inquiet pour elle.

– Le Ténébreux est maléfique, dit Lehr avec conviction. Il a tué tout un hameau. Un hameau encore plus grand que Reidern ! Il a tué Benroln, Brewydd, et tous les Voyageurs du Clan de Rongier ! Il a enseigné aux sorciers du Chemin à dérober les

Ordres !

– Oui, le Ténébreux est maléfique, acquiesça Séraphe.

Phorän se racla la gorge, et Séraphe se tourna vers lui. Il jeta un coup d’œil vers l’astre déclinant, puis se lança :

– Je vous informe que la Mémoire est revenue, la nuit dernière. Je lui ai demandé si elle connaissait l’identité du Ténébreux, mais elle l’ignorait. Y a-t-il une question que vous aimeriez que je lui pose, ce soir ?

– Il y en a une, en effet, répondit Séraphe avant qu’ils réagissent. Je voudrais connaître les détails de la deuxième partie du sortilège, celui qui lie l’Ordre volé à la gemme.

Cette nuit-là, quand la Mémoire appela Phorän à elle, Séraphe décida de l’accompagner. Elle obligea tous les autres à rester au camp.

– Si cette créature voulait être vue de tous, elle n’obligerait pas Phorän à venir à elle, dit-elle sèchement. (Elle observa fixement Jës, puis Toarsen et Kissel.) N’ayez pas peur, je veillerai à ce qu’il n’arrive rien à l’Empereur – et il fera de même avec moi.

Ils se dirigèrent vers la petite colline où Phorän s’était rendu la veille.

– Il faut que vous sachiez que Jës nous suivra quoi qu’il arrive. Je n’y peux rien, c’est comme ça. Mais il fera en sorte que je ne l’aperçoive pas, et il n’interviendra pas quand la Mémoire sera là, enfin je l’espère.

Phorän tourna la tête vers elle et lui sourit.

– Si moi j’avais essayé d’empêcher Toarsen et Kissel de venir, je serais toujours en train de me battre avec eux !

– Oui. Mais vous n’êtes qu’un Empereur, après tout, et moi je suis un Corbeau.

Il ne sut dire si elle se moquait de lui ou non et préféra penser que non.

Ce soir-là, comme prévu, la Mémoire réapparut sur la colline. Elle ne prononça pas un mot, et ne sembla même pas remarquer Séraphe. Elle s’avança vers lui, et le mordit au poignet cette fois-ci. Phorän aurait cru qu’avec Séraphe à son côté, ce serait moins atroce, mais ce fut pire d’une certaine façon. C’était comme si quelqu’un avait assisté à son viol. Cela accentua son sentiment d’humiliation, cette sensation d’être violé, souillé. Quant à la douleur, elle fut plus intense que jamais.

Quand elle eut terminé, la Mémoire lui dit :

– Par ce sang que je te prends, je te dois une réponse. Choisis ta

question.

Phorän chancela en tentant de s'écarter du spectre. Il sentit alors le bras de Séraphe autour de sa taille, ce qui l'aida à conserver l'équilibre. Il s'efforça de se remémorer ce qu'avait dit Séraphe, et s'adressa à la créature en ces termes :

– Il y a trois étapes dans le sort qu'utilisent les Maîtres du Chemin pour voler leurs Ordres aux Voyageurs. Que se passe-t-il lors de la deuxième étape ?

– Les Maîtres prennent la gemme, préalablement liée à l'Ordre. Ils la placent alors dans la bouche d'un homme. Son sacrifice est la clé du sort. Puis ils lui tranchent la gorge, et, une fois qu'il est mort, ils retirent la gemme. (La Mémoire oscilla légèrement, et sa voix changea soudain, sous le coup du souvenir de son agonie.) Ils l'ont retirée, encore chaude du dernier souffle de cet homme, et m'ont touché avec. J'ai senti comme un déchirement et j'ai su qu'il se passait quelque chose d'effroyable.

– Cela s'est produit aussitôt ? demanda instamment Séraphe. Vous l'avez su aussitôt ?

– Oui, dit la Mémoire.

Mais ce n'était plus la Mémoire, ce n'était plus cette voix spectrale. C'était la voix d'un homme souffrant.

– Tiër l'aurait su, par conséquent, si cela s'était produit avant l'épisode de la taverne.

Phorän ne croyait pas quelle s'adressait encore à la Mémoire, mais le spectre répondit « oui » et s'éclipsa comme une ombre.

– Venez, dit-elle. (Elle s'écarta de lui et le retint par le bras, plutôt que par la taille.) Il faut que je parle avec Lehr et Tiër.

Mais Phorän se sentait fatigué, vidé, et le camp lui semblait très loin.

– Allez, venez, dit Séraphe d'une voix plus douce. Votre Mémoire nous a donné un indice différent de celui que j'attendais.

– Que voulez-vous dire ?

À contrecœur, il reprit le chemin du camp.

– J'avais espéré en apprendre davantage sur la magie dont ils se sont servis. Et c'est le cas – même si je ne peux pas l'utiliser. Mais elle nous a peut-être donné un indice sur l'identité du Ténébreux.

Ils n'étaient pas allés bien loin lorsque Jës les rejoignit. Sans lui demander son avis, il prit le bras de Phorän et le passa autour de son épaule.

– Appuyez-vous sur moi.

Toarsen et Kissel le suivaient de près.

– Ils ne vous ont pas écoutée, vous non plus, murmura l'Empereur à Séraphe.

Elle se mit à rire.

– Au moins, ils n'ont pas protesté !

Arrivés au camp, ils déposèrent Phorän sur ses couvertures, et Séraphe le borda avec autant de savoir-faire que sa nourrice, lorsqu'il était enfant.

– Là, là... dit-elle. Dormez, maintenant.

Mais il ne s'endormit pas. Les yeux fermés, il tendit l'oreille à ce qu'elle raconta.

Séraphe s'éloigna prudemment de Phorän, et parla à voix basse.

– Lehr, tu m'as dit qu'Olbeck était enténébré lorsqu'il a attaqué Rinnie et Phorän ?

– Oui, c'est exact. C'est ce que m'a dit Jës, en tout cas. Et puis il a tué Lukeeth.

– Lukeeth est mort le jour où Tiër a eu sa première crise. Les deux événements sont peut-être liés.

– Qu'as-tu découvert ? demanda soudain Tiër, en posant une main sur son épaule.

Elle agrippa sa main crispée.

– Sois patient. Lehr ?

– Je ne me rappelle plus exactement, mais c'était soit ce jour-là, soit celui d'avant.

– Tiër, te rappelles-tu si quelqu'un t'a touché ce jour-là, quand tu as découvert qu'il y avait un problème avec ton Ordre ?

– J'étais à la boulangerie toute la matinée, *Séraphie*. Beaucoup de gens m'ont touché !

– Dis-moi lesquels, insista-t-elle, en se tournant vers lui afin qu'il la regarde dans les yeux. Dis-le-moi. Pas ceux à qui tu as parlé, mais ceux qui t'ont touché, Tiër.

Il était Barde. Il était donc capable de tous se les rappeler.

– Alinath et Bandor, bien sûr. Le brasseur est venu nous apporter de la levure, pour remplacer celle que nous avons perdue. Et le meunier nous a apporté de la farine. Ciro et son fils. Ce sont les seuls qui m'aient touché – dans mon souvenir, du moins.

– Et à l'auberge ?

– À l'auberge, Régil m'a touché quand il m'a donné son luth et j'ai serré la main de Willon.

– L'un d'entre eux était le Ténébreux.

Phorän s'assit sur sa couche.

– Vous voulez dire que le Ténébreux est un Reiderni ? Mais Reidern est un tout petit endroit, Séraphe. Quelqu'un l'aurait remarqué, à coup sûr, si l'un des villageois ne vieillissait pas normalement.

– C'est Willon. (La voix de Rinnie était très calme et douce.) Sa boutique est située juste en dessous du temple des Cinq Divinités. Les tunnels que nous avons trouvés sous le temple donnaient aussi derrière son magasin. Peut-être les a-t-il découverts par hasard, quand ils ont agrandi son échoppe en creusant dans la montagne ?

– Il était à Taëla, intervint Phoran, quand j'ai trouvé Tiër dans les geôles du palais. Je l'ai vu dans le magasin de son fils.

– Non, le Ténébreux n'aurait pas de fils, objecta Hennëa. Donner la vie, ce n'est pas dans les pouvoirs du Traqueur.

– Mais Emtarig n'est pas vraiment le fils de Willon, précisa Phorän, avec précaution. Je ne sais plus qui me l'a dit, mais l'épouse de Willon est morte sans lui donner d'enfants, et il a donc adopté l'un de ses apprentis, un petit orphelin.

– C'est Willon qui m'a parlé de l'épidémie à Colbern ! s'écria Tiër d'une voix stupéfaite. Ils sont passés à côté de Colbern, il

me l'a dit quand ils sont rentrés de Taëla. Mais Lebr ou l'ä

ME T A UT, QUAND ILS SONT TENUES DE TAËA. MAIS LEH OU JES
l'auraient sûrement remarqué, non, si Willon était le Ténébreux ?

– Mais ils n'ont pas su ce qu'il était, Tiër, avant que la Mémoire lui ôte une partie de sa magie, observa Hennëa. (Elle tapota nerveusement des doigts.) Mais si c'est bien Willon, où sont les cadavres ? Le Ténébreux ne survit que par la mort !

– Colbern, dit Lehr.

– Il s'absente plusieurs fois par an, ajouta Séraphe. Il pourrait mettre ces absences à profit pour chasser.

– Les temples, dit le Gardien. Quand je me suis assis devant son temple de Reidern, j'ai senti qu'il se nourrissait, mais je ne l'ai pas compris sur le coup. Je n'ai pas réussi à me souvenir. Le Traqueur n'était pas le Seigneur de la Mort, mais celui de la Destruction. Le Roi Innommable ne se nourrissait pas seulement de la mort, mais aussi de la souffrance, de l'agonie qui venaient avant. Les émotions nourrissent le Ténébreux – la haine, l'envie, le genre de choses qui consumaient Bandor, avant qu'Hennëa le libère de la souillure.

– Il est arrivé à Reidern juste après que je revienne de la guerre, accompagné de Séraphe, dit Tiër. Il aurait pu nous suivre, après que j'ai tué l'homme que le Chemin avait envoyé pour enlever Séraphe, lorsque les villageois ont assassiné son frère. Mais je croyais que les Ténébreux n'étaient pas censés vieillir ? Willon est plus vieux aujourd'hui qu'il l'était autrefois !

Séraphe secoua la tête.

– C’est une illusion. Ça ne lui demanderait que peu de pouvoir, pas assez pour que je m’en aperçoive, du moins. Il y a toujours un peu de magie qui flotte autour de Reidern.

– Mehalla, dit alors Jës, dans un long râle déchirant qui fit frissonner Séraphe.

Ce fut comme si quelqu’un l’avait giflée.

C’est vrai, il a raison. Par l’Alouette, il a raison !

– Elle était si faible, murmura Tiër. Elle est tombée malade au printemps, et ne s’est jamais remise. Elle a traîné des mois et des mois.

– Elle avait des convulsions, ajouta Lehr. Je me rappelle que maman l’attrapait, et la tenait immobile contre le sol, pour éviter qu’elle se blesse.

– Qui est Mehalla ? demanda alors Phorän.

– Ma fille, lui dit Séraphe, au bord des larmes. Ma petite Alouette. C’était presque encore un bébé. Il a dû se dire que c’était une proie facile. (Tiër l’entoura d’un bras, et l’attira doucement contre lui.) Il a tué ma fille.

Tiër était derrière elle, mais elle vit que Phorän croisait son regard.

– Mon Empereur, s'exclama alors son mari. Nous ferons en sorte de vous délivrer de votre Mémoire, dès que nous serons rentrés à Reidern.

Chapitre 15

– L'Érudit avait l'air très coupable, dit Jës. Et désespéré, pour quelque chose qui ne vit pas.

Il s'était mis en tête d'escorter Hennëa et Séraphe jusqu'à la bibliothèque et les trois s'y rendaient d'un pas vif. Tous les autres, y compris le chien, étaient partis explorer la ville.

– Hinnum l'a créé, lui répondit Hennëa, avant que Séraphe puisse prononcer un mot. C'était le plus grand des mages de Colossaë. S'il a pu créer les *mermori*, j'imagine qu'il a aussi pu créer une illusion que les empathes peuvent sentir.

– Mais pourquoi aurait-il fait cela à une chose qui n'existe que pour renseigner les gens ? demanda-t-il assez pertinemment – pour Jës.

– Est-ce pour cette raison que tu as insisté pour venir, aujourd'hui ? s'enquit Séraphe.

Sans mettre en doute la puissance d'Hinnum en matière d'illusion, elle était toutefois de l'avis de Jës.

– Le Gardien ne lui fait pas confiance, parce qu'il n'a pas d'odor, dit-il en haussant les épaules. Je lui ai expliqué que ce

à l'oeur, dit-il en haussant les épaules. Je lui ai expliqué que ce n'était qu'une illusion, mais ni lui ni moi ne croyons qu'une vulgaire illusion puisse s'intéresser autant à Hennëa.

La grande salle de la bibliothèque était vide lorsqu'ils arrivèrent, mais il y avait un livre sur une table, ouvert à leur intention.

Séraphé le ramassa, et y jeta un coup d'œil. Il s'agissait d'un traité de sorcellerie, ouvert sur un chapitre qui s'intitulait *Aspects de l'Homme* – si cela signifiait quelque chose. Comme le livre avait visiblement été déposé là pour elles, elle commença à le lire.

Hennëa hésita un moment, puis se dirigea vers l'une des étagères et parcourut les titres des ouvrages. Quant à Jës, il fit les cent pas un long moment.

Finalement il vint se camper devant Séraphé.

– Si tu veux partir explorer, vas-y, lui dit-elle sans lever les yeux. Mais sois prudent. Tout ira bien pour nous. Je n'ai pas l'impression que l'Érudit apparaîtra, aujourd'hui.

Il huma l'air, et parut satisfait.

– D'accord. Mais je reviens dans peu de temps.

Elle entendit ses pas décroître dans l'escalier, et le claquement de la porte extérieure lorsqu'il la referma derrière lui.

– Je n’ai pas terminé l’histoire du Tisseur et du Traqueur, hier soir, dit l’Érudit dès que Jës eut quitté la bibliothèque. (Séraphe leva les yeux de son livre et aperçut l’illusion postée juste en face d’Hennëa.) Et je ne vous ai pas raconté, non plus, pourquoi les mages ont été forcés d’abandonner leur cité.

– Non, acquiesça Hennëa, en replaçant un livre qu’elle avait sorti pour le consulter. Et je me demande pourquoi, d’ailleurs.

L’Érudit la regarda avec ce demi-sourire qui ressemblait davantage à un masque qu’à une véritable expression humaine.

– Mettez-vous à l’aise, et je vous le dirai.

Séraphe posa son livre et s’assit à l’autre bout du banc où Hennëa avait pris place.

– Le Tisseur créa un bouclier, afin d’empêcher son jumeau ténébreux, ainsi que lui-même, d’interagir directement avec ses créations. Mais il ne pouvait pas complètement les isoler, lui et son frère, car leur pouvoir aurait fini par s’accroître, et détruire le bouclier. Alors, il créa six dieux, qui auraient pour tâche de contrôler leurs deux pouvoirs.

L’Érudit marqua une pause.

– Les Ordres, dit Hennëa d’une voix rauque. (Pourtant, rien dans les paroles du garçon n’aurait dû l’émouvoir ainsi.) Le Corbeau. le Hibou. le Faucon. l’Aigle. l’Alouette et le

Cormoran. Pour la magie, la musique, la chasse, la protection du clan, la guérison et les tempêtes.

– Pour la magie, la musique, la chasse, la guerre, la guérison et le vent, rectifia l'Érudit.

– Mais l'Aigle n'est pas un Ordre guerrier.

– Non, admit l'Érudit.

Mais il n'en dit pas davantage.

– Quelque chose a brisé le bouclier du Traqueur, dit Séraphe. Les anciens mages ont sacrifié la ville afin de garder le Traqueur prisonnier. Ils ne l'ont pas créé, mais ils ont fait quelque chose qui l'a libéré.

Du moins était-ce ce qu'on lui avait appris.

– Les dieux régnèrent sur ce monde pendant très longtemps. (Et Séraphe ignora s'il avait entendu ce qu'elle avait dit, ou non.) Assez longtemps pour qu'un petit village devienne une ville, puis une grande cité. Assez pour que les sorciers deviennent fiers, arrogants, et qu'ils en viennent à oublier leurs dieux. « *À quoi bon prier le Cormoran, sait-on s'il nous répondra ?* se disaient-ils. *Si l'on offre notre or à Korsack, à Terilia, ou à d'autres sorcières-du-vent, elles feront ce qu'on leur demande, pour peu que l'on soit les premiers à venir, et les plus généreux.* » (L'Érudit tendit la main, comme s'il voulait

toucher Hennëa, mais il renonça et mit les mains derrière le dos.)

» Le fait que les dieux, à cette époque-là, aient cessé d'accorder les dons qu'ils offraient jadis généreusement aux habitants aggrava les choses. Car la grande cité n'avait nul besoin d'un guerrier de légende, ou d'un puissant guérisseur. Elle ne dépendait pas, non plus, de ses récoltes pour survivre. À cet égard, l'absence d'un grand Sorcier-du-Temps, sanctifié par les dieux, n'était pas un problème. Ainsi les dieux cessèrent-ils d'être généreux, et n'en furent que moins adorés, mais ils n'étaient pas fâchés pour autant contre Colossaë – ils étaient peut-être simplement indifférents. (L'Érudit ferma les yeux.)

» Seule la Déesse-Corbeau était mécontente, car c'était sa cité, après tout. La cité des sorciers. (Peu importait ce que sa magie disait, Séraphe avait de plus en plus de mal à croire qu'il s'agissait d'une illusion – ou du moins, uniquement d'une illusion.) On avait l'habitude d'emmener les enfants au temple du Corbeau, le jour de leur fête. Les prêtres leur disaient, ce jour-là, s'ils étaient ou non mages de naissance. S'ils l'étaient, l'oracle leur expliquait quels domaines magiques seraient leur spécialité. Quelquefois, la Déesse-Corbeau venait en personne et les bénissait d'une étincelle de sa propre magie, que l'enfant pouvait utiliser, par la suite, sans avoir besoin d'étudier ou d'effectuer des rituels.

– Comme l'Ordre du Corbeau, dit Séraphe.

– Oui

– Oui.

Il y eut un long silence.

– Qu'est-il arrivé ? murmura Hennëa d'un ton résolu. (Elle se pencha en avant.) Quelque chose de terrible s'est produit, n'est-ce pas ?

– Oui. (L'Érudit s'écarta légèrement d'elle.) Quelque chose de terrible s'est produit. Il y avait un garçon. Il avait le potentiel pour devenir un puissant sorcier, parce qu'il avait été béni par la déesse elle-même, mais il n'avait aucune dévotion. Il n'avait pas envie d'étudier et n'avait pas besoin de gagner sa vie, car son père était un grand sorcier, qui avait accumulé de grandes richesses. (Il leur tourna le dos, et regarda fixement les rangées de livres.) Ce garçon tomba amoureux d'une jeune fille, qui l'aima en retour ; aussi longtemps que l'or de son père fut plus abondant que celui de ses autres prétendants. Mais le jour vint où elle trouva un autre homme, plus riche que lui. Quand son compagnon lui fit des reproches, elle répliqua qu'elle préférait un homme versé dans les arts guerriers qu'un sorcier à demi entraîné. (L'Érudit soupira.)

»Le garçon ne put supporter son rejet. Puisqu'elle voulait un guerrier, il deviendrait ce guerrier. Mais n'oubliez pas, cependant, que c'était un jeune homme oisif, qui avait l'habitude de payer pour obtenir ce qu'il souhaitait. Donc, au lieu d'employer les services d'un professeur, et d'apprendre avec lui, il se rendit directement au temple du Dieu de la Guerre.

– Le temple de l’Aigle ! dit Séraphe.

– Aythril, le Dieu de la Guerre. (Il leur tournait toujours le dos.) Mais sa prêtresse rit au nez du garçon, et se moqua de ses supplications pour qu’elle lui offre le don des arts martiaux. Aythril n’offrirait jamais ses pouvoirs à une personne d’aussi peu de valeur ! Elle dit au garçon que s’il s’entraînait un an et un jour, toutefois, elle demanderait au Dieu de la Guerre d’agir en sa faveur. Le garçon se montra furieux et offensé, car il était fier. (L’Érudit pencha la tête.) Il alla trouver son père, un sorcier très vieux et très puissant. Les gens filaient doux en sa présence, car il avait la réputation d’être hargneux et susceptible. Les paroles de la prêtresse l’offensèrent énormément.

– Était-ce Hinum ? demanda Séraphe.

L’Érudit se retourna et croisa son regard.

– Non, ce n’était pas Hinum, bien qu’il ait de nombreux péchés sur la conscience, lui aussi. Le nom de ce sorcier était Öntil le Paon. Il prit les mots de la prêtresse comme une attaque personnelle, et jura de s’approprier, par des moyens détournés, les dons que celle-ci ne souhaitait pas offrir librement. Il se terra en ce lieu même (l’Érudit désigna la bibliothèque d’un geste ample) et, pendant une année, il étudia sans relâche, et se plongea dans des textes obscurs. (Il se tourna de nouveau vers Hennëa, qui ne lui prêta aucune attention. Elle regardait ses mains.)

» Le vieux sorcier bénéficia de solides appuis dans sa tentative. Il n'était pas très apprécié, mais, comme je vous l'ai dit, il était puissant, et nombreux étaient ceux qui le craignaient, ou recherchaient ses faveurs. Une nuit, accompagné d'une cinquantaine de mages inférieurs, il invoqua le pouvoir du Dieu de la Guerre sur son fils. Mais ce pouvoir-là est difficile à prendre – ce soir-là, cinquante mages moururent. Cinquante mages et un dieu.

»T'en souviens-tu, Corbeau ?

L'Érudit se pencha en avant et effleura l'épaule d'Hennëa. Séraphe fronça les sourcils, mais il n'y avait rien de magique dans ce contact, autrement elle l'aurait senti.

Pourquoi croit-il qu'Hennëa se souviendrait de tout cela ?

Celle-ci s'écarta de lui et se leva.

– Merci, dit-elle d'une voix détachée. Veuillez m'excuser, je vais sortir prendre l'air.

L'Érudit suivit Hennëa du regard, tandis qu'elle disparaissait dans les escaliers, et continua à regarder dans cette direction jusqu'à ce qu'on entende le bruit de la porte extérieure.

– Vous n'êtes pas qu'une illusion, lui dit Séraphe.

L'Érudit la regarda, sans sourire.

– Un enfant naquit cette nuit-là. Une petite fille. Une rage telle qu’aucun enfant ne devrait avoir, s’entendit dans sa voix. C’était la rage d’un dieu assassiné, et les murs tremblèrent sous les cris effroyables du nouveau-né. Elle fut transportée jusqu’au temple de l’Alouette, où la Déesse-Guérisseuse elle-même l’endormit jusqu’à ce qu’une solution soit trouvée.

Séraphe se rassit, abandonnant l’idée de suivre Hennëa.

– Le Gardien ? dit-elle.

L’Érudit secoua la tête.

– Non, mais c’est presque cela, vous avez compris. Avant, nous croyions qu’un dieu était immortel. Qu’il ne pouvait pas mourir. Mais Öntil nous a prouvé le contraire. Seuls le Tisseur et le Traqueur sont immortels. Et la partie d’eux qui créa le Dieu-Aigle survécut à la mort d’Aythril, bien qu’elle soit brisée, déchirée et souillée par le courroux d’un dieu assassiné.

– À l’intérieur de l’enfant !

– Les années passèrent. (L’Érudit regarda Séraphe avec la même attention, la même intensité qu’il avait regardé Hennëa.) Des années au cours desquelles il devint évident, pour les sorciers, que le Dieu de la Destruction était en train de s’éveiller. Pas simplement à Colossaë, mais partout dans le monde ; nous entendions parler de montagnes qui s’effondraient dans l’abîme

et d'océans qui se soulevaient au-delà de leurs limites !

» C'est ainsi qu'Hinum, le plus grand mage de la cité, se rendit au temple de la Déesse-Corbeau afin d'implorer son aide – comme il l'avait déjà fait, à maintes reprises, au cours de sa longue vie.

– Il avait quatre cents ans.

Les yeux de l'Érudit étincelèrent de colère.

– Quatre cents ans et demi, rectifia-t-il. Je... il s'agenouilla devant sa statue, dans son temple, et la supplia de l'aider ! (Séraphé s'aperçut alors qu'il n'était pas seulement en colère, car une larme coula lentement sur son visage.) Elle se promenait souvent, avec lui, dans les jardins tout autour d'ici. Hinum était son préféré. Ils débattaient pendant des heures, et se chamaillaient comme des enfants ! Quand sa troisième femme, celle qu'il avait le plus aimée, vint à mourir, elle le garda dans ses bras toute la nuit, et sécha ses larmes.

– Elle l'aimait, murmura Séraphé.

– Comme un fils. Son amour à elle, et son compagnon, c'était l'Aigle.

Séraphé retint son souffle, captivée par l'histoire.

– Et les mages utilisèrent le don qu'elle leur avait offert pour tuer son Aigle ?

L'Érudit acquiesça.

– Elle s'en voulut à elle-même et nous blâma, nous. (Il ferma les yeux un court instant.) Elle était dans une telle colère. Tandis qu'il priait, Hinnum entendit les autres parler, mais jusqu'à ce que la Déesse-Hibou s'exprime, il n'avait pas compris que les dieux étaient entrés dans le temple du Corbeau. C'était la première fois qu'il les voyait. (Il vint s'asseoir à côté d'elle, et lui prit doucement les mains.) La Déesse-Hibou était comme votre mari. Aussi terrifié que je sois, je ne pus m'empêcher de lui rendre son sourire. Elle me remit debout et alors je vis les autres. (Il s'arrêta, et Séraphe décida de ne pas relever le fait qu'une fois de plus, il prétendait être Hinnum en personne. Elle attendrait qu'il ait terminé son histoire. *Hinnum saurait comment sauver Tiër, et comment tuer le Ténébreux* – or, d'une certaine manière, cette illusion était Hinnum.)

» Le Chasseur n'était pas très grand. Il ne parla pas beaucoup, non plus, mais tout le temps qu'il fut dans la salle, je fus effrayé par lui, même avec la présence des autres dieux. Le Cormoran, lui, était exactement comme sa statue – mais c'était le cas de tous – sauf qu'on aurait dit qu'il souriait toujours. Il ne souriait pas à ce moment-là, mais je voyais que c'était son expression naturelle, en temps normal. L'Alouette me déplut. J'ignore pourquoi. Peut-être était-ce à cause de la façon dont elle tenait cette enfant, endormie dans ses bras, cette enfant qui portait toute la rage et le pouvoir de l'Aigle à l'intérieur d'elle. Elle la

portait comme s'il s'agissait d'une pierre, d'une sculpture, et non d'un bébé qui souffrait pour les erreurs des autres.

Il retira ses mains de celles de Séraphe, et se couvrit le visage.

– La Déesse-Hibou appela ma dame, et força le Corbeau à venir à son appel. Ah, mon doux Corbeau, comme j'aurais préféré être mort ce jour-là ! (Il soupira, et laissa mollement retomber ses mains. Quand il reprit son histoire, ce fut d'une voix blanche.) Quand la Déesse-Corbeau apparut, l'Alouette lui montra l'enfant endormie, et lui dit :

« – Mon pouvoir n'est pas supérieur à celui de ton Aigle, Corbeau. Encore un mois, et je ne pourrai plus retenir sa colère à l'intérieur de ce nourrisson. Mais alors sa force destructrice ravagera ce monde, et rien ne pourra plus l'endiguer. »

« – Cela n'a rien à voir avec l'enfant, ni avec l'Aigle, rétorqua le Cormoran. Cela concerne le Tisseur et le Traqueur. La mort de l'Aigle a affaibli le bouclier qui les retient ! Nous devons rétablir l'équilibre. » (L'Érudit regarda ses genoux.)

« Alors, le Tisseur prit la parole. J'ignore ce qu'il dit, car sa voix me submergea et je perdis connaissance. Quand je revins à moi, seule la Déesse-Corbeau était là, assise à côté de moi. Elle me caressait doucement les cheveux. (Des larmes coulèrent de nouveau sur ses joues, mais il ne parut pas s'en apercevoir.) Elle me dit :

« — Nous offrons constamment, à vous les mortels, des étincelles de notre divinité ; vous appelez cela des dons. Ils permettent à l'enfant de chanter parfaitement, au guerrier d'avoir d'excellents réflexes, ou aux patientes de la sage-femme de ne pas mourir en accouchant... » L'Érudit cessa de parler, car cela lui était devenu trop pénible.

— Elle a tué les autres dieux ! dit Séraphe, frappée par ce qu'elle venait de comprendre. Ellevanal m'a dit que les Voyageurs avaient tué leurs dieux et les avaient dévorés. Il avait raison !

— Nous les tuâmes tous, le Corbeau et moi. Ils choisirent de mourir, de leur propre volonté, car c'était l'unique moyen de sauver le Tout-Être. Ils se sacrifièrent, et leurs âmes s'envolèrent, ne laissant que leurs pouvoirs. La Déesse-Corbeau me montra comment morceler le pouvoir et lier les Ordres à un mortel, de façon qu'à sa mort, ils s'en détachent et se fixent à un autre Porteur.

— Mais le pouvoir de l'Aigle était souillé.

— Non, ce ne fut pas un sacrifice volontaire, et le pouvoir refusa d'être divisé.

Mon pauvre Jës ! songea Séraphe.

— Les empathes. Vous avez donné le pouvoir du Dieu de la Guerre, mêlé de toute sa rage, aux hommes dotés d'empathie.

Quand Hennëa se rua à l'extérieur de la bibliothèque, elle ignorait encore ce qui l'avait à ce point bouleversée. Elle savait simplement qu'elle ne pouvait pas supporter d'entendre un mot de plus de la bouche de l'Érudit. Le flot de colère, de douleur qui l'avait envahie, était bien trop fort – elle ignorait ce qui l'avait engendré.

Elle se mit à marcher rapidement, sans autre but que de fatiguer son corps, et de laisser à son esprit le temps de se calmer. Un Corbeau ne devait pas se laisser envahir par ses émotions. Des choses désastreuses se produisaient quand l'un d'eux perdait le contrôle.

Elle suivit un sentier étroit derrière une haie de rosiers, découvrit une petite fontaine, et s'assit sur un banc de pierre juste en face. Les roses auprès d'elle s'épanouissaient au soleil, mais ne sentaient rien.

Cela prit quelque temps, mais, peu à peu, un sentiment de paix et de quiétude l'envahit et elle retrouva ses esprits. Elle glissa une main dans l'eau de la fontaine, et la ressortit complètement sèche. Il y avait une barrière temporelle entre sa main et l'eau fraîche où de frêles poissons avaient vécu autrefois. Elle ne pouvait pas toucher l'eau, car celle-ci n'existait plus dans le temps présent, plus réellement.

Elle savait comment ce sort fonctionnait. Elle pouvait le briser si

elle le désirait. Elle ne se souvenait plus où elle l'avait appris ; mais, la veille encore, elle ne le connaissait pas.

Elle ne l'entendit pas arriver. Elle ne vit rien venir, jusqu'à ce que sa main agrippe son poignet et qu'il la force à se relever.

– Jës ? murmura-t-elle tout en sachant que ce n'était pas lui.

La main qui l'étreignait si soigneusement était brûlante de froid.

– Non. (Le Gardien étudia son visage tandis qu'une vague de peur, instinctive et familière, la traversait sans l'atteindre car elle n'avait jamais peur de lui.) Jës est à l'abri de toute blessure.

Elle avait tort. Elle n'était pas immunisée contre la peur. Les mots du Gardien la terrifièrent.

– Tu ne peux pas faire cela ! Tu ne peux pas le piéger à l'intérieur de lui-même ! C'est un empath. Il a besoin d'être avec toi !

Les lèvres du Gardien se retroussèrent en une expression qu'elle ne lui avait encore jamais vue, mais qui lui sembla étrangement familière. Douloureusement familière.

Où l'ai-je vue avant ça ?

– Je n'ai pas besoin de tes conseils, Corbeau, sur la façon de protéger Jës ! éructa le Gardien.

Hennëa se rendit compte qu'il était en colère contre elle. C'était

Henica se rendit compte qu'il était en colère contre elle. C'était une rage si profonde, si violente, qu'il avait dû piéger Jës à l'intérieur de son esprit.

– Que se passe-t-il ? Y a-t-il un autre problème avec Tiër ?

Il lui montra les dents et poussa un grognement hargneux comme celui d'un chat-des-montagnes enragé. Puis il tourna les talons, et s'élança à grandes enjambées en l'entraînant à sa suite.

– Papa est en train de mourir. Tu ne l'avais pas remarqué, peut-être ? (Une sourde menace couvait dans sa voix.) Ça ne te concerne pas vraiment, n'est-ce pas ?

– Tu me connais mieux que cela.

Elle s'efforça de garder le contrôle d'elle-même. Mais, comme si le calme de sa voix était plus qu'il ne pouvait en supporter, le Gardien la tira brusquement face à lui et la secoua. Cet acte de relative violence, loin de l'apaiser, sembla augmenter sa rage et sa frustration. Il émit un long, un âpre grognement de colère.

Il baissa la tête et l'embrassa. C'était un baiser brutal, né de sa rage. Aussitôt, elle sentit sa lèvre inférieure se rompre sous la pression. Quand il goûta son sang, il parut hésiter, puis l'écarta de lui, tout en gardant sa prise sur son poignet.

Il resta un instant immobile, avant de reprendre sa course en avant.

Mon père laisse son luth dans son sac et me mère pleure tout

– Mon père laisse son iun dans son sac et ma mère pleure tous les soirs avant de s'endormir. Ils font semblant que tout va bien. Toute la journée ils font semblant, pour éviter de nous faire de la peine !

Sa voix était si grave qu'elle la sentait autant qu'elle l'entendait.

– Ce n'est pas différent de ce matin, lui dit Hennëa. Mais crois-moi, ta mère et moi, nous approchons des réponses que nous cherchons. Nous connaissons l'identité du Ténébreux, à présent. Gardien. . .

Elle laissa mourir sa voix car elle venait de se rendre compte qu'elle connaissait les rues qu'empruntait son compagnon. Elle savait où elles menaient et elle ignorait d'où lui venait ce savoir.

Elle observa le visage de Jës et comprit qu'il ne l'écouterait pas avant d'avoir évacué sa rage – et encore, elle n'en savait rien. Ce n'était pas bon signe qu'il ait piégé Jës. Les émotions fortes pouvaient se révéler dangereuses pour un Aigle – l'amour, la haine. . . la trahison. Mais elle crut en la promesse de la main qui entourait son poignet : pas un instant elle ne l'avait serré au point de la meurtrir.

Elle observa cette main, et laissa Jës l'emmener jusqu'au bout de la rue où se dressait un temple assez semblable à celui qu'ils avaient vu le premier jour de leur arrivée à Colossaë. Ils franchirent les portes ouvertes du temple et avancèrent jusqu'à une antichambre recouverte d'épais tapis. Il y avait là d'autres

marches, quatre exactement, et une autre porte. Il ne ralentit pas le pas, lorsque les tapis laissèrent place à du marbre blanc, et se dirigea vers l'extrémité de la salle. Il l'attrapa par l'épaule à l'aide de sa main libre, et la maintint devant lui, afin qu'elle se tienne bien en face de la statue en marbre noir qui trônait sur l'estrade du temple du Corbeau.

Tout comme sa sœur, la Déesse-Hibou, la Déesse-Corbeau n'était vêtue que d'une simple jupe, retenue par une ceinture décorée de l'emblème de son Ordre, mais il n'y avait pas de couleur sur cette statue-là. L'une de ses mains reposait contre son flanc, et l'autre, tendue vers la salle, portait un corbeau aux yeux de rubis. Mais, contrairement à sa sœur Hibou dont l'expression était si joyeuse, elle avait un visage figé et serein – le visage d'un Corbeau.

Ses traits étaient ceux d'Hennëa.

– « Alhennëa », voilà ce qui est inscrit sur sa ceinture ! dit le Gardien. (Jës n'aurait pas été capable de lire l'ancienne langue.) As-tu décidé de raccourcir ton nom quand tu t'es introduite dans ma famille ? Pourquoi es-tu venue à nous ? Tu t'ennuyais, c'est cela ? Tu as décidé de jouer avec deux ou trois mortels, un petit moment ?

Le choc la tétanisa. Puis elle s'effondra par terre, submergée par le poids des souvenirs qu'Hinum lui avait volés. Elle heurta le sol si brutalement qu'elle sut, dans sa semi-conscience, qu'elle avait des bleus le lendemain.

C'est alors que surgirent les émotions refoulées, encore plus intenses que les souvenirs.

– Je ne sais pas qui tu es ! éructa-t-il. (Du fond de son désespoir, elle entendit sa voix et perçut la souffrance derrière la rage.) Tu aurais pu guérir mon père ! Tu aurais pu tuer le Ténébreux quand nous étions à Taëla et délivrer Phorän de sa Mémoire ! (Il agita les bras et elle aperçut Jës, un instant, dans les yeux du Gardien.) Tu aurais pu détruire le Chemin avant même qu'il soit né ! Tu aurais pu sauver le clan de ma mère...

– Jës... dit-elle d'une voix rauque. Je ne suis pas Elle.

– Si, tu l'es ! insista-t-il. (Et c'était Jës qui lui parlait, à présent.) Tu crois que parce que je m'interdis de lire tes sentiments quand je te touche, je ne peux pas le faire si j'en ai envie ? J'ai senti que tu avais reconnu cet endroit. Tu savais. Tu es Elle !

Ses yeux se posèrent de nouveau sur la statue.

– Je... je l'étais autrefois. (Elle se tourna vers Jës et essaya de trouver les mots afin d'apaiser l'atroce douleur qu'elle lisait dans ses yeux. Il écoutait, il écoutait ce qu'elle disait, alors que le Gardien s'efforçait de le protéger d'elle. Séraphe avait raison, son fils était fort. Peu d'Aigles étaient capables de résister au Gardien.) Je le jurerai devant ton père, qui est encore un Barde, que j'ignorais ce que j'étais jusqu'à cet instant.

Elle aurait voulu dire quelque chose d'autre, mais un souvenir la submergea soudain. Elle éclata en sanglots et fléchit le dos jusqu'à ce que sa tête heurte le sol. Une partie d'elle ressentit la douleur du choc, mais l'image odieusement claire d'une tache de sang, s'étalant sur la jupe colorée de la Déesse-Hibou, retenait toute son attention. Elle pouvait encore sentir, dans sa paume, le manche du couteau meurtrier.

Mais alors, brusquement, sans qu'elle sache pourquoi, elle reprit contact avec le présent. Jës l'entourait de ses bras, et l'attirait contre lui.

– Je ne t'ai jamais trahi, Jës... Je ne joue pas à ce genre de jeu avec... ceux que j'aime, parvint-elle à articuler. Je n'ai plus ce pouvoir... j'y ai renoncé. (Les mots s'échappaient à présent de ses lèvres.) On a pris mon pouvoir, puis on l'a divisé afin qu'il s'équilibre avec ceux des autres. Il n'y avait plus de dieu guerrier, donc les autres dieux devaient mourir, eux aussi. Je devais jeter le sort qui sacrifierait la cité, car j'étais la seule à le connaître. J'étais censée mourir. Hinum avait juré qu'il me tuerait, mais je pense qu'il n'en a pas eu la force. Il a volé mes souvenirs, à la place.

Jës l'embrassa sur le front, mais c'était déjà trop, car elle savait que ses émotions débridées lui étaient douloureuses. Elle ne voulait pas lui faire de mal, elle ne le supportait pas.

Elle s'écarta violemment de lui, et faillit trébucher. Son visage

était mouillé de larmes, et son nez coulait. Elle utilisa sa jupe pour s'essuyer. Elle s'écarta de lui plus loin encore, jusqu'à ce qu'elle puisse appuyer la tête contre un mur.

– J'étais censée mourir, dit-elle calmement, la joue collée contre le marbre froid. (Puis, tout à coup, elle frappa le mur du plat de la main, aussi fort quelle le put, et savoura la douleur fulgurante et exquise – qui était tellement plus douce que ses souvenirs.) Oui, j'étais censée mourir !!!

Elle cria ces mots, les sentit jaillir hors de ses poumons, ce qui la soulagea légèrement. Elle voulut frapper le mur une seconde fois, avec son poing cette fois ; mais une main lui saisit doucement le poignet, la força à déplier les doigts et à poser sa paume contre le mur, avant de la relâcher.

Elle regarda sa main.

– Je suis si vieille. Et j'ai échoué tant de fois, je... (Elle s'arrêta. Elle n'avait pas le droit de l'accabler de sa propre douleur, il était déjà assez affligé de son côté. Elle réparerait ce qu'elle pourrait.) Je ne suis plus une déesse. Je suis seulement très vieille. (Elle bafouillait. Elle prit une profonde inspiration, et sentit la tension de son visage se relâcher, tandis que son calme revenait.) Je suis si faible à présent, que je n'ai même pas été capable de tuer Volis, parce que je n'ai pas réussi à me libérer de sa magie. J'ai cru que je pourrais, au moins, aider ta mère à comprendre ce qui était arrivé à Tiër. Mais je ne croyais pas qu'elle le sauverait : j'ai cru qu'elle donnerait simplement l'alerte

qu'elle le sauverait, j'ai cru qu'elle donnerait simplement l'aide
aux autres clans. (Elle agita ses mains en un geste
d'impuissance.)

» Je m'attendais seulement à semer le trouble au sein du Chemin,
à gêner les plans du Ténébreux – un simple coup de pied dans
la fourmilière, tu comprends, parce que je ne pouvais rien faire
d'autre. Je n'ai pas l'habitude de demander de l'aide, et encore
moins d'en recevoir. Les Voyageurs ne sont pas un peuple
généreux. Ils font ce qu'ils doivent faire, comme leur histoire
l'exige, mais ils n'y prennent aucun plaisir. Crois-moi, je ne
m'attendais pas que ta mère m'apporte son aide. (Il lui fallut
reprandre son souffle, de nouveau. Elle était contente qu'il se
tienne derrière elle, ainsi elle n'avait pas à soutenir son regard.)
Je n'ai pas prévu ce qui est arrivé – mais je ne me suis pas
contentée de rester assise à observer tandis que ta famille prenait
tous les risques, Jës. Je vous ai aidés, avec le peu de pouvoir
que j'avais encore.

Elle cessa de parler car il n'y avait rien d'autre à dire, et parce
qu'elle n'avait presque plus de voix. Elle espérait toutefois que
ses paroles suffiraient à Jës, et lui permettraient de préserver
l'équilibre fragile qu'il avait réussi à maintenir plus longtemps que
la plupart des Aigles. Elle aurait dû s'enfuir et disparaître de sa
vie après leur premier baiser.

– Je ne t'avais encore jamais vue pleurer, avant aujourd'hui, dit
Jës d'une voix douce.

Il lui effleura la joue de sa main. Quand il toucha sa peau, il gémit doucement, comme s'il s'était brûlé les doigts. Elle essaya de refouler ses émotions, tenta de s'écarter de lui, pour ne pas le blesser. Elle ne voulait plus le blesser... plus jamais.

– Chh... , dit-il.

Il la prit par les épaules, et la tourna vers lui.

Elle résista au début, car elle ne souhaitait pas qu'il la voie avec le visage barbouillé, et les yeux gonflés. Elle craignait de le regarder dans les yeux, et d'y lire que la révélation de ce qu'elle avait été jadis avait brisé leurs liens d'amour. Mais c'était sans compter sur sa force – il en avait plus qu'elle – et son entêtement. À la fin, elle préféra conserver le peu de dignité qui lui restait et renonça à lutter contre lui.

Son visage était trop proche du sien, si bien qu'elle n'arriva pas à lire son expression. Elle n'aperçut que le reflet de deux yeux d'un noir profond, avant qu'il se penche sur elle et lèche doucement l'égratignure de sa lèvre.

– Moi non plus, je ne veux pas te faire de mal. Aucun d'entre nous ne le veut. Je suis désolé. Je te crois, Hennëa. Je te crois... J'étais persuadé que tu ne nous avais pas trahis – mais le Gardien croyait le contraire. Il ne voulait pas m'*écouter*. Allez, ne pleure plus. (Il l'embrassa et, à la différence du précédent, ce fut un baiser plein de douceur, de tendresse, et d'amour.)

» Ma mère dit que les Corbeaux sont doués pour garder les secrets. J'ai l'impression qu'elle n'a pas tort. Mais mon père dit qu'il n'est pas bon de garder de trop lourds secrets pour soi. Je crois qu'il a raison, lui aussi.

Ses mains glissèrent de ses épaules dès qu'elle cessa de lutter. Alors, doucement, sa main droite effleura sa poitrine, et s'arrêta juste au-dessus du nombril – comme s'il avait senti la boule d'angoisse, de douleur et de colère brûlantes qui était nichée là.

– Je te fais mal, dit-elle, mais elle n'avait pas la force de s'écarter de lui. Je n'ai pas envie de te faire mal. Laisse-moi un peu de temps, et je vais...

– Tout refouler une fois de plus ? murmura-t-il à son oreille. Ce n'est pas très sage, je pense.

Il embrassa son oreille, puis descendit vers son cou, qu'il mordilla légèrement tout en défaisant le lien qui fermait l'attache de sa robe.

Elle aurait juré, pourtant, que la passion n'avait plus rien à lui apprendre. Mais elle comprit, sous les caresses inexpérimentées mais intuitives de Jës, qu'elle avait tort.

Il avait à peine commencé qu'elle tremblait déjà, effrayée à l'idée qu'il puisse cesser... cesser de la toucher, de murmurer à son oreille... cesser de l'aimer.

Le t'en vas, dit-elle, d'une voix tout aussi faible que le silence.

– Je t'en prie, dit-elle, d'une voix tout aussi faible que la sienne.

Je t'en prie, ne me laisse pas te faire de mal... Touche-moi... Aime-moi ! Mais elle ne pouvait pas prononcer ces mots, c'était trop douloureux. Il croisa son regard et Jës et le Gardien lui sourirent tous les deux.

– Ça va, ne t'inquiète pas, dit-il.

Il reprit aussitôt le voyage fabuleux qu'il venait de commencer.

Sa bouche épousa les courbes de sa peau, jusqu'à sa gorge, et s'attarda sur sa clavicule, tandis que ses mains suivaient l'arc de son dos et descendaient vers ses hanches. Il s'arrêta lorsque ses lèvres eurent atteint son nombril et posa la tête contre le nœud d'angoisse et de douleur que sa main avait découverte un peu plus tôt.

– Là, dit-il. Il y a tellement de douleur. Laisse-moi t'en débarrasser.

Il appuya son front contre son ventre, juste en dessous des côtes. Alors sa chaleur apaisa l'ancienne douleur, puis la fraîcheur du Gardien soulagea sa brûlure. Il murmura :

– Ne garde pas ta haine et ton chagrin en toi. (Sa voix, d'habitude si rauque, était aussi douce que celle de Jës.) Moi, je partage ma colère avec Jës, et elle diminue. Il est des blessures, Hennëa, qui requièrent l'éclat du jour pour guérir. (Elle soupira, et sentit l'horreur de tout ce qu'elle avait gardé en elle, en secret,

tout au long des siècles. Tout ce qu'elle avait caché, y compris à elle-même, et qu'elle sentait à présent vibrer sous la lumière qu'il amenait.)

» Tant de morts, dit Jës. (Sa voix était légèrement plus douce que celle du Gardien.) Il y en a trop, tu ne peux plus garder tout cela en toi. (Sa main calleuse caressa tendrement la région de son cœur.) Ils étaient aimés par toi et ils t'aimaient. Ils souffriraient s'ils savaient qu'ils étaient responsables de ton angoisse. Allez, laisse-les s'en aller.

– Comment sais-tu ? Tu ne peux pas lire dans mes pensées, dit-elle, frappée par la justesse de ses paroles.

– Non. Mais je ressens ce que tu ressens, et je me rappelle ceux que j'ai perdus, tout au long des siècles, et la douleur est identique. L'origine est identique. (Il sourit contre sa joue et elle sentit le creux de sa pommette.) C'est de l'égoïsme.

– De l'égoïsme ?

C'était comme s'il essayait de déprécier sa souffrance ! Elle voulut s'écarter de lui. Il rit d'un rire de gorge, et la serra plus fort contre lui. L'étrange vibration de la voix du Gardien toucha quelque chose à l'intérieur d'elle et elle s'abandonna de nouveau à lui.

– C'est de l'égoïsme, répéta-t-il. Moi, j'ignore où vont les défunts ! (Ce fut alors au tour de Jës de rire. Le son en était

moins gracieux, moins élégant, mais beaucoup plus joyeux.) Mais ce qui est sûr, c'est qu'ils s'en vont, et qu'ils laissent leur corps derrière eux. Je l'ai vu. Je l'ai senti. Ils s'en vont dans la joie, Hennëa. La peur, la colère et les larmes reviennent à ceux qui leur survivent. C'est-à-dire, toi et moi. Et la douleur que nous ressentons n'est que pour nous-mêmes. Moi non plus, tu sais, je ne reverrai plus jamais Mehalla, ma petite sœur qui est morte l'année où Rinnie est née, et cela me rend triste. Pour moi, je veux dire. Et aujourd'hui encore, je pleure en pensant à elle, alors que ça fait onze ans qu'elle nous a quittés. Ce n'est pas un tort de pleurer, mais c'est égoïste. (Il embrassa son ventre, puis frotta sa joue contre elle et sa barbe naissante accrocha son chemisier.)

» Laisse les morts s'en aller. Qu'ils cessent, après tous ces siècles, de hanter ton cœur. (Il attendit, comme s'il prêtait l'oreille à quelque chose qu'elle n'entendait pas. Sa patience, la chaleur de ses bras autour d'elle – comme s'il la protégeait de tout le mal du monde – c'était plus qu'elle pouvait en supporter.)

» Voilà, c'est cela, dit-il. (Il se remit debout, afin qu'elle puisse enfouir son visage contre sa poitrine. Elle sanglota doucement.) Nous pleurons, nous aussi, le Gardien et moi. (Il la berça tendrement, et lui chanta un air apaisant, comme une mère qui console son enfant. Il n'était pas Barde, mais il avait une jolie voix. Quand elle s'écarta, il lui essuya les joues de ses mains nues.) Il faut que tu leur pardones. Cela fait très longtemps

mes.) Il faut que tu leur pardonnes. Ça fait des longtemps qu'ils sont morts, et ta colère n'affecte que toi. Pardonne-leur d'être morts, et de t'avoir laissée derrière. Pardonne Hinnum, si c'est sa faute à lui, car il t'aimait trop pour t'accorder la mort qui aurait soulagé ta douleur.

Hennëa se sentait mise à nue.

– Tu n'es qu'un enfant. Comment sais-tu ces choses-là ?

Le pas qu'elle fit en arrière, loin de ressembler à la prise de distance qu'elle escomptait, eut davantage l'air d'un trébuchement. Toutefois, il eut l'effet espéré. Elle reprit ses esprits, car son contact était trop troublant, trop nécessaire. Il lui sourit.

– Certaines vérités sont vraies quoi qu'il arrive, et peu importe qui les profère. Mon père en connaît pas mal, d'ailleurs. « Le pardon profite plus à toi-même qu'à ceux auxquels tu pardonnes » est l'une de ses préférées. (Le sourire disparut, et ses yeux s'assombrirent.) Tu as tant perdu. (Elle ne savait plus si c'était Jës ou le Gardien qui parlait.) Mais n'y a-t-il rien que tu aies gagné, par la suite ? La vie ne t'a-t-elle fait aucun cadeau ?

Elle le regarda, en s'efforçant de conserver sa dignité, mais il attendit patiemment, avec un léger sourire au coin des yeux.

– Si, toi.

Il sourit et combla aussitôt la distance entre eux deux. Tout en

l'étreignant dans un câlin plus fougueux que sensuel, il lui dit à l'oreille :

– Si tu veux avoir l'air sérieux, la prochaine fois, pense à refermer ton chemisier ! (Il rit aux éclats lorsqu'elle se jeta contre lui, avec une exclamation indignée.) Viens. J'ai repéré un endroit plus confortable, pour ce que j'ai à l'esprit, que ce sol de marbre. J'ai exploré le temple, un petit peu, avant de remarquer que la statue te représentait. Avec la couleur noire, je n'avais pas fait attention.

– Dis plutôt que tu ne regardais pas le visage ! s'exclama-t-elle.

Il renversa la tête en arrière, et partit d'un grand éclat de rire :

– Tu es jalouse d'une statue ? (Il la souleva du sol.) Les hommes aiment les choses plus douces et plus chaudes que les statues de marbre aussi splendides soient-elles.

Elle se laissa emporter au-dessus de l'estrade et ils franchirent la porte à demi cachée qu'il y avait derrière. Ils traversèrent des couloirs, jusqu'à une pièce bâtie autour d'un bassin d'eau. La douce lumière de l'après-midi, diffusée par de discrètes lucarnes, se reflétait sur l'eau du bassin et donnait aux murs l'aspect d'un firmament.

– Je me souviens de cette pièce. C'était ma préférée.

Il la déposa sur l'un des épais tapis qui recouvraient le sol. Le Gardien plongeait le visage dans ses cheveux entre sa nuque et

Gardien plongea le visage dans ses cheveux, chercha sa nuque et ses épaules, et inspira profondément :

– J’adore ton parfum.

Elle s’écarta de lui.

– Attends.

Il ne la retint pas, mais serra les poings et grimaça légèrement.

– J’ai quelque chose à dire. Je dois le dire à Jës, aussi.

– Il entend ce que tu dis, gronda le Gardien. (Il roula sur le ventre, et se cacha le visage dans les bras.) C’est le mieux que nous puissions faire pour l’instant.

Hennëa s’assit et lui caressa le dos, mais elle retira sa main car cela la déconcentrait de l’effleurer et de sentir qu’il tremblait de passion sous ses doigts. Il fallait qu’il sache exactement ce qu’elle était, avant de franchir cette étape avec elle.

– Il y avait six dieux à l’époque de Colossaë. Le Corbeau, l’Aigle, le Hibou, le Cormoran, l’Alouette et le Faucon. Par l’équilibre de nos pouvoirs, nous étions les piliers de ce monde. (Elle croisa les jambes et se replia sur elle-même, le temps d’organiser ses souvenirs et de composer un récit qu’il pourrait comprendre, sans s’égarer dans des détails inutiles.)

» Colossaë était ma ville, et je l’aimais. J’aimais les sorciers qui y habitaient. Ils me demandaient de leur offrir du pouvoir, et je leur

donnais. (Le Gardien se tourna sur le côté, afin de pouvoir l'observer. Son corps, peu à peu, semblait se relâcher.) La seule chose que j'aimais plus encore que ma ville, c'était mon Compagnon. Nous avons été créés l'un pour l'autre. Il y avait un équilibre entre les dieux : l'Aigle et le Corbeau, le Hibou et le Cormoran, l'Alouette et le Chasseur. Mais un jour, mes sorciers ont tué mon Aigle, en usant du pouvoir que je leur avais donné.

– Comment ?

La respiration du Gardien s'accéléra, mais pas sous l'effet de la passion.

– Ils ont dérobé son pouvoir, comme les Maîtres ont volé leur Ordre à tant de Voyageurs. Ils en sont morts, mais cela a tué mon bien-aimé aussi. (Il détourna le regard vers le bassin d'eau, le visage neutre, de sorte qu'elle ne put déchiffrer ses pensées.) Le pouvoir que nos corps hébergeaient était immortel, Jës. Mais ce jour-là, nous avons appris que nous n'étions pas immunisés contre le pouvoir du Traqueur. Tous les six n'existions que pour contrôler les deux divinités supérieures. Parce que notre monde est ancien, et qu'il repose sur des bases fragiles, le pouvoir du Tisseur et du Traqueur doit être contrôlé. S'il était libéré, le monde éclaterait comme un vieux pot en terre cuite ! Or, à l'époque, nous maintenions cet équilibre instable.

– Mais l'un de vous est mort.

C'était Iës qui parlait à présent bien qu'elle sente encore la

C'était ses qui paraît à présent, bien qu'elle sente encore la présence du Gardien, aux frissons qui lui parcouraient l'échine. Elle acquiesça :

– Quand l'Aigle a été assassiné, les anciens dieux se sont réveillés. Des gens sont morts partout dans le monde. Le pouvoir du Traqueur est involontaire, comme le sentiment d'angoisse qui accompagne toujours le Gardien, qu'il le veuille ou non. Le Tisseur crée et le Traqueur détruit, ils n'ont pas le choix. C'est dans leur nature. Et c'est pourquoi ils sont venus à nous, ceux d'entre nous qui restaient. Ils nous ont demandé de rétablir l'équilibre.

– En sacrifiant Colossaë.

– Oui. Les liens qui retenaient les anciens dieux se désagrégeaient, jour après jour, parce que leur pouvoir n'était plus parfaitement compensé. Nous avons deux problèmes à régler : nous devons créer un nouveau bouclier et un nouvel équilibre. Le sacrifice de Colossaë était nécessaire pour créer le bouclier. Tant que la cité restera gelée, les anciens dieux seront piégés.

– Mais l'un des dieux était mort, il ne pouvait donc plus y avoir d'équilibre.

– C'est exact. (Ça ressemblait à une histoire, sauf qu'elle se la rappelait comme si les événements s'étaient produits la veille.) L'Alouette a suggéré que le Tisseur crée un nouvel Aigle.

Même après tous ces siècles, la rage qu'elle avait ressentie en entendant cela – comme si son bien-aimé n'était rien de plus qu'un bol cassé, qu'un potier pouvait remplacer – ne s'était pas éteinte.

– Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

– Il n'a pas pu. Le pouvoir immortel de l'Aigle était toujours là, hébergé dans l'esprit d'une enfant née le jour où mon Aigle avait été tué et aussitôt plongée dans le sommeil par l'Alouette. Mon bien-aimé refusa de céder son pouvoir, et pas même le Tisseur ou le Traqueur ne purent l'y contraindre.

» J'étais en colère contre eux. (Elle se rappelait avoir refoulé sa peine, sa culpabilité, et les avoir cachées derrière sa colère.) Mais c'était ma faute. Et c'était à moi de réparer les dégâts, même si nous devrions tous le payer, le prix de ma folie.

– Qu'as-tu fait ?

– Les Ordres ont été créés avant que les sorciers fuient Colossaë, Jës. C'est moi qui les ai faits. J'ai pris le pouvoir des autres dieux et je les ai arrachés de leurs corps, comme on l'avait fait à mon bien-aimé. Comme j'étais la Déesse de la Magie, j'ai pu récupérer leur pouvoir pur, sans qu'il reste la moindre trace d'âme. Mais je n'ai pu réussir sans tuer les dieux eux-mêmes. (Elle ferma les yeux, et se souvint du moment où elle avait séparé leurs pouvoirs, secondée par un Hinnum pâle et

tremblant, qui l'avait aidée à accomplir ce qui devait être fait.) Ils se sont sacrifiés, car cinq dieux n'auraient pas suffi à maintenir l'équilibre, et à retenir les anciens dieux prisonniers du bouclier. J'ai pris notre pouvoir, je l'ai divisé, et je l'ai lié à des mortels afin de rétablir l'équilibre.

– Ainsi Colossaë a été figée pour confiner les pouvoirs des anciens dieux et les Ordres ont été créés pour les maintenir prisonniers ?

– Oui.

Le silence s'installa jusqu'à ce qu'il tourne son regard vers elle :

– Tu ne nous as pas interrompus pour cela ?

Elle secoua la tête, mais, jusque-là, elle n'avait pas eu la force de lui avouer l'entière vérité. Elle avait commencé par lui révéler son crime le moins grave.

– Moi aussi, j'étais censée mourir, Jës. Hinum m'a aidée à diviser mon propre pouvoir pour créer les Corbeaux, et ne m'a laissé que ce dont j'avais besoin pour sacrifier la cité. Mais c'est à cause de cela, je pense, que le Ténébreux est capable de puiser son pouvoir du Traqueur. Ma survie a laissé un trou dans le bouclier.

Jës s'assit soudain, et la prit dans ses bras. Cependant, il lui sembla que son attention était accaparée par un dialogue interne avec le Gardien.

– Non, dit le Gardien après un temps. Ta vie n'est pas en cause. Tu étais le Corbeau. Mais, s'il avait survécu, le Corbeau aurait complètement détruit l'équilibre. Un Corbeau a survécu, Hennëa, mais pas le Corbeau.

Elle considéra ses paroles avec intérêt et ne trouva aucune faille dans son raisonnement.

– D'accord, oui... mais quelque chose a mal tourné, c'est indéniable.

– Hennëa ? lui demanda Jës à l'oreille. Pourquoi l'Ordre de l'Aigle est-il si différent ?

– C'est ma faute. (Elle était heureuse qu'il ait trouvé son crime le plus odieux avant qu'elle l'ait avoué elle-même.) Tout est ma faute, et j'implore ton pardon. (Jës resta figé derrière elle, mais il ne la repoussa pas lorsqu'elle s'appuya contre lui.) Quand mes frères et sœurs sont morts, leurs esprits et leurs corps s'en sont allés, et n'ont laissé que leurs pouvoirs ici-bas. Mais quand les sorciers ont tué mon Aigle, ils ont arraché tout à la fois son pouvoir et son esprit. Si j'avais divisé son pouvoir en milliers d'étincelles, elles n'auraient donné aux hommes ordinaires qu'un surplus de courage ou de force. Ils n'auraient jamais senti ce qui restait de lui et ils auraient à peine deviné son pouvoir. J'aurais pu le confier aux soins des guerriers-nés, et laisser se déchaîner ses dons sur les champs de bataille. Mais c'était mon bien-aimé.

– Qu’as-tu fait, alors ?

Sans doute le savait-il déjà, songea-t-elle, mais elle lui devait bien cela. Elle devait lui avouer complètement sa faute.

– J’ai divisé son pouvoir en fractions assez infimes pour que sa rage, au lieu d’anéantir instantanément le mortel qui porterait son Ordre, s’instille lentement en lui. Puis, j’ai confié son pouvoir aux seules personnes qui puissent comprendre ce qu’elles portaient. Les seules qui puissent l’apaiser.

– Les empathes, comme Jës, dit le Gardien. (Elle acquiesça et attendit sa sentence. Il l’attira contre ses genoux et la berça doucement tout en réfléchissant.) Si tu m’avais lié à un guerrier, le sang aurait coulé comme les rivières, jusqu’à ce qu’il n’y ait plus âme qui vive. Je me souviens de générations, où je n’étais que haine et rage contre les hommes, incapable de pensées cohérentes. Sans Jës pour m’aimer, c’est ce que je serais resté.

– Je sais, mon adoré. (Elle s’enroula dans ses bras.) Mais tant d’innocents ont dû payer le prix de ma décision. Tant d’Aigles sont morts prématurément. Jës – oui, Jës paie un si lourd tribut, pour une dette qui n’est pas sienne.

– Mmm. . ., marmonna Jës. Mon père dit que nous payons tous pour la vie. (Il glissa le nez derrière son oreille.) J’aime ce que je suis, Hennëa. Je n’imagine pas ma vie sans le Gardien. Elle serait terriblement solitaire et triste, si je ne l’avais pas. Là, maintenant, dans cette pièce avec toi dans mes bras, je n’échangerais ma vie

pour rien au monde. Ne me demande pas de te pardonner, je t'en prie, car tu n'as commis aucune faute envers moi. Ne réclame pas notre colère, car il n'y en a aucune. Nous t'aimons, Hennëä.

Chapitre 16

Au grand soulagement de Tiër, les nuages semblaient disposés à garder leur eau et un coin de ciel bleu s'élargissait à toute allure, laissant le soleil réchauffer ses vieux os.

Il avait peu voyagé depuis qu'il était rentré de la guerre – mais, en mettant de côté les moments de terreur et d'angoisse, cela ne lui avait jamais vraiment manqué. Si sa femme décidait qu'elle ne pouvait plus redevenir l'épouse d'un fermier, alors il se résignerait à devenir le mari d'une Voyageuse et parcourrait le monde avec elle.

Mais, pour l'heure, sa ferme lui manquait. Il regrettait l'odeur de la terre fraîchement retournée, et des plantes qui poussaient.

Il tourna volontairement son attention vers la cité.

Le Quartier de l'Université avait été, de toute évidence, le plus opulent de Colossaë. Depuis son poste d'observation en haut du mur d'un jardin, il jouissait d'une excellente vue sur une série de cours d'agrément, appartenant à un vaste manoir de pierre à trois étages. L'absence de bruits d'insectes, et de chants d'oiseaux, l'ennuyait beaucoup. Mais cela n'enlevait rien à la beauté de ces fleurs, et de ces arbres, disposés avec recherche.

Toutefois, le choix de ce poste d'observation n'était pas uniquement dû au spectacle de la flore locale. Depuis son perchoir, Tiër gardait un œil sur tous ses petits protégés, qui avaient tendance à se disperser dès qu'ils voyaient quelque chose d'intéressant.

Rinnie abandonna Lehr, à demi dissimulé par une haie à l'autre bout du quartier, et se dirigea vers son père, Gura à son côté. Tiër avait imposé une démarcation que personne ne devait franchir avant que tout le monde soit prêt à explorer un autre quartier.

Peu après, Phorän emboîta le pas à la fillette. Son visage affichait cet air d'aristocrate blasé qu'il portait chaque fois qu'il se rappelait qu'il était l'Empereur de Taëla, et pas simplement l'un des garçons de Tiër. Les travaux quotidiens, ainsi que leur longue chevauchée dans la montagne, avaient affiné son visage, et mis en valeur ses pommettes et son nez fin et élégant. Il n'était pas beau, certes, mais son visage hâlé et anguleux se révélait assez intéressant — surtout lorsqu'il souriait.

Bien qu'il s'habille toujours à la mode impériale, les vives couleurs de ses vêtements s'étaient affadies au cours du voyage. Il avait renoncé à ses coupes de cheveux élaborées et nouait à présent ses cheveux en catogan. Cela, toutefois, lui donnait plus l'air d'un voyou que d'un Empereur.

Derrière lui, comme d'habitude, venaient Kissel et Toarsen. Iélian devait se tenir quelque part dans les environs, à une distance respectueuse, afin de garder un œil sur son suzerain. Tiër l'aperçut de l'autre côté de la rue, penché au-dessus d'un mur de jardin.

Rufort s'était rendu à l'autre extrémité du quartier et avait, lui aussi, trouvé un endroit d'où il pouvait surveiller tout le monde. Tiër sourit, fier de ses petits Passereaux. Ils seraient très efficaces pour garder les arrières de l'Empereur.

Rinnie s'approchait maintenant, et le sourire de Tiër s'élargit lorsqu'il vit qu'Iélian escaladait le mur et suivait à son tour Toarsen et Kissel. Lui savait qu'ils surveillaient Phorän, mais si un étranger surprenait cette scène, il croirait que Rinnie était très importante. Elle se planta au milieu de la rue juste en dessous de son père et plaça ses mains en visière.

– Papa ! Lehr dit qu'il a résolu le mystère des espaces vides, mais il ne veut rien dire jusqu'à ce que tu viennes.

– D'accord, j'arrive.

Il savait que les chances que quelqu'un d'autre soit ici à Colossaë étaient très minces, mais le silence l'inquiétait, et il jeta un dernier coup d'œil alentour, avant de sauter en bas du mur.

Il suivit docilement sa fille, l'Empereur et les gardes, à travers la petite rue pavée jusqu'au bout du quartier où Lehr les attendait.

Rufort observa et il du coin de l'œil était resté légèrement en

Kuon, observa-t-il du coin de l'œil, était resté légèrement en arrière.

– Regarde ça, papa, dit Lehr.

Sa voix vibra d'excitation. Tiër s'avança et vit un terrain couvert de débris, où une maison s'était jadis dressée.

Lehr lui désigna la clôture. Assez modeste par rapport à celles des maisons voisines, elle était en bois, et s'élevait à hauteur de taille. Elle était peinte de façon très élaborée, toutefois : des feuilles d'acanthé et de frêles fleurs blanches s'entremêlaient les unes aux autres sur les planches harmonieusement découpées.

Tiër fronça les sourcils : il avait déjà vu ce genre de clôture auparavant. Mais il ne parvenait pas à se rappeler où. Lehr attendit patiemment, tandis qu'il glissait la main sur le bois miraculeusement préservé et se baissait afin d'étudier plus en détail l'une des fleurs peintes.

Non, se dit-il, ça n'a jamais été une clôture.

S'il n'avait pas eu tous ces problèmes de mémoire, il n'aurait pas eu tant de mal à reconnaître ce que c'était.

– Le *mermora* de Benroln, finit-il par dire. (Il l'avait vu, dans sa version virtuelle, presque chaque soir durant son voyage de retour.) La maison de Rongier le Bibliothécaire a ce motif-là sur le rebord des fenêtres.

– Et les contours du bâtiment, ou plutôt de ce qui a été le bâtiment, épousent parfaitement l’architecture de la maison, précisa Lehr. Moi, je pense que les maisons écroulées sont celles des sorciers. Si nous trouvons maman, j’imagine qu’elle pourra nous dire à quel trou correspond tel ou tel *mermora*.

– Qu’est-ce qu’un *mermora* ? demanda Phorän.

Rinnie et Lehr entreprirent tous deux de lui expliquer. Rinnie aurait bien laissé son frère parler, mais ce dernier eut le malheur de lui reprocher d’être impolie.

Tiër les laissa se disputer, et s’avança de quelques pas au milieu de la route, en essayant de visualiser – avec son œil intérieur – ce à quoi le quartier devait ressembler, quand la maison de Rongier était encore debout au milieu des autres.

Il se demanda si celle de Rongier avait été bâtie en premier, et si l’on avait construit toutes les autres par la suite ; ou bien si les maisons environnantes avaient été là au départ, et que l’on avait laissé un terrain non bâti à l’usage de Rongier. La modeste bâtisse avait dû paraître incongrue à l’époque où il y avait habité.

Il ferma les yeux à demi et visualisa l’ensemble. Ses mains devinrent chaudes, et fourmillèrent insensiblement, tandis que l’image se formait. Mais il ne s’agissait pas d’une simple image. Soudain, les sons qui lui manquaient encore l’instant d’avant résonnèrent à ses oreilles : le vent dans les branches, le gazouillis des oiseaux. Il huma le parfum délicat des herbes coupées et des

fleurs, sentit l'odeur forte et piquante du fumier. Ce n'était pas une rue très passante. Seuls les gens qui vivaient là, et quelques marchands ambulants, troublaient parfois le calme du quartier.

Un cheval était attaché juste en face du logis de Rongier. Il était plus petit et plus frêle que la plupart des chevaux que Tiër avait l'habitude de voir. Sa crinière était décorée de rubans et sa selle était faite de cuir blanchi. Soudain, il agita la queue et frappa le sol du sabot arrière comme pour éloigner un insecte incommodant.

– Si je comprends bien, les sorciers ont trouvé le moyen de transporter leurs bibliothèques avec eux, lorsqu'ils ont fui la ville ? (La voix de Phorän troubla la concentration de Tiër.) Moi, tout ce que j'ai réussi à emporter, c'est quelques vêtements, mon épée, une bourse remplie d'or et quatre gardes pour mieux la dépenser !

– Ils ont tué leurs propres familles, dit lentement Rufort. Garder leurs bibliothèques, cela me semble...

Il chercha le mot approprié.

– Écœurant, l'aida Iëlian.

– Mais ils ne pouvaient pas tout perdre, ça leur était insupportable, intervint Tiër. (La vision du passé avait à présent disparu.) Si j'étais obligé de tuer ma famille et de lui survivre – la pire chose que je puisse imaginer – j'aimerais conserver un

souvenir, une trace de leur existence.

– N'est-ce pas ce qu'ils ont sacrifié, justement ? demanda Lehr, appuyé contre la clôture. D'après maman, la magie est faite de motifs, de rythmes. En tuant les habitants de Colossaë, c'est le rythme de leurs vies quotidiennes, tout ce qui faisait leurs habitudes, leurs foyers, qu'ils ont sacrifié.

– Pourtant, la bibliothèque n'a pas été sacrifiée, objecta Rinnie. Elle ne faisait donc pas partie du sort. Peut-être que les *mermori* sont pareils ?

Phorän sourit, puis dit d'un ton pince-sans-rire :

– Peut-être, oui, mais mon oncle disait : « Si sa maison brûle, demande à un sorcier de choisir entre sauver un livre ou son fils unique, et à coup sûr il choisira le... »

Sa voix s'éteignit et Tiër vit brusquement devant lui les branches d'un arbre.

– Papa ?

La voix de Rinnie était effrayée.

– Je vais bien, répondit-il. (Il avait répondu instinctivement à la peur de sa fille, sans prendre le temps d'évaluer la situation. Il ne se rendit compte que des bras solides le maintenaient au sol que lorsqu'on libéra ses mains et ses jambes. Il gisait sur le dos, au milieu de la rue. Les garçons étaient accroupis tout autour de lui,

et les yeux larmoyants de Rinnie l’observaient avec frayeur, derrière l’épaule de Lehr.) Une autre crise, hein ?

Il s’assit trop rapidement et, si Phorän ne l’avait pas retenu, il serait tombé de nouveau. Il avait un goût de sang dans la bouche et sentit une coupure à l’intérieur de sa joue.

– Celle-ci était pire que les autres, papa, dit Lehr.

Sa voix ne tremblait pas, et il n’y avait pas de larme sur ses joues, mais Tiër vit qu’il était aussi effrayé que Rinnie.

– Kissel vous a rattrapé avant que vous tombiez, lui dit Toarsen. Mais j’ai l’impression que vous vous êtes cogné la tête avant que je puisse maîtriser vos convulsions.

– Merci beaucoup, à tous, dit Tiër. (Il s’appuya d’une main sur l’épaule de Phorän, et se hissa sur les genoux. Quand sa tête cessa de tourner, il se mit debout.) Je vais bien, ne vous inquiétez pas.

Le Barde qu’il était savait qu’il mentait.

– Oui, bien sûr, le Corbeau aurait pu jeter le sort sur Colossaë tout seul, dit l’Érudit, en réponse à la question de Séraphe. (Il arpenta la courte distance entre le banc de Séraphe et l’escalier.) Mais cela n’aurait pas suffi à confiner les anciens dieux. Seuls les sorciers pouvaient faire ce sacrifice et renoncer à leur propre

cité. La Déesse-Corbeau a dirigé le sort – par l’intermédiaire d’Hinum – mais le pouvoir du sort provenait des sorciers.

– Ils ont tué ceux qu’ils aimaient, dit Séraphe, en essayant d’imaginer ce que cela pouvait être. Et ils ont détruit tout ce qu’ils avaient de plus cher ! Comment les avez-vous tous persuadés ?

– Nous les avons rassemblés dans le temple du Corbeau et leur avons expliqué ce qui s’était produit. Ils savaient déjà, bien sûr, que le Tisseur et le Traqueur avaient été libérés – personne ne l’ignorait à ce moment-là, car tous les éléments naturels étaient déchaînés.

– Ils n’étaient pas tous d’accord.

Elle tenta d’imaginer une salle remplie de Corbeaux. Comment se seraient-ils accordés sur quoi que ce soit ?

L’Érudit s’arrêta en haut de l’escalier.

– Non. (Et elle vit la mort dans ce simple mot, et dans l’affaissement de ses épaules. Il prit une profonde inspiration, bien qu’il n’ait pas besoin de respirer.) Nous avons fui Colossaë par la Porte de l’Université. Puis, nous l’avons sacrifiée.

– Mais pas la Grande Bibliothèque ni les bibliothèques personnelles des sorciers. (Elle rassemblait méthodiquement les faits et s’en servait pour voir au-delà de ce qu’elle savait déjà. Elle se rappelle le frisson dont l’Érudit avait regardé Homère et

Elle se remémora la façon dont l'Élu dit avait regardé Hennëa et du ton particulier de sa voix, lorsqu'il évoquait sa déesse. Comme s'il était présent dans la pièce, elle pouvait entendre les mots de Tiër : « J'ai l'impression que c'est une vieille, une très vieille femme... »)

» Ni le Corbeau, non plus. Elle avait l'intention de mourir, pourtant, n'est-ce pas ? (Peu à peu, un sentiment de terreur superstitieuse l'envahissait. *Hennëa est la Déesse-Corbeau !*) Une fois qu'elle aurait accompli sa mission, elle voulait mourir elle aussi, comme les autres dieux.

– Je n'ai pas eu la force de la tuer. Je l'aimais.

– Qu'avez-vous fait, alors ?

– J'ai pris sa mémoire à la place. Comme vous l'avez vu, elle ne se le rappelle toujours pas. J'ai changé son visage, aussi, pour un temps seulement, jusqu'à ce que ceux qui se souvenaient d'elle soient tous morts. Tant de sorciers tombèrent cette nuit-là, et ceux qui survécurent étaient brisés, d'une manière ou d'une autre. Elle ne fut pas la seule à perdre la mémoire. Certains sorciers ne firent plus jamais usage de leur science, et une poignée devinrent aveugles. L'un d'entre eux ne devait plus jamais parler.

– Isolda la Silencieuse ?

Il se tourna vers elle et l'observa avec intérêt.

– Comment connaissez-vous Isolda ? Seriez-vous de sa maison ? (Séraphe hocha la tête et il sourit alors, ému par un souvenir heureux, d’après ce qu’elle comprit.) Non, ce n’était pas Isolda. Au contraire, elle aurait pu étudier sous l’aile du Hibou ! Elle possédait une voix claire et mélodieuse, comme une harpe de cristal frémissant dans le vent. Les jours qui suivirent le sacrifice de Colossaë, ses chants furent pour nous un réel réconfort. On l’appelait « la Silencieuse » parce qu’elle ne disait jamais un mot inutile, c’est tout ! (Il s’interrompit.) Vous ne lui ressemblez pas, mais vous avez quelque chose de son caractère.

Séraphe pinça les lèvres.

– J’ignore comment vous faites cela, mais vous êtes Hinum en personne.

– Oui.

Séraphe se pencha en arrière, et réfléchit à la situation. Elle avait, juste en face d’elle, le plus grand magicien que le monde ait porté et elle comptait bien profiter de ses connaissances.

– « L’homme est fait d’esprit, d’âme et de chair », lut Séraphe. « Pour voir l’esprit, le sorcier doit franchir les obstacles qui entravent sa vue. » (Elle reposa le livre sur la table, avec un geste agacé.) C’est du charabia ! dit-elle à l’objet, ainsi qu’à son nouveau maître. Qui plus est, c’est du charabia inutile. Il n’y a

pas de réels détails, il n'y a rien, à part une collection d'aphorismes pseudo-poétiques. Que du galimatias ! J'ai fait tout ce qui est écrit, et je n'ai rien vu d'autre que mon propre Ordre !

– Cela n'a rien d'un galimatias, indiqua l'illusion d'Hinum d'un ton compatissant. Si vous souhaitez que votre époux reste en vie, jusqu'à ce que je sois en mesure d'ourdir ma magie, il vous faut apprendre à voir l'esprit. Tout cela exige un peu d'étude et d'autodiscipline.

Elle se tourna pour le dévisager, et il lui sourit – exactement comme Tiër. Personne d'autre ne s'était moqué de son mauvais caractère, auparavant.

Pour Tiër, elle ferait cet effort. Elle apprendrait comment réaliser ce sort, ou mourrait en essayant. Hinum était le seul sorcier capable de lui enseigner cela, à moins qu'Hennëa retrouve soudain la mémoire. Mais cela serait déjà arrivé, songea-t-elle, si ça avait dû être le cas.

Ce serait sans doute une bénédiction, se dit-elle, si la pauvre Hennëa ne se rappelait jamais. D'après ce qu'Hinum lui avait dit, l'ancienne déesse n'avait pas plus de pouvoir, à présent, que n'importe quel Corbeau. Le souvenir de ce qu'elle avait été ne lui apporterait que regrets et affliction.

Mais Hennëa n'était pas la seule à avoir tout perdu, lorsque Colossaë avait été sacrifiée. Hinum n'était pas entré dans les

détails, mais il avait suffisamment souffert pour choisir de rester ici, seul, et de ne jamais s'aventurer dans le monde extérieur.

L'illusion qu'il avait conçue pour héberger son intellect – son esprit, avait-il dit, en tapotant ce livre qu'elle s'évertuait à comprendre – n'était pas capable de beaucoup de magie. Il avait amorcé le processus de réveil de son véritable corps, dès qu'il avait vu Tiër et les pierres d'Ordre. Il croyait savoir comment résoudre les deux problèmes, mais il ignorait combien de temps son corps mettrait à se réveiller. Pour les pierres d'Ordre, il n'y avait pas d'urgence. Mais Tiër n'avait plus beaucoup de temps devant lui.

C'est ainsi qu'elle s'était retrouvée là, assise à une table d'étude, comme une jeune apprentie mage *solsenti* sous la tyrannie de son maître.

– Ce n'est pas très difficile, lui disait-il à présent. (Il lui tendit le morceau de craie qu'elle avait jeté à travers la pièce.) Un novice de treize ans saurait faire ça, sans aucun problème, sauf s'il jette des objets par terre au lieu d'écouter !

Séraphe bouillait de rage tandis qu'elle traçait une fois de plus les glyphes ésotériques sur la surface brillante de la table. Elle n'avait pas eu de professeur depuis que le sien, le vieil Arvage, avait été tué et Hinnum semblait trouver un malin plaisir à se montrer obscur.

Pour elle, c'était pire qu'entendre les runes pour créer un

Pour elle, c'était pire qu'apprendre les runes pour créer un bouclier, comme elle l'avait fait autrefois – au moins, elle pouvait sentir le pouvoir se catalyser sous les runes, de sorte que les symboles eux-mêmes lui disaient s'ils étaient correctement tracés, ou non. En comparaison, tout ceci n'était que du charabia.

– Cette figure est à l'envers. (Il tapota le dessin du livre qu'elle essayait d'imiter.) Vous voyez, là ? Et le petit trait, juste ici, doit être un peu plus long.

– Si vous m'expliquiez ce que nous essayons de faire, argua-t-elle pour la énième fois, tout ceci ne serait peut-être pas nécessaire !

– Tout est dans le livre. Mais vous m'avez dit que ce livre vous était incompréhensible. Il en est de même des figures. (Il se pencha au-dessus des glyphes qu'elle traçait.) Oui, c'est mieux. Encore trois autres figures, et je vous enseignerai les mots.

– Est-ce qu'Hennëa pourrait faire cela ?

– Je ne sais pas. Vous pouvez, évidemment, attendre qu'une autre personne règle vos problèmes à votre place, si vous n'êtes pas disposée à faire un effort.

S'il n'avait pas été une construction virtuelle et s'il ne représentait pas son unique chance de sauver Tiër, elle l'aurait frappé.

Elle se résigna et entreprit de reproduire la figure suivante, avec tous ses angles et ses courbes aléatoires.

Hinum attrapa la joue de Séraphe, et la tira brutalement, forçant sa bouche à prendre une position peu naturelle.

– Voilà, c’est comme ça. Si vous n’articulez pas les sons correctement, cela ne fonctionnera pas !

Elle s’arracha à sa poigne, et essaya encore. *Le bon rythme, le bon ton, la bonne prononciation... ce n’est guère étonnant que les mages solsent soient des teignes !*

Les yeux rivés sur les formes absconses qu’elle venait de tracer, elle s’efforça de nouveau de prononcer les mots de la bonne façon. Quand ils sortirent de sa bouche, il lui sembla que c’étaient exactement les mêmes qu’elle avait prononcés vingt fois auparavant, mais cette fois-ci il se produisit quelque chose. Du pouvoir, de l’énergie pure, afflua à travers les étranges symboles et à l’intérieur d’elle, en une vague de magie qui fit reculer son banc de plusieurs centimètres.

C’était assez différent des runes. Les runes lui appartenaient et faisaient ce qu’elle ordonnait.

Les figures et le mot de ce sort-là commençaient par la déconcentrer, puis lui dérobaient sa magie et lui donnaient une autre forme. Elle n’aimait pas cela – un Corbeau contrôlait sa

autre forme. Elle n'aimait pas cela — un Corbeau contrôlait sa propre magie. Non, elle n'aimait pas cela, mais elle voyait et comprenait ce que le motif des symboles et des sons essayait de faire de son pouvoir. Il y avait des défauts par endroits, qu'elle répara en tirant sa magie à elle, jusqu'à ce qu'elle s'approprie le sort.

— Ça y est, j'ai réussi !

Elle se tourna vers Hinum.

Mais au lieu de voir le garçon qu'il avait été jusque-là, elle aperçut un filet de magie, un réseau complexe de cordes et de nœuds, qui donnait forme à l'Érudite. L'étoffe violette qu'elle avait toujours connue comme étant l'Ordre du Corbeau était là également, en dessous du filet — du moins, c'est ce qu'elle crut au départ.

Elle quitta sa chaise, et s'avança vers lui. Elle pouvait voir à présent que ce n'était pas l'Ordre du Corbeau, pas tout à fait.

— Ce n'est pas l'Ordre du Corbeau, mais ça lui est apparenté, dit-elle.

— J'ai été béni par la déesse, répondit-il, en ayant l'air de suivre son propos. Et le don du Corbeau est très semblable à l'Ordre du Corbeau, en effet. Mais qu'avez-vous fait ? Votre magie n'a pas l'air de correspondre au sort initial !

— Oui, je l'ai réparé. (Elle se pencha plus avant, fascinée.) Je

vous demande pardon, ajouta-t-elle d'un air absent – comme la réalité de ce qu'elle voyait éclairait les passages obscurs du fameux livre.

– Qu'avez-vous fait ?

Il avait l'air fasciné, lui aussi, et étudiait sa magie d'aussi près qu'elle étudiait la sienne.

– Pas tout de suite. Laissez-moi regarder, d'abord.

Ça lui demanda beaucoup de concentration, comme s'il lui fallait faire un effort pour regarder les objets. Et puis, c'était fatigant, aussi. Elle ne pourrait pas faire cela très longtemps. C'était semblable à la façon dont les Corbeaux ouvraient l'œil pour voir les Ordres, sauf que sa vision était beaucoup plus étendue.

– J'arrive à voir le sort qui vous lie à votre illusion, dit-elle, après un moment de réflexion. (Il s'agissait sûrement de l'étrange filet qui l'entourait.) En dessous il y a le... la bénédiction du Corbeau, j'imagine que vous l'appellez comme ça – et encore en dessous... (L'étoffe violette devint soudain transparente et disparut de sa vue à l'instant où elle choisit d'étudier d'autres éléments du tissage.) Je vois aussi une lueur bleuâtre, qui protège un noyau sombre.

– Décrivez-le-moi.

Sa voix avait perdu sa note de prudence, et s'était faite avide, nassonnée. Sérénhe leva la main et l'introduisit au travers du

passionnée. Seraphie leva la main et l'introduisit au travers du filet, afin d'effleurer la lumière du bout des doigts.

– Donnez-moi votre main.

Si la bénédiction de Corbeau fonctionnait comme un Ordre, elle devait être en mesure de lui montrer ce qu'elle avait fait, pour qu'il puisse le refaire lui-même. Ce serait plus facile qu'essayer de lui expliquer.

C'était donc à son tour d'être le professeur, à présent, et elle ne lui avait pas encore pardonné d'avoir tiré ses joues.

Il lui prit la main, et, un court instant, elle se demanda si le fait qu'il n'ait pas vraiment d'Ordre, qu'il ne soit pas vraiment humain, et qu'il ne soit pas capable d'ourdir sa magie, allait l'empêcher d'accomplir ce qu'elle souhaitait faire.

Elle découvrit qu'il n'avait pas menti à propos de la différence de magie, mais, dès lors qu'elle faisait les choses en deux temps, tout fonctionnait parfaitement. Elle lui montra donc la forme de la magie qu'elle avait utilisée, à l'instant, pour cette vision nouvelle, plus étendue, et bien qu'il ne puisse ourdir lui-même le sort, elle comprit à son « ah » extasié qu'il avait saisi le concept. Alors, elle lui montra ce qu'elle voyait, à l'aide du sort qu'elle aurait utilisé sur n'importe qui, même quelqu'un qui ne serait pas mage de naissance.

Elle l'emmena doucement à travers le filet de magie, franchit avec lui le voile de la Déesse-Corbeau et l'emmena jusqu'au

avec un bleu pâle de la Douce Corbeille et s'étendit jusqu'au bleu pâle entourant le noyau sombre.

– Le bleu pâle, c'est l'esprit. C'est ce que vous étiez censée voir. Par contre, je n'ai aucune idée de ce que l'autre peut être. L'âme ? Oui, c'est possible. Ou alors c'est dû à la forme illusoire que j'ai choisi d'habiter.

Sa voix s'éteignit. Séraphie ferma les yeux, et sépara doucement sa magie de celle d'Hinum, puis dissipa le sort qu'elle avait utilisé. Elle dut cligner deux fois des paupières, avant que ses yeux voient normalement. Puis elle fit deux pas en arrière, gênée d'être si proche de l'Érudite. Elle profita du fait qu'il avait encore un sourire béat pour demander :

– Si le Traqueur n'est pas maléfique, alors pourquoi le Ténébreux existe-t-il ?

Jusqu'à présent, il avait évité de répondre à toute question sur le sujet. Elle espérait que le prendre par surprise donnerait de meilleurs résultats. Mais ses yeux s'allumèrent avec une rapidité fulgurante. Quand Tiër avait cette expression-là sur le visage, ça lui prenait beaucoup de temps pour retrouver son calme.

– Comment le saurais-je ? ! Je suis ici depuis la fin de Colossaë !

– Pas tout à fait, je pense. Il y avait un Ténébreux parmi les sorciers qui ont survécu et les légendes disent toutes que c'est vous qui l'avez tué. Pourquoi les Ténébreux sont-ils maléfiques ?

Elle aurait sûrement dû laisser Tiër s'en charger, mais l'expression sur le visage d'Hinum l'avait convaincue d'essayer. Elle n'avait plus rien à perdre, désormais, à essayer de lui forcer la main. Il savait ce qu'étaient les Ténébreux, en général – et était au courant pour Willon, en particulier. Elle n'avait pas oublié que Willon, lui aussi, s'était rendu à Colossaë. Il avait disposé des mêmes cartes qu'elle et c'était un sorcier. Il était donc venu dans cette bibliothèque, c'était évident.

Hinum avait contribué à la création de son Ténébreux à elle, Willon, qui s'était introduit chez elle sous prétexte d'être l'ami de Tiër et avait tué sa fille. Elle forcerait Hinum à lui dire tout ce qu'il savait, même si elle devait lui arracher les mots de la bouche. Un peu de sa détermination dut apparaître dans ses yeux, car le vieux mage soupira finalement d'un air résigné :

– D'accord. Il y a un défaut dans le voile que nous avons tissé, jadis, entre les anciens dieux et notre monde, lors du sacrifice de la cité. Moi-même, je l'ai senti – ainsi que les autres mages qui ont survécu. L'un d'entre eux a utilisé cette faille, pour puiser à la source de pouvoir du Traqueur.

– Qui est responsable de cela ?

– Nous sommes tous responsables. Je suis responsable. (La culpabilité était une expression qu'elle avait souvent vue sur son visage. Pourtant il n'y avait que deux jours qu'elle le connaissait.) Il m'a fallu très longtemps pour comprendre ce qui s'était passé.

(Elle avait eu un long, l'échelle haïssée.) Depuis qu'elle avait vu

(Il s'assit sur un banc, l'ecume baignée.) J'avais expérimenté une forme d'illusion qui reproduisait si bien un objet qu'elle était capable de tromper tous nos sens. Elle pouvait aussi être fixée sur un objet métallique afin d'être appelée indéfiniment sans jamais s'altérer.

– Les *mermori*.

Il acquiesça.

– J'avais découvert qu'en détruisant l'objet que je souhaitais reproduire, le sort nécessitait très peu de pouvoir supplémentaire.

– La création des *mermori* a détruit les maisons des sorciers. (Elle se frotta le front, parce que son précédent sort lui avait provoqué un mal de tête.) Puisque cela demandait peu de pouvoir, c'était un jeu d'enfant de l'intégrer au sort du Corbeau et vous avez donc formé les *mermori* en même temps que vous avez sacrifié la cité. Ce qui signifie que le sacrifice n'était pas parfait puisque les maisons des sorciers ne faisaient plus partie de la ville endormie !

– Et puis, il y a eu la bibliothèque.

Séraphe se frotta le front encore plus fort.

– Comme c'est stupide.

– Oui, c'est vrai.

– Mais vous étiez sur le point de m’expliquer, finalement, pourquoi les Ténébreux sont maléfiques.

– Oui, c’est très simple. Un sorcier – pas un vulgaire sorcereau, mais un sorcier puissant, éduqué, intelligent – peut se glisser, dans certaines circonstances, à travers le trou dans le voile et puiser à la source du Traqueur. Il touche alors la destruction. Mais ce pouvoir, étant la destruction elle-même, tue n’importe quel mortel qui l’étreint trop longtemps.

– Pourtant le Ténébreux ne meurt pas, bien au contraire, argua Séraphé.

– La plupart des sorciers qui goûtent à ce pouvoir le relâchent immédiatement et n’y touchent jamais plus. Mais s’ils donnent la mort – qui est la contrepartie du pouvoir de destruction – à une autre personne, alors ils peuvent utiliser ce pouvoir quelque temps.

– Ils choisissent de tuer, pour garder le pouvoir ? interpréta Séraphé. Et quelqu’un prêt à faire cela, c’est quelqu’un de...

– Maléfique, oui. (Hinum jeta un coup d’œil aux lucarnes du plafond.) Il commence à se faire tard. Vous devriez rejoindre votre famille.

– Oui, les morts hantent les rues, à la nuit tombée, l’imita-t-elle gentiment.

Il hocha la tête.

– Vous savez, les morts ont de quoi être en colère, dans cette ville.

Lehr marchait derrière son père, la main de Rinnie étroitement serrée dans la sienne. Elle respirait toujours par saccades après ses larmes de tout à l'heure, qu'elle s'était efforcée – mais en vain – de cacher à son père. Cet instant terrible, où elle l'avait vu s'effondrer sur le sol, était de loin le plus éprouvant de sa vie.

Ce n'était pas la première crise qu'il avait, mais c'était la pire de toutes. C'était, en outre, la première fois que cela se produisait sans leur mère pour leur dire ce qu'il fallait faire. Après la fin de sa crise, son père s'était retrouvé gisant sur les pavés. Il avait cessé de respirer jusqu'à ce que Kissel lui frappe la poitrine.

Phorän marchait à côté de Tiër et, sans en avoir l'air, le maintenait fermement par le bras.

– Est-ce qu'on retourne au camp ? demanda Iëlian à Lehr.

Ils n'en avaient pas parlé. Phorän avait aidé Tiër à se relever, puis il avait dit : « On y va. » Mais il n'avait pas dit où. Tiër, légèrement étourdi, avait bafouillé – mais il avait refusé qu'on l'aide davantage. Par la suite, toutefois, il s'était trouvé mieux. Il tenait à présent une conversation animée avec Phorän.

– On va chercher ma mère, d’abord, dit Lehr.

Phorän intercepta le coup d’œil de Lehr, et acquiesça silencieusement.

– Papa, qu’est-ce qui ne va pas ?

Lehr leva les yeux et aperçut Jës et Hennëa, qui se hâtaient vers eux. Tiër sourit :

– Ai-je l’air d’aller si mal ?

– Oui, répondit Jës. Tu sens la transpiration, et tu es très pâle.

Il n’avait pas perdu son franc-parler habituel. Hennëa semblait toujours aussi impassible, mais Lehr remarqua que ses yeux étaient bouffis. Elle était presque aussi pâle que son père, si ce n’était son nez, légèrement rougi. Visiblement, elle avait pleuré, même s’il avait du mal à l’imaginer. Un autre jour, Lehr se serait interrogé à ce sujet, mais pour l’heure il était bien trop soucieux.

– J’ai eu une nouvelle crise, admit Tiër. Et vu la façon dont ils s’affairaient tous autour de moi, je pense que celle-ci était assez mauvaise.

Phorän se remit en route, et tira légèrement Tiër en avant. Jës souleva Rinnie et la porta sur ses épaules. Puis lui et Hennëa allèrent à la suite de son père.

Lehr attendit un peu, et prit la queue de la file à côté de Rufort. Il

s'était pris à apprécier ce gars tranquille, et, en outre, il ne souhaitait pas marcher trop près de Jës.

Quelquefois, Lehr s'amusait des pouvoirs qui avaient émergé en lui, depuis qu'il avait découvert qu'il était Chasseur. Mais, à d'autres moments, il aurait préféré que ses sens ne lui en révèlent pas tant.

Il ne voulait pas savoir ce qu'Hennëa et Jës venaient de faire. Il supportait assez mal d'en savoir autant sur ses parents et ne désirait pas être au courant pour son frère, en plus.

Brewydd se serait moquée de lui. Il pouvait presque entendre sa voix grincer à ses oreilles : « D'où viennent les bébés, à ton avis ? Tu penses qu'on les ramasse sous les champignons ? »

Il sentit ses oreilles chauffer encore plus, et ses joues étaient sûrement cramoisies. Une fois de plus, il regretta de ne pas avoir hérité du teint sombre de son père.

– J'espère que ta mère pourra l'aider, dit Rufört.

Il ne sembla pas remarquer la rougeur de ses joues. Soit il était trop inquiet vis-à-vis de Tiër, soit trop poli pour s'en enquérir.

– Oui, moi aussi, répondit Lehr.

– J'ai cru qu'il allait se casser quelque chose, reprit Rufört. (Puis, lui souriant.) Ou peut-être me casser, moi. (Lehr lui rendit son sourire, et se sentit un peu mieux. Le pire de son malaise était

derrière lui, à présent.) Le seul à avoir été dépassé, c'est Iélian, dit-il juste assez fort pour que l'intéressé l'entende.

Ce dernier, vexé qu'on se moque de sa petite taille, fit un geste grossier de la main. Puis il attendit que ses compagnons le rattrapent.

– J'aurais jamais cru qu'être garde serait plus intéressant qu'être membre du Chemin ! leur dit-il.

– Mieux, tu veux dire, rectifia Rufort.

– Mmm... (Iélian jeta un coup d'œil autour d'eux. Ils venaient d'arriver à un carrefour, et il s'attendait sans doute à voir surgir quelque danger. Colossaë rendait Lehr assez nerveux, lui aussi.) Mais être un Passereau, c'était déjà mieux qu'être greffier pour l'intendant de mon oncle. Et c'était mieux payé, aussi.

Rufort se raidit alors, les dents serrées, mais, avant que Lehr ait pu lui demander ce qui n'allait pas, il se détendit.

– Voilà une histoire que je raconterai à mes petits-enfants, dit-il. Et ils feront semblant de me croire, parce que leur mère leur aura dit de ménager le vieux fou, s'ils veulent dîner tranquilles !

Séraphe était debout en haut d'un escalier, dans la grande salle de la bibliothèque, et semblait sur le point de rejoindre le camp. Le garçon qui se faisait appeler « l'Érudit » était avec elle.

Ses yeux glissèrent sur eux et elle fit un pas en arrière. Sans une parole, elle leur ordonna de monter l'escalier, et de s'installer dans la bibliothèque où ils se répartirent entre les fauteuils, les tabourets et les tables.

Lehr intercepta involontairement les mots qu'Hennëa murmura à Séraphe :

– Tu sais, n'est-ce pas ? Tu sais à mon sujet.

Il trouva un fauteuil, s'y assit et s'aperçut que sa mère avait remarqué, elle aussi, les yeux rougis d'Hennëa et la position décontractée de Jës. Il ne pensa pas qu'elle avait compris, comme lui, ce qu'ils avaient fait ce soir-là, mais ça ne l'aurait pas étonné.

Elle souriait froidement, mais Lehr comprit que quelque chose la rendait heureuse. Après tous les sermons de leur père concernant la façon de bien se comporter avec les femmes, ce sourire lui parut déloyal.

Puis Séraphe dit quelque chose d'étrange à Hennëa :

– Hennëa, toi mieux que quiconque, tu sais que les Corbeaux aiment les secrets.

Tiër s'assit en tailleur sur l'une des tables. Phorän, lui, s'assit par terre, et Rinnie se serra contre lui, la tête posée sur la jambe de l'Empereur. Gura fit de même de l'autre côté, et posa la tête sur

son autre genou, avec un léger soupir.

Lehr pensait que l'Érudit resterait avec sa mère, mais elle l'envoya s'asseoir sur un banc, lui aussi.

– J'ai passé une journée très fructueuse, leur dit-elle, les yeux rivés sur le visage ravagé de Tiër. Mais dites-moi ce que vous avez trouvé, d'abord. Jës ?

Ce dernier eut un large sourire, et Lehr, un court instant, fut horrifié par ce que son frère pourrait raconter. Avec Tiër comme père, ils avaient tous appris à ne pas mentir, mais Jës – d'une certaine façon – était trop honnête.

– J'ai trouvé le temple du Corbeau, dit-il. Ce n'est pas loin d'ici. (Il jeta un coup d'œil à Hennëa.) Il ressemble au temple de la Déesse-Hibou, sauf que les pierres sont blanches et noires.

Lehr vit les traits d'Hennëa se détendre, et comprit qu'elle avait eu les mêmes inquiétudes que lui. Sans qu'il s'y attende, elle croisa son regard à travers la pièce, rougit, puis lui fit un sourire contrit.

– Tiër ? demanda Séraphie.

– Lehr a découvert à quoi correspondaient les trous au milieu des lotissements.

Elle se tourna vers Lehr, qui lui expliqua tout à propos de la clôture et de l'architecture de la maison qu'elle avait jadis

entourée.

– Très bien, on y apportera le *mermora* de Rongier, dès demain.

Ce fut tout ce qu'elle dit après qu'il eut terminé.

– Mais je croyais que vous étiez de la maison d'Isolda ? demanda l'Érudit, d'un air suspicieux. Comment se fait-il que vous ayez le *mermora* de Rongier ?

Elle lui lança un regard glacial.

– Je vous ai déjà dit que le Ténébreux, depuis plus de vingt ans, tuait systématiquement les clans Voyageurs. Il y a quelques semaines, il a tué le dernier représentant du Clan de Rongier. C'est pourquoi son *mermora* est venu à moi, comme les autres.

– La lignée de Rongier s'est éteinte ? Et comment ça, les autres ?

– Je détiens deux cent vingt-neuf *mermori*. Tous leurs clans sont éteints.

L'Érudit baissa les yeux.

– Demain après-midi, je serai capable d'utiliser ma magie, murmura-t-il.

– Parfait.

Séraphe jeta un coup d'œil à Tiër, et haussa un sourcil :

– Tu as l'air d'aller mieux. Je n'étais pas sûre que tu survivrais à l'escalier.

Il lui sourit.

– J'avoue, ma Reine. J'ai eu une autre crise. S'il n'y avait pas eu Kissel pour m'attraper avant que je tombe et que je heurte les pavés, ma tête serait dans un état encore pire ! Mais ça, je commence à m'y habituer. Il n'y a rien de nouveau, mon amour. Dis-nous plutôt ce que toi tu as appris. Nous avons suffisamment attendu !

Chapitre 17

Voici ce qu'il s'est passé.

Séraphé fit un petit sourire à Tiër. C'était par ces mots-là qu'il commençait la plupart de ses histoires.

Il avait meilleure mine. Il pouvait difficilement être plus mal, à moins d'être mort. Quand elle avait vu Phorän le soutenir jusqu'en haut de l'escalier, elle s'était rendu compte qu'il n'y avait plus de temps à perdre.

Elle abrégéa donc l'histoire de Colossaë, et laissa de côté tout l'aspect dramatique, autant qu'elle le put – ils avaient tous eu suffisamment d'émotions pour aujourd'hui. Elle omit également la partie concernant Hennëa et la Déesse-Corbeau. La principale intéressée, apparemment, s'était finalement souvenue de ce qu'elle était dans le passé. Elle s'assurerait, plus tard, que Jës était au courant et elle le dirait à Tiër, aussi, car elle n'avait pas de secret pour lui. Après, Hennëa déciderait elle-même si elle souhaitait dévoiler son passé aux autres.

Tout en parlant, Séraphé gardait les yeux rivés sur Tiër. Elle n'utilisa pas le nouveau sort qu'elle avait appris, cela lui aurait demandé trop de concentration. mais elle ouvrit l'œil. et s'efforça

de ne pas s'alarmer lorsqu'elle vit à quel point son Ordre était faible.

Il savait qu'il allait mal, lui aussi – cela se voyait aux cernes autour de ses yeux, et à ses attitudes trop décontractées. Mais cela ne servait à rien d'alarmer les autres, et elle évita donc de se tordre les mains, ou de s'énerver, même si elle en avait très envie. Demain, Hinum l'aiderait à sauver son mari, sinon elle prendrait sa chère bibliothèque en otage. Tiër ne tiendrait pas un jour de plus.

Elle termina l'histoire, puis leur livra les théories d'Hinum à propos du Ténébreux, du Traqueur et du désordre qu'avaient causé les sorciers avec les *mermori* et la bibliothèque.

– Donc, c'était vrai, dit Phorän. (Sa voix résonna lourdement dans le silence.) Mon oncle avait raison, alors. Ils ont tué leurs enfants, mais ils ont sauvé leurs livres.

– Pour être juste, je pense qu'on leur a seulement dit que leurs familles devaient mourir et qu'ils ne savaient rien au sujet des livres, intervint Tiër. (Celui-ci observait Hinum avec attention. Un Barde, songea Séraphe, savait voir à travers les illusions. Alors, il sourit à sa femme.) Mais ce n'est pas tout ce que tu as appris aujourd'hui. Tu m'as l'air trop satisfaite pour qu'il n'y ait pas autre chose, ma Reine !

Séraphe jeta un coup d'œil à Hinum. Elle avait permis à Hennëa

de choisir de garder le secret sur son passé. D'une certaine façon, il lui semblait injuste de ne pas en faire autant avec le vieux sorcier.

– Présentez-moi à votre famille, dit-il.

– Mon Seigneur, je vous présente mon mari Tiëragan, Barde de Reidern.

Elle aperçut la mine contrariée d'Iëlian et comprit qu'elle aurait dû commencer par présenter Phorän. C'était trop tard, mais elle le nomma juste après.

– L'Empereur ? demanda l'Érudit.

Séraphé songea que cela en disait long sur elle, si elle pouvait scandaliser un sorcier aussi âgé qu'Hinum, même s'il avait passé les dix derniers siècles cloîtré dans sa bibliothèque.

– Oui, j'ai oublié de vous en parler.

Elle lui expliqua brièvement pourquoi l'Empereur faisait partie de leur quête. Quand elle eut fini, elle regarda autour d'elle et essaya de se rappeler qui était le prochain, par ordre de rang, qu'elle devait présenter. Mais elle renonça rapidement et se contenta d'aller du plus âgé au plus jeune.

Dès qu'elle les eut tous nommés – y compris Gura, sur l'insistance de Rinnie – elle se retourna vers Hinum et lui dit :

– Voici donc ma famille.

Puis, se tournant vers les autres :

– Je vous présente Hinum, l’illusionniste de Colossaë.

– Je croyais que c’était une illusion, dit Tiër, les sourcils froncés. (Il regarda Hinum.) Il n’est pas réel, Séraphe. Ça, je peux te le dire.

– Oui, ceci est une illusion. (Elle fit un geste vague en direction du garçon.) Mais celui qui tire les fils, c’est Hinum en personne.

– Tu veux dire qu’il est vivant, murmura Hennëa.

Séraphe vit toute une palette d’émotions passer sur son visage, avant d’être rapidement refoulée. Jës – à moins que ce soit le Gardien – serra la jeune femme plus fort contre lui et regarda Hinum intensément, d’un air intrigué.

– Oui, leur répondit Séraphe. Hinum a accepté de nous aider. Il m’a dit qu’il pouvait régler, de manière définitive, tous les problèmes de Tiër ainsi que celui des pierres d’Ordre. (Même si Hennëa se souvenait de tout – quoi que cela signifie pour une ancienne déesse – ils avaient besoin de l’aide d’Hinum. Elle regarda le garçonnet, sous l’apparence duquel se cachait le grand illusionniste.) Mais c’est avec le Ténébreux qu’il peut nous aider le plus. Vous le connaissez, n’est-ce pas ? Il y a quelques siècles, un jeune sorcier puissant est venu ici. Il était à la

SECRET, un jeune sorcier puissant est venu ici. Il était à la recherche d'un maître-mage qui pourrait le former. (Hinum croisa son regard, mais garda un visage impassible.)

» Vous aimez enseigner. J'ignore quel était son nom, à l'époque, mais à présent il s'appelle Willon. Il est intelligent et plein de charme.

– C'était un illusionniste, lui aussi. D'ordinaire, les sorciers considèrent l'art de l'illusion comme une magie inférieure, un trompe-l'œil plutôt qu'une force créatrice. Vous savez, être un grand mage, avoir tant de potentiel, et voir les autres sorciers – ceux qui ne sauraient pas lire l'avenir dans l'eau, même s'ils possédaient la Coupe des Âges ! – dénigrer vos capacités, c'est assez dur. Même à Colossaë, notre art était méprisé, jusqu'à ce que je leur montre de quoi était capable un illusionniste.

– Vous lui avez enseigné votre art, enchaîna Tiër.

Séraphe fut ravie qu'il le fasse parce qu'il saurait lui arracher tous les détails.

– Oui, je l'admets.

Tiër pencha la tête vers lui :

– J'imagine que vous n'y êtes pour rien, n'est-ce pas, s'il est devenu le Ténébreux ?

– Non.

– Pourtant, il n’y a personne d’autre ici, à part vous. Or, d’après Séraphe, le Ténébreux ne peut supporter le pouvoir du Traqueur, sans tuer d’autres gens. Qui donc a-t-il tué ?

– Mon second apprenti. Mais je ne l’ai pas su tout de suite. J’ai cru qu’ils s’étaient enfuis tous les deux. Vous n’êtes pas les premiers à trouver Colossaë, vous savez. Parfois, ils viennent jusqu’ici, quand je suis trop seul. Je les appelle, je leur enseigne, et je les lie au secret.

– Nous aiderez-vous à l’arrêter et à le châtier pour ses crimes ? À l’empêcher de tuer d’autres clans Voyageurs et à dérober les Ordres ?

Séraphe lut la honte sur le visage d’Hinum.

Bien sûr, c’est Hinum qui a enseigné le système des Ordres à Willon, songea-t-elle. Qui d’autre connaissait leur fonctionnement ?

– Il voulait tout connaître sur les sorciers, les dieux défunts, les Ordres. Mais je ne lui ai pas appris à les dérober, non, il n’avait pas encore ce pouvoir-là, à l’époque. Il m’a posé des questions sur les Voyageurs.

– Vous n’avez rien dit sur l’Aigle, intervint Jës, brusquement. Volis ne savait rien sur les Aigles et il n’y en a aucun parmi les pierres d’Ordre.

Évidemment, je n’ai rien dit sur l’Aigle, songea-t-elle.

– Evidemment, je n'ai rien dit ! s'exclama Hinnum, avec indignation. Il faut protéger les Aigles, les cacher. Le fardeau que vous portez est très lourd, et vous n'avez pas eu le choix.

– Il est donc venu ici, si je comprends bien ? demanda Lehr. Mais n'a-t-il pas exploré la cité ? Si le Hibou et le Corbeau ont des temples, l'Aigle en a un aussi.

– Non, celui de l'Aigle a été rasé, répondit Hennëa. Après qu'ils ont tué le dieu, ils ont détruit son temple. Pourquoi auraient-ils adoré un dieu mort ?

– Oui, c'est ce qu'Hinnum nous a dit, mentit allègrement Séraphe.

Elle n'allait pas laisser Hennëa se trahir elle-même, simplement parce qu'elle était bouleversée. Hinnum saurait qu'elle avait menti, Tiër aussi. Mais tous deux garderaient le silence.

– Papa, dit Jës. Pourquoi le Ténébreux s'intéresse-t-il autant aux Ordres, à ton avis ?

Tiër sourit et Séraphe comprit que quelque chose lui avait échappé.

– Tu as raison, fiston. (Il regarda fixement Hinnum.) Je ne suis pas Corbeau, ni Voyageur, même si je suis Barde. Mais je suis un conteur d'histoire.

» Dans l'histoire du Ténébreux, trois personnages retiennent

l'attention. (Il leva un doigt.) Le premier, c'est vous. Vous qui avez enseigné votre art à un autre illusionniste. Vous l'avez fait parce que jadis, vous aussi, vous étiez comme lui. Parce que vous étiez seul, et parce qu'il a flatté votre orgueil. (Il leva un autre doigt.)

»Le deuxième, c'est Willon, qui est devenu le Ténébreux pour le pouvoir. Mais je connais Willon. S'il a fait fortune dans le commerce, c'est parce qu'il a toujours su soigneusement planifier les choses. Il a toujours un objectif en tête. Lui s'est fait discret – contrairement au Roi Innommable – mais nous savons ce que Willon a accompli dans l'ombre. Il a créé une société secrète, dont le but était d'annihiler l'Empire de l'intérieur et de voler leurs pouvoirs aux Porteurs d'Ordre.

– Par le Corbeau, il essaie de détruire le voile ! s'exclama Hinum, brusquement alarmé.

Il pâlit et jeta un coup d'œil à Hennëa. Il s'éclaircit la voix :

– Les Ordres ont été créés pour deux raisons. La première, c'était pour fournir l'équilibre nécessaire au maintien du bouclier. La seconde fut un échec, à cause de notre folie lorsque j'ai sauvé la bibliothèque, et que j'ai façonné les *mermori*.

– Qu'est-ce que c'était ? demanda Hennëa. Je ne m'en souviens plus.

– Le voile empêche les anciens dieux d'agir dans notre monde.

– Mais leur pouvoir doit être utilisé, néanmoins. Sans ça...

mais leur pouvoir doit être utilisé, néanmoins. Sans issue d'aucune sorte, le bouclier finirait par céder. Les six dieux avaient été créés pour canaliser le pouvoir du Tisseur et du Traqueur. Les Ordres, eux aussi, étaient censés remplir cette fonction. Mais à cause des failles dans le voile, leur pouvoir s'échappe tout seul.

– Celui du Tisseur aussi ? s'enquit Phorän.

C'est une excellente question, songea Sérâphe. Si le pouvoir ravageur du Traqueur s'échappe, pourquoi pas le pouvoir créateur, dans ce cas ?

Hinum croisa les jambes, et s'assit en tailleur sur l'un des fauteuils.

– Laissez-moi vous dire ce que je vois. Quand je vous regarde, je vois un Corbeau marié à un Barde *solsenti* ; alors que les Ordres, à l'origine, étaient liés aux lignées des mages de Colossaë. Je vois qu'ils ont eu trois enfants dotés chacun d'un Ordre différent. Les Ordres étaient censés se répartir entre les clans Voyageurs. Qui plus est, cette famille-là voyage avec l'Empereur, qui se trouve affecté d'une Mémoire de Corbeau ; laquelle, par un étrange cheminement, réclame la mort du Ténébreux. (Il observa Hennëa, puis détourna le regard.) Vous n'êtes pas les premiers à avoir trouvé Colossaë, mais vous êtes les premiers que je n'ai pas appelés.

– Vous croyez que c'est l'œuvre du Tisseur ? lui demanda

Hennëa, avec un vif intérêt.

Il acquiesça.

– Oui, je le crois.

Puis, regardant Tiër :

– Vous pensez que le Ténébreux va essayer de détruire le bouclier, en liant le plus d’Ordres possible à ces pierres, c’est bien ça ?

Tiër acquiesça à son tour.

– Je pense que cela dépend du troisième personnage. Le Tr...

Son visage devint pâle comme la mort.

Lehr se précipita vers son père, avant que Séraphe ait pu comprendre ce qui venait d’arriver. Jës tira Tiër de dessus la table et le posa par terre. Un long moment, il resta immobile, les yeux rivés sur l’une des lucarnes du plafond.

Hinum l’attrapa par le bras avant qu’elle puisse aller vers Tiër et la retint en arrière.

– Il n’y a plus de temps à perdre, dit-il d’une voix pressante. Séraphe, regardez donc son Ordre ; il est sur le point de s’envoler ! Si ça se produit, ça le tuera ! Vous devez utiliser le sort que je vous ai enseigné, il n’y a plus le choix. Découvrez de qu’elle façon le Ténébreux attire son Ordre et arrêtez-le, vous

m'entendez ?

Elle libéra son bras et accourut vers Tiër. Les garçons s'efforçaient de le maintenir au sol, pour éviter qu'il se blesse. Elle vit qu'Hinum avait raison. Son Ordre était presque parti. Elle n'avait pas le temps d'attendre que l'ancien mage recouvre ses pouvoirs. Il fallait agir. S'il ne lui était pas possible d'annuler le sort, l'effet serait irréversible et Tiër n'y survivrait pas.

Elle enfouit sa terreur au plus profond d'elle-même. Là, elle serait source de force, pas de désespoir. Elle invoqua le sort d'Hinum et essaya de voir ce que le Ténébreux et ses acolytes avaient fait à son époux.

Elle avait cru, au début, que le sortilège du Ténébreux détruisait peu à peu le lien entre Tiër et son Ordre. Mais à présent qu'elle voyait à la fois l'Ordre et l'esprit, elle comprenait qu'elle avait eu tort. C'était encore pire.

Chaque fil du sortilège du Ténébreux était enveloppé d'esprit. Elle voyait une pâle gaine luminescente entourant un noyau sombre et maléfique. De la même façon qu'elle avait enveloppé sa propre magie afin de protéger Tiër, lors de sa séance de rapiéçage, le Ténébreux avait enveloppé son sort d'esprit. C'était l'esprit qui l'avait empêchée d'apercevoir le sort, lorsqu'elle avait ouvert l'œil. Partout, des vrilles de magie noire s'insinuaient dans les fibres de l'Ordre et s'y mêlaient aussi étroitement que le propre esprit de Tiër.

Le sort, ainsi lié à de l'esprit, s'accrochait à l'Ordre de Tiër autant que son propre esprit. Il s'y était profondément incrusté, mais là où son esprit était passif, le sort ne l'était pas. Il n'attaquait pas le lien entre l'Ordre et l'esprit de Tiër, mais tentait d'arracher l'Ordre par force. Et de fait, les fils de l'esprit du Barde se rompaient lentement, fibre après fibre, tandis que le sort du Ténébreux déchirait, inexorablement, le tissu de l'Ordre, et ne laissait que des filaments.

Son vieux professeur, Arvage, aurait trouvé ce sort particulièrement grossier, parce qu'il s'appuyait sur la force brute, et non sur la finesse. Quoi qu'il en soit, le sort fonctionnait.

Le sort-esprit du Ténébreux s'enchevêtrait autour des fils d'Ordre qu'il avait volés, formant une corde de magie, d'esprit et d'Ordre Bardique mêlés, qui s'allongeait entre Tiër et ce qui devait être, selon toute vraisemblance, la gemme à laquelle il était lié. Tout à coup, un léger filament d'esprit se détacha de l'Ordre de Tiër et s'assombrit aussitôt. Il retomba alors, mollement, le long du corps du Barde.

– Séraphe ? Est-ce que je peux t'aider ?

C'était la voix d'Hennëa. Séraphe hocha deux fois la tête, et sentit les mains du Corbeau étreindre ses épaules, afin d'alimenter son pouvoir.

Elle aurait pu tenter de rapiécer de nouveau l'Ordre. Elle aurait

fait un meilleur travail, à présent qu'elle comprenait le système – mais, comme l'autre fois, cela n'aiderait Tiër que temporairement. À la fin, sa magie et l'esprit de Tiër échoueraient tous deux et son époux, l'esprit endommagé au-delà de toute guérison, serait perdu.

À la place, aidée par la force d'Hennëa, Séraphe se jeta tout entière – esprit, âme, et magie – le long de cette corde sinueuse, qui reliait Tiër à la gemme ensorcelée. Au cours de ce voyage, elle perdit toute notion de temps et d'espace, jusqu'à ce que ce dernier lui semble infini. Seule sa détermination, son désir ardent d'arriver au bout, l'empêchèrent de lâcher prise.

Tout à coup, sans prévenir, elle trouva ce qu'elle cherchait : une gemme aux reflets ambrés. Les fils gris vert de l'Ordre Bardique, auxquels se mêlaient des fragments de l'esprit de Tiër, formaient une pelote compacte en son centre. Elle ignorait comment récupérer ces deux éléments.

Vue de son moi magique, la gemme semblait gigantesque, mais Séraphe savait que d'un point de vue physique, ce n'était qu'une toute petite pierre, susceptible d'être enchâssée dans un anneau ou un collier.

Je peux m'en saisir, se dit-elle.

Alors, elle s'en saisit avec sa magie. Si seulement elle pouvait se faire un tout petit peu plus physique, elle pourrait l'arracher à son lieu actuel – quel qu'il soit – et la ramener avec elle.

C'était très dangereux, elle ne l'ignorait pas. Elle risquait d'apparaître à l'endroit où se trouvait la pierre, et elle n'était pas en mesure d'affronter seule le Ténébreux. Ou bien, elle pouvait réussir à se matérialiser suffisamment pour s'emparer de la gemme, mais trop pour réintégrer son propre corps.

Pendant qu'elle hésitait, la corde vibra et s'enroula un peu plus, rendant la pelote légèrement plus épaisse à l'intérieur du joyau.

Elle n'avait jamais fait ce genre de chose auparavant – mais un Corbeau devait être capable de concevoir des possibilités, puis de laisser la magie remplir les motifs qu'il avait conceptualisés. Au début, le joyau se déroba à elle, comme s'il craignait son contact. Mais, finalement, ses doigts se refermèrent sur lui : ce grenat lisse, aigu, et brûlant de pouvoir.

Il était à elle, à présent. L'espace d'un instant, elle se contenta de le garder entre les doigts, stupéfaite d'avoir réussi. Puis elle relâcha sa prise sur sa magie, grâce à laquelle elle avait pu lancer le sort de voyance et suivre la corde, en même temps. Quand elle revint à elle-même, les hurlements de Tiër résonnèrent à ses oreilles.

Elle perdit de précieux instants avant de comprendre pourquoi le grenat était si chaud dans sa main. Il tirait encore davantage l'Ordre de Tiër à lui. La proximité de la pierre renforçait l'effet du sort !

– Retenez-le, qu’il ne se blesse pas !

La voix de l’Érudit s’était légèrement altérée, et enrichie d’accents plus graves, qui donnaient plus de poids à ses ordres. Les mains d’Hennëa glissèrent des épaules de Séraphe, et lui saisirent les doigts.

– Laisse-moi ensorceler la pierre.

Séraphe ouvrit les mains et laissa sa consœur toucher la gemme. Une simple protection risquait de trancher le lien entre Tiër et le joyau, ce qui serait un vrai désastre, mais elle était trop faible pour réfléchir. *Mieux vaut qu’Hennëa s’en charge*, se dit-elle.

– Il y a déjà trop de l’esprit et de l’Ordre de Tiër, à l’intérieur de la gemme !

Elle semblait vraiment très inquiète. Visiblement, elle avait compris le problème.

– Tu peux voir cela ?

Puis elle songea : *Bien sûr que tu peux*.

Séraphe n’avait toujours pas saisi toutes les implications de l’ancienne identité d’Hennëa. Peut-être avait-elle blessé Tiër, à cause de sa lenteur ? Peut-être aurait-elle dû laisser Hennëa le faire à sa place – elle qui avait été, jadis, la Déesse de la Magie. Peut-être quelle aurait pu défaire le sort du Ténébreux.

Pei qu’il te magie et la me qui consœur. (Elle relâche son

– J’ai suivi ta magie et je me suis souvenue. (Elle relâcha son étreinte et recula d’un pas.) Mais je n’aurais pas pu le faire moi-même, pas avant de t’avoir vue le faire. Ce que j’ai ourdi autour de la pierre, si tout va bien, devrait l’empêcher d’affecter Tiër pendant quelque temps. Mais ça ne durera pas indéfiniment. J’ignore comment défaire le sort du Ténébreux.

– Moi aussi, je l’ignore, admit Séraphe, en tendant la main vers le visage de Tiër.

Mais elle ajouta :

– Pour l’instant.

Quand elle posa les doigts sur sa joue, il ouvrit les yeux. Il lui sourit, puis regarda Phorän, qui était assis sur ses jambes. Jès et Kissel, quant à eux, lui maintenaient les bras.

– C’est bon, vous pouvez me lâcher. Je vais bien maintenant... je pense.

Ils jetèrent un coup d’œil à Séraphe et attendirent qu’elle acquiesce avant de le libérer.

– La dernière fois, quand il s’est arrêté, nous avons cru que la crise était finie, leur expliqua Phorän sur un ton d’excuse. Il s’est tenu tranquille un petit moment, puis les convulsions l’ont repris.

– Cette fois, j’ai cru que tu allais te briser en deux, dit Lehr d’une voix tendue.

Il aida son père à se relever. Ce dernier leva l'épaule gauche avec précaution.

– Ça va, je n'ai rien de cassé, mais j'ai dû me froisser un muscle ou deux, cette fois-ci. (Il leva les yeux vers Séraphe, avec un petit sourire ironique.) Tu as donc appris quelque chose, aujourd'hui, à ce que je vois ! D'ordinaire, après l'une de ces crises, je vais beaucoup moins bien qu'avant, jamais mieux ! Qu'as-tu fait, ma douce ?

Séraphe ouvrit la main, afin qu'il puisse voir le joyau. Il s'en empara avec mille précautions et l'examina.

– Ils auraient pu choisir une plus jolie pierre, plaisanta-t-il.

Alors, voyant le visage de Séraphe, il attira sa femme contre son épaule et la laissa épancher ses larmes.

– J'ai failli te perdre. Tiër, j'ai failli. . .

– Chh. . . je suis là. C'est fini, je suis là.

Elle se laissa consoler par son époux, soulagée qu'il soit là avec elle, mais elle voyait toujours les vestiges de son Ordre fragile osciller autour du joyau qu'elle tenait dans sa main.

Phorän préféra s'éloigner du chaos engendré par le quasi-décès de Tiër, et se dirigea vers la sortie. Rinnie n'avait plus besoin de lui à présent et se cramponnait à son père, les yeux pleins de larmes. N'étant ni mage ni Voyageur, Phorän n'était d'aucune

... aide concernant le moyen de détruire le Ténébreux.

Il savait qu'on ne le laisserait pas seul très longtemps, bien que Toarsen et Kissel aient paru fascinés de rencontrer un sorcier plus ancien que l'Empire.

Dès qu'il eut franchi la porte de la bibliothèque, l'Empereur savoura le silence de la vieille cité. Un pâle coucher de soleil, très doux comparé à ceux de Taëla, illuminait l'occident.

Il avait cru s'être habitué aux choses fantastiques durant ce voyage – une montagne isolée, hantée par des fantômes, une cité légendaire, figée dans le passé, un sorcier plus âgé que l'Empire – mais Séraphe venait de lui prouver le contraire.

La magie n'était pas en cause. Il était persuadé qu'elle avait aidé Tiër, même s'il n'avait rien vu. Il avait remarqué, en effet, que la magie dont Séraphe se servait était beaucoup moins spectaculaire que celle des sorciers de cour – probablement parce qu'elle n'avait pas de mécène à impressionner.

Aux yeux de Phorän, Séraphe avait fait quelque chose de beaucoup plus fort que pratiquer la magie. Quand le vieux magicien avait demandé qu'elle le présente à sa famille, Phorän pensait qu'elle se contenterait d'annoncer qui il était. Phorän avait l'expérience des sorciers de cour et de leur sens des priorités. Il n'était pas venu à l'esprit d'Hinnum, il en était sûr, que Séraphe le prendrait au pied de la lettre.

« *Voici donc ma famille* », avait-elle répondu.

Non, elle ne l'avait pas pensé. Elle ne pouvait pas l'avoir réellement pensé... Tiër l'aurait vraiment pensé, lui. Mais Phorän avait suffisamment entendu les histoires de Rinnie sur son père, pour savoir qu'il était comme cela, par nature. Son comportement envers les Passereaux n'avait rien de nouveau. Il adoptait tous les êtres errants qu'il trouvait sur sa route : qu'il s'agisse de gigantesques chiens noirs ou d'Empereurs débauchés.

Phorän savait qu'elle ne le pensait pas, mais cela lui était aussi précieux que si c'était vrai. Depuis que son oncle était mort, il s'était toujours senti si seul. Bien sûr, il y avait Avar. Mais Avar ne lui procurait pas le sentiment d'être en sécurité ni... aimé.

« *Ma famille* », avait-elle dit, comme s'il était l'un de ses enfants.

Il entendit quelqu'un sortir de la bibliothèque et soupira. Il savait bien, pourtant, que Toarsen et Kissel ne le laisseraient pas seul très longtemps. Soudain, une tête noire et poilue se frotta contre sa botte et Gura soupira, lui aussi.

– Phorän, dit doucement Lehr, derrière son dos.

Il se retourna vers le sombre jeune homme. C'était bien la dernière personne qu'il s'attendait à voir dehors.

– Fatigué de tout ce bruit ?

Lehr lui sourit, mais ne l'admit pas tout haut.

– D'après Hinum, si maman parvient à trouver une Alouette, alors un cercle formé par les six Ordres pourrait invoquer les anciens dieux. Les Ordres étaient censés fonctionner de cette manière, au début. Ils devaient empêcher le pouvoir des anciens dieux de trop s'accroître. Mais quand les survivants de Colossaë ont su qu'il y avait un trou dans la voile, cela ne leur a plus semblé nécessaire, et ils n'ont jamais organisé de cérémonie. Mais Hinum pense que le pouvoir du Tisseur, combiné aux six Ordres, pourrait suffire à tuer le Ténébreux.

Phorän détourna le regard vers le coucher de soleil.

– Oui, j'ai entendu quelque chose comme ça. J'ai l'impression que Séraphe, Hennëa, et cet Hinum vont être très occupés, demain, à essayer de résoudre à la fois le problème de Tiër et des pierres d'Ordres volés. Ils ont besoin du véritable nom des anciens dieux, apparemment – ou alors, c'est un prétexte pour se débarrasser de nous – donc j'ai cru entendre qu'ils comptaient nous envoyer au temple du Hibou, parce que les fameux noms y sont écrits, quelque part.

– Ils sont gravés à l'envers sur l'estrade. Elle a dit qu'on pouvait les décalquer avec des cendres et la chemise de quelqu'un.

Puis il ajouta, d'un ton mal assuré :

– Je peux le faire tout seul, vous savez. Il n’y a pas besoin qu’une autre pers...

Sa voix s’éteignit brusquement et Phorän comprit qu’un peu de son irritation d’avoir été dérangé dans ses réflexions solitaires devait se lire sur son visage. Lehr croyait apparemment qu’il était mécontent parce que Séraphe l’envoyait accomplir des tâches sans lui demander son avis – ce qui aurait dû normalement le contrarier, songea-t-il, puisqu’il était l’Empereur et qu’elle n’était qu’une fermière ! Mais elle avait dit qu’il était de sa famille et, à ce titre, elle pouvait le commander autant qu’elle voulait.

– Avez-vous déjà vu trois sorciers travailler ensemble ? lui demanda Phorän.

Lehr hésita, puis répondit prudemment :

– Euh... non.

– C’est parce qu’ils en sont incapables. Je n’ai pas envie d’être dans les parages quand ce vieux magicien, votre mère et son amie Hennëa, commenceront à se disputer ! (C’était Jës qui ne supportait pas qu’on le touche, se souvint Phorän. Il tapa donc sur l’épaule de Lehr en un geste rassurant. Celui-ci eut un léger sourire.) Sérieusement, Lehr, je ne crois pas qu’aucun d’entre nous devrait se promener seul dans cette ville. Ce n’est pas comme les bois, où vous et votre frère connaissez les dangers que vous pouvez rencontrer. Je sais que nous n’avons rien vu de menaçant jusqu’à présent, mais il y a quelque chose de bizarre

menaçant jusqu'à présent, mais il y a quelque chose de lugubre dans cet endroit. Je le sens.

– C'est entendu. Si je suis venu, c'est parce que j'avais une question à vous poser. Je pensais demander à Toarsen, mais comme vous étiez tout seul...

– Demandez-moi, je vous en prie.

– Sur le chemin de la bibliothèque, aujourd'hui, Rufort et Iélian ont parlé de leur ancienne vie de Passereaux. Iélian a dit quelque chose qui a beaucoup gêné Rufort, mais je n'ai pas vraiment compris ce que c'était, ni pourquoi cela l'embarrassait.

– Racontez-moi.

– Rufort a dit, d'abord, qu'il appréciait beaucoup d'être l'un de vos gardes, et que c'était beaucoup mieux que d'être un Passereau. Puis Iélian a dit qu'il aimait être garde, lui aussi. Mais qu'être un Passereau, c'était mieux qu'être greffier pour son oncle. Cela a ennuyé Rufort, mais il a caché sa réaction à Iélian.

Phorän connaissait l'oncle d'Iélian, mais Rufort aussi. Comme Lehr, il ne vit rien de bizarre dans les propos d'Iélian.

– A-t-il expliqué pourquoi il préférerait être Passereau plutôt que greffier ?

– Il a dit que ça payait mieux, c'est tout.

– Je croyais que nous les avions tous trouvés. bredouilla Phorän.

l'air consterné.

– Tous les quoi ?

– Les seuls Passereaux que le Chemin payait, étaient ceux que les sorciers chargeaient de tuer des gens, ou de les effrayer. La plupart d'entre eux faisaient partie des plus âgés. Kissel et Toarsen savaient qui ils étaient. Iëlian est très jeune, pourtant. Il faisait partie des recrues de cette année ! Nous ignorions que le Chemin confiait ce genre de travail aux jeunes Passereaux, également.

Kissel et Toarsen avaient tous deux été chargés d'intimider des gens. Ils avaient « brisé quelques poignets », comme Kissel avait l'habitude de dire. Mais le meurtre – et notamment le type de meurtres organisé par le Chemin – cela entrait dans une catégorie différente. Il ne pouvait plus faire confiance à Iëlian.

– Ça va, Lehr, il n'y a pas de souci. Merci de me l'avoir dit. Je le ferai savoir à Kissel et Toarsen.

– Je l'aime bien, moi. Peu de gens osent tenir tête à maman, vous savez.

– Moi aussi, je l'aime bien. J'en parlerai avec lui, d'abord, avant de prendre ma décision. Merci, Lehr.

Tandis qu'ils parlaient, ils n'avaient pas vu la nuit tomber. Phorän se retourna pour rejoindre la bibliothèque, et la Mémoire était là,

qui l'attendait.

– Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était si tard.

Lehr regardait la Mémoire. Il n'avait pas sursauté, ni crié, ni fait quoi que ce soit d'autre. Phorän se rappela les premières fois où la Mémoire était venue à lui. Il aurait bien aimé avoir la moitié de son calme. Gura gronda mais demeura à sa place.

Phorän releva sa manche gauche. Son bras droit l'avait fait souffrir toute la journée et c'était celui dont il se servait à l'épée. Il ne se rappelait pas avoir eu aussi mal depuis que la Mémoire se nourrissait de lui. Mais il avait pu l'oublier.

Néanmoins, la douleur fut pis encore, ce soir-là, lorsque les lèvres glacées de la créature se refermèrent sur sa peau. L'effroyable frisson fut plus pénétrant et la douleur plus intense. Il s'en serait souvenu, à coup sûr, si cela avait été aussi douloureux la nuit précédente.

Il se retrouva accroupi au sol, à moitié appuyé contre Lehr.

– Par ce sang que je te prends, je te dois une réponse, dit le spectre, d'une voix grêle. Choisis ta question.

– Phorän, vous m'entendez ? (C'était la voix de Lehr, intensément calme, comme lorsqu'ils approchaient de leur proie, à la chasse.) Regardez entre ces deux maisons, là-bas, de l'autre côté de la place. Est-ce que vous les voyez ? (La tête lourde et fébrile. Phorän tourna les yeux vers l'endroit qu'avait désigné

Lehr. Il était vaguement conscient des grognements de Gura, posté à côté de son maître.)

» Hier, Hinum nous a dit d'éviter la ville de nuit. Je l'avais oublié – et j'imagine les autres aussi. Hinum dit que les rues appartiennent aux morts, une fois la nuit tombée.

Ces choses ont presque l'air humaines, songea Phorän.

Elles en avaient la taille, la forme, mais quelque chose au fond de lui – son instinct, sans doute – lui disait que les êtres qui l'observaient à trente mètres de là, de l'autre côté de la place, n'étaient plus humains depuis longtemps.

– Comment survivre à ces créatures ? demanda Phorän à sa Mémoire.

Il jeta un coup d'œil au fantôme qui, depuis presque six mois, hantait et terrorisait ses nuits. La Mémoire ne l'avait jamais autant épouventé que ces choses, de l'autre côté de la place. Et puis Lehr avait raison, il vit à son tour plusieurs autres de ces créatures.

– Retournez à l'intérieur, souffla le spectre. Ils viennent et je n'ai aucun pouvoir sur les morts. S'ils vous attrapent, ils exigeront un présent, ou vos vies.

– Quel genre de présent ? lui demanda Phorän. (Mais la Mémoire avait déjà donné sa réponse, aussi mystérieuse soit-

elle, et elle ne répondit pas. Phorän se releva en chancelant.)
J'espère que votre mère saura s'y prendre avec les morts.

– Moi, je sais m'y prendre avec les prédateurs. Surtout, ne vous retournez pas avant d'avoir atteint la porte. Ne les quittez pas des yeux, et ne courez pas.

Lentement et à reculons, ils franchirent les quelques mètres qui les séparaient de l'entrée dérobée. Lehr ouvrit la porte, et Phorän lança un dernier regard à la masse de formes nébuleuses qui se mêlaient aux ombres des vieux bâtiments, tandis que la nuit s'abattait sur les rues de Colossaë. Puis, il fut à l'intérieur et la porte se referma sur leurs assaillants.

Pour la première fois, ce lieu désert lui sembla accueillant. Dissimulées dans les murs et le plafond, les lumières magiques scintillaient doucement et lui procuraient un sentiment de sécurité.

Séraphé n'entendit pas la porte s'ouvrir et se refermer, mais elle vit soudain Jës se raidir et regarder vers l'escalier.

– C'est Lehr, Phorän et Gura, dit-il. Ils sentent la peur, et le sang.

Sa voix parvint aux oreilles d'Hinum et Hennëa, qui cessèrent leur discussion à mots feutrés – une discussion où couvait tant de culpabilité et de colère refoulées, que Jës avait dû s'éloigner d'Hennëa, et se tenir à l'écart du groupe.

Phorän apparut alors en haut des marches. De sa main droite, il

serrait son bras gauche qui le faisait visiblement souffrir. Lehr se tenait juste derrière lui, accompagné de Gura. Les poils du chien étaient tout hérissés, et il se retournait sans cesse, en gémissant.

– Il fait nuit, dehors, dit Phorän. Il y a des morts dans les rues et j'espère qu'ils ne sont pas aussi épouvantables qu'ils en ont l'air.

– La magie n'a aucun effet sur les morts, leur dit Hennëa. (Elle s'exprima rapidement, bien qu'il n'y ait aucune panique dans sa voix.) Hinum, peuvent-ils pénétrer à l'intérieur ?

– Ils ne m'ont jamais ennuyé, jusqu'à présent... Mais ils vous suivront, vous. Il se peut que la porte les retienne un moment, mais pas s'ils ont senti l'odeur du sang. La magie les affecte un peu, en dépit de ce que l'on raconte. Les vieilles histoires ne disent pas tout, Hennëa. Comprenez-vous mieux ce que je dis, Séraphe, si je vous précise que ce sont des créatures d'esprit ?

Oui, elle comprenait. Ce serait difficile à faire, mais si le Ténébreux parvenait à dissimuler sa magie sous de l'esprit, alors quelque chose pouvait être fait. Tant qu'il n'y avait pas trop de créatures.

– Oh oui, bien sûr, dit Hennëa, d'un air déconcerté. Je suis désolée. J'avais oublié. C'est la même chose qu'à la Montagne des Noms ! Il est difficile de tout se rappeler. Jës ! Éloigne-toi de cet escalier !

– Je dispose de boucliers de protection, qui pourraient les tenir à

l'écart de la bibliothèque, leur expliqua Hinnum. Mais je ne les ai pas utilisés depuis que votre Willon s'est enfui d'ici, et je n'ai pas la force de les faire apparaître, dans l'état où je suis. Moi-même, je n'en ai jamais eu besoin. Les morts sont à la recherche de chair et de sang et vu ma forme actuelle, je ne les intéresse pas.

– Qu'arrivera-t-il s'ils nous attrapent ? demanda Iëlian.

Il s'était levé de son siège et avait dégainé sa lame. L'acier se révélait parfois efficace contre certaines créatures magiques, songea Séraphé, mais n'avait aucun effet sur les morts.

– Il n'est pas bon que les morts touchent les vivants, répondit-elle.

C'était tout ce à quoi se limitaient ses connaissances sur ce sujet-là. Son vieux professeur se préoccupait davantage des êtres-des-brumes, des démons-de-l'eau, et autres génies malfaisants.

– Il y a quelques fantômes à Colossaë, leur expliqua Hinnum. Mais ils sont assez inoffensifs, et ne quittent jamais leurs demeures. Ceux-ci, toutefois, sont différents. Je n'ai pas de nom pour ces créatures. Je n'ai jamais été attiré par la nécromancie, je l'avoue.

– Moi aussi, j'ai peu de souvenirs à propos des morts, dit Hennëa.

– Tout ce que je sais, ajouta Hinnum, c'est qu'ils ont tué tous les

sorciers ayant choisi de rester là, avec moi, après le sacrifice de la cité. Il ne sert à rien de fuir, ou d'utiliser la magie contre eux. Il m'a fallu du temps avant d'apprendre comment protéger mes apprentis – et il serait trop long de vous l'enseigner. Il ne nous reste que peu de temps avant que les portes cèdent.

– La Mémoire a dit qu'ils demanderont un prix pour nos vies, intervint Phorän. Si ça peut nous aider.

– Écoute, Séraphe, dit soudain Tiër. (Sa voix calme, délibérément rassurante, rompit l'angoisse qui régnait dans la salle.) J'ai laissé mon luth dans l'un de mes sacs, au camp. Existe-t-il un moyen pour qu'Hennëa ou toi puissiez me le rapporter ici ?

Séraphe le dévisagea, incrédule. Dans les circonstances actuelles, sa requête semblait particulièrement insensée, à moins qu'elle ait mal compris.

– Quoi ?

Il lui entoura les épaules de son bras et lui sourit. Ce sourire lui donna l'air moins fatigué.

– Il existe beaucoup de chansons sur les morts, Séraphe. Et encore plus d'histoires. Phorän vient de dire que les fantômes exigeront un présent. J'ai entendu raconter que le seul présent que les morts acceptaient, c'était la musique.

– Moi aussi, j'ai entendu ça, dit calmement Toarsen. Ma

nourrice avait l'habitude de nous raconter l'histoire d'un barde qui, piégé toute une nuit à l'intérieur d'un château hanté, essayait de survivre en chantant aux esprits, jusqu'à l'aube.

Il hésita à continuer, mais ajouta toutefois :

– Il s'arrêta un instant trop tôt, parce qu'il s'était laissé distraire par le chant d'un rossignol.

– Je connais cette histoire, dit Tiër. Mais, heureuses gens que vous êtes ! il n'y a pas d'oiseaux à Colossaë. Apporte-moi donc mon luth, mon amour !

– Ils arrivent... dit alors une voix étrange, lugubrement atone.

Au beau milieu de la bibliothèque, se tenait une créature de ténèbres. Trop grande et svelte pour un être humain, elle était enveloppée de sombres volutes de nuit, qui s'agitaient comme sous l'effet de quelque vent invisible. Elle ne semblait pas à sa place, ainsi exposée à la vue de tous, comme si elle appartenait plutôt aux ombres de la salle.

Phorän fit un pas en avant et se plaça devant la créature. Séraphe comprit alors qu'il s'agissait de la Mémoire du jeune Empereur.

Elle semblait plus substantielle que la veille, comme si elle était plus proche d'un être vivant, à présent, que d'une créature morte et nébuleuse.

Un lourd fracas retentit, qui résonna dans toute la salle et fit gronder Jës.

– Séraphe, dit Tiër. Plus vite j’aurai ce luth, mieux ce sera pour nous. Peux-tu le récupérer ?

Elle ouvrit la bouche et la referma aussitôt. Tiër savait dans quel état était son Ordre. Il savait que les crises survenaient plus fréquemment quand il chantait. Il n’avait pas besoin qu’elle le lui répète.

Elle fléchit la tête, et ferma les yeux.

Elle n’avait jamais fait cela jusqu’à ce qu’elle vole la gemme. Elle n’était pas sûre de pouvoir retrouver le luth sans corde magique pour la guider. Néanmoins, la journée avait été riche en découvertes, elle activa sa magie et lui dit ce qu’elle voulait.

Le luth de Tiër, après tout, faisait partie de lui presque autant que ses yeux noirs et ses fossettes. Il lui fut plus facile qu’elle croyait de trouver l’instrument et de l’appeler à elle, car il souhaitait ardemment revenir vers son maître. Elle en vint à se dire que Tiër aurait sûrement pu l’appeler lui-même. Elle ouvrit les yeux, et vit qu’il s’était placé sur le sol, aux pieds de Tiër.

Celui-ci se baissa, et ramassa son instrument. Il grimaça, et se releva plus péniblement qu’il s’était baissé.

Au même instant, un deuxième choc retentit contre la porte

extérieure.

– Je me fais trop vieux pour ce genre d’aventure. Merci mille fois pour le luth, ma chérie. (Il jeta un coup d’œil autour de lui.) Que tout le monde se rassemble là, près de moi. (Il s’assit sur la table et s’installa confortablement.) Asseyez-vous. Je veux qu’ils me regardent moi, pas vous. Et cela vaut également pour vous, dit-il à la Mémoire.

À la grande surprise de Séraphe, la créature s’affaissa sur elle-même. Quand Tiër disait quelque chose avec cette voix-là, même ce genre de créatures, apparemment, l’écoutaient et obéissaient. Séraphe s’assit sur un banc, près de la table de Tiër, et l’observa tandis qu’il accordait son luth.

Phorän s’assit par terre et ses gardes du corps s’installèrent autour de lui. Jës et Hennëa prirent place d’un côté du groupe et Lehr de l’autre côté, tout près de la Mémoire, jusqu’à ce qu’Hinum s’intercale entre eux.

– Rinnie, pourquoi ne viens-tu pas à côté de moi ? suggéra Phorän. À mon avis, ta mère va être très occupée ce soir.

Ainsi, le plus vulnérable des enfants de Séraphe s’assit au milieu. L’Empereur retint fermement Gura par le collier, sans que Séraphe ait à le lui demander.

Tiër accordait toujours son luth quand la porte céda, avec un fracas de clous arrachés et le craquement sinistre de ce qui

devait être – songea la Voyageuse – le châssis de la porte. Tous regardèrent vers les escaliers, mais ne virent rien, n'entendirent rien en dehors des doigts de Tiër sur les cordes de son instrument.

Une vague de terreur submergea Séraphe – bien pire que celles que Jës pouvait engendrer !

Tiër joua une gamme rapide puis se remit à accorder le luth.

– Je l'ai laissé dormir trop longtemps, marmonna-t-il. Les cordes ne veulent pas tenir l'accord.

– Papa, dépêche-toi, dit Lehr. (Ses yeux étaient rivés sur l'escalier.) Joue, allez !

Une horrible main, marbrée de gris, apparut soudain en haut de l'escalier, tractant un corps effroyable derrière elle.

– Vite, fuyez ! s'exclama Iélian.

Il se dressa sur ses pieds, mais Rufort et Kissel l'attrapèrent aussitôt, chacun par un bras, et le forcèrent à se rasseoir.

L'être qui émergeait de l'escalier sembla à Séraphe plus humain que la Mémoire. Et il n'en était que plus horrible. La chose possédait une paire d'yeux et ce qui avait dû jadis être un nez. Quelques mèches de cheveux gris s'accrochaient encore à son crâne. Il les observa d'un air méchant en claquant des mâchoires.

– Assieds-toi, siffla Toarsen à l'intention d'Iëlian. (Celui-ci tentait de se relever.) Ça n'aidera pas de fuir.

– Non, acquiesça la Mémoire, d'une voix sèche. La mort hante les rues de cette ville, dès la nuit tombée.

– Merci beaucoup ! aboya Phorän, alors qu'Iëlian tentait encore de s'échapper. Ça aide énormément, en effet ! Pourquoi ne restez-vous pas plutôt silencieux, hein ? Toi, Iëlian, assieds-toi donc. Gura, c'est pareil. Assis.

Gura et Iëlian obéirent tous deux à contrecœur. Rinnie se recroquevilla sur elle-même et enfouit son visage contre le flanc du gros chien. Phorän lui tapota l'épaule pour la rassurer, tout en retenant toujours Gura de l'autre main.

– Maman, le Gardien veut s'éveiller, dit brusquement Jës. Mais à mon avis, tout le monde est déjà assez effrayé comme ça.

– Laisse-le sortir, lui dit Séraphe. (Sa gorge était si sèche qu'elle avait du mal à parler.) Ça ne peut pas être pire, de toute façon.

Quelqu'un, cela dut être Iëlian, glapit lorsque Jës revêtit la forme d'un loup noir et terrifiant, à peine plus petit que Gura. Il jeta un coup d'œil à Iëlian et dénuda ses crocs avant de regarder l'être effroyable qui se tenait en haut de l'escalier. Son grondement sourd se répercuta sinistrement sur le vaste plafond au-dessus d'eux.

Tout à coup, Rufort sursauta et glissa de quelques centimètres en arrière, avant de s'immobiliser.

– Quelque chose m'a touché, dit-il doucement.

– Tiër, est-ce que ce satané luth est accordé, maintenant ? demanda Phorän, alors que le spectre posait ses jambes flasques sur le plancher, et rampait vers eux.

L'angoisse engendrée par la présence des morts flottait tout autour d'eux et pesait fortement sur les épaules de Séraphe. Il y avait plus de créatures que celles qu'ils pouvaient voir. Elles étaient partout. Séraphe le sentait.

– Tiër, bon sang ! réitéra Phorän, comme leur assaillant franchissait l'étroite distance entre l'escalier et leur petit groupe terrifié.

Le Gardien s'avança prudemment, jusqu'à ce qu'il se dresse entre la chose et eux. Tiër sourit féroce et glissa les doigts sur les cordes du luth.

La créature gémit dès la première note et s'évanouit dans l'atmosphère, tandis que l'odeur putride qu'elle traînait avec elle disparaissait peu à peu. Mais Séraphe sentit qu'elles étaient toujours là, à attendre.

Tiër débuta par une chanson triste, mélancolique. Elle parlait d'une jeune femme mariée à un marin, qui partait en mer, et ne revenait pas vivant. C'était lent, mélodieux, et les doigts de Tiër

revenant pas vivant. C'était lent, héroïque, et les doigts de Tiër ne faillirent pas un seul instant. Pas plus que sa voix.

Toarsen respira bruyamment, mais, lorsque Séraphe se tourna vers lui, tout semblait normal. Il voûta les épaules et baissa la tête, mais n'avait pas l'air d'être sur le point de fuir.

L'angoisse avait, semblait-il, été suspendue par la musique de Tiër. Séraphe ourdit le sort lui permettant de voir l'esprit et, tout à coup, la bibliothèque s'illumina comme un feu de joie en hiver. Les morts étaient là : un cercle de silhouettes faites d'esprit et de quelque chose d'autre, qu'elle n'arrivait pas à définir, un halo de lumière rouge alternant avec des reflets mordorés. Elle détourna les yeux de ces spectres, pour s'assurer que l'Ordre de Tiër supportait bien l'épreuve, puis se remit à les surveiller, s'assurant qu'ils restaient bien à l'écart de sa famille.

Quand Tiër eut terminé sa chanson, il jeta un coup d'œil à son auditoire. Puis, il entama un chant de guerre cadencé, que Séraphe n'avait jamais entendu auparavant. Il y avait un refrain assez entraînant, et, comme il le chantait pour la deuxième fois, il leur dit :

– Chantez avec moi, si ça vous plaît.

Aussitôt, Lehr et Jës mêlèrent leurs voix au refrain, et Rinnie y ajouta une harmonie de soprano. Séraphe, à sa grande surprise, se mit à fredonner en chœur. À la fin du quatrième couplet, Tiër prononça son nom, à la place du mot qu'il eût dû dire, et elle

comprit qu'il luttait contre lui-même.

– Séraphe, répéta-t-il.

Elle détourna le regard des défunts, et vit que son Ordre s'était presque entièrement détaché de lui, et n'était plus retenu que par quelques fils épars, constitués de son esprit, et de ce qui restait de sa magie. Elle attrapa la corde qui filait entre Tiër et la gemme, et la tira très fort vers son mari.

– C'est mieux, dit-il.

Il éleva la voix en suivant les accords du refrain. Séraphe tint bon, mais elle aurait pu l'aider beaucoup mieux, si elle avait su comment l'Ordre et l'esprit étaient liés sur un Porteur d'Ordre en bonne santé.

Elle avait été trop occupée à surveiller les morts, juste avant que Tiër l'appelle à l'aide, pour se concentrer sur autre chose.

Elle leva les yeux, dans l'intention d'étudier Lehr, mais son regard s'arrêta sur la Mémoire. Elle voyait toujours la forme de la créature, mais, grâce à son sort de voyance, celle-ci était d'un pourpre profond, plutôt que noire. Et là, accroupi derrière l'abri de l'Ordre, se tenait un Voyageur aux traits aigus qui luisait d'un doux bleu d'esprit. Il croisa son regard, eut l'air surpris, puis lui murmura mentalement :

– *Demande-lui de raconter La Chute du Ténébreux, comme il l'a fait pour moi.*

– Tiër, murmura-t-elle, afin de ne pas interférer dans son chant. Tiër, la Mémoire m’a dit que tu devrais raconter *La Chute du Ténébreux*, comme tu l’as fait pour elle.

Il eut l’air légèrement surpris, mais acquiesça néanmoins. Comme il continuait à chanter, elle remarqua que son esprit s’était stabilisé et avait acquis plus de substance, aux endroits où il s’accrochait aux lambeaux gris verdâtre de son Ordre. Elle se demanda alors si, une fois le sort du Ténébreux contrôlé, la musique de Tiër ne l’aidait pas à en combattre les effets.

Il finit sa chanson puis, pinçant une corde mineure, il commença une gamme ascendante, qui se transforma en arpège entêtant, donnant une mélodie triste et plaintive. Ses doigts habiles volèrent sur les touches du luth, et les notes s’apaisèrent, tandis qu’il débutait l’histoire du Roi Innommable.

– Voici ce qui s’est passé.

Séraphe avait entendu l’histoire des dizaines de fois, et ne prêta donc guère attention aux paroles. Elle surveilla les morts, mais ils semblaient apprécier ce récit accompagné du chant du luth, car ils ne bougèrent pas de leur place. Soudain, les cordes supérieures du luth se mirent à jouer des extraits de ballades héroïques et de chants festifs, qui se fondirent en une simple mélodie s’élevant au-dessus d’une basse subtile et sanglotante. Peu à peu, celle-ci imita le rythme d’un cœur qui bat.

– Ce jeune homme se trouva être un bon roi. Cela signifie qu’il encourageait l’ordre et la prospérité parmi ses nobles gens et faisait en sorte que ses autres sujets, notamment les plus pauvres, ne meurent pas de faim.

La voix de Tiër se mêla à la musique.

Quand elle fut certaine que les morts étaient satisfaits de l’histoire, elle se tourna vers Lehr afin de voir comment son Ordre était lié à l’esprit.

L’odeur ne l’intrigua pas au début, mais, si elle y avait prêté attention, elle aurait froncé les sourcils devant l’étrangeté de la situation : tout à coup, la salle s’était mise à sentir le cheval.

– Ça sent les fleurs, souffla Lehr.

Une fois qu’il l’eut dit, Séraphe les sentit, à son tour. Elle leva les yeux, mais aucun des morts ne s’était approché.

Ah, songea-t-elle, tout en reprenant son examen de Lehr. Je ne suis pas étonnée que le Chemin ait eu tant de mal à récupérer uniquement l’Ordre, ni que ça leur ait pris des mois pour le séparer de l’esprit. Il est tissé entre les fils de l’Ordre, comme la trame et la chaîne !

Elle entendit le bruit d’épées s’entrechoquant, mais quand elle regarda devant elle, elle ne vit rien qui puisse expliquer la provenance de ce son, ni celle de l’odeur aigre des guerriers en sueur.

– Aucun garde ni courtisan ne pouvait le battre à l'épée ou au bâton, dit Tiër. (Séraphé le regarda d'un air incrédule. Elle comprit que si elle avait retenu sa magie pendant toutes ces années, c'était également son cas à lui !) Il fit installer des bibliothèques dans tous les villages. (À ces mots, une odeur de poussière et de moisissure envahit l'atmosphère et recouvrit l'odeur véritable de la salle où ils étaient, qui ne sentait que le cuir, le parchemin, et les sorts de préservation.) Et dans la Grande Bibliothèque de sa capitale, il fit venir plus de livres qu'on en avait jamais rassemblés de mémoire d'homme, et ce, jusqu'à aujourd'hui. Ce fut sans doute ce qui causa sa perte.

Elle était si stupéfaite de ce qu'il faisait, qu'il lui fallut un moment avant de prendre conscience que la corde du sort du Ténébreux, qu'elle avait fermement retenue jusqu'à présent, essayait de se dérober à elle. Mais, avant qu'elle la tire de nouveau, elle s'aperçut qu'elle s'en allait dans le bon sens. La corde tirait en direction de Tiër. Elle la relâcha donc.

– Les années passèrent, et le Roi gagna en sagesse et en cheveux blancs tandis que ses fils devenaient des hommes forts et sensés. Les gens attendaient sans crainte que le vieil homme s'éteigne paisiblement, entouré des siens, et transmette la couronne à son fils aîné. (Tiër immobilisa ses doigts un instant, afin que son silence symbolise l'attente des sujets du roi. Trois secondes de silence plus tard, il pinça les cordes inférieures et commença une sous-mélodie qui fit écho à celle du début de

commença une sous-mélodie qui lui vint à l'esprit au début de l'histoire.) Un soir, le fils aîné du Roi se coucha tôt, en se plaignant d'un mal de tête. Le lendemain, il était devenu aveugle, et son corps était couvert de furoncles. Au soir de cette journée, il était mort. La peste avait frappé le palais de sa malédiction, et, avant qu'ils en partent, la Reine ainsi que tous les mâles de sang royal avaient succombé à l'épidémie.

La mélodie familière s'emplit soudain d'une vague de tristesse. Quelques harmoniques résonnèrent comme les sanglots d'une veuve.

Le cri étouffé de Lehr attira l'attention de Séraphe et elle détourna le regard de Tiër, encore subjuguée par la magie de ses mots et de sa musique.

Elle vit qu'Hinum et la Mémoire s'étaient blottis aux pieds de son mari. Elle vit les morts, aussi. Elle vit ses enfants, Phorän, et ses gardes personnels. Et elle vit Gura, également. Elle les vit tous dans les lueurs éclatantes d'esprit, d'Ordre flottant autour d'un noyau noir, qui devait être l'âme.

Mais là, juste en face d'eux, échappant à son sort de voyance, se tenait la fille du Roi Innommable, la jeune Lorie. Séraphe ignorait comment elle savait qui c'était, mais cette jeune femme était bien la princesse qui avait découvert ce qu'était devenu son père. Elle s'était matérialisée devant eux, aussi réelle qu'elle l'avait été autrefois, appelée par le pouvoir de Tiër. Séraphe la regarda avec ébahissement tandis qu'elle fuyait les monstres qui

hantaient le château royal.

Un court moment, la musique devint presque militaire : d'âpres coups sur la face du luth évoquaient des tambours, des troupes en marche, alors que Tiër racontait l'histoire de l'armée formée par Loriei, une armée prête à se battre jusqu'à la mort. Des accords sauvages, abrupts, discordants, s'élevèrent et retombèrent brusquement. Ils furent suivis par une cacophonie de cris stridents et de bruits de chute, lorsqu'il narra la mort de Loriei. Et toujours, palpitant au-dessus des autres sons, battait le cœur du Roi Innommable.

C'était difficile de s'attacher à la réalité du sort du Ténébreux, quand la riche voix de baryton de Tiër appelait son attention. Elle continua à observer son mari, toutefois, comme le pouvoir de son chant forçait lentement le sort à relâcher sa proie. Séraphe sortit la gemme de sa sacoche et le grenat était chaud dans sa main.

Soudain, un hurlement d'homme ramena son attention vers le champ de bataille, cette hallucination qui se créait devant ses yeux. Elle ignorait si ce hurlement provenait de l'un de ses garçons, des morts, ou de quelque artifice sonore de Tiër.

Elle reconnut le champ qu'ils avaient traversé en venant, mais cette fois-ci, il y avait des cadavres étendus partout et l'odeur de putréfaction la prit à la gorge.

La partie basse du luth continuait à mesurer le rythme cardiaque

La partie basse du luth continuait à mesurer le rythme caraque du Ténébreux, lent et continu, mais la mélodie faiblissait peu à peu. Elle vit Ernâve le Rouge affronter le Roi Innommable, qui était encore plus effrayant qu'elle l'avait imaginé. Puis les doigts de Tiër jouèrent une mélodie laborieuse et essoufflée, légèrement à côté du rythme, comme s'il était trop fatigué pour continuer. Les notes fières des airs martiaux se firent douloureuses, comme torturées par cette lenteur soudaine.

Malgré sa barbe rouge, Ernâve ressemblait un peu à Tiër, et c'est sans doute pourquoi elle se prit à pleurer à la fin du combat, lorsqu'il mourut. Ou peut-être était-ce à cause du grenat dans sa main, qui se brisa en milliers d'éclats et parce que Tiër, tout à coup, fut recouvert de son Ordre restauré de la tête aux pieds.

Chapitre 18

Bien, dit Tiër, tout en glissant les doigts sur son luth, très légèrement, afin de garder les morts à distance pendant qu'il reprenait son souffle. Ça s'est encore mieux passé que la dernière fois, finalement ! (Il regarda Séraphé.) Il y a quelque chose de différent en moi. Qu'as-tu fait, ma chérie, pour que j'aille aussi bien ?

– C'est plutôt moi qui devrais te demander cela. Tu m'as dit que tu avais appris deux ou trois choses lors de ta captivité à Taëla, mais ce que tu as fait... c'était extraordinaire ! Je sais que les Bardes sont censés être capables de donner vie à leurs histoires. Mais je n'avais encore jamais vraiment compris ce que cela voulait dire.

– J'ai vu deux ou trois Bardes qui étaient capables de créer des motifs, des images et des sons avec leur pouvoir, intervint Hennëa. Mais je n'en avais jamais vu aucun donner une telle vérité à ses histoires !

Tiër fit un large sourire :

– J'ignore tout de la vérité. Mais tout cela est assez déconcertant. n'est-ce pas ? Quand i'ai vu que i'avais recréé les

détails de la mort d'Ernâve le Rouge à la perfection, alors que c'était la première fois que je narraïis l'histoire de cette façon-là, ça m'a serré la poitrine. J'aurais dû vous prévenir. Mais je n'avais jamais essayé quelque chose comme ça, depuis mon emprisonnement à Taëla. J'ignorais que cela fonctionnerait aussi bien ! (Il jeta un coup d'œil à la Mémoire.) Qu'en pensez-vous ?

– Vous avez une meilleure maîtrise, répondit la voix caverneuse. Vous n'avez pas fait éclabousser votre pouvoir tout autour, de sorte que personne n'a pu s'en repaître.

– Et je n'ai pas eu de crise. Personne n'a été obligé de me secourir, cette fois. (Ses doigts trouvèrent une autre chanson, quelque chose d'instrumental, d'aérien, qui sembla alléger l'atmosphère lourde qui s'était installée, après la mort fictive d'Ernâve le Rouge.) Peut-être que ça m'a aidé à tenir le rythme.

– Où vas-tu, Kissel ? dit soudain Toarsen.

Son ami s'était effectivement levé, et se dirigeait vers les rayonnages de livres.

– Elle a besoin qu'on l'aide, dit-il. Vous ne l'entendez pas pleurer ?

Jës se précipita en avant, et s'interposa entre Kissel et la menace invisible, en grognant sur quelque chose juste devant eux.

Séraphé l'entendit aussi. C'étaient les sanglots désespérés d'une femme. Elle grimpa par-dessus la table de Tiër, puisque c'était le

plus court chemin, et fit signe aux autres de rester en arrière – ils s'étaient tous levés pour l'aider.

– Jouez, Barde, suggéra Hennëa. Chantez-nous quelque chose de joyeux.

Il se mit à jouer une chanson à boire, assez populaire. Devant eux, à cause de Jës qui lui bloquait le chemin, Kissel avait cessé d'avancer, mais des larmes coulaient sur ses joues.

– Elle est si triste, dit-il à Jës. Pourquoi m'empêches-tu de l'aider ?

L'épaisse fourrure sur le dos du loup se hérissa. Séraphe se plaça à côté de Kissel, en évitant de le faire sursauter et de le pousser à agir. Il luttait manifestement contre l'enchantement, sinon il aurait avancé – Jës ou pas Jës.

À l'aide de son sort de voyance, elle découvrit que l'un des morts se tenait là, à quelques mètres du jeune homme, et elle songea que Jës le voyait, lui aussi, car il regardait intensément l'endroit en question. Peut-être la musique de Tiër empêchait-elle le mort de s'approcher, ou qu'il avait besoin que sa proie soit près de lui pour s'en repaître. Les deux hypothèses étaient possibles, étant donné le peu qu'elle connaissait sur ces créatures. Elle glissa la main dans le creux du bras de Kissel :

– C'est comme un tableau, Kissel. (Sa voix était calme.) Ça te rend triste, ça t'émeut, mais tu ne peux rien y changer. Cette

femme qui sanglote devant nous est morte il y a très longtemps. Il n'y a rien que tu puisses faire pour l'aider, c'est trop tard.

– Mais elle va pleurer éternellement, si on ne l'aide pas.

Il avait l'air davantage sur ses gardes, toutefois, comme s'il redevenait lui-même peu à peu.

– Personne ne peut l'aider, Kissel. (Elle le tira légèrement par le bras.) Allez, viens t'asseoir.

Il se retourna et revint à sa place, en traînant des pieds, avec Séraphe pour l'escorter et Jës pour surveiller leurs arrières.

– Elle était si belle, murmura-t-il à Jës, lorsqu'il se rassit. Et si triste, aussi...

– Je sais, dit Jës.

Toarsen entourra Kissel d'un bras protecteur et l'étreignit légèrement avant de le relâcher. Il fit un signe de tête à Séraphe ; soit pour la remercier, soit pour l'assurer qu'il veillerait sur son ami, ou les deux, elle n'en savait rien. Elle laissa donc s'en aller le sort de voyance, avec un soupir de soulagement. Il lui donnait une effroyable migraine. Elle jeta un coup d'œil à Jës :

– Tu l'as vue, toi aussi ?

Il acquiesça, s'enroula à côté d'Hennëa et posa le museau sur ses genoux :

– Elle était magnifique, dit-il.

Séraphe se baissa et le gratta derrière les oreilles, profitant du moment pour observer les autres. Ils paraissaient un peu secoués, mais la chanson à boire de Tiër faisait peu à peu son travail. Lehr et Jës, d'ailleurs, finirent par mêler leurs voix à la sienne et, au bout de quelques couplets, Toarsen se joignit à eux.

Séraphe se fraya un chemin vers la table de Tiër. Elle tapota l'épaule d'Iélian et de Phorän au passage, parce qu'ils semblaient en avoir besoin. Elle s'assit sur son banc, posa la joue contre le genou de Tiër, et laissa la mélodie légère, apaisante, qui naissait du vieux luth, s'insinuer en elle avec le réconfort de savoir que tous étaient sains et saufs et que Tiër était sauvé.

Elle comprenait parfaitement, à présent, comment les Ordres piégés dans les gemmes pouvaient être nettoyés. Demain, Hennëa et elle pourraient les libérer. Ils savaient qui était le Ténébreux – et ils savaient qu'il les attendait à Reidern. Hinnum et Hennëa, malgré tous leurs désaccords, étaient presque sûrs d'avoir trouvé un moyen de le tuer.

Ainsi donc, Phorän serait bientôt délivré de sa Mémoire. Tout ce qu'ils devaient faire, c'était trouver une Alouette – et justement, Hennëa connaissait un jeune homme Porteur de cet Ordre, sauf qu'elle ne savait pas où il était. Il faudrait des mois, sans doute, avant qu'elle le retrouve.

– Séraphe, dit l'iër. (Ses doigts habiles achevèrent le morceau qu'il jouait depuis tout à l'heure, et commencèrent un léger intermède.) J'ai l'impression d'aller mieux. Dis-moi que tu as réussi à faire quelque chose de plus avec le sort du Ténébreux.

Elle lui sourit tendrement :

– Les Corbeaux sont arrogants, tu sais. Quand il y a un problème, nous avons tendance à croire que nous sommes les seuls à pouvoir le résoudre ! (Elle ouvrit la main, où elle tenait toujours les débris du grenat ensorcelé.) Tu as brisé le sort toi-même, en racontant l'histoire de *La Chute du Ténébreux*.

– Hein ? (Il dressa les sourcils, visiblement surpris.) Bon, d'accord. Mais je vais me contenter de musique plus banale pour le reste de la nuit.

Ses paroles, malgré tout leur détachement, ne purent cacher le soulagement qu'elle lut dans ses yeux.

Il amorça alors une ballade légère, écrite par un jeune homme pour celle qu'il aimait et qui était censée épouser un autre garçon. Ça correspondait à son état d'esprit, et la chanson était apaisante, berçante, un baume parfait contre l'angoisse engendrée par les morts.

Elle se laissa glisser de son banc, et s'avança vers Rinnie. Sur le chemin, elle jeta un coup d'œil à la Mémoire. Mais, sans le sort de clairvoyance, elle présentait son aspect habituel.

Rinnie dormait, allongée contre Gura, qui surveillait toujours les morts que Séraphe ne pouvait plus voir. Mais le gros chien n'avait pas l'air inquiet. Il observait, tout simplement. Sa posture aguerrie semblait imiter celle du loup allongé auprès d'Hennëa. Séraphe bâilla alors et s'allongea sur le sol à côté de Rinnie. Elle trouva quelque chose de chaud et de douillet pour y poser la tête, et, se laissant bercer par la musique de Tiër, elle ferma les yeux et s'abandonna au sommeil.

Phorän dut s'endormir peu de temps après Séraphe. Quand il se réveilla, il sentit un parfum suave, ouvrit les yeux et découvrit la chevelure, entremêlée à la sienne, de Séraphe. Il comprit alors que le léger battement qu'il avait entendu, et qui l'avait réveillé, n'était autre que celui de son cœur. Il se redressa brusquement, et jeta un rapide coup d'œil alentour, pour voir si quelqu'un les avait remarqués.

Ce n'était pas la première fois qu'il s'éveillait à côté de la femme d'un autre, et c'était beaucoup plus innocent cette fois-ci. Mais tout de même, son mari et ses enfants étaient dans la salle !

Jës, qui avait repris son apparence humaine, s'étira à côté de lui – où il était allongé près d'Hennëa – et le gratifia d'un sourire avenant. Puis il posa un doigt sur ses lèvres. Ils étaient les seuls à être réveillés.

– Vous êtes resté debout toute la nuit ? demanda Phorän.

Jës acquiesça avec l'air de celui qui avait connu une situation

Jes acquiesça, avec l'air de celui qui avait connu pire situation. Phorän se redressa et se dégagea de Séraphe. Il se leva ensuite, et s'étira longuement, afin d'apaiser les courbatures de son dos.

Tiër dormait sur la table, avec le luth posé sur son ventre, Phorän sourit, avant de s'apercevoir qu'il manquait des gens. Il se souvint que la Mémoire était partie peu après l'incroyable prestation de Tiër.

Iëlian et Lehr devaient déjà s'être réveillés. Quant à Hinum, cela ne le concernait pas.

Il fit signe à Jës et s'aventura à l'extérieur. À en juger par l'angle du soleil, il n'était pas plus tard que 10 heures du matin. *Qui l'aurait cru ?* songea-t-il. *Nous avons tous survécu à cette nuit effroyable !*

– C'est le matin, dit soudain Lehr. (Il était appuyé contre le mur de la bibliothèque, à côté de la porte défoncée.) J'ai entendu Iëlian se réveiller, mais, le temps que j'arrive à me lever, il était déjà parti.

Phorän hocha la tête, d'un air entendu.

– Il est sans doute retourné au camp. Il doit être furieux, j'imagine, d'avoir été le seul à essayer de fuir.

– Avec le chien, rectifia Lehr.

Phorän eut un large sourire.

– Non, cet idiot de chien n’essayait pas de fuir... il voulait attaquer !

Les autres, peu de temps après, commencèrent à émerger du sommeil. Quand tous furent réveillés à part eux, Jës secoua doucement ses parents. Puis ils retournèrent tous au camp.

Phorän ne l’avait pas remarqué la nuit dernière, mais, à la clarté éclatante du jour, les deux Corbeaux semblaient épuisés, et Tiër n’était guère en meilleure forme. Séraphé croisa son regard inquiet et lui sourit.

– Tout va bien, dit-elle. Nous avons puisé trop de magie hier, et nous manquons de sommeil, voilà tout.

– Nous ne sommes là que depuis deux jours et nous avons déjà trouvé tout ce que nous cherchions ! lui répondit-il. J’avoue qu’après la Bataille du Ténébreux, je ne pensais pas que nous trouverions quelque chose. Ni Colossaë, ni Hinum, et encore moins l’identité du Ténébreux !

Elle lui sourit encore, et tout son visage s’illumina – il ne l’avait jamais vue ainsi. Pendant un instant, il la trouva magnifique.

– Pour être honnête, Phorän, il y a eu des moments où même moi, je n’y croyais plus.

– Merci d’avoir parlé à maman. Phorän. dit Rinnie.

Elle avait une main sur le dos de Gura et l'autre dans celle de l'Empereur.

– C'est tout naturel, répondit-il.

Ils avaient quitté le camp légèrement plus tôt que Séraphe l'avait prévu, mais Hennëa était venu le voir juste après le petit déjeuner, pour lui demander si cela ne le dérangeait pas de partir plus tôt.

– Tiër, Séraphe et Jës, ont tous besoin de dormir, lui avait-elle dit. Ils n'y arriveront pas, si tout le monde s'agite autour d'eux.

Phorän avait donc rassemblé tous les autres, y compris Rinnie et Gura, et ils avaient pris la route en direction du temple de la Déesse-Hibou. Iëlian, qui était effectivement au camp lorsqu'ils étaient revenus de la bibliothèque, avait réussi à se purger de toute sa colère et de toute sa honte. Il leur avait suggéré d'emporter leur déjeuner, et d'aller explorer la cité, puisqu'ils avaient un peu de temps.

Lehr avait déjà mémorisé le plan de Colossaë et Phorän avait décidé que, s'ils survivaient tous à cette aventure, il emploierait Lehr pour tracer le plan de son palais. Peut-être saurait-il retrouver le chemin jusqu'à la tour du Sud, où personne ne s'était rendu depuis trente ans, au moins.

Comme ils avaient passé toute la journée, la veille, à explorer le Quartier de l'Université, ils se contentèrent de le traverser et empruntèrent la rampe vers la Cité Basse.

– Ça, c'est intéressant, dit Rinnie.

Cela faisait presque deux heures qu'ils erraient dans le Quartier Marchand et ils n'avaient trouvé que des maisons aux portes et aux fenêtres fermées, impossibles à ouvrir. Mais la route qu'ils suivaient depuis tout à l'heure, et qui serpentait au pied des falaises coupant la cité, avait pris un brusque détour et déboulait au milieu d'une place de marché, exactement comme l'avait dit Lehr.

– C'est décidé, j'emmène Lehr à Taëla, et je l'inscris à une course de labyrinthe ! s'exclama Iélian, en tapant l'épaule du jeune homme. Je pourrais me faire quelques pièces d'or, mon vieux, grâce à toi !

Le marché était pavé de tuiles et non de pierres. C'étaient des tuiles aux couleurs flamboyantes, faites pour remonter le moral, songea Phorän. S'il en jugeait par sa propre réaction, c'était assurément le cas. Il se dit qu'autrefois, cet endroit avait dû être recouvert de boutiques et de tentes, où foisonnaient nourriture et boisson. On les avait sûrement retirées pour la nuit, le jour où Colossaë avait été sacrifiée, à moins qu'il n'y ait pas eu de

marche, ce jour-là.

– Moi, j’ai gagné plusieurs paris dans des labyrinthes, disait Toarsen. Mais j’ai trouvé quelque chose de beaucoup plus intéressant au milieu de l’un d’eux.

– Quoi donc ? demanda Rinnie, d’un air innocent.

Toarsen pâlit brusquement. Il se racla la gorge.

– Une fontaine, répondit-il. Avec des oiseaux.

Il existait un très célèbre labyrinthe à Taëla, surtout parmi les jeunes nobles : c’était celui de *L’Oiseau Blanc*, un lupanar réservé aux aristocrates blasés. Là, dans un jardin à l’intérieur du labyrinthe, des orgies avaient souvent lieu, mais il était possible d’obtenir des rencontres privées dans des lieux plus isolés. Phorän avait testé les deux.

– Je n’en ai jamais vu, de labyrinthe, dit tristement Rinnie.

– Viens à Taëla, Rinnie, et je t’en montrerai, des labyrinthes. (Pas *L’Oiseau Blanc*, songea-t-il.) Si Lehr décide de venir aussi, je l’emploierai pour qu’il explore le palais – et c’est un véritable labyrinthe, crois-moi !

– Moi, j’en ai assez, des labyrinthes ! dit Kissel. La dernière fois, j’ai dû couper les arbustes pour m’échapper.

– C’était donc *toi* ! demanda Phorän, visiblement impressionné. J’avais entendu dire que *L’Oiseau Blanc* avait dû enlever un

J'avais cherché à dire que L'Obscur Diable avait eu un engagement avec un sorcier, pour réparer les dégâts.

Kissel sourit méchamment.

– Je n'aime pas être enfermé. Ils ont cru que je n'arriverais pas à sortir, ça les amusait. Mais j'ai réussi à m'échapper.

Phorän vit que Rinnie observait attentivement Kissel, comme s'il était devenu plus grand, plus intéressant tout à coup.

– C'est le genre de chose que mes frères pourraient faire.

Le jeune homme sourit encore, mais de façon surprenante, ce fut un sourire de satisfaction.

– Je te remercie du compliment, Rinnie fille de Tiër.

Celle-ci secoua la tête.

– Non, ce n'est pas comme ça. Les garçons sont appelés en référence à leur père, et les filles à leur mère.

– Ah. J'ignorais ça.

– Oh, tu sais, maman dit que c'est idiot, parce que ce n'est pas la façon des Voyageurs. Moi, pourtant, je trouve ça bien d'être appelée en référence à ma mère. Parce que les gens ont peur d'elle, tu comprends ? Ils ignorent que c'est de papa, plutôt, qu'ils devraient se méfier !

– Eh, regardez ça ! dit soudain Iëlian. (Il s'était couché nar terre.

et regardait derrière le rideau bloquant l'une des portes.) Il y a des jouets, là...

Après le départ des garçons et de Rinnie, le camp devint bien silencieux. Tiër était endormi, ou plutôt à demi endormi, et avait la tête posée sur les genoux de Séraphe. Jës n'était visible nulle part. Il était sûrement parti dormir quelque part, à l'extérieur du camp. Quant à Hennëa, elle était assise en tailleur près des braises du feu de camp, et méditait.

Séraphe n'avait pas médité depuis très longtemps et l'exercice n'avait jamais été facile pour elle. Cette sorte de quiétude amorphe, exempte de toute pensée, n'allait pas de soi chez elle. Cependant, elle se dit que c'était une bonne idée, étant donné qu'elle était trop tendue pour dormir. Elle redressa son dos et relâcha les épaules.

Elle ne médita pas réellement, mais elle ferma les yeux et refoula ses cinq sens, afin d'organiser ses pensées. Ils en avaient tant appris, et en si peu de temps. Elle avait besoin d'absorber tout cela. Tiër était sauvé. Hennëa était la Déesse de la Magie. Hinum était vivant, et en pleine forme. Tiër était sauvé. Hinum les aiderait à libérer les Ordres de leurs pierres. Hennëa était la Déesse de la Magie ! Tiër était sauvé...

– Tu penses trop fort, je t'entends, murmura Tiër.

– Tiër ? dit-elle, sans ouvrir les yeux. Qu'est-ce que le Traqueur veut, d'après toi ?

– Pourquoi tu me demandes, à moi ? répondit-il, d'un ton nonchalant et chaleureux. (On aurait dit un gros chat se prélassant au soleil.) Jusqu'à hier après-midi, je ne savais même pas ce qu'était réellement le Traqueur.

– Mais hier, quand tu as parlé à Hinnum, tu as dit qu'il y avait trois personnages dans l'histoire : Hinnum, Willon et le Traqueur. Après, tu as eu ta dernière crise, avant de pouvoir dire ce qu'étaient les motivations du Traqueur, à tes yeux.

Elle l'entendit prendre une profonde inspiration, qu'il expira dans un long soupir.

– C'est Hinnum qui a parlé des Ordres à Willon, Séraphe. Il lui a dit ce qu'ils étaient. Mais Hinnum ne croyait pas en avoir dit suffisamment, à l'en croire, pour que Willon puisse les dérober.

– Non, je ne lui ai pas appris à voir l'esprit, dit soudain Hinnum. Or, je croyais que c'était nécessaire. Que sans cela, il était impossible de voler un Ordre.

Séraphe ouvrit les yeux et vit que le vieux sorcier, sous sa forme réelle, se tenait devant eux. Il s'était approché sans qu'elle l'entende. Et sans que Jës l'entende – ce qui signifiait qu'il avait utilisé un sort quelconque. Tiër, lui, n'ouvrit pas les yeux. Alors, le vieillard continua :

– J’ai passé toute la matinée, et une bonne partie de la nuit dernière – dès que j’ai constaté que Tiër s’arrangeait avec les morts – à essayer de comprendre comment il avait pu rassembler le peu de connaissances qu’il avait, et s’en servir pour dérober les Ordres. (Séraphe remarqua qu’Hennëa avait ouvert les yeux, mais demeurait où elle était.) Je ne vois pas comment il a pu réussir. Moi, je ne l’ai compris qu’après le meurtre de l’Aigle, commis par ces sorciers fous. Et parce que j’ai aidé la Déesse-Corbeau à créer les Ordres. Mais Willon n’est pas un Corbeau-Mage, capable d’appréhender l’histoire des Ordres, et d’en déduire le fonctionnement. Qui plus est, il n’a eu accès au pouvoir du Corbeau qu’après avoir découvert comment l’extraire du Porteur d’Ordre. Cela a dû requérir certains ingrédients, des rituels, des paroles magiques, des runes que je ne lui ai pas enseignés.

– Hinum ? dit soudain Hennëa.

Il se tourna vers elle et Séraphe eut l’impression qu’il se voûtait légèrement. Puis il se ressaisit, se redressa et la regarda dans les yeux.

– Je n’ai pas pu te tuer, Corbeau. Durant tous ces siècles, je t’ai été loyal. Il y a une seule chose que tu m’aies demandée, que j’ai refusé de faire. Que je n’ai pas pu faire.

Tiër ouvrit les yeux pendant qu’Hinum parlait, et haussa un sourcil visiblement intrigué. *Des siècles ? Le Corbeau ? Est-ce*

source visiblement unique. Des siècles : Le Corbeau : Est-ce qu'Hennëa est le Corbeau ? Est-ce cela qu'Hinum est en train de dire ? Vingt ans de mariage permettaient à Séraphe de lire sur son visage. Elle acquiesça à ses questions muettes.

– Quelle histoire, souffla-t-il. Je savais bien qu'elle était vieille !

Elle lui sourit, et lui fit signe de se taire.

– Je te raconterai plus tard, dit-elle.

Il sourit en retour et referma les yeux. Elle ignorait s'il allait se rendormir ou non.

– J'ai assez peu de souvenirs de ce temps-là, disait Hennëa à Hinum. (Son visage était toujours impassible.) Il y a certaines choses dont je me souviens comme si c'était hier. Je revois encore le visage de l'Aigle et j'entends encore sa voix, mais je ne me souviens plus du Faucon, ni du Cormoran. Quand Séraphe a regardé l'esprit de Tiër, quand elle a ramené la gemme, je me suis dit : *Je sais comment procéder*. Mais d'autres choses que je devrais savoir se sont effacées de ma mémoire avec le passage du temps. Je doute m'en souvenir jamais. (Hennëa se releva, et s'avança vers son vieil ami.) Mais je me souviens de toi. Je te revois assis à mes côtés, pendant les sombres jours ayant précédé la fin de ma belle cité. Je me souviens que j'envisageais cela avec sérénité, car je savais que ma mort viendrait avec celle de Colossaë – parce que tu avais juré de me tuer ! Jusqu'alors, tu avais toujours tenu tes

promesses, Hinum. (Il émit un faible son, comme un sanglot, et se détourna d'elle.)

» Durant quatre siècles et demi, Hinum, tu as été fidèle à ta parole. (Elle lui toucha l'épaule et il frissonna à son contact.) Et pourtant, en ce somptueux matin, je ne peux que te remercier pour l'unique fois où tu m'as été déloyal.

Tiër s'assit alors, bâilla, se frotta les yeux et observa Hinum. Il se frotta les yeux de nouveau et l'observa plus intensément.

– Je vois pourquoi vous êtes resté, dit-il après un silence embarrassé.

Séraphe regarda, elle aussi, mais Hinum ne semblait pas différent de ce qu'il était à l'origine. Ce qui, en fin de compte, était assez étrange. Ne lui avait-il pas dit, en effet, qu'il était arrivé quelque chose à son corps, et que cela l'avait empêché de fuir Colossaë, avec les autres sorciers ? Il devait donc utiliser une illusion, une fois de plus, même s'il avait pris l'apparence de son propre corps.

Hinum plissa les sourcils et toisa Tiër d'un drôle de regard :

– J'aime la musique, dit-il d'une voix lourde. Hier soir, vous avez raconté l'histoire de *La Chute du Ténébreux* avec tant de force, tant de pouvoir, que j'ai pleuré pour la mort d'un homme que je n'ai jamais connu. Et, malgré tout, les Bardes sont le fléau de mon existence. Je ne suis qu'un illusionniste, et les Bardes voient la vérité !

voient la venue :

Tiër secoua la tête. Ce qu'il avait vu devait être très grave, car sa réponse n'eut pas cette note d'humour qu'il avait l'habitude d'ajouter.

– Toutes mes excuses, Hinum, dit-il. Il n'est pas dans mon intention de révéler votre secret.

S'il avait promis de taire ce qu'il avait vu, il tiendrait parole. Puisque Séraphe ne pouvait savoir le secret d'Hinum, elle préféra aborder d'autres problèmes, plus importants.

– Si vous n'avez rien enseigné à Willon, à propos des Ordres, comment a-t-il pu en voler autant ? demanda-t-elle.

– C'était le Traqueur, dit son mari.

– Le Traqueur ? s'étonna Hennëa.

– Mais le Traqueur n'est pas maléfique, objecta Hinum.

– Je n'ai pas dit qu'il l'était. Mais vous avez dit vous-même que le pouvoir des anciens dieux était permanent, presque involontaire. S'il y a des trous dans le voile, je pense qu'il est possible qu'un sorcier puise à la source du Traqueur, sans que le dieu soit d'accord, effectivement. Toutefois, vous avez également dit à Séraphe que le Traqueur était retenu derrière le voile, contre son gré.

Hennëa s'assit à côté de Tiër et parla :

– Il y a longtemps, le Tisseur m’a dit que le monde était trop vieux, trop fragile pour supporter les tensions qu’ils y apporteraient, Lui et Son frère. Leur pouvoir le détruirait.

»Mais le Tisseur m’a dit, également, que Son frère n’avait aucun égard pour ce monde, qu’il se moquait qu’il soit détruit. La mort fait partie intégrante du pouvoir du Traqueur, et c’est un phénomène naturel, neutre. Toutefois, le Tisseur aime ses créations. Il a donc trouvé un moyen de les retenir tous deux, et de restreindre Leurs pouvoirs, afin que Son monde leur survive. (Elle désigna le sol à côté d’elle, et Hinnum s’y assit, tandis qu’elle poursuivait.)

» Le voile est constitué à la fois du pouvoir du Tisseur et de celui du Traqueur. Quoi d’autre, en effet, pourrait Les retenir ? Si le Traqueur avait été d’accord, alors Lui et le Tisseur auraient pu recréer le voile Eux-mêmes, après le meurtre de l’Aigle. Au lieu de cela, le sacrifice de Colossaë a servi d’exutoire au pouvoir du Traqueur – qu’on lui avait ôté de force. Le Tisseur a donc dû tisser Lui-même l’autre moitié du bouclier.

– Tu veux dire que le Traqueur aspire à s’échapper, c’est ça ? dit Séraphe.

– Oui, c’est ce que le Tisseur m’a dit, le jour où il fut décidé que Colossaë et ses dieux seraient sacrifiés.

– Mais alors, pourqu... (La voix de Séraphe lui manqua, car elle

voyait à présent ce que Tiër avait compris, la veille.) Le Traqueur ne pouvait empêcher le Ténébreux de puiser à son pouvoir, donc il a décidé d'en profiter et de l'utiliser à ses propres fins. Willon était un illusionniste, frustré par les limites de son pouvoir. Le Traqueur lui a offert ce qu'il désirait le plus : c'est Lui qui lui a appris à voler les Ordres des Voyageurs ! Mais pourquoi ne rien dire sur l'Aigle ?

– Beaucoup de pierres d'Ordre ne fonctionnent pas, dit lentement Hennëa. Si l'Ancien Dieu avait choisi de révéler à Willon le secret des Ordres, ce dernier aurait sûrement été plus efficace, non ?

– Pas forcément, répondit Tiër. Car le Traqueur se moquait que les Ordres fonctionnent bien ou mal. Tout ce qu'il voulait, c'était qu'ils soient liés aux pierres, à des objets inertes, et pas à des êtres humains. Parce qu'ils ont été créés dans une intention précise.

– Ils permettent de maintenir l'équilibre, dit Hinum. Sans eux, le bouclier s'effondrerait et les anciens dieux émergeraient de nouveau.

– Ah... murmura Hennëa, d'un air pensif. Il est vrai que si Willon portait chacun des Ordres, il pourrait puiser à Leurs deux pouvoirs, et pas seulement à celui du Traqueur. Or, le Traqueur s'est assuré qu'il n'accomplirait jamais ce dessein, en veillant à ce qu'il n'ait jamais les six Ordres. Beaucoup de pierres d'Ordre

fonctionnent mal – et l'Alouette, pas du tout ; en outre, le Ténébreux ignore tout de l'Ordre de l'Aigle. N'est-ce pas là une preuve ?

– Très malins, ces gens de Colossaë ! s'exclama Toarsen, lorsqu'ils sortirent du temple du Hibou.

Il était plus tard que prévu, parce qu'ils avaient passé plusieurs heures à explorer le Quartier Marchand – où les maisons étaient fermées par des rideaux, plutôt que par des portes. La plupart des rideaux permettaient – pourvu qu'on soit souple – de se glisser dessous.

Certains de ces magasins n'avaient rien d'extraordinaire, et ressemblaient à ceux de Taëla, mais d'autres non. Phorän avait été particulièrement frappé par une boutique où étaient entreposées des étoffes splendides qu'il n'avait jamais vues ailleurs. Il y avait des brocarts, des velours, mais également une sorte d'étoffe chatoyante, semblable à de la soie, sauf qu'elle changeait constamment de couleur, passant de l'or au vert, selon la perspective.

Toarsen taquinait souvent Phorän à cause de sa fascination pour les tissus exotiques, mais il avait toujours aimé la mode, et ne voyait pas pourquoi il devrait changer ses goûts, simplement parce qu'il était devenu respectable. Il regretta simplement que Colossaë soit à ce point figée, car toutes les étoffes étaient dures

comme du bois, et il lui avait été impossible de savoir ce qu'elles donnaient sur la peau.

– Ils savaient que cette connaissance pouvait se révéler très dangereuse, reprit Toarsen.

Sa voix arracha Phorän à sa rêverie.

Des rêves féminins, se dit-il ironiquement. Il rêvait des étoffes qu'ils avaient vues dans la boutique.

– Prononcer le véritable nom des dieux était très dangereux. (Le jeune homme avait pris le ton d'un conférencier.) Mais être incapable de les invoquer en cas d'urgence l'était tout autant. Alors, ils ont gravé leurs noms sur l'estrade du Hibou, à l'envers, et l'ont recouvert de pigments, afin qu'ils soient difficiles à déchiffrer. Oh, mais ensuite, nous arrivons avec une simple chemise blanche, et...

– Avec ma chemise blanche, dit Rufort d'un ton mécontent. J'espère que le charbon va partir, parce que je n'ai emporté que deux chemises, moi !

– Je te la nettoierai, ne t'inquiète pas, se résigna Rinnie. Maman pourrait le faire aussi – mais c'est à moi que la corvée va revenir, j'en suis sûre. Elle déteste faire le ménage ou coudre.

– Estime-toi heureuse qu'elle ne t'oblige pas à tuer le cochon ! s'exclama Lehr.

Tous éclatèrent de rire.

– Au moins, grâce à la chemise de Rufort, reprit joyeusement Toarsen, et à un peu de cendre, nous avons les noms des dieux, maintenant !

Il brandit le vêtement, pour que tous puissent le voir.

– Iëlian ! lança soudain Lehr. Tu vas dans la mauvaise direction !

Phorän détourna les yeux de la chemise et vit qu'Iëlian ne s'était pas arrêté avec les autres et marchait loin devant eux. Il ne dut pas entendre l'avertissement de Lehr, car il disparut en bas de la rue qu'il avait décidé d'explorer sans se retourner.

– Rappelez-moi de ne jamais parier sur lui, s'il décide de s'inscrire à une course de labyrinthe, dit Kissel d'un air dégoûté. Bon, j'imagine qu'il faut aller le chercher ? (Il baissa les yeux.) Viens, Rinnie fille de Tiëragan. Allons secourir Iëlian.

– C'est Rinnie fille de Séraphe, rectifia-t-elle patiemment.

Il hocha la tête, vaincu.

– Pour l'instant, c'est surtout Tiër qui mérite qu'on se ronge les sangs pour lui. Mais j'imagine que dans quelques années, beaucoup de garçons se rongeront les sangs pour toi, jeune fille.

Rinnie eut l'air ravie. Ils débouchèrent dans la rue qu'avait suivie Iëlian, et le trouvèrent planté devant l'élégante sculpture sur la

porte d'une maison située près d'une allée étroite. Il semblait captivé par le spectacle.

– Iëlian ! héla Phorän. Lehr dit que c'est la mauvaise direction !

– Vous devez absolument voir ça, répondit-il. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres d'Iëlian, qui était toujours absorbé dans sa contemplation, lorsque Phorän vit Lehr se raidir et humer l'air.

– Qu'y a-t-il, Lehr ? demanda-t-il.

– Fuyez, vite !

– Arrêtez-vous, dit alors une autre voix, étrangement familière.

Phorän voulut fuir mais se retrouva incapable de bouger. Son corps refusait d'obéir à sa volonté.

– Nous devrions essayer avec une facile, pour commencer. (Séraphé avait éparpillé les gemmes sur l'une de ses couvertures. Elle entreprit de les répartir selon l'Ordre qu'elles contenaient. Hennëa, qui s'était assise de l'autre côté de la couverture, l'aida dans cette tâche.)

» Je voulais te demander quelque chose, lui demanda alors Séraphé. (Elle posa un rubis dans le tas des Faucons.) Pourquoi

y a-t-il beaucoup moins d'Alouettes que de Corbeaux, par exemple ?

– Pour que le pouvoir fonctionne.

Hennëa s'expliqua :

– Pour qu'un Corbeau puisse utiliser la magie, il n'y a besoin que d'une étincelle de mon pouvoir, tu comprends ? La capacité d'ourdir la magie importe plus que la magie elle-même. C'est pourquoi il y a plus de Corbeaux que d'Alouettes, et c'est pareil pour les autres Ordres – chacun représente un fragment infime de son dieu. C'est pourquoi, aussi, le Corbeau est l'Ordre le plus facile à lier aux pierres. Mais la Guérison, par contre, c'est différent. Il n'y a toujours eu que très peu d'Alouettes, car un don trop restreint n'aurait pas fonctionné.

– Et cela explique que les pierres d'Alouette n'aient pas fonctionné. Elles étaient vouées à l'échec. (Elle utilisa son sort de voyance afin de discerner l'esprit et vit que les pierres d'Alouettes brillaient beaucoup plus que les autres.) Leur Ordre s'attache plus étroitement à l'esprit. Voilà pourquoi les bijoux agissent comme s'ils étaient hantés. (Elle saisit la pierre qui, à de nombreuses reprises, s'était réchauffée dans sa main.) Crois-tu qu'il s'agisse de l'Ordre de ma fille ?

Les mains de Tiër se refermèrent sur ses épaules, tandis qu'Hinum disait, avec son flegme habituel :

– Je doute qu’il y ait un moyen de le savoir, Séraphe.

– Commençons donc par les Corbeaux, dit alors Hennëa.

Elle ramassa une broche sertie d’un pâle péridot vert, où s’accrochait très peu d’esprit. Quelques gemmes étaient toujours dans leur monture, mais d’autres, serties dans des brassards ou de la joaillerie lourde, trop encombrante, en avaient été extraites. Séraphe observa Hennëa retirer délicatement les fils bleus de l’étoffe violette de l’Ordre.

– Il y en a encore un peu, lui dit Hinum. (Il se pencha sur la broche.) Oui, juste là, lui montra-t-il.

– Voilà, c’est fait, conclut Hennëa. À présent, croyez-vous qu’il suffise de briser la gemme, ou bien faut-il défaire le sort qui lie l’Ordre à l’objet ?

– Défaire le sort, c’est beaucoup plus sûr, répondit Séraphe.

Elle posa le précieux rubis à part. Hinum avait raison, il n’y avait probablement aucun moyen de savoir s’il s’agissait ou non de celui de Mehalla.

Elle comprenait à présent ce qui s’était passé. Willon avait enfin trouvé une Alouette à côté de chez lui. Une enfant. Il était frustré, à cette époque-là, car lorsque le Chemin avait réussi à capturer une Alouette, l’Ordre s’était révélé inutilisable. Peut-être qu’une enfant serait plus facile.

Elle était tombée malade au printemps. Malgré toutes les herbes qu'avait prescrites Karadoc, malgré toute la magie de Séraphe, elle avait dépéri jour après jour. Vers la fin, comme Tiër, elle avait eu des convulsions.

Oui, elle avait presque oublié cela. À ce moment-là, elle était vraiment très faible. Quand les crises survenaient, elle se raidissait légèrement et roulait des yeux. Ses convulsions n'étaient pas aussi spectaculaires que celles de Tiër, mais Mehalla n'était qu'une enfant et non un homme dans la fleur de l'âge.

– Avec ce genre de sort, assez puissant pour piéger un Ordre, mieux vaut se montrer prudent, acquiesça Hinum. Moi, je... (Il redressa soudain la tête.) Vous avez senti ça ?

Phorän entendit des pas s'approcher et comprit que l'individu s'était caché dans l'ombre jusqu'à présent. Mais il ne voyait personne, car il était toujours incapable de bouger.

– Respirez, dit la voix.

L'Empereur se rendit compte qu'il ne respirait plus et prit une grande inspiration. Il était presque certain que c'était la voix de Willon, mais quelque chose n'allait pas. Il entendit Lehr, qui se tenait près de lui, reprendre brusquement son souffle.

Gura gémit et il sentit le gros chien effleurer sa jambe. Celui-ci ne semblait pas affecté par le sort comme Phorän et ses compagnons.

Les pas s'arrêtèrent juste en face de l'Empereur.

– Vous pouvez bouger les yeux, dit l'homme. Et ciller, aussi. Vous savez, je ne suis pas cruel, pas vraiment, quand j'y pense. Je devrais peut-être vous tuer, mais je n'apprécie guère la torture.

Phorän cilla donc – et bougea les yeux. Les seules personnes qu'il pouvait voir, depuis sa position, c'était Rufort – qui se tenait en face de lui – et le sorcier. Un instant, il crut qu'il s'était trompé et que l'homme qui les retenait, finalement, était un parfait étranger. Ses cheveux noirs, son corps mince et musclé n'appartenaient pas au Willon qu'il connaissait. Mais lorsque le magicien se retourna, Phorän aperçut son visage. C'était bien Willon, mais en beaucoup plus jeune.

Willon était un illusionniste, songea Phorän, lorsqu'il était venu à Colossaë. Évidemment, il avait protégé son identité tout au long des années en donnant l'impression qu'il vieillissait.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Willon.

– Un calque provenant du temple du Hibou. Il s'agit des noms des anciens dieux, répondit la voix d'Iélian, quelque part derrière Phorän.

– Bien, il ne faudrait pas que cela tombe entre de mauvaises mains, n'est-ce pas ? (Une odeur de tissu brûlé parvint aux narines de Phorän.) Tu as fait du bon travail, Iëlian, dit Willon. (Il réapparut dans son champ de vision.) Tous d'un seul coup, sans Tiër pour voir à travers mes illusions ni les deux Corbeaux pour les défaire ! À présent, es-tu sûr qu'Hinum a enseigné à Séraphe comment rendre les gemmes efficaces ?

– Oui. (Il s'était avancé juste derrière Phorän.) Je n'ai pas compris comment cela fonctionnait, Maître. Mais je sais que Séraphe est certaine de pouvoir les purifier, c'est ce qu'elle a dit.

– C'est du bon travail, mon garçon. Si elle peut le faire, alors cela compensera largement tous les ennuis que m'a causés le démantèlement du Chemin. Je leur ai abandonné toutes les gemmes, sauf celle de Tiër, dans l'espoir qu'une paire de Corbeaux et une vieille Alouette réussiraient là où j'ai échoué.

– Mais elles n'ont pas réussi, dit Iëlian. C'est évident qu'elles ne pouvaient pas !

Willon lui sourit.

– Non, bien sûr que non. Il n'y avait qu'Hinum qui sache comment procéder, mais il ne m'aurait jamais rien enseigné, et je ne pouvais pas le contraindre en menaçant une personne qui lui était chère, puisqu'il était seul.

– Vous leur avez donc offert les cartes, et vous les avez envoyés

ici.

– Non, je les ai simplement laissées où elles étaient, à l'endroit où Volis les avait cachées, après me les avoir volées. Puisque Séraphe ne pouvait sauver Tiër, je savais qu'elle viendrait ici chercher les réponses. Et trouver Hinum, ce qu'elle ignorait. Je suis seulement très surpris qu'elle ait rallié Hinum à sa cause aussi rapidement ! Quelle vieille crapule, celui-là ! Ils ne sont là que depuis deux jours et Hinum m'a déjà volé la gemme de Tiër !

– Non, c'est Séraphe qui l'a fait, Maître. Après l'avoir volée, Tiër a entièrement brisé le sort, pendant qu'il chantait *La Chute du Ténébreux*.

Willon fronça les sourcils.

– Comment ? Tiër s'est libéré lui-même ? Non, tu dois te tromper. Un Barde peut rompre des illusions, mais ce sort-là n'est pas une illusion.

Iélian lui répondit alors :

– Je ne suis pas magicien, Maître. Je vous répète seulement ce qu'ils m'ont dit.

– Peut-être qu'Hinum leur a fait croire que c'était Tiër, hasarda-t-il. Bah, ça ne fait aucune différence. (Il leva la tête, et sonda le regard de Phorän.) Vous n'avez rien à craindre,

Phorän. Le vous dois beaucoup, car c'est vous qui avez conduit

Phoran. Je vous dois beaucoup, car c'est vous qui avez conduit mon Passereau jusqu'ici, où il a pu espionner pour moi. Comment aurais-je pu découvrir, sans lui, l'existence de l'Ordre de l'Aigle ? Il n'y a rien d'écrit sur eux, il n'y a aucune histoire. Aucun des prisonniers du Chemin n'en a jamais parlé. Quand Volis s'est mis à divaguer au sujet d'un Aigle, j'ai cru qu'il était devenu fou. Imaginez donc ma surprise, lorsque j'ai découvert que Jës était lent, non à cause d'un retard mental, mais parce que c'était un Gardien ! Quelle surprise de trouver un Porteur d'Ordre aussi mal pourvu ! Si j'étais toujours en *contact* avec Hinum, croyez-moi, il regretterait de m'avoir caché ça ! (Il jeta un coup d'œil à Lehr.)

« Aucun d'entre vous ne sera tué, si vous faites tout ce que je vous dis. Dis à ta mère que si elle nettoie l'intégralité des pierres qu'elle détient... (il fit une pause) et m'apprend comment faire, alors j'épargnerai ses enfants. Dis-le-lui bien, m'as-tu compris ? Dis-lui que ta famille et toi n'avez rien à craindre de moi si elle m'obéit. Sinon...

Il s'avança à quelques mètres derrière Phorän et murmura quelque chose qu'il n'entendit pas.

– Mon père vous tuera après que ma mère vous aura jeté dans de l'huile bouillante ! ragea Rinnie.

Sous l'effet de l'épouvante, le cœur de Phorän cessa de battre. Il savait qu'elle luttait contre le sort, car elle buta contre lui.

– J'en doute fort, ma chérie, roucoula Willon. À mon avis, ta mère fera exactement ce que je lui dis, autrement tu en paieras le prix.

C'était une enfant, et Phorän ne pouvait rien faire. Une goutte de sueur coula dans son œil, mais il eut beau lutter, il ne put l'essuyer, seulement bouger les yeux.

– Emmène-la, ordonna Willon. Tu me retrouveras en haut de cette tour, là-bas. Moi, je me rends au temple du Hibou, afin de faire en sorte que personne, à l'avenir, ne puisse lire le nom des anciens dieux. (Il réapparut devant Phorän, mais sans Rinnie. Il avait dû la confier à Iëlian. Puis il se baissa et plongea son regard dans celui de Lehr.) Toi, Lehr fils de Tiër, dis à ta mère que nous serons dans cette tour, là-haut, et que nous attendrons sa réponse. Sa fille et moi-même.

– Maître, des fantômes et d'autres créatures rôdent dans les rues, prévint Iëlian. Peut-être vaudrait-il mieux attendre à l'extérieur de la ville ?

– Je t'assure, Iëlian, que je sais comment les éloigner. (Willon s'était redressé, de toute sa hauteur.) J'ai vécu cinq ans dans cette ville, autrefois. J'ai appris à m'occuper des fantômes. Emmène-la jusqu'à la tour !

L'instant d'avant, Willon se tenait encore devant Phorän et, celui d'après, il y avait un faucon aux plumes dorées, à l'endroit où il avait été. L'oiseau s'accroupit légèrement, puis, dans un gracieux

battement d'ailes, il prit son envol.

Il se disait partout qu'un sorcier ne pouvait pas changer de forme ! Mais le Ténébreux, apparemment, ne se préoccupait pas des rumeurs.

– Sale traître, briseur de serments ! s'écriait Rinnie.

Sa colère cachait presque la frayeur qui faisait trembler sa voix. Iëlian éclata de rire.

– Non, ce sont eux les traîtres, Toarsen, Kissel et Rufort. Moi, j'ai prêté serment aux Maîtres du Chemin, et j'ai toujours été fidèle à ma parole !

– Mais c'est le Ténébreux. Comment peux-tu servir le Ténébreux ?

– Parce que, dit-il d'une voix avide, il me donne des gens à tuer. (Gura gémit de nouveau, troublé par la peur de Rinnie alors qu'Iëlian était censé être un ami.) Oh, Rinnie, Rinnie... la réprimanda-t-il. Croyais-tu que je ne verrais pas les nuages qui s'amoncellent, au loin ? Tu es un Cormoran, une Sorcière-du-Temps. Cependant, j'ai compris quelque chose, en voyageant avec ta famille. Tu veux savoir ce que c'est ? Eh bien, à moins d'être fermier, un Cormoran ne sert à rien. (Sa voix se fit ironiquement compatissante.) Il faut tellement de temps pour créer un orage. Et tout ce qu'il faut pour t'arrêter, c'est – il y eut un choc sourd de chair heurtant la chair. (Phorän ne pouvait

toujours pas bouger. Mais Gura, lui, le pouvait. Il entendit son grondement menaçant et le bruit d'une lutte. Puis un râle – humain ou canin, il n'aurait su le dire. Sa frustration s'éleva à de nouvelles hauteurs. Tout à coup, un corps s'effondra au sol.)

» Bon sang, que ça fait du bien ! s'exclama Iélian. (Il réapparut dans son champ de vision, souillé par le sang du gros chien, avec un couteau de chasse à la main. Il tourna la tête d'un côté et de l'autre, comme un guerrier se préparant au combat.) J'avais oublié à quel point c'était bon. (Son visage était empourpré comme sous l'effet d'une intense émotion et ses mains tremblaient. Puis il parla rapidement, de façon presque incompréhensible.) Je ne peux pas tuer Lehr. Le Maître a raison. Séraphe n'acceptera jamais de coopérer si je tue son fils. Et puis, l'Empereur pourrait être utile. Non, je ne peux pas tuer l'Empereur...

Avec la vélocité d'un serpent, Iélian trancha la gorge de Rufort. Le sang s'écoula à flots et l'assassin sauta en arrière, avec un rire surexcité. Rufort était toujours debout, droit et figé, tandis qu'il se vidait peu à peu à chaque battement de cœur. À la fin, il s'effondra au sol, face contre terre, dans la mare de son propre sang, qui recouvrait les pavés.

Iélian s'accroupit à côté du corps.

– Qu'as-tu ressenti, Rufort ? T'es-tu senti vulnérable, à ma merci ? As-tu senti la mort qui venait te chercher ? Ou bien n'as-

tu rien senti, rien compris ? (Il leva les yeux, et croisa le regard de Phorän.) Vous aussi, mon Empereur, j'aurais pu vous tuer... des centaines de fois ! Cela fait de moi quelqu'un de très puissant. Plus puissant que vous le serez jamais ! Savez-vous ce que c'est, vous, de tenir la vie d'un homme entre vos mains ? (Il tendit la main, et glissa ses doigts dans les cheveux de Rufort.)

» Personne ne l'aura jamais plus aimé que moi, lorsque je l'ai tué. Comment ne pas aimer quelqu'un qui vous donne tant de plaisir ? Avez-vous vu comme il s'est tenu droit, jusqu'à ce que la mort l'emporte ? (Il frémit de plaisir en repensant à cet instant, comme un homme se souviendrait d'une excellente prostituée. Puis il se releva. Son excitation disparut et il redevint calme et maître de lui.)

» Il est temps que j'y aille. Mon Maître m'attend. (Il passa à côté de Phorän.) Veux-tu bien garder ceci pour moi ? Je le laisse à l'intérieur afin de ralentir l'hémorragie. Peut-être le sort s'estompera-t-il avant que tu saignes à mort.

C'est Kissel ou Toarsen, songea Phorän.

Iëlian avait poignardé l'un des deux. Il lutta alors, plus fort qu'il avait jamais lutté, mais il ne put rien bouger d'autre qu'un doigt.

Iëlian réapparut devant lui, sa chemise maculée de sang. Il portait Rinnie sur une épaule et son visage affichait une sérénité qu'Hennëa n'avait jamais atteinte. Tandis qu'il se dirigeait vers la tour, en les abandonnant à l'état de statues, il sifflota l'un des airs

que Tiër avait chantés la veille.

Chapitre 19

– Non, dit Hennëa. Je ne sens rien. Qu’y a-t-il, Hinum ?

– Le Ténébreux est ici. Je reconnais la magie de mon apprenti.

Les mains de Tiër se crispèrent sur les épaules de Séraphé :

– Ici, Colossaë ?

Hinum acquiesça, et regarda Hennëa.

– Je ne peux m’opposer au pouvoir du Traqueur. Pas s’il est exercé par un homme, comme Willon, qui le détient depuis deux cents ans. Mais je peux vous permettre de fuir, en gagnant du temps. Je peux vous sauver, ma déesse, mais il faudra courir vite et loin. Trouvez vos six Porteurs d’Ordre et détruisez ce monstre que j’ai aidé à créer !

– Mais nous ne pouvons pas partir sans Rinnie et les garçons ! s’exclama Séraphé.

Hinum la regarda et lui désigna la cité d’un mouvement de tête. Un groupe de nuages noirs s’amoncelait au-dessus de Colossaë.

– Il les détient déjà. Il n’y a plus rien à faire, je suis navré. Un

Faucon et un Cormoran n'ont aucune chance contre lui. Pas plus qu'un Barde, deux Corbeaux et un Aigle. Même si l'une d'entre vous était une déesse, autrefois, et même si j'avais encore tout mon pouvoir d'antan. Non, je vous l'ai déjà dit, j'ai déjà vu le pouvoir d'un Ténébreux. Et, croyez-moi, si le Roi Innommable n'avait pas été fou, alors Ernâve le Rouge et Kérin n'auraient jamais pu le tuer ! Or, notre Ténébreux n'a rien de celui de la légende. Je ferai tout pour le retarder, mais vous devez fuir !

La main de Séraphe se referma sur la pierre d'Alouette.

– Nous avons besoin d'une Alouette. Il y en a une, juste ici. Ma fille, ou peu importe à qui appartenait cet Ordre, aurait donné sa vie pour détruire le Ténébreux. Hinum, si de votre côté, vous pouvez aider mes enfants, nous pouvons le détruire maintenant !

Phorän ne pouvait toujours pas bouger et cette impuissance le plongeait dans une colère effroyable. Il avait promis à Séraphe de protéger sa fille. Or, un Empereur doit toujours tenir ses promesses, mais le sort de Willon l'en empêchait.

Willon était un illusionniste. Qu'avait-il dit ? *Que Tiër verrait à travers ses illusions*. Cela signifiait-il que Tiër n'aurait pas été affecté par ce sort ? Se pouvait-il que ce sort ne soit qu'une forme d'illusion ?

Phorän avait grandi dans une cour remplie de mages de toutes

especes. Les illusions qu'il avait vues n'étaient que des formes mineures de magie, quand il ne s'agissait pas de simples tours de passe-passe. Il était communément admis que le fait de ne pas croire à une illusion la brisait aussitôt. C'était l'une des raisons pour lesquelles les illusionnistes étaient considérés comme des mages de second ordre.

Il essaya de se convaincre que tout cela n'était qu'une illusion qu'il pouvait briser avec son esprit.

*Bien sûr que je peux bouger. Je l'ai fait toute ma vie.
Comment pourrait-on me figer d'un seul mot ?*

Le problème, c'était que Willon avait bel et bien réussi à le figer d'un seul mot. Il était difficile de ne pas croire à ce fait.

Ah, ce sera une belle histoire à raconter à mes enfants, se dit-il.

Évidemment, il fallait encore qu'il survive, s'il voulait en avoir un jour. Mais il se l'imaginait déjà : l'histoire du sorcier de basse naissance qui avait vaincu l'Empereur d'un seul mot, parce que Sa Majesté avait été assez faible pour le permettre.

La colère commença à monter en lui et Phorän l'accueillit volontiers. Il était l'Empereur. Aucun magicien n'avait le droit d'imposer sa volonté à Sa Personne. Il mit de côté ses récentes réflexions sur le peu de différences qui existaient entre un fermier et un Empereur. Lui n'était pas Barde. Il n'était pas question de vérité, mais d'un illusionniste de première catégorie qui

venue, mais d'un missionniste de pacotille, ne paysan, qui s'imaginait avoir le droit de commander l'Empereur !

Personne ne le commandait. N'avait-il pas tué treize Septes félons, qui croyaient avoir plus de pouvoir que l'Empereur ?

Il ferma les yeux et fit resurgir du fond de son cœur la certitude qui animait l'ivrogne écervelé qu'il était jadis. Un Empereur était supérieur à n'importe quel sorcier. Il était Phorän le Vingt-Septième, Empereur de Taëla. Nul homme n'avait le droit de le commander !

Il fit un pas en avant, habité par l'entière conviction qu'il y parviendrait. Il savait que son pied droit se lèverait, et que son poids basculerait vers l'avant. Il faillit tomber et ouvrit les yeux.
Ça y est, je l'ai fait !

Il retourna aussitôt Rufort qui baignait dans son sang, mais son corps était flasque et ses yeux fixes. Il était mort. Phorän referma ses paupières, dans un dernier adieu.

– Dors en paix, mon ami.

Il s'écarta alors du corps et entreprit de s'occuper des autres victimes d'Iëlian.

Le manche d'un couteau saillait du torse de Kissel, qui était maculé de sang.

Phorän dégaina son propre couteau.

– Ne t’en fais pas. (Les pupilles de Kissel étaient dilatées.) Je n’ai pas l’intention de t’achever, mon brave. Je vais juste préparer quelques bandes, avant d’ôter ce couteau.

Il retira sa propre chemise et la déchira en longs morceaux. La mode était aux manches cette année-là, et Phorän remercia les tailleurs pour ça, tandis qu’il lui confectionnait un tampon. Il jeta un rapide coup d’œil au dos de Kissel et vit qu’il n’y avait pas de sang. La lame ne l’avait donc pas transpercé. Il n’aurait qu’une seule blessure à panser.

Il essaya de faire abstraction des éventuels dégâts internes, tandis qu’il attachait ensemble les bouts de sa chemise, jusqu’à obtenir une longue bande. Il déchira la chemise de Kissel, afin d’avoir une meilleure idée de la plaie.

Arrête le saignement, s’ordonna-t-il. Les autres s’occuperaient du reste.

– Kissel. Je vais enlever le couteau, à présent. Sois brave !

Il le fit par-derrière s’il lui faisait perdre l’équilibre, le lourd capitaine tomberait contre lui. Il retira le couteau aussi rapidement qu’il put et frémit au son de l’acier contre l’os. Quand elle fut extraite, il laissa tomber l’arme à terre et pressa son tampon très fort contre la plaie, tout en enserrant le torse de Kissel à l’aide du bandage.

Lorsqu’il fut étroitement pansé, Phorän fit doucement glisser

Kissel contre lui. Il n'avait rien d'un poids plume, mais Phorän parvint à l'allonger au sol, sur le dos, sans trop le secouer.

Tout de suite après s'être occupé de Kissel, il accourut au chevet de Gura. Le gros chien noir respirait toujours, mais faiblement, et ses yeux étaient fermés. Les pavés disparaissaient sous le sang de l'animal.

– Je dois sauver Rinnie, dit-il au chien.

Il hésita, puis repartit vers Toarsen et reprit son couteau.

– Il me faut ta chemise, s'il te plaît.

Il mit beaucoup de temps à bander Gura. Mais, à la fin, il fut satisfait du résultat. Il avait fait de son mieux.

– Surtout, ne me suivez pas, ordonna-t-il à ses compagnons. Vous m'entendez ? J'exige votre obéissance, en tant qu'Empereur. Quand le sort se dissipera, allez chercher Tiër et Séraphe et racontez-leur ce qu'il s'est passé. De mon côté, je vais tenter de récupérer Rinnie, si je peux. Sinon, je doute que Willon la tuera ; pas s'il veut que Séraphe collabore avec lui. (Il commença à courir, puis s'arrêta soudain et revint vers eux. Il devait leur dire ce qu'il avait découvert.)

» Ce sort n'est qu'une illusion. Dès que vous êtes convaincu, mais vraiment convaincu que vous pouvez bouger, alors vous brisez l'enchantement.

Puis il se retourna et fila comme une flèche.

Phorän n'était pas un Chasseur comme Lehr, mais il n'avait pas besoin de l'être. Il voyait la tour que Willon avait désignée. Elle s'élevait en haut des falaises face à lui. En outre, Iélian avait marché dans le sang de Rufort ou de Gura, et, bien que ses traces s'arrêtent quelques pas plus loin, elles lui donnèrent la direction à suivre. Il s'engagea aussitôt dans la ruelle que son garde avait empruntée en partant.

C'était une ruelle étroite qui s'arrêtait au bord de la falaise, où un escalier abrupt avait été creusé dans la roche. Il mit les mains en visière sur ses yeux et aperçut une frêle silhouette noire qui était presque parvenue en haut de l'escalier.

Phorän dégaina son épée, et commença à grimper les marches. L'escalier, qui était plus étroit encore que la ruelle, ne comportait pas de rampe. Quand il eut atteint la troisième volée de marches, il se rendit compte qu'il était à une hauteur suffisante pour que le moindre faux pas lui soit fatal. Il concentra son attention sur les marches et évita de regarder en bas.

Ces derniers mois, il avait presque perdu l'intégralité de son embonpoint. Mais, même dans sa meilleure forme, il ne serait jamais un grand coureur. Sa constitution était semblable à celle de Kissel : un corps puissant, mais peu endurant. Cependant, la vie de Rinnie était en jeu et il filait aussi vite qu'il pouvait. Bientôt, le manque d'air lui donna le vertige, et le força à ralentir le pas.

Mais, malgré la douleur dans ses jambes, malgré son point de côté, il continua à grimper. Il n'aurait pas remarqué la Mémoire si elle ne l'avait pas retenu par le bras et contraint de faire halte.

Ses mains froides se plaquèrent sur sa bouche et l'empêchèrent de parler. Sur le coup, il eut un mouvement de recul, instinctif. Mais, lorsqu'il entendit des pas au-dessus de sa tête, il comprit le geste de la créature. Quelqu'un descendait l'escalier.

Phorän attendit là et tenta de reprendre son souffle. Dès que le marcheur s'arrêta, la Mémoire s'évanouit dans les airs.

Les vêtements d'Iélian étaient souillés de sang et son pantalon portait la trace d'une morsure de Gura. Cependant, il affichait un sourire avenant.

– Mon Empereur. Vous n'auriez pas dû vous donner cette peine. Le Maître m'envoyait justement vous libérer, tous. (Il brandit une amulette de sa main libre. L'autre tenait une épée.) Ceci brisera le sort. Puis-je vous l'offrir, mon Empereur ? Vous pourrez ainsi libérer tous vos amis.

Phorän ne répondit rien. De par leurs positions respectives dans l'escalier, Iélian avait clairement l'avantage. En outre, pour avoir assisté aux exercices d'épée matinaux, Phorän savait qu'Iélian était meilleur escrimeur que lui. Mais, tout en reconnaissant les avantages que le traître avait sur lui, Phorän était bien décidé à agir.

Il était hors de question qu'il prenne l'amulette et s'en retourne docilement auprès des autres. Même si Iélian disait la vérité, ses amis étaient tous des adultes et ne couraient aucun danger immédiat. Il avait juré de protéger Rinnie.

La Mémoire réapparut à quelques mètres derrière Iélian.

– Non. Il est pour moi, celui-ci !

Il n'utilisa pas son épée, comme s'y attendait son adversaire, mais fonça droit sur lui. Il évita sa lame, et, tapant de l'épaule contre son genou, le fit basculer dans le vide. Le garde hurla dans sa chute. Puis, alors qu'il s'écrasait en bas, Phorän reprit son ascension.

– Le Ténébreux est là, dit la Mémoire, qui grimpait juste à côté de lui. Mais je ne puis le tuer, il est trop puissant.

Phorän prit un instant pour réfléchir à ces paroles.

– Mais à quoi servez-vous donc, alors ?

– La dernière fois qu'un homme a tué un Ténébreux, il avait une armée derrière lui, un Corbeau à son côté, et le pouvoir d'un sorcier mort veillant sur lui. Il faudra beaucoup plus qu'un fantôme et un jeune Empereur pour détruire ce Ténébreux-là. Beaucoup plus que toute votre compagnie.

– Vous n'êtes pas très encourageant ! Mais pour ce qui est de l'éliminer, je suis d'accord avec vous, effectivement. (Il avait

espéré rattraper Iélian avant qu'il remette Rinnie au Ténébreux, mais briser le sort d'immobilité lui avait pris trop de temps.) Mais peut-être, je dis bien peut-être, pourrions-nous le distraire quelque temps afin de permettre à Rinnie de s'échapper.

Ils parvinrent enfin au sommet de la falaise. La tour de gué, apparemment, était plus éloignée du bord qu'elle avait semblé. Un escalier s'enroulait à l'extérieur du bâtiment. Il était plus large que celui qu'ils venaient d'emprunter et possédait des rampes de chaque côté ! Phorän vit que le haut de la tour était à moitié ouvert, ce qui permettait aux guetteurs d'avoir une vue dégagée sur la Cité Basse et sur la vallée au-delà.

– Il est là-haut, dit Phorän.

– Oui, je le sens.

– J'imagine que vous ne pouvez pas porter de message à Tiër ?

Mais la réponse ne le surprit pas.

– Non, cela ne concerne pas ma vengeance. Si j'existe, c'est pour détruire ceux qui m'ont tué.

– Pourtant vous m'avez sauvé de mes assassins ?

Il commençait à retrouver son souffle.

– Parce que vous êtes mon lien avec la vie. Sans vous, je

cesserais d'exister et ma vengeance ne serait jamais accomplie.

– Si vous amenez Tiër et les Corbeaux jusqu'ici, ça pourrait sauver ma vie, tenta-t-il.

– Non, pas directement. Si j'étais capable de ressentir de la peine, ou des remords, je le ferais pour vous. Mais comme je vous l'ai dit, je suis ma vengeance. Cependant, j'irai avec vous jusqu'au Ténébreux, et je vous sauverai si cela m'est possible.

– C'est mieux que rien ! soupira Phorän. (Il posa une main sur la rampe de l'escalier en colimaçon.) Allons-y, alors !

La tour était haute de quinze ou vingt mètres et, lorsqu'il fut arrivé à la moitié de l'escalier, il fut obligé de ralentir. Il voulait être calme, maître de lui-même, face au Ténébreux. La Mémoire ne l'avait pas suivi en haut des marches, mais il était sûr qu'elle tiendrait sa promesse et l'aiderait à affronter le magicien.

Parvenu en haut de l'escalier, Phorän ralentit un peu plus et prit son épée à la main. Il ne s'attendait pas à en tirer avantage, pas face à un sorcier capable de le figer d'un seul mot, mais la poignée familière le rassurait.

Il s'arrêta juste avant qu'apparaisse le corps de garde, et s'accroupit, aux aguets. Depuis son poste, il pouvait voir au-delà de la cité, jusqu'à la rivière qu'ils avaient traversée en arrivant.

– Bois donc ce thé, mon enfant. Tu te sentiras mieux, après ça.

– Non merci, dit Rinnie d'une voix polie, mais extrêmement ferme.

Willon se mit à rire. Dès qu'il entendit ces notes cristallines, Phorän ferma les yeux, parce qu'elles lui rappelèrent l'amitié, l'affection, qu'il avait toujours eues envers le vieil homme qui, deux ou trois fois par an, venait à Taëla rendre visite à Maître Entarig et prenait toujours le temps de partager quelques histoires ou d'offrir quelques friandises exotiques au jeune Empereur esseulé qu'il était alors. C'était Willon qui l'avait réconforté lors des funérailles de son oncle. Il l'avait pris par la main, et lui avait dit, très doucement : « Votre oncle vous aimait, mon garçon, même s'il n'était pas le genre d'homme à le dire. Il m'a dit que vous deviendriez un très grand Empereur. »

C'étaient cependant les machinations de Willon qui avaient conduit à l'assassinat de son oncle et à celui de son père, un homme qu'il avait à peine connu. Tout ce qu'il se rappelait de lui, c'était l'odeur d'un cheval galopant dans le vent et la force de bras musclés le hissant sur des épaules. Il y avait un portrait de lui, à Taëla, dans la galerie d'art du palais. C'était le portrait d'un étranger, qui avait le nez de Phorän, et ses cheveux fins, châtain clair.

– Mon père vous tuera ! s'écria Rinnie.

Phorän songea que ce n'était pas la chose la plus intelligente à dire.

– Tu me l'as déjà dit, petite, et cela commence à me fatiguer. Ton père est un Barde. Et même un excellent Barde. Tout au long des années, j'ai entendu beaucoup de Bardes, tu sais, et aucun n'a jamais égalé ton père. (Willon baissa la voix, et prit un ton cruel.) Mais un Barde, ce n'est rien pour moi. Il ne peut pas me tuer avec son chant, Rinnie. Il ne peut pas m'atteindre. Et tant que je t'ai, toi, c'est pareil pour ta mère, et l'autre Corbeau.

– Les gens craignent ma mère. (Elle semblait plus adulte qu'une enfant de dix ans devrait l'être.) Et ils ont raison de la craindre. Mais d'après elle, les gens ont tort de sous-estimer mon père. Ils le voient comme un artiste, un chanteur, un joyeux luron ; mais ils ne devinent pas tout ce que cela cache. Quand ma mère n'était qu'une adolescente, tout son clan est mort sauf elle et son frère. Puis, son frère est mort à son tour. Elle m'a dit qu'après cela, la seule sécurité qu'elle ait pu trouver, c'était dans les bras de mon père ! Souvenez-vous, Ténébreux ! Souvenez-vous que le Corbeau s'est envolé vers mon père, pour y trouver la paix, et la sécurité !

Phorän remarqua que le vent s'était levé. Il soufflait contre sa nuque en rafales glacées.

– Je m'en souviens, dit Willon avec dédain. J'étais là et je revois

cette jeune fille à peine sortie de l'enfance se tourner vers un homme adulte pour qu'il prenne soin d'elle ! Mais un Barde n'est qu'un raconteur d'histoires, petite. Dans le clan, il sert à garder les secrets des Voyageurs, et à leur rappeler ce qu'ils étaient jadis. Tiër n'est qu'un Barde.

– Oui, mon père est un Barde. Mais il n'est pas que cela.

Il y eut un bruit de chair frappant la chair, qui fit se redresser Phorän et l'incita à avancer.

– Pas de jeu avec moi, gamine ! éructa Willon. Assieds-toi, et tiens-toi tranquille.

Phorän avança à pas de loup, aussi silencieusement qu'il pouvait, et il fut récompensé en voyant le dos du mage, à deux ou trois mètres de lui.

Rinnie était assise par terre. Son visage était couvert de bleus, conséquence des coups qu'avait dû lui porter Iélian. Du sang gouttait d'une écorchure fraîche sur sa lèvre.

Willon se retourna brusquement avant que Phorän puisse attaquer. Il lui sourit :

– Je commençais à m'inquiéter. Il était temps que vous arriviez. (Il regarda derrière lui.) Mais dites-moi, où est Iélian ?

S'il avait été judicieux de mentir, Phorän l'aurait fait.

– MORT.

Les traits de Willon se durcirent.

– Dommage. Il m'était bien utile.

– Comment avez-vous caché la nature de Iëlian à Jës et à Lehr ?
Ils peuvent sentir la souillure de l'ombre, eux.

Fais-le parler, se dit-il. Que Rinnie ait le temps de former son orage. Il ne regarda plus l'enfant après un rapide coup d'œil plein d'inquiétude. Il voulait que Willon s'intéresse uniquement à lui.

– Il n'était pas souillé. Je n'ai rien eu à faire pour qu'il m'appartienne. C'était l'un de ces êtres naturellement attirés par le Traqueur, par la destruction. J'en ai d'autres, bien sûr, mais c'était un garçon prometteur. Il méritait toutes les récompenses, qu'à cause de vous, je ne pourrai pas lui offrir !

Phorän grogna et s'avança jusqu'à la partie ouverte de la pièce. Il regarda par-dessus le petit mur qui s'élevait à hauteur de jambe et le séparait du pied de la falaise.

– Ce n'était pas un bon serviteur, ni pour moi, ni pour vous. Il n'obéissait pas aux ordres : il a tué Rufört et le chien. S'il ne l'avait pas fait, je n'aurais sûrement pas pu briser votre illusion.

– Mais la mort sert toujours au Traqueur. (Il suivait Phorän de près.) Il était un peu trop zélé, peut-être, mais il était loyal.

Phorän se permit un rictus ironique.

– Il aimait donner la mort, c'est tout. S'il vous servait, c'est parce qu'il avait des gens à tuer, grâce à vous. Mais s'il en avait eu l'occasion, il vous aurait aussi bien supprimé.

Willon tournait à présent le dos à Rinnie, et l'écart s'élargissait entre le Ténébreux d'un côté et Rinnie et l'escalier, de l'autre.

– Il est tellement plus intéressant de dompter des lions, Phorän, plutôt que des chèvres. Vous n'êtes pas d'accord ?

– Taisez-vous, vous n'êtes qu'un paysan. (Il s'éloigna un peu plus de l'escalier, comme s'il n'avait absolument pas peur.)
Nous ne vous avons pas permis de Nous parler sur ce ton familial. Vous êtes un paysan, et un petit illusionniste. Votre sort n'a même pas pu Nous retenir, vous n'avez aucun pouvoir. Le Roi Innommable, lui, a régné sur le monde ! Il a fallu l'humanité tout entière, la mort d'un grand-mage, puis celle d'un grand guerrier, pour l'anéantir ! C'était un Roi, lui ! Mais vous, vous avez eu deux fois plus d'années que lui, et sur quoi réglez-vous ? Sur un garçon fou et pervers, qui gît dans son sang, au pied de cette falaise ? Sur une société secrète de jeunes imbéciles, qui servaient leurs propres intérêts et se sont liés au Barde qui était leur prisonnier ?

Quand Phorän vit la lueur de rage sur le visage du Ténébreux, il dit d'un ton égal :

– Cours, Rinnie. (Puis il continua.)

» Où sont donc ces terribles bêtes, celles qui répondaient à l'appel de l'autre Ténébreux ? Vous êtes un échec, Willon. Un esprit faible, avec peu de pouvoir.

– Et vous n'êtes l'Empereur de rien, Phorän ! Vous n'êtes qu'un ivrogne écervelé, qui s'imagine qu'il pourra régner un jour ! Vous n'avez aucun pouvoir, aucun prestige, autrement vous ne seriez pas là !

Il désigna Colossaë d'un geste éloquent.

Phorän n'avait toujours pas entendu Rinnie s'échapper, mais il ne voulait pas prendre le risque de quitter Willon des yeux pour voir si la fillette était encore là.

– Je suis lassé de vous, Empereur, continua le Ténébreux. À présent, mourez !

Quand il eut prononcé ce mot, Phorän se trouva incapable de respirer.

– Non ! s'écria Rinnie, brusquement. Arrêtez !

Un coup de vent frappa soudain le Ténébreux et le projeta au sol. Phorän respira de nouveau. Aussitôt, il s'élança, attrapa Rinnie et la poussa vers l'escalier.

– Cours, vite !

Puis il fonça sur le sorcier à terre.

S'il n'avait pas entraîné Rinnie vers l'escalier, peut-être y serait-il parvenu. Mais il n'était arrivé qu'à mi-chemin, lorsque le Ténébreux se releva, fit un geste vers lui, et prononça des mots sinistres.

Quelque chose le frappa au torse, tout à coup, avec la force d'un étalon sauvage ! Il fut propulsé en arrière et ses jambes heurtèrent le demi-mur. Si l'énergie déployée par le sorcier s'était affaiblie, il aurait pu s'en sortir. Mais la force invisible continua à le pousser, à l'entraîner jusqu'à ce qu'il bascule dans l'abîme.

– Nous ne nous enfuirons pas, dit Tiër.

Il était très calme face à Hinum et en fut le premier surpris. Séraphé s'était raidie et tremblait sous ses mains. Il se mit alors à siffloter un petit air léger, à deux notes, qu'il utilisait pour appeler ses enfants. Même s'il était endormi, Jës l'entendrait, et répondrait à son appel.

– Vous ne gagnerez pas, objecta Hinum. Cette pierre n'est pas une Alouette, qu'il s'agisse de l'Ordre de votre fille ou non.

– Néanmoins (il ramassa son épée et son luth – un Barde en avait toujours besoin), mes enfants ont besoin de moi.

– Mais vous êtes le seul espoir qui reste au monde ! faillit s'étrangler Hinum. Vous ne pouvez pas sacrifier le monde pour vos enfants ! (Il soupira.) Moi, j'ai sacrifié mes petits-enfants autrefois.

Séraphé enfila l'anneau d'Alouette.

– Parfois, le sacrifice est nécessaire, dit-elle. Parfois. Mais tout le monde n'a pas à faire les mêmes sacrifices, Hinum. La destruction de Colossaë était le seul moyen de sauver le monde. Sans la mort de vos enfants, toute l'humanité serait morte. Cependant, sacrifier mes enfants ne servirait qu'à gagner du temps. (Elle se retourna, et regarda l'endroit du ciel où les nuages continuaient à s'amonceler.) Vous pensez, avec Hennëa, que le seul moyen de tuer le Ténébreux est d'utiliser le nom des anciens dieux – mais ces noms-là, nous ne les avons pas.

La fatigue de la veille se lisait sur ses traits. Elle avait les joues creuses, comme celles d'une femme sous-alimentée, des cernes entouraient ses yeux et ses cheveux étaient décoiffés. Tiër la trouva magnifique.

– Dans une bataille, expliqua-t-il à Hinum, la tentation est d'adopter la tactique de l'ennemi. (Il ouvrit l'enclos, fit sortir Skew et commença à le seller.) Mais Willon aurait pu nous affronter le soir où nous avons détruit le Chemin. Or, il a choisi de fuir, et d'aller dans un endroit qui lui convenait mieux. Il me semble, d'ailleurs, qu'il a toujours pris soin de se dissimuler tout

au long des années. C'est pour cela, peut-être, qu'il est parti. Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que si nous suivions sa stratégie, il faudrait abandonner nos soldats sur le champ de bataille, lever le camp, et fuir jusqu'à ce que nous soyons prêts à l'affronter.

– Oui, c'est cela ! dit Hinum.

Séraphe et Hennëa le laissèrent parler, tandis qu'elles sellaient leurs propres montures. Tiër secoua la tête, tout en attachant la sangle de Skew.

– Non, ce n'est pas ainsi que nous gagnerons, Hinum. Il n'y a aucune victoire à éprouver les forces de son ennemi. Willon peut attendre : il ne vieillit pas. Vous me dites qu'il est ici à Colossaë. Si nous nous en allons maintenant, pour se préparer à la victoire, nous ne le trouverons plus jamais. Il s'est caché pendant des années ; cinquante de plus, ce n'est rien pour lui. (Il prit une longue inspiration.) Ce n'est peut-être pas à nous de le tuer. Peut-être notre chance est-elle passée lorsqu'il a tué Mehalla, il y a si longtemps. Peut-être l'espoir est-il mort, ce matin, quand nous avons envoyé nos enfants chercher le nom des anciens dieux. Mais si nous abandonnions nos enfants, ce ne serait pas pour triompher du Ténébreux. Vous avez sacrifié votre famille pour sauver l'humanité, Hinum. Moi aussi, je serais prêt à faire cela – mais pas pour un vain espoir.

Jës arriva alors.

– Qu’y a-t-il, papa ? (Il se raidit, jeta un coup d’œil à Séraphe et le Gardien émergea.) Qu’y a-t-il ?

– Willon est là, dit Tiër. Apparemment, il détient Lehr et les autres.

Le Gardien prit une profonde inspiration.

– Je veux aller les chercher.

– Non, n’y allez pas ! dit Hinum. Vous n’aurez aucune chance, si vous l’affrontez seul !

– Vas-y, dit Tiër. (Il savait parfaitement qu’il envoyait peut-être son fils à la mort.) Nous te suivrons aussi vite que nous pourrons. Nous filerons directement au temple du Hibou.

Le Gardien revêtit sa forme lupine, s’ébroua, puis s’élança à toute allure. Hinum leva les mains au ciel.

– Grands dieux, vous livrerez donc tous vos enfants Ordonnés en pâture au Ténébreux ? L’un après l’autre ?

– Pas du tout, dit Séraphe. (La rage qu’elle ressentait était si forte, si intense, que sa voix en tremblait.) Mon fils aîné, Jës, est quasiment immunisé contre la magie. Il nous fera gagner assez de temps pour que nous parvenions au temple.

– Moi, je suis prête, intervint Hennëa.

Elle enfourcha sa monture.

– Attendez-moi, leur dit Hinum. (Il regarda ses pieds, un court instant, puis s’agenouilla devant Hennëa.) J’ai failli à vous servir une fois, ma déesse, et je ne le referai pas. Moi aussi, comme le Gardien, j’irai affronter le Ténébreux. Je le retiendrai, jusqu’à ce que vous parveniez au temple, ou périrai dans la tentative. Je pense que c’est de la folie. Je ne crois pas que cela réussira. Mais j’irai, pour vous.

– Tu ne m’as jamais failli, Hinum, dit tendrement Hennëa. Jamais.

Hinum se releva et, comme Jës, se transforma. Une pie aux ailes d’ébène, aux yeux d’un noir de jais, se dressait à présent devant eux. Puis l’oiseau s’envola.

– Mais les sorciers ne peuvent pas changer de forme ! s’exclama Tiër. Pas même les Corbeaux-Mages !

– Si, Hinum le peut, répondit Hennëa. Il sait faire beaucoup de choses, que d’autres sorciers n’oseraient même pas rêver d’accomplir.

Rinnie resta pétrifiée lorsqu’elle vit Phorän basculer dans le vide. Elle avait été si heureuse, si soulagée de le voir, même si elle avait pensé qu’il ne réussirait pas à l’arracher au Ténébreux.

Soudain, quelque chose de glacé l'attrapa par l'épaule et la força à se relever.

– Vole, Cormoran, siffla la Mémoire, près de son oreille. Vole !

Alors, le spectre la jeta du haut de la falaise, tandis que le Ténébreux se précipitait vers elle. Les vents, qui l'avaient réconfortée depuis qu'Iélian l'avait déposée en haut de la tour, s'accrochèrent tout à coup à ses mains et à ses jambes.

– Fais-nous confiance, lui dirent-ils.

Et alors, comme la Mémoire de Phorän, ils soufflèrent à ses oreilles :

– Vole, Cormoran, allez, vole !

Et elle s'envola.

– Aidez Phorän, leur demanda-t-elle.

Ils la firent glisser, rapidement, le long de la falaise, pas tomber, glisser, pour qu'elle ne perde pas l'Empereur de vue. Elle atterrit donc, vacilla et s'efforça de rester debout. Elle finit sur les genoux, à deux ou trois mètres de Phorän. Elle resta ainsi, interdite, et rampa jusqu'à lui.

Il n'y a pas de sang, se dit-elle. Il y en aurait eu, sûrement, si les vents n'avaient pas exaucé son souhait. S'il était mort, il y aurait du sang. Mais s'il n'est pas mort, il devrait respirer...

non !

– Phorän ? dit-elle, timidement.

Il ouvrit brusquement les yeux avec une expression presque comique de surprise. Il n'avait toujours pas l'air de respirer, mais il se redressa et se mit en position assise. Alors, les yeux larmoyants, il aspira une bouffée d'air – et Rinnie eut un soupir de soulagement. Elle reconnaissait les signes : elle-même, à deux ou trois reprises, était tombée du toit de la grange.

– Vous avez eu le souffle coupé, c'est tout. Mais ça va aller, maintenant.

Une voix s'éleva derrière elle.

– Le Ténébreux arrive, râla la Mémoire.

Phorän, qui avait toujours du mal à respirer, se releva péniblement. Rinnie lui prit la main, et la serra fort, lorsqu'elle aperçut ce qui gisait à quelques pas. Iëlian ne nuirait plus à personne désormais. Elle se détourna, mais l'Empereur lui attrapa le bras.

– Attends. Il détient une amulette. Ne regarde pas.

Il la laissa un court instant, puis revint aussitôt, en secouant la tête :

– C'est fichu.

Puis il lui reprit la main, et se mit à courir.

– Que cherchiez-vous ?

– Une amulette censée annuler le sort du Ténébreux.

– Mais vous, comment vous en êtes-vous libéré ?

Il lui sourit, malgré son regard fatigué.

– J’ai pu m’en libérer parce qu’on ne commande pas un Empereur. C’est impensable, inconcevable ! (Rinnie essaya de relier cette réponse à sa question, mais elle ne comprenait toujours pas.) Son sort n’était qu’une illusion. Quand je n’y ai plus cru, j’ai réussi à bouger.

– Je sais qu’Iélian a blessé des gens, avant de m’emporter. J’ai vu du sang, et Gura a aboyé.

Les mains de Phorän se resserrèrent sur les siennes.

– Rufört est mort. Je pense que Kissel s’en sortira, lui. Et puis, j’ai bandé Gura, mais il a perdu beaucoup de sang.

Il s’interrompit :

– Là, regarde, c’est Lehr !

Rinnie regarda devant elle et aperçut son frère qui accourait vers eux. Phorän accéléra le pas jusqu’à ce qu’ils courent à perdre haleine. Quand Lehr les rejoignit, il se retourna et courut avec

eux.

– Le Ténébreux nous poursuit, lui dit Phorän. Partons, dépêchons-nous.

À présent qu’il avait retrouvé son souffle, Phorän était plus conscient de ce qui l’entourait et il aperçut Toarsen et Kissel avant qu’eux le voient. Toarsen avait réalisé un bien meilleur bandage que Phorän n’en avait eu le temps, sur son ami, et Kissel était debout.

Il n’avait pas du tout l’air d’un mourant, ce qui était formidable ! Mais, d’un autre côté, il ne semblait pas être en mesure de fuir jusqu’au camp.

– Gura ! s’écria Rinnie.

Elle courut vers le gros chien, mais il resta désespérément immobile. Tout à coup, le cri d’un faucon résonna dans les rues. Phorän leva les yeux au ciel, vers la tour de gué, mais n’aperçut aucun oiseau.

– Là-bas, en haut de ce bâtiment, de l’autre côté de la rue, dit Lehr d’un air lugubre. C’est lui, n’est-ce pas ?

– Oui, répondit Phorän. Nous allons nous retirer, de toute façon. Toi, Toarsen, veille sur Kissel. (Il ne quittait pas l’oiseau des yeux.) Est-ce que Gura vit toujours ?

– Oui, dit Lehr à contrecœur.

Il savait, tout comme Phorän, que la meilleure chose à faire était d'achever le pauvre animal.

– Pouvez-vous le porter ? demanda-t-il.

Willon joue avec nous, se dit-il. Aucun d'eux n'était capable d'affronter le Ténébreux. Seuls Rinnie et Lehr possédaient des dons magiques. Mais l'arc de Lehr était au camp, et son couteau de chasse, l'unique arme dont disposait le Faucon, ne pouvait rien contre Willon.

– Je vais le porter, répondit-il doucement.

S'il faut que nous mourions tous, songea Phorän, *autant le faire ensemble.*

– Ce chien a été blessé en défendant Rinnie, dit Phorän, à voix haute. Si c'est possible, nous le sauverons, lui aussi.

– C'est le Ténébreux, là-bas, n'est-ce pas ? demanda Toarsen. Que fait-il là, à nous épier ?

– Peut-être attend-il que nous tuions le chien, dit Phorän.

Chapitre 20

Lehr grogna sous l'effort lorsqu'il souleva Gura. Le chien devait peser entre soixante et soixante-dix kilos. Il ne pourrait pas le porter jusqu'au camp, il était trop lourd. Quant à Kissel, il ne pourrait pas aller très loin.

Phorän jeta un coup d'œil à l'oiseau maléfique. Porter le chien serait probablement le moindre de leurs soucis.

– Phorän ? Où allez-vous ? demanda le faucon. Fuyez, Phorän, fuyez. Cela ne servi...

Quelque chose frappa violemment l'oiseau, et le fit chuter à terre.

Un autre oiseau, une pie, surgit alors derrière Phorän et se posa devant lui, avant de redevenir Hinum.

– Fuyez, mes enfants ! dit-il. (Il gardait l'œil rivé sur le faucon qui rampait sur le sol, à quelques pas d'eux.) Fuyez, je ne le retiendrai pas longtemps !

– Allons-y, dépêchons-nous ! dit alors Phorän, avec soulagement.

– C'est par là, leur indiqua Lehr.

Il prit la tête du groupe, malgré le poids de Gura.

Ce fut cauchemardesque. Ils marchaient, parce que c'était tout ce que Kissel et Lehr étaient capables de faire. Phorän s'était posté en queue, et surveillait leurs arrières.

Le ciel, si clair et si bleu le matin, était à présent sombre et menaçant. Rinnie, les yeux mi-clos, ne cessait de marmonner et de trébucher sur des obstacles invisibles. Phorän comprit qu'elle était responsable de l'orage naissant. Il se souvint alors de l'histoire qu'avait racontée Lehr, à propos des éclairs qui avaient frappé le troll maléfique et se dit qu'Iélian avait eu tort : les Cormorans avaient mieux à offrir que du beau temps pour les fermiers. Si on lui en laissait le temps, Rinnie serait un redoutable adversaire.

Des sons et des éclairs de lumière surgissaient de l'endroit où Hinum affrontait le Ténébreux. Quelques-uns de ces bruits s'accompagnaient parfois de vibrations qui faisaient trembler la terre sous leurs pieds. Quand ils atteignirent la rampe, Phorän dit à Lehr :

– Donnez-moi le chien et prenez mon épée. Gardez un œil sur Kissel, d'accord ? Vous devrez peut-être l'aider de l'autre côté.

Il prit Gura sur ses épaules et commença l'ascension de la rampe. Ce qu'il avait considéré comme un prodige technique

lors de sa première visite, était à présent une torture.

Kissel faisait de son mieux, mais il avait perdu beaucoup de sang, et leur progression était effroyablement lente. Lehr le soutint de son bras libre, après qu'ils eurent parcouru une dizaine de mètres, seulement.

– Donne-moi l'épée, dit Jës.

Tout le monde sursauta de peur. Phorän ne l'avait pas vu arriver, et, à en croire l'expression de Lehr, c'était le cas de tous.

– Arrête de faire ça, grogna Lehr d'un ton irrité.

Il tendit l'épée à son frère aîné qui, en plein jour, avait surgi de nulle part.

– Allez, avançons, dit Phorän.

– Maman, papa et Hennëa arrivent, dit Jës. Hinum a senti le pouvoir du Ténébreux et il est allé à sa rencontre pour essayer de le retenir.

– Oui, nous l'avons vu, répondit Phorän. (Il avait du mal à respirer et plus la côte était abrupte, plus sa charge lui pesait.) Il a attaqué Willon pour que nous puissions nous échapper. Ça a fait beaucoup de bruit, j'ignore ce qu'il en est.

– J'ai entendu, acquiesça Jës.

Phorän avait toujours été surpris par la différence qui existait

entre ce Jës-là et le garçon lent qu'il était d'ordinaire.

– Moi, je n'ai rien entendu depuis que nous avons commencé à grimper la rampe, fit remarquer Lehr. J'espère que ce n'est pas mauvais signe.

Alors qu'il parlait, une pie dépenaillée surgit de nulle part et se posa sur l'épaule de Rinnie :

– Allez-y, fuyez ! dit-elle, en se balançant dangereusement.

Kissel trébucha et força Lehr et Toarsen à s'agenouiller.

– Jës, prenez le chien, dit Phorän. (Il glissa le gros animal dans les bras de Jës, avant que celui-ci ait le temps de protester. Puis il se baissa, plaça l'épaule sous le ventre de Kissel, et le souleva.) Toarsen, dégaine ton épée. Vous, Lehr, prenez la mienne – celle que j'ai confiée à Jës – avant qu'il la fasse tomber, ou qu'il lâche Gura. Toi, Rinnie, fais attention à cet oiseau, tu vois bien qu'il va tomber !

Kissel était plus lourd que Phorän, mais Lehr et Toarsen étaient encore plus légers que l'Empereur. Il souffrait toujours des mollets, après avoir grimpé la falaise, puis l'escalier menant à la tour, et ses côtes lui faisaient encore mal, mais Jës avait dit que Tiër arrivait.

– Laissez-moi le porter, Phorän, dit Toarsen. (Ils étaient arrivés au bout de la rampe, enfin.) Vous êtes épuisé.

Mais Phorän secoua la tête. Toarsen était tout en muscles, certes, mais il n'était pas assez robuste pour cela.

– Est-ce qu'il saigne toujours ?

Phorän haletait et il avait du mal à parler.

– Oui, et ce n'est pas bon. Il est inconscient, et je...

– Tais-toi, dit Jës. (Il déposa Gura à terre, et regarda derrière lui, vers la rampe.) Il arrive, je le sens.

Il prit alors la forme d'un énorme chat des montagnes, comme Phorän n'en avait jamais vu.

– Non ! s'écria la pie. Non, ils auront besoin des six Ordres au complet, Gardien. Moi, je vais l'arrêter !

Elle s'élança dans les airs, d'un vol incertain, qui se stabilisa au bout du deuxième battement d'ailes.

– Toarsen, prends Gura, dit Phorän. Allez, dépêchons-nous !

Il ne savait pas quelle distance ils avaient parcourue. Son monde se résumait à mettre un pied devant l'autre, et à avancer. Quand il entendit le bruit de sabots galopants, Phorän s'agenouilla et déposa doucement Kissel sur les pavés.

– Ça va aller, maintenant. Regarde, Tiër est là.

Skew dérana sur les navés glissants. et déià Tiër s'élançait vers

Kissel, et se penchait sur le jeune homme, l'air inquiet. Il y eut, contre ses doigts, un faible et trop rapide battement de cœur, puis Tiër leva les yeux vers les autres :

– Où sont Rufort et Iélian ?

Toarsen posa Gura, avec mille précautions, à côté de Kissel.

– Rufort est mort, dit-il. Quant à Iélian, Kissel et moi-même l'avons sélectionné parmi les Passereaux, sans savoir qu'il était fidèle aux Maîtres. Nous avons manqué à notre devoir. Il a tué Rufort.

Phorän, pâle et en sueur, leva une main en l'air.

– Je savais qu'il y avait quelque chose d'anormal. Il avait dit à Rufort que le Chemin le payait. J'ai appris ça hier soir et je n'ai rien dit. Ma responsabilité est aussi grande que la leur.

– Iélian était l'espion du Ténébreux, papa, expliqua Rinnie.

Quand il ouvrit les bras, elle courut vers lui et s'y réfugia. Son petit visage était couvert d'ecchymoses et ses lèvres fendues et boursoufflées. Tiër interrogea Phorän du regard.

– C'est Iélian, encore une fois, dit-il. Par contre, c'est Willon le responsable, pour les lèvres.

– Racontez-nous, exigea Séraphe. (Elle entreprit d'examiner Gura, très tendrement, mais ses yeux brûlaient de rage.)

Asseyez-vous, Phorän, et cessez de vous balancer d'un pied sur l'autre, vous allez finir par tomber. Que s'est-il passé, Lehr ?

– Iëlian nous a entraînés hors de notre chemin. C'était une ruse que Willon avait certainement planifiée avec lui. Mais, avant que nous ayons compris, Willon nous a figés. (Il prit une profonde inspiration.) Papa, le Ténébreux nous a dit pourquoi il avait fui, le soir où Jës et moi l'avons poursuivi, à Taëla. C'était parce qu'il voulait que nous réussissions. Il a sacrifié ses hommes pour que maman puisse réunir toutes les gemmes. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi elles fonctionnaient mal et a pensé qu'elle, Hennëa et Breyydd pourraient peut-être les réparer. Il savait que Volis lui avait volé les cartes. Comme maman et Hennëa n'arrivaient pas à réparer les gemmes, il a voulu qu'elles se rendent ici, à Colossaë. Il a attaqué ton Ordre, pour les forcer à venir. Hinum savait comment réparer les gemmes, mais il refusait de lui parler. Il a donc envoyé maman, parce qu'il espérait qu'il lui parlerait, à elle.

– Mais à quoi cela a-t-il servi ? demanda Hennëa. Nous ne lui dirons rien, nous non plus !

– Il y a des personnes auxquelles maman tient beaucoup. Willon a promis de nous épargner si elle réparait les pierres d'Ordre et les rendait efficaces. Il a pris Rinnie en otage et nous a laissés jusqu'à ce que le sort se dissipe, pour que nous courions vous répéter ses paroles.

– Il a pris Rinnie ? dit Hennëa, accroupie à côté de Kissel. Mais alors, comment se fait-il qu'elle soit là ? Hinum l'a sauvée ?

– Non, répondit Rinnie. C'est Phorän. Il s'est libéré, puis il est venu à mon secours.

– Phorän t'a sauvée du Ténébreux ?

Hennëa avait l'air interloquée.

– Pas exactement, répondit l'Empereur.

Tiër resserra sa poigne sur l'épaule de Rinnie. Il avait failli la perdre, elle aussi.

– Que s'est-il passé ?

– Il s'est libéré du sort du Ténébreux et nous a expliqué comment il avait fait, répondit Toarsen.

Il fit un geste révérencieux à l'égard de Phorän.

– C'était une illusion, expliqua celui-ci. (Il sourit timidement à Tiër.) Certains aspects de ma personnalité manquent encore d'humilité, je le crains. L'idée qu'un paysan – un illusionniste de pacotille, avec des idées de grandeur – me commande, moi, l'Empereur, m'a semblé impensable. Je n'ai pas cru cela possible et le sort n'a plus fonctionné sur moi. Les autres s'étaient déjà libérés lorsque je suis revenu avec Rinnie. J'ignore comment, cependant.

Toarsen se mit à rire, bien qu'il y ait des larmes dans ses yeux. Il s'était assis sur la route, près de Kissel, et le caressait doucement.

– Kissel s'est libéré avant nous. Il a dit que si vous aviez pu briser le sort, c'était qu'il n'existait pas ! Il nous a parlé et a réussi à nous convaincre.

Phorän poursuivit :

– Après m'être libéré, je suis parti chercher Rinnie. Il y a un escalier, creusé dans le flanc de la falaise, juste en dessous de cette tour de gué, là-bas, vous voyez ? (Il désigna la deuxième tour qui s'élevait au sud.) J'ai croisé Iëlian, qui redescendait l'escalier, tandis que je le grimpais. Je l'ai poussé dans le vide.

– Quel dommage, murmura Séraphe.

– Il est mort, lui dit Phorän.

– Merci. Mais si cela n'avait tenu qu'à moi, il aurait souffert mille morts.

Phorän fit une légère révérence.

– Le prochain, je vous le réserverai. J'ai dû m'en débarrasser car je savais que Willon détenait Rinnie. (Il haussa les épaules.) Je n'ai pas été d'une grande aide, de toute façon. Nous avons échangé quelques mots, et aussitôt après, il m'a jeté du haut de la tour.

Tiër se retourna, et observa la fameuse tour.

– Vous êtes tombé de cette falaise ? Vous avez l'air en forme, pour un homme qui a fait une telle chute !

– Je vous remercie. Je me sens bien. (L'Empereur baissa la tête et regarda Rinnie avec un sourire.) En fait, je pense que c'est Rinnie qui m'a sauvé. Mais nous avons été trop occupés à courir, jusqu'à présent, pour parler de ça. Toutefois, il est certain qu'au lieu de m'écraser sur le sol, je me suis retrouvé allongé, presque indemne, au pied de la falaise. J'avais du mal à respirer, c'est tout, et Rinnie était à côté de moi.

– La Mémoire m'a jetée dans le vide, juste après vous ! dit Rinnie.

– Quoi ? éructa Phorän. (Ses yeux s'allumèrent, et il porta la main à son épée.) Elle a fait quoi, dis-tu ?

Tiër se sentait des instincts meurtriers, lui aussi. Rinnie leur sourit, puis raconta :

– Elle m'a attrapée par l'épaule, alors que j'étais cachée dans l'escalier, et elle m'a jetée dans les airs. Elle m'a dit : « Vole, Cormoran ! Vole ! » Sans cela, je serais sûrement tombée, et me serais écrasée sur vous ! Mais en ce qui vous concernait, je n'étais pas sûre d'avoir été assez rapide. Vous ne respiriez plus, et j'étais persuadée que vous étiez mort. Puis vous vous êtes

assis. vos yeux étaient exorbités et larmoyants, si bien que j'ai cru que vous étiez devenu un mort-vivant, comme ceux d'hier soir. Mais finalement, vous avez retrouvé votre souffle, et vous m'avez forcée à courir sans même me remercier.

Elle a tout raconté d'une traite, songea Tiër.

L'amusement l'emporta sur l'horreur et l'effroi, à l'idée qu'un spectre avait jeté sa fille du haut d'une tour. Il valait mieux pour cette créature que Rinnie ait survécu. Il vit que Phorän s'inclinait devant elle.

– Je vous remercie, jeune demoiselle. C'est par négligence, tout à l'heure, que j'ai oublié de le faire. Mais je crois que c'était, également, parce que je craignais pour votre vie.

Rinnie eut l'air enchantée, et lui répondit avec suffisance :

– J'ai hâte de retourner à Reidern pour raconter que j'ai sauvé l'Empereur !

Lehr lui lança :

– Personne ne te croira, petite peste !

– Où est Hinum ? s'enquit soudain Hennëa.

– Le Ténébreux nous poursuivait, répondit Jës. Hinum était déjà blessé à ce moment-là, mais il a refusé que j'y aille.

– En parlant de cela, intervint Phorän. Devons-nous continuer à

fuir ?

– Non, répondit Hennëa. Ce que nous comptons faire peut se réaliser aussi bien ici qu’ailleurs... Séraphe, c’est le moment ou jamais de tester cet anneau et de voir s’il agit pour toi. Phorän, où sont les noms des anciens dieux ?

– Brûlés par Willon, indiqua Toarsen. Il a déclaré qu’il condamnerait l’accès au temple, pour qu’ils soient oubliés à jamais.

– Je me souviens de l’un d’entre eux, dit Phorän.

Hennëa fronça les sourcils.

– Vous savez lire la langue de Colossaë, vous ?

Il lui sourit.

– Je ne suis pas qu’un ivrogne écervelé. Je suis un ivrogne écervelé cultivé ! Je n’ai pas pu lire les cartes, ni ce qu’il y avait écrit sur les portes, mais l’alphabet est le même qu’en vieil oslandais, et il se trouve que je connais cette langue. Si Toarsen possède toujours ce bout de charbon, je peux l’écrire sur les pierres.

Ce dernier farfouilla dans sa poche, et tendit le bâton carbonisé à Phorän. L’Empereur traça alors d’étranges lignes sur le sol, qui ressemblaient vaguement à des lettres.

– Savez-vous à qui appartient ce nom ? demanda Tier. Le Tisseur ou le Traqueur ?

Hennëa secoua la tête.

– Je ne sais plus.

– Ah, très bien, dit Tier. Les deux doivent fonctionner, je suppose. De quelle manière devons-nous procéder exactement ?

– Il faut que les six Ordonnés d'entre nous – vous, Jës, Séraphe, Lehr, Rinnie et moi – joignons les mains en cercle. Alors, vous invoquerez le nom du Dieu – je vous apprendrai comment le prononcer. (Elle soupira, d'un air malheureux.) Pour le reste, il faudra improviser. J'ignore ce qui va arriver. Les Ordres ne sont pas les dieux de Colossaë.

– Faut-il attendre que Willon s'approche ? demanda Tier.

Hennëa acquiesça.

– Et moi, je peux faire quelque chose ? demanda Toarsen. Kissel ne survivra pas. (Il avait posé la tête de son ami sur ses genoux, et caressait tendrement son front.) Il a perdu trop de sang. Je veux être des vôtres, quand vous tuerez son meurtrier.

Tier s'accroupit à côté du jeune homme et toucha sa joue glacée. Puis, il jeta un coup d'œil à Séraphe, qui acquiesça.

– Il n'est pas encore mort, dit Tier. Kissel a survécu à pire que ça et nous avons une Alouette pour l'aider. n'est-ce pas.

Séraphe ?

– Oui. Ce Ténébreux n'emportera personne d'autre.

– Tu as entendu, Toarsen ? s'exclama Phorän. Séraphe a dit qu'il survivrait ! Donc il survivra. Kissel n'osera pas la faire mentir !

Un faible sourire apparut sur les lèvres de Kissel.

– Tu vois, plaisanta Tiër, tous les hommes doivent se soumettre aux caprices de ma femme. Tu survivras, mon garçon. (Il leva les yeux vers Toarsen.) Je pense que ce combat sera au-delà des armes, mais je n'ai pas d'objection à ce que tu gardes la tienne, et à ce que tu l'utilises si l'occasion se présente. (Toarsen acquiesça solennellement.)

» Séraphe. Si tu es prête, il est temps d'aider Kissel. Il s'est accroché jusqu'à présent, mais pour combien de temps encore ?

Séraphe prit l'anneau d'Alouette entre ses doigts, ferma les yeux et essaya de ressentir ce qui était différent. Mais tout semblait pareil. C'était comme tout à l'heure, quand elle avait tenté – en vain – d'ourdir la Guérison sur Gura.

Elle baissa les yeux vers ce jeune homme, si courageux, qui avait combattu à son côté contre le Chemin, ce soir-là, à Taëla. Quand elle s'agenouilla près de lui, Toarsen la dévisagea avec la méfiance d'une chienne protégeant ses chiots.

– Ça ne le blessera pas, lui promit-elle.

Elle n'en était pas sûre, cependant.

– Il n'y a plus rien qui le puisse, au point où j'en suis, murmura Kissel, avec son humour habituel.

Il était toujours ravi de voir que son auditoire se demandait s'il plaisantait ou non.

– Heureuse de l'apprendre, lui dit-elle. (Elle ignorait s'il était toujours conscient. Elle tenta de visualiser les gestes de Brewydd, lorsqu'elle avait guéri les blessures de Tiër. Mais elle avait été trop distraite, à ce moment-là, pour y prêter attention.)
Lehr ?

Il s'accroupit à côté d'elle.

– Tu as besoin de moi, maman ?

– As-tu déjà observé Brewydd lors d'une Guérison ?

– C'était une Alouette, maman. Est-ce que les Corbeaux peuvent guérir, eux aussi ?

Séraphe leva la main, afin qu'il voie l'anneau.

– Aujourd'hui, je suis une Alouette, moi aussi. Mais j'ai besoin que tu m'aides.

– Les pierres d'Alouette ne fonctionnent pas. dit Iës. Toi et

Hennëa devez les purifier d'abord.

Séraphe se retourna vers lui.

– Willon a tué Mehalla pour lui voler son Ordre, Jës. Il y a des années de cela. Il y a quelque chose, à l'intérieur de cette pierre, qui me connaît, et je pense qu'il s'agit de l'Ordre de ta sœur. (Elle reprit son souffle.) Il faut que je sois une Alouette, aujourd'hui, mais si la gemme ne contenait que l'Ordre, je ne pourrais pas l'utiliser – pas plus que Volis n'était un Corbeau lorsqu'il portait une pierre de Corbeau. Il faut que je voie si l'homme ou la femme qui hante cette gemme – Mehalla ou non – m'aidera à devenir une Alouette, seulement pour aujourd'hui.

– Essaie de poser ta main sur sa blessure, peut-être, suggéra Lehr. Mais il va falloir retirer son bandage, d'abord.

– Attends, je vais le faire, dit Tiër. Je m'y connais un peu en pansements de fortune. (Il s'assit près de Séraphe, et découpa le tissu qui retenait le tampon sur la plaie, puis tira doucement le bout de tissu ensanglanté.) Ah... c'est collé, mais pas trop, car il perd toujours du sang. Ce serait vraiment mauvais signe, s'il n'y avait pas de Guérisseuse avec nous. (Il sourit à Séraphe.) Mais en l'occurrence, il est préférable d'ôter le tampon – seulement, tu devras presser la plaie avec tes mains. Alouette ou pas, il doit lui rester du sang dans les veines, s'il veut survivre. Es-tu prête ?

– Oui, vas-y.

Il ôta le tampon et, comme il l'avait indiqué, le sang coulait de la plaie. Elle posa sa main sur la blessure et la boucha avec sa paume. Tous attendirent, y compris elle-même, mais rien ne se produisit.

– Visualiser la Guérison, suggéra Hennëa. Songe à un Kissel en parfaite santé.

Elle essaya de toutes ses forces et sentit sa magie affluer en elle. Mais la magie ne guérissait pas. Elle aurait pu l'utiliser pour bander la plaie, toutefois. Et c'est ce qu'elle ferait, d'ailleurs, si la Guérison n'opérait pas. Seulement, Kissel était si pâle, et avait déjà perdu tant de sang. S'il lui fallait vraiment utiliser la magie à défaut de la Guérison, elle savait qu'il ne survivrait pas.

– Hennëa a raison, en partie, dit Lehr. Mais ça n'a rien de magique. D'après ce que j'ai vu, être un Corbeau demande beaucoup de réflexion. Mais être Chasseur, pour moi, c'est presque instinctif. D'ordinaire, je regarde et aussitôt je vois le chemin. Je n'ai pas vraiment besoin d'y penser. Ça vient tout seul. C'est comme Jës : dès qu'il est en colère, la température devient glaciale. Ou comme papa : dès qu'il commence à chanter, les gens retiennent leur souffle, et l'écoutent. Laisse-toi aller et ton corps fera le travail.

Séraphé ferma les yeux, et tenta de faire le vide dans sa tête. Mais plus elle s'empêchait de penser, moins elle y parvenait.

Tiër se leva, mais elle ne ricorda pas ce qu'il faisait. Il revint

Tiër se leva, mais elle ne regarda pas ce qu'il faisait. Il revint presque aussitôt, et commença à effleurer son luth. Il joua l'un de ses chants préférés, un chant du soir qui, tant de fois, avait bercé leurs enfants lorsqu'ils étaient malades ou qu'ils perçaient leurs dents. Les notes légères, ailées, glissèrent sur elle et l'apaisèrent. Sa nuque, ses épaules se détendirent et elle laissa sa voix bercer son âme et l'emporter loin du sang et du danger, jusqu'à leur doux foyer où, le soir, après une longue journée de travail, Tiër et elle s'asseyaient sur le porche de leur chaumière. Là, l'épaisse fourrure de Gura chatouillait ses pieds nus, tandis qu'elle observait le pourpre enflammé des montagnes.

Elle se détendit et sentit soudain un friselis au bout de ses doigts, très léger au début. Elle l'apprivoisa d'une pointe d'intérêt, comme elle l'aurait fait avec une étincelle récalcitrante, lorsqu'elle essayait d'allumer un feu à la manière *solsenti*.

– Il ne respire plus.

C'était la voix de Toarsen, chargée de douleur.

Mais, à l'instant où elle faillit se déconcentrer, le chant de Tiër la ramena à sa frêle étincelle de Guérison.

– Regarde, là, susurra-t-elle. Elle dirigea l'étincelle vers la chair meurtrie de Kissel, sous ses doigts. J'ai quelque chose pour toi, vas-y.

Un feu dévorant brûla soudain ses épaules, si violemment qu'elle recula d'un coup, et poussa un cri d'horreur ! Mais des mains

recula d'un coup, et poussa un cri de horreur : mais ses mains étreignirent ses poignets et les pressèrent contre la plaie de Kissel. Elle ouvrit les yeux, consciente à présent des dégâts causés par l'arme d'Iélian, quoiqu'ils soient enfouis sous ses mains, et sous la peau de Kissel.

Alors, le pouvoir de l'Alouette s'échappa des mains du Corbeau et s'insuffla dans le corps du jeune homme. Là, à l'intérieur de lui, il commença par guérir le gros des dégâts, puis s'attacha aux dommages plus infimes. Son cœur avait cessé de battre, mais l'énergie le frappa : il ne put résister à sa volonté et battit de nouveau.

Il n'y a pas assez de sang, maman. Il ne vivra pas s'il n'en a pas davantage.

– Qui a dit cela ? demanda Jës.

– Dit quoi ? murmura Lehr. Parle moins fort, Jës, tu vas la déranger.

Mehalla ? demanda Séraphe, mentalement. Elle ignorait si cette voix douce, cette voix d'enfant, avait été réelle ou imaginaire. Il n'y eut aucune réponse.

Qui que cela ait pu être, elle avait vu juste. Kissel avait besoin de sang et l'Alouette ne pouvait pas lui en fournir.

Mais Séraphe n'était pas une Alouette, ou du moins, pas seulement. Elle laissa la main droite, celle qui tenait l'Alouette,

sur la plaie refermée de Kissel, puis elle porta la gauche à ses lèvres et goûta le sang qui la maculait.

Elle appela alors sa magie.

Trouve-moi ça, ordonna-t-elle.

Elle lui montra le sang de Kissel et aussitôt, sa magie aspira le sang séché du jeune homme, à l'intérieur des bandages, sur ses mains inertes, sur ses vêtements. Elle toucha de nouveau sa langue.

Transforme-le en ça.

Le sang séché, le sang mort, redevint alors du sang neuf et frais.

Mets-le là, à l'intérieur.

À ces mots, la partie d'elle qui était Alouette trouva les artères vides, dans le corps de Kissel, et Séraphe montra à sa magie où le sang devait aller.

Séraphe reprit alors son souffle.

– Lâche-moi, Lehr, dit-elle à son fils. (Il retenait toujours ses poignets, douloureusement.) Il n'a plus besoin de moi, maintenant.

Lehr la relâcha, et elle retira les mains. Sur le torse de Kissel, la blessure avait l'air vieille de plusieurs mois. Elle fut un peu déçue de voir qu'il y avait, malgré tout, une légère cicatrice, mais elle se

rappela ce qu'avait dit Brewydd, à propos de la nécessité de laisser le corps achever de lui-même la Guérison. Elle se dit donc que c'était aussi bien. À ce moment-là, Kissel ouvrit les yeux :

– Je ne crois pas que j'irai me battre, aujourd'hui, dit-il. Mais peut-être demain ? (Il essaya de s'asseoir, mais n'y parvint pas.

Toarsen lui retint la tête, avant qu'elle heurte le sol.) Bon, dans ce cas, reprit-il faiblement, plutôt la semaine prochaine, ou celle d'après.

– Tu vas t'en remettre, dit Tiër, qui avait interrompu son chant.

– Merci, souffla Toarsen à Séraphe, les larmes aux yeux.

– Je vous avais dit que ce monstre ne tuerait personne d'autre !

– Où est donc passé tout le sang ? demanda Rinnie, interloquée.

Séraphe tapota l'épaule nue de Kissel.

– Là où il devait être, répondit-elle. Bon, essayons avec Gura, à présent.

Gura fut à la fois plus facile et plus difficile à guérir. Plus facile parce que Séraphe savait comment invoquer l'anneau à présent, mais plus difficile parce qu'elle était fatiguée et que le chien était dans un pire état que Kissel. Iélian lui avait brisé les côtes et avait complètement tranché les muscles de l'une de ses pattes.

Elle était accourée à rétablir les connexions entre les muscles et

Elle était occupée à rétablir les connexions entre les muscles et les nerfs, ce qui permettrait au chien d'utiliser de nouveau son membre, lorsqu'elle entendit une voix murmurer à son oreille.

– Séraphe ? (Il lui fallut du temps avant de s'arracher à la Guérison et de s'apercevoir qu'il s'agissait de Tiër.) Séraphe, Hinum est revenu. (Sa voix était douce, mais très inquiète.) Peux-tu l'aider, lui aussi ?

Séraphe leva les yeux et vit Hennëa effondrée à genoux qui tenait un petit oiseau blanc et noir dans ses mains. Des larmes coulaient à flots de ses yeux.

– Séraphe ? murmura-t-elle.

Celle-ci se releva péniblement et Tiër l'entoura d'un bras, jusqu'à ce qu'elle retrouve l'équilibre. Elle s'agenouilla alors à côté d'Hennëa et posa les mains sur l'oiseau.

Elle sentit le pouvoir de l'Alouette traverser le petit corps, mais, comme l'huile repousse l'eau, la Guérison glissa sur lui, sans le toucher. Elle essaya une fois de plus, mais en vain.

Cette fois-ci, toutefois, elle constata la différence qu'il y avait entre lui et Kissel, ou Gura. Le temps et la magie s'entrelaçaient autour de son corps et le rendaient imperméable à la Guérison. Elle comprit qu'il était sûrement difficile de guérir un mage *solsenti*, à cause de l'altération que la magie opérait sur un corps dépourvu du filtre de l'Ordre du Corbeau. Elle comprenait à présent comment ce pouvoir qui renforçait la chair, les nerfs et

présent comme ce pouvoir, qui remuait la chair, les nerfs et les os, permettait à un puissant sorcier *solsenti* de vivre bien au-delà d'une espérance de vie normale.

– Il est trop vieux, et la magie est trop profondément imprégnée en lui. Je ne peux le Guérir. (Elle semblait horrifiée.) Je ne peux rien faire !

Hennëa lissa les plumes de l'oiseau, et lui chanta une berceuse. Ses yeux rubis s'allumèrent et Séraphé sentit l'instant précis où son cœur cessa de battre.

L'obscurité survenait déjà et elle leva les yeux au ciel, alarmée, mais ce n'était que son fils. Le Gardien s'accroupit près d'Hennëa et la prit dans ses bras, tandis qu'elle pleurait doucement.

– Jës n'a pas pu venir. Mais je peux, moi.

La forme magique de l'oiseau s'estompa peu à peu et fut remplacée par le corps d'un garçonnet, qui semblait âgé de trois ou quatre ans.

– Mon pauvre Hinum, murmura l'ancienne déesse. Comme c'est cruel, n'est-ce pas ? Tu as payé si cher ta magie, mon doux ami. (Elle regarda Séraphé et lui expliqua.) Quand il a eu trois siècles, il a cessé de vieillir, et a commencé à rajeunir. C'était fabuleux, au départ, jusqu'à ce qu'il devienne trop jeune. Quand je l'ai vu pour la toute dernière fois, il avait l'air d'avoir l'âge de Rinnie. Il trouvait ça humiliant. (Elle observa l'enfant qui oisait

... dans ses bras.) Il aurait détesté cela !

– Hinum était un très grand mage. Le monde se ressentira de sa perte, la consola Séraphe.

– C'était le plus grand mage ayant jamais existé, dit Hennëa. (Sa voix tremblait de douleur.) J'étais la Déesse-Corbeau et je n'ai jamais imaginé qu'un illusionniste manipulerait autant de pouvoir. Il pouvait ourdir d'autres magies, bien sûr, mais l'illusion était son point fort. C'est lui qui a jeté le sort qui a sacrifié Colossaë, car je n'en avais plus l'énergie. Quinze Corbeaux n'égaleraient pas son pouvoir.

– Quand tout sera terminé, dit Tiër, vous me raconterez son histoire et j'en ferai un chant, afin que sa gloire vive éternellement. Il est mort en défendant mes enfants et en essayant de vaincre le Ténébreux. Un tel homme mérite qu'on le loue. Qu'on se souviene de lui.

– Moi, je me souviens de lui, murmura Hennëa. Oui, je m'en souviens.

– Le Ténébreux va bientôt revenir, dit Lehr.

– S'il a fait ça à Hinum, dit Hennëa, alors nous n'avons aucune chance.

– Il pourrait nous tuer d'un regard, sans même que nous le voyions, intervint Phorän. Il a déjà bloqué mon souffle, d'un

simple mot. Si Rinnie ne l'avait pas surpris, je serais mort.

– Mais il n'a pas encore obtenu ce qu'il veut, leur fit remarquer Tiër.

– Les gemmes, tu veux dire ? (Séraphe secoua la tête.) Si, sans Hinum pour garder la bibliothèque, il aura accès à tous les livres et découvrira ce qu'il cherche.

– Mais vous êtes des Corbeaux. (Tiër se releva.) Vous n'avez pas besoin d'étudier pendant des mois, contrairement à un mage *solsenti*, pour apprendre un nouveau sort. Le Willon que je connais est très méticuleux. Il ne s'est jamais lancé à l'aveuglette dans un projet. C'est un négociant, et un bon négociant ! Il va donc vouloir marchander d'abord, afin d'obtenir ce qu'il veut, avant d'essayer par lui-même. Mais il a toujours l'avantage, malgré tout. Ça lui aurait simplifié les choses, certes, s'il avait eu Rinnie avec lui. Mais il a d'autres atouts en main. (Il s'avança jusqu'aux chevaux, et dessella Skew. Il s'empara de la couverture, la déplia, la secoua avec minutie, et l'apporta à Hennëa.)

» Ceci est recouvert par l'écume et le crin d'un humble et loyal serviteur. Ce n'est pas la soie qu'Hinum mériterait, mais je pense qu'il ne s'en offusquerait pas.

Qui d'autre que Tiër, songea Séraphe, aurait pu faire d'une vieille couverture de selle un linceul digne d'Hinum de Colossaë ?

Elle retint ses propres larmes, et s'efforça de rester sereine. Elle n'avait pas beaucoup côtoyé Hinum, mais elle l'avait connu toute sa vie. Brusquement, des gouttes de pluie frappèrent son visage et elle leva les yeux au ciel. Celui-ci était recouvert de lourds nuages noirs, comme s'ils pleuraient, eux aussi, la perte du vieux magicien.

Tiër étendit la couverture sur les pavés et arracha le corps d'Hinum aux bras d'Hennëa. Il déposa alors le frêle garçonnet au centre de l'étoffe, et l'en recouvrit. Puis, il ramassa le corps et le porta au bout de la route. Il y avait là, devant l'une des maisons, une petite cour où poussait un épais buisson. Tiër cacha le corps derrière celui-ci.

– Laissons-le là, où personne ne le verra, dit Tiër. Que Willon se demande s'il va revenir pour nous aider à le vaincre. Hennëa, je pense que Lehr a raison. Willon va se reposer un peu, mais il ne va pas tarder à revenir. Vous devez m'apprendre à prononcer le nom du Dieu, sans plus tarder.

– Oui, le temps presse. (Séraphé se releva.) Hennëa, Hinum a donné sa vie pour qu'on puisse le faire..

Elle attendit qu'Hennëa se décide à entraîner Tiër, syllabe après syllabe – pour éviter d'attirer trop tôt l'attention du Dieu – avant de s'avancer calmement vers Phorän. Il était assis, Toarsen et Kissel à ses côtés, contre l'un des bâtiments qui s'alignaient le long de la rue. Rinnie était assise près de lui.

comme à l'accoutumée. Ils avaient tous l'air à demi assoupis.

Lehr était accroupi près de Phorän et discutait tranquillement avec lui. Il s'interrompit dès qu'il l'entendit approcher.

– Vous risquez d'être utilisé contre nous, vous aussi, dit-elle à l'Empereur. Et vous êtes sans défense face à un Ténébreux. Je veux que vous restiez là, sans bouger. N'attirez pas l'attention sur vous, dans la mesure du possible. J'ignore si nous pourrions vous protéger.

Phorän secoua la tête.

– Willon ne vous connaît pas.

Elle s'attendait à argumenter avec lui. Les hommes n'appréciaient pas, en général, de s'entendre dire qu'ils étaient sans défense. Mais la remarque de Phorän n'avait pas l'air d'y faire allusion.

– Bien sûr que si. Nous avons vécu dans le même hameau, lui et moi, pendant presque vingt ans !

Phorän sourit, d'un sourire qui en disait long.

– Oui, il vous connaît, mais il ignore qui vous êtes vraiment. Il connaît une femme tranquille, distante, forte de caractère, qui n'a d'yeux que pour son époux et ses trois enfants.

– Et ?

– Eh bien, la femme qu’il croit connaître ne mettrait jamais sa famille en danger. Pas même pour l’Empereur, et encore moins pour ses gardes ! (Son sourire s’élargit, et ses yeux fatigués s’allumèrent.) Et il a raison, d’ailleurs ! Sauf que, pour vous, je ne suis pas l’Empereur et mes compagnons ne sont pas des gardes impériaux. J’ai vu votre visage, tout à l’heure, quand vous avez appris la mort de Rufort – mais pas Willon. Il ignore votre affection pour nous, parce que lui n’en a pour personne. Il n’essaiera pas de nous prendre en otage. Pas nous. (Alors, il fit quelque chose de tout à fait inattendu. Il se leva, frotta son pantalon, fit deux pas en avant et l’embrassa sur les deux joues.) Il croit que Tiër est un cœur tendre et vous un cœur de pierre. De fait, il a doublement tort. (Elle se sentit rougir.) Nous vous connaissons, nous. Mais pas lui.

– Ah... , dit-elle, troublée.

Elle fut presque soulagée du grognement d’alerte de Jës.

– Il arrive, dit Lehr. (Il se redressa.) Moi aussi, je le sens, Jës. Il n’essaie plus de se cacher, cette fois.

– Restez là, et soyez discrets, leur dit-elle. (Elle tendit la main vers Rinnie.) Viens, nous avons besoin de toi. Toi aussi, Lehr.

Suivant les instructions d’Hennëa, ils se placèrent en demi-cercle, avec Tiër au centre. Comme Willon apparaissait devant eux, Séraphe serra fort la main de Rinnie, et celle de Lehr. Elle

vit que Jës prenait la main d'Hennëa. Enfin, Hennëa et Tiër joignirent les leurs. Aussitôt qu'ils se touchèrent, Séraphe sentit l'étincelle. Un lien s'était établi entre les six Porteurs d'Ordre qui, à présent, faisaient face au Ténébreux. En l'occurrence, l'anneau d'Alouette lui permettait de pallier l'absence de sa fille défunte.

– Je n'ai aucune mauvaise intention, dit Willon. (Il s'arrêta à quelques mètres d'eux. Séraphe s'aperçut qu'il était jeune et qu'il avait des cheveux noirs, épais, attachés en queue-de-cheval sur sa nuque. Il portait une ecchymose sur le front, et se tenait très raide. Séraphe se réjouit de voir qu'il avait souffert de sa lutte avec Hinum.)

» Tiër, vous êtes Barde, vous savez donc que je dis la vérité. Je n'ai jamais voulu vous blesser. J'ai seulement besoin que votre femme répare les gemmes, afin qu'elles fonctionnent correctement. Ou, encore mieux, qu'elle me les rende et m'apprenne à le faire ! Après, je vous laisserai en paix, jusqu'à la fin de vos jours et de ceux de vos arrière-petits-enfants. Vous avez ma parole !

– Nous sommes des Voyageurs, dit Lehr. (Sa voix était si rauque qu'elle aurait pu appartenir à son frère.) Nous n'épargnons pas les Ténébreux.

Willon leva les mains au ciel.

– Ah, le Ténébreux, le Ténébreux ! Mais il est mort il y a cinq

siècles, votre Ténébreux ! C'était un fou qui n'avait d'autre but que d'être immortel. C'est pour se nourrir de leur vie qu'il a massacré tous ses sujets ! Il a tué tous ceux qu'il aimait et il s'est retrouvé sans rien ni personne ! Je ne suis pas comme lui. Tiër, vous me connaissez, n'est-ce pas ? Je ne ferais jamais cela, moi. J'aime les défis, Tiër. J'aime entendre chanter, le soir, à la taverne. Je n'ai rien du Roi Innommable !

– Pas encore, peut-être, objecta Hennëa. Lui non plus n'a pas toujours été le Roi Innommable. Avant cela, c'était un homme juste et bon, soucieux du bonheur de ses sujets. Il n'a vu qu'un moyen de faire prospérer son royaume, au début.

– Il les a tués ! Il a détruit son royaume ! Moi, je ne blesserais jamais personne.

– Allez donc dire ça à Rufort, cracha Rinnie.

Séraphe lui serra très fort la main. Elle ne voulait pas qu'il attaque sa fille, en premier.

– Ce garde et votre chien ont été tués par Iëlian. Je n'ai pas exigé leur mort.

– Colbern ! gronda **Jës**. (Sa voix était si grave et si rauque, qu'elle frappa les oreilles de Séraphe comme l'écho d'un orage.)
Tout un village mort pour vous nourrir !

– Des gens insignifiants. Je ne les connaissais pas, et vous non

plus.

Séraphe sentit Lehr se crispier, mais, cette fois-ci, elle l'empêcha d'intervenir.

– Et que faites-vous de Mehalla ? demanda-t-elle. Ma fille, que vous avez tuée.

Le visage de Willon perdit soudain toute affabilité, comme un masque qui tombe. Un instant, il fut sans expression. Il commença à formuler une réponse – un mensonge, apparemment, car il se tut dès qu'il regarda Tiër.

– C'était une erreur.

– Je ne pense pas, rétorqua Séraphé. (Elle s'efforçait de garder une voix douce, aimable.) Je crois que vous avez frappé ma fille, à mort, et que vous l'avez regardée dépérir pendant toute une année. Puis, une fois qu'elle est morte, vous êtes venu chez moi me présenter vos condoléances.

– Et vous regretterez sa mort, croyez-moi, dit Tiër. La sienne, et toutes celles que vous avez causées, depuis que vous êtes devenu le Ténébreux. Car lorsque l'on puise à la source du Traqueur, Willon, on devient maléfique.

– Non, on devient puissant. Vous ne comprenez pas tout le bien que je pourrai faire, Tiër ! Si j'ai les gemmes, si je peux utiliser tous les Ordres, je pourrai guérir, construire, je pourrai bâtir des villes, voire des empires entiers !

– Oui, vous le pourriez, dit Séraphe. Mais le feriez-vous ? La mort vous suit, Ténébreux, comme les asticots suivent la viande pourrie.

– Ah, c'est donc comme ça, Tiër ? Vous laissez votre femme parler à votre place, maintenant ? Les femmes devraient apprendre à se taire, lorsque les hommes discutent entre eux, vous n'êtes pas d'accord ?

– Je ne dirais jamais ça. Je n'oserais même jamais le penser. Cela pourrait mettre Séraphe en colère si je le disais. Mais vous, vous ne l'agacerez pas, car elle n'a cure de ce que vous pensez. Sans le Traqueur, Willon, vous n'êtes rien. (Séraphe sentit le pouvoir que Tiër avait insufflé dans ces mots et vit que Willon avait reculé d'un pas. Elle sentit aussi sa sérénité revenir, malgré la remarque du sorcier.)

» Vous avez tué ma fille. (Sa voix était âpre et froide, caverneuse et méconnaissable.) Je ne marchanderai pas avec vous, Ténébreux.

– Je n'avais pas l'intention de la tuer. Elle ne devait pas mourir.

– Non, acquiesça Hennëa. Elle aurait dû se tenir là, avec nous, afin de détruire le monstre que vous êtes devenu.

– Mais elle est avec nous, ce soir, dit doucement Séraphe. Elle est là, et elle n'attend qu'une chose : vous regarder mourir.

C'était le mot de pouvoir qui avait tué le troll. Elle l'entendit se répercuter dans les rues désertes de Colossaë.

Willon vacilla en arrière. Ce n'était pas un troll et il utilisa son immunité magique pour rester debout devant le mot de pouvoir. D'autre part, Séraphe n'avait pas beaucoup d'énergie en réserve, où elle aurait pu puiser, comme ç'avait été le cas avec les protections de sa ferme. Elle le blessa, mais ne le tua pas.

Willon lécha le sang sur ses lèvres.

– Sale putain de Voyageuse ! Idiote ! éructa-t-il, en postillonnant. Tais-toi ! Si seulement tu te taisais, tout pourrait s'arranger. Ta famille serait sauvée. Pourquoi ne te tais-tu pas ?

– Parce que vous ne valez pas la peine qu'on vous écoute ! dit Phorän, laconiquement, et beaucoup trop près. (Séraphe ne pouvait lâcher Willon du regard. Cependant, elle savait que Phorän avait quitté sa place à l'abri des bâtiments – et, s'il avait bougé, Toarsen et Kissel n'étaient sûrement pas loin derrière. Elle aurait dû lui faire jurer d'être tranquille au lieu de se laisser distraire par lui !)

» Vous n'avez même pas réussi à nous garder, Rinnie et moi, lorsque nous étions enfermés avec vous ! Quel genre de sorcier êtes-vous donc, pour être incapable de retenir une fillette, et un ancien ivrogne tel que moi ?

Heureusement qu'elle avait déjà apprêté son bouclier, car autrement, Phorän n'aurait pas survécu à ces paroles. L'énergie que Willon projeta sur l'Empereur fut si puissante que Séraphé sentit son bouclier faiblir sous l'attaque. Mais la magie d'Hennëa vint à son secours et repoussa l'assaut du Ténébreux.

– Maintenant, Tiër, dit Hennëa.

– *Lynwythe* ! prononça-t-il en espérant que quelque chose se produise.

Mais il ne s'attendait pas à ce qui arriva. Dès que le nom eut franchi ses lèvres, les mains d'Hennëa et de Rinnie disparurent, et Willon avec elles. Il ne sentait pas non plus le poids familier de son luth contre lui. . .

Il se tenait à présent dans une vaste salle, dont les murs, le sol et le plafond gris paraissaient étrangement monotones, comme s'il s'agissait d'une illusion de salle et non d'un lieu réel.

Instinctivement, il souhaita revenir vers sa famille, mais comme Hinum et Hennëa croyaient qu'invoquer le Dieu était le seul moyen de vaincre Willon, il se raisonna donc, regarda autour de lui et commença à avancer.

Ses bottes robustes, sur l'étrange sol vapoureux, laissaient de légères marques, pas vraiment des empreintes, à l'endroit où ses pieds heurtaient la surface. Un court instant, il se sentit mal à l'aise, honteux à l'idée que lui, un simple fermier, ose arpenter

des couloirs si sacrés, et encore plus en salir le sol. Il s'arrêta alors, et prit une profonde inspiration :

– Je suis indigne de ce lieu. (Il s'efforçait d'adopter un ton avenant.) J'en suis conscient, et vous aussi. Mais je doute que deux ou trois traces sur le sol vous dérangent beaucoup. Je suis un Barde, mon Seigneur. Je sais comment influencer les gens. Et je sais lorsqu'on essaie de m'intimider. Je vous prie donc d'arrêter.

Il n'eut aucune réponse, mais le sentiment désagréable qu'il avait d'être comme un éléphant dans un magasin de porcelaine s'estompa aussitôt. Conscient du danger qu'encourait sa famille, il se hâta d'avancer dans le couloir. Sans rien voir, il savait que c'était la bonne direction.

– Pourquoi avez-vous appelé Mon nom, Barde ?

C'était une voix profonde et riche. Tiër s'arrêta de marcher et se tourna vers le Dieu qui était apparu à côté de lui, sans bruit, excepté cette voix de basse, d'une richesse infinie qu'il aurait aimé entendre dans un chant, rien qu'une fois.

Il n'avait rien d'impressionnant, en dehors de sa voix. Il avait l'air d'un homme ordinaire, légèrement plus petit que la moyenne et de constitution frêle. Ses cheveux, ses yeux, étaient aussi sombres que ceux de Tiër.

– Pourquoi hésitez-vous, Barde ? (Le petit sourire qu'il arborait

fit frissonner Tiër. Non, ce n'était pas le Tisseur.) Cherchez-vous à former des mensonges, afin de M'être agréable ?

– Non, répondit honnêtement Tiër. Seulement, j'ignore de quelle vérité il s'agit. Mais la réponse la plus simple, c'est que nous ne disposions que d'un seul nom.

– Donc vous M'avez appelé, Moi, à défaut d'appeler Mon frère ? Y a-t-il une autre réponse, Barde ?

Tiër décida de se fier à son instinct.

– Je pense que le bouclier façonné par le Tisseur L'empêche d'intervenir dans ce monde... Il a déjà fait tout ce qu'il a pu, à mon avis. Si nous avions eu les deux noms, nous aurions appelé le Tisseur. (Il prit une profonde inspiration.) Et nous aurions échoué, c'est certain. Il ne peut plus nous aider, lui.

Le Traqueur leva alors la main :

– Et d'après vous, je vais le faire, Moi ? Vous aider, à présent que Mon serviteur, Mon esclave, a desserré les liens qui Me retiennent ? Il n'aura pas à voler beaucoup d'Ordres encore, avant que je puisse faire ce qu'il me plaira !

– Il n'est pas Votre serviteur, ni Votre esclave. C'est un voleur, qui s'est introduit dans Votre prison et Vous a dérobé Votre pouvoir, sans Vous demander Votre avis !

– Mais à vous aussi, Barde, j'ai dû répondre comme un chien à

l'appel de son maître.

C'étaient des mots caustiques, pleins de rage, mais aucune émotion ne se lisait sur les traits du Traqueur, ou dans sa voix.

– Pendant que nous parlons, ma famille affronte seule le Ténébreux. (Il se mordit les lèvres. *Bon sang, Tiër, tu peux faire mieux que ça*) Je Vous prie d'excuser mon impolitesse. Je n'avais pas l'intention de Vous offenser. J'ai besoin de Votre aide pour vaincre le Ténébreux.

– En effet, répondit le Dieu. Mais que M'offririez-vous, en échange de Mon aide ? Qui sacrifieriez-vous ? Votre femme ? L'un de vos enfants ? Ou bien l'Empereur, peut-être ?

– Aucun d'eux. (Son sang s'était figé dans ses veines.) Mais je me donnerai à vous. Je me sacrifierai moi-même.

– Ah oui ? dit le Dieu, d'une voix sceptique.

Il prit le menton de Tiër dans ses mains.

Une douleur effroyable parcourut aussitôt l'échine de l'ancien soldat et il s'entendit hurler ! Rien, pas même le marteau de Telleridge, qui lui avait pourtant brisé les genoux, n'était aussi terrible que ça ! Il s'effondra au sol et le Dieu s'agenouilla avec lui, en maintenant doucement sa prise qui l'écorchait et le déchirait de l'intérieur.

– Reculez, Barde. Reculez et la douleur cessera. (Tiër ferma les

yeux, et décida d'ignorer cette voix. S'il reculait, il n'y aurait plus aucune chance. Il ne pouvait pas, ne voulait pas. À la fin, le Traqueur relâcha son étreinte. Il se releva.) Si je pouvais agir contre tous ces voleurs, qui puisent dans Mon pouvoir sans vergogne, je l'aurais déjà fait. Il y a bien longtemps, Barde ! Mais je ne peux rien faire.

– Je suis Barde. Je sais que Vous mentez.

Pour la première fois, Tiër vit une émotion sincère empourprer le visage du Traqueur : la colère.

– Vous dépassez les bornes, Barde ! Je suis le Seigneur du Chaos et vous êtes dans Mon Royaume !

– Lier les Ordres aux gemmes n'a pas suffi à vous libérer ! argua Tiër d'une voix désespérée. (Il avait l'impression que c'était la vérité et trouva soudain les arguments.) D'après moi, si le bouclier s'était effondré, Vous auriez déjà tué Willon vous-même ! Hinum m'a dit que Vous n'étiez pas maléfique. Ce que le Ténébreux fait avec Votre pouvoir ne peut donc que Vous offenser.

Quelque part en lui, il trouva la force de s'asseoir, malgré ses muscles meurtris.

– Si votre femme détruit les pierres sans libérer les Ordres au préalable, alors je serai libre.

– Willon veut que ma femme purifie les gemmes de leur esprit, afin qu’il puisse toutes les utiliser ! À présent qu’il est au courant pour l’Ordre de l’Aigle, il apprendra à utiliser ces gemmes, tôt ou tard, même si ma femme ne lui montre pas comment faire. Il a tout le temps du monde puisqu’il ne vieillit pas. Un jour ou l’autre, il parviendra à réparer toutes les gemmes et il absorbera leur pouvoir – un pouvoir qui est à Vous, et à Votre frère.

Après ça, il Vous détruira tous les deux. (Tiër avait compris les intentions de Willon, dès qu’il avait su qu’il ne souhaitait pas six gemmes d’Ordre parfaitement pures, mais toutes les gemmes. Le Traqueur détourna son regard de Tiër, comme s’il voulait échapper à son hôte.) Vous lui avez appris à lier les Ordres aux gemmes. (Il n’était pas sûr de pouvoir rester debout, il ne s’y risqua donc pas.) Si Vous n’aviez pas fait cela, les Voyageurs auraient pu s’occuper de lui. C’est là leur tâche séculaire, leur malédiction, pour n’avoir pas voulu tout sacrifier, jadis. Leur soif aveugle de connaissance, leur Grande Bibliothèque, et les *mermori* d’Hinum ont laissé la porte ouverte à l’existence du Ténébreux. C’est un fardeau qu’ils portent depuis la chute de Colossaë. Mais il n’y a plus guère de Voyageurs, de nos jours, grâce à Willon. Si Vous n’étiez pas intervenu, il ne Vous menacerait pas, aujourd’hui !

– Vous l’avez dit vous-même, Barde, dit âprement le Traqueur. La mort le fuit et il ne vieillit pas. Tant qu’il détiendra mon pouvoir, je ne pourrai rien contre lui.

– Mais moi, alors, que puis-je faire contre lui ? Comment

pouvons-nous l'arrêter, et l'empêcher de Vous nuire ?

Le Dieu soupira.

– D'accord, je peux vous aider. Je peux chanter avec vous et ôter mon pouvoir à Willon, juste quelques instants. Vous m'avez prouvé, Barde, que vous êtes capable de supporter la souffrance de Mon chant. Dès qu'il sera privé de Mon pouvoir, Willon devra être tué.

– Par qui ? Lehr ?

– Seul Aythril, le Dieu martial, peut tuer un immortel. (La voix du Traqueur était empreinte d'un regret sincère.) Il y aura des sacrifices avant que tout cela soit terminé, Tiër.

– Le Gardien dit que s'il tue quelqu'un, Jës n'y survivra pas.

– Et le Gardien a raison. Hennëa est Ma fille, autant que c'est celle de Mon frère, tout comme Jës est votre fils. J'aimerais lui éviter d'autres souffrances, si je peux.

– *Lynwythe*, finit-il de dire, et il comprit que sa rencontre avec le Dieu n'avait duré qu'une fraction de seconde.

Tout le monde se figea, dans l'expectative. Tiër relâcha la main de Rinnie, puis celle d'Hennëa. Il prit son luth, qui était toujours dans son dos, et le positionna contre son épaule, avant de jouer

une mélodie hachée.

Le Traqueur avait dit que le chant n'importait pas, mais Tiër choisit une chanson guerrière, l'une de ces pièces avec six lignes de refrain pour deux lignes de couplet, et, s'il en limita les vers, c'était seulement à cause des calembours osés qu'elle comportait. Il pourrait chanter cet air jusqu'au crépuscule. Il pencha la tête, ajusta une corde et murmura à Jës :

– Quand je commencerai le deuxième refrain, le Gardien pourra tuer Willon.

– Ça n'a pas marché ! cria le Ténébreux. Le Traqueur ne vous a pas répondu !

– Pensiez-vous qu'il le ferait ? demanda Tiër. (Bien sûr, Willon connaissait le vrai nom du Traqueur. Pour voler le pouvoir des Deux Frères, il fallait qu'il ait leurs noms.) Pourquoi m'aurait-il répondu ?

– Moi aussi, je peux le faire, dit Lehr.

Il avait entendu ce qu'avait dit son père à Jës. Mais Tiër secoua la tête et se mit à chanter.

– Que faites-vous ? demanda Willon.

Tiër vit que Séraphe avait la même question aux lèvres. Mais il était incapable d'y répondre, car le pouvoir du Traqueur lui

était incapable d'y répondre, car le pouvoir du Traqueur lui brûlait la gorge, comme un feu dévorant. Il comprenait pourquoi le Dieu l'avait mis à l'épreuve, car cette chanson faisait atrocement mal. L'énergie du Traqueur n'était pas plus inoffensive pour lui, Tiër, qu'elle l'était pour le Ténébreux. Néanmoins, lui refusait de prendre la vie d'un autre, afin d'apaiser sa souffrance.

– Que faites-vous ? répéta Willon.

Il était en colère, persuadé que Tiër se moquait de lui avec cette chanson stupide racontant l'histoire d'un soldat qui se rendait dans un village étrange, à la recherche d'une femme pour la nuit.

– C'est un Barde, dit soudain Séraphe. La musique est le don qu'il a reçu, Willon.

Du coin de l'œil, Tiër aperçut Jës s'éloigner d'Hennëa, puis s'évaporer. Willon l'avait vu, lui aussi.

– Deux siècles et douze ans et je n'ai jamais su qu'il y avait un sixième Ordre. J'étais persuadé que Volis parlait du Traqueur, quand il évoquait l'Aigle ! S'il n'y avait pas eu Iëlian, je ne l'aurais jamais su. Mais où est-il passé ?

– Il est toujours là, répondit Séraphe. Vous ne sentez pas son souffle glacé contre votre nuque ?

Qu'elle soit bénie, songea Tiër, tout en forçant son doigt lancinant, vibrant de souffrance, à pincer correctement le manche

du luth. Elle ignorait ce qu'il faisait, mais elle avait compris qu'il tentait quelque chose. Plus elle occupait Willon, mieux c'était.

– Je t'ai dit de te taire, femme ! cracha-t-il d'une voix méchante.

Son ton contrastait avec ses manières douces de négociant, et résonna dans le cœur du Barde comme l'unique vérité. Le Ténébreux fit un geste vers Séraphe.

Rien ne se produisit. Tiër n'était pas mage, mais, étant un Reiderni, il avait une sensibilité particulière à la magie. Mais, en l'occurrence, il ne sentit rien du tout.

– Espèce de chienne ! éructa Willon. (Il rendait apparemment Séraphe responsable de son échec. Il reprit son souffle, se calma et arbora de nouveau son masque d'affabilité.) Mais je ne suis pas que l'incarnation du Traqueur. Je suis aussi un mage qui porte l'Ordre du Corbeau.

Il arracha le col de sa tunique et Tiër vit qu'il portait un lourd collier, couvert de diverses gemmes. Hennëa émit un petit cri : elles contenaient toutes des Ordres Voyageurs.

– Je ne peux pas, dit le Gardien à l'oreille de Tiër. Pas si je dois tuer Jës !

Ce dernier sentit la terreur du Gardien, avant qu'elle soit ensevelie sous un flot de rage protectrice. Un Gardien défendait

toujours ceux qu'il considérait comme les siens – et Jës était à lui.

– Tu es le seul à pouvoir le faire. (Il parlait rapidement, entre deux couplets.) Tu es le seul, d'après le Traqueur, à pouvoir tuer le Ténébreux !

Jës comprit ce qui se passait. Le Dieu du Chaos, d'une certaine manière, avait conféré à son père – à travers sa musique – le pouvoir d'entraver le Ténébreux. Mais ce pouvoir-là avait un coût terrible et les vagues de douleur qui déferlaient en lui n'étaient qu'un aperçu de ce que Tiër devait endurer, pour sa part.

Le Gardien n'était pas capable de percevoir, à l'instar de Jës, l'atroce souffrance qu'éprouvait leur père, mais il voyait la transpiration sur sa tunique et les tremblements qui agitaient ses lèvres. Son père subissait toute cette souffrance afin de leur permettre de tuer le Ténébreux.

– *Nous ne devons pas le laisser souffrir pour rien, dit Jës au Gardien. Il faut tuer le Ténébreux, tant que nous le pouvons. Ça ne fait rien si je meurs, pourvu que nous tuions ce monstre.*

– *Non.*

Jës sentait le refus absolu du Gardien et, de façon sous-jacente, l'écho de mille souvenirs, ceux des autres Porteurs d'Ordre, que

les actes du Gardien avaient rendus fous. Il ne pouvait supporter de perdre Jës, comme les autres.

Et Jës était impuissant, retenu prisonnier par le Gardien qui refusait de risquer la vie de son hôte.

– *Regarde-le !* lança Jës. *Regarde comme il souffre !*

– Nous sommes des Corbeaux, dit Séraphe au Ténébreux. (Sa voix était pleine de dédain, et elle hocha la tête vers le collier de gemmes.) Vous, vous n'êtes rien ! (Elle essayait de conserver l'attention du Ténébreux sur elle, afin que J s puisse accomplir sa tâche. Elle le fit donc avec sa meilleure arme : sa langue.)

» Vous êtes un *solsenti*, dit-elle. (Elle utilisait sa voix d'impératrice, celle qui – d'après Ti r – pouvait geler un homme mieux qu'un coup de blizzard.) Vous n'êtes qu'un illusionniste, seulement capable d'imiter des sorciers qui vous sont supérieurs, en dérobant leurs pouvoirs !

J s sentit l'impact de ces mots sur Willon et la furie qu'ils lib r rent chez le Ténébreux, en réponse à l'insulte de sa mère. Il s'efforça de faire réagir le Gardien, mais la réaction de Willon fut plus rapide.

Le mage fit un geste : Séraphe fut propuls e en arrière et atterrit sur les pavés de la route. Elle fit un rebond, puis resta étendue au sol, sans bouger.

Avec un grondement sourd, le Gardien accourut auprès d'elle

Avec un grondement sourd, le Gardien accourut auprès d'elle, toujours invisible aux hommes. Lorsqu'il vit qu'elle respirait toujours, une vague de soulagement l'envahit et ébranla sa résolution première. Sa mère était sous sa protection, elle aussi. Le Ténébreux devait rendre l'âme.

– Tu n'es qu'un sale petit voleur, dit calmement Hennëa.

Elle s'avança entre le Ténébreux et les autres. Ce dernier, fou de rage, éructa une série de syllabes inintelligibles qui devaient être une espèce de sort *solsenti*. Le Gardien, qui se savait complètement impuissant, vit alors Hennëa lever la main.

Il ne lui arriva rien.

– Oui, un sale petit voleur... , répéta-t-elle en époussetant ses mains.

Soudain, la pluie perça les nuages rassemblés par Rinnie. Comme les premières gouttes frappaient le visage de Séraphé, elle ouvrit les yeux et regarda son fils. Après quelques instants, elle se redressa péniblement. Le Gardien voulut d'abord l'effleurer, mais son regard fut de nouveau attiré vers Willon qui trébucha soudain et s'effondra.

Un instant, Jës crut que c'était l'œuvre d'Hennëa, mais il aperçut un couteau par terre et comprit que c'était Lehr qui l'avait lancé avec tant de force qu'il avait renversé le Ténébreux ! La lame n'avait pas pénétré la chair, cependant, seulement tranché l'étoffe de sa tunique

Phorän s'élança en avant, suivi de très près par Toarsen, mais c'était trop tard – Willon s'était déjà relevé.

Hennëa émit un son inarticulé, ensorcelé, afin de protéger les garçons. Mais l'énergie lancée par Willon, malgré cela, les renversa tous les trois. Elle oscilla sur elle-même et Jës ressentit, lui aussi, le contrecoup douloureux du sort qu'elle avait déjoué de façon imparfaite.

Séraphé voulut se relever et le Gardien l'aida avec mille précautions.

– Papa veut que je tue le Ténébreux, lui dit-il, l'air désespéré. (Il l'aida à retrouver l'équilibre.) Mais ça tuera Jës ou ça le rendra fou ! Un empathé ne peut pas tuer – surtout un empathé aussi puissant que Jës !

Elle frissonna de froid et la buée qui s'échappa de ses lèvres lui fit mesurer la détresse du Gardien.

– Tu sous-estimes beaucoup notre Jës. Il est plus fort que tu le crois, Gardien.

– *Oui, c'est vrai*, dit Jës.

Tiër, qui chantait toujours, s'intercala entre Willon et l'Empereur, faisant ainsi face au Ténébreux. Il boitait légèrement et Jës comprit que sa vieille blessure s'était réveillée. Mais ses genoux n'étaient rien comparés aux tourments du chant magique. Il

Il était bien comparés aux tourments du chat magique. Il plaqua le luth contre son corps, afin de l'abriter de l'eau autant que possible.

Willon leva de nouveau les mains et Rinnie se précipita entre eux.

– Non, non ! s'écria-t-elle.

C'en fut trop pour le Gardien. Pour Rinnie, pour leur père, pour toute leur famille, Jës et le Gardien étaient tous deux prêts à mourir.

Un éclair frappa soudain Willon, dans un grondement assourdissant ! Il chancela, et sanglota, sa chair brûlée fuma sous le vent glacé engendré par Rinnie. Puis la foudre frappa encore, mais le Ténébreux ne s'effondra pas. Il courut vers la fillette.

Mais le Gardien fut plus rapide. Il n'y eut aucune subtilité dans son attaque. C'était inutile. Willon ne l'aperçut pas avant qu'il porte le premier coup. Ses poings heurtèrent la chair du sorcier à moitié assommé par la foudre, et l'instinct guerrier émergea en lui. Il n'eut aucun mal à maîtriser le mage. Pendant ce temps, Tiër continuait à jouer afin d'empêcher Willon de puiser le pouvoir du Traqueur.

– Attends, s'exclama la Mémoire de Phorän. (Elle enserra le poignet du Gardien et l'empêcha de frapper de nouveau. Dès qu'il fut calmé, le spectre relâcha son étreinte.) Tiens-le pour moi, lui dit-elle.

Au son de cette voix d'outre-tombe, le Ténébreux fit un pas en arrière, épouvanté. Mais le Gardien le rattrapa, le saisit brutalement, et le plaqua au sol.

La Mémoire s'accroupit alors près d'eux et enserra la tête de Willon dans ses mains glacées. Les yeux du sorcier s'écarquillèrent d'effroi et une vague d'horreur le submergea quand la Mémoire se pencha sur lui.

Willon hurla comme une bête qu'on égorge et Jës tira le Gardien autour de lui, afin qu'il le protège de cette agonie. Le corps svelte et musclé de Willon, sous le Gardien, commença à se racornir. Quand finalement, après un temps interminable, l'être qu'étreignait le Gardien cessa de bouger et que la Mémoire s'écarta de sa proie, le Ténébreux n'avait plus rien à voir avec le marchand de Reidern.

Sa chevelure épaisse, d'un noir de jais, se réduisait à quelques fils blancs sur son crâne. Il avait l'air vide et desséché, comme un cadavre. Sa peau avait pris une teinte brunâtre et la texture du cuir. Quant à ses lèvres, elles s'étaient desséchées avec le reste et dévoilaient ses dents. Il ressemblait à un cadavre, mais Jës savait qu'il était toujours vivant.

Le Gardien relâcha son étreinte avant que l'épouvante du Ténébreux puisse affecter Jës.

– Je ne peux pas le tuer, dit la Mémoire. Cette tâche te revient, Gardien.

– Je vais le faire, assura Lehr.

Mais le Gardien sourit à son frère et croisa le regard d’Hennëa.

– Non. La mort est mon don à moi.

Et il brisa le cou du Ténébreux.

Jës hurla et fut arraché, brutalement, au cocon protecteur qu’avait tissé le Gardien. La douleur, l’atroce douleur, était plus terrible que tout ce qu’il avait connu... mais ce ne fut pas le pire.

Le pire, c’est qu’au moment où Willon rendit l’âme, quelque chose s’échappa de ses lèvres flétries et s’accrocha désespérément à Jës, en s’enroulant autour de lui. Quand la chose le toucha, il eut l’impression qu’on l’avait arraché à son enveloppe terrestre et jeté dans le corps de l’homme qu’avait jadis été Willon. Aucun homme n’en connaîtrait jamais un autre aussi intimement que Jës connut Willon, à cet instant-là. Il ne pouvait s’abriter, et encore moins se dissocier du Ténébreux.

Des mains froides touchèrent alors son visage et il sentit Willon s’écarter vivement, comme si le fantôme du sorcier avait peur de ces mains-là.

– Sa mort est à moi, dit la Mémoire. Donne-la-moi, Aigle.

– Oui, dit le Gardien.

Il laissa sa place à Jës

Il laissa sa place à Jës.

Des lèvres glacées touchèrent le jeune empathé et il ouvrit la bouche, tout en se défendant contre l'étreinte de la Mémoire, non parce qu'il voulait s'éloigner d'elle, mais parce qu'il ne pouvait pas faire autrement. Il n'eut aucun mot, alors, pour décrire la sensation qu'il ressentit tandis que l'esprit de Willon, ainsi qu'une épée, était extrait de son corps.

Quand elle l'eut entièrement vidé de l'esprit de Willon, la Mémoire le relâcha enfin. Jës dévisagea le spectre, incapable de détourner le regard. C'était devenu une masse noire, si substantielle qu'il ne put en supporter la vue. La pluie ruisselait sur elle comme de l'encre.

– Je suis vengé, dit-elle.

Puis elle s'évanouit, à tout jamais.

Tiër cessa de fredonner, s'avança vers Jës, et posa une main sur son épaule. Tout simple qu'il soit, ce léger contact le fit souffrir, mais Jës avait besoin d'être réconforté, peu importe ce qu'il lui en coûtait. Il s'appuya donc un instant contre son père.

Quand il s'écarta de lui, Hennëa était là, bienveillante. Elle glissa la main sous son bras et posa la joue sur son épaule. Sa grâce, sa sérénité, l'aidèrent à oublier l'agonie de Willon. Il s'abandonna à elle et soupira légèrement, soulagé de ses maux.

Séraphé s'approcha et l'examina d'un regard expert.

– Ça va, tu vas t'en remettre, dit-elle.

Il lui sourit d'un air fatigué, à moins que ce soit le Gardien.

– Et c'est ainsi, dit Tiër (sa voix était rauque et son expression indéchiffrable) que trépassa le Ténébreux, qui fut jadis Maître Willon, négociant à Reidern.

Séraphe s'empara de sa main pâle et la porta à ses lèvres.

– Félicitations, mon amour.

Chapitre 21

Ils portèrent leurs morts à l'extérieur de la ville.

Tandis qu'Hennëa et Séraphe préparaient le souper, Tiër se munit d'une pelle et commença à creuser. Quelques minutes après, Lehr se joignit à l'effort avec une autre pelle.

– Qui enterrons-nous ?

– Willon.

– Il n'est pas nécessaire de l'enterrer très profond. Ces restes n'attireront pas les charognards.

– Mais il y a toutes sortes de charognards, intervint Phorän. (Il était arrivé juste à temps pour entendre les derniers mots.) À mon avis, deux mètres devraient suffire. Quand vous serez trop fatigués, je prendrai le relais, mes amis.

Quand Jës s'approcha d'eux, l'air joyeux et apaisé, ils en étaient presque à la moitié du trou et devaient se relayer l'un après l'autre, faute de place... Jës s'accroupit alors, afin d'être au même niveau que Tiër.

– Va-t-on enterrer Rufört et Hinum, aussi ? demanda-t-il.

Tiër soupira à l'idée de creuser une autre tombe.

– Non, attendons de savoir quelles sont leurs coutumes. Hennëa le saura, pour Hinum. (Il se tourna vers l'Empereur.) Phorän ? Savez-vous ce que le peuple de Rufort a l'habitude de faire lors d'un décès ?

– Non, je l'ignore. (Il secoua la tête.) Mais Kissel doit savoir, lui. Il dort pour l'instant, mais dès qu'il sera réveillé, je lui poserai la question.

– Il est déjà réveillé, leur indiqua Jës. Je l'entends se plaindre de son épaule. Ça le gratte et, à cause des bandages, il ne peut rien faire. Quant à Toarsen...

– Il vient vous aider ! lança l'intéressé. Sortez donc de ce trou, vieil homme, et laissez-moi creuser ! Je n'ai rien fait pour le tuer, mais je compte bien l'enterrer ! Je n'ai pas envie qu'il s'échappe de sa tombe !

Tiër le connaissait bien. Il plaisantait, bien sûr. Mais quand tous se retournèrent vers le corps de Willon, effrayés à l'idée qu'il puisse bouger encore, il ne put s'empêcher de faire de même ! Il jura alors, sauta hors du trou et tendit sa pelle à Toarsen.

– Creuse, allez ! Ça t'apprendra à nous faire peur !

Ils enterrèrent Willon très profondément dans la terre. Tandis qu'ils recouvraient la tombe, Hennëa marmonna quelques mots étranges. Ce n'étaient pas les formules funéraires habituelles. Ça ressemblait davantage à un sort de *bon-vent-et-reste-dans-ta-tombe-éternellement*, qu'elle renforça avec un bouclier de magie, d'après ce qu'en perçut Tiër.

Ce soir-là, personne ne voulut dormir avant d'avoir incinéré les défunts. Or, il restait fort peu de temps avant la tombée de la nuit et donc peu de temps pour ramasser du bois. Ainsi, Hinum et Rufort brûlèrent sur un bûcher flamboyant, qui devait plus au pouvoir des Corbeaux qu'au tas de bûches éparses qu'ils avaient élevé, tandis que Phorän, Toarsen et Kissel évoquaient la vie de Rufort. Quand ils eurent terminé, Hennëa se leva et leur parla d'Hinum, le dernier mage de Colossaë. Puis elle raconta son histoire.

Le jour suivant, Hennëa et Séraphe travaillèrent à libérer les Ordres des gemmes, mais elles s'arrêtèrent juste avant le dîner.

– Ça va prendre du temps, dit Séraphe à Tiër, ce soir-là. (Ils mangeaient un ragoût de lapin préparé par Jës et Lehr.) Nous avons travaillé toute la journée et je pense que nous en avons libéré quatre.

Lorsqu'elles avaient libéré le tout premier, celui de la pierre d'Alouette, Tiër les avait regardées.

– Prends le temps qu'il te faut, maman, dit Jës.

Il était occupé à nourrir Gura. Ils cajolaient le chien à tour de rôle, mais Kissel préférait quand Rinnie s'en chargeait. Tiër avait été extrêmement amusé par le regard abasourdi du garçon quand Rinnie avait couché le chien et l'avait recouvert d'une petite couverture. Ç'avait été un spectacle des plus hilarants.

– Il n'y a pas d'urgence, reprit Jës. Quoi qu'il arrive, Hennëa reste avec nous.

Nous pourrions passer l'automne à construire une cabane pour Jës et Hennëa, songea Tiër. Jës préférera sans doute quelque chose dans les bois, si le Roi de la Forêt n'y voit pas d'inconvénient.

Il regarda sa femme et ne dit rien. C'était une parfaite Voyageuse à présent.

Elle avait abandonné son peuple et ses coutumes, pendant plus de vingt ans. Alors, il pouvait bien abandonner sa ferme pour les vingt ou trente prochaines années.

– Il faudra venir à Taëla, dit Phorän. (Il dévorait le ragoût insipide des fils de Tiër, comme s'il s'agissait d'un mets de choix.) Laissez-moi donc cinq ou six ans, le temps que j'apprivoise un peu les Septes, puis j'emploierai Lehr afin qu'il dresse une carte du palais ! J'en ai assez des sociétés secrètes et malveillantes, terrées dans des passages oubliés !

mauvais, terres dans des passages oubliés :

– C'est d'accord, acquiesça Séraphe. Mais vous aussi, il faudra venir chez nous ! (Elle hocha la tête vers Toarsen.) Ce garçon-là a des liens avec Reidern. Quand Avar se rendra sur ses terres, vous viendrez avec lui.

Ça n'avait rien d'une invitation, remarqua Tiër, qui s'amusa du sourire de Phorän. Rinnie n'était pas la seule à avoir pris l'habitude de commander l'Empereur.

– Vous m'aidez à désherber le jardin, comme ça ! s'exclama la fillette.

Phorän se mit à rire.

– Très bien, je viendrai t'aider. Mais en attendant, Toarsen, Kissel et moi-même, allons chevaucher jusqu'à Reidern et s'assurer que vous rentrez sains et saufs ! Après ça, je pense que nous irons jusqu'au Septe de Geränt, avant de rentrer à Taëla, escortés par l'Armée privée de l'Empereur.

– Il y en aura d'autres comme Iélian, vous savez, l'avertit Tiër.

– Je sais. (Le sourire de Phorän s'assombrit.) Mais tant qu'il y en aura d'autres comme Kissel, Toarsen et ce pauvre Rufort, je peux prendre les mauvais avec les bons ! (Il fit un clin d'œil à Tiër.) Vous pourriez m'aider à les sélectionner. Vous seriez bien payé, j'y veillerais personnellement.

– Non. Je ne suis plus un soldat, a present. Je suis un fermier. (Il hésita, puis jeta un coup d’œil à Séraphe.) Ou sinon, je sillonnerai les routes du monde avec ma femme Voyageuse.

Il avait espéré avoir l’air naturel, mais Séraphe le connaissait trop bien. Elle se raidit, et reposa son ragoût.

– Voilà ce qui t’ennuyait depuis tout ce temps ? s’indigna-t-elle. Tu n’iras pas courir les routes. Je te le dis. J’ai assez payé pour les fautes de gens morts et enterrés depuis plusieurs siècles ! (Elle jeta un coup d’œil à Hennëa.) Enfin, presque... Quoi qu’il en soit, je n’ai pas l’intention d’être sans toit de nouveau ! C’est fini, ça ! Mais si toi, tu as envie d’aller te promener sur les routes, vas-y ! Ne t’inquiète pas, je mettrai une bougie à la fenêtre pour que tu retrouves ton chemin quand tu en auras assez de tes bêtises !

Tiër perçut la vérité de ces paroles et sentit tout le poids du monde quitter ses épaules. Il eut un large sourire :

– J’imagine, mon cher Phorän, que nous nous reverrons à Reidern.

Ce soir-là, dans le temple d’Hennëa, un Barde célébra en chansons des exploits héroïques, des amours perdues et des hommes morts au combat. Il chanta seul, mais fut aussi accompagné de ses enfants, des natifs de Reidern aux voix pures et sincères. Quand le soleil se leva, les spectres disparurent

et sincères. Quand le soleil se leva, les spectres disparurent.

Le Barde et sa famille s'installèrent quelque temps, explorèrent la cité mythique, mais, juste avant le début de l'automne, ils quittèrent ces lieux intemporels et refermèrent les lourdes portes de bronze. L'étrange Colossaë avait encore de nombreux secrets, mais ils attendraient bien quelques siècles.

Tiëragan de Reidern ramena sa famille au bercail.

FIN